UNIVERSITÉ DE LORRAINE

AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4
Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10
http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php
http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm

Géobiologie, fengshui et démarche environnementale dans l'habitat :

pratiques professionnelles et représentations

Thèse de doctorat de sociologie

Cécile FRIES-PAIOLA

Sous la direction de Jean-Marc STÉBÉ (Professeur des universités, Université de Lorraine) et de Thierry PAQUOT (Professeur des universités émérite, École d'Urbanisme de Paris – Université Paris-Est Créteil)

Soutenue à Nancy, le 1er juin 2017

Université de Lorraine (UL)
Laboratoire Lorrain de Sciences Sociales (2L2S)

Géobiologie, fengshui et démarche environnementale dans l'habitat : pratiques professionnelles et représentations

Thèse de doctorat de sociologie

Cécile Fries-Paiola

Sous la direction de Jean-Marc Stébé
et de Thierry Paquot

Soutenue à Nancy, le 1er juin 2017

À Michaël, mon époux,

à mes parents Rose et Jean-Claude,
à mes grands-parents, Doloretta et Giuseppe.

Ce document a été réalisé grâce aux logiciels libres Zotero, LibreOffice Writer et Gimp.
La police utilisée est LM Roman 17, taille 12 pour le corps de texte principal.

Remerciements

« En architecture […], on dessine, moi je croyais… Parce que j'avais l'impression que c'est ça qu'on avait appris à l'école, c'est que, il fallait décider de ce qu'on allait faire et après on le faisait. Et en fait, ça n'est pas du tout ça : c'est en faisant qu'on invente ce qu'on va faire. On ne décide pas, on le fait. » (Florine, architecte de la démarche environnementale)

Cet extrait d'entretien concerne la conception architecturale, mais traduit assez bien le sentiment qui imprègne la fin de ce travail. La recherche est un processus continu, mais non linéaire, et surtout fortement conditionné par le terrain ; c'est toute la difficulté, mais aussi toute la richesse d'une démarche sociologique. Bien que solitaire, ce travail a vu le jour grâce à la rencontre et à l'intervention de personnes nombreuses et précieuses : qu'elles se voient ici remerciées.

Je pense avant tout à Thierry Paquot et Jean-Marc Stébé, qui ont dirigé cette thèse. Je leur adresse ici toute ma gratitude pour la confiance qu'ils m'ont accordée, dès le début de ce projet : elle a rendu ce travail possible. Leur soutien continu, leur bienveillance et leurs apports nombreux et constructifs, à la fois méthodologiques et théoriques, m'ont permis d'aller au bout de cette recherche. Je tiens également à remercier l'ensemble des membres du jury, rapporteurs et examinateurs, pour le temps et l'attention portés à cette recherche.

Cette thèse doit beaucoup à J.-P. D. Sa rencontre – voilà presque dix ans – a eu une incidence déterminante sur la fin de mon parcours en école d'architecture, ainsi que sur l'objet de cette recherche. Grâce à son amitié et à sa générosité, j'ai pu découvrir un univers passionnant. Depuis, celui-ci m'intéresse et me questionne sans cesse, selon des perspectives tant architecturales et sociologiques, qu'écologiques.

Je remercie toutes les personnes rencontrées plus ou moins formellement dans le cadre de l'enquête : Damien, ainsi que tous les participants à l'AEU, mais aussi, et surtout, les praticiens (et habitants) qui ont accepté un entretien. Leur confiance et leur envie de partager des expériences ont permis l'aboutissement de ce travail. Je suis convaincue que leurs pratiques méritent d'être mieux connues : elles constituent un apport important et nécessaire aux réflexions écologiques contemporaines dans l'habitat. J'espère que cette thèse permettra de le montrer.

Un travail de recherche aboutit également grâce à de nombreux échanges, émanant de différents horizons. Les séminaires de doctorants réguliers, à Paris et à Nancy, ont participé à la création d'un climat propice à la construction d'une réflexion scientifique. Que leurs participants soient remerciés, ceux de la première heure – Marc (pour son aide dans la construction du sujet), Julien (pour ses apports épistémologiques toujours éclairants), Axelle (pour ses remarques précises et notre collaboration durant le colloque LLDLV), Marine et Thibaut – comme ceux de la nouvelle équipe – notamment Jean-Baptiste, Julien et Mirjana (merci pour son point de vue complémentaire sur ce travail). Merci également à Hervé Marchal, dont les remarques stimulantes au cours de ces six années ont activement nourri ce travail.

Je remercie également la direction de l'ENSA de Nancy pour son soutien, ainsi que l'ensemble de mes collègues pour leur bienveillance durant ces trois dernières années. Une pensée particulière pour Vincent : sa confiance, ses conseils et ses encouragements m'ont appris le métier que j'exerce aujourd'hui. Merci pour son soutien et les discussions passées à refaire le monde ; ce travail lui doit beaucoup. Je remercie Lucile pour nos échanges constructifs, et nos moments de détente trop rares, mais si salutaires. Merci aussi à Mannick pour sa gentillesse, son écoute et son soutien.

On ne découvre les implications d'une thèse que dans les instants du quotidien, jour après jour. Merci à mes amis d'avoir partagé cette expérience avec moi. Je pense particulièrement à : Estelle et Melissa, compagnes de route indéfectibles, au soutien inconditionnel ; Chloé et Irma pour leur hébergement durant mes pérégrinations parisiennes et alsaciennes ; Anne et Renaud, pour leur soutien et leur accompagnement logistique sans failles ; Françoise pour son accompagnement lors de l'un de ces longs étés… Merci à Sine Nomine : depuis trois ans, ces temps de partage et de bonne humeur les mercredi soirs, week-ends et concerts ont été une échappatoire musicale salvatrice.

Je remercie enfin ma famille pour sa patience au long de ces six années. Merci à mes grands-parents pour la valeur qu'ils accordent au travail et à l'apprentissage. Leur rapport à la nature constitue pour moi une source inépuisable d'inspiration. Merci à Jacques pour ses relectures ; à maman pour ses annotations et « commentaires » du manuscrit, et tellement plus… Enfin, je remercie Michaël pour ses relectures extrêmement précieuses sur le fond et la forme, ses questionnements épistémologiques qui m'ont toujours forcée à mieux préciser mon positionnement. Merci également pour sa présence, sa patience et son accompagnement durant ces cinq années, jusque dans la dernière ligne droite.

Que toutes celles et tous ceux de mes amis et de ma famille à qui j'ai un jour dit « je ne peux pas, je travaille… » soient remercié(e)s pour leur compréhension ; qu'ils puissent enfin trouver en ce manuscrit, je l'espère, une compensation à ces absences.

La conviction qui a guidé ce livre, c'est cela : que notre appréhension des choses participe au déploiement d'un monde, au lieu de ne prendre sens que dans un arrangement de signes. Les anciens appelaient ce déploiement le poème du monde. *Or ce poème, comment le traduire ? Fort à l'aise, en géographe que je suis, pour dénoncer l'erreur épaisse de la réduction naturalisante, je suis au contraire longtemps resté médusé devant les circonvolutions de la parole sur elle-même. Je n'avais donc, jusqu'à présent, jamais entrepris d'exposer en termes systématiques ce que j'éprouvais confusément depuis mon enfance ; à savoir que si l'œuvre humaine a un rôle dans le poème du monde, un rôle nécessaire, elle perd tout son sens lorsqu'elle prétend s'en détacher. Nécessaire, elle l'est parce qu'en disant le poème, elle le porte plus loin ; mais nullement suffisante, car elle ne serait rien si le poème ne la portait déjà, comme une houle plus longue et plus profonde porte une vague au déferlement qui la dépasse elle-même.*

Augustin Berque, *Écoumène*,
1987, p. 8

Ce qui est beau dans la matière, nous le voyons d'abord dans l'émerveillement, ensuite dans la connaissance, et celle-ci à son tour se transforme en une expression de beauté qui émerge du désir d'exprimer.

Louis Isadore Kahn, *Silence et Lumière,*
traduit par Mathilde Bellaigue et Christian Devillers,
2003 [1ère éd. 1996], p. 214

Sommaire

Introduction générale....17

Partie I : Étudier des conceptions de l'habitat contemporaines, fondements théoriques et problématique....49

Introduction à la première partie....51

Chapitre 1 : Relation environnement-humain dans l'habitat et « schèmes d'identification »....53

Introduction....53

1.1. La relation de l'environnement à l'humain dans l'habitat : une approche pluridisciplinaire....54

1.2. De l'habitat aux « schèmes d'identification »....59

1.3. Relation environnement-humain et conceptions de l'habitat....63

Chapitre 2 : Univers représentationnels, entre rationalité et sacré....79

Introduction....79

2.1. Appréhender la diversité des objets et des théories : approche croisée à partir de....80

2.2. Approche théorique des représentations sociales, de la rationalité et de la pensée magique....85

2.3. Supports et vecteurs de représentations, d'idéologies et de croyances....101

Chapitre 3 : Socialisations, identités et pratiques professionnelles....107

Introduction....107

3.1. Profession : définition et enjeux....108

3.2. Socialisation et identité professionnelles....117

3.3. Expérience et réflexivité professionnelle....120

Chapitre 4 : Une enquête qualitative au service d'une approche compréhensive et comparative....127

Introduction....127
4.1. Trois corpus pour questionner l'univers représentationnel des praticiens.128
4.2. Une démarche compréhensive et comparative....134
4.3. Le rapport du chercheur au terrain....140
Conclusion de la première partie....147

Partie II : Origines et principes de la démarche environnementale, de la géobiologie et du fengshui....149

Introduction à la deuxième partie....151

Chapitre 5 : La démarche environnementale, entre institutionnalisation et engagement....153

Introduction....153
5.1. Origines de la « question environnementale »....154
5.2. De l'écologie scientifique à l'écologie politique....165
5.3. L'impact sur le champ de l'habitat....174

Chapitre 6 : La géobiologie, de la sourcellerie à l'éco-construction....181

Introduction....181
6.1. Des sourciers ruraux aux experts de l'écologie de l'habitat....182
6.2. Naissance d'une conception de l'habitat....192
6.3. Pratique française contemporaine....194

Chapitre 7 : Le fengshui, de ses origines traditionnelles à sa pratique contemporaine....199

Introduction....199
7.1. Origines et histoire du fengshui....200
7.2. Le fengshui en Chine aujourd'hui....212
7.3. Premiers éléments de définition de la pratique française contemporaine. 216

Chapitre 8 : Le vastushastra, conception traditionnelle indienne de l'habitat....221

Introduction....221
8.1. Une géohistoire du vastushastra, des origines à l'Inde indépendante....222
8.2. Résurgence récente en Inde et émergence en Occident....241

8.3. Les liens entre le vastushastra, la géobiologie et le fengshui.....249
Conclusion de la deuxième partie : récapitulatif des propriétés des quatre conceptions de l'habitat.....255

Partie III : La socialisation des praticiens au cœur des processus de professionnalisation des trois conceptions.....257

Introduction à la troisième partie.....259

Chapitre 9 : Trois modes d'exercice pour des pratiques entre expertise et réalisation architecturale.....261

Introduction.....261
9.1. Les praticiens « hors-champ ».....262
9.2. Les praticiens classiques de la géobiologie et du fengshui.....268
9.3. Les praticiens-architectes.....282

Chapitre 10 : Sources de légitimité des pratiques, entre expérientiel et institutionnalisation.....305

Introduction.....305
10.1. Une légitimité sociale : répondre à des besoins existants.....306
10.2. Une légitimité institutionnelle : pour une reconnaissance des pratiques 317
10.3. Une légitimité culturelle et historique : construire un discours.....324

Chapitre 11 : Ruptures et continuités, parcours biographiques et socialisation des praticiens.....337

Introduction.....337
11.1. La socialisation primaire des praticiens.....338
11.2. Devenir praticien, entre rupture et continuité.....344
11.3. La socialisation professionnelle.....354

Chapitre 12 : Actualisation des dispositions nouvellement acquises en contexte quotidien.....369

Introduction.....369
12.1. Les modalités du transfert.....370
12.2. Des pratiques préventives pour le bien-être et la santé.....376
12.3. Des pratiques écologiques, de préservation de l'environnement.....381
Conclusion de la troisième partie.....387

Partie IV : Des univers représentationnels aux cadres idéologiques, vers la notion d'habitabilité.....389

Introduction à la quatrième partie.....391

Chapitre 13 : Une structuration grammaticale autour de trois types d'éléments de langage.....393

Introduction.....393
13.1. Définition des différentes conceptions de l'habitat.....394
13.2. Un socle commun, des éléments de langage partagés.....403
13.3. Un enjeu culturel, des éléments de langage traduits.....416
13.4. Une grammaire en construction, des éléments de langage implicites.....421

Chapitre 14 : Univers représentationnels des praticiens : habitat, environnement, humain.....429

Introduction.....429
14.1. Les représentations de l'habitat.....430
14.2. Les multiples perceptions de l'environnement.....469
14.3. Les multiples visages de l'humain.....479

Chapitre 15 : Les cadres idéologiques des praticiens, conditions de leur rapport au monde.....491

Introduction.....491
15.1. Les trois plans de l'être humain.....492
15.2. L'habitat, abriter l'être humain.....499
15.3. Les « lois fondamentales » du monde.....508

Chapitre 16 : Habitabilité environnementale naturaliste, habitabilité écologique vivante.....515

Introduction.....515
16.1. L'enjeu de l'habitabilité.....516
16.2. L'habitabilité environnementale naturaliste.....531
16.3. L'habitabilité écologique vivante.....536
Conclusion de la quatrième partie.....541

Conclusion générale.....543

Bibliographie.....567

Annexes.....597

Tables.....653

Introduction générale

Crue de l'Ouvèze à Vaison-la-Romaine, 1992 : 47 morts. Tempête Xynthia, La Faute-sur-Mer, 2010 : 29 morts, auxquels il faut ajouter 24 autres décès dans l'Ouest. Inondations sur la Côte d'Azur entre Cannes et Nice, 2015 : 16 morts. Le bilan des inondations meurtrières en France depuis 25 ans[1] fait état de plus de 380 victimes, auxquelles s'ajoutent de nombreux disparus et blessés. Si certains accidents sont dus à des événements climatiques exceptionnels, l'aménagement du territoire est de plus en plus fréquemment dénoncé par les médias[2]. Différentes causes s'imbriquent de façon complexe. Des zones inondables[3] sont bâties sans précaution, prenant souvent la forme de lotissements pavillonnaires. Au même titre que les zones commerciales, ceux-ci constituent l'une des figures majeures d'un urbanisme extensif, désormais remis en cause[4] à plusieurs titres. La faible densité de ce type d'espace induit une importante artificialisation des sols, tant par les constructions elles-mêmes que par les infrastructures routières nécessaires, qui empêche l'eau de pluie de s'infiltrer, favorisant ainsi le ruissellement.

---

1 Comme le réalise le site Internet d'RTL à l'adresse suivante : www.rtl.fr/actu/societe-faits-divers/les-tempetes-et-inondations-les-plus-meurtrieres-en-france-depuis-25-ans-7779971112.

2 Voir notamment : « Inondation : le prix de la bétonisation » (Collectif, 2015) et « Intempéries : les raisons d'une désolation qui pourrait devenir de plus en plus fréquente » (Foucart et *al.*, 2015).

3 Définies comme telles par des Plans de Prévention du Risque Inondation (PPRI), un document établi par l'autorité publique qui définit par cartographie des secteurs selon différents niveaux de risque.

4 Tant par des architectes (Rogers et *al.*, 2000) que des chercheurs (par exemple dans l'ouvrage *Terre urbaine, cinq défis pour le devenir urbain de la planète,* Paquot, 2006).

Les interrogations soulevées par la succession de ce type d'événements tragiques constituent le point de départ de notre recherche. Comment des lieux reconnus par plusieurs générations d'habitants comme présentant des risques importants d'inondation se retrouvent-ils, depuis quelques dizaines d'années, recouverts de pavillons ? Les enjeux économiques et politiques évidents – les secteurs concernés étant bien souvent touristiques et prisés – suffisent-ils à expliquer cette situation ? Ces événements dramatiques ne pourraient-ils pas traduire également une évolution de notre rapport aux conditions environnementales « naturelles » ?

En effet, « la connaissance des sociétés traditionnelles montre que ces dernières étaient habituées à vivre avec un "temps menaçant", toujours susceptible de porter atteinte aux hommes, aux récoltes et aux biens, et à terme, momentanément ou durablement, à la vie des sociétés » (Lamarre, 2005, p. 22)[5]. Mais cette posture allait de pair avec une connaissance spécifique de ces risques. Vernaculaires, celles-ci reposaient non seulement sur une transmission orale, mais également sur des éléments physiques liés au territoire (délimitation d'un couloir d'avalanche par de grosses pierres ou une croix, par exemple) et un recensement archivistique précis (notamment à l'échelon communal). Or, depuis le début du XX^{e} siècle et particulièrement depuis les années 1950, ces connaissances ont été rendues moins audibles et moins crédibles avec les savoirs scientifiques et techniques qui, articulés à des impératifs en matière d'aménagement du territoire, effacent une mémoire vernaculaire inscrite sur le temps long (Lamarre, 2005). Notre posture contemporaine face aux risques climatiques constitue sans nul doute un indicateur de notre représentation de l'environnement.

Ainsi émerge notre premier questionnement : dans un pays comme la France, qui maîtrise des technologies qui permettraient d'éviter ces événements dramatiques (ne serait-ce que par la construction sur pilotis dans les secteurs à risque), le regard que porte le monde de l'architecture, et plus largement de l'habitat[6], sur l'environnement ne serait-il pas en cause dans ces catastrophes ? En effet, celles-ci n'ont sans doute pu se produire que dans la mesure où elles n'ont pas été envisagées, anticipées, ou dont les conséquences potentielles ont été minimisées. Pour nous, êtres humains qui « croyons maîtriser » la force nucléaire et le voyage spatial, comment serait-il possible de considérer comme potentiellement meurtrières des conditions environnementales « naturelles » (du reste considérées ici sous le seul angle de la pluviométrie) ? Catherine et Raphaël Larrère ne débutent pas autrement leur ouvrage *Du bon usage de la nature*,

5 Les références bibliographiques insérées dans le corps de texte n'indiquent que la date d'édition du document qui a été utilisé dans le cadre de cette recherche : toutes les dates de première édition sont disponibles dans la bibliographie finale.

6 Nous reviendrons au cours de l'introduction sur les termes d'architecture et d'habitat.

mais à partir d'un autre exemple : « l'histoire de la "vache folle" montre exemplairement que la nature existe toujours, et que le problème ne vient pas de ce qu'elle nous a fait défaut mais de ce que nous avons fait comme si elle n'existait pas, comme s'il n'y avait plus que des mécaniques. Les vaches ne sont pas des machines : une machine se grippe, tombe en panne, on la répare, elle est hors d'usage ou bonne pour la casse. Elle ne devient jamais "folle" » (Larrère et *al.*, 2009, p. 11).

Que se passe-t-il alors ? Comment se fait-il que nous ne puissions nous résoudre à prendre en compte ces catastrophes annoncées ? C'est sans doute la théorie du « catastrophisme éclairé » dont parle Jean-Pierre Dupuy qui est ici en jeu : « [n]ous ne croyons pas ce que nous savons. Le défi qui est lancé à la prudence n'est pas le manque de connaissance sur l'inscription de la catastrophe dans l'avenir, mais le fait que cette inscription n'est pas crédible » (Bourg et *al.*, 2014, p. 522). Que faire alors ? Reconsidérer notre façon de penser : « [i]l va nous falloir apprendre à penser que, la catastrophe apparue, il était impossible qu'elle ne se produise pas, mais qu'avant qu'elle ne se produise elle pouvait ne pas se produire. C'est dans cet intervalle que se glisse notre liberté » (*ibid.*, p. 527-528). Notre propos se situe ici juste avant le faire, juste avant que l'on imagine des solutions. N'y aurait-il pas en jeu une évolution de notre façon de considérer l'environnement, notre milieu de vie ?

1. Écologie et habitat, une période de transition

La question environnementale, celle du lien entre l'humain et son milieu de vie, semble se recomposer à partir de nouveaux enjeux socio-économiques et technologiques. Des Sommets de la Terre, notamment ceux de Rio de Janeiro en 1992 et de Johannesburg en 2002, aux conférences pour le climat (la dernière étant la XXII[e] *Conference of Parts* à Marrakech en 2016[7]), en passant par les recommandations sanitaires de l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS[8]), une nouvelle conscience du lien entre l'humain et son milieu de vie semblerait se construire ; le premier étant pensé à partir de sa santé et plus largement de sa qualité de vie, le second en tant qu'environnement, et plus largement tout ce qui n'appartient pas à la communauté humaine. Sans préjuger des réels motifs qui président à l'émergence de cette nouvelle conscience – sans doute plus économiques et pensés à court terme, qu'éthiques et pensés à long terme –, celle-ci semble définitivement en marche après une longue maturation des préoccupations écologiques[9].

7 Ou COP22 ; la précédente était la COP21 de Paris en 2015.

8 L'ensemble des sigles sont récapitulés en table 3.

9 Une histoire que nous explorerons au cours du chapitre 5.

Il est important de constater que ce lien se redéfinit aujourd'hui non pas sur une base objective, mais bien à partir de la notion de risque. En effet, bien loin d'y lire un potentiel ou un levier d'évolution de l'humanité, la communauté internationale se retrouve uniquement autour de l'environnement comme facteur de risques divers (réchauffement climatique et conséquences sur la stabilité économique et politique mondiale, réglementations sur les diverses substances potentiellement cancérigènes, etc.) et de notre façon de limiter notre contribution à ces risques. Nous ne souhaitons en aucun cas remettre en cause la pertinence et la légitimité de ces démarches mais simplement noter qu'aujourd'hui, s'il y a une redécouverte du lien entre humain et environnement, elle se fait avant tout à partir de la notion de risque. Or, de même que la notion de progrès, celle de risque est historiquement datée et correspond à l'ultime étape du cheminement moderne de nos sociétés. Leurs deux histoires, intimement liées à notre représentation de la relation entre humain et nature, se font écho depuis la deuxième moitié du XVII^{e} siècle pour se trouver à un nouveau point de rupture à la fin du XX^{e} siècle.

> Le culte de l'avenir et la foi dans le Progrès (imaginé comme la somme de tous les progrès) représentent les deux piliers sur lesquels repose la religion civile des Modernes. […] Le progrès imaginé global constitue un mouvement du moins bien vers le mieux qui, depuis les Lumières, se confond avec la marche même de la civilisation ou de l'histoire universelle, une marche ascendante supposée nécessaire et irréversible. La temporalité progressiste est donc orientée vers le futur, pour autant que celui-ci rapproche l'humanité d'un point de perfection […]. Croire au Progrès, c'est imaginer le devenir comme orienté vers un but. (Taguieff, 2001, p. 5-6)

Cette vision émerge au XVII^{e} siècle, avec le sentiment d'accumulation de connaissances scientifiques qui font percevoir le monde différemment. Pierre-André Taguieff (2001) explore l'histoire de cette notion, présente dans différents domaines plus ou moins liés : progrès scientifique, technique, social, moral, etc. Or, le XX^{e} siècle a été marqué par de multiples crises, ou « catastrophes » – guerres, utilisations de la bombe atomique, catastrophes écologiques, etc. – qui ont participé non seulement à la remise en cause de la marche techno-scientifique effrénée, mais également à celle de tout progrès, indexé aujourd'hui à la dimension du risque.

Or, de la même manière, il s'agit d'une notion moderne, qui correspond à une évolution historique correspondant au « passage d'une société de la fatalité à une société de la sécurité ; de l'arrachement progressif du poids de la nature et de la confrontation inéluctable à un danger bien plus grand, l'homme lui-même » (Walter, 2008, p. 25). Ce passage s'effectue en trois étapes, présentées ici à gros traits, mais à qui

François Walter (2008) rend toute leur complexité : 1/ la perception des catastrophes au prisme « de la punition et de la vengeance divine » (*ibid.*, p. 25) ; 2/ leur explication fataliste jusqu'au XVIII[e] siècle ; 3/ mise en évidence de la responsabilité de l'humain « avec une évolution allant d'explications univoques (la recherche du bouc émissaire) vers des explications plurivoques » (*ibid.*, p. 25). Ainsi, la société occidentale est passée d'une appréhension des catastrophes, à celle de la gestion de risque. C'est donc au siècle des Lumières que prend définitivement corps cette notion, dont la naissance est située symboliquement au 1[er] novembre 1755 avec le séisme de Lisbonne[10] (Walter, 2008). Deux camps idéologiques s'étaient alors affrontés dans la recherche de « responsabilité » : les uns déploraient une catastrophe « naturelle », quand les autres dénonçaient la médiocre qualité de construction des immeubles. Ainsi, la notion de risque, avatar de la modernité, est « inséparable de la notion de "contrôle" par l'homme, tant de la nature, que de ses propres productions » (Lamarre, 2005, p. 38).

Mais ce risque se conçoit désormais à double sens, de l'humain vers l'environnement : nos comportements « risquent » de contribuer à la diminution de la biodiversité et inversement, certaines substances « risquent » de causer certaines maladies. Or, le risque environnemental semble désormais omniprésent, avec des conséquences potentielles extrêmement variées, allant de la santé (Belpomme, 2016) aux drames climatiques, tels que les inondations. Les individus sont donc dans l'obligation de s'y adapter ; ce qu'expliquent Stéphanie Baggio et Michel-Louis Rouquette dans un article consacré aux représentations sociales des inondations : « les individus, qui se trouvent (ou craignent de se trouver) confrontés à des inondations, doivent en construire une représentation acceptable pour pouvoir continuer à vivre avec ce risque » (Baggio et *al.*, 2006, p. 104). Cette acceptabilité que doivent donc développer les individus dans leur façon de penser l'environnement passe par une distanciation, qui apparaît alors contre-productive. En effet, nous considérer hors de la biosphère peut-il conduire à une prise en compte de ces risques, à travers des pratiques préventives ? Ce questionnement du lien entre des représentations et des pratiques, par rapport aux interrelations humain-environnement dans l'habitat, constitue justement l'objet de cette recherche.

La communauté humaine, face à la multiplicité des enjeux de la question environnementale ainsi qu'à la diversité des champs concernés, a décidé d'inscrire l'ensemble de ses actions présentes et à venir sous la bannière du « développement durable »[11]. Qu'il s'agisse des secteurs industriels, économiques ou encore de l'habitat,

10 Estimé à une magnitude de 8,5 sur l'échelle de Richter, le séisme a été suivi d'un raz-de-marée. Des incendies ont achevé de détruire la ville. La catastrophe a fait plus de 10 000 morts (Walter, 2008).

11 Esquissé dans le Rapport Brundtland en 1987 et entériné au Sommet de la Terre de Rio de Janeiro en 1992, nous reviendrons sur ce principe au cours du chapitre 5.

tous doivent faire entrer leurs actions en résonance avec le principe du développement durable, qui est « un développement qui répond aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures de répondre aux leurs » ; définition si bien connue et mainte fois reprise à Gro Harlem Brundtland[12]. Si ce terme est progressivement tombé en désuétude après de très nombreuses critiques, il est souvent supplanté aujourd'hui par le terme d' « économie verte », même si celui-ci est moins englobant, et moins proche des questions environnementales (Bourg et *al.*, 2014). Revenons au principe originel du développement durable : que signifie-t-il, au regard de ce lien entre humains et environnement que nous questionnons ?

Il s'agissait avec ce rapport de réfléchir à une forme alternative de développement qui puisse durer dans le temps long (Bourg et *al.*, 2015). Au-delà des notions de besoin et de limitation technologique qui ont été mises en avant, nous pourrions dire que le développement durable vise à gérer et pérenniser dans le temps et dans l'espace la relation entre la communauté humaine et l'environnement, et non pas « son » environnement. Une condition *sine qua non* à cette affirmation se dessine de fait : la survie des deux termes de cette relation, qui passe nécessairement tant par la protection de l'environnement que par le souci de la qualité de vie des humains. En revenant à la définition de ce principe et à ce qu'il induit, la notion de risque semble lui être consubstantielle mais non limitative. En dépassant les critiques qui lui sont régulièrement adressées (par la remise en cause, d'une part de la notion de développement, la croissance n'étant plus considérée unanimement comme l'unique modalité de fonctionnement de notre économie[13], et d'autre part, de la traduction du terme anglais originel de *sustainable* par soutenable), ce principe pourrait-il contribuer à porter un autre regard sur la relation entre humain et environnement, qui ne soit plus uniquement fondé sur le risque ?

Le domaine de l'habitat, qui nous concerne dans cette recherche, s'est également adapté au développement durable et ce, particulièrement depuis une quinzaine d'années en France. Mais un constat interroge : bien que la relation entre humains et environnement soit au centre de toutes les attentions, les deux termes de cette relation semblent pris en compte de façon inégale. À travers ses avatars les plus connus de l'architecture et de la ville durables valorisées par des labels et aujourd'hui institutionnalisées[14], la conception durable de l'habitat semble privilégier la relation de

12 Ministre d'État norvégienne au moment du rapport puis directrice générale de l'OMS de 1998 à 2003.

13 Bien que consubstantielle à une économie capitaliste, c'est bien là son principe de survie : la décroissance n'est pas possible dans une économie capitaliste (Jorion, 2016).

14 Nous pensons notamment au concours « Écoquartiers », un système de promotion des quartiers durables mis en œuvre par le ministère de l'Écologie depuis 2009.

l'humain à l'environnement (en cherchant notamment à minimiser la consommation des ressources naturelles) face à celle de l'environnement à l'humain (qui vise par exemple à améliorer le cadre de vie). Si nous reprenons notre remarque précédente, le risque humain semble prendre le pas sur la notion de risque environnemental.

En effet, il existe aujourd'hui de nombreuses voies de la prise en compte de la question écologique dans l'habitat : les labels, de la Haute Qualité Environnementale[15] (HQE) en passant par les Bâtiments Basse Consommation (BBC) ; des injonctions désormais inscrites dans la loi, comme les Réglementations Thermiques[16] ; et plus largement des signes politiques d'une mobilisation étatique[17], comme lors des deux phases du Grenelle de l'Environnement. Mais ces différents leviers semblent donner *a priori* plus d'importance aux préoccupations liées à notre influence néfaste sur l'environnement qu'aux considérations liées à la manière dont celui-ci peut conditionner notre qualité de vie. Même si ces deux termes de la relation sont interdépendants, nous prêtons aujourd'hui une attention quasi exclusive à notre impact direct sur l'environnement – ce qui peut être considéré comme un retour de balancier après deux siècles d'industrialisation aux conséquences environnementales parfois dévastatrices – sans véritablement nous soucier des influences que celui-ci peut avoir sur nos conditions de vie, voire de notre survie.

Tendre vers de nouvelles constructions moins énergivores est aujourd'hui au moins une cause, sinon une orientation des pratiques par réglementation, définitivement acquise. En revanche, construire en zone inondable ou créer toujours davantage de lotissements pavillonnaires qui imperméabilisent les sols empêchant ainsi la régulation du cycle hydrographique par infiltration ou évacuation naturelle des précipitations sur des chemins d'eau clairement identifiés, sont des pratiques qui se poursuivent. Il existe bien entendu des documents de régulation, tels que les Schémas de Cohérence Territoriale (SCOT) et les Plans Locaux d'Urbanisme, mais ceux-ci ne peuvent empêcher nettement la production de lotissements pavillonnaires, par exemple. La loi ALUR[18], qui oblige le transfert de compétences des PLU aux Établissements Publics de Coopération Intercommunale (EPCI) permettra peut-être de mieux gérer la production de logements individuels, notamment au niveau des territoires ruraux.

---

15 Précisons que cette appellation est protégée par un dépôt de marque commerciale, par l'association qui émane notamment d'entreprises françaises privées du bâtiment. Cette situation fait l'objet de critiques par certains architectes, dont Rudy Ricciotti (2009) est le plus connu.

16 Qui seront abrégées par leurs sigles RT 2005 et RT 2012 notamment.

17 En tous les cas en apparence, notamment par les intitulés ministériels depuis les années 1970 (*cf.* chapitre 5) : les mesures concrètes restent souvent en-deça des nombreuses annonces.

18 Loi dite Duflot pour l'Accès au Logement et à un Urbanisme Rénové, votée le 14 mars 2014.

Pourtant, à un autre niveau, les paramètres environnementaux tels que la qualité de l'eau, de l'air, des aliments, sont bien identifiés comme facteurs à l'origine de maux divers, et notamment de cancers (Belpomme, 2016) ; ainsi que l'a montré la catastrophe de l'amiante par exemple. La relation d'influence de l'environnement à l'humain semble être prise en compte, mais à deux restrictions près : elle semble fondée sur la notion de risque, davantage que sur celle de potentiel, et ce risque serait plutôt issu d'un environnement « artificiel » (comme les matériaux de construction) et non « naturels » (comme les aléas climatiques).

※※※※※

Nous sommes bien face à un paradoxe : nous savons que l'environnement, au sens écologique de milieu de vie, conditionne notre existence. Mais alors même qu'un nouveau « modèle »[19] d'habitat émerge, prônant la gestion durable de la relation entre l'humain et l'environnement, c'est notre influence sur l'environnement qui est au cœur des débats, par des thèmes tels que celui de la gestion des ressources. Dans le même temps, nous pouvons constater qu'il existe aujourd'hui d'autres approches plus traditionnelles de l'habitat pratiquées en France et ailleurs dans le monde, qui soulignent leur souci majeur de tenir compte avant tout du bien-être humain. Ce principe semble en effet dicter l'ensemble de leurs pratiques.

La géobiologie, le fengshui[20] et le vastushastra[21] sont autant de conceptions de l'habitat qui semblent reposer sur la quête du bien-être humain dans toutes ses dimensions, des plus matérielles aux plus spirituelles. Certaines d'entre elles sont pratiquées en France aujourd'hui, par des architectes ou par des praticiens-conseil, et complètent l'offre des conceptions environnementalistes[22], aux côtés de celles de l'architecture et de la ville durables. Prendre en compte le bien-être humain, c'est de fait favoriser des conditions environnementales favorables, l'inverse n'étant pas nécessairement vrai, leur démarche semble ainsi proposer un rapport à l'environnement différent. De quoi s'agit-il réellement ? Comment ces conceptions se positionnent-elles

19 *A minima* par souci de respect de la réglementation, l'architecture et l'urbanisme sont aujourd'hui à l'origine de productions plus écologiques, notamment au regard de leur consommation énergétique de fonctionnement (pour le chauffage, par exemple).

20 Les termes chinois seront tous écrits en *pinyin*, sans indication des tons et indiqués en italique, sauf pour le mot fengshui, qui sera très souvent utilisé et laissé en police romaine par souci de lisibilité (voir en annexe II.1. la liste complète des termes chinois utilisés au cours de la thèse).

21 Les termes hindi seront tous écrits selon la translittération classique, mais sans indication des particularités de prononciation, comme les voyelles tenues. Nous reviendrons plus avant sur le statut spécifique de cette conception traditionnelle de l'habitat dans cette recherche.

22 C'est-à-dire qui fondent leur doctrine sur la prise en compte de la relation entre l'environnement et l'humain, la prévalence d'un sens de la relation sur l'autre n'étant pas déterminant ici.

par rapport aux autres conceptions environnementalistes de l'habitat ? Existe-t-il des liens entre ces pratiques ? Et surtout, que nous disent les praticiens de cette relation entre environnement et humain, dans le contexte de la production des espaces habités ? C'est dans ce contexte de changement de paradigme dans l'habitat, qui évolue d'une vision post-moderne à une vision durable, qu'émergent les premiers questionnements.

2. Problématique de la recherche

A. Les conceptions de l'habitat en question

Ces éléments de contexte ont fait émerger un questionnement de recherche construit autour de trois enjeux, intimement liés : 1/ la représentation de la relation humain-environnement ; 2/ la définition de différentes conceptions de l'habitat ; 3/ le lien potentiel entre certains types de représentations et des pratiques professionnelles, ici dans le cadre de conceptions de l'habitat. C'est ainsi que nous nous interrogeons : en quoi consistent les différentes conceptions de l'habitat évoquées précédemment et dans quelle mesure partagent-elles des fondements communs ? Quelle représentation de la relation humain-environnement développent leurs praticiens ? Dans quelle mesure ces représentations influencent-elles leurs pratiques professionnelles et/ou quotidiennes ? Voici les questionnements qui guident l'ensemble de cette recherche.

Cette orientation problématique n'est pas neutre et a été formulée à partir de notre regard, construit entre une formation initiale d'architecte et un parcours en sociologie. Ainsi, les doctrines et productions de l'habitat sont questionnées tant pour elles-mêmes – à savoir comme traduction de pensées et pratiques architecturales – que comme systèmes de production, dont les acteurs développent des univers représentationnels donnant de la cohérence à leur champ de pratiques sociales et professionnelles. C'est donc à partir de ce double regard, sociologique et architectural, porté sur cet ensemble de constats énoncés jusqu'ici que nous formulons la question centrale de la thèse. Si l'enjeu de cette recherche consiste à questionner cette relation entre humain et environnement, dans la mesure où la faiblesse de la prise en compte de l'influence de l'environnement sur l'humain a été identifiée, c'est ce terme de la relation que nous choisissons d'étudier plus spécifiquement, à partir de la question suivante : *comment les praticiens des conceptions de l'habitat que sont la géobiologie, le fengshui et la démarche environnementale intègrent-ils la relation de l'environnement à l'humain, à travers leurs représentations et leurs pratiques ?*

Nous reviendrons un peu plus avant sur les principaux termes et concepts mobilisés par cette question. Il nous faut avant tout préciser brièvement les contours de ces conceptions de l'habitat que nous questionnerons au cours de cette recherche. Si la géobiologie et le fengshui correspondent à des appellations établies, liées à des pratiques plus ou moins définies mais se reconnaissant sous une même appellation, nous proposons le terme de « démarche environnementale » pour désigner un ensemble de pratiques architecturales et urbaines, dont les réalisations sont labellisées ou non, dont les pratiques sont revendiquées comme telles ou non, et qui montrent un soin particulier apporté à des problématiques qui ont émergé avec le principe de développement durable appliqué au domaine de l'habitat, notamment les enjeux de gestion de l'énergie et des ressources, et de pollutions diverses. Au-delà de questionnements courants développés par l'ensemble des architectes, tels que l'insertion dans le site, la spatialisation d'un programme ou encore un vocabulaire formel, ceux qui s'inscrivent dans la démarche environnementale construisent des questionnements qui tentent de prendre plus spécifiquement en compte des problématiques liées à des thématiques cristallisées autour du développement durable ou autour d'éventuels autres systèmes de pensée relatifs à l'écologie. Enfin, cette dénomination de « démarche environnementale » a été choisie afin de ne pas employer des termes déjà utilisés pour des labellisations ou certifications environnementales, comme le terme d' « approche » présent dans celui d'Approche Environnementale de l'Urbanisme (AEU), ou dans des expressions-concepts aux contours flous, comme le terme « durable » de « ville durable ».

La géobiologie est, quant à elle, une pratique d'origine européenne. Liée à la tradition sourcière dont les origines sont incertaines, celle-ci est pratiquée sous sa forme actuelle depuis un siècle. La géobiologie vise à analyser les facteurs environnementaux de notre habitat pour valoriser les plus positifs et minimiser l'impact de ceux qui pourraient nous être néfastes. Encore peu médiatisée, ses ouvrages sont souvent classés au rayon ésotérisme des librairies, à côté des ouvrages de sourcellerie et radiesthésie, parfois au rayon de l'architecture durable et en autoconstruction. Si elle commence à renier en apparence ses origines, elle peine à se faire reconnaître comme une approche complémentaire à l'architecture, comme une véritable pratique d'écologie de l'habitat.

Le fengshui, enfin, est une pratique millénaire d'origine chinoise, mais aujourd'hui mise en œuvre partout dans le monde. Elle vise à optimiser l'environnement de vie que constitue notre habitat (et plus largement tous les lieux de vie, tels que les bureaux) pour qu'il nous soit le plus bénéfique possible. Cette pratique tend à être davantage médiatisée que la géobiologie, surtout par le biais des magazines de décoration, qui n'en donnent pas nécessairement une définition très pointue. Mais elle s'affiche également dans la presse spécialisée par le biais de projets architecturaux

importants, comme en témoigne un article du *Moniteur* du 19 septembre 2008 (Collectif, 2008) sur le Terminal 2G de l'aéroport Roissy-Charles-de-Gaulle, dont le réaménagement intérieur a été dicté par ses principes. Bien entendu, nous reviendrons plus longuement sur la définition de ces conceptions de l'habitat au cours de la thèse.

Ces premières précisions sur les différentes conceptions de l'habitat ayant été apportées, une série de questionnements se dessine. Qui en sont les praticiens ? Comment mettent-ils en œuvre ces conceptions de l'habitat ? Quels liens entretiennent-ils entre eux ? Comment construisent-ils le sens de leur pratique ? Quel lien existe-t-il entre ces pratiques *a priori* différentes ? Pour tenter d'apporter des réponses à ces questions, il nous semble important de nous intéresser notamment à l'articulation entre les représentations de la relation environnement-humain et les pratiques professionnelles et quotidiennes ; ce qui va se traduire dans l'hypothèse.

B. Hypothèse de la recherche

Les premières explorations bibliographiques ont pu faire émerger des différences entre les modes de pensée sur lesquels reposent les conceptions de l'habitat. Nous avons donc choisi de construire notre hypothèse sur une vision idéal-typique de la géobiologie et du fengshui d'une part, et de la démarche environnementale d'autre part. Cette construction théorique, issue d'une première phase de recherche, s'inscrit dans la lignée directe de la méthode développée par Max Weber : il ne s'agit pas ici d'une simple typification organisant les résultats d'une recherche, en simplifiant et en mettant en exergue certaines de ses caractéristiques pour mieux donner à lire une réalité complexe. Il s'agit plutôt d'une première construction théorique devant constituer un cadre de référence pour discuter par la suite des spécificités révélées par le terrain (Coenen-Huther, 2003). Au cours de la thèse, nous serons amenée à créer des typologies de profils de praticiens, qui entreront en dialogue avec ces figures idéal-typiques proposées en hypothèse, dans le but ultime de répondre à la question de la recherche.

Le tableau 1 en page suivante reprend les principaux termes d'opposition des modes de pensée développés par les trois conceptions de l'habitat. D'un côté, la géobiologie et le fengshui développent une vision du monde où l'environnement et les humains sont tout à la fois acteurs et récepteurs de leurs influences réciproques. Au-delà de cette vision globale et systémique, des modes de pensée semblent également reposer sur une vision du monde holiste et/ou moniste selon les approches. Le qualificatif holiste renvoie ici à l'idée d'un monde perçu comme un ensemble que l'on ne peut morceler, ensemble dont l'échelle de référence – ou porte d'entrée à la compréhension de

l'univers micro- et macroscopique – est le vivant, et particulièrement l'(être) humain. Rappelons avec Alain Rey que ce terme vient du grec *holos* « tout entier, complet », et qu'il a été emprunté à l'anglais *holism* fondé en 1929 par le biologiste sud-africain Jan Christiaan Smuts pour désigner « la théorie selon laquelle l'homme est un tout indivisible, qui ne peut être expliqué par ses différents composants isolés les uns des autres » (Rey, 2010). Cette vision holiste du monde peut aussi être doublée d'une vision moniste : celle-ci conduit à imaginer le monde comme étant issu d'un seul principe, d'une seule substance, d'une seule réalité. En effet, le terme de monisme vient du grec *monos* « seul, unique, solitaire », emprunté au terme allemand au XX^e^ siècle qui désigne « un système philosophique recouvrant à un principe unique soit moral, soit causal » (Rey, 2010) ; avec ici une tendance à la réalité transcendantale du « tout est énergie ».

D'un autre côté, la démarche environnementale, qui peut être qualifiée de conception scientifique et dominante par rapport aux deux précédentes conceptions plus traditionnelles et alternatives, voit davantage l'humain comme acteur du monde, face à un environnement plus passif. La vision du monde développée par la démarche environnementale semble être naturaliste, c'est-à-dire fondée sur une véritable discontinuité entre ce qui relève de la nature et ce qui a trait aux sociétés humaines ; ainsi que le définit Philippe Descola.

> Ce qui différencie les humains des non-humains pour nous, c'est bien la conscience réflexive, la subjectivité, le pouvoir de signifier, la maîtrise des symboles et le langage au moyen duquel ces facultés s'expriment, de même que les groupes humains sont réputés se distinguer les uns des autres par leur manière particulière de faire usage de ces aptitudes en vertu d'une sorte de disposition interne que l'on a longtemps appelée « l'esprit d'un peuple » et que nous préférons à présent nommer « culture » (Descola, 2005, p. 243).

Idéal-type 1 : Mode de pensée de la géobiologie et du fengshui	Idéal-type 2 : Mode de pensée de la démarche environnementale
Vision holiste/moniste de la relation de l'environnement à l'humain	Vision naturaliste de la relation de l'environnement à l'humain
- conceptions traditionnelles et alternatives - vision holiste/moniste du monde - l'humain est considéré comme acteur et récepteur des phénomènes du monde ; il appartient à la communauté du vivant - l'environnement est considéré comme acteur et récepteur ; il est pensé de façon complexe et multiple	- conception scientifique et dominante - vision naturaliste du monde - l'humain est principalement considéré comme acteur des phénomènes du monde ; il appartient à la société mondialisée - l'environnement est principalement considéré comme récepteur (passif) ; il est vu sous l'angle du dualisme naturel/artificiel

Tableau 1 : Présentation des deux idéaux-types de modes de pensée des trois conceptions étudiées

À partir de la définition de ces deux idéaux-types, nous formulons l'hypothèse suivante, afin de répondre à la question de la recherche : *dans leurs pratiques et leurs représentations, les praticiens proches des conceptions traditionnelles de l'habitat, à savoir la géobiologie et le fengshui, développent plutôt une vision holiste à tendance moniste de la relation de l'environnement à l'humain, contrairement à la vision plutôt naturaliste des praticiens proches de la démarche environnementale.*

1. Types d'exercice et modes d'intervention	- formation à la conception pratiquée - réglementation, institutionnalisation, corporatisme, etc. - pratique professionnelle : rémunérée, bénévolat, ou autre - statut : architecte/urbaniste, expert-consultant, ou autre - types de productions spatiales (projets architecturaux)
2. Représentations de l'environnement et de l'humain	- définition et dimensions de l'environnement et nature de ses liens à l'humain - définition et dimensions de l'humain et nature de ses liens à l'environnement - représentations de l'habitat/de l'architecture
3. Visions du monde et « cadres idéologiques »	- vision holiste/moniste, place de la notion d' « énergie (vitale) » - liens éventuels à l'animisme et à l'analogisme - vision naturaliste (dualisme et supériorité humaine) - nature des relations entre environnement et humain - lien de ce « cadre idéologique » à d'autres pratiques hors du cadre professionnel (pratiques quotidiennes/personnelles)

Tableau 2 : Présentation des trois dimensions de l'hypothèse en regard des indicateurs utilisés pour les analyser

Afin de vérifier l'hypothèse de l'opposition des visions sur lesquelles reposent chacune des conceptions de l'habitat (géobiologie, fengshui et démarche environnementale), trois « dimensions » (Durkheim, 2007-a) de l'hypothèse sont analysées à partir des données de terrain :

- les types d'exercice professionnel et les modes d'intervention sur l'espace ;
- les univers représentationnels (représentations de l'environnement, de l'humain, de leurs relations ainsi que celle de l'espace et/ou de l'architecture, etc.) liés directement aux pratiques des conceptions ;
- les visions du monde et les idéologies plus larges (ou les « cadres idéologiques », *cf.* partie IV de la thèse).

Cette troisième dimension se présente comme un élargissement de la seconde et pourrait être pensée comme le « noyau » (Abric, 2007) des représentations présentes

chez les praticiens. Dans la mesure où les représentations de l'environnement et de l'humain relèvent davantage de deux « schèmes de pensée » (Descola, 2005), il nous semble pertinent de voir comment elles touchent des représentations et des pratiques connexes, susceptibles d'entrer plus ou moins directement en relation avec les mises en pratique des conceptions (pratiques écologiques, médicales, pratiques physiques ou spirituelles, etc.). Le tableau ci-dessous esquisse, pour chacune des trois dimensions de l'hypothèse, les principaux items qui sont à questionner sur le terrain.

C. Une enquête qualitative, une démarche compréhensive

Un des premiers enjeux méthodologiques est celui qui concerne la possibilité de « comparaison » de la géobiologie, du fengshui et de la démarche environnementale. Trois arguments sont développés pour y répondre. Un rapprochement entre ces trois pratiques est possible dans la mesure où ces conceptions sont toutes trois considérées comme des conceptions de l'habitat (*cf.* chapitre 1). De plus, même si elles ont toutes les trois une histoire et des fondements théoriques très différents, elles sont aujourd'hui toutes les trois mises en pratique en France, par des architectes et des praticiens-conseil. Enfin, il ne s'agit pas de procéder à une véritable analyse comparée, qui supposerait de concevoir une grille de lecture capable de les comparer terme à terme ; ce qui pose notamment la question de l'extériorité de ce regard posé, et sa capacité à un certain systématisme (Jullien, 2012-a ; 2012-b). Cette recherche est donc simplement à portée comparative, puisqu'elle prend pour objet un corpus de trois conceptions de l'habitat.

Comme l'indiquent la question et l'hypothèse, cette recherche se positionne plutôt du côté d'une sociologie compréhensive dont Raymond Boudon et François Bourricaud nous rappellent qu'elle « n'est donc en aucune façon un psychologisme qui *réduirait* les conduites sociales au "sens subjectif" que leur attribuent les acteurs. Elle est mieux définie comme un effort pour saisir les processus de combinaison et de composition à partir desquels *émergent* types sociaux et individualités historiques »[23] (*in* Delas et *al.*, 2015, p. 172). L'objectif est de tenter de comprendre cette réalité sociale des praticiens contemporains des trois conceptions de l'habitat, à partir de leurs pratiques professionnelles (et quotidiennes) et de leurs univers de représentations. S'il s'agit avant tout d'identifier le sens qu'ils donnent à leur pratique, et plus largement à la conception concernée, il ne faudra pas moins essayer de replacer cette pratique dans un contexte social plus large, à savoir d'une part celui de la conception des espaces anthropisés dans la France contemporaine, et d'autre part celui de la multiplicité des

23 La mise en forme du texte est de l'auteur. Nous ne préciserons cette information que si nous procédons à une modification de cette mise en forme originelle, au moment de la citation.

pratiques alternatives, notamment dans les domaines du bien-être et de la santé. Cette recherche tentera toujours de ne pas séparer ces deux niveaux de lecture, dans la mesure où ces conceptions de l'habitat ne pourront se comprendre qu'à partir de cette tension.

Trois raisons nous ont poussée à choisir de mener une enquête exclusivement qualitative, des types de matériaux récoltés au type d'analyse qui en sera proposé (*cf.* chapitre 4). Premièrement, il nous semble important, avant d'espérer mener une recherche quantitative à grande échelle sur les représentations de tous les praticiens français[24], de mieux comprendre sur quels éléments structurants reposent, et comment s'organisent, leurs univers représentationnels en lien avec la pratique de leur conception. Deuxièmement, la formulation de la question de recherche appelle avant tout une enquête qualitative, mieux à même de saisir le sens donné par des acteurs à leurs pratiques. Troisièmement, dans la mesure où il était important de conserver en parallèle une approche architecturale, celle-ci doit reposer nécessairement sur une enquête et une analyse qualitatives (*cf.* chapitre 4).

※※※※※

Cette recherche compréhensive s'intéresse donc aux pratiques et aux représentations des praticiens (architectes ou non) de la géobiologie, du fengshui et de la démarche environnementale en France aujourd'hui. Le matériau principal réuni est un corpus de 45 entretiens semi-directifs avec des praticiens des différentes conceptions étudiées, réalisés sur l'ensemble du territoire français. Trois d'entre eux concernent le vastushastra et ont en revanche été réalisés en France, en Suisse et en Inde.

Pour prendre la mesure d'une éventuelle différence entre une doctrine publiquement établie et des variations plus individuelles, nous avons choisi d'analyser un corpus de dix-huit ouvrages présentant les positionnements théoriques et pratiques des trois conceptions étudiées. Là encore, trois d'entre eux portent sur le vastushastra. Nous rappelons que cette discipline ne sera pas étudiée au même titre que les autres (car elle n'est pas pratiquée actuellement en France, ou de façon extrêmement marginale) mais qu'il nous semble nécessaire de l'identifier comme une pratique qui présente des similitudes par rapport aux deux autres conceptions traditionnelles, à l'échelle mondiale.

Nous nous appuyons également sur neuf études de cas (trois types de projets dans chacune des conceptions, comprenant à chaque fois une maison individuelle, une opération de logements collectifs, un projet destiné aux enfants, à savoir un collège ou

24 Un premier objectif serait déjà d'être en mesure de les dénombrer : l'un des résultats, on le verra, est que de très nombreux architectes, appartenant ou non à une démarche environnementale connaissent, souvent très bien, voire adhèrent aux principes de la géobiologie et/ou du fengshui.

une maison de l'enfance), dans le but de saisir les pratiques et processus de conception spatiale portées par ces conceptions de l'habitat et de bien comprendre les jeux d'acteurs présidant à l'émergence d'un projet architectural.

Dans la mesure où cette recherche s'inscrit dans la continuité de notre mémoire de fin d'études en architecture[25] et où elle s'est effectuée sur un temps relativement long, nous avons eu l'opportunité de collecter des données issues d'expériences diverses. Ces matériaux ne sont pas analysés aussi systématiquement que ceux des trois corpus évoqués précédemment mais sont sollicités pour apporter un éclairage ponctuel sur certains résultats. Ces matériaux[26], dont les trois premiers items ont été collectés pendant la période de recherche doctorale, rassemblent notamment :

- des voyages d'étude en Inde (trois semaines dans le Rajasthan et le Tamil Nadu) et en Chine (six semaines, à Beijing, et dans les provinces de Shanghai, du Sha'anxi, du Guizhou et du Yunnan), échanges informels réalisés sur place ;
- de l'observation participante auprès d'un architecte-praticien en géobiologie, qui est en fait le praticien-ressource de cette enquête ;
- de l'observation participante et non-participante lors de séances publiques d'ateliers d'une AEU dans un village de Meurthe-et-Moselle ;
- d'une enquête quantitative réalisée dans le cadre de notre mémoire de fin d'études en architecture, portant sur la réception, par le grand public, des trois conceptions de l'habitat étudiées.

3. Cadre épistémologique de la recherche

A. Ancrage disciplinaire

La problématique proposée est construite avant tout selon une approche sociologique mais le sujet nécessite aussi un regard transdisciplinaire : l'espace, à la fois en tant que production et comme support et vecteur de représentations et de pratiques, concerne aussi bien les sociologues de l'urbain ou de l'architecture, que les anthropologues, les géographes et les philosophes ; et bien entendu, les architectes et les urbanistes. De nombreuses disciplines des sciences humaines et sociales sont amenées à jouer un rôle important dans ce travail, ne serait-ce que pour mieux comprendre les

25 Intitulé *Influences de l'environnement sur l'homme et conception urbaine, de nouvelles perspectives* (Fries, 2010).

26 L'ensemble de ces matériaux et de leurs caractéristiques sont répertoriés en annexe I. Les détails relatifs à leur collecte ainsi que leurs modalités d'analyse sont détaillés au chapitre 4.

multiples enjeux liés à la question de l'espace. Trois approches disciplinaires sont donc sollicitées au cours de cette thèse : 1/ une approche sociologique centrale, doublée d'une approche anthropologique, représentée ici notamment par Philippe Descola, Edward Twitchell Hall et Amos Rapoport ; 2/ une approche issue de la philosophie, avec par exemple les travaux de John Baird Callicott, François Jullien et Thierry Paquot ; 3/ une approche psychosociologique, avec Gustave Nicolas Fischer et Robert Sommer. D'autres disciplines « spatiales » sont mobilisées, comme la géographie, avec les travaux d'Augustin Berque, et bien entendu le paysage et l'urbanisme, avec Clare Cooper Marcus par exemple.

Néanmoins, le questionnement proposé est avant tout d'ordre sociologique. Quels sont alors les champs de la recherche en sociologie qui sont mobilisés pour accompagner les phases de questionnement et d'analyse de la recherche ? Trois d'entre eux sont convoqués. Tout d'abord, la sociologie urbaine et de l'architecture française (avec Paul-Henry Chombart de Lauwe, Raymond Ledrut, Hervé Marchal, Daniel Pinson, Henri Raymond, Richard Sennett et Jean-Marc Stébé) sont mobilisées parce qu'elles s'intéressent à la réception et au vécu des espaces et parce qu'elles interrogent les processus de production sous-jacents. Cette thèse n'est pas pleinement une recherche sur les représentations sociales, mais la mobilisation de ce champ permet néanmoins d'en orienter la problématique (avec Jean-Claude Abric, Claude Flament et Michel-Louis Rouquette). Enfin, la sociologie des professions (avec Olivier Chadoin, Florent Champy et Claude Dubar) permet d'aborder les différents types de pratiques des trois conceptions de l'habiter étudiées, dans leurs multiples facettes, des plus institutionnelles aux plus intimes : en quoi ces pratiques conditionnent-elles d'une certaine façon l'identité des praticiens et la conduite de leurs relations sociales ? Des travaux plus spécifiques tels que ceux de Marie-Jeanne Ferreux sur le *New-Age* ou de Marcel Granet sur la Chine antique constituent de précieux apports sociologiques thématiques.

D'autres auteurs et concepts sont mobilisés dans la suite de la recherche en sociologie générale. Ils seront introduits au fur et à mesure mais il est déjà possible de préciser que des sociologues tels que Bernard Lahire pour sa vision de « l'homme pluriel », Cyril Lemieux pour sa notion de « grammaire » nous accompagneront tout au long de l'exposition de cette recherche. Indiquons dès à présent que celle-ci se place dans une perspective compréhensive[27], c'est-à-dire qu'elle vise à « appréhender la signification

27 Nous souhaitons éclaircir ce qui peut apparaître comme un hiatus, à savoir la mobilisation conjointe de Max Weber et Bernard Lahire. Ce dernier inscrit ses recherches dans une vision structuraliste, marquée par un fort héritage bourdieusien – bien qu'il rappelle de quelle façon ses théories prolongent, mais surtout dépassent celles de Pierre Bourdieu (Lahire, 2012), alors que les travaux de Max Weber relèvent davantage d'une démarche compréhensive et individualiste. Or, les pensées de ces deux sociologues, dépendantes de deux paradigmes différents, ont été mobilisées dans deux contextes

des actions humaines » (Boudon et *al.*, 2012) : il s'agit donc de comprendre les pratiques de groupes d'individus (et du sens qu'ils leur donnent), à partir d'une vision complexe et multiple de l'individu.

B. Esquisse du cadre conceptuel

a. L'habitat, une approche pluridisciplinaire

La géobiologie, le fengshui, le vastushastra et la démarche environnementale sont considérés au cours de cette recherche comme des « conceptions de l'habitat », à savoir comme des ensembles construits, codifiés et transmis de représentations et de pratiques relatives au « ménagement »[28] de l'espace, sans distinction d'échelle ou de fonction des projets qui en émanent. Ceci nous amène alors à poser la question de la définition des notions d' « habitat » et de « l'habiter ». Au cours de ses nombreux travaux, Thierry Paquot a pu présenter d'une part l'histoire de l'émergence, de l'utilisation et de l'évolution de ces concepts, et d'autre part se positionner personnellement quant à leur définition. Si les sociologues se sont emparés du terme de « l'habiter » dans les années 1960 et 1970[29], ils l'ont privé d'une portée existentielle – pourtant inhérente à ce concept – pour ne retenir que l'aspect des pratiques habitantes (Paquot, 2005-a). Si Thierry Paquot (2007-a) affirme que « c'est parce qu'il "habite", que l' "habitat" de l'homme devient "habitation" », nous proposons, dans le cadre de cette recherche sociologique à portée pluridisciplinaire, de n'utiliser que les termes d' « habiter » et d' « habitat », avec les acceptions qui suivent.

Précisons avant tout que ces deux termes relèvent d'une même étymologie. En effet, habiter a été emprunté au latin *habitare* signifiant « avoir souvent, occuper » (Rey, 2010). Habiter a pris son sens actuel au XI^{e} siècle, en désignant particulièrement

---

distincts. Max Weber a été sollicité quant à son approche compréhensive, qui se traduit ici par une enquête purement qualitative qui vise à comprendre l'univers de sens des praticiens, et à sa méthode des idéaux-types. En revanche, la théorie de l' « homme pluriel » peut nous permettre de considérer autant la justification que les praticiens font de leurs propres actions que les possibles actualisations différenciées de dispositions acquises au sein de différents parcours de socialisation. N'oublions pas en effet que Bernard Lahire propose de lire les dispositions, non pas au seul prisme de l'habitus mais comme une diversité de connaissances et d'expériences plus ou moins stables et structurantes, mais qui toujours s'actualisent dans un contexte spécifique, duquel dépend forcément l'action (Lahire, 2012). La question de la conscientisation des raisons de l'action par les praticiens reste entière : il nous semble, ainsi que nous le verrons au cours de la partie IV, que celle-ci n'est jamais totale mais que les raisons conscientes et exprimées de l'action comptent autant que la mise en évidence des parcours de socialisation pour comprendre leurs univers représentationnels.

28 Dans le sens de « faire avec » l'espace (Paquot, 2005-a).

« rester quelque part, vivre dans un lieu », son dérivé habitat, lui, ne l'a pris qu'au XIX[e] siècle dans le champ de la botanique et qu'au XX[e] siècle, pour son application à l'humain. En effet, l'habitat est un terme à l'origine utilisé en botanique pour désigner un milieu de vie naturel d'une plante. Cette vision écologique du terme d'habitat nous semble pertinente au regard du point de vue adopté dans cette recherche quant au terme d'environnement – utilisé justement au sens de milieu de vie – ; mais nous y reviendrons. Cette première acception a été élargie : le terme a été employé pour les humains dans le champ de la géographie pour désigner plus particulièrement « le mode d'organisation, de peuplement par l'homme du milieu où il vit » (Rey, 2010), désignant ainsi les milieux de vie anthropisés, que nous considérons ici sans distinction d'échelle ou de fonction. Au-delà de cette acception matérielle, ce terme sera doublé d'une acception relationnelle (que Thierry Paquot accorde au terme d'habitation[30]). L'habitat désignera donc, dans cette recherche, tout milieu anthropisé avec lequel l'être humain entretient une relation physique et sensorielle, psychosociale (au travers notamment de représentations et de symboles) mais aussi spirituelle et/ou existentielle (à savoir en tant qu'il participe à la possibilité et condition de vie même de l'individu sur terre) ; fusionnant ainsi les dimensions propres à l'habitat et à l'habitation.

Cela étant dit, il nous faut également revenir sur le terme d'architecture – mais aussi de paysage, de villes et d'urbanisme – : qu'est-ce qui différencie alors l'architecture de l'habitat ? La différence relève-t-elle du résultat construit (échelle, programme, objets, etc.) ou davantage du processus de construction (acteurs, codes, normes, valeurs, etc.) ? Ces quelques pistes de réponse proposées en introduction seront naturellement approfondies au cours de la thèse. Contrairement à la dualité ville/urbanisme, l'architecture[31] renvoie tant à une discipline qu'à une réalisation spatiale, dont elle se différencie des autres termes par l'échelle des espaces conçus. En fait, dans sa définition originelle, elle « apparaît comme une mise en ordre de l'espace, pour le rendre à la fois compréhensible et maîtrisable » (David, 2003, p. 143) : elle doit communiquer avec

29 On pourra notamment voir à ce propos l'histoire que retrace finement Marion Segaud (2010, p. 65), qui conclut qu' « [h]abiter c'est, dans un espace et un temps donnés, tracer un rapport au territoire en lui attribuant des qualités qui permettent à chacun de s'y identifier. […] En fait, on pourrait dire que si l'habiter est un phénomène général, il y a autant de manières d'habiter que d'individus. Dans nos sociétés, c'est la conjonction entre un lieu et un individu qui fonde l'habiter. Dans les sociétés primitives il s'agit du lien entre le groupe et le lieu ».

30 Il est d'ailleurs à noter que le terme d'habitation vient du latin *habitatio,* dérivé d'*habitare*, et qui signifie « logement, domicile ».

31 Notons dès à présent avec Alain Rey (2010) que ce terme vient du terme d'architecte, emprunté au latin *architectus* au XVI[e] siècle, qui était lui-même un hellénisme. Ce terme reprenait les termes grecs d'*arkhein*, « prendre l'initiative, commencer » puis « commander » et de *tekton* désignant le charpentier ou constructeur de bateau.

l'humain, pour l'orienter et lui rappeler l'ordre du monde auquel il croit et qui a permis son émergence.

L'idée qui sera développée ici est que la notion d'habitat regroupe les notions de productions architecturales, paysagères et urbaines – portées aujourd'hui par les professions d'architecte, paysagiste et urbaniste ; ce dernier ne correspondant pas à un titre protégé – ainsi que d'autres types de productions issus de processus autrement codifiés et régulés. Nous pouvons ainsi nous inscrire dans la continuité de la définition donnée par le *Dictionnaire de la géographie* qui présente l'habitat comme l'« [e]nsemble des conditions matérielles, sociales et culturelles qui expriment un mode de vie ; plus spécifiquement, en géographie, organisation des espaces de vie des individus et des groupes » (Lévy et *al.*, 2003, p. 437).

Nous l'avons vu, l'ensemble des termes présentés côtoient les concepts d'espace et de lieu. Il n'est cependant pas nécessaire ici de faire état de leurs histoires respectives, notamment dans le champ de la philosophie[32], qui oscillent d'une part entre approches ponctuelle ou globalisante, et d'autre part entre approches abstraite ou relationnelle. Ces deux visions de l'espace renvoient au *topos* et à la *chôra* explicitées par Augustin Berque. Ces concepts constituent le point de départ de la réflexion du géographe sur le concept d'écoumène, qu'il définit comme « une relation : la relation à la fois écologique, technique et symbolique de l'humanité à l'étendue terrestre. […] L'écoumène, c'est nécessairement cela, mais aussi, et non moins nécessairement, le déploiement existentiel qui se poursuit en chaque être humain et qui de ce fait a toujours excédé la définition géométrique des corps. L'écoumène est donc à la fois mesurable et incommensurable. » (Berque, 2009, p. 17). Mais l'enjeu de cette thèse ne porte pas directement sur la tension entre espace et lieu : elle doit seulement tenir compte de ce contexte conceptuel, dans la mesure où il touche de près la question de l'habitat.

b. Couple humain/environnement : approche sociologique d'une problématique anthropologique

Le deuxième aspect conceptuel important est celui du « couple » humain/environnement, qui se trouve au fondement de la problématique de cette thèse. C'est parce que nous sommes bien consciente du biais qu'il induit nécessairement dans cette recherche, notamment dans la mesure où elle a pour but de s'intéresser à des univers représentationnels, qu'il nous paraît plus que nécessaire de revenir sur ce couple de notions, l'un étant véritablement pensé comme le complément de l'autre.

32 *Espace et lieu dans la pensée occidentale*, sous la direction de Chris Younès et Thierry Paquot (2012), offre un panorama riche de ces histoires croisées.

Pour aborder les pratiques et représentations liées aux différentes conceptions de l'habitat étudiées, une porte d'entrée ou un point d'ancrage était nécessaire : impossible de construire une recherche sans partir d'un postulat, d'une grille de lecture originelle du monde. Or, c'est bien la problématique écologique, c'est-à-dire celle du rapport de l'humain à son milieu, ou plutôt de l'environnement à l'humain, qui est au cœur de nos préoccupations. Quels termes employer alors pour désigner cette relation écologique ? Il nous fallait trouver les termes les plus neutres, mais aussi les plus clairs possibles. À la suite de Philippe Descola (2005), qui a pu identifier quatre « modes d'identification », c'est-à-dire quatre ordres premiers de relation au monde, à partir de la partition « humains/non-humains », nous avons choisi d'opter pour les termes d' « humain » et d' « environnement ». En effet, le terme d'humain est celui qui s'impose plus simplement[33], et nous avons opté pour le terme d'environnement[34] dans la mesure où il appartient déjà (d'une manière ou d'une autre, en recouvrant des réalités différentes) au vocabulaire des praticiens interrogés. Rappelons par ailleurs qu'il vient d'une préposition du XII^e^ siècle « environ », substantivée au XIII^e^ pour désigner le contour, le circuit. Ce terme tombera en désuétude pour nous revenir dans les années 1920, dans le champ de la géographie humaine par l'anglais *environment*. L'acception anglaise est cependant plus relationnelle que situationnelle, contrairement au terme français originel, puisqu'elle renvoie aux « conditions influençant la vie, le développement ou la croissance des êtres vivants » (Bourg et *al.*, 2015, p. 405). Le terme français désignera *in fine* l' « ensemble des conditions naturelles et culturelles susceptibles d'agir sur les organismes vivants et les actions humaines » (Rey, 2010).

Au-delà du choix de ces deux termes, il nous paraît important de les penser avec le minimum d'*a priori* ; et dans la mesure où cela est impossible – malgré les souhaits d'Émile Durkheim, est-il réellement envisageable de se couper de toute « prénotion » (Durkheim, 2007-b) ? – de les penser davantage comme les deux pôles d'un couple complémentaire, ou comme deux extrémités d'un *continuum*, toujours dans une vision dynamique, plutôt que comme des opposés fondamentaux. Ainsi donc, le « couple humain/environnement » a été pensé à l'origine sur le modèle interdépendant et interagissant du *yin* et du *yang* plutôt que sur le mode d'une dualité souvent affublée abusivement de l'épithète de « cartésienne ». C'est dans cette perspective, la moins restrictive possible, que ce couple se trouve mis au centre de notre problématique, et de fait de toute notre recherche.

---

33 Notons que c'est le terme d' « humain » et non d' « être humain » qui est employé ici, afin d'éviter au départ des interprétations ontologiques ou existentielles qui ne doivent pas surcharger une notion qui sert, ne l'oublions pas, de point d'ancrage pour l'enquête de terrain.

34 Parmi d'autres termes possibles comme nature, milieu ou encore non-humain.

c. Pratiques et représentations

Il convient dans un troisième temps de revenir sur le choix des termes de représentations et pratiques, ainsi que sur leur acception. Le terme de « représentations » est conservé dans la problématique même s'il ne renvoie pas à l'étude des « représentations sociales », qui constitue un domaine spécifique de la sociologie. Celui-ci ne correspond pas, tant dans la démarche que dans les objets, à ce qui est proposé dans cette recherche, qui se veut compréhensive et qualitative. Il renvoie plutôt à l'idée d' « univers représentationnel », à savoir un ensemble constitué (voire un système) de pensées structurées à partir d'objets tels que l'environnement, l'humain ou l'architecture et qui conditionnent (ou sont influencées par) les pratiques issues des conceptions de l'habitat étudiées. Ainsi, les « pratiques » sont l'ensemble des comportements et productions spatiales développés qui interagissent d'une façon ou d'une autre avec les « univers représentationnels » des acteurs. Ces deux aspects constituent les deux faces d'une même médaille, que nous tenterons de ne pas isoler, mais de saisir dans leur unité. Il s'agira également de considérer que les univers représentationnels des praticiens sont les produits de leurs différentes phases de socialisation

C. Questionnements complémentaires

À la suite de ces quelques précisions disciplinaires, théoriques et conceptuelles, nous souhaitons mettre en évidence d'autres questionnements, sous-jacents à la problématique déjà formulée. Bien qu'ils aient été dictés par le terrain spécifiquement exploré dans cette recherche, ces questionnements constituent trois pistes théoriques qui pourraient certainement être transposées à d'autres objets et d'autres contextes de recherche.

Premièrement, dans quelle mesure les pratiques et représentations développées par les praticiens sont-elles l'héritage d'un groupe social déterminé, et donc issues de contexte sociaux et familiaux spécifiques, ou bien acquises au cours de quelconque parcours initiatique ? En effet, si « l'homme pluriel » de Bernard Lahire (2011) invite à penser la multiplicité des dispositions potentielles chez l'acteur, quelle place laisser alors aux compétences acquises (Corcuff et *al.*, 2011) ?

Deuxièmement, comment les praticiens réussissent-ils (ou non) à conserver une cohérence identitaire, lorsqu'ils sont sollicités par différentes sphères sociales et dans la mesure où leur pratique est souvent considérée comme marginale ? Quels sont ainsi les éléments qui constituent pour eux des repères identitaires fixes, permettant de faire le

lien entre ces différentes sphères ? Au contraire, quelles sont les notions qui nécessitent une opération de « traduction » (Callon, 1986), et de fait de transformation, pour être véhiculées à, ou entendues par autrui ?

Troisièmement, dans quelle mesure les pratiques et univers représentationnels mobilisés dans le cadre d'un exercice professionnel sont-ils transposés à d'autres champs de pratique quotidiens ? Quels éléments des représentations sont transposés ? Cette transposition est-elle possible uniquement parce que les objets de représentations sont en réalité mobilisés à travers des « schèmes de pensée » à caractère anthropologique – et correspondent donc à des « modes d'identification », (Descola, 2005) –, qui déterminent les contours de notre humanité ?

Ces trois groupes de questionnements émanent de la problématique générale et du cadre disciplinaire et conceptuel définis précédemment : ils seront explorés au fur et à mesure de la thèse. Certains éléments pourraient peut-être s'avérer mobilisables dans un autre cadre de recherche, portant soit sur d'autres courants de pratiques architecturales et urbaines (au-delà de ces conceptions de l'habitat étudiées), soit sur d'autres champs de pratiques professionnelles (dans la mesure où ceux-ci mobilisent de la même façon des structures représentationnelles anthropologiques fondamentales, comme les figures de l'humain et de l'environnement dans le cas de cette recherche ; on peut penser par exemple aux figures de la naissance, de la mort ou encore de la maladie).

4. Enjeux de la recherche

A. Positionnement du chercheur

L'enjeu de cette thèse est avant tout d'apporter un éclairage sur des modes de conception de l'espace encore peu connus comme la géobiologie et le fengshui. Elle vise à essayer de comprendre les principales modalités de pensée et de pratique de ceux-ci, au regard de celle du nouveau paradigme de la production architecturale qu'est la démarche environnementale. Ces questions ne sont pas neutres, dans le sens où elles traduisent un parcours tant universitaire que professionnel qui nous a amenée à faire émerger cette problématique, articulant approche sociologique et approche architecturale. Notre formation initiale validée par le diplôme d'État d'architecte et le choix de ce sujet de recherche traduisent un intérêt certain pour les trois conceptions traditionnelles de l'habiter étudiées, ce qui n'est bien entendu pas anodin. En outre, le choix d'une recherche résolument sociologique ne l'est pas moins.

Histoire d'une recherche

Alors en première année de Master à l'École Nationale Supérieure d'Architecture (ENSA) de Nancy, je découvre l'existence de la géobiologie dans un contexte privé. Cette découverte fut un véritable choc pour l'architecte en devenir que j'étais. Cette conception de l'habitat est immédiatement devenue importante pour moi, parce qu'elle m'avait fait subitement prendre conscience que l'environnement construit, qui allait sans doute constituer le cœur de ma profession, pouvait avoir une influence notable sur les humains qui l'habitent : une véritable révolution dans ma manière d'appréhender l'architecture.

Très vite, une question s'impose : existe-t-il d'autres conceptions ou pratiques qui interrogent l'impact de l'environnement (bâti) sur l'humain ? Je me souviens alors d'avoir un jour entendu parler de fengshui : je décidai d'en apprendre davantage – la vision que j'en avais à cette période était non seulement parcellaire mais réductrice. Au cours de mes premières recherches apparaît le vastushastra – souvent présenté comme « l'ancêtre du fengshui » –, ultime conception parente à venir compléter ce triptyque. J'ai alors décidé de faire de mon mémoire de fin d'études une première approche de ces trois conceptions traditionnelles de l'habitat.

Ce premier travail de recherche prend deux orientations, que poursuivra cette thèse. Le premier objectif du mémoire n'était pas d'étudier ou de décrire ces conceptions en tant que telles, mais bien de les questionner au regard du « paradigme » actuel de la démarche environnementale : existe-t-il des points de convergence entre elles ? Dans quelle mesure permettaient-elles de s'interroger sur la production architecturale et urbaine contemporaine ? Le deuxième objectif était de savoir dans quelle mesure le grand public avait connaissance de ces conceptions, et de quelle façon il les percevait. Bien que ce mémoire s'inscrivait dans un cursus architectural, il portait déjà en germe un questionnement sociologique.

L'idée d'une thèse sur ce sujet devient une évidence, cette fois avec un questionnement résolument ancré du côté des sciences humaines, et particulièrement de la sociologie. Ces conceptions de l'habitat traditionnelles constituant un véritable angle mort de la recherche actuelle en architecture et en sociologie, il me fallait essayer de dresser un premier portrait de ceux qui les portent en France aujourd'hui : les praticiens, qu'ils soient ou non architectes. Comprendre ces individus, à partir de l'analyse de leurs pratiques et représentations, à la fois pour eux-mêmes, mais aussi et surtout, pour ce qu'ils nous disent de la production architecturale contemporaine et de ce qu'elle révèle de notre façon d'envisager l'humain et l'environnement, est alors devenu mon objectif essentiel.

Il nous faut revenir sur notre parcours initial et les « prénotions » qu'il a pu induire chez nous, ainsi que sur le choix du sujet et son angle d'approche. Dans quelle mesure peut-on parler de subjectivité du chercheur ? Quelles ont été les conditions de sa réalisation, nécessairement partielle ? Quelles sont les conséquences de notre parcours de formation sur la recherche menée ? Voici quelques-unes des questions auxquelles nous répondrons ici, en nous appuyant sur l'histoire de cette recherche que nous rappelons dans l'encadré en page précédente.

Le contexte et le moment où ont été portées à notre connaissance ces conceptions de l'habitat traditionnelles, et l'intérêt que nous leur avons immédiatement porté, concourent à leur associer nécessairement une certaine charge émotionnelle : nous avons toujours cherché à nous en tenir à distance, sans qu'il soit complètement possible de la nier. Ce contexte a également conduit à associer ces conceptions à une approche avant tout architecturale, avec laquelle il a fallu, là encore, prendre quelques distances sans pour autant la renier totalement afin de pouvoir l'associer, le plus finement possible, à une approche sociologique.

Mais selon nous, ce parcours présente aussi des avantages. Notre arrivée récente dans le champ disciplinaire de la sociologie nous a poussée à nous y conformer avec la plus grande rigueur, et ce à trois niveaux. Tout d'abord, nous avons pris conscience de ce regard peu objectivé que nous portions à l'origine sur ces différentes conceptions, ainsi que sur le mode de pensée, avant tout tourné vers l'analyse spatiale des objets, que nous avions développé pendant cinq années d'études à l'ENSA de Nancy. Ensuite, cette nouvelle orientation disciplinaire nous a permis de travailler ce regard que nous avons rendu au fur et à mesure de la recherche, plus distant mais aussi plus analytique. Enfin, nous avons mis en place une méthode de recherche, de la construction de la problématique à l'analyse des résultats de l'enquête, la plus rigoureuse possible. Nous espérons ainsi que le travail présenté ici pourra révéler davantage les forces que les faiblesses que ce double parcours peut induire.

B. Le contexte de la recherche contemporaine

Si la démarche environnementale, au travers de ses multiples avatars, fait depuis quelques années l'objet de nombreuses publications, notamment dans le monde francophone, le fengshui et la géobiologie semblent être deux grands oubliés de la recherche contemporaine, en tout cas en tant que conceptions de l'habitat. Ces approches n'ont par ailleurs jamais été questionnées en parallèle. Ce contexte se double

d'une lacune, dans le monde de la recherche fondamentale, quant à la question des nouvelles pratiques professionnelles des architectes – la dernière en date sur cette question étant celle d'Olivier Chadoin (2013).

Quoi qu'il en soit, en ce qui concerne l'écologie et le développement durable en général, on note des publications nombreuses, y compris récemment, pour comprendre les origines socio-historiques de ces préoccupations (Bourg et *al.*, 2014), ainsi que leur prise en compte politique (Kalaora et *al.*, 2013). Quant à la démarche environnementale dans l'habitat – à l'échelle de l'architecture, du quartier ou de la ville –, on constate des publications nombreuses autour de trois grandes problématiques : 1/ un recensement des productions architecturales et urbaines contemporaines, particulièrement sous un aspect environnemental technique ; 2/ une tentative de mise en lumière des jeux d'acteurs sous-jacents à la mise en place de ce nouveau paradigme[35] ; 3/ des retours sur différentes expériences spatiales, à partir du point de vue de leurs habitants[36].

Le pilier social du développement durable trouve également un écho particulier dans nombre de publications qui concernent les processus de conceptions alternatifs, c'est-à-dire qui intègrent les futurs habitants au cœur du processus de conception (avec par exemple l'autopromotion et l'urbanisme participatif) mais également au travers de publications plus critiques, notamment quant à la plus ou moins nécessaire phase d'apprentissage des usages requise au sein des habitats « écologiques » (Renauld, 2014).

Pour la géobiologie, les apports de recherche sont surtout constitués de quelques enquêtes ethnologiques sur les pratiques radiesthésiques (Durand, 2002 ; Jaeger-Nosal, 1999). Le vastushastra n'est pas étudié au travers d'enquêtes. En revanche, le fengshui mobilise une recherche anthropologique anglo-saxonne importante sur sa pratique chinoise rurale (Bruun, 2003 ; Feuchtwang, 2002). En ethnologie francophone, on peut aussi noter les recherches de François Martel (1972) sur l'analyse des *luopan*, boussoles géomantiques utilisées en fengshui et aussi quelques travaux plus contemporains sur le fengshui en Chine, en tant que conception traditionnelle[37]de l'habitat.

Par rapport à ce contexte, la présente recherche propose trois spécificités. La première concerne l'objet de la recherche. Il n'existe à notre connaissance aucune

---

35 On pourra voir à ce propos l'ouvrage *Sociologie urbaine et développement durable*, de Philippe Hamman (2012).

36 On peut citer par exemple l'article « Un "nouvel art de vivre ensemble" : quelles expérimentations sociales dans les quartiers dits durables ? L'exemple du quartier Beauregard à Rennes » de François Valegeas (2014).

37 Y compris des mémoires de fin d'études en architecture, ou la thèse de Chuan Yan Zhang (2010), intitulée « Le Feng Shui contemporain, éthique de l'environnement et enseignement d'architecture et du paysage ».

recherche sociologique – ni issue d'autres champs disciplinaires – portant sur la pratique professionnelle contemporaine de la géobiologie et du fengshui en France ; qui plus est dans une approche comparée avec la démarche environnementale. L'enjeu de cette thèse est donc avant tout d'apporter des connaissances sur des pratiques de conception spatiale encore trop peu explorées. Une des explications possibles à ce manque d'intérêt serait que ces pratiques soient considérées comme marginales ; une idée qui, en l'absence d'étude quantitative, ne pourra pas être remise en question même si quelques éléments de cette recherche pourraient y contribuer.

La seconde spécificité est d'ordre méthodologique et est liée à notre parcours de formation précédemment évoqué. En effet, cette enquête porte sur trois types de supports : des entretiens semi-directifs, des ouvrages « doctrinaux », ou « de référence », définissant les conceptions de l'habitat et enfin des réalisations architecturales. Si la recherche proposée porte sur des projets dans la mesure où ils sont à même de révéler des jeux d'acteurs, elle porte également sur la mise en évidence des discours portés sur les processus de conception et s'appuie sur une analyse architecturale d'édifices afin de mettre en relation les discours des architectes ou praticiens (éventuellement les motivations des clients) et la réalité du projet.

La troisième spécificité est d'ordre théorique et constitue pour nous l'enjeu majeur de ce travail de recherche. Il s'agit en effet de voir si certaines représentations, dans la mesure où elles appartiennent à des schèmes de pensée fondamentaux, qui conditionnent un type de pratique – ici professionnelles –, sont actualisables dans d'autres champs de pratiques quotidiennes et/ou privées. Comment se passe alors ce transfert et vers quels champs de pratiques ? Dans quelle mesure le fait qu'il s'agisse de schèmes de pensée – concernant la définition de ce qui relève du monde humain et/ou de l'environnement – permet-il plus facilement ce « transfert » ?

C. Autres points de cadrage de la recherche

Trois limites importantes bornent ce travail de recherche, il convient alors de les évoquer rapidement dès cette introduction. D'abord, les conceptions de l'habitat en question sont considérées à partir de leurs praticiens et non sous l'angle de leurs « clients », ou des artisans, bien que ceux-ci apparaissent en filigrane notamment lorsque nous nous intéressons aux processus de conception et de production spatiales mis en œuvre. C'est donc la parole et les pratiques de professionnels qui sont au cœur de la recherche et non directement celles des clients ou de tout autre acteur présent lors du processus de production.

Ensuite, la recherche est menée dans un contexte français. Les différentes conceptions de l'habitat étudiées sont pratiquées dans de très nombreux pays : la recherche a cependant été restreinte au cas français. À l'origine, l'enjeu était de pouvoir comparer des pratiques et représentations de ces conceptions dans différents pays, à la fois en France, en Inde et en Chine. Mais des contraintes pratiques, méthodologiques et théoriques ont abouti à l'abandon de cette configuration de recherche.

Ainsi, le vastushastra devait être initialement étudié au même titre que les trois autres conceptions citées dans la problématique, dans la mesure où, à l'échelle des pratiques mondiales, les trois conceptions traditionnelles relèvent bien d'une même démarche. La recherche ayant été restreinte au cas français, seules les conceptions de la géobiologie et du fengshui, en comparaison avec la démarche environnementale, sont prises en compte. Le vastushastra est néanmoins abordé en deuxième partie de la thèse, du point de vue de sa géohistoire, ainsi que des principes fondamentaux qu'il développe et des pratiques spatiales qu'il met en œuvre. Ce choix est justifié par le fait qu'il forme un corpus de pratiques homogène à l'échelle mondiale avec la géobiologie et le fengshui, et par le fait que son univers représentationnel a par ailleurs rencontré et influencé ceux de la géobiologie et du fengshui.

Enfin, notons que les différentes conceptions de l'habitat au cœur de cette recherche reposent sur des représentations et/ou théories bien souvent non reconnues par la science. De plus, la géobiologie, le fengshui et le vastushastra, parce qu'ils relèvent d'une forme de culture alternative à une pensée dominante, peuvent parfois être représentés par des praticiens dont les croyances (*e.g.* lorsqu'ils peuvent avoir des relations plus ou moins proches à des mouvements présumés sectaires) et les pratiques (*e.g.* prétentions de capacités extrasensorielles) peuvent sembler plus délicates à aborder. Mais bien que ces phénomènes soient représentés de façon minoritaire chez les praticiens, ils ne sont pas occultés dans cette recherche, car ils tiennent une place importante dans l'analyse des entretiens concernés. En revanche, aucune forme de préjugé n'est exprimée lorsque ces faits, comme l'ensemble des autres résultats, sont relatés. La neutralité de posture du chercheur, particulièrement dans le cas d'une démarche avant tout compréhensive constitue un enjeu important. L'objectif est ici uniquement d'apporter les éléments nécessaires à l'exposé des résultats de l'enquête.

5. Plan de la thèse

La thèse s'organise en quatre grandes parties, chacune composée de quatre chapitres. La première partie a pour ambition de définir les cadres conceptuels et

disciplinaires nécessaires au déploiement de la problématique ; les trois parties suivantes explorent chacune l'une des trois dimensions de l'hypothèse de recherche formulée.

Ainsi, les trois premiers chapitres interrogent les débats et pistes de recherche qui animent les thèmes suivants : la relation entre environnement et humain dans l'habitat (chapitre 1), les univers représentationnels et les croyances (chapitre 2), et enfin les pratiques professionnelles (chapitre 3). Le chapitre 4 s'attache à poser l'ensemble des paramètres relatifs à la problématique, à la méthode d'enquête, et à l'analyse des données mises en œuvre.

La seconde partie a ainsi pour objectif de définir les champs de pratique des différentes conceptions étudiées : la démarche environnementale (chapitre 5), la géobiologie (chapitre 6), le fengshui (chapitre 7). Nous aborderons aussi le vastushastra, afin de conclure à une définition plus précise de la nature de ces différentes conceptions de l'habitat, qui semblent former un corpus singulier (chapitre 8).

La troisième partie explore la multiplicité des situations de pratique professionnelle de ces conceptions en identifiant ainsi différents types de profils de praticiens (chapitre 9). Nous nous questionnons également sur la légitimité que construisent les praticiens, oscillant entre une institutionnalisation de la pratique et un vécu individuel d'expériences diverses (chapitre 10), ainsi que sur la manière dont l'univers représentationnel des praticiens, mobilisé principalement dans un cadre professionnel, répond à une socialisation professionnelle unique ou à un parcours biographique plus riche (chapitre 11). La partie s'achève sur le constat de reconfiguration de pratiques quotidiennes sous l'influence de représentations en constante évolution (chapitre 12).

La quatrième et dernière partie s'attache plus précisément à comprendre les univers représentationnels des praticiens, à partir des figures de l'humain, de l'environnement et de l'habitat (chapitre 13). Nous cherchons aussi à comprendre les glissements entre chacune des conceptions, ainsi que les « éléments de langage » fixes, traduits ou délaissés, mobilisés par les praticiens selon les situations sociales rencontrées, dans le but de conserver une cohérence identitaire nécessaire (chapitre 14). Des représentations en jeu émanent de véritables « cadres idéologiques » ou schèmes de pensées plus structurants (chapitre 15), à même de définir un rapport au monde spécifique. Nous proposons finalement un état des lieux de ces conceptions, loin de s'inscrire pleinement dans la vision idéal-typique proposée en hypothèse, et semblant plutôt dessiner un *continuum* entre deux types d'habitabilité, l'une « écologique vivante », et l'autre « environnementale naturaliste » (chapitre 16).

Partie I

Étudier des conceptions de l'habitat contemporaines, fondements théoriques et problématique

Introduction à la première partie

L'enjeu de cette thèse est d'interroger les modes de faire des praticiens français contemporains de la géobiologie, du fengshui et de la démarche environnementale, au regard de leurs représentations de la relation de l'environnement à l'humain. Avant d'exposer et d'explorer les résultats de l'enquête menée, cette première partie a pour principaux objectifs de :

- définir les contours du sujet en montrant la portée socio-anthropologique de la question du lien entre habitat et relation de l'environnement à l'humain, puisqu'il s'agit d'une problématique universelle dans l'espace et le temps ;
- argumenter le choix du panel des trois conceptions de l'habitat qui constituent le cœur de la recherche ;
- interroger les fondements théoriques des notions d'univers représentationnels et de croyances d'une part, des débats contemporains sur les pratiques professionnelles d'autre part ;
- préciser la problématique de la recherche, en définissant les différents corpus et le rapport du chercheur au terrain, ainsi qu'en montrant les implications analytiques d'une approche compréhensive, qualitative et comparative.

Ces différents éléments devront permettre de légitimer la construction de la problématique, dans la mesure où elle repose sur une universalité de la question de la prise en compte du rapport de l'environnement à l'humain dans l'habitat.

Chapitre 1 : Relation environnement-humain dans l'habitat et « schèmes d'identification »

Introduction

Ce chapitre se propose de préciser l'objet de cette recherche en montrant que partout et de tout temps, des conceptions de l'habitat se sont posées la question du rapport entre humain et environnement, et notamment la façon dont celui-ci pouvait avoir une influence sur les humains. Parmi les différentes « traces » de cette préoccupation présentes dans l'histoire et les civilisations, il existe une large palette d'approches, de l'architecture vernaculaire aux approches traditionnelles plus codifiées. Considérer l'habitat à la confluence de nécessités socio-culturelles et environnementales semble être une caractéristique anthropologique de toute société ; tout en s'ancrant dans des univers rituels et mythologiques propres, et dans des structures sociales spécifiques. C'est localement et culturellement qu'apparaissent des différences de croyances, de valeurs et d'expériences, en un mot des différences de conceptions de l'habitat. Celles-ci vont chacune à leur manière poser la question de la relation de l'environnement à l'humain à travers celle de l'habitat ; quels sont les facteurs qui vont orienter les paramètres essentiels de l'habitat humain, à savoir sa fondation et ses tracés, sa forme et sa distribution, et sa structure et ses matériaux ?

Nous nous proposons donc d'abord de dresser un bilan des questionnements soulevés par différentes disciplines quant à la relation environnement-humain dans l'habitat. Nous esquisserons ensuite un lien entre cette question et la notion de « schèmes d'identification ». Enfin, suite à une exploration spatiale et temporelle large des conceptions de l'habitat portant une attention particulière à la relation environnement-humain, nous justifierons le corpus de conceptions sélectionnées.

1.1. La relation de l'environnement à l'humain dans l'habitat : une approche pluridisciplinaire

Nous souhaitons montrer que la question de la relation pratique et représentationnelle de l'environnement à l'humain dans le champ de l'habitat est universelle dans l'espace et dans le temps, avant de justifier notre étude conjointe des différentes conceptions. Pour cela, il nous faut avant tout définir les prérequis théoriques qui permettent de poser les termes de cette question. Si différents champs de la sociologie interrogent cette problématique, nous allons explorer ici des courants de recherche issus de plusieurs autres disciplines des sciences humaines et sociales.

Nous avons constaté qu'il existe au moins trois grands types d'approches de la question de la relation de l'environnement à l'humain dans l'habitat. Le premier et le second, dans lesquels s'ancre la sociologie de l'architecture, ou des milieux habités, fonctionnent en miroir. Il s'agit en effet des théories qui interrogent l'habiter comme un double mouvement, d'une part de l'environnement vers l'humain – avec notamment des recherches autour de la perception et des pratiques et postures psychosociales induites par l'habitat –, et d'autre part, de l'humain vers l'environnement, l'humain recomposant alors un monde de sens par une lecture à la fois sociale et symbolique de l'habitat. Le troisième type d'approche, dans lequel s'ancre la sociologie urbaine – sociologie de et dans la ville (Stébé et *al.*, 2010-a ; 2010-b) – interroge plus spécifiquement l'habiter dans le contexte de la ville et de l'urbain, sans que jamais la dimension sensible ne soit omise (Paquot, 2006-a ; Marchal et *al.*, 2011).

A. Percevoir le monde : valeurs anthropologiques et sensorielles

De nombreux travaux, tant théoriques qu'empiriques, traitent de la façon dont les humains perçoivent l'espace, particulièrement l'espace anthropisé dans une relation d'habitation. Il existe quatre principales catégories de recherche, mues par quatre grands types de regard. Un premier volet de publications aborde la question de la perception sensorielle de l'espace habité. Elles peuvent traiter de la mobilisation des différents sens et des différentes informations qu'ils apportent et des relations au monde qu'ils permettent (Augoyard, 1991 ; Tuan, 2006). D'autres abordent l'univers sensoriel plus globalement à partir de la notion d'ambiance, soit théoriquement (Thibaud, 2012), soit comme paramètre d'aide à la conception urbaine (Amphoux, 2002). Enfin, les travaux précurseurs de Kevin Lynch (1998) – poursuivis par Raymond Ledrut (1973-a),

questionnent la façon dont les habitants conçoivent leur ville et s'y repèrent, à partir de certaines configurations spatiales, de certains signaux et repères.

Un deuxième courant de recherche est porté par l'anthropologue Edward Twitchell Hall qui pose la question de la perception sensorielle différenciée des espaces en fonction de la culture des individus. En effet, « [d]es individus appartenant à des cultures différentes non seulement parlent des langues différentes mais, ce qui est sans doute plus important, habitent des mondes sensoriels différents » (Hall, 1978, p. 15). Les capacités sensorielles dépendent autant de données physiologiques que d'un modelage culturel. L'anthropologue définit également la « proxémie », qui constitue son objet de recherche central, terme qu'il a créé pour « désigner l'ensemble des observations et théories concernant l'usage que l'homme fait de l'espace en tant que produit culturel spécifique » (*ibid.*, p. 13).

Cette théorie, qu'il formalise à travers « les quatre distances » de l'homme – à savoir quatre intervalles de distance à partir du corps, au sein desquels nous percevons différemment le monde – le rapproche d'autres travaux psychosociologiques. Il s'agit notamment de ceux menés par Abraham Moles, qui développe une théorie similaire, celle de « bulles », et de ceux de Gustave-Nicolas Fischer. Ces travaux s'intéressent à l'articulation entre la perception d'un espace, et les effets psychologiques qu'elle produit, et son usage (Fischer, 1981 ; 2011 ; Moles et *al.*, 2010). Des travaux plus empiriques, dans le but de servir d'aide à la conception, ont également été conduits dans cette direction, dans certaines typologies d'espace (Sommer, 2003) : aéroports, prisons, etc.

Une dernière catégorie de travaux, cette fois davantage centrés sur l'espace de la maison, aborde la question de l'habitat sous un angle plus psychologique. Ainsi, Gaston Bachelard (2010) propose une approche, qui explore les dimensions poétiques, oniriques et symboliques des espaces de la maison. Il y développe ses concepts de « topo- » et de « rythmanalyse »[1], à saisir comme une psychanalyse environnementale de son lieu de vie. Ce concept donnera par ailleurs naissance à un dispositif de recherche sur les liens entretenus par l'habitant avec sa maison (Cooper Marcus, 2006). D'autres approches sont encore davantage centrées sur l'aspect psychanalytique (Lugassy, 1989) de l'espace de la maison, et présentent l'habitat comme un miroir de notre personnalité (Eiguer, 2013). Il s'agit ainsi d'étudier la « représentation psychique, synthèse de la représentation du corps propre et de celle du groupe familial, qui organise notre insertion dans l'espace habitable » (*ibid.*, p. 2).

1 On peut également interroger le développement qu'en proposera Henri Lefebvre (1992). Son ambition est alors de fonder une véritable discipline scientifique chargée d'étudier les rythmes (urbains, naturels, individuels, etc.) et leurs multiples interférences. Cette publication révèle toute l'importance de considérer non seulement l'espace, mais aussi le temps de l'habiter, notamment dans la superposition de temps « cycliques » (naturels) et « linéaires » (ceux de la pratique sociale).

B. (Re)construire un monde : valeurs sociales et symboliques

Les recherches présentées révèlent la première face de la médaille que constitue l'étude de l'espace habité. L'autre face consiste à le considérer comme un reflet de notre conception du monde, qui concerne notamment nos origines, les non-humains ainsi que notre fonctionnement social. Là encore, quatre catégories de travaux traitent de cette question. La première est de nature anthropologique et vise à comprendre les actes spatiaux primordiaux à partir desquels l'homme donne du sens à l'espace construit. Ainsi, l'action d'habiter s'opérerait à partir de cinq actions fondamentales : fonder, distribuer, classer, transformer et reformuler (Segaud, 2010). L'une des études pionnières qui décline cette théorie à partir d'une typologie est celle de Pierre Bourdieu (1980) sur la maison kabyle, qui reste encore aujourd'hui une recherche de référence.

Une deuxième catégorie de recherches s'intéresse à la stratification et à la typologisation des usages au sein de l'espace de l'habitat. Très vaste, ce domaine mobilise des travaux de différentes natures. Certains sont théoriques et s'intéressent à l'évolution de la notion même d'usage au cours de l'histoire de l'architecture (Pinson, 2000). D'autres recherches s'interrogent sur les conflits d'usage entre habitants et architectes (Pinson, 2007), ou sur la tension entre « usages normatifs et usages effectifs » (Léger, 2012). Certaines approches se focalisent sur la notion de chez-soi (Bernard, 1998), quand d'autres s'attellent à questionner la multiplicité des facettes signifiantes de l'habitat, et notamment sacrée (Desffontaines, 1972).

Si l'échelle de l'habitat est avant tout représentée par la figure de la maison, certains travaux, par exemple en sociologie urbaine, évoquent la façon dont la configuration spatiale de la ville traduit la représentation du monde dans laquelle s'inscrivent leurs constructeurs. La ville ainsi conçue devient un espace signifiant pour ses habitants. Cette question est abordée par de nombreux ouvrages, qui mettent également en avant la rupture moderne de ce lien entre espace de la ville et fabrication d'un monde signifiant (Hénaff, 2008 ; Ledrut, 1973-b ; Sennett, 2009). C'est ainsi par exemple que Marcel Hénaff (2008, p. 11) s'interroge : « c'est au moment où il nous apparaît que le monde devient ville, que précisément la ville cesse d'être un monde ». D'autres travaux sont davantage spécialisés et se focalisent sur un aspect singulier de cette vision du monde : c'est le cas de Richard Sennett (2002), qui s'intéresse à la relation entre la configuration spatiale des villes et les représentations sociales du corps prédominantes au moment de leur conception.

Enfin, certains travaux se focalisent sur la portée symbolique[2] de l'habitat, soit de façon globale à partir de signes et de symboles graphiques (Alleau, 1996 ; Guénon, 1962), soit de façon plus ciblée en partant d'un élément architectural spécifique, le toit par exemple (Paquot, 2003). Ces travaux ne sont bien sûr pas propres à l'Occident (Coomaraswamy, 2008). Dans tous les cas, l'enjeu est toujours d'interroger la façon dont les concepteurs dotent l'espace créé d'un sens qui puisse fédérer les habitants autour d'un imaginaire partagé.

C. La ville comme habitat

Il existe un troisième grand champ de questionnements, qui cette fois interroge davantage l'échelle de la ville. Celle-ci est alors considérée elle-même comme habitat, comme milieu de vie humain. De façon schématique, il est possible de résumer le débat qui a animé les différents champs disciplinaires (la sociologie et la géographie notamment) qui se sont intéressés à la ville, à savoir la tension entre l'habitat et l'habiter, ainsi que le formulait Henri Lefebvre (Marchal et *al.*, 2011). Georg Simmel peut être considéré comme l'un des précurseurs de cette pensée, bien que le support spatial ait été pour lui de moindre importance. Il a néanmoins insisté sur le fait que la ville pouvait avoir un impact sur le plan psychologique des individus, sans cesse en tension entre un monde « subjectif » (ou monde vécu) et un monde « objectif » (contexte socio-spatial rationalisé) (Simmel, 2007). Les composantes spatiale et sociale n'ont certes pas toujours eu le même poids dans l'évolution de la théorisation de la tension entre habitat et habiter. C'est sans doute avec Maurice Halbwachs (1997) et sa réflexion sur la relation entre espace urbain et mémoire que ces deux composantes tendent à tenir une place relativement homogène dans les pensées des sociologues et géographes qui lui ont succédé.

C'est Henri Lefebvre qui marque durablement l'histoire de la sociologie urbaine[3] par ses réflexions avec la formalisation de cette tension entre habitat et habiter, habiter qui était jusque-là restée dans le champ de philosophie (Paquot, 2005-a). Il formalise sous ces termes ce double visage de la ville : avec l'habitat, la ville est lue comme

2 René Alleau (1996, p. 12-13) nous rappelle à ce propos qu' « [u]n symbole ne signifie pas : il évoque et focalise, assemble et concentre, de façon analogiquement polyvalente, une multiplicité de sens qui ne se réduisent pas à une seule signification ni à quelques-unes seulement ».

3 Avec une réflexion très dense et la parution de six ouvrages majeurs, ainsi que la création de la revue *Espaces et sociétés*, sur une durée de sept ans (1966-1974) correspondant à sa période de présence à l'Université de Nanterre (Deulceux et *al.*, 2009) : *Le droit à la ville* en 1968, *Du rural à l'urbain* en 1970, *La révolution urbaine* en 1970, *La pensée marxiste et la ville* en 1972, *Espace et politique (le droit à la ville II)* en 1973, et *La production de l'espace* en 1974.

l'émanation « d'une pensée rationnelle et formelle par les bâtisseurs, les promoteurs et les décideurs » (Marchal et *al.*, 2011, p. 22), avec l'habiter, il révèle « la dimension sociale, la quotidienneté, le vécu, le sensible » (*ibid.*, p. 21) que la ville abrite. Cette tension se retrouve également nettement formalisée à l'échelle spatiale, par la distinction qu'il opère entre « "l'espace conçu" se rapportant à la ville pensée, rationalisée, découpée et agencée par ceux qui ont le pouvoir de faire la ville ; et "l'espace vécu" renvoyant à "l'espace de représentation" des habitants, des usagers » (*ibid.*, p. 24). Cette volonté de mettre en évidence une ville habitée par des individus multiples et anonymes, qui développent des compétences d'appropriation et des pratiques variées est également largement perceptible chez Henri Raymond (1984). Le sociologue s'intéressera également à l'échelle du logement en y montrant, par un travail de terrain important, les différentes modalités d'appropriation (Marchal et *al.*, 2011).

Cette tension entre ville matérielle et ville vécue se manifeste aussi chez Paul-Henry Chombart de Lauwe, à la fois homme de terrain et penseur de la ville. Au-delà de ses théories sur les « aspirations » humaines (Chombart de Lauwe, 1971), et sur la mise en garde de la pression que la ville exerce depuis un siècle sur « l'environnement » (Chombart de Lauwe, 1982), il développera sa propre vision de cette tension, au travers de la « dialectique entre "l'espace social subjectif" (l'espace représenté et vécu) et "l'espace social objectif" (l'espace matériel) » (Marchal et *al.*, 2011, p. 25). Comme ses prédécesseurs, il aura contribué à montrer à quel point l'espace ne peut constituer un objet de recherche en tant que tel, sans toujours et nécessairement le relier à son appréhension, son appropriation par les habitants.

Il est encore possible de constater l'actualité de cette problématique. Jean-Yves Toussaint la formalise au fil de ses travaux (notamment d'enquête au sein de l'agglomération lyonnaise) par la tension entre la fabrication des espaces publics et leurs usages. Il définit alors l'usage comme le « problème de la fabrication » (Toussaint, 2003) : les « destinateurs » (Toussaint et *al.*, 1998) ont conscience de fabriquer un espace pour les usagers, mais pas à leur demande. C'est ainsi que se dessine pour eux « la figure de l'usager, cet être mi-dieu, mi-humain, sans sexe, sans âge, sans classe et sans traditions et par conséquent sans exigences, passif consommateur pour qui les choses sont produites… » (*ibid.*, p. 142). Bien que notre recherche ne soit pas fondée sur l'étude de cas d'espaces publics, nous verrons combien cette volonté de tenir compte des spécificités des (futurs) habitants constitue un enjeu central chez de nombreux praticiens rencontrés.

Finalement, peu importe l'échelle d'analyse, qu'elle considère le logement ou la ville, ces différentes voies de recherche ont montré à quel point les dimensions spatiales et sociales peuvent être imbriquées. L'espace ne semble jamais indéfini, mais toujours

support et vecteur de représentations et de pratiques. Cette relation qualifiée à la spatialité est sans conteste une caractéristique majeure de notre condition humaine. L'humain est définitivement un « animal spatial » et les sociétés se définissent comme un « arrangement de spatialités » (Lussault, 2007-b). L'humain est ainsi toujours « à l'épreuve de l'espace », c'est-à-dire qu'il s'agit pour lui de « trouver les moyens pour conjurer la distance, qui disjoint les choses et les êtres, afin de [les] rassembler celles-là et ceux-ci dans un agencement pertinent, un ordre de réalités coexistantes qui permet l'existence et autorise l'action » (Lussault, 2007-a, p. 36).

1.2. De l'habitat aux « schèmes d'identification »

A. De l'habitat à l'habiter

Le point de départ de ce chapitre était la question de l'habitat. Mais, très vite, nous avons pu constater à quel point celle-ci est reliée au concept d'habiter. Il paraît presque impossible de parler de l'un, sans tenir compte de l'autre, et inversement. Or, nous allons le voir, interroger l'habiter, c'est interroger le concept de « schèmes d'identification » de Philippe Descola (2005). Il est donc nécessaire de faire un détour par cette notion, ou ce concept d'habiter : comment pourrions-nous le définir ?

Ce terme désigne la relation qu'entretient un individu, voire un groupe d'individus, avec un espace ; relation qui est géographiquement, temporellement et sociologiquement située. Ainsi, un individu habite sans cesse un habitat, mais un lieu (une ville, un bâtiment ou une pièce) ne devient habitat que dans la mesure où il est habité ; à savoir au moment où un individu, ou un groupe d'individus, entretient avec lui une relation directe, mentale ou médiatisée. Mais habiter, parce qu'il s'agit d'une relation complexe à l'espace anthropisé, engage l'individu entier, pas seulement sur un plan sensoriel et physique.

Habiter désigne alors une façon d'être au monde qui n'est pas simplement un phénomène de perception comme une réception passive mais qui désigne au contraire une disposition à réagir à ces sollicitations : habiter désigne tout autant la perception d'un habitat que sa conception, son appropriation, sa représentation. Habiter ne désigne pas seulement des pratiques habitantes, mais bien un mode d'être présent au monde qui nous entoure, et pour cela engage des pratiques et représentations qui ne concernent pas nécessairement la question spatiale, mais une vision du monde plus globale (qui repose par exemple sur nos définitions des catégories d' « humains » et de « non-humains », autrement dit celles des catégories d' « humains » et d' « environnement »).

Ainsi que nous l'avons vu, les sociologues des années 1960 et 1970, Henri Lefebvre à leur tête, ont associé le terme d'habiter à une dimension culturelle et de pratique sociale. Mais dans le champ de la philosophie, cette notion a toujours conservé une dimension plus vaste, ainsi que l'explicite ici Thierry Paquot (2005-a, p. 160) :

> L'habiter […] n'est aucunement une quelconque pratique de l'habitat, une quelconque « appropriation » de l'espace, mais une « harmonie » – au sens d'*harmonia*, le « jointage » le jointement qui assemble des éléments disparates – entre l' « être » de l'humain et l' « être » des choses, dont son « monde » est peuplé. Ni l'architecture ni l'urbanisme de l'urbain ne suffisent pour réaliser l'habiter, mais ils en constituent des conditions […].

Cette dimension existentielle est également structurante dans la pensée du géographe Augustin Berque, dont nous allons expliciter l'un des aspects majeurs, dans la mesure où il sera amené à accompagner notre réflexion.

B. La théorie écouménale, une onto-géographie

L'habitat permet de comprendre comment un groupe humain perçoit le monde « non-humain » qui l'entoure mais également comment il reconstruit un monde qu'il alimente de ses valeurs et représentations. Il nous semble que les écrits d'Augustin Berque, qui explorent tous un aspect de sa théorie de l'écoumène[4], permettent d'apporter un éclairage complémentaire à cette question.

Augustin Berque (2007, p. 55) définit sa démarche comme inverse à celle de Martin Heidegger dans *Bâtir habiter penser*[5]. En effet, il « part des formes concrètes pour remonter à un principe », c'est-à-dire qu'il se questionne sur la multiplicité des formes de l'habitat humain, à la fois en tant que telles, et pour ce qu'elles disent des comportements qui les accompagnent, « ainsi que sur la spatialité qui, animant cet ensemble, lui donne un sens » (*ibid.*, p. 54).

Cela lui permet de définir une théorie de l'écoumène, et par là celle du mode écouménal de l'être, qui se définit à la fois comme son *topos* (lieu matériel) et sa *chôra* (tissu relationnel), c'est-à-dire qu'il est « à la fois matériel *et* immatériel, subjectif *et* objectif » (Berque, 2009, p. 148) : il est « trajectif ». Qu'est-ce à dire ?

> La trajection, c'est ce double processus de projection technique et d'introjection symbolique. C'est le va-et-vient, la pulsation existentielle qui, animant la

4 Augustin Berque propose ici une nouvelle orthographe et une nouvelle acception de la notion géographique classique d'œkoumène, qui désigne l'ensemble des terres anthropisées.

5 Titre d'une conférence prononcée à Darmstadt en 1951 et publiée pour la première fois dans un recueil de textes en 1954.

> médiance, fait que le monde nous importe. Il nous importe charnellement, parce qu'il est issu de notre chair sous forme de techniques et qu'il y revient sous forme de symboles. C'est en cela que nous sommes humains, en cela qu'existe l'écoumène, et c'est pour cela que le monde fait sens (Berque, 2009, p. 208).

L'ensemble de ces fondements théoriques lui permet d'aborder des configurations d'habiter singulières et d'en comprendre le mode écouménal[6]. Il explique également comment la modernité s'exprime en matière d'écoumène. Le positivisme moderne est une « universion », dans la mesure où il élimine l'incommensurable au profit du mesurable : il s'est enfermé dans un univers clos duquel il ne peut sortir – et par conséquence ne pas saisir certains de ses phénomènes –, par manque d'une échelle donnée par un autre horizon. Or, toute réalité du monde humain (l'habitat étant une de ses manifestations) est un « à la fois », qui doit toujours être saisi comme tel, au risque de prendre le signe pour la signification. La réalité serait donc cet éternel rapport entre la terre et le monde, entre la « topicité » des choses et leur « chorésie ».

C. Habiter : habitat et « genres de vie »

Le champ de la géographie a abondamment nourri les réflexions autour de l'habitat et de l'habiter. Ainsi, dans le premier tome de sa trilogie sur « les fondements de la géographie humaine », Maximilien Sorre explique que « [n]otre manière de nous vêtir, de nous nourrir dépend de notre imagination autant que de nos besoins réels » (Sorre, 1971, p. 414). Ce qu'il sera amené à définir comme un « genre de vie », le géographe montre bien qu'il s'agit d'une tension toujours extrêmement forte entre des conditions que l'on pourrait qualifier d'environnementales face à un esprit humain « créatif », qui joue avec ces contingences autant qu'il cherche à les faire entrer dans son univers représentationnel.

Ainsi, il est impossible de comprendre un habitat sans comprendre le « genre de vie » duquel il dépend : par exemple, on ne peut pas comprendre une ferme indépendamment de la question du mode de production agricole (Sorre, 1952). Pour le géographe, cette notion prend un sens très large puisqu'elle « embrasse la plupart sinon la totalité des activités[7] du groupe humain » (*ibid.*, p. 11). Cette notion, que l'on retrouve par ailleurs dans les études folkloristes (Varagnac, 1948), est également présente chez le géographe Éric Dardel. Il expose en introduction de son ouvrage

6 Il s'intéresse par exemple aux jardins japonais (Berque, 1997), ainsi qu'à la relation entre nature et ville (Berque, 1995).

7 Son étude explore du reste la diversité de ces activités, dans la mesure où il consacre son deuxième tome aux « fondements techniques de la géographie humaine » (Sorre, 1950).

L'homme et la terre (1990, p. 47) la relation entre l'habiter, l'habitat et le genre de vie, sous forme d'une problématique que nous aborderons au cours de cette recherche.

> C'est par son habitat, par l'aménagement de ses champs, de ses vignes, de ses prairies, par son genre de vie, par la circulation des choses et des personnes que l'homme extériorise sa relation fondamentale avec la Terre. Rapport synthétique avec la Terre comme base et comme horizon qui dérive d'une décision globale.

C'est ainsi que l'habitat, qui s'élabore conjointement au genre de vie d'un groupe humain, définit et exprime un ou son habiter. Celui-ci repose sur une vision du monde globale et cohérente, dont dépend finalement l'ensemble de ses activités ; elles-mêmes, bien entendu, nécessairement conditionnées par son milieu de vie. C'est ce qui nous conduit ici à tisser un lien avec la théorie des « schèmes d'identification » de Philippe Descola (2005).

D. La question des « schèmes d'identification »

C'est sans doute en essayant de comprendre l'habitant humain que l'on peut comprendre le mieux sa façon d'appréhender l'environnement, ou autrement dit le monde, en bref, ce creuset qui participe à la détermination de ses activités. À travers son habitat, l'humain exprime donc sa posture face à ce qui relève du « non-humain » dans la mesure où la terre est comme la « circonstance de l'homme » (Dardel, 1990), au sens *circum stare*, se tenir autour : c'est en quelque sorte son « environnement ». Or, cette terre, cet espace géographique « a un horizon, un modelé, de la couleur, de la densité. Il est solide, liquide ou aérien, large ou étroit : il limite et il résiste » (*ibid.*, p. 2) : il accueille mais limite les possibilités de l'installation humaine.

De même, Amos Rapoport considère l'habitat comme la résultante de facteurs humains et naturels, il réfute la théorie communément admise de l'aspect déterminant du climat et des autres facteurs naturels (comme l'accessibilité à certains matériaux), et de fait, de la notion d'habitat originel comme abri. Notons d'ailleurs que des maisons, comme les maisons traditionnelles japonaises, sont même anti-climatiques : elles varient peu sur tout l'archipel alors que le climat, lui, varie beaucoup (Pezeu-Massabuau, 1973). « Le principe qui veut qu'interdits religieux et tabous entraînent inconfort et complications, et prennent le pas sur les impératifs du climat, est plus probant que n'importe quel exemple particulier » (Rapoport, 1983, p. 29). Son but n'est pas de nier l'extrême finesse de la prise en compte du climat de façon générale, mais de nuancer ce constat en montrant que les nécessités naturelles et techniques n'expliquent pas à elles seules un habitat : il est avant tout issu de contraintes d'ordre social ou religieux.

Les géographes, comme les représentants des autres disciplines des sciences humaines et sociales évoquées depuis le début de ce chapitre, l'affirment : cet environnement et ses nécessités (climatiques, matérielles, etc.) ne sont pas suffisants pour expliquer l'implantation et l'orientation, la forme et la distribution, et enfin la matérialité et la structure de l'habitat. Celui-ci, parce qu'il matérialise une activité anthropologique universelle, exprime davantage que l'aménagement de structures matérielles d'abri. Il traduit en réalité une certaine vision du monde de son concepteur, une certaine cosmologie, un certain « schème collectif » de pensée (Descola, 2005).

> On peut […] définir [les schèmes collectifs] comme des dispositions psychiques, sensori-motrices et émotionnelles, intériorisées grâce à l'expérience acquise dans un milieu social donné et qui permettent l'exercice d'au moins trois types de compétences : d'abord, structurer de façon sélective le flux de la perception en accordant une prééminence significative à certains traits et processus observables dans l'environnement ; ensuite, organiser tant l'activité pratique que l'expression de la pensée et des émotions selon des scénarios relativement standardisés ; enfin, fournir un cadre pour des interprétations typiques de comportements ou d'événements […] (*ibid.*, p. 151).

Dans le cadre de cette recherche, le type de schème qui semble le plus important à questionner au regard de notre problématique est justement celui exploré largement par Philippe Descola (2005), à savoir les schèmes dits « d'identification », encore appelés « ontologies ». « Il s'agit du schème plus général au moyen duquel j'établis des différences et des ressemblances entre moi et des existants en inférant des analogies et des contrastes entre l'apparence, le comportement et les propriétés que je m'impute et ceux que je leur attribue » (*ibid.*, p. 163). C'est grâce à ce schème que l'individu fait donc la distinction entre ce qui relève du monde des « humains » – et qui partagera éventuellement donc des caractéristiques internes et/ou externes similaires avec lui – ou de celui des « non-humains » ; ce que nous choisissons ici d'aborder sous l'angle du terme d'environnement.

1.3. Relation environnement-humain et conceptions de l'habitat

Nous avons questionné les différentes pistes théoriques qui balisent la problématique de la tension entre habitat et habiter, entre habitat et « schèmes d'identification », en un mot, la façon dont il est possible de percevoir une représentation de la relation de l'environnement à l'humain à travers une conception de

l'habitat. Nous avons pu mettre en évidence l'importance de cette question, tout comme l'importance de l'aborder à partir de différentes approches disciplinaires.

Nous allons maintenant observer comment, concrètement, cette question a été soulevée à travers les âges et les cultures. Si Éric Dardel et Amos Rapoport ont mené ce type d'enquête chacun dans leur discipline, nous cherchons ici à montrer que partout et de tout temps, l'humanité a posé la question de sa relation au monde qui l'entoure à travers la construction de son habitat. Il s'agit de voir si les conceptions de l'habitat traditionnelles que nous souhaitons étudier au cours de cette recherche constituent des exceptions, ou bien si d'autres cultures ont développé des postures similaires, ailleurs dans l'espace ou le temps. Nous verrons finalement en quoi la géobiologie et le fengshui constituent, avec le vastushastra, des conceptions de l'habitat uniques qui se doivent d'être étudiées comme un corpus de pratiques relativement homogène.

A. Une question présente partout et de tout temps

a. Autour du bassin méditerranéen

Pierre Tallet étudie la fondation des villes, sous l'Égypte pharaonique. D'après lui, la houe dessinée sur les enseignes de la ville doit faire écho à « un acte de fondation, par exemple au creusement d'un premier sillon délimitant symboliquement la cité » (Tallet, 2005, p. 36). Outre cette portée symbolique de la fondation, dès le début du deuxième millénaire avant notre ère, les villes étaient totalement planifiées, souvent avec un plan en damier et avec une organisation socio-spatiale bien définie, reflétant la hiérarchie sociale en vigueur. Au-delà des raisons militaires, administratives ou religieuses qui peuvent présider à l'établissement d'une ville, « [c]es différents exemples montrent bien tout le caractère idéologique que peut revêtir la fondation d'une capitale en Égypte ancienne : par cet acte, un souverain d'une nouvelle lignée peut se déterminer de ses prédécesseurs, et trouver une légitimité qui pourrait lui être contestée sur un site plus anciennement occupé » (Tallet, 2005, p. 50). À travers ce premier exemple, il est possible de voir que les villes pharaoniques possèdent trois critères que nous retrouverons avec les conceptions traditionnelles de l'habitat : une ville planifiée, basée sur un usage important de la géométrie, une division socio-spatiale fortement lisible et une motivation symbolique importante présidant à la fondation.

Un millénaire plus tard, soit en 753 avant J.C., c'est la fondation de Rome. Si nous ne revenons pas ici sur le déroulé bien connu de cette histoire, nous donnons la parole à Bernadette Liou-Gille afin d'en rappeler les principales étapes et leur signification.

> « Fonder Rome », c'était en choisir le fondateur (Romulus ou Rémus ?), définir le site et l'aire de la cité nouvelle (*sulcus primigenius* : « sillon originel ») avec l'approbation des dieux (auspices), lui donner un nom, délimiter le pomerium, ériger la muraille, aménager un lieu de réunion pour le *populus* (citoyens sous les armes ; Champ de Mars), pour les *patres* (curie) et les *Quirites* (citoyens non mobilisés ; forum), souder la communauté par la création d'un *mundus*, organiser la société (fonder les trois tribus et les trente curies), établir une constitution (lois de Romulus)… Tout cela mérite d'être appelé « fondation de Rome » (Liou-Gille, 2005, p. 75).

Cet exemple de fondation montre combien cet acte fédère tant des logiques spatiales, que symboliques et socio-politiques ; ainsi que le codifient également, nous le verrons, le fengshui et le vastushastra. Mais ce qui nous intéresse particulièrement ici, c'est le *mundus*, qui semble en charge d'un haut pouvoir symbolique, rituel, voire mystique. Il s'agit d'un trou central, réalisé au commencement de la construction, dans lequel sont enterrés des échantillons de tous les matériaux nécessaires à la construction ainsi que des mottes de terre (sans doute provenant de chacun des territoires dont les habitants sont originaires) (Liou-Gille, 2005). Ce *mundus* représente l'axe du monde, puisque son remplissage est sensé maîtriser les forces telluriques du chaos[8]. De plus, on suppose qu'il était ouvert régulièrement et qu'il permettait de laisser passer les âmes des morts. Là encore, au-delà de l'acte socio-politique, la fondation prend un caractère tout à fait symbolique, qui répond à la vision du monde des fondateurs.

Une fois le rite de fondation effectué, en déterminant le monde (des humains) de l'im-monde (non-humains), les Romains mettaient très souvent en œuvre une structure quadrillée héritée des Étrusques, particulièrement lors de l'établissement d'un nouveau camp militaire. Les rues de la nouvelle ville, aux enceintes formant un carré (ou un rectangle), s'organisaient à partir de deux axes structurants le *cardo maximus* (direction Nord-Sud[9]) et le *decumanus maximus* (Est-Ouest). Cette organisation de l'espace traduisant alors une formidable association de problématiques tant cosmogoniques, que symboliques et administratives. Premièrement, le carré, parfois à la place de ou en association avec le cercle[10], a toujours représenté l'harmonie céleste qui devait s'incarner

8 Voir également à ce propos Augustin Berque (2009, p. 57-58).

9 Notons à ce propos que les points cardinaux sont indiqués avec une majuscule tout au long du document, dans la mesure où, pour les conceptions traditionnelles étudiées, ils portent une valeur symbolique, qui dépasse la stricte question géographique.

10 Notons que le hiéroglyphe qui désigne la ville est une figure composée d'un cercle, découpé à l'intérieur par deux axes perpendiculaires se croisant en son centre. Si les Romains ont davantage mis en œuvre le plan carré, Vitruve (1995) illustre davantage dans son traité un modèle de ville assimilable au cercle, à savoir un plan polygonal. C'est ce modèle, portant un idéal davantage spirituel, qui sera notamment repris par les concepteurs de la Renaissance (Eaton, 2001).

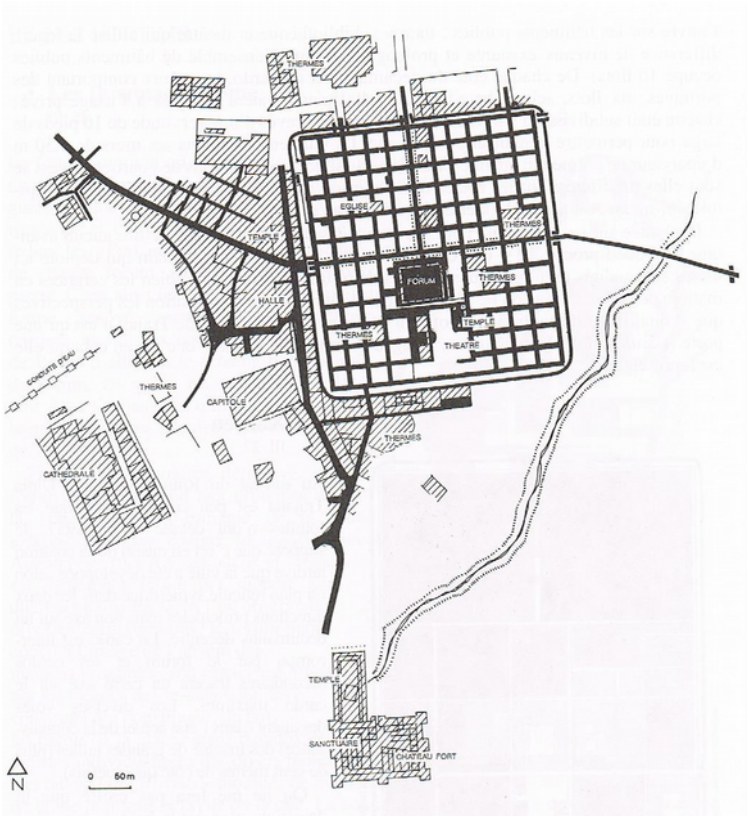


Figure 1 : Plan de Timgad (Algérie), colonisée en 100 par Trajan, on distingue le cardo maximus*, le* decumanus maximus*, le forum à leur jonction et l'ensemble de l'armature urbain quadrillée*

Figure 2 : Plan de la campagne Nord-Est d'Imola, où apparaissent encore aujourd'hui l'arpentage romain des centuriatio*, structure administrative de territoires cultivés*

dans un établissement humain terrestre. Deuxièmement, le quadrillage mis en œuvre dans la ville avait le double objectif de montrer au peuple conquis que le peuple romain souhaitait leur imposer un ordre nouveau (symbole de domination d'ordre social), et que cet ordre allait s'imposer sur un territoire presque infini, puisque les tracés se retrouvaient également au-delà des limites de l'enceinte, dans les parties cultivées (symbole de domination d'un ordre naturel). Troisièmement, cette mise en œuvre de la géométrie est à mettre en lien avec la pratique de la mesure de la terre au moyen du dessin de parcelles dans l'Antiquité (en Grèce et surtout à Rome), dans un but de maîtrise administrative du territoire. Finalement, cet exemple romain révèle un modèle d'habitat total, un modèle spatial qui incarne simultanément une représentation du monde à partir de questions d'ordres social, symbolique[11] et cosmogonique.

b. En Asie et Océanie

L'utilisation du fengshui est attestée depuis très longtemps en Corée, c'est le *pungsu* (Skinner, 2012)[12]– pour la fondation de Kaesong par exemple (Yoon, 2006) – comme au Japon, appelé *fusui* (Skinner, 2012) – notamment pour la fondation de Kyoto (Berque, 1993) – avec quelques adaptations de ses principes[13]. Pour Ellen Van Goethem (2014), ce qui fait réellement la différence entre le fengshui chinois et son application au Japon est la différence d'interprétation du paysage. Ces repères permettent de prendre la mesure de l'ère d'influence de cette conception de l'habitat au début du deuxième millénaire de notre ère : tout le bassin asiatique oriental en était imprégné. En effet, il est également très présent au Vietnam et à Taiwan (Clément et *al.*, 1982), où il connaît un nouveau départ après une période de condamnation, sous la domination japonaise.

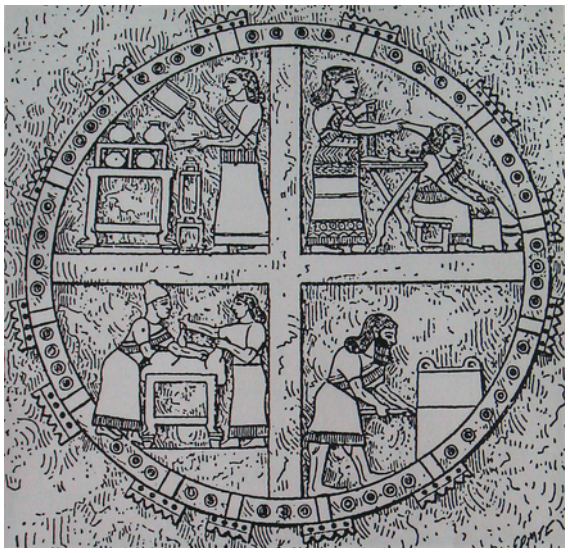
En ce qui concerne le Japon, la relation au territoire, si elle était marquée par des valeurs géomantiques, était appréciée différemment par rapport à la Chine. « C'est l'idée même de construction humaine qui est en cause ; c'est-à-dire la distinction entre le mésocosme (la ville, demeure de l'homme) et le macrocosme (la nature, demeure des

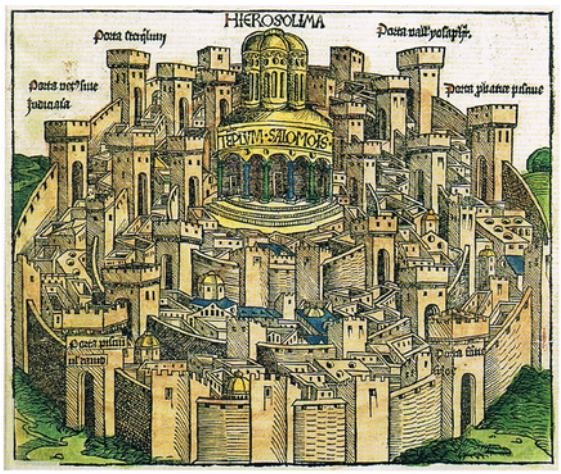
---

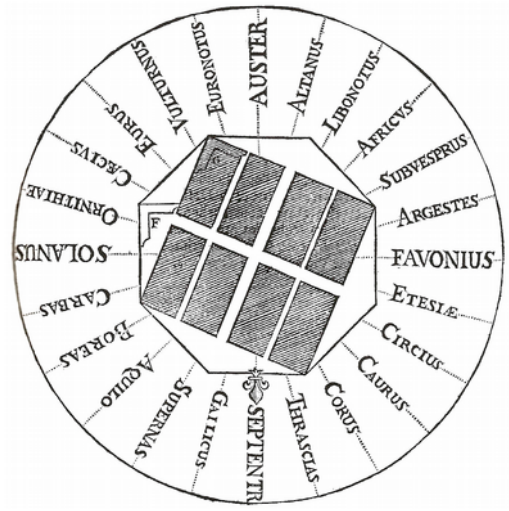
11 Remarquons que les motifs du carré et du cercle ont une valeur symbolique forte, et sont non seulement présents en Occident (figures 3 à 8), mais également dans nombre de cultures, bien que les significations puissent différer ; nous le verrons pour les trois conceptions traditionnelles.

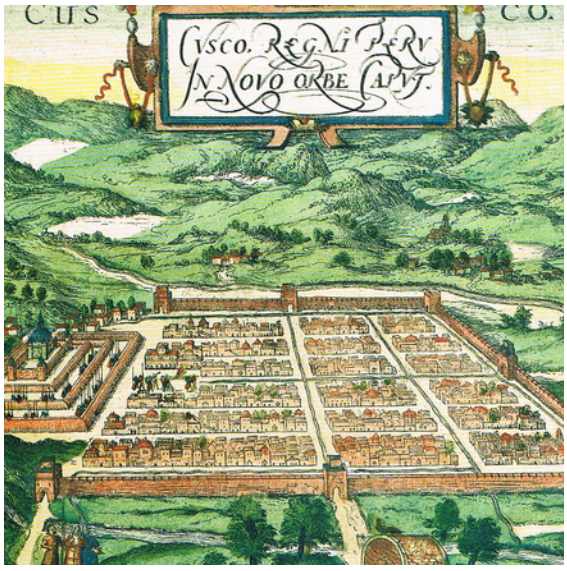
12 L'auteur note d'ailleurs la présence de quatre des huit trigrammes sur le drapeau sud-coréen.

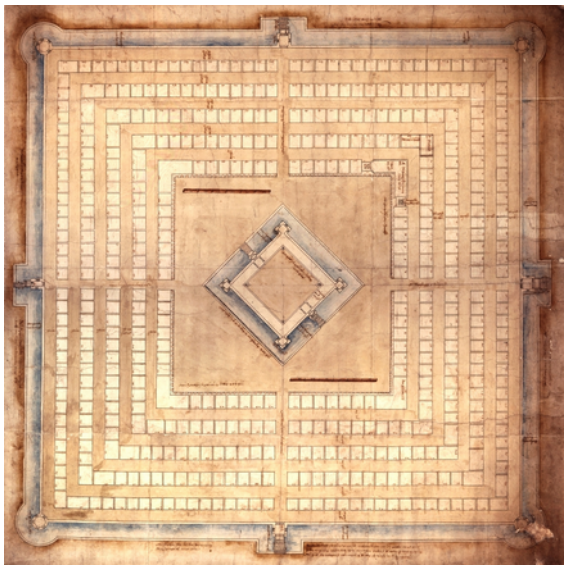
13 Notons plus précisément que le principe du *yin* et du *yang* arrive officiellement au Japon en 513, lorsque la Corée lui « offre » un lettré spécialisé dans les cinq classiques confucéens. Par ailleurs, au VII^{e} siècle a lieu une réforme administrative qui met en œuvre un bureau de divination relié à un institut d'astrologie, qui s'occupaient de « la divination au moyen de brindilles de bambou et d'observation du terrain » (Van Goethem, 2014, p. 83).











Figures 3 à 8 : Récurrences d'apparition des formes ronde, polygonale et carrée dans l'histoire de la ville occidentale ; dans l'ordre, bas-relief assyrien représentant un plan de ville, interprétation de la Jérusalem céleste du XV^e^ s., plan de Palmanova XVI^e^ s., orientation de la ville selon les vents d'après le traité de Vitruve au I^er^ s., proposition pour la nouvelle Cuzco au XVI^e^ s., proposition de Heinrich Schikhadt pour la ville idéale de Freundenstadt *au début du XVII^e^ s.*

dieux). Par une métaphore insistante, depuis l'Antiquité, maints auteurs ont vu dans les montagnes environnantes la véritable enceinte de la ville japonaise, qui en est autrement dépourvue » (Berque, 1993, p. 37). Les montagnes deviennent ainsi l'enceinte d'une ville qui n'en possède pas et reconfigurent la relation ville/nature.

Outre ces spécificités dans l'application du fengshui, on trouve également une conception traditionnelle de l'habitat spécifique chez les Maori (Austin, 1976). L'espace en question s'appelle un *marae*. Il s'agit de l'association d'un bâtiment de réception et de sa cour avant, construits dans un espace naturel jugé approprié. Son aménagement comprend toutes les caractéristiques des autres conceptions traditionnelles de l'habitat :

- il doit suivre des règles spécifiques[14] d'implantation et d'orientation (faire face à de l'eau ou à une plaine, être protégé à l'arrière par des montagnes) ;
- il sert une fonction sociale particulière, qui doit répondre à une utilisation précise du lieu (l'intérieur est le lieu du groupe-hôte, la cour celui des invités) ;
- il a des caractéristiques architecturales qui symbolisent son usage social (opposition ouvert/fermé, lumineux/obscur, etc.).

Enfin, un autre exemple de rapport entre lieu, usage et signification peut être donné par les Aborigènes nomades du désert australien, à travers les « tracés de géographie mythique ». En effet, « [c]eux-ci sillonnent l'ensemble du territoire et, tel un complexe réseau d'identification personnelle et collective, y délimitent des espaces sociaux d'appartenance et de responsabilité rituelle » (Poirier, 1996, p. 47). Il ne s'agit pas à proprement parler d'aménagement de l'espace, quoique les routes et chemins pourraient être considérés comme tel, mais d'une modalité d'affectation de valeurs symboliques et rituelles à l'espace qui sans cela resterait totalement isotropique. Ce sont les « êtres ancestraux » qui ont façonné le paysage par les histoires et actions passées : ce tissu mythologique sert ainsi à ordonner un monde géographique.

c. En Amérique du Nord

Nous retrouvons une situation similaire chez les Inuits. En effet, ce n'est plus ici la mythologie qui sert d'étalon à l'appréhension du territoire mais les pratiques de chasse, à des saisons spécifiques, dont dépendait encore récemment la survie des Inuits.

> À la croisée du savoir cynégétique et de la tradition orale, [l']existence [du savoir géographique] tient non pas au développement de connaissances particulières mais à une structure d'organisation des connaissances qui lui est propre. Les objets géographiques sont appréhendés par le biais de caractères opératoires qui

14 Ces règles sont générales et s'adaptent toujours aux contraintes spécifiques du site.

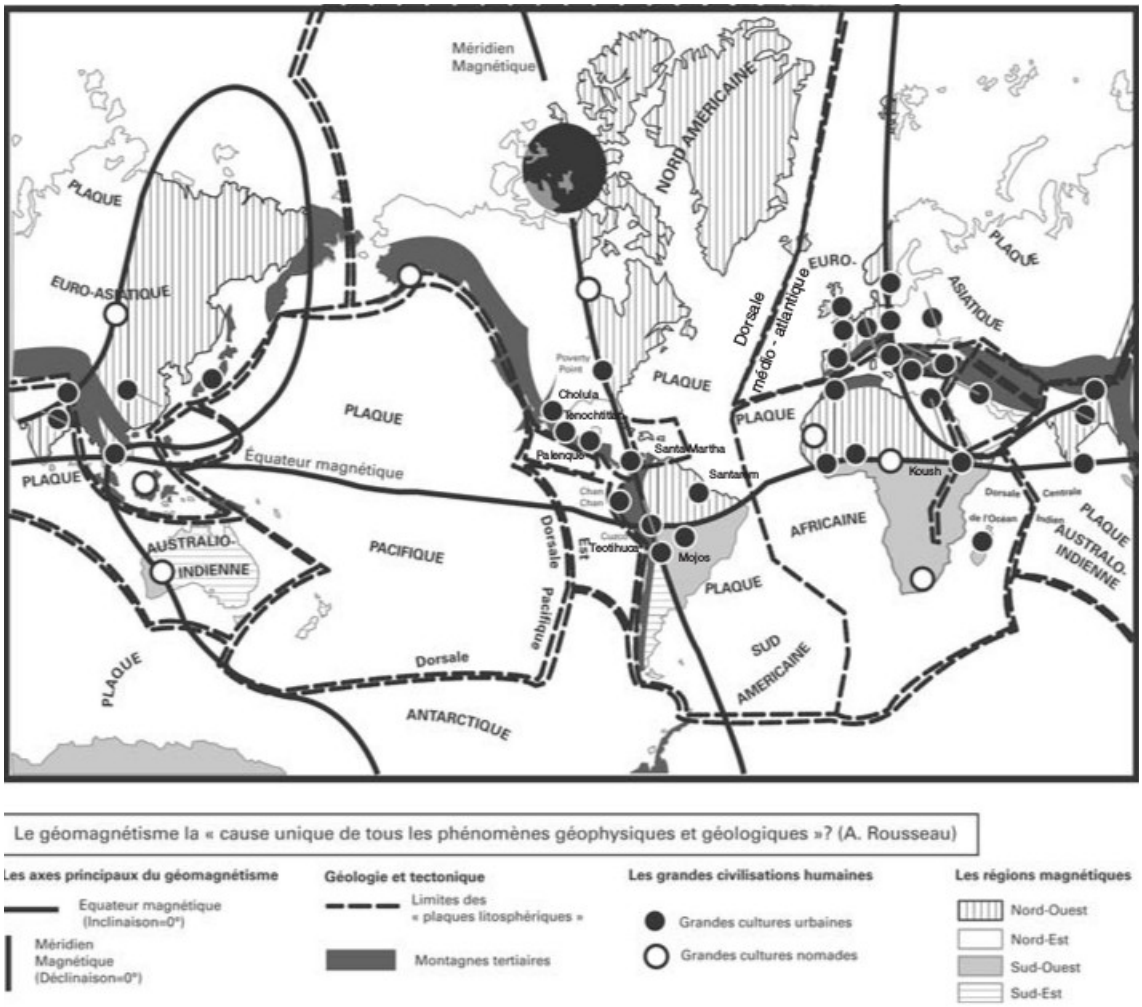


Figure 9 : Hypothèse du géophysicien André Rousseau sur le géomagnétisme terrestre comme l'un des facteurs explicatifs des principaux sites d'établissement humain

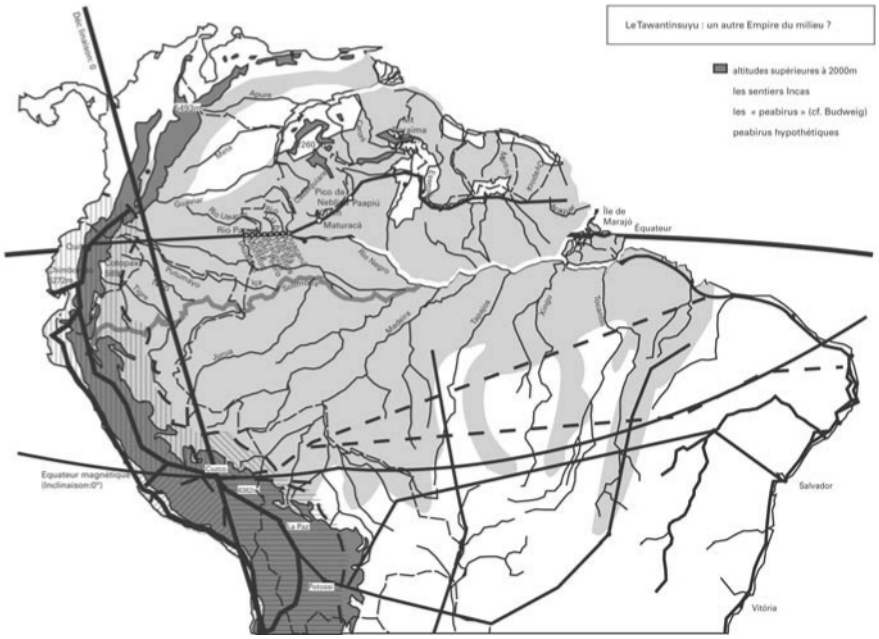


Figure 10 : Déclinaison de l'hypothèse sur les terres incas (principaux chemins en noir non linéaire)

> constituent une grille de lecture qui imprègne la perception de l'espace géographique dans son ensemble et qui exprime, au-delà d'un savoir géographique, une « sagesse du territoire » (Collignon, 1997, p. 149).

Là encore, le territoire n'est pas une vaste étendue inconnue et sauvage, mais une somme de lieux aux noms singuliers, caractérisés par les expériences de chasse. Ces expériences pratiques accumulées constituent une base de données, sans cesse actualisée et transmise, sur laquelle s'établit la géographie des Inuits. Béatrice Collignon désigne ce type de connaissance et d'appréhension du territoire comme « traditionnelle ». Ce qui renvoie à la définition qu'en donne André Varagnac (1948, p. 371), qui précise qu'il ne peut y avoir de tradition que par la transmission orale, celle-ci devant s'incarner et s'actualiser en permanence dans un « genre de vie » ; en l'occurrence ici la chasse.

d. En Amérique du Sud

Notre dernier exemple nous amène en Amérique du Sud, où nous trouvons encore une nouvelle modalité de rapport au territoire. D'après les recherches tant géographiques que physiques d'Emmanuel Lézy, il semblerait que le géomagnétisme, ce qui sous-entend la capacité très ancienne de nombreux peuples à pouvoir le détecter, soit un facteur d'installation humaine partagé (*cf.* figure 9) ; et particulièrement en Amérique du Sud (*cf.* figure 10). En effet, l'un des titres intermédiaires de l'article d'Emmanuel Lézy (2007, p. 125) est « la fondation de l'Empire Inca : un geste sourcier ». Il y montre comment la fondation de Cuzco, ainsi que tous les tracés des routes et autres petites villes entrent dans un vaste réseau qui révèle les activités du champ magnétique naturel terrestre.

Ces exemples nous auront permis de voir que fabriquer un territoire hétérotropique, donner des règles d'aménagement en fonction d'un espace préexistant (y compris en fonction de paramètres géomagnétiques) et construire un système d'aménagement (souvent fondé sur des données géométriques) à portée socio-politique et symbolique, ne sont pas des modes d'habiter propres aux conceptions traditionnelles de l'habitat que nous aborderons au cours de la recherche.

B. Un corpus de trois conceptions traditionnelles de l'habitat

La question de l'influence de l'environnement ou du monde « non-humain » sur l'humain dans l'habitat s'est formalisée dans nombre de contextes culturels et

géohistoriques, comme nous venons de le voir. Ainsi, la géobiologie, le fengshui et le vastushastra ne semblent pas être les seules les pratiques à avoir développé cette problématique : elle est universelle. Pour autant, les exemples cités précédemment ne peuvent pas, à notre sens, être considérés comme de véritables conceptions traditionnelles de l'habitat. Qu'entendons-nous par « conception traditionnelle de l'habitat », et par quels critères peut-elle être définie ?

Nous avons déjà précisé les contours du terme d'habitat, tant en introduction qu'au début de ce chapitre : revenons à présent sur les termes de « tradition » et de « conception ». L'idée de tradition, telle que nous l'entendons, renvoie à un ensemble de pratiques et de représentations transmis et actualisé sur le temps long au sein d'une culture donnée (Varagnac, 1948). Mais à la différence d'André Varagnac, nous considérons que cette tradition peut faire l'objet d'une transmission savante, à tout le moins spécialisée. C'est pourquoi nous l'associons au terme de conception.

Mais l'idée de tradition recèle de façon sous-jacente une qualification spécifique de la nature même de ces pratiques et représentations : le savoir « traditionnel » n'est souvent pas établi scientifiquement, ou en tout cas ne fait pas consensus au sein de la communauté. Il relève plutôt d'une vision du monde singulière, à partir de laquelle une culture peut néanmoins établir une partie de son identité collective.

Quant au terme de « conception », il qualifie pour nous un ensemble de représentations et de pratiques qui :

- se sont beaucoup développées, au point de faire partie intégrante d'une culture, et ont été théorisées au fil du temps ;
- sont encore en vigueur aujourd'hui, après une très longue période de construction et d'évolution ;
- présentent des traces historiques fiables, avec des documents écrits issus de sources diverses et ayant fait l'objet de recherches ;
- sont le reflet d'une mouvance officieuse (comme la géobiologie), minoritaire (comme le vastushastra) ou sélective[15] (comme le fengshui) ;
- se sont récemment exportées, au-delà des limites de leur aire culturelle originelle.

Il apparaît que seuls la géobiologie, le fengshui et le vastushastra correspondent à l'appellation de « conception traditionnelle de l'habitat ». Elles forment ainsi un corpus homogène et unique de représentations spécifiques, actualisées au sein de pratiques codifiées qui visent à régir les conditions de l'habitat humain, à partir de principes issus d'une tradition de plusieurs siècles, voire millénaires.

---

15 Puisque la pratique était pendant un temps réservée à l'élite impériale (*cf.* chapitre 7).

Nous aurions également pu qualifier ces conceptions de « disciplines ». En effet, en se référant à l'étymologie de ce terme (qui vient latin *discere*, « apprendre », qui donne *discipulus*, le « disciple ») ainsi qu'à ses actuelles acceptions, celui-ci possède une triple dimension qui justifierait de l'employer pour désigner la géobiologie, le fengshui et le vastushastra : la discipline désigne une branche de la connaissance – ici liée à l'habitat –, dont la transmission, écrite, orale ou pratique, est un enjeu fondamental – à la fois historiquement, mais également aujourd'hui, selon des modalités renouvelées, *cf.* partie III – et qui renvoie à un ensemble de règles – ici destinées à concevoir un habitat à haute qualité d'habitabilité. Or, depuis le XIV^{e} siècle, l'une des acceptions de ce terme renvoie à une dimension scientifique de cette banche de la connaissance ; la sociologie, la philosophie ou les mathématiques sont considérés comme telles. Aujourd'hui, cette acception n'est pas la seule employée : on parle ainsi de discipline monastique, pour désigner l'observance des règles partagées que doivent appliquer les membres d'une communauté religieuse. Cependant, afin de ne pas induire l'idée faussée et infondée que la géobiologie, le fengshui et le vastushastra pourraient être considérées comme des disciplines scientifiques, nous renonçons à l'emploi d'un tel terme pour les qualifier.

C. Ce que ne sont pas la géobiologie, le fengshui et le vastushastra

Nous venons de justifier le choix de l'expression de conception traditionnelle de l'habitat pour désigner la géobiologie, le fengshui et le vastushastra. Or, d'après les quelques éléments de définition que nous avons donnés, il nous semble important de préciser ce que ces conceptions ne sont pas, malgré des apparences parfois trompeuses.

a. Un ésotérisme

Antoine Faivre (2007) explique qu'il existe cinq acceptions possibles au terme d'ésotérisme. Il peut s'agir de désigner :

- « un ensemble hétéroclite », de « presque tout ce qui exhale un parfum de mystère » (p. 3) ; comme la kabbale[16], l'alchimie[17], le *New-Age,* le *channeling*[18] ;

16 Tradition littéraire d'exégèse ésotérique des textes de la religion judaïque.

17 À partir d'une pratique spéculative de la transmutation de métaux vils en métaux nobles, la pierre philosophale (qui rendrait possible cette transmutation) comme les élixirs de longue vie et de santé absolue constituent les quêtes principales des alchimistes de la Renaissance.

18 Possibilité de pouvoir communiquer avec les esprits des personnes décédées, ou toute autre forme d' « esprit ».

- « des enseignements ou des faits "secrets" parce que volontairement cachés » (p. 3) : employé dans ce cas comme synonyme d'initiatique, comme des informations cachées dans des ouvrages ou par l'Église ;
- « un mystère […] inhérent aux choses mêmes », dont la nature regorgerait, avec « des rapports invisibles entre astres, métaux et plantes » (p. 4) ;
- la « "Gnose", comprise comme mode de connaissance mettant l'accent sur l'"expérientiel", le mythique, le symbolique » (p. 5) ;
- « la quête de la "Tradition primordiale" » (p. 5), car toutes les traditions viendraient d'une même source, l'ésotérisme peut permettre d'y accéder.

Antoine Faivre emploie ce terme d'ésotérisme dans le sens d'une classification historique et désigne ainsi les courants occidentaux comme l'hermétisme[19], le gnosticisme[20], ou la kabbale. Il s'appuie parallèlement sur les huit caractéristiques invariantes de l'ésotérisme universel (selon Pierre Riffard) à savoir : l'impersonnalité des auteurs, l'opposition entre profanes et initiés, le subtil, les correspondances, les nombres, les sciences occultes, les arts occultes et l'initiation. Si nous avons pris le temps de donner ces précisions, c'est que nous aurons l'occasion d'y faire référence tout au long de cette recherche. Cela étant dit, la géobiologie ou le fengshui pratiqué en France peuvent-ils être considérés comme des ésotérismes ?

De façon générale, il semble difficile de considérer le fengshui comme un ésotérisme. Si la passation de maître à disciple, ainsi qu'un schème de pensée analogique sont bien au cœur de cette conception, il en est de même pour toutes les autres pratiques traditionnelles chinoises, puisque ces caractéristiques sont consubstantielles à la culture chinoise. Quant à la géobiologie actuelle, elle ne remplit que trois des invariants de Pierre Riffard – le subtil, les correspondances et les nombres qui sont, qui plus est, des caractéristiques partagées par les trois conceptions traditionnelles de l'habitat. Or, ces éléments ésotériques s'agrègent, comme nous le verrons, avec des savoirs et des pratiques clairement scientifiques (notamment dans le champ de la toxicologie des matériaux), ce qui empêche de classer cette conception en tant qu'ésotérisme. Le contenu de ces conceptions de l'habitat semble aujourd'hui en

19 Courant de pensée qui vise au salut ultime par l'esprit, en particulier par la connaissance des analogies entre le macrocosme et le microcosme, celui-ci repose sur un corpus de textes prêtés à la figure mythologique grecque d'Hermès Trismégiste. Cette tradition littéraire influencera notamment les alchimistes de la renaissance.

20 Ce courant de pensée syncrétique, regroupant des éléments de traditions grecque, moyen-orientale et chrétienne, repose sur l'idée d'un dualisme fondamental entre nature divine de l'esprit humain, enfermé dans un corps matériel ; à ne pas confondre avec la gnose chrétienne, exégèse prônant une possibilité de salut de l'âme passant nécessairement par l'expérience concrète du divin.

profonde transformation en parallèle à une individualisation des pratiques qui rend difficile le classement ces conceptions en tant que pratiques ésotériques.

b. Une branche du *New-Age*

Il existe deux ensembles voisins : la « nébuleuse mystique-ésotérique » (Champion, 1989, p. 158) et le *New-Age*.

> [Le premier] résulte […] de la rencontre de la contre-culture des années 70, des religions orientales et d'anciens courants ésotéristes. On a affaire à un nouveau syncrétisme. […] on ne s'étonnera pas que soit exclu de cette nébuleuse […] tout ce qui relève plus spécifiquement de la magie, voyance, spiritisme, c'est-à-dire toutes les pratiques où il s'agit de manipuler des forces extérieures à la personne, d'agir sur d'autres ou d'être agi par eux : il s'agit ici de se transformer soi-même.

Si l'on se réfère à cette définition, il semble difficile de qualifier les conceptions traditionnelles de l'habitat comme appartenant à cette nébuleuse, puisqu'il semble qu'elles fassent bien appel à la manipulation de « forces extérieures ». De plus, l'enjeu moins de « se transformer soi-même » que de faire en sorte que l'environnement puisse nous « transformer », ou à tout le moins avoir une influence sur nous de façon positive et maîtrisée. Mais sans doute serons-nous amenée à nuancer cette première analyse.

Quant au New-Age, les personnes appartenant à ce mouvement affirment que nous passons en ce début du XXI^{e} siècle de l' « ère » du Poisson à celle du Verseau (selon certaines données astrologiques) : nous serions ainsi en train d'assister à un changement de « paradigme », annonciateur d'une ère plus spirituelle, reposant sur une vision du monde plus holiste. Il serait nécessaire d'accompagner ce changement collectif par un changement individuel. Les trois grands thèmes de ce mouvement aux multiples facettes sont :

- le retour à la nature avec la mise en avant de la santé du corps et de la planète ;
- les pratiques ésotériques, pour l'émergence d'une nouvelle conscience, plus sacrée ;
- une meilleure connaissance de soi, avec toutes les techniques de développement personnel (Ferreux, 2001).

Malgré une mise en avant de l'enjeu de la santé par les conceptions étudiées, celles-ci n'appartiennent *a priori* pas à ce mouvement – elles ne sont d'ailleurs citées par aucune des références sur le sujet (Couture, 2013 ; Ferreux, 2001 ; Geoffroy, 1999) – notamment dans la mesure où elles s'intéressent prioritairement à l'habitat. Cependant, cette analyse pourra être nuancée, lorsque nous évoquerons le discours des praticiens.

c. Une architecture vernaculaire

Que désigne cette expression ? Le terme de « vernaculaire » apparaît à la fin du XVIII[e] siècle et dérive du latin *vernaculus*, littéralement « relatif aux esclaves nés dans la maison » et « qui est du pays, indigène » au sens figuré. Cet adjectif a d'abord été utilisé pour qualifier des langues[21] (Rey, 2010). Paul Oliver (1997-a) désigne également cette architecture comme « l'architecture sans architecte »[22]. Partant de cette définition qui comporterait la triple idée d'une architecture ultra-localisée, ordinaire et réalisée sans architecte, il ne semble pas que le fengshui ou le vastushastra puissent répondre à cette définition (parce que leur aire d'influence est importante et que ces pratiques ne renvoient pas seulement à une architecture ordinaire).

Quant à la géobiologie, elle a toujours été plus distante de l'architecture que les deux autres conceptions traditionnelles de l'habitat. Elle ne peut donc pas être qualifiée d'architecture vernaculaire. En revanche, dans la mesure où elle est reliée à la pratique de la sourcellerie, la géobiologie peut sans doute être considérée comme une pratique complémentaire à, ou participant de, l'architecture vernaculaire[23], au sens d'ordinaire, et effectuée sans architecte.

d. Une utopie, une architecture ou ville idéale

Nous pourrions enfin imaginer que ces conceptions traditionnelles de l'habitat soient considérées comme des utopies, ou à tout le moins des modèles pour des architectures ou villes « idéales ». Mais là encore, il n'en est rien. Suite à la parution de l'ouvrage de Thomas More en 1516, l'utopie désigne un genre fictionnel, proprement occidental (Paquot, 2016) composé d'une critique de la société contemporaine de la production, ainsi qu'une proposition d'une autre société, dans un univers parallèle, un non-lieu. Elle est en général l'œuvre d'un seul homme, qui dépeint sa propre vision d'un monde alternatif, lequel ne donne pas toujours d'indication quant à sa traduction spatiale. Au contraire, la cité idéale est avant tout un projet de ville, qui parfois, peut avoir une portée sociale (Paquot, 2007-b ; Stébé, 2011) – comme cela peut être le cas pour les Salines royales de Claude Nicolas Ledoux (Wunenburger, 2013). Thierry

---

21 Au XIV[e] était déjà utilisé le terme de « langue vernacule », dans ce sens, mais également sans le sens de vulgaire : ainsi ce terme de vernaculaire porte en lui depuis toujours la double idée d'un phénomène localisé, mais également partagé par tout un peuple, ordinaire.

22 Notons néanmoins que Paul Oliver (1997-a ; 1997-b ; 1997-c) répertorie bien le fengshui et le vastushastra dans son encyclopédie.

23 Puisque l'enjeu était notamment de déterminer l'emplacement du puits qui allait servir à alimenter en eau la maison (Sébillot, 1968-a).

Paquot (2007-b) définit quatre périodes de production d'utopies : les pré-utopies (avant l'ouvrage de Thomas More), les utopies politiques (à la Renaissance), les utopies industrielles (au XIX^{e} et au XX^{e} siècle) et les utopies écologiques.

Lorsque l'on regarde la production des utopies et des cités idéales dans l'histoire (Coen, 2000 ; Eaton, 2001 ; Vercelloni, 1996), elles partagent trois points communs avec les conceptions traditionnelles de l'habitat :

- un souci de la santé ou du bien-être des habitants, et parfois aussi plus globalement de l'hygiène ;
- un rapport plus ritualisé ou plus apaisé à la nature, sous toutes ses formes (Callenbach, 1978 ; Schuiten et *al.*, 2009) ;
- une importance des tracés géométriques, tant parce qu'ils sont garants de la bonne conduite des habitants, que parce qu'ils leur permettent de se repérer et de donner sens à leur espace de vie.

Si les conceptions traditionnelles de l'habitat partagent avec les utopies ou les cités idéales des points communs, elles s'en différencient également pour trois raisons. La première est que la portée sociale de leurs prescriptions est inexistante pour la géobiologie, et assez limitée pour le fengshui et le vastushastra (*cf.* partie II). De plus, si ces deux conceptions traduisent la prise en compte d'un certain ordre social, il s'agit de l'ordre social dominant[24], en aucun cas d'un ordre dissident. La deuxième raison est que les principes de ces différentes conceptions ont déjà été mis en application, et ce à plusieurs reprises : elles font donc partie du monde réel et non idéel. La troisième raison est que le rapport à l'existant, au contexte, au déjà-là est au cœur de ces conceptions. Elles ne peuvent être considérées comme u-topiques, *i.e.* hors-lieu : elles sont bien ancrées en lui. La géobiologie, le fengshui et le vastushastra, comme le développement durable, sur lequel s'appuie en partie la démarche environnementale, constituent en quelque sorte selon Chris Younès un deuxième « âge » (Younès, 2004) de l'utopie : celui des « hypertopies », celui des doctrines et scénarios hyper-contextualisés. Néanmoins, Thierry Paquot (2016, p. 38-39) note que les utopies partagent avec une certaine proximité avec l'écologie.

> En effet, l'écologie, entendue comme démarche associant les processus et les interactions entre les divers éléments constitutifs d'un même ensemble n'est guère éloignée de l'esprit utopique. L'on pourrait effectuer une lecture écologique des utopies et l'on constaterait, pour beaucoup d'entre elles, un réel souci d'associer le vivant à l'humain, comme si la bonne santé de la terre contribuait à celle de

24 Pour le vastushastra par exemple, il existe une intégration importante de la hiérarchie sociale contraignante déterminée par les castes.

> ses habitants. Le fait que de nombreuses utopies accordent une large place à l'agriculture (sans être pour autant urbaphobe, les paysans de l'île d'Utopie résident en majorité dans l'une des cinquante-quatre villes) laisse entendre qu'elles ne visent pas à un productivisme nocif pour l'humus qu'elles épuiseraient, de même que pour les énergies non renouvelables qu'elles consommeraient abusivement et pour les espèces, tant végétales qu'animales, qu'elles maltraiteraient au point de les anéantir. Une sorte d'harmonie semble toujours primer dans les relations que les humains entretiennent avec le monde vivant, comme si les Utopiens, consciemment ou non, pressentaient que leur existence terrestre dépendait de cette amicale solidarité avec la Nature…

※※※※※

En conclusion, ce chapitre nous aura permis de voir que si la prise en compte de la relation de l'environnement à l'humain dans l'habitat est une problématique anthropologique, universelle dans le temps et dans l'espace, la géobiologie, le fengshui et le vastushastra constituent néanmoins un corpus unique de trois conceptions de l'habitat, pour lesquelles cette problématique est véritablement structurante.

Nous avons également pu montrer le lien qui existe entre habitat, habiter et, de fait, les « schèmes d'identification » ; autrement dit, nous avons pu montrer que l'habitat constitue un véritable révélateur des représentations du monde de ses concepteurs (et habitants). Pour cette raison, et parce que les conceptions de l'habitat étudiées développent comme nous l'avons vu des univers représentationnels fondés en partie sur des éléments non-scientifiques, il nous semble important de préciser maintenant les rapports entre idéologies, croyances et magie.

Chapitre 2 : Univers représentationnels, entre rationalité et sacré

Introduction

Le présent chapitre se donne pour objectif de définir le cadre théorique dans lequel se situe l'étude des univers représentationnels des praticiens. Nous ne nous intéressons pas spécifiquement à des représentations sociales, ni à des croyances. Pourtant, ces catégories analytiques constituent des entrées intéressantes pour penser les univers représentationnels des praticiens. Différentes disciplines se sont attelées à l'étude des représentations et des croyances, et notamment la psychosociologie, la sociologie et l'anthropologie ; chacune selon ses propres outils théoriques. Nous proposons donc de faire un état des lieux des différents objets de recherche qui côtoient, de près ou de loin, les représentations sociales, et particulièrement celles qui peuvent avoir une portée contre-normative. En effet, les praticiens des différentes conceptions de l'habitat développent des univers représentationnels qui peuvent s'appuyer aussi bien sur des éléments scientifiques, que sur d'autres qui ne le sont pas. Cette frontière entre science et croyance, entre rationalité et pensée magique sera discutée.

Ce chapitre s'organise en trois temps. Nous verrons tout d'abord à partir de quel point de vue et à l'aide de quels outils nous avons délimité ce cadre théorique, avant d'analyser plus particulièrement trois « modèles » : les représentations sociales selon Claude Flament et Michel-Louis Rouquette notamment, la rationalité selon Raymond Boudon et la pensée magique selon Serge Moscovici. Enfin, nous questionnerons les supports et les vecteurs physiques et pratiques qui participent de l'élaboration collective de représentations contre-normatives.

2.1. Appréhender la diversité des objets et des théories : approche croisée à partir de…

Lorsque l'on observe les différents objets de recherche liées aux représentations sociales, ceux-ci constituent une liste relativement étendue. La question est alors de savoir comment appréhender cette diversité d'objets, à travers la diversité des théories et des champs disciplinaires qui s'y intéressent. C'est pourquoi, nous avons élaboré trois portes d'entrée spécifiques pour appréhender cette diversité : 1/ la mise en évidence de trois paramètres structurants ; 2/ la construction des objets autours de trois questionnements récurrents ; 3/ l'exploration des objets à partir de trois théories majeures, qui permettent d'agréger une multiplicité d'autres objets de recherche voisins.

A. Trois paramètres structurants

Au cours de cette recherche, nous avons souhaité nous intéresser à des univers représentationnels de praticiens de différentes conceptions de l'habitat, et leur actualisation avec des pratiques (professionnelles ou quotidiennes). Partant, nous avons exploré les champs de recherche où ce type de question avait été théorisé, notamment lorsque les univers représentationnels intègrent des éléments contre-normatifs. Rapidement, il nous est apparu que l'ensemble des objets d'étude et/ou théories (les représentations sociales, les croyances, les idéologies, etc.) pouvaient toutes s'appréhender au travers de trois paramètres structurants, non sans lien par ailleurs aux approches disciplinaires. Quels sont ces paramètres ?

Le premier paramètre concerne le degré de partage des structures mentales. En effet, les différents objets peuvent être appréhendés en fonction du plus ou moins grand nombre d'individus chez qui ils sont présents. Du reste, notons que ce débat qui interroge la tension entre représentation individuelle (objet de la recherche en psychologie) et représentation collective, ou sociale (objet de recherche sociologique) est présent dès l'origine de la sociologie (Durkheim, 1898) ; sont en question notamment les origines, l'actualisation pratique et les modalités d'étude possibles de telles représentations. Les diverses structures mentales peuvent ainsi être classées et interrogées en fonction de leur caractère plus ou moins individuel ou collectif, et dans ce cas, de l'échelle et du type de collectif auquel elles renvoient : un groupe social, une société, une culture.

Le deuxième paramètre est celui du degré d'ancrage et d'actualisation des structures mentales. En effet, comme nous le verrons plus avant avec les représentations

sociales, celles-ci comportent différents éléments, plus ou moins ancrés, et donc plus ou moins malléables. Ceux-ci vont alors, de fait, s'actualiser de façon plus ou moins forte au niveau des pratiques des individus. Prenons un exemple à partir d'une structure déjà évoquée, celle des schèmes d'identification selon Philippe Descola (2005) : ceux-ci se caractérisent par un haut degré d'ancrage, qui s'accompagne toujours d'un haut degré d'actualisation. Cela signifie que ce type de structure conditionne l'ensemble des pratiques d'un individu.

Le troisième paramètre est celui qui permet de classer les structures mentales et les théories qui s'y rapportent en fonction du type de structuration, de transmission et de légitimation dont elles dépendent. Celui-ci peut varier notamment entre deux grandes orientations : l'expérientiel et le savoir constitué. En effet, certaines structures mentales qui seront évoquées seront davantage organisées, transmises et légitimées par une dimension expérientielle souvent individuelle, mais pas uniquement : c'est par l'intermédiaire d'une pratique spécifique, codifiée qui construit un ressenti particulier qu'émergent et se stabilisent certaines structures mentales. D'autres en revanche s'organisent et se transmettent à partir d'un savoir structuré, qui peut prendre la forme de récits ou de signes. Nous verrons par exemple que les mythes peuvent être considérés comme les supports et vecteurs de croyances.

Ces trois paramètres – degré de partage, degré d'ancrage et d'actualisation et type de structuration, de transmission et de légitimation – constituent une grille de lecture globale des différentes structures mentales dont il sera question au cours de ce chapitre. Ces paramètres sont en réalité la traduction des principaux débats qui animent la recherche autour des objets tels que celui des représentations sociales. Qui plus est, ils permettent de révéler des associations entre certains objets de recherche et certaines approches disciplinaires. Ainsi par exemple, des structures mentales qui tendraient à se situer davantage sur le versant individuel auraient tendance à être théorisées dans le champ de la psychosociologie. Pour celles qui se caractérisent par un ancrage fort, elles tendraient à faire l'objet d'une recherche sociologique. Quant à celles qui dépendraient davantage d'une structuration de nature expérientielle, elles tendraient à intéresser davantage l'ethnologie. Bien entendu, les recouvrements sont multiples, et les objets de recherche toujours mouvants. Ces paramètres avaient pour unique ambition, à partir des principaux questionnements en débat, de construire une grille de lecture unique pour appréhender les différents objets et théories relatifs au vaste champ de recherche des représentations.

La figure 11 traduit la façon dont ces trois paramètres peuvent s'imbriquer pour classer les différentes structures mentales interrogées et en proposer une lecture synthétique, transversale. Il n'est pas toujours possible d'identifier les structures

mentales selon chacun des trois axes, dans la mesure où elles ne sont pas toujours de même nature. Ce schéma sera repris en fin de chapitre afin de proposer une lecture croisée des différents objets de recherche et théories qui auront été questionnés.

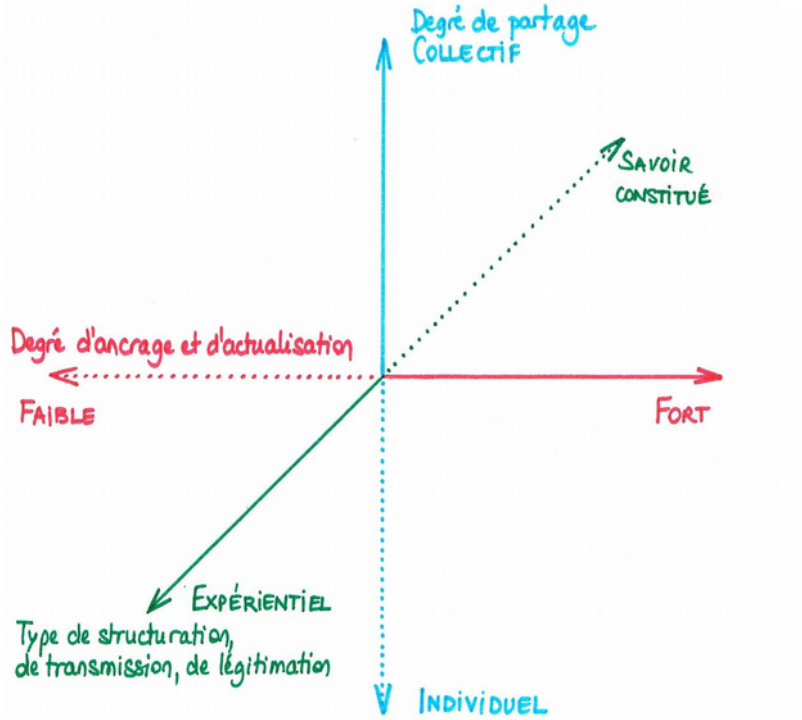


Figure 11 : Schéma permettant de classer les différentes structures mentales en fonction des trois paramètres structurants identifiés

Le schéma reprend les trois paramètres évoqués sous la forme d'un repère de l'espace orthogonal, qui a pour but de donner une vision globale des différentes structures mentales étudiées, en déterminant à chaque fois : 1/ si elles ont un plus ou moins important degré de partage (selon l'axe bleu), 2/ si elles ont un degré d'actualisation plus ou moins fort (selon l'axe rouge) et 3/ si leurs structuration, transmission et légitimation se trouvent davantage du côté du savoir constitué ou de l'expérientiel individuel (selon l'axe vert).

B. Trois questionnements récurrents

Nous avons également pu constater que les différents champs de recherche gravitant autour des représentations sociales étaient sous-tendus par trois questionnements récurrents. Il nous semble important de les aborder ici, afin de pouvoir les conserver à l'esprit au cours de la suite du chapitre : ils constituent, de même que les paramètres énoncés précédemment, un référentiel commun à l'ensemble des objets de recherche évoqués. Les théories qui les portent répondent en effet peu ou prou à chacun de ces questionnements. Ceux-ci sont de différentes natures : les deux premiers sont d'ordre épistémologique, l'autre est propre aux objets de recherche en eux-mêmes.

Le premier questionnement est avant tout porté par Raymond Boudon (2008), mais il est également présent en filigrane chez d'autres sociologues, comme Serge Moscovici à propos de la « pensée magique ». Il concerne la posture que le chercheur doit adopter lorsqu'il s'intéresse à des représentations sociales et autres structures mentales telles que des croyances, en particulier lorsque celles-ci ont une portée contre-normative ou non-scientifique. Raymond Boudon définit ainsi le relativisme notamment comme une posture de recherche qui peut et doit permettre d'expliquer les structures mentales d'autrui, sans pour autant les rendre appréhendables par, ou intégrables à son propre système de référence : « expliquer n'est pas justifier » selon lui. En effet, « [l]e *bon* [relativisme] nous permet de comprendre l'Autre. Le *mauvais* met tous les comportements, tous les états de choses et toutes les valeurs sur un même plan » (Boudon, 2008, p. 54). Le « bon » relativisme est donc la recherche d'une posture juste, qui permet de comprendre sans simplifier, sans niveler les aspérités des représentations portées par une altérité, afin de les rendre assimilables, ou comparables rapidement à d'autres systèmes de pensée. En réalité, il s'agit plus largement d'appréhender la tension entre relativisme et constructivisme, ainsi que l'explicite Cyril Lemieux (2009) au début de son ouvrage *Le devoir et la grâce* : c'est ce qui le conduit d'ailleurs à formuler sa théorie de la « grammaire », sur laquelle nous reviendrons plus avant. Ainsi, questionner les objets et les théories liés aux représentations sociales nécessitent que l'on se positionne par rapport à cette tension, ou à tout le moins qu'on l'identifie.

Le second questionnement est sous-jacent à presque l'ensemble des théories que nous évoquerons, bien qu'il ne soit pas toujours formalisé en tant que tel. Il s'agit du rapport au « vrai » d'une part, et au « scientifique » d'autre part. Dans son ouvrage sur le relativisme, Raymond Boudon (2008) retrace brièvement les grandes étapes du relativisme cognitif. Thomas Kuhn a formalisé une pensée qui a fait l'objet d'une sur-interprétation par les relativistes cognitifs : *The structures of scientific revolutions*, publié en 1962, révèle une histoire des sciences moins linéaire et rationnelle qu'on ne la contait souvent. Selon lui, « toute théorie scientifique s'inscrit à l'intérieur d'un cadre de pensée, d'un *paradigme*, que le chercheur tient sans discussion pour acquis » (Boudon, 2008, p. 24). Ce paradigme peut être vu comme un ensemble de cadres, de principes ou de présupposés. Le débat sur la frontière science et non-science sera alimenté par Karl Popper et son critère de réfutabilité : il n'existerait pas de théorie vraie mais seulement des théories vraisemblables, qui devraient pouvoir être éprouvées par l'observation du réel. À partir des années 1960, il y a ainsi une binarisation des discours, avec recours abusif au tiers exclu, qui conduit au discours catégorique suivant : « *[o]u bien* on peut établir le (ou les) critère(s) de *démarcation* entre science et non-science, *ou bien* on ne le peut pas. Si cela n'est pas possible, c'est que la distinction entre science et non-science

est une illusion. » (*ibid.*, p. 28). Le relativisme cognitif est aujourd'hui en déclin. Raymond Boudon propose une réponse à Thomas Kuhn : d'une part, il peut y avoir des raisons irrationnelles à court terme en science, mais corrigées et rationalisées à long terme ; et d'autre part, même s'il n'existe pas de liste précise de critères pour discerner le vrai, cela ne signifie pas qu'il n'existe pas. Ainsi, le vrai et/ou le scientifique apparaissent comme des catégories toujours en débat, mais qui constituent des référentiels importants qui permettent à de nombreuses théories de se structurer ; comme nous le verrons avec l'approche des croyances que propose par exemple Raymond Boudon.

Le troisième questionnement est moins d'ordre épistémologique qu'analytique : il vise à s'intéresser au processus de formation des structures mentales, ainsi qu'à l'adhésion des individus à certaines représentations, normes ou valeurs *a priori* « alternatives » ou « à contre-courant », en un mot marginales. En effet, les recherches portant sur les représentations sociales et leurs avatars visent non seulement à saisir leur nature[25], mais plus largement leur processus de formation – quel mécanisme est à l'origine du développement de ce type de représentation chez cet individu ou ce groupe ? – et d'actualisation – quelle(s) conséquence(s) peu avoir cette représentation sur les manières d'être et de faire de cet individu ou de ce groupe ? Ainsi, les différents types de structures mentales que nous évoquerons sont portées par des recherches et des théories qui visent autant à saisir leur nature et leur organisation à un instant donné, qu'à les appréhender en tant que processus dans une temporalité plus longue, dont il s'agit, pour le dire rapidement, d'interroger les causes (processus de formation) et les conséquences (processus d'actualisation). Ce troisième questionnement, au même titre que les deux précédents, constitue un angle de recherche récurrent, qui peut permettre de constituer un référentiel commun pour appréhender l'ensemble des objets et théories.

C. Trois théories majeures

Lorsque l'on s'intéresse aux représentations sociales et aux objets de recherche qui leur sont connexes, une multitude de théories et terminologies apparaissent, en particulier dans les champs de la psychosociologie et de la sociologie, la première s'intéressant davantage au contenu des objets, la seconde davantage à leur structure et à leurs processus (de formation, d'actualisation, etc.). Afin de situer le contexte théorique dans lequel nous développons cette recherche, nous souhaitons dresser un portrait à la

25 Par exemple, Stéphanie Baggio et Michel-Louis Rouquette (2006) se demandent dans leur article quelles sont les représentations sociales de l'inondation développées par les individus soumis à ce risque.

fois large et synthétique des principaux objets et théories existants. Nous avons choisi de nous focaliser sur trois d'entre eux, et d'explorer la multitude à partir de ces trois entrées que constituent les représentations sociales selon Claude Flament et Michel-Louis Rouquette notamment, la rationalité selon Raymond Boudon et la pensée magique selon Serge Moscovici. Nous verrons comment se greffent à ces différentes théories des objets de recherche proches :

- les idéologies et les schèmes, en regard des représentations sociales ;
- l'idéologie et la croyance, en regard de la rationalité ;
- le paranormal et le sacré, en regard de la pensée magique.

Le sous-chapitre suivant se propose d'une part de faire état de ces différentes approches, et d'autre part de montrer comment notre recherche se positionne par rapport à celles-ci. Lorsque nous serons amenée, par la suite, à évoquer ces différentes notions, c'est à la manière dont nous les aurons abordées ici que nous ferons référence. Le chapitre se terminera sur l'exploration des supports et des vecteurs (physiques et pratiques) qui participent de l'élaboration collective de représentations contre-normatives, ou marginales.

2.2. Approche théorique des représentations sociales, de la rationalité et de la pensée magique

A. Représentations sociales, idéologies et schèmes

a. Un vaste champ de recherche

Claude Flament et Michel-Louis Rouquette précisent qu'une représentation sociale diffère d'une représentation collective : cette dernière est largement partagée au sein d'une société donnée, alors que la représentation sociale est « signe et œuvre de "distinction" ». Ainsi, « [l]a relation polémique entre deux ou plusieurs groupes à propos d'un objet particulier coïncide précisément avec la différenciation de ces groupes en termes de position relative de pouvoir (pouvoir économique et/ou symbolique) » (Flament et *al.*, 2003, p. 37). La représentation sociale est socialement élaborée et donc socialement marquée, ce qui induit la nécessité d'une réflexion sociologique à leur propos, avec par exemple une comparaison des contenus dans différents groupes. Ces deux sociologues définissent comme suit la représentation sociale, à partir d'éléments descriptifs, conceptuels et opérationnels (Flament et *al.*, 2003, p. 13-14).

> a) D'une manière générale […] une représentation sociale est une façon de voir un aspect du monde, qui se traduit dans le jugement et dans l'action. Quelle que soit la méthodologie d'étude utilisée, cette « façon de voir » […] ne peut être suffisamment appréhendée chez un individu singulier ; elle renvoie à un fait social.
> b) On peut dire aussi qu'une représentation sociale est un ensemble de connaissances, d'attitudes et de croyances concernant un « objet » donné. Elle comprend en effet des savoirs, des prises de position, des applications de valeurs, des prescriptions normatives, etc. […]
> c) Une représentation sociale, enfin, peut être caractérisée comme un ensemble d'éléments cognitifs liés par des relations, ces éléments et ces relations se trouvant attestés au sein d'un groupe déterminé.

Notons par ailleurs que Denise Jodelet (2003, p. 54) insiste sur l'approche dynamique nécessaire à l'étude de la représentation sociale, qui doit s'appréhender à la fois comme « produit et processus d'appropriation de la réalité extérieure ».

Finalement, en complétant ces approches par celles que rassemble Jean-Marie Seca (2010), il est possible de noter quelques invariances dans les multiples définitions proposées. Les représentations sociales peuvent être considérées comme :

- un ensemble de savoirs partagés à l'échelle d'un groupe d'individus, qui ont une influence sur les pratiques et permettent de percevoir le monde d'une certaine façon ;
- un système sociocognitif développant une structure et une organisation propres, sujettes à évolution et transformation au cours du temps, notamment par une évolution des pratiques.

Jean-Marie Seca (2010, p. 42) rappelle *in fine* avec Serge Moscovici qu'il existe trois éléments déterminants pour une représentation sociale : la représentation, son contenu et son utilisateur ; s'y ajoute un producteur, lorsque celui-ci diffère de ce dernier. Nous nous intéresserons justement à une partie de ces supports et vecteurs de représentations dans un dernier sous-chapitre. Ainsi que le précise Denise Jodelet, dans la mesure où la représentation sociale est un processus cognitif, elle nécessite d'être étudiée à partir « des contenus représentatifs, saisis dans différents supports : langage, discours, documents, pratiques, dispositifs matériels » (Jodelet, 2003, p. 71). C'est bien ce qui va nous concerner, puisque nous nous attacherons non seulement à accéder directement aux acteurs dont les univers représentationnels nous intéressent (ici les praticiens), mais également aux multiples supports qui participent de leur fabrication et de leur transmission (ouvrages de référence et projets architecturaux). Quant à notre définition des univers représentationnels, nous y reviendrons plus avant.

b. Objets de représentations sociales et contenu

Les définitions précédemment évoquées de représentations sociales révèlent un champ de recherche extrêmement vaste. Pour autant, toutes les structures mentales qui se rapportent à un objet ne peuvent pas être considérées comme des représentations « sociales ». Claude Flament et Michel-Louis Rouqette (2003, p. 31) insistent sur la portée fondatrice de la dimension sociale des représentations : elles sont en effet construites et partagées sur ce mode. Il ne s'agit en aucun cas d'une « simple "dimension", dite commodément "sociale", des représentations individuelles de n'importe quoi ». De fait, les objets de représentations portent cette dimension sociale, partagée, commune. Mais ce n'est pas leur seule caractéristique.

Pour les deux sociologues, il existe deux conditions pas suffisantes mais nécessaires à la détermination d'un objet support de représentations sociales : d'une part, il faut qu'il présente « ce que l'on peut appeler la "saillance socio-cognitive", dans une culture et à un moment donnés » et il faut constater « d'autre part l'existence de pratiques afférentes à celui-ci dans la population visée » (*ibid.*, p. 32). En reprenant les termes des paramètres établis en début de chapitre, les objets des représentations sociales doivent développer une haute dimension collective et doivent pouvoir déterminer un ancrage et une actualisation forts de ces représentations.

Par ailleurs, de nombreux auteurs précisent que les objets, supports de représentations sociales, se caractérisent par une certaine complexité et une absence de discours univoque et normatif qui permettraient à une grande majorité des individus de le penser comme tel. La santé, la maladie et la mort constituent par exemple des objets étudiés de façon récurrente de même que, plus globalement, de nombreux autres phénomènes et pratiques liés au corps.

c. Structure et processus des représentations sociales

Selon Claude Flament (2003, p. 22), les éléments qui composent une représentation sociale ne sont ni énumérables, ni « structurellement équivalents ». Il existerait, ainsi que le soutient également Jean-Claude Abric (2003, p. 24), un système central de la représentation sociale – ou noyau – permettant d'assurer une fonction génératrice – c'est-à-dire la signification de la représentation sociale –, organisatrice et stabilisatrice. Il existe donc différentes couches interdépendantes qui structurent la représentation sociale. L'idéologie en est le niveau le plus large et le plus stable : à partir de celui-ci se développent successivement les valeurs, les normes, les croyances et

les *thêmata*[26]. Sans entrer dans les détails du modèle théorique proposé par Philippe Descola (2005), il est possible de considérer que le « schème d'identification » englobe complètement l'ensemble des composantes de la représentation sociale, pour constituer une « cognition ou classe d'événements, d'objets ou d'actions, synthétisant, à gros traits, l'expérience d'un sujet, permettant d'accueillir et d'interpréter d'autres informations sur la réalité » (Seca, 2010, p. 198). Ces schèmes sont d'autant plus structurants que, dans le cas de ceux théorisés par Philippe Descola (2005), ceux-ci régissent la définition même de l'humain par rapport au reste du monde.

La représentation sociale peut donc être considérée comme un système sociocognitif structuré, hiérarchisé et dynamique.

> Une représentation sociale comporte des schèmes périphériques, structurellement organisés par un noyau central, qui est l'identité même de la représentation.
> Des désaccords entre réalités et représentation modifient d'abord les schèmes périphériques, puis éventuellement le noyau central, c'est-à-dire la représentation elle-même.
> S'il y a contradiction entre réalité et représentation, on voit apparaître des schèmes étranges, puis une désintégration de la représentation.
> Si la réalité entraîne simplement une modification de l'activité des schèmes périphériques, il peut s'ensuivre une transformation progressive, mais néanmoins structurale, du noyau central (Flament, 2003, p. 238).

Comme nous l'avons dit, Jean-Claude Abric adhère à cette vision de la représentation sociale. Il s'intéresse notamment à son noyau, et aux « éléments dormants » qui le composent. Ceux-ci sont de deux types : « ceux qui sont en sommeil parce que *non activés* ; ceux qui sont en sommeil parce que *non-exprimables* » (Abric, 2007, p. 62). Ces derniers constituent la « zone muette » de la représentation : c'est la partie refoulée, non assumée, « non légitime », qui nécessite d'être identifiée. En quoi consiste précisément cette « zone muette » ?

> [Elle] ne concerne qu'un certain type de représentations : celles qui portent sur des objets imprégnés par des valeurs sociales reconnues et partagées. Des objets « sensibles », c'est-à-dire dont le champ représentationnel comporte des cognitions qui, si elles étaient exprimées (notamment dans certaines situations), pourraient mettre en cause des valeurs morales ou des normes sociales valorisées par le groupe […] (Abric, 2007, p. 80).

---

26 Il s'agit « d'idées-souces, d'archétypes, de schémas d'opposition (homme/femme […] ; sacré/profane), impliquant une "thématisation" générique et des modulations socio-historiques, argumentatives et spatio-culturelles » (Seca, 2010, p. 199).

Cette théorie de la zone muette de la représentation sociale constitue pour nous une piste de recherche intéressante puisque les univers représentationnels de certains praticiens comprennent effectivement une zone muette, caractérisée par des contenus marginaux, contre-normatifs et parfois non-assumés car considérés comme peu valorisés par le groupe. C'est ainsi par exemple que certains architectes de la démarche environnementale ont attendu la fin de l'entretien avant de préciser qu'ils étaient formés ou s'intéressaient de près à la géobiologie et/ou au fengshui.

※※※※※

Pour clore ce rapide tour d'horizon des pistes de recherche liées aux représentations sociales, nous proposons de reproduire ci-dessous un schéma élaboré par Jean-Marie Seca (2010) – à partir de travaux de Michel-Louis Rouquette – qui rassemble et synthétise l'ensemble des objets et de leurs relations dynamiques.

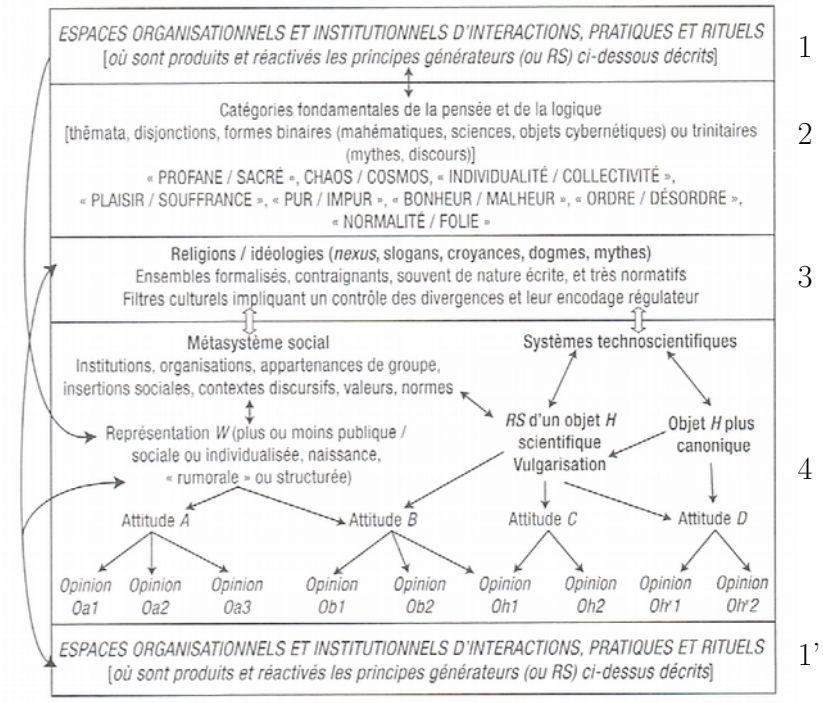


Figure 12 : Ensemble des constituants de la pensée sociale et de leurs relations, ou comment les « institutions » conditionnent les représentations sociales et leurs déclinaisons individuelles

Le schéma ci-dessus permet de donner une lecture dynamique du système de création et de transmission des représentations sociales, dont nous donnerons notre propre interprétation par rapport aux univers représentationnels au cours du chapitre 12. On peut constater que les postures les plus individuelles, et les plus susceptibles d'être perçues dans des pratiques, indiquées ici sous les vocables d' « attitude » et d' « opinion » (en 4) sont conditionnées par des systèmes institutionnels divers (en 1 et 1'), ainsi que des systèmes religieux et/ou idéologiques (en 3). Par leur influence sur des formes mentales extrêmement structurantes et partagées (en 2), ainsi que sur des systèmes pratiques également initiateurs de représentations (tels que les systèmes technoscientifiques), ces organisations pèsent sur les représentations sociales, collectives et plus individuelles.

Comment nous positionnons-nous par rapport à ces différents apports théoriques ? Pour prolonger ce que nous avions annoncé en introduction, cette recherche ne s'inscrit pas littéralement dans le champ des représentations sociales, et ce pour trois principales raisons. D'abord, les représentations auxquelles nous nous intéressons ne sont pas « sociales » au sens de Claude Flament et Michel-Louis Rouquette mais plutôt collectives puisqu'elles concernent des individus dont les trajectoires sociales sont assez hétérogènes. Ensuite, nous étudions les représentations non pas d'un seul objet, mais de plusieurs objets simultanément (l'humain, l'environnement et l'habitat) pour les appréhender davantage d'un point de vue systémique et dynamique, que statique à un instant donné. Qui plus est, il s'agit de saisir ces représentations dans leur actualisation au sein de pratiques professionnelles et/ou quotidiennes. Enfin, nous n'avons considéré la question de la hiérarchie dans les éléments composant les représentations que dans la mesure où ceux-ci semblent se rapporter ou non à des schèmes. Si le but avait été celui de comprendre les éléments centraux et périphériques, constitutifs ou non du noyau, il nous aurait fallu mettre en place une méthode quantitative spécifique, ce qui n'était pas l'enjeu de cette recherche.

B. Rationalité, idéologie et croyance

a. Des idéologies et croyances…

Le sociologue Raymond Boudon s'est intéressé aux croyances et idéologies, non pas nécessairement en tant que structures mentales spécifiques, mais à partir du processus d'adhésion que les individus qui les portent ont mis en œuvre. Pour le dire rapidement, l'hypothèse qu'il formule à ce sujet n'est pas que les idéologies (et les croyances) trouvent l'adhésion de nombreux individus « *bien que* l'homme soit rationnel, mais *parce qu'il* est rationnel » (Boudon, 1986, p. 22). Voyons donc dans un premier temps les définitions qu'il donne de ces deux objets, avant d'appréhender la théorie de la rationalité qu'il propose. Nous terminerons par nous interroger sur la question de la légitimation des « parasciences ».

Raymond Boudon explicite précisément le contexte historique d'émergence de la notion d'idéologie. Sans revenir sur cette histoire, notons simplement qu'elle se formalise au cours du XVIII^{e} siècle pour désigner « ces théories aussi abstraites que douteuses qui se prétendent fondées sur la raison ou sur la science, et qui visent à dessiner l'ordre social et à orienter l'action politique » (*ibid.*, p. 40). Cette notion prend ici un tout autre sens que celui que nous avons vu précédemment avec Claude Flament et Michel-Louis Rouquette. Elle porte ici en elle le système de justification ou de légitimation sur

lequel elle repose, à savoir des représentations pseudo- ou parascientifiques : c'est ainsi que l'idéologie se différencie d'autres structures mentales de type représentationnel. De façon plus générale, Raymond Boudon précise que les idéologies se distinguent d'autres systèmes de croyance par huit critères :

- le caractère explicite de leur formulation,
- leur volonté de rassemblement autour d'une croyance positive ou normative particulière,
- leur volonté de distinction par rapport à d'autres systèmes de croyances passés ou contemporains,
- leur fermeture à l'innovation,
- le caractère intolérant de leur prescription,
- le caractère passionnel de leur promulgation,
- leur exigence d'adhésion,
- et, finalement leur association avec des institutions chargées de renforcer et de réaliser les croyances en question (*ibid.*, p. 34)[27].

Remarquons d'emblée que, malgré le fait qu'ils reposent en partie sur des éléments non-scientifiques, voire pseudo-scientifiques, le fengshui et la géobiologie ne peuvent être considérés comme des idéologies car, au-delà du fait qu'elles ne visent pas un nouvel ordre social, ces conceptions ne valident seulement que le second critère (croyance), ainsi que nous aurons l'occasion de le voir.

Que désigne alors la notion de croyance ? Toujours selon Raymond Boudon, celle-ci se distingue de l'idéologie avant tout dans la mesure où une croyance peut être scientifique et scientifiquement validée. Ce n'est pas ce paramètre qui est déterminant dans sa caractérisation mais le fait qu'une croyance est fondée sur des raisons valables aux yeux de l'individu concerné. « Croyances scientifiques et croyances ordinaires, croyances politiques et croyances privées prennent dans l'esprit du sujet si et seulement s'il les perçoit comme fondées sur des raisons qu'il appréhende comme valides » (Boudon, 2008, p. 38-39).

Le sociologue met alors en évidence trois types de croyances : 1/ des croyances qui peuvent être comparées à la réalité et validées (par exemple, je crois qu'il pleut) ; 2/ celles qui ne sont pas validées par une confrontation à la réalité ; 3/ celles qui sont normatives (je crois qu'il est bien de…). Les croyances des deux derniers types sont toujours imputées à l'irrationalité des individus, ce qui n'est pas le cas selon lui. Par ailleurs, il est possible de reconnaître le rôle de l'affectif dans certaines croyances, sans pour autant céder immédiatement et sans discernement à l'hypothèse de l'irrationnel.

---

27 C'est nous-même qui avons mis ces critères sous forme de liste à puces pour en favoriser la lisibilité.

De la même manière que pour les croyances elles-mêmes, les raisons qui les portent peuvent être de différentes natures. Si les raisons des croyances de type 1 sont fondées scientifiquement, celles des croyances de type 2 et 3 sont considérées comme « transsubjectives ». Ainsi, ce n'est pas parce que les croyances de type 2 et 3 ne sont pas objectives, qu'elles sont le fruit de particularités individuelles. Elles s'appuient sur des « raisons transubjectives » qui « sont donc en résumé celles dont le sujet s'attend à ce qu'elles soient partagées, bien qu'on ne puisse parler à leur propos de validité objective » (Boudon, 2008, p. 41). Ces raisons sont alors porteuses d'une certaine rationalité, dont nous allons explorer le fonctionnement proposé par Raymond Boudon.

b. À la théorie de la rationalité ordinaire

L'adhésion à des croyances (ou à des idéologies) se fonde, pour Raymond Boudon (2012), sur un mécanisme mental rationnel. Dans son ouvrage, le sociologue rappelle en premier lieu la théorie du choix rationnel (TCR), qui a l'avantage selon lui de présenter des explications autosuffisantes aux comportements. Mais cette théorie présente des écueils qui, pour le sociologue, mènent irrémédiablement à son échec. Celle-ci est dans l'impossibilité d'expliquer des comportements lorsqu'ils s'appuient :

- sur « des croyances représentationnelles non triviales » (*ibid.*, p. 47) ;
- sur « des croyances prescriptives non conséquentialistes[28] » (*ibid.*, p. 48) ;
- sur des motivations « dont il est contraire au bon sens de supposer » qu'elles relèvent d'une attitude égoïste (*ibid.*, p. 49).

Raymond Boudon note alors que « *la TCR n'a pas grand-chose à nous dire ni sur les sentiments moraux ni généralement sur les phénomènes d'opinion* » (*ibid.*, p. 49). Afin d'expliquer un plus grand nombre de comportements, restés dans l'angle mort de la TCR, le sociologue propose la théorie de la rationalité ordinaire (TRO). Elle s'énonce de la façon suivante (Boudon, 2008, p. 53-54) :

> Soit X un objectif, une valeur, une représentation, une préférence, une croyance ou une opinion. On dira que X s'explique par la rationalité ordinaire (RO) si X est aux yeux de l'individu qui adhère à X la conséquence d'un système de raisons S dont tous les éléments lui sont acceptables et s'il n'existe pas pour lui à portée de vue un système de raisons S' préférable qui l'amènerait à souscrire à X' plutôt qu'à X. Dans ce cas, on dira que S est la cause de l'adhésion de l'individu à X.

Les particularités de cette théorie sont d'une part, qu'elle explique aussi bien l'installation de tous types de croyances (de tous types, scientifiques comme de type 2 et

28 « L'électeur vote, bien que son vote n'ait pas d'influence sur le résultat du scrutin » (*ibid.*, p. 48-49).

3) que la formation d'une préférence ou d'une opinion et d'autre part, qu'elle le fait à une échelle individuelle, comme à une échelle collective.

Qu'est-ce qui différencie alors une croyance collective de type scientifique d'une autre ? La première ne dépend d'aucun contexte et a la prétention de pouvoir être considérée comme valide par chacun des humains, contrairement à la seconde. Quoi qu'il en soit, « une croyance collective s'impose dans tous les cas sur la base d'un système d'arguments donné dès lors que l'individu quelconque ne lui voit pas de concurrents sérieux » (Boudon, 2012, p. 59). C'est notamment ce processus qui peut expliquer l'adhésion d'un public nombreux à des pratiques médicales alternatives ou parallèles, notamment dans la mesure où le fonctionnement du système médical traditionnel présente un certain nombre de failles (Wunenburger, 2006).

c. Croyances et procédés de légitimation

Pour Raymond Boudon, les idéologies se caractérisent notamment par le fait qu'elles reposent sur des éléments de pensée non-scientifiques ; contrairement aux croyances qui peuvent reposer sur des « raisons » scientifiques. Cette terminologie n'est pas exactement la même que celle mobilisée dans les recherches que nous allons aborder ici, mais là n'est pas l'enjeu de leur présentation. Il s'agit de questionner à travers deux exemples – les parasciences chez Gérard Chevalier et la nébuleuse mystique-ésotérique chez Françoise Champion – les rapports entre croyances et savoirs scientifiques, notamment lorsque les premières cherchent une légitimation par les seconds.

Commençons par étudier la notion de « parasciences » avec Gérard Chevalier. Il s'agit d'un « terme commode pour désigner un ensemble composite de pratiques et de doctrines rejetées par les confessions dominantes et la science officielle. Néologisme instable qui voudrait faire oublier les limites institutionnelles de la pratique scientifique, elle évoque une zone imprécise entre savoir et croyance » (Chevalier, 1986, p. 205). Outre les variances sémantiques précédemment évoquées, on peut noter que les parasciences – que l'auteur tendrait à renvoyer à l'occultisme – reposent non seulement sur des savoirs non scientifiques, mais chercheraient qui plus est à instaurer un « flou » entre savoirs scientifiques et croyances. L'enjeu serait alors pour elles de se frayer une voie de légitimation dans cet entre-deux qu'elles entretiennent. Pour Gérard Chevalier, l'astrologie, la parapsychologie, la radiesthésie ou encore la géobiologie entrent dans cette catégorie. Nous serons amenée à rediscuter ce point en ce qui concerne la géobiologie. Si cette analyse était sans doute exacte il y a une trentaine d'années, les entretiens tendent à révéler une volonté de prise de distance plus ou moins partielle par rapports aux dogmes scientifiques, sans chercher à tirer profit de quelconque « flou ».

Finalement, Gérard Chevalier note que « [l]es multiples emprunts aux disciplines scientifiques, qui émaillent la littérature parascientifique ou encore les stratégies de légitimation adoptées par les astrologues […], indiquent que ces croyances se donnent et vraisemblablement fonctionnent comme des savoirs » (*ibid.*, p. 207). Tout fonctionne alors comme si ces doctrines et pratiques étaient réellement scientifiques, notamment dans la mesure où « [l]a croyance en la science comme critère universel du vrai apparaît au moins aussi agissante, dans leur développement ou leur régression, que les croyances mythiques » (*ibid.*, p. 218). Autrement dit, au-delà même de l'adoption d'une posture à visée utilitaire et légitimante, les parasciences se retrouvent poussées à se positionner comme telles du fait de l'adhésion à cette croyance quasi coercitive qui présente la science comme unique référentiel du « vrai ».

Françoise Champion, quant à elle, interroge les logiques d'alliance entre science et religion dans les processus de construction et de légitimation de pratiques et doctrines relevant de la nébuleuse mystique-ésotérique, sur laquelle nous reviendrons plus en détail par la suite. Disons pour l'instant que cet ensemble de pratiques et doctrines est issu notamment de la contre-culture américaine et se trouve mis en réseau au moyen de centres de développement personnel, par exemple. Ce qui nous intéresse particulièrement ici, au-delà du contenu des croyances, c'est de questionner le rapport que celles-ci établissent plus ou moins sciemment à la science.

D'abord, la sociologue constate deux modalités de rencontre entre la science et le religieux. « La première [logique mise en œuvre] correspond à la réinterprétation religieuse de découvertes à caractère scientifique. […] La seconde logique met en jeu une démarche de mise en correspondances, de construction de passerelles, entre des conceptions à caractère religieux et d'autres s'originant dans la science » (Champion, 1993, p. 208). Dans le premier cas, il y a une réinterprétation religieuse du scientifique – on redécouvre des savoirs que les « anciens » avaient développés – ; dans le second cas, il y a réinterprétation para-scientifique du religieux – avec la croyance aux champs de conscience, à la conscience-énergie, etc. Il y a donc une véritable interpénétration de croyances d'ordre scientifique et d'ordre religieux.

Mais Françoise Champion remarque surtout que cette nébuleuse révèle un « type de protestation dans laquelle s'exprime l'aspiration à un monde unifié et réenchanté » (*ibid.*, p. 215). Si cela n'a rien d'inédit en soi, la particularité est que « cette protestation s'effectue au nom même de la science la plus contemporaine » (*ibid.*, p. 215). Cela est d'autant plus vrai qu'elle note que certains scientifiques, y compris parmi ceux de renom, semblent être à la tête de cette nouvelle alliance entre science et religieux. Pour autant, cela « n'est aucunement l'indice d'une possible continuité entre les nouvelles découvertes scientifiques et certaines extrapolations à

caractère plus ou moins religieux » (*ibid.*, p. 216) : ils procèdent en réalité à des « bricolages spéculatifs ». Mais d'où vient alors ce phénomène ? Françoise Champion l'explique par le fait que « la contestation du modèle dominant de connaissance et l'aspiration à un autre modèle n'est pas spécifique de la nébuleuse mystique-ésotérique » (*ibid.*, p. 218). Il y a aurait ainsi une tendance globale des sciences à repenser leurs paradigmes, ce qui tendrait à rendre certains scientifiques prêts à dialoguer avec des membres de la nébuleuse, sans pour autant adhérer à leurs croyances.

※※※※※

Ce que nous souhaitons retenir de l'exploration de la relation entre rationalité, idéologie et croyance, c'est avant tout que l'adhésion à des croyances non-scientifiques passe par un système de pensée rationnel pour l'individu. Le deuxième élément important à noter, que nous serons amenée à questionner au cours de cette recherche, est celui qui révèle les liens étroits et complexes entre des systèmes de doctrines et de pratiques fondés sur des croyances non-scientifiques s'appuyant sur, ou utilisant des bribes, des fragments de systèmes de pensée scientifiques.

C. Pensée magique, paranormal et sacré

a. La pensée magique selon Serge Moscovici

À l'occasion d'un article publié en 1992, Serge Moscovici propose d'une part une réflexion de la rationalité de la pensée magique, qui fait écho pour nous à la théorie développée par Raymond Boudon, et d'autre part, un système de classement de différents types de structures mentales (science, magie, religion et idéologie). Après avoir exploré la piste théorique proposée par Serge Moscovici, nous aborderons dans un second temps des notions connexes, telles que le paranormal et le sacré. Dans la mesure où nous nous sommes confrontée dans cette recherche à des univers représentationnels comportant des éléments non-scientifiques, il nous semblait nécessaire de définir des notions qui peuvent permettre d'appréhender ces croyances contre-normatives.

Serge Moscovici propose une grille de lecture qui permet d'analyser et d'ordonner un certain nombre de notions. Les pratiques et les représentations, classées selon les critères de faillibilité et d'infaillibilité, permettent d'ordonnancer et de qualifier la science, la magie, la religion et l'idéologie ; ainsi que le révèle le tableau 3 en page suivante. Ainsi par exemple, une catégorie caractérisée par des représentations et des pratiques faillibles, est celle de la science, qui est amenée à revoir ses théories et protocoles au cours du temps ; contrairement à la fixité dogmatique de l'idéologie.

		Pratique	
		Faillible	Infaillible
Représentation	Faillible	Science	Magie
	Infaillible	Religion	Idéologie

Tableau 3 : Classement de quatre types de formations mentales en fonction de leurs pratique et de leurs représentations, selon Serge Moscovici

Quelles sont les spécificités de chacune de ces formations mentales ? Ainsi que l'avait déjà explicité Raymond Boudon, les idéologies constituent des structures extrêmement rigides qui n'admettent de critique ni quant à leurs théories, ni quant à leurs actions. Ces caractéristiques en font l'exact opposé de la science qui, par définition, est faillible dans le temps, puisque ses théories et résultats sont régulièrement remis en cause, ou précisés. D'un autre côté, « toute religion suppose le dogme, une représentation infaillible qui ne saurait faire l'objet ni d'une discussion, ni de dissensions parmi les fidèles. […] En revanche, les rites, les prières et d'autres actions soumises à l'empire de la foi peuvent échouer » (Moscovici, 1992, p. 304). De même, ces caractéristiques en font l'exact opposé de la magie car celle-ci « se présente la plupart du temps sous la forme d'une nébuleuse de concepts et d'images partagés que l'on remet en chantier et révise à tout instant. Par contre, on exige d'elle que ses pratiques soient efficaces au-delà du raisonnable, réussissant là où toutes les autres ont échoué » (*ibid.*, p. 304). Que conclure de cette proposition ? La magie et la science ont en commun ce que Serge Moscovici identifie comme le présupposé d'une « pression minime de la société », c'est-à-dire qu'elles ne subissent pas l'influence d'une institution (comme un parti ou comme une église) qui serait peu propice à une liberté dogmatique, ou à une évolution des représentations. En revanche, la magie est fondée sur une obligation de résultats, non seulement souhaités mais constatés, car à la différence de la science, on y est « à la fois juge et partie » (*ibid.*, p. 304), les deux aspects allant nécessairement de pair. Cette remarque sur l'établissement de la pensée magique est intéressante, car elle peut nous permettre de penser ce que nous avons appelé la « légitimation expérientielle » des praticiens, que nous aborderons au cours de la partie III.

Comme Raymond Boudon, Serge Moscovici ne se limite pas à la définition de ces notions mais cherche à comprendre pourquoi de nombreux individus se tournent vers la magie, alors même qu'il est impossible d'expliquer ce phénomène par une ignorance des procédés scientifiques, ou encore par une défaillance de la raison. Il formule la question de la manière suivante : « quelles sont les limites de la science qui

nous empêchent d'avoir recours à elle dans la vie ordinaire et nous obligent à nous tourner vers une autre formation mentale, en particulier la magie ? » (*ibid.*, p. 305). Rappelons que c'est ce même type de démarche que propose Jean-Jacques Wunenburger (2006) lorsqu'il s'intéresse à l'imaginaire des médecines alternatives, en cherchant d'abord à identifier les éléments qui peuvent apparaître comme des limites de la médecine contemporaine, afin d'expliquer l'engouement que connaissent ces pratiques.

Au-delà du fait de considérer comme rationnel le cheminement mental des individus qui développent une pensée magique – cheminement que Raymond Boudon a exploré par la suite sous l'angle de la TRO –, Serge Moscovici explique le développement de cette pensée par une faiblesse dans l'analyse des causes induisant la réussite ou l'échec d'une pratique magique. Dans la mesure où l'individu est à la fois acteur et observateur de « l'expérience », il peut être amené à confondre les cause individuelles et les causes dispositionnelles (liées à la situation). Ainsi, « la recherche des conditions dans lesquelles on peut confirmer de manière suffisante son hypothèse est une partie intégrante de l'attitude cognitive d'un acteur, tandis que la recherche des conditions nécessaires de sa vérité est une partie intégrante de l'attitude d'un observateur » (Moscovici, 1992, p. 320). Le psychologue social propose en conclusion de considérer également le besoin ponctuel que peuvent éprouver les individus de contourner la raison ; en témoignent les légendes urbaines et autres valorisation de parasciences (comme l'astrologie) dont nos journaux regorgent.

b. Croyances au paranormal

Ceci nous amène à considérer la question du paranormal et celle des processus d'adhésion qui peuvent y mener. Nous reviendrons plus avant sur le contenu de la notion de paranormal[29], pour nous concentrer sur les processus mentaux. En 1998, Jean-Bruno Renard publie un article apportant des *Éléments pour une sociologie du paranormal* dans lequel il fournit un certain nombre d'analyses quant aux caractéristiques des individus adhérents à différentes croyances « paranormales ». À partir d'une étude de la SOFRES de 1981, le sociologue montre que les cadres moyens sont surreprésentés dans l'adhésion à ce type de croyances et, en référence à Pierre Bourdieu, présente les membres de ce groupe comme cherchant à « s'imposer par la légitimation de nouvelles formes de culture ». Si la représentation baisse chez les populations les plus diplômées, elle reste importante dans certaines catégories, et

29 Précisons néanmoins d'emblée que l'étude de la Société Française d'Enquête par Sondage (SOFRES) de 1981 sur laquelle s'appuie Jean-Bruno Renard dans son article de 1998 classe les sourciers et la radiesthésie dans cette catégorie.

notamment celles des parasciences (telles que la parapsychologie ou les Objets Volants Non-Identifiés, ou OVNI). Le genre ne constitue pas une variable déterminante, contrairement à l'âge, qui révèle une adhésion des plus anciens vers des éléments tels que les sourciers et guérisseurs. Ces croyances sont d'ailleurs aussi plus représentées chez les agriculteurs.

Mais au regard de ce que nous venons de voir sur la pensée magique, l'apport essentiel de cette recherche réside dans les corrélations identifiées entre « croyances au paranormal et degré d'intégration religieuse ». Jean-Bruno Renard (1998) identifie trois modalités de corrélation régies par trois modèles. Le premier montre une corrélation directe entre croyances « périreligieuses » (anges, démons, miracles, etc.) et religieux. Il ne faut cependant pas voir une causalité directe entre ces deux variables : « [c]'est une forte intégration à l'institution et à la tradition religieuses qui détermine la double croyance au Diable et au Dieu » (*ibid.*). Mais plus globalement, le sociologue note qu' « une forte intégration religieuse freine l'adhésion aux autres formes de croyances au paranormal » (*ibid.*).

Le deuxième modèle montre une corrélation « gaussienne » entre croyance au parareligieux (astrologie ou réincarnation, par exemple) et religieux. Ainsi, le sociologue remarque que « l'adhésion à un système de pensée cohérent – qu'il s'agisse de l'athéisme ou du christianisme pratiquant – empêche l'implantation de croyances religieuses hétérodoxes, alors qu'une religion diffuse, non institutionnalisée, constitue une structure d'accueil privilégiée pour ces croyances parareligieuses, offrant des possibilités de syncrétisme religieux. Le mouvement *New Age* correspond assez largement à ce modèle ». Nous verrons au cours de l'exposition de cette recherche que ce modèle est très clairement validé par les univers représentationnels des praticiens interrogés en géobiologie, fengshui, voire en démarche environnementale.

Enfin, le troisième modèle est celui d'une corrélation inversée entre croyance aux composantes parascientifiques (OVNI et extraterrestres notamment) et intégration religieuse. Le sociologue des légendes urbaines oppose ici deux visions du monde :

- l'une, « matérialiste et athée », par laquelle les individus acceptent facilement, voire recherchent, les théories extraterrestres pour leur aspect pseudo-scientifique et parce qu'elles peuvent permettre de donner un sens à leur vie ;
- l'autre, « religieuse », avec des individus pour qui l'univers est déjà « peuplé d'êtres invisibles (Dieu ou dieux, ancêtres, génies, anges, démons, etc.), il n'y a plus de place pour des entités comme les extraterrestres » (*ibid.*).

Une troisième voie se dessine avec une substitution des croyances religieuses par celles du paranormal. En effet, pour les tenants de la vision « matérialiste et athée »,

« l'espace vidé de Dieu et des anges est devenu infini et silencieux – trop silencieux – et peut aisément se remplir de créatures humanoïdes dont la présence rassure l'homme angoissé de se sentir seul dans l'univers » (*ibid.*). Ce qui nous mène finalement au sacré.

c. Le sacré

En fonction des auteurs, des courants de pensée, et des disciplines, le sacré se définit de différentes manières et trouve ses sources au cœur de différents phénomènes. Pour Mircea Eliade (1987), le sacré se fonde dans l'expérience du mystère que peuvent faire les individus : c'est la hiérophanie. Pour Roger Caillois (1950, p. 18), il s'agit de « la catégorie [de la sensibilité] sur laquelle repose l'attitude religieuse, celle qui lui donne son caractère spécifique, celle qui impose au fidèle un sentiment de respect particulier, qui prémunit sa foi contre l'esprit d'examen, la soustrait à la discussion, la place au-dehors de la raison ». La religion peut être alors considérée comme « l'administration du sacré » (*ibid.*, p. 18). Dans un cas comme dans l'autre, le sacré se dessine comme une posture expérientielle de l'humain, une disposition qu'il lui est possible d'adopter ; qui peut se formaliser ou non ensuite par la structuration dogmatique religieuse. Mais le sacré peut désigner une catégorie d'actes (Caillois, 1950) qui peut se manifester également dans l'espace (Moles et *al.*, 2010), qui se distingue alors du profane par les pratiques qu'il conditionne. Celui-ci se présente comme le domaine « de l'usage commun, celui des gestes qui ne nécessitent aucune précaution et qui se tiennent dans la marge souvent étroite laissée à l'homme pour exercer sans contrainte son activité » (Caillois, 1950, p. 24).

Au-delà d'une structure ou d'une forme mentale, le sacré apparaît bien plus comme une disposition anthropologique de l'humain. Elle peut être définie comme une catégorie de pensée innée qui, au même titre que les schèmes d'identification, permettrait de structurer les représentations liées notamment à l'opposition vie/mort. C'est ce qu'explique ici Roger Caillois (1950, p. 178).

> Le sacré est ce qui donne la vie et ce qui la ravit, c'est la source d'où elle coule, l'estuaire où elle se perd. Mais c'est aussi ce qu'on ne saurait en aucun cas posséder pleinement en même temps qu'elle. La vie est usure et déperdition. Elle s'acharne en vain à persévérer dans son être et à se refuser à toute dépense, afin de mieux se conserver. La mort guette.

Pour Rudolf Otto (2015, p. 25) le sacré constitue une « catégorie d'interprétation et d'évaluation qui n'existe, comme telle, que dans le domaine religieux ». Cette catégorie spécifique comprend une dimension « ineffable », hors de ce qui peut être appréhendé par le « rationnel », et qui est « complètement inaccessible à

la compréhension conceptuelle » (*ibid.*, p. 25). Au cœur de ce qui construit et concentre le sacré se trouve le « numineux », dont Rudolf Otto explore alors tous les aspects. La spécificité de son approche est qu'elle croise des réflexions d'ordres philosophique, historique, anthropologique et psychosocial. Le sacré est alors considéré comme une disposition anthropologique à percevoir le numineux, une essence d'existant spécifique, qui peut se manifester tant dans l'émerveillement que dans la terreur. Le sacré serait donc cette propension humaine à construire et/ou à identifier l'incommensurable à sa condition. Cette propension n'est cependant pas absolue : elle est bien corrélée à un contexte historique et socio-culturel, et donc soumise à des évolutions ; ainsi que le montre Rudolf Otto (2015, chapitre XVIII).

Le sacré peut également s'incarner en un ensemble de croyances plus ou moins fortement articulées à des pratiques rituelles (et collectives), fondant une religion. Si les définitions en sont multiples, notons qu'elle peut être reconnue auprès de ses fidèles par l'expression ou le vécu d'une foi qui, « en tant qu'expérience subjective, diffère de la connaissance en ce qu'elle n'est ni une opinion, ni une certitude, mais bien un état d'esprit hésitant. Comme telle, elle comporte des "phases", s'imprime sur des "moments de vie" qu'elle affecte cependant en profondeur » (Gotman, 2013-a, p. 89). S'il ne sera pas question ici de foi religieuse à proprement parler, nous verrons que cette définition de la croyance peut également correspondre aux différentes situations des praticiens qui peuvent constituer de véritables guides de conduite, non seulement professionnels mais aussi quotidiens. En enquêtant sur « ce que la religion fait aux gens » (Gotman, 2013-a ; 2013-b), la sociologue a également montré la multiplicité des rapports individuels à la religion, au-delà d'une incarnation de pratiques et de croyances spécifiques. De la perpétuation d'une tradition familiale à l'adoption d'une philosophie de vie, la religion se manifeste selon différentes voies, qui n'associent pas de façon systématique un ensemble de croyances, de pratiques collectives et individuelles codifiées et un système de valeurs. Bien que nous n'interrogions pas ici de croyances spécifiquement religieuses, nous pourrons néanmoins constater ce même phénomène de combinaisons multiples entre croyances, pratiques professionnelles et quotidiennes.

※※※※※

Nous arrivons au terme de ce sous-chapitre qui nous aura permis de faire un tour d'horizon des différentes entrées possibles du champ de recherche important que constitue celui des représentations. Nous avons évoqué différentes formes mentales, davantage pour les définir et en comprendre les processus de développement, que pour en saisir des contenus potentiels. Nous allons terminer par éclairer brièvement la question des vecteurs et supports de ces représentations, particulièrement pour celles qui ont trait au marginal, au magique ou au contre-normatif.

2.3. Supports et vecteurs de représentations, d'idéologies et de croyances

Nous avons pu mettre en évidence trois grandes catégories de supports et vecteurs de représentations, au-delà des différences de définitions qui jalonnent l'exploration de ces différentes notions. La première catégorie relève de l'imaginaire et prend forme au travers de récits, de symboles et d'images, dont la transmission est parfois codifiée. La seconde catégorie est celle des croyances qui s'ancrent également dans des récits, ceux des légendes urbaines et des rumeurs, mais qui ne s'appuient pas sur des textes ou sur une transmission codifiés. Enfin, la troisième catégorie est celle des pratiques, celle des rites qui s'ancrent au cœur des traditions et du folklore.

A. Imaginaires : mythes et symboles

Comme nous allons le voir, il est parfois difficile d'identifier une différence claire entre l'imaginaire, les mythes et les symboles, c'est pourquoi nous avons choisi de les aborder conjointement. Commençons par le premier terme. L'imaginaire serait « le produit de la pensée mythique », qui elle-même est « une pensée concrète qui, fonctionnant sur le principe de l'analogie, s'exprime par des images symboliques organisées de manière dynamique » (Legros et *al.*, 2006, p. 2). On peut dès lors proposer de considérer ici l'imaginaire comme un résultat, un contenu, qui s'appuie sur des formes de pensée que constituent les mythes et les symboles. L'imaginaire se présente comme une notion aussi large et aussi polysémique que celle de représentation. Nous allons donc préciser deux de ses vecteurs : les mythes et les symboles. Mais rappelons avant tout les fonctions sociales de l'imaginaire (*ibid.*, p. 4) :

- une fonction anthropophysiologique : le besoin de rêver ;
- une fonction de régulation humaine face à l'incompréhensible (la mort par exemple) : en opérant par l'intermédiaire du mythe, du rite, du rêve ou encore de la science ;
- une fonction de créativité sociale et individuelle : en représentant les principaux mécanismes de la création et en offrant une ouverture épistémologique (relativisant la perception du réel) ;
- une fonction de communication sociale : en favorisant, notamment par le mimétisme, les idéaux-types, les systèmes de représentation, la mémoire collective.

L'imaginaire apparaît donc comme une forme de pensée nécessaire à de multiples aspects de la vie sociale. Quels en sont les supports ? Ceux-ci sont multiples : nous nous arrêterons donc sur deux supports spécifiques, dont nous retrouverons

particulièrement la trace au cours de cette recherche, à savoir les mythes et les symboles. Les mythes[30] constituent des récits qui opèrent avec la réalité sur le mode de la pensée symbolique. Ils peuvent être présents dans différents contextes, et particulièrement le contexte religieux. Le mythe prend alors la forme d'une « histoire vraie, sacrée, et exemplaire, qui fournit à l'homme religieux des modèles pour sa conduite […] en lui donnant un message normatif » (Poupard, 2007, p. 29). Il peut notamment reposer sur des figures archétypales : celles-ci rendent possible l'identification entre figures mythiques et figures réelles, ce qui permet à la fois de comprendre le sens symbolique du mythe et d'adoucir les limites entre récit et réel pour susciter une adhésion susceptible de s'actualiser dans des pratiques.

Quant aux symboles, rappelons que le terme vient du grec *sumballein* signifiant « lier ensemble ». « Un *symbalon* était à l'origine un signe de reconnaissance, un objet coupé en deux moitiés dont le rapprochement permettait aux porteurs de chaque partie de se reconnaître comme frères et de s'accueillir comme tel sans s'être jamais vus auparavant » (Benoist, 2009, p. 5). Pour de nombreux auteurs, le symbole est consubstantiel à la communication humaine : le symbolisme permet de transmettre des informations. Il est lié à la notion de langage et comporte ce double aspect d'être un symbole parce qu'il est interprété et d'être interprété parce qu'il est un symbole (Legros et *al.*, 2006). Finalement, si l'on en revient à l'origine étymologique, il n'y a symbole que dans la mesure où il y une possibilité d'interprétation qui, lorsqu'elle est détenue, fabrique une connivence, une congruence entre différents individus, pouvant ainsi fédérer un groupe social. C'est notamment cet aspect que nous verrons au cours de la recherche.

B. Croyances : légendes urbaines et rumeurs

Deux autres éléments constituent des vecteurs particulièrement actifs de croyances : les légendes urbaines et rumeurs. Celles-ci se caractérisent par le fait qu'elles sont racontées et reçues par des individus convaincus qu'il s'agit d'histoires vraies. Si elles peuvent avoir parfois une portée autoréalisatrice (dans le cas de pénurie alimentaire, par exemple), elles peuvent être repérées par deux éléments significatifs : leur fausseté (totale ou partielle) et la variation des versions narrées (Campion-Vincent et *al.*, 2002). De même que Raymond Boudon et Serge Moscovici, Véronique Campion-Vincent et Jean-Bruno Renard ne font pas la thèse de processus mentaux irrationnels

30 Gilbert Durand constate une remythification des sociétés contemporaines, venant ainsi questionner les paradigmes scientifiques en vigueur (Durand, 1996). Ces mythes participent (ou profitent) sans doute du « flou » entre science et parascience qu'évoque Gérard Chevalier (1986).

présidant à l'adhésion à de telles croyances. Les sociologues identifient quatre fonctions à la rumeur : 1/ la révélation d'une information ou d'une situation surprenante ; 2/ la mise en regard avec un problème social réel et actuel ; 3/ la transmission d'un message moral ; 4/ la réactivation de motifs symboliques anciens.

Les légendes urbaines et rumeurs ont donc un véritable rôle social, qui tend d'ailleurs à effacer les limites entre motifs traditionnels et contemporains. En effet, les sociologues ont réalisé un inventaire des principales légendes urbaines et rumeurs, véhiculées notamment par Internet et par des journaux. Au-delà de la multiplicité des contenus et de leur portée archétypale, le motif qui nous intéresse particulièrement est celui du surnaturel. L'analyse proposée par Véronique Campion-Vincent et Jean-Bruno Renard (2002) apparaît comme une synthèse intéressante au regard des éléments explorés au cours de ce chapitre.

> [L]e climat social a beaucoup changé en dix ans et, moins assurées dans leurs certitudes, les autorités qui hier disaient le vrai et repoussaient l'erreur sont hésitantes face à l'hétérodoxie, qui semble parfois même tenir le haut du pavé. Dans ce nouveau climat, la présence du surnaturel est plus affirmée, cependant il se déguise, se dilue dans les notions plus vagues du hasard ou du destin, ou encore s'habille de scientificité lorsque les fantômes sont dans la machine. Le surnaturel s'affirme aussi avec les signes miraculeux, tandis que des dévotions qu'on aurait pu croire disparues fleurissent (*ibid.*, p. 308-309).
>
> Même si les légendes urbaines exploitant le thème du surnaturel sont minoritaires, elles montrent plus que tout autre récit contemporain qu'il n'y a pas de rupture entre les sociétés traditionnelles, dites magico-religieuses, et les sociétés modernes, dites technico-scientifiques. [L]es croyances au merveilleux surnaturel non seulement perdurent dans le monde moderne, mais encore s'adaptent parfaitement à l'environnement technologique (*ibid.*, p. 329-330).

Là encore, on peut noter le constat que partagent plusieurs des auteurs déjà mentionnés (Champion, 1993 ; Chevalier, 1986 ; Durand, 1996), à savoir la transformation de la société contemporaine qui, loin de s'affranchir des figures mythologiques traditionnelles après plusieurs siècles de tentative de mise à distance, voit le retour d'une sollicitude partagée à l'égard de certaines croyances. Ceci est notamment rendu possible par le fait que la science elle-même tend à faire évoluer ses propres paradigmes qui ne semblent plus capables de répondre aux questions contemporaines. On peut prendre pour exemple le sujet de la santé. Les modes de pensées mécaniste, dualiste et naturaliste tendent à être remis en cause. En effet, des facteurs épidémiologiques complexes, faisant interagir fortement le psychique et le physique (le stress et ses conséquences), et pointant du doigt des facteurs environnementaux nombreux et difficiles à appréhender (avec un manque de visibilité importante sur les

éventuelles conséquences de potentialisation des diverses substances chimiques), amènent à revoir certains modes de pensée encore fortement mobilisés aujourd'hui.

C. Rites : traditions et folklore

Contrairement aux notions précédentes, le rite se présente dans une dimension pratique, plus que représentationnelle. « Son effet est de conférer une dimension de réalité à l'action de l'homme religieux. Les rites d'initiation font passer l'homme de sa condition profane à une existence nouvelle marquée par le sacré. L'initiation équivaut à une mutation ontologique du régime existentiel » (Poupard, 2007, p. 29). Les rites sont particulièrement présents dans la sphère religieuse, mais plus largement dans les univers de magie et de croyance : l'enjeu est très souvent d'accomplir ou d'actualiser une doctrine dans la réalité par une pratique spécifique, qui transforme alors le monde réel pour le faire entrer dans un système protégé ou géré par le régime de cette croyance.

Il en est ainsi de nombreuses pratiques rituelles traditionnelles qui, sans forcément avoir trait au sacré, codifient des événements singuliers de la vie. Paul Sébillot (1968-b) répertorie à ce propos l'ensemble des rites et de leur évolution quant à la mise en œuvre de nouvelles constructions. Ceux-ci concernent notamment la consécration des fondations par une offrande (animale, puis par du vin pour remplacer le sang, puis encore par des pièces de monnaie), de la première pierre par une substance ajoutée au ciment (là encore du sang ou du vin), etc.

Pour Paul Sébillot comme pour André Varagnac, il n'existe pas de distinction fondamentale entre la tradition et le folklore. Les deux termes sont utilisés pour désigner un ensemble de croyances mais aussi et surtout de pratiques faisant l'objet d'une transmission plutôt orale, sans passer par une institution formalisée. Cet ensemble participe alors à l'élaboration une vision du monde partagée par une société, qui fonde sur celle-ci une partie de son *modus vivendi*. Pour André Varagnac, le poids de la pratique est extrêmement important dans le processus de transmission. En revanche, Thierry Paquot (2015-a) revient sur ces deux termes, par leur histoire et leur acception. Ainsi, le folklore est un terme qui traduit la volonté de créer une discipline spécifique consacrée à l'étude des pratiques populaires ; une posture scientifique qui a été nécessairement influence par l'ouverture de l'Occident au monde et de fait à d'autres culture à partir du XV^{e} siècle.

> Le mot folklore paraît certainement pour la première fois sous la plume du bibliothécaire et antiquaire William Thomas (1803–1885), dans une lettre à l'Athenaeum de Londres en 1846, il suggère de conserver « le savoir » (lore) du « peuple » (folk), de décrire et d'archiver les « manières, observances, coutumes,

> superstitions, ballades, proverbes, etc., des anciens temps ». Assez rapidement ce terme entre dans les langues scandinaves, et plus tardivement en portugais, espagnol ou italien. En France, folklore semble être introduit par le linguiste Arsène Darmesteter en 1877 […] (*ibid.*, p. 114).

L'objectif du folklore serait donc celui de la collecte de traditions, à savoir étymologiquement ce qui est transmis. « Les folkloristes s'intéressent avant tout aux survivances du passé, à l'expression actuelle d'un monde déjà disparu, d'où la récolte des légendes, coutumes et croyances d'un peuple situé, à la fois, dans un terroir bien circonscrit et une chronologie précise » (*ibid.*, p. 115).

Quoi qu'il en soit, la mission du folklore en tant que discipline reste difficile, car si des éléments traditionnels sont bien lisibles au travers de phénomènes émergés (littérature orale, coutumes, croyances et pratiques superstitieuses), on trouve derrière eux « tout l'océan obscur de la vie des peuples qui se poursuit de jour en jour, échappant à l'histoire et la préparant, mal saisissable pour l'historien tant ce mystère ne se traduit pas par des événements, des changements qui brisent les couches géologiques et en permettent l'inventaire » (Varagnac, 1948, p. 373).

※※※※※

En guise de conclusion, nous proposons de reporter la plupart des notions évoquées sur le schéma proposé initialement.

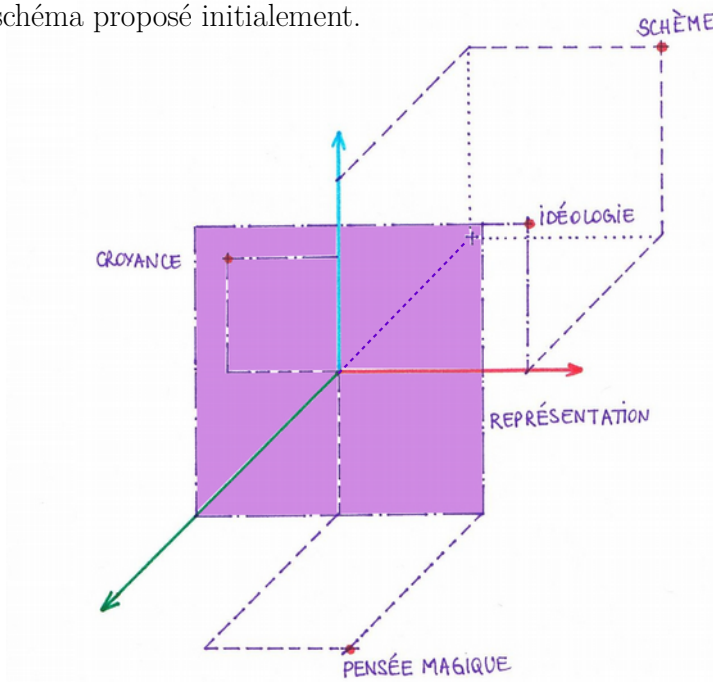


Figure 13 : Schéma de repérage des différentes structures mentales en fonction des trois paramètres structurants, à savoir : 1/ le degré de partage plus ou moins fort (en bleu), 2/ le degré d'ancrage et d'actualisation plus ou moins important (en rouge) et 3/ le type de structuration, de transmission et de légitimation, orienté plutôt vers de l'expérientiel individuel ou vers un savoir constitué (en vert)

Parmi les différentes structures mentales abordées au cours de ce chapitre, nous avons choisi de mentionner les cinq plus représentatives, afin de les définir et de les positionner les uns par rapports aux autres, grâce à ce schéma : les représentations, les croyances, les idéologies, les schèmes et la pensée magique.

Les représentations sont indiquées par la surface violette, qui est positionnée au niveau de l'origine par rapport à l'axe vert, puisqu'elles s'élaborent et se manifestent autant au niveau expérientiel qu'au niveau de savoirs constitués. En fonction des objets concernés et des phases d'acquisition de ces représentations, elles pourront être plus ou moins partagées (axe bleu) et plus ou moins ancrées (axe rouge). Selon cette classification, les croyances appartiennent au spectre des représentations, mais s'en différencient par un degré de partage plutôt important (axe bleu) et un degré d'ancrage et d'actualisation moyen (axe rouge). L'idéologie est, en revanche, à la fois plus partagée et plus ancrée : elle sort en cela du cadre stricte des représentations.

Les schèmes et la pensée magique se distinguent, eux, selon l'axe vert qui concerne la structuration, la transmission et la légitimation de ces structures mentales. Ainsi, les schèmes sont les structures mentales les plus partagées (axe bleu), les plus ancrées (axe rouge) et les plus visibles autour de savoirs constitués (axe vert), quelle que soit leur nature. Si elle est bien ancrée au sein des individus (axe rouge), la pensée magique est en revanche moins partagée et plus individuelle (axe bleu) ; ce qui est corrélé à son type de structuration, de transmission et de légitimation, à savoir selon des éléments relevant de l'expérientiel (axe vert).

Chapitre 3 : Socialisations, identités et pratiques professionnelles

Introduction

Après avoir défini le cadre théorique de l'étude des univers représentationnels des praticiens, nous allons nous employer au cours de ce chapitre à définir les notions d'identité, de socialisation et de pratique, du point de vue de la sociologie des professions. Comme le révélera la partie III, la question de la dynamique de professionnalisation des praticiens de la géobiologie et du fengshui, en regard – l'apparent ? – caractère stable, établi et homogène de la profession des architectes apparaît dès lors que l'on s'intéresse à leurs univers représentationnels en articulation avec leurs pratiques. Il nous a donc semblé nécessaire de préciser comment certaines problématiques développées dans le champ de la sociologie des professions constituent, pour cette recherche, un contexte théorique déterminant.

Trois questionnements seront successivement abordés. Dans un premier temps, nous nous interrogerons sur la définition de la notion de profession, en essayant d'en déterminer des critères qui pourraient nous permettre de mesurer la dynamique de professionnalisation des praticiens de la géobiologie et du fengshui. Ceci nous mènera dans un second temps à explorer les notions de socialisation et d'identité professionnelles. Dans un troisième temps, nous aborderons plus spécifiquement la question des pratiques professionnelles, à partir de la figure du « praticien réflexif » (Schön, 1983). Dans la mesure où l'expérientiel s'affirme comme une notion centrale de cette recherche – nous avons commencé à le voir au chapitre précédent avec le fonctionnement de la pensée magique –, il nous semble important de nous questionner sur ce qui constitue autant un procédé d'adaptation que de légitimation des praticiens.

3.1. Profession : définition et enjeux

La première partie de ce chapitre a pour ambition de définir la notion de profession. Nous verrons ensuite que, malgré l'établissement de certains critères, il semble parfois difficile d'identifier des professions qui se définissent par la validation de l'ensemble d'entre eux. Ceci permettra finalement de nous interroger plus spécifiquement sur la profession au cœur de cette recherche, à savoir celle d'architecte : quels sont ses caractéristiques et ses enjeux contemporains ? Quelles sont les tensions auxquelles elle doit faire face aujourd'hui ?

A. Des professions aux groupes professionnels

La sociologie des professions est née au tournant du XIX[e] et du XX[e] siècle en Grande-Bretagne, et s'est diffusée rapidement dans le monde dit « anglo-saxon ». Elle est marquée dans un premier temps par une approche fonctionnaliste, qui explore avant tout la dimension sociale des professions, en s'appuyant sur une définition restreinte de cette notion fondée sur l'idée d'une communauté organisée partageant normes et valeurs : ses membres, dont le statut est reconnu, exercent une activité intellectuelle fondée sur un savoir scientifique. Cette approche assez restrictive n'a permis de mener des études que sur des professions libérales établies, et principalement les médecins et les avocats. L'approche interactionniste a porté un regard plus large, plus dynamique et plus complexe sur les professions (en rendant moins prévisible les comportements de groupes) ; et cela, en se focalisant davantage sur l'étude des processus biographiques et identitaires, qui permettaient de prendre la mesure du champ professionnel comme un élément de l'accomplissement de soi (Champy, 2012 ; Dubar et *al.*, 2011 ; Stébé, 2000). Ces approches ont montré l'une comme l'autre leurs limites, dans la restriction du champ de recherche pour l'une, dans la mise en évidence d'une trop grande diversité des pratiques pour l'autre.

Si les sociologues français se sont emparés de cette question dans les années 1970, cela a été principalement pour s'intéresser aux « angles morts » de ce champ disciplinaire (notamment avec les recherches menées sur les « petits métiers ») ou dans une perspective néo-marxiste de logiques de classes. Ce n'est que depuis la fin des années 1990 que ce champ de recherche s'est renouvelé, moins par le nombre de recherches qui est resté constant, que par les nouvelles approches qui en sont proposées (Vezinat, 2010). C'est ainsi que Florent Champy (2012) suggère de dépasser les contradictions des approches fonctionnaliste et interactionniste – pour l'instant uniquement sur le plan théorique – en définissant la notion de « profession à pratique

prudentielle », c'est-à-dire des « professions qui nécessitent la mobilisation de savoirs dans des situations d'incertitude, dans lesquelles on ne peut se contenter d'appliquer un savoir normalisé – les professions sont donc opposées aux métiers standardisés » (Vezinat, 2010, p. 418). Le sociologue propose ainsi quatre typologies de professions en fonction des paramètres de pratique prudentielle et de protection (Champy, 2012). Sur le répertoire des identités professionnelles, et non plus des professions, Claude Dubar (2015) propose quant à lui une approche typologique à partir de la dynamique des identités professionnelles et sociales. Enfin, c'est la sociologie des groupes professionnels, et non plus des professions, qui permet sans doute de renouveler en profondeur l'approche de ce champ, d'une part parce que « le contenu du travail rentre dans l'analyse du sociologue » et d'autre part parce qu'il s'agit d' « analyser ce qui se passe au niveau du groupe sans perdre de vue en quoi consiste l'activité de travail » (Vezinat, 2010, p. 416). C'est donc aux groupes professionnels, à savoir « des ensembles de travailleurs exerçant une activité ayant le même nom, et par conséquent dotés d'une visibilité sociale, bénéficiant d'une identification et d'une reconnaissance, occupant une place différenciée dans la division sociale du travail, et caractérisés par une légitimité symbolique » (Demazière et Gadéa, 2009, p. 19), auxquels nous nous intéresserons au cours de cette recherche, et notamment dans le cadre de la partie III. Penser à partir du terme de « groupes professionnels » permet de penser les dynamiques et les processus, plus ou moins visibles, de composition, d'évolution, voire de disparition (Gadéa et *al.*, 2009) [31], et de tensions, tant entre les groupes qu'entre les segments d'un même groupe.

Cela étant dit, il nous faut aborder l'épineuse question de la définition du terme de profession. Il en existe un nombre très important : à chaque sociologue sa définition. Nous choisissons ici de revenir sur trois approches. Une des définitions les plus anciennes et les plus canoniques est celle d'Abraham Flexner, qui donne six caractéristiques essentielles au terme de profession. Elle se définit par : 1/ une pratique intellectuelle et une responsabilité individuelle importante ; 2/ des compétences reposant sur la science et un savoir théorique ; 3/ des applications pratiques et utiles ; 4/ des savoirs transmis par un enseignement formalisé ; 5/ une auto-gestion par des associations ; 6/ une motivation altruiste, désintéressée (Champy, 2012 ; Dubar et *al.*, 2011). Claude Dubar, Pierre Tripier et Valérie Boussard (2011) nous rappellent au terme d'une analyse des théories et modèles, l'importance des notions d'autonomie, d'indépendance, d'expertise, de monopole et de compétence juridique pour étudier les groupes professionnels, notamment dans leurs relations à l'État, au public et au marché. Finalement, Jean-

31 Il nous semblerait ici pertinent de questionner l'avènement des géobiologues urbains face à l'évolution des pratiques des sourciers et radiesthésistes ruraux, cette partition faisant encore sens aujourd'hui, comme c'est le cas également des naturopathes (Grisoni, 2012), par exemple.

Marc Stébé (2000, p. 56) nous propose une définition idéal-typique du terme de profession qui « est ou serait une occupation plutôt *intellectuelle* et dotée d'une forte *légitimité*, qui met en œuvre un savoir *rationnel* acquis par une procédure de formation *explicite* ».

Cinq caractéristiques fondamentales semblent avoir été toujours plus ou moins fortement associées à la notion de profession : 1/ l'expertise, 2/ la liberté, 3/ la reconnaissance, 4/ la régulation et 5/ l'éthique. En effet, une profession fait reposer son existence sur l'expertise que ses praticiens ont su développer, *i.e.* un savoir spécifique (souvent scientifique) et un savoir-faire ou une pratique précis (souvent de nature intellectuelle). Une profession se caractérise également par sa liberté d'exercice, fondée sur l'autonomie dans la pratique et une indépendance dans le statut (souvent libéral). Elle jouit d'une reconnaissance qui peut être sociale et/ou institutionnelle. Elle est régulée par une organisation à l'échelle du groupe professionnel, chargée notamment de la formation et de la défense d'un monopole (ou à tout le moins d'un marché spécifique). Elle repose enfin sur une éthique partagée, rendue possible grâce à une culture commune. Ces caractéristiques n'ont pas pour objectif de servir de critères définitifs à la définition des géobiologues et praticiens en fengshui en tant que « professions » : elles constituent davantage des indicateurs qui permettant de discuter de leur professionnalisation, en regard notamment d'une profession *a priori* établie, celle d'architecte.

Ainsi, pour pouvoir juger du caractère « professionnel », ou de la « professionalité » des différents types de praticiens interrogés, il nous semble important d'associer trois démarches. D'abord, il nous faut tenter de dresser les caractéristiques de leurs différents types de pratiques, notamment en ce qui concerne leurs statuts et contenus. C'est donc les critères de liberté et d'expertise que nous évaluerons dans un premier temps (*cf.* chapitre 9). Ensuite, il s'agit de proposer une vision dynamique des groupes professionnels établis, afin de comprendre les voies de leur « professionnalisation », à l'aune des sources de légitimité qu'ils affichent ou mobilisent. Les critères de reconnaissance et de régulation seront évalués dans un second temps (*cf.* chapitre 10). Enfin, nous pourrons mettre en perspective ces logiques de groupes professionnels émergents, au prisme des différents parcours biographiques – et donc des différentes étapes de socialisation (*cf.* point 3.2.) –, au sein desquels la « rupture professionnelle » tient un rôle important (Denave, 2014). Nous évaluerons dans ce troisième temps le critère de l'éthique (*cf.* chapitre 11).

Nous venons de voir les critères à partir desquels définir la notion de profession, afin notamment d'interroger les pratiques des géobiologues et experts en fengshui. Voyons maintenant les caractéristiques et les enjeux de la profession d'architecte.

B. Les enjeux contemporains de la profession d'architecte

a. Architecte, l'expertise d'une profession

Pour bien comprendre la légitimité de la différenciation entre praticiens et architectes-praticiens, mais également pour comprendre la signification de l'augmentation d'architectes développant une spécialité, ou d'architectes devant faire face à de nouveaux professionnels de la conception, il nous semble nécessaire de revenir sur l'histoire de cette profession ainsi que sur sa définition contemporaine et légale. Nous poursuivrons en évoquant les enjeux, tant endogènes qu'exogènes, auxquels cette profession doit faire face aujourd'hui.

La profession d'architecte est issue de deux différenciations : la première d'avec les artisans, la seconde d'avec les ingénieurs. La formation, qui assure la transmission d'une culture commune et dont la validation sanctionne par un diplôme reconnu l'accès à la profession[32], organise des savoirs spécifiques sur lesquels repose l'expertise de ces professionnels. « L'architecte s'autonomise en effet quand il substitue au tour de main du maçon son projet, qui suppose la projection dans le futur et l'utilisation d'outils graphiques » (Champy, 2001, p. 30). Si l'expertise de cette profession repose initialement sur cette compétence de conception, de projet, considérée également comme la part la plus noble de l'activité, elle se voit aujourd'hui remise en cause ou au moins questionnée par différents facteurs de mutation de la profession (Chadoin, 2013). Comment s'est constituée la profession d'architecte ?

Des personnages se rapprochant de notre notion contemporaine d'architecte étaient présents dans l'Antiquité, même en Égypte ancienne : mais l'on sait peu de chose à leur sujet. L'architecte s'efface au Moyen Âge, au profit de congrégations d'artisans : le chantier est alors sous la direction de ce que nous pourrions nommer un chef-artisan. Dans son histoire de la profession, Bernard Marrey (2013) s'appuie sur les écrits d'Eugène Viollet-le-Duc (1814-1879) pour attester la naissance et la pérennisation du terme d'architecte au XVI^{e} siècle. L'histoire qu'il relate commence avec la construction de la coupole de l'église *Santa Maria del Fiore* à Florence par Filippo Brunelleschi[33] (1377-1446) entre 1420 et 1436 : ses connaissances techniques et ses savoir-faire de concepteur et de maître d'œuvre – c'est-à-dire de suivi de la construction –, font de lui une première figure emblématique d'architecte. De nombreux traités d'architecture sont rédigés ou traduits au XV^{e} et au XVI^{e} siècle, affirmant

32 L'exercice nécessite l'obtention du Diplôme d'État d'Architecte (DEA, grade de Master) ainsi que l'Habilitation à la Maîtrise d'Œuvre en Nom Propre (HMONP), puis l'inscription à l'Ordre des architectes.

33 Par ailleurs, « inventeur » de la représentation en perspective.

toujours davantage l'autonomie et la spécificité de la discipline. En 1671, Louis XIV fonde l'Académie royale d'architecture, qui a « pour objet d'élaborer une doctrine qui sera la doctrine officielle et de la dispenser aux élèves » (*ibid.*, p. 29). Quelle que soit la légitimité de cette doctrine, elle a permis de distinguer les architectes du roi, désormais différenciés des maîtres-maçons, pour lesquels l'accès à la commande était donc facilité.

Au XVIII[e] siècle se formalise donc la deuxième différenciation, puisqu'en 1716 est créé le corps des Ponts et Chaussées ; le contexte historique nécessitant à cette période un important travail de remise en état et de création de voies de communication. En 1794 est crée l'École centrale des travaux publics, qui devient plus tard l'École polytechnique. Celles-ci forment des cadres de l'administration, et de fait, des cadres qui prendront place dans le système industriel naissant. « Les architectes restent à l'écart avec les artistes de l'École des beaux-arts. En germe apparaît la séparation entre l'architecte et la construction » (*ibid.*, p. 34). À partir du XVIII[e] siècle, la fonction de l'architecte est alors plus intellectuelle : il dessine et signe son travail, mais il n'assure plus la maîtrise d'œuvre. L'architecte est finalement distingué de l'entrepreneur à partir de 1895, avec combat mené par Julien Guadet, qui fera adopter un code déontologique au congrès de la Société centrale des architectes. Les réflexions qui concernent les missions et modes d'exercice de l'architecte sont nombreux et complexes, à l'approche du XX[e] siècle (Marrey, 2013). Le passage de la construction en acier à celle en béton au début du XX[e] siècle révèle les difficultés de positionnement de l'architecte, relative notamment à ses manquements dans les connaissances techniques et relatives à la maîtrise d'œuvre[34]. L'institution de la profession passe par une première réglementation sur sa rétribution : l'architecte ne doit plus être rémunéré par l'intermédiaire des entrepreneurs, mais directement. Une loi de 1941 institue pour la première fois véritablement le statut de l'architecte (Champy, 2001).

L'identité de l'architecte, qui repose sur le cœur de son expertise et qui justifie son statut de professionnel, a toujours été discutée au cours de l'histoire, pour instituer progressivement leur spécificité. Ainsi, les architectes ont défendu l'image de l' « architecte-artiste », notamment dans leur combat pour la différenciation d'avec les ingénieurs, alors que la rupture n'est au départ pourtant pas nette, avec une culture technique très ancrée tant dans l'Antiquité qu'au Moyen Âge : la différence n'apparaîtra qu'à partir du XVII[e] siècle, avec notamment une spécification des formations. Cette longue histoire de l'affirmation de la différenciation progressive entre architectes et ingénieurs s'étale sur les trois derniers siècles. Elle prend un tournant au XIX[e] siècle, lorsqu'est créée en 1819 une section « architecture » à l'École des beaux-arts. Pendant

34 Voir à ce propos l'histoire de la construction de la Villa Savoye par Le Corbusier, entre 1928 et 1931 (Marrey, 2013, p. 91-93).

plus d'un siècle, cette institution forme une élite chargée d'une architecture de prestige. L'enseignement jugé par beaucoup comme trop archaïque et détaché des problématiques sociales contemporaines mute en 1969, avec la création d'une véritable formation autonome en architecture sous l'impulsion d'André Malraux (Champy, 2001).

Aujourd'hui, la profession d'architecte est définie par la loi du 3 janvier 1977, le code de l'urbanisme ainsi que le code des devoirs professionnels de l'architecte, établi en 1980 par l'Ordre national des architectes et sous l'égide des ministres français de l'Environnement et du cadre de vie, de l'Économie et du Garde des sceaux. Selon l'article 2 de ce code, « [l]a vocation de l'architecte est de participer à tout ce qui concerne l'acte de bâtir et l'aménagement de l'espace ; d'une manière générale, il exerce la fonction de maître d'œuvre », ce qui lie définitivement l'exercice de l'architecte non seulement à une mission de conception, mais aussi à une mission de réalisation.

La loi de 1977 contient des articles régissant les modalités d'exercice et l'organisation de la profession d'architecte, ainsi que les missions des Conseils de l'Architecture, de l'Urbanisme et de l'Environnement (CAUE). Mais cette loi définit avant toute chose l'architecture comme :

> une expression de la culture. La création architecturale, la qualité des constructions, leur insertion harmonieuse dans le milieu environnant, le respect des paysages naturels ou urbains ainsi que du patrimoine sont d'intérêt public. Les autorités habilitées à délivrer le permis de construire ainsi que les autorisations de lotir s'assurent, au cours de l'instruction des demandes, du respect de cet intérêt (article 1 de la loi n° 77-2 du 3 janvier 1977).

C'est la création (et la réalisation) d'une œuvre culturelle qui constitue donc le cœur de la mission de l'architecte, de son expertise. Florent Champy (2001) précise que les architectes font reposer leur légitimité sur trois spécificités : le projet en tant qu'activité intellectuelle, l'utilisation de codes graphiques et la définition de l'architecte en tant qu'homme de synthèse entre différentes exigences et nécessités (prévalence des intérêts communs, définis par la loi, au-delà des seuls intérêts des commanditaires).

Notons à ce propos que les deux missions centrales de l'architecte, à savoir la création et le maintien de la qualité paysagère, urbaine et architecturale, viennent d'être réaffirmées et renforcées par la loi du 7 juillet 2016 relative à la liberté de la création, à l'architecture et au patrimoine (dite loi CAP). En effet, ainsi que le souligne l'Ordre des architectes[35], cette loi comporte quatre apports majeurs quant à la reconnaissance des missions professionnelles de l'architecte :

---

35 Voir à ce propos la page de leur site Internet : www.architectes.org/actualites/loi-cap-resume-des-mesures-emblematiques.

- l'abaissement du seuil de recours obligatoire à un architecte de 170 m² à 150 m² pour tout projet de construction ou de rénovation (selon l'article 82) ;
- une possible réduction des délais d'instruction des demandes de permis de construire pour les pétitionnaires ayant fait appel à un architecte pour des projets d'une surface inférieure à 150 m² (selon l'article 89) ;
- le recours obligatoire à un architecte pour la conception d'un lotissement dont la surface de terrain sera supérieure à un seuil fixé par décret au Conseil d'État (selon l'article 81) ;
- l'obligation faite à tout architecte auteur du projet architectural d'apposer sur l'une des façades extérieures du bâtiment son nom et la date d'achèvement de l'ouvrage (selon l'article 78).

※※※※※

Si l'architecte a dû défendre ses intérêts à partir des années 1970, il doit faire face aujourd'hui à un certain nombre de mutations, qui conduisent progressivement à une redéfinition de ce groupe professionnel, de plus en plus segmenté. Cette profession serait ainsi placée sous le signe de l'ambivalence, qui se manifeste à différents niveaux : « un métier à la fois difficile et séduisant », une pratique toujours tendue entre autonomie et contraintes, une identité ballottée entre l' « architecte-artiste » et la revendication de la maîtrise de savoirs techniques et enfin entre le prestige du statut et « les rémunérations moyennes de ses membres [qui] sont les plus faibles de l'ensemble des professions libérales » (Champy, 2001, p. 29).

b. Faire face à des enjeux endogènes et exogènes

La recherche menée par Olivier Chadoin l'a conduit à observer les mutations en cours au sein de la profession d'architecte au prisme du « travail professionnel », c'est-à-dire l' « activité des professionnels pour maintenir et faire valoir leur expertise face aux autres professions de la maîtrise d'œuvre » (Chadoin, 2013, p. 30). Le sociologue identifie quatre principales voies de mutation, qui constituent de véritables enjeux pour la profession. Nous nommons trois d'entre eux endogènes, c'est-à-dire internes à l'organisation du groupe professionnel, et l'autre exogène. Ces voies de mutation sont confirmées par nos résultats, ainsi que nous allons le montrer.

Olivier Chadoin observe trois voies de mutation endogènes. Il y a d'abord celle d'une « segmentation interne du champ de l'architecture » (*ibid.*, p. 38), avec la diversification des modalités d'exercice. Si la figure de l'architecte libéral, à la tête de son agence et effectuant des missions complètes pour des édifices publics, conserve un

prestige particulier pour les membres du groupe, le salariat, le champ de la réhabilitation ainsi que les architectes-conseil (tels que ceux qui exercent au sein des CAUE, et qui ne sont ainsi pas inscrits à l'ordre) constituent quelques exemples qui remettent en cause cette perception univoque de la pratique. En regard de cette première mutation, il y a celle de « la fin de la figure du "chef d'orchestre" et le renouveau de la place de l'architecte dans la division du travail de production architecturale » (*ibid.*, p. 39). Ceci mène nécessairement à la troisième voie, qui est celle de « la recherche d'une compétence qui serait propre à l'architecte et le différencierait des autres métiers de la construction » (*ibid.*, p. 39), tant dans le champ de la conception (à la fois dans des domaines techniques ou de conseil divers) que dans le champ de la construction. Ceci est d'autant plus vrai que les architectes doivent faire face à l'émergence de nouveaux métiers et professions, à la fois dans le champ de la conception – affirmation des paysagistes, des urbanistes, ou encore des concepteurs d'ambiances lumineuse et sonore (Fiori et *al.*, 2009) – et d'intervenants divers, notamment dans le cadre de grands projets urbains – comme les programmateurs, etc.

Les architectes sont contraints à ces adaptations pour faire face à de grands enjeux exogènes, sous « la pression de contraintes externes (économiques et politiques) qui obèrent l'autonomie de la profession d'architecte » (Chadoin, 2013, p. 39). Si nous mettons moins en avant la question des contraintes économiques au cours de cette recherche[36], les contraintes politiques, voire éthiques, transparaissent en revanche fortement. Ainsi, les différentes réglementations (notamment techniques) qui s'accumulent et se précisent depuis une quinzaine d'années contraignent les architectes à un renouvellement de leurs obligations et de leur pratique. Les intérêts communs défendus par la loi de 1977 comprennent désormais les enjeux portés par le développement durable. Ainsi encadrées réglementairement, les pratiques doivent se recomposer. Nous verrons que tous les architectes ne se positionnent pas de la même façon face à ces nouvelles injonctions : certains intègrent la réglementation stricte, pour une mutation des pratiques ordinaires *a minima*, d'autres cherchent à dépasser les contraintes réglementaires, pour renouveler en profondeur les enjeux architecturaux contemporains, en faisant émerger une nouvelle éthique de la pratique (*cf.* chapitre 11). Nous pouvons également souligner des contraintes techniques importantes, qui amènent non seulement les architectes à repenser de façon toujours plus intense et continue leurs savoir-faire (notamment avec l'avancée rapide des technologies numériques) ainsi que

36 Bien qu'elles soient ardemment mises en avant par de très nombreux architectes, qui regrettent que, notamment dans le cadre de la promotion privée, il leur soit demandé de travailler toujours davantage (tant quantitativement que qualitativement) pour des budgets toujours plus restreints. Ils regrettent également que la faiblesse des budgets individuels privés mène souvent à des restrictions dans l'application de principes de la démarche environnementale.

leurs savoirs (avec l'émergence, dans le paradigme actuel du développement durable, de matériaux ou techniques de construction diversifiés).

Ces contraintes exogènes, qui constituent en réalité le contexte de pratique des architectes, sont souvent mises en avant par les architectes interrogés. Au-delà du contexte économique global, pénalisant pour les architectes comme pour les entreprises du bâtiment, ils évoquent le contexte politique et social. Le contexte politique se manifeste avant tout par des réglementations largement remises en question par les architectes, mais également par des choix énergétiques étatiques qui ont freiné le développement de l'architecture solaire du milieu des années 1980 aux années 2000. Parfois cependant, le contexte politique local peut constituer un terreau favorable à l'épanouissement de l'architecture environnementale, comme c'est notamment le cas à Grenoble. Tous les architectes rencontrés dans ce secteur ont évoqué un contexte local sensibilisé depuis des dizaines d'années à la question environnementale, depuis les revendications pour la fermeture du site nucléaire de Creys-Malville[37] jusqu'à l'élection d'un maire « Vert » à la tête de Grenoble en 2014. Les élus départementaux peuvent également être moteurs pour le développement d'une architecture plus environnementale[38]. Le contexte de pratique architecturale peut parfois être source d'impulsions favorables, et pas seulement de contraintes qui amènent le groupe professionnel à remettre en cause sa pratique. Quant au contexte social, il s'agit de la façon dont sont considérés par le grand public l'architecture et les acteurs du bâtiment. Les architectes interrogés regrettent un manque de culture architecturale, ainsi qu'une image faussée de l'architecte. Selon les enquêtés, celui-ci serait : 1/ réservé à une élite ; 2/ peu versé dans les connaissances techniques ; 3/ trop rigide sur la cause esthétique. Ce dernier point invite les architectes à questionner tant leur identité « pour autrui », que l'identité « pour soi » (Dubar, 2015), ainsi que nous le verrons au point suivant. Mais avant cela, voyons comment le champ de la sociologie des professions peut nous permettre d'éclairer la situation spécifique des architectes.

C. L'intérêt d'une approche par la sociologie des professions

Cette première approche structurelle de la notion de profession nous permet de voir que celle-ci peut avoir un intérêt certain pour notre recherche, d'une part parce qu'en s'intéressant au « travail professionnel » il est possible de questionner le rapport

37 Réacteur Superphénix d'une nouvelle génération, en fonctionnement de 1986 à 1998 ; *cf.* chapitre 5.

38 Le conseil départemental a par exemple à sa charge la gestion des collèges et il pourrait être amené à orienter le concours vers une architecture plus environnementale.

entre représentations et pratiques, et d'autre part parce que la sociologie des professions permet d'interroger et de révéler des processus sociaux plus généraux et plus profonds. C'est ce que nous allons voir au travers des processus de socialisation, de construction de l'identité et de manifestation de la posture du « praticien réflexif ».

Il nous paraît nécessaire de rappeler que tout travail dans le champ des professions nécessite de replacer celles-ci dans le système professionnel auquel elles appartiennent et dont elles dépendent (Dubar et *al.*, 2015). Il faut ainsi garder à l'esprit premièrement qu'aucune profession n'est strictement « séparée », à savoir qu'aucune profession n'est totalement indépendante d'une autre, ou d'un système plus vaste qui est amené à lui dicter un certain nombre de normes et de valeurs. Nous verrons ainsi que les praticiens en géobiologie et/ou en fengshui doivent être pensés en regard des architectes, et ceux-ci en fonction de nouvelles professions techniques et environnementales. Deuxièmement, aucune profession n'est vraiment « unifiée » dans sa totalité : il s'agira donc de penser davantage à partir des catégories plus flexibles des groupes professionnels hétérogènes. Par exemple, les architectes peuvent sembler constituer une profession établie et unifiée, mais elle se caractérise pourtant par une multiplicité de segments, au regard de leur forme d'exercice, de leurs compétences spécifiques, ou encore de leur reconnaissance. Troisièmement, aucune profession n'est complètement « établie » : toutes les professions doivent s'appréhender au travers des dynamiques économiques, sociales et historiques qui les travaillent sans cesse. Comme nous l'avons vu, les architectes font aujourd'hui face à des enjeux endogènes et exogènes qui conduisent la profession à s'adapter. Par ailleurs, nous questionnerons la dynamique de professionnalisation des praticiens de la géobiologie et du fengshui. Quatrièmement, aucune profession n'est jamais « objective », au regard des institutions et organisations, et des trajectoires et identités professionnelles, comme individuelles. Il est toujours nécessaire de prendre en compte la subjectivité des professionnels, autant que les processus institutionnels afin de saisir cette multiplicité des regards portés sur une situation de professionnalité. C'est ce regard individuel que nous allons maintenant questionner, au travers des notions d'identité et de socialisation.

3.2. Socialisation et identité professionnelles

A. « L'homme pluriel »

Ainsi que nous l'avions annoncé en introduction, la présente recherche s'appuie sur le modèle théorique de « l'homme pluriel », selon Bernard Lahire. Dans la mesure où cette théorie touche de près aux concepts de socialisation et d'identité, qui plus est

dans des contextes multiples, dont certains peuvent être de fait professionnels, il nous semble important d'en rappeler ici les grandes lignes. Au travers de ses deux ouvrages majeurs, Bernard Lahire (2011 ; 2012) se donne pour objectif « de développer une sociologie de la pluralité des logiques effectives d'action et de la pluralité des formes de rapport à l'action » (Lahire, 2011, p. 275).

Pour le sociologue, les pratiques observables se présentent comme une actualisation différenciée, en fonction du contexte d'action, du « stock » de dispositions multiples (Lahire, 2012) ayant été « construits-incorporés » au cours d'expériences socialisatrices diverses. Ce « stock » désigne un ensemble multiple mais organisé de « répertoires sociaux […], de schèmes, répertoires distincts les uns des autres, mais interconnectés et comportant sans doute des éléments en commun » (Lahire, 2011, p. 61). L'enjeu pour le sociologue est alors d'interroger les différentes modalités d'activation de ces différents éléments dispositionnels stockés. « L'acteur pluriel est donc le produit de l'expérience – souvent précoce – de socialisation dans des contextes sociaux multiples et hétérogènes. Il a participé successivement au cours de sa trajectoire ou simultanément au cours d'une même période de temps à des univers sociaux variés en y occupant des positions différentes » (*ibid.*, p. 60).

Bien que parfois trop marquée par la tentation déterministe de l'habitus bourdieusien, cette vision de l'homme en tant qu' « acteur pluriel » présente l'intérêt de donner à lire tant la multiplicité des contextes de socialisation qui conduisent à l'incorporation de divers « schèmes d'action » que la multiplicité des possibilités d'actualisation de ces dispositions, en fonction de la diversité des contextes de pratique. Les praticiens auxquels nous nous intéressons se construisent tous comme des acteurs pluriels, aux prises avec cette double multiplicité, au sein de laquelle la socialisation professionnelle tient une place déterminante. De quoi s'agit-il ?

B. Socialisation professionnelle

Au sens premier, c'est faire de l'individu « un être social en lui inculquant des modes de penser, de sentir, d'agir » (Boudon et *al.*, 2012, p. 217). Plus largement, la socialisation se présente comme l'acquisition et la stabilisation d'un certain nombre de dispositions (normes, valeurs, schèmes d'actions, etc.) qui permettent à l'individu d'agir en adéquation avec un contexte social donné. De fait, la socialisation se révèle comme la construction d'une identité sociale.

Claude Dubar (2015) met en évidence quatre grands moments théoriques autour de la socialisation. La première vision est celle de Jean Piaget, qui définit la

socialisation comme « processus discontinu de construction individuelle et collective de conduites sociales » (Dubar, 2015, p. 26). Face à cette vision essentiellement centrée sur l'enfant développée par la psychologie génétique se développe une vision portée par l'anthropologie culturelle et le fonctionnalisme qui, de façon générale, relient la personnalité d'un individu au type de société dans laquelle il a évolué, dans laquelle il s'est socialisé. Mais ce point de vue présente les inconvénients de montrer la socialisation de l'enfant comme un conditionnement, dont l'incorporation sera la plus structurante malgré la diversité des expériences suivantes, avec une culture qui se présente comme un tout et capable d'efficience en elle-même. Une troisième vision de la socialisation correspond à celle de l'habitus, elle est théorisée par Pierre Bourdieu. Enfin, une quatrième vision, qui nous intéresse particulièrement ici, est celle de la socialisation comme « construction sociale de la réalité ». Aux visions structuralistes, déterministes et focalisées sur la petite enfance, celle-ci oppose un point de vue dynamique révélant une tension au sein de l'individu entre conformation et reproduction de modèles et valorisation de ses positions individuelles. Peter Berger et Thomas Luckmann ont notamment développé à ce propos une théorie de la socialisation secondaire, qui révèle la socialisation comme un processus dynamique toujours en cours. Cette socialisation secondaire n'est pas toujours positionnée dans la continuité par rapport à la socialisation primaire. Définie comme l' « "intériorisation de sous-mondes institutionnels spécialisés" et "acquisition de savoirs spécifiques et de rôles directement ou indirectement enracinés dans la division du travail" » (Dubar, 2015, p. 95), elle peut notamment désigner la socialisation professionnelle.

C. Identité professionnelle

L'identité est directement liée aux processus de socialisation, puisqu'elle se définit comme « le résultat à la fois stable et provisoire, individuel et collectif, subjectif et objectif, biographique et structurel, des divers processus de socialisation qui, conjointement, construisent les individus et définissent les institutions » (Dubar, 2015, p. 105). Cette tension se manifeste à tous les niveaux de l'identité et s'incarne au travers de cette dualité irréductible : celle qui oppose l'identité de soi et pour soi, à l'identité par autrui et pour autrui. Parallèlement à cela, et en prenant appui sur différentes théories de l'identité, Claude Dubar (1994, p. 506) précise que « la distinction, même heuristique, entre identité individuelle et identité sociale n'est plus nécessaire ». L'identité est néanmoins un produit complexe, qui se construit entre transmission et sélection : la construction de l'identité prend une importance particulière dans le champ du travail, dans la mesure où celui-ci « a acquis une forte

légitimité pour la reconnaissance de l'identité sociale et l'attribution des statuts sociaux » (Dubar, 2015, p. 118).

À partir de ses diverses recherches de terrain, Claude Dubar (1994 ; 2015) va développer ce qu'il nomme les « formes identitaires », à savoir une lecture typologique des argumentaires développés par les salariés qu'il a rencontrés. Cette typification reprise dans le tableau ci-dessous (Dubar et *al.*, 2015) nous permettra de penser le rapport des praticiens à leur profession. Ainsi, en suivant le tableau 4, le premier profil d'individu au travail, dit « hors travail », considère l'emploi comme une simple source de revenu : il se projette dans une situation professionnelle stable et continue. L'emploi est un moyen d'accéder à une réalisation de soi « hors travail ». Pour le deuxième profil appelé « catégoriel », le travail s'envisage comme une spécialité : la trajectoire n'est en conséquence pas perçue comme linéaire, dans la mesure où elle peut nécessiter des formations complémentaires ou réorientations professionnelles. Le troisième profil est dit « d'entreprise » : le travail est présenté comme une source d'engagement, où l'entreprise constitue une prise de l'identification, l'individu y est en charge d'une fonction donnée. La trajectoire projetée est linéaire, avec une évolution au sein de la structure. Enfin, pour le quatrième profil d'individu au travail, « le travail intellectuel n'a de sens que s'il est connecté à la réalisation d'un "projet", composante de la réalisation de soi impliquant la coopération avec les membres d'un "réseau" qui constitue […] l'espace d'identification » (*ibid.*, p. 309).

Formes identitaires	Définitions de la profession	Trajectoires subjectives	Mondes vécus du travail	Conceptions du savoir
« Hors travail »	Emploi	Stabilité	Instrumental	Pratique (sur le tas)
« Catégoriel »	Métier	Blocage	Spécialisé	Alternance
« D'entreprise »	Fonction	Promotion interne	Responsabilité	Gestionnaire
« De réseau »	Vocation	Mobilité externe	Autonomie	Théoriques (diplômes)

Tableau 4 : Formes identitaires comme théories indigènes de la profession, selon Claude Dubar

3.3. Expérience et réflexivité professionnelle

Au-delà des aspects structurels et des processus sociaux (socialisation et identité) en jeu dans les dynamiques professionnelles, il nous semble important d'évoquer l'expérience en tant que noyau de la réflexivité professionnelle, particulièrement palpable auprès des praticiens interrogés. Il s'agit ici de questionner le poids de l'expérience concrète dans les processus d'apprentissage et de réflexivité des professionnels. Ces processus sont au centre d'une part de l'adaptation de leurs

représentations et de leurs pratiques, et d'autre part de leurs dynamiques de construction identitaire et de légitimation.

A. L'apprentissage par l'expérience

Avant de nous intéresser à l'un des premiers théoriciens ayant eu une postérité importante sur la question du lien entre profession et réflexivité expérientielle, revenons un instant sur la relation entre apprentissage et expérience au cours de l'histoire (Bourassa et *al.*, 2007). L'enseignement universitaire date du Moyen Âge : il est à l'origine de type encyclopédique et fait ainsi principalement appel à la mémoire. Ce sont les humanistes de la Renaissance, François Rabelais en tête, qui proposent une vision alternative de l'enseignement : ils soulignent en effet l'importance de l'expérience directe dans les processus d'apprentissage. Mais cette vision alternative aura peu d'impact à cette période. Au XVIII^{e} siècle, cette position se réaffirme sous l'influence de Jean-Jacques Rousseau notamment, qui soutient que la nature, les hommes et les livres sont à la base de tout apprentissage : c'est en réalité surtout leur expérience qui est déterminante. Ce n'est qu'au tournant du XIX^{e} et du XX^{e} siècle que cette histoire connaît une nouvelle étape importante avec le psychologue et philosophe William James pour qui « il existe une relation dynamique entre les dimensions sensorielle, mentale et motrice [de l'être humain] et entre ces dimensions et l'environnement » (Bourassa et *al.*, 2007, p. 10). William James souligne donc à quel point les processus mentaux sont complexes, mais surtout que ceux-ci ne se distinguent pas dans leur portée mémorielle et sensorielle. Voilà donc une nouvelle hypothèse en faveur de l'apprentissage expérientiel, qui sera finalement scellé par John Dewey. Pour le psychologue, pédagogue et philosophe, il s'agit du développement d'une « éducation progressive », fondée sur des expériences quotidiennes que l'individu est le plus à même de pouvoir reproduire. Il est en effet plus difficile d'appliquer littéralement un savoir de recherche ou un savoir théorique sans ce passage par une expérience plus directe, ou plus commune. Au regard de ces différentes réflexions, il est possible de dire que « [q]uelqu'un apprend lorsqu'il perçoit, interagit et intègre un objet de son environnement » (Bourassa et *al.*, 2007, p. 16). On peut constater ici à quel point la postérité de William James est importante. Ce processus d'apprentissage vise à intégrer deux types de connaissances : celles de type déclaratif (les savoirs) et celles de type procédural, à savoir l'« acquisition d'habileté par une mise en pratique » (*ibid.*, p. 18).

Il est possible de distinguer aujourd'hui quatre grands modèles d'apprentissage. Sans entrer dans les détails de leur définition complète et de l'ensemble de leurs enjeux théoriques, nous nous intéressons à leurs principaux apports, qui permettent alors de

donner toute sa dimension à la théorie du « praticien réflexif » de Donald Schön (1983). Le modèle de John Dewey (1859-1952)[39] met en évidence le fait que « l'apprentissage est efficace lorsqu'il se fait à la faveur d'expériences qui, en interaction avec l'environnement de l'apprenant, sont en continuité avec les expériences passées » (Bourassa et *al.*, 2007, p. 27). Jean Piaget (1886-1980)[40] s'est intéressé au développement génétique de l'intelligence : elle est pour lui issue de la relation de l'homme avec son environnement. S'il insiste également sur la dimension expérientielle, il mesure la connaissance d'un objet dans la capacité d'un individu à le transformer. Kurt Lewin (1890-1947)[41] a pointé du doigt les conséquences de l'apprentissage chez un individu quant à la modification de ses représentations. Enfin, David Kolb (né en 1939)[42] a défini un modèle d'apprentissage comme la répétition d'un cycle constitué de quatre étapes : l'expérience concrète, l'observation réfléchie, la conceptualisation abstraite et l'expérimentation active. Mais il a surtout mis en évidence le fait que tous les individus n'apprennent pas de la même manière. Il a déterminé quatre principaux styles d'apprentissage ainsi qu'un questionnaire qui permet à chacun d'identifier le sien. L'évocation de l'apport de ces différents modèles permet de mettre en évidence les dimensions expérientielle, dynamique, représentationnelle et multiple de l'apprentissage. Celui-ci est également continu, ainsi que le soulignait Jean Piaget, et se manifeste à tout moment de la vie de l'individu et pas uniquement pendant l'enfance. La pratique professionnelle constitue l'un des temps majeur de l'apprentissage de l'individu.

B. Le « praticien réflexif »

Donald Schön inscrit sa réflexion dans le véritable tournant réflexif que connaît l'ensemble des sciences humaines et sociales dans les années 1970 et 1980, notamment en réaction au constructivisme et au positivisme, ainsi qu'à l'échec de l'établissement d'une « grande théorie du social » (Tardif, 2012). Il s'agit alors de penser à partir de l'acteur en tant que « principe d'intelligibilité du social » (*ibid.*,p. 55).

---

39 Psychologue et philosophe américain, ses recherches sur la question de l'expérience le conduiront à fonder en 1903 l'*University of Chicago Laboratory Schools*. Cela lui permet d'expérimenter ses théories sur la nouvelle éducation, qui voit moins l'objectif de l'école dans l'inculcation d'une accumulation de savoirs que dans la valorisation de l'expérience d'apprentissage.

40 Biologiste, psychologue et épistémologue suisse, ses recherches porteront notamment sur la question des différents stades de développement psychologiques et cognitifs chez l'enfant. Il fera notamment voir l'intelligence comme une modalité d'adaptation à son milieu de vie.

41 Psychologue américain d'origine allemande, souvent considéré comme le fondateur de la psychologie américaine, il est notamment le théoricien de la dynamique de groupe, appliquée plus tard en psychologie du travail.

42 Docteur en psychologie social américain connu pour ses théories en pédagogie et management.

Donald Schön (1983) place également sa réflexion dans un contexte qu'il qualifie de crise de la confiance envers les professionnels dans leur efficacité à apporter des compétences spécifiques dans le développement du bien-être de la société. En effet, il s'appuie sur une définition de la profession comme la détention d'un champ de compétence spécifique, associée à une revendication de leur maîtrise, mais les professions semblent en difficulté pour maintenir leur (quasi-)monopole. Le philosophe s'interroge alors sur la pratique de ces professionnels, et notamment sur leur dimension réflexive. Dans l'ouvrage *Le virage réflexif en éducation, où en sommes-nous 30 ans après Schön ?* qu'il co-dirige avec Cecilia Borges et Annie Malo (2012), Maurice Tardif propose une relecture synthétique de l'œuvre de Donald Schön.

> La thèse centrale de Schön est que les professionnels n'agissent pas, dans le monde réel, comme des techniciens ou des scientifiques en laboratoire. Essentiellement, Schön soutient que l'activité professionnelle ne relève pas du modèle des sciences appliquées et de la technique instrumentale, car elle est en grande partie improvisée et construite au fur et à mesure de son déroulement. En ce sens, un professionnel ne peut se contenter de suivre des recettes ou d'appliquer des connaissances théoriques antérieures à l'action, car chaque situation pratique qu'il rencontre est singulière et exige de sa part une réflexion dans et sur l'action, action en partie construite par le professionnel qui doit lui donner du sens (ce que Schön appelle le *problem setting*). De plus, l'expérience et les compétences du professionnel l'aide à gérer sa pratique et à la rendre plus autonome (*ibid.*, p. 51).

Même si sa pratique est sans cesse adaptée par un processus de réflexivité au regard de la multiplicité des situations auxquelles il doit faire face, Donald Schön (1983) explique que ce que fait un praticien réflexif en avançant soit par la vérification d'une hypothèse dans l'action, soit par la répétition de gestes ou par l'exploration par essais/erreurs est aussi rigoureux que dans une démarche scientifique. Au-delà de cette dimension adaptative, néanmoins rationnelle sur laquelle se fonde l'apprentissage d'une profession, ce processus de « réflexion dans l'action » participe à un processus de construction identitaire autant que d'autonomisation de la pratique.

Cette posture de « réflexion dans l'action » présente néanmoins certaines limites : le professionnel n'est pas en permanence dans cette posture, car celui-ci ne va observer la variabilité et l'influence que de certains paramètres en fonction d'un enjeu donné. Ceci rend alors difficile l'appréhension de ses spécificités. Maurice Tardiff (2012) souligne certaines questions que Donald Schön laisse en suspens : à quoi précisément et de quelle manière le praticien réfléchit-il dans l'action ? Selon le sociologue, Donald Schön a eu de bonnes intuitions, mais il reste à construire une véritable théorie à partir

de celles-ci. Maurice Tardif (2012) évoque alors l'exemple spécifique des enseignants du secondaire.

Le questionnement de la situation contemporaines des enseignants du secondaire au regard de la figure du « praticien réflexif » doit se faire à l'aune du constat de deux dynamiques : d'une part, « le délitement des logiques scolaires traditionnelles » et d'autre part, « la décomposition du rôle et du statut des enseignants » (Tardif, 2012, p. 63). Dans ce contexte difficile, il est alors nécessaire pour les enseignants qui résistent de donner du sens à leur travail pour eux-mêmes. Or, « le sens de leur travail se trouve dans l'expérience qu'ils en font. Cette expérience ne découle pas d'une réflexion théorique, elle est partie prenante de la réflexivité comme principe de la compréhension du social. L'expérience du travail enseignant atteste de la montée en puissance de la subjectivité de l'acteur comme source de sens dans un monde scolaire en décomposition de ses traditions, de ses rôles et de ses statuts » (*ibid.*, p. 64). Au-delà de l'enjeu de l'apprentissage, la posture du praticien réflexif mise en évidence par Donald Schön permettrait également de penser, toujours dans des contextes professionnels en crise, d'autres dynamiques professionnelles, et notamment celles de l'adaptation, de la construction identitaire et de processus de légitimation.

C. Adaptation, identité et légitimation des praticiens

Au regard de cet exemple des enseignants du secondaire, Maurice Tardif (2012) présente deux perspectives possibles quant à l'élaboration d'une théorie du « praticien réflexif », ou à tout le moins d'une poursuite du travail initié par Donald Schön en 1983.

Dans un premier temps, « le praticien doit non seulement réfléchir sur sa pratique, mais aussi réfléchir sur la réflexion des autres, sur les pratiques des autres, sur la façon dont les autres perçoivent sa pratique, et la lui réfléchissent à leur tour » (Tardif, 2012, p. 65-66). Que cela signifie-t-il dans le contexte de notre propre recherche ? Les praticiens interrogés se trouvent bien dans un processus réflexif qui concerne leur pratique, et sa perpétuelle amélioration. L'expérientiel a alors avant tout une valeur d'apprentissage. Mais cette posture conduit également les praticiens à réfléchir sur le rapport entre leur pratique et les autres (clients, confrères, grand public, etc.) et sur la façon dont ceux-ci perçoivent leur profession. Dès lors, la dimension de la posture réflexive n'est plus seulement individuelle, dans le but d'une adaptation continuelle des pratiques à des situations évolutives et diverses, mais bien aussi sociale. Les praticiens sont alors amenés à questionner leur identité (professionnelle) pour soi et pour autrui et, de fait, se posent la question de leur reconnaissance et/ou de leur

légitimité – notamment lorsqu'il s'agit de pratiques en cours de professionnalisation et reposant sur des savoirs et pratiques fondés sur des croyances et des représentations sociales d'ordre marginal, comme c'est le cas pour certains praticiens interrogés.

Ainsi, dans un second temps, cette posture du praticien réflexif révèle l' « importance de la lutte pour la reconnaissance dans la construction de l'identité enseignante » (*ibid.*, p. 65). Par la posture réflexive qu'il adopte, l'enseignant questionne sa pratique en tant qu'elle fait sens pour lui, participant ainsi de la construction de son identité. Dans la mesure où cette réflexion implique l'autre, il ne s'agit plus d'une identité seulement pour soi, mais également pour autrui. Or, dans un contexte de crise de légitimité, l'enjeu de la reconnaissance par autrui devient majeur. Ainsi, « l'enseignant ne dépend pas de son rôle officiel, de son statut de fonctionnaire ou de syndiqué, de sa formation, des compétences et des savoirs professionnels qu'il maîtrise, il dépend [de] ce qu'il fait de lui avec les autres » (*ibid.*, p. 65), ce qui confère de fait à son identité une dimension réflexive.

Ces remarques font largement écho d'une part aux praticiens de la géobiologie et du fengshui, et d'autre part aux architectes, quelle que soit la conception de l'habitat qu'ils mettent en œuvre, ainsi que nous le verrons notamment au cours de la partie III. Ces deux groupes de praticiens se trouvent dans une posture réflexive importante due tout à la fois à la nature de leur pratique qui le requiert particulièrement[43] ainsi qu'à un contexte social et économique spécifique, qui les amène à se penser en fonction d'autrui, dans une dynamique d'affirmation des compétences en vue d'établir ou de confirmer un monopole, et ce parallèlement à un processus de légitimation. Pour ces différentes raisons, la figure du « praticien réflexif » ainsi que ses prolongations constituent un apport précieux dans la constitution de notre problématique et l'exploration de notre terrain.

※※※※※

En conclusion de ce chapitre, nous pouvons constater que les apports de la sociologie des professions sont multiples quant à l'appréhension de l'articulation de représentations et de pratiques au sein d'une profession établie ou en construction. Au-delà de la définition de ces structures mêmes, ce champ de la sociologie met notamment

43 En ce qui concerne les architectes, Donald Schön (1983) s'est notamment intéressé à la figure des urbanistes, non seulement parce qu'il enseignait dans ce domaine mais également parce que les urbanistes constituaient une profession intéressante à questionner au regard de la figure du « praticien réflexif ». Par ailleurs, pour les géobiologues et experts en fengshui, nous verrons que ceux-ci expriment souvent le fait d'être dans une posture de recherche continuelle de la meilleure disposition à adopter à un dysfonctionnement environnemental spécifique ; adoptant ainsi la posture de « praticien réflexif ».

en avant les dimensions socialisatrices, identitaires et réflexives qui sous-tendent les pratiques des professionnels, en particulier dans un contexte difficile, par l'établissement de compétences spécifiques et, de fait, de l'affirmation d'une certaine légitimité.

Chapitre 4 : Une enquête qualitative au service d'une approche compréhensive et comparative

Introduction

Les trois premiers chapitres ont permis de préciser les contours théoriques de la problématique, qui se construit autour de cette question centrale, à savoir : comment les praticiens des conceptions de l'habitat que sont la géobiologie, le fengshui et la démarche environnementale intègrent-ils la relation de l'environnement à l'humain, à travers leurs représentations et leurs pratiques ? Ce chapitre se propose d'expliciter l'ensemble des éléments épistémologiques et méthodologiques qui ont guidé la recherche, notamment en ce qui concerne l'enquête de terrain.

Il s'agit dans un premier temps de présenter les différents types de matériaux choisis et la façon dont les différents corpus ont été constitués. Dans un second temps, nous reviendrons sur les trois termes importants caractérisant cette recherche, qui apparaissent dans le titre de ce chapitre : qualitative, compréhensive et comparative. Bien qu'elles aient été esquissées dans l'introduction générale, nous allons redéfinir ici les raisons de leur emploi. Ceci nous permettra également d'expliciter la façon dont les différents corpus ont été analysés, et leurs conclusions croisées. Dans un troisième et dernier temps, nous interrogerons le rapport spécifique du chercheur au terrain et son éventuelle influence sur les données récoltées.

Finalement, l'enjeu de ce chapitre est d'achever l'explicitation de notre démarche de recherche qui articule un objet de recherche à un cadre épistémologique particulier, déterminant la production d'un matériau ainsi qu'une méthode d'analyse. Les résultats seront exposés au cours des trois parties suivantes.

4.1. Trois corpus pour questionner l'univers représentationnel des praticiens

Trois principaux types de matériaux ont été choisis en tant que supports de l'expression de la pensée des praticiens : des ouvrages définissant le champ des pratiques des trois conceptions étudiées, des entretiens de praticiens (semi-directifs) et des études de projets architecturaux. Après avoir explicité le choix de ces types de matériaux, nous justifierons le choix des éléments de corpus eux-mêmes (les ouvrages analysés, les praticiens rencontrés et les projets étudiés).

A. Le choix des types de matériaux

La première source est celle des ouvrages définissant les champs de pratique de la géobiologie, du fengshui et de la démarche environnementale, ici dits « de référence ». Leur analyse permet de cerner l'univers représentationnel des groupes de praticiens. Ils constituent en quelque sorte une ligne de référence à la fois théorique et pratique. Sans être nécessairement homogène, celle-ci permet, comparée à une parole plus individuelle, de déceler les constantes ou différences dans la façon qu'ont les praticiens d'appréhender la relation de l'environnement à l'humain ainsi que ses conséquences sur l'espace construit, ou plus largement anthropisé.

La deuxième source est donc celle des entretiens semi-directifs avec des praticiens de ces conceptions de l'habitat mais également avec des « architectes-témoins », qui ne se déclarent *a priori* affiliés à aucune d'entre elles. Ces entretiens permettent de se situer hors champ pour, *a minima*, avoir un référentiel neutre pour certaines questions portant sur la pratique architecturale contemporaine notamment. Ils ont été réalisés dans un triple but : approcher l'univers représentationnel des enquêtés sur la problématique formulée, découvrir leur système de pratique et leur mode de fonctionnement lors de la conception (architecturale et/ou urbaine) et enfin, mettre en lumière un système de cohérence interne faisant sens pour eux, en articulant représentations et pratiques.

La troisième source est celle de l'étude de projets architecturaux. Celles-ci viennent compléter les deux sources précédentes, en proposant trois approches complémentaires : un point de vue sur le processus de conception architecturale, une analyse architecturale de l'espace construit (c'est notamment à cette étape qu'interviennent les connaissances en architecture) et, lorsque cela a été possible, un échange avec les commanditaires et/ou habitants du projet. Ces études de cas

permettent donc d'apporter un double niveau d'information, d'abord sur l'univers représentationnel des praticiens en fonction des choix de conception et arbitrages effectués au cours du processus de conception – voire de réalisation –, puis sur le processus de projet en lui-même avec les jeux d'acteurs qui le sous-tendent.

Enfin, différents matériaux secondaires complètent ce panel principal. Il s'agit d'une part d'un matériau issu de notre mémoire de fin d'études en architecture : nous avions alors réalisé des observations participantes auprès de notre praticien-ressource, et une enquête afin de connaître la façon dont géobiologie, fengshui et vastushastra étaient connus auprès du grand public, ou public néophyte (c'est-à-dire non-architecte). D'autre part, au cours de cette recherche, nous avons pu effectuer des voyages exploratoires en Chine et en Inde, qui ont été l'occasion d'observations, de visites et d'entretiens formels et informels. Nous avons également eu l'occasion de réaliser de l'observation participante au sein d'une démarche d'AEU. Ces matériaux, bien que plus disparates et moins formalisés, prennent place aux côtés des matériaux principaux pour éclairer certains aspects de leur analyse.

B. Le choix du corpus d'ouvrages de référence

Le choix de dix-huit ouvrages parmi l'ensemble de ceux promouvant, décrivant ou théorisant tout ou partie de la géobiologie, du fengshui, du vastushastra et de la démarche environnementale présente nécessairement de multiples biais. Ceux-ci sont inévitables dans une étude de « doctrine » qui, sans être exhaustive, tend à constituer un référentiel de ces théories et pratiques de l'habitat contemporain français. Cette étude du discours écrit permet de construire un point de départ, mais aussi un point de repère face aux deux autres types de matériaux essentiels que sont les entretiens et les études de réalisations. Si la production écrite s'avère aussi foisonnante que les pratiques qu'elles mettent en mot, ce véhicule principal et incontournable de la pensée de ces différentes conceptions nous semble difficile à ignorer dans le cadre de cette recherche. Face à l'exigence d'une certaine représentativité, contre le choix de l'exhaustivité et dans un contexte littéraire prolifique, cinq critères majeurs ont guidé le choix des dix-huit ouvrages retenus.

1. Le premier critère est le même que celui qui a orienté le choix des personnes interrogées, à savoir le souhait d'étudier la parole des deux types de praticiens, architectes et non-architectes et ce pour la géobiologie, le fengshui et le vastushastra. La démarche environnementale de l'habitat est principalement mise en œuvre par des architectes, mais elle peut également être soumise à des missions de conseil d'un aspect

plus technique, qui concernent alors des bureaux d'études et d'ingénierie hors du cadre de notre recherche. Ainsi, onze ouvrages sur les dix-huit retenus émanent d'architectes, ce qui induit une représentation des praticiens-architectes d'un peu plus de cinq sur neuf dans ce panel. Il est néanmoins à noter que si les auteurs concernés portent bien le titre d'architecte, tous ne pratiquent pas cette activité professionnelle sur son spectre complet[44]. Nous reviendrons en détail sur les auteurs au cours des prochains chapitres. En tenant compte de l'activité professionnelle exercée par les auteurs, nous obtenons bien un nombre équivalent d'auteurs architectes et non-architectes.

2. Le deuxième critère de choix retenu est celui de la date de première parution des ouvrages. Les années 1980 peuvent être considérées comme la période d'émergence et d'essor des différentes conceptions étudiées. Ainsi, les ouvrages sélectionnés se répartissent entre les années 1980 et les années 2010, soit sur une trentaine d'années. Bien qu'une certaine évolution de la pensée – notamment pour la démarche environnementale, ce qui explique le caractère plus récent des différents ouvrages – puisse être observée sur une durée d'une trentaine d'années de pratique, certains ouvrages conservent une autorité (troisième critère de choix), qui les inscrit alors dans une certaine pérennité.

3. C'est ce caractère d'autorité qui constitue donc le troisième critère. Bien qu'il ne relève pas d'un travail d'occurrence systématique dans l'ensemble des bibliographies des ouvrages des conceptions concernées dans le monde francophone, les ouvrages ont été sélectionnés en fonction de leur occurrence dans les bibliographies consultées. Bien que nous nous intéressions à la pratique française, des ouvrages d'auteurs étrangers traduits en français constituent néanmoins des ouvrages de référence pour les praticiens français, comme les ouvrages d'Eva Wong, *Leçons approfondies de Feng-Shui (tome 1), origines et principes fondamentaux* (paru pour la première fois en 1996 et traduit en français en 2007) et de Lilian Too, *Encyclopédie illustrée du Feng Shui, guide pratique d'un art de vivre* (paru pour la première fois en 1999 et traduit en français en 2010).

4. Les ouvrages sélectionnés doivent aussi répondre à un critère d'exhaustivité dans leur contenu, ce qui constitue le quatrième critère. Ils doivent absolument être révélateurs de l'ensemble de la pratique, et non en développer un point spécifique (*e.g.* les champs électromagnétiques pour la géobiologie, les « étoiles volantes » pour le fengshui ou les techniques d'isolation thermique pour la démarche environnementale).

5. Ce point est directement lié au cinquième critère qui est celui de la représentativité de la diversité des écoles et des courants. En effet, il s'agit d'éviter les

44 Nous reviendrons sur les spécificités de ce titre réglementé (la formation concernée, les pratiques professionnelles, etc.) au cours de la partie II.

« effets d'école » (liés soit à des personnalités, soit à des doctrines spécifiques), en n'étudiant par exemple que le courant des sourciers-géobiologues d'Alsace, issus de l'école d'Adolphe Landspurg[45], ou en ne s'intéressant qu'aux principes de l' « école de la forme » pour le fengshui, par exemple.

Le vastushastra ayant une place spécifique dans ce travail de recherche, différente de celle des trois autres conceptions analysées, seuls trois ouvrages (dont deux sont issus d'architectes) ont été retenus ; et leur choix s'est imposé. En effet, le premier ouvrage, paru en 1998, est celui de l'architecte indienne Sashikala Ananth, précurseur de la réintroduction de la pratique et de l'enseignement du vastushastra en Inde, qui a publié de nombreux ouvrages en anglais (un seul a été traduit en français) sur la pratique du vastushastra et l'étude de réalisations architecturales dictées par cette conception : il s'intitule *The Penguine guide to vaastu*. Le second, paru en 2004, est celui de la décoratrice d'intérieur belge, Alexandra Viragh, qui a rédigé les premiers ouvrages francophones sur la pratique contemporaine du vastushastra en Europe dont elle est pionnière : il s'intitule *Vastu, fengshui sacré de l'Inde*. Enfin, *Vastu, le yoga de l'habitation*, paru en français en 2010 (première édition de 1998) est le seul ouvrage traduit en français d'un architecte non-indien, Gereon Hach, sur la pratique contemporaine de cette conception.

C. Le choix des praticiens interrogés

Les praticiens que nous avons interrogés ont été connus ou contactés selon quatre voies : leur site Internet (pour trente-quatre), parce qu'ils font partie de notre cercle de connaissances (pour cinq), par un ouvrage qu'ils ont publié (pour quatre) et par l'intermédiaire du réseau professionnel ou personnel (pour deux). Ils ont donc été contactés pour trois quarts d'entre eux à partir de leur site Internet. Cela étant dit, le choix des praticiens interrogés s'est fait selon cinq critères principaux.

Nous souhaitions une répartition géographique large des praticiens, afin d'éviter certains « effets d'école ». Les praticiens interrogés sont installés dans cinq grands foyers géographiques : l'Est (Lorraine et Alsace), la région parisienne, la Bretagne, le Sud-Ouest et le Sud-Est (de Lyon à la côte méditerranéenne). Ensuite, pour la géobiologie et le fengshui, nous souhaitions avoir une égale répartition entre les praticiens-architectes et non-architectes. Nous voulions également, autant que possible, éviter de rencontrer des praticiens auteurs d'ouvrage(s), pour ne pas risquer de rester, lors de l'entretien,

45 Figure de la sourcellerie et de la géobiologie alsaciennes née en 1940, et dont j'ai rencontré l'un des principaux « disciples ».

trop près d'un objet figé, déjà réalisé. Nous avons tout de même dû rompre cette règle dans quatre cas, sans que cela n'ait finalement eu d'effet néfaste sur l'entretien. Pour les trois conceptions de l'habitat principales, nous avons souhaité interroger des architectes-gérants, afin d'avoir le représentant le plus proche de la philosophie de l'agence. Mais nous avons souhaité rencontrer en parallèle des architectes salariés en tant qu' « architecte-témoins », pour éviter d'éventuels effets de position de circonstance sur les sujets abordés, et pour mieux connaître les pratiques réelles de l'agence. Enfin, les choix des architectes et des praticiens des conceptions se sont faits en fonction d'une pratique affirmée et revendiquée (soit sur le site Internet, soit par le nom de l'agence, soit par la reconnaissance comme telle du public ou des pairs) de cette conception. Il est bien évident, notamment pour le cas de la démarche environnementale, mais pas uniquement, qu'un affichage ne vaut pas pratique réelle : cela sera notamment discuté au cours des parties III et IV.

In fine, la répartition des praticiens interrogés est la suivante :

- douze architectes gérants d'agence pour la démarche environnementale ;
- douze praticiens en géobiologie (dont six architectes gérants)[46] ;
- douze praticiens en fengshui (dont six architectes gérants) ;
- six « architectes-témoins » (dont quatre gérants).

Nous avons également réalisé un entretien avec l'architecte en charge de l'AEU à laquelle nous avons participé. Le détail des différents corpus de matériaux se trouve en annexe I de la thèse.

C. Le choix des études de cas, neuf projets architecturaux

Le choix des réalisations architecturales s'est aussi fait à partir de cinq critères.

1. Tout d'abord, le projet devait déjà être réalisé, notamment pour tenter de rencontrer les acteurs du projet, les habitants et/ou les usagers. L'enjeu était également de pouvoir rencontrer l'architecte : la rencontre s'est dans la plupart des cas combinée avec un entretien plus large, alors utilisé comme matériau en tant que tel. Les projets choisis devaient relever de programmes similaires pour pouvoir effectuer une comparaison pertinente. Trois programmes, facilement accessibles et relativement courants, ont été sélectionnés : la maison individuelle, l'opération de logements collectifs et une école ou un bâtiment lié à l'enfance.

46 L'un de ces architectes-géobiologues est un praticien-ressource, avec qui nous avons pu avoir des échanges privilégiés.

2. Si à l'origine de la recherche nous souhaitions également nous intéresser à l'échelle urbaine, nous avons dû nous recentrer sur l'échelle architecturale, pour des raisons techniques. En effet, une Zone d'Aménagement Concerté (ZAC) à proximité de Lyon a été réalisée selon les principes du fengshui[47], mais il nous a été impossible d'entrer en contact avec l'experte en charge du projet, ni même avec les architectes. De plus, même s'il existe bien des projets à échelle urbaine réalisés à partir des principes de la démarche environnementale (nous pensons notamment aux écoquartiers), nous n'avons identifié que tardivement un projet de quartier basé sur les principes de la géobiologie[48]. Dans tous les cas, ce projet aurait été difficilement comparable à des écoquartiers de centre-ville dans la mesure où il s'est construit dans un contexte rural.

3. Les projets ont également été choisis selon des principes de réalité. Nous avons eu connaissance des projets liés à la géobiologie et au fengshui, par différents sites Internet, par des publications dans les revues spécialisées ou par le biais de notre praticien-ressource. Certains architectes contactés n'ont pas donné suite : certains projets ont donc été choisis en fonction de la faisabilité de la collecte d'informations et de la possibilité de visite[49]. Pour les projets liés à la démarche environnementale, au-delà des respects de normes ou labellisations diverses, nous avons privilégié des réalisations qui ont été distinguées spécifiquement (par le « Prix du Bois » ou le prix « Lorraine Qualité Environnement », LQE, par exemple), pour affirmer leur caractère exemplaire et leur capacité à dépasser la norme minimale requise en matière environnementale. Ce point sera discuté dans les prochains chapitres.

4. Enfin, nous avons choisi de ne pas exploiter de « projet-témoin », qui aurait pu répondre au fait que nous ayons interrogé des « architectes-témoins ». En effet, il nous semble que la production et les pratiques architecturales sont aujourd'hui trop vastes pour que l'étude de projets « non-étiquetés » puisse constituer un contre-point intéressant ou permettre d'en tirer une généralisation sur la problématique concernée.

---

47 Voir à ce propos l'article « Rhône : un parc d'affaires Feng Shui » (Collectif, 2002), sur le site Internet du *Moniteur*.

48 On pourra lire à ce propos l'article paru dans la revue de l'IFMA n°19 « Le Hameau des Buis, une expérience écologique et architecturale », un projet notamment porté par la fille de Pierre Rabhi. Rappelons que ce paysan d'origine algérienne, né en 1938, est l'un des pionniers de l'agriculture écologique en France. Installé en Ardèche depuis 1961, il expérimente des pratiques agricoles alternatives et milite activement en faveur de l'agroécologie (voir par exemple Rabhi, 2015 pour un condensé de sa pensée, qu'il résume par l'intitulé de « sobriété heureuse »).

49 Il est à noter que la maison individuelle réalisée selon les principes du fengshui n'a pas pu être visitée, et qu'aucun acteur du projet n'a pu être contacté. Néanmoins, les documents présents sur le site de l'expert et designer qui a réalisé la conception ont été suffisants à une analyse architecturale du projet. Par ailleurs aucune information sur les acteurs en présence, ni sur le processus de projet n'a pu être récoltée.

4.2. Une démarche compréhensive et comparative

Si l'introduction a permis de justifier la qualification de notre démarche comme démarche compréhensive, à portée comparative, il nous faut plus spécifiquement revenir sur l'articulation entre les objets de recherche, les matériaux collectés et la façon dont ceux-ci ont été analysés par une approche qualitative.

A. Rappel des objets de la recherche

a. Les pratiques…

Nous prenons ici pour point de départ la formule élaborée par Bernard Lahire (2012) pour définir ce que nous allons appeler au cours de cette recherche les pratiques : « dispositions + contexte = pratiques ». Cette formule nous semble importante dans la mesure où elle permet d'articuler l'ensemble des pratiques humaines observables à un ensemble de dispositions qui vont, dans le cadre de cette recherche, renvoyer aux univers représentationnels des praticiens. Mais que sont ces dispositions ? Elles sont issues des processus de socialisation et d'expériences socialisatrices diverses : le passé incorporé est donc une somme de « produits intériorisés de la fréquentation passée de contexte d'action » et précise de fait la double manière de voir, de considérer le contexte présent comme déclencheur des dispositions incorporées ou cadre socialisateur des acteurs (notamment les enfants). Cette notion permet de mettre en évidence la multiplicité des épisodes de socialisation de l'individu, selon la théorie de « l'homme pluriel ».

Dans le cadre de cette recherche, trois types de pratiques vont être analysés : les modalités d'exercice des différents praticiens, leur expression spatiale (saisie à travers les projets architecturaux) et plus largement l'ensemble de leurs pratiques quotidiennes (*cf.* partie III). Il est nécessaire ici de garder à l'esprit que l'analyse de ces pratiques servira *in fine* à mieux comprendre les univers représentationnels des praticiens. Qu'appelons-nous ici univers représentationnels ?

b. Et les univers représentationnels

Comme nous l'avons indiqué en introduction et au cours du chapitre 2, ce qui nous intéresse dans cette recherche ne peut être totalement assimilé à des représentations sociales, d'une part parce que nous allons interroger conjointement les objets que sont l'environnement, l'humain et l'habitat, et d'autre part, par ce que notre méthode est exclusivement qualitative et s'intéresse à des praticiens considérés en tant

qu'individus avant d'être considérés comme appartenant à un groupe social déterminé (les architectes, les géobiologues, etc.). Si notre objet de recherche se différencie des représentations sociales, il partage néanmoins avec elles trois caractéristiques :

- une structure hiérarchisée autour de différents éléments, notamment un noyau (Abric, 2007 ; Flament, 2003) ;
- une capacité à conditionner les pratiques (Jodelet, 2003 ; Lahire, 2012) ;
- de la même façon que « [les représentations sociales] circulent dans les discours, sont portées par les mots, véhiculées dans les messages et images médiatiques, cristallisées dans les conduites et les agencements matériels ou spatiaux » (Jodelet, 2003, p. 48), les univers représentationnels pourront être saisis à travers la multiplicité des matériaux explorés.

Enfin, tout comme les représentations sociales, les univers représentationnels comportent des « zones muettes » (Abric, 2007). Cette théorie semble tout à fait pertinente dans le contexte de cette recherche, dans la mesure où la géobiologie et le fengshui restent des pratiques marginales, dont les doctrines peuvent être considérés comme « contre-normatives ». Ceci se manifeste dans les rapports que les praticiens entretiennent à leur entourage (*cf.* chapitre 5) ou dans les raisons qui peuvent les pousser parfois à censurer eux-mêmes leur propre parole[50].

Le terme d'univers représentationnel sera utilisé pour comprendre comment les praticiens interrogés articulent les notions d'environnement, d'humain et d'habitat. Nous verrons que ce terme n'est pas suffisamment précis pour traduire les plus grands schèmes de représentations, qui construisent en réalité une vision du monde spécifique. Dans ce cas, nous nous référerons au terme de « cadre idéologique » pour y faire référence. En effet, ce concept part de celui de la notion d'idéologie qui, au-delà de l'approche définie au cours du chapitre 2, peut être comprise comme le niveau le plus large et le plus stable de la pensée sociale, à partir duquel se développent successivement les valeurs, les normes, les croyances, etc. (Flament et *al.*, 2003), pour faire le lien avec les quatre « grandes ontologies » de Philippe Descola (2005).

B. Une enquête qualitative

a. Analyse des entretiens et des projets

Pour répondre à la démarche de François Jullien (2012-a) de se mettre dans « l'entre » pour « faire travailler l'écart », nous nous sommes tournée vers une analyse

50 Il s'agit ici d'une autre interprétation possible de l'anecdote relatée au point 4.3.C.b.

absolument qualitative des données, et non plus quasi-qualitative (Angermüller, 2006 ; Combessie, [s.d.]) en employant par exemple l'analyse thématique pour les entretiens. L'enjeu de cette analyse qualitative n'est donc pas de chercher une quelconque « saturation » d'une composante de « représentations » mais d'essayer de saisir le système de cohérence dans lequel les praticiens de la géobiologie, du fengshui et de la démarche environnementale se placent, par rapport à la question de la relation de l'environnement à l'humain. Très prosaïquement, les entretiens sont analysés à partir de la méthode par « catégories conceptualisantes » (Paillé et *al.*, 2012), ou encore par « étiquetage » (Lejeune, 2014).

Pour l'analyse des entretiens, qui constituent notre matériau principal, nous procédons donc par une analyse qualitative sans grille d'analyse thématique. Ayant eu connaissance de cette méthode dans une deuxième phase de la recherche, nous avons tout de même réalisé les entretiens à partir d'une grille d'entretien (que l'on peut retrouver en annexe I.1.), dans le but originel de les étudier par analyse thématique et donc d'avoir des entretiens similaires sur le plan du déroulement temporel. Mais il nous semble maintenant que c'est une méthode proche de la *grounded theory*, explicitée par Christophe Lejeune (2014) qui aurait sans doute mieux convenu à notre démarche de recherche. Si nous n'avons pas procédé au recueil de données comme le suggère cette méthode, ni mis en œuvre dès le départ une recherche fondée sur la simultanéité des temps du terrain, de l'analyse, de la théorie et de la rédaction, le temps de l'analyse au moins sera celui d'une « véritable » analyse qualitative.

Quoi qu'il en soit, cette approche qualitative ne nous semble pas seulement cohérente par rapport à la problématique et aux objets de recherche, mais également par rapport aux matériaux collectés. En effet, une analyse architecturale effectuée qualitativement permettra de mieux répondre à notre questionnement. Un simple exemple en guise d'illustration : prenons deux projets similaires par leur programme et leur surface et prenons l'indicateur quantitatif du nombre de mètres carrés de panneaux solaires installés. Si le projet A en possède 50 m^2 et le projet B aucun, nous pourrions en conclure que le projet A s'inscrit davantage dans une démarche écologique. Mais cette quantité ne nous dit rien des représentations et processus de conception engagés. Le concepteur du projet A peut avoir installé ces panneaux pour répondre à une cible d'un label pour pouvoir l'obtenir, sans autre démarche globale ; et parallèlement, le concepteur du projet B peut avoir développé une démarche plus approfondie sur les matériaux (provenance, composition, conditions de production, etc.) et avoir abandonné les panneaux photovoltaïques pas forcément écologiques[51] à long terme et, qui plus est,

51 Pour juger ce mode de production d'électricité, il faut tenir compte de la quantité d'énergie nécessaire à sa production, ainsi que de son lieu et de ses conditions de fabrication, sachant que la Chine est très

jugés inutiles dans une approche architecturale passive[52]. Cet exemple nous montre bien que ce n'est pas une quantité mesurée en tant que telle qui va nous intéresser dans cette recherche, mais ce qu'elle signifie, ce qu'elle donne à voir des univers représentationnels des praticiens qui les mettent en œuvre. Il en sera de même pour les entretiens menés : l'enjeu n'est pas de savoir combien de praticiens ont dévoilé tel ou tel type de représentations, mais plutôt de comprendre dans quelle mesure celles-ci proviennent d'une socialisation professionnelle et la manière dont elle s'articule à d'autres éléments de représentation, ou encore si elle influence d'autres pratiques.

b. Trois grilles d'entretien

Les premières recherches bibliographiques ainsi que les premiers entretiens exploratoires nous ont permis de construire une grille d'entretien, qui se décline sous trois formes, relatives aux trois différentes typologies de praticiens rencontrés :

- une grille pour les praticiens de la géobiologie et/ou du fengshui ;
- une grille pour les architectes mettant en œuvre la géobiologie et/ou le fengshui ;
- une grille pour les architectes de la démarche environnementale.

Pour les autres praticiens rencontrés (praticiens du vastushastra, architectes-témoins), la grille d'entretien a été adaptée à partir de ces trois grandes types.

Cette grille comprend quatre grands axes :

- le parcours biographique et le cheminement personnel du praticien jusqu'à la conception concernée et, le cas échéant, à l'architecture ;
- le rapport individuel (voire genrée) « théorique » à la conception de l'habitat ;
- les modalités de pratique de la conception de l'habitat ;
- une ouverture sur d'autres approches ou autres sources d'inspiration dans le cadre de la pratique professionnelle.

---

bien positionnée sur ce secteur. Le deuxième enjeu est celui des ressources naturelles. Le silicium est très présent à la surface de la terre, ce qui n'est pas le cas de l'indium qui entre dans la composition de panneaux plus performants à base de cadmium, appelés à se développer. Enfin, reste la question du recyclage. Il est possible, notamment pour le silicium. Mais les impacts environnementaux et sanitaires sont à questionner, si les méthodes de recyclage ne sont pas maîtrisées : les panneaux contiennent des nanomatériaux dont les risques sanitaires sont méconnus. Par ailleurs, le cadmium est un matériau aussi toxique que le plomb, dont les conséquences sur la santé sont, là, bien connues. La question écologique qui se pose est la suivante : continuer à produire la même quantité d'énergie, toujours à partir de ressources naturelles, ou en produire moins, à partir de procédés *low-tech*.

52 Une construction passive vise à profiter au maximum des apports solaires passifs pour chauffer le bâtiment (grâce à des baies vitrées bien positionnées, murs trombes, etc.), par ailleurs très bien isolé.

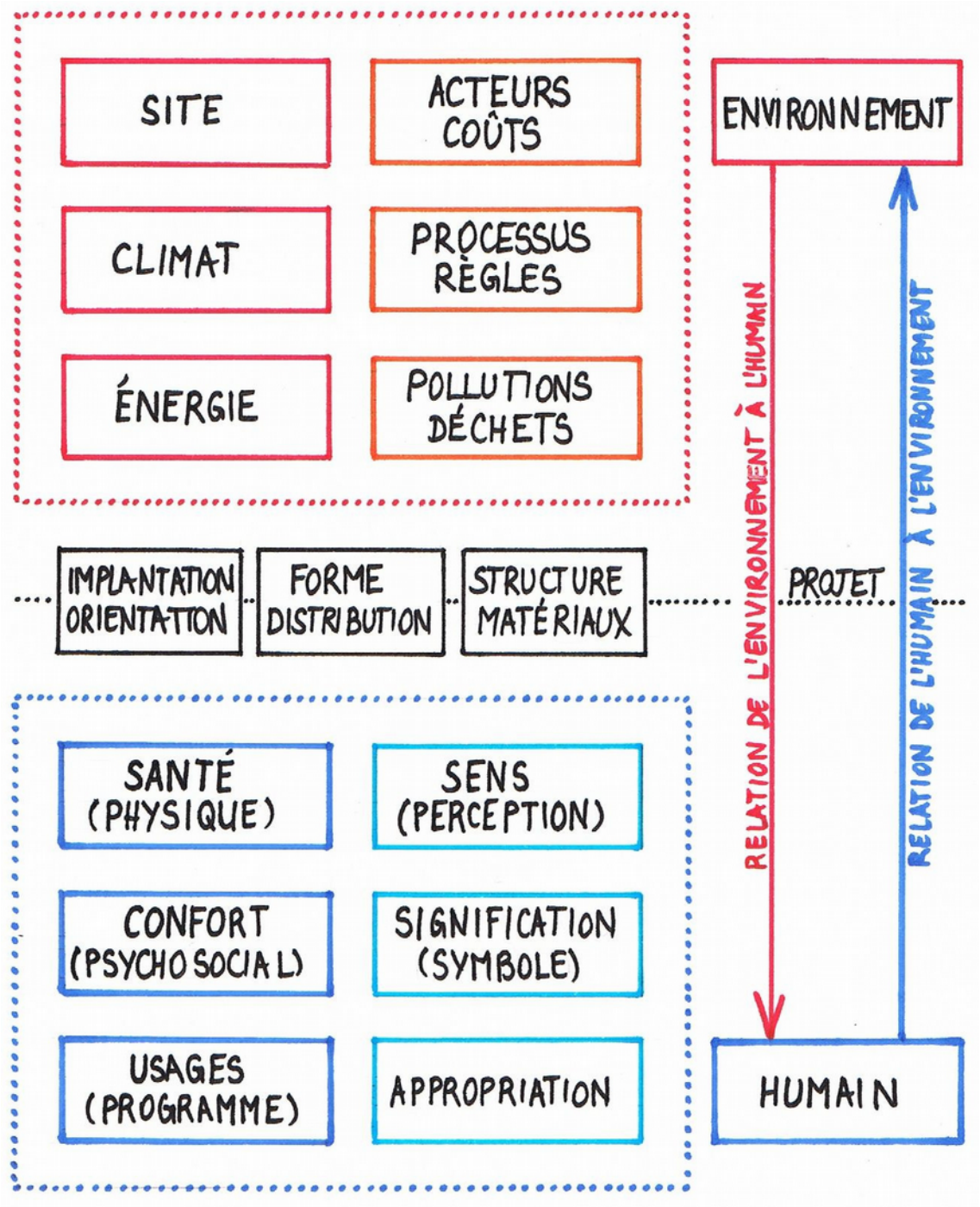


Figure 14 : Répartition des thématiques d'analyse des ouvrages et projets architecturaux selon les dynamiques des relations environnement-humain

Quinze thématiques ont été déterminées, six liées à l'environnement et à son impact sur l'humain (tons de rouge), six liées à l'humain et à son impact sur l'environnement (tons de bleu), et trois à l'interface entre l'environnement et l'humain, les thématiques liées à l'habitat (en noir).
Finalement, ce schéma présente la dynamique qui relie les quinze entrées qui ont servi à l'analyse thématique des dix-huit ouvrages de référence et des neuf projets architecturaux.

Ces grilles d'entretien ont été favorables à un échange sur l'ensemble de ces thématiques (plus ou moins approfondies selon les praticiens). Nous aurons l'occasion d'y revenir, mais il nous semble que l'angle d'approche qui a été le plus utile à la compréhension des univers représentationnels a été celui du parcours biographique. Celui-ci a permis notamment de saisir les différentes phases de socialisation des praticiens et le phénomène d'actualisation de leurs pratiques professionnelles, au regard de l'évolution de leurs univers représentationnels (*cf.* partie III).

c. Analyse des projets architecturaux et des ouvrages de référence

Si les entretiens font l'objet d'une analyse qualitative ouverte, l'analyse des projets et doctrines est effectuée à partir d'une grille d'analyse thématique. Elle n'a pas pour but de mener la recherche vers une analyse quasi-qualitative par quelconque comptage de récurrences, mais plutôt d'établir un angle d'approche similaire et non-exhaustif des projets et doctrines. Une grille thématique a alors été établie à partir d'une première phase de travail bibliographique et d'analyse des premiers entretiens.

Quinze thèmes ont été mis en évidence : la partie droite du schéma de la page précédente révèle comment ils ont émergé puis ont été organisés, c'est-à-dire à partir de la classification de thématiques selon le type de relation entre environnement et humain. Ces thèmes appartiennent ainsi à trois grandes catégories : ceux qui relèvent de l'environnement et de la relation de l'environnement à l'humain (ce sont les thèmes indiqués en rouge et orange), ceux qui relèvent de l'humain et de la relation de l'humain à l'environnement (ce sont les thèmes indiqués en bleu et turquoise) et ceux qui relèvent de l'habitat, de la construction réalisée (ce sont les thèmes indiqués en noir). L'ensemble des caractéristiques architecturales de cette construction sont regroupées en trois grandes problématiques :

- l'implantation et l'orientation (contraintes d'ordres anthropologique et symbolique) ;
- la forme et la distribution (contraintes d'ordres esthétique et social) ;
- la structure et les matériaux (contraintes d'ordres physique et climatique).

Si c'est bien la relation de l'environnement à l'humain qui nous intéresse, celle-ci ne peut être dans la plupart des cas dissociée de la relation de l'humain à l'environnement. Cette interrelation constitue également l'un des enjeux de la thèse. L'analyse doit permettre de montrer ce qui relève de l'une ou l'autre des thématiques proposées dans les projets et ouvrages définissant les cadres théoriques (et pratiques) des différentes conceptions, et de voir comment celles-ci s'articulent.

4.3. Le rapport du chercheur au terrain

Dans le cadre de cette recherche qualitative, au cœur de pratiques singulières qui ne sont parfois pas pleinement assumées par leurs acteurs et qui ne sont pas toujours reconnues par la société française[53], il apparaît incontournable de préciser la nature de notre rapport au terrain (Santiago, 2006), quand bien même cette recherche n'est pas fondée sur une démarche ethnologique ; et ceci pour deux raisons. La première raison est avant tout d'ordre méthodologique, dans la mesure où elle explique nos conditions d'accès aux enquêtés et leur réception de notre démarche de recherche. En effet, c'est sans conteste notre statut de diplômée d'État en architecture – qui plus est connaissant le champ lexical spécifique des différentes conceptions et s'étant déjà essayée à la manipulation des baguettes de sourcier – qui nous a permis d'accéder assez facilement aux enquêtés. La seconde raison touche de près aux conditions d'analyse des résultats de l'enquête. Cette relation entre les enquêtés et le chercheur, entre connivence et distance mais en aucun cas neutre, a nécessairement conditionné les échanges (Beaud et *al.*, 2010 ; Blanchet et *al.*, 2005 ; Van Campenhoudt et *al.*, 2011), la manière dont les praticiens ont pu se livrer et le vocabulaire qu'ils ont pu employer pour le faire. Jean-Marc Stébé (2007) montre bien comment différentes problématiques nécessitent d'être prises en compte dans une telle situation de communication pour en comprendre tous les enjeux, et notamment :

- l'importance de la situation et des conditions de l'interaction au regard des théories de l'interactionnisme symbolique et des « cadres de l'expérience » selon Erving Goffman ;
- le *feedback* (qui se manifeste par exemple par les différents types de relance) et les éléments de communication non verbale ;
- l'engagement de chacun des interlocuteurs dans un échange où ils mettent leur « face » en jeu, tout en essayant de la faire conserver à l'autre individu.

A. Le rôle central du praticien-ressource

Le praticien-ressource – nous le nommerons Pierre-Yves –, que nous avons rencontré de nombreuses fois avant et pendant le temps de la recherche et de l'élaboration de la thèse, a eu rôle central et ce à trois égards, que nous allons détailler

53 Notamment au travers de ses institutions : par exemple, les fondements de la pratique de la géobiologie ne sont pour la plupart pas reconnus scientifiquement et ces conceptions ne sont pas enseignées en école d'architecture.

ici. Mais il faut avant tout préciser quelques éléments biographiques. Né en 1941, il est architecte Diplômé Par Le Gouvernement (DPLG) en 1970, après un parcours universitaire linéaire. Pierre-Yves exerce après son diplôme en tant qu'architecte-urbaniste libéral, après un passage dans le service d'urbanisme d'une grande ville alsacienne. En 1975, il devient expert auprès des tribunaux. Dans les années 1970, une expérience personnelle, sur laquelle nous reviendrons, l'amène à découvrir la géobiologie. Pierre-Yves se forme et devient alors architecte-géobiologue. Depuis les années 1980, il a pratiqué l'architecture géobiologique et l'expertise judiciaire jusqu'à sa retraite. Son parcours a été distingué par la seule marque de reconnaissance institutionnelle qui ait jamais été portée en France à la géobiologie : il a été fait Chevalier de l'Ordre National du Mérite, au titre du ministère de l'Environnement en 2000, sous la direction de Dominique Voynet. Cette distinction lui a été attribuée pour l'ensemble de ses apports dans la réflexion sur le lien entre architecture et santé.

a. Découverte de la géobiologie

Le premier aspect du rôle central joué par ce praticien-ressource est celui lié à notre découverte de la géobiologie. En effet, c'est le premier architecte-géobiologue que nous ayons rencontré. Ainsi que nous l'avons précisé en introduction, notre curiosité pour cette pratique nous a menée à faire porter notre mémoire de fin d'études en architecture sur ce sujet, mémoire pour lequel Pierre-Yves avait déjà été praticien-ressource. Nous avions réalisé à cette occasion de longs entretiens avec lui, ainsi que de nombreuses visites architecturales commentées, de bâtiments qu'il avait réalisés, ou qui constituaient pour lui une référence. Durant cette deuxième année de Master, Pierre-Yves a également procédé à notre initiation pratique à la géobiologie.

b. Initiation pratique à la géobiologie

Durant de nombreuses séances, nous avons été initiée à la manipulation pratique de différents outils du géobiologue : pendule, différents types de baguettes de sourcier et antenne de Lecher (*cf.* annexe II.3.). Nous avons appris parallèlement à identifier les multiples paramètres pris en compte lors d'une analyse de terrain, et qui est rendue possible grâce à ces outils : les paramètres « naturels » tels que les failles et cours d'eau souterrains, les différents réseaux géomagnétiques, mais aussi des paramètres plus « subtils » tels que le taux vibratoire du lieu. Nous n'avons pas été initiée à l'étude des paramètres « artificiels » tels que les champs électromagnétiques, mais quelques séances d'observation non-participante en situation d'expertise nous ont permis de prendre

connaissance des outils et des méthodes employés. À la veille d'entreprendre cette recherche, débutée en 2011, nous étions en quelque sorte en situation de familiarité avec l'univers de la géobiologie, grâce à l'acquisition d'un certain bagage pratique, théorique et rhétorique de cette conception de l'habitat. Afin de pouvoir conserver une posture neutre et empreinte de la distance à l'objet nécessaire à toute démarche de recherche, nous avons cessé toute expérimentation et initiation pratiques liées à la géobiologie. Nous avons néanmoins continué à entretenir une étroite relation d'enquêteur à enquêté avec Pierre-Yves ; relation devenue progressivement amicale.

c. Un enquêté singulier

Finalement, ce praticien-ressource a un statut tout à fait singulier dans cette recherche d'une part, au regard des deux points évoqués précédemment, d'autre part parce que la nature de notre relation privilégiée a permis d'obtenir un matériau fourni. En effet, sa bienveillance et sa patience ainsi que le climat de confiance que nous avons pu établir ont permis de procéder à de longs entretiens, à de nombreuses visites de sa production architecturale et à la présence de deux de ses réalisations dans le corpus des cas d'études analysés (une maison individuelle et une opération de logements collectifs) avec de nombreux documents à l'appui.

B. Conditions d'accessibilité au terrain

L'enjeu est maintenant de comprendre en quoi notre statut de doctorante en sociologie, diplômée d'État en architecture (et initiée à la géobiologie) a pu permettre d'accéder facilement au terrain. En effet, le bilan est plutôt positif : pour obtenir les quarante-cinq entretiens réalisés, nous avons dû faire face à quatre refus seulement – pour diverses raisons, sur lesquelles nous reviendrons – et à une annulation (pour cause de maladie ; nous n'avons par la suite pas pu retourner chez cette architecte), ainsi qu'à trente-et-une non-réponses. Nous avons su plus tard que, parmi les personnes qui n'ont pas répondu, des coordonnées utilisées n'étaient plus valides. Quarante-cinq personnes sur quatre-vingt-une contactées ont donc été interrogées, le taux d'adhésion à cette démarche de recherche a donc été de plus d'un praticien sur deux. Si l'on tient compte de l'annulation et des erreurs de coordonnées, il est possible d'arriver à un taux d'adhésion de trois sur cinq.

Un élément à noter cependant : les praticiens qui n'ont pas répondu sont en très grande majorité des architectes (qu'ils soient ou non praticiens d'une conception complémentaire). Le manque de temps ou l'absence d'adhésion à cette démarche malgré

(ou à cause ?) de notre statut de quasi-confrère peuvent être des facteurs explicatifs de ce constat. Sans compter cette population spécifique, l'ensemble des praticiens contactés a donc plutôt répondu favorablement à notre sollicitation, rendant l'accès au terrain très facile. Comment expliquer cela ?

a. Un accès facile au terrain…

La première prise de contact avec les enquêtés s'est majoritairement réalisée par mail. Nous annoncions alors notre statut de doctorante, notre formation initiale d'architecte, ainsi que l'enjeu de la recherche et les modalités de l'entretien. L'initiation à la pratique géobiologique n'a toujours été précisée que dans un second temps, lorsque pendant l'entretien l'enquêté souhaitait en connaître davantage sur nous. Cette initiation ainsi que l'objet de la recherche ont toujours été reçus très positivement. Pour revenir à cette facilité d'accès, trois raisons principales peuvent être identifiées.

Premièrement, la géobiologie et le fengshui n'ont pas nécessairement une grande visibilité ou sont des pratiques mal connues du grand public (par exemple, le fengshui est souvent assimilé à une variante d'une pratique de décoration intérieure). Les praticiens étaient alors ravis que nous nous intéressions à eux, qui plus est dans le cadre d'une recherche scientifique. Il est permis de penser que le fait de vouloir proposer « leur » vision de leur conception de l'habitat n'était pas étrangère à leur démarche non plus. Nous avons de plus fait un certain nombre d'entretiens après la double diffusion sur la chaîne de télévision M6 d'un reportage sur les géobiologues et praticiens en fengshui (*cf.* chapitre 9) : tous les praticiens l'ont évoquée et ont exprimé une recrudescence des demandes d'intervention dans cette période. Cela les plaçait très certainement dans un contexte favorable à la discussion.

Deuxièmement, en ce qui concerne les praticiens de la géobiologie et du fengshui, nous arrivions vers eux avec une certaine connaissance de ces conceptions de l'habitat, doublée d'une initiation en géobiologie. Cela a contribué à placer les praticiens dans une relation de confiance. Sans doute pouvaient-ils imaginer que nous ne faisions pas cette démarche par simple curiosité face à une certaine étrangeté : cette connaissance d'un minimum requis a permis des échanges ouverts.

Troisièmement, en ce qui concerne les architectes, le fait d'être nous-même diplômée en architecture a également compté pour instaurer une relation de confiance ; sans doute d'une certaine manière d'égal à égal, dans une relation de « confrère » (ou quasi-confrère, puisque n'étant pas en exercice). Mais cette hypothèse doit être nuancée : ce statut a pu parfois induire un blocage chez l'enquêté. Lors d'un entretien,

Geneviève, une conseillère en fengshui, a plusieurs fois mentionné notre diplôme en se positionnant en défaut : elle, elle n'est pas architecte, « c'est différent ». Ainsi pour certains interlocuteurs, cette position a peut-être contribué à révéler un manque de confiance en soi, ou un certain sentiment d'infériorité qui a sans doute freiné quelques développements, alors jugés peu dignes d'intérêt ; cela a sans doute été le cas de Geneviève.

b. Malgré quelques réticences notables

En dehors de raisons techniques fortuites telles que des déplacements prolongés à l'étranger, deux motifs de refus nous semblent importants à signaler. Le premier émane d'un architecte expert en fengshui s'inscrivant dans une démarche environnementale qui a décliné notre sollicitation pour un entretien, ne se sentant pas « légitime » pour participer à la recherche, dans la mesure où il avait encore peu d'expérience dans ces domaines. Le second cas n'est pas exactement un refus de la part de la personne sollicitée. Nous avons en effet pris contact avec une décoratrice d'intérieur pratiquant le fengshui. Après un premier échange de mail (qui a suffi à tous les autres enquêtés pour accepter ou décliner la sollicitation), elle a souhaité s'entretenir avec nous par téléphone. Après un quart d'heure d'échange, qui a pris quelque peu l'allure d'une évaluation orale sur le fengshui, nous n'avons pas réussi à obtenir de rendez-vous, ni à installer le climat de confiance nécessaire à un échange ouvert : nous avons préféré retirer notre sollicitation par mail. Cette décoratrice souhaitait semblait vouloir éviter le contact d'une personne uniquement attirée par le « sensationnel » de sa démarche, en prenant toujours soin de mettre en avant les aspects « rationnels » et « logiques », voire « historiques » de sa pratique.

Finalement, nous pouvons conclure de ces différentes postures évoquées ici le fait que les praticiens de la géobiologie et du fengshui, qu'ils soient architectes ou non, semblent chercher une voie de légitimation, ou à tout le moins un espace pour évoquer de façon libre et pragmatique leur conception de l'habitat qui fait le quotidien de leur pratique professionnelle.

C. Déroulement des entretiens et relation aux enquêtés

a. Entre connivence…

Dans presque l'intégralité des cas, l'entretien a été un moment de communication ouvert, dans un climat de confiance, instauré grâce aux raisons

précédemment évoquées. Soit en guise d'introduction, soit de conclusion de l'entretien, des références à des expériences communes liées à des visites architecturales ou références bibliographiques, ont permis de construire un véritable pont entre l'enquêteur et l'enquêté. Une distance critique vis-à-vis des enquêtés, nécessaire à l'établissement d'une posture de recherche, a toujours été conservée, mais ces expériences permettaient de montrer que nous étions en capacité de bien comprendre la posture de notre interlocuteur.

De même, toutes les personnes rencontrées dans le cadre des neuf études de projets ainsi qu'au cours de l'observation réalisée dans le cadre d'une AEU (au sein de laquelle nous avons été introduits par un étudiant diplômé de l'ENSA de Nancy) ont accepté facilement de livrer leurs impressions, dans le cadre d'une recherche en sociologie.

b. Et prise de distance

Là encore, deux exemples de situation doivent venir nuancer ce constat. Premièrement, lors de l'entretien avec Janine, experte en fengshui d'une quarantaine d'années (suite à une reconversion professionnelle, comme Geneviève), nous avons pu sentir à quelques reprises une réserve dans sa façon de se livrer. Lorsqu'il nous est arrivé de demander des précisions sur le fonctionnement de certains phénomènes, Janine a commencé à expliquer certains éléments avant de terminer par dire « je reste vague, mais bon, je pense que je vous en donne assez ». Nous avons interprété sa posture comme celle d'une initiée parlant avec une non-initiée : il semblait qu'elle avait des informations auxquelles nous ne devions pas avoir accès, ou que nous aurions été en difficulté pour comprendre si elle nous les avait livrées. Nous verrons que cette praticienne, malgré sa volonté de présenter et défendre un fengshui « rationnel » et « mathématique »[54] qui n'utilise pas de carillons et de grenouilles à trois pattes pour réguler l'énergie du lieu, présente des éléments d'un profil proche de certaines parties de la doctrine *New-Age*. Ce rapport distant de l'initié au non-initié semble en être une conséquence directe. Malgré tout, nous avons pu mener l'entretien jusqu'à son terme et récolter un matériau intéressant à analyser.

Le second cas est proche du premier, dans la mesure où Winnie, l'architecte et experte en fengshui également, nous donnait le sentiment de ne pas être réellement légitime pour l'interroger. Nous n'étions pas suffisamment initiée et il lui semblait inutile de préciser des éléments qui pourtant, pour nous, avaient une valeur analytique importante. Voyant qu'il serait difficile d'instaurer le climat de confiance nécessaire,

54 « Le fengshui, c'est très mathématique », puisque des formules donnent « les potentialités du lieu ».

nous lui avons simplement demandé les informations dont nous avions besoin pour l'analyse de deux de ses projets que nous avons pris comme cas d'étude (une opération de logements collectifs et une réhabilitation et extension d'un collège, le tout en région parisienne).

La portée « mystique-ésotérique » (Champion, 1989) mise en avant par certains praticiens de la géobiologie et du fengshui est associée par quelques tenants ce dernier à une dimension initiatique nécessaire pour comprendre pleinement leur pratique. Ceci a pu constituer un frein à l'échange lors d'entretiens, mais jamais avec des praticiens de la géobiologie qui, même s'ils mettent en avant cette dimension mystique-ésotérique, ne la relient pas nécessairement à une dimension initiatique absconse, mais plutôt à des éléments de ressenti évidents, ou faciles à éprouver pour tout un chacun.

Conclusion de la première partie

Cette première partie reposait sur des enjeux à la fois thématiques, théoriques et méthodologiques : il s'agissait pour nous de définir les différents cadres nécessaires à la construction et à l'exploration de la problématique. En résumé, cette première partie nous a donc permis de préciser les cinq points suivants :

- les limites thématiques qui concernent l'appréhension de la relation environnement-humain dans l'habitat en tant que question anthropologique ;
- la justification de l'exploration d'un corpus de trois conceptions traditionnelles de l'habitat en regard de la démarche environnementale ;
- l'exploration théorique du champ de la sociologie des représentations sociales à propos des notions de représentations, de croyances et de pensée magique ;
- l'exploration théorique du champ de la sociologie des professions à propos des notions de socialisation, d'identité et de réflexivité professionnelles ;
- l'explicitation des enjeux méthodologiques d'une recherche compréhensive et qualitative, à portée comparative.

Nous allons maintenant nous intéresser aux différentes conceptions de l'habitat, en tâchant de définir leur origine, géohistoire et les principales caractéristiques de leur pratique contemporaine française.

Partie II

Origines et principes de la démarche environnementale, de la géobiologie et du fengshui

Introduction à la deuxième partie

Les cadres thématiques, théoriques et méthodologiques ayant été précisés au cours de la première partie, nous pouvons à présent rendre compte des résultats de cette recherche en commençant par définir les différentes conceptions de l'habitat auxquelles nous nous sommes intéressée. Pour chacune d'entre-elle, il s'agit de définir ses origines, son développement géohistorique, et ses principaux types et modes d'intervention. Pour cela, nous nous appuyons sur le corpus d'ouvrages théoriques définissant les conceptions, ainsi que sur le corpus de réalisations architecturales.

La démarche environnementale, la géobiologie, le fengshui et le vastushastra seront étudiés successivement au cours des chapitres 5, 6, 7 et 8. Nous avons déjà explicité le choix d'étudier les trois premières conceptions de l'habitat. Quant au vastushastra, il nous semblait nécessaire de l'aborder au même titre que les trois autres dans le cadre de cette partie pour deux raisons. D'une part, il fait partie du corpus unique de conceptions traditionnelles de l'habitat aux côtés de la géobiologie et du fengshui et d'autre part, le vastushastra, bien qu'il ne soit pas pratiqué en France aujourd'hui, constitue une source d'influence non négligeable en matière de représentations de l'humain et de l'environnement auprès des praticiens des deux autres conceptions traditionnelles.

L'objectif de cette partie est ainsi d'appréhender le contexte socio-historique de l'émergence et du développement de ces conceptions ainsi que leurs principaux modes d'application, non seulement pour se familiariser avec des univers de pratiques très spécifiques mais également pour identifier l'univers représentationnel, voire mythique, dans lequel se définissent leurs praticiens.

Chapitre 5 : La démarche environnementale, entre institutionnalisation et engagement

Introduction

Face aux conceptions traditionnelles de l'habitat que constituent la géobiologie et le fengshui, la démarche environnementale correspond au courant de pensée dominant dans le champ de l'habitat aujourd'hui. Entre institutionnalisation et engagement, cette conception de l'habitat apparaît plus morcelée que les conceptions traditionnelles de l'habitat, bien que les diverses postures qu'elle réunit – et que nous rassemblons sous cette même appellation – soient mues par une même problématique : prendre en compte la « question environnementale » dans l'habitat. Nous allons donc d'une part nous intéresser aux origines de la démarche environnementale, au travers de l'histoire de cette problématique fédératrice de la « question environnementale », et d'autre part nous attacher à la définir dans la multiplicité de ses courants de pensée et de pratiques contemporaines.

L'histoire présentée ici est loin d'être exhaustive : de nombreux ouvrages ont, depuis plusieurs décennies déjà, mené à bien cette mission[1]. Nous avons choisi de présenter dans un premier temps une histoire globale de la « question environnementale », en évoquant parallèlement les éléments relatifs à cette question dans le domaine de l'habitat et les événements qui tissent un lien avec les pratiques de la géobiologie et du fengshui.

1 Nous pensons aux ouvrages de Dominique Bourg et Augustin Fragnière (2014), de Jean-Marc Drouin (1993) et de Catherine et Raphaël Larrère (2009). D'autres ouvrages tels que *Histoire de l'écologie* (Acot, 1988), *Histoire de l'écologie, une science de l'homme et de la nature* (Deléage, 1991), *Du milieu à l'environnement* (Robic, 1992), présentent une démarche similaire.

5.1. Origines de la « question environnementale »

A. Qu'est-ce que la « question environnementale » ?

Nous l'avons vu en introduction de cette recherche : le développement durable est une des notions qui posent aujourd'hui la question de la gestion et de la pérennisation de l'interrelation entre l'environnement et l'humain. Elle est en cela une des manifestations de la « question environnementale ». Deux termes composent cette notion. Le second, « environnementale », suit l'acception adoptée depuis le début, à savoir le monde non-humain. Le premier, « question » renvoie à deux aspects : la réflexivité et l'incertitude.

En effet, la « question environnementale » désigne ici non seulement nos modalités de relation à l'environnement – en tant qu'il est considéré comme une *chôra* plutôt que comme un *topos*, c'est-à-dire un monde avec lequel nous entretenons des relations de diverses natures (Berque, 2009) – mais également la façon dont nous les pensons. Le terme « question » est au singulier, non pas pour souligner l'unicité mais la modalité du rapport à l'environnement, la façon dont l'humain le pense et le vit. Nous avons choisi de ne pas parler de « question écologique », puisque ce terme suppose déjà une certaine modalité de relation à l'environnement, où celui-ci est considéré comme un milieu de vie, un écosystème.

Cette notion de « question environnementale » veut en réalité laisser la porte ouverte à l'ensemble des démarches réflexives qui ont permis à l'humanité de construire, d'analyser et peut-être de comprendre ses liens et ses relations diverses à ce monde non-humain. Il ne s'agit donc pas simplement de proposer une histoire de l'écologie, ni une histoire du concept de nature ou d'architecture environnementale, mais de comprendre comment toutes ces histoires entrecroisées ont contribué à nourrir le débat qui a mené *in fine* à l'émergence en France de la conception de l'habitat que nous appelons démarche environnementale. Nécessairement partielle, cette histoire[2] est à la jonction de celles de la philosophie, des sciences, des représentations sociales, de la politique et de l'architecture ; car chacune des évolutions dans ces différents domaines a contribué à l'évolution de la question environnementale.

2 Cette histoire, centrée sur l'Occident, suivra le découpage historique généralement admis, de l'Antiquité à la modernité. Cette vision historique ne correspond ni à la temporalité chinoise, ni à la temporalité indienne, que nous verrons par ailleurs. Sans discuter de la pertinence de ce découpage au regard de la question qui nous intéresse ici, nous choisissons de suivre les grandes périodes historiques sur lesquelles reposent notre culture commune.

B. D'une nature subie à une nature maîtrisée

a. Origines de la ville

Notre histoire débute à l'ère de la civilisation urbaine, dans la mesure où cette forme d'établissement humain a conditionné nos modalités d'habiter depuis plus de cinq millénaires. Or, faire commencer cette histoire à l'ère urbaine permet de poser la question environnementale avec une résonance toute singulière à notre époque contemporaine. En effet, comme le montre avec limpidité Jean Vicari (2008), la ville est la forme d'habitat humain qui a résulté d'un accueil massif des premiers « réfugiés climatiques », par des communautés sédentaires encore « villageoises ». Si nous avons l'habitude de faire naître la ville de circonstances techniques – la maîtrise de l'élevage et l'augmentation du rendement des cultures – et sociales – la séparation puis la spécialisation des fonctions sociales – (Benevolo, 2004), Jean Vicari nous en propose une lecture différente, complémentaire et du reste profondément écologique.

Lorsque l'on regarde l'évolution des températures en parallèle de l'évolution de la concentration de dioxyde de carbone (CO2) dans l'air, les courbes en fonction du temps font apparaître un point de rupture juste avant l'émergence des premières civilisations urbaines. Or, ce moment a été précédé de 5 000 ans de culture sur brûlis qui a entraîné un réchauffement climatique stoppant l'ère glaciaire qui aurait pourtant dû avoir lieu à cette période. Ce réchauffement a induit une montée des eaux, recouvrant les villages de pêcheurs du bord de l'Euphrate : les premiers « réfugiés climatiques » se dirigent plus au Nord, rencontrant sur leur passage des populations sédentarisées. On voit alors apparaître un nouveau système socio-spatial hiérarchisé, différencié et autosuffisant. Cette nouvelle organisation de l'espace, plus dense en habitants, va dépendre d'un système rural périphérique : c'est la naissance de la ville. De ses origines vers le cinquième millénaire avant notre ère jusqu'à la Révolution Industrielle, il faudra compter huit villageois pour nourrir un urbain.

Bien entendu, il ne s'agissait pas à l'époque pour ces individus d'une « question environnementale », mais elle le devient pour nous aujourd'hui, dans la mesure où nous sommes capables de relier une technique de production alimentaire (la culture sur brûlis) à une donnée environnementale (le climat et ses conséquences sur le milieu de vie humain). Ainsi, l'origine de notre civilisation, de la ville et de l'écriture, qui a actuellement un impact important sur le dérèglement du climat, pourrait être la conséquence de l'accueil de réfugiés climatiques, eux-mêmes « victimes » des conséquences climatiques des premières techniques humaines (Vicari, 2008).

b. Antiquité

Focalisons-nous à présent sur la Grèce antique, civilisation urbaine véritablement construite à partir d'une nouvelle modalité de pensée, la philosophie. Cette civilisation forge le terme de « nature ». Venant de *natura*, la latinisation du grec *phusis*, Augustin Berque (2013, p. 1-2) nous rappelle que : « *[p]husis*, par le verbe *phuein* (croître, pousser), descend de la racine indo-européenne *bheu-*, qui signifie aussi croître, mais également être. *[P]husis* évoque d'abord la poussée du végétal […] ; d'où par la suite l'idée de devenir, de s'accomplir, comme la nature en tant qu'elle réalise son être propre : "la nature" ». La nature aurait donc commencé par désigner ce principe de croissance, à partir duquel on accomplit ce que l'on doit être, ce qui fait notre « nature ». La question environnementale, c'est-à-dire la pensée de l'altérité de l'humanité, se manifestera aussi à travers les principes qui régissent le fonctionnement du corps humain – par exemple avec la théorie des corps chauds masculins, et des corps froids féminins (Sennett, 2002).

Les Romains s'inscrivent dans ce même mode de pensée, mais en s'appuyant, pour la médecine, sur les avancées d'Hippocrate. Mais la naturalité du monde, c'est aussi celle de la divination. Les Romains vont en effet développer un certain nombre de pratiques – pour certaines, comme les haruspices, reprises des Étrusques – visant à penser l'avenir, les guider dans leurs choix ou encore percevoir les volontés divines. Les phénomènes naturels tels que le climat, les vols d'oiseaux, qui ont désigné Romulus et non Rémus pour fonder Rome, ou les entrailles d'animaux sont certes extérieurs à l'humanité, mais appartiennent tout de même à un monde unique, dans la mesure où ils constituent des éléments de réflexivité sur les pratiques humaines.

La question environnementale se construit aussi dans l'habitat. C'est ainsi que la fondation de Rome scellera l'opposition entre un espace intérieur, humain et civilisé, à un extérieur, non-humain et sauvage. En sautant simplement au-dessus du tracé de charrue effectué par Romulus, Rémus viola l'ordre du monde qui venait d'être institué par son frère avec ce tracé, ce qui devait de fait déclencher sa mort (Eliade, 2010). Mais la ville, cet espace anthropisé par excellence, n'est cependant pas coupée de toute influence extérieure : ainsi que le montrent Hippocrate (environ 460 à 360 avant J.C.) et Vitruve (environ 80 avant J.C. à 20)[3], l'espace de la ville doit pouvoir gérer les influences climatiques favorables (ensoleillement, circulation de l'air) comme néfastes (vents dominants, humidité) pour leurs habitants.

3 Dont on peut lire deux extraits importants en annexe III.1. et III.2., nous y reviendrons.

c. Moyen Âge

Notre prochaine étape nous mène au cœur de la France médiévale et chrétienne. Le premier aspect que nous souhaitons aborder est le débat qui porte sur l'analyse du message catholique, porté à l'époque médiévale. En effet, ce serait la construction progressive d'une « mentalité judéo-chrétienne » qui serait à l'origine des catastrophes environnementales actuelles ; c'est la thèse soutenue dans les années 1960 par Lynn White (*in* Bourg et *al.*, 2014). Très vite, de nombreux auteurs dénoncent cette lecture de l'œuvre biblique. Pour Jean Bastaire comme pour Jean-Pierre Maréchal, cette « mentalité judéo-chrétienne » n'existerait pas. L'alliance originelle que passe Dieu avec l'ensemble du cosmos (Maréchal, 2006), le régime alimentaire originel sans production de sang pour toutes les créatures (Bastaire, 2005 ; Maréchal, 2006), ou encore la dénonciation de la montée d'un dualisme gnostique chair/esprit, qui dévalorise l'œuvre naturelle, et la « désacralisation » nécessaire au développement de la pensée scientifique qui a de fait conduit à une « désanctification » du monde (Bastaire, 2005) sont autant d'arguments développés par ces auteurs pour remettre en cause la thèse de Lynn White. Si cette « désanctification » du monde, reniant tout principe transcendantal, a bien conduit à la réification de la nature, tout ceci n'est pas la conséquence de la Bible. En effet, John Baird Callicott (2011) rappelle que le message biblique, et notamment celui contenu dans la Genèse, peut être interprété de trois manières différentes :

- une interprétation despotique, où l'homme doit régner en maître sur les éléments de la nature ;
- une interprétation de l'intendance, où l'homme serait chargé d'entretenir et de garder la nature, avec une attitude « responsable mais utilitariste, bienveillante mais autoritaire » (*ibid.*, p. 49) ;
- une interprétation citoyenne, où Dieu aurait créé des animaux semblables à l'homme pour lui tenir compagnie, ayant tous ainsi la même valeur originelle.

Mais cet état d'égalité aurait été brisé lors du péché originel, qui aurait mis Dieu en colère. L'homme a goûté à l'arbre de la connaissance du bien et du mal, valeurs qui s'établissent en fonction de lui, pour lui. C'est donc le péché d'anthropocentrisme qui aurait fâché Dieu ; car celui-ci savait que cela pousserait l'humain à vouloir maîtriser, voire tyranniser, les éléments naturels.

※※※※※

Spatialement, c'est peut-être la figure du jardin qui peut nous permettre d'appréhender de façon complémentaire la question environnementale à l'époque médiévale. La ville médiévale accueille quelques espaces de nature, qui peuvent être

assimilés à des parcs ou à des jardins, et qui sont souvent situés sur les terres du clergé. Ils ont principalement quatre caractéristiques (Sennett, 2002) :

- ils possèdent toujours trois éléments structurants qui favorisent l'introspection, la tonnelle, le labyrinthe et le bassin ;
- le travail de la terre qu'ils nécessitent est un moyen de retrouver une dignité humaine sur terre et se présente presque comme une discipline spirituelle ;
- ils cherchent à faire revivre l'état de grâce avant l'exil de l'Éden ;
- et ils sont ainsi divisés en cinq parties, qui en rappellent les différentes étapes (le monde, le purgatoire, l'enfer, le paradis et le *paradicus claustrasis*).

L'altérité de la « nature » est ainsi tiraillée entre deux valeurs qu'elle véhicule. La première, négative, l'est à travers une condition matérielle à délaisser au profit d'une quête plus spirituelle, relevant du monde de l'après, et la seconde, plus positive, est celle de la volonté de recréer et de retrouver, à travers des espaces terrestres, les conditions originelles de l'Éden. Mais le Moyen Âge est aussi une période troublée, au cours de laquelle les aléas des forces naturelles (comme le climat rigoureux ou les principes de notre fonctionnement biologiques non-maîtrisés) entraînent des dévastations récurrentes de population par la famine ou la peste.

d. Renaissance et cartésianisme

Vient la période de la Renaissance – de notre civilisation antique. Dans le domaine des sciences, Nicolas Copernic (1473-1543), Galileo Galilei (1564-1642) et William Harvey (1578-1657) reconfigurent les paradigmes en vigueur depuis l'Antiquité en astronomie et en médecine. Le processus de construction scientifique médiatise toujours plus l'œil du chercheur, de même que la découverte de la perspective par Filippo Brunelleschi en 1413 objective l'œil du peintre et de l'architecte.

Trois peintures représentant des cités idéales marquent cet effacement de l'humain de « son » environnement de vie : ce sont les panneaux de Baltimore, Berlin et Urbino. Dans ces peintures, la ville est devenue un espace artificiel, fondé sur des règles géométriques, qui laissent peu de place à l'organique, au vivant. Cette tendance, qui s'affirme au travers de ces projets de cités idéales et des utopies, participe également de la construction de notre rapport à la question environnementale. Depuis son émergence, la ville a toujours été plus ou moins pensée dans un rapport de rupture par rapport à la nature, de domination vis-à-vis, voire d'abstraction totale du milieu naturel sur lequel elle prend place ; notamment par l'usage de la géométrie et de la grille. Mais que ce soit au sein des premières cités moyen-orientales, égyptiennes, grecques et romaines, l'enjeu

est moins l'annihilation d'une nature nourricière que l'installation d'une relation symbolique entre l'ordre terrestre et humain, et l'ordre cosmique et/ou divin – parfois l'affirmation de l'autorité d'un peuple conquérant, comme c'est le cas des camps romains. La Renaissance voit donc naître le genre littéraire de l'utopie ainsi que de nombreux projets de cités idéales. Ces genres sont intéressants à analyser pour ce qu'ils nous disent du rapport d'une société à l'espace et au temps.

Les utopies et cités idéales de la Renaissance sont avant tout marquées par la conquête de « nouveaux mondes ». « Même si les Européens projettent leurs anciens mythes sur les Amériques, le terme même de Nouveau Monde révèle bien qu'ils perçoivent celles-ci comme une terre où le passage du temps peut être interrompu, une tabula rasa sur laquelle il sera désormais possible de satisfaire des désirs utopiques » (Eaton, 2001, p. 78) : le nouveau monde devient une parenthèse, un espace-temps qui permet d'imaginer un nouvel idéal, y compris spatial. Celui-ci, fondé sur un espace vierge, pourra alors se réaliser à travers un plan en damier qui rend l'espace définitivement isotrope. Ainsi, le contrôle de l'espace, y compris social, s'effectue par la neutralisation, et non par la signification (Sennett, 2009).

Au-delà de cette quête d'un ailleurs[4], la Renaissance est aussi le temps de l'élaboration de cités idéales, comme démarche intellectuelle toujours plus abstraite d'un territoire concret. Au-delà de la peinture, de nombreux architectes vont travailler sur des projets de villes idéales ou de villes-modèles : le contexte est non seulement mis de côté, mais la nature va devenir un élément à dompter. De plus, c'est à cette période que s'affirme la tension entre subjectivité (par le développement de l'homme en tant qu'individu) et objectivité (avec le développement des outils de mesure et d'imprimerie) et que se modifie la pratique de l'architecte : on passe des bâtisseurs pragmatiques du Moyen Âge à l'architecte intellectuel de la Renaissance. Celui-ci a alors en charge de mettre en adéquation la cité de l'homme avec le cosmos, en lui appliquant les principes mathématiques dont il pense que le cosmos dépend. De plus, les architectes « établissent des analogies entre l'agencement de la cité et le microcosme d'une part (la tête représentant le centre de direction, les artères les rues, etc.), le macrocosme d'autre part (la piazza centrale figurant le soleil, les rues rayonnantes ses rayons, etc.) » (Eaton, 2001, p. 48-49). Se joue à cette période un changement d'importance dans notre rapport à l'environnement.

4 Cette relation à « l'ailleurs » a sans doute conduit à l'émergence de l'utopie, dont les récits de voyages constitueront la matière première : « C'est vraisemblablement parce que le monde n'était pas encore totalement connu et que chaque île, chaque bras de mer, chaque rivière, chaque côte, chaque continent n'étaient pas encore nommés que Thomas More invente l'Utopie […]. Les récits de voyages fournissent une documentation exotique pas toujours vérifiée, mais peu importe, l'essentiel est de déclencher la curiosité du lecteur » (Paquot, 2016-b, p. 2).

> Par-dessus tout, l'espace urbain – qui n'est plus simplement une composante de l'environnement auquel l'individu est soumis – se voit rationalisé : l'esprit humain impose sa supériorité aussi bien vis-à-vis des contraintes initiales de la nature que par rapport aux spécificités locales du contexte, désormais négligeables. La cité idéale est une ville imaginée dans l'absolu avec l'objectif d'accueillir le mieux possible – selon les critères de son inventeur – la société à laquelle celui-ci aspire (Eaton, 2001, p. 50).

Ainsi, des projets de villes idéales portés par Leonardo da Vinci (Vercelloni, 1996) – où il imagine des procédés techniques urbains, qui permettent de rendre plus sûr et plus facile le rapport de l'eau à la ville – à *L'Utopie* de Thomas More (1516) – où les cinquante-quatre villes présentes sur l'île sont autonomes, bâties sur le même plan – l'espace de la ville est désormais pensé en totale rupture avec l'espace naturel, dont elle continue de tenter de dompter les aléas qui la frappent régulièrement (inondations, séismes, épidémies, etc.).

※※※※※

Le XVII^{e} siècle tient une place singulière dans cet exposé, puisqu'il s'agit du siècle de René Descartes (1596-1650). Or, comme nous le verrons tout au long de cette recherche, ce philosophe français marque aujourd'hui encore profondément les esprits : selon de nombreux ouvrages et de nombreux praticiens interrogés, la France serait profondément pétrie de ses principes. Ceci n'est du reste pas toujours présenté comme un élément positif. En cela, il s'agit de s'interroger sur les éventuels faux procès dont il pourrait être victime. C'est pourquoi, nous avons choisi d'aborder brièvement trois controverses récurrentes[5].

La première controverse est celle de l'opposition entre rationalité et sensibilité. En effet, son *Discours de la méthode* (1637) prône une posture rationnelle, c'est-à-dire fondée sur la raison, pour appréhender les phénomènes du monde. Au-delà de la critique de la faible fiabilité de nos sens, il met surtout en avant dans *Le Monde* (1633) le fait qu'un phénomène est non seulement perçu par nos sens, analysé par notre raison, mais également traduit en mots, qui peuvent alors connoter des significations pouvant influencer nos futures analyses. Au-delà de la critique de l'appréhension sensitive du monde, c'est aussi et surtout contre le cheminement tortueux que ces données prennent une fois arrivées dans le siège de notre pensée que René Descartes nous met en garde.

---

5 Bien entendu, il s'agit de montrer que la pensée de René Descartes dépasse ce qui en a été dit par la suite : elle est plus que le cartésianisme, notamment en ce qui concerne son appréhension de la « nature » (Bourg et *al.*, 2015). « D'une certain façon, la morale cartésienne n'a pas d'autre but que de cultiver avec adresse et sympathie la nature de l'homme, on pourrait même voir en elle aujourd'hui une pensée écologique de la nature humaine » (Pierre Guénancia *in ibid.*, p. 275).

La deuxième controverse est celle de la division entre le corps et l'esprit. S'il est vrai que celle-ci fonde sa méthode et son principe du *cogito*, il n'en reste pas moins que cette théorie doit être nuancée, comme le fait du reste René Descartes lui-même dans *Méditation* (1641) : « [l]a nature m'enseigne […] par ces sentiments de douleur, de faim, de soif, etc., que je ne suis pas seulement logé dans mon corps, ainsi qu'un pilote en son navire, mais outre cela, que je lui suis conjoint très étroitement et tellement confondu et mêlé, que je compose comme un seul tout avec lui » (*in* Descartes, 2000, p. 176). De même, s'il compare le corps à une machine, il limite cette comparaison à la forte imbrication de ses parties, et à la complexité du système qui la gère.

La troisième et dernière controverse est celle qui a pris le plus d'ampleur depuis les années 1960 : il s'agit de celle qui rend René Descartes responsable de la crise environnementale, par le rapport à la nature qu'il aurait induite aujourd'hui. Il nous semble que la simple remise en contexte de cette phrase si souvent citée, permettra d'en donner une lecture très nuancée, voire toute différente, ainsi que le montre l'analyse de texte proposée par Catherine et Raphaël Larrère (2009).

> Car elles [les notions générales de la physique qu'il a acquises] m'ont fait voir qu'il est possible de parvenir à des connaissances qui soient fort utiles à la vie, et qu'au lieu de cette philosophie spéculative, qu'on enseigne dans les écoles, on en peut trouver une pratique, par laquelle connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature. Ce qui n'est pas seulement à désirer pour l'invention d'une infinité d'artifices, qui feraient qu'on jouirait, sans aucune peine, des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent, mais principalement aussi pour la conservation de la santé, laquelle est sans doute le premier bien et le fondement de tous les autres biens de cette vie (Descartes, 2000, p. 98-99).

Par ailleurs, rappelons que « l'une des originalités de la pensée cartésienne est de comprendre sous un même concept l'espace du physicien et celui du mathématicien, et par là même de transformer, sinon d'abolir, l'opposition entre abstrait idéal et le concret réel » (De Buzon, 2009, p. 81). Il semble définitivement exister une certaine différence entre la pensée formulée par René Descartes et les quelques citations et principes raccourcis qui lui sont systématiquement associés. Il semble important de remettre sa pensée dans le contexte actuel, peut-être pour poser la question suivante : à l'heure où la responsabilité de la crise environnementale se fait de plus en plus lourde, le philosophe n'est-il pas devenu un bouc-émissaire, nous permettant de nous décharger de notre responsabilité ? Quoi qu'il en soit, il nous semblait nécessaire de revenir sur cette

référence philosophique pour deux raisons, d'une part du fait de son importante postérité, et d'autre part parce que l'époque « scientiste » que nous connaissons trouve en lui un père fondateur légitime.

e. Siècle des Lumières

Notre dernière étape de l'histoire qui retrace l'origine de la question environnementale est le XVIII[e] siècle, celui des Lumières, de la Révolution Française, et véritable terreau de la Révolution Industrielle. Les histoires classiques de la pensée écologique mettent souvent en avant cette période comme celle de l'émergence du romantisme. Jean-Jacques Rousseau est l'un des précurseurs de ce courant à la fois intellectuel et artistique, car « [s]es textes laissent transparaître une exhalation du milieu naturel comme lieu de repos et de calme, contrastant avec une autre vision, dominante à l'époque, mêlant parfois volonté d'exploitation et sentiments de terreur » (Bourg et *al.*, 2014, p. 20). C'est plutôt cette seconde vision qui va s'exprimer dans le cadre spatial au cours du XVIII[e] siècle. L'altérité à l'environnement au cours de ce siècle se construit dans un rapport admiratif aux lois mathématiques qui incarnent alors la Nature, qui n'est désormais plus organique mais géométrique. Cependant, l'espace reste un facteur d'influence sur les hommes : par exemple, Claude Nicolas Ledoux (1736-1806) – connu notamment pour son projet des Salines royales d'Arc-et-Senans sur plan semi-circulaire qu'il réalise alors qu'il est Inspecteur général des salines de l'Est – est persuadé que l'architecture peut transformer l'humanité, en redonnant une place bien définie à chaque groupe social, dans une harmonie retrouvée (Eaton, 2001).

C. Révolution Industrielle et naissance de l'écologie

La deuxième grande phase que nous avons identifiée dans cette histoire de la question environnementale est celle du XIX[e] siècle, avec l'affirmation du productivisme et la naissance d'une discipline désormais incontournable : l'écologie. Ce XIX[e] siècle commence avec la prise de conscience d'un corps qui sent et ressent avec la diffusion du romantisme dans tous les arts. Ce prérequis sera nécessaire à l'appréhension d'une nature belle et sauvage. C'est notamment la vision que nous livre Henry David Thoreau (1817-1862), à travers le récit de son expérience à Walden. Mais s'il reconnaît l'esthétisme d'une nature sauvage, il songe aux désastres que lui font subir les humains, ainsi que le montre cet extrait.

> [A]vec quelle rudesse et quelle brutalité traitons-nous la nature ! Ne pourrions-nous pas la travailler avec moins de négligence ? […] Ne pouvons-nous faire plus

> que couper et tailler la forêt, ne pouvons-nous contribuer à son économie intérieure, aider la circulation de la sève ? Mais nous travaillons aujourd'hui de façon superficielle et violente. Nous n'imaginons pas tout ce qui pourrait être fait pour améliorer notre relation à la nature animée, ni tous les bienfaits que nous pourrions en tirer (*in* Bourg et *al.*, 2014, p. 30-31).

Ce siècle voit également se développer la géographie botanique, parallèlement aux travaux de Charles Darwin (1809-1882). C'est le terme de biosphère[6] qui va progressivement émerger pour désigner « l'unité du monde vivant fondée sur une origine et une histoire communes. Mais la solidarité planétaire des espèces animales et végétales est un principe » (Drouin, 1993, p. 84-85). Ainsi, l'écologie va s'attacher à identifier de petits systèmes, avec peu d'espèces en jeu, pour pouvoir les appréhender dans leur globalité. Il faudra attendre 1979 pour voir réapparaître ce souhait de comprendre et de lire la Terre comme une totalité avec la première publication de *La terre est un être vivant*, par James Lovelock. Ce mouvement de connaissance qui va identifier et analyser les relations entre les espèces, ainsi que des espèces à leur milieu, va être couronné par l'émergence du terme d'écologie, grâce à Ernst Haeckel (1834-1919).

Dans la deuxième moitié du XIX^e^ siècle, se formalise également une prise de conscience des impacts de l'humain sur le monde qui l'entoure ; un mouvement scientifique entamé par George Perkins Marsh (1801-1882) avec la parution en 1864 de *Man and Nature, or Physial Geography as Modified by Human Action* (« L'Homme et la Nature, ou la géographie physique telle que modifiée par l'action de l'homme ») donnera des bases aux mouvements politiques écologistes du XX^e^ siècle, et connaît surtout dès sa première parution un franc succès. Cet homme inconnu au parcours singulier, d'éleveur à ambassadeur en Europe (Thierry Paquot in Bourg et *al.*, 2015, p. 626), « élabore la première géographie de l'Amérique en postulant que si les hommes font le territoire, ils en détruisent aussi les paysages, les ressources, les richesses » (Thierry Paquot *in* Mumford, 2015). Ce texte conclut finalement que « l'homme est un agent perturbateur partout. Où qu'il aille, les harmonies de la nature deviennent discordantes » (George Perkins Marsh *in* Bourg et *al.*, 2014, p. 73).

---

6 Le terme qui apparaît au début du XIX^e^ siècle, pour être introduit dans le monde scientifique par le géologue viennois Eduard Suess en 1875. Il aura une résonance particulière dans le monde francophone, rencontrant des penseurs tels Pierre Teilhard de Chardin. Le terme d'écosystème n'est utilisé qu'à partir de 1935, et en dérive, puisqu'il renvoie à l'idée d'un fragment de cette biosphère, qui désigne désormais « l'écosystème total, c'est-à-dire le plus au niveau de complexité dans la hiérarchie de l'organisation biologique considérée du point de vue écologique et donc aussi géochimique » (Jacques Grinewald *in* Bourg et *al.*, 2015, p. 95). La biosphère fait écho à l'idée qui s'impose depuis peu, celle de la « coévolution entre le vivant, le climat et l'histoire de la Terre » (*ibid.*, p. 96).

Non content de dévaster la nature, en en perturbant ses « harmonies », l'humain cause aussi du tort à sa propre espèce, puisque les activités industrielles provoquent d'importantes pollutions de son milieu de vie : les habitats urbains qui manquent suite à un exode rural conséquent et ceux qui existent sont d'une insalubrité déplorable. L'hygiénisme constitue en ce sens l'une des facettes de cette question environnementale.

Les problématiques sanitaires commenceront à être abordées à la fin du XIX[e] siècle avec les cités ouvrières, issues d'opérations paternalistes qui se fondent sur des idéaux tant hygiénistes que communautaires. Le but de ces patrons, dont fait partie André Godin qui sera à l'initiative du Familistère de Guise[7], est triple :

- répondre à un besoin en logements – notamment à proximité des usines – auquel l'État français ne sait pas encore, ni si, ni comment il doit répondre ;
- construire des logements sains et de qualité, pour donner les meilleures conditions de vie à leurs ouvriers ;
- construire des logements qui favorisent une vie en communauté importante pour améliorer le cadre de vie des ouvriers (les enjeux secondaires de l'efficacité des ouvriers et de leur surveillance permanente constituent le revers de la médaille de ce type d'opération souvent dénoncé).

À l'échelle de la ville, la prise en compte de la question de l'impact des pollutions industrielles puis automobiles est plus longue et difficile. Dès les années 1880 pourtant, Londres connaît de graves problèmes de *smog*, alors que le terme de pollution n'est que très rarement employé en France avant les années 1920. La pollution de l'air, c'est d'abord la prise en compte d'une gêne par rapport à la fumée, à l'origine évaluée par une échelle colorimétrique : la relation aux conséquences sanitaires est plus difficile à établir que pour la pollution de l'eau. Du reste, au moment de la deuxième Guerre Mondiale en France, « l'appréhension de la dangerosité du problème est donc complexe, en l'absence de connaissances scientifiques solides […]. Le contraste est fort avec d'autres pays, comme le Royaume-Uni, où l'on pratique déjà couramment des mesures régulières de la pollution par le dioxyde de soufre » (Frioux, 2015, p. 135). Le vrai tournant de la prise en compte publique de ce problème vient du *Great Smog* de 1952 à Londres, qui fera entre 4 000 et 12 000 morts en une semaine.

Pour terminer, n'oublions pas que le XIX[e] siècle est celui des missions jésuites en Asie, et notamment en Chine. Ces missions permettront de commencer à découvrir un continent sous un aspect plus anthropologique qu'auparavant. Ainsi que nous le verrons au cours du chapitre 7, c'est en 1873 que paraît l'ouvrage d'Ernest John Eitel (1838-

7 Pour plus de précisions quant à cette opération ainsi que d'autres expériences paternalistes, voir Paquot, 2007-b ; Stébé, 2011.

1908) sur le fengshui : cet ouvrage que l'on pourrait presque qualifier d' « enquête ethnographique » est la première qui fera connaître cette pratique traditionnelle du monde occidental. Cette connaissance de l' « Orient » se poursuivra au début du XX^e^ siècle. Cette période est marquée par les premiers travaux de l'École Française d'Extrême-Orient (ÉFEO), qui ouvre en 1898. Elle vise à la connaissance de l'ensemble du continent asiatique. Pour ce qui nous concerne, elle va faire naître de nombreux indianistes français de renom, qui permettront, par la traduction de textes anciens notamment en sanskrit, de mieux connaître la culture traditionnelle indienne : Louis Renou (1886-1966), Alain Daniélou (1907-1994), Jean Filliozat (1906-1982), ou encore Charles Malamoud (né en 1929), dont nous reparlerons au cours du chapitre 8.

5.2. De l'écologie scientifique à l'écologie politique

A. Une prise de conscience au début du XX^e^ siècle

Ainsi que le montre la sélection des textes par Dominique Bourg et Augustin Fragnière (2014), la première moitié du XX^e^ siècle est la période d'une affirmation scientifique de la prise de conscience des désastres désormais « écologiques » causés par l'humain. On ne déplore plus seulement les conséquences des activités humaines, mais également les outils employés : il commence en effet à se développer une critique des techniques, utilisées sans véritable recul[8]. Cette crainte va malheureusement se muter en 1945 en un véritable traumatisme, ainsi que le traduit par exemple Lewis Mumford : « [c]onsidérez la Bombe telle qu'elle se présente véritablement : la visible insanité d'une civilisation qui a cessé de respecter la vie et d'obéir aux lois naturelles » (*in* Paquot, 2015-b, p. 68). Et en effet, il semble que la question environnementale ait pris, en 1945, un tournant radical : elle ne se posera plus jamais dans les mêmes termes puisque désormais, l'humain est en capacité technologique non seulement de détruire complètement son espèce, mais avec elle la Terre. En attendant, on voit émerger en Europe quelques lois de protection de la nature, souvent sectorisées en étant par exemple destinées à une seule espèce, mais parfois aussi plus globales : le prototype du premier Parc National est créé en France en 1913.

8 Cette critique de la technologie, ou plutôt la mise en garde contre une société qui emploierait toujours plus de technologies sans en mesurer auparavant les effets néfastes potentiels, émerge au XX^e^ siècle, ainsi que le révèlent les textes choisis par la collection *Les précurseurs de la décroissance*, publiée aux éditions du Passager clandestin. Cette critique n'est ni unanime, ni un refus total du progrès, mais une prise de distance réflexive face à l'utilisation toujours plus massive de technologies considérées comme toujours moins maîtrisables.

Parallèlement à ce mouvement de critique de la vague technologique, qui enfle depuis la fin XVIII[e] siècle, c'est l'avènement de la modernité. En architecture comme en urbanisme, ce mouvement sera bien entendu représenté par Le Corbusier. Alors même que la ville se voit traversée d'automobiles de plus en plus nombreuses, les modernistes leur font une place toujours plus grande pour libérer en hauteur des logements qui respecteront la doctrine de la Charte d'Athènes de 1941[9] : air pur (ce qui est possible en hauteur, alors que la pollution des voitures reste proche du sol), soleil (accessible par de larges ouvertures en façade, non masquées par des vis-à-vis pénalisants) et verdure (avec la vue imprenable sur d'immenses parcs, dont la présence est possible grâce à la libération de l'emprise au sol permise par les tours d'habitation). Ainsi, le rapport aux éléments naturels (climatiques et organiques) fait partie du discours moderniste – du reste toujours critique face l'insalubrité inacceptable des centres-villes –, mais ce rapport est presque de nature intellectuelle, ou en tout cas médiatisé, et certainement hors-sol. Ainsi que le montrent les plans de Berlin et de Paris, réalisés respectivement par Ludwig Hilberseimer et Le Corbusier, le contexte tant naturel (le sol) qu'anthropisé (le centre historique) est remis en question par une architecture et un urbanisme dans lesquels l'échelle humaine est difficile à percevoir (Eaton, 2001)[10].

B. Le sursaut « alternatif » des années 1960

Alors que les décennies 1960 et 1970 constituent l'apogée de notre civilisation industrielle, des voix de plus en plus nombreuses se font entendre – et plus uniquement depuis la sphère scientifique – pour dénoncer l'impact qui n'est plus seulement moralement condamnable mais surtout dangereux pour l'avenir même de l'humanité. Les discours s'intéressent particulièrement aux questions de l'épuisement des ressources naturelles et aux problèmes d'inégalité d'accès et de partage de ces ressources (Bourg et *al.*, 2014) : les revendications commencent à franchir la sphère scientifique vers la sphère politique. Il semble désormais acquis que les problèmes que l'humanité s'est créée ne se régleront pas à l'échelle des écosystèmes, mais bien à l'échelle de la planète, sur des plans tant économiques et politiques, que technologiques et scientifiques. C'est dans ce contexte qu'émerge l'hypothèse Gaïa, à savoir l'idée que « la biosphère est une entité autorégulatrice dotée de la capacité de préserver la santé de notre planète en contrôlant l'environnement chimique et physique » (Lovelock, 2010, p. 19).

9 Le Corbusier est à l'origine de la formation et de la rencontre régulière d'un groupe d'architectes lors de CIAM (Congrès Internationaux d'Architecture Moderne), groupe qui se réunira dix fois entre 1928 et 1959. Le Corbusier rédige un ouvrage intitulé *Charte d'Athènes*, qui reprend les conclusions de ce groupe lors de leur quatrième congrès qui eut lieu à Athènes en 1933.

10 Pour une vue globale de l'histoire de l'architecture du XX[e] siècle ; voir Curtis, 2006 et Collins, 2009.

C'est cette même démarche holiste qui va marquer le courant de pensée de la contre-culture américaine[11], qui va participer à l'émergence de mouvements alternatifs et *New-Age* (Bishop, 2004). Les notions de santé[12], de bien-être ou encore de développement ou d'épanouissement personnel y prennent une place prépondérante. Le rapport à l'altérité que constitue la nature se fait plus spirituel et plus conscient des impacts de l'humain. Le souhait d'une relation renouvelée à la nature serait aussi l'occasion de fonder un nouvel ordre social : les rapports entre les humains seraient à l'image de ceux qu'ils entretiendraient avec la nature, plus égalitaires et plus harmonieux. Cette vision est dépeinte entre autres éléments l'*Ecotopia* d'Ernest Callenbach, parue en 1975. Cette société égalitaire, aux besoins plus restreints et respectueuse de la nature que l'auteur propose, ne restera pas un monde utopique.

En effet, cette période est aussi celle des expérimentations communautaires, qui donneront par la suite de l'élan aux écoquartiers. C'est l'histoire que nous raconte Vincent Renauld (2014). À partir de la fin des années 1960 émergent des communautés autogérées, issues de la contre-culture des métropoles occidentales, pour prendre place en zone rurale ou sur des friches industrielles ou militaires en milieu urbain : on peut par exemple citer les cas de Findhorn en Écosse, Yhteiskyla en Finlande, Kreuzberg et son îlot 103 à Berlin Ouest ou encore Christiana à Copenhague, fondée en 1971 et dont la charte prône « l'autogestion, la responsabilité individuelle du bien-être de la communauté et un mode de vie écologique respectueux de la biosphère » (Renauld, 2014, p. 25). Ces exemples peuvent être considérés comme des « proto-quartiers durables » (Souami, 2011). Le dernier exemple issu de « militants écologistes et mal logés » (Renauld, 2014, p. 25) est celui du quartier Vauban à Freibourg-im-Breisgau, au début des années 1990, qui marque la transition entre ces mouvements populaires et leur institutionnalisation progressive, sous la forme des écoquartiers. En effet, celle-ci passe par des actions menées par des groupements qui vont être amenés à travailler avec la fonction publique : c'est le cas des collectifs tels que celui de la *Selbstorganisierte Unabhängige SiedlungsInitiative* [13] (SUSI) à l'origine du quartier Vauban, ou de celui qui a mis sur pied l'écoquartier EVA à Lanxmeer (Pays-Bas). Ceux-ci constituent des « prototypes de quartiers durables » (Souami, 2011).

---

11 Elle fut « dans le meilleur des cas, l'une des matrices de la culture de la simplicité volontaire, de la culture d'une écologie socialement engagée, de la culture d'un écosocialisme qui estime que les droits de la personne sont organiquement liés aux droits de la planète » (Taleb, 2015, p. 27).

12 Rappelons avec Vincent Renauld (2014) que ces deux décennies connaissent des catastrophes écologiques liées aux pesticides, explosions de raffineries et marées noires. Cette crainte pour la santé, face à la non-maîtrise des technologies humaines se renforcera avec le mouvement anti-nucléaire, à qui la catastrophe de Tchernobyl de 1986 donnera une certaine légitimité.

13 « Initiative d'habitation auto-organisée et indépendante ».

Ces deux décennies sont également celles des prémices du développement durable. En 1968, c'est la création du Club de Rome, un groupe de réflexion composé de scientifiques, industriels et fonctionnaires de 52 pays chargé de réfléchir à la question environnementale, sous tous ses aspects. Il commande en 1972 le célèbre rapport qui sera intitulé *The limits to growth* (« Halte à la croissance »), rédigé notamment par le physicien américain Dennis Meadows[14]. Celui-ci prédit un effondrement de la croissance économique et démographique si rien n'est fait dès maintenant pour limiter la consommation des ressources et la production des pollutions et déchets. Cette même année est créé le Programme des Nations Unies pour l'Environnement (PNUE), où le terme de développement durable apparaît déjà.

C. Du développement durable au GIEC

Les rencontres de niveau mondial se multiplient à partir des années 1980, notamment après la parution du Rapport Brundtland en 1987. Les Sommets de la Terre sont des rencontres internationales décennales, qui traduisent une première prise de conscience de la globalité des problématiques environnementales. La première a eu lieu en 1972 à Stockholm, celle de Rio de Janeiro en 1992 a donné naissance à l'Agenda 21, celle de Johannesbourg en 2002 s'est évertuée à traiter de l'ensemble des problématiques du développement durable, tel qu'il a été défini par l'ONU[15]. Il existe aussi des rencontres plus spécialisées, sur les questions climatiques et de la ville et du logement.

Sur le climat d'abord. Son histoire est longue puisque la première description de l'effet de serre date de 1827 et que l'Organisation Météorologique Internationale (OMI), qui réalise des mesures standardisées et uniformisées est en place depuis 1873[16]. Une première rencontre internationale a eu lieu en 1979 sur la question climatique. Le Groupe d'Experts Intergouvernemental sur l'Évolution du Climat (GIEC) naît en 1988 et publie son premier rapport en 1990. La première conférence sur le climat (COP), une rencontre internationale annuelle, a eu lieu en 1995 à Berlin. Ce processus a permis de construire le protocole de Kyoto, à l'impact limité, qui n'a d'ailleurs pas pu continuer à être appliqué entre 2012 et 2020, suite à l'échec de la COP15 à Copenhague. La COP21, bien que sans présenter de mesures contraignantes, se présente comme la

14 Ainsi que son épouse Donnella Meadows, Jørgen Randers et William Behrens III ; ce rapport ne fait pas l'unanimité au sein des écologistes – dans la forme et dans le fond, en prônant une stagnation de la production indistrielle –, notamment chez ceux que l'on nomme les « objecteurs de croissance ».

15 Nous ne revenons pas ici sur le débat autour de la notion de développement, qui ne remet pas en cause le modèle économique capitaliste, proposant une seule voie de « progrès ».

16 Notons à ce propos que l'année 2015 a été déclarée comme la plus chaude que le monde ait connu depuis la création de ces relevés systématiques.

première rencontre internationale ayant donné lieu à un accord de la part de 195 délégations sur la volonté de limiter l'augmentation de la température moyenne de la planète à 2°C. Entré en vigueur officiellement depuis le vendredi 4 novembre 2016, les conditions de la mise en place de cet accord sont le sujet de la COP22 de Marrakech[17].

Dans le domaine de la ville et du logement, les conférences de l'Organisation des Nations Unies (ONU) Habitat I (Vancouver, 1976), Habitat II (Istanbul, 1996) et Habitat III (Quito, en octobre 2016) permettent de définir les grandes problématiques et les grandes orientations à prendre au niveau mondial, aujourd'hui particulièrement dans le cadre d'un développement urbain durable. « Penser global, agir local » n'est pas seulement un principe mais une nécessité. C'est ainsi que se développent de très nombreuses organisations et d'importants réseaux de villes, qui permettent de répondre plus localement aux grands enjeux définis internationalement. En 1994 avait lieu la première conférence européenne sur les villes durables qui donnait naissance à la Charte d'Aalborg et aux Agendas 21 locaux (dont la déclinaison française est le Comité 21). La dernière en date a eu lieu au mois d'avril 2016 à Bilbao, toujours sous l'égide de l'ICLEI[18].

Au tournant du XXI^{e} siècle, les rencontres internationales et régionales se sont multipliées, sans pour autant parvenir à des accords contraignants importants, dans aucun des domaines concernés par le développement durable. Bien que les décisions prises par l'ONU soient juridiquement contraignantes pour leurs membres, l'absence de sanction en cas de non-respect des textes, comme c'est le cas pour les accords de la COP21, rend la mise en œuvre des accords difficile. Depuis le Rapport Meadows en 1972 jusqu'au dernier rapport du GIEC en 2014, si la question environnementale est devenue une question politique, elle n'a encore malheureusement pas réellement infléchi les pratiques humaines.

À l'échelle de la ville néanmoins, les écoquartiers de type intermédiaire évoqués précédemment – entre engagement citoyen et institutionnalisation – sont devenus les précurseurs d'opérations à grande visibilité qui ont fleuri à la fin des années 1990 dans les pays du Nord de l'Europe, tels que BO01 à Malmö et Hammarby à Stockholm, en Suède. Ces opérations très médiatisées, notamment du fait de l'intervention de grands noms de l'architecture internationale tels que Santiago Calatrava et sa tour emblème de BO01, deviennent des « laboratoires expérimentaux pour des innovations alors en vogue » (Renauld, 2014, p. 31). Contrairement aux deux premières phases de l'histoire des écoquartiers, ceux-ci se placent « dans une logique d'intégration progressive des préceptes de la ville durable au sein des modes de production habituels de l'urbain »

17 Dont nous ne tiendrons pas compte des résultats ici.

18 *International Council for Local Environmental Initiatives.*

(*ibid.,* p. 31). L'histoire des écoquartiers révèle une progressive inversion des injonctions écologiques, à l'origine *bottom-up*. Les écoquartiers français, objets d'un concours national depuis 2009 dont la ZAC de Bonne à Grenoble a été le premier primé, révèlent une volonté de l'État de généraliser les principes durables à toute la production urbaine et architecturale. Ceux-ci constituent désormais des « quartiers types » (Souami, 2011). Ce qui ne va pas sans poser certaines difficultés car « la chaîne classique d'acteurs qui met aujourd'hui en œuvre ces nouveaux quartiers fait face à un manque de pratiques sociales adaptées, que ce soit chez les professionnels qui doivent mettre en œuvre puis entretenir les nouveaux aménagements et bâtiments, ou chez les habitants qui commencent à les utiliser quotidiennement » (Renauld, 2014, p. 34).

※※※※※

La question environnementale s'est désormais complètement redéfinie, passant de l'appréhension de notre rapport au monde non-humain, à la maîtrise de nos actions, qui sont préjudiciables tant à ce monde non-humain qu'à la survie de l'humanité. À l'heure du réchauffement climatique global et des pollutions nucléaires, la nature préservée existe-t-elle encore, ou n'a-t-elle jamais réellement existé ? La nature est sans doute plus que jamais à appréhender dans une globalité, à la fois d'objets et de mécanismes qui luttent pour un retour à l'équilibre : voilà sans doute l'apprentissage de l'enjeu climatique. Si les mécanismes en jeu sont de nature physico-chimique, le problème est avant tout de portée socio-économique globale, ce qui rend toujours plus difficiles les prises de décision. Ainsi, les deux risques majeurs liés au réchauffement climatique en marche sont l'extension de l'ère de certaines maladies et les événements météorologiques extrêmes, parallèlement à la montée du niveau de la mer qui sera progressif mais de plus en plus rapide ; et ceci sans compter les impacts importants sur les productions agricoles (et de fait sur la nutrition) ; en particulier quand celle-ci est majoritairement tournée vers un seul aliment (Monléon, 2008). De façon plus générale, ce risque fait peser des menaces sur l'équilibre politique mondial, notamment dans la mesure où il existe une injustice climatique forte : les moins touchés par les phénomènes extrêmes sont ceux qui seraient le mieux à même de s'y préparer (Monléon, 2008). Mais il s'agit de faire de véritable choix de société, des choix sur la façon dont nous souhaitons vivre aujourd'hui et demain, en sachant que toutes les prévisions que nous pourrons faire restent pour beaucoup dépendantes des conséquences imprévues de la fonte des calottes polaires et les rétroactions importantes ; telles que le dégagement de méthane et/ou de CO2 du pergélisol, etc. (Krinner, 2008). La question reste selon les décideurs avant tout économique, puisque c'est cet argument qui semble toujours mis en avant comme justification aux mesures de lutte trop peu nombreuses. Pourtant, cet argument ne semble déjà plus tenir, car attendre les conséquences du réchauffement

climatique pour agir coûterait entre 5 % à 20 % du PIB[19] mondial, soit plus que pour mettre en place des mesures dès maintenant (Monléon, 2008). Il s'agit de réfléchir plus largement à un autre modèle économique, puisque selon le climatologue Robert Kandel (2010, p. 119) le développement durable n'est pas une piste envisageable : « [p]our éviter la "zone de danger", il faudrait diminuer les émissions mondiales de près de 60 % par rapport au niveau de 2007, et cela *avant* 2050 ».

On le voit, le réchauffement climatique constitue un risque grave, dont il est extrêmement difficile de prévoir les conséquences exactes, tant les phénomènes physico-chimiques en jeu sont complexes. De plus, tout repose aujourd'hui sur la capacité de l'humanité à faire corps pour prendre en charge collectivement cette question, alors même que des enjeux socio-économiques importants et plus immédiats retardent la prise de décision. À ces difficultés se rajoutent celle du discours climato-sceptique, qui remet en cause la vision commune développée par la communauté scientifique, qui a montré la corrélation entre la production de Gaz à Effet de Serre (GES) et l'augmentation des températures. Malgré un consensus scientifique sur les causes de ce réchauffement, certains individus, ou groupes, de provenance diverses (Bourg et *al.*, 2015) et animés par des intérêts et des croyances qui refusent de revenir sur la pérennité du mode de vie occidental s'élèvent contre la vision défendue par le GIEC et contre les mesures éventuelles qui pourraient être prises lors des différentes COP. Le « climato-scepticisme » est l'une des difficultés auxquelles doivent également se confronter ceux qui cherchent à lutter contre ce réchauffement climatique.

Dans ce combat environnemental principal, l'habitat joue un rôle central puisqu'il pose la question de la formalisation spatiale des établissements humains[20]. Modes de déplacement et typologies de construction, gestion du rapport ville/nature, gestion des ressources et des consommations énergétiques sont autant de thématiques qui concernent de près l'habitat humain. Mais avant de nous intéresser à la mise en œuvre de ces principes au sein de la démarche environnementale, voyons comment la question environnementale s'est institutionnalisée en France depuis quelques décennies.

D. L'écologie politique française

C'est sans doute en 1974 que l'écologie devient politique en France, avec la candidature de René Dumont à l'élection présidentielle sous étiquette écologiste, même

19 Produit Intérieur Brut.

20 Selon les statistiques du gouvernement français de 2013, les transports et l'énergie utilisée pour l'habitat représentent chacun 25 % des émissions de GES : ces secteurs constituent donc sans aucun doute un levier d'action majeur dans la lutte contre le réchauffement climatique.

si le parti des « Verts » ne sera fondé qu'en 1984. Pourtant, la France a un ministère de l'Environnement depuis 1971 sous Georges Pompidou, avec à sa tête Robert Poujade (jusqu'en 1974). Mais ses prérogatives, en tant que ministre délégué, ainsi que le budget qui lui est alloué font de ce ministère celui de « l'impossible », selon Robert Poujade. Sous Valéry Giscard-d'Estaing et François Mitterrand (de 1974 à 1995), de nombreux ministres se succèdent à la tête de différentes missions. En 1974, le ministère de l'Équipement et celui de la Qualité de vie travaillent ensemble. Ce double aspect de l'aménagement (logement et ville) et de l'environnement (et du cadre de vie) a toujours été fondateurs des préoccupations de ce ou ces ministères. Sous Jacques Chirac (de 1995 à 2007), le ministère va connaître un changement important puisqu'il devient celui de l'Écologie et du Développement Durable en 2002 ; en écho aux décisions prises lors du Sommet de la Terre cette même année. Sous la présidence de Nicolas Sarkozy (de 2007 à 2012), le ministère s'agrandit encore pour inclure désormais le transport et le logement. Passés de l'environnement à l'écologie, les ministères portent désormais à travers leur dénomination la volonté de faire de la question environnementale un problème global. Sous la présidence de François Hollande, le ministère redevient celui de l'Écologie et du Développement Durable, prérogatives auxquelles s'ajoute l'Énergie : le logement, l'aménagement et le transport en deviennent des secrétariats d'État[21].

La présence d'un ministère de l'environnement au gouvernement depuis le début des années 1970 montre une volonté de prise en compte politique de la question, prise en compte toujours plus transversale et globale selon les intitulés qui se sont succédé : quelles sont les principales figures et orientations de cette histoire de l'écologie politique (Lamy, 2014) ? Commençons par rappeler que dans les années 1970, le militantisme écologiste français se rassemble autours du discours anti-nucléaire (militaire et civil), alors que le programme nucléaire civil français est réaffirmé en 1974 par Georges Pompidou. Ceux-ci manifestent d'ailleurs régulièrement, comme c'est le cas à Grenoble (Creys-Malville) en 1976 contre la construction du réacteur Superphénix – mis en service en 1984 et arrêté en 1997 suite à de nombreux incidents – puis en 1977 : la manifestation, interdite par la préfecture, est violente puisqu'elle fait un mort et une cinquantaine de blessés dont certains seront amputés (Lamy, 2014). Ces actions de

21 Notons que l'histoire contée ici n'est qu'un résumé des étapes-clés de la prise en compte politique de l'écologie, et ne fait état que des noms les plus centraux, qui ne doivent pour autant pas masquer l'engagement de personnalités plus anonymes ayant toujours œuvré en ce sens. On pourra lire à ce propos l'entretien de Serge Antoine, qui a toujours travaillé à ce que le développement durable passe « de l'état gazeux à l'état solide », à savoir « faire un peu plus de prospective à long terme, réintégrer des valeurs dans nos systèmes de choix, affiner des choix sociétaux, réaffirmer la solidarité entre les pays du Nord et les pays du Sud, être très attentifs aux transformations géophysiques, climatiques, environnementales » (*in* Paquot, 2008-b, p. 31).

contestations n'entament pas la poursuite du programme nucléaire, hormis à Plogoff où ils furent 100 000 à manifester. Lors de son accession au pouvoir en 1981, François Mitterrand prend la décision de renoncer à cette centrale.

René Dumont, Brice Lalonde, Robert Poujade, Michel Crépeau et Michel Péricaud incarnent les débuts de l'écologie politique à la fin des années 1970, non pas à l'intérieur d'un parti spécifique, mais concrètement, par exemple dans leur façon de diriger leur commune, pour ces trois derniers (Lamy, 2014). C'est à la fin des années 1990 au cours de la période de cohabitation sous Jacques Chirac que deux « Verts » accèdent à la tête du ministère de l'Environnement : Dominique Voynet (de 1997 à 2001) et Yves Cochet (de 2001 à 2002). Dominique Voynet marquera son mandat par l'arrêt du Superphénix dès son arrivée, la signature du protocole de Kyoto, l'abandon de projets infrastructurels importants jugés trop impactants sur le milieu et le paysage, ou encore la mise en œuvre d'une loi d'orientation du 25 juin 1999, dite Voynet. Il s'agit de la Loi d'Orientation pour l'Aménagement et le Développement Durable du Territoire (LOADDT) qui a pour objectif une démocratie plus importante et un développement plus durable des territoires. De nouveaux outils administratifs sont définis dans les champs de l'urbanisme et de l'environnement. Cette loi introduit également deux concepts nouveaux, tels que les services collectifs (notamment aménitaires) rendus par les « espaces naturels et ruraux ». Il s'agit également de mettre en place un réseau national de « corridors biologiques », qui prendront plus tard la forme des « trames vertes et bleues »[22] instituées par le Grenelle de l'Environnement. Avec le mandat de Dominique Voynet, le ministère de l'Environnement agit dans tous les domaines qui sont reconnus aujourd'hui comme relevant de sa compétence : l'énergie, l'aménagement du territoire (urbain et rural) et la protection de la nature, le tout en entrant dans la vision du « développement durable ». La présidence de Nicolas Sarkozy a été marquée par les Grenelle I et II de l'Environnement, dont quelques-unes des mesures ont déjà été évoquées par ailleurs. Depuis l'élection présidentielle de 2007, et la signature du « pacte écologique » par tous les candidats, Nicolas Hulot est devenu l'une des figures écologistes importantes, issue de la « société civile ». Cette volonté d'ancrer l'écologie en dehors des sentiers politiques est une des préoccupations originelles des mouvements écologistes, qui avaient d'ailleurs retardé la création d'un parti politique spécifique, les premières figures s'étant avant tout illustrées par l'engagement associatif (comme Brice

22 « La Trame verte et bleue est un outil d'aménagement du territoire qui vise à (re)constituer un réseau écologique cohérent, à l'échelle du territoire national, pour permettre aux espèces animales et végétales, de circuler, de s'alimenter, de se reproduire, de se reposer… En d'autres termes, d'assurer leur survie, et permettre aux écosystèmes de continuer à rendre à l'homme leurs services », selon le ministère de l'Environnement (www.developpement-durable.gouv.fr).

Lalonde président des « Amis de la Terre »[23]). Le type de pratique « politique » de l'écologie reste aujourd'hui en débat.

Quant au gouvernement actuel, les questions environnementales en débat restent de même nature que depuis le virage de la fin des années 1990, à savoir le nucléaire civil (avec la fermeture de la centrale de Fessenheim), les grands programmes infra structurels (avec l'aéroport Notre-Dame-des-Landes) et le développement des territoires (avec la question de la construction de logements, notamment sociaux). Mais la lutte contre le réchauffement climatique (avec la COP21) et les enjeux sanitaires notamment liés à l'alimentation (avec les questions des OGM[24] et des pesticides) tiennent désormais une place importante dans les débats. La question de la protection de la nature et de la biodiversité restent présentes mais peinent à se définir autour d'un cadre commun : faut-il protéger la nature pour elle-même, ou pour les « services » qu'elle nous rend ? Faut-il nécessairement donner un coût à ces services, les rendant ainsi financièrement visibles, pour que les grands groupes industriels prennent les mesures nécessaires à la lutte pour la biodiversité et contre le réchauffement climatique (Azam, 2013 ; Chanial, 2013 ; Flipo, 2013 ; Latouche, 2001) ? On se rend compte ici à quel point la question des représentations de l'humain, de l'environnement et de leurs relations restent déterminantes dans les prises de décision politique.

5.3. L'impact sur le champ de l'habitat

A. Les prémices de l'architecture environnementale

Nous avons vu précédemment que les écoquartiers, formalisations locales actuelles des injonctions à la « ville durable », trouvent leur origine dans les expérimentations communautaires. Qu'en est-il des prémices de l'architecture environnementale ? L'architecture a toujours révélé la façon dont ses concepteurs pensaient l'environnement (*cf.* chapitre 1). Si l'évolution de la façon dont l'architecture se mobilise face à cette question doit se comprendre au regard d'un contexte global, elle doit aussi se comprendre dans une logique interne au champ architectural. Ainsi, il nous

23 Née en 1969 à San Francisco par David Brower, après qu'il a démissionné de l'association Sierra Club. Son fonctionnement est particulier, l'association est « internationale, décentralisée, politique, antinucléaire, etc. Il s'agissait en fait de radicaliser certaines questions environnementales éminemment politiques, avec une posture plus offensive en mobilisant de nouveaux registres d'action, le tout en concevant une structure fédérative consciente à la fois des enjeux internationaux liés à l'environnement et de l'interconnexion entre les questions sociales et environnementales » (Denis Chartier *in* Bourg et *al.*, 2015, p. 17).

24 Organismes Génétiquement Modifiés.

semble que l'émergence de l'architecture environnementale doit se saisir comme une des réactions au style international qui a dicté l'architecture jusque dans les années 1980. Il s'agissait à la fois de dénoncer une architecture homogénéisante et peu contextuelle, mais également d'entrer dans le débat des questions de l'énergie et de la santé en architecture, qui émergent dès les années 1960.

C'est donc une architecture solaire ou bio-climatique qui donnera naissance par la suite aux architectures passives (qui consomment peu ou pas d'énergie) et à énergie positive (qui fabriquent plus d'énergie qu'elles n'en consomment). Cette architecture solaire est caractéristique de la posture défendue par un ouvrage comme celui de David Wright, paru en 1978. Elle vise à optimiser les apports solaires passifs, à bien gérer l'isolation thermique du bâtiment, en prenant en compte une multiplicité de facteurs et en développant d'importantes possibilités d'adaptabilité de l'enveloppe aux conditions climatiques. Cette architecture solaire est également active avec l'utilisation domestique des panneaux solaires photovoltaïques à partir des années 1970.

Les années 1980 connaissent un frein de la prise en compte de l'environnement en architecture, ainsi qu'en témoignent tous les architectes rencontrés lors de cette enquête. Il faudra attendre la fin des années 1990 pour voir surgir un petit regain d'intérêt pour ces questions ; sans doute en partie du fait de l'arrivée des « Verts » au gouvernement, ainsi qu'aux préoccupations grandissantes liées au coût de l'énergie fossile. Cette décennie en propose également une autre approche. Dans les années 1990, c'est la santé qui fait son entrée dans la liste des préoccupations environnementales dans le champ de l'architecture (Corrado, 1999 ; Déoux et *al.*, 1997). Si d'autres pays européens l'intègrent fermement dès la fin du siècle, la France est très timide, notamment au niveau institutionnel, quant à la prise en compte de cette facette de la question environnementale, alors même que :

> [l]'environnement est un facteur déclenchant de nombreuses maladies par les agressions de l'environnement physique (pollution, nourriture malsaine, gigantisme urbain, destruction des espaces verts) et les carences de l'environnement social (solitude, famille en miettes, chômage) et idéologique (vide spirituel). L'environnement est un facteur facilitant l'invasion de la maladie en créant de multiples stress qui affaiblissent les défenses immunitaires (Legendre, 2003, p. 293).

B. Quelle institutionnalisation en France aujourd'hui ?

Nous souhaitons maintenant faire le point sur les différentes modalités d'institutionnalisation de la démarche environnementale en France. Il existe

principalement trois niveaux d'action : le premier est législatif, le second est celui de la certification ou labellisation et le troisième est celui de la reconnaissance par un prix (issu d'un concours privé ou public). Nous allons rapidement traiter des modalités et enjeux de chacun de ces niveaux d'action, tant à l'échelle architecturale qu'urbaine.

Concernant la législation, deux vagues de lois constituent le socle réglementaire actuel. La loi SRU (Solidarité et Renouvellement Urbains) de 2000 est celle qui est à l'origine de la mutation des Plans d'Occupation des Sols (POS) en PLU et des Schémas Directeurs (SD) en SCOT. Plus englobante, elle oblige à la création d'un Projet d'Aménagement et de Développement Durable (PADD), qui n'est cependant pas opposable aux permis de construire. De façon générale, elle défend la mixité fonctionnelle et sociale (20 % à 25 % de logements sociaux par commune[25]), ainsi qu'une ville plus dense. Les Grenelle de l'Environnement I et II mettent l'accent sur la nécessité de mesure des performances énergétiques[26]. Ils encouragent aussi un urbanisme plus « vert » : le gouvernement crée alors en 2009 le label « écoquartier » (MEEDDM et *al.*, 2009) afin de promouvoir ces démarches encore récentes en France. D'autres labels, privés, existent pour les démarches urbaines mais n'ont pas de réelle lisibilité.

En ce qui concerne l'architecture, les réglementations thermiques existent depuis 1974, suite au premier choc pétrolier. Les deux plus récentes sont les RT 2005 et RT 2012. La prochaine est prévue pour 2020, avec l'objectif de ne construire que des bâtiments à énergie positive. Cette réglementation s'intéresse à tous les secteurs de consommation énergétique du bâtiment : le chauffage, la ventilation, le refroidissement, l'eau chaude sanitaire et l'éclairage. Elle se focalise notamment sur les enjeux de ponts thermiques, d'étanchéité à l'air et de la maîtrise du renouvellement de l'air intérieur.

Il existe trois labels publics, qui permettent aux maîtres d'ouvrage qui le souhaitent d'aller au-delà de la RT 2012 : les labels de HPE (de Haute Performance Énergétique : moins 10 % de consommation par rapport à la RT 2012), THPE (de Très Haute Performance Énergétique : moins 20 % de consommation par rapport à la RT 2012) et BBC (consommation de moins de 50 kWh/m²/an). Les labels HQE[27], La

25 Selon l'article 55 de la loi SRU, il y a obligation pour les communes de plus de 3 500 habitants (1 500 en Île-de-France) situées dans des territoires SRU – agglomérations ou EPCI de plus de 50 000 habitants comprenant au moins une commune de plus de 15 000 habitants –, de disposer de 20 % de logements locatifs sociaux dans les résidences principales ; une obligation portée à 25 % par la loi n° 2013-61 du 18 janvier 2013, sauf dans les communes appartenant à des agglomérations ou des EPCI dont la situation locale ne justifie pas un renforcement des obligations de production (obligation maintenue à 20 % pour les communes dites « isolées »). Ce seuil est à atteindre d'ici à 2025.

26 Une attestation définissant le coefficient Bbio est une nouvelle pièce du permis de construire. Il permet de voir si les exigences d'une architecture bioclimatique ont été prises en compte.

27 Voir les détails de ce label en annexe II.3.

maison passive (application du label allemand Passivhaus en France), Effinergie+ et BEPOS (Bâtiment à Énergie Positive) sont privés, détenus par des associations et décernés par des organismes de certification : le maître d'ouvrage doit payer pour obtenir cette labellisation. Enfin, il existe des concours qui permettent d'obtenir des prix. Ceux-ci sont généralement basés sur deux critères : la production d'une architecture environnementale locale et la valorisation d'un matériau (le bois et la terre cuite notamment). Il s'agit par exemple du prix « Lorraine Qualité Environnement », LQE. Celui-ci est décerné par l'association du même nom fondée en 2004 et qui regroupe plus de 200 professionnels du secteur de la construction, qui vise à promouvoir l'aménagement et l'architecture écologiques. Depuis 2016, le prix s'intitule « Bâtiment (ou Aménagement) Durable du Grand Est ». Le prix est décerné à partir de projets pour lesquels les architectes ont candidaté (dans deux catégories, architecture ou aménagement). Le prix est alors attribué par le jury issu de cette association en fonction de différents critères, qui vont du « management de l'opération (comment assurer la performance du bâtiment avant et pendant le chantier, puis pendant l'utilisation du bâtiment) », à la « performance énergétique et énergies renouvelables », en passant par la « qualité de l'air intérieur et [la] qualité sanitaire des espaces » ; une grille qui s'inspire largement des critères du label HQE.

C. Une nouvelle conception de l'habitat

Nous définissons la démarche environnementale comme la conception de l'habitat qui rassemble toutes les approches, plus ou moins revendiquées par les architectes – par leur site Internet, le nom de leur agence, etc. –, qui visent à répondre à un ou des enjeux durables. La démarche environnementale n'existe donc pas en soi : il s'agit d'une catégorie que nous avons construite en agglomérant les multiples pratiques (architecturales et urbaines) qui posent, plus ou moins fortement et consciemment, la question environnementale à travers leurs projets. Ces enjeux durables sont définis au sens large et recouvrent ainsi les domaines économiques, sociaux, environnementaux et culturels. En ce qui concerne les « écoquartiers-types » par exemple, ceux-ci répondent désormais tous à quatre questions : « 1- une réponse à la fin de la ville extensive, vers la ville sur la ville ; 2- la recherche de nouvelles formes urbaines adaptées ; 3- l'invention de nouveaux processus de fabrication physique de la ville ; 4- l'innovation dans la gestion de l'urbain » (Souami, 2011, p. 204). Mais que cela soit à l'échelle urbaine ou architecturale, comme nous le verrons au cours des prochaines parties, le spectre des représentations et des pratiques qui entrent dans la définition de cette conception de l'habitat est large. Si à un niveau individuel de pratique d'agence les postures sont

multiples, les injonctions institutionnelles sont souvent sujettes aux critiques de la part des praticiens, nous le verrons, comme de la part de la communauté scientifique.

Trois critiques apparaissent de façon récurrente. La première est celle du risque de l'homogénéisation de formes architecturales, ainsi que des pratiques habitantes (Madec, 2002 ; Renauld, 2014 ; Younès, 2008), alors même que celles-ci avaient déjà été reprochées à l'architecture moderne. La seconde est celle de l'application de « recettes » et de simples éléments de vocabulaire architectural (Younès, 2008), qui ne répondent pas vraiment en profondeur aux enjeux environnementaux. Notons que cette question du vocabulaire est aussi perceptible au sens littéral, puisque nous faisons face aujourd'hui à un champ lexical démultiplié par de nombreux termes « à la mode », qui galvaudent bien souvent des concepts sociologiques ou philosophiques forts, comme la convivialité[28]. La troisième critique est celle d'une réduction de la question environnementale à des enjeux techniques, en omettant les enjeux d'usages et de sens (Bierens de Haan, 2006 ; Madec, 2002 ; Paquot, 2006-b), notamment à travers la notion de symbole. *In fine*, la formalisation de ces questions à l'échelle urbaine risque de mener à une ville durable à deux vitesses, de la même manière que l'on pourrait imaginer une architecture ou des logements à deux vitesses :

> [d]ans ce contexte, le scénario d'évolution le plus plausible est celui d'une dualisation écologique, déjà à l'œuvre dans la plupart des métropoles, qui alternent des îlots, des quartiers ou des communes à haute qualité de vie et à basse qualité environnementale. Le creusement des inégalités sociales et écologiques est particulièrement marqué en milieu métropolitain. L'acceptation de plus en plus faible des risques et des nuisances rejette sur les populations les plus vulnérables les externalités environnementales, à l'échelle locale et internationale, pour les pays qui veulent bien accepter les déchets et les usines toxiques (Emelianoff, 2007, p. 64).

※※※※※

Ces critiques conduisent toutes à poser la question centrale du contexte. En effet, « [l]e développement durable pourrait apparaître comme une utopie contrariée qui ne se base plus sur le détachement, l'alternative absolue à ce qui est, mais sur la transformation, en préservant les potentialités environnementales qui sont issues d'un territoire, d'un existant » (Younès, 2004). Bien qu'institutionnalisées, les pratiques liées à la démarche environnementale ne semblent pas toujours faire l'unanimité, dans leur formalisation légale. En quoi consiste cette conception ? Quels sont ses principes ?

28 Avec différentes démarches de « marketing urbain », qui visent à promouvoir les villes au travers de marques, de symboles, mais également de labels, tels que celui de « ville conviviale ».

D. Principes de la démarche environnementale

Lorsque l'on analyse la littérature qui entre dans le champ de la démarche environnementale, il est possible de noter quatre grands types de principes récurrents. Pour appartenir à une démarche environnementale, un projet n'a pas besoin de répondre à tous ces principes : ceux-ci ne sont pas toujours atteignables ou pertinents à interroger. Ceci dépend également du programme et de l'échelle du projet. Les principes de la démarche environnementale sont d'ordres organisationnel, technique, formel et fonctionnel. Passons chacun d'entre eux en revue.

1. Les principes organisationnels interrogent la façon dont un projet se déroule, et particulièrement les relations entre acteurs. La démarche environnementale vise à la coopération entre une multiplicité d'acteurs, à toutes les phases d'un projet : il s'agit notamment d'intégrer en amont de la conception l'ensemble des destinataires du projet (clients et/ou habitants), par différents types de démarches de participation (Marion, 2010). Les architectes doivent alors faire preuve d'une attention spécifique à leurs besoins, afin d'apporter une réponse technique, formelle et fonctionnelle pertinente. L'objectif est de créer une architecture « relationnelle », en redonnant toute leur place aux habitants et en réaffirmant toute la « responsabilité spirituelle » de l'architecte (Kroll, 2000).

2. Les principes techniques visent avant tout à la bonne gestion de l'énergie, des déchets et des ressources. Les projets se doivent d'être économes en énergie (et donc bien isolés), de recycler les déchets (à la fois lors du chantier et en choisissant des matériaux recyclables, en cas de démolition future) et de s'assurer de pérenniser un niveau de ressources suffisant (qu'il s'agisse du sol ou des matériaux de construction). C'est sans doute l'aspect le plus connu de la démarche environnementale.

3. Les principes formels concernent l'apparence du projet au sens large du terme. Compacité (d'un bâtiment qui limite par sa forme ses interfaces avec l'extérieur), densité (d'un modèle urbain qui limite les déplacements) et mixité (tant fonctionnelle que sociale) sont les trois piliers de la démarche environnementale, à l'échelle architecturale comme urbaine, puisqu'il s'agit avant tout de chercher à économiser de l'énergie. Ces principes formels interrogent également le langage architectural utilisé, qui pour certains architectes ne doit pas « trahir » leur dimension écologique, tandis que d'autres optent pour une architecture plus organique, où la nature constitue une source d'inspiration (*cf.* chapitre 13).

4. Enfin, les principes fonctionnels concernent la phase habitée du projet. Il s'agit donc d'anticiper la façon dont les lieux seront habités et de viser à un confort à la

fois sensoriel et d'usage. Pour certains, il s'agit également de guider les habitants dans leurs pratiques, afin que les dispositifs techniques puissent être mobilisés de façon optimale pour conduire à une faible consommation énergétique effective.

Chapitre 6 : La géobiologie, de la sourcellerie à l'éco-construction

Introduction

Ce chapitre a pour ambition de construire une histoire de cette conception traditionnelle de l'habitat qui, dans sa forme contemporaine, n'a qu'un petit siècle. En revanche, elle se nourrit de pratiques traditionnelles diverses, qui s'ancrent dans des univers de représentations et de croyances liés aux domaines de l'habitat, de la divination et de la médecine. Cette histoire n'est pas étrangère à celle de la question et de la démarche environnementales que nous venons d'explorer : ces deux conceptions de l'habitat semblent aujourd'hui partager un certain nombre de principes, ainsi que nous le verrons dans une dernière partie de ce chapitre.

La géobiologie comme le fengshui constituent à présent des conceptions traditionnelles de l'habitat, elles n'ont pourtant jamais fait l'objet de recherche sous cet angle de vue. Dans ce chapitre, comme dans le suivant, l'enjeu est de donner à voir une filiation pratique et représentationnelle de ces conceptions sur un temps long, afin finalement de s'interroger sur les principes qui guident les architectes et praticiens contemporains qui les mettent en œuvre au sein d'espaces à habiter.

Bien entendu, les croyances diverses, qui ont fait écho dans les années 1960 et 1970 à l'émergence conjointe de la question environnementale et du *New-Age,* ne sont jamais loin de la mise en pratique de ces conceptions. Malgré tout, elles se présentent actuellement en France, ainsi que dans de nombreux autres pays du monde, comme de véritables outils non seulement de remèdes à un mal-être chez soi mais aussi de conception de l'espace, mobilisés par de nombreux architectes.

6.1. Des sourciers ruraux aux experts de l'écologie de l'habitat

Expliciter l'histoire de la géobiologie n'est pas simple, tant cette pratique se trouve liée à de multiples traditions dans les champs de l'architecture, de la médecine et de la divination. Les traces historiques sont minces ; ou plutôt, il n'existe pas réellement d'histoire longue de cette pratique, d'autant qu'elle ne peut être considérée comme conception de l'habitat que depuis le début du XX^{e} siècle. Ce qui se passe avant relève d'un mélange de croyances, de connaissances et de pratiques traditionnelles éparses qui constitue un terreau favorable à son émergence récente (en comparaison au fengshui). L'ethnologue Anne Jaeger-Nosal (2000) est la seule à avoir proposé une histoire de cette pratique. D'autres documents (Mager, 1996 ; Regnault, 1948 ; Rocard, 1996) constituent des sources partielles, qu'il a été nécessaire de sans cesse recouper. Voyons quelles ont été les principales sources pratiques et représentationnelles de cette jeune conception de l'habitat, aux origines multiples et lointaines.

A. Des origines floues, entre architecture, médecine et divination

La géobiologie vise à analyser puis améliorer la relation entre l'habitat et les habitants, pour leur bien-être[29]. Son origine tient à la fois de l'appréhension de la relation entre habitat et santé, mais également des pratiques divinatoires antiques, qui utilisaient sinon le pendule, du moins des baguettes, que la tradition dit faites à partir du bois tendre de noisetier (le coudrier). Mais à ce contexte se surimpose une filiation que se construisent les géobiologues. Or, leurs principes n'étant actuellement pas tous reconnus (comme les réseaux telluriques), il est difficile d'en raconter une seule histoire. Ainsi, raconter l'histoire de la géobiologie revient à retracer deux histoires intiment liées : celle des pratiques historiquement traçables et celle de la filiation que se donnent les géobiologues[30]. Peut-être ces deux histoires se rejoindront-elles un jour, lorsque l'hypothèse de la localisation des lieux de vie humains – y compris avant les villes – en fonction de facteurs géomagnétiques aura été validée (Lézy, 2007 ; *cf.* chapitre 1).

---

29 Nous nous intéressons dans le cadre de cette thèse uniquement aux humains mais les géobiologues interviennent aujourd'hui énormément sur des exploitations agricoles auprès de troupeaux malades, mais également lors de la plantation de vignes, par exemple : ils participent ainsi à une démarche de biodynamie, sur laquelle nous reviendrons.

30 Pour de plus amples détails sur l'histoire de la géobiologie, et particulièrement le rapport à la question scientifique : Fries, 2010 ; Rocard, 1996.

Selon les géobiologues et radiesthésistes[31], la civilisation européenne mégalithique[32] aurait implanté et orienté l'ensemble de ses dolmens et particulièrement menhirs en fonction des « courants telluriques », des eaux souterraines ou plus largement des « énergies » du lieu ; ainsi que le révèlent de nombreuses publications du début du XX^{e} siècle (Diot, 1935 ; Guérin, 1935 ; Merle, 1932). Rappelons que les dolmens comme les menhirs avaient un rôle dans le culte rendu aux morts (Eliade, 2009) mais qu'ils étaient également reconnus pour leur pouvoir régénérant et même fertilisant puisque les jeunes filles qui souhaitant avoir un enfant allaient s'y frotter (Eliade, 2009 ; Sébillot, 1968-b). Ils auraient été mis en place par des « prêtres-sourciers » qui auraient légué leur savoir aux druides[33] : Mircea Eliade (2010) rappelle la portée ésotérique – *i.e.* réservée à des initiés – du savoir de ces prêtres, savants et philosophes, dont la transmission était uniquement orale. Ceci n'a pas manqué d'attiser curiosité et volonté des géobiologues d'y lire les raisons d'un savoir qui aurait disparu au début de notre ère du fait de la répression romaine (sous Auguste, Tibère et Claude).

Un autre élément de filiation reconnu de tous les géobiologues, et cette fois historiquement traçable, est le *Traité des airs, des eaux et des lieux*, d'Hippocrate[34]. Pour lui, la santé de l'homme dépend de trois facteurs :

- son lieu de vie (influencé par le vent, l'orientation, l'eau et les astres) ;
- son « genre de vie », à savoir ses habitudes de vie, son « hygiène de vie » dirait-on maintenant, avec notamment ses habitudes alimentaires ;
- sa « nature », ses caractéristiques intrinsèques sur lesquelles on ne peut pas agir, ce que l'on qualifie aujourd'hui de (patrimoine) génétique.

On peut remarquer l'actualité de la vision de la santé développée par Hippocrate. Si ses considérations relatives aux différents fluides n'ont plus rien de valide, l'intuition est là. Pourquoi les géobiologues y font-ils référence ? Que peut nous dire Hippocrate de notre médecine actuelle ? Trois points sont importants :

- la prédominance des facteurs environnementaux dans le diagnostic ;

---

31 Mot formé au XIX^{e} siècle par les abbés Bouly et Bayard, à partir de la racine latine *radius* et du grec *aêsthésis*, sensation (Mager, 1996) ; racine que l'on retrouve dans le terme esthétique.

32 Cette civilisation a laissé des traces datées du V^{e} au III^{e} millénaire avant notre ère. Mais elle a également a érigé des monuments de pierre en Asie et Afrique entre le II^{e} et I^{e} millénaire avant notre ère, ainsi que plus tardivement encore en Amérique du Sud.

33 « La grande originalité de la religion celtique serait "cette étrange corporation de philosophes spiritualistes, de physiciens et de naturalistes, que l'on appelle *druides*". Prêtres, devins, magiciens, conseillers politiques, ils occupaient une grande place dans l'État. […] Ils détenaient les secrets de la religion, ceux de la science magique ; ils étaient précepteurs des jeunes nobles » (Grimal, 1963, p. 31).

34 Un important extrait de ce traité est reproduit en annexe III.1.

- de fait, le caractère préventif de l'action médicale (comme nous le verrons avec le traité de Vitruve) ;
- l'importance pour le médecin de se déplacer chez son patient, pour qu'il puisse observer l'environnement ainsi que le « genre de vie » de son patient.

Ces trois grands principes, fondateurs pour le discours des géobiologues, ont une résonance toute particulière aujourd'hui, à l'heure où les paramètres environnementaux (qualité de l'eau, de l'air, des aliments, etc.) semblent incriminés, voire déterminants, dans bon nombre de diagnostics importants, tels que les cancers[35].

Un deuxième élément historique marquant et datant de l'Antiquité est celui du traité de Vitruve, du I^e^ siècle avant notre ère, qui rédige l'ouvrage considéré comme le premier traité d'architecture européen. Il contient un passage très souvent relaté dans les ouvrages de géobiologie (sans être relié à Vitruve). Pour les géobiologues, il s'agit de la preuve selon laquelle l'influence du lieu sur l'homme était déjà prise en compte à cette époque : Vitruve intitule en effet l'un de ses paragraphes du Livre I, Chapitre IV, « Comment peut-on savoir si un lieu est sain et ce qui l'empêche de l'être »[36]. Il y explique que, pour savoir si un lieu est adapté pour y installer un établissement humain, il faut sacrifier quelques moutons qui paissent sur le lieu afin de vérifier l'état de leur foie. Si les moutons ne présentent aucun signe de maladie, le lieu peut être choisi. Le procédé présente un caractère sacrificiel certain, voire divinatoire, mais n'est pas présenté comme tel : il s'agit bien de « tester » l'effet du lieu (la qualité des eaux et des sols) sur les moutons, avant de décider si celui-ci est habitable par les humains.

Cette période romaine est également marquée par différentes pratiques divinatoires, telles que la rhabdomancie[37], la géomancie (l'analyse des marques laissées sur le sol par des objets préalablement lancés en l'air) ou encore l'observation de divers phénomènes naturels (vents, vols d'oiseaux, foudre, etc.). L'observation des entrailles constituait également une technique de divination. Mais dans le cas évoqué précédemment, il ne s'agit pas de sacrifier n'importe quel animal mais bien de vérifier l'action d'un lieu sur un troupeau (puisque plusieurs animaux ayant passé un long séjour sur le lieu sont sacrifiés).

---

35 Voir à ce propos le dossier de l'Institut National de la Santé et de la Recherche Médicale (INSERM) « cancer et environnement », à la page www.inserm.fr/thematiques/cancer/dossiers/cancers-et-environnement ainsi que l'ouvrage de Dominique Belpomme (2016).

36 Ce texte est reproduit en annexe III.2.

37 Du grec *rhabdos*, bâton, et *manteia*, divination, il s'agit d'une technique de divination à l'aide d'une ou deux baguettes de bois que l'on jette au sol. Rhabdomancien a désigné le radiesthésiste jusqu'à l'invention de ce mot au XIX^e^ siècle. Pour une vision globale des différents types de divination au cours de l'Antiquité grecque et romaine, on pourra lire : Bouché-Leclecq Auguste (2003), *Histoire de la divination dans l'Antiquité*.

La période médiévale est une période ambiguë dans l'histoire de la géobiologie. Si les pratiques de divination continuent, c'est plutôt du côté de l'architecture sacrée qu'émergent des principes sur lesquels s'appuient encore aujourd'hui certains praticiens. En effet, de nombreux auteurs (Bougard, 2007 ; Gimpel, 1980 ; Vieux, 1994) mettent en avant la maîtrise des tracés (formes, proportions et mesures) par les architectures romanes[38] et gothiques. Ceux-ci étaient utilisés dans un but esthétique et symbolique, sans doute également dans celui de s'accorder aux « énergies du lieu » (Alexandre, 1988 ; De Luzan, 2006). En effet, les emplacements des églises et cathédrales ne relèveraient pas du hasard mais d'un choix réalisé en fonction d'influences telluriques favorables, ainsi que le montrent de multiples relevés. Ainsi, les églises ou cathédrales se trouveraient souvent à l'aplomb d'un cours d'eau souterrain. De même une fontaine ou un puits ne sont jamais loin : les hommes leur attribuent depuis toujours, et encore aujourd'hui, des propriétés sacrées et/ou médicinales (Sébillot, 1968-a).

De nombreux géobiologues parcourent aujourd'hui les lieux sacrés pour réaliser leur analyse géobiologique. Cette importance des tracés à la période médiévale est également renforcée par l'étude urbaine morphologique réalisée par Klaus Humpert et Martin Schenck (2001). Si les cités médiévales sont souvent connues pour leurs tracés tortueux, apparemment aléatoires, l'étude menée sur de nombreuses villes montre que leurs tracés sont issus de règles géométriques strictes qui ont présidé à l'ensemble des tracés. C'est notamment l'établissement de ce que ces auteurs appellent un *campus initialis*, un rectangle aux mesures et proportions particulières, qui permet de dessiner l'ensemble de la ville. Les géobiologues s'appuient aujourd'hui sur ce type de recherche pour montrer que nous ne savons encore pas tout des logiques d'installation des établissements humains au cours de l'histoire et que sans doute les paramètres telluriques et géométriques avaient une très grande importance, depuis l'époque médiévale, voire depuis l'époque mégalithique. L'histoire de ces principes aurait alors été complexe, faite de moments où ceux-ci étaient reconnus, appliqués et transmis, et d'autres moments où ceux-ci étaient réprimés. Mais leur permanence suppose une transmission toujours tenace. En cela, les traditions évoquées jusqu'ici entrent dans le champ de pratiques ésotériques (selon la définition apportée au chapitre 1).

C'est véritablement le XV^{e} siècle qui marque la naissance de la sourcellerie, l'ancêtre le plus direct de la géobiologie[39]. En effet, la pratique de recherche de minerais

---

38 Voir à ce propos la revue des « Cahiers de Boscodon » (Collectif, 1991 ; 2007) qui explorent la relation entre tracés régulateurs et symbolisme, à partir de l'abbaye romane de Boscodon.

39 La sourcellerie, c'est-à-dire la recherche d'eau souterraine par l'intermédiaire de baguettes ou pendule notamment dans le but d'établir un puits, est du reste encore pratiquée en tant que telle. On peut voir à ce propos deux études importantes : Durand, 2007 et Lioger et *al.*, 1993.

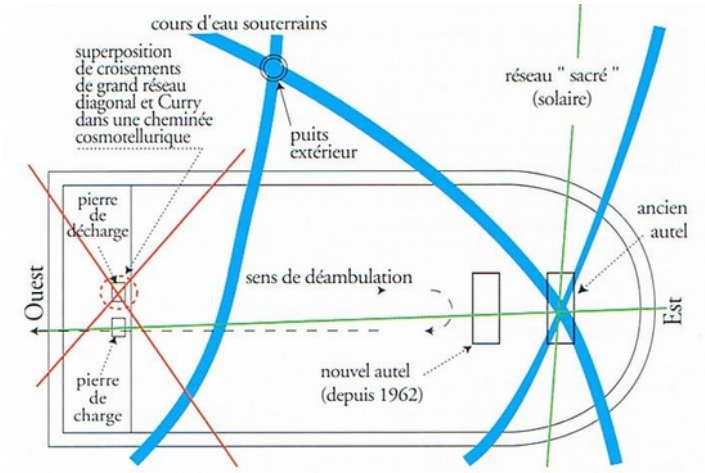


Figure 15 : Analyse géobiologique par Alain de Luzan (2006) de l'église de Montsaunès (Haute-Garonne)

Figure 16 : Gravure extraite du traité d'Agricola montrant un chercheur de minerais avec baguettes (XVI^e siècle)

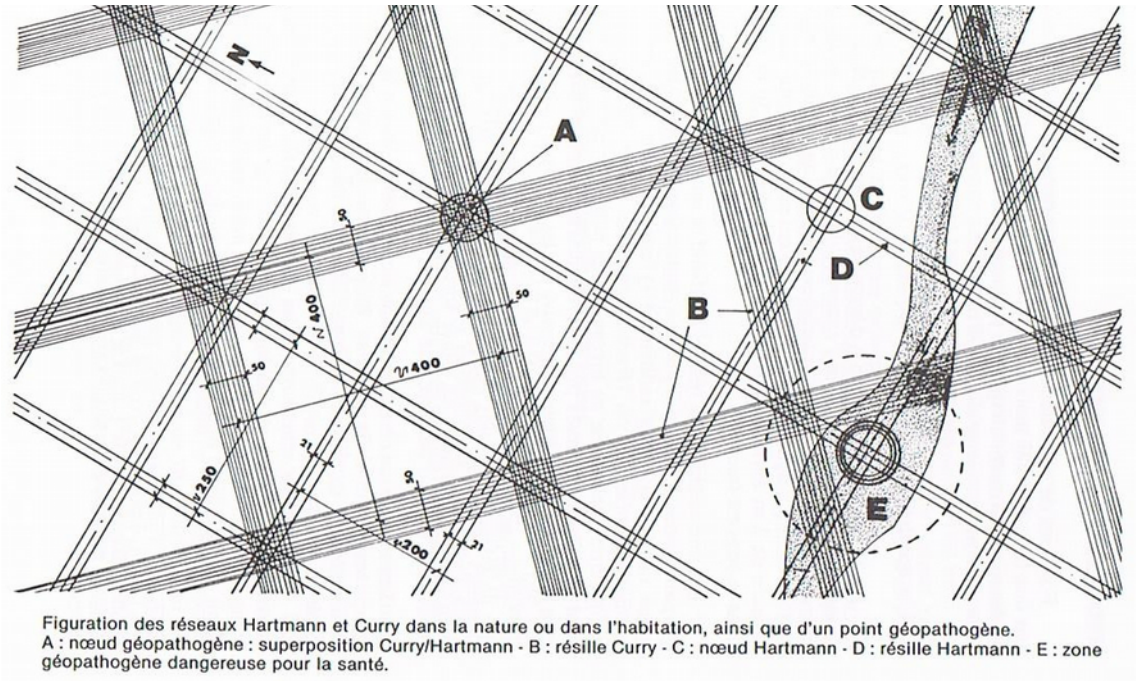


Figure 17 : Représentation et dimensionnement des réseaux Hartmann et Curry

Figuration des réseaux Hartmann et Curry dans la nature ou dans l'habitation, ainsi que d'un point géopathogène.
A : nœud géopathogène : superposition Curry/Hartmann - B : résille Curry - C : nœud Hartmann - D : résille Hartmann - E : zone géopathogène dangereuse pour la santé.

divers à l'aide de baguettes est attestée en Bavière à cette époque (Durand, 2007 ; Jaeger-Nosal, 2000 ; Rocard, 2011). Cette pratique est notamment évoquée dans le traité du XVI[e] siècle *De re metallica* d'Agricola (Georges Bauer). Pendant les siècles suivants, on utilise les baguettes (puis le pendule à partir du XVIII[e] siècle), pour trouver non seulement des minerais, mais aussi de l'eau souterraine.

Parallèlement, la controverse quant à l'efficacité de ces méthodes grandit. De même, les condamnations ecclésiastiques se font toujours plus nombreuses. Si l'une des premières est attestée en 1326 – une bulle papale interdit l'usage d'un anneau pendu à un fil (Jaeger-Nosal, 1999) – l'une des plus récentes concernera l'abbé Valmont, au cours du XVII[e] siècle, pour sa tentative d'explication du phénomène radiesthésiste par une théorie de « corpuscules » (Mager, 1996). Mais cela n'empêche aucunement la pratique de la radiesthésie et de la sourcellerie. Cette histoire du développement de ces pratiques, qui s'étend du XVII[e] siècle à la fin du XIX[e] siècle, est racontée dans de nombreux ouvrages (Mager, 1996 ; Regnault, 1948). Y est notamment évoquée la figure incontournable de la baronne de Beausoleil qui, accompagnée de son époux, a menée des campagnes de détection de minerais pour le compte du roi Louis XIII. Elle a d'ailleurs publié l'ensemble des résultats de ses recherches.

Si l'on revient au champ plus spécifique de l'habitat, l'entrée dans la période la Renaissance est marquée par la parution de traités architecturaux, dont le plus fameux est sans doute celui de Leon Battista Alberti (1404-1472). Celui-ci est très important dans l'histoire de l'architecture selon ses traducteurs Pierre Caye et Françoise Choay.

> [Il] est le premier texte dans l'histoire qui assume l'édification de notre environnement bâti en tant que discipline autonome, fondée sur la seule raison. […] Il est le premier et quasiment le seul traité qui […] s'interroge sur la nature et la signification de l'architecture, ou plutôt de l'édification, englobant sous ce concept tous les types d'interventions constructives qui contribuent à façonner le milieu humain (*in* Alberti, 2004, p. 19).

Ce texte s'inscrit dans la continuité des travaux d'Hippocrate et de Vitruve. Celui-ci révèle deux aspects importants : la salubrité des lieux (qui s'obtient notamment en observant les caractéristiques du site et du climat, au sens actuel du terme) et leur adaptation aux usages que doivent en faire les hommes. Il évoque également l'importance de l'utilisation des tracés géométriques et présente une réflexion sur les modèles d'organisation socio-spatiale des villes. Ces quatre thématiques sont communes à toutes les conceptions traditionnelles de l'habitat. Parallèlement sont toujours attestées à cette période en France des pratiques qui ritualisent et sacralisent le temps de la construction (Sébillot, 1968-b) :

- les fondations nécessitent un sacrifice (humain, à l'époque gauloise) : soit un animal (chat, crapaud) est tué et son sang versé dans les fondations, soit il est emmuré vivant ; l'utilisation du vin remplacera plus tard cette pratique ;
- le montage de la charpente est l'occasion pour le commanditaire de remercier ses ouvriers, un bouquet est accroché au faîtage et tous partagent des bouteilles de vin qui sont ensuite emmurées sur les pignons ;
- la première entrée dans un bâtiment à peine construit est risqué, on préfère donc y envoyer un animal, afin qu'il puisse attirer sur lui le mauvais sort.

Ces croyances en un destin et en un « esprit du lieu » sont présentes à chaque étape de ce qui constitue la lignée historique de la géobiologie. On notera également l'émergence d'une pensée analogique, ou à tout le moins fondée sur un réseau de correspondances symboliques, au cours du Moyen Âge avec la mise en œuvre, notamment pour les constructions sacrées, de tracés géométriques signifiants.

B. Premières tentatives d'explication et relecture des origines de la pratique

Au XIX^{e} siècle, les pratiques sourcières connaissent un regain d'intérêt. Ceci est dû aux découvertes sur l'électromagnétisme (par James Clerk Maxwell et Michael Faraday notamment) qui permettent d'alimenter à nouveau le débat sur l'existence et l'explication du phénomène sourcier. Dans le même temps, on assiste à une relecture du passé à l'aune des pratiques sourcières et radiesthésiques. On leur construit une filiation qui débuterait en Égypte ancienne, où un pendule (dont le modèle est nommé aujourd'hui « pendule égyptien ») aurait été retrouvé auprès d'une momie d'un pharaon, et/ou en Chine, où l'empereur mythologique Yu était représenté avec ce qui a longtemps été pris pour des baguettes de sourcier. Cet élément non négligeable participera sans doute à un rapprochement postérieur entre géobiologie et fengshui. Si cette filiation n'est pas avérée (Rocard, 2011), elle contribue néanmoins à la construction du mythe sourcier qui rassemblerait l'ensemble de ces pratiques au sein d'une culture primordiale unique, ou au moins de pratiques traditionnelles voisines.

Ce rapprochement entre géobiologie et fengshui, dont nous constaterons les modalités dans les parties suivantes est également rendu possible par des scientifiques qui, dès le début du XX^{e} siècle, naviguent entre deux cultures. C'est le cas du médecin Jules Regnault (1873-1962), qui a beaucoup étudié les principes de l'acupuncture et a d'ailleurs grandement participé à sa popularisation par la publication de ses travaux dans les années 1930. Parallèlement, il était Président d'honneur de l'Association française des

radiotelluristes, sourciers et puisatiers. Son ouvrage *Baguettes et pendules*, paru en 1948 est tout à fait singulier. Son objectif est de proposer le regard le plus objectif et le plus large sur ces pratiques. Après un historique détaillé des pratiques sourcières, il recense les outils utilisés par les praticiens ainsi que l'état actuel des connaissances sur les possibles explications. Il termine par donner les résultats d'une enquête de type « sociologique » qu'il a mené auprès de plus d'une centaine de praticiens ; une approche tout à fait nouvelle pour la période. Il montre notamment un point important : la pratique sourcière n'est pas le fruit d'une transmission familiale mais plutôt du hasard de rencontres et de curiosité des futurs sourciers qui découvraient pour la première fois un sourcier en action.

※※※※※

Le passage du XIX^e^ au XX^e^ siècle est également une période où vont se développer des approches plus ésotériques, qui vont alimenter la pensée géobiologique contemporaine. Pour illustrer ce phénomène, nous prenons deux exemples : le nombre d'or et les théories de Rudolf Steiner.

Le nombre d'or, d'une approximation de 1,618, correspond à la valeur exacte $(1+\sqrt{5})/2$. Géométriquement, il s'agit de rabattre le segment qui va du milieu d'un côté du carré à un sommet opposé, au niveau de la droite qui prolonge le côté précédemment évoqué (*cf.* page suivante). Si l'origine de ce nombre n'est pas clairement connue, il était déjà utilisé géométriquement par Pythagore. Cependant, c'est l'ouvrage du religieux et mathématicien Luca Pacioli, *De divina proportione* (« De la divine proportion »), paru en 1509 qui met en avant les valeurs plus mystiques que mathématiques de cette proportion. Pourtant, à cette époque, elle ne semble pas recueillir un succès particulier en tant que proportion esthétique. C'est plutôt à partir du XIX^e^ siècle que l'ensemble de l'histoire de l'architecture sera passée en revue pour y identifier cette fameuse proportion. Elle interpelle, car elle est présente dans la nature, notamment dans le règne végétal puisqu'elle est révélée par la répartition des feuilles sur une branche ou par les structures du chou romanesco ou du cœur du tournesol. C'est ainsi que se construit le mythe de cette proportion aux qualités mathématiques (elle est liée à la suite de Fibonacci[40]), esthétiques (elle est employée dans les plus grands chefs-d'œuvres architecturaux, tels que les pyramides) et mystiques (elle est présente dans la nature). C'est ainsi que naît le mythe du nombre d'or (Neuveux et *al.*, 2014), qui continue à être alimenté au XX^e^ siècle par des études symbolico-mystiques (Ghyka, 1959).

40 La suite de Fibonacci (du mathématicien Leonardo Fibonacci, 1175-1250) désigne une suite d'entiers dont chaque terme est égal à la somme des deux entiers précédents, en commençant en général par 0 et 1, soit 0, 1, 1, 2, 3, 5, 8, 13, etc. Le nombre d'or correspond à l'une des racines de l'équation caractéristique qui permet de déterminer un terme à partir de son rang, sans passer par une expression de récurrence qui nécessiterait de connaître au moins les deux termes précédents.

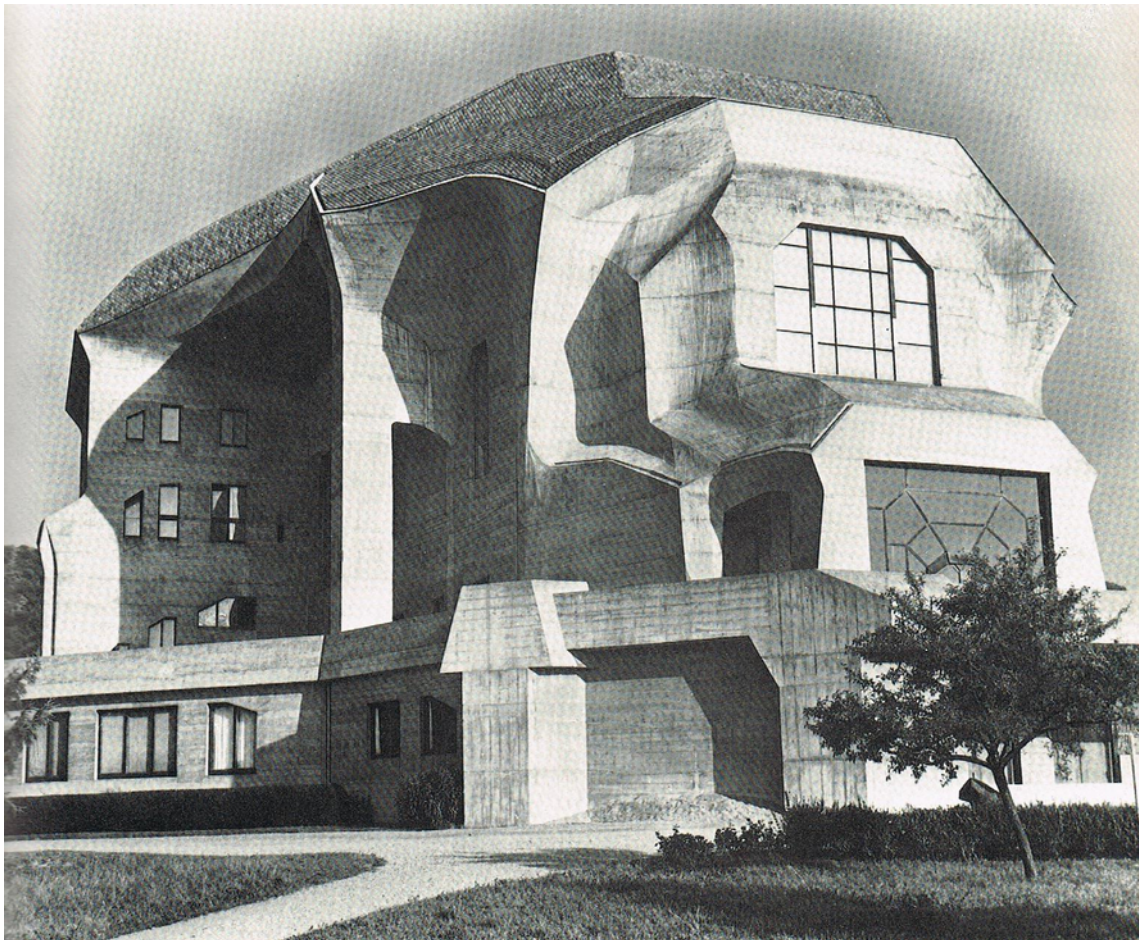
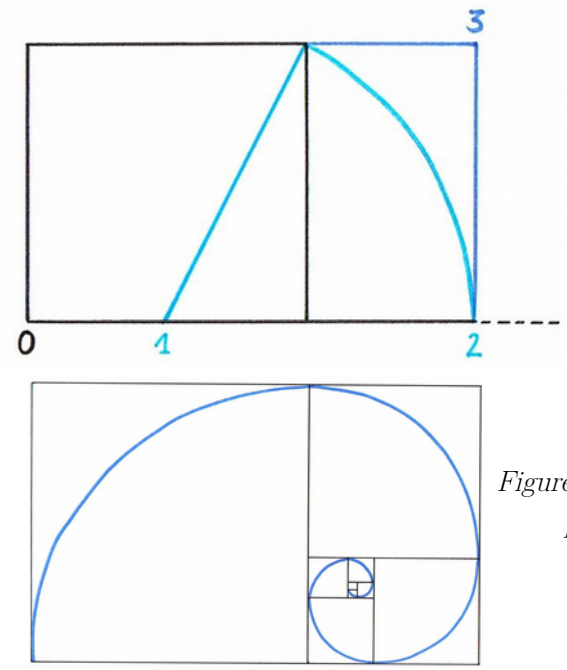
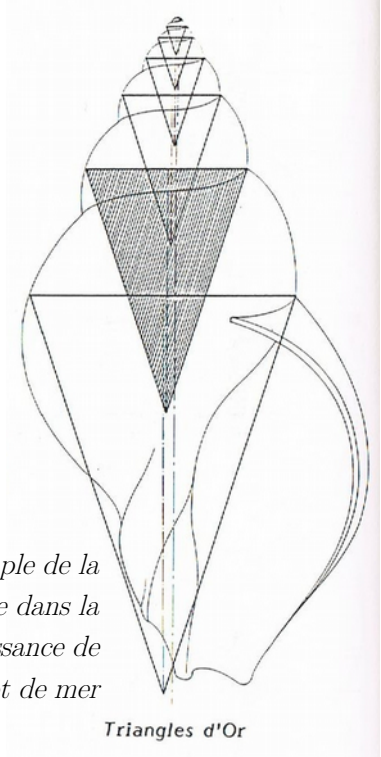


Figure 18 : Second Goethéanum (1925-1928) réalisé en béton après l'incendie en 1922 du premier bâtiment réalisé en bois (1913)

Figures 19 et 20 : Tracé du rectangle d'or et de la spirale dorée





Figures 21 : Un exemple de la proportion dorée dans la nature, la croissance de l'escargot de mer

L'autre personnage qui entretient une relation particulière à la fondation de la géobiologie, c'est Rudolf Steiner (1861-1925). Docteur en philosophie – il soutient sa thèse en 1891 –, il s'intéresse à la dimension spirituelle de l'homme et à la dimension mystique de l'acte de création (artistique). Il a eu une vie épique, qui lui fera rencontrer les plus grands penseurs de son temps (Rihoët-Coroze, 1973)[41]. Il aurait eu depuis sa plus tendre enfance des dons de clairvoyance ; un accès au monde spirituel considéré comme source de connaissance[42]. Tout ceci lui a permis d'être l'initiateur d'un mode de pensée alternatif, dans de très nombreux domaines : l'éducation (il aurait permis à un enfant souffrant de troubles neuro-psychologiques de commencer des études de médecine, grâce à une pédagogie adaptée), la santé, l'agriculture (il est le père de la biodynamie), les arts et l'architecture. Il est le fondateur de l'anthroposophie, courant de pensée holistique pour lequel il a construit un centre d'enseignement à Dornach en Suisse : le Goethéanum (Biesantz et *al.*, 1981). Son approche holiste, spirituelle et quasi-écologique constitue une référence importante pour de nombreux géobiologues, notamment pour ce qu'il dit de la biodynamie et de l'architecture. En effet, il défend une architecture plutôt organique : les formes ne doivent pas se contenter d'être esthétiques mais doivent solliciter le « corps éthérique », énergétique, pourrait-on dire, du concepteur (Steiner, 1978). Quant à la biodynamie, elle respecte les cycles saisonniers et astronomiques et ne préconise que des préparations végétales, et fonctionne selon un vaste réseau de correspondances.

La biodynamie (Joly, 2007) part du principe que la terre contient des microbes et bactéries qui permettent de faire le lien entre les éléments nourrissants du sol et les racines. Ainsi, les pesticides « tuent » le sol : après quoi il est obligatoire d'avoir recours à des engrais pour nourrir le végétal qui ne peut plus le faire seul. On constate d'ailleurs que les racines remontent à la surface pour s'adapter à la nourriture par engrais qui arrive de la surface. Or, d'après les tenants de cette pratique, « [c]'est seulement par une appréhension plus vaste des systèmes générateurs de la vie sur terre – qui, en leur absence ne serait qu'un cadavre – que gisent les solutions de fond » (Joly, 2007, p. 33). Ainsi, « [p]our comprendre un sol et retrouver son rôle, il faut s'attacher à lui en tant qu'organisme vivant et récepteur, donc en tant que terre mère, comme le disaient les

41 Il a eu accès aux archives de Goethe, dont certaines n'avaient jamais été ouvertes depuis sa mort : il a énormément été influencé par sa pensée. Il a également rencontré Friedrich Nietzsche.

42 Il se tourne d'abord vers la société théosophique d'Helena Blavatsky, puis vers l'ésotérisme chrétien de Jacob Boehme, avant de fonder l'anthroposophie : il veut « mettre l'accent sur le pôle humain pour mieux insister sur l'incarnation, le mystère central du christianisme. Il veut aussi parler de la connaissance des potentialités spirituelles de l'être humain » (Bertrand Méheust *in* Bourg et *al.*, 2015, p. 53). Sa pensée se développera entre « fatras » (*ibid.*) et avancées philosophiques importantes, et peut ainsi être classée dans le champ de la contre-culture écologique.

anciens avec raison. Dans cette approche, le sol est avant tout un réceptacle, qui est fécondé par le soleil et par le système solaire puisque tous les composants d'un système interagissent entre eux » (*ibid.*, p. 34). Il s'agit alors de créer des « aliments » pour les végétaux qui respectent le sol et la plante. Ceux-ci sont faits à partir d'autres plantes, cueillies à un certain moment de l'année en fonction de l'action qu'elles doivent avoir : leur forme, leur couleur et leur propriété de croissance entrent également en jeu dans ce choix. Leur mode de préparation, leur mise en œuvre dépendant également d'une temporalité précise (en fonction des saisons, des solstices et équinoxes notamment, ainsi que des périodes lunaires).

Ainsi, au début du XX^{e} siècle, tous les éléments pratiques et représentationnels nécessaires à l'émergence de la géobiologie en tant que conception de l'habitat sont présents : relation entre lieu de vie et santé, implantations humaines en fonction de données « naturelles », portée symbolique de l'architecture, sourcellerie et premières tentatives d'explication par le magnétisme et valorisation du vivant en tant que modèle et principe (avec l'architecture organique et la biodynamie).

6.2. Naissance d'une conception de l'habitat

Dans la première moitié du XX^{e} siècle, deux événements achèvent la construction de la géobiologie telle que nous la connaissons aujourd'hui. Dans les années 1920 un médecin bavarois, le baron von Pohl, va émettre l'hypothèse d'un lien entre la santé et le lieu de séjour d'un individu. Plus tard, dans les années 1930 à 1950, la théorie des réseaux telluriques[43] se développe, à l'initiative de médecins français et allemands (les docteurs Manfred Curry et François Peyré notamment). Le terme de géobiologie est créé[44] et reste présent dans les dictionnaires de la langue française jusque dans les années 1970. Pendant cette première moitié du XX^{e} siècle, les pratiques de radiesthésie et sourcellerie continuent et auraient même été largement utilisées à diverses fins, par plusieurs camps, lors des deux Guerres Mondiales (Jaeger-Nosal, 2000). Après 1945, la géobiologie prend définitivement un tournant à caractère plus scientifique, avec la parution de deux ouvrages majeurs : *Le signal du sourcier*, en 1962, par Yves Rocard, physicien[45] qui

43 Pour les géobiologues, le champ magnétique à la surface de la terre prendrait la forme de plusieurs quadrillages superposés, au lieu d'être plus ou moins uniforme. On pourra lire à ce propos *Les réseaux géobiologiques et leurs répercussions sur la santé* (Fleck et *al.*, 2004).

44 L'origine du terme est incertaine ; ce terme a pu être influencé par *Le phénomène humain* de Pierre Teilhard de Chardin. Dans cette publication posthume de 1955, il cite ce terme, qui semble vouloir signifier l'impression des influences géologiques terrestres au cœur des structures biologiques et nerveuses du vivant (ce qui le rapproche de la branche de la paléontologie qui porte aussi ce nom).

45 Connu notamment pour avoir participé aux recherches sur le nucléaire militaire ; ce haut niveau

s'intéressera à l'explication du phénomène sourcier à la fin de sa vie, et *Krankheit als Standortproblem* (« La maladie comme problème d'emplacement ») en 1964, du médecin allemand Ernst Hartmann (1915-1992) qui relie directement lieu de séjour et santé. Ce premier ouvrage d'Ernst Hartmann est malheureusement épuisé et introuvable. Il en a néanmoins publié une suite (Hartmann, 1986). Dans ce second ouvrage, le médecin allemand donne des compléments d'information sur le réseau tellurique (sa dimension, sa structure) qui porte désormais son nom, aborde les dernières pistes en matière d'explication du phénomène sourcier, présente des techniques radiesthésiques et géobiologiques et enfin alimente son propos de cas d'étude où est dressée la relation entre lieu de vie et santé. Il a laissé une grande postérité puisqu'il est à l'origine d'un centre de recherche sur le sujet, basé à Walbrunn en Allemagne. Ce centre organise, outre des formations à la géobiologie, des rencontres annuelles. Nous avons pu assister à celle de 2011 à Eberbach. Organisée sur un week-end, cette rencontre rassemble des ingénieurs et docteurs en physique et chimie notamment, qui communiquent sur leurs dernières avancées en matière de détection géobiologique. Il y avait également un ingénieur en hydraulique qui expliquait ses techniques de prospection. Pour réaliser des puits dans différents pays d'Afrique, il utilise l'antenne de Lecher[46] avant son matériel spécifique de sondes diverses, afin de gagner du temps et de la précision. Eu lieu également la conférence d'une experte en fengshui. Cette approche qui se veut scientifique et vise à confirmer le lien entre lieu et santé, se manifeste également à travers l'ouvrage du biophysicien Robert Endrös qui publie, en 1978, *Die Strahlung der Erde und ihre Wirkung auf das Leben* (« Le rayonnement sur la terre et son influence sur la vie »). Il y explique l'influence des perturbations telluriques sur la santé, par des indicateurs tels que l'évolution de l'activité hormonale en fonction du lieu, ou encore une corrélation entre lieu perturbé, appelé « géopathogène » et nombre de cancers (Endrös, 1994).

Cette période est également favorable pour l'introduction de la géobiologie dans le monde de l'architecture. En effet, un ouvrage couramment utilisé par les étudiants en architecture et professionnels, *Les éléments d'un projet de construction*, par Ernst Neufert[47], contenait jusqu'à sa neuvième édition de 2006 un propos introductif sur la géobiologie, qui a disparu des plus récentes éditions. Depuis les années 1960, dont le contexte sera évoqué en fin de chapitre, les pollutions environnementales, tant chimiques que physiques, ont étendu le domaine de pratique de la géobiologie, qui prend désormais en compte des phénomènes bien mesurables (comme les champs électromagnétiques).

---

d'expertise fait partie des outils de légitimation du discours des géobiologues.

46 Appareil de détection (des eaux souterraines, etc.) utilisé par les géobiologues à la place des traditionnelles baguettes de sourcier, car jugé plus précis ; voir explications en annexe II.4.

47 Paru pour la première fois en Allemagne en 1951, sous le titre de *Bauentwurfslehre*.

Cette conception de l'habitat n'est pas reconnue, et par ailleurs peu connue. Les seuls articles qui apparaissent dans des journaux nationaux concernent les phénomènes électromagnétiques en général[48]. Mais quelques faits traduisent un changement de regard face à cette conception. Dans le domaine médical, une caisse d'assurance maladie suisse rembourse un forfait annuel de 200 Francs suisses pour l'intervention d'un géobiologue (Fries, 2010). Dans le domaine architectural, certaines écoles d'architecture commencent à délivrer un cours introductif sur la géobiologie, dans le cadre d'enseignements sur l'architecture environnementale. Cela est sans doute en partie dû à l'influence de l'Allemagne et de l'Autriche. En effet, certains professeurs d'université (dans les domaines de l'architecture, du paysage ou de la philosophie) sont officiellement reconnus comme géobiologues et réalisent des études dans le cadre de projets liés à une démarche environnementale, comme le projet de logements collectifs de Sandgrubenweg, en Autriche (Gauzin-Müller, 2009). Enfin, dans le domaine institutionnel français, un architecte-géobiologue français a été fait Chevalier de l'Ordre National du Mérite au titre du ministère de l'Environnement pour l'ensemble de ses travaux en 2000.

6.3. Pratique française contemporaine

Comme nous le verrons, les pratiques des géobiologues sont très étendues. L'objectif ici est de nous familiariser avec un univers lexical particulier. Nous allons dans un premier temps montrer deux exemples d'application de la géobiologie, l'un à l'échelle d'un « quartier », l'autre à l'échelle architecturale. Nous terminerons ce chapitre en détaillant les principaux domaines d'action de la géobiologie.

A. Exemples de réalisations

Le premier projet peut être considéré comme pionnier dans le domaine de la géobiologie. Porté par Sophie Rabhi-Bouquet, ce morceau de village ardéchois est constitué d'une vingtaine de maisons et d'une école, construites entre 2006 et 2012. La fille de Pierre Rabhi, qui a notamment été formée à la pédagogie Montessori[49] et qui est sensibilisée à la démarche d'Accueil Paysan[50], fonde en 1999 la Ferme des Enfants avec

48 Voir par exemple l'article du *Monde*, « Le mystère des "vaches magnétiques" » (Bathélémy, 2011).

49 Mise en œuvre en 1907 par Maria Montessori, elle repose sur un apprentissage qui s'appuie sur une découverte sensorielle et kinesthésique par les enfants.

50 Association née en 1987 qui vise à accompagner des paysans dans la mise en place d'un gîte. L'enjeu n'est pas seulement de proposer un hébergement mais de développer des « pratiques d'accueil intégrées à une production agricole, respectueuse de l'homme et de son environnement, [...] dans un

15 élèves et décide de construire trois ans plus tard un « écovillage pédagogique et intergénérationnel ». Ce projet pédagogique et social singulier a trouvé écho dans une architecture non seulement environnementale, mais aussi géobiologique.

Un architecte ayant une démarche environnementale forte ainsi qu'un architecte-géobiologue se sont alliés dans la conception de ce quartier (*cf.* illustrations en page suivante), qui s'est faite en fonction de principes écologiques (implantation et orientation pour une architecture passive) et géobiologiques (tracés régulateurs, points énergétiques). L'analyse géobiologique du terrain réalisée une fois le projet terminé traduit quelques imperfections par rapport aux attentes de l'architecte-géobiologue, certaines recommandations sur l'aménagement intérieur (matériaux, installation électrique) n'ayant pas toujours été suivies (*in* Val De Flor, 2013).

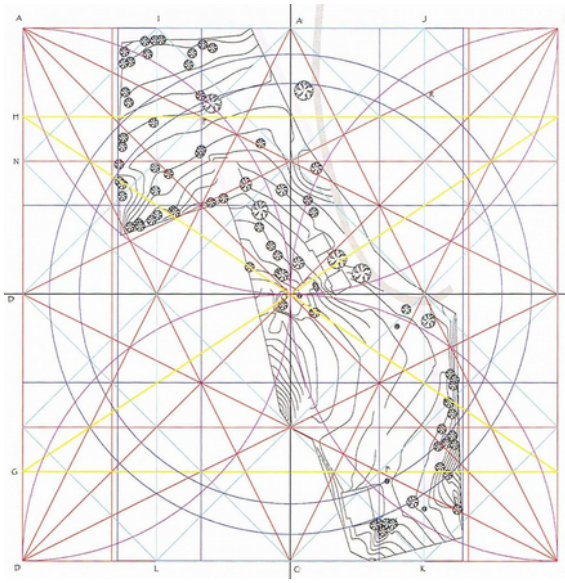
Ce projet est à notre connaissance le seul à mobiliser la géobiologie à une aussi vaste échelle spatiale. Que pouvons-nous conclure de cette expérience ? Ce projet singulier relève d'une démarche globale, au sein de laquelle la géobiologie ne constitue qu'un maillon de la chaîne : il s'agissait de proposer un projet de société alternatif, tant dans les champs pédagogiques, sociaux qu'architecturaux. Cette démarche était portée par une petite équipe : tous les habitants ne se sont pas sentis totalement en accord avec le projet architectural et n'ont alors pas suivi toutes les préconisations fixées par les architectes. Ce qui a empêché d'aboutir à l'effet complet escompté par l'architecte-géobiologue. C'est ce qui permet de souligner les limites actuelles d'une mise en place de cette conception de l'habitat à une échelle urbaine ; bien que certains principes (tels que l'évaluation de la qualité du site ou les tracés) ne nécessitent pas l'adhésion des habitants pour être réalisés mais entrent dans les prérogatives de l'urbaniste.

Le second projet est intéressant dans la mesure où l'architecte-géobiologue a pris en compte de très nombreux champs d'action de la géobiologie. Le projet consiste en la réhabilitation et l'extension d'un mas catalan (*cf.* illustrations en page suivante), réalisé par le propriétaire architecte-géobiologue, et par ailleurs docteur en architecture et enseignant en éco-construction à l'université de Gérone, entre 1996 et 2006 (Sylvestre et *al.*, 2009). Quatre grands principes ont été suivis, deux relevant strictement de la géobiologie, deux autres à la frontière entre cette conception de l'habitat et la démarche environnementale.

1. L'architecte a d'abord procédé à une analyse géobiologique du terrain (*cf.* point suivant), afin de pouvoir répartir les différentes fonctions de l'habitat en regard des influences telluriques plus ou moins fortes et positives.

---

souci d'ouverture et d'échange, et d'un aménagement harmonieux du territoire » (www.accueil-paysan.com/fr/qui-sommes-nous/notre-histoire/).



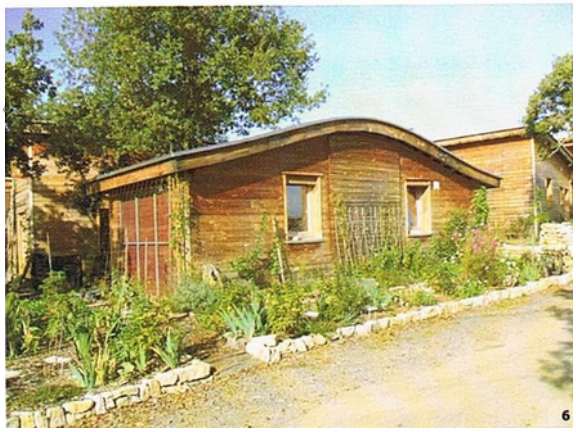
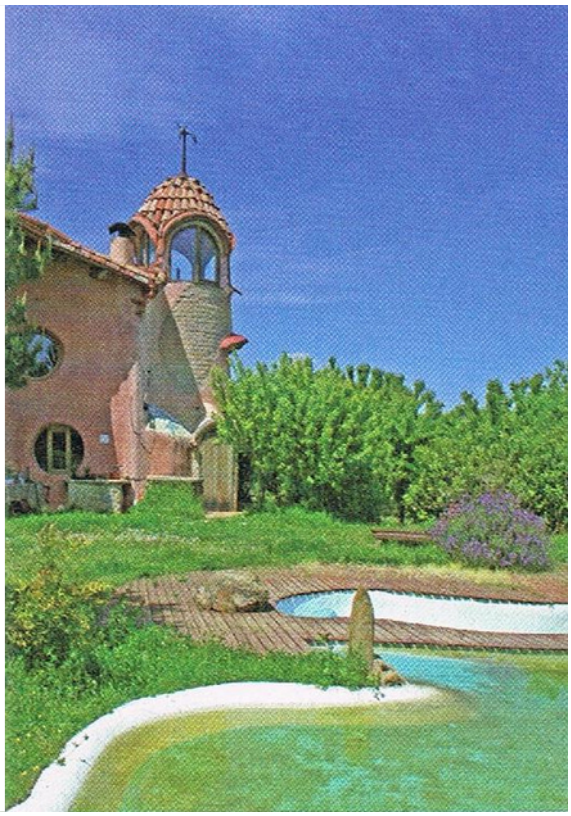


Figure 22 : Plan du terrain du Hameau des Buis avec le dessin des tracés régulateurs
Figures 23 et 24 : Deux exemples de maisons construites en structure bois dans le hameau

Figures 25 à 27 : Projet de réhabilitation du mas catalan, formes organiques en façade Sud, dans le séjour et vue de la petite tour avec la salle de méditation au sommet



2. Ensuite, lors de la conception, les tracés ont respecté les proportions liées au nombre d'or[51] et le langage formel est celui d'une architecture organique, à l'image en quelque sorte de l'architecture d'Antonio Gaudi (1885-1926) – *cf.* encadré sur l'architecture organique au chapitre 13.

3. Par ailleurs, le troisième principe a consisté à respecter les techniques de construction originelles du mas, en n'utilisant que la pierre, la terre et le bois. Ce principe visait à la fois une dimension paysagère et sanitaires (en limitant l'utilisation de matériaux traités chimiquement, et pouvant par la suite dégager des substances nocives).

4. Enfin, la conception bioclimatique (murs épais, baies vitrées au Sud) permet une régulation thermique naturelle efficace ; ce qui limite les besoins en énergie complémentaire, qui est apportée par des panneaux solaires. Toujours pour limiter l'impact environnemental de la maison, l'eau de pluie est récupérée et les eaux usées ne sont pas envoyées dans le réseau mais traitées sur place par une installation phytosanitaire. Ainsi, ce projet révèle à la fois l'étendue des préoccupations de la géobiologie, ainsi que les liens potentiels qui se dessinent avec la démarche environnementale.

B. Définition et principes de la géobiologie

Ainsi, la géobiologie peut être définie comme une conception de l'habitat qui analyse de multiples paramètres environnementaux d'un lieu, afin que ses habitants puissent y être en bonne santé et y ressentir un bien-être complet, à la fois physique, psychique et spirituel. Rappelons à ce propos que l'OMS désigne la santé comme « un état de complet bien-être physique, mental et social, et ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité » (Préambule à la Constitution de l'OMS, 1946).

Les géobiologues prennent en compte cinq types de paramètres : cosmiques, telluriques, naturels, artificiels et symboliques. Cette classification présente d'ailleurs des similitudes avec celle d'Ernst Hartmann qui propose une classification en quatre paramètres de la compréhension des influences environnementales : *Wetter, Boden, Mensch, Milieu* (climat, sol, hommes, milieu). Nous y avons ajouté la catégorie « symboles », puisqu'ils tiennent une place importante dans la pratique de la géobiologie aujourd'hui.

---

51 Voir également à ce propos le projet suivant : Boulanger et *al.*, 2010.

Les paramètres cosmiques peuvent désigner des principes astrologiques, le rapport des forces cosmo-telluriques, les cheminées cosmo-telluriques[52] ou la *geomantie*[53] du lieu. Les paramètres telluriques désignent en premier lieu les caractéristiques du sous-sol (failles et cours d'eau) ainsi que les réseaux telluriques (tels que le réseau Hartmann ou le réseau Curry). Les paramètres naturels sont liés au site et désignent notamment l'ensoleillement, le relief, la nature du sol, la radioactivité et le climat. L'enjeu est également de regarder finement le lieu, enfin de voir si des indices (arbres tordus ou malades, murs fissurés, etc.) pourraient trahir un potentiel déséquilibre énergétique. Les paramètres artificiels désignent les champs électromagnétiques, mais également la radioactivité et la toxicité des matériaux. Enfin, la géobiologie tient compte des symboles ainsi que des formes construites, qui agissent également sur l'individu.

Comme le révèle l'histoire, les outils classiques du géobiologue sont le pendule, les baguettes de sourcier (dont il existe de nombreux modèles) et l'antenne de Lecher. Certains géobiologues utilisent également un géomagnétomètre un appareil scientifique qui permet de mesurer le champ magnétique terrestre et ses variations ; ce que la grande majorité des géobiologues disent détecter avec leurs baguettes. Aujourd'hui, de nombreux autres appareils de mesure scientifiques viennent compléter cette liste. C'est grâce à eux que les géobiologues mesurent des paramètres tels que : les champs électromagnétiques, la radioactivité, le radon, le taux de CO2 dans l'air, la présence d'acariens, etc. Les outils des géobiologues sont également constitués de divers appareils de « remède », qui seront abordés plus avant.

---

52 Il s'agirait de « colonnes d'énergie », parfois larges de plusieurs mètres, qui présenteraient une activité intense, caractérisée par une alternance d'énergie ascendante puis descendante (Fleck et *al.*, 2004).

53 Cette pratique observe les interactions énergétiques et symboliques entre des lieux naturels et/ou anthropisés, qui traduisent parfois une conformation de l'espace à des données astronomiques (Dillenseger, 1994).

Chapitre 7 : Le fengshui, de ses origines traditionnelles à sa pratique contemporaine

Introduction

Le fengshui est la troisième conception de l'habitat dont nous allons interroger les pratiques et les représentations incarnées par ses praticiens français. Ce terme est composé des deux sinogrammes fēng (风), « vent », et shǔi (水), « eau » et correspond à une appellation qui remonte au texte considéré comme le premier traité de fengshui rédigé par Guo Pu au III^{e} siècle. Mais l'histoire de cette conception de l'habitat est bien plus ancienne, puisqu'elle tire ses fondements de la culture traditionnelle chinoise. Plurimillénaire, celle-ci se caractérise par une vision analogique et sociocentrée du monde. Il nous apparaît donc important d'évoquer dans un premier temps l'histoire de cette conception en parallèle de l'histoire du développement politique et culturel de son territoire originel. Il s'agira ensuite de préciser rapidement les caractéristiques de sa pratique contemporaine chinoise, avant d'aborder la situation française. Nous terminerons ce chapitre par un tour d'horizon des principes de mise en œuvre qui sont aujourd'hui les plus couramment utilisés en France.

À l'aune des situations connues par les pratiques taoïstes et de *qigong*, nous nous interrogerons également sur le rapport de cette conception à l'Occident, mais aussi sur sa définition en fonction des pratiques religieuses et médicales. Dans quelle mesure l'histoire spécifique de cette conception de l'habitat – et notamment sa rencontre dès la fin des années 1960 avec l'Occident – lui a-t-elle conféré les caractéristiques qui ont favorisé ce que l'on pourrait considérer comme une tendance syncrétique par rapport à la géobiologie, voire au vastushastra ? Ce chapitre nous donne les éléments de contexte nécessaires à la poursuite de cette réflexion au cours de la partie IV.

7.1. Origines et histoire du fengshui

Dans cette première partie du chapitre, nous allons étudier les origines historiques et culturelles du fengshui, pour mettre en évidence les fondements représentationnels et les développements pratiques de cette conception traditionnelle chinoise de l'habitat. Mais retracer l'histoire du fengshui, c'est nécessairement aussi retracer celle de la Chine, dont la civilisation « possède deux particularités qui n'appartiennent à aucune autre : elle est la seule à avoir laissé une masse aussi prodigieuse de témoignages continus de son évolution, principalement sous la forme de textes […] et de vestiges archéologiques, et qui, dans tous les domaines, se voit développée si longtemps de façon indépendante de notre Occident » (Gernet, 2005-c, p. 109). Le récit que nous en ferons (Bruun, 2003, 2008 ; Debeney, 2008 ; Feuchtwang, 2002 ; Gernet, 2005-a, 2005b ; Granet, 1999 ; Mak et *al.*, 2011 ; Needham, 1988, 1989, 1991, 1995, 2000 ; Skinner, 2012 ; Wong, 2007) n'est pas exhaustif, il se donne trois objectifs principaux :

- appréhender les principaux éléments théoriques à la base du fengshui contemporain occidental ;
- comprendre la culture traditionnelle dont ils sont issus ;
- identifier les principales phases de développement du fengshui, en regard de l'histoire plus globale de la Chine[54].

A. De la protohistoire mythologique à la dynastie Qin[55]

Aux V^e^ et IV^e^ millénaires avant notre ère, l'Asie orientale est en proie à un important brassage culturel, qui va concourir à la formation de la culture traditionnelle chinoise (Eliade, 2010). La première dynastie identifiée est celle des Xia (2000 à 1520 avant J.C.). Mais l'histoire de la Chine et de sa culture remonte à une période mythologique, dite des Trois Augustes et Cinq Empereurs. La mythologie chinoise connaît quelques récits cosmogoniques (Grimal, 1963), dont celui du sacrifice d'un être primordial, qui rappelle le Purusha indien dont nous parlerons plus loin (Eliade, 2010). Mais leur postérité est moindre qu'en Inde : les débuts du peuple chinois correspondent à l'histoire des premiers empereurs, qui ont fondé les différents éléments importants de la culture traditionnelle. Dès l'origine, la cosmologie développée par ce peuple est

54 Le récit proposé croise de nombreuses sources. Certaines informations, notamment de la période mythologique ne se recoupent pas tout à fait : ces divergences ne seront signalées que lorsqu'elles permettent de mieux appréhender l'histoire du fengshui.

55 Voir l'annexe II.2. pour la chronologie récapitulant des différentes dynasties.

profondément sociocentrée : elle confère à son prince, roi ou empereur le pouvoir civilisateur mais le désigne également comme le garant de l'ordre du monde, à savoir la juste et perpétuelle articulation entre terre, communauté humaine et ciel[56].

Trois empereurs mythologiques, trois héros civilisateurs, ont apporté au peuple chinois tous les éléments de leur culture traditionnelle. Nous rappelons ici les mérites qui leur sont connus avant de voir plus loin les premières traces historiques qui font apparaître ces éléments dans l'histoire des dynasties. Le premier d'entre eux est le roi Fu Xi : il aurait été l'inventeur du *yin* et du *yang*, du *Yijing* (« Classique des mutations ») et des trigrammes (nous reviendrons plus avant sur leur définition). En bref, il aurait été à l'origine des premiers outils d'appréhension du monde et de la divination. Huang Di aurait été quant à lui l'inventeur de l'écriture et du *luopan*, la boussole géomantique chinoise : il aurait été également le premier à creuser des puits (Soymie, 1961). Enfin, Yu le Grand aurait été à l'origine du découpage de l'espace en neuf portions égales, mais surtout, il se serait montré très habile dans la maîtrise des eaux. Rappelons ici que la Chine est un territoire relativement hostile, traversé par de nombreux cours d'eau, et que leur maîtrise a constitué la clé du développement de cette culture. C'est ainsi à lui que serait apparu le *He Tu* et le *Lo Shu*, respectivement sur le dos d'un cheval et sur celui d'une tortue, tous deux sortant d'un fleuve. Il s'agit de deux configurations numériques, deux « carrés magiques » qui constituent un important outil de compréhension du monde. Le premier est dit du Ciel Antérieur et correspond à la configuration idéale des choses, le second, du Ciel Postérieur, représente les choses telles qu'elles sont. Ces deux configurations sont utilisées encore aujourd'hui en fengshui.

Ce récit mythologique met en réalité en avant les éléments qui vont être structurants pour la pensée (traditionnelle) chinoise. Ceux-ci traduisent cinq caractéristiques essentielles de cette pensée qui diffère très profondément de nos propres cadres idéologiques. La pensée chinoise est d'abord classificatoire. Elle identifie, trie et organise l'ensemble des phénomènes du monde en différentes catégories, ou classes, associées à des « emblèmes » (Granet, 1934). Ceux-ci peuvent être de natures très différentes : le *yin* et le *yang*, les cinq éléments – que sont l'air, la terre, le feu, l'eau et le métal – et les huit trigrammes constituent les emblèmes fondamentaux. Les huit trigrammes incarnent le mieux la notion d'emblèmes, ils détiennent un important pouvoir de classification. Il s'agit d'une série de huit figures constituées chacune de trois traits superposés continus (*yang*) ou discontinus (*yin*) qui représentent des dynamiques situationnelles. Elles ont en effet été combinées par deux pour former les soixante-quatre hexagrammes qui sont à la base du *Yijing*, ouvrage traditionnel de divination. Par la

56 On notera à ce propos la portée symbolique du caractère *wang* (王) qui signifie roi : il est cet *axis mundi* qui relie les trois plans de l'univers (terre, hommes et ciel).

suite, ces huit figures permettent d'ordonner et de classer différentes « réalités » du monde, telles que les membres d'une famille, les directions, etc. Pour terminer sur ce premier point, rappelons par ailleurs que la langue elle-même utilise des classificateurs[57]. Ainsi par exemple une ceinture et un cours d'eau se retrouvent caractérisés par le même classificateur, qui régit une classe d'existants longs, plats et serpentants.

La pensée chinoise est ensuite fondée sur la correspondance entre le macrocosme et le microcosme. Les phénomènes qui sont classés appartiennent en réalité à un seul et même monde, qui se manifeste différemment sur la terre et dans le ciel. Il y a simplement des jeux de miroirs entre ces deux mondes. Ce mode de pensée aura pour conséquence de construire une unicité des sciences (ce qui se passe dans un domaine n'est que le reflet de ce qui se passe dans un autre), de favoriser une étroite relation qui a toujours uni les enseignements théoriques et la pratique (qui ne sont en réalité jamais dissociés) et de mettre en avant la divination comme outil d'aide à la décision. Toutes les techniques de divination – par l'observation des marques fendillées d'une carapace de tortue[58] chauffée au tison, puis par le jeté de branches d'achillée (Javary, 2009-b) – n'avaient pas tant pour but de prédire l'avenir que d'observer un phénomène à partir d'un autre point de vue, depuis par exemple le miroir céleste de la réalité terrestre.

Cette pensée classificatoire, et fondée sur les correspondances, est donc de nature « analogique » (Descola, 2005). Cette propriété permet de créer des liens entre des catégories d'existants pour les penser conjointement, c'est par exemple le cas de l'espace et du temps. Ainsi, le *yin* désigne l'ubac, tandis que le *yang* désigne l'adret. Mais ces lieux sont en réalité amenés à évoluer au cours de la journée, en fonction de la course du soleil[59]. Ainsi, le monde fonctionne selon un rythme qu'il convient de connaître et, pour le souverain, de l'entretenir par ses actions. Le *mingtang* en est la formalisation la plus aboutie. Il s'agit d'un petit temple à l'intérieur du palais impérial, divisé selon un plan en carré[60] à quatre cases, dont le souverain occupait successivement les différentes pièces en fonction des saisons, avant de repasser par le milieu pour une

57 Les plus couramment utilisés sont au nombre d'environ 150 : il s'agit de caractères qui se placent avant une chose dans certains cas (comme le dénombrement, la désignation, etc.). L'ensemble des existants sont rassemblés en plusieurs centaines de classificateurs (Roche, 2007).

58 Animal symbolique par excellence puisqu'il représente la correspondance entre le cosmos (carapace en forme de coupole) le monde terrestre par ses quatre pattes (formant les quatre coins d'un carré).

59 Cette portée rythmique de l'évolution du climat est du reste inhérente à la structure des sinogrammes *yin* 陰 (ou 阴) et *yang* 陽 (ou 阳) (Javary, 2009-b).

60 Avec le centre, le cercle et la croix, le carré fait partie des figures géométriques le plus fréquemment et universellement employées, avec une portée spécifique selon chaque tradition (Chevalier et *al.*, 1982), mais toujours proche de l'idée « de la terre par rapport au ciel, mais aussi […] de l'univers créé, terre et ciel, par opposition à l'incréé et au créateur ; il est l'antithèse du transcendant » (*ibid.*, p. 165). Pour la spécificité de la culture traditionnelle chinoise, voir page suivante.

nouvelle année (Eliade, 2010). Parallèlement, le souverain faisait des campagnes aux quatre points cardinaux de son territoire, selon les saisons, afin d'asseoir son autorité.

La quatrième caractéristique de cette pensée chinoise est d'être sociocentrée, ou plutôt sociocosmogonique.

> La représentation que les Chinois se font de l'Univers repose sur une théorie du microcosme. Celle-ci se rattache aux premiers essais de classifications de la pensée chinoise. Elle dérive d'une croyance extrêmement tenace : l'Homme et la Nature ne forment pas deux règnes séparés, mais une *société* unique. Tel est le principe des diverses techniques qui *règlementent* les attitudes humaines. C'est grâce à une participation active des humains et par l'effet d'une sorte de *discipline civilisatrice* que se réalise l'Ordre universel (Granet, 1934, p. 24).

Enfin, maintenir l'ordre social, c'est maintenir l'ordre universel. On comprend mieux pourquoi la gestion du pouvoir, la question militaire, le respect de l'étiquette ou encore le culte des ancêtres ont pris une telle importance pour cette civilisation. C'est de cette structure sociocosmogonique que découle l'ensemble des notions de la pensée chinoise, et qui en constitue sa cinquième caractéristique. Marcel Granet (1999) note d'ailleurs que le principe du *dao* (unité à l'origine de la multiplicité) n'a pu émerger que dans un système où le pouvoir était unique et centralisé. Cet ordre du monde, toujours en mouvement, est saisi à partir de ces différents principes. Cela n'est pas vain : comprendre le cours des choses, c'est vouloir essayer de mieux agir ; notamment dans le domaine de la stratégie militaire, mais également quotidiennement. Tout l'enjeu est de saisir « la propension des choses » (Jullien, 1992) : c'est la conception d'un « potentiel né de la disposition ». Cette vision issue de la réflexion sur la stratégie militaire vise à exploiter à son avantage les conditions d'une situation. L'efficience de ce qui advient a deux caractéristiques « d'une part, elle n'advient qu'à titre de conséquence, impliquée par une nécessité objective ; et, de l'autre, elle est irrésistible, compte tenu de son intensité » (*ibid.*, p. 24). Il s'agit de comprendre les forces en jeu pour en tirer le meilleur parti, parce que justement il sera inscrit dans la disposition même de la situation. Marcel Granet ne dit pas autre chose : « [l]es Chinois n'ont aucun goût pour les symboles abstraits. Ils ne voient dans le Temps et dans l'Espace qu'un ensemble d'occasions et de sites » (Granet, 1934, p. 588). Le fengshui est donc né de ces cinq caractéristiques de la pensée chinoise traditionnelle, de cette volonté de percevoir, à travers diverses correspondances, le cours des choses, dont il sera possible de tirer le meilleur parti en certains sites et à certaines occasions. Le temps et l'espace se trouvent ainsi profondément liés, notamment par la notion de rythme (Granet, 1934). « Les représentations collectives dont [dérivent l'Espace et le Temps] ne sont que la traduction des principes qui présidaient à la répartition des groupements humains : l'étude de ces

représentations se confond avec une étude de morphologie sociale » (Granet, 1934, p. 90). Le rond est la forme associée à la durée (le temps étant considéré de façon cyclique[61]) et le carré, la forme de l'étendue qui représente tout l'empire. Finalement, « [l]'Espace plein n'existe que là où l'étendue est socialisée » (*ibid.*, p. 92).

Revenons à notre récit, cette fois bel et bien historique, du fengshui. La dynastie Xia (d'environ 2000 à 1520 avant J.C.) marque le passage du néolithique à l'âge du bronze, mais ne laisse pas de trace particulière quant à l'histoire de la culture chinoise ou du fengshui. En revanche, la dynastie Shang (de 1520 à 1030 avant J.C.) marque l'histoire. Ole Bruun comme Mircea Eliade considèrent que tous les principaux éléments de la pensée traditionnelle étaient présents à cette période et que celle-ci n'évoluera que peu jusqu'à la dernière dynastie. Le classement en cinq entités – plus tard cinq éléments – se développe ainsi que la partition du temps en cycles sexagésimaux, à partir des « dix troncs célestes » et « douze branches terrestres ». Mais surtout, l'implantation et l'organisation des tombes commencent à traduire une volonté d'orientation spécifique. Précisions que le fengshui a toujours eu deux grands domaines de pratique : les conseils relatifs au choix du site, de l'implantation et de l'orientation des demeures des humains vivants mais aussi des demeures des morts, sans qu'une préséance de l'un sur l'autre n'ait jamais pu être établie (Bruun, 2008)[62].

Sous la dynastie des Zhou (de 1030 à 221 avant J.C.), la plus longue de l'histoire de la Chine, le fengshui commence à prendre doucement forme. La pratique du *dili* est attestée : ce terme « désigne aujourd'hui la géographie et […] signifie littéralement "linéaments de la terre", renvoyant alors à une observation de type divinatoire de la terre et de son relief » (Obringer, 2009, p. 24). Vers 500 avant J.C. sont utilisés les ancêtres du *luopan*, – boussole géomantique qui permet de lire des correspondances entre des directions et de multiples paramètres – les *shi* (moins sophistiqués dans les paramètres indiqués et sans boussole centrale). Ainsi, les *fangshi* sont des conseillers militaires, chargés d'établir « la propension des choses », à partir de ces moyens de « divination ». Toujours à partir de cette même période sont attestées les premières pratiques d'acupuncture. Cette période centrale voit également émerger les deux plus grandes figures de la pensée chinoise : Lao Zi et Confucius (Kong Zi), deux

61 Une étudiante en architecture chinoise avec qui nous avons eu l'occasion d'échanger à propos du fengshui m'expliquait que la figure qui représente plus exactement le temps dans la culture traditionnelle chinoise est le ressort. Le temps est cyclique, néanmoins le temps avance toujours. Ainsi, le ressort se déploie dans les trois dimensions et il est possible en le regardant d'en haut de voir le cercle de la cyclicité du temps, et dans la profondeur, d'établir des correspondances entre, par exemple, les différentes saisons passées, en allant à rebours dans la profondeur du ressort.

62 Bien que la préoccupation de la demeure des morts, afin qu'ils prodiguent aux descendants tous leurs bienfaits, soit souvent citée comme première (Obringer, 2009).

contemporains ayant vécu entre la moitié du VI^e^ et la moitié du V^e^ siècle avant J.C. Le premier trouve sa pensée rassemblée au sein du *Daodejing*, au second est attribuée la rédaction de cinq « grands classiques » : le *Lijing*, le *Shujing*, le *Shijing*, le *Yuejing* et le *Yijing* – respectivement « Classique des rites, des documents, des vers, de la musique et des mutations ».

Pour Lao Zi, la vie doit suivre le *tao*, la voie, l'ordre des choses. C'est ce chemin qui permet sagesse et longévité. Il évoque également la notion de *qi*.[63] Davantage fondée sur l'ordre social, la pensée de Confucius se présente comme une éthique qui prône la nécessité d'une bonne éducation, de la piété filiale et du respect des rites. Cette pensée va marquer en profondeur la culture chinoise, puisque les clés de l'administration seront confiées aux confucéens sous les Han (de 207 avant J.C. à 220) : le confucianisme devient ainsi une doctrine officielle.

Cette première période de développement de la culture chinoise s'arrête pour nous sous les Qin (de 221 à 207 avant J.C.), dont le début du règne sera marqué par un despote qui organisera un véritable autodafé de nombreux textes classiques : tous les détenteurs des quatre classiques en dehors du *Yijing* sont contraints à les brûler et encourraient, le cas échéant, la peine de mort. Le temps du renouvellement est venu : les Han prennent le pouvoir en 207 avant J.C.

B. Premiers développements, des Han aux Yuan

La dynastie des Han permet une solidification de la culture traditionnelle qui s'est développée jusque-là. Cette dynastie est d'ailleurs considérée comme la dynastie fondatrice de la Chine impériale[64]. La langue est normalisée, ce qui passe notamment par la publication du premier dictionnaire au II^e^ siècle. Le fengshui n'a pas encore sa forme actuelle : il est présent sous la forme du *kanyu*, qui vise à analyser la topographie pour y identifier des sites auspicieux, les *xue* (qui est le même terme que pour désigner les points d'acupuncture), en suivant les *longmai* (les veines du dragon), qui font circuler le *qi*. Les *shi* se développent et prennent la forme de deux plateaux superposés, l'un carré pour la terre, l'autre rond pour le ciel. Leurs praticiens atteignent une certaine forme de reconnaissance et un certain stade de professionnalisation. Des Han jusqu'aux Ming (de 1368 à 1644), les capitales seront établies sur un plan carré, ouvert vers le Sud, ce qui montre une influence indéniable, jusqu'aux cours impériales, du res-

63 Le sinogramme 气 (ou 氣)désignant « littéralement » la vapeur émanant d'un bol de riz, cette notion peut être associée à l'idée d'un souffle vital qui parcourt et anime toute chose.

64 En Chine sont représentés différents groupes ethniques, que le gouvernement nomme « minorités », au nombre de 54. Plus de 90 % de la population est dite « han », du nom de cette dynastie fondatrice.

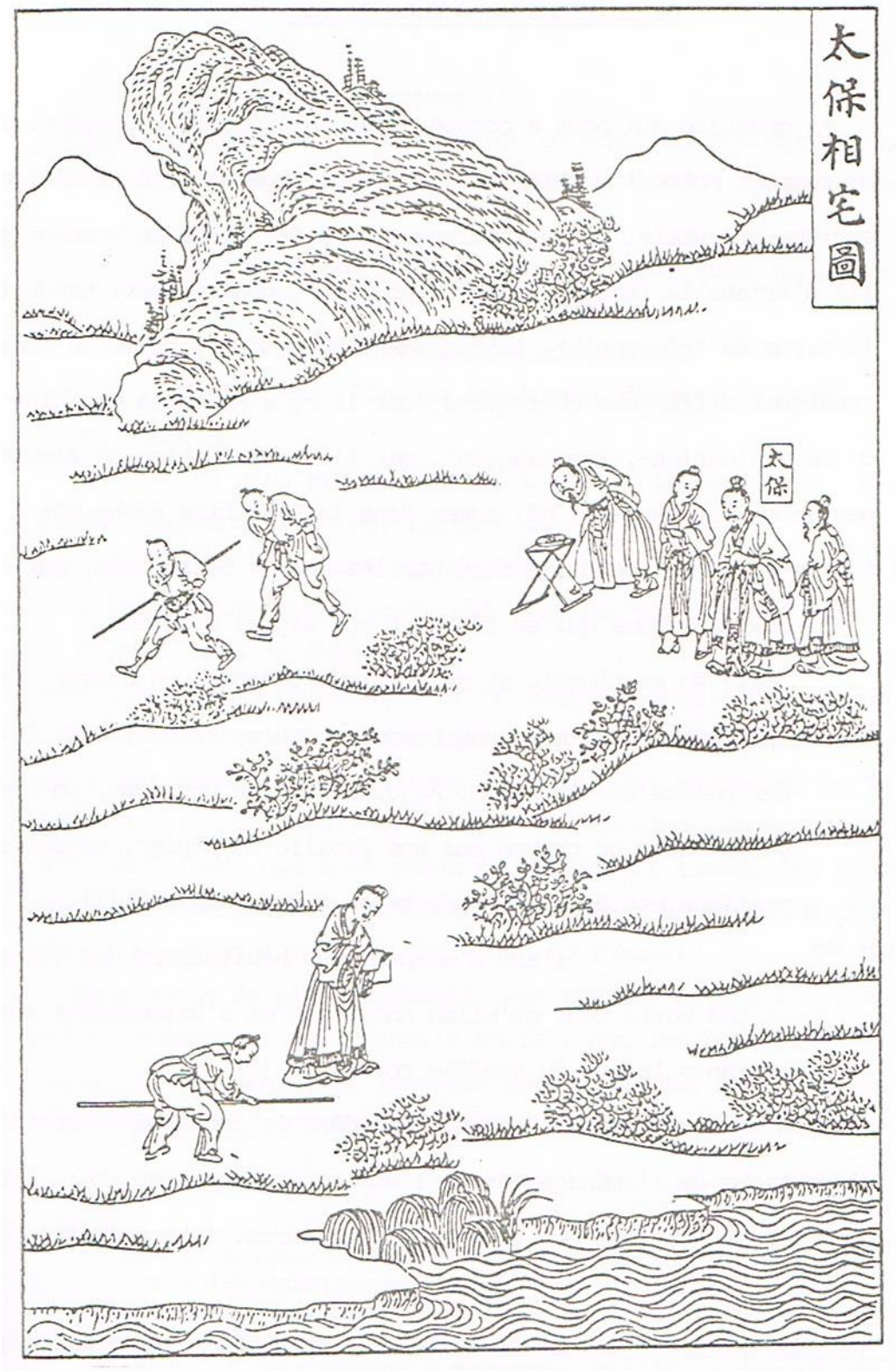


Figure 28 : Représentation d'une analyse traditionnelle de fengshui, probablement autour du XVII^e siècle, extrêmement diffusée dans les ouvrages de fengshui et reproduite par Joseph Needham

pect des premiers codes du fengshui. Sous les Jin (de 265 à 420), période d'unification de l'empire après une période de partition, apparaît ce qui est souvent considéré comme le premier traité de fengshui. Il s'agit du *Zhangshu*, ou « Livre des funérailles », écrit au tournant du III[e] siècle par Guo Pu. Il vise à identifier les meilleurs sites pour les inhumations, en fonction du *qi*. Celui-ci doit être toujours en mouvement, mais ni trop, ni trop peu. Le vent le fait circuler et l'eau le retient : c'est la naissance du fengshui (Fries, 2010).

La Chine connaît à nouveau une période de division politique, dont nous retiendrons seulement sur le plan culturel qu'elle associe les trigrammes à la pratique du fengshui. Sous les Sui et les Tang (de 581 à 906), la pratique du fengshui se stabilise avec l'utilisation du *yin* et du *yang*, du *bagua* (les trigrammes répartis selon les orientations) et des configurations du *He Tu* et *Lo Shu*. Après une nouvelle période de division politique et territoriale, la Chine s'unit à nouveau, et cette fois définitivement, sous les Song (de 960 à 1260). C'est l'ère d'une civilisation urbaine prospère et à un haut degré de spécialisation. On y utilise pour la première fois la boussole magnétique, qui sera associée à l'ancien *shi* pour former le *luopan* définitif. Le fengshui ne cesse de se perfectionner : il se développe en deux courants celui de l'École de la Forme (originaire du Jiangxi) est principalement basé sur l'étude du relief, tandis que l'École de la Boussole (originaire du Fujian) utilise plutôt le *luopan* pour établir des correspondances symboliques avec les directions.

Dans sa thèse sur le fengshui, Zhang Chun Yan (2010) précise à partir de l'étude de textes classiques de cette conception que les dénominations exactes de ces deux approches sont : l'École de la forme et de la propension (*xing shi*) et l'École de l'analyse du *qi* (*li qi*). Elles prennent toutes les deux en compte l'un des principes essentiels du fengshui, celui du *tian ren he yi* (天人合一, l'union du ciel et de la terre), la seconde reposant néanmoins également sur une analyse temporelle. Les deux autres principes formant le « concept cosmique » chinois (Zhang, 2010), sur lequel s'appuie le fengshui, sont : le *yin yang ping heng* (陰陽平衡, l'équilibre entre le yin et le yang) et le *wu xing sheng xiang ke* (五行相生相剋, les cycles d'engendrement et de domination des « cinq éléments »). Par ailleurs, Zhang Chun Yan (2010, p. 27) rappelle que les cinq étapes de la sélection d'un emplacement sont : « chercher le dragon », « examiner la montagne », « observer l'eau », « décider du bon endroit » et « choisir une direction ».

De cette division classique de la conception de l'habitat, d'autres auteurs (Debeney, 2008 ; Skinner, 2012) révèlent une distinction plus doctrinale. En effet, ces écoles citées précédemment pratiquent un fengshui dit San He (des trois accords), en observant particulièrement l'articulation harmonieuse entre le relief, l'hydrographie et le bâti. Cette école sera pratiquée jusqu'aux Qin, où se développera l'école dite San Yuan

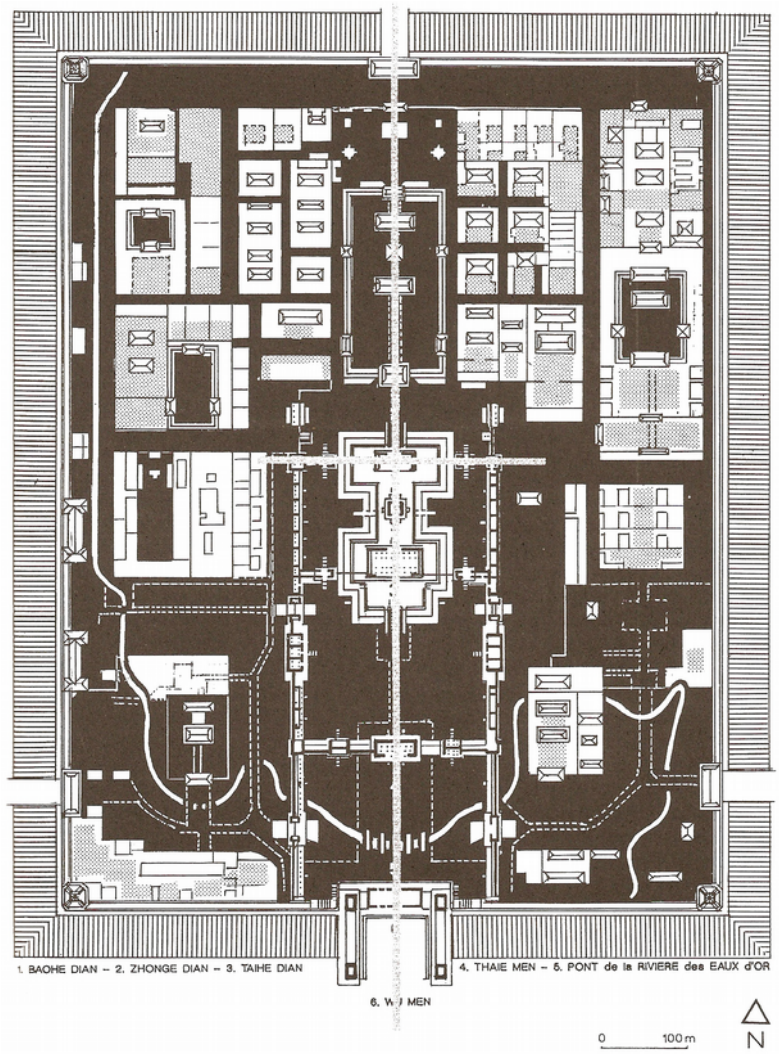


Figure 29 : Plan de la Cité Interdite ; en noir, le niveau de référence de la cité, les palais sont tous surélevés de plusieurs marches, aucun toit de la ville ne devait dépasser la hauteur de la plateforme du palais central

Figure 30 (gauche) : Vue générale de la Cité Interdite depuis la Colline de Charbon au Nord, l'ensemble s'organise à partir d'une symétrie organique

Figure 30 (droite) : Détail des guilongzi *sur les arêtes de toiture de l'un des palais*

(des trois cycles), qui prend en compte la dimension temporelle de l'influence du *qi*, notamment à travers la technique des *feixing* (étoiles volantes). À partir des Song, le fengshui s'ouvre toujours plus au peuple et sort progressivement des cercles lettrés et impériaux privilégiés. Il connaît néanmoins un coup d'arrêt sous les Yuan (de 1260 à 1368), dynastie mandchoue instaurée par Gengis Khan, puisque sa pratique est prohibée.

C. D'une pratique impériale à une décadence populaire, le fengshui à partir des Ming

a. Approche historique

Si le premier souverain de la dynastie Ming (de 1368 à 1644) poursuit la persécution des praticiens, Yong Le, constructeur de la Cité Interdite, lui sera plus favorable (*cf.* point suivant). Les tombeaux de cette dynastie sont du reste de remarquables cas d'application du fengshui. La pratique est reconnue chez les lettrés et elle s'institutionnalise. Certains lettrés restent malgré tout méfiants face à elle, car la période de prohibition sous les Yuan avait fait disparaître tous les maîtres considérés comme « authentiques » et avait eu pour conséquence de laisser la place à de multiples praticiens peu expérimentés. Cette double perception du phénomène sur le sol chinois restera présente jusqu'à l'instauration de la république en 1912. La dernière dynastie, les Qing (de 1644 à 1912), signe le retour des Mandchous au pouvoir. L'état continue à porter ce double regard sur le fengshui, entre reconnaissance et méfiance face aux charlatans. Mais surtout, c'est au tournant du XIX^{e} siècle que la Chine va connaître un déclin qui va bouleverser son histoire.

> [A]près une expansion presque continue de huit siècles, s'amorce un déclin durable, au moment même où se développent les sciences expérimentales en Europe et les premières entreprises industrielles. [A]près qu'ont été atteints des sommets en matière d'agriculture intensive, d'aménagements fluviaux, de spécialisation et de division du travail à la fin du XVIII^{e} siècle, les rendements de la riziculture stagnent ou deviennent décroissants après 1800, poussant la mise en culture des hautes terres et une déforestation génératrice d'inondations catastrophiques. La Chine […] se retrouve alors avec une main-d'œuvre pléthorique qui rend toute innovation inutile et ne parvient plus à nourrir sa population (Gernet, 2005-c, p. 47).

Les traditions commencent à se perdre et la présence européenne se fait de plus en plus pesante. C'est d'ailleurs grâce aux jésuites que l'Europe reçoit les premières études sur le fengshui. La plus fameuse reste sans doute celle d'Ernest John Eitel, qui livrera une étude assez précise mais critique sur le fengshui et ses praticiens.

> *Every resident of China however, acquires by a few years pratical intercourse with the Chinese a tolerably clear idea of what Feng-shui is, and most of my readers no doubt know, that practically speaking it is simply a system of superstition, supposed to teach people where and when to build a tomb or to erect a house so as to insure for those concerned everlasting prosperity and hapiness*[65] (Eitel, 1873, p. 4).

Au cours du XIX[e] siècle, le fengshui va prendre davantage d'envergure à la faveur de deux changements importants. D'abord, le gouvernement va conférer au fengshui un rôle spécifique dans les relations internationales, alors qu'il était en train desubir un certain déclin. Il va en effet s'en servir pour fédérer un peuple autour de sa tradition afin de la rendre plus hostile à la présence étrangère. Ainsi, *« [f]engshui has been introduced in foreign relations by the Chinese government as aschrewdly constructed buffer mechanism to ward off foreign expansion, and clothed in democratic oratory alluding to the undesirability of changing faith of people »*[66] (Bruun, 2003, p. 47). Ceci va avoir alors pour conséquence de réaffirmer le pouvoir des maîtres dans les campagnes, où les traditions commençaient à perdre de leur stabilité : les praticiens incarnent une autorité rituelle et religieuse.

b. La Cité Interdite, une mise en œuvre exemplaire du fengshui ?

« La Cité Pourpre enracine sa splendide cohérence dans la volonté de son commanditaire comme dans la mentalité de ses concepteurs : démontrer en trois dimensions l'importance que tient, à la croisée du politique et du symbolique, la fonction d'harmonisation dévolue au souverain. Plus qu'un palais, la Cité Interdite est une idée, une construction de l'esprit[67] vaste comme une ville » (Javary, 2009-a, p. 10-

65 « Toutefois, chaque résident de la Chine acquiert au bout de quelques années de rapports pratiques avec les Chinois une idée extrêmement claire de ce qu'est le Feng-shui, et la plupart de mes lecteurs savent sans doute que, pour parler pratiquement, il s'agit simplement d'un système de superstition, sensé apprendre aux gens où et quand construire une tombe ou une maison afin d'assurer à ceux qui sont concernés une éternelle prospérité et un éternel bonheur ».

66 « Le fengshui a été introduit dans la gestion des relations étrangères assurément comme un mécanisme-tampon construit afin de repousser l'expansion étrangère, habillé dans un discours démocratique se rapportant à la ferme volonté des gens de ne pas changer leur foi ».

67 En ce qui concerne les principaux spatiaux traditionnels chinois que sont notamment les cours, les

11). Yong Le, le troisième empereur Ming, suite au choc de la domination mongole, souhaite réaffirmer le pouvoir chinois avec le passage de la capitale de Nanjing à Beijing[68] (pour être au plus près des envahisseurs du Nord), le relevage de la grande muraille (commencée sous les Qin) et la politique de retour aux sources de la culture chinoise. C'est ainsi que Yong Le décide d'appliquer les principes contenus dans le *Yijing* pour l'édification du palais impérial de la nouvelle capitale.

Cette cité[69], de son vrai nom Zi (pourpre, nom de l'étoile polaire) Jin (interdite) Cheng (cité), a une surface de 72 hectares, avec un plan qui a une proportion de 7 par 10, la même que celle des cases qui contenaient les caractères chinois avant la réforme moderne : elle se présente ainsi comme un immense sinogramme. Elle est ceinte d'un mur qui représente « un idéal de culture et de civilisation » (Javary, 2009-a, p. 24), mais qui la rend plus interdite qu'aucun autre palais : les habitants n'avaient pas même le droit de regarder dans sa direction. Le chantier dure de 1406 à 1420 et mobilise 100 000 à 200 000 artisans. L'enjeu technique est colossal : les poutres et poteaux sont des troncs entiers, mesurant jusqu'à 13 mètres de longueur, qui sont transportés sur près de 3 000 km depuis le Sichuan ou le Yunnan en hiver sur des chemins que l'on fait geler grâce à de l'eau extraite de puits creusés sur la route. Plus de 10 millions de briques ont également été utilisées. Voici quelques-uns des principes qui ont été déterminants dans la conception de cet ensemble palatial (Javary, 2009-a) :

- une organisation selon un axe Nord-Sud, qui définit une symétrie, articulée à une logique *yin/yang* (les franchissements sont par exemple en nombre impair pour laisser le passage du souverain seul au centre et répartir ses accompagnateurs selon leur rang social) :
- la classification temporelle traditionnelle avec la porte dite du « Plein midi », Wu Men, où *wu* représente une des « douze branches terrestres » (douze signes du zodiaque) ;
- une utilisation symbolique des chiffres 5 et 9, notamment par rapport au *Yijing* : le 5 est le chiffre *yang* le plus parfait puisqu'il est au centre de la série de 1 à 9, il représente le souverain, et le 9 est la plus forte expression du *yang* (puisqu'il est le plus grand chiffre impair pouvant s'écrire à un seul caractère) ;
- la ville entière de Beijing est protégée au Nord par la chaîne des monts de l'Hirondelle, mais il n'y avait pas de relief au niveau de la cité donc la « Colline de Charbon » a été construite à partir de la terre extraite des douves ;

---

systèmes d'enceintes concentriques ou encore les rapports entre enclaves et réseaux, voir Ged, 2016.

68 Notons ici que Beijing (**北京**) signifie « capitale du Nord » et Nanjing (**南京**) « capitale du Sud ».

69 Voir l'approche complémentaire d'Evelyn Lip (1996), dans *Feng Shui, environment of power*.

- la « Rivière des Eaux Dorées », Jin Shui He, artificielle, respecte le flux réputé favorable qui court du Nord-Ouest de la cité au Sud-Est ;
- les cinq ponts de marbre blanc ne représentent pas les vertus du confucianisme mais sont les flèches pointées vers l'extérieur de l'arc constitué par le cours d'eau : le dessin associé aux terrasses à redans, renvoie au sinogramme de l'arc ;
- les différents palais portent des noms qui expriment leur valeur en fonction de leur position absolue (au Nord ou Sud par exemple) et relative (en fonction du *yin* et du *yang*), dans ce microcosme de la cité (on sait à quel point nommer est un acte important pour les Chinois : Confucius, s'il était au pouvoir, avait affiché son ambition de vouloir réformer tout le vocabulaire) ;
- l'ensemble se découpe en trois palais *yang* et trois palais *yin*, plus au Nord et le tout se voit démultiplié en petites unités, dans une logique de « fractale »[70] ;
- le moindre paramètre est choisi selon une logique signifiante : *e.g.* les statuettes en terre cuite sur les arêtes de toiture (*guilongzi*), qui défendent le bâtiment contre les maléfices, sont toujours en nombre impair ; elles sont exceptionnellement 10 sur la salle du trône, plus grand chiffre pouvant s'écrire en chinois avec un seul caractère, pour représenter une « totalité bénéfique ».

7.2. Le fengshui en Chine aujourd'hui

A. De Mao Zedong à la période contemporaine

Après une période très troublée, où le fengshui survit dans les campagnes, au sein desquelles ses praticiens ont un statut similaire à celui d'un artisan mais avec l'interdiction d'indiquer sur la façade l'activité pratiquée. L'arrivée de Mao Zedong au pouvoir va faire connaître des heures sombres au fengshui. Dès 1949, trois tendances populaires vont sans doute contribuer à sa dévalorisation – l'athéisme, le développement d'une science et d'une élite urbaines, qui va aussi influencer les campagnes – et une fuite massive des maîtres d'abord à Taiwan et Hong-Kong dès les années 1950 et 1960. Mao Zedong entretient un rapport très ambigu au fengshui. Il a reçu une éducation bouddhiste et on sait qu'il a consulté plusieurs fois des maîtres en fengshui. Mais il a pourtant dénoncé cette pratique sans remettre en cause son fonctionnement ou son efficacité, mais en pointant du doigt sa décadence et demandant de ne pas suivre les conseils de ses praticiens (Bruun, 2003).

70 C'est-à-dire que la structure, en l'occurrence ici le rapport des palais entre eux (par rapport à leur taille, leur position, leur fonction et leur nom), reste identique à toutes les échelles.

En 1954, une loi est édictée et interdit toute pratique religieuse, dont fait partie le fengshui, hors des temples. En 1958, une loi interdit les rituels plurimillénaires de la civilisation chinoise de mise en terre de ses morts et de leur adoration : des incinérateurs sont construits en nombre. Le fengshui est maintenant interdit et connaît un coup d'arrêt final avec la Révolution Culturelle (de 1966 à 1976). Jusque dans les campagnes, toutes les images et idoles sont remplacées par le portrait de Mao Zedong. Les derniers maîtres fuient cette fois à Singapour, en Australie et au Canada. C'est ainsi que nous parvient véritablement le fengshui. Ainsi, les maîtres touchent le sol américain au moment même où émerge la contre-culture.

En Chine, le fengshui survit dans les campagnes. Mais il a fallu attendre 1989 pour que soit à nouveau publié un livre sur le fengshui en Chine. C'est un succès, il est suivi par de très nombreux autres titres. En 1999, un dernier coup d'arrêt a lieu : les librairies sont vidées de leurs ouvrages sous l'effet de la censure. Aujourd'hui, la Chine montre un intérêt renouvelé pour cette pratique, sous un angle marchand, mais également comme un objet de recherche universitaire. Si elle est encore officiellement interdite, cette pratique est toujours vivante, dans les campagnes comme dans les villes. Le taux de constructions conçues grâce au fengshui est de 70 % à Nanjing, davantage encore à Xiamen et Fuzhou et 100 % à Hong-Kong. Cette ville représente aujourd'hui un phénomène unique quant à la pratique du fengshui. Elle connaît un succès populaire incroyable, et toutes les constructions, y compris celles d'architectes occidentaux, doivent être avalisées par des praticiens en fengshui[71], ce qui a pour conséquence de générer une économie importante, qu'il est aujourd'hui impossible de quantifier avec exactitude (Gaucherand et *al.*, 1998). On trouve également différentes histoires sur les deux derniers siècles et jusqu'à aujourd'hui de révoltes populaires contre des projets, d'infrastructures notamment, qui auraient ainsi détruit le fengshui positif de la ville (Bruun, 2003 ; Eitel, 1873). Valéry Gaucherand (1998) relate par exemple le soulèvement de la population hong-kongaise au début des années 1990 contre un projet de rocade qui aurait porté atteinte au « bon » fengshui de la ville en coupant un flux de qi bénéfique : la municipalité s'est décidée à finalement abandonner ce tracé. Finalement, le fengshui prend place aujourd'hui aux côtés de pratiques traditionnelles diverses encore très ancrées (Ho, 2001).

Les recherches menées en Asie comme en Occident (Mak et *al.*, 2009, 2011 ; Reiter, 2011) sur le fengshui révèlent deux nouvelles orientations : la question esthétique (qui a été mise en évidence par John Needham), notamment dans le domaine

71 On peut citer le cas très connu de la construction de la HSBC par Norman Foster, ainsi qu'il l'indique sur son site Internet (www.fosterandpartners.com), qui a intégré dès la conception les conseils d'un maître en fengshui (Fang, 1992).

architectural, et la question environnementale (par la rencontre avec la contre-culture dans les années 1960) : le fengshui peut-il aider à penser une écologie renouvelée dans le champ de l'habitat[72] ? Plus spécifiquement en France, on note des travaux sur le *luopan* (Martel, 1972), une thèse en géographie sur le fengshui (Ravier, 1991), et plus récemment des thèses ainsi que des mémoires de Master en architecture sur la dimension esthétique et traditionnelle du fengshui. Quelques articles paraissent dans la presse quotidienne pour expliquer le fengshui (Defawe, 2006) ou le remettre en question (Edelmann, 2004).

B. Apports éclairants de l'étude de pratiques parentes

Nous souhaitons maintenant nous interroger sur la place et la nature du fengshui contemporain, en Chine comme en Occident, au regard de deux autres pratiques ancrées dans la culture traditionnelle chinoise, à savoir le *qigong* (Palmer, 2005) et le taoïsme, dans son versant « médical » (Siegler, 2012). Nous allons en effet voir que ces travaux de recherche nous permettent d'interroger le rapport du fengshui à l'État, à l'Occident, mais également de questionner sa définition, au regard des dimensions médicale et religieuse de ces deux pratiques parentes. Précisions avant tout que le traitement étatique du *qigong* n'est pas représentatif de la posture officielle à l'égard de toutes les autres pratiques traditionnelles et religieuses, qui ont été touchées d'un mouvement global de « réorganisation » (Goossaert et *al.*, 2012). « La période du Gand Bond en avant a ainsi conduit la plupart des activités religieuses à leur fin. Bien que les quelques temples et quelques églises aient survécu, ainsi que les associations religieuses officielles et une toute petite partie du clergé, tout ceci s'apparentait à des coquilles vides, des arènes pour les combats politiques » (*ibid.*, p. 177).

Dans son ouvrage sur la pratique chinoise du *qigong* de 1949 à 1999, David Palmer (2005, p. 9-10) souhaite « montrer comment le *qigong* est passé d'une pratique thérapeutique à un mouvement religieux de masse, pour aboutir à un affrontement politique ». Si ce terme apparaît pour la première fois sous la dynastie des Tang (de 618 à 910) dans le sens de « procédés de souffle », le terme et les pratiques restent peu identifiables jusqu'au début du XX^{e} siècle : il s'agit globalement de techniques de respiration et de mouvements sensés améliorer l'état de santé global de l'individu. À partir de cette période, le terme entre dans le giron des publications liées aux arts martiaux. Ce terme oscille entre ce domaine et celui de la médecine pendant un demi siècle.

---

72 Sur les conditions et types de pratique architecturale en Chine aujourd'hui, voir le catalogue de l'exposition « Positions » dirigée par Françoise Ged, Edelmann, 2008.

> [C]e n'est qu'en 1949 que le *qigong* devient une catégorie générale et autonome, universellement utilisée dans les discours médical, scientifique et populaire, et regroupant toutes les techniques translationnelles de respiration, de méditation, de visualisation et de gymnastique, auxquelles s'agrègent au fil des années des techniques martiales, de spectacle, de transe, de divination, de guérison charismatique et d'utilisation de talismans, ainsi que l'étude des phénomènes paranormaux, des ovnis, du *Livre des Mutations* […] (Palmer, 2005, p. 14).

Ce qui fait la spécificité de l'histoire de cette pratique, c'est qu'elle devient l'objet et l'outil d'un projet politique à partir de 1949 : il s'agit en effet d' « unifier les pratiques corporelles chinoises extraites de leur contexte "féodal" et religieux, pour les mettre au service de l'édification d'un État laïque et communiste » (Palmer, 2005, p. 16). S'il existait bien des groupes et modalités de pratique du *qigong* avant 1949, leur centralisation a eu lieu sous l'influence de l'État. Entre les années 1979 et 1999, ce champ de pratiques connaît une véritable effervescence : le *qigong* constituait alors un espace de relative liberté, les groupes dans les parcs, les colloques, les revues devenaient de plus en plus nombreux. Il existe alors quatre principaux types de groupes organisés, qui sont par ordre d'apparition : les institutions médicales, les lignées de masse (constituées d'un maître, de disciples et d'un groupe « soumis »), les associations semi-officielles et les entreprises commerciales. Finalement le développement connaît trois temps : 1/ son institutionnalisation médicale et la création de cette catégorie « *qigong* » par l'État ; 2/ sa mutation vers le religieux avec la Révolution Culturelle (et son interdiction) ; 3/ les années 1990 traduisent un ancrage politique et une volonté par différents acteurs de prendre le pouvoir de cette manne économique, symbolique et politique que représentent les adeptes de cette pratique aux mille visages.

Mais le *qigong* peut-il être considéré comme une religion ? Ses adeptes s'en défendent, mais si l'on considère la définition d'une religion en fonction du contenu de ses croyances (au surnaturel) et de sa capacité à organiser un système global signifiant permettant de donner du sens à la vie d'un individu, David Palmer définit alors le *qigong* comme telle. Il note également que depuis les années 1980, l'image du maître change avec la mise en avant d'un « effet de foule » avec « guérison et transe de masse » : le maître devient alors « une idole charismatique, combinant l'image traditionnelle de l'homme à miracles et celle de l'homme de science moderne » (Palmer, 2005, p. 414). Cette vision individualisée et expérientielle du maître fait écho aux caractéristiques des mouvements religieux post-modernes définies par Elijah Siegler (2012) à propos des pratiques taoïstes à portée médicale aux États-Unis depuis les années 1980. Selon lui, l'éclectisme, la globalisation, la simulation du religieux, le consumérisme et la subjectivité sont les valeurs qui permettent de définir les nouveaux

mouvements religieux, dont le *New-Age* – et sa propension à agglomérer des pensées et pratiques de multiples horizons, l'articulation singulière de croyances et de rites, sa formalisation par de nombreux sites et stages de formation gérés par des individus prônant la supériorité de l'expérientiel individuel[73] – fait partie. Cette portée individuelle, individualiste et expérientielle caractérise définitivement cet ensemble large et hétérogène de pratiques d'origine orientale, telles que le *qigong*, le taoïsme « médical » et le fengshui, dont ce destin singulier a été scellé à la faveur de trois événements concomitants : 1/ la facilitation des procédures d'immigrations aux États-Unis et au Canada en 1965 ; 2/ la Révolution Culturelle ; 3/ la naissance à la fin des années 1950 aux États-Unis le mouvement utopiste et contestataire de la contre-culture, qui prônait entre autres nombreuses revendications, le droit à un épanouissement individuel (Robert, 2011).

Bien entendu, la situation des pratiques telles que le *qigong*, le taoïsme ou le fengshui reste spécifique en Chine, puisque les manœuvres politiques ne sont jamais très loin de leurs conditions de transmission et de développement. Pourtant, elles ont connu en Chine comme aux États-Unis des mouvements syncrétiques et sectaires[74] similaires. En ce qui concerne le *qigong* aujourd'hui, l'histoire l'a ramené à son point de départ puisque l'État chinois cherche à nouveau la purification et l'unification des pratiques, après une première période cadrée, puis une seconde qui a permis un renouvellement de la diversité des pratiques. Pendant ce temps, cette pratique est devenue extrêmement courante en Occident et particulièrement en France, où elle est enseignée soit au sein d'écoles d'arts martiaux, soit aux côtés d'autres pratiques méditatives comme le yoga. Finalement, la synchronicité d'une restriction des pratiques sur le sol chinois, en parallèle à une expansion, à une « démocratisation » et à un syncrétisme occidental intégrant d'autres pratiques visant au « bien-être » individuel est une caractéristique de nombreuses pratiques traditionnelles chinoises, telles que le *qigong*, ou le fengshui.

7.3. Premiers éléments de définition de la pratique française contemporaine

Le fengshui a donc touché les terres états-uniennes au cours des années 1960. Après une migration en Grande-Bretagne et en Allemagne, cette conception de l'habitat se développe doucement en France au cours des années 1970 pour s'affirmer dans les années 1980. Comment définit-on aujourd'hui cette pratique ? Quelles en sont les

73 Voir à ce propos l'enquête de Sylvie Crossman et Édouard Fenwick (1981), *Californie, le nouvel âge*.
74 Au sens d'école de pensée structurée.

principes essentiels ? Voici les questions auxquelles nous allons répondre dans cette dernière partie de chapitre.

A. Éléments de définition

Comment définir ce qu'est le fengshui aujourd'hui ? Si Augustin Berque (2009, p. 323-324) le définit comme une « sitologie », à savoir « le choix d'une orientation et d'un emplacement auspicieux pour les constructions humaines de toute échelle », Philippe Descola (2005, p. 76) évoque quant à lui « une sorte de physiologie de l'espace ». Pour Frédéric Obringer (2009, p. 17), le but du fengshui est de « découvrir le lieu le plus favorable pour l'établissement d'une sépulture – la demeure des morts – ou pour la construction d'un lieu d'habitation – la demeure des vivants –, ainsi que leur configuration idéale en fonction de l'environnement naturel et architectural ».

Il est intéressant de noter que ces définitions insistent sur une vision de l'espace en tant que potentialités. Ainsi, le fengshui – en tout cas par ses fondements historiques et culturels – ne conduit pas comme la démarche environnementale et la géobiologie à considérer l'espace en fonction des catégories de « naturel » et d' « artificiel ». La vision portée par le fengshui est davantage stratégique et inscrite dans une temporalité de projet. Rappelons que la Colline de Charbon n'est en rien « naturelle » puisqu'elle a été « construite » à partir de la terre excavée des douves. Le site de la Cité Interdite était intéressant à une échelle territoriale – les tombeaux Ming que nous avons évoqués plus haut sont justement situés au cœur d'un relief singulier à quelques kilomètres au Nord de Beijing –, mais le relief manquait au Nord du site. Néanmoins, les *fangshi*[75] y avaient vu au moment du choix du site des potentiels intéressants, qu'il était possible de renforcer par un aménagement humain.

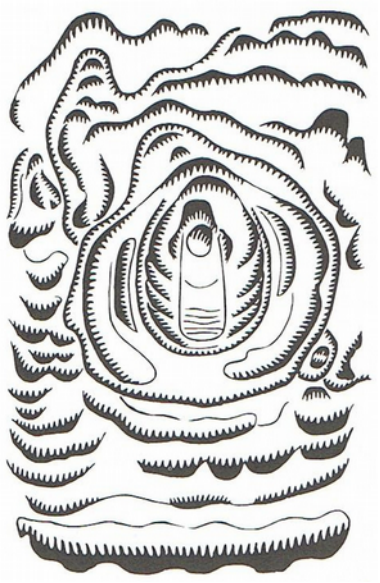
À l'origine, le fengshui permet donc la sélection et l'agencement d'un site en fonction d'une analyse qui inclut l'évaluation des forces et faiblesses en présence, autant que les potentialités qu'il pourra révéler par l'action de l'humain. Mais quels principes essentiels guident justement cette évaluation ?

B. Principes et outils

De même que pour la géobiologie, nous n'apportons ici que les quelques principes qui permettent de faire une première entrée dans le monde du fengshui. Nous proposons de lire cette pratique à partir de cinq grands principes.

---

75 Puis fengshui *xiansheng* ; cette appellation étant encore valable aujourd'hui (Clément et *al.*, 1982).



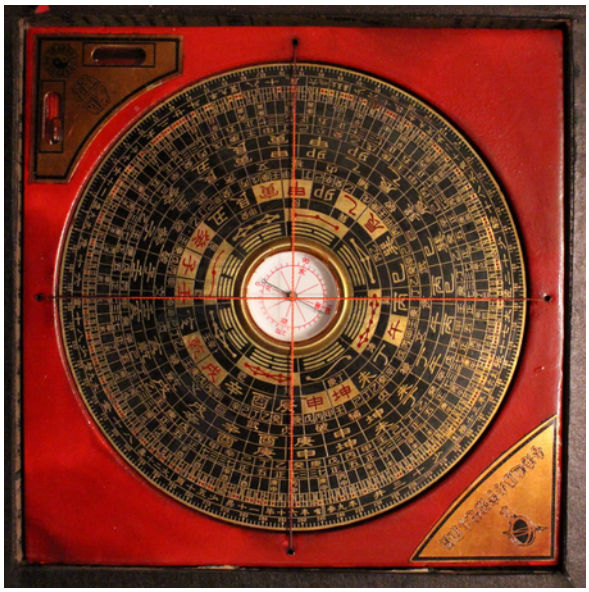


Figure 32 (gauche) : Exemple de représentation traditionnelle d'un site jugé auspicieux, en fonction du relief et de l'hydrographie

Figure 33 (droite) : Exemple de luopan*, avec un niveau en haut à gauche, une boussole centrale, deux cordes de repère et quinze cercles contenant des correspondances symboliques*

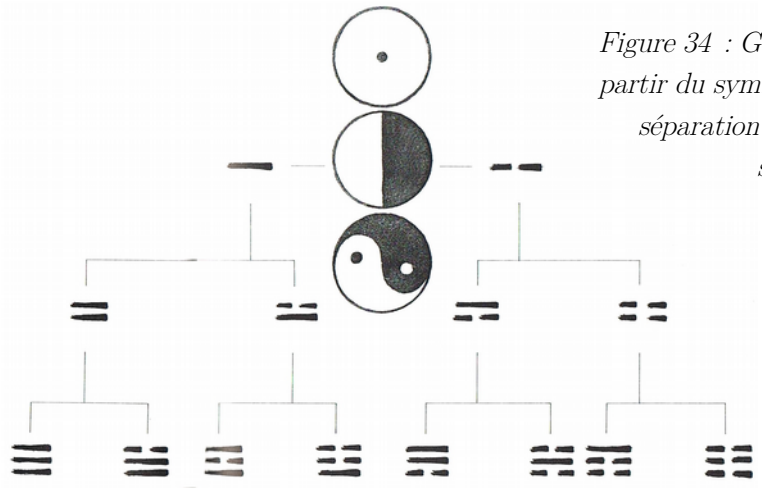
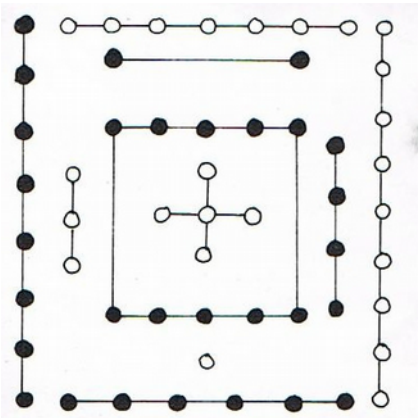


Figure 34 : Génération des huit trigrammes à partir du symbole de la vacuité, de celui de la séparation en yin *et* yang *et finalement du symbole de leur cyclicité, le* taiji



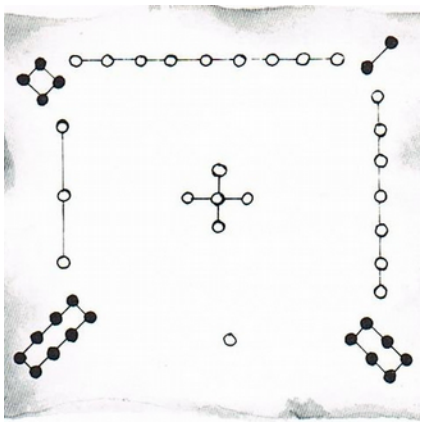


Figure 35 et 36 : Représentations traditionnelles des configurations du He Tu *et du* Lo Shu

1. Le premier consiste à observer le site de la construction (relief, cours d'eau) pour déceler de quelle manière le *qi* y circule, et si ce *qi* est plutôt positif, porteur d'une certaine vitalité (*shengqi*) ou néfaste, et porteur d'une énergie mortifère (*shaqi*). Ce site est également comparé à des configurations idéales répertoriées, afin de choisir celui qui est porteur du meilleur potentiel pour asseoir la future construction.

2. Le deuxième principe est celui des correspondances. Servent de base à cette classification analogique (Descola, 2005) un certain nombre d'emblèmes majeurs, dont les principaux sont : le *yin* et le *yang*, les cinq « éléments »[76], les huit trigrammes et leur relation avec les huit directions[77].

	Bois (*mu* 木)	Feu (*huo* 火)	Terre (*tu* 土)	Métal (*jin* 金)	Eau (*shui* 水)
Saisons	printemps	été	fin de l'été	automne	hiver
Orients	Est	Sud	Centre	Ouest	Nord
Saveurs	acide	amère	douce	âcre	salée
Planètes	Jupiter	Mars	Saturne	Vénus	Mercure
Yin/yang	*yin* dans *yang*	*yang*	équilibre	*yang* dans *yin*	*yin*
Couleurs	azuré	rouge	jaune	blanc	noir
Viscères	foie	cœur	rate	poumon	rein
Sens	œil	langue	bouche	nez	oreille
Émotions	colère	joie	désir	tristesse	peur

Tableau 5 : Principales correspondances symboliques et « énergétiques » entre les cinq éléments et différentes catégories d'existants

3. Ces ordres de classification sont ensuite mis en relation avec des formes, des couleurs, etc., et traduits en grilles – et notamment celle du *bagua* – qui permettent d'analyser ou de concevoir un aménagement, par des indications qui permettent d'orienter les choix en matière de répartition des fonctions, des masses, des objets, etc.

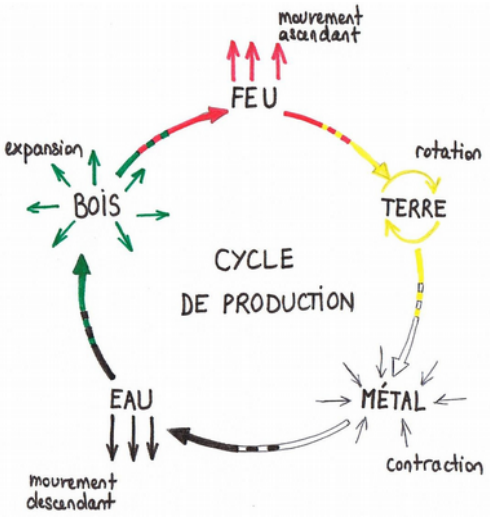
4. Le quatrième principe est la prise en compte du temps à travers le *bazhai* (coordonnées temporelles d'un individu qui servent de base à l'astrologie chinoise) et la méthode des « étoiles filantes » (qui considère l'évolution de la qualité du *qi* dans le lieu).

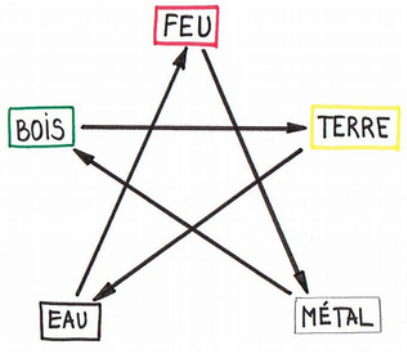
5. Le dernier principe est celui des symboles : il existe en effet tout un univers symbolique (liés aux chiffres, aux animaux, etc.) pris en compte par le fengshui. Ainsi par exemple, le site est analysé au prisme de la répartition des quatre animaux

76 *Wuxing*, qu'Augustin Berque (2009) traduit par « aller-en-cinq » : ce terme injustement traduit par « éléments » renvoie en fait à cinq « types » de *qi*.

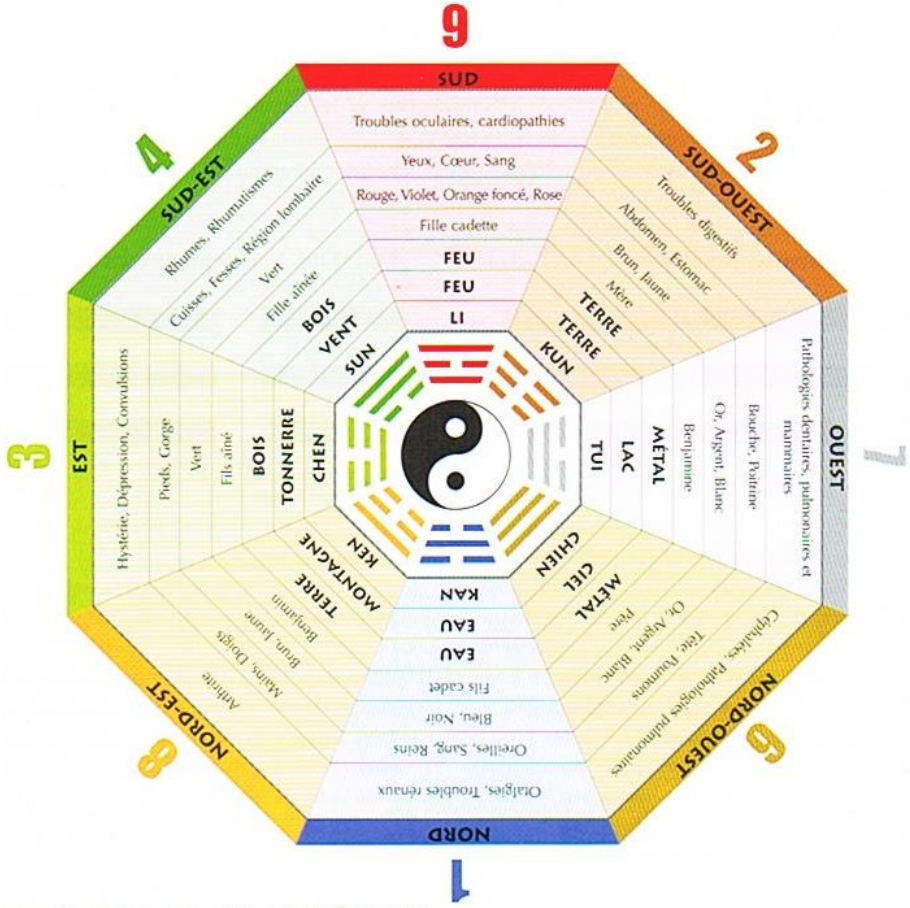
77 Précisons à ce propos qu'est parfois mentionnée l'interprétation du terme de « vent » contenu dans fengshui comme étant à considérer en tant que direction, dans une acception similaire à celle du terme de « rose des vents » (Clément et *al.*, 1982).

symboliques que sont la tortue noire au Nord (qui doit correspondre à un relief fort et protecteur), le dragon azur à l'Est (qui correspond à un relief moins important), le phénix rouge au Sud (qui symbolise une ouverture sur une étendue d'eau) et un tigre blanc à l'Ouest (dont le relief est un peu plus soutenu qu'à l'Est).





Figures 37 et 38 : Cycles dits d'engendrement et de domination des cinq éléments, en parallèle des types d'énergie que ces éléments représentent



Figures 39 : Bagua, *récapitulant les différentes correspondances liées aux directions*

Chapitre 8 : Le vastushastra, conception traditionnelle indienne de l'habitat

Introduction

Le vastushastra est l'une des trois conceptions traditionnelles de l'habitat encore vivantes aujourd'hui, au même titre que la géobiologie et le fengshui. Cependant, comme elle n'est pas réellement pratiquée en France actuellement, cette conception ne fait pas l'objet de la même démarche de recherche que les trois autres. Il nous semble néanmoins important de nous intéresser à ses origines et ses principes pour deux raisons. La première est la proximité géographique et culturelle qui existe entre le vastushastra et le fengshui. La seconde est qu'il s'agit d'une conception connue des praticiens en géobiologie et en fengshui, et sur laquelle ils semblent parfois s'appuyer.

L'enjeu de ce chapitre est donc triple. Nous nous intéresserons dans un premier temps à la géohistoire de cette conception indienne traditionnelle de l'habitat. Elle partage d'ailleurs avec la géobiologie et le fengshui une histoire longue et mouvementée, faite de périodes lui ayant été plus ou moins fastes. Dans un deuxième temps, nous nous questionnerons sur sa situation actuelle : dans quelle mesure est-elle ou non pratiquée, en Inde ou dans d'autres pays ? Nous nous appuierons sur l'analyse de trois ouvrages ainsi que sur celles de trois entretiens, réalisés avec trois praticiens révélant chacun un aspect de la renaissance que semble vivre aujourd'hui le vastushastra. Dans un troisième temps, nous préciserons les points doctrinaux qui font l'objet d'une certaine appropriation par les praticiens des deux autres conceptions traditionnelles. Finalement, nous souhaitons montrer qu'à l'échelle mondiale, le vastushastra doit être considéré comme une conception traditionnelle de l'habitat, au même titre que la géobiologie et le fengshui. Notre enquête commence au cœur de l'Inde védique.

8.1. Une géohistoire du vastushastra, des origines à l'Inde indépendante

A. Des origines ancrées dans la culture védique

a. Naissance de la culture indienne

Pour comprendre la culture traditionnelle indienne, ou les cultures indiennes[78], il faut remonter à la civilisation de la Vallée de l'Indus située sur le territoire de l'actuel Pakistan. De 3000 à 1800 avant J.C. environ va se développer une véritable civilisation, marquée par une « uniformité de la production matérielle » (Boivin, 2015, p. 7), qui se manifestera principalement à travers deux villes : Harappa et Mohenjo-Daro. Si nous les signalons, c'est parce qu'elles présentent déjà les premiers éléments d'un ordonnancement non-aléatoire, fondé sur des tracés géométriques.

Elles sont orientées Nord-Sud et Est-Ouest : les tracés délimitent des sortes d'îlots, avec des maisons de 50 m² à 120 m² dont l'étage est accessible par un escalier intérieur. Elles mettent également en œuvre des techniques développées : des puits privés ou publics, des salles de bain, un système d'évacuation des eaux usées, etc. Mais on n'y trouve *a priori* pas de lieu religieux ou qui témoigne d'un groupe social gouvernant. Cette civilisation va s'éteindre vers 1800 avant J.C., sans doute à cause de l'invasion des Aryens, qui fonderont au Nord de l'Inde la culture dite védique.

Les Aryens constituaient un peuple nomade vivant de l'élevage, mais qui connaissait aussi l'agriculture : ils s'organisaient en monarchies tribales et la famille était leur unité de vie (Boivin, 2015). Leur civilisation, qui va s'étendre sur quinze siècles (jusqu'au VI^{e} siècle avant J.C., période de naissance de Bouddha et Jina, sur lesquels nous reviendrons), va être à l'origine du corps de textes religieux le plus ancien du continent : les *veda* (les « savoirs »). Ils se composent de quatre groupes de textes (Astier, 2007) : les Samhita, des hymnes et prières pour conduire les rites ; les Brahmana, qui en sont les commentaires et descriptions ; les Aranyaka, textes ésotériques ; les premiers Upanishad, textes spéculatifs. Ce sont les Samhita qui nous intéressent particulièrement ici. Il s'agit au départ de paroles psalmodiées par les prêtres : leur transmission est avant tout orale (Brelet, 2002). Puis, au cours du

78 Rappelons qu'aujourd'hui l'Inde compte 23 langues officielles (dont l'hindi et l'anglais) et 1650 parlers. Il existe surtout une scission culturelle majeure, celle qui se situe au tiers Sud du pays, qui sépare la corne du reste du sous-continent, et qui sépare les langues indo-aryennes au Nord, des langues dravidiennes comme le tamoul au Sud. On trouvera ainsi deux grandes familles de traités de vastushastra, ceux du Nord et ceux du Sud.

deuxième millénaire avant notre ère, ils commencent à être transcrits, dans une langue indo-aryenne ancienne (Montaut et *al.*, 1999). Ce corpus est composé de quatre textes qui forment la *shruti* (la « révélation ») qui aurait été faite à des *rishi* (des « sages », possédant des capacités extrasensorielles). Le premier à avoir été rédigé est celui du Rigveda (dans lequel est mentionné pour la première fois Vishwakarma, dieu-architecte ou dieu-artisan, également dieu des architectes), puis viennent le Yajurveda, le Samaveda et l'Atharvaveda (dans lequel a été mise en forme la médecine traditionnelle indienne, l'*ayurveda*, signifiant « *veda* de longue vie »). Ces quatre textes forment le premier corpus sur lequel se fonde la religion védique, qui donnera naissance au brahmanisme puis à l'actuel hindouisme.

On remarquera que, comme pour le fengshui, les préceptes liés à l'habitat et à la santé ont émergé conjointement, comme s'ils relevaient de la même préoccupation. Cela peut se constater à deux niveaux. D'abord, « à l'époque védique, la présence d'un médecin n'était pas considérée comme une source de pollution [malgré le contact qu'il est obligé d'entretenir avec des personnes et substances impures], mais de si bon augure qu'il lui était demandé de participer au choix de l'endroit où construire un nouveau village » (Brelet, 2002, p. 605). Ensuite, la maladie était considérée comme un manquement au respect de l'ordre cosmique (le *rta*) : « [b]ien plus qu'une rigidité des mœurs […], cette étiologie reflète un système éducatif destiné à rendre chaque individu responsable de la gestion de sa propre santé en lui rappelant à tout instant qu'un acte, c'est-à-dire une cause, est toujours suivie d'un effet » (*ibid.*, p. 605). Tout manquement au *rta*, qui concerne l'ensemble des domaines de la vie de l'individu, entraîne alors une maladie. Il est possible de considérer en quelque sorte cette médecine comme préventive. Cette prévention concerne et régit l'ensemble de la vie de l'individu, y compris son habitat (Filliozat, 1949) : c'est aussi de cette façon qu'il faut considérer le vastushastra, comme un ensemble de règles qui, si elles sont respectées, peuvent contribuer à la bonne santé des habitants.

b. La société

Comment s'organise plus largement cette société védique ? C'est à cette période que se forment d'abord les trois, puis les quatre grandes divisions de la société : les brahmanes (les prêtres), les *kshatriya* (les guerriers), les *vasiya* (les paysans) ; puis les *sudra* (les serfs). Ces quatre catégories sont les quatre *varna* (« couleurs » en sanskrit, que Mircea Eliade (2009) relie à la multiplicité ethnique constituant la société védique tardive), les quatre subdivisions fondamentales auxquelles seront associées plus tard les *jati*, appréhendées sous le terme peu approprié de « castes » (Louiset, 2007, p. 56).

> Dans le modèle brahmanique, le niveau de « pureté » définit quatre groupes […] inégaux mais complémentaires, voire indépendants du fait de leur spécialisation fonctionnelle. Dans cet agencement, l'utilisation du terme « caste » au singulier ne semble guère fondée. En outre, ce mot dérivé du terme portugais *casta* (« non mélangé ») confond les deux concepts exprimés en sanskrit : *varna* (couleur) et *jati* (naissance). Les *jati*, innombrables et foisonnantes, ne sont pas une subdivision des *varna*. Leur extrême stratification assure la perpétuation du système : on est toujours l'inférieur et le supérieur de quelqu'un.

Revenons à la question de la tripartition initiale de la société védique : aux trois classes fondamentales de la société (prêtres, guerriers et paysans) était associée une « idéologie religieuse trifonctionnelle : la fonction de la souveraineté magique et juridique, la fonction des dieux de la force guerrière, et enfin celle des divinités de la fécondité et de la prospérité économique » (Eliade, 2009). Ces trois classes sont associées à trois divinités prédominantes : Varuna, le dieu primordial, souverain par excellence ; Mitra, souvent associée à Varuna avec qui elle partage la souveraineté du monde, incarne « les aspects pacifique, bienveillant, juridique et sacerdotal » (Eliade, 2009) du pouvoir ; et Indra, un dieu populaire, véritable héros inspirateur des guerriers mais aussi démiurge et représentant la force de la vie, de la fécondation.

La popularité des dieux évoluera au cours du temps, notamment suite à de nouveaux écrits qui fixeront la religion hindouiste vers le V^{e} siècle, en célébrant la *trimurti* (les « trois visages de dieu ») Brahma, Vishnu et Shiva. Nous verrons également que cette triplicité fondamentale du monde, construite au moment de l'Inde védique, se retrouve dans tous les domaines de connaissance, et particulièrement ceux qui nous intéressent ici, l'espace – avec les trois types d'énergie : *rajas*, une « énergie créatrice en mouvement perpétuel » (Pegrum, 2001, p. 45) ; *sattva*, l'énergie de la conservation ; et *tamas*, énergie violente, de destruction – et la santé – avec les trois types d'énergie : *vayu*, associée à l'air et au vent, « contrôle l'utilisation de l'énergie par toutes les cellules » du corps (Brelet, 2002, p. 600) ; *kapha*, associée à l'eau, est une énergie conservatrice qui se retrouve dans les structures cellulaires ; et *pitta*, associée au feu, qui est l'énergie de la digestion.

c. Les rites

Le premier élément de croyance important à signaler, dans la mesure où il va concerner directement un des principes du vastushastra, est celui de la diversité des cosmogonies de la tradition védique. Mircea Eliade (2009) compte en effet quatre récits cosmogoniques principaux :

- la fécondation des eaux primordiales ; le dieu plane au-dessus des eaux, les pénètre et fait ainsi émerger un « embryon d'or », à l'origine d'Agni ;
- la création par la mise en pièces du géant primordial Purusha (« l'homme »), qui est sacrifié par les dieux et de ses morceaux naissent alors la terre, le ciel, tous les êtres et les hommes selon des classes déjà déterminées (ce récit est souvent associé à la création de la diversité par Vishvakarma) ;
- la création à partir d'un tout, à la fois être et non-être, par un principe transcendant qui a pu engendrer la multiplicité, y compris phénoménologique ;
- la division de l'espace primordial entre la terre et le ciel.

Partant de là, la forme prise par la religion védique est avant tout sociale, dans la mesure où elle s'incarne principalement au travers de rites (Boivin, 2015 ; Eliade, 2009 ; Malamoud, 1989). Ils sont de trois ordres : les rites domestiques (offrandes quotidiennes au feu de la maison), de passage (pour les naissances, initiations, mariages et funérailles) et les rites de plus grande importance, qui nécessitent toujours des sacrifices (parfois humains) et souvent la prise du *soma*[79]. Ces trois types de rites, dont le respect le plus strict doit être observé afin de garantir l'ordre du monde, mettent en avant deux divinités importantes : Agni et Soma.

Mais que signifie sacrifier ? Selon Charles Malamoud, le sacrifice porte une double signification : d'une part, il s'agit de recréer le sacrifice originel, celui du Purusha, dont le démantèlement a permis l'avènement du monde et d'autre part, de réparer ce sacrifice originel en reconstituant fictivement le corps du Purusha. Ce sacrifice consiste en un dépôt d'offrandes végétales, mais aussi animales. S'ensuit alors un rituel de cuisson spécifique, dont les brahmanes tirent exclusivement leur nourriture.

> Cuire le monde, donc. Ce monde que cuit le brahmane, c'est le monde "fait" qu'il fabrique et organise autour de lui dans le sacrifice. Mais n'allons pas opposer le monde cuit par le travail sacrificiel à un monde cru et naturel qui lui préexisterait. Car en fin de compte, tout est déjà cuit, il ne s'agit que de recuire. Le feu sacrificiel nourri par le *brāhmaṇa* ne fait que redoubler l'action du soleil, image invisible du *brahman* (Malamoud, 1989, p. 65).

Ce rituel de cuisson hiérarchise le monde et construit une limite entre ce qui est sacré et ce qui ne l'est pas. La cuisson signifie une augmentation de température. Celle-ci peut aussi se réaliser par différents moyens. En dehors du sacrifice classique, il est aussi possible de procéder à un sacrifice de soi, par l'intermédiaire d'une pratique d'ascèse, visant ainsi à obtenir une forte chaleur intérieure (notamment par des pratiques respiratoires proches du yoga). Le « deux-fois né » se place ainsi sous

79 Boisson rituelle hallucinogène, extraite de la plante du même nom.

l'autorité d'Agni ; figure du prêtre par excellence, c'est le dieu sacrificateur, également doté d'une grande intelligence et d'une grande clairvoyance.

Ce panthéon védique est donc complété par une cinquième divinité importante, Soma, que l'on retrouvera comme les quatre précédentes dans les règles dictées par le vastushastra. Il est parfois difficile dans les *veda* de faire la différence entre la référence à la boisson rituelle ou à la divinité du même nom. Cette boisson possède d'importantes vertus, elle « stimule la pensée, réanime le courage du guerrier […], guérit les maladies. Bue en commun par les prêtres et les dieux, elle rapproche la Terre du Ciel […]. En effet, l'expérience extatique révèle en même temps la plénitude vitale […], la possession de forces physiques et spirituelles à peine soupçonnées » (Eliade, 2009, p. 224). Il est alors possible de ressentir comme une appartenance au monde divin. Après que la plante originelle utilisée lors du culte ait été substituée, c'est davantage le principe rituel et sacrificiel que la boisson elle-même qui a été associé à Soma.

※※※※※

Si nous avons précisé ce contexte, c'est pour mettre en évidence trois éléments importants. D'abord, en tant que pratiques codifiées, la médecine traditionnelle indienne et l'architecture trouvent leurs racines dans les textes les plus anciens de la civilisation indienne. C'est pourquoi, il fallait ensuite comprendre la vision du monde émergeant à cette période, à partir d'éléments religieux et rituels. Enfin, nous voulions commencer à mettre en évidence un point important de la culture indienne, dont la prise en compte est nécessaire à qui souhaite pleinement comprendre le vastushastra : il n'existe pas réellement de frontière entre les écrits (et donc la pensée) scientifiques d'une part, et poétiques ou spéculatifs d'autre part ; ce qui bouleverse bien entendu notre façon de penser le monde. En effet, « [à] la pensée empirique, relativiste, politique, juridique des Romains, s'oppose la pensée philosophique, absolue, dogmatique, morale et mystique des Indiens » (Eliade, 2009, p. 206).

> Cette vision de l'homme et de l'univers, qui se dessine au travers des *veda*, fleurie de métaphores, a déconcerté bien des esprits occidentaux prompts à juger à la lettre, sans chercher à en comprendre l'esprit, victimes des préjugés d'un scientisme ethnocentrique affirmant que science et poésie sont incompatibles. À la différence de l'Occident, les civilisations d'Orient et d'Extrême-Orient ont accordé une place centrale à l'art et à la poésie pour exprimer leur connaissance du monde (Brelet, 2002, p. 594).

B. Émergence puis mise en sommeil des traités

a. L'Inde classique

Cette période, qui s'étend du VI[e] au VIII[e] siècle avant J.C., est importante dans la mesure où elle va voir se développer et se consolider le visage religieux de l'Inde. Cette période commence avec deux événements importants : la naissance des fondateurs des deux autres religions indiennes de poids, le bouddhisme et le jaïnisme. Vers 556 avant J.C. vient au monde Siddharta Gautama, dans une famille noble. Il a l'expérience de l' « éveil », devenant Bouddha, vers 35 ans et prêche jusqu'à sa mort à 80 ans, qui le libère du cycle des réincarnations. Sans avoir laissé de trace écrite, son enseignement pour atteindre le *nirvana* est fondé sur une discipline morale et physique, afin de se libérer de toute illusion. Le Petit Véhicule (terme désignant les moyens de cheminer sur la voie de Bouddha) est le premier mouvement bouddhiste, qui reste au plus proche des enseignements de l'Éveillé. Au I[e] siècle apparaît le Grand Véhicule, moins contraignant, et praticable par un plus grand nombre de fidèles. C'est ce courant qui entrera sur les terres chinoises vers le V[e] siècle. En se modifiant au contact de la culture chinoise, il participera à la naissance du *zen* au Japon. Jina, lui, naît vers 599 avant J.C. Il entame une vie errante, de renoncement intégral à partir de 28 ans et décide de mourir à 72 ans, suite à des privations volontaires. Son enseignement est plus drastique, fondée sur une ascèse exigeante, dont la particularité la plus connue est celle du respect total de toute forme de vie. Comme Bouddha, Jina souhaitait trouver une nouvelle modalité de pratique de la religion brahmanique. Sans renoncer à la croyance au *karma*, ces religions proposent des alternatives aux rituels traditionnels brahmaniques.

Durant cette même période se consolide la religion brahmanique (appelée ainsi car reposant sur la seule autorité des brahmanes), dans la continuité du védisme. Mais le panthéon s'étoffe peu à peu, avec le développement de deux nouvelles figures : Vishnu, « dieu bienveillant qui maintient l'harmonie universelle » (Astier, 2007, p. 43) qui s'incarne à chaque fois différemment lorsqu'il vient sur terre pour la secourir, et Shiva (dont Ganesha est l'un des fils), dieu ambivalent, qui incarne néanmoins principalement la force de destruction. Brahma, le dieu créateur, prend également de l'importance ; il est aussi présent dans le panthéon utilisé en vastushastra.

Cette période, qui s'étend du VI[e] siècle avant J.C. au VIII[e] siècle de notre ère, est également une période florissante pour les sciences indiennes, dans les domaines des mathématiques et de la médecine notamment[80]. Sur le plan politique, cette période est

80 On pourra par exemple citer Jivaka, chirurgien et médecin du roi du VI[e] siècle, célèbre pour ses opérations au haschisch, laparotomies, thoracotomies et trépanations (Brelet, 2002, p. 597).

marquée par l'empire Maurya, de 313 à 185 avant J.C., particulièrement sous le règne d'Ashoka (au pouvoir de 269 à 232 avant J.C.). L'empire est à son apogée, avec une extension territoriale importante, qui recouvre presque l'intégralité du sous-continent. Celui-ci s'étend de l'actuel Pakistan à l'Ouest, aux frontières Est de l'Inde actuelle, et au Sud, il s'arrête aux frontières du Tamil Nadu. C'est la dernière fois avant 2000 ans que l'Inde sera unifiée. Même durant cette période d'unification importante, on constate la persistance d'une frontière Nord-Sud culturellement importante, y compris ancrée dans la langue, toujours marquée aujourd'hui. Ashoka, empereur bouddhiste assez offensif mais respectueux de ses habitants, est également connu pour ses « tables ». Il a en effet fait graver sur pierre puis disperser dans tout l'empire les règles du fonctionnement de l'État : ces « tables » constituent du reste le plus ancien document historique écrit.

b. La domination arabe (à partir de 713)

Durant cette longue période de domination arabe, qui s'étend du VII[e] au XVII[e] siècle, le territoire indien est fragmenté et connaît de multiples découpages ainsi que des unités aux fonctionnements politiques différents. Les deux plus significatifs sont le Sultanat de Dehli, de 1206 à 1526, et le règne de l'Empire mongol, de 1526 à 1739. Nous ne reviendrons pas ici sur les détails de ces deux grands moments de l'histoire indienne. Précisons simplement qu'elles ont été des périodes d'intenses brassages culturels – n'oublions pas que Vasco de Gama atteint l'Inde en 1498 –, qui ont donné naissance à des trésors architecturaux, tels que le Taj Mahal.

Qu'en est-il du vastushastra à cette période ? Selon certains auteurs (Borie et *al.*, 2007), le vastushastra reposerait sur un corpus de trente-deux textes rédigés entre le IV[e] et le XII[e] siècle. Beaucoup auraient ensuite été perdus ou détruits entre le XIII[e] et le XVI[e], une période troublée sur l'ensemble du continent, où quelques royaumes hindous tentent tout de même de faire face à la domination arabe. Arrêtons-nous sur le traité de cette période le plus connu aujourd'hui : le *Mayamata*. Il aurait été rédigé sous les Chola, régnant dans le Sud de l'Inde entre 850 et 1297 (Dagens, 1970). Il est similaire à d'autres traités, qui semblent émaner d'une même mouvance, tels que le *Manasara*, le *Silparatna* et l'*Amsumatskasyapa*. Outre sa structure, qui traduit l'ensemble des thèmes abordés et placés sous l'autorité du vastushastra, Bruno Dagens (1970) nous précise trois de ses caractéristiques importantes.

La première est que ce traité présente avant tout, et ce dans la tradition védique, un ensemble de rites. En effet, la construction est toujours rythmée par divers de temps sacrés, et notamment pour le choix et l'installation sur le site, l'établissement

des fondations et enfin l'achèvement de la construction. Le premier rite vise à chasser les éventuels démons ou esprits présents sur le site, et les deux autres à remercier les différentes divinités concernées par la construction et à chercher à s'attirer leurs bonnes grâces. Il faut également veiller à attendre le moment propice pour faire sa première entrée dans le bâtiment, sous peine d'attirer les mauvais esprits. La deuxième des caractéristiques de ce texte est de se présenter comme un « aide-mémoire » (Dagens, 1970, p. 23) pour les techniciens qui ont en charge la construction. C'est pour cette raison que le texte est versifié, afin qu'il soit plus facile à mémoriser. Il présente ainsi un ensemble de formules, applicables ensuite aux différentes situations de construction. La troisième caractéristique est liée à ce que nous avions conclu au point précédent. Bruno Dagens précise qu'il existe « une confusion constante entre le domaine purement technique au sens moderne du terme et celui des pratiques rituelles qui ne concernent que le technicien parce qu'il est un fidèle » (Dagens, 1970, p. 23). L'aspect spéculatif de l'ouvrage ne facilite pas notre compréhension, dans la mesure où nous, Occidentaux, ne sommes pas familiarisés avec un « mélange des genres » littéraires.

Finalement, on constate que le *Mayamata* contient vingt-huit chapitres. Outre les rites déjà évoqués, le traité donne des règles relatives : au choix du site, aux dimensionnements (de la ville à l'habitation), aux matériaux et à la structure des constructions. Il présente également ces recommandations en fonction des types de bâtiments. En général, les traités donnent également des règles liées à la décoration. On retrouve ces mêmes thèmes dans le *Raamacandra Kaulaacaara* (Tacou, 1983).

c. La domination anglaise (à partir de 1739)

Lors d'un des trois entretiens, l'architecte indienne Sashikala Ananth, que nous présenterons plus avant, nous a précisé que la colonisation anglaise, à partir de la deuxième moitié du XVIII^{e} siècle, avait joué un grand rôle dans la mise en sommeil du vastushastra, qui avait pourtant réussi à se transmettre encore oralement jusqu'à cette période. En effet, si certains architectes ont toujours continué à transmettre cette pratique[81] (notamment mise en œuvre pour des constructions religieuses), la pression de la culture anglaise s'est montrée toujours plus forte[82], faisant sombrer progressivement cette pratique traditionnelle dans l'oubli. Le coup de grâce lui a été porté à la fin de la période coloniale : seuls les architectes diplômés des écoles d'architecture qui venaient

81 Certains architectes se sont convertis à l'islam et ont perpétué leur art dans le cadre de la construction de mosquées.

82 Par exemple, un professeur qui enseignait la langue anglaise était dix fois mieux rémunéré qu'un professeur de sanskrit.

d'être mises en place par les Anglais avaient maintenant le droit d'exercer. La pratique des derniers gardiens du vastushastra a ainsi été définitivement stoppée. Ce n'est qu'à partir du milieu du XX[e] siècle que certains textes ont commencé à être redécouverts (Borie et *al.*, 2007).

※※※※※

Ainsi donc, le vastushastra puise ses origines au cœur de la période védique, tant pour les mythes qui structurent sa relation au monde, que pour les rites, dont le bon fonctionnement de cette relation dépend. Cependant, c'est sous la période classique que se cristallise la religion hindoue, à laquelle est profondément liée la pratique du vastushastra. De nombreux traités seront formalisés jusqu'au XII[e] siècle, dont le plus connu pour nous aujourd'hui, par sa traduction de Bruno Dagens, est le *Mayamata*. Après quelques siècles de perdition, sous l'influence coloniale, l'Inde retrouve et réinvente sa tradition architecturale. Qu'est-ce que le vastushastra aujourd'hui ?

C. Les grands principes du vastushastra aujourd'hui

a. Définition et champ d'action

Cherchons avant tout à définir ce terme : Bruno Dagens nous le rappelle, vastushastra signifie littéralement « enseignement sur l'habitation » (Dagens, 1969, p. 554). En effet, *vastu* – signifiant l'espace ou plus précisément l' « habitation » ou le « bâtiment », et plus largement « lieu habitable » (Coomaraswamy, 2008, p. 308) vient du verbe *vas* signifiant « être, résider » ou « construire » (Ananth, 2001); Coomaraswamy, 2008). *Shastra* renvoie à l'enseignement et à la transmission et peut être traduit par « traité ». Sashikala Ananth nous rappelle que le terme vastushastra était encore appelé il y a une vingtaine d'années par son nom complet *vastu silpa shastra*, où le terme *silpa* renvoie à la question de la « forme » (Ananth, 2001, p. 15)

Commençant aujourd'hui à sortir du cadre confidentiel des études classiques de l'ÉFEO, le vastushastra est désigné par différentes expressions comme « le fengshui hindou » (Ananth, 2001), l' « urbanisme sacré » de l'Inde (Louiset, 2007), ou encore « le fengshui sacré de l'Inde » (Viragh, 2003). Ce qui est tout à fait remarquable, c'est que ces expressions mettent toutes l'accent sur trois points essentiels : le caractère sacré de cette pratique, la nécessité – sans doute pour que le grand public puisse mieux la situer[83] – de la positionner par rapport à la conception voisine du fengshui et enfin le fait qu'elle porte également sur de grandes échelles spatiales, à savoir la ville.

83 Dans le cadre de notre enquête réalisée pour le mémoire de fin d'études, 81 % des personnes interrogées affirmaient ne pas connaître le vastushastra, contre seulement 39 % pour le fengshui.

À la lecture de plusieurs ouvrages contemporains portant sur cette conception, issus de différents horizons[84], il serait possible d'arriver à la définition du vastushastra suivante : une conception de l'habitat traditionnelle indienne, liée notamment à l'hindouisme, qui vise à harmoniser par un certain nombre de règles – voire de rites – l'humain et le cosmos, à travers son cadre bâti, son architecture. Cette harmonie pourra se traduire concrètement dans sa vie quotidienne par différents phénomènes, tels que la santé, des relations apaisées aux autres ou encore la réussite professionnelle. Tous ces événements, quels qu'ils soient, s'expliquent tant par le maintien de l'harmonie du monde par l'observance des règles et des rites que par le sentiment de faire partie d'un grand tout, et d'être, par son lieu de vie, en osmose avec son fonctionnement.

Pour ce faire, cette conception influe sur trois paramètres importants, que sont l'implantation et l'orientation des constructions, leur forme (et dimensionnement) ainsi que la distribution (fonctionnelle) et enfin la structure et les matériaux utilisés (ainsi que leur couleur). Elle régit l'ensemble des types d'habitats humains et espaces sacrés, de la maison à la ville, en passant par les temples (auxquels elle était exclusivement destinée à l'origine). Or, nous l'avons vu, comme la maison était déjà le lieu de rituels quotidiens importants, et par la charge symbolique qu'elle mobilise (Dulau, 1999), il semble naturel que son champ d'action ait été élargi à l'habitat individuel.

b. Les grands principes

L'étude de cette bibliographie permet d'identifier sept grands principes dans le fonctionnement du vastushastra, que nous allons maintenant détailler, en partant des plus matériels aux plus spirituels. Un premier ensemble de principes concerne la traduction spatiale des principes de cette conception de l'habitat, à savoir la géométrie, l'homothétie et l'adaptabilité (des modèles).

La géométrie est présente à travers les notions de formes (quelles formes de parcelle, d'habitation, de décoration, etc., sont favorables ou non au projet ?), de tracés (à travers les différents modèles de grilles qui sont établis, en fonction des tailles et types de projets imaginés) et de dimensionnements (à travers la notion de proportion et d'adéquation entre dimension et fonction du lieu). Cette importance de la géométrie se retrouve également dans des expressions artistiques et religieuses tels que les *mantra*[85].

---

84 Les ouvrages de Sashikala Ananth, Gereon Hach et Alexandra Viragh ont été analysés avec la même méthode que les ouvrages issus des autres conceptions (*cf.* chapitre 4) ; ici sont également pris en compte l'ouvrage de Juliet Pegrum, le *Penguin guide to vaastu* (Ananth, 1999) ainsi que l'ouvrage *Indian architectural theory, contemporary uses of Vastu Vidya* (Chakrabarti, 1998).

85 Signifiant « cercle, cycle » à l'origine, il désigne ensuite toute organisation structurée, puis enfin ces

Les *kolam*[86] constituent un autre exemple. Ainsi, les tracés géométriques, notamment à partir du carré et du cercle, ont toujours eu une valeur symbolique et sacrée en Inde.

Puis vient le principe de l'homothétie. Nous l'appelons ainsi pour exprimer que certaines règles du vastushastra sont valables de la même manière, à différentes échelles : il suffit de désigner ce qui constitue au départ le tout. Par exemple, le centre a une valeur importante, dans la mesure où il est dédié à Brahma : il doit donc rester libre de construction, ou trouver une construction à caractère sacré. Ce principe est valable tant à l'échelle d'une pièce (dont le centre ne doit pas être meublé), de la maison (qui trouvera donc en son centre une cour) que de la ville (qui trouvera en son centre un temple ou un jardin).

Le troisième principe de cette catégorie est celui de l'adaptabilité. Toutes les règles, notamment celles relatives aux tracés géométriques des plans, ne doivent pas être comprises comme des modèles absolus, mais comme des principes, des guides, qui seront par la suite adaptés au terrain. C'est ce que nous pouvons constater concrètement avec le cas de la ville de Jaipur (*cf.* annexe II.4.).

> *These models are mental constructs rather than physical ones. […] Employing the* mandala *does not mean that every building has to be square plan […]. Rather, the point is that any plan, whatever its shape, can be conceived in terms of the* mandala*, in the sens it contains a central space, and peripheral zones, has direction and accomodates a range functions*[87] (Sachdev et *al.*, 2002, p. 147).

Le deuxième ensemble de principes est celui qui recouvre ceux qui vont présider à la décision de paramètres spatiaux, c'est-à-dire les principes de correspondance et de monde énergétique. Le principe de correspondance est le même que celui développé par le fengshui, c'est pourquoi nous l'aborderons un peu plus loin (*cf.* point 8.3.B.). Le principe de monde énergétique est, là encore, proche de l'idée de *qi*. L'ensemble du monde serait traversé par un souffle d'énergie vitale, le *prana*, dont il faut veiller à la bonne circulation dans l'habitat. Si le principe du *prana* est utilisé depuis fort longtemps pour toutes les pratiques corporelles (avec le yoga, les différentes branches de

---

représentations géométriques du monde utilisés comme supports de méditation, pouvant être également de véritables « "réceptacles" pour les dieux » (Coomaraswamy, 2008, p. 298).

86 Dessin géométrique créé chaque matin par la femme de la maisonnée tamoule, grâce à une poudre de pierre tendre ou à de la poudre de riz, voire de pétales de roses, il est un hommage rendu à une ou des divinité(s). S'il n'est plus présent chaque jour devant toutes les maisons aujourd'hui, il l'est surtout les jours de fêtes religieuses (Dulau, 1999).

87 « Ces modèles sont des constructions mentales, davantage que des modèles concrets. Utiliser un *mandala* ne signifie pas que chaque bâtiment doit être de plan carré. Il s'agit plutôt de dire que chaque plan, quelle que soit sa forme, peut être conçu comme un *mandala*, dans la mesure où il contient un espace central, des zones périphériques, est orienté et organise différentes fonctions. »

l'*ayurveda*, *cf.* point 8.3.C.), sa prise en compte dans le domaine de l'habitat nous semble plus tardive. Lorsque l'on regarde les discours des anciens traités, tels que le *Mayamata*, ou des praticiens classiques, tels que Sashikala Ananth, le *prana* est presque absent. Nous formulons ici l'hypothèse que ce principe a dû prendre de l'ampleur lorsque la conception est sortie des frontières de l'Inde, et a rencontré le fengshui : cette notion d'énergie a sans doute constitué une expression qui a rendu le dialogue possible entre différentes conceptions de l'habitat. Ce terme a dû, par ailleurs, subir l'influence positive d'un contexte de contre-culture américaine et d'affirmation du *New-Age*, pour lequel le principe de l'énergie (transcendantale) est un des principes fondamentaux (Champion et *al.*, 1993 ; Couture, 2013 ; Geoffroy, 1999).

Il nous semble important de rapprocher ici la notion de *prana* à celle d'*akasa*, qui a beaucoup plus de place dans la pensée traditionnelle. La mythologie traditionnelle indienne compte cinq éléments : la terre, l'eau, le feu, le vent (et non pas l'air) et l'espace, *i.e.* l'*akasa*. Or ce terme a été traduit souvent injustement par éther, cinquième élément des Grecs : on l'a traduit ainsi par commodité, pour créer un parallèle avec la pensée grecque. Or, « il ne s'agit pas de l'éther, il s'agit tout simplement du vide. C'est donc dans le vide, sur le vide que tout repose, et c'est l'espace vide qui inclut le monde » (Filliozat, 1969, p. 284). C'est ce qui nous fait donc dire que c'est l'*akasa* qui constitue le véritable principe transcendantal du monde, qui rend la pensée traditionnelle moniste, et non le *prana*, que l'on pourrait presque renvoyer à un aspect plus temporel du monde à travers sa notion de mouvement.

Le troisième ensemble réunit deux principes plus spirituels : il s'agit du respect des divinités religieuses et de la symbolique mystique, qui construit à travers l'édifice un sens, relié notamment à ces divinités. En effet, il est impossible, et surtout incohérent, de vouloir séparer le vastushastra de la religion hindouiste. Un des facteurs de conception pris en compte est justement celui de l'influence des divinités, gardiennes des différentes orientations.

Au-delà de cet aspect strictement religieux se développe un principe plus symbolique, voire mystique pour certains analystes. « Tout temple hindou étant une image microcosmique du monde macrocosmique, son édification obéit à un rituel qui reproduira ce qui fut fait par les Dieux au commencement […]. Cette édification est à la fois une imitation et une remémoration » (Coomaraswamy, 2008, p. 245-246). Ainsi, chaque élément architectural doit être analysé dans la portée symbolique qu'il véhicule, pour en décoder sa signification rituelle et mystique. C'est ce que fait Ananda Coomaraswamy avec la figure du dôme, mais également Alain Danielou, en proposant cette fois une lecture plus mystique-ésotérique, pouvant rapprocher le vastushastra d'une sorte de *geomantie* (*cf.* partie IV) indienne.

> Le temple hindou n'est pas un lieu de réunion où s'assemblent les fidèles. C'est, dans un endroit choisi pour des raisons magiques, un édifice construit dans le but de capter des influences subtiles. C'est un centre magnétique grâce auquel des prêtres, magiciens qualifiés, vont pouvoir au moyen de rites évoquer la présence réelle d'une divinité. C'est donc un centre de communication entre deux mondes qui se côtoient et s'entremêlent et pourtant s'ignorent, un peu comme un récepteur radio permet de capter et de révéler des ondes partout présentes mais non perçues (Danielou, 1977, p. 11).

c. Les principaux facteurs d'influence

Nous nous intéressons maintenant aux facteurs environnementaux d'influence dont le vastushastra tient compte ainsi que les outils qu'il mobilise lors de la conception d'un habitat, sacré ou non. Il existe sept principaux facteurs d'influence :

- le site, avec toutes ses caractéristiques (qualité de la terre, relief et hydrographie, orientations, etc.) ;
- le soleil, à travers la question de l'orientation (*i.e.* la qualité du rayonnement en fonction des moments de la journée et des activités à mener) ;
- le temps, avec la question de l'astrologie (notamment le choix des moments propices pour démarrer une construction et y emménager) ;
- les divinités, dans la mesure où à chaque orientation est affectée une divinité hindoue (relativement au mythe du Purusha) ;
- la circulation du *prana* et ses qualités en fonction des orientations (les trois *guna* évoquées précédemment : *tamas*, *rajas* et *sattva*) ;
- les cinq éléments (terre, eau, feu, vent et « espace ») et leur influence en fonction de l'orientation ;
- la correspondance entre les formes, couleurs et matériaux pour orienter les choix de conception du lieu ;
- la numérologie, à savoir la signification symbolique des nombres en fonction de leur répartition spatiale dans une grille de conception.

Ces facteurs environnementaux, pris en compte lors de la conception d'un habitat, sont ensuite traduits sous forme de grilles qui permettent d'en déduire le plan de la ville, puis de l'habitat. Il existe de multiples modèles de grilles qui conditionnent les tracés : leur dimensionnement et leur découpage dépendent de ce qui doit être conçu. Une grille synthétise ou catalyse l'ensemble des facteurs et l'ensemble des

préoccupations symboliques et rituelles : c'est le *vastupurushamandala*. Dans le prolongement d'une des versions de cosmogonie indienne, le mythe qui fonde cet outil est celui du Purusha. Cet homme primordial aurait été créé par Brahama lui-même. Cette créature était si forte et si imposante, qu'elle avait toujours plus besoin de nourriture, détruisant ainsi toujours plus la Terre. Inquiètes de cette situation, les divinités du panthéon indien allèrent trouver Brahama pour lui demander d'y trouver une solution. Brahama, reconnaissant son erreur et le risque qu'encourrait la Terre, missionna neuf divinités pour arrêter Purusha, et l'écraser face contre terre, pour toujours. C'est ainsi qu'il gît sous chaque construction, tel un esprit des forces telluriques, à qui l'on doit rendre grâce par des offrandes, afin qu'il ne se manifeste plus. Il existe une grille sur laquelle est surimposée l'image du *purusha* face contre terre, tête au Nord-Est, pieds au Sud-Ouest. Il représente l'outil de conception le plus puissant, puisqu'il synthétise à lui seul la puissance d'un récit cosmogonique et religieux, l'incarnation d'un ordre social et une porte d'entrée symbolique qui associe le corps humain à l'espace construit. Ordres religieux, social et physique se retrouvent ainsi définitivement liés par le *vastupurushamandala*, *i.e.* le *mandala* (tracé géométrique) du *purusha* (homme originel) conditionnant le *vastu* (l'espace habitable).

Le lien à l'ordre religieux a déjà été justifié, revenons à l'ordre social, puis à l'ordre physique. Le Purusha, par son démembrement, aurait permis la création des êtres et des choses mais aussi des humains, déjà organisés sous forme de « castes ». En effet, de sa bouche furent créés les brahmanes, de ses bras les guerriers et de ses jambes les paysans. Les hors-castes, hors-sociétés, aujourd'hui assimilables aux « intouchables », n'ont pas droit de cité : ils ne peuvent être inclus dans ce diagramme du monde, ce *mandala*, ce cosmos. Ainsi, lorsqu'une ville se crée selon ces principes, elle attribue une place à chaque « caste » : les autres doivent vivre hors les murs (Gaucher, 1994).

Quant à l'ordre physique, il apparaît assez clairement. En effet, le vastushastra repose sur un vaste système de correspondances, établies entre de multiples réalités phénoménales : le corps est l'une d'elles. Ainsi, il existe un lien entre type et fonction d'aménagement et sa localisation sur le *vastupurushamandala*. Un exemple : dans une maison, les pratiques qui demandent une concentration importante comme la prière ou le travail devraient se trouver au Nord-Est ; ce qui permettra à ceux qui utilisent ces pièces tôt le matin, de bénéficier des premiers rayons du soleil, plus chargés en ultra-violets, rayons qui seraient favorables à l'exercice intellectuel. La salle de méditation et le bureau, sous réserve de la prise en compte d'autres paramètres extérieurs qu'il faudra arbitrer, se trouveront en général situés à l'angle Nord-Est de la maison. C'est aussi sans doute un moyen de tenter de mettre à l'échelle humaine, y compris dans sa dimension corporelle, les espaces habitables. Ceci semble sonner comme une nécessité, et

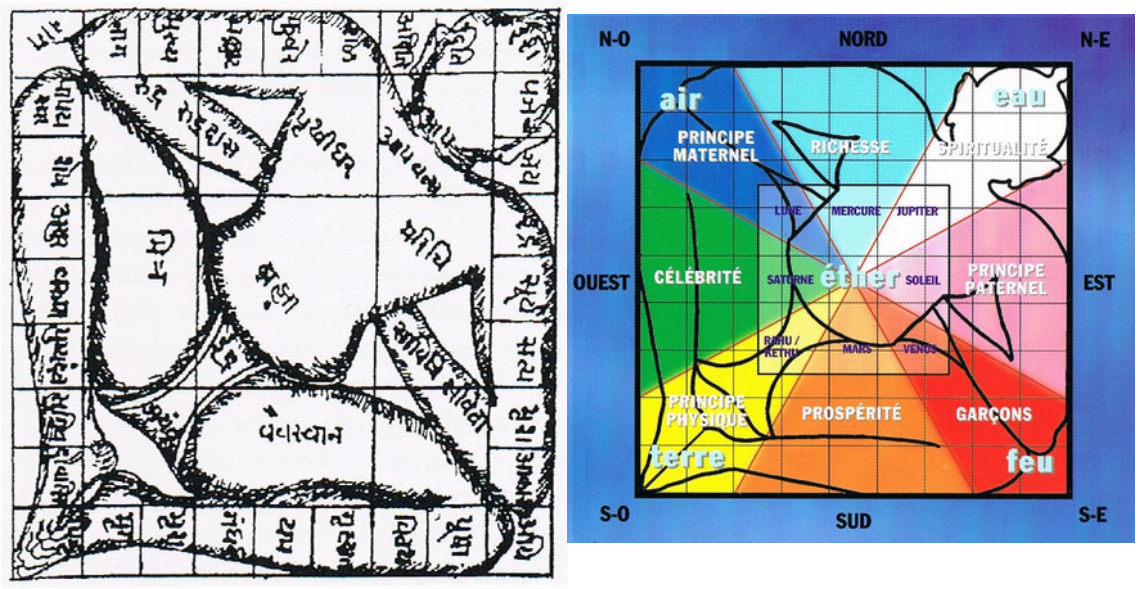


Figure 40 (gauche) : Représentation traditionnelle du vastupurushamandala*, face contre terre, la tête au Nord-Est*

Figure 41 (droite) : Réinterprétation contemporaine du vastupurushamandala*, avec la mise en correspondance des directions avec divers paramètres*

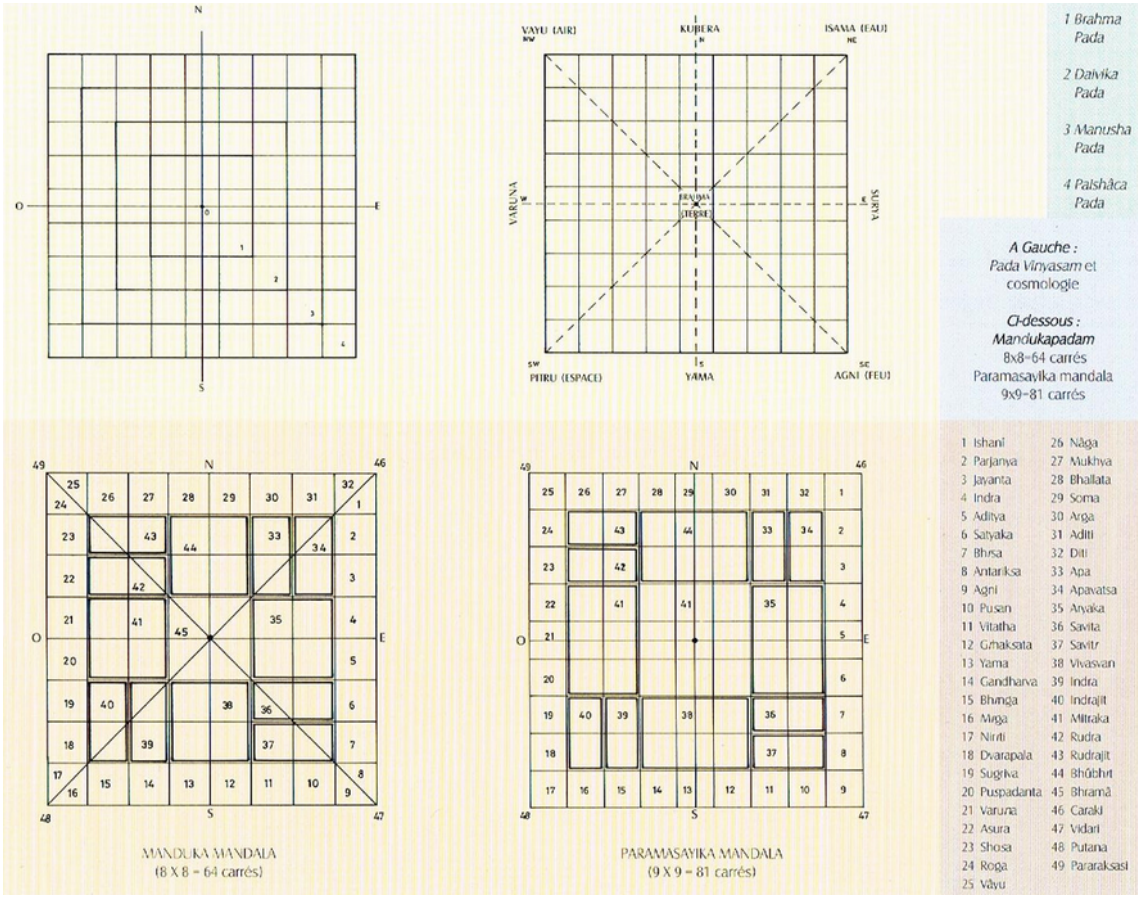


Figure 42 : Différentes trames spatiales (en jeune) et l'influence des divinités (indiquées en rose, à chaque secteur est associé une divinité) en fonction des directions et de la répartition des cases

un possibilité, si l'on tient compte du corps en tant qu'instrument de mesure de l'espace et du temps (Fischer-Barnicol, 1991), mais aussi plus largement comme porteur d'aspirations spirituelles plus larges (Mishra, 1991).

※※※※※

Cette rapide étude du vastushastra nous permet finalement de questionner les représentations de l'humain (*cf.* point 8.3.C.) et de l'environnement que la culture traditionnelle indienne mobilise dans le champ de l'habitat. De multiples indices témoignent du fait que la vision du monde en jeu n'est pas celle de la géobiologie, du fengshui, ni même de la démarche environnementale[88].

> [I]l y a un fait qui est très frappant quand on séjourne dans l'Inde ou dans un pays du monde indien, du monde influencé par l'Inde, […] on n'aime pas beaucoup se servir des mots droite et gauche pour indiquer des positions par rapport à soi ; on est toujours orienté dans l'espace, et on dira que l'on doit aller à l'ouest ou à l'est ; on ne dira pas que cette porte est à ma droite ou qu'elle est à votre gauche, on dira qu'elle est à l'est. Ainsi, l'homme se conçoit comme inséré dans la nature et non pas comme indépendant (Filliozat, 1969, p. 295).

Revenant à notre hypothèse de départ, nous pourrions effectivement maintenant affirmer à la lumière de cette analyse que le vastushastra s'inscrit parfaitement dans le premier idéal-type défini en hypothèse, celui de la conception traditionnelle de l'habitat holiste, à tendance moniste. Le tout, que l'on considère à partir de l'unité de l'habitat ou de l'humain, ne peut être compris comme la somme de ses parties, et le *prana*, ce souffle de vie, cette énergie vitale qui parcourt l'espace et le corps, en résonance avec l'*akasha*, semble bien donner une dimension transcendantale à l'appréhension de la réalité matérielle, au-delà de toute considération religieuse relevant des doctrines hindouiste ou bouddhiste. Stella Kramisch (1991, p. 103) ne dit pas autre chose lorsqu'elle explique que « *[i]n its intangible, pervasive quality within creation, its role is comparable to that of the undefinable homogeneous ubiquitous density before creation. […]. In ontological hierarchy* ākāśa *is nearest to Brahman. It is space without dimension, an outpouring of ultimate reality into existense* »[89].

88 Même si certains rapprochements peuvent être faits, ainsi que l'évoquent aujourd'hui certains chercheurs (Borie et *al.*, 2007).

89 « [P]ar son aspect intangible et omniprésent dans la création, son rôle est comparable à celui de la densité indéfinie, homogène et omniprésente avant la création. […] Selon une hiérarchie ontologique, l'*akasha* est le plus proche de Brahma. C'est de l'espace sans dimension, un déferlement de réalité suprême dans l'existence. »

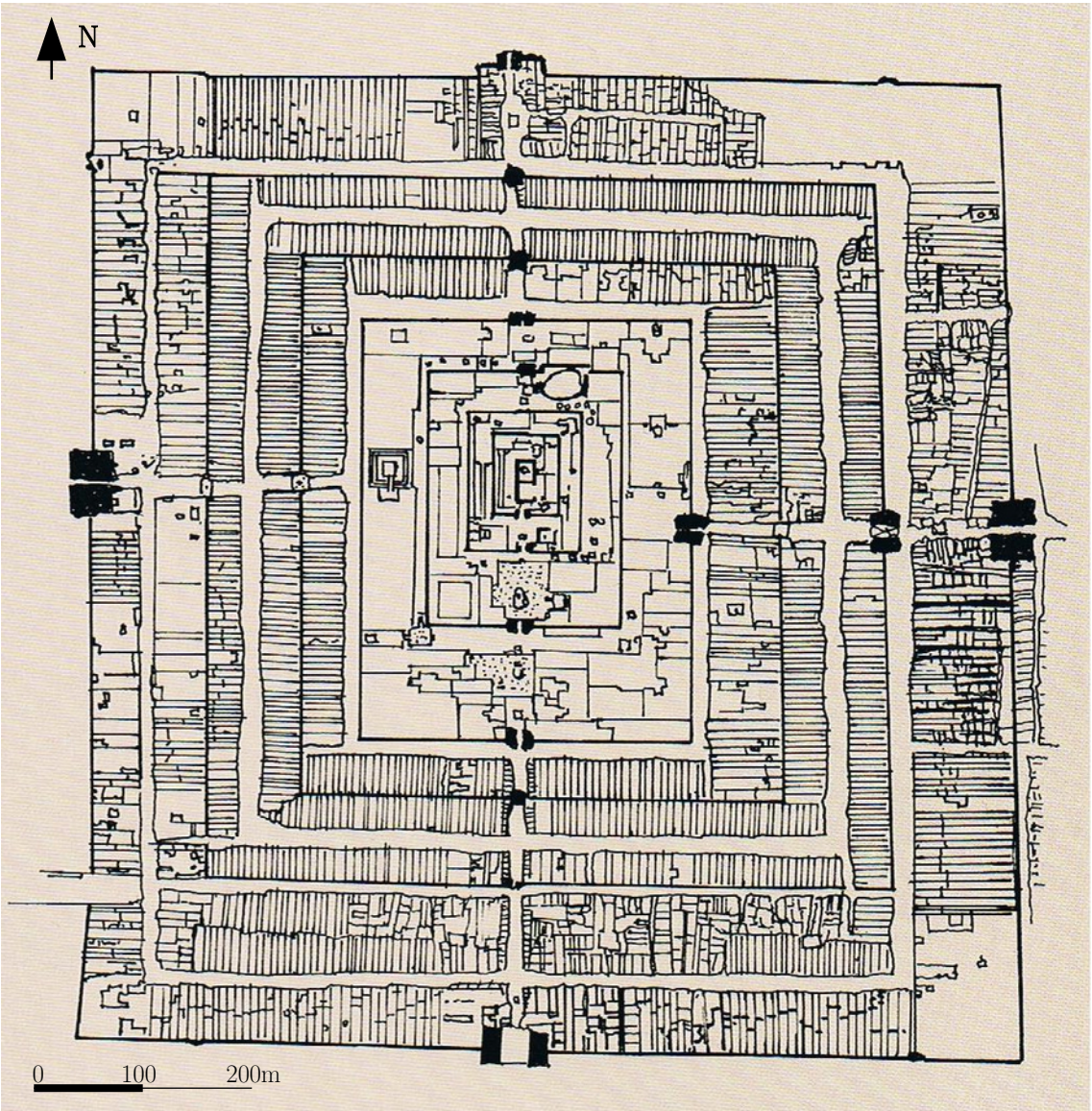


Figure 43 : Plan de Srirangam et ses huit enceintes concentriques

Figure 44 (gauche) : Alignement des gopura *de l'enceinte du temple vers la porte Nord*
Figure 45 (droite) : Rue longeant la sixième enceinte au Nord, bâtie d'un seul côté

D. Srirangam, un exemple d'application totale

La ville-temple de Srirangam se trouve, elle, dans le Tamil Nadu (région du Sud-Est de l'Inde, à proximité du Sri Lanka). Située à 350 km au Sud-Ouest de Chennai, capitale du Tamil Nadu, elle est entourée par deux bras de rivière, passant au Nord et au Sud de la ville. C'est le bras Sud qui la sépare de la ville dont elle dépend, Tiruchirapally et qui compte près d'un million d'habitants, alors que Srirangam n'en compte qu'un peu moins de 200 000. En effet, Srirangam accueille un temple d'une emprise d'environ un cinquième de sa surface *intra muros*. Cette ville-temple est très connue puisqu'elle abrite l'un des plus grands temples vishnuïtes de l'Inde, entraînant de nombreux pèlerinages et de multiples événements rituels (et notamment des processions). Quant aux touristes, ils la connaissent pour ses magnifiques *gopura*, les portes d'entrée de la ville, richement ornées, qui peuvent atteindre jusqu'à 73 m.

L'histoire de cette ville-temple est extrêmement longue puisqu'elle s'étend du X^e^ siècle, date de création de la première enceinte, à la fin du XX^e^ siècle, avec la création de la superstructure du *gopuram* Sud de la huitième et dernière enceinte en 1987. La forte homogénéité du plan pose encore question : ce système régulier est-il « [i]ssu d'une volonté architecturale globale ? Improvisé au cours de l'histoire ? Fabriqué successivement à partir d'*habitus* spatiaux ? » (Gaucher, 2007, p. 65). Sashikala Ananth (2001) remarque que le plan de Srirangam correspond exactement au modèle shastrique appelé *prakara bijam*. Il s'agit d'une trame carrée ou rectangulaire, basée sur le module central de la première enceinte du temple, avec deux axes structurants, Est-Ouest et surtout Nord-Sud, le tout organisé à partir d'enceintes successives concentriques.

Effectivement, l'organisation spatiale de la ville-temple, qui brouille les limites entre architecture et urbain, révèle qu'elle s'organise à partir de huit enceintes rectangulaires concentriques. Les cinq premières enceintes définissent le temple, la plus intérieure comprend la statue de Vishnu, étant de fait l'espace le plus sacré, puis les quatre autres enceintes définissent des sous-espaces où d'autres divinités peuvent prendre place et les rituels avoir lieu. Le cinquième mur d'enceinte, construit au XII^e^ siècle, délimite un espace de déambulation sur sa face extérieure. Des petits *gopura* permettent de pénétrer les cinquième et quatrième enceintes, au Nord et au Sud ; pour les autres enceintes, de petites portes d'entrée se répartissent sur les quatre faces.

Les sixième et septième enceintes, construites sous les Chola au XIII^e^ siècle, abritent les brahmanes. Le parcellaire est régulier, en lanières perpendiculaires au mur d'enceinte, et le bâti, assez dense, révèle souvent en fond de parcelle d'anciens petits temples. La ville compte aujourd'hui encore quatorze temples, en dehors du temple central. La sixième enceinte est bâtie de chaque côté, tandis que la septième ne l'est

qu'à l'Est, libérant ainsi sur ses flancs Nord, Ouest et Sud une rue périphérique. L'espace clos par la huitième enceinte, datant du XVI[e] siècle et étant cette fois véritablement défensive, abrite une population plus diversifiée. Le parcellaire y est beaucoup plus irrégulier.

Pour ces trois dernières enceintes, des *gopura* marquent les entrées Nord, Est, Sud et Ouest de la ville. Un fait semble important à noter : plus on s'éloigne du centre, plus les *gopura* sont de taille importante : quelle raison pourrait justifier cela ? Deux hypothèses sont retenues (Gaucher, 2007). La première peut être que chaque nouveau souverain poursuivant l'extension de la ville désirait montrer qu'il était capable de construire une porte plus haute que son prédécesseur. Jacques Gaucher (2007, p. 72) en évoque une seconde.

> Dans cette conception architecturale qui accorde une telle importance à la monumentalité croissante des pavillons d'accès et *in fine* à leur égalité dimensionnelle, centre et espace ne ressortissent plus au seul rapport du temple orienté dans un cosmos mais à celle d'une étendue, la totalité d'un espace urbain sacralisé, homogénéisé dans un espace cosmopolitique.

Cependant, la charge symbolique associée à la notion de centre dans la culture traditionnelle indienne, qui plus est à travers le vastushastra, est très forte : il nous semble difficile d'associer une augmentation de la hauteur des portes à partir du centre, et dans chacune des quatre directions cardinales, à une volonté d'homogénéisation de l'espace, d'autant plus lorsque les constructions s'étirent dans le temps. Ne pourrait-on pas y lire l'absence de nécessité de construire en hauteur pour valoriser un lieu déjà fortement sacré (puisqu'il est le premier des cent huit lieux d'habitation de Vishnu), combinée à un souhait, dans les espaces qui s'en éloignent, de montrer leur respect face à cet espace central par des constructions hautes et richement ornées ?

※※※※※

Cet exemple ont permis de voir comment se manifeste traditionnellement la mise en œuvre du vastushastra à l'échelle urbaine, notamment à partir de trames dont le dimensionnement et l'orientation – voire la répartition sociale – répondent à des règles strictes, fondées sur des éléments mythologiques, des croyances et des représentations structurantes. Jaipur (*cf.* annexe II.4.) constitue le deuxième exemple le plus significatif de l'application totale des principes du vastushastra, mais cette fois à partir d'un plan carré divisé en neuf cases (Borie et *al.*, 2007 ; Sachdev et *al.*, 2002). Après sa période de mise en sommeil, le vastushastra est de nouveau pratiqué, désormais uniquement à l'échelle architecturale.

8.2. Résurgence récente en Inde et émergence en Occident

Après avoir pris connaissance de l'histoire, des principes et des formalisations spatiales traditionnelles du vastushastra, nous allons questionner la situation actuelle de cette conception de l'habitat. En ce qui concerne l'architecture sacrée, ses principes sont toujours utilisés[90]. On peut par exemple citer le temple Swaminaraman Akshardham, réalisé en 2005 à New Dehli. Il s'agit d'un énorme complexe sacré (qui comprend un temple, des salles d'expositions et de spectacle et des restaurants) de 40 hectares, entièrement en marbre rose et construit selon les principes du vastushastra. Mais qu'en est-il de l'architecture domestique ? Le propos qui suit repose sur trois entretiens de praticiens et sur l'analyse d'ouvrages de référence[91]. Ces éléments nous permettront de révéler trois tendances d'évolution contemporaine du vastushastra.

A. Sashikala Ananth : pour une réhabilitation officielle du vastushastra

Sashikala Ananth, dont le véritable nom est ici conservé, est une architecte indienne née en 1949. Elle est connue en France pour avoir publié un des premiers ouvrages traduits en français sur le vastushastra (Ananth, 2001) ainsi que pour un ouvrage de vulgarisation en anglais (Ananth, 1999). Elle a rédigé de nombreux ouvrages spécialisés parus en Inde, notamment sur la partie du vastushastra qui traite de la peinture et de la sculpture. Elle milite aujourd'hui pour la réintroduction de l'apprentissage du vastushastra au sein des écoles d'architecture indiennes.

Sashikala Ananth entre dans une école d'architecture en 1966. Lors de sa dernière année, un architecte lui demande si elle connaît le *Mayamata* et le *Manasara* : ce n'est pas le cas. Elle lit alors beaucoup sur le sujet et rencontre des praticiens à partir des années 1980 ; elle a dû auparavant s'installer en agence pour exercer une architecture « classique ». En 1983, c'est la première femme à apprendre le vastushastra. Au début des années 1990, elle pratique une architecture basée exclusivement et définitivement sur les principes du vastushastra. Elle donne des conférences et forme des architectes. Aujourd'hui, elle ne réalise plus de projets, mais uniquement des expertises – elle a des clients dans le monde entier, dont certains

90 Voir le projet de centre de culture védique du Yogi Maharischi Mahesch (Degioanni, 2001).

91 Nous faisons l'hypothèse que si la recherche suivante avait été menée dans quelques années, nous n'aurions pas exclu le vastushastra du panel des conceptions de l'habitat traditionnelles pratiquées en France : sa présence est déjà visible dans certains parcours de formation en fengshui et géobiologie.

n'apportent aucune modification à leurs espaces avant de la consulter – et cherche à former des enseignants en vastushastra. Quelle vision du vastushastra défend-elle ?

Il s'agit d'une conception de l'habitat qui questionne la relation de l'homme à l'espace et donne des pistes pour que celle-ci soit la plus harmonieuse possible.

> *When space has been transformed into form, time anchored into the here and now, and energy tuned to the natural energy flow of the human being thus establishing an organic link between the individual and his environment, we can say that the human and natural environment as well as the universal order is in harmony*[92] (Ananth, 1999, p. 7).

Au-delà de cet objectif d'harmonie, elle nous a expliqué que l'enjeu de son travail, en tant qu'architecte et praticienne de vastushastra, est plus large : « *I believe the person has the right to be happy, to be content in this world […]. I only work to make my clients get more aware of their space, become more sensitive about what they're bringing in it, what they're taking on, what they're hidding* »[93].

Elle défend également la nécessité d'une connaissance savante et proche des traités anciens, selon un processus long et toujours associé à une expérience de terrain, qui seule donnera une vision juste du vastushastra. En effet, si les textes sont importants, ils ne doivent pas être intégrés littéralement, mais toujours interprétés selon le contexte. Finalement, l'entretien a également montré à quel point elle est attachée à la transmission de cette conception, à la fois en tant que pratique professionnelle, mais également auprès de ses clients comme un outil de mieux-être dans son espace de vie.

Ainsi, la santé est au cœur de sa perception du vastushastra. Elle est elle-même végétarienne – ce qui semble être considéré comme un mode d'alimentation à la fois sain et respectueux de « la nature » – et dit ne se soigner que par l'alimentation qu'elle ingère. De plus, elle dit développer une approche de plus en plus « énergétique » du vastushastra : pour modifier un lieu, elle intervient de moins en moins sur l'espace concret, mais plutôt par l'intermédiaire de sa pensée. Si elle s'est tournée plus récemment vers la méditation, elle est en revanche professeur de yoga depuis longtemps.

Un point la distingue de toutes les autres approches du vastushastra : elle évoque toujours des règles relatives à une démarche globale de conception, en affirmant

---

92 « Quand l'espace prend forme, quand le temps s'ancre dans un ici et maintenant, et que l'énergie s'accorde sur le rythme de l'énergie naturelle de l'être humain en établissant ainsi un lien organique entre l'individu et son environnement, on peut dire que l'environnement humain et naturel, comme l'ordre universel, sont en harmonie. »

93 « Je crois que les gens ont le droit d'être heureux, d'être contents dans ce monde. […] Je ne travaille que pour rendre mes clients plus conscients de leur espace, plus sensibles sur ce qu'ils apportent dans cet espace, ce qu'ils en retirent, et sur ce qu'ils y cachent. »

qu'un projet réussi passe par une bonne relation entre un site, un praticien et ses clients. Parallèlement, elle défend une certaine éthique de la pratique. La plupart des praticiens actuels en Inde ne seraient pas des architectes, mais des astrologues reconvertis. Ils feraient peur à leurs clients en leur disant que le non-respect de leurs conseils aura des conséquences néfastes. Or, selon Sashikala Ananth, d'une part cette affirmation est fausse et d'autre part, ce phénomène serait révélateur d'une pratique presque exclusivement masculine qui, au lieu d'instaurer un climat de confiance avec ses clients, induirait un climat de peur qui ne peut permettre d'atteindre les objectifs d'harmonie et de bien-être du vastushastra.

Les autres conceptions traditionnelles de l'habitat constituent pour elle des démarches profondément différentes, même s'il peut exister des ponts entre elles. Mais elle établit un lien avec la démarche environnementale, ce qui justifie d'ailleurs pour elle un retour de l'apprentissage du vastushastra dans les écoles d'architecture en Inde.

B. Kumar Amal : pour une convergence des conceptions traditionnelles

Kumar Amal est un architecte indien de la même génération que Sashikala Ananth. Il est issu de la cinquième famille la plus riche d'Inde. Son père a décidé, lorsqu'il avait quatre ans de donner tout ce que la famille possédait pour aller vivre dans un *ashram*. Il est très cultivé et parle couramment hindi, anglais, français et italien. À 16 ans, il lit un ouvrage qui parle de l'effet Kirlian[94] : cela l'intéresse beaucoup, il rapproche ce phénomène du concept indien de l'aura. Pendant plusieurs années, il lira de nombreux ouvrages ésotériques. Il commence ses études en architecture, au moment de la naissance d'Auroville[95] : même s'il n'en dira pas davantage, nous supposons que l'émergence de cette cité a eu une influence sur son univers représentationnel (notamment par rapport à la représentation de l'humain).

---

94 Procédé photographique par mise sous tension de l'objet choisi, dont le résultat est la mise en image d'un halo lumineux produit par l'effet Corona.

95 Communauté expérimentale fondée en 1968 par Mirra Alfassa, dite « Mère », disciple de Sri Aurobindo, un des premiers opposants non-violents au régime anglais qui s'était consacré à la méditation à la fin de sa vie. Elle compte aujourd'hui plus de deux mille membres et promeut une société libre, égalitaire et multiculturelle : « Auroville n'appartient à personne en particulier. Auroville appartient à toute l'humanité dans son ensemble. Mais pour séjourner à Auroville, il faut être le serviteur volontaire de la Conscience Divine » est le premier point de sa charte. Cette expérimentation de cité utopique n'a aujourd'hui pas tenu toutes ses promesses, puisqu'elle abrite moins d'habitants selon une diversité moins importante que le projet initialement prévu. Par ailleurs, un accueil mitigé serait réservé aux voyageurs, voir à ce propos l'article sur le site du *Monde* (Cavaliaro, 2010).

Il pratique d'abord de façon classique sa profession, avant de rencontrer à Paris quelqu'un qui lui parle de géobiologie : il se forme alors à cette conception en Belgique. Selon lui, le point de vue énergétique développé par la géobiologie lui a permis de relire la tradition indienne du vastushastra. Depuis lors, il est praticien en vastushastra (qu'il dit associer à la géobiologie, au fengshui et à la démarche environnementale) et a de nombreux clients dans le monde entier (dont Meetal), mais son agence est basée à Pondichéry. Il réalise de nombreuses conférences, y compris pour l'*United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization* (UNESCO) sur l'architecture traditionnelle indienne, et l'enseignement du vastushastra (qu'il donne notamment en France, lors de stages) occupe également une grande partie de son temps.

Quant à sa vision du vastushastra, elle peut être rapprochée de celle de l'ouvrage de Gereon Hach (2000, p. 9) qui le définit comme l'étude de « la cohésion harmonieuse des structures d'habitation avec les lois du cosmos, dans le but de créer un environnement plus favorable au bien-être physique et psychique » et qui défend l'idée d'une conception de l'habiter proche à la fois de la géobiologie et du fengshui, mais également de la « bio-construction ». Mais elle se rapproche également de celle de Juliet Pegrum (2001), notamment lorsque celle-ci évoque la question du champ géomagnétique comme l'un des facteurs environnementaux à prendre en compte.

Kumar Amal, développe une vision moniste du monde, basée sur le principe d'une énergie, « matière première » du cosmos (et donc de l'humain et de son environnement). C'est ce principe qui unifie notamment l'ensemble des conceptions traditionnelles de l'habitat. L'enjeu majeur de son travail est celui de la santé, à travers la notion d'énergie. Il adhère à la vision du corps énergétique de la tradition indienne[96] et se pose donc la question de savoir comment l'habitat peut aligner les axes énergétiques présents dans le corps humain. Il pose notamment à cette occasion le problème des champs électromagnétiques de sources artificielles, qui constituent pour lui une pollution importante et un facteur de risque important pour la santé. Dans ce *smog* électromagnétique, « il est miraculeux que le corps tienne ».

Pour Kumar Amal, les trois conceptions traditionnelles de l'habitat ainsi que la démarche environnementale développent des questionnements très proches et se rejoignent. Pour ses expertises, il commence d'ailleurs toujours par un bilan géobiologique réalisé à l'aide d'une antenne de Lecher. Mais attention : ces démarches sont culturellement ancrées et il n'est pas possible d'utiliser efficacement des symboles chinois (comme le *taiji*) pour une famille indienne par exemple. Non seulement il sera pour elle inefficace, car il ne correspond pas à son référentiel culturel – les personnes

96 Fondée sur les *chakra* et les *nadi*, voir point 8.3.C.

n'ont pas une relation suffisamment étroite avec lui pour qu'il puisse agir sur leur inconscient –, mais il pourra également lui être nocif. Si la question énergétique semble être une donnée universelle, les symboles et codes matériels utilisés sont propres à une culture. C'est notamment cette question qui est posée par Élodie Marais.

C. Élodie Marais : pour une introduction du vastushastra en Europe

Élodie Marais est belge, mais réside aujourd'hui en Suisse. Née en 1971, elle prend connaissance du fengshui à 16 ans, par l'intermédiaire d'un ouvrage anglais que lui avait offert sa tante. Très intéressée, celle-ci l'a alors formée à cette conception. Elle a ensuite entrepris des études en littérature et a été amenée à occuper plusieurs postes dans la communication et les médias. Elle a collaboré à une revue de décoration, à laquelle elle a proposé en 1997 un dossier sur le fengshui, qui a eu un énorme succès. Elle s'est alors lancée dans l'expertise et la formation pour ne plus faire que cela. Plus tard, ses rencontres l'ont menée vers un *pandit*, un spécialiste des textes du vastushastra, exerçant à Paris. Elle part alors en Inde en 2001 pour l'expertise d'un projet, ce qui l'amènera à affiner ses connaissances sur le vastushastra.

Elle propose aujourd'hui une vision « dépouillée » du vastushastra, auquel elle a consacré plusieurs livres. Elle y présente une version occidentalisée, où elle a cherché à adapter les différents principes et symboles. Elle nomme sa démarche « psycho-décoration » : elle cherche à « conscientiser la relation que nous avons avec [notre environnement de vie] ». En effet, nous devons être capables d'analyser les raisons des choix que nous effectuons par rapport à notre habitat (couleurs, matériaux, objets, etc.), pour éviter par exemple des effets de fétichisation. Cela reste difficile lorsque les personnes sont coupées de leur « sensibilité » et de leur « bon-sens ».

Pour elle, les effets du fengshui ou du vastushastra ne sont jamais le fait de causes magiques ou astrologiques : elle développe une vision plus rationnelle de ces conceptions, en n'y incluant que les principes et outils qu'elle a pu déterminer comme étant efficaces. Tous les effets qui viennent des modifications spatiales induites par ces conceptions sont en réalité de nature psychologique. Prenons l'exemple des couleurs. Pour le fengshui, qui est une conception d'origine chinoise, le jaune est une couleur centrale et associée à la terre (puisque c'est la couleur caractéristique des terres limoneuses du centre du pays). Or, cette couleur n'est pas associée naturellement à la terre, mais au soleil. Élodie Marais convertira donc la signification de la couleur jaune en l'associant à un élément naturel identique pour toutes les cultures : le soleil. Celui-ci

ne sera alors pas porteur des mêmes stimulations pour le corps ; le jaune étant perçu par les Occidentaux comme plutôt stimulant[97].

Néanmoins, elle pense que la géobiologie, le fengshui et le vastushastra propose des approches complémentaires. Lorsqu'elle le juge nécessaire, elle préconise d'ailleurs une expertise de géobiologie avant son passage. Si elle ne se dit pas militante écologiste mais seulement « *eco-friendly* » – c'est-à-dire sensibles aux questions écologiques, notamment en ce qui concerne la question des ressources –, elle pense que le principe de précaution doit s'appliquer face à toutes les sources de pollutions tant chimiques que physiques, en particulier pour les enfants.

Quant à sa représentation de l'humain, elle affirme ne tenir compte que de principes qui lui semblent logiques et justifiables, mais en parallèle, elle adhère globalement aux médecines traditionnelles chinoises et indiennes. Elle n'évoque pas réellement la question de l'énergie dans ses ouvrages mais plutôt celle de notre conscience de la nature et de ses lois, et de la façon dont nos actions (et notamment notre manière d'habiter) sont en accord avec elles.

Élodie Marais recherche objectivation, rationalisation et universalisation des données issues du vastushastra et du fengshui. Elle montre une grande inquiétude face aux savoirs ésotériques dépourvus de toute justification, qui pourraient conduire des personnes en difficulté à croire n'importe quel praticien, à n'importe quel prix. Elle souhaite au contraire reconnecter les individus avec leur habitat, grâce à des outils qui permettent de réaliser une décoration sensible et consciente.

D. Quel avenir pour la pratique du vastushastra ?

Que peut-on conclure à l'issu des entretiens et des analyses d'ouvrages quant à l'avenir de la pratique du vastushastra, tant à intérieur qu'à l'extérieur des frontières de l'Inde ? En ce qui concerne la situation indienne, Sashikala Ananth et Kumar Amal s'accordent à dire qu'il y a beaucoup plus de projets conçus à l'aide du vastushastra aujourd'hui qu'il a vingt ans, et que cette conception est davantage revendiquée. Mais ils dénoncent la volonté des clients d'un vastushastra tourné, comme le fengshui avant lui, vers la prospérité financière ; c'est d'ailleurs cette position instrumentale assumée, outre la légitimité acquise par un certain exotisme, qui a valu au fengshui son succès en Inde. Or, ce n'est pas là que se situe pour eux l'essence du vastushastra.

---

97 Cette valeur peut néanmoins être discutée dans la mesure où elle a été en concurrence, pour les Occidentaux, avec la couleur dorée, plus éclatante et plus positive et que par ailleurs, elle a été progressivement associée au mensonge (Pastoureau et *al.*, 2005).

Leurs critiques concernent également la pratique du vastushastra. Ils trouvent qu'elle n'est pas toujours très précise, ni très éthique. Kumar Amal dénonce les architectes qui, face à une demande croissante de conceptions basées sur le vastushastra, s'improvisent experts à la lecture de quelques ouvrages. Pour Sashikala Ananth, le problème se situe au niveau des praticiens rarement architectes, mais astrologues reconvertis. Thierry Paquot a rencontré un architecte, praticien en vastushastra, qui semble entrer en résonance avec cette approche plus détachée de la pratique.

> L'Homme est considéré par lui comme un être esthétique. Son existence en soi n'a guère d'importance, sa demeure ne satisfait pas un quelconque besoin de protection, mais célèbre son penchant esthétique. Il ne s'agit aucunement de respecter d'anciennes superstitions, mais d'intégrer les nouvelles technologies et les matériaux nouveaux aux traditions encore accordées à notre univers (Paquot, 2005-b, p. 76).

Ainsi, nous avons interprété chez les deux architectes indiens une crainte de la dévalorisation à la fois de l'image, mais aussi de l'essence de cette conception ; et ce, à la fois à cause de ces praticiens peu spécialisés ou peu versés dans une approche spirituelle, mais également du fait des clients qui demandent un vastushastra efficace pour apporter une sécurité financière au foyer et qu'ils peuvent apprendre à maîtriser facilement. Ainsi, cette renaissance incontestée du vastushastra en Inde ne semble pas se faire, d'après ces architectes indiens, selon la plus pure tradition. Cela pourrait également s'expliquer par le manque de prise au sérieux de cette pratique par les institutions : le vastushastra n'est en effet abordé que dans le cadre d'analyses de bâtiments anciens, non pas comme un outil de conception de l'habitat contemporain ; ce à quoi voudrait remédier Sashikala Ananth. Jean Filliozat (1955) nous donne des pistes pour penser la mutation contemporaine de cette pratique traditionnelle (dans un pays engagé sur la voie de la mondialisation depuis la date de rédaction de ce texte).

> L'historien des sciences, quand il parcourt l'Inde aujourd'hui, est tout de suite frappé d'observer la coexistence de la science antique et de la science moderne, la coexistence des traditions les plus anciennes, les plus respectées, et, en même temps l'entreprise des réalisations les plus nouvelles. On peut croire que c'est par une certaine routine que l'Inde s'attache encore pour une part à ses traditions antiques tout en adoptant la science moderne, mais, si on examine de plus près les rapports entre la science nouvelle de l'Inde et ses sciences antiques, on constate un effort d'adaptation qui présente un intérêt considérable, car il montre que, d'une part, l'Inde n'entend pas renier son passé tout en se mettant à vivre à la moderne et que, d'autre part, il arrive que dans certains domaines elle puisse utiliser ces connaissances acquises accumulées au cours des siècles pour les intégrer dans les recherches présentes.

Quant à la situation occidentale, au sein de l'Europe francophone, elle est éclairée pour nous par Élodie Marais. Elle exerce le vastushastra depuis une quinzaine d'années, et un peu plus pour le fengshui. Elle a connu une baisse des demandes, au moment de la crise économique de la fin des années 2000. Aujourd'hui, sa pratique s'est spécialisée et ses clients sont plus restreints : elle ne conçoit plus que des plans complets d'habitations, pour des clients qui ont une démarche « globale », qui peut aller du souhait d'un habitat à caractère environnemental à la réalisation d'un travail personnel à travers la méditation par exemple. De façon générale, elle nous a indiqué avoir travaillé avec quatre types de clients :

- des personnes qui revendiquent une posture écologique et qui recherchent un mieux-être dans leur vie quotidienne, à travers leur habitat, mais aussi leur alimentation, etc. ;
- des personnes qui ont commencé un travail intérieur, que l'on pourrait qualifier de spirituel, à l'aide de différentes techniques, et qui souhaitent que leur habitat entre dans cette même démarche ;
- des personnes qui rencontrent des difficultés, notamment financières, et qui sont prêtes à faire appel à tous types de solution, elles peuvent être facilement soumises à des « gouroutisations » (selon le terme d'Élodie Marais) ;
- des personnes curieuses de cette conception de l'habitat.

D'après toutes les sources que nous avons été amenée à consulter, nous dirions que si le fengshui a touché l'Occident avant le vastushastra, c'est parce que la Chine a toujours constitué une terre moins inconnue que l'Inde[98], dont nous gardons encore aujourd'hui une vision réductrice, centrée notamment sur l'aspect spirituel

> [U]ne grande partie de la fascination et du rejet qu'exerce aujourd'hui la culture de l'Inde sur le public occidental s'explique par la présence des vues qui lui en sont transmises […]. Spiritualité et sous-développement peuvent alors, et indépendamment des urgences objectives à quoi ils répondent, se voir interprétés comme les plus récentes manifestations d'un mythe scientifique […]. [L]e lecteur sent […] à quel point l'Inde ne fut qu'un prétexte, un prétexte d'emprunt pour illustrer des propos qui lui restent étrangers (Galey, 1986, p. 975).

※※※※※

Quel est l'avenir du vastushastra en Europe ? Quelle partie de la culture traditionnelle indienne – si tant est qu'elle soit encore vivace sur sa terre d'origine – amènera-t-il avec lui ? Parviendra-t-il à accomplir les objectifs qui fondent son

98 Bien entendu, cela est également dû à la répression que cette pratique a subi en Chine, notamment au moment de la Révolution Culturelle.

existence ? Quelles sont les réelles motivations qui amèneront à lui un public occidental toujours plus nombreux ? Autant de questions auxquelles il nous est impossible de répondre aujourd'hui et qui, de toute manière, n'appellent aucunement une sentence morale. Car comme nous le verrons dans les chapitres suivants, les ressorts des pratiques et représentations véhiculées par les conceptions traditionnelles de l'habitat en France sont complexes et méritent avant tout d'être mis en lumière et analysés.

8.3. Les liens entre le vastushastra, la géobiologie et le fengshui

Une fois ces éléments de contexte précisés, nous allons voir que la géobiologie et le fengshui, à travers leurs praticiens français contemporains, entretiennent une certaine relation avec le vastushastra, et ce à quatre niveaux, que nous détaillons ici.

A. Le vastushastra, ancêtre du fengshui ?

Les praticiens de vastushastra, les praticiens de fengshui qui connaissent cette conception, ainsi que les ouvrages francophones qui lui sont consacrés, considèrent le vastushastra comme l'ancêtre du fengshui. Non seulement celui-ci le précéderait sur le plan temporel, mais il en aurait été aussi à l'origine sur le plan culturel. Cet argument permet aux praticiens du vastushastra de revendiquer une pratique plus ancienne et plus complète, dans la mesure où elle a pu donner naissance à une pratique très renommée aujourd'hui. Quant aux praticiens de fengshui, ils peuvent également légitimer leur conception de l'habitat dans la mesure où elle trouve des fondements très anciens, validés par une autre culture. Mais le vastushastra serait resté pour eux trop complexe et trop empêtré dans des mythes qui ne facilitent pas une utilisation contemporaine ; d'où une mise en avant du fengshui qui, lui, aurait su s'adapter aux différentes évolutions culturelles, jusqu'aux plus récentes. Ainsi, le vastushastra et le fengshui sont souvent rapprochés par leurs praticiens respectifs, qui peuvent toujours formuler ainsi à leur endroit un argument d'autorité pour la pratique de leur conception. Cela n'est cependant pas le cas de tous les praticiens : certains experts en fengshui connaissent simplement cette conception de nom, d'autres pas du tout.

Mais qu'en est-il de la réalité historique de cet argument de filiation du vastushastra au fengshui ? Nous n'avons pu trouver aucun élément tangible au cours de notre recherche qui puisse affirmer ou infirmer cet argument. Répondre à cette question semble difficile pour deux raisons. D'abord, la datation des premiers événements

culturels à l'origine du vastushastra (les *veda* par exemple) comme du fengshui (la création du *He Tu* et du *Lo Shu* par exemple) est très incertaine. Comment les comparer pour juger de la préséance d'une conception sur l'autre pourrait-il être pertinent ? Ensuite, il faudrait pouvoir maîtriser parfaitement plusieurs langues anciennes, à la fois indiennes et chinoises, et pouvoir remonter à l'analyse directe des écrits historiques compilés dans chaque pays à partir de 2000 avant J.C. environ. Mais cette recherche n'a, à notre connaissance, pas encore été entreprise. Le seul élément de réponse que nous puissions apporter est qu'il est clairement attesté que le bouddhisme, sous sa forme du Grand Véhicule, est arrivé en Chine par le Tibet au cours du I^e^ siècle, grâce aux échanges permis par la route de la soie. Ces déplacements, nombreux et réguliers, ont permis un échange d'idées qui a introduit le bouddhisme, comme sans doute d'autres éléments culturels, peut-être en lien avec la conception de l'espace. Mais la réelle filiation entre les deux conceptions reste à démontrer, même si elles partagent certains principes, comme celui de correspondance.

B. Le principe de correspondance

Le principe de correspondance est partagé par l'ensemble des trois conceptions traditionnelles de l'habitat. Fondateur pour le fengshui, plus annexe pour la géobiologie, il s'agit d'un principe relativement important pour le vastushastra. En effet, il coexiste avec un principe religieux transcendantal fort, associé à une multiplicité de divinités : le vastushastra ne relève donc pas d'un schème de pensée « analogique » classique ou pur (Descola, 2005) ; contrairement au fengshui. Nous souhaitons donc évoquer les principales catégories de phénomènes prises en compte dans cette logique de correspondance du vastushastra, afin de pouvoir les comparer par la suite avec celles utilisés par les praticiens du fengshui (et de la géobiologie).

Comme le révèle le tableau ci-après, il existe une première forme de classification qui rassemble des données telles que les éléments, les couleurs, les formes, les parties du corps humains et bien sûr, les orientations cardinales. Cette classification est souvent rapportée à une formalisation spatiale d'un plan carré divisé en quatre cases, plus un centre, ou à un découpage en directions principales et secondaires. Il existe aussi une classification par 9^{99}, associée à un plan carré divisé en neuf cases, qui rassemble notamment les divinités qui gouvernent ces différentes portions de l'espace conçu, l'influence des planètes et la répartition des fonctions de l'espace à bâtir. Il existe une

99 Il s'agit d'une classification importante puisque le 9 représente la transcendance de l'univers manifesté (Pegrum, 2001) ; Vishnu a eu d'ailleurs neuf incarnations successives au cours desquelles il s'est sacrifié pour le salut des hommes (Chevalier et *al.*, 1982).

dernière classification, qui est celle du carré à 81 (soit 9 x 9) cases : elle associe chaque case à une partie du corps, à partir de la figure du Purusha.

	Éther	Air	Eau	Feu	Terre
Orientation	Centre	Nord-Ouest	Nord-Est	Sud-Est	Sud-Ouest
Forme	aucune	lune/cercle	cercle/hexagone	triangle	carré
Couleur	aucune	bleu	blanc	rouge	jaune
Divinité	Brahma	Vayu	Varuna	Agni	Nirti
Sens	ouïe	toucher	goût	vue	odorat
Caractère	espace	mouvement	cohésion	chaleur	répulsion

Tableau 6 : Tableau des principales correspondances établies à partir des cinq éléments

Il est à noter cependant que cette logique de correspondance est davantage soulignée dans les écrits de Gereon Hach, Juliet Pegrum et Alexandra Viragh, c'est-à-dire par des praticiens moins traditionalistes et d'origine occidentale. Il est ainsi légitime de se poser la question de savoir si cette interprétation de la conception n'aurait pas été influencée par le fengshui ; ce qui est sans doute le cas pour Alexandra Viragh.

C. La représentation du corps humain

a. Le fonctionnement du corps selon l'*ayurveda*

Comme nous l'avons évoqué précédemment, trois formes d'énergie, seraient à l'origine des autres substances du monde. Le système de la *tridosha* désigne les trois possibilités de déséquilibre issues de ces trois substances :

- lorsque *vayu*, qui désigne l'air ou le vent, est en déséquilibre, il peut provoquer des troubles dans les fonctions d'échange au niveau des cellules ;
- lorsque c'est le cas de *pitta*, qui renvoie au feu, cela peut induire des problèmes de digestion ou de régulation de la température du corps ;
- lorsque c'est le cas de *kapha*, qui est associée à l'eau, cela peut entraîner une perturbation dans la production des différents liquides du corps.

Ces trois éléments ont par la suite plus ou moins d'impact sur les sept substances qui composent le corps humain, à savoir « le chyle, le sang, les tissus musculaires, les tissus adipeux, les cellules osseuses, les cellules nerveuses et la moëlle » (Brelet, 2002, p. 600). Il est à noter que ces *dathu* sont également des vecteurs des

prana, les différents souffles d'énergie ou de vie qui parcourent le corps. Finalement, l'action combinée de ces trois types de forces sur ces sept types de substances permet de caractériser la santé d'un patient.

La médecine traditionnelle indienne s'appuie également sur une vision de non-séparation du corps et de l'esprit. Ainsi, « [l]a santé dépend pour une large part de leur fonctionnement syntone, de leur activité homéostatique conjuguée » (Brelet, 2002, p. 603). Cette vision d'un corps intrinsèquement lié à l'esprit s'incarne dans une vision énergétique du corps, qui s'appuie sur deux éléments principaux : les *chakra* et les *nadi*. « Chaque *chakra* correspond à une sorte de centrale énergétique, témoin et acteur de la syntonisation correcte ou non des activités organiques et psychiques lui correspondant » (*ibid.*, p. 603). Les *nadi*, eux, sont des canaux qui permettent le cheminement des *prana* à travers le corps et entre les *chakra*. Ce corps humain gouverné par des centres énergétiques est une vision qui va être partagée par de très nombreux praticiens traditionnels (qui peuvent du reste bien connaître les *chakra* sans connaître le vastushastra), et qui sera toujours rapprochée de l'acupuncture, qui se base elle aussi sur la stimulation de points énergétiques reliés par des canaux.

La pharmacopée ayurvédique est, quant à elle, de nature analogique et reprend donc ce grand principe de correspondance. Elle va ainsi fonctionner par « sympathie », basée sur des principes de similarité de couleur, goût ou de forme, entre des maladies ou symptômes et des éléments naturels (animaux ou végétaux). Les remèdes pourront ainsi s'appuyer sur l'absorption de certaines substances, associées à des incantations à différents phénomènes naturels, comme le soleil (Brelet, 2002).

b. La notion de *prana*

Le *prana,* ou plutôt les *prana,* est un souffle qui parcourt le corps et véhicule l'énergie. Ce principe se retrouve aujourd'hui évoqué davantage par des praticiens d'une approche revisitée du vastushastra, et moins par les tenants d'une approche traditionaliste. Là encore, il est légitime de se demander si cette vision du *prana* – notons du reste que ce terme est désormais utilisé au singulier, évoquant un principe transcendantal, qui ne correspond pas tout à fait au principe originel « des » *prana*, de la multiplicité des souffles présents dans le corps humain – parcourant l'ensemble de la surface terrestre n'aurait pas été influencée par la vision du *qi*.

Cet intérêt récent porté à la notion de *prana* serait peut-être un moyen de rendre la communication plus facile entre les praticiens du vastushastra et du fengshui ; de même que la traduction du principe d'*akasa* par la notion d'éther a permis une

communication plus facile entre les cultures traditionnelles indienne et occidentale (issue de la pensée grecque). Alors même que nous n'avons pas encore interrogé les praticiens des différentes conceptions de l'habitat, nous voyons déjà apparaître lors d'un rapide examen du vastushastra que certains principes ou concepts ont été « traduits » au fur et à mesure de l'histoire. Cette « traduction » correspond à la fois à un changement de langue et à une adaptation du concept, pour le rendre plus compréhensible, depuis notre point de vue culturel d'origine.

D. Le vastushastra, une discipline référente

Nous venons d'exposer ici les principaux points qui, nous le verrons, sont soulevés par les praticiens des autres conceptions. Si tous ne connaissant pas les vastushastra, beaucoup font néanmoins références aux *chakra*. Dans tous les cas, il semble que cette conception de l'habitat constitue toujours un point de référence au statut ambigu. D'un côté, le vastushastra représente une extériorité qui permet aux autres conceptions de penser leur spécificité ; cette démarche intellectuelle des praticiens rappelle la posture revendiquée par François Jullien. Mais d'un autre côté, le vastushastra partage suffisamment de traits communs avec les autres conceptions traditionnelles de l'habitat pour légitimer leur pratique. Selon les praticiens interrogés et les ouvrages analysés, si deux, voire trois, conceptions ancestrales se fondent sur les mêmes principes, c'est que leur pratique doit être porteuse d'une certaine vérité.

※※※※※

À l'aune de ce qui a pu être dit au cours de cette seconde partie, les trois conceptions traditionnelles de l'habitat présentées partagent des principes communs. Pourtant, il semble qu'elles soient toutes d'une nature spécifique ; ce que confirmeront sans doute les résultats de l'enquête présentés dans les deux prochaines parties. Nous pouvons d'ores et déjà proposer une première analyse de ces conceptions : la géobiologie semble plus technique, et s'attache davantage à des phénomènes physiques ; le fengshui est plus pragmatique, en développant une approche qui articule la psychosociologie et un analogisme en quête de la « propension » favorable des événements (Jullien, 1992) ; le vastushastra apparaît plus mystique, et toujours lié à des mythes et rites, ancrés dans la culture hindoue traditionnelle. En guise de conclusion à cette partie, nous proposons donc un tableau (en double-page suivante) récapitulatif des caractéristiques des différentes conceptions de l'habitat étudiées au cours de cette partie.

Conclusion de la deuxième partie : récapitulatif des

	Démarche environnementale (chapitre 5)	Géobiologie (chapitre 6)
Origines	- origines liées à l'évolution de la « question environnementale », et notamment l'impact de l'humain sur l'environnement	- pratiques et croyances traditionnelles liées à l'habitat, à la médecine et à la divination ; pratiques sourcières depuis le Moyen Âge
Histoire	- une conception de l'habitat des années 1960, mais des origines vernaculaires et hygiénistes ; réaction aux modernes, architecture solaire et bioclimatique, mouvement contre-culturel puis institutionnalisation à la fin du XX^{e} s.	- relation entre habitat et santé depuis l'Antiquité ; sourcellerie pour eau et minerais à partir du XV^{e} s. ; tournant scientifique du XX^{e} s. et naissance de la conception avec la formation de la théorie des réseaux
Principes et objectifs originels	- par l'aménagement des espaces habités, créer un environnement de vie dont l'impact sur l'environnement est le plus restreint possible et la qualité de vie la plus importante pour l'habitant	- par l'aménagement des espaces habités, créer un environnement de vie le plus sain possible, notamment en évitant l'installation sur des emplacements « néfastes », avec une relation humain/environnement respectueuse
Schèmes originels	- schème d'identification naturaliste, fondée notamment sur la dualité humain/nature car liée à la « question environnementale »	- schème d'identification à la frontière entre naturaliste et analogique (aspect fondateur de la dimension énergétique)
Structures mentales en jeu	- conception de l'habitat inscrite dans la vision du monde dominante fondée par les grandes étapes sur lesquelles repose l'histoire commune de la société française - déploiement dans les années 1960 d'un univers représentationnel « alternatif » : dualité toujours présente entre institutionnalisation et « contre-culture »	- tissu traditionnel important dans les représentations (énergies de la terre) et les pratiques (comme la sourcellerie) - croyance commune en une histoire longue et partagée (mégalithisme ; vision antique du corps et de l'architecture ; églises, leurs implantation et symbolisme ; sourciers ; réseaux telluriques selon E. Hartmann)
Principaux facteurs considérés	- facteurs d'ordres organisationnel (multiplicité des acteurs et participation), technique (implantation et orientation pour le bioclimatisme, ressources locales), formel (paysage existant pour l'insertion) et fonctionnel (besoins en matière d'usages, etc.)	- facteurs environnementaux naturels (qualité du sous-sol, orientation) et artificiels (champs électromagnétiques, matériaux et pollution de l'air intérieur, etc.), influences cosmiques (rayonnement cosmique, période de l'année) et symboliques (formes, couleurs, tracés)
Outils	- pas d'outil (ni concret, ni graphique)	- outils concerts originels : les baguettes de sourcier en bois et le pendule - puis nombreux outils concrets de mesures physiques : appareils de mesure pour les champs électromagnétiques, radioactivité, qualité de l'air, etc. - pas d'outil graphique

propriétés des quatre conceptions de l'habitat

Fengshui (chapitre 7)	Vastushastra (chapitre 8)
- culture traditionnelle chinoise analogique ; une pratique à l'origine seulement pour les palais et tombes ?	- culture traditionnelle indienne védique puis hindoue ; une pratique à l'origine seulement pour les temples ?
- premier traité de fengshui vers le III^{e} s., puis développement jusqu'au XIII^{e} s., forte présence jusqu'au XIX^{e} s., puis remise en cause ; fuite des maîtres à la fin des années 1960 et exportation de la pratique	- rédaction de traités importants entre le IV^{e} s. et le XII^{e} s., développement jusqu'au XVIII^{e} s. puis dévalorisation sous la colonisation anglaise - renaissance à partir des années 1970
- par l'aménagement des espaces habités, créer un environnement intégré dans et qui participe à la bonne circulation du *qi*, afin qu'il soit favorable à la santé, au bonheur et à la prospérité des habitants	- par l'aménagement des espaces habités, créer un environnement en accord avec l'ordre cosmique afin qu'il soit favorable à la santé, au bonheur et à la prospérité
- schème d'identification analogique (transcendance de la dimension énergétique avec occidentalisation)	- schème d'identification analogique (associé à la transcendance des dimensions énergétique et spirituelle)
- tissu mythologique important instituant l'histoire partagée d'un état et d'une société, à partir de figures royales structurantes - pratiques rituelles nombreuses fondées sur une vision analogique du monde, permettant ainsi l'actualisation perpétuelle de l'ordre du monde (exemple du *mingtang*)	- tissu mythologique important avec la multiplicité des récits cosmogoniques - système religieux très fort avec la construction progressive de l'hindouisme - pratiques rituelles structurantes à la fois religieuses (offrandes aux dieux) et plus païennes (cérémonies liées aux esprits du lieu, etc.)
- emplacement et orientation pour une bonne réception et une bonne circulation du *qi* - mise en correspondance symbolique des données contextuelles (directions, couleurs, matériaux, etc.), avec les éléments, les trigrammes, le *yin* et le *yang*, le temps	- orientations, emplacements, formes et tracés, couleurs et matériaux, fonctions, *prana* et trois *guna*, mise en correspondance (symbolique) avec les cinq éléments, les planètes, les divinités, la numérologie, le temps, etc.
- boussole géomantique, *luopan* - outils graphiques de mise en correspondance de différents facteurs (directions, activités, couleurs, etc.) tels que le *bagua*, les neuf palais, les figures du *He Tu* et du *Lo Shu*	- pas d'outil concret - outils graphiques de mise en correspondance de différents facteurs (dont le *vastupurushamandala*) - outils graphiques de structures géométriques servant de modèles pour la conception artistique (grilles, formes)

Partie III

La socialisation des praticiens au cœur des processus de professionnalisation des trois conceptions

Introduction à la troisième partie

La partie précédente a permis de comprendre le contexte historique et culturel à l'origine des pratiques et des représentations qui définissent la démarche environnementale, la géobiologie et le fengshui. Leurs parcours sont extrêmement différents et ne nous permettent pas pour l'instant de répondre à l'hypothèse formulée en introduction.

Cette troisième partie se donne pour objectif de s'intéresser à la première dimension de l'hypothèse, qui s'articule autour des types d'exercice des praticiens de ces trois conceptions. Il s'agit de montrer l'étendue de la palette des modalités de pratique, avant de voir dans quelle mesure celles-ci sont ou non institutionnalisées et de déterminer les facteurs qui constituent pour leurs praticiens une source de légitimé d'exercice. L'objectif est également de questionner leur parcours biographique, afin de comprendre comment s'est réalisée leur socialisation professionnelle. Comment émergent les grands profils-types de pratique ? Comment sont-ils en lien avec différents degrés de professionnalisation ? Sur quelles sources de légitimité s'appuient les praticiens ? Voici les questionnements qui orientent la réflexion menée au cours de cette partie, qui s'achèvera en montrant comment les différents univers représentationnels des praticiens, acquis au cours de parcours de socialisation professionnelle spécifiques, s'actualisent aujourd'hui dans des contextes plus seulement professionnels, mais aussi quotidiens.

Cet angle d'approche s'est imposé au cours de la recherche. Il nous est apparu fécond d'une part en tant que tel pour comprendre les dynamiques entre groupes professionnels émergents et établis mais en transition, et d'autre part dans la mesure où ces dynamiques peuvent nous permettre de mieux comprendre l'émergence et la constitution des représentations, dont il sera question au cours de la quatrième partie.

Chapitre 9 : Trois modes d'exercice pour des pratiques entre expertise et réalisation architecturale

Introduction

L'enquête a révélé une multiplicité de situations de pratique de la géobiologie, du fengshui et de la démarche environnementale, sachant que cette diversité a été volontairement réduite selon deux aspects. D'une part, nous avons choisi de ne pas nous intéresser aux sourciers ruraux qui, même s'ils peuvent entrer dans la catégorie des géobiologues, ont une pratique trop ciblée (la recherche de l'eau souterraine) et qui ne peut être considérée ni comme un métier, ni comme une profession (Lioger et *al.*, 1993). D'autre part, nous avons choisi de ne pas interroger des ingénieurs au sein de bureaux d'études techniques, spécialisés dans la démarche environnementale. En effet, leur activité est soumise aux décisions de l'architecte et à l'application stricte des réglementations en vigueur : ainsi, leur portée concrète sur la formalisation spatiale de l'architecture est réduite. Cette approche technique ne sera donc abordée qu'au travers des ouvrages sélectionnés définissant les conceptions.

Ce chapitre s'articule aux deux suivants pour poser la question du degré de professionnalité des différents praticiens rencontrés. Ainsi que nous l'avons explicité au chapitre 3, celle-ci peut s'évaluer en fonction de cinq critères : l'expertise, la liberté (chapitre 9), la reconnaissance, la régulation (chapitre 10) et l'éthique (chapitre 11) de la profession. Ce chapitre s'intéresse particulièrement aux modalités des différentes pratiques (objet de la compétence, types de pratiques, rémunération et statut) tandis que le chapitre suivant s'intéresse aux sources, plus ou moins institutionnelles de leur légitimité. Ces deux chapitres nous permettront de savoir dans quelle mesure il est possible ou non de parler de géobiologue ou d'expert en fengshui professionnel.

Nous allons donc présenter et questionner la multiplicité de situations de pratique, réparties en trois grandes catégories : les praticiens dont la pratique est multiple et ne peut être considérée pleinement comme professionnelle (9.1.), ceux qui ont bien une occupation à plein-temps mais qui ne sont pas architectes (9.2.) et enfin les praticiens-architectes (9.3.). Il s'agit à chaque fois de comprendre et de définir les statuts et missions des trente-six[1] praticiens rencontrés[2]. En ce qui concerne ces deux dernières catégories, nous nous focaliserons sur ce qui fait leur différence fondamentale : le statut spécifique et reconnu qu'est celui d'architecte. Quels sont les points qui différencient fondamentalement ces deux catégories de praticiens ? Que nous dit l'émergence de « professionnels » de la géobiologie et du fengshui au regard des mutations de la situation du groupe professionnel des architectes ? Ce sont les questions qui guideront la fin de ce chapitre.

Par ailleurs, nous verrons que ces catégories de praticiens constituent l'un des différents critères mis en œuvre pour identifier des profils-types de praticiens, construits au fur et à mesure de cette partie et auxquels nous ferons référence jusqu'à la fin de ce document. Les quinze profils-types identifiés seront récapitulés et détaillés en fin de chapitre. Au-delà de la lisibilité des différentes situations de praticiens, ces profils-types nous permettront *in fine* de révéler les différents types d'habitabilité au chapitre 16.

9.1. Les praticiens « hors-champ »

Sept des praticiens interrogés présentent une activité liée aux différentes conceptions de l'habitat étudiées qui n'appartiennent pas aux deux catégories principales que constituent les praticiens et les praticiens-architectes. Ces profils autres sont désignés comme « hors-champ » et relèvent de deux situations distinctes que nous allons aborder successivement. Il y a d'abord les praticiens non-professionnels, dont la pratique de la conception de l'habitat ne constitue pas une activité suffisamment rémunératrice, et les praticiens multi-professionnels, qui cumulent deux types de pratiques professionnelles (dans le domaine de la conception d'espaces de vie).

---

1 Rappelons que nous avons mené quarante-cinq entretiens au total, douze praticiens de chacune des trois conceptions principales, six « architectes-témoins » et trois praticiens de vastushastra. Le tableau récapitulatif des enquêtés, indiquant les principales informations telles que l'âge, le statut ou la formation, est disponible en annexe I.2. N'ayant pu avoir accès à l'âge précis de l'ensemble des praticiens, nous indiquerons la dizaine d'années dans laquelle se trouve l'enquêté lors de l'entretien.

2 Précisons que les chapitres 9 à 11 s'inscrivent dans la continuité des cadres théoriques définis au chapitre 3, notamment quant au point de vue à adopter en matière de dynamique de groupes professionnels, davantage que d'analyse de professions établies, y compris en ce qui concerne les praticiens-architectes.

A. Des praticiens non-professionnels

a. Présentation des praticiens

Quatre praticiens, trois en géobiologie et une en fengshui, ne peuvent pas être considérés comme des professionnels, dans la mesure où les revenus qu'ils tirent de leur pratique ne leur permettent pas de vivre. Ils possèdent tous les quatre une activité secondaire (ou principale) qui permet de subvenir à leurs besoins. Trois situations peuvent néanmoins être différenciées.

La première situation est celle de Geneviève (40 ans) et de Solange (50 ans) : praticiennes depuis quelques mois, elles ont conservé leur emploi initial (Geneviève en tant que secrétaire médicale, Solange en tant que propriétaire d'un magasin de prêt-à-porter) afin d'assurer un revenu constant et de subvenir à leurs besoins, le temps de constituer une clientèle suffisante. Ces situations nous intéresseront particulièrement au chapitre 11, mais nous voyons d'ores et déjà que certains praticiens « débutants » en reconversion, assument (plus ou moins momentanément) deux activités en parallèle. Nous verrons que pour Sophie Denave (2014), ces situations ne peuvent être considérées en tant que telles comme des bifurcations professionnelles, dans la mesure où elles ne vivent pas encore pleinement et uniquement de leur nouvelle activité : de fait, nous ne pouvons pas les considérer comme des professionnelles de la géobiologie mais comme des praticiennes en devenir, encore en marge de leurs groupes professionnels respectifs.

La seconde situation, inverse, est celle de Nadine (50 ans), géobiologue et secrétaire à temps partiel depuis quelques années. Son parcours révèle l'une des difficultés qu'éprouvent aujourd'hui les géobiologues : la clientèle. À la fin des années 1980, elle quitte un poste de comptable dans la fonction publique pour se consacrer à plein temps à l'exercice de la géobiologie, d'abord associée à un collaborateur, ensuite seule. Mais depuis la fin des années 2000, la situation économique globale lui a fait perdre des clients, si bien que cette activité principale ne suffisait plus à subvenir à ses besoins. Il est nécessaire de comprendre le groupe professionnel des géobiologues comme un groupe en formation, mais dans une logique qui n'est sans doute pas linéaire (Demazière et Gadéa, 2009). Néanmoins, elle a évoqué en entretien avoir élevé sa fille, maintenant majeure, seule. Bien que nous n'ayons pas exploré cette piste lors de l'entretien, nous pouvons supposer que les charges à assumer par Nadine, pour elle-même et sa fille, ont également conditionné l'orientation vers une double activité. Cette situation professionnelle ne peut pleinement se comprendre qu'au regard de sa situation familiale (Denave, 2014), sans être absolument représentative d'un mouvement de recul de la géobiologie (d'autant qu'elle est la seule praticienne à illustrer cette situation).

La troisième situation est la plus singulière, dans la mesure où Hubert (50 ans), géobiologue, a délibérément choisi de pratiquer la géobiologie comme une activité secondaire. Électrotechnicien de formation et actuellement responsable d'un bureau d'études en automatisme, il apprécie sa profession et souhaite que la géobiologie reste une activité d'aide à la personne : il ne souhaite pas être dépendant de cette ressource financière pour vivre, cela ne favorise pas un bon rapport au client selon lui. Il n'évoque pas de rétribution financière spécifique, mais nous supposons que les personnes qui font appel à lui sont amenées à lui donner quelque chose (repas, défraiement, etc.) en échange de son expertise ; ainsi que cela se passe souvent pour les sourciers et radiesthésistes ruraux (Lioger et *al.*, 1993), sur le principe du don et du contre-don. Du reste, lors d'un entretien informel avec un ingénieur en voirie et réseaux divers, catholique et pratiquant sa foi, qui avait déjà fait appel à un sourcier, celui-ci estimait que ses capacités étant issues d'un don naturel ou divin, le sourcier se devait de ne pas effectuer cette pratique sous forme d'une profession lui permettant d'assumer ses besoins. Si aucun des géobiologues rencontrés n'attribue ses capacités sensitives à un don, ou à une capacité génétiquement déterminée, Hubert traduit de façon radicale et franche le souhait d'exercer cette pratique comme une aide à la personne qui en ressentirait le besoin ; à tout le moins, précise-t-il, en attendant que cette profession soit institutionnellement reconnue.

b. Quel degré de professionnalité ?

Ainsi, dans quelques cas, les praticiens interrogés ne peuvent être considérés comme exerçant la « profession » de géobiologue ou expert en fengshui dans la mesure leur activité de praticiens ne leur permet pas d'assurer la totalité de leurs besoins (ou n'est pas pensée comme telle, comme pour Hubert). Pourtant, leur attitude apparaît pleinement « professionnelle », notamment en répondant aux exigences d'expertise, de liberté et d'éthique des groupes professionnels de référence que constituent les praticiens en géobiologie et fengshui.

En effet, leur degré expertise n'est pas différent de ceux des praticiens de la géobiologie et du fengshui (9.2.), puisque leur parcours de formation est similaire (au sein d'écoles ou d'instituts, au encore auprès de praticiens organisant des formations et par longues périodes d'exercice en binôme avec un praticien-formateur)[3]. La liberté d'exercice et des préconisations proposées lors des séances d'expertise est également similaire à celle des praticiens « professionnels », puisqu'elle ne dépend que de leur

3 Nous ne nous interrogeons pas ici sur la nature du contenu des acquis lors de ces formations : nous les qualifierons lors de l'étude des univers représentationnels des praticiens au cours de la partie IV.

façon d'adapter des principes acquis lors de formation à une situation de terrain toujours unique. Cette liberté est parfois placée sous l'œil du formateur lorsque le praticien effectue ses premières expertises ; comme c'est encore le cas pour Geneviève. Quant à l'éthique, nous y reviendrons au chapitre 11, mais nous voyons d'ores et déjà qu'elle se manifeste à différents niveaux pour ces quatre praticiens. Pour Hubert, il s'agit de vouloir pratiquer la géobiologie dans un idéal de bien commun, et donc sans rétribution financière ; ce qui garantit ainsi le désintéressement du praticien et peut participer d'une pratique de qualité. Pour Geneviève, cette éthique se formalise dans l'acceptation de soumettre ses premières expertises à son formateur, afin de vérifier si elle est bien apte à la pratique. Selon elle, une expérience importante est nécessaire pour prétendre à une bonne pratique : la vérification du formateur assure la qualité de l'expertise le temps de l'acquisition de cette expérience. Pour Solange et Nadine, cette éthique se manifeste de la même façon que chez les autres praticiens (*cf.* chapitre 11).

Il existe une seconde catégorie de praticiens pour qui il est difficile d'affirmer que l'exercice de la géobiologie ou du fengshui constitue leur profession : il s'agit des praticiens en situation de multi-professionnalité.

B. Des praticiens multi-professionnels

Trois praticiens sur trente-six sont dans cette situation : ce sont trois architectes (DPLG et inscrits à l'Ordre national des architectes), l'un exerçant la géobiologie (Gauthier, 40 ans), l'autre le fengshui (Françoise, 30 ans) et le dernier ayant une démarche environnementale (Oscar, 50 ans). Leur activité principale actuelle est celle de l'expertise et du conseil dans leur conception de l'habitat respective. Pourtant, leur titre d'architecte leur permet, plus ou moins ponctuellement (pour Gauthier et Françoise), ou en tout cas pourrait leur permettre (Oscar), de pratiquer l'architecture en complément de cette activité principale, soit par envie, soit pour compléter leur activité principale. Cette fois encore, les trois situations diffèrent. Pourtant, leur point commun est ce statut d'architecte qui, au-delà de leur expertise dans chacune des conceptions de l'habitat, assure plusieurs fonctions :

- il leur a permis d'acquérir un socle de savoirs utiles dans leurs conceptions (Gauthier, Françoise et Oscar) ;
- il constitue une plus-value, une source de légitimité dans leur pratique (Gauthier, Oscar), notamment s'ils font face à des confrères ;
- il constitue une possibilité de travailler dans le domaine spécifique de l'architecture, ponctuellement (Gauthier) ou régulièrement (Françoise).

Cela étant dit, les situations des trois enquêtés cités sont différentes, tant dans la nature de leur pratique que dans le rapport entre leur profession d'expert de leur conception et l'éventuelle activité professionnelle en tant qu'architecte. En effet, Gauthier est architecte de formation initiale. Après un parcours assez sinueux et un détour vers la formation à, et la pratique de la psychothérapie, il revient à la pratique architecturale puis se forme à la géobiologie, avant de ne se focaliser que sur l'expertise en géobiologie. S'il considère que l'architecture et la géobiologie sont deux domaines distincts, il reconnaît que son titre sécurise les architectes qui font facilement appel à lui, soit sous l'impulsion de demande de clients, soit lorsque des architectes veulent développer un projet en tenant compte de cette conception sans y être eux-mêmes formés. Ce titre lui permet également de réaliser ponctuellement des projets de maisons individuelles notamment, pour des raisons plutôt désintéressées ; par exemple lorsque ses clients sont des proches et qu'ils souhaitent une approche géobiologique complète, ou simplement réaliser une maison « à leur image ».

Françoise est architecte depuis cinq ans, après un cursus effectué directement après le baccalauréat. Depuis lors, elle travaille en tant qu'architecte indépendante et réalise notamment des modélisations en trois dimensions pour le compte d'autres agences. Parallèlement, elle s'est formée au fengshui et l'expertise dans cette conception de l'habitat constitue sa profession principale. Elle reconnaît que ses connaissances d'architectes lui sont bénéfiques dans les conseils de réaménagement qu'elle peut prodiguer aux clients (elle a d'ailleurs déjà assuré le suivi de quelques chantiers de rénovation intérieure). Mais elle s'est également lancée dans une formation pour devenir psychothérapeute, ce qui lui semble une pratique complémentaire aux deux précédentes. Sous peu elle pourra alors pratiquer l'architecture, l'expertise en fengshui et exercer en tant que psychothérapeute, sans qu'il n'y ait *a priori* un lien direct entre chacune des activités[4]. Pourtant, cette diversité des pratiques semble nécessaire à Françoise, qui apprécie autant de poursuivre son activité d'architecte indépendante que de mêler ses connaissances en fengshui et psychothérapie lors d'une expertise. Ainsi, tant les domaines de savoirs que les modalités et les temps de pratique effectifs passés avec chacune des activités ne permettent pas d'identifier Françoise comme ayant la seule profession d'experte en fengshui. Le statut d'architecte lui a permis l'acquisition de savoirs et savoir-faire, ainsi que la possibilité de pratiquer l'architecture, sans forcément de lien direct au fengshui. Ce cas de figure pose la question de l'exclusivité d'une pratique pour que celle-ci puisse être définie comme une profession. Un individu peut-il

4 Nous verrons néanmoins que non seulement cette multiplicité de pratiques fait sens pour Françoise, mais que cette relation entre habitation et santé et/ou bien-être est récurrente chez les praticiens de la géobiologie et du fengshui (*cf.* chapitres 11 et 12).

donc être considéré comme exerçant simultanément deux professions, ou l'exclusivité du temps de travail constitue-t-elle une condition de la catégorie de profession ?

Quant à Oscar, il est architecte de formation initiale, pratique en agence depuis 1975, et monte sa propre agence en 1996. Depuis quelques années, il ne réalise plus de missions de maîtrise d'œuvre : si son titre est celui d'architecte, sa profession est celle d'expert en démarche environnementale. Ainsi, il réalise des formations à l'Ordre des architectes, effectue des missions d'assistance à la maîtrise d'ouvrage (AMO) en tant qu'expert en HQE ; tout ceci en ayant une activité militante depuis les années 1970 pour la cause environnementale (particulièrement sur la question énergétique, à savoir une position anti-nucléaire et pour le développement des énergies renouvelables, la sobriété et l'indépendance énergétiques ; l'égalité économique, la production biologique et locale, ainsi que la défense de la santé sont également des thèmes qu'il défend depuis longtemps). Son activité est aujourd'hui uniquement constituée de missions de conseil et de formation, dans le domaine de la démarche environnementale. Il a expliqué ne plus vouloir réaliser de projets architecturaux, même si son statut le lui permet effectivement. Il a acquis grâce à celui-ci des savoirs spécifiques, et légitime l'expertise qu'il met en œuvre dans ses activités professionnelles. C'est sans doute parce qu'il est architecte qu'il peut aujourd'hui réaliser des formations en démarche environnementale auprès du CNOA : cela peut lui garantir l'écoute bienveillante de ses pairs.

※※※※※

La première condition posée à l'examen des praticiens, en tant que professionnels de leur conception, était celle de la rétribution financière exclusive pour leur pratique professionnelle[5]. Or pour sept sur trente-six d'entre eux, cette condition n'est pas réellement remplie, et cela dans deux cas distincts : 1/ soit par une multi-professionnalité subie (pour les praticiens étant en voie de professionnalisation ou de déprofessionnalisation) ; 2/ soit par une multi-professionnalité choisie. Cette multi-professionnalité est effective et peut leur permettre, même sans être pratiquée, d'asseoir leur statut de professionnel de la géobiologie, du fengshui et de la démarche environnementale.

Nous allons maintenant nous intéresser aux deux figures majeures de la pratique des trois conceptions de l'habitat étudiées, en France : les praticiens non-architectes classiques et les praticiens-architectes. C'est aux conditions d'expertise et de liberté de leur exercice que nous allons nous intéresser, afin de donner les premières caractéristiques de ces éventuels groupes professionnels (en formation ou établis).

5 Cette condition, sous l'angle double de la rétribution financière et de l'exclusivité de la pratique, est cependant au cœur des questionnements contemporains sur les statuts professionnels pour les membres de groupes professionnels émergents, voir par exemple Demazière, et *al.*, 2009.

9.2. Les praticiens classiques de la géobiologie et du fengshui

Sur l'ensemble des vingt-quatre praticiens interrogés, huit développent le profil de praticiens que nous proposons de considérer comme « professionnels » (trois en géobiologie et cinq en fengshui), dans la mesure où :

- ils sont indépendants, cette activité constituant leur seul revenu et pouvant être considérée comme libérale (les praticiens exercent seuls, souvent sous le statut micro-entreprise[6]) ;
- ils sont autonomes, exerçant leur expertise seuls sans dépendre d'une autorité et devant adapter leurs recommandations aux cas spécifiques rencontrés ;
- ils montrent une expertise dans leur domaine, au travers d'un savoir et d'un savoir-faire spécifiques[7] et étendus[8], acquis au terme d'une formation longue auprès de plusieurs professionnels ou « maîtres ».

Ces huit profils qui appartiennent à cette catégorie sont ceux de Benoît, Isidore et Quentin (âgés de 30, 40 et 50 ans) pour la géobiologie, et ceux de Nathan, Janine, Joséphine, Odile et Doris pour le fengshui (âgés respectivement de 30 ans pour Nathan, de 40 ans pour les praticiennes suivantes, et de 50 ans pour Odile). Précisons également que Benoît et Quentin se présentent comme des « géobiologues professionnels », qui intègrent également des conseils en architecture environnementale, tandis qu'Isidore est avant tout un conseiller en démarche environnementale et géobiologue. Quant aux praticiens du fengshui, ils se présentent sous le titre d' « expert » ou de « consultant », mais également parallèlement sous le titre de « géobiologue » (Janine), d'architecte d'intérieur (Joséphine), ou de consultante en ressources humaines (Doris).

6 Benoît et Quentin sont par exemple enregistrés sous le code APE 7490B (INSEE), « activités spécialisées scientifiques et techniques diverses », en tant que prestation de « services de conseil en environnement ».

7 Certains de ces savoirs ne sont pas reconnus par la communauté scientifique, notamment pour le fengshui, bien que l'acupuncture qui répond à un principe de régulation de la circulation de l'énergie similaire à cette conception de l'habitat soit aujourd'hui pratiquée dans certains hôpitaux français, voir notamment sur le site Internet du *Monde*, Collectif, 2016-a. L'OMS recense 400 médecines « complémentaires », « alternatives » et « traditionnelles » extrêmement variées, reposant sur des théories et des pratiques différentes. Y sont regroupées homéopathie, hypnose, médecine ayurvédique ou *reiki*. Par ailleurs, le *qigong* est aujourd'hui expérimenté à l'hôpital parisien de la Pitié-Salpêtrière pour réduire les effets secondaires des traitements contre le cancer (Collectif, 2016-c) ; de même, certains médecins n'hésitent plus à recommander des barreurs de feu (Collectif, 2016-b).

8 Nous verrons que les praticiens en question correspondent à des profils dits « complets » pour les géobiologues et « traditionnels » pour les experts en fengshui, c'est-à-dire qu'ils proposent d'intervenir sur l'ensemble du spectre de définition de ces conceptions de l'habitat.

A. Intervenir en tant qu' « expert »

a. Une approche large des conceptions de l'habitat

Les praticiens que nous considérons ici en tant que professionnels de la géobiologie et du fengshui, s'inscrivent presque tous dans une vision large et complète de leur conception de l'habitat, c'est-à-dire qui embrasse la totalité des domaines encadrés par les ouvrages doctrinaux que nous avons analysés. Ainsi, les trois géobiologues professionnels développent des savoirs et savoir-faire autour de différentes thématiques[9]. Il s'agit des facteurs environnementaux cosmiques, telluriques, naturels et artificiels, des facteurs symboliques, des paramètres liés à la construction environnementale (de l'économie d'énergie à la toxicologie des matériaux) et enfin des paramètres paranormaux ou surnaturels (*cf.* chapitre 13). Ceux-ci renvoient à la présence d' « entités » ou au phénomène de « mémoire des murs » : ces paramètres ne sont cependant répertoriés que sur une très faible quantité de leurs interventions. En bref, ils s'intéressent à l'ensemble des paramètres environnementaux qui peuvent avoir un impact sur le bien-être et la santé des habitants d'un lieu. Ils doivent donc en développer une connaissance théorique, pour une part fondée sur des principes scientifiques (lois liées aux champs électromagnétiques) et techniques (connaissances des propriétés thermiques, mais également chimiques de différents matériaux), pour une autre part fondée sur des principes relevant de croyances instituées en principes (telles que le taux vibratoire global d'un lieu, ou l'équilibre des forces cosmo-telluriques qui s'y exercent). Mais ils doivent également développer un savoir-faire spécifique, qui correspond au maniement des différents outils sensitifs et appareils de mesure.

Quant aux praticiens en fengshui, ils développent une vision large de leur conception de l'habitat (qu'ils associent parfois à une analyse géobiologique, uniquement énergétique, préalable du lieu, comme Janine). Ces « experts » revendiquent une approche traditionnelle, fondée parfois sur une formation dispensée en chinois. Leur vision est rationnelle et stratégique, Nathan explicite sa démarche : « est-ce que ce lieu vu en tant qu'outil en ce moment m'assiste ou me dessert ? ». Cette vision correspond tout à fait à l'idée de « propension des choses » que définit François Jullien (1992). En effet, l'enjeu pour les praticiens est de lire le lieu (de vie ou de travail) en fonction de différents paramètres théoriques (comme la configuration et l'orientation des différentes pièces) et de voir s'il constitue un appui « énergétique » pour son ou ses habitants. Certains disent d'ailleurs ne fonctionner en aucun cas à partir d'une « intuition » (Nathan et Odile) : leur pratique consiste uniquement à observer et analyser. Certains,

9 Nous reprenons ici l'appellation développée au chapitre 6.

comme Janine et Joséphine, revendiquent cependant une approche plus sensible et intuitive. Toute la connaissance, qu'ils considèrent acquérir tout au long de leur vie de professionnel, consiste non seulement à connaître les différents paramètres et outils, mais également à connaître toutes leurs associations et les remèdes les plus judicieux et les plus efficaces en fonction des situations rencontrées : c'est l'association de ces savoirs spécifiques, doublés d'un savoir-faire de fin observateur, qui constitue leur expertise.

Il convient de préciser que ces praticiens interviennent principalement au sein d'habitats, que ce soit en maison individuelle ou appartement, en milieu rural ou urbain, mais également au sein d'exploitations agricoles, pour les géobiologues, et de lieux de travail, qu'il s'agisse de bureaux ou d'entrepôts, ou encore de commerces. Lorsque les problématiques que soulèvent les clients concernent le lieu de travail, certains praticiens comme Doris proposent une approche de « management[10] par l'espace », fondée sur les principes du fengshui. C'est ainsi qu'elle met ses connaissances de consultante en ressources humaines au service de son expertise en fengshui. Il s'agit non seulement de prendre en compte la relation de l'environnement à l'humain, mais également des individus entre eux au sein d'un lieu donné.

Si les solutions proposées par l'ensemble de ces praticiens touchent à l'espace, ce qui pourrait trahir une concurrence à la pratique architecturale, il semble bien que l'on puisse considérer que ces praticiens exercent la « profession » de géobiologue ou de consultant en fengshui parce qu'ils ont réussi à délimiter un champ d'expertise spécifique, qui se double de modalités d'exercice autonomes, qui leur sont également propres. C'est à elles que nous allons maintenant nous intéresser.

b. L'expertise en géobiologie et/ou en fengshui

En quoi consiste une expertise en géobiologie ou en fengshui ? Les praticiens interviennent dans tous types de lieux habités, par des humains (ou des animaux), et principalement dans des logements. Ils peuvent intervenir en amont d'une construction, afin de donner des indications relatives à l'implantation et l'orientation, la forme et la distribution, et éventuellement sur la structure et les matériaux de la future architecture. Mais ils interviennent le plus souvent sur des bâtiments existants, lorsque des clients font appel à eux pour des problèmes liés à la santé ou plus largement au déroulement de leur vie (professionnelle ou privée). Après avoir effectué un devis et pris connaissance des premiers éléments importants (plan cadastral, et dates de naissance des habitants et de la construction de la maison pour les praticiens en fengshui), ils se rendent sur place pour leur expertise. Celle-ci vise à :

10 Le terme renvoie ici à des préoccupations spécifiques, comme le règlement de conflits entre individus.

- identifier la demande des clients, ou du moins la raison de leur sollicitation[11] ;
- observer et analyser le lieu en fonction des paramètres de leur conception ;
- échanger avec les clients afin d'envisager des remèdes qui leur seront adaptés[12].

Cette phase d'expertise sur place peut durer en moyenne entre deux heures et une journée. Elle est suivie d'un compte-rendu, d'une dizaine de pages généralement, qui reprend l'ensemble des conclusions de l'expertise ainsi que les conseils donnés par les praticiens pour remédier aux problèmes identifiés. Ces remèdes concernent toujours l'espace de vie, mais diffèrent selon les conceptions et les praticiens. Pour la géobiologie, c'est l'éloignement à la source de nuisance naturelle (eau, failles, réseaux) qui sera généralement préconisé : il s'agira donc de déplacer un lit, ou d'échanger une chambre et un bureau par exemple. Quant aux champs électromagnétiques domestiques, il peut s'agir de mettre en place des rupteurs de champs[13], de préconiser l'utilisation de câblage blindé[14], ou l'utilisation de plaques de cuisson vitrocéramiques, plutôt qu'à induction. Il peut également s'agir de se débarrasser d'objets ayant une forme dégageant une énergie néfaste pour ces habitants. Certains géobiologues, comme Solange, préconisent la pose de certains objets ou symboles sensés « neutraliser » les effets des paramètres naturels ou artificiels incriminés. Les praticiens professionnels rencontrés dénoncent l'inutilité de ces systèmes (voir l'extrait d'entretien en annexe IV.4), mais sont en revanche parfois amenés à poser une ou plusieurs pierres dans le sol. Cette technique renvoie à la tradition mégalithique, dont les géobiologues revendiquent la filiation (*cf.* chapitre 6).

Quant aux praticiens en fengshui, ils sont amenés à faire des recommandations sur la répartition des fonctions dans les différentes pièces, les dispositions des meubles, les couleurs et les matériaux mobilisés, etc. Cependant, la situation identifiée peut parfois nécessiter des reconfigurations plus lourdes (extension, construction ou destruction d'un mur intérieur, etc.). Ils peuvent également préciser les moments les

---

11 Certains praticiens demandent à leurs clients de ne pas être trop précis dans un premier temps. Ils souhaitent voir ainsi si, grâce à leur analyse du lieu, ils identifient les paramètres problématiques de façon juste et précise, ainsi que les conséquences que ceux-ci peuvent produire.

12 Les praticiens prennent ainsi en compte la situation financière des clients (pour ne pas imposer des changements qui seraient trop coûteux) et les aspirations personnelles (quels sont leurs priorités et leurs objectifs de vie) et leurs goûts (pour ne pas imposer une couleur qui ne leur conviendrait pas).

13 Il s'agit d'un dispositif à mettre en place directement sur le tableau électrique, afin de stopper l'envoi de courant au tableau lui-même, lorsqu'il n'est pas sollicité au niveau d'une prise. Le courant ne circulant plus du tableau à la prise, les champs électromagnétiques induits par le passage du courant au niveau des fils électriques sont supprimés. Notons que ce dispositif est commercialisé très largement, y compris par les plus grandes marques de matériel électrique.

14 Le câblage permet de limiter les champs électromagnétiques induits par le passage du courant, et donc de protéger les habitants, y compris pendant les temps d'utilisation des prises de courant.

plus judicieux pour réaliser ces travaux, ainsi que les lieux auxquels il faudra apporter quelques modifications, en fonction des influences du temps sur le *qi* du lieu. Enfin, à l'instar de Janine, les praticiens peuvent utiliser les tracés régulateurs pour rétablir une forme de lieu de vie harmonieuse (avec la construction de terrasses, murets, la plantation d'arbres, etc.).

Les praticiens sont parfois amenés à revenir sur le lieu pour mettre en place ou accompagner la mise en place d'un remède. Certains praticiens, comme Odile, proposent également un suivi d'un an, afin que les clients puissent revenir vers eux en cas de questions, de changements qu'ils n'arrivent pas à analyser, ou pour un conseil d'aménagement. Tous reconnaissent qu'au-delà de leur expertise, ils doivent posséder une grande capacité d'écoute et de compréhension d'autrui, notamment lorsqu'ils sont sollicités dans des moments difficiles pour les clients. En effet, ceux-ci font appel à eux dans des contextes de maladie, de mauvaise qualité de sommeil, ou plus largement de mal-être au sein de leur logement. Ainsi, l'expertise constitue un moment particulier, durant lequel le praticien est chargé d'analyser les rapports qui s'établissent entre un lieu et ses occupants. Ceci entraîne une relation de proximité importante, d'où la confiance doit émerger afin que le praticien puisse mener à bien la mission que lui a confiée son client. Cette relation de confiance est particulièrement nécessaire lorsque des paramètres surnaturels (tels que le phénomène dit de « mémoire des murs ») sont en jeu : nous y reviendrons. Ainsi, au-delà de la mission spécifique du praticien, celui-ci peut alors prendre une dimension de psychothérapeute.

B. Gérer une entreprise

L'enjeu pour ces praticiens est également de gérer une entreprise. Si, comme le dit le géobiologue Benoît, son objectif n'est pas d'augmenter toujours plus ses revenus, mais de les stabiliser à hauteur nécessaire pour vivre normalement, en conservant du temps pour sa vie de famille, son potager et de l'engagement associatif, la recherche de clients reste une question centrale pour que son entreprise, et ainsi sa profession, puissent se pérenniser. Les rhétoriques mobilisées par les praticiens ne sont pas en faveur de la défense d'une activité à but commercial, mais plutôt la défense d'une professionnalisation qui garantirait aux clients un service de meilleure qualité, au détriment de praticiens jugés incompétents ou peu scrupuleux. Montrer qu'ils ont à cœur de gérer leur entreprise, c'est montrer que c'est cette seule activité qui leur permet d'assurer leurs besoins, et qu'ils ont tout intérêt pour les clients comme pour eux-mêmes à développer une activité sérieuse et professionnelle.

a. Trouver des clients

Trouver des clients, c'est avant tout réussir à se faire connaître, et cela passe principalement par trois biais pour l'ensemble de ces huit praticiens. Le premier moyen est la participation à des salons, qui peuvent être plus ou moins spécialisés, mais toujours ancrés dans un réseau territorial local. Ces salons sont souvent organisés par des associations appartenant à la « nébuleuse écologico-environnementale » (Micoud, 2001), qui développe des salons sur l'architecture environnementale ou des salons « bio » (comme les salons « Marjolaine »), ou à la « nébuleuse mystique-ésotérique » (Champion et *al.*, 1993), dont les salons portent sur les techniques de bien-être et de pratiques corporelles et spirituelles alternatives (comme les salons « Zen et bio »). Ces salons réunissent de nombreux exposants locaux dans un même lieu pendant un week-end, ce qui permet aux praticiens d'une part de toucher des clients potentiels, et d'autre part de rencontrer des pairs ou des architectes, avec qui ils pourraient éventuellement être amenés à s'associer.

Cette prise de contact locale n'est pas suffisante. Six des huit praticiens professionnels présentés ont développé un site Internet[15], qui communique des informations sur les conceptions de l'habitat et contribue à dégager une image professionnelle de ces pratiques. Benoît a souligné l'importance du site Internet, qu'il n'a pu véritablement mettre en place qu'au bout de quelques années de pratique : il regrette de n'avoir pu le faire plus tôt, tant les conséquences sur le nombre de clients ont été rapides et importantes. Signalons par ailleurs que ces sites mettent en avant la personnalité des praticiens, pour qui il s'agit à chaque fois ici d'une seconde vie professionnelle. Ces sites sont également le lieu de témoignages de clients, qui participent de la légitimation des praticiens en tant que professionnels, dans la mesure où ceux-ci ont pu avoir des résultats par rapport aux problématiques initiales.

Ceci nous amène donc à la troisième voie : le bouche-à-oreille, qui ne fonctionne que dans la mesure où les résultats attendus par les clients ont été atteints[16]. La géobiologie comme le fengshui étant des pratiques relativement marginales et peu connues, les nouveaux clients arrivent souvent par recommandation du cercle familial ou

15 Les deux autres sont des cas spécifiques, l'un étant chef d'une entreprise de plusieurs salariés dans le conseil environnemental, son site est alors moins individualisé, l'autre n'ayant pas de site individuel : il est rattaché à celui de son école de formation.

16 De nombreux praticiens, professionnels, ont précisé à ce propos qu'ils sont presque contraints à une obligation de résultat, dans la mesure où la pérennité de leur pratique professionnelle en dépend. Cet argument constitue par ailleurs un élément de légitimation de leur pratique. Ils insistent aussi pour signaler que si leur pratique ne donnait aucun résultat, ils ne pourraient pas faire payer un service qu'ils ne pensaient pas être en mesure de rendre : cela ne serait pas éthique.

amical. Ce sont les résultats, associés au lien de confiance qui a pu s'établir avec le praticien, qui permettent l'arrivée de nouveaux clients. D'où l'obligation de résultats pour les praticiens, dans une activité où il peut être pourtant parfois extrêmement difficile de l'atteindre. En effet, que ce soit pour la géobiologie ou le fengshui, les conséquences de certains facteurs environnementaux externes pré-existants au projet expertisé ne pourront pas être réduites (si le logement se trouve à proximité d'une ligne à haute tension, ou dans une configuration topographique et urbaine difficile, par exemple). Les praticiens disent ainsi être au maximum de leurs possibilités d'efficacité lorsqu'ils interviennent en amont de la construction de l'habitat, afin de pouvoir jouer directement sur le choix du terrain et de l'implantation pour éviter les facteurs sur lesquels il est impossible d'intervenir par la suite.

b. Gérer les coûts

Une fois la clientèle assurée (qui est souvent fidélisée, notamment pour les grandes entreprises qui font appel au praticien à chaque changement de bureau, par exemple), il s'agit également de gérer les coûts. Les praticiens prennent en compte principalement trois facteurs : le matériel, les déplacements et le temps d'expertise (sur place et pour la rédaction du compte-rendu).

Le matériel est une préoccupation propre aux géobiologues. En effet, Quentin nous précise qu'il possède aujourd'hui pour plus de 15 000 euros de matériel de mesure. Pour les géobiologues professionnels évoqués ici, dont nous rappelons que la pratique d'expertise s'étend sur un spectre très large, le matériel requis peut être conséquent, nécessitant ainsi un investissement financier important (pour un compteur Geiger, différents appareils de mesure des champs électromagnétiques, un détecteur de dioxyde et de monoxyde de carbone, etc.). En revanche, les outils de détection que sont les baguettes de sourcier, le pendule, ainsi que l'antenne de Lecher, ne coûtent que quelques dizaines d'euros. Les experts en fengshui, quant à eux, ne sont équipés que d'un *luopan*, dont le prix est extrêmement variable (en fonction du matériau dont il est fait, du nombre d'anneaux d'analyse et de son lieu de fabrication).

Les déplacements constituent une autre source de dépenses. C'est ainsi que certains praticiens se définissent des secteurs d'intervention, et comptabilisent en forfait leurs frais de déplacement. Mais si des clients souhaitent spécifiquement leur intervention, ils peuvent être amenés à faire des centaines de kilomètres pour une expertise, les coûts de déplacements venant alors en sus du forfait initial. Cette question est particulièrement importante pour les praticiens professionnels évoqués ici, dont aucun ne travaille « à distance ».

Le troisième facteur est celui du temps de l'expertise à proprement dite, qui comprend toujours un temps d'observation et/ou de mesure sur place, ainsi que la rédaction d'un compte-rendu avec les différentes préconisations. Le praticien peut être amené à revenir sur place pour s'assurer de la bonne mise en place de certains dispositifs. Une expertise géobiologique d'une habitation se situe aux alentours de 300 euros pour environ cinq heures sur place pour les praticiens interrogés. Pour des praticiens-architectes, ce tarif peut aller jusqu'à 600 euros. Mais lors des entretiens, les praticiens évoquent l'existence de nombreux praticiens peu scrupuleux[17] qui peuvent exiger de leurs clients plus de 1 500 euros pour des expertises inachevées. Quant aux praticiens de fengshui, leurs tarifs varient beaucoup en fonction du lieu concerné par l'expertise (fonction et surface). Certains, comme Odile, mettent en place deux types de forfaits, l'un appelé « consultation » et l'autre « expertise ». Le premier permet une première approche avec un temps sur place limité à deux heures, l'autre étant une étude plus complète du lieu d'habitation. L'objectif visé est de pouvoir répondre à tous les types de demandes, issus d'un public le plus large possible.

Remarquons par ailleurs le contexte sémantique de l'emploi de ces deux termes, qui n'ont sans doute pas été choisis par hasard. Sans compter le terme de « consultant » qui renvoie déjà à l'idée d'une certain expertise, le terme de consultation fait écho à la « consultation médicale » et celui d'expertise, à celui d' « expertise scientifique ». En dehors des questions de pollutions chimiques et électromagnétiques de l'ambiance intérieure, les géobiologues rencontrés sont moins enclins que les praticiens en fengshui à comparer ou assimiler leur pratique à une discipline scientifique.

c. Développer des sources complémentaires de revenu

Parfois, d'autres stratégies sont mises en œuvre par les praticiens pour assurer la stabilité de leur entreprise. La plupart d'entre eux organisent des ateliers et des formations, qui font pleinement partie de leur activité professionnelle. Odile, elle, a choisi de créer une boutique d' « objets fengshui » en ligne. Défendant une approche traditionnelle et non superstitieuse, les objets en question sont sélectionnés et ne sont pas une collection d'objets porte-bonheur comme il est fréquent de le constater, mais quelques objets comme de l'encens ou des cristaux. Elle a également créé une collection de petits carnets qui récapitulent les principales recommandations fengshui en fonction des pièces de la maison : ils sont également présents dans cette boutique en ligne.

---

17 Sans doute moins visibles sur Internet, et plus ancrés dans un réseau local, ce qui explique que nous n'en ayons pas rencontré.

D'autres praticiens souhaiteraient développer des partenariats avec des architectes afin qu'ils puissent faire régulièrement appel à eux pour leur projet, c'est déjà le cas de Benoît, par exemple. D'autres encore sont actuellement en phase de prospection. Cette manière de procéder est en accord total avec la façon dont ces praticiens se situent par rapport à la profession d'architecte. Selon eux, leurs conceptions devraient être certes mieux connues de tous, mais elles devraient surtout être davantage pratiquées et sans doute abordées au sein des écoles d'architecture. Il n'est pas question pour eux que les architectes deviennent des géobiologues ou des experts en fengshui, dans la mesure où ils sont considérés comme des professionnels ayant déjà de très nombreux paramètres à prendre en compte dans leur propre pratique (réglementations, contraintes budgétaires, etc.). Les praticiens sont là pour apporter des informations complémentaires à l'architecte, dont l'expertise en matière de conception spatiale est reconnue. Le manque d'ouverture et de collaboration avec les architectes est toujours déploré par les praticiens, comme ici par l'experte en fengshui Janine (40 ans).

> « Alors c'est dommage parce que je trouve peu d'architectes, alors que quelque part… On donne des billes à l'architecte. Parce que l'architecte est créateur, c'est lui qui va créer l'esquisse. Quand c'est comme ça, je n'interviens pas avant la création de l'architecte, c'est-à-dire que mon but ce n'est pas de gêner sa créativité, bien au contraire. Mais une fois qu'il a dessiné son esquisse, c'est là où je, c'est là où je me permets d'intervenir, à la fois sur les dimensions, à la fois sur ce qui se passe en dessous : je n'ai pas trouvé de collaboration. C'est-à-dire qu'en général, c'est un client qui m'appelle, et le client travaille des choses avec son archi, il me les repasse, je lui repasse, il les repasse à l'archi, voilà. Je trouve ça extrêmement dommage parce qu'en fait, ce sont des sciences qui sont basées sur l'énergétique. Et que ça fonctionne bien à partir du moment où tout le monde est dans le même mouvement et que personne ne gêne l'autre et que les disciplines, on va dire, vont se compléter pour faire quelque chose d'harmonieux pour un client. Je n'ai pas encore rencontré ça. […] Dans les architectes pour lesquels, je n'ai pu pas vraiment collaborer, mais avec lesquels on était sur un projet commun, il y a peu de communication et peu de partage. Je n'ai pas encore trouvé un architecte ouvert. Voilà. C'est dommage, mais c'est comme ça. »

Finalement, ces praticiens affirment une expertise spécifique qui ne remet pas en cause la profession de l'architecte. Au contraire, ils souhaiteraient pouvoir s'établir comme des professionnels complémentaires ou associés à des architectes : ils cherchent à faire la preuve d'une pratique en voie de professionnalisation. Celle-ci passe par trois aspects : un savoir, un besoin et une éthique spécifiques (Stébé, 2000). Si la réponse à des besoins ainsi que l'établissement d'une éthique de la pratique seront évoqués au cours des deux prochains chapitres, nous pouvons d'ores et déjà constater que ces

praticiens mettent en avant une expertise spécifique (associant savoirs et savoir-faire), qui pourrait sans doute à l'avenir trouver sa place au côté de la profession d'architecte.

C. La relation entre médias et clientèle en question

a. Une difficulté, le manque de clients

La géobiologie et le fengshui restent des conceptions de l'habitat peu pratiquées, non reconnues, et à ce titre attirent ou inquiètent mais restent généralement mal connues. Rappelons que 37 % des personnes interrogées lors de notre enquête réalisée dans le mémoire de fin d'études (Fries, 2010) disaient ne pas connaître la géobiologie. Ainsi, de nombreux praticiens professionnels non-architectes nous ont indiqué à quel point il était, ou avait été difficile pendant longtemps pour eux de remplir leur agenda, afin de pouvoir vivre exclusivement de leur activité.

Différentes situations se révèlent à travers les entretiens. Deux situations ont été évoquées dans la première partie de ce chapitre : Solange, qui conserve une autre activité professionnelle en attendant de réunir une clientèle suffisante et Nadine, qui a eu une activité unique de géobiologue dans les années 1980 et 1990, mais dont la baisse de clientèle l'a contrainte à reprendre une autre activité rémunérée pour compléter son revenu. En fengshui, deux expertes depuis peu, Joséphine et Odile, ont également indiqué que le manque de clients est une difficulté importante.

Presque tous les praticiens interrogés après la diffusion d'une émission de télévision (*cf.* point b.), l'ont évoquée spontanément, tant pour sa relative qualité que pour les conséquences qu'elle a pu avoir sur le nombre de demandes d'intervention[18]. Ce sont tant des praticiens architectes que non-architectes qui ont cité cette émission. Mais ce sont les praticiens non-architectes qui ont insisté sur l'impact positif sur le nombre de demandes d'expertise, dans la mesure où leur activité n'est garantie que par ce seul domaine d'activité (qui n'est pas complété par l'architecture). Benoît, par exemple, qui a apprécié que l'émission fasse connaître le titre de géobiologue, n'est en revanche pas en accord avec la vision qui en est donnée : les « correcteurs » présentés ne seraient pas efficaces. Alors qu'il a commencé son activité il y a une dizaine d'années (les revenus ont doublé depuis et se sont stabilisés), l'émission a tout de même permis de remplir complètement son agenda pour plusieurs mois. De même, Solange, Joséphine et Odile ont précisé que l'émission leur avait apporté de nombreux nouveaux clients.

18 Hubert reçoit généralement six à sept demandes par semaine, il a eu deux cents demandes sur un peu plus de deux mois après la diffusion de l'émission ; soit plus de trois fois plus de demandes par semaine sur ce laps de temps.

Certains praticiens ont cependant indiqué un effet négatif de cette émission : malgré une exposition plutôt distanciée des conceptions, de nombreuses personnes qui appelaient des géobiologues ou experts en fengshui à la suite de cette émission étaient persuadées que leur maison avait un « problème », qu'elle serait responsable de leurs maux divers. Ce climat de peur qui semblait avoir été instauré chez certains habitants a été vivement déploré par les praticiens. L'impact de cette émission nous a semblé trop important pour être passé sous silence : nous avons décidé d'observer la façon dont elle a traité la présentation de la géobiologie et du fengshui, afin de pouvoir comparer cette approche à d'autres, soit issues des entretiens, soit issues des ouvrages analysés. L'enjeu de ce point n'est pas d'explorer en détail la question de la relation entre l'exposition médiatique de ces conceptions de l'habitat et leur répercussion sur le nombre d'expertises, qui pourrait par ailleurs faire l'objet d'une recherche spécifique. Il s'agit plutôt d'analyser le contenu d'une émission sur ce sujet, émission qui nous a été maintes fois signalée par les praticiens interrogés.

b. « Les énergies qui traversent nos maisons »

« Les énergies qui traversent nos maisons » est émission d'investigation qui fait partie de la série des « Enquêtes extraordinaires » : elle a été diffusée pour la première fois le 12 août 2013 sur la chaîne de télévision M6 et une seconde fois au mois de septembre de la même année. Stéphane Allix réalise cette enquête : ce journaliste s'intéresse, dans une deuxième partie de carrière après s'être consacré à des reportages de guerre, aux phénomènes inexpliqués, tels que l'activité extraterrestre, les expériences de mort imminente ou encore la télépathie. Ses émissions sont couplées avec l'édition d'une revue trimestrielle intitulée « Inexploré », qui aborde ces mêmes thèmes. L'un des numéros a été consacré à la géobiologie et au fengshui : nous y reviendrons. Enfin, un troisième support poursuit l'exploration de ces thématiques : l'ouvrage *Les guérisseurs de l'habitat* (Mouge, 2013) issu de la même équipe éditoriale.

L'émission commence par montrer des habitants en détresse, ou que la médecine ne parvient pas à guérir : fatigue importante et ses conséquences comme des tensions familiales, baisses de chiffres d'affaires, etc. En désespoir de cause, ils se tournent vers la géobiologie ou le fengshui. La pratique de la géobiologie reposant sur le phénomène sourcier, Stéphane Allix s'intéresse d'abord à un sourcier professionnel, dont l'entreprise de forage de douze personnes repose entièrement sur ses capacités de détection : ses relevés sont justes (l'eau est trouvée) et corroborés à l'aveugle et à distance par deux autres sourciers. Sont alors montrés en actions un géobiologue classique (avec relevé du taux vibratoire global, des réseaux, des cheminées, etc.) ainsi qu'une architecte-

géobiologue Françoise Dautel (avec en plus le relevé des champs électromagnétiques induits par l'appareillage électrique). Les maux des habitants (fatigue, palpitations, oppressions) et les situations professionnelles difficiles (les clients évitent un restaurant, avec pour explication qu'ils ressentiraient le fait que le lieu n'est pas sain) disparaissent après les interventions. Puis intervient Marie-Pierre Dillenseger, experte en fengshui exerçant à New-York et en France, d'une part dans une agence d'architecte et d'autre part dans un cabinet de gynécologie. Une collaboration a émergé entre le gynécologue parisien et l'experte afin de sélectionner des dates favorables pour des fécondations *in-vitro*. Enfin, c'est au tour d'un vétérinaire-géobiologue d'intervenir. Après avoir vérifié tous les paramètres biologiques des animaux et testé l'inefficacité de tous les traitements habituels, celui-ci débute une expertise de géobiologie dont les bienfaits sont constatés par l'éleveur au niveau de sa production de lait.

Tous les praticiens interrogés qui ont évoqué cette émission sont d'accord pour reconnaître la qualité et la justesse, mais pas nécessairement l'exhaustivité avec laquelle Stéphane Allix a abordé ce double sujet. Il est par ailleurs à noter que le traitement conjoint de ces conceptions ne va pas de soi, tant leurs origines divergent (*cf.* chapitres 6 et 7). Mais aucun praticien n'a émis d'objection quant à ce choix éditorial ; ce qui tendrait à révéler une considération égale de ces deux conceptions, comme étant de même nature, malgré des fondements et des principes différents.

Il est permis de penser que la projection d'une telle émission, associée dès le générique à des sujets tels que l'hypnose, la médiumnité[19] ou les guérisseurs, sur la chaîne de télévision M6 en première partie de soirée, a effectivement contribué à son succès d'audience d'une part, et à la forte sollicitation des praticiens d'autre part. Néanmoins, il nous faut remarquer que l'enquête proposée a évité trois écueils, souvent présents lors de la présentation rapide de la géobiologie et du fengshui.

D'abord, tout en affirmant que ces domaines de pratique ne sont aujourd'hui pas reconnus, l'enquête montre comment les praticiens cherchent à se rapprocher au plus près d'une approche scientifique ou à travailler avec le corps scientifique. Ensuite, si le point de départ de l'émission consistait à montrer comment des personnes en détresse, notamment sur le plan de la santé, faisaient appel à ces pratiques en dernier recours, l'enquête ne tombe pas dans une vision alarmiste, en présentant des « maisons à cancer ». La géobiologie et le fengshui sont des facteurs parmi d'autres qui peuvent permettre aux habitants de retrouver bien-être et santé. Enfin, bien que cela fasse partie du champ de pratique de certains géobiologues, l'émission n'aborde absolument pas les notions d' « esprits » ou de « mémoire des murs », bien que ce versant paranormal soit

19 Qualité que posséderaient certains individus d'entrer en communication avec des « esprits ».

parfois associé à ce type de pratique. Malgré le penchant de la série documentaire pour ce type de sujets, l'enquête se cantonne à une approche centrée sur la relation entre l'habitat et son habitant.

Pour conclure, Stéphane Allix propose une émission qui tente de faire le point sur la géobiologie et le fengshui dans leur pratique contemporaine, en l'état actuel des connaissances scientifiques. Si des relations troublantes entre interventions de praticiens et conséquences chez les habitants (humains comme animaux) apparaissent, les pouvoirs de ces pratiques sont nuancés : elles ne peuvent pas permettre de régler efficacement tous les problèmes, notamment liés à la santé des êtres vivants. L'enquête n'est pas entrée dans le détail de l'histoire de ces pratiques, ni dans le détail de leurs principes (notamment pour le fengshui) : révéler comment des pratiques, à partir d'expérimentations, traitent de la relation entre l'être humain (ou d'autres êtres vivants) et son habitat était l'enjeu de cette émission. Elle a également mis en évidence comment ces pratiques ont un lien avec deux autres domaines, clairement définis, reconnus et peuvent contribuer à fonder leur légitimité : l'architecture et la médecine. L'adhésion des praticiens d'une part, et une analyse qui révèle les écueils évités d'autre part, tendraient à présenter aujourd'hui cette émission comme représentative de la pratique contemporaine de la géobiologie et du fengshui en France.

Évoquons rapidement le numéro de la revue « Inexploré » (Collectif, 2013) associé à l'émission. Celui-ci reprend la même approche, documentée et sans sensationnalisme. Cette fois, c'est sur la géobiologie que se concentre l'enquête. Le dossier se compose de six parties, qu'il est possible de regrouper en cinq approches. La première aborde la géobiologie, en évoquant l'ensemble du spectre de sa pratique : perturbations naturelles (eau, failles, etc.), artificielles (champs électromagnétiques, etc.) et enfin surnaturelles. Si selon les géobiologues interrogés, ces phénomènes ne sont présents que dans 5 % des cas, ce qui recoupe l'estimation que les géobiologues ont donnée lors de notre enquête, les phénomènes de mémoire du lieu font partie de leurs attributions. L'émission a fait l'impasse sur ces phénomènes, mais ceux-ci sont bien abordés dans le dossier.

La seconde partie est une enquête sur les fondements scientifiques de la géobiologie, puisque les journalistes rendent compte de l'ensemble des recherches scientifiques qui concourent à montrer que les phénomènes « subtils » – invisibles, énergétiques, etc. – décelés par les géobiologues ont bien une incidence sur la santé. Les tests réalisés sur les souris[20] ainsi que les résultats probants de la géobiologie vétérinaire

20 L'émission fait certainement référence à l'étude menée dans les années 1930 en Suisse par l'ingénieur Linert et le docteur Jenny. 24 000 souris blanches ont été testées en douze ans de recherche : leurs cages étaient placées en zone soit « neutre », soit « géopathogène ». Le résultat fut celui-ci : pour les

déconstruisent l'argument souvent avancé de l'effet « placebo », à tout le moins de conditionnement psychologique. La réaction des animaux ne pourrait pas être imputée à un quelconque effet « psychologique » : voilà un élément de discours très souvent donné en faveur de la géobiologie.

Toujours dans le but de montrer toutes les facettes de la pratique du géobiologue, le dossier aborde la question de l'architecture sacrée, avec une interview de l'architecte-géobiologue Françoise Dautel. Depuis les menhirs jusqu'aux cathédrales, les géobiologues décèlent des paramètres environnementaux qui n'ont à leurs yeux pas été neutres dans le choix de l'implantation et de l'orientation des bâtiments : « les Anciens savaient », deuxième élément fort de l'argumentaire en faveur de la géobiologie.

Le dossier propose ensuite une série de portraits, de personnes interrogées lors de l'émission, mais pas seulement. Le géobiologue Alain de Luzan est lui aussi invité à expliquer son parcours jusqu'à la géobiologie. Sa formation initiale scientifique, ainsi que l'école de géobiologie qu'il a fondée, sont sans doute considérées comme donnant du crédit à son discours et participent de la reconnaissance de cette pratique.

Enfin, Marie-Pierre Dillenseger ainsi que tous les autres praticiens divulguent quelques-uns de leurs « conseils pratiques » pour « cultiver les bonnes ondes à la maison ». Douze rubriques – de « comment me prémunir des ondes électromagnétiques ? » à « quelles couleurs préférer pour ma déco ? » – recensent les avis des praticiens. C'est sans doute cette partie, la dernière du dossier, qui présente l'approche la moins précise et la plus simpliste. Elle tendrait à présenter les différentes conceptions de l'habitat comme des répertoires de recettes. C'est par ailleurs souvent cette approche que l'on retrouve dans bon nombre de magazines consacrés notamment à la décoration et à l'habitat qui abordent souvent de façon caricaturale, mais aussi facilement et directement appropriable et applicable par les lecteurs, les pratiques de la géobiologie et du fengshui.

※※※※※

Nous reviendrons plus avant sur les types de géobiologie et fengshui présentés, mais il est important de noter ici que :

- plusieurs types de praticiens ont été mis en évidence (plus ou moins institutionnalisés, un architecte, un vétérinaire ainsi qu'un sourcier) ;
- plusieurs types d'interventions ont été définis (des expertises de maisons, d'appartements, d'exploitations agricoles) ;

souris en zone « géopathogène », elles avaient trois fois moins de petits, 30 % de tumeurs en plus et adoptaient des comportements agressifs – elles mangeaient leurs petits, etc. (Fries, 2010).

- plusieurs types de motivations ont été évoquées (raison de santé pour les humains ou animaux, recherche d'eau, aide à la conception d'enfants).

9.3. Les praticiens-architectes

Sur les trente-six entretiens menés avec des praticiens des trois conceptions, vingt-et-un profils ont été classés dans la catégorie des praticiens-architectes, onze en démarche environnementale et dix en géobiologie et fengshui. Ces praticiens peuvent être de fait qualifiés de « professionnels », dans la mesure où l'architecture constitue l'une des professions libérales par excellence[21]. Pourtant, cette profession se trouve aujourd'hui face à des enjeux susceptibles de la modifier en profondeur ; la transformation semble du reste avoir déjà commencé. Dans le contexte d'une profession en mutation, les praticiens appliquant une démarche environnementale, la géobiologie ou le fengshui apparaissent-ils comme des segments du groupe professionnel des architectes ? Sont-ils en compétition ou répondent-ils à des marchés différents ? Quelles sont les caractéristiques des praticiens-architectes ? Voici les questions auxquelles nous allons nous attacher à répondre.

A. La démarche environnementale : une pratique réservée aux architectes ?

a. Des architectes pas tous concernés par la question environnementale

Nous avons interrogé six architectes-témoins, ainsi que douze ayant une démarche environnementale, dont Oscar qui a une activité de conseil, celui-ci a été présenté en début de chapitre. Comment ces architectes perçoivent-ils la question environnementale et de quelle manière a-t-elle une influence sur leur pratique ? Nous avons pu nous apercevoir tout au long de ces dix-spet entretiens que tous les architectes ne sont pas concernés par cette question, et que, y compris pour ceux qui se revendiquent de cette démarche, sa prise en compte est variable et affecte plus ou moins profondément leur pratique. Nous allons présenter les différents profils de praticiens, en fonction de leur prise en compte de cette question. Nous mettrons leurs différentes approches de la démarche environnementale avec celles des différentes typologies d'ouvrages analysés[22].

---

21 On peut voir l'ensemble des travaux de Florent Champy (2001 ; 2009 ; 2012) sur cette question.

22 Voir la liste des ouvrages analysés en annexe I.3.

Nous précisons à ce propos que les types d'ouvrages sélectionnés conditionnent bien entendu le type de contenu qui y est développé : les auteurs, le contexte de rédaction ainsi que le but de l'ouvrage constituent trois paramètres déterminants dont il faut tenir compte. Nous rappelons ici que les ouvrages sélectionnés ont été rédigés par des professionnels d'un milieu à destination de leurs pairs ou d'un plus large public, en vue de contribuer à la fondation d'une conception de l'habitat, voire d'une doctrine, à savoir un ensemble constitué de théories à portée idéologique. Malgré tout, ces ouvrages font souvent reposer leurs propos sur des éléments issus de la recherche scientifique, notamment en ce qui concerne l'état des lieux environnemental de la planète (particulièrement le réchauffement climatique, les pollutions et la gestion des énergies), ce qui constitue un premier trait commun. La présentation de projets (réalisés ou non) abordés par le concepteur lui-même (ou non) à titre d'exemple démonstratif ainsi que l'énonciation de proposition d'action concrète (notamment pour les contributions de Nicolas Michelin, 2008 ; 2010) constituent les deux autres points communs de l'ensemble des cinq ouvrages portant sur la démarche environnementale. Voyons maintenant dans quelle mesure il est possible de mettre en rapport les types de pratique des architectes interrogés avec les types d'ouvrages analysés.

※※※※※

Trois architectes-témoins, Émile, Nicolas et Daniel (âgés de 30 ans), présentent des profils non concernés par la question environnementale, mais selon différentes modalités. Il y a d'abord Émile et Nicolas, deux architectes d'une vingtaine d'années, salariés de deux agences d'architecture importantes, l'une parisienne, l'autre luxembourgeoise. Ce sont les deux seuls architectes salariés que nous ayons rencontrés, et aussi les deux plus jeunes. Nous souhaitions interroger les pratiques au niveau d'agences plus importantes, en questionnant plutôt un salarié que le responsable d'agence pour avoir un regard différent sur les pratiques internes. Leurs agences ne revendiquent pas une démarche environnementale : la prise en compte de cette question est minimale, réglementations thermiques et PLU pour l'une, et réglementations communales pour l'autre (indication des classes énergétiques, des sources de matériaux et parkings aériens non imperméabilisés). Ces agences ont donc une approche strictement réglementaire de la question environnementale. Pour le reste, leur pratique est présentée comme strictement opposée aux préoccupations environnementales, voire aux préoccupations architecturales essentielles. En effet, leur objectif principal est le profit, à tout le moins la bonne rentabilité de l'opération. Nicolas indique par exemple la nécessité lors d'opérations de logements de toujours tenir le tableau des surfaces à jour pour en rendre compte aux promoteurs. Émile explique quant à lui que l'agence dans laquelle il exerce fonctionne selon deux filières : l'une d'architecture classique,

l'autre, dépendante du responsable d'agence, plus commerciale. Celui-ci repère des terrains, prend ensuite contact avec les propriétaires avec un projet rentabilisé au maximum (par rapport au programme et à la surface). Dans ces deux agences, l'enjeu premier est celui d'une architecture rentable, qui saura dégager le maximum de surface habitable possible, au regard des réglementations en vigueur. Mais c'est également un problème de démarche de projet qui est souligné par ces deux jeunes architectes. En effet, Émile dénonçait les opérations de « copier/coller » auxquelles l'agence procède par rapport à ses propres projets. Si elle est face à un type de projet qu'elle a déjà rencontré, elle prend un de ses projets, le positionne de façon à exploiter le terrain au plus juste et agrandit ou rétrécit le projet au besoin : aucune attention n'est donc portée au site, ou à la spécificité du programme. Il dénonce également le manque de rapport au client, notamment pour les projets de maisons individuelles. Il est parfois en charge de maisons au budget illimité, ce qui est plutôt rare pour un architecte, mais il ne rencontre jamais directement les clients, son responsable fait l'interface. Il ne peut donc pas installer le rapport d'écoute et de confiance qui permettrait de créer un projet qui leur soit totalement adapté. Nicolas dénonce une trop grande emprise des promoteurs, qui finissent même par donner non seulement des tableaux de surfaces, mais également des plans-types d'appartements. Il dénonce plus largement une démarche de conception qui n'est selon lui pas « logique » (avec la dissociation de la conception du volume, des façades et des plans). De plus, le site ne constitue pas une donnée fondamentale. Il a travaillé sur une opération de plusieurs centaines de logements collectifs réalisés dans une grande ville française pour laquelle le permis de construire avait été déposé sans qu'aucun architecte ayant conçu le projet n'ait vu le site. Bien que cette agence ait un pôle de conception qualifié d' « environnemental » – il s'agit en fait d'une branche spécialisée en conception de stations d'épuration – les préoccupations de ce type semblent bien lointaines. De ces deux tendances de pratique émergent une architecture qu'Émile et Nicolas considèrent comme de piètre qualité, de part leur mauvaise insertion dans le site, leur monotonie et le manque de dispositifs architecturaux qualitatifs[23].

Nous avons également rencontré un architecte, dont le site Internet de l'agence revendiquait une démarche environnementale. Mais il s'est avéré que l'actuel

23 Nicolas explique qu'il a un jour dû « ruser » pour imposer un éclairage naturel dans les cages d'escalier. Ce dispositif qualitatif, qui favorise la pratique des escaliers plutôt que l'ascenseur, n'était absolument pas souhaité par les architectes : « je les ai pris en traître, j'ai vendu d'abord [au promoteur], après je leur ai montré. Il y avait une réunion, moi j'ai pris des initiatives ce jour-là. Je trouve qu'un escalier sans fenêtres, c'est pourri. Mais tu vois, il n'y avait pas de réflexion de l'escalier, de dire comment on fait l'escalier. Pour les handicapés, c'est ça, ça, ça, et donc on a l'escalier le plus riquiqui, qui respecte la norme, mais tout juste, mais pas plus, quoi » précise Nicolas.

responsable d'agence n'inscrit pas son travail dans la lignée de cette conception de l'habitat. Il s'agit en réalité d'une entreprise familiale, dont il a pris la direction après son père qui, lui, est convaincu de cette démarche ; ainsi qu'il nous l'a confirmé, puisque nous l'avons aussi rencontré. Daniel se montre très critique envers sa profession, qu'il semble ne plus supporter. Il nous confie d'ailleurs (en chuchotant pour ne pas que son père, alors dans le bureau voisin, l'entende) qu'il envisage de quitter l'agence, ce qui lui semble difficile, car son père, son épouse et son grand-père sont ou ont été architectes. L'entretien s'est révélé être un double réquisitoire contre la profession – à tel point qu'il se demande « comment un mec normal peut-il choisir de faire archi aujourd'hui ? » – ainsi que contre la démarche environnementale. Dans la mesure où certains de ses griefs se retrouvent ponctuellement chez d'autres praticiens, il nous semble important d'entrer dans le détail de son discours ici. Ses griefs contre la profession, qu'il exerce en libéral, sont donc les suivants :

- un décalage entre la perception extérieure d'une profession riche et la réalité ;
- un décalage entre ce qui est appris et montré de la profession durant les études et la réalité de la pratique ;
- la mauvaise perception des architectes par le grand public (pour qui ses honoraires ne sont pas justifiés, et qui ne lui fait pas confiance, voire ne fait pas du tout appel à lui) ;
- la difficulté de relation avec les clients et les entreprises (auprès desquels la légitimité de la position de l'architecte est toujours à construire) ;
- la difficulté pour les jeunes architectes de se mettre à leur compte, du fait de la difficulté d'accès à la commande ;
- les concours publics truqués, où l'architecte sélectionné le serait uniquement par « copinage » avec les élus ;
- les commandes publiques qui suivent les mandats communaux, et entraînent une fluctuation permanente de la demande ;
- le cercle vicieux des demandes de référence pour les concours (si l'agence n'a pas une importante expérience dans ce type de construction, elle n'est pas retenue : comment alors acquérir de l'expérience nécessaire ?).

Si l'activité de conception et l'envie de construire des projets réussis lui permettent aujourd'hui de poursuivre son activité, ces nombreux points lui posent un véritable problème. Quant à la démarche environnementale, elle ne fait pas sens pour lui et ne permet pas non plus de dépasser les difficultés de la profession précédemment évoquées. Ce qui compte avant tout, c'est une bonne implantation (par rapport au

paysage existant, aux vues et au climat), c'est pour lui la principale expertise de l'architecte. Pour le reste, la démarche environnementale pose de nombreux problèmes :

- en amont du projet, le client doit payer à l'architecte (ce qui contribue à sa mauvaise image) l'intervention de multiples acteurs (*e.g.* pour établir le Bbio) ;
- les dispositifs environnementaux entraînent un surcoût pour le client, qui préfère disposer d'une pièce en plus, plutôt que d'une meilleure isolation (le coût assez faible de l'énergie n'engage du reste pas le client sur cette voie de l'économie) ;
- l'ajout de nombreuses nouvelles « couches » nécessaires au niveau de l'enveloppe du bâtiment (pas toujours utiles), et parfois peu esthétiques (comme les panneaux solaires) ;
- l'imposition de nouvelles solutions techniques pour en réalité pallier les problèmes de mauvaise mise en œuvre par les entreprises ;
- une consommation qui va toujours dépendre des usages (en fonction du confort recherché, la baisse des besoins énergétiques n'entraîne pas toujours la baisse des consommations) ;
- la remise en cause du principe d'étanchéité à l'air (alors même que c'est agréable, ouvrir une fenêtre n'est plus « autorisé » dans les nouvelles constructions, car cela dérègle le processus de régulation thermique) ;
- des réglementations trop nombreuses et trop complexes ;
- des réglementations techniques qui ne pallient pas le problème de la forme architecturale de la maison individuelle, qui est profondément anti-écologique (notamment par l'importante imperméabilisation des sols qu'elle engendre).

Ce positionnement peut être rapproché d'une typologie d'ouvrages sur la conception environnementale, qui n'est pas révélée par notre sélection. Il s'agit des ouvrages polémiques, tel que ceux de Rudy Riciotti, *HQE, les renards du temple* (2009) et *Conversations pour demain* (2013).

※※※※※

Nous l'avons vu avec les entretiens d'architectes-témoins, certains architectes ne se sentent pas concernés par la question environnementale, allant même pour certains jusqu'à avoir une pratique à la limite de l'éthique professionnelle ; notamment quant au désintéressement financier au profit de la mission d'intérêt général dont ils doivent faire preuve. Une deuxième catégorie d'architectes, sans revendiquer une démarche spécifiquement environnementale, montre une forte sensibilisation à cette question, bien que certains travers soient dénoncés. Il s'agit des quatre autres architectes-témoins,

Baptiste, Bernard, Norbert et Lancelot, responsables d'agences qui comprennent entre deux et une dizaine de salariés, et tous âgés de 40 ans. Leurs profils et positionnements au regard de la profession et de la démarche environnementale sont relativement similaires, nous les considérons ici comme des profils d' « écologistes conscients ». Ils se caractérisent par une revendication forte d'une pratique éthique de l'architecture. Ils acceptent tous les types de projets et de missions, avec à cœur de mener une démarche cohérente en développant un projet qui réponde à des intérêts collectifs (défense d'une implantation ou d'une esthétique) ainsi qu'aux besoins du client ; ce sont, comme nous l'avons vu au chapitre 3, les principaux éléments légaux de la mission de l'architecte. Ces quatre architectes souhaitent également défendre l'image de la profession, en appuyant la spécificité de leur expertise au travers de chacun des projets qu'ils mènent. Ils semblent à ce titre tous très heureux d'exercer cette profession qu'ils considèrent comme noble ; notamment parce qu'elle permet d'abriter des activités humaines. S'ils reconnaissent la nécessité de réglementations, ne serait-ce que pour vivre en société, ils dénoncent une réglementation environnementale parfois trop morcelée et complexe, et trop contraignante : elle ne laisserait pas suffisamment l'opportunité aux architectes d'arbitrer finement entre les multiples paramètres, y compris environnementaux, du projet. Ils qualifient leur prise de conscience de l'enjeu de la question environnementale soit de tardive, soit de modérée (ils ne se considèrent pas comme des « écolos »), mais tous intègrent certaines des problématiques de la démarche environnementale dans leurs projets, comme l'aspect sanitaire pour Lancelot, ou des économies d'énergie pour Bernard. Leur profil est finalement très proche du profil des « écologistes modérés », qui constitue le premier profil des architectes revendiquant une démarche environnementale. Aucun ouvrage ne correspond vraiment à ce profil d'architecte.

※※※※※

Ces architectes « écologistes modérés » sont au nombre de cinq. Il y a d'un côté Laurent et Tanguy, deux architectes de 30 ans à la tête d'une agence de quelques salariés, qui revendiquent une démarche environnementale mais regrettent une réglementation jugée trop contraignante et surtout fermée à l'innovation architecturale. De l'autre, nous trouvons Emmanuel, Florine et Marcel, responsables d'agences plus importantes (jusqu'à plusieurs dizaines de salariés) et âgés de 40 à près de 60 ans. Ils affirment également une démarche environnementale et ont conscience de la nécessité d'avoir des réglementations contraignantes. Elles constitueraient un mal nécessaire au changement des habitudes de pratiques courantes en architecture. Ils développent tous une « approche globale », qui vise à prendre en compte une multiplicité de paramètres environnementaux.

Leur approche est similaire à celle d'un premier type d'ouvrages analysés délivrant une approche globale de la question environnementale en architecture et en urbanisme, visible dans *Architectures durables* (Contal et *al.*, 2009) et *Des petites villes pour une petite planète* (Rogers et *al.*, 2000). Deux caractéristiques rassemblent ces ouvrages. D'une part, tous deux évoquent les multiples facettes de la question environnementale, toujours à une échelle globale (son histoire par exemple pour le premier et la question urbaine et mondialisée pour le second). D'autre part, ces approches sont toujours contextualisées de façon rigoureuse (par des statistiques ou des données historiques). Si nous observons le statut des auteurs, il s'agit dans le premier cas de théoriciens, ou de personnalités extérieures à la production architecturale mais détenant le titre, et donc la formation d'architecte, et dans le second cas d'un architecte-urbaniste de renommée mondiale, né en 1933 et donc âgé aujourd'hui de 84 ans. La portée plus globale, mais pas moins engagée, de son ouvrage est-elle due à sa pratique marquée du côté de l'urbanisme, par sa génération ou encore par son statut de référence mondiale ? Difficile de départager ces trois facteurs. Ce qui est certain est que son approche, plus globale par les questions posées et contextualisée par ses propositions, diffère de celle développée par les ouvrages de la seconde typologie, que l'on peut rapprocher d'un deuxième profil d'architectes ayant une démarche environnementale : les « écologistes sélectifs ».

※※※※※

Cette deuxième typologie est celle des ouvrages développant une approche plus ciblée, avec des sensibilités plus marquées envers certaines des thématiques étudiées, et plus idéologiques aussi. Ainsi, c'est depuis leur statut de professionnel que ces auteurs nous parlent, procédant à un discours fondé sur leur expérience quotidienne. Si les thématiques ciblées et les propositions diffèrent parfois, il est possible de noter des prises de position conditionnées par leurs professions, et notamment : la dénonciation d'un trop grand nombre de règles, qui plus est souvent obtuses ou contradictoires ainsi que la frilosité ambiante quant à l'expérimentation et à l'innovation d'autres procédés de fabrication ou d'autres formes et organisations architecturales. « Moins de réglementations et plus d'invention : qu'on nous fixe des objectifs, et qu'on nous laisse le choix des moyens pour y arriver ! », réclame Manuelle Gautrand (Collectif, 2010, p. 46). Si ce positionnement contre les réglementations renvoie plutôt au profil d'enquêtés précédant, ce sont les points de vue et les solutions spécifiques mises en avant par ces auteurs qui les rapprochent des « écologistes sélectifs ». Avec *Alerte* (Michelin, 2008) ainsi que *Architecture et développement durable* (Collectif, 2010), le premier écrit par un architecte-urbaniste, le second laissant la parole à dix architectes de renom, des professionnels évoquent leur pratique professionnelle dans le contexte de la démarche

environnementale : ce qui explique le développement de positionnements tranchés. Ces ouvrages sont aussi le lieu de propositions (telles que l'instauration d'une Haute Qualité d'Usage pour Nicolas Michelin ou une mutualisation des usages au sein d'un bâtiment pour une réduction des coûts d'utilisation pour Franck Boutté).

Les architectes de profil « écologiste sélectif » qui répondent à ce type de publication sont au nombre de trois. Roland et Pierre-Jean (âgés de 50 et 40 ans) sont à la tête d'agences de plusieurs dizaines de salariés, tandis que Nadège (40 ans) n'a qu'une salariée. Ce sont des architectes expérimentés, qui se sont chacun « spécialisés » dans un aspect particulier de la démarche environnementale. Pour eux, la démarche environnementale ne relève pas d'un choix ou d'une contrainte, il s'agit plutôt d'une évidence. S'ils restent dubitatifs quant à certains aspects de la réglementation, parfois trop contraignante, l'architecture écologique est un moteur de leur pratique. Nadège est spécialisée dans l'architecture en bois et soucieuse de l'aspect sanitaire des constructions. Elle a du reste été marquée par la culture allemande, dont elle est originaire, et par la culture architecturale acquise au sein de l'agence internationale d'origine allemande Behnisch & Partners. Roland développe une approche plutôt sociale puisqu'il défend une qualité architecturale et environnementale pour tous, en s'étant spécialisé dans les logements sociaux, pour lesquels il cherche sans cesse de nouveaux moyens de rendre l'architecture écologique plus accessible. Pierre-Jean, quant à lui, développe une architecture diverse mais pour laquelle la gestion naturelle de la ventilation ou les procédés environnementaux passifs tiennent une place importante. Les architectes ayant un profil « engagé » vont encore plus loin.

※※※※※

Rose et Nathalie sont de ceux-ci. Il s'agit de deux jeunes architectes de 30 ans, l'une exerçant seule en libéral, et l'autre à la tête d'une agence de quelques salariés. Chacune sur un territoire plutôt favorable à l'architecture écologique puisque Rose exerce en Alsace et Nathalie en Bourgogne. Que ce soit au sein de l'activité professionnelle comme au quotidien, la démarche environnementale est une évidence, une éthique, voire un combat, mais aucunement une contrainte. Il s'agit pour elles de la seule manière de pratiquer l'architecture. Rose fait plutôt face à des projets de rénovation en habitat individuel et tente toujours d'amener ses clients à une approche environnementale globale. Quant à Nathalie, elle est amenée à travailler pour des viticulteurs en biodynamie, elle-même ayant été marquée par son expérience en Grande-Bretagne au sein de l'agence ayant réalisé le projet d'écoquartier BedZed. Elle tente toujours de trouver des processus de construction innovants, parfois hors des DTU[24],

24 Les Documents Techniques Unifiés applicables dans le cadre des marchés de travaux réglementent le choix, le dimensionnement et la mise en œuvre des matériaux de construction.

comme la structure bois en forme ovoïde sans colle ni clou qu'elle a réalisée pour une cave à vin. Entre ces deux jeunes architectes pour qui la démarche environnementale n'est même plus à spécifier et les architectes-témoins qui ont révélé des pratiques très éloignées de ces préoccupations, nous constatons que la question environnementale ne concerne pas tous les architectes, et qu'il existe une gradation dans les modalités de prise en compte de cette question dans leurs pratiques.

b. Démarche environnementale : l'expertise des architectes

L'ensemble des architectes interrogés qui mettent en œuvre une démarche environnementale revendiquent une expertise spécifique. Si selon leur génération, ils ont pu être ouverts aux prémices de la question environnementale, ils reconnaissent tous n'y avoir pas été formés au sein des écoles d'architecture. Ce type d'enseignement n'y est réellement dispensé que depuis quelques années. Beaucoup ont donc suivi des formations complémentaires et continuent à se former, tout au long de leur carrière. Ils s'inscrivent également contre l'image de l' « architecte-démiurge » : leur expertise n'est en quelque sorte jamais acquise et toujours à travailler et à renouveler. Cette expertise existe néanmoins bel et bien, et s'articule autour de trois aspects essentiels : la relation aux clients, la notion de projet et la démarche globale.

La relation aux clients constitue le cœur de l'expertise des architectes, et ce à plusieurs niveaux. Les architectes interrogés mettent souvent en avant la fibre psychologique dont ils doivent faire preuve pour écouter leurs clients, entendre leurs besoins et être à même de les traduire spatialement. Il s'agit également de pouvoir se mettre à leur service, pour concevoir un projet qui leur corresponde, y compris dans le budget qu'ils prévoient. Laurent a également précisé qu'il se faisait un devoir de développer un argumentaire en faveur d'une architecture environnementale auprès de ses clients, en leur en expliquant sa rentabilité à long terme et ses enjeux sanitaires, aux effets directs. D'autres définissent le projet comme la confluence d'un site et de clients.

C'est justement cette capacité à concevoir, à imaginer, à créer qui constitue le deuxième axe de leur expertise. Le projet est également souvent défini par la triade programme, implantation, esthétique. Dans tous les cas, l'architecte est celui qui conçoit la matérialité des espaces habitables, et il doit pour cela être capable de faire la synthèse et d'arbitrer entre différentes problématiques. Il reste l'acteur à la rencontre de tous les autres, sur lesquels il doit cependant savoir s'appuyer. Son expertise consiste à savoir tirer parti et de synthétiser l'expertise des autres acteurs au service d'un projet, qui doit porter des intérêts collectifs et individuels.

À cette fin, les architectes défendent une démarche de travail, qui leur est à chaque fois propre, mais dont on peut repérer quelques constantes. Les architectes qui possèdent une petite agence revendiquent ce statut afin de pouvoir gérer des projets de bout en bout. Les agences qui dépassent plusieurs dizaines de salariés sont morcelées en équipes de travail, en fonction des types de projets et des missions. Certains revendiquent également une équipe diversifiée, qui n'est pas composée que d'architectes, mais de personnes issues des beaux arts, de la menuiserie, du paysage, etc. L'important pour eux est également de travailler dès le départ du projet en étroite collaboration avec les entreprises, afin notamment de tirer profit de leur expertise pour imaginer des solutions constructives innovantes et efficaces. Enfin, ils conçoivent leurs projets par une démarche globale (c'est-à-dire qui ne sépare pas les volumes, des plans et des façades) et qui intègre dès le départ l'ensemble des contraintes du projet. En général, ils imaginent un projet ambitieux, dans la mesure où ils savent qu'ils seront amenés à revoir leurs objectifs à la baisse ; mais l'intention forte de départ doit demeurer.

c. L'identité d'un groupe professionnel en question : d'autres professions expertes en démarche environnementale

Nous avons vu que les architectes, qu'ils revendiquent ou non une démarche environnementale, sont plus ou moins concernés par ce que nous avons appelé la « question environnementale ». Outre cette multiplicité de positionnements au sein de la profession, ce nouveau paradigme s'accompagne de l'émergence de nouvelles professions, plus ou moins instituées et concurrentielles à celle de l'architecte, et qui contribuent en tout cas à la redéfinition de ses missions, notamment dans le champ de l'expertise environnementale.

Une première catégorie de professions relève du domaine du conseil. Il s'agit par exemple des missions d'AMO ou de praticiens en géobiologie, qui donnent également des conseils en démarche environnementale aux particuliers. Ces missions sont en général conduites par des architectes qui, sans nécessairement concurrencer leurs pairs ayant une pratique plus traditionnelle, posent la question de l'identité de cette profession aujourd'hui. Il y a ensuite des missions réglementaires, assumées par des organismes de contrôle (pour la certification Bbio par exemple), et de labellisation. Il y a également une troisième voie, qui tend à prendre toujours plus d'importance, c'est celle de la technique. Ainsi les bureaux d'études, notamment spécialisés en études thermiques, tendent à prendre une place toujours plus grande auprès des architectes, soumis à ce nouveau paradigme durable. On retrouve cette approche spécialisée, hors de la pratique spécifique des architectes, dans des ouvrages de référence.

Ainsi, la troisième grande typologie d'ouvrages que nous avons identifiée n'est représentée que par un seul titre de notre sélection, à savoir l'*Éco-conception des bâtiments* (Peuportier, 2003), et qui est donc caractérisée par un discours très technique, décrivant notamment certains outils (informatiques) d'assistance et l'écoconception architecturale. L'auteur n'est pas architecte mais ingénieur et chercheur. Son discours sur la question environnementale se distingue ainsi par différents aspects : il s'appuie sur de nombreuses références scientifiques, il cible des problématiques très techniques et n'aborde pas du tout certaines problématiques directement liées à la conception architecturale (comme les thématiques de la forme ou de la programmation et des usages) ; enfin, il propose un certains nombre d'outils permettant de procéder à une éco-conception architecturale (outils de modélisation informatique en matière de performance énergétique, d'énergie grise ou d'optimisation multicritère). Il existe également des ouvrages encore davantage techniques, tel que le très fourni *Traité d'architecture et d'urbanisme bioclimatiques, concevoir, édifier et aménager avec le développement durable* (Liébard et *al.*, 2006) ou présentant d'autres approches plus spécifiques, et donc rédigés à destination d'un public étudiant. Cette approche très techniciste de l'architecture, justifiée par la nécessité de construire durablement, est par ailleurs dénoncée par de nombreux auteurs (Henry et *al.*, 2009 ; Madec, 2002).

> Dans la conception intégrant les exigences de la HQE, le bâtiment (il n'est jamais dit « architecture » dans les écrits fondateurs de la HQE) est considéré comme *un objet devant entretenir une relation harmonieuse avec son environnement extérieur, et devant contenir un environnement intérieur confortable*. Cette chose entre extérieur et intérieur est avant tout tel un objet technique à concevoir, à construire, à gérer et à entretenir. Sa destination humaine n'apparaît que dans l'idée de confort, défini par des critères scientifiques et techniques, principalement quantifiables. Cette chose qualifiante, faisant limite et permettant des échanges fluides, peut être ramenée à une peau organisant le clos et le couvert, ramenée parfois à la fine épaisseur du vitrage, greffée à l'appareil d'une technique accrue bien au-delà de ce que les cibles induisent, et dont l'objectif est de créer, sans abîmer davantage le monde extérieur, un monde intérieur sain, différent donc du monde extérieur reconnu malade, voire malsain (Madec, 2002, p. 111).

※※※※※

Nous le voyons bien, l'injonction à l'architecture durable entraîne une recomposition des professions liées à l'architecture et amène les architectes à repenser leur spécificité et leur identité au regard de multiples nouvelles tensions :

- entre formation initiale et pratique professionnelle ;
- entre statut de salarié et exercice libéral ;

- entre mission de projet et mission de conseil ;
- entre activité de conception et celle de maîtrise d'œuvre ;
- dans les relations aux autres acteurs de la construction, par rapport auxquels les architectes doivent se positionner.

Ce dernier point constitue bien la conclusion que l'on peut tirer de la lecture des ouvrages analysés qui, loin d'édicter des nouveaux principes architecturaux en évoquant le « quoi faire », s'intéressent davantage au « comment faire », à travers les questions de jeux d'acteurs, de processus de conception et de gestion de la réglementation. Les auteurs ont également toujours à l'esprit la redéfinition d'une nouvelle éthique de la pratique architecturale, qui participe, nous le verrons au chapitre 11, à la recomposition identitaire contemporaine des architectes. Intéressons-nous à présent au dernier type d'architectes interrogés : ceux qui mettent en pratique la géobiologie et le fengshui lors de la conception de leurs projets.

B. Géobiologues et experts en fengshui : des architectes pas comme les autres ?

a. Des approches et pratiques variées

Après nous être intéressée aux architectes mettant en place une démarche environnementale, nous nous intéressons ici aux architectes praticiens en géobiologie ou en fengshui. Nous allons analyser leurs profils, au regard des ouvrages définissant ces deux conceptions de l'habitat. Une première remarque s'impose : de nombreux praticiens pratiquent à la fois la géobiologie et le fengshui, mais les conceptions de l'habitat sont davantage séparées chez les architectes ainsi que dans les ouvrages étudiés. Si les praticiens-architectes connaissent toujours l'autre conception traditionnelle, certains choisissent de n'en pratiquer qu'une seule, soit par commodité, soit parce que celle qu'ils ont choisie correspond mieux à leur vision du monde.

※※※※※

Chez les architectes-géobiologues, nous pouvons distinguer trois profils : Isabelle, qui est « sensibilisée » à la géobiologie, Pierre-Yves et Delphine qui sont architectes-géobiologues « complets » et Charles et Damien, d'un profil plutôt « ésotérique ». Nous rappelons que ces profils sont une typification de la réalité complexe qu'il nous a été donnée d'appréhender au cours des entretiens et que, par conséquent, les architectes-géobiologues partagent souvent des caractéristiques de différents profils.

Isabelle (40 ans) est une architecte libérale, qui a fait le dernier stage de sa formation auprès d'un architecte-géobiologue. Son mémoire de fin d'études portait également sur la géobiologie (et particulièrement l'implantation des édifices sacrés) ; elle l'affiche par ailleurs sur son site Internet. Elle s'est également formée à la géobiologie et est capable d'en manier tous les outils. Elle passe toujours énormément de temps sur le terrain sur lequel elle est amenée à construire, pour en ressentir les lieux les plus favorables. Mais elle ne fait réaliser une expertise que quand elle ressent un problème particulier. Sa pratique n'est donc pas aussi systématique que celle d'un architecte-géobiologue, mais elle déploie sa sensibilité pour « ausculter » les terrains sur lesquels elle construit. Pour elle, la géobiologie fait partie intégrante d'une démarche environnementale qui régit l'ensemble de ses constructions. Elle s'est installée à son compte il y a près d'une dizaine d'années, pour être plus libre dans sa conception et pouvoir aller loin dans la mise en place de la démarche environnementale.

C'est l'expertise acquise dans ce domaine qui l'a amenée à construire une maison de l'enfance au Pellerin (*cf.* annexe I.4.). Elle a été invitée par une élue de la commune à participer au concours de ce projet : c'est ainsi que son projet a été retenu. La commune souhaitait en effet une architecture écologique pour sa maison de l'enfance. Isabelle a procédé à un relevé « sensible » du terrain, afin de déterminer l'implantation du bâtiment. Elle a également procédé à l'installation de certains dispositifs recommandés par les géobiologues, comme le câblage blindé (d'autant plus nécessaire puisqu'il s'agit d'une structure bois[25]). Cette même élue a fait intervenir un géobiologue une fois la construction terminée afin de vérifier la situation géobiologique finale : il s'agit d'une procédure effectuée par tous les géobiologues. En effet, bien qu'un relevé soit effectué en amont de la conception et de la construction, le bâtiment serait toujours susceptible d'avoir une influence sur certains paramètres (tels que les réseaux telluriques). Si ce projet et cette expertise ont vu le jour, c'est par la conjonction du projet et de la sensibilité d'Isabelle, avec l'ouverture et l'engagement d'une équipe municipale au service d'un projet écologique, voire géobiologique.

※※※※※

De même que les architectes-géobiologues de profil « complet » Pierre-François et Delphine, Isabelle partage plutôt la vision technique et à portée scientifique spécialisée, développée dans trois des cinq ouvrages analysés sur la géobiologie. Il s'agit des ouvrages *Votre lit est-il à la bonne place ?* (Alexandre, 1988), *Votre santé en lieu sûr* (De Luzan, 2006) et *Habitation et santé* (Dillenseger, 1986). Ces trois ouvrages sont

25 Le câblage blindé n'est pas obligatoire pour des constructions à structure bois : ce dispositif est recommandé par les géobiologues, car ce type de matériau freine beaucoup moins les champs électromagnétiques parcourant les fils électriques que des structures en béton ou en terre cuite.

porteurs d'une vision globale et complète de la géobiologie, qui place véritablement la relation entre lieu d'habitation et santé des habitants au cœur de ses préoccupations. L'ouvrage de Rémi Alexandre, architecte DPLG, se présente comme un ouvrage pionnier, qui fera naître de nombreuses vocations, ainsi que l'ont révélé les entretiens. Sa biographie nous indique qu'il a également été chargé de cours à la faculté de médecine de Paris-Nord dans les années 1990. Son ouvrage fait la part belle aux médecins français qui ont répertorié tout au long de leur carrière des corrélations entre lieux et santé. Son ouvrage est d'ailleurs préfacé par le docteur Jean Picard, de Moulins, qui évoque les nombreuses sources d'influence environnementale, telles que les champs électromagnétiques, rayonnements alpha, bêta, le réseau Hartmann et les micro-ondes. Si au départ celui-ci travaillait beaucoup par observation, il s'est rendu compte que « la maladie de [s]es patients était, la plupart du temps, en rapport direct avec le milieu ambiant et plus particulièrement avec le lieu de travail, d'habitation ou de repos » (Alexandre, 1988, p. 6). Jean Picard cité par Rémi Alexandre évoque la difficulté de mener des études statistiques, puisque l'émergence de la maladie (celle qui est principalement visée est le cancer) est toujours multifactorielle. S'appuyant sur la tradition des poseurs de menhirs et des bâtisseurs de cathédrales, Rémi Alexandre évoque le lien entre la multiplicité des paramètres environnementaux au sein de l'architecture et la santé humaine. Son but est moins de convaincre – bien qu'il s'y emploie ardemment avec de nombreuses études de médecins à l'appui – que d'alerter. Il rappelle l'importance d'être bien attentif lorsqu'on choisit un logement, en faisant par exemple attention aux fissures sur les murs et aux remontées d'eau (qui peuvent informer sur la qualité du terrain), au type et à la vitalité de la végétation, aux éléments perturbants tels que les lignes à haute tension, ou encore à l'histoire des anciens habitants. L'ouvrage de Jean-Paul Dillenseger, également architecte-géobiologue, se place dans une veine similaire. Il déplore une société consumériste qui induit un changement trop rapide des matériaux de construction utilisés, sans retour sur leur qualité et leurs éventuels effets nocifs. Il développe également une approche très technique, en donnant des méthodes de construction les plus saines possibles et évoque l'adéquation entre une typologie architecturale et un climat : la démarche environnementale, sous la forme du bioclimatisme est présente en toile de fond. Quant à Alain de Luzan, c'est un ingénieur système reconverti qui a été interpellé à la lecture de l'ouvrage de Rémi Alexandre. Il écrit presque vingt ans plus tard un ouvrage complet et précis sur la géobiologie, en en définissant tous ses champs de préoccupation, à savoir la relation entre lieu de vie et santé (voire bien-être). Il y développe une vision très scientifique (sur les champs électromagnétiques et cours d'eau souterrains) mais aussi énergétique (en traitant par exemple des « biochamps », *cf.* chapitre 14), ou encore

traditionnelle (avec des exemples de justification d'implantation de lieux sacrés). Il évoque pour terminer la complémentarité au fengshui.

※※※※※

Pierre-Yves et Delphine, tous deux architectes-géobiologues s'inscrivent pleinement dans cette vision de la géobiologie. Ils exercent, ou ont exercé car Pierre-Yves est depuis peu à la retraite, seuls en libéral. Leurs projets et missions sont variés et ils attachent une grande importance à la question des champs électromagnétiques. Tous deux pratiquent parallèlement en tant que géobiologue uniquement, pour des expertises d'habitats existants. Il est à noter que Delphine a également un diplôme d'ostéopathe et qu'elle exerce également dans ce domaine. Elle se déplace directement chez ses patients. Si elle s'oblige à se focaliser uniquement sur le problème pour lequel elle est appelée, elle ne peut s'empêcher d'activer son regard de géobiologue et d'analyser l'espace de vie. Il lui est parfois arrivé de donner quelques conseils rapides (comme de supprimer tous les appareils électriques de la chambre à coucher), mais elle tente de séparer les deux activités. Delphine se définit comme une architecte, et c'est en tant que telle que nous avons pris contact avec elle. Néanmoins, cette formation complémentaire et cette seconde activité professionnelle fait pour elle partie d'un même ensemble – de la même façon que pour Françoise, architecte, experte en fengshui et bientôt psychothérapeute – : le bien-être humain. D'autres praticiens développent des activités complémentaires, que l'on peut classer dans le champ des « médecines alternatives ». Cette situation n'est pas banale mais relativement courante et permet de révéler plusieurs éléments :

- un lien fort entre la géobiologie et le fengshui d'un côté, et entre la santé et le bien-être humain de l'autre ;
- des praticiens guidés par la problématique globale de l'amélioration du bien-être humain, plutôt que par un champ professionnel spécifique ;
- la redéfinition du sens de la pratique professionnelle – fondé jusqu'ici, nous l'avons vu, sur les principes d'expertise et de liberté –, par une conjonction de différentes activités entre lesquelles les praticiens tissent des liens.

※※※※※

Charles et Damien[26] sont également architectes-géobiologues, mais développent une approche plus ésotérique, portée par les ouvrages analysés intitulés *Traité de*

26 Notons que Charles est en réalité maître-d'œuvre et n'a pas pu, pour diverses raisons, être reconnu comme architecte lors des deux vagues d'intégration au corps des architectes. Il ne peut donc pas signer de permis de construire. Il exerce néanmoins en agence avec un architecte : ils collaborent sur l'ensemble des projets, et c'est lui qui est habilité à la signature, grâce au statut de DPLG.

géobiologie (Babonneau et *al.*, 1987) et *L'architecture vibratoire* (Pétry-Amiel, 2013). Les auteurs du premier ouvrage sont de différentes professions : il s'agit d'un architecte, d'un urbaniste et d'un ingénieur. L'auteur du second ouvrage est également architecte. Ces ouvrages se caractérisent par un intérêt important pour les civilisations passées et disparues, comme l'indique Dominique Piétry-Amiel (2013, p. 15).

> Toutes les constructions indigènes et mystiques m'intéressent car leurs alignements, leurs emplacements, leurs implantations, leurs configurations savantes obéissent à des lois oubliées, rejetées dans le grand sac de l'ésotérisme et pourtant très présentes dans notre univers quotidien.

Au-delà de l'approche à caractère scientifique des ouvrages précédents, ceux-ci développent davantage l'aspect énergétique, symbolique et ésotérique de l'architecture (notamment au travers de la question des ondes de formes, sur laquelle nous reviendrons). Ces deux ouvrages sont ancrés dans leur époque, puisqu'ils ont été publiés à 25 ans d'intervalle. Le premier s'appuie donc sur les travaux de Blanche Mertz[27], tandis que Dominique Piétry-Amiel s'appuie sur son expérience d'architecte et sourcier, qu'il a accumulée pendant 40 ans en France, en Espagne, en Inde et aux États-Unis, où il a enseigné. Il y a acquis les principes de la démarche environnementale dans les années 1970 et a également servi pour l'association des « Architectes de l'urgence ». Charles et Damien peuvent donc entrer dans ce courant qui se dessine entre influences « ésotérico-symbolique » et « architecturalo-mystique ». Si Damien réalise principalement des projets de maisons individuelles, Charles est spécialisé dans l'architecture viticole. Comme nous l'avons vu avec Nathalie, certains vignerons semblent particulièrement attentifs à l'architecture de leur cave. De même que les humains, le vin est un organisme vivant, dont les conditions de conservation doivent être optimales (y compris pour certains selon des principes géobiologiques) afin de garantir sa qualité. Certains secteurs de la construction apparaissent comme de véritables niches pour les architectes-géobiologues et peuvent sans doute participer à la future autonomisation de ce segment professionnel.

※※※※※

Du côté des architectes-experts en fengshui et des ouvrages définissant cette conception de l'habitat, on observe deux grandes postures : un fengshui plutôt traditionnel et un fengshui « revisité ». Dans les ouvrages sélectionnés, se trouve également l'*Encyclopédie illustrée du fengshui* (Too, 2011), ouvrage qui a véritablement lancé le fengshui sur la scène internationale mais qui représente un courant considéré

27 Cette Suissesse (1919-2002) a siégé au Conseil de l'Europe et a exercé en tant qu'ingénieur dans un bureau d'étude de construction. Elle a fondé en 1979 l'Institut de recherche en géobiologie.

comme superstitieux de cette pratique[28]. Ce courant repose sur l'utilisation de nombreux « grigris », dont l'utilisation est dénoncée par les douze experts rencontrés dans le cadre de cette recherche. En revanche, *Le manuel du Feng Shui* (Chuen, 1996) et *Le Feng Shui, science taoïste de l'habitat* (Hardy, 2008), le premier étant traduit d'un architecte chinois, l'autre, une œuvre d'un expert français d'origine vietnamienne qui a fondé une importante école de fengshui en Suisse, représentent un courant plus « traditionnel », qui n'a pas – beaucoup – « adapté » ses principes au monde occidental. Par exemple, Lam Kam Chuen explique les cinq éléments comme cinq états transitoires du *qi* en mouvement ; ce qui en est effectivement la conceptualisation originelle, mais que l'on ne retrouve dans presque aucun ouvrage traitant du fengshui aujourd'hui. Quant à Nicolas Hardy (2008), son approche est très précise et révèle la complexité des différentes écoles qu'il définit dans leur véritable acception, et pas selon la scission habituelle entre École de la forme et École de la boussole. Les architectes Clément, Firmin et Wendy, tous trois exerçant en libéral, développent une pensée proche de celle de ces auteurs. Tous les trois mettent également en pratique la géobiologie, qui constitue pour eux une étape qui doit nécessairement précéder une analyse ou une conception fengshui. Clément et Firmin inscrivent également leur pratique dans le cadre d'une démarche environnementale.

Mais des architectes français ont aussi pris le parti d' « occidentaliser » le fengshui. *La maison-miroir, ou le fengshui à l'occidentale* (Antoine, 2000) et *Les 5 clés du fengshui* (Didier et *al.*, 2008) sont révélateurs de cette tendance. Les auteurs sont architectes. Luc Antoine (2000) a entrepris d'adapter le fengshui à notre « mentalité occidentale », de le débarrasser des « gadgets » et « croyances » : il présente son approche comme « une actualisation et un prolongement du *Feng Shui* traditionnel » (*ibid.*, p. 20). Il développe le principe d'une maison qui nous révèle qui nous sommes et qui, si elle est transformée, pourra nous transformer à son tour. Son approche est centrée autour de la notion d'énergie, très spiritualisante et méditative. Il évoque l'ère du Verseau qui advient – croyance centrale du mouvement *New-Age* ; en cela, son approche peut s'inscrire dans la vaste « nébuleuse mystique-ésotérique » (Champion, 1989). C'est également le cas du second ouvrage, auquel ont également collaboré un designer et une énergéticienne, puisqu'ils annoncent que « [n]ous sommes actuellement à l'aube de la nouvelle ère, celle du passage de révélation et d'ouverture des consciences à un monde qui prendra en compte les lois universelles qui régissent l'homme, les règnes, la planète et les galaxies » (Didier et *al.*, 2008, p. 149). Leur approche est celle de la

28 Davantage fondé sur la mise en œuvre d'objets port-bonheur que sur la transformation de l'espace architectural, ainsi qu'est souvent qualifié le fengshui pratiqué à Hong-Kong (*cf.* chapitre 7), par ailleurs considéré par de nombreux praticiens comme trop mercantile.

« tellurologie » et intègre le fengshui, la géobiologie, la bioénergie et la chronobiologie. Ces approches sont celles de deux architectes-experts en fengshui qui nous avons rencontrés, Dorothée et Maurice (âgés de 50 ans) : ils exercent en libéral. Dorothée est associée à son époux, issu du design. Ils conçoivent principalement des habitats individuels, et Maurice réalise également des expertises fengshui d'habitats existants.

※※※※※

Nous ne reviendrons pas en détail sur les spécificités de l'expertise des architectes-géobiologues et des architectes-experts en fengshui. En effet, celle-ci fait la synthèse entre les approches des praticiens de leur(s) conception(s) de référence et une démarche environnementale, qu'ils ont presque tous intégrée. Ils sont d'ailleurs nombreux à considérer les réglementations comme nécessaires au regard de la culture française. Si les réglementations environnementales n'étaient pas là, il ne pourrait pas y avoir d'infléchissement des pratiques. Notons enfin que l'enjeu majeur pour ces architectes-praticiens est le bien-être des habitants des espaces qu'ils conçoivent ou expertisent : c'est bel et bien le ciment de leur démarche, qui s'appuie sur une relation forte et attentive à leurs clients.

b. Les autres architectes face à la géobiologie et au fengshui

Nous avons cherché à savoir si les architectes ayant une démarche environnementale connaissaient et étaient favorables à la géobiologie et au fengshui (sans poser directement la question d'une éventuelle concurrence, mais nous pourrons tout de même faire des hypothèses sur la question, au regard des réponses obtenues). Pour quatre d'entre eux (Laurent, Marcel, Emmanuel et Daniel), l'information n'a pu être recueillie. Florine est la seule architecte à se méfier du fengshui – qu'elle semblait mal connaître au regard de ce qu'elle en a dit, puisqu'elle le perçoit comme une pratique religieuse – et elle ne connaissait pas la géobiologie.

Quant à tous les autres architectes, ils connaissent le fengshui et pour la quasi-majorité la géobiologie. Trois d'entre eux (Oscar, Nadège et Roland) les ont abordés naturellement au cours de la conversation. Pour tous, ces conceptions de l'habitat sont perçues positivement et comme des corollaires à la démarche environnementale. Beaucoup sont d'ailleurs convaincus que ces pratiques sont amenées à se développer dans un futur proche. Ces discours sont fondés puisque plusieurs d'entre eux ont été amenés à collaborer avec des sourciers, des géobiologues et des experts en fengshui. Rose, Nadège, Pierre-Jean et Roland se sont même déjà formés à l'une ou l'autre de ces pratiques, sans pour autant les mettre en pratique dans leur agence.

Rose a lu de nombreux ouvrages sur le fengshui mais ne se sent pas capable de réaliser une expertise seule. De la même manière, Roland s'est intéressé de près à la géobiologie, il manie les baguettes et met en place des dispositifs géobiologiques au sein de son habitat (comme les rupteurs de champs). Il trouverait tout à fait positif, voire nécessaire, de faire intervenir un géobiologue sur chaque site de projet. Mais il voit difficilement comment faire accepter cette expertise par les promoteurs. Quant à Pierre-Jean et Nadège, ils ont réellement suivi des formations, pour l'un en fengshui, et pour l'autre en géobiologie. Si Nadège assume cette connaissance et serait prête à l'inclure dans sa pratique d'architecte mais ne le fait pour l'instant pas, puisqu'elle se considère comme non suffisamment expérimentée, Pierre-Jean a reconnu à demi-mot s'intéresser de près au fengshui. Il a aménagé son intérieur en fonction de cette conception de l'habitat, mais ne semble pas disposé aujourd'hui à inclure cette expertise dans sa pratique. Nous émettons l'hypothèse que cette conception de l'habitat n'est pas totalement en accord avec l'image qu'il souhaite donner à son agence.

Nous en concluons que les architectes qui pratiquent une démarche environnementale que nous avons pu interroger sur le sujet portent un regard plutôt positif sur la géobiologie et le fengshui[29]. Ils semblent accueillir leur développement favorablement, comme un complément à la démarche environnementale et aucunement comme une concurrence. Ceci est d'autant plus vrai que certains sont déjà formés à ces conceptions de l'habitat et seraient favorables à l'intégration de cette expertise au sein de leur pratique architecturale. Mais beaucoup évoquent un investissement requis en temps trop important pour devenir architecte-géobiologue ou architecte-expert en fengshui. Il semble plus probable que les professions de géobiologues et experts en fengshui soient amenées à s'affirmer au côté de celle d'architecte.

※※※※※

En guise de conclusion à ce chapitre, nous souhaitons récapituler les différents profils-types de praticiens évoqués, au regard de leur type de pratique (*cf.* tableau 8 à la double-page suivante). Dans l'établissement de ces profils-types, d'autres paramètres relatifs aux univers représentationnels ont été pris en compte : ils seront discutés au cours de la partie suivante, mais sont déjà présentés puisqu'ils seront mobilisés à nouveau au cours des chapitres 10 à 12.

Que retenons-nous par ailleurs de ce chapitre ? Au regard des multiples associations de pratiques à l'échelle individuelle, la distinction entre praticiens et architectes-praticiens n'est pas toujours suffisamment précise pour appréhender la

29 Notons que Nadège a découvert le fengshui lors d'une formation à la démarche environnementale, qui comprenait une conférence d'ouverture sur le fengshui.

réalité. Cette dichotomie semble d'autant moins nette lorsque l'on approche les courants de pensées dans lesquelles s'inscrivent les individus. On notera que les praticiens en géobiologie et fengshui semblent en voie de professionnalisation, en tout cas au regard des critères d'expertise et de liberté d'exercice, que nous avons abordés ici. Nous allons explorer cette dynamique du point de vue des critères de la reconnaissance et de la régulation. De la même manière, les architectes-praticiens semblent en mesure d'acquérir une certaine autonomie au sein de leur groupe professionnel (grâce à la spécificité de leur expertise et à la variété de leurs pratiques).

Mais surtout, l'opposition entre l'idéal-type des conceptions traditionnelles de l'habitat et celui de la démarche environnementale, présentés comme hypothèse de cette recherche, semble s'atténuer au regard la réalité des pratiques observées ; et ce à trois niveaux. En effet, la multiplicité des statuts et modalités d'exercice, la diversité des professions ou pratiques en voie de professionnalisation, ainsi que la variété des appartenances doctrinales (avec des individus qui mettent parfois en œuvre conjointement ces trois conceptions de l'habitat) ne permettent pas de lire distinctement les conceptions de la géobiologie et du fengshui comme un bloc, face à celui de la conception de la démarche environnementale. Cet écart entre idéaux-types posés en hypothèse et profils de praticiens identifiés sera-t-il confirmé une fois les paramètres de reconnaissance, de régulation et d'éthique analysés ? Cette question sera soulevée au cours des deux prochains chapitres.

	Profils-types de praticiens	**Praticiens (âge)**
Démarche environnementale	Écologique réglementaire	1 : Daniel (30 ans)
	Écologique modéré 1 (opposé à la réglementation)	2 : Tanguy (30 ans), Laurent (30 ans)
	Écologique modéré 2 (réglementation tolérée)	3 : Florine (50 ans), Emmanuel (50 ans), Marcel (40 ans)
	Écologique sélectif	3 : Roland (50 ans), Nadège (40 ans), Pierre-Jean (40 ans)
	Écologique engagé	3 : Rose (20 ans), Oscar (50 ans), Nathalie (30 ans)
Géobiologie	Géobiologue sensibilisé	1 : Isabelle (40 ans)
	Géobiologue ésotérique 1 (non-architecte)	1 : Solange (50 ans)
	Géobiologue ésotérique 2 (architecte)	3 : Charles (50 ans), Damien (50 ans), Gauthier (40 ans)
	Géobiologue classique	2 : Hubert (50 ans), Nadine (50 ans)
	Géobiologue complet	5 : Isidore (40 ans), Benoît (30), Quentin (60), Delphine (40), Pierre-Yves (70)
Fengshui	Architecte-expert interprétatif	2 : Maurice (50 ans), Dorothée (50 ans)
	Expert reconverti 1 (formation française)	3 : Geneviève (40 ans), Odile (40 ans), Joséphine (40 ans)
	Expert reconverti 2 (traditionnel)	2 : Doris (50 ans), Janine (40 ans)
	Expert traditionnel spécialisé	2 : Françoise (30 ans), Nathan (30 ans)
	Architecte-expert traditionnel	3 : Wendy (30 ans), Firmin (50 ans), Clément (50 ans)

Tableau 8 : Récapitulatif des différents profils-types de praticiens des conceptions interrogés,

Caractéristiques liées aux pratiques	**Caractéristiques représentationnelles**
- une DE appliquée car imposée ; pas de transfert identifié	- une réglementation remise en cause ; regard "architectural" de la relation H/E
- une DE mise en œuvre de façon globale ; un transfert faible	- une réglementation jugée très contraignante ; regard "architectural" de la relation H/E
- une DE mise en œuvre de façon globale et avancée ; un transfert moyen	- une réglementation jugée nécessaire ; regard "architectural" de la relation H/E
- une DE mise en œuvre selon certaines spécialités ; un transfert moyen à important	- une réglementation jugée nécessaire ; regard assez "spiritualisée" de la relation H/E
- une DE globale (santé et protection de l'E) ; un transfert total, avec militantisme	- une réglementation jugée nécessaire ; regard d'une relation H/E très active et multiple
- une DE innovante en architecture ; pratique intuitive de la GB ; un transfert important	- GB considérée comme l'un des outils de l'architecte ; relation H/E très active, multiple
- expertise de GB en complément de la gestion d'un magasin ; un transfert moyen	- prise en compte particulière l'aspect "paranormal" de la GB ; relation H/E multiforme
- architecture géobiologique et expertises ; un transfert faible	- prise en compte de l'aspect énergétique de la GB ; regard "spiritualisé" de la relation H/E
- expertise en GB, en complément d'une autre activité professionnelle ; un transfert moyen	- prise en compte de l'aspect énergétique de la GB ; regard "spiritualisé" de la relation H/E
- architecture et/ou expertise en GB, en activité unique ; transfert important	- prise en compte du spectre totale de la GB ; regard physique à spirituel de la relation H/E
- architecture et expertise ; peu de transfert identifié	- vision occidentalisée du FS ; regard "spiritualisé" de la relation H/E
- expertise, après reconversion et une formation en école française ; transfert faible à moyen	- vision classique du FS ; regard "psychologisé" et/ou "spiritualisé" de la relation H/E
- expertise, après reconversion, formation de type traditionnel ; un transfert faible à moyen	- vision traditionnelle du FS ; regard rationnel et/ou "spiritualisé" de la relation H/E
- architecture et/ou expertise ; focale sur des aspects spécifiques du FS ; un transfert moyen	- vision traditionnelle du FS ; regard rationnel et "psychologisé" de la relation H/E
- architecture et expertise, et ouverture à la géobiologie ; un transfert moyen à important	- vision globale du FS et GB considérée comme prérequis ; d'une relation H/E active, multiple

en fonction de critères liées aux pratiques et aux représentations

Chapitre 10 : Sources de légitimité des pratiques, entre expérientiel et institutionnalisation

Introduction

Le présent chapitre a pour objectif d'explorer les différentes sources de légitimité des praticiens rencontrés, et ce pour chacune des trois conceptions de l'habitat. Si leur champ d'expertise et leur autonomie ont été mis en évidence, qu'en est-il de leur régulation et de leur reconnaissance, sociale comme institutionnelle ? Jean-Marc Stébé (2000) précise que pour qu'il y ait processus de professionnalisation, il faut qu'il y ait identification d'un besoin social, ce que nous montrerons en première partie de ce chapitre, d'un savoir spécifique (qui repose notamment sur les principes évoqués au cours des chapitres 5 à 7) et d'une éthique (*cf.* chapitre11).

Ce chapitre révèle l'existence de trois types de légitimité. La première est une légitimité que nous qualifions de sociale. Nous souhaitons montrer que chacune des trois conceptions de l'habitat répond à différents besoins, ainsi que le révèlent les entretiens mais également les études de cas. La seconde source de légitimité est institutionnelle. Nous aborderons notamment les questions de la formation et des diplômes, ainsi que des groupements professionnels. La troisième source de légitimité est d'ordre historique et culturel. Nous verrons notamment quels sont les ressorts argumentatifs des praticiens pour légitimer leur pratique dans le contexte culturel français contemporain. Les praticiens évoquent notamment la relation à la « tradition », aux sciences et techniques, ainsi qu'au corps (sensible). Les partitions entre praticiens et architectes-praticiens d'une part, et géobiologie et fengshui face à la démarche environnementale d'autre part, sont-elles réellement pertinentes pour questionner la légitimité de ces conceptions de l'habitat ?

10.1. Une légitimité sociale : répondre à des besoins existants

A. Généralités sur les clients faisant appel aux praticiens

a. Principales caractéristiques des clients

Des caractéristiques semblables peuvent être observées auprès des personnes qui font appel aux géobiologues et experts en fengshui. Le public est très large : les clients privés sont de tous les âges et de toutes les catégories professionnelles – l'expert en fengshui Nathan a même précisé avoir travaillé pour un ministère à Paris. Les praticiens évoquent également une population de plus en plus stressée, qui cherche globalement à améliorer son cadre de vie. Les clients arrivent souvent à la géobiologie ou au fengshui en « dernier recours », lorsque les solutions classiques pouvant régler leurs problèmes (notamment de santé[30]) n'ont pas fonctionné. En revanche, même lorsqu'il s'agit de couples, ce sont presque toujours les femmes qui initient la démarche. En outre, il apparaît que les hommes sont plus difficiles à intéresser ou convaincre. Les géobiologues ont remarqué qu'ils étaient plus sensibles à la question des champs électromagnétiques, et les experts en fengshui à l'approche des « étoiles volantes » (puisqu'elle fait appel à des calculs). Ces constatations très genrées nous sont apparues à la limite de la caricature. Pourtant, tous les praticiens nous ont fait part de cette constatation. Mieux, les formations qu'ils ont suivies sont également majoritairement fréquentées par des femmes pour le fengshui, mais étaient plus mixtes pour la géobiologie.

Il semble ici que les faits viennent renforcer des représentations déjà fortement genrées dans le champ de l'architecture. Bien que le contenu des pratiques et des représentations d'un géobiologue ou expert en fengshui et d'un architecte ne soient pas de même nature, ils renvoient toujours à la question de l'espace habité : c'est pourquoi nous les évoquons. L'enquête d'Olivier Chadoin (2013) révèle des éléments intéressants quant à l'approche genrée de cette pratique. Certains architectes masculins, certes minoritaires, voient d'un très mauvais œil la féminisation de la profession, pensant que les femmes ne peuvent pas avoir leur place sur un chantier, voire que leur « nature féminine » – à savoir ici leurs capacités innées liées au genre – ne leur permettrait pas de « lire dans l'espace » (*ibid.*, p. 66).

30 Le bien-être dans toutes ses dimensions (physique, psychique et sociale) constitue l'objectif de la géobiologie et du fengshui. De très nombreux clients sont donc motivés par un souci de santé qui ne trouve pas d'explication ou de soulagement dans les parcours de soin classiques (médecine générale et/ou hospitalière) : c'est ce qui conduit à la dénomination courante de ces conceptions comme « médecines de l'habitat » (*cf.* la revue évoquée au chapitre précédent).

> D'autres professionnels, pleins d'une sincère volonté, considèrent, *a contrario*, que les femmes ont quelque chose à apporter à leur métier et n'hésitent pas à user des perceptions communes des fameuses qualités féminines pour appuyer leur point de vue. Les femmes seraient, disent-ils, *« plus sensibles »*, elles auraient des facultés spéciales *« pour l'aménagement et la décoration intérieure »* et *« le logement ordinaire »*. Opposant une « raison masculine » et une « passion féminine », certains ont même, à un moment donné, cru voir la source du renouveau des formes architecturales dans l'entrée des femmes en profession. De plus, nombre des modes opératoires et oppositions présents dans la pensée architecturale apparaissent comme des enregistrements ou des « transfigurations savantes » des divisions communes du monde social qui partagent le monde entre un extérieur masculin et un intérieur féminin. […] [L]orsqu'il n'y a pas de fermeture proclamée, les dispositions mentales et les oppositions binaires (intérieur/extérieur ; privé/public ; courbe/droit…) du masculin et du féminin inclinent la profession à attribuer aux femmes les tâches qu'elle valorise le moins (aménagement intérieur, décoration, architecture domestique) (*ibid.*, p. 66-67).

Ces tâches sont justement celles qui concernent de près la géobiologie et le fengshui. Nous n'avons pas réalisé d'étude quantitative[31] qui nous permettrait d'étayer ces constatations, et de les expliquer. Notons tout de même que l'expertise en fengshui semble bien davantage féminisée que la géobiologie ; sans doute parce qu'elle a été très tôt associée en Occident, et particulièrement en France, à la décoration intérieure et à l'aménagement des espaces domestiques. La géobiologie reste un monde plus masculin, puisqu'il est encore fortement marqué par la tradition sourcière, masculine. Quant à la profession d'architecte, l'Ordre national des architectes note une féminisation constante de la profession[32]. Les chiffres de 2014 indiquent un passage à 32,8 % de femmes inscrites à l'ordre, à 44,1 % en 2013. En revanche, elles ne représentent qu'un peu plu de 24 % des inscriptions sous le statut libéral.

En conclusion, nous observons que la clientèle des conceptions traditionnelles de l'habitat est majoritairement composée de femmes, que parallèlement le fengshui est une pratique féminisée et que la géobiologie et l'architecture sont des pratiques en voie de féminisation. L'association de deux constats interroge particulièrement ici :

- la féminisation de la profession et son association à des pratiques de décoration intérieure et d'espace domestique ;

31 Notons ici qu'un tiers des architectes de la démarche environnementale interrogés sont des femmes, qu'un quart des géobiologues interrogés sont des femmes (dont deux architectes) et que deux tiers des experts en fengshui interrogés sont des femmes (dont trois architectes). Ces chiffres, sans être représentatifs, révèlent tout de même un certain aspect de la féminisation de ces professions.

32 Voir à ce propos l'étude *Archigraphie, chiffres et cartes de la profession d'architectes* (Rouanet, 2014) disponible sur le site de l'Ordre national des architectes.

- le fengshui comme pratique grandement féminine, puisque sans doute uniquement associée à la décoration intérieure et à l'espace domestique (*cf.* la citation en page précédente d'Olivier Chadoin).

Les stéréotypes genrés associant la femme à l'espace domestique et intérieur, et l'homme à l'espace public et extérieur, semblent encore conditionner fortement les pratiques professionnelles comme les démarches de la clientèle. L'enjeu est certes moins d'expliquer que de constater, mais notons que la transition vers l'équilibre de la représentation des hommes et des femmes au sein des diverses pratiques est en cours.

Outre ces caractéristiques communes aux trois conceptions, quelques spécificités les caractérisent. La géobiologie rencontre un véritable succès auprès des viticulteurs en biodynamie, et plus globalement chez les personnes soucieuses de leur santé au sein de leur habitat. Le fengshui est en revanche plus souvent sollicité par des entreprises ou des commerces qui souhaitent régler des problèmes de productivité ou de relations entre membres du personnel. L'association entre gestion des ressources humaines et fengshui est couramment proposée par les praticiens (comme Doris, experte et conseillère en ressources humaines). Dans la mesure où cette conception émane de la culture chinoise, elle attire à ce titre une clientèle particulière, comme Firmin architecte et expert en fengshui qui dit avoir réalisé une maison pour des clients bouddhistes. Quant aux architectes de la démarche environnementale, ils font face à des clients privés déjà bien au fait des enjeux environnementaux, et de la réponse qu'ils souhaitent y apporter ; en s'étant notamment renseignés dans des salons ou sur Internet. Il est alors difficile de les faire changer d'avis sur certains sujets. Si quelques clients veulent une démarche totalement écologique, l'enjeu sanitaire est toujours celui qui pâtit en premier d'un budget contraint. Pour ceux qui arrivent à eux sans nécessairement de sensibilisation particulière, les architectes se font alors un devoir de les mener vers une démarche plus environnementale. Quant aux clients publics, tous les architectes interrogés regrettent leur investissement minimal dans la démarche environnementale par manque de budget, mais parfois aussi par manque de conviction.

b. Une pratique camouflée

Notons que des architectes-praticiens, quelle que soit leur spécialité, avouent ne pas agir « à découvert », lorsque des clients se présentent sans demander d'approche particulière liée à la géobiologie, au fengshui ou à la démarche environnementale. Ils exercent ainsi uniquement leur profession d'architecte, sans mettre en avant la spécificité de leur approche. Dans la mesure où ces trois conceptions comportent des principes d'action relevant d'un engagement, de croyances, voire de pensées magiques

(*cf.* chapitre 2), les architectes interrogés choisissent « rationnellement » de ne pas tenter d'imposer leur conception de l'habitat, sans doute parce qu'ils ont conscience que leurs représentations ne sont pas partagées par l'ensemble de la population. Le « prosélytisme » ne fait d'ailleurs partie d'aucune des postures de praticiens soutenues par les conceptions de l'habitat. Mais afin de faire entrer leur pratique professionnelle en résonance avec leurs convictions personnelles – en cela, on voit déjà se dessiner la portée extrêmement structurante de certains éléments des univers représentationnels des praticiens – certains architectes avouent tout de même mettre en pratique quelques-uns des principes de base de leur conception de l'habitat, sous certaines conditions :

- sans que cela n'ait d'impact sur le budget ou toute autre contrainte du client ;
- sans être plus intrusif dans la vie du client que cela n'est nécessaire à un projet « classique » ;
- en faisant passer si nécessaire ces orientations particulières pour des « caprices d'architecte »[33].

Il s'agit pour ces architectes d'une démarche éthique. S'ils ont connaissance de certains principes, qui concernent notamment la santé publique, ils pensent avoir le devoir d'agir dans l'intérêt de la santé du client (et des ouvriers qui vont mettre en œuvre d'éventuels produits dangereux, les architectes insistent toujours très fortement sur ce point), au risque de ne pas lui révéler en détail les choix de conception. Cela ne leur pose pas un grand cas de conscience puisque, de toute façon, les architectes ne justifient pas la totalité de leurs choix aux clients, ou en tout cas pas en des termes techniques et architecturaux. De la même manière qu'ils adaptent leur discours architectural, ils adaptent le discours de la conception de l'habitat à laquelle ils adhèrent ; et parfois en passent sous silence les ressorts.

※※※※※

L'analyse des projets architecturaux menée dans le cadre de cette enquête révèle que trois d'entre eux reposent sur une certaine dissimulation de la spécialité, ou à tout le moins, celle-ci n'a pas été mise en avant pour remporter le marché et n'a pas constitué un paramètre de sélection lors du concours. Quels sont ces trois projets en question et quelle est leur histoire ? Il s'agit[34] d'un ensemble de 72 logements collectifs sociaux, construit à Saint-Louis dans les années 1970 selon les principes de la

33 C'est notamment ce que nous raconte l'architecte-géobiologue Delphine. Lorsqu'elle est amenée à intervenir pour des aménagements hospitaliers, elle impose parfois des dispositifs qui lui semblent incontournables dans un lieu dédié à la santé (comme le câblage blindé). Elle n'explique pas ses choix : lorsqu'elle procède ainsi, ils sont refusés par le maître d'ouvrage. Elle fait alors passer ces choix pour des « caprices d'architecte » (du point de vue de la maîtrise d'ouvrage et des entrepreneurs).

34 Voir le détail des caractéristiques de ces projets en annexe I.4.

géobiologie. Les deux autres projets ont été réalisés à partir des principes du fengshui : un ensemble de 35 logements collectifs sociaux à Villetanneuse et la réhabilitation et extension d'un collège à Pantin, tous deux réalisés au début des années 2000. Les trois projets ont été remportés sur concours, pour leur qualité architecturale, non pour la mise en œuvre d'une démarche spécifique. Ceci pose la question de ces conceptions de l'habitat comme domaines d'expertise, dans la mesure où ils n'ont pu être revendiqués comme tels. Mais deux éléments sont à souligner. Le premier est que ces projets datent tous de plus de 15 ans. Or, une piscine a été inaugurée en 2015 construite dans le contexte d'un nouvel écoquartier à Issy-les-Moulineaux pour laquelle la conception fondée sur les principes du fengshui a constitué une plus-value (Issy TV, 2015-a ; 2015-b). Le second élément est que les clients privés qui s'adressent directement aux praticiens, ce qui constitue la très grande majorité de leurs interventions, le font dans la mesure où la géobiologie et le fengshui constituent des domaines de pratique identifiés et relevant d'une expertise (*cf.* chapitre 10), qui leur est reconnue.

Pour les logements collectifs géobiologiques, l'architecte a été invité à participer au concours par le maire de la commune, qui connaissait son travail et son activité de géobiologue. Lors du concours, l'architecte n'a pas mis en avant cette démarche. Il n'a jamais spécifié sa démarche géobiologique, mais plutôt celle d'une architecture saine, notamment par les matériaux qu'il a préconisés et par la gestion de l'installation électrique : son objectif était de montrer que l'on pouvait construire sain à bas coût. Il suppose que le maire lui a été favorable, car celui-ci était sans doute franc-maçon[35]. Mais l'architecte a dû faire face aux ouvriers afin de faire respecter ses choix (parcours spécifique de l'installation électrique et position des lits, peintures à l'eau, etc.). Ses relevés sensitifs ont été réalisés avant la construction, une fois la première dalle coulée et à la fin du chantier, lorsqu'il y était seul. L'architecte nous a précisé que les habitants s'y sentent bien et qu'ils y sont restés longtemps[36] ; ce que nous a confirmé un habitant rencontré sur place. C'est ce qui a motivé le « camouflage » partiel opéré par l'architecte : l'action pour le bien-être des habitants.

C'est cette même motivation dont a fait preuve l'architecte qui a réalisé les logements collectifs ainsi que la réhabilitation et l'extension du collège. Les deux concours ont été remportés sur la qualité architecturale de ses propositions : elle n'a jamais précisé qu'elle les avait conçus selon les principes du fengshui. Sans doute avait-

35 Ce qui constitue pour l'architecte interrogé une orientation favorable à la géobiologie : nous ne faisons ici que relater le raisonnement qu'il a effectué pour expliquer la sensibilité du maire à sa démarche.

36 Ce que l'architecte attribue aux principes géobiologiques qu'il a mis en œuvre, mais rien ne peut bien entendu le prouver. Il s'agit ici de l'expression de sa conviction, celle de pouvoir agir sur le bien-être des habitants.

elle déjà à l'époque un site Internet ou un référencement sur les Pages Jaunes qui lui permettait d'être identifiée comme une architecte-experte en fengshui : elle n'a jamais dissimulé sa spécialité mais ne l'a pas valorisée lors des concours. Une fois les concours remportés, elle en a informé la maîtrise d'ouvrage qui a accepté cette démarche, mais sans la rendre publique : « c'est juste passé sous silence » dira-t-elle, ce qu'elle comprend tout à fait. Elle nous a par ailleurs précisé qu'il était parfois positif d'être une architecte femme : les ouvriers masculins semblent accepter plus facilement de faire des choses qu'ils prennent pour des « caprices ». Au-delà des « caprices d'architecte » évoqués précédemment, il s'agit ici de « caprices d'architecte femme », qui sont les remparts de la dissimulation, ou à tout le moins de la stratégie d'adoption par les clients de sa démarche spécifique. Ici, le camouflage aura surtout été réalisé envers le public, aucune communication sur les projets n'ayant été faite en ce sens.

c. La réception par le grand public en question

La place de la géobiologie et du fengshui sur la place publique, ainsi que leur réception par le public n'a pas constitué un enjeu de recherche, qui s'est cantonnée à interroger la situation du point de vue des praticiens. Néanmoins, cette question paraît fondamentale, notamment pour tenter d'expliquer des situations telles que celle que nous venons d'évoquer. Sans pouvoir avoir d'éléments de réponse tangibles, notons deux pistes de réflexion. La première est qu'il semble absolument nécessaire de considérer la place des conceptions et de leur réception comme des dynamiques sur une échelle temporelle assez importante. En effet, d'après le discours des praticiens, mais également lors de discussions informelles avec des libraires, ces conceptions de l'habitat auraient connu l'apogée de leur « reconnaissance sociale » dans les années 1990. Après une mise à distance dans les années 2000, celles-ci semblent retrouver une place plus importante. Mais il semble que leur destin ait évolué en parallèle de celui des préoccupations environnementales liées à l'architecture.

La deuxième remarque est qu'il conviendrait d'analyser leur place dans l'espace public en les replaçant dans une certaine diversité. Cette diversité doit être celle des médias pris en compte (Internet, revues, y compris celles distribuées dans les magasins bio par exemple, ouvrages, télévision, radio, etc.). Nous avons pu constater à quel point Internet véhicule des avis partagés sur ces conceptions, positifs comme négatifs, et souvent fondés sur une méconnaissance totale des conceptions. Mais il s'agirait également de questionner leur réception au sein d'un ensemble plus large de positions (comme l'écologie), de croyances (religieuses ou liées à des médecines alternatives, par exemple) et de pratiques (notamment corporelles et spirituelles), afin de comprendre

dans quel schème de pensée s'inscrit véritablement la relation à la géobiologie et au fengshui – ainsi que Jean-Bruno Renard (1998) l'a fait pour les croyances au paranormal. Dans tous les cas, ces questions constituent un enjeu de recherche à part entière.

B. Faire appel à la géobiologie et/ou au fengshui

Nous avons vu qu'il n'y a pas véritablement de profil-type de client faisant appel aux praticiens des différentes conceptions de l'habitat[37]. Nous allons donc davantage nous focaliser sur leurs motivations. L'enquête montre qu'il existe quatre grands types de motivations, correspondant plutôt aux architectes et praticiens de la géobiologie et du fengshui, et quatre autres plutôt à destination des architectes ayant une démarche environnementale. Les motivations sont plutôt liées à l'une ou l'autre des conceptions, mais ne leur sont pas exclusives : c'est ce que nous verrons grâce aux projets analysés.

La première raison qui conduit des individus à la géobiologie ou fengshui est la santé. S'ils font appel à un architecte-géobiologue pour une construction neuve, la démarche sera préventive (comme pour le projet de maison individuelle à Oberhaslach et la maison pour l'enfance au Pellerin). En revanche, si les personnes font appel à un praticien pour l'expertise d'un lieu existant, c'est toujours parce qu'ils ont un problème de santé spécifique. Ainsi, les praticiens regrettent qu'il n'y ait pas davantage de démarche préventive : il est plus facile d'agir en amont d'une construction, qu'une fois celle-ci achevée. D'après les clients, les problèmes de santé pour lesquels ils sollicitent ces praticiens sont souvent non expliqués par la médecine allopathique, qui n'aurait pour eux aucun traitement véritablement efficace (notamment des asthénies chroniques, des maux localisés, des problèmes de fécondité, etc.). Notons par ailleurs que ces raisons sont également celles qui sont mises en avant par les individus qui choisissent de se tourner vers les « médecines alternatives » (Wunenburger, 2006)[38]. Les géobiologues constituent alors pour ces clients un ultime recours à leurs maux. Bien entendu, les géobiologues ne se présentent jamais comme médecins, et n'interfèrent ni dans les diagnostics, ni dans les traitements : ils sont chargés de vérifier si l'environnement de vie du client pourrait comporter des sources de mal-être.

Nous avons rencontré les clients d'une maison individuelle réalisée selon les principes de la géobiologie, dans un petit village alsacien au tournant des années 2000

37 Bien que le fait d'avoir testé de nombreuses solutions médicales en cas de problème de santé non résolu soit une donnée biographique récurrente chez les clients de la géobiologie.

38 Et ceci en parallèle avec une relation au médecin allopathe trop distante et segmentée.

ainsi qu'une élue en charge du projet de maison de l'enfance[39] réalisée selon les principes de la démarche environnementale. Dans les deux cas, si le souhait d'un projet à faible impact sur l'environnement était nettement présent – avec pour chacun une réflexion sur les matériaux, l'isolation et les modalités de chauffage –, c'est bien la santé qui était au cœur des préoccupations de la maîtrise d'ouvrage. Les clients de la maison étaient déjà dans une démarche globale de prévention quant à leur santé. Âgés d'une soixantaine d'années, ils pratiquent activement la randonnée, s'alimentent avec de la nourriture quasi-exclusivement issue de l'agriculture biologique et sont presque végétariens. Ils ne se vaccinent pas contre la grippe, et se soignent essentiellement par homéopathie. Ils connaissaient la géobiologie depuis longtemps. Lorsqu'ils ont décidé de construire une maison à proximité des Vosges pour leur retraite, il leur a semblé évident que celle-ci devrait respecter les principes de la géobiologie, afin que leur environnement de vie soit le plus sain possible[40]. Quant au conseil municipal de la commune du Pellerin, celui-ci avait décidé de marquer son mandat du sceau de l'écologie. Ce projet étant prévu depuis longtemps, et dans la mesure où il abriterait des enfants, ils ont décidé de mettre non seulement en place une architecture environnementale (économe en énergie) mais avant tout saine (sans matériaux contenant des polluants). C'est ce critère qui a motivé le choix de l'architecte retenue. La santé est bien la première motivation des clients de la géobiologie, mais elle est suivie de près par la motivation d'une architecture écologique, à l'impact le plus réduit sur l'environnement (économie d'énergie, utilisation de ressources locales, etc.). Les géobiologues l'ont bien compris, et nous l'avons vu, beaucoup sont également formés à cette expertise et, comme Benoît, donnent des conseils en ce sens.

Le critère sanitaire est également déterminant dans le choix de faire appel au fengshui. C'est ce que nous explique Firmin, architecte et expert en fengshui.

> « Les gens, pour beaucoup, ne sont pas bien dans leur vie, donc le fengshui peut paraître une clé de réponse à ce sentiment de mal vivre. […] En général, la question numéro un, c'est l'argent. On manque d'argent, on n'a pas assez de ressources donc, on aimerait que le fengshui nous aide de façon absolument magique à avoir plus d'argent. Ou deuxième chose, une meilleure santé. On a des problèmes de santé, donc on voudrait que ça s'améliore. »

C'est ainsi que les praticiens du fengshui sont plutôt sollicités, en plus des questions de santé, pour des problèmes financiers et relationnels divers. Il s'agit

39 Il s'agit d'un établissement regroupant quatre associations de garde d'enfants : on y trouve notamment un groupement d'assistantes maternelles ainsi qu'un accueil périscolaire pour les enfants de l'école maternelle située en face.

40 Notons qu'ils avaient échangé quelques années avant avec l'architecte-géobiologue lors d'un salon.

notamment de problèmes de relations entre les membres d'une famille (entre parents et enfants), de personnes qui souhaiteraient rencontrer quelqu'un, ou encore de personnes dont la vie professionnelle ne se passe pas tel qu'ils le souhaiteraient. Ainsi, le fengshui touche des problématiques de vie beaucoup plus larges que la géobiologie. Mais si les praticiens en fengshui indiquent que leur action peut avoir une influence sur tous ces domaines, ils regrettent que les clients soient convaincus qu'ils puissent régler tous leurs problèmes grâce à une expertise, ce que dénonce justement Firmin : le fengshui ne peut pas tout, il peut aider à se sentir mieux chez soi, ce qui rend ainsi les habitants plus aptes à affronter d'éventuelles difficultés.

La quatrième grande source de motivation, qui peut concerner aussi bien les clients de la géobiologie que ceux du fengshui, est celle de ce que nous pourrions appeler une « réflexion psychanalytique », qui prend parfois les allures d'une « quête spirituelle » Nous l'avons vu en effet, certains experts en fengshui voudraient développer ou développent une approche psychanalytique, comme Françoise. C'est également le cas de Maurice. Cet architecte-expert qui nous explique un des aspects de sa pratique.

> « Moi j'essaye en consultation de créer un choc comme ça, c'est-à-dire un petit peu une crise, pas pour […] faire se mettre à pleurer [la personne], je ne fais pas la psychologie, je suis un architecte avant tout, je ne suis pas psychologue. Je délimite bien les choses. J'utilise la pédagogie quand même, parce qu'il faut créer des astuces pédagogiques, mais je reste un architecte-conseil en fengshui. Mais j'utilise des façons de susciter une prise de conscience de la personne. Donc ça, c'est un aspect plus de travail sur soi, vous voyez un peu comme ça. Donc ça, ça fait partie de mon travail. Mais c'est toujours par rapport à des choses concrètes, je ne vais pas commencer à faire de la psychanalyse ou des trucs comme ça, pas du tout. Je vais rester sur des choses concrètes, mais je vais, je ne sais pas par exemple, le truc par rapport aux objets du passé, je peux vous garantir que c'est toujours la même chose, il y a toujours des choses qui se répètent. »

L'extrait d'entretien (dans sa version longue en annexe IV.1.) révèle toute l'ambiguïté de cette approche entre psychologie – la cliente ne veut pas se débarrasser d'une armoire qui a une valeur sentimentale – et énergétique, puisque c'est visiblement l'analyse de ce paramètre qui a conduit l'architecte-expert à la conclusion que la conservation de cet objet pourrait nuire au dynamisme de la cliente. Ce type d'approche entre particulièrement en résonance avec celle de clients qui ont par ailleurs d'autres pratiques liées à l'immense champ du « développement personnel », là encore que l'on peut situer à la confluence de l'énergétique et du psychologique, voire du spirituel. Les diverses pratiques des clients, qui associent volontiers la géobiologie et/ou le fengshui à d'autres pratiques « alternatives » (notamment corporelles et spirituelles), et celles de

certains praticiens, qui revendiquent pour eux-mêmes leur conception de l'habitat comme faisant partie d'une démarche individuelle globale spirituelle ou de quête de sens (Champion, 1993), font écho à la définition du mouvement *New-Age*.

> Le « New Age » tend désormais, en effet, à se confondre de plus en plus avec toute une subculture de la recherche du « mieux-être » par des pratiques parallèles – qu'il s'agisse de médecine, de religion, de psychologie – subculture se réclamant de valeurs d' « authenticité » et d'intériorité, de globalité, d'inventivité et d'intuition, de positivité, etc. (Champion et *al.*, 1993, p. 83).

Ainsi, les motivations des clients pour faire appel à la géobiologie et/ou au fengshui sont diverses, et ne séparent pas toujours très clairement ces conceptions de la démarche environnementale. De plus, les pratiques diverses des clients comme celles des praticiens participent à la difficulté de définition ces conceptions de l'habitat.

C. Inscrire son projet d'habitat dans une démarche environnementale

Quatre principales motivations mènent à la sollicitation d'architectes ayant une démarche environnementale. De la même manière que pour le paragraphe précédent, celles-ci ne concernent pas uniquement la démarche environnementale, mais parfois aussi la géobiologie et le fengshui (ainsi que vont le révéler les études de cas) et plusieurs motivations peuvent mener conjointement à un tel projet. La première motivation est celle de faire entrer la construction projetée en résonance avec des convictions et/ou un mode de vie qui nous sont chers. Cela a notamment été le cas pour les habitants de la maison d'Oberhaslach, nous l'avons vu, mais cela a sans doute également été le cas pour la maison réalisée selon les principes du fengshui il y a quelques années à Pontivy, ainsi que pour la maison écologique à structure bois, construite il y a quelques années à Villey-le-Sec[41]. La commanditaire de cette maison nous a confié que le choix du terrain, du type de projet et de l'architecte s'était fait en fonction de son désir, et de celui de son compagnon, d'une architecture écologique, avec une structure bois. De même, leur maison se situe à l'extérieur d'un noyau villageois, sur un terrain délimité par une forêt et dégageant au Sud une vue sur la Meurthe.

Au-delà de la notion d'engagement, et de la mise en cohérence de convictions personnelles avec l'orientation d'un projet de construction, certains commanditaires sont motivés par l'image qu'ils souhaitent se donner au travers d'une architecture innovante. C'est ce qui a notamment été le cas pour les projets de logements collectifs et de

41 Voir le détail des projets cités en annexe I.3.

collège, construits selon une démarche environnementale. Le premier projet est un ensemble de 73 logements collectifs, construit à Nancy dans le cadre d'un nouveau quartier. Le projet émane d'un bailleur social, et a été livré en 2012. Le responsable du projet au sein de ce bailleur social nous expliquait que tous leurs projets ne prennent pas en compte aussi fortement la question environnementale. Cependant, au rythme d'un projet tous les six ans environ, la société souhaite porter un projet innovant sur la question environnementale, à la fois sans doute pour son image, mais également pour tester certains dispositifs (comme ici les voitures électriques en partage au sein du collectif). Quant au projet de collège de 400 élèves, construit dans les années 2010 à Saint-Dizier, le souhait initial du Conseil Général n'était pas spécifiquement de mettre en place une démarche environnementale – bien que le conseiller général alors en place ait été le rapporteur du Grenelle de l'Environnement I. C'est l'architecte, dont le projet a été choisi pour sa qualité, qui a convaincu rapidement la maîtrise d'ouvrage d'en faire une architecture exemplaire. Celle-ci a été notamment reconnue par le prix LQE : les commanditaires ont sans doute été portés par l'idée de véhiculer une image positive de l'architecture dont ils étaient en charge.

Une troisième motivation peut être celle de mettre en œuvre une démarche de projet fondée sur la concertation et la pédagogie. C'est ainsi que pour la maison de l'enfance du Pellerin, l'architecte retenue avait revendiqué une méthode de travail qui correspondait aux souhaits des élus. Le temps du projet, de la conception à la réalisation, a donc été marqué par une démarche fondée sur l'écoute, l'échange et l'information. Voici quelques-uns des dispositifs spécifiques de la démarche menée :

- une consultation fine par l'architecte des quatre structures de petite enfance prenant place au sein d'établissement, afin d'identifier leurs besoins ;
- des échanges très réguliers avec les différents acteurs du projet, afin de tenir le cap des enjeux écologiques, sanitaires et d'usages du projet ;
- la publication d'un journal du chantier, à destination des futurs usagers et des habitants, abordant chaque fois une question spécifique (la production du bois, les champs électromagnétiques, etc.) ;
- des visites du chantier à destination des habitants et futurs usagers, organisées par l'architecte et les élus, pour apporter une dimension pédagogique supplémentaire au projet et opérer une sensibilisation aux enjeux écologiques.

La quatrième motivation est centrale, puisque c'est elle qui permet par la suite de mettre en place l'une ou l'autre des conceptions de l'habitat. C'est en effet la qualité architecturale du projet présenté qui a prévalu dans les projets de logements collectifs fondés sur la géobiologie et le fengshui et pour les collèges fondés sur le fengshui et la

démarche environnementale. Il s'agit sans doute d'une stratégie plus ou moins consciente des architectes. En tout état de cause, les concours n'ont pas été remportés grâce à une correspondance idéologique entre la maîtrise d'ouvrage et l'architecte, mais bien par la qualité architecturale de leur proposition. Celle-ci, fondée sur les principes de la conception architecturale défendue, leur a permis d'affirmer une démarche et une conception de l'habitat spécifiques.

※※※※※

Notons enfin que pour l'ensemble des projets, c'est un architecte dont la spécificité est l'une des trois conceptions qui a été choisi : les commanditaires des projets analysés n'ont pas choisi d'associer un praticien de la conception souhaitée à un architecte « généraliste » (sauf pour la maison de l'enfance au Pellerin, mais l'architecte était néanmoins sensibilisée à la géobiologie). Si les choix de se tourner vers l'une ou l'autre des conceptions n'était pas toujours conscientisée dès le départ (comme pour le collège répondant à une démarche environnementale, ou celui répondant aux principes du fengshui), il semble que l'architecte spécialisé dans une conception jouisse encore d'une légitimité spécifique, qui le place devant le praticien non-architecte. Pour les projets de construction, les clients préfèrent ainsi faire face à un seul acteur spécialisé, dont l'expertise centrale reste la conception et la maîtrise d'œuvre. Les praticiens sont, eux, plus présents dans le domaine des expertises de constructions déjà réalisées.

10.2. Une légitimité institutionnelle : pour une reconnaissance des pratiques

A. Formations et diplômes

a. Formation et diplôme d'architecte, et démarche environnementale

Actuellement, les architectes sont les seuls à détenir un statut reconnu, grâce à l'articulation d'une formation et d'un diplôme nationaux et d'une inscription à un ordre professionnel. Cette formation est désormais forgée sur le modèle universitaire Licence-Master-Doctorat. Le Master correspond au diplôme d'État d'architecte (DEA), qui est associé à un diplôme supplémentaire, l'Habilitation à la Maîtrise d'Œuvre en Nom Propre (HMONP), qui confère à celui qui le détient, le même statut que l'ancien statut de DPLG. Ce diplôme peut être passé à condition de justifier d'une expérience minimum de six mois d'exercice en agence, du suivi d'une formation en école et de la soutenance d'un mémoire. Si l'articulation de cette formation et d'un diplôme confère un statut aux architectes, ceux-ci ont souvent déploré lors des entretiens l'inadéquation

entre leur formation initiale (Master comme HMONP) à la réalité de leur pratique. Les modalités de la formation sont aujourd'hui au cœur d'un débat, qui n'a jamais cessé d'agiter la profession (Chadoin, 2013).

Les architectes développant une démarche environnementale précisent toujours la nécessité d'une formation continue, si l'on souhaite concevoir une telle architecture. La formation initiale, dispensée au sein des ENSA (qui rappelons-le, dépendent du ministère de la Culture et non de celui de l'Enseignement supérieur et de la Recherche), propose depuis quelques années des unités d'enseignement qui sont consacrées à cette question et permet aux jeunes architectes, contrairement à leurs aînés, d'avoir les connaissances nécessaires dans ce domaine. Malgré tout, l'évolution rapide des technologies (et notamment des matériaux de construction) et des problématiques nécessitent une formation continue, afin que les architectes puissent mettre en œuvre une démarche environnementale, qui aille au-delà du cadre réglementaire.

b. Formation en géobiologie et fengshui

Il n'existe actuellement pas de formation unique en géobiologie ou en fengshui. Il existe de multiples organismes de formation (qui proposent souvent les deux conceptions), qui délivrent des diplômes qui se veulent certifier une pratique professionnelle par son détenteur (comme l' « École Française de Géobiologie » ou de l' « École Française de Feng Shui »[42]). Les formations se caractérisent souvent par :

- différents modules de formation de différents niveaux, tous nécessaires à l'obtention d'un diplôme ;
- une formation dispensée par différents enseignants, dont certains ne sont pas géobiologues ou experts en fengshui mais apportent leur expertise ;
- une formation qui peut prendre entre une à deux années, en mobilisant les participants sur un week-end par mois, ou plusieurs semaines intensives par an ;
- un diplôme qui nécessite la validation d'une épreuve pratique (expertise d'un lieu), et parfois d'un mémoire (par exemple pour la formation proposée par le géobiologue Quentin).

Mais il existe également des stages d'initiation beaucoup plus courts, ou des formations moins conséquentes : ceci a pour effet l'arrivée dans le monde de l'expertise de géobiologues ou experts se prétendant professionnels, alors qu'ils n'ont que peu

42 Il s'agit des deux écoles les plus visibles sur Internet sans doute du fait de leur appellation, mais également les plus connues, mais pas forcément les plus appréciées, des praticiens rencontrés. L' « École Française de Géobiologie » est par exemple tenue par le géobiologue Alain de Luzan.

d'expérience et de formation. Cette situation est déplorée par de nombreux praticiens qui, s'ils ne sont pas nécessairement pour une reconnaissance institutionnelle de leur pratique qui leur semblent difficile pour l'instant, souhaiteraient des formations et des diplômes plus unifiés. Mais cela leur apparaît délicat, tant les courants et personnalités sont diverses. Pour certains, cette régulation permettrait également de donner une meilleure visibilité à leur conception de l'habitat.

B. Les organisations professionnelles

a. Quelle représentation pour la géobiologie et le fengshui ?

Les géobiologues ou experts en fengshui n'ont aucune organisation commune qui leur permette de défendre une institutionnalisation, ou au moins des intérêts communs et une formation partagée. Néanmoins, il existe du côté des géobiologues certains réseaux comme les « Sourciers et Géobiologues d'Europe », qui rassemblent de nombreux géobiologues et qui leur permettent d'asseoir leur légitimité et de revendiquer une éthique commune. Du côté des experts en fengshui, le rassemblement se fait plutôt autour des écoles, qui présentent souvent sur leur site Internet les experts qui se sont formés avec eux (comme le font par exemple l' « École Française de Feng Shui » et le « *Feng Shui Research Center* »).

b. Les architectes, une profession organisée

Les architectes sont les seuls à disposer d'une organisation professionnelle, sous la forme d'un ordre, tel que celui des médecins par exemple. Le Conseil National de l'Ordre des Architectes (CNOA) a diverses missions qui peuvent être résumées ainsi :

- la régulation (par l'inscription à l'ordre pour pouvoir exercer en nom propre et garantir une éthique professionnelle[43], l'organisation de formations, etc.) ;
- la valorisation (par des missions de pédagogie, de communication au grand public, la mise en place d'information et d'annuaires des architectes, etc.) ;
- la défense des intérêts de la profession (par leur représentation auprès du gouvernement, dans le cadre de projets de loi par exemple).

L'articulation de cette structuration avec une formation sanctionnée par un

43 Des manquements à la réglementation en vigueur peuvent entraîner une radiation de l'ordre, mais plus largement le CNOA vise à se positionner sur différents enjeux de société, sur lesquels la profession a un impact (comme le développement durable). On pourra lire à ce propos la plaquette de présentation des missions du CNOA sur leur site Internet.

diplôme, permettant la régulation et la reconnaissance de cette profession, fait des architectes un groupe professionnel relativement établi (puisque nous savons que leurs pratiques peuvent être diverses et questionner l'attribution du titre même d'architecte), contrairement aux géobiologues et experts en fengshui, qui ne jouissent ni de l'un, ni de l'autre. Notons néanmoins que les prémices d'une structuration professionnelle sont palpables, avec des organismes de formation et des réseaux d'échange et de diffusion de l'information, qui rendent désormais ces pratiques si ce n'est (re)connues, du moins visibles par le grand public.

c. Une visibilité pour le grand public

Tous les architectes interrogés souffrent de la mauvaise image supposément véhiculée par leur profession, mais surtout d'une importante méconnaissance par le public de leurs missions et de leur expertise. Certains architectes ont alors mis en cause le manque d'intervention du CNOA pour valoriser les spécificités de cette profession auprès du grand public. Même si cette situation s'est améliorée selon certains depuis quelques années, cela reste une question centrale, notamment pour les jeunes architectes comme Rose. L'extrait d'entretien présenté révèle à quel point les architectes, ici Rose en particulier, souffrent du manque de reconnaissance de leur expertise par le grand public, mais également du manque d'action (par le CNOA, puisque c'est l'organisme compétent pour cela) pour valoriser les spécificités de leur formation, de leurs missions et pour conserver les limites de leur secteur d'activité.

> « C'est un peu chaud ce que je vais dire, je pense qu'il faudrait juste un peu plus protéger et mettre en avant le travail des archis. Je pense que c'est juste ça le problème ici, en France en tout cas. Je veux dire, on se fait bouffer de tous les côtés. [E]n plus, moi je suis diplômée, je suis architecte HMO[NP] […]. L'autre fois, je refaisais une boutique en centre-ville et on me dit : "ah, vous êtes décorateur !". Je vous signale juste que j'ai déposé un permis de construire pour cette boutique, en plus en secteur sauvegardé donc j'ai dû passer par l'ABF[44], par la commission accessibilité pour personnes handicapées et par la commission de sécurité, je ne pense pas qu'un décorateur aurait signé ça ! Donc sur le principe, non ! Non, je ne suis pas décorateur, je suis architecte, quoi [irritée]. [I]l y a toujours la pauvre remarque "d'intérieur ou d'extérieur ?". «"Ben, je fais juste la clôture […] !", non mais sérieux, quoi ! Je pense qu'il y a un travail sur la protection du boulot qu'on est censé faire, de notre formation. »

Cette question de la visibilité est posée également par les labels et certifications.

44 Architecte des Bâtiments de France, chargé de l'instruction des dossiers de construction en zones faisant l'objet d'une protection patrimoniale.

Les architectes ayant une démarche environnementale sont tous farouchement opposés à « la course aux labels ». Ils n'acceptent en général une telle procédure que si elle peut apporter quelque chose (un avantage financier, ou une image valorisante) au commanditaire. En revanche, les prix peuvent constituer pour eux ainsi que pour les commanditaires, un moyen d'être rendus visibles (par des publications notamment) et de valoriser leur travail.

Quant aux géobiologues, ils ont véritablement à cœur de développer leur image, ou en tout cas la connaissance de leur pratique par le grand public, mais aussi par les architectes. L'architecte-géobiologue Charles a ainsi précisé en entretien que des collègues intervenaient fréquemment dans les écoles maternelles en Alsace pour sensibiliser les enfants à la sourcellerie. Quant aux ENSA, de nombreux géobiologues ou experts ont précisé que leur proposition de sensibilisation avait été refusée, dans diverses écoles. Mais actuellement, sans préjuger des situations dans les autres ENSA, celles de Strasbourg et Nancy comprennent une sensibilisation à la géobiologie, dans le cadre d'enseignements sur la question environnementale[45].

C. Une institutionnalisation diffuse

Outre ces voies classiques de la professionnalisation de la géobiologie et du fengshui, qui passent par leur régulation, au travers de la formation et de l'organisation professionnelle, il s'agit également de questionner leur reconnaissance. On peut noter les prémices d'une reconnaissance sociale, puisqu'elles correspondent indéniablement à des besoins exprimés par une certaine partie de la population (*cf.* 10.1.). On peut également noter les balbutiements de leur reconnaissance officielle à deux niveaux : à un niveau scientifique, et notamment médical, et à un niveau institutionnel, comme nous le verrons par exemple à travers notre observation participante au sein d'une AEU.

Le premier volet de cette reconnaissance officielle émane de la communauté scientifique. Plusieurs géobiologues ont notamment précisé que certains clients leur étaient adressés par des médecins, qui soupçonnaient que l'environnement de vie (et plus précisément les champs électromagnétiques) pouvait être en cause dans la pathologie de leurs patients. Notons également que les champs électromagnétiques[46] sont classés au rang 2B par l'OMS, à savoir « cancérigènes possibles » pour l'homme[47]. Dans

45 Des enseignants ont invité à plusieurs reprises des géobiologues pour un cours d'initiation.

46 Ce terme renvoie en fait à une réalité très diverse et complexe, puisque les types et sources de ces champs sont divers, voir par exemple Ndagijimana et *al.*, 2013.

47 Cette information, ainsi que celles qui suivent, sont issues du site Internet dirigé par le Centre de lutte contre le cancer Léon Bernard, à l'adresse : www.cancer-environnement.fr.

son rapport de 2010, l'AFFSET[48] (aujourd'hui ANSES) n'établit par clairement le lien entre exposition aux champs électromagnétiques basse fréquence et la leucémie apparaissant chez l'enfant malgré une corrélation « statistiquement significative ». En revanche, la relation à l'apparition des cancers est clairement établie, et celles à l'apparition de la maladie d'Alzheimer et de la maladie de Charcot (deux maladies neurodégénératives) sont « suspectées ». De nombreuses études épidémiologiques à long terme restent encore à mener, mais il semble que le combat porté par les géobiologues, ainsi que certains architectes en démarche environnementale pour la prise de mesures visant à minimiser l'impact de ces champs dans la sphère domestique, soit de plus en plus justifiée. Pourtant, la France reste un des pays les moins légalement contraignants quant à l'exposition du public face aux champs électromagnétiques, que ce soit par rapport aux antennes-relais ou encore aux lignes électriques (De Luzan, 2006). D'autres thèmes de la recherche scientifique participent à une certaine aura de ces conceptions avec la reconnaissance de propriété de résistivité spécifique de la peau (Smith et *al.*, 2002), au niveau des points d'acupuncture, la magnétite présente chez de nombreux animaux (notamment les pigeons, mais selon Yves Rocard également chez l'homme) qui leur permet de s'orienter par rapport au champ géomagnétique[49], ou encore la plus controversée théorie de la « mémoire de l'eau »[50].

Quant au fengshui, sa reconnaissance n'est pas institutionnelle, mais davantage publique ou médiatique. En effet, de nombreux ouvrages consacrés à la géobiologie, ainsi que certains des praticiens rencontrés, précisent que de nombreuses grandes entreprises de toutes origines font appel à l'expertise fengshui pour leur assurer un développement prospère. L'ensemble de leurs projets de construction (qu'il s'agisse de bureaux ou de lieux de production et de stockage), font toujours appel à l'expertise d'un maître ou expert. Ceci est particulièrement le cas à Hong-Kong (Too, 2011 ; Gaucherand et *al.*, 1998), mais également dans presque tous les pays occidentaux. Une praticienne nous précisait également qu'aux États-Unis, il est possible de conditionner l'achat d'un logement à une expertise fengshui, dans la mesure où une mention de l'offre d'achat le prévoit. Nous en sommes évidemment loin en France, mais d'autres pays, qui ont une coexistence avec le fengshui plus longue, l'ont davantage intégré à leurs pratiques courantes. En Angleterre, certaines agences d'urbanisme réalisent des expertises fengshui à destination de villes (Fries, 2010).

---

48 AFFSET, Agence française de sécurité sanitaire de l'environnement et du travail, a fusionné en 2005 avec une autre agence liée à l'observation de la sécurité sanitaire pour former l'actuelle ANSENS, Agence nationale de sécurité sanitaire de l'alimentation, de l'environnement et du travail.

49 Pour ces deux premiers points, voir (Smith et *al.*, 2002).

50 Pour cette controverse, voir l'ouvrage (Benveniste, 2005).

La situation est loin d'être similaire en France. Pourtant, il semble qu'un changement puisse être perceptible. En effet, au cours de notre recherche, nous avons été contactée par un architecte-urbaniste diplômé de l'ENSA de Nancy nous demandant de venir présenter les conceptions de la géobiologie et du fengshui, dans le cadre d'une démarche d'AEU ; ce que nous avons accepté, afin de pouvoir par la suite mener de l'observation durant les réunions. Quel est le contexte de cette AEU ? Une petite commune de Meurthe-et-Moselle de moins de mille habitants va réviser son PLU, elle réfléchit notamment à changer le statut d'un secteur pour qu'il devienne constructible et accueillir d'ici une dizaine d'années un nouveau lotissement. Mais le maire de la commune est conscient des enjeux environnementaux et ne souhaite pas reproduire le même type de lotissement que celui construit dans les années 1980. Ce nouveau lotissement doit être plus dense, plus mixte (du point de vue des formes urbaines et des fonctions) et plus écologique (gestion de l'eau, relation au paysage, etc.). Il décide donc d'enclencher une AEU, commanditée à une agence d'urbanisme chargée de réaliser sur un an une dizaine de réunions de réflexion et d'information avec les habitants (un noyau quasi-constant d'une vingtaine de personnes était toujours présent). Les conclusions donneront lieu à des recommandations qui serviront de base à l'établissement du PLU. Du reste, le maire souhaite établir ce PLU avant que le regroupement de communes dont il fait partie ne mette en place un PLU intercommunal, qui ne serait pas selon lui suffisamment orienté vers une démarche environnementale.

L'architecte-urbaniste chargé de ce dossier, une de nos connaissances, nous a contactée, ainsi qu'il a mobilisé d'autres spécialistes pour venir faire une courte présentation de différentes thématiques (isolation thermique, gestion des déchets, etc.). Celles-ci ont été déterminées soit à son initiative, soit à celle des habitants. Or, il se trouve qu'une des habitantes avait évoqué que, lorsqu'elle était plus jeune (dans les années 1950), un sourcier intervenait toujours lors de la construction d'une maison afin de délimiter l'endroit où creuser le puits et vérifier l'éventuelle présence d'eau sous la maison. Le groupe de réflexion a alors décidé de faire intervenir un « spécialiste » de cette question. À la suite de notre présentation, les habitants, en accord avec le maire, ont décidé d'inviter un géobiologue, que nous avons alors recommandé. Après une présentation de sa démarche, celui-ci a organisé une visite sur le site du futur lotissement. Ces remarques ont porté sur trois grands domaines :

- l'observation du paysage (les orientations favorables pour les vues et l'ensoleillement, l'évaluation de la qualité des plantations, etc.) ;
- la nécessité de questionner la qualité du sous-sol, notamment quant à des possibles répercussions sur la santé des futurs habitants (par rapport à de l'eau

souterraine mais également la nécessité d'une analyse pour une éventuelle présence de radon) ;

- une lecture historique et symbolique du développement du village (par rapport aux toponymies, aux symboles architecturaux de l'église, etc.).

Les habitants et le maire ont semblé très intéressés et souhaitaient reprendre contact avec le géobiologue en phase de conception du lotissement. Cette démarche extrêmement large a également fait intervenir, entre autres acteurs, un ingénieur qui a effectué avec le même groupe d'habitants une promenade au sein du village avec une caméra thermique, afin de les sensibiliser à la question de l'isolation et des formes urbaines compactes. Deux conclusions peuvent être tirées de cette expérience. La première est que la géobiologie et le fengshui semblent avoir tendance à être des pratiques rapprochées de la démarche environnementale. Pour les professionnels interrogés, comme pour le public néophyte constitué ici des habitants, ce rapprochement semblait évident. La seconde est que la géobiologie a pu prendre place au sein d'une démarche officielle d'une commune souhaitant renouveler son PLU. Là encore, ce constat ne peut être étayé par des chiffres qui permettraient de prendre connaissance de l'ampleur de ce phénomène. Néanmoins, nous l'avons constaté : la géobiologie a déjà été présente dans le cadre d'une AEU en France, ce qui est peut-être le signe du début d'une institutionnalisation.

10.3. Une légitimité culturelle et historique : construire un discours

A. Le rapport à la tradition : « les anciens savaient »

a. Une tradition commune ?

Les notions de « tradition » ou de « savoirs ancestraux » ne sont pas propres à la géobiologie et au fengshui : elles ont notamment été abordées naturellement par les architectes Roland et Pierre-Jean. Roland, qui a évoqué de lui-même la question de la géobiologie au cours de l'entretien, a précisé que selon lui, les savoirs traditionnels liés à la construction n'étaient pas suffisamment valorisés et qu'il serait bon pour les architectes ayant une démarche environnementale d'en tenir davantage compte. Le fengshui fait pour lui partie de ce même type de savoirs. Quant à Pierre-Jean, il nous a indiqué à quel point il était important d'écouter les recommandations des habitants locaux, qui peuvent donner de précieuses indications relatives au climat et à la qualité

des sols. Ainsi, il affirme avoir pu éviter d'importants désagréments en écoutant les recommandations d'un agriculteur qui lui expliquait qu'une importante nappe phréatique se trouvait à l'endroit où il souhaitait initialement implanter son projet ; ce qui s'est avéré exact après vérification par un bureau d'études spécialisé. Mais il avait tenu compte de ces recommandations, par précaution et respect de la parole d'un homme qui connaissait le terrain.

Pour les géobiologues comme pour les experts en fengshui, il est clair que ces deux conceptions de l'habitat relèvent d'une même démarche, et qu'elles peuvent être facilement partagée par des personnes de différents horizons culturels. Pourtant, il est intéressant de souligner trois positions différentes chez les experts en fengshui. La première est celle d'experts tels que Nathan ou Joséphine, dont la légitimité de la pratique est liée à une véritable sinophilie, ou à tout le moins une connaissance aiguisée de la culture traditionnelle chinoise. Cette posture serait une condition *sine qua non* à l'apprentissage et à la pratique du fengshui. Pour Joséphine, cela a pris la forme de l'apprentissage du chinois.

> « Je suis admirative de ce peuple, mais il n'y a pas besoin d'aller chercher de la décoration chinoise pour faire du fengshui. Voilà.
> *L'apprentissage de la langue, c'est…*
> Parce que […] c'est vous qui allez vers eux. Maître Chan, c'est vous qui allez à lui, ce n'est pas lui qui va à vous. Il vient là pour délivrer un enseignement : vous avez compris très vite, ou vous n'avez pas compris, ce n'est pas son problème. Les outils ne sont pas traduits, alors en Occident ont fait des *luopan*, mais ils sont bien moins, ils sont bien moins remplis d'informations. Et effectivement pour le reste, c'est à vous de faire la démarche d'apprendre, et d'apprendre sa langue, et de comprendre ce qu'il vous dit. Voilà, c'est vous qui cherchez à apprendre, donc soit vous êtes prêts à écouter et prendre tout ce qu'il y a à prendre au moment où on vous le donne, ou c'est raté [rire] ! »

Quant à Nathan, « on ne peut pas aller vers cette discipline si on n'a pas une sinophilie à la base, ça n'a pas de sens. C'est comme pour l'acupuncture, c'est comme pour les arts martiaux, ça n'a pas de sens ». Pour certains experts, l'apprentissage de cette conception de l'habitat passe nécessairement par l'apprentissage de la culture dont elle est originaire ; bien que ses principes et son efficacité soient valables partout. Une deuxième position est celle de praticiens pour qui cette différence culturelle ne justifie pas un apprentissage de la langue ou un investissement culturel particulier : ils apprennent et pratiquent cette conception comme une autre, d'autant qu'elle est, là encore, praticable et efficace partout. Ces praticiens mettent souvent en avant les fondements communs de pratiques telles que la géobiologie et le fengshui, qui seraient

issues en quelque sorte d'une « tradition commune ». Une troisième position est défendue par deux architectes-experts en fengshui, Dorothée et Maurice. Si le fengshui est valable partout, il nécessite d'être « adapté » à la culture occidentale ainsi qu'à l'époque contemporaine. Selon eux, les intuitions de cette pratique sont pertinentes mais nécessitent une adaptation pour être efficaces.

> « Donc j'ai appelé ça "fengshui occidental" parce que j'avais voulu, en faisant ça aussi, l'adapter à notre époque, ne plus avoir les recettes qui étaient peut-être valables il y a 2 000, ou 1 000, ou 500 ans, je voulais les adapter ou adapter le fengshui à notre époque. Moi je pense qu'à notre époque, l'homme est capable de se questionner, et peut-être il y a 2 000 ans, il n'était pas capable parce que les temps ont évolué. Donc moi j'avais envie d'inciter l'être humain à se questionner à travers sa maison. Donc ça devenait plus actuel et occidental aussi par rapport à un fengshui plus oriental. »

b. La tradition chez les experts en fengshui

Le rapport à la tradition n'est donc pas univoque chez les praticiens en fengshui. Certains revendiquent une approche traditionnelle, d'autres une approche adaptée. Certains disent qu'il serait extrêmement difficile de trouver de « véritables » maîtres en Chine : ceux-ci auraient tous été exécutés ou auraient pris la fuite au moment de la Révolution Culturelle ; ce qui est d'ailleurs avéré (*cf.* chapitre 7). En tout état de cause, faire venir un maître de Chine ne serait pas la condition unique d'avoir un maître pratiquant le fengshui traditionnel en face de soi, ainsi que le raconte Doris.

> « J'ai un exemple effrayant. Un hôtel, un grand hôtel de luxe où on nous a demandé – j'ai fait une étude fengshui – on nous a demandé ; et une fois – avec un architecte – une fois qu'on avait fini toute l'étude, les propriétaires ont dit "on va faire venir un grand maître de Chine". Donc le grand maître de Chine est arrivé avec force, en se faisant bien sûr payer une fortune, on était des rigolos à côté. Il est arrivé avec un disciple avec son petit chignon là-haut, en biais, il faisait du *taiji* toutes les cinq minutes. Le type est rentré, au départ – les locaux existaient, il fallait tout transformer – il va dans le bureau, il dit "là, il faut un aquarium". Je me suis dit "chapeau !" : juste comme ça, il sait ça "bravo !". Et puis après, il a sorti des trucs, mais c'était n'importe quoi, c'était n'importe quoi [irritée]. C'était du genre "alors là il faut mettre un dragon, alors là vous allez mettre…" – mais c'était n'importe quoi. Un moment donné, on lui a montré des plans qui étaient avec des aberrations dessus, il regardait ça et disait "*good, good, good !*" : n'importe quoi. Donc on est arrivé à ces excès-là, sous prétexte que c'était un grand maître, il n'a même pas regardé le local. Lui, il s'en foutait royalement, lui était venu faire un voyage, il s'était fait payer. »

De plus, tous les experts évoquent la difficulté de se former, dans la mesure où les traités ont tous été rédigés dans un style très imagé, qui plus est avec des erreurs, afin que seuls les plus initiés puissent en décoder la véritable portée. Ainsi que nous l'avons vu précédemment, la transmission est plus que jamais un enjeu pour le fengshui, particulièrement lorsque ses praticiens souhaitent en assurer la transmission dans le respect d'une approche traditionnelle. La tradition, en tant qu'ensemble de savoirs constitué, ne constitue pas en elle-même une source de légitimité spécifique de la pratique. Il ne s'agit pas d'un référentiel unique qui permet aux praticiens entre eux de se reconnaître comme tel. C'est davantage l'inscription de cette pratique dans le temps long, au sein d'une culture considérée comme pragmatique, qui légitime véritablement pour les praticiens cette conception traditionnelle de l'habitat. Il est pour chacun d'entre eux inconcevable que cette conception de l'habitat si ancienne ait pu nous parvenir, si elle n'avait pas été efficace. Le peuple chinois n'aurait pas transmis cette pratique sur deux millénaires, il n'aurait pas cherché à la perfectionner, s'il n'y avait pas trouvé un quelconque intérêt ou une certaine efficacité. C'est cet argument qui structure véritablement le discours des experts qui légitime à leurs yeux cette conception de l'habitat (voir le rapport en tradition et science dans l'extrait d'entretien, annexe IV.2.).

c. La tradition chez les géobiologues

Quant aux géobiologues, tous s'accordent à dire que « les anciens savaient », c'est-à-dire qu'ils détenaient des connaissances pour tirer le meilleur parti de l'environnement, connaissances perdues sans doute depuis le XIX^{e} siècle. La géobiologie serait cette conception de l'habitat qui aurait fait renaître et prolongé les savoirs issus de pratiques et savoirs traditionnels. Mais qui sont réellement ces « anciens » ? L'histoire dans laquelle s'inscrivent les géobiologues comprend les mêmes repères pour tous. Nous les résumons en quelques points :

- une culture mégalithique qui aurait implanté les menhirs et autres ensembles de pierres levées selon des paramètres géomagnétiques et sous-terrains ;
- une culture transmise ensuite par les druides, qui n'ont laissé aucune trace écrite, leur tradition étant uniquement orale ;
- des figures grecques et romaines emblématiques telles qu'Empédocle, Hermès Trismégiste, Platon et Vitruve ;
- une architecture romane et des cathédrales qui respectent des principes d'implantation proches de ceux utilisés pour les menhirs, ainsi que des tracés régulateurs fondés sur des principes symboliques structurants ;

- une tradition sourcière latente, qui s'affirme dans les écrits à partir du XV[e] siècle et qui est encore pratiquée aujourd'hui.

S'ils semblent tous partager cette tradition commune, certains s'attachent davantage à traiter les paramètres issus de notre civilisation contemporaine (champs électromagnétiques, toxicologie des matériaux, etc.) que ceux issus d'une approche traditionnelle plus globale et sensible (comme le taux vibratoire d'un lieu ou les cours d'eau souterrains, etc.). Même pour les praticiens qui restent très proches de cette filiation traditionnelle, les types de savoirs qu'ils mobilisent reposent bien sur les avancées que cette conception de l'habitat a acquis au XX[e] siècle (sur les champs électromagnétiques notamment, mais également parce que leur capacité sourcière n'est plus considérée comme un don).

B. Les sciences et techniques comme éléments de positionnement

La géobiologie et le fengshui ne constituent pas des disciplines, ni des sciences reconnues : nous pourrions peut-être les qualifier de parascience qui « est un terme commode pour désigner un ensemble composite de pratiques et de doctrines rejetées par les confessions dominantes et la science officielle » et qui « évoque une zone imprécise entre savoir et croyance » (Chevalier, 1986, p. 205). Mais ne nous méprenons pas : tous les praticiens ne souhaitent pas faire reconnaître leur pratique en tant que science.

> « La géobiologie, ce n'est pas une science, ce n'est pas du tout une science. La science, en gros, on la définit sur deux choses : une théorie que l'on valide par de l'expérience et que cette expérience est répétitive dans les mêmes conditions. Évidemment la géobiologie, les mêmes conditions, ce n'est jamais le cas. Parce que, aujourd'hui, la lune elle en est à tel point de son cycle, il est telle heure à telle saison, enfin c'est impossible de reproduire exactement les mêmes circonstances. En gros, la science, elle travaille sur les choses qui sont grossières. La géobiologie, elle travaille sur du fin, du fin et du mouvant, on ne peut pas s'entendre. » (Charles, architecte-géobiologue spécialisé en architecture viticole)

Pourtant, tous se positionnent à un moment ou à un autre par rapport au discours scientifique. Ainsi que nous l'avons vu au chapitre 2, bien que les croyances sur lesquelles reposent les discours des praticiens cherchent à se positionner en dehors du paradigme scientifique, celui-ci reste malgré tout un moyen commun de se positionner dans la multiplicité des objets de croyances existants (Chevalier, 1986). Les praticiens ressentent ainsi le besoin de se positionner par rapport au discours scientifique, nous allons le voir, soit pour légitimer leur pratique, soit pour montrer les limites de cette

science qui ne pourra sans doute jamais véritablement « prouver » les principes de la géobiologie et du fengshui.

a. Entre avancées légitimantes…

Les praticiens mettent souvent en avant des découvertes scientifiques, dont les résultats seraient des preuves sinon de l'efficacité, du moins de la légitimité de leur pratique. Ainsi, les récentes découvertes concernant les modalités de « communication » entre les arbres (soit par olfaction, soit par une circulation d'informations électrochimiques au niveau des racines), ou l'efficacité de leurs dispositifs sur les animaux (qui ne peuvent être sujets à de l'effet placebo) sont souvent cités. Mais c'est surtout le champ de la physique quantique[51], avec ses avancées considérées comme prometteuses, qui focalise l'attention des praticiens.

b. Et limites infranchissables

Mais les découvertes de ce champ de recherche ne constituent pas pour tous les praticiens une future source de légitimation de leur pratique. Un architecte-géobiologue évoquait à ce propos la démission d'un de ses amis, qui travaillait à l'accélérateur de particules du CERN[52]. Selon ce praticien, le chercheur qui exerçait là depuis des années aurait été décontenancé par les conclusions qui s'imposaient aux recherches, à savoir que les paramètres d'observation de l'expérience en conditionnent les résultats. Ce praticien semblait donc présenter la science comme étant dans une impasse, sans être jamais capable d'expliquer certains phénomènes. C'est ainsi que pour de nombreux praticiens, la communauté scientifique ne détient pas la clé de la légitimité de leur conception de l'habitat : ceux-ci acceptent sans problème l'impossibilité – considérée comme plus ou moins momentanée – d'expliquer ses principes.

Du côté des architectes de la démarche environnementale, beaucoup mettent en avant leur souhait d'utiliser le moins de technologies possible, et de concevoir davantage des architectures passives. Les technologies ne sont donc pas valorisées. Pour eux, les dispositifs technologiques nécessitent souvent de l'électricité pour fonctionner, un entretien plus complexe et plus coûteux que pour des techniques passives. La question

---

51 Rappelons simplement qu'il s'agit de la branche de la physique initiée au XX^{e} siècle, notamment avec la théorie de la relativité générale d'Albert Einstein, qui rompt avec les modèles classiques du XIX^{e} siècle. L'enjeu de cette discipline aujourd'hui est d'unifier dans une même théorie l'explication de macrophénomènes, tels que la gravitation, et de microphénomènes, tels que la structure de la matière.

52 Centre Européen de Recherche Nucléaire, fondé en 1954 et basé dans la banlieue de Genève.

qui rassemble toute la profession est celle de la ventilation. La RT 2012 oblige à concevoir une architecture souvent qualifiée de « thermos », isolée au maximum par l'extérieur et sans aucune communication directe d'air entre l'intérieur et l'extérieur, celui-ci passant par un système de ventilation mécanique double-flux (une tuyauterie pour l'entrée d'air, disposée à côté de celle de la sortie d'air, permet à l'air entrant de se réchauffer). Les habitants sont sommés de ne plus ouvrir leurs fenêtres, afin de ne pas porter atteinte à la régulation automatique du système. Or, tous dénoncent la catastrophe sanitaire à venir, d'un air intérieur provenant d'une unique source, un tuyau inaccessible, impossible à nettoyer, et à une température favorisant le développement de bactéries (Guilleux, 2011).

Par ailleurs, de nombreux praticiens mettent en avant un contexte culturel peu favorable au développement de leurs conceptions, pour plusieurs raisons. Premièrement, de nombreux praticiens dénoncent un contexte culturel français trop « cartésien », qui ne permet pas de développer les notions de ressenti et d'harmonie sur lesquelles reposent leurs pratiques. Notons néanmoins que Nathan est le seul praticien à avoir nuancé ce propos[53], en dénonçant les fameux faux-procès faits à René Descartes, que nous évoquions au chapitre 5. Il précise que René Descartes était un grand ésotériste[54] : l'image que l'on en a aujourd'hui aurait été construite *a posteriori*. Le principe de dualité aurait été survalorisé par rapport au reste de son discours dans la mesure où cette vision du monde a rencontré des représentations portées par l'Église. Deuxièmement, les géobiologues prétendent également que l'urbanisation massive du pays depuis deux siècles a participé à la perte des savoirs traditionnels plutôt issus ou portés par le monde rural. Troisièmement, les géobiologues disent constater une perte de l'engagement religieux – à la fois comme repère représentationnel et comme pratique rythmant la vie des individus et de la collectivité –, et parallèlement le développement de la vision scientifique, qui ne parvient pas toujours à répondre aux questions des humains : « on arrive, concernant la religion, à […] une sécularisation de la pensée, c'est-à-dire que la religion officielle est ignorée, on vit sans elle, comme si elle n'avait rien à nous dire. C'est la fin de la religion comme valeur » (Ferreux, 2001, p. 19).

> [Apparaissent ainsi de] nouveaux mouvements religieux, espèces de « fourre-tout ». On y trouve les « grandes religions orientales », les sectes, la « nébuleuse mystique-ésotérique », les pratiquants de l'astrologie, du tarot, du « *yi-king* » et par extension le *New-Age*. On arrive à ce double paradoxe : cherchant du religieux à tout prix, on inclut dans les nouveaux mouvements religieux des

53 Cette interprétation qu'il propose est sans doute le fruit de sa formation initiale puisqu'il avait débuté une thèse de doctorat en littérature classique, avant de se consacrer au fengshui.

54 C'est-à-dire qu'il aurait été versé dans la connaissance et l'analyse de textes ésotériques, ainsi que nous l'avons défini au chapitre 4.

> pratiques (divinatoire, paranormal…), qui étaient diabolisées et rejetées par l'Église. Tout en sachant que sociologiquement l'astrologie, le tarot, la voyance… sont des pratiques individuelles et privées, que l'on appelle « magiques » et que l'on distingue des pratiques religieuses communautaires (Ferreux, 2001, p. 20).

Ainsi, on assiste aujourd'hui à de nouvelles relations établies entre le religieux et le scientifique, selon différentes logiques. « La première correspond à la réinterprétation religieuse de découvertes à caractère scientifique » (Champion, 1993, p. 208). La science redécouvre des principes connus des anciens. « La seconde logique met en jeu une démarche de mise en correspondances, de construction de passerelles, entre des conceptions à caractère religieux et d'autres s'originant dans la science » (*ibid.*, p. 208), comme les champs de conscience, la conscience-énergie, etc. Dans le premier cas, il y a réinterprétation religieuse du scientifique, dans le second cas, une réinterprétation para-scientifique du religieux. Si les praticiens n'inscrivent pas leur conception dans ces dialectiques, ils ont conscience de remplir, pour leurs clients, une fonction qui dépasse les missions imposées par leur conception. Ils deviennent les référents de nouvelles valeurs (écoute de la nature, harmonie, amour, etc.), capables de redonner un sens aux vécus et ressentis de leurs clients. Ces conceptions ont joué ce même rôle dans la vie des praticiens eux-mêmes, en redonnant un sens à leurs vécus et ressentis, mais également à leur pratique professionnelle, et par là, leur place dans la société (*cf.* chapitre 11).

C. La place du corps, une légitimité « expérientielle »

L'ensemble des praticiens interrogés présentent un rapport particulier au corps, qui le fait participer pleinement à leur discours de légitimation tant de leur conception, que de la pratique individuelle qu'ils en ont. Ainsi, leur discours mobilise deux figures du corps qui s'opposent : un corps moderne, incarné par le savoir biomédical et fondé sur le dualisme corps/esprit, et un corps de l'expérience et de la sensation sur lequel repose leur pratique. Cette seconde vision, qui « donne chair à l'homme », est pour David Le Breton (2010) partagée par les « magnétiseur, radiesthésiste, panseur de secret, barreur de feu ». Ainsi, « [n]ombreuses sont encore aujourd'hui les conceptions sociales qui incluent l'homme dans le cosmos » (Le Breton, 2010, p. 27). Nombreux sont les travaux qui souhaitent appréhender « la corporéité humaine comme phénomène social et culturel, matière de symbole, objet de représentations et d'imaginaires » (*ibid.*, p. 3). Ceux-ci nous permettent d'appréhender la place et le rôle du corps dans la pratique des praticiens interrogés. Nous allons voir qu'ils opposent bien souvent ces deux visions du corps. Rappelons que la première est lourde de sens.

> La vision moderne du corps dans les sociétés occidentales, celle qu'incarne de façon en quelque sorte officielle le savoir biomédical, à travers l'anatomophysiologie, repose sur une conception particulière de la personne. Il faut l'ébranlement des valeurs médiévales, les premières dissections anatomiques qui distinguent l'homme de son corps, ce dernier faisant l'objet d'une investigation qui met la chair à nu dans l'indifférence de l'homme dont elle façonne le visage. Il faut aussi la rencontre avec la philosophie mécaniste qui trouve en Descartes son plus fin porte-parole, établissant le corps comme une autre forme de mécanique. Il faut la sensibilité individualiste naissante pour que le corps soit envisagé isolément du monde qui l'accueillait et lui donnait sens et isolément de l'homme auquel il prêtait forme. […] Cette conception implique que l'homme soit coupé du cosmos (ce n'est plus le macrocosme qui explique la chair, mais une anatomie et une physiologie qui n'existe que dans le corps), coupé des autres (passage d'une société de type communautaire à une société de type individualiste où le corps est la frontière de la personne) et enfin, coupé de lui-même (son corps est posé comme différent de lui) (Le Breton, 2010,p. 29).

Cette vision s'oppose à celle des « traditions populaires » pour lesquelles :

> le corps demeure […] une parcelle non détachée de l'univers qui lui donne son énergie. Il est un condensé du cosmos. […] De nombreuses sociétés identifient l'homme en même temps que sa chair, elles l'englobent également dans une totalité où l'invisible se mêle au visible de la nature, elles ne conçoivent pas le corps de manière détachée (Le Breton, 2010, p. 28).

Au-delà de cette rupture entre corps et cosmos, « [l]e dualisme [corps/esprit] est indissociable du jugement de valeur, qui amène à mépriser le corps, au nom de la transcendance de l'esprit » (Détrez, 2002, p. 30). On entend ainsi que les sens du corps physique sont illusionnés, trompés, qu'il n'est pas possible de leur faire confiance. Mais sans corps, pas d'esprit ; porter attention aux sens, c'est donc porter attention à ce corps, qui peut peut-être avoir une part de vérité à révéler sur ce qui lui est nécessaire (Détrez, 2002). C'est exactement dans cette perspective que se positionnent de très nombreux praticiens interrogés, particulièrement pour la géobiologie. Nous nommons « experientielle » (Faivre, 2007) cette légitimité qui repose sur l'expérience du corps, à la fois comme ressenti instantané et comme acquisition d'un répertoire de sensations sur le temps long.

a. Les sens ne mentent pas

Tous les praticiens en géobiologie et fengshui s'accordent à dire que les humains n'écoutent pas – ou plus – les sensations de leur corps, en tout cas comme paramètre de

relation à l'environnement : ce rapport serait uniquement d'ordre rationnel et intellectuel. Ainsi, ils regrettent que les individus aient désormais moins tendance à choisir un logement en fonction de critères matériels, que d'une auscultation fine de leurs ressentis physiques et intuitions. Or, s'ils y étaient plus attentifs, ils seraient plus justes dans leur façon d'aménager leur intérieur, ou de choisir un lieu de vie qui leur corresponde ; évitant ainsi des mal-être à venir. Mais cela n'est possible qu'en luttant contre son « mental » qui sans cesse filtre les perceptions. Cette disposition est pour eux acquise, puisque les enfants seraient capables de percevoir beaucoup plus de phénomènes que les adultes. Il s'agit alors pour les praticiens de retrouver la pleine possession des capacités sensibles de son corps. Ce « dressage » du corps de l'enfant nous est notamment raconté par l'architecte-géobiologue Charles.

> « Moi j'ai été élevé à l'ancienne. Un châtiment corporel, pourquoi pas, c'était du dressage, quoi. Et puis ce qui se passait, ce qui s'est passé pour beaucoup de gens de ma génération, c'était que les parents étaient dans le déni. "Tu sens ça ? Mais non, ta sensation n'est pas bonne !". Alors que les enfants ils sentent tout, vraiment jusqu'à sept ans, les enfants sont étonnants de leur perception, ils sentent tout, ils savent tout. On leur désapprend. On leur désapprend spécialement en Occident. "Maman ! Il y a quelqu'un dans ma chambre !" La maman elle arrive, elle envie de rassurer son enfant, et elle le fait d'une manière qui est à mon avis maladroite. Elle allume la lumière. "Non, tu vois. - Si, si ! Dans le placard !". Elle ouvre le placard. "Tu vois, il n'y a personne". Ce qui fait que le gamin, il a senti quelque chose – n'importe quoi – sa sensation elle est juste par définition. Et le gamin, il y a la maman qui lui dit : "Mais non, regarde, il n'y a rien". Et il finit par ne plus voir, ce n'est pas compliqué. C'est aussi bête que ça. Je suis très, très étonné de voir les dessins d'enfants comme ils sont très, très synthétiques. C'est fabuleux. Et passé sept ans, par là, tac, ça change : l'âge de raison, c'est la raison qui prend le dessus. Moi j'ai été élevé comme ça, c'est-à-dire qu'on m'a toujours appris à me méfier de ce que je pouvais sentir. »

b. Le corps, un outil à étalonner

Ce corps qui ressent est le premier outil des géobiologues, qui sont tous d'accord pour dire que leur pratique n'est pas le fruit d'un don, mais d'un travail : nous sommes en réalité tous des géobiologues en puissance, ainsi que nous l'explique Charles : « [m]oi, je suis pas quelqu'un de, on parle toujours de don, de choses comme ça, ça m'embête parce qu'il ne s'agit pas de don, il s'agit de travail et de développer du sensitif, c'est aussi bête que ça ». Les formations suivies par les géobiologues leur permettent ainsi de « retrouver leur corps » et d'étalonner leurs ressentis par rapport à des paramètres

spécifiques. Untel ressentira des fourmillements dans les mollets ou les mains, tandis qu'un autre géobiologue aura une sensation forte dans les reins. De même avec les outils, il faut apprendre à savoir comment notre corps va réagir à de l'eau souterraine (par exemple pour les conventions de sens de rotation du pendule, ou d'ouverture et de fermeture des radmasters, *cf.* annexe II.3.). Le corps peut ainsi devenir pour certains un outil extrêmement fin et fiable, comme pour Charles :

> « Je ne sais pas si vous avez déjà manipulé un géomagnétomètre, c'est impossible de travailler avec ça intelligemment. Un géomagnétomètre, ça ressemble, il y a une prise un peu comme un micro de prise de son. Le problème que l'on a, c'est qu'autour d'un corps humain, il y a un environnement ne serait-ce que électromagnétique qui est différent de celui qu'il y a dans l'environnement. C'est-à-dire qu'on se balade avec des émissions autour de nous. Résultat, le géomagnétomètre, on ne peut pas le tenir à la main, sinon ça fausse les mesures donc on est obligé de se balader avec l'appareil qui est au bout d'une canne de quelques mètres, bon, dans un magasin de porcelaine il ne vaut mieux pas, ça fait du dégât ! Et puis les gens prennent des plans, ils font des relevés, c'est lourd et ça sert à rien. Ça sert à rien, pourquoi, parce […] qu'un réseau ça se déplace, parce qu'un réseau ça se sent, et quand on est passé aux instruments sensitifs – appelons-les comme ça – c'est-à-dire pendule, radmasters, antenne de Lecher, les baguettes de sourciers et éventuellement les simples ressentis avec les mains, ben on va plus vite, on va mieux, et surtout on arrive comme ça à analyser plusieurs choses en même temps, ce que n'arrivent pas à faire des appareils. »

Pour autant, les géobiologues se disent particulièrement vigilants par rapport à leur « mental » qui peut parfois leur jouer des tours. Ainsi, seule une géobiologue dit travailler « à distance » ou « sur plan », c'est-à-dire qu'elle ne se déplace pas sur place pour réaliser l'expertise. Tous les autres affirment que cela est possible, mais n'utilisent pas cette technique parce que le taux d'erreur est trop élevé. De même, ils demandent souvent aux clients de ne pas entrer dans le détail de leur problème, afin qu'ils ne soient pas conditionnés dans leur expertise de l'habitation.

Quant aux architectes, beaucoup nous ont précisé que ce sont l'ensemble de leurs expériences sensibles de l'espace (qu'il s'agisse d'espaces architecturaux ou urbains) qui constituent leur source d'inspiration première. Nous pourrions presque dire qu'ils accumulent au fil du temps un « catalogue » d'expériences, de ressentis et d'émotions vécus au sein de différents types d'espaces qu'ils mobilisent ensuite au moment de la conception des projets.

c. La conception et l'intuition

Si le « mental » peut constituer un frein à la perception, celui-ci n'est jamais réellement détaché du corps. Ainsi, de nombreux praticiens et architectes évoquent la place importante de l'intuition dans leur pratique. Pour certains architectes-géobiologues, cette intuition a d'ailleurs un statut particulier, au-delà d'une simple cause mentale : selon Damien, « on ne devrait pas dire "j'ai eu une idée" mais "une idée m'est venue" ». La source de la création architecturale a pour eux une valeur quasi-sacrée. Si les architectes ayant une démarche environnementale ne vont pas aussi loin, le statut intuitif, et parfois mystérieux de la création est tout de même palpable.

Leur positionnement des experts en fengshui est plus complexe : ils semblent comme pris entre deux visions inconciliables du corps. D'un côté, le corps sensible doit retrouver une certaine légitimité puisqu'il est capable de percevoir des influences environnementales positives ou négatives. De l'autre, le praticien doit avant tout observer finement et décrypter les données environnementales, procéder à d'éventuels calculs avant de pouvoir poser un diagnostic. Seuls les maîtres expérimentés peuvent laisser place à leur ressenti direct et à leur intuition. Il semble que le temps d'apprentissage des diverses possibilités de correspondance entre intuition et diagnostic soit plus long pour le fengshui que pour la géobiologie, le fengshui étant une pratique qui repose sur un ensemble de codes théoriques : le « mental » est toujours nécessaire à l'établissement d'une conversion entre un ressenti ou une intuition et un diagnostic.

d. La perception du client

Les perceptions corporelles se trouvent donc véritablement au cœur non seulement de l'expertise des praticiens, mais aussi et surtout au cœur de leurs arguments de légitimation de leur pratique. Ce qui constitue un véritable problème dont nous fait part l'architecte-géobiologue Charles :

> « La sensation est propre à chacun. Et ça, c'est difficile, en particulier en Occident, en particulier au début du XXI^e^ siècle, c'est difficile parce que ça ne se communique pas, ce n'est qu'une histoire de parole : "je sens que…". L'autre en face, qu'est-ce qu'il peut dire : "pourquoi pas ?". Si l'autre en face n'a pas la même sensation, on n'y arrivera pas, à le convaincre. Et convaincre les gens, c'est très important parce que, si on ne convainc pas les gens que nos opérations sont impératives, ça ne marchera pas. Pas très longtemps. Tout simplement. Celui qui est convaincu que, oui, on a fait quelque chose et que ça va changer quelque chose dans sa vie, lui, il a plus de chances que, effectivement, il y ait quelque chose qui change dans sa vie. »

Le problème soulevé par Charles, qui est au cœur des pratiques de géobiologie et du fengshui et dans une certaine mesure de la pratique architecturale dans son ensemble, est double :

- montrer que les ressentis du praticien ne lui sont pas propres, mais peuvent également être perçus par le client ;
- mettre en place ainsi un climat de confiance suffisant pour que les dispositifs du praticien soient efficaces[55].

C'est ainsi que certains praticiens comme Benoît ou Quentin font de leur expertise un moment d'initiation à la géobiologie pour leur client. Il est notamment important pour Quentin que ses clients puissent appréhender le maniement des baguettes de sourcier au cours de son expertise. D'autres praticiens utilisent les tests dits de kinésiologie ou de tonus musculaire pour faire prendre conscience aux clients du caractère non-isotropique des lieux : certains endroits leur permettraient d'être au maximum de leurs capacités physiques, quand d'autres les affaibliraient. Ce travail de sensibilisation doit parfois également être effectué auprès des ouvriers de chantier qui ne comprennent pas pourquoi l'architecte souhaite procéder de telle ou telle façon, ou encore utiliser tel type de matériaux. Ainsi l'architecte en charge du projet des 72 logements collectifs à Saint-Louis a effectué des tests de kinésiologie auprès des électriciens, afin de justifier le tracé des circuits électriques (qui évitaient par exemple de passer au niveau de l'emplacement qu'il avait prévu pour le lit).

※※※※※

Ce chapitre nous aura permis de voir les diverses sources de légitimité mises en avant par les praticiens. Si tous jouissent d'une certaine reconnaissance sociale, parce qu'ils répondent à des besoins spécifiques dans la mesure où ils sont sollicités par des clients, la reconnaissance institutionnelle n'est pas encore établie pour tous. Ainsi, la géobiologie et le fengshui semblent vivre les prémices d'une institutionnalisation, notamment avec les premiers pas vers des groupements professionnels, des formations structurées et par certains médecins qui leur envoient des patients/clients (Collectif, 2016-b). Au contraire, le statut d'architecte est le seul à être véritablement institué, tant au niveau de la reconnaissance sociale et institutionnelle que de la régulation de la profession, et le CNOA permet de défendre nationalement les intérêts de la profession.

55 On sait d'ailleurs à quel point la relation de confiance entre un médecin et son patient, ainsi que sa disposition psychologique globale, sont nécessaires à la bonne efficacité d'un traitement.

Chapitre 11 : Ruptures et continuités, parcours biographiques et socialisation des praticiens

Introduction

Les deux chapitres précédents ont présenté le statut des praticiens de la démarche environnementale, de la géobiologie et du fengshui, au regard des principes d'expertise, de liberté, de reconnaissance et de régulation. Face aux géobiologues et aux experts en fengshui qui peuvent être considérés comme des groupes en voie de professionnalisation – leur faiblesse se situant surtout au niveau de l'organisation professionnelle et de la reconnaissance institutionnelle –, les architectes constituent une profession plutôt instituée. Pourtant, celle-ci connaît également une période de redéfinition de son identité commune, sous la pression de différentes contraintes (*cf.* chapitre 3). L'injonction à la pratique d'une architecture plus écologique, qui tend à s'imposer comme un nouveau paradigme, ou à tout le moins un nouveau cadre légal, compte pour beaucoup dans la redéfinition de cette identité.

Dans la mesure où nous souhaitons interroger l'univers représentationnel de ces praticiens, autour des notions d'environnement, d'humain et d'habitat, il nous semble important de saisir non plus seulement leurs pratique et légitimité en tant que groupes professionnels, mais également leurs trajectoires individuelles. C'est l'enjeu de ce chapitre qui vise à questionner les parcours biographiques des praticiens, pour appréhender le poids de leur socialisation professionnelle. Ceci nous conduira à questionner la posture professionnelle adoptée par ces praticiens, qui développent une véritable éthique, dernier critère de profesionnalité étudié, mais également à interroger leur socialisation sous la perspective de l' « homme pluriel » (Lahire, 2011 ; 2012 ; Denave, 2014). Dans quelle mesure la socialisation primaire a-t-elle eu une influence sur

le parcours des praticiens, par rapport aux autres contextes de socialisation ? Dans quelle mesure les dispositions acquises ont-elles été plus ou moins continuellement activées ? Dans quelle mesure les praticiens ont-ils connu des ruptures biographiques entraînant une recomposition de leur vie professionnelle ? Quelles sont les spécificités de leur socialisation professionnelle ? Voici les questions qui guident ce chapitre[56].

11.1. La socialisation primaire des praticiens

L'enjeu de ce chapitre est de saisir la formation puis l'exercice des différentes conceptions comme un moment de la socialisation des praticiens, ainsi que nous l'avons définie au chapitre 3. Avant de voir s'il est réellement possible de parler de socialisation professionnelle – en matière d'impact sur les règles, valeurs et signes mobilisés par les individus (Dubar, 2015) –, il nous faut replacer ce moment de la vie des praticiens dans une perspective biographique : il s'agira de saisir comment cette socialisation s'inscrit en continuité ou en rupture, par rapport à la socialisation primaire. Celle-ci sera ici questionnée sous l'angle des pratiques des parents ou de la famille, ainsi que par les premiers intérêts exprimés par les praticiens dans leur jeunesse. Nous verrons qu'une distinction forte se dessine entre les architectes, quelle que soit leur conception de référence, et les autres praticiens : nous nous intéresserons donc spécifiquement au processus d'orientation vers la pratique architecturale, qui est essentiellement issue d'un parcours linéaire. Si cette socialisation ne peut plus être qualifiée de primaire, nous nous intéresserons aux premières expériences professionnelles des praticiens qui n'ont pas toujours exercé la géobiologie ou le fengshui.

A. Le contexte familial et l'enfance

a. Le métier des parents

Lors des questions relatives à la provenance de leur pratique (de l'architecture ou des conceptions de l'habitat), les praticiens ont rarement évoqué un contexte familial qui aurait pu particulièrement influencer leurs choix ; sauf pour environ un quart des

56 Nous rappelons que les entretiens menés n'étaient pas des récits de vie, et qu'ils étaient principalement centrés sur les représentations de l'environnement et de l'humain (voir en annexe I.1.). Néanmoins, l'importance de la question soulevée par ce chapitre pour prendre la mesure des chapitres suivants, ainsi que la quantité suffisante d'éléments recueillis nécessaires à l'analyse ont conduit à son développement. Le format des entretiens ainsi que la réticence de certains à évoquer leur passé n'ont pas permis d'obtenir l'ensemble des types d'informations pour chaque praticien, mais pour une grande majorité.

architectes, comme nous le verrons. Néanmoins, on peut noter du côté des géobiologues que le père de Quentin était paysan et sourcier et que la famille d'Isabelle s'est toujours soignée par des techniques alternatives à la médecine allopathique ; cet attrait pour des pratiques médicales non conventionnelles se retrouve chez Geneviève, experte en fengshui (dont le mari est par ailleurs réflexologue). Joséphine, architecte d'intérieur et experte en fengshui a été marquée par son père qui était géographe et qui s'intéressait aux habitats humains, et Maurice architecte-expert, par ses parents artistes (dans le théâtre et la musique). Du côté des architectes ayant une démarche environnementale, une seule semble avoir été marquée par une socialisation « écologique », c'est Nathalie, dont la famille de viticulteurs est en biodynamie depuis plus de vingt ans. Pour les autres, trois évoquent des pères dont le métier était lié à la pratique architecturale : Daniel, dont le père est architecte ; Théophile, dont le grand-père était maçon et le père ingénieur en bâtiment ; et Laurent, dont le père était charpentier. Oscar, quant à lui, a été influencé par son cousin aîné qui a choisi cette voie quelques années avant lui.

Hormis pour les architectes, il ne semble pas que les activités des parents aient joué un rôle particulièrement structurant quant à l'orientation professionnelle des praticiens[57]. Peut-être le milieu de vie ou les orientations représentationnelles des parents, véhiculées par certains discours, ont-ils pu influencer ces parcours. Mais nous ne disposons pas d'éléments suffisants pour en juger. En revanche, nous allons voir que les architectes interrogés révèlent une orientation marquée pour certains goûts et certaines pratiques, qui ont pu avoir une incidence sur leur parcours professionnel.

b. Les premières préférences

Les géobiologues Solange et Benoît précisent avoir été attirés à partir de leur adolescence par la radiesthésie pour la première, et par le « paranormal » pour le second. Quant à Gauthier, il nous précise avoir été « sensible » depuis toujours, sans qu'il ne sache réellement ce que signifiaient les sensations qu'il éprouvait. Cette vision de soi comme un être « sensible », c'est-à-dire percevant des stimulations extérieures d'origines diverses très faibles, et souvent non ressenties par la majorité des individus est presque une constante chez les praticiens. Du côté des experts en fengshui, Françoise confie avoir eu le goût de la culture chinoise (notamment sa peinture et ses écrits taoïstes) depuis longtemps, bien avant la pratique du fengshui ; ce qui l'avait du reste menée à faire un voyage en Chine pour voir certaines peintures. Quant à Clément, qui est aussi architecte, il se souvient des dessins qu'il effectuait au Louvre adolescent : le

57 Rappelons ici l'enquête menée il y a un siècle par Henri Mager et qui ne révélait pas de corrélation significative entre le fait de devenir sourcier et la transmission par un parent (Mager, 1996).

dessin des escaliers et la retranscription d'un espace en trois dimensions ont particulièrement marqué sa façon de percevoir son environnement. Florine et Pierre-Jean, deux architectes, révèlent leur intérêt pour le bricolage et les travaux manuels. Florine a énormément pratiqué le modelage, qu'elle a d'ailleurs enseigné en parallèle à ses études d'architecte. Pierre-Jean réalisait des maquettes de gare, dont certaines n'existaient plus. Il allait jusqu'à consulter des plans aux archives, afin de les recréer au plus proche de ce qu'elles avaient été.

Il semble donc que de nombreux praticiens aient développé une certaine sensibilité à des pratiques proches de celles dont ils allaient faire leur profession plus tard. Mais tous ne sont pas concernés : nous le verrons plus tard, il existe également de nombreux parcours de socialisation en rupture.

B. Devenir architecte

Les entretiens ont révélé trois grands types de parcours ayant mené les architectes à leur pratique professionnelle. Un premier semble relever d'un non-choix : il peut s'agir soit d'une profession « choisie par hasard », soit d'une profession qui s'inscrit dans la linéarité d'un « héritage familial » – héritage qui semble également très représenté dans d'autres professions, comme celle de médecin (Hardy, 2013). Les deux autres types semblent davantage relever d'un choix, qui permet à l'individu soit d'évoluer professionnellement, soit de suivre ses aspirations.

a. Entre filiation familiale et hasard

Certains architectes comme Delphine ou Marcel expliquent avoir choisi les études en architecture « par hasard ». Les études leur ayant plu, ils ont poursuivi dans cette voie et se sont vite installés en exercice libéral. Ce choix n'est sans doute pas totalement le fruit du hasard, mais en tout état de cause, ces architectes ne relient pas ce choix à quelconque donnée contextuelle, dans le récit de leur parcours. Parallèlement, au moins trois architectes déclarent un « héritage » de la profession. Pourtant, leur parcours n'a pas été direct puisqu'ils ont tous les trois commencé par des formations en Brevet d'Études Professionnelles (BEP) ou baccalauréats professionnels. Leur exercice de la profession d'architecte semble donc davantage relever d'un choix d'évolution de carrière, que d'une véritable filiation conscientisée. Par ailleurs, leur détour par d'autres formations, et parfois l'exercice de quelques années en tant que dessinateur, peuvent aussi être interprétés comme des moments qui ont permis un détour par rapport à la voie initiée par leurs parents, avant d'y retourner en ayant effectué un véritable choix.

Ces questions sont extrêmement délicates et complexes et mériteraient d'être explorées à partir de récits de vie. Cette méthode permettrait également d'installer un plus grand rapport de confiance avec l'enquêté, qui pourrait peut-être alors se livrer davantage en conscientisant mieux son parcours de socialisation, entre continuité et rupture.

b. Un choix pour évoluer

Au moins six architectes dont deux exerçant également en géobiologie ont eu un parcours qui n'a pas direct. Charles n'est pas titulaire du baccalauréat, il possède un diplôme de dessinateur en bâtiment, avec lequel il a exercé pendant huit ans en agence, ce qui lui a donné le goût de la conception. Un dispositif de Validation des Acquis par l'Expérience (VAE) lui a permis d'entrer en école d'architecture et d'être diplômé à 30 ans. Damien a un parcours similaire puisqu'il est entré en agence en alternance à 16 ans. Du côté des architectes ayant une démarche environnementale, Nadège a commencé par un Certificat d'Aptitude Professionnelle (CAP) en menuiserie-ébénisterie, avant d'entamer son cursus d'architecture. Daniel, Laurent et Théophile ont quant à eux une formation professionnelle dans le bâtiment, qui leur a donné l'envie de s'orienter vers ce domaine. Une fois arrivés au bout de leur cursus, ils ont souhaité poursuivre leurs études, et ne pas entrer tout de suite sur le marché du travail : l'école d'architecture s'est alors imposée.

c. Un choix pour suivre ses aspirations

Enfin, huit architectes ont expliqué avoir « toujours voulu » exercer cette profession. Mais si ce domaine n'était pas source de représentations très précises, il a été le fruit d'un choix évident, et parfois mûri plusieurs années. La formation leur ayant plu, elle les a ensuite confortés dans cette voie, qui les a souvent menés rapidement à établir une activité libérale. L'évidence qui semble avoir conduit au métier d'architecte va de pair avec la méconnaissance des raisons de ce choix. Certains formalisent néanmoins un « goût pour l'espace ». Six autres architectes se sont également sentis très vite attirés par l'architecture, parce que cette pratique apparaissait comme la parfaite symbiose entre création artistique et approche scientifique et technique.

> « Franchement, j'hésitais entre faire de la médecine et de l'architecture, et en fait j'ai choisi l'architecture parce que je pense que c'est un métier […] bien, parce qu'en fait, c'est un métier où il faut à la fois de la rigueur, un aspect un peu scientifique qui était plutôt favorable et puis en même temps, c'est un métier assez créatif, donc de ce côté-là aussi un petit peu… À l'époque, j'étais très timide et plutôt rêveur, c'est un métier qui me permettait en fait de concilier ces

> deux choses. Un peu la tête dans les étoiles et les pieds sur terre, pour résumer. Et donc effectivement, j'ai décidé assez tardivement, je crois que c'était au mois de mai, je passais mon bac en juin, de m'inscrire : je me suis inscrit en fait à la fac de médecine et je m'étais inscrit en Maths Sup' et je m'étais inscrit à l'école architecture. Et puis au cours de l'été, j'ai décidé effectivement de laisser tomber médecine et Maths Sup'. » (Roland, architecte, démarche environnementale)

C. Les premières expériences professionnelles

Les architectes ayant une démarche environnementale ont donc tous eu un parcours linéaire – ou conduisant progressivement à cette profession par les expériences et formations accumulées –, même si leur formation initiale n'était pas l'architecture, mais quelques fois des formations professionnelles du bâtiment ; ce qui est également le cas pour quelques architectes pratiquant la géobiologie ou le fengshui. En dehors des six géobiologues non-architectes qui ont eu (ou ont encore) une première activité professionnelle, un architecte-géobiologue a eu une autre activité professionnelle après son diplôme, de même qu'un des architectes ayant une démarche fengshui. Ce sont de ces premières expériences professionnelles, ou des expériences professionnelles transitoires, dont il est question ici.

Nous pouvons constater que trois grands domaines d'activité sont représentés, portant tous, sous des aspects différents, des valeurs humaines et nécessitant une gestion des rapports humains : l'aide à la personne, la gestion des ressources humaines et l'engagement militaire. Ainsi, après sa formation d'architecte en Belgique, Maurice a été éducateur auprès de jeunes ; de même qu'après son diplôme, Gauthier a exercé en tant que psychothérapeute. Odile a été pendant plusieurs années assistante maternelle, avant de devenir experte en fengshui. Quant à Geneviève, elle est encore secrétaire médicale, en attendant de se consacrer à temps plein à l'expertise en fengshui. L'ensemble de ces praticiens ont indiqué l'importance pour eux d'apporter un mieux-être à leurs clients ; une tendance traduite dans leur précédente activité. C'est parfois parce qu'ils ne pouvaient plus porter cette attention aux autres autant qu'ils l'auraient souhaité dans leur précédente activité qu'ils ont été amenés à infléchir leur parcours professionnel ; ce qui est notamment le cas d'Odile et Geneviève, qui l'explique ici :

> « Et après bon, mon travail que je fais actuellement, je suis secrétaire médicale dans un laboratoire, je fais ce métier depuis une vingtaine d'années. Je ne me sentais plus bien dans ce que je faisais. Moi j'aime bien le contact avec les gens, mais le problème c'est que, comme dans tous les métiers, vous avez une pression supplémentaire, on n'a plus le temps de parler avec les gens, on n'a plus le temps

> de les écouter. C'est juste, vite, vite, il faut se dépêcher de tout faire, tout doit être vite fait, bien fait. Et je me suis un peu détachée de mon métier. »

Le deuxième grand type d'activités est celui du management et de la gestion des ressources humaines. Cela a notamment été la première expérience de trois expertes en fengshui, Janine, Joséphine et Doris qui ont toutes trois été à la tête d'importantes activités au sein de grands groupes commerciaux. Ce passé commun révèle une des tendances importantes du fengshui, qui peut souvent être utilisé dans des espaces commerciaux (sans doute plus que la géobiologie) et être plus souvent lié à des problématiques financières, mais également aux relations humaines dans le cadre d'espaces de travail. Doris affiche du reste une activité qui lie clairement ses deux expériences et se présente ainsi sur sa page Internet : « notre concept : fengshui et ressources humaines ». Le géobiologue Hervé a également eu une expérience de gestion d'entreprise avant de se former à la démarche environnementale et à la géobiologie.

Le troisième grand domaine d'activité est celui de l'engagement militaire, dans la gendarmerie pour Quentin et dans la marine pour Benoît. Si le premier précise que ses nombreux voyages lui ont permis de découvrir de nombreuses cultures d'habitat différentes, le second ne semble pas tirer d'expérience particulière de cette activité. Il a eu l'occasion à la fin de son service de travailler dans le secteur de la radioactivité, ce qui l'a sans doute davantage convaincu d'être militant anti-nucléaire[58]. Cette question de l'habitat a si fortement marqué Quentin qu'il est devenu par la suite expert immobilier notarial (une activité qui a aussi peut-être été influencée par un contexte familial, son frère étant architecte).

Quatre praticiens ont eu une première expérience professionnelle qui ne peut pas être classée dans les trois catégories précédemment définies. Nadine, après avoir quitté un poste de comptable dans la fonction publique pour se consacrer à la géobiologie, est retournée à une double activité. Mais elle exerce maintenant la comptabilité en dehors de la fonction publique. Solange a sans doute dû avoir différents métiers, mais sa dernière activité en date est la tenue d'un commerce de prêt-à-porter. Elle continuera encore quelques années, avant de ne plus pratiquer que la géobiologie. Quant à Hubert, il s'agit du géobiologue pour qui cette conception de l'habitat ne peut pas encore constituer une activité professionnelle : il est donc électrotechnicien, et le restera jusqu'à sa retraite. Nathan a eu une courte première expérience professionnelle, en tant qu'enseignant de français dans le secondaire. Après un parcours linéaire l'ayant mené à débuter un doctorat en littérature française, il a abandonné ses débuts d'activité doctorant chargé d'enseignement pour se consacrer au fengshui.

---

58 Notamment par la gestion désastreuse, selon lui, de simulations de situations de crise.

A priori, ces premières expériences professionnelles ne présentent pas toujours de lien direct avec l'activité actuelle des praticiens. Néanmoins, le souci d'autrui et de son mieux-être, la gestion des relations humaines ou encore la question de l'habitat semblent être des préoccupations qui ont guidé les trajectoires de ces praticiens qui s'inscrivent, nous allons le voir maintenant, en continuité ou en rupture par rapport à ces premières expériences.

11.2. Devenir praticien, entre rupture et continuité

A. Penser les choix professionnels

Les travaux de Sophie Denave sur les ruptures professionnelles nous permettent de penser les parcours professionnels des praticiens interrogés. S'inscrivant dans la sociologie de Bernard Lahire, Sophie Denave (2014) insiste sur la nécessité de comprendre à la fois les différentes dispositions (faibles et fortes) acquises par l'individu au cours de ses différentes phases ou sphères de socialisation, ce que nous avons montré précédemment. Mais il s'agit aussi de prendre en compte selon elle le fait suivant.

> [L]'acteur ne se « contente » pas d'actualiser des dispositions intériorisées tout au long de son existence de manière prévisible, comme le supposent certaines théories de la socialisation (ou certaines de ses caricatures) qui ne prennent pas suffisamment en compte le poids de la situation présente. Bien au contraire, la trajectoire individuelle, qui n'est pas déterminée une fois pour toute par la position d'origine ou les socialisations « primaires » et « secondaires », résulte de l'interaction entre le passé incorporé et le contexte présent (*ibid.*, p. 15-16).

Si l'auteure s'est focalisée sur les ruptures professionnelles – en décomposant son analyse en trois phases, le départ d'un métier, la transition professionnelle et l'engagement dans une nouvelle voie –, il ne s'agit pas de l'unique modalité d'accès des praticiens à leur activité actuelle. Nous avons ainsi identifié trois types de parcours professionnels : les parcours linéaires, les parcours en rupture avec un retour des dispositions antérieures et les ruptures complètes avec acquisitions de nouvelles dispositions. Dans ces deux dernières situations, il s'agit d'avoir à l'esprit que construire et donc avoir un projet professionnel nécessite du temps mais également d' « être munis de dispositions rationnelles » (Denave, 2014, p. 33). Ainsi, « [l]a reconversion n'est pas le fruit d'une volonté personnelle qui donnerait à l'individu la force de s'arracher aux pesanteurs sociales et de reprendre en main sa vie professionnelle, mais le produit de la combinaison particulière de forces internes et de forces externes » (*ibid.*, p. 37).

Cette notion de rationalité quant aux choix de vie réalisés par les individus est extrêmement importante, nous la considérons ici sous deux angles d'approche : la « pertinence motivationnelle » d'Alfred Schütz et la « théorie de la rationalité ordinaire » (TRO), selon Raymond Boudon.

> Le plan-de-vie détermine donc des plans particuliers qui, à leur tour déterminent les intérêts courants. L'intérêt prévalant à un moment donné détermine les éléments que l'individu distingue du monde environnant objectif […] de façon à définir sa situation. C'est du fait du même intérêt que sont sélectionnés des éléments tirés du stock de connaissances pré-donné, tels qu'ils sont requis par la définition de la situation. En d'autres termes, l'intérêt détermine quels éléments de la structure ontologique du monde pré-donné et du stock de connaissance réel sont pertinents pour l'individu pour définir par la pensée, par l'action, émotionnellement, sa situation, pour y trouver son chemin, et pour y faire face. Cette forme de pertinence sera nommée *« pertinence motivationnelle »* (*motivational relevancy*) parce qu'elle est subjectivement expérimentée comme motif pour la définition de la situation (Schütz, 1998, p. 111).

Cette « pertinence motivationnelle » est plus ou moins profondément vécue, en fonction du « stock de connaissance effectif à partir duquel sont sélectionnés les éléments requis pour la définition de la situation » (*ibid.*, p. 112) ; stock qui correspond à l'intégration de toutes nos expériences passées. D'une manière similaire à celle proposée par Sophie Denave (2014), il convient donc de penser les choix professionnels des praticiens, qu'ils soient réalisés dans une logique de continuité ou de rupture, en fonction d'une « pertinence motivationnelle ». Autrement dit, il s'agit de penser ces choix professionnels selon la TRO selon Raymond Boudon, c'est-à-dire que les individus effectuent un choix matière de parcours professionnel, ou se projette dans ce parcours, si, en fonction des données et représentations qu'ils développent, ils n'imaginent pas d'autre parcours plus adapté que celui vers lequel ils se tournent ; ainsi que nous l'avons explicitée au chapitre 2.

Au regard de ces différents apports, il convient donc de penser ces parcours professionnels selon différentes perspectives :

- la trajectoire professionnelle de l'individu n'est pas la conséquence unique de sa socialisation primaire ;
- la trajectoire est établie en fonction de sa connaissance du monde à un instant donné et de la pertinence supposée de son projet vis-à-vis de sa situation ;
- la trajectoire sera prise dans la mesure où aucune autre ne lui apparaîtra plus pertinente à cet instant, en fonction de son appréciation de la situation.

B. Un parcours linéaire pour les architectes

Comme nous l'avons évoqué précédemment, les architectes, y compris à quelques exceptions les architectes-géobiologues et experts en fengshui, ont majoritairement eu un parcours que nous qualifions de « linéaire », c'est-à-dire qui agglomèrent progressivement des formations et expériences professionnelles qui s'orientent toujours plus finement vers l'architecture. En effet, ils ont en général effectué directement leur formation, puis ont exercé quelque temps en tant que salarié avant de s'installer en libéral. En revanche, leur rapport à la conception de l'habitat qu'ils mettent en œuvre aujourd'hui s'est parfois constitué au fil du temps. Une grande majorité des architectes avait choisi de se tourner dès le départ vers une démarche environnementale. Cette orientation est, selon les architectes, due à différents facteurs : pour certains, le contexte familial ou leur militantisme écologiste précoce ont joué un rôle important ; pour d'autres, la rencontre avec des enseignants qui les ont sensibilisés a été pour eux initiatrice de cette orientation ; pour d'autres encore, c'est une inclination initiale qui s'est renforcée au fur et à mesure de leur formation continue.

Pour les architectes des conceptions de l'habitat traditionnelles, leurs parcours vers celles-ci a souvent constitué une évolution naturelle de leur pratique. C'est par exemple le cas d'Isabelle, qui a toujours été intéressée par la géobiologie ainsi que le révèle son mémoire de fin d'études en architecture. C'est également le cas de Françoise : lorsque sa psychothérapeute lui parle de fengshui, cette conception de l'habitat fera écho à sa formation d'architecte et à son goût pour la culture chinoise, ce qui orientera sa pratique architecturale. De même pour Damien, Clément ou Wendy, la prise de connaissance de la conception de l'habitat s'est faite par leur réseau social proche et n'a jamais été vécue comme une rupture dans leur pratique, mais comme la spécialisation ou l'affinement d'une posture.

La grande majorité des architectes interrogés, soit sept sur huit, présentent un parcours linéaire, où l'adoption de l'une ou l'autre conception de l'habitat s'opère selon un processus continu dont les nouvelles dispositions semblent entrer en résonance avec les dispositions précédentes, sans conflit apparent.

C. Un retour aux sources

La première modalité de changement important dans le parcours professionnel ayant conduit les praticiens à leur activité actuelle est celle d'un retour à des préoccupations anciennes. Cela peut se manifester par un retour à d'anciens centres d'intérêt, ou par une prise de conscience progressive de ses réelles aspirations. Ces

changements de parcours ne peuvent être imputés à un seul facteur. Ils sont souvent issus de la combinaison de facteurs multiples, à la fois internes et externes au cadre professionnel. Sur les vingt-quatre praticiens de la géobiologie, cinq semblent être revenus à d'anciens centres d'intérêt, quatre ont identifié progressivement leurs besoins, affinant ainsi leur choix professionnel.

a. Revenir à ses premiers centres d'intérêts

Le cas le plus emblématique est celui de Geneviève, qui décide à 40 ans de réorienter sa vie professionnelle. Son parcours est révélateur de l'une des problématiques mises en évidence par Sophie Denave au cours de son enquête ; à savoir celle qui consiste à « changer de métier pour "ne pas changer" ». En effet, selon les dispositions que les acteurs ont développées par rapport à leur travail – par exemple la sécurité ou la passion, ici pour Geneviève le goût d'aider les autres –, et que les conditions extérieures changent, cette reconfiguration de la situation pousse les individus à changer de métier pour ne pas changer leur rapport à leur travail. Nous qualifions ici ce changement de « retour aux sources », car Geneviève choisit d'aller vers le fengshui, une voie qui l'intéressait depuis longtemps déjà : la combinaison d'une évolution professionnelle, d'un âge charnière – présenté comme tel par la praticienne – et d'une situation familiale favorable lui a permis d'accomplir cette transformation.

> « Ben, je suis arrivé au fengshui, ça fait plusieurs années que je suis proche des médecines parallèles. Le cursus personnel, le vécu, je pense que chacun a son petit chemin à faire, on acquiert une maturité que j'ai actuellement et que je n'aurais pas eue si je n'avais pas eu toutes ces embûches sur mon chemin, comme tout le monde. Après c'est des problèmes de santé du côté de mes enfants, pas mal de choses qui ont fait que tout à coup… J'ai dévié vers la médecine parallèle. J'ai un mari qui est réflexologue, qui fait de la réflexologie plantaire depuis sept ans. Il s'est spécialisé là-dedans, pareil un cursus à l'école […] à Montpellier, sur plusieurs années. Et après, on a toujours été un petit peu dans ça. J'ai fait beaucoup de salons bien-être sur la région, sur Paris : on allait tous les ans une à deux fois par ans à Paris pour faire des salons bien-être, pas pour faire des stands, pour visiter, pour découvrir. Parce que moi j'étais à la recherche de quelque chose : je faisais déjà pas mal de choses, de travail sur moi aussi, que ce soit la relaxation, que ce soit… J'ai fait de la psychogénéalogie, de la kinésiologie, tout ça, c'est un travail sur soi. Après on a envie de comprendre aussi pas mal de choses : pourquoi, comment aider mon enfant à évoluer, à guérir. »

On comprend bien ici que l'orientation de Geneviève vers le fengshui est complexe et multifactorielle. Mais il est également possible de comprendre cette réorientation comme un moyen de retourner à des activités qui lui plaisent depuis

longtemps. Quentin a vécu un autre type de retour à des préoccupations anciennes, familiales, puisque son père était paysan et sourcier. Lorsqu'il est rentré en France, après 20 ans passés en Martinique, il s'est posé la question de son avenir professionnel. Le goût qu'il avait pour les questions liées à l'habitat et le souvenir de l'activité de son père l'ont conduit assez facilement vers l'activité de géobiologue. Nathan a vécu ce retour aux sources d'une manière différente. S'intéressant à la littérature ésotérique depuis longtemps, ce domaine s'est imposé à lui lorsqu'il a souhaité changer d'activité. Solange, elle, s'intéressait à la géobiologie depuis son adolescence. Le jour où elle a fait appel à un géobiologue pour un problème dans sa boutique, elle a décidé de se former. Aujourd'hui, elle semble regretter de ne pas avoir suivi ses aspirations plus tôt, ainsi qu'elle l'explique ici.

> « Je me suis rendu compte que c'est vraiment ça qu'il fallait que je fasse. Donc ça confirme ce que j'ai toujours su, quand on est gamin et qu'on a des envies ou des passions, même gamin… Moi qui m'intéressais à la radiesthésie depuis toute jeune, et ben j'aurais déjà dû aller dans cette direction-là bien avant. Après voilà, la vie c'est pas toujours… Et puis on ne suit pas non plus ses intuitions. Quand on est jeune, on ne se rend pas compte que c'est un chemin. »

Quant à Joséphine, dont le père était géographe, elle ne s'est tournée vers l'architecture d'intérieur, puis le fengshui que vers 40 ans. Après un *burn-out* en tant que manager, elle a décidé de changer de voie et d'aller vers celle qu'elle s'était interdit à la sortie du baccalauréat, pensant qu'il n'y aurait pas de débouchés. En reprenant les termes d'Alfred Schütz, nous pourrions dire que le monde « allant de soi » de Joséphine s'est trouvé « questionnable » suite à cette rupture biographique.

> Notre analyse, que nous avons intentionnellement restreinte à la situation de la vie quotidienne du choix parmi des projets, débute à partir du monde pris pour allant de soi et au-delà des questions, en tant que champ général de nos possibilités ouvertes. Notre situation biographiquement déterminée amène à sélectionner certains éléments de ce champ en tant qu'ils sont pertinents pour notre situation actuelle. Si cette sélection ne rencontre aucun obstacle, le projet est simplement transformé en but, et l'action est tout naturellement mise à exécution. Si, du fait du caractère vague de notre connaissance disponible au moment de la projection, une situation de doute surgit, alors, certaines possibilités auparavant ouvertes deviennent questionnables, problématiques. Certaines parties du monde auparavant prises pour allant de soi et au-delà des questions, et conséquemment non-questionnées, sont maintenant mises en question. La décision retransforme ce qui a été rendu questionnable en une certitude empirique qui est encore un élément non-questionné de notre connaissance, un élément pris pour allant de soi jusqu'à nouvel ordre (Schütz, 1998, p. 86).

C'est exactement ce que traduit l'expérience de Joséphine, et dans une moindre mesure celle de Firmin. Il pensait également que la filière de l'architecture ne pourrait pas lui offrir un emploi : il a donc fait une formation commerciale pendant un an, avant de constater que cela n'était pas pour lui : il a alors commencé sa formation en architecture. Dans ce second arbitrage dans le choix des formations, l'expérience vécue lui a indiqué qu'il ne pourrait pas continuer dans cette première voie et que la seconde correspondrait à ses aspirations. L'argument a été suffisamment fort pour qu'il change de voie et pense tout de même réussir à se créer des opportunités.

b. Révéler progressivement ses aspirations, entre continuités et ruptures

Ces parcours entre continuités et ruptures concernent trois architectes-géobiologues, Gauthier, Delphine et Pierre-François et Doris, une experte en fengshui,. Les continuités sont celles de dispositions qui se sédimentent petit à petit, pour s'actualiser un jour dans un contexte, qui peut être un contexte de rupture. Ainsi mise en perspective, les projets professionnels apparaissent non pas comme de véritables ruptures biographiques mais plutôt comme rationnels, au regard d'une prise de conscience progressive des futurs praticiens pour l'intérêt de leur(s) conception(s). Commençons par l'histoire de Doris.

Sa rencontre avec le fengshui est assez singulière : « j'étais au Pakistan à l'époque pour des raisons professionnelles et c'est par une vieille dame qui m'a mis la main sur le bras et qui m'a dit en murmurant "toi, tu as un bon fengshui" ». Intriguée par cette remarque, elle s'est renseignée puis formée auprès de cette dame. Cette conception de l'habitat lui a toujours paru évidente. Elle a décidé par la suite d'allier ses deux compétences, la gestion des ressources humaines et le fengshui.

Gauthier est architecte de formation. Après une période difficile de sa vie, qui l'a plongé dans une dépression, il se soigne grâce à une psychothérapie qui lui donne l'envie d'être psychothérapeute à son tour. Sa vision de l'architecture est modifiée par cette expérience : il décide alors de se former à la géobiologie, qu'il connaissait depuis longtemps et de l'associer à la pratique architecturale à laquelle il revient ; avant de ne pratiquer plus que la géobiologie.

Delphine avait commencé sa pratique d'architecte quand elle a pris connaissance de la géobiologie. Son orientation s'est faite en deux temps. Un ami radiesthésiste lui avait dit avant de mourir qu'il veillerait sur elle. Un mois après sa mort, elle se décide, sans trop savoir comment ou pourquoi, à aller à la maison de la radiesthésie et achète l'ouvrage de Jacques La Maya (1999), qu'elle dévore. Très vite, elle lit beaucoup, fait de

nombreuses formations en France et en Suisse notamment. Mais son intérêt prend un tournant décisif quand son père décède d'une leucémie foudroyante, au moment où de très nombreux habitants du quartier et voisins (ils habitaient tous deux à côté) déclarent des cancers. Pour Delphine, « c'est comme s'il y avait eu un meurtre sans meurtrier » : elle cherche alors des réponses. Or, ils se situaient juste à côté d'un quartier en construction, qui avait nécessité l'installation d'une ligne à haute tension souterraine dans cette rue. Elle décide de prendre des mesures en ce qui concerne les champs électromagnétiques : 10 milligauss[59] en pleine journée. Elle se décide alors à se consacrer au problème de « santé publique » des champs électromagnétiques, dans ses projets et en réalisant de nombreuses conférences. C'est devenu un devoir pour elle : elle se considère en possession d'une information importante, qui nécessite qu'elle en informe le plus de personnes possible. Elle a par la suite déménagé et a aujourd'hui son bureau au rez-de-chaussée d'un immeuble aux murs en pierre très épais, où le réseau de téléphonie mobile ne passe pas, afin de se protéger.

Quant à Pierre-Yves, notre praticien-ressource, son cheminement jusqu'à la géobiologie s'est fait en trois étapes. La première démarre avec les travaux d'isolation de sa cave. Alors jeune architecte, déjà installé à son compte, il utilise un matériau fréquemment employé pour l'isolation des bâtiments. Parallèlement à l'isolation de sa cave, il utilise ce matériau sur un autre chantier. Mais il est alors refusé par le bureau de contrôle, car le Centre Scientifique et Technique du Bâtiment (CSTB) le suspecterait d'être cancérigène ; ce qui le surprend énormément. Son chantier domestique terminé, il réinstalle son chien dans le sous-sol qui déclare très vite un cancer de la prostate, pour lequel il est euthanasié deux ans plus tard. C'est un véritable choc pour le jeune architecte : jamais il n'avait été question durant ses études de la toxicité des matériaux. Lui-même avait déjà prescrit des matériaux désormais classés comme cancérigènes. Il a alors acheté des ouvrages sur la toxicologie des matériaux (*cf.* chapitre 16) : cette problématique sera désormais associée à une démarche environnementale qu'il commençait à mettre en œuvre. La deuxième étape a lieu un peu plus tard. Alors qu'il réalisait une maison pour un avocat, celui-ci lui indique pendant le chantier que deux personnes viendront effectuer une analyse du lieu, afin de vérifier si celui-ci est bien sain. Suite à l'épisode précédent, cette question l'intéresse et il décide de se rendre sur place au moment de ce qui s'avère être une expertise en géobiologie. Il décide alors de se

59 La réglementation française en vigueur, qui se calque sur les recommandations de l'OMS, est de 1 000 mG. Mais la Belgique ou l'Italie appliquent des seuils de 2 mG. Notons par ailleurs que le Centre International de Recherche contre le Cancer (CIRC) de Lyon préconise de ne pas dépasser une exposition à 4 mG et que certaines recherches indépendantes préconisent entre 0,5 et 2 mG. On pourra voir à ce propos le site Internet du CIRC, intitulé www. champs-electro-magnétiques.com et l'ouvrage d'Alain de Luzan (2006).

former auprès de ces géobiologues. Il enchaînera ensuite de très nombreuses formations (deux par an pendant 30 ans), notamment en Allemagne (auprès du centre Hartmann) et dans le domaine de la *Baubiologie*[60]. Il se forme également aux mesures physiques, qui nécessitent l'achat d'un matériel coûteux. C'est la troisième étape de sa « conversion ». Il est face à un choix important, puisque c'est la période au cours de laquelle se développe l'outil informatique. Il ne peut investir que dans un domaine : il choisit la géobiologie, qui fera alors définitivement partie de sa pratique architecturale.

D. Une rupture biographique

> Pris dans ses dimensions objective et subjective, l'événement de la décision du désengagement professionnel est associé à un bouleversement des configurations dans lesquelles les acteurs sont engagés. […] Plutôt que de chercher l'événement déclencheur, il est souvent question d'une succession d'événements qui mènent au désengagement. Et, en raison de la contamination des sphères d'activité, les événements déclencheurs ne se limitent pas au monde professionnel, mais peuvent également se produire dans la sphère extra-professionnelle (Denave, 2014, p. 65).

De même que pour les parcours évoqués précédemment, les parcours de rupture, au nombre de trois pour les géobiologues (dont l'architecte Charles) et trois pour les experts en fengshui, sont des parcours qui ne présentent pas qu'une seule raison ayant mené les praticiens à leur activité actuelle. Nous allons néanmoins constater que pour ces praticiens, l'élément déclencheur a un rôle structurant puisqu'ils ne connaissaient pas du tout la conception de l'habitat auparavant. Ces moments déclencheurs relèvent soit de l'épreuve de la maladie, soit du « hasard ».

a. Sa maladie, celle des autres

> « Je viens d'un autre monde parce qu'à la base, j'étais directrice commerciale d'un groupe national de prêt-à-porter. Donc je gérais 600 personnes. Je travaillais sur Paris, une vie de dingue. Voilà. Et puis, je dirais que j'étais bien loin de tout ça. J'ai croisé une maladie, importante… Importante. Et je m'en suis sortie, mais je m'en suis sortie avec plein de questions. Et je m'en suis sortie avec, effectivement, un questionnement, une ouverture, que je n'avais pas du tout avant, je n'étais pas du tout dans ce "trip". J'étais là pour faire du business et pour faire en sorte que les gens soient au rendez-vous de leurs objectifs, et point-barre. Et je dirais que cette maladie m'a changée, avec du recul c'est une très bonne chose. »

60 « Biologie de la construction ».

Il semble que pour Janine, l'experte en fengshui qui témoigne ici, la maladie qu'elle a dû affronter ait eu pour conséquence de lui faire porter un autre regard sur le monde. C'est sans doute cette « transformation » qui l'a rendue réceptive au fengshui, quand elle en a eu connaissance. Suite à sa maladie, elle a eu à réfléchir à un nouveau concept de magasin : travailler sur les couleurs l'a enchantée. Puis, on lui a offert un livre sur le fengshui, qu'elle a « adoré », dit-elle. Elle a alors décidé de se former. Comme elle travaillait à Paris, lorsqu'elle ne pouvait pas rentrer chez elle, elle suivait des formations. Le jour où il lui a été demandé de licencier de nombreuses personnes de son équipe, elle a refusé, a démissionné et a décidé de s'installer en tant qu'experte.

Pour Nadine, c'est en se préoccupant de sa santé qu'elle a eu connaissance de la géobiologie. Elle s'est progressivement orientée vers une médecine alternative et principalement préventive ; l'un de ses thérapeutes lui a un jour conseillé l'ouvrage de Rémi Alexandre (1988), lorsqu'elle faisait face à des problèmes de sommeil. Une semaine plus tard, elle commençait une formation en géobiologie. Quant à Isidore, c'est la maladie de ses enfants, suite à leur emménagement dans une maison fraîchement construite, qui l'a amenée à s'intéresser à la toxicologie des matériaux et à se former pour devenir ingénieur en qualité environnementale puis à s'intéresser à la géobiologie. Ces domaines ne font pas du tout partie de ses connaissances précédentes : le choc de la maladie de ses enfants dans une maison neuve, considérée initialement comme nécessairement saine, l'a décidé à changer de profession.

b. Le « hasard »

Le dernier facteur en cause dans le changement de voie des praticiens, pourrait justement être un non-facteur, à savoir le hasard. Odile offre un jour un livre à sa sœur, une rubrique y est consacrée au fengshui. Intéressée par l'espace et l'aménagement intérieur, elle se forme et change de voie professionnelle. Pour Hubert, c'est l'une de ses connaissances qui, le voyant souvent randonner en pleine nature, lui parle de sourcellerie. Elle lui fait essayer des baguettes de sourcier, c'est le déclic : il se forme et devient géobiologue. Quant à Charles, c'est une période de crise dans l'architecture qui lui libère du temps pour commencer une formation en géobiologie, dont il venait d'entendre parler, alors que plusieurs clients vignerons lui avaient reproché la conception d'une architecture pas suffisamment saine. Cette conception de l'habitat orientera définitivement sa pratique professionnelle.

Remarquons néanmoins que très souvent, lorsque les praticiens sont amenés à parler du hasard, ils précisent qu' « il n'y a pas de hasard ». Ils ne se sentent pas tout à fait maîtres de leur destin, comme si certains événements leur étaient « envoyés ». Tous

croient en une puissance supérieure, qui leur présenterait des situations auxquelles ils doivent nécessairement faire face, et que cela détermine leur « chemin de vie ». Solange exprime ici cette croyance en un destin, ou en une « entité supérieure » (dont nous reparlerons au chapitre 13).

> « Ce n'est pas le côté paranormal qui m'attirait dans la géobiologie, au départ. Je voulais même *a priori*, je ne voulais pas en entendre parler. Qu'est-ce que j'ai eu comme demandes, je dirais allez, on va dire 7 fois sur 10 ? C'est des problèmes d'entités. C'est justement le domaine que je ne voulais pas travailler du tout. *Donc je me dis que là-haut, ils savent ce qu'ils font.* »[61]

Firmin évoque aussi ici ce « hasard » connu pour « bien faire les choses ».

> « J'ai une philosophie personnelle qui dit qu'*on m'amène des clients quand il le faut et la quantité qu'il faut*, et ça s'est toujours révélé exact, je n'ai jamais fait dans ma vie de démarche commerciale, de publicité, de communication où que ce soit. Les clients sont toujours venus par relation, par bouche-à-oreille. Je ne les ai jamais cherchés. »[62]

※※※※※

En conclusion, nous pouvons noter la complexité de l'arrivée des praticiens dans l'activité de leur conception de l'habitat, mais nous pouvons aussi noter un certain nombres de paramètres récurrents, souvent simultanés qui les ont conduits à leur profession actuelle :

- des aspirations plus ou moins anciennes vers les questions spatiales, le goût d'être utile aux autres, ou la curiosité pour les phénomènes « paranormaux » ;
- des expériences de socialisations primaires, réactivées dans un contexte individuel ou professionnel spécifique ;
- des ruptures biographiques importantes, telles que la mort ou la maladie (vécue soi-même ou celle d'un proche) ;
- des questionnements vécus au sein d'un univers professionnel qui est difficile, ou qui ne semble plus répondre à l'image de soi au travail ;
- des expériences de socialisations diverses, qui participent à l'élaboration d'un nouveau projet professionnel (*e.g.* par la découverte d'une conception inconnue).

61 Nous soulignons.

62 Nous soulignons.

11.3. La socialisation professionnelle

Nous avons vu dans un premier temps quelles pouvaient être les modalités et conditions de socialisation primaire des enquêtés, ainsi que la façon dont ils ont débuté leur pratique. Ceci nous mène à la question de la socialisation professionnelle. Nous noterons dans un premier temps que les praticiens ont des traits communs, quelle que soit la conception de l'habitat pratiquée ; ce qui nous permet de supposer l'existence d'une phase de socialisation professionnelle. Nous verrons ensuite en quoi celle-ci peut consister, et comment elle se manifeste. Nous verrons enfin que celle-ci peut avoir des conséquences fortes, tant pour le praticien que pour son entourage, ce qui fait de cette période de formation puis de pratique d'une (nouvelle) conception un moment atteignant véritablement à l'identité du praticien.

A. Des traits communs

a. L'ouverture aux autres

En croisant les différents profils de praticiens, toutes conceptions confondues, nous avons noté qu'ils présentaient pour un tiers d'entre eux – à notre connaissance, et sans doute plus, car certains praticiens n'évoquaient que très peu des aspects plus personnels de leur pratique – une tendance forte à l'ouverture à autrui, ainsi qu'à d'autres cultures. Si tous ont un discours très ouvert, un tiers d'entre eux ont eu de véritables expériences concrètes de l'altérité. Celles-ci sont de différentes natures. Il peut s'agir d'expériences professionnelles ou de formations à l'étranger, de nombreux voyages, d'opérations humanitaires.

Du côté des géobiologues, Isabelle a fait ses études en Belgique et Gauthier envisage de partir pour six mois en Inde (pour visiter des édifices, et peut-être se former au vastushastra). Quentin a beaucoup voyagé du temps où il était gendarme. Il a beaucoup apprécié de voir les différentes typologies d'habitat et leurs spécificités locales ; il a ensuite passé vingt ans en Martinique. Si un quart seulement des géobiologues sont concernés, en revanche plus d'un tiers des experts en fengshui le sont. Ainsi, Maurice et Wendy ont obtenu leur diplôme d'architecte l'un en Belgique, l'autre en Italie (étant chacun originaire de ces pays respectifs) : ils se sont par la suite installés en France. Françoise, elle, a beaucoup voyagé et est restée plusieurs mois au Mexique en mission pour une Organisation Non-Gouvernementale (ONG) liée à l'habitat. Clément a travaillé longtemps au Liban, et Dorothée s'est formée aux côtés d'Hassan Fathy[63],

63 Architecte égyptien (1900-1989) connu pour ses projets que l'on qualifierait aujourd'hui de

pratique au Liban, et organise des formations au Bénin, au Togo et aux États-Unis. Elle a de plus fait longtemps partie de l'association des « Architectes de l'urgence ». Quant à Doris, elle a travaillé au Pakistan et en Belgique. Mais ce sont les architectes ayant une démarche environnementale qui développent le plus cette caractéristique, à près de deux tiers d'entre eux. Ainsi, Florine, Emmanuel, Nadège, Nathalie et Oscar ont tous travaillé plusieurs années à l'étranger (États-Unis, Angleterre, Allemagne, Belgique, Inde, notamment). Rose a fait un tour du monde pendant un an après son diplôme. Quant à Emmanuel et Roland, ils ont été investis dans des missions à caractère humanitaire. Notons enfin que Roland avait obtenu une maîtrise de sociologie, parallèlement à son diplôme d'architecte et qu'il expliquait qu'il avait toujours été beaucoup intéressé par la façon dont les gens vivent et se sentent dans leur logement, qu'il avait apprécié d'enquêter auprès d'habitants durant ses études. Ce point semble important à spécifier, dans la mesure où les praticiens non seulement expriment un intérêt pour la diversité des habitats, mais l'ont également expérimentée. Leurs discours mettent souvent en avant un intérêt pour la diversité des cultures, des situations d'habitat et de modes de vie, mais aussi leur plaisir d'avoir une pratique professionnelle qu'ils considèrent comme tournée vers l'autre : cette tendance se manifeste visiblement non seulement dans leur discours mais aussi dans leurs pratiques.

b. Une conscience globale ou spirituelle

Si nous évoquerons cet aspect en détail plus avant, signalons que l'un des traits communs à l'ensemble de ces praticiens est celui d'une vision très « globale » du monde et de son fonctionnement. L'humain n'est jamais réellement détaché de son milieu de vie, ni l'environnement perçu sans lui. L'habitat jouerait le rôle d'interface entre les deux. Tous les praticiens de la géobiologie et du fengshui, ainsi que de nombreux architectes ayant une démarche environnementale, développent une vision « spiritualisée » de la question environnementale, qui se traduit notamment par :

- une portée holiste, qui implique l'intégration de l'humain au cœur d'un système dont il n'est qu'un des rouages (et doit se considérer comme tel) ;
- une transcendance de l'esprit sur la matière, avec l'idée qu'il n'est qu'une manifestation énergétique (à partir de laquelle tout existant émane) ;
- l'idée d'une force supérieure, pas nécessairement de nature divine, que nous devons comprendre et respecter pour pouvoir vivre (voire survivre) en harmonie.

participatifs, et de valorisation des cultures constructives vernaculaires, : l'objectif était d'accompagner des groupes d'individus à développer des logements et villages propres à leurs besoins (en Égypte, mais aussi en Irak et au Pakistan).

Nous verrons que cette vision n'est pas univoque et qu'elle a de nombreuses autres conséquences sur les représentations des praticiens. Notons néanmoins que tous, à des degrés divers, intègrent bel et bien cette pensée.

c. Une satisfaction dans sa pratique professionnelle

En dehors du cas spécifique de Damien, qui hésite à quitter son activité d'architecte, tous les autres praticiens ont évoqué le plaisir et la satisfaction que leur procure leur pratique professionnelle. Si tous se rejoignent sur l'idée de la satisfaction de travailler pour autrui (plutôt par la construction d'habitat pour les architectes, et d'un point de vue plus socio-psychologique pour les autres praticiens), les architectes insistent souvent sur le caractère très stimulant de la diversité de leurs missions et des acteurs qu'ils sont amenés à rencontrer. Ce qu'exprime ici Marcel, architecte de la démarche environnementale.

> « *Quels sont les côtés positifs de ton métier ?*
> Tous ! Moi, j'adore mon métier ! […] De te dire qu'un jour, un matin tu es sur un coin de table, tu griffonnes une idée et que parfois plusieurs années après tu vois plein de gars qui bossent, qui lèvent une charpente, qui était liée à ton idée, c'est extraordinaire, c'est extraordinaire. Et il y a… Et puis le fait que tu te dises que tu construis pour les autres. On a la responsabilité de sommes très importantes… Ça a du sens ce qu'on fait, ça dure longtemps, ça concerne plein de gens. Moi, j'aime tout. On rencontre plein de gens : tu peux très bien le matin être sur un chantier avec un sous-traitant qui ne parle pas français […] et l'après-midi avec le maire de la ville. On croise tout. »

Certains architectes mettent en avant les aspects positifs et valorisants de leur métier (diversité, nouveaux enjeux, renouvellement de la pratique) face à des aspects plus pénibles, que note ici Tanguy, architecte de la démarche environnementale.

> « Et du coup c'est vachement, c'est excitant parce qu'on fait un métier qui est tout le temps en train d'évoluer, ça c'est vraiment cool. C'est pour ça que mon job, je ne l'échangerais pas [rire] ! […] On essaie d'évoluer et de dessiner des choses et d'explorer un petit peu, et d'aller dans des trucs qu'on ne connaît pas, c'est ça qui est intéressant. Parce que faire ce qu'on sait faire, c'est facile. Aller où on ne sait pas, jusqu'à aujourd'hui, on l'a toujours fait et c'est là que c'est excitant, le métier. Parce que le métier d'archi, il est bien, il est génial, mais il est entouré de trop de, il est pourri par trop de choses. Et concevoir aujourd'hui, on le fait pendant 15 % du temps, tout le reste on gère la paperasse, on fait du social, parce qu'avec les entrepreneurs c'est devenu compliqué, les chantiers, ça ne respecte plus les délais, c'est chiant. Pour tout ça, c'est vraiment chiant. Et quand je disais j'échangerais pas mon métier, c'est vrai, mais je ne l'échangerais

> pas juste à cause des 15 %. Pour le reste franchement, je m'en débarrasserais bien [rire], je le déléguerais bien à quelqu'un d'autre mais bon, l'un ne va pas sans l'autre, ce n'est pas possible. »

Du côté des praticiens, certains mettent en avant l'étonnement vis-à-vis de la portée de leur action, et c'est elle qui constitue le cœur de leur satisfaction professionnelle. Si cet étonnement marque surtout les premiers temps de la formation, il se poursuit généralement dans le temps, ce que la géobiologue Solange explique ici.

> « Pourquoi j'ai fait [ma formation auprès de cet organisme] ? Parce qu'ils ouvrent sur plein de possibles. La relation avec les pierres, les arbres, moi j'ai fait tous les stages obligatoires dans la formation, et puis après j'en ai fait d'autres après, comme celui sur l'eau, c'est un plus. Donc il y a la relation, le lien avec la nature, il y a la relation… Moi la première fois que j'ai fait le premier stage géobio' avec des gens, mais je me disais "mais !", et qui me parlait de magie, pour moi c'était de la magie, ce qu'on pouvait faire ! »

Enfin, de nombreux praticiens expriment la joie et la satisfaction de leur profession, qui leur permet d'avoir une action positive sur autrui. L'experte en fengshui Doris avait conclu l'entretien par cette phrase : « [e]n tous cas, c'est un métier fabuleux ! Et c'est du bonheur d'apporter de l'équilibre et du bien-être aux gens, au travers de leurs espaces ! ». Ainsi, il semble y avoir une adéquation très forte entre une vision du monde, des valeurs partagées par les praticiens et leur pratique professionnelle. Cette adéquation leur apporte une satisfaction importante. Celle-ci constitue sans doute l'une des clés de l'actualisation des représentations mobilisées dans un cadre professionnel, dans un cadre plus quotidien (*cf.* chapitre 12).

d. Des approches principalement hybrides

Sur les vingt-quatre praticiens en géobiologie et fengshui[64], seuls dix d'entre eux ont une approche ciblée de l'une ou l'autre des conceptions. Ainsi, huit géobiologues associent leur pratique à une démarche environnementale et un au fengshui. Pour les experts en fengshui, trois l'associent à la démarche environnementale, et deux à la fois à la démarche environnementale et à la géobiologie. Du côté des architectes, nous avons vu au cours du chapitre 10 qu'ils étaient particulièrement informés, voire formés, sur les conceptions de la géobiologie et du fengshui. Il semble que la professionnalisation des praticiens dans l'une des conceptions débouche très souvent sur la professionnalisation

64 « Praticiens en géobiologie » désignent les praticiens que nous avons contactés en tant que géobiologues, c'est-à-dire qui mettent en avant d'abord leur pratique de géobiologue ; il en est de même pour les « praticiens en fengshui ».

dans l'une des autres conceptions. C'est notamment ce qui a été mis en évidence par les parcours décrits comme linéaires au point précédent. Cette caractéristique semble donc être une constante de la socialisation professionnelle des praticiens[65]. Nous verrons dans la partie IV les relations qui peuvent exister entre les représentations de l'environnement, de l'humain et de l'habitat portées par chacune des conceptions.

B. Adopter une posture

a. Changement de paradigme et temps d'adaptation

Nous l'avons vu, l'ensemble des praticiens, architectes ou non, sont rassemblés par des caractéristiques communes qui peuvent sans doute pour une part être dues à leur socialisation professionnelle. Celle-ci consiste, nous allons le voir, à adopter une posture spécifique au groupe auquel appartient le praticien (points b. et c. présentés juste après). La socialisation professionnelle, qui s'acquiert notamment au cours de la formation (Dubar, 2015 ; Hardy, 2013), fabrique ou réactive un certain nombre de dispositions chez le praticien (Lahire, 2011 ; Denave, 2014) (point d.). Ce phénomène n'est pas instantané et s'inscrit, selon les individus, dans un temps plus ou moins long.

Ce temps est celui du changement de paradigme, ou de cadre idéologique de l'individu. Celui-ci est amené à modifier progressivement ses représentations de l'environnement, de l'humain et de l'habitat, mais sans doute plus largement sa vision du monde et la finalité de ses actions (*cf.* partie IV). Mais le praticien en devenir est également amené à transformer le regard qu'il porte sur lui-même, à l'aune des nouvelles capacités dont il prend conscience, et qui ne correspondent pas toujours à l'identité qu'il s'était constitué.

> L'identité personnelle peut être définie comme le *travail intime* que tout individu effectue *à certains moments de sa vie* dans l'objectif de proposer à lui-même et à autrui, de façon provisoire ou non, une image de soi satisfaisante, ou à défaut supportable, et ce, à partir de *supports identitaires*, parfois choisis, parfois imposés, et négociés dans la mesure du possible (Marchal, 2012, p. 94).

Dans la mesure où l'apprentissage de ces conceptions de l'habitat, et particulièrement la géobiologie et le fengshui, modifient de nombreux « supports identitaires » de l'individu, les praticiens connaissent parfois une phase d'adaptation, voire d'acceptation, de cette nouvelle identité. En effet, si le contexte auquel ils sont

65 Rappelons que Nadège nous avait précisé qu'elle avait eu connaissance du fengshui, lors d'une initiation ayant eu lieu pendant une formation à la démarche environnementale. Ces conceptions semblent donc en passe d'être liées, sur un plan quasi-institutionnel.

confrontés durant le temps de la formation ne correspond pas aux dispositions précédemment acquises, celles-ci bouleversent plusieurs de leurs « engagements identitaires », comme les engagements significatifs, matériels, existentiels, et même fictionnels dans la mesure où les praticiens changent parfois de parcours professionnels suite à la formation (Marchal, 2012). Cette phase peut être vécue positivement, ou en tout cas ne pas susciter de difficultés, mais elle peut également être douloureuse.

Solange nous a expliqué que quatre des femmes avec qui elle était en formation ont divorcé peu de temps après la fin de la formation. Elle explique cela par le changement de vision du monde que celle-ci a induite et qui peut parfois ne plus être en phase avec celle du conjoint, ou ne pas être acceptée par lui. Quant à Charles, il a eu du mal à accepter ses nouvelles capacités, incompatibles visiblement avec sa précédente représentation du monde ; ce qui a d'ailleurs failli le faire renoncer à la formation.

> « Premier jour de stage, j'arrive [le formateur] se présente, tout le monde se présente, tour de table, et puis il distribue les pendules. Moi j'ai vu ça, je ne m'attendais pas à ça, j'ai failli prendre mes affaires et leur dire "amusez-vous bien, moi je m'en vais". Je suis resté. Deux heures après, j'étais dans un pré, on m'avait donné des radmasters, j'avançais, et on me dit "[Charles], tu as un signal, tu as trouvé l'eau". Ma première réaction a été de dire : "ce n'est pas possible, je ne peux pas trouver l'eau". J'ai mis deux ans avant d'accepter le fait que je pouvais sentir quelque chose, deux ans où j'ai été à douter sans arrêt. »

b. L'éthique des architectes revendiquant une démarche environnementale

L'analyse du discours des architectes interrogés revendiquant une démarche environnementale permet de mettre en évidence un socle de valeurs partagées par tous ces architectes, pouvant définir une déontologie renouvelée. Celle-ci s'articule autour de cinq grands piliers. Les deux premières valeurs éthiques concernent directement la pratique professionnelle de l'architecte. Les deux valeurs éthiques suivantes sont plus globales et cherchent à qualifier en quoi doit consister une posture professionnelle. La dernière valeur est plus transversale et regroupe finalement tous les aspects précédents.

Le premier pilier est celui de la primauté de la qualité de l'implantation du bâtiment. Il s'agit pour les architectes interrogés, de la question architecturale fondamentale. Paradoxalement, ils n'arrivent pas nécessairement à définir avec précision les critères désignant une « bonne » implantation. Celle-ci révèle deux aspects du travail de l'architecte : elle permet de définir un projet et de mettre en avant la primauté des intérêts collectifs sur les intérêts individuels (ce dont est légalement garant l'architecte,

par la loi de 1977). En effet, une bonne implantation désigne un bâtiment respectueux du paysage préexistant (par son gabarit, son volume, ses matériaux, ses ouvertures, sa position topographique et par rapport à l'espace public, etc.), il doit s'y insérer harmonieusement, sans nécessairement s'effacer. Cela désigne également un bâtiment correctement orienté et positionné pour tirer parti des apports solaires passifs et se protéger des vents dominants ; ce qui permet de réduire les consommations énergétiques. Une bonne implantation, c'est donc avant tout agir en fonction d'intérêts collectifs (le paysage vu par tous et la consommation d'énergie).

Le deuxième pilier, que défend notamment Marcel, c'est la nécessité pour l'architecte d'apprendre de ses erreurs, de se remettre en cause, en posant un regard critique sur son travail. Beaucoup d'architectes mettant en œuvre une démarche environnementale ont indiqué qu'un retour d'expérience, notamment à travers la parole habitante, leur serait très utile. Mais les agences ne peuvent pas se permettre de mener de telles enquêtes. En revanche, c'est une pratique courante chez certains bailleurs sociaux. Un responsable du bailleur social à l'origine du projet de logements collectifs de Nancy nous expliquait qu'il s'agit pour eux d'une méthode courante ; particulièrement dans les logements innovants en matière environnementale[66]. Mais il s'agit également de voir si les dispositifs architecturaux mis en place sont utilisés et appréciés par les habitants, pour guider les architectes dans leurs futurs projets. Les bailleurs sont ainsi capables de dire si tel dispositif de loggia ou de palier partagé est porteur de véritables appropriations par les habitants, et donc à renouveler.

Le troisième grand pilier est celui de la responsabilité que les architectes ont sur « l'environnement élargi » (Thomas). La question centrale qu'ils se posent est la suivante : « est-ce qu'on a envie de faire quelque chose pour la planète sur laquelle on vit, ou pas ? » (Tanguy). Au-delà des intérêts collectifs, il s'agit également pour ces professionnels de penser les conséquences de leurs pratiques sur l'ensemble de la biosphère, en ayant une démarche globale. Cette responsabilité de l'architecte est également à mettre en résonance avec une des caractéristiques qui définit classiquement les professions, à savoir le désintéressement ou l'altruisme[67]. Par ailleurs, certains

66 Dans le parking de l'opération ont été prévues trois places de parking pour recharger des véhicules électriques, mis à disposition des habitants. Une première voiture a été mise en place et après quelques mois d'utilisation, le bailleur lançait une enquête auprès des habitants afin de connaître leurs modalités d'utilisation et avis, afin de savoir s'il était nécessaire d'ajouter d'autres véhicules.

67 L'objectif de la pratique de l'architecte n'est pas de gagner un maximum d'argent, mais de pourvoir à un besoin anthropologique fondamental, celui d'habiter : en conséquence, il ne conçoit pas « son » projet mais celui de son client, qui s'insère dans un espace public que tout le monde peut voir ; il y a donc en cela également une mission d'intérêt général. L'architecte veillera par ailleurs à respecter le budget que le client lui aura fixé (nous rappelons que la rémunération de l'architecte représente un

architectes concernés par le marché des maisons individuelles, dénoncent les pratiques des promoteurs : « ils vendent ça comme ils vendraient des aspirateurs », selon Tanguy. Dans le champ spécifique de la construction de maisons individuelles, les promoteurs ne seraient pas soumis à ces règles déontologiques, qui feraient passer les intérêts collectifs et individuels du client avant leurs bénéfices ; ce qui les ferait ainsi appartenir au monde professionnel des commerçants, et non des pratiques libérales désintéressées (tels que les médecins ou les avocats).

Le quatrième pilier est celui de la mise en avant d'une pratique qui doit être absolument et totalement orientée vers les clients. Ceci se manifeste à deux niveaux principaux : la prise en compte des usages et le respect de leurs besoins d'une part, et de leur budget d'autre part. L'architecte a ici un rôle important, puisqu'il précise d'emblée les coûts d'un projet, notamment en fonction du prix du marché local (pour le prix du terrain et des entreprises de bâtiment). Certains architectes, comme Tanguy, précisent à quel point il est important d'accepter tous types de demandes et de projets, quel que soit le budget. Leur profession nécessite de se mettre au service de tous les clients ; ce qui permet également de participer à un renouvellement de leur « identité pour autrui », en révélant que la contribution des architectes n'est pas réservée à une élite, mais doit être accessible à tout un chacun. À charge pour les architectes de faire ensuite un projet qui soit adapté aux contraintes, y compris financières, des clients.

Le cinquième et dernier pilier est celui de l'humilité, une valeur mise en avant par plusieurs architectes. Si elle n'a pas toujours été formalisée comme telle, elle rejoint également des valeurs défendues par d'autres architectes. Faire preuve d'humilité, c'est avant tout faire un projet contextuel, et non pas un objet qui ne dialoguerait pas avec l'environnement existant. L'humilité, c'est également prendre conscience que l'on est en mesure de se tromper, et de toujours apprendre des multiples partenaires du projet. L'humilité, c'est également savoir se mettre au service des clients, en faisant un projet qui leur soit spécifiquement conçu. L'humilité est ainsi une valeur, une qualité, à la confluence des quatre piliers évoqués précédemment. Elle a été évoquée par tous les architectes mettant en œuvre une démarche environnementale, sans toujours porter ce titre : il s'agit sans nul doute d'une valeur cardinale de la déontologie de ces architectes.

c. L'éthique des géobiologues et experts en fengshui

Les entretiens menés avec les praticiens ont montré que, bien qu'ils ne constituent pas une profession au même titre que les architectes, leur pratique est guidée par un ensemble de règles. Celles-ci ne sont pas clairement formalisées, tous les

pourcentage en moyenne de 10 % à 13 % du montant total des travaux, pour une mission complète).

géobiologues et experts en fengshui ont énoncé l'une ou l'autre des règles que nous allons évoquer ici. Celles-ci peuvent s'apparenter à une déontologie, voire à une véritable éthique professionnelle, qui repose sur une vision de l'environnement et de l'humain (*cf.* partie IV). Nous avons décidé de croiser les paroles des praticiens avec la *Charte des praticiens et formateurs en Géobiologie* (la dernière mise à jour de 2014 comprend douze articles), édictée par la Fédération Française de Géobiologie qui compte à ce jour soixante-deux signataires. Cette fédération se donne pour mission de :

> - Fédérer les professionnels de la Géobiologie en France, outre-mer et tous pays francophones ;
> - Promouvoir la Géobiologie à travers conférences, formations, séminaires, et tous objets et supports publicitaires ;
> - [Faire reconnaître] notre métier par les administrations, les professionnels de la construction, les sociétés immobilières.

Les praticiens et la charte se retrouvent sur cinq grands enjeux. Deux autres sont propres à cette charte, qui émane d'un regroupement de géobiologues dont le but est de professionnaliser leur pratique : l'indépendance du géobiologue par rapport à tout engagement qui puisse nuire à son exercice en toute conscience professionnelle et le respect entre confrères (et le règlement d'éventuels litiges par la fédération elle-même). Les autres principes concernent le rapport aux clients et les conditions d'exercice.

Le premier d'entre eux est celui d'une disposition psychologique et comportementale respectueuse du terrain, et de tous les êtres vivants (de nombreux géobiologues et experts en fengshui indiquent la nécessité de respecter les arbres, et de n'en abattre qu'en cas d'extrême nécessité). Cette disposition passe également par une attitude intérieure harmonieuse (avec des pensées positives et la réalisation d'un « travail sur soi », qui permette au praticien d'être dans de bonnes conditions psychologiques et émotionnelles). Cela passe également par une posture altruiste et, pour certains, spirituelle. La charte exprime cela à travers son premier article.

> Article 1- La Géobiologie implique la conception globale de l'Homme et du Monde. Les lieux de vie, la maison, l'entreprise, ou la collectivité, faisant partie intégrante de cet ensemble, il s'ensuit que l'équilibre, ou l'harmonie énergétique, est une clé essentielle du bien-être et de la bonne entente entre les êtres. Une pratique saine de la Géobiologie permet de rétablir l'équilibre ou l'harmonie énergétique du Vivant.

Le deuxième principe est le respect total du client. Les praticiens expliquent notamment ne pas agir si la demande n'a pas été formulée, ou si la demande a été formulée par un tiers extérieur au foyer. Les deux membres d'un couple doivent adhérer

à cette demande. Cela passe aussi par le refus d'expertiser, si le client ne semble pas réellement comprendre en quoi consiste une intervention en géobiologie ou en fengshui[68]. Du côté de la charte, cela passe par le respect de « l'autonomie de penser et d'agir » du client, envers lequel le géobiologue doit se garder de tout prosélytisme politique, religieux, ou sectaire.

Le troisième principe est ardemment mis en avant par tous les géobiologues. Il consiste à affirmer que la géobiologie n'est en aucun cas une pratique médicale : le praticien ne peut donc pas formuler de diagnostic, ni donner d'avis relatif à un traitement. La charte y ajoute la conformité à « la réglementation en vigueur concernant la publicité et les allégations médicales des appareils vendus ». Si ce principe est mis en avant très clairement, la définition de la géobiologie comme « médecine de l'habitat »[69] et la citation de ces actions « thérapeutiques » envers l'habitat et sa relation avec les habitants peuvent porter à confusion. Ces termes désignent cependant pour les praticiens l'aspect « énergétique » de l'équilibre sanitaire.

Le quatrième principe est celui de la pratique en fonction des compétences du praticien. Il doit être conscient de ses limites, exercer en conséquence et sans revendiquer d'autres titres que ceux qu'il a réellement obtenus. La charte précise l'obligation de la formation continue, ce que l'ensemble des praticiens disent effectivement faire, afin d'être toujours au fait des dernières connaissances du domaine. Les praticiens semblent conscients de leurs limites, et pour certains révèlent une incertitude quant à leurs capacités, ou à tout le moins une approche prudente.

Le cinquième principe consiste à demander des honoraires raisonnables et clairement affichés. La charte précise que les modalités de tarification et de pratique doivent être clairement indiquées aux clients avant toute expertise. Cette transparence est réclamée par de nombreux praticiens, qui regrettent de constater que d'autres ont demandé d'importantes sommes à leurs clients, sans transparence sur leur pratique.

Les architectes-praticiens sont également conscients de l'impact de leur pratique, rendue visible par la transformation des paysages ; ce que traduit ici l'architecte-géobiologue Charles, par cette appréhension qui précède chaque projet.

> « Dans ma pratique d'architecte et géobiologue, ou pas d'ailleurs, généralement la conception, c'est quelque chose que je trouve difficile, qui est angoissant. Pour plusieurs raisons, ne serait-ce que parce qu'on va détruire un site. Dès l'instant où on construit dessus, le site est détruit. Il faut être quand même drôlement

68 Joséphine expliquait qu'un jour, elle avait été reçue par une dame âgée qui lui a mis une liasse de billets dans les mains en lui demandant d'agir pour que tel événement se produise. Joséphine lui a expliqué que son travail ne consistait pas en cela, lui a rendu l'argent et a pris congé.

69 Ce terme vient du titre du très célèbre ouvrage éponyme de Jacques La Maya évoqué précédemment.

> prétentieux, dire que dans le meilleur des cas le site sera au moins aussi intéressant qu'avant la destruction du site précédent et éventuellement dire "bah, je vais même faire mieux, je vais même ajouter quelque chose qui va ajouter de la qualité". C'est d'une prétention folle, quand on y pense, hein ? Donc on détruit un site, et la conception pour moi c'est un moment toujours angoissant. »

d. La « grammaire » de l' « homme pluriel »

Les pratiques des individus, en l'occurrence ici celles des praticiens, peuvent être saisies comme le produit de dispositions qui s'actualisent dans un contexte particulier (Lahire, 2012). Ces dispositions sont issues des processus de socialisation et d'expériences socialisatrices diverses : le passé incorporé est donc une somme de « produits intériorisés de la fréquentation passée de contextes d'action » et précise de fait la double manière de voir, de considérer le contexte présent, déclencheur de dispositions incorporées ou cadre socialisateur des acteurs. « Un acteur pluriel est donc le produit de l'expérience – souvent précoce – de socialisation dans des contextes sociaux multiples et hétérogènes » (Lahire, 2011, p. 60) ; ce qui fut le cas pour de nombreux praticiens, dont la trajectoire de vie, même si elle n'a pas fait face à de véritables ruptures biographiques, a subi différentes phases de socialisation, notamment durant sa période de formation. Ce moment peut souvent être lu comme celui d'un « décalage », d'un « découplage » ou d'un « désajustement » (Lahire, 2011), entre certaines dispositions existantes et de nouvelles en train de s'incarner ; ce qui peut nécessiter un temps d'adaptation et peut parfois être mal vécu.

Cette nouvelle période socialisatrice entraîne l'adoption (ou la réactivation) de certaines dispositions. Elle marque également l'entrée dans un groupe, dont l'activité est régie par un certain nombre de règles (déontologiques) et de valeurs, plus largement de codes. Mais il y a plus. Étant donné les perturbations identitaires engendrées, ainsi que nous allons le voir, les perturbations sociales qui peuvent s'ensuivre, nous émettons ici l'hypothèse que les praticiens de géobiologie et de fengshui – et dans une moindre mesure, de la démarche environnementale – doivent acquérir à partir de leur formation une nouvelle « grammaire ». Celle-ci est définie comme « l'ensemble des règles à suivre pour être reconnu, dans une communauté, comme sachant agir et juger correctement » (Lemieux, 2009, p. 21). Cyril Lemieux est à l'origine de cette théorie qui, un peu de la même façon que le propose Bernard Lahire (2012), souhaite renouer avec une grande théorie socio-anthropologique, en dépassant les conflits de paradigmes, entre relativisme et constructivisme. Pour le second sociologue nous l'avons vu, sa proposition consiste à analyser des pratiques comme l'actualisation de dispositions plus ou moins

profondément ancrées dans un contexte (temporel, spatial, social, etc.) spécifique. Cette position théorique nous permet notamment de comprendre comment s'articulent pratiques (professionnelles) et représentations, en questionnant notamment la diversité des contextes d'actualisation possibles, ainsi que la diversité des représentations (au travers de leurs objets, de leur ancrage et de leur contexte d'acquisition).

La proposition de Cyril Lemieux ne se place pas directement à l'échelle des pratiques mais plutôt du groupe, en proposant de lire sa cohésion comme reposant sur un certain nombre de « règles communes » : elle nous permet d'interroger ici, dans cette partie consacrée à l'approche des praticiens en tant que membres d'un groupe professionnel (ou en voie de professionnalisation), les « codes » sur lesquels repose la cohésion de ce nouveau groupe social. Cyril Lemieux indique que les règles qui définissent une « grammaire » propre à une « forme de vie » sont nombreuses, mais qu'il existe cependant trois « métarègles » communes, universelles – anthropologiques, en somme – qui sont ensuite déclinées au sein des différentes formes de vie. Il conviendra ensuite d'analyser les pratiques des individus et des groupes en fonction des règles qui régissent la grammaire de leur forme de vie. Ces trois « métarègles » (Lemieux, 2009, p. 72) sont : 1/ celle de l' « engagement et de la restitution », autrement dit celle du don et du contre-don développée par Marcel Mauss ; 2/ celle de « la réalisation et de l'auto-contrainte », autrement dit celle de « la prohibition et de l'inceste » selon Émile Durkheim ; 3/ celle de « la distanciation et des représentations collectives », qu'Émile Durkheim explicite lorsqu'il affirme qu' « [i]l ne peut y avoir de société qui ne sente le besoin d'entretenir et de raffermir, à intervalles réguliers, les sentiments collectifs et les idées collectives qui font son unité et sa personnalité ». L'ensemble des « règles dérivées » de ces « métarègles » sont intégrées par chacun des membres de la forme de vie en question, et permettent d'analyser et de juger les comportements de chacun, et de signifier au besoin son manquement à l'une de ses règles. La question que nous posons ici est de savoir dans quelle mesure il peut y avoir continuité ou conflit entre les règles acquises en devenant praticiens et les règles qui régissaient la vie des groupes sociaux auxquels les praticiens appartenaient jusque-là (famille, amis, précédents collègues ou autres collègues, etc.).

※※※※※

Nous proposons cette porte d'entrée théorique de la grammaire, pour interpréter les données que nous allons maintenant analyser, à savoir la relation de l'entourage des praticiens à leur changement de vie, leurs (nouveaux) univers représentationnels et la reconfiguration de leurs cadres idéologiques. La réaction des proches des praticiens, la portée profondément anthropologique des représentations concernées (*cf.* partie IV) et la reconfiguration de certaines pratiques quotidiennes (par une actualisation de

dispositions acquises dans le domaine professionnel, dans un contexte plus personnel) ne pourraient-elles pas être lues au regard de la théorie de la grammaire ?

Nous allons maintenant nous intéresser à la réaction de l'entourage du praticien à sa plus ou moins nouvelle situation de pratique professionnelle. Y a-t-il acceptation ou rejet ? Comment peut-on analyser ces différentes situations au regard de la notion de grammaire ? C'est ce à quoi nous allons nous intéresser ici. Nous verrons par la suite plus précisément les contenus des dispositions nouvellement acquises par les praticiens et plus largement les règles qui régissent leur groupe social qui, nous le verrons au chapitre suivant, dépasse le strict cadre professionnel.

C. La relation à l'entourage

a. Entre soutien et rejet

La formation, ainsi que le choix d'une réorientation professionnelle, notamment lorsque celle-ci a lieu au bout de plusieurs années d'une première expérience professionnelle, engagent non seulement un individu mais bien souvent aussi un foyer et peuvent ainsi avoir un impact fort sur l'identité de l'individu, tant pour lui-même que pour autrui. Ces « ruptures biographiques » ont très souvent un impact sur une famille et des proches, amenés à porter un regard sur cette décision. Cela peut être dû aux importantes modifications du cadre idéologique du praticien en construction, mais également à des questions plus matérielles. Ainsi, si Geneviève avait le projet de changer d'activité professionnelle depuis deux ans, elle réfléchissait aux moyens financiers de pouvoir le réaliser, sans que cela n'ait d'impact sur son foyer, son mari et ses enfants. La formation nécessitait d'une part un investissement financier important (la formation elle-même, ainsi que les déplacements et l'hébergement à Paris) et il y avait d'autre part le risque d'une perte de revenu, dans les premiers temps de l'activité ; c'est pourquoi elle choisit de garder son emploi de secrétaire médicale à 80 %, le temps de l'installation et de la stabilisation de son activité d'experte en fengshui.

L'entourage proche des praticiens en géobiologie et en fengshui a généralement bien accueilli ce changement. Ceci est d'ailleurs parfois dû au fait que le conjoint ait une activité voisine – rappelons que le mari de Geneviève est réflexologue, et précisons que la compagne d'Hubert est également géobiologue – ou que la nouvelle voie professionnelle correspond à celle espérée par un parent – le père de Joséphine était convaincu qu'elle ferait une bonne architecte. Ce constat positif de l'acceptation de la nouvelle situation par la famille est parfois nuancé. Ainsi, la famille de Nadine n'a pas du tout compris qu'elle quitte un poste de la fonction publique pour se consacrer à la

géobiologie. Nathan a dû également faire face à des réactions difficiles, certains proches ayant rompu toute relation avec lui, n'ayant pas apprécié qu'il abandonne une formation en doctorat pour se former au fengshui et devenir expert.

b. Ne pas révéler toute sa nouvelle identité

De façon générale, les praticiens ont conscience du fait que leur pratique reste aujourd'hui marginale. Ils se prémunissent de réactions négatives en ne parlant de leur pratique qu'à leur famille proche. Solange, par exemple, ne parle plus de ce sujet avec ses enfants, et particulièrement son fils qui a épousé une architecte. Celle-ci n'est visiblement pas du tout ouverte à la géobiologie, et la pratique de Solange est remise en cause par ses enfants : ils n'en font donc plus un sujet de conversation. De même, Geneviève, Odile ou encore Delphine évitent par exemple d'en parler à leurs amis. Delphine a réussi à convaincre sa famille proche, au fur et à mesure des expériences, mais elle ne parle pas de sa pratique à un cercle de connaissances plus élargi, suite à de mauvaises expériences où elle avait été prise pour « une folle ». Elle nous l'explique ici.

> « C'est un domaine qui est assez réservé. En fait, je me suis aperçue très, très vite qu'il ne fallait pas en parler. […] Il ne fallait en parler si les gens venaient à nous, sinon on leur faisait peur. Donc s'ils viennent à nous, on leur en parle très ouvertement, s'ils ne viennent pas, on évite de dire ce que l'on fait. »

Quant à Joséphine, son changement de profession (de manager à architecte d'intérieur, experte en fengshui) a été de toute évidence très bien accueilli par son mari et ses enfants. Pourtant, elle garde une part de mystère sur sa pratique, étant consciente que son mari pourrait être perturbé par ses expériences : elle craint qu'il ne la considère comme « une folle ». Elle nous confiait qu'elle ressent depuis toute petite des impressions très fortes par rapport aux lieux, particulièrement les maisons ; c'était comme si elles lui « parlaient ». Cela fait sans doute partie des choses qu'elle ne confie pas à son mari. Nous supposons que Janine (responsable commerciale d'une grande entreprise et devenue experte en fengshui) procède de la même manière. Elle explique que son mari n'est pas choqué de cette nouvelle activité, qu'il accepte bien, car elle consiste en de nombreux « calculs » ; ce qui lui semble très « rationnel ». Pourtant, une partie importante de son activité est fondée sur du ressenti : elle doit sans doute moins l'évoquer, car son mari semble convaincu par l'aspect « mathématique » du fengshui.

※※※※※

Cette socialisation professionnelle entraîne parfois un bouleversement identitaire, qui affecte tant l'identité « pour soi », que l'identité « pour autrui » (Dubar, 2015). Les

praticiens vont alors choisir, en fonction des contextes dans lesquels ils se trouvent, de révéler ou non cette part de leur identité, que constitue cette activité professionnelle (ou quasi-professionnelle). Charge à lui de recomposer une unité identitaire, à partir des différentes figures qu'il présente – et a compris qu'il devait présenter – afin de conserver une bonne image de soi pour autrui.

La socialisation professionnelle est donc bien l'une des étapes de socialisation des praticiens, qui fait véritablement d'eux des « hommes pluriels », dans la mesure ou cette socialisation est souvent bien différente de leur socialisation primaire, et même de leur première socialisation professionnelle. Cette nouvelle étape de socialisation leur permet notamment d'adopter une posture spécifique – des dispositions, des représentations et une grammaire –, celle par exemple de géobiologue, qui passe par l'adoption de principes déontologiques (plus ou moins tacites et partagés). Celle-ci passe également par la modification de leurs représentations de l'environnement, de l'humain et de l'habitat, dont il sera question dans la prochaine partie. Mais avant cela, nous avons pu constater que les dispositions nouvellement acquises au cours de cette phase de socialisation avaient tendance à être largement actualisées dans des contextes différents du contexte professionnel : c'est ce qui va nous intéresser au cours du chapitre qui suit.

Chapitre 12 : Actualisation des dispositions nouvellement acquises en contexte quotidien

Introduction

Les différents chapitres de cette partie nous ont permis de questionner le degré de professionnalité des différents types de praticiens, la place que tient l'orientation vers l'une des conceptions de l'habitat et/ou vers la pratique architecturale par rapport au parcours biographique ainsi que la manière dont les praticiens ont vécu une véritable phase de socialisation secondaire de type professionnel. La figure de l' « homme pluriel » nous permet de penser la multiplicité des situations de socialisation, et donc d'acquisition de nouvelles dispositions, mais aussi la diversité des contextes de pratiques qui peuvent conduire à actualiser ces différentes dispositions. Or, ainsi que nous allons le voir dans ce chapitre, ces dispositions nouvellement acquises ont fortement tendance à s'actualiser non seulement en contexte professionnel mais également plus quotidiennement. Quelles sont les raisons et modalités de ces « transferts » qui ont pu être observés ? De quelle façon s'effectuent-ils ? Deux types de contextes de pratique sont particulièrement propices à l'actualisation de ces dispositions « professionnelles » : les pratiques corporelles (préservation de l'humain, à partir d'un contrôle des facteurs environnementaux) et les pratiques écologiques (préservation de l'environnement, à partir d'un contrôle des pratiques humaines).

Bien entendu, ces « transferts » ne sont pas toujours la conséquence d'une modification des pratiques professionnelles, ils peuvent également émaner d'un contexte quotidien pour influencer le contexte professionnel. Le chapitre 11 l'a montré : les parcours biographiques et professionnels sont loin d'être tous identiques. Mais la question qui commence à se dessiner concerne les conditions qui rendent ces transferts

possibles. Nous faisons ici l'hypothèse que les dispositions acquises, sur le plan représentationnel, consistent en des cadres idéologiques extrêmement structurants qui ne peuvent de fait être cantonnés à un seul contexte de pratique de l'individu. L'hypothèse qui s'esquisse toujours davantage (et que nous explorerons au cours de la prochaine partie consacrée aux univers représentationnels des praticiens) est donc celle des conditions qui rendent possibles (et compréhensibles) ces transferts, à savoir :

- des univers représentationnels qui touchent aux « modes d'identification » mobilisés dans le cadre professionnel, qui conditionnent des cadres idéologiques structurants ;
- des cadres idéologiques qui permettent aux praticiens non seulement de penser leur humanité, mais plus largement leur rapport au monde, leur façon de l'habiter.

12.1. Les modalités du transfert[70]

Les entretiens ont révélé différents types de « transfert », c'est-à-dire différents types d'actualisation de représentations plus ou moins nouvellement acquises dans un cadre professionnel, dans un contexte cette fois plus quotidien. La situation de chaque praticien est toujours singulière, et il a été difficile de proposer un classement de ces différents transferts. Par ailleurs, le poids de ces transferts a été découvert au fur et à mesure de l'enquête : une poursuite du travail amorcé par des récits de vie permettrait de mieux saisir toutes les étapes du parcours de socialisation des praticiens. Nous pouvons d'ores et déjà identifier cinq grands types de transfert, que nous allons présenter successivement, avant de s'intéresser aux conditions qui les ont rendus possibles. Commençons avant tout par définir cette notion de transfert.

A. Comment définir le transfert ?

Il existerait *a priori* deux voies possibles pour rendre le transfert effectif (*cf.* figure 46). Partons des cadres idéologiques : il s'agit de schèmes de pensée structurants dont dépendent les représentations sociales, qui s'actualisent dans des contextes spécifiques, produisant des pratiques définies. Une évolution des cadres idéologiques

70 Notons que ce terme désigne ici l'actualisation de représentations plus ou moins nouvellement acquises dans un contexte différent de celui de l'acquisition (de l'univers professionnel vers l'univers quotidien, ou inversement). Il ne renvoie pas à l'acception psychanalytique, conçue par Sigmund Freud, à savoir l'actualisation en contexte d'analyse de dispositions émotionnelles vers l'analyste ; de même que l'enfant transfert ces dispositions de certains objets à certains individus.

amène à l'adaptation des représentations sociales qui, en s'actualisant, induisent une reconfiguration des pratiques. Pour qu'il y ait une évolution des cadres idéologiques et une reconfiguration des pratiques – phénomène global qui repose sur la socialisation – il faut qu'il y ait une ou des modifications dans cette chaîne. Celles-ci peuvent intervenir à différents niveaux, mais celui qui nous intéresse ici est le moment du « transfert ». Lorsque les contextes évoluent, les représentations sociales sont amenées à s'actualiser dans d'autres contextes, provoquant une reconfiguration des pratiques. Ainsi, le transfert est l'actualisation de représentations auparavant cantonnées à un contexte spécifique (qu'il s'agisse du champ professionnel, quotidien ou médical).

B. Les types de transfert

Quatre types de transfert sont identifiés comme tel par les praticiens ; un cinquième et dernier peut être caractérisé par le fait qu'il n'est pas conscientisé ou perçu comme tel par les enquêtés. Le premier type est exclusivement représenté par les architectes de la démarche environnementale : il s'agit de ceux qui ont toujours eu une inclination forte aux questions écologiques, qui ont par la suite teinté naturellement leur pratique professionnelle. Il s'agit notamment de Florine, Rose et Oscar ; ces deux derniers ont d'ailleurs un profil « écologique engagé », et présentent un transfert important entre pratiques quotidiennes et professionnelles. Florine a été très marquée par la lecture de *Robinson Crusoé*[71], qui lui a donné le goût de l'architecture à travers la construction de cabanes, mais également montré le plaisir d'obtenir « beaucoup d'effet avec peu de moyens ». Les quelques enseignements d'architecture écologique dont elle a bénéficié durant son cursus l'ont beaucoup intéressée : elle a continué à s'y former, ce qui a nécessairement conditionné sa pratique professionnelle. Rose et Oscar quant à eux présentent un profil similaire, bien qu'une génération les sépare. Ils ont été marqués très jeunes par les questions environnementales, se sentant une responsabilité importante quant à l'inflexion de leurs pratiques individuelles pour faire évoluer la situation planétaire. Leur pratique professionnelle s'est donc aussi empreinte fortement – et définitivement pour Oscar, qui arrive en fin de carrière – de ce positionnement idéologique.

Le deuxième type de transfert est presque exclusivement représenté par des praticiens du fengshui, et concerne notamment Wendy, Nathan et Firmin. Pour ces praticiens, le fengshui est arrivé comme nous le disait Firmin « comme la dernière pièce d'un puzzle ». Ils avaient déjà des pratiques quotidiennes, fondées sur des cadres idéologiques qui leur ont permis en rencontrant cette conception de l'habitat de

71 Écrit par Daniel Defoe et publié pour la première fois en 1719.

l'intégrer à leur pratique professionnelle pour Wendy et Firmin, ou d'en faire une nouvelle pratique professionnelle pour Nathan. Pour le dire autrement, les dispositions acquises avant celles issus du fengshui, en étaient proches au point de les rendre sensibles à cette « nouvelle » pratique et de l'intégrer comme pratique « professionnelle » : le fengshui s'inscrit pour ces praticiens en continuité par rapport à leur parcours de socialisation initial ou précédent. Le parcours de l'architecte-expert en fengshui Firmin est véritablement représentatif de ce type de transfert, ainsi que nous le voyons ici.

> « Après mes études, je pratiquais des arts martiaux depuis très longtemps, spécialement le karaté, le karaté m'a amené au *taiji*. Du coup, j'ai abandonné le karaté et j'ai rencontré le monde de la médecine chinoise, ou en tout cas l'univers de la philosophie chinoise par le *taiji quan* et ensuite par le *qigong*, qui est une des branches de la médecine chinoise traditionnelle, sachant qu'il y a deux branches dans cette médecine, l'une étant le *qigong*, une autre étant le fengshui. À l'époque, je n'avais toujours pas entendu parler du fengshui, c'est arrivé plus tard. Je pense que c'est arrivé vers 96. […] J'ai eu une première rencontre avec un maître chinois qui passait en France et qui avait fait un petit stage d'initiation de deux jours au fengshui. […] Et là, ça été pour moi une révélation complète. Je m'intéressais à la construction écologique. À l'époque c'était vraiment les balbutiements, parce que mis à part quelques adeptes qui étaient considérés comme des illuminés complets, des baba-cool, la construction écologique ce n'était pas du tout possible. […] Donc quand j'ai fait cette rencontre, ça m'a permis déjà de relier beaucoup de choses, beaucoup de disciplines que je pratiquais ; de trouver une cohérence à tous mes centres d'intérêt, mes pratiques et la profession, puisque outre le *qigong* et le *taiji quan* je pratique le bouddhisme tibétain, le chamanisme. Et là j'ai trouvé la clé qui permettait d'avoir une cohérence dans un système. […] Je ne faisais à l'époque que de l'architecture d'intérieur. C'est quelque chose qui m'a toujours intéressé la déco et l'archi d'intérieur. Mais ça ne répondait pas à mon sentiment profond et à mes aspirations, et j'avais l'impression d'être un peu dans un marais. Quand j'ai découvert le fengshui, là j'ai eu des clés, des réponses et notamment des intuitions que j'avais au niveau du placement dans l'espace mais sur lequel je n'avais pas de règles, pas d'explications, pas de clés. Le fengshui a répondu à tout ça et ça m'a paru tout à fait lumineux, juste, logique. […] Et ça me permettait de mettre toutes les pratiques en lien, de trouver un système homogène global. »

Pour Wendy et Nathan, la limite entre sphère professionnelle et sphère privée s'efface également, puisqu'ils font bénéficier l'ensemble des membres de leur famille de leurs compétences, en réalisant des expertises en fengshui dans les différents habitats. Pour eux, il ne s'agit alors plus seulement d'une pratique professionnelle mais d'un mode de vie, dont ils souhaitent faire profiter leurs proches.

Le troisième type de transfert est représenté principalement par les géobiologues, mais il est aussi repérable du côté des praticiens en fengshui. Pour Gauthier, Quentin, Isabelle et Maurice, l'entrée dans leur conception de l'habitat a été vécue comme une « prise de conscience », qui a d'une part « validé » des dispositions à peine émergentes, et d'autre part entraîné une modification parallèle de leurs pratiques personnelles et quotidiennes, dans différents domaines. Contrairement au type de transfert précédent, qui s'est plutôt effectué dans une continuité affinitaire, celui-ci s'est davantage effectué sur un modèle de rupture par rapport à la majorité des dispositions acquises : seules quelques-uns similaires étaient déjà intégrées par les praticiens. « De toute façon » nous expliquait le géobiologue Gauthier, « on ne peut pas devenir spécialiste d'une telle pratique sans qu'elle déborde dans notre vie ». Pour ces praticiens, l'entrée dans la conception de l'habitat a souvent été longue et progressive, entraînant parallèlement de nouveaux questionnements personnels et de nouvelles pratiques quotidiennes.

Le quatrième type de transfert n'est pas véritablement propre à une conception de l'habitat. Deux situations le représentent particulièrement : il s'agit de celle de la géobiologue Solange et de celle de l'architecte en démarche environnementale Pierre-Jean. S'ils sont tous deux entrés progressivement dans leur conception de l'habitat, comme les praticiens précédents, les répercussions sur leur vie personnelle ont été progressives, en s'étendant au fur et à mesure la connaissance des autres conceptions de l'habitat. C'est ainsi que Pierre-Jean s'est formé dans un but personnel au fengshui, tandis que Solange reconnaît que la géobiologie a fait naître en elle une conscience écologique, qui se développe toujours plus.

Ainsi que nous l'évoquions, il existe aussi des praticiens qui ne conscientisent pas ce phénomène de transfert ; ce qui est particulièrement le cas des architectes de la démarche environnementale, comme Marcel. Pour eux, la démarche environnementale est présentée comme cantonnée à une sphère professionnelle, sans qu'il n'y ait de perméabilité pensée ou souhaitée avec leurs pratiques quotidiennes, qui pourraient pourtant être considérées comme écologiques : limitation de l'usage de la voiture (autopartage ou déplacement en transport en commun), logement à faible consommation énergétique, réduction de la consommation d'eau, tri des déchets instauré au sein de l'agence (et bien sûr suivi à leur domicile), etc. Théophile précise ainsi : « mais ça, c'est des choses qui sont… Ce n'est pas commandé, c'est un petit peu instinctif. Pour moi c'est logique, en fait. Ça devrait l'être pour tout le monde [sourire] ». Si les pratiques écologiques en question ne sont pas aussi radicales que pour Rose et Oscar, elles ont la caractéristique de ne plus être pensées par ces praticiens comme des postures « écologiques » mais bien comme des postures « normales ».

Pour aller plus loin, il est intéressant de savoir si ces transferts concernent seulement les praticiens. Cette approche globale, cette posture idéologique qui conditionne de nombreux pans de la vie professionnelle et quotidienne est-elle propre aux praticiens ou peut-elle toucher les adeptes de ces conceptions de l'habitat, à savoir le habitants-commanditaires de ce type d'expertises ou de projets ? Un élément de réponse nous vient des ouvrages relatifs aux conceptions de l'habitat analysés qui tous évoquent la nécessité, pour être en accord avec la démarche environnementale, la géobiologie et le fengshui, de modifier son mode de vie. Ces recommandations sont diverses et l'on retrouve d'un côté celles prônées par la démarche environnementale, de l'autre celles portées par la géobiologie et le fengshui.

Du côté de la démarche environnementale, tous les ouvrages évoquent la nécessité pour les habitants de négocier leur confort intérieur au profit d'une baisse des consommations énergétiques (ce que nous verrons particulièrement au point 12.3.A). En filigrane, derrière les modèles architecturaux et urbains présentés, les auteurs défendent un habitat urbain, dense et mixte, qui puisse favoriser tant les déplacements en transports en commun ou vélo, mais également une vie publique et citoyenne riche, incontournable dans la mutation vers une ville plus durable (Rogers et *al.*, 2000).

Les propositions des ouvrages de la géobiologie et du fengshui n'excluent pas totalement des prises de position citoyennes, nécessaires à l'avènement d'un nouveau rapport au monde, mais se concentrent davantage sur les modes de vie et les pratiques individuelles. Ainsi par exemple, Alain de Luzan, le géobiologue auteur de l'un des ouvrages de référence analysés, fait partie du réseau « Sortir du nucléaire », et prend un positionnement contre la production nucléaire de l'énergie électrique. Ce positionnement se retrouve chez de nombreux auteurs et praticiens. En cela d'ailleurs, ces conceptions de l'habitat peuvent être rapprochées de démarches *New-Age*, qui pensent faire advenir ce « nouvel âge », celui d'un nouveau rapport au monde, en transformant avant tout les individus et ainsi les pratiques individuelles (Ferreux, 2001). Les auteurs des ouvrages doctrinaux appellent donc, non seulement pour une meilleure « efficacité » de leur conception de l'habitat, mais également parce qu'elle enclenche naturellement des pratiques quotidiennes préventives en matière de santé, à modifier ses habitudes de vie au moment de faire appel à la géobiologie et/ou au fengshui (De Luzan, 2006). Il s'agit de développer une bonne hygiène de vie, en veillant notamment à se nourrir sainement, à effectuer une activité sportive régulière, et à pratiquer des méthodes de respiration régénératrices (Hardy, 2008). Il s'agit également d'adopter une posture mentale positive, qui constituerait l'une des clés d'un état de bien-être et de santé (Didier et *al.*, 2008). Il semble que la géobiologie et le fengshui défendent la pertinence – non seulement idéologique, mais également pour maximiser les effets de l'application de la conception

dans son habitat – d'une continuité entre une conception spécifique de l'habitat et une reconfiguration parallèle des pratiques individuelles, quotidiennes. Il ne s'agit plus seulement d'un transfert ponctuel depuis une pratique professionnelle, mais bien d'un mouvement global, portée par ces conceptions de l'habitat. Cela est d'ailleurs confirmé si l'on se souvient que les commanditaires des maisons individuelles ont fait appel à un praticien de ces différentes conceptions pour mettre en accord leur habitat avec un mode de vie spécifique (*cf.* chapitre 9).

C. Les conditions du transfert

Ces cinq grands types de transfert révèlent que la socialisation professionnelle joue un rôle important, mais pas toujours déterminant dans la perméabilité entre pratique professionnelle et pratiques individuelles. Il est à noter que les transferts peuvent avoir lieu dans un sens comme dans l'autre, même si les reconfigurations des pratiques quotidiennes sous l'influence d'une nouvelle activité professionnelle restent majoritaires. Comment ces transferts sont-ils possibles et sur quoi reposent-ils ?

Il semble qu'ils soient rendus possibles grâce à la construction de certains cadres idéologiques, dont l'activation conduit nécessairement à l'infléchissement des pratiques. Si nous revenons sur l'idée que les pratiques sont issues de la conjonction de dispositions actualisées dans un contexte (Lahire, 2011), les structures mentales que sont les cadres idéologiques sont suffisamment ancrés pour pouvoir s'actualiser tant dans les pratiques professionnelles qu'individuelles. Ainsi que nous l'avons vu, ces cadres idéologiques portés par les différentes conceptions de l'habitat, concernent bien sûr l'habitat – de même que les représentations de l'environnement et de l'humain –, mais également l'humain et le monde (ainsi qu'il en sera question en partie IV). Ces cadres idéologiques, sur lesquels reposent ces différents types de transfert, amènent donc à proposer de penser la démarche environnementale, la géobiologie et le fengshui non plus seulement comme des conceptions de l'habitat mais comme de véritables conceptions de l'habiter. Ainsi, les pratiques concernées par ce transfert vont être de deux ordres : des pratiques corporelles préventives, pour favoriser bien-être et santé, et des pratiques écologiques, en vue de la préservation de l'environnement. En effet, ces conceptions de l'habitat, qui se présentent toujours davantage comme des conceptions de l'habiter conditionnent un rapport au monde spécifique dont l'existence passe par la préservation de ses composantes humaines et non-humaines (Descola, 2005).

Précisons d'emblée que si ces deux champs de pratiques individuelles ont subi une reconfiguration chez l'ensemble des praticiens, les pratiques corporelles sont

beaucoup moins représentées chez les architectes de la démarche environnementale, et les pratiques environnementales beaucoup moins chez les praticiens en fengshui. Ce sont bien les praticiens en géobiologie qui présentent les profils de transfert les plus étendus au regard des deux champs concernés[72].

12.2. Des pratiques préventives pour le bien-être et la santé

Nous avons recensé trois types de pratiques préventives qui visent à faire en sorte que l'humain soit dans les meilleures dispositions pour favoriser sa santé et son bien-être. Le premier type comprend toutes les pratiques préventives de santé, et touche notamment à la régulation de tous les facteurs environnementaux (dont la plupart sont déjà pris en charge par la conception au niveau de l'habitat). Le deuxième type rassemble toutes les pratiques corporelles (gymniques) et sportives, qui visent non seulement à être bien dans son corps mais également à lui assurer les meilleures chances de bonne santé. Le troisième type comprend toutes les pratiques spirituelles ou postures mentales, qui sont travaillées par les praticiens. Les praticiens de la géobiologie et du fengshui développent l'ensemble de ces types de pratique, mais les architectes de la démarche environnementale n'ont évoqué que des pratiques préventives de santé.

A. Pratiques préventives de santé

Les pratiques liées à la santé sont principalement préventives et se regroupent en deux catégories : les pratiques alimentaires et les pratiques médicales. De très nombreux praticiens, presque tous les géobiologues et praticiens en fengshui et près d'un tiers des architectes en démarche environnementale, ont une pratique alimentaire spécifique. La plus représentée est celle qui repose sur une alimentation majoritairement à exclusivement biologique et/ou de proximité. Beaucoup de praticiens sont également végétariens, Joséphine va jusqu'à bannir de ses repas lactose et gluten. L'alcool est également absent du régime alimentaire de certains praticiens : l'architecte-géobiologue Delphine ne boit jamais, tandis que l'experte en fengshui Joséphine s'autorise ponctuellement l'alcool, mais s'en prive la veille des journées d'expertise. Par ailleurs, certains praticiens ont affirmé veiller aux produits qu'ils utilisent quotidiennement, quant aux risques connus liés à certaines substances. Ils considèrent que nous sommes

72 Précisons par ailleurs que ce phénomène de transfert, notamment pour ce qui concerne les géobiologues, sera également rendu visible par les idéaux-types d'habitabilités définis au chapitre 16.

ce que nous mangeons et que la première des médecines est celle qui consiste avoir une alimentation saine et équilibrée ; un élément sur lequel insistent aussi le vastushastra.

De très nombreux praticiens ont également recours en préventif ou en curatif, en complément à une médecine allopathique ou bien comme seul recours médical, aux médecines dites alternatives, parallèles, douces, ou encore traditionnelles. Parmi les techniques revendiquées, la médecine traditionnelle chinoise arrive en tête, notamment avec l'acupuncture et l'acupressure. Certains font également appel à des magnétiseurs, énergéticiens ou naturopathes. L'ensemble de ces techniques s'appuie sur une vision énergétique du corps humain. Ces thérapeutes proposent des approches préventives, basées sur le maintien de l'équilibre énergétique corps, et sur une approche globale du corps et de l'esprit, et pas seulement symptomatique. L'ostéopathie a également été citée. S'il y a besoin d'ingérer des substances, l'homéopathie et les huiles essentielles sont les remèdes principaux. Quant à Nadine par exemple, elle se dit contre la prise d'antibiotiques (qui empêchent par la suite, lorsque le corps s'y habitue, de lutter « naturellement » contre les bactéries) et contre les vaccins (car ils contiennent des substances jugées dangereuses, comme des métaux lourds). De nombreux praticiens dénoncent plus largement le risque trop important encouru à l'ingestion de certains médicaments.

En matière de prévention, de nombreux praticiens de la géobiologie et du fengshui ainsi qu'un architecte de la démarche environnementale, Roland, nous ont expliqué ne posséder ni wifi, ni micro-ondes ou plaque de cuisson à induction dans leur logement, celui-ci étant également équipé de rupteurs de champs : l'enjeu est bien entendu de favoriser un « climat » électromagnétique le plus sain possible. Delphine nous a confié avoir déjà déménagé deux fois afin de trouver son actuel bureau en plein Paris (isolé du réseau de téléphonie mobile, comme nous l'avions précisé auparavant).

B. Pratiques corporelles

Les praticiens de la géobiologie et du fengshui ont revendiqué quatre grands types de pratiques corporelles, pour certaines considérées comme ayant un lien avec la conception pratiquée, pour d'autres non. Le premier groupe de pratiques rassemble les arts martiaux et le yoga. En effet, de nombreux praticiens pratiquent le *qigong* souvent associé au *taiji quan*. Ce sont deux pratiques corporelles chinoises, issues de la tradition taoïste. Il s'agit d'effectuer des mouvements dans l'espace – toujours liés à des applications martiales utilisées en *kungfu*[73] notamment –, en coordination avec sa

73 Translittération plus répandue que le pinyin *gongfu*.

respiration et la gestion de la répartition du poids de corps entre les deux jambes. Certains praticiens sont également adeptes des arts martiaux tels que le karaté. Quant au yoga, il s'agit d'une pratique corporelle issue de la tradition indienne, basé sur l'enchaînement de postures, la gestion de la respiration et des moments de méditation.

Le deuxième groupe de pratiques rassemble différents types de danses. Ainsi, Françoise, architecte et experte en fengshui pratique la danse depuis son plus jeune âge, qu'elle relie avec son histoire d'architecte et d'experte en fengshui. La danse est un des éléments qui a participé à sa formation, où dit-elle, « c'est finalement une sensibilité que j'apprends à développer dans plusieurs activités que j'ai dans ma vie. Que ça soit le travail sur le corps que je fais depuis plusieurs années, le yoga, la danse, et ça pour moi c'est vraiment… C'est un travail énergétique que je fais déjà sur moi, sur mon corps, et qui me permet d'être de plus en plus sensible aux énergies dans l'espace ». Au-delà de l'aspect artistique, Françoise perçoit donc la danse comme un moyen de travailler sa relation à l'espace, et d'y être plus ouverte. Gauthier pratique le *wutao* : « [i]mprégné de philosophie taoïste, le Wutao […] est une création contemporaine née du métissage de différentes techniques : Qi Gong, Tai Chi, Yoga, Bio-énergie occidentale… Il repose sur l'union de deux idéogrammes : « Wu » […] pour danse ou « Éveil » et « Tao », la voie »[74]. Il s'agit d'un ensemble de mouvements qui doivent émaner de la colonne vertébrale et reposer sur le rythme de la respiration. Si les arts martiaux et le yoga évoqués précédemment sont des pratiques extrêmement codifiées, les danses permettent au contraire aux praticiens d'exprimer une certaine liberté.

Le troisième type de pratique n'est pas lié au fengshui, et est d'ailleurs revendiqué comme tel par Janine, qui fait du footing. Elle ne souhaite pas que toute sa vie soit liée ou dictée par cette conception de l'habitat. Ceci nous semblait important à préciser, car tous les praticiens en fengshui (ou en géobiologie) ne sont pas nécessairement adeptes de pratiques corporelles « alternatives » ou d'origine orientale. De même, Janine affirme ne pas fonder l'ensemble de ses actions quotidiennes sur l'astrologie chinoise. On pourrait presque dire ici qu'il s'agit d'un « refus de transfert » de la part de cette praticienne ; Janine nous l'explique ici par rapport à l'astrologie.

> « Ce que je veux dire c'est que, il ne faut pas non plus devenir esclave de ces techniques. Ce sont des techniques, ce sont des outils, mais moi dans mon quotidien, j'y ai recours pour des choses précises, mais par contre, je me fais confiance. Et parfois je vais contre ce que ma technique dit. […] Donc j'essaie de ne pas être esclave des connaissances que je connais. […] Donc je ne me fais pas des calculs de dates en permanence, il y a même des jours je vais à des endroits dangereux, sur des jours où je sais que ce n'est pas bon et en plus que l'énergie

74 Voir à ce propos le site Internet dédié : www.wutao.fr.

> de la journée n'est pas bonne. Mais si c'est tombé là, parce que l'agenda de mon client et mon agenda font que de toute façon c'est là, eh ben c'est là. Et j'y vais, c'est tout. Certains n'iront pas, moi j'y vais, je suis être un petit peu… [rire] Oui ce sont des outils, mais il ne faut pas non plus… Non je ne fais pas de *qigong*, non je ne fais pas *taiji*, je fais du footing. »

Enfin, le quatrième type de pratique est relatif aux espaces de nature, que certains praticiens fréquentent régulièrement. Ils ont sur eux un effet particulièrement ressourçant. Certains font de la randonnée, d'autres vont au contact des arbres en forêt. Benoît, quant à lui, aime particulièrement nager dans la mer : il dit avoir la chance d'habiter à proximité de la plage et ne souhaiterait modifier son mode de vie pour rien au monde. Des beaux jours de printemps jusqu'à la fin de l'été, il nage presque tous les jours car cela lui apporte une importante sensation de bien-être.

Il est possible de constater l'émergence de grandes tendances dans les pratiques corporelles choisies. On trouve majoritairement représentées, parmi les praticiens, celles qui appartiennent aux cultures orientales. Viennent ensuite les danses, qui sont des pratiques corporelles mais également artistiques : notons que l'architecte de la démarche environnementale Oscar pratique le dessin depuis toujours, qui est également la passion de Rose (s'il s'agit d'une compétence professionnelle requise, il s'agit également d'une pratique accomplie durant leur temps libre). Enfin, le rapport aux éléments naturels est une autre grande tendance, qui se manifeste particulièrement par le contact, tant visuel que physique : précisons que de nombreux ouvrages de géobiologie explicitent des techniques qui permettent de se ressourcer auprès des arbres, considérés souvent comment des êtres vivants développant une certaine forme de « conscience ».

C. Pratiques spirituelles

Les relations entre de la géobiologie et/ou du fengshui, posture spirituelle et pratique professionnelle sont visibles à quatre niveaux. Le premier niveau revoie en quelque sorte à une posture de pratique. En effet, de nombreux praticiens mettent en avant l'idée que leur conception de l'habitat à la fois oblige et conduit nécessairement à développer une attitude positive. Il s'agit donc d'être en accord avec soi-même pour pouvoir aider les autres, ce que précise Geneviève : « bon, déjà toute façon on fait un travail sur soi à un moment donné. On ne peut pas aider des gens si vous, personnellement, vous n'êtes pas en phase avec vous-même. Après on fait toujours un travail sur soi, on n'a jamais terminé ». Ce « travail sur soi » passe pour Joséphine par un « nettoyage spirituel » régulier et par l'aménagement de certains moments à soi. L'enjeu est ici d'être bien pour soi-même pour pouvoir aider autrui.

Le deuxième niveau, qui découle directement de cette attitude générale, c'est la méditation ; de nombreux enquêtés disent la pratiquer. Cela permettrait de créer des moments de vide, nécessaires pour ressourcer sa « voix intérieure » et être par la suite plus à l'écoute et plus sensible au monde et aux individus qui nous entourent.

Le troisième niveau de pratique spirituelle découle là encore du niveau précédent : beaucoup d'enquêtés disent effectuer des stages de développement personnel ou liés à la spiritualité. Le contenu et les modalités de ces pratiques spirituelles n'ont jamais été détaillés, mais semblent avoir beaucoup d'importance pour certains praticiens, qui se définissent comme étant dans une « quête spirituelle », qui pourrait s'interpréter comme la quête d'un sens à donner aussi bien à l'existence, qu'à sa propre existence.

> « Oui, parce que, moi je sens que je suis un peu en recherche spirituelle depuis très longtemps. C'est vrai qu'avec le fengshui, j'ai trouvé quelque chose pour moi. Ce n'est pas ma seule voie. Ça vient bien dialoguer avec les choses dans lesquelles je suis aujourd'hui, avec la danse aussi [petit rire]… Mais ça a vraiment permis en tout cas d'amener cette sensibilité, cette spiritualité dans ma vie quotidienne. Ça l'a vraiment formalisé à ce niveau-là. Jusque-là, j'avais une recherche qui était là, j'allais dans des lieux, en groupe. C'est quelque chose qui se passait un petit peu en dehors de chez moi. Là, tout d'un coup, le fengshui a permis d'amener ça au quotidien de ma vie.
> *Tu ne considères pas ça seulement comme une activité professionnelle ?*
> Moi ça va bien au-delà du professionnel ! Le professionnel, c'est accessoire, je dirais, par rapport à ma pratique personnelle. Oui, même si ça fait partie de ma pratique professionnelle, de fait, pour moi c'est d'abord une pratique personnelle. Ça fait partie de ma vie au quotidien. Pas tous les jours, mais c'est rare que je passe deux ou trois jours sans me dire « tiens, là, il se passe ça. ». Je regarde, je sens. Oui, je pense que j'aurais du mal à le faire pour les autres si je ne faisais pas ça pour moi. » (Françoise architecte-experte en fengshui)

Cette citation nous donne à lire d'une part de quelle manière Françoise fait du fengshui un élément de sa « quête spirituelle », et d'autre part l'importance d'expérimenter le fengshui dans sa vie personnelle de praticienne. Le fait que le praticien vive, ressente et expérimente les mêmes phénomènes que ses clients semble pour elle une obligation dans le fonctionnement de la conception de l'habitat. Ici, les cadres professionnels et individuels sont transcendés par l'experientiel corporel individuel qui contribue à l'actualisation des cadres idéologiques de praticiens (*cf.* chapitre 15) et à la légitimation pour autrui de leur pratique (*cf.* chapitre 10), ainsi qu'à la légitimation pour soi de la pratique en la rendant « rationnelle » (Boudon, 2012) par ses propres ressentis physiques.

Le quatrième niveau de pratique est constitué d'un ensemble hétéroclite d'idéologies spirituelles ou religieuses, plus ou moins actualisées par les praticiens. Nous le verrons au cours de la partie suivante, nombre d'entre eux croient en l'existence d'une puissance supérieure, et sans doute divine. Face à cela, plusieurs types de positionnements et de pratiques. Il y a par exemple Hubert, qui affirme être croyant catholique mais non-pratiquant. Firmin pratique le bouddhisme tibétain et le chamanisme qui, rappelons-le, est fondé sur un mode de pensée animiste. Quant à Maurice, il croit en la réincarnation – ce qui le rapproche ainsi du bouddhisme –, mais il dit également croire aux « êtres de la nature », qui pourraient s'apparenter à l'âme contenue dans chacun des êtres vivants.

※※※※※

Nous le voyons, les praticiens adoptent différentes postures et pratiques corporelles et spirituelles, qui entretiennent une relation avec des dispositions (représentations, valeurs, cadres idéologiques) liées à leur pratique professionnelle. Comment interpréter ces différents types de transfert ? Il nous semble que deux pistes de réflexion peuvent être soulevées ici. La première est que ces transferts peuvent être en partie issus d'un phénomène voulu, conscientisé, rationnel, qui conduiraient les praticiens à mettre en cohérence leur identité de praticien et leur identité d'individu. Ainsi, en fonction des représentations véhiculées par la conception à laquelle ils adhèrent, ils pourraient ressentir le besoin de les actualiser également en dehors d'un contexte strictement professionnel. La seconde piste de réflexion vise à interroger le type de représentations en jeu dans ces transferts. Nous pouvons supposer que si elles ont la capacité à s'actualiser dans des contextes aussi variés (mais concernant toujours l'humain et l'environnement), c'est qu'elles doivent relever de structures mentales particulièrement ancrées. Sans doute ces conceptions de l'habitat ne s'accompagnent-elles pas que de modifications au niveau des univers représentationnels des praticiens, mais également au niveau de leurs cadres idéologiques, ou schèmes (*cf.* chapitre 2). Ainsi, ces conceptions de l'habitat, par les cadres idéologiques qu'elles semblent proposer, conduisent à la reconfiguration des pratiques quotidiennes des praticiens, se dessinant progressivement comme de véritables conceptions de l'habiter.

12.3. Des pratiques écologiques, de préservation de l'environnement

Nous avons pu constater que les pratiques corporelles ne sont pas les seules à connaître une reconfiguration. Les enquêtés révèlent trois types de pratiques non

seulement environnementales, mais écologiques, c'est-à-dire qui visent à minimiser les conséquences de l'anthropisation du monde : la nécessaire négociation du confort intérieur, l'importance du changement des modes de vie et le militantisme écologique.

A. Négocier le seuil de confort

Les architectes de la démarche environnementale interrogés comme les auteurs des ouvrages analysés affirment que nous ne pourrons effectuer la transition énergétique sans revoir nos modes de vie, et particulièrement nos conditions de confort intérieur. L'enjeu n'est pas uniquement technologique, ce paramètre restera nécessairement un seuil infranchissable : la baisse de la consommation d'énergie devra passer par une adaptation des conditions climatiques intérieures (Michelin, 2008 ; Rogers et *al.*, 2000). C'est sur ce point qu'a particulièrement insisté Marcel lorsqu'il explique qu' « il faut que les gens […] acceptent d'avoir chaud et froid, s'ils ne veulent pas utiliser de l'énergie pour compenser l'écart avec l'extérieur. L'enveloppe ne peut pas tout faire ». Loin d'être seulement un conseil destiné à autrui, il a expérimenté cela en vivant plus de dix ans dans une maison qu'il avait construite dans la montagne et qui n'était chauffée que pas les apports solaires et avec un faible complément par un poêle à bois. Mais il y avait d'importantes variations de température, qui nécessitaient de faire varier son habillement à l'intérieur de la maison. S'il est possible d'apporter de l'inertie au bâtiment pour atténuer ces variations, cela ne peut pas suffire à obtenir un bâtiment passif avec une température continue de 20°C : il nous précise que si un bâtiment perd de sa charge, il faudra longtemps pour qu'il soit à nouveau à bonne température, la durée de déphasage sur certains bâtiments actuels pouvant être de quinze jours. Ainsi conclut Marcel, « on sort du truc : j'ai froid, je tourne un bouton et j'ai chaud ». Les nouveaux comportements thermiques nécessitent tant de négocier notre zone de confort que d'adapter nos pratiques habitantes liées au chauffage. C'est ce que confirme Roland qui se bat pour la gestion du chauffage dans son agence. Il se plaint des collègues qui arrivent dans une pièce froide, mettent le chauffage au maximum et l'éteignent en partant ; le mieux étant de le laisser presque constamment à faible intensité, même s'il montera plus lentement en température. Cela correspond mieux au fonctionnement et au rendement de la chaudière, comme de l'inertie du bâtiment.

Les architectes de la démarche environnementale ont conscientisé la nécessité de revoir les seuils de confort et ont déjà adapté leurs comportements en tant qu'habitants. Cela a été facilité par le fait qu'ils possèdent une bonne connaissance technique des phénomènes en jeu ainsi qu'une bonne représentation de l'ensemble des enjeux de cette question, ce qui n'est pas nécessairement le cas de l'habitant lambda. Les évolutions

techniques des habitats contemporains posent ainsi la question de l'adaptation des pratiques habitantes, que nous aborderons au cours de la partie IV.

B. Changer de mode de vie

Quel a été l'impact de l'adoption de la conception de l'habitat des praticiens sur les modes de vie, et particulièrement sur leur lieu de vie ? Dans une grande majorité des cas, nous observons une forte application des principes des différentes conceptions de l'habitat au sein des logements et des modes de vie des praticiens. De plus, les géobiologues qui ne sont pas installés dans les habitats les plus favorables selon eux, ont choisi leur logement pour leur aspect environnemental : s'ils regrettent de ne pas pouvoir toujours habiter un logement idéal du point de vue des paramètres géobiologiques, les praticiens se satisfont néanmoins de son caractère environnemental (du point de vue des économies d'énergie, voire des matériaux).

Par ailleurs, des géobiologues et architectes de la démarche environnementale ont précisé avoir choisi d'habiter en ville pour limiter leurs déplacements en voiture, ce qui est une de leurs principales préoccupations. D'autres architectes précisent qu'ils favorisent les déplacements en transports en commun, à vélo ou en autopartage au quotidien. Le geste d'Emmanuel a été de préférer une voiture essence à une voiture diesel. Ce qu'il nous faut retenir c'est que pour nombre de géobiologues et d'architectes, le lien est bien établi entre localisation de l'habitat et enjeu de la pollution lié au type de moyen de transport et que le choix de l'habitat se fait ainsi en conséquence.

> « Je fais du covoiturage. […] J'essaye au maximum de prendre le train, si la ville est desservie par le train. En ville j'essaie de me déplacer plutôt en vélo, c'est aussi pour ça que j'habite en centre-ville et que je travaille en centre-ville. Parce que je ne voulais pas être 3 km plus loin, parce que rien que quand il faut déposer des dossiers à la mairie, faire encore trois bornes, je ne voyais pas l'intérêt. Je me voyais dans le centre, nulle part ailleurs. Donc c'est plein de petites démarches. Et puis moi personnellement dans mon entourage, quand j'entends "on cherche une maison à 30 km du centre-ville", je fais "mais pourquoi ?" ; "parce qu'on veut être à la campagne". "Mais pas du tout, vous êtes pas à la campagne". Donc c'est vrai que j'essaie d'inciter mes amis à rester plutôt en ville » (Rose, architecte de la démarche environnementale)

D'autres ont fait le choix d'habiter à la campagne, l'enjeu de la protection de l'environnement prend alors une autre forme. Ainsi, Delphine a souhaité réhabiliter une ferme avec une approche au plus près de l'existant. Elle possède un grand jardin, dont elle ne tond qu'une partie pour favoriser la biodiversité sur les espaces redonnés à la

nature. Si certains ne revendiquent pas une posture écologique militante, ils défendent en revanche un certain « respect du vivant », du monde animal comme du monde végétal. Cela se manifeste par exemple par la volonté de conservation des arbres déjà présents sur un site de projet. Delphine nous a ainsi expliqué sa déception lorsqu'elle a dû se résigner à abattre le seul arbre présent sur la parcelle de l'un de ses projets. Les contraintes de programme et celles liées au PLU étaient trop fortes pour imaginer une implantation alternative. Elle a fait replanter un arbre sur le site en contrepartie, qui participe fortement du parti pris du projet.

C. Militer pour l'écologie

Le troisième mode de transfert en matière de pratiques écologiques est celui du militantisme. En effet, cinq architectes (sur douze en démarche environnementale) ont revendiqué une activité militante, plus ou moins proche de leur pratique professionnelle et liée à diverses thématiques. Delphine architecte-géobiologue et Roland ont une activité que l'on peut qualifier de militante dans la mesure où elle vise à faire connaître au public – voire à le convaincre de – l'importance de leurs préoccupations. Pour Delphine, il s'agit de réaliser des conférences gratuites d'information sur les champs électromagnétiques, qu'elle réalise à destination des architectes, de compagnies d'assurance ou d'un public plus large. Quant à Roland, il a été à l'origine du premier colloque sur les BBC, afin de faire le bilan des premières expériences.

Il existe également un militantisme plus écologique, représenté par Rose qui fait partie de l'association *« Greenpeace »*, et par Oscar qui a fait partie très tôt du réseau « Biocoop », d'un engagement anti-nucléaire contre le site de Malville-Creys (*cf.* chapitre 5) et d'actions d'expérimentation pour développer les habitats autonomes en énergie. Pour ces deux architectes, l'écologique est non seulement enracinée dans des cadres idéologiques très structurants mais aussi vécue comme un véritable engagement citoyen. Tous deux développent une vision globale des questions politiques, écologiques, économiques et sociales. Ainsi, il s'agit plutôt de considérer leur pratique professionnelle comme une des figures de leur engagement, plutôt que de voir ce militantisme comme une posture individuelle et privée. Quant à Nadège, nous apprenons au fil de l'entretien qu'elle fait partie d'une association en faveur de l'environnement qui réfléchit à l'inflexion des pratiques quotidiennes, mais nous n'en saurons pas plus.

※※※※※

En croisant l'analyse des parcours avec la figure 46 (en double-page suivante), il est possible de faire émerger différents types de « transfert ». Pour les praticiens des

différentes conceptions étudiées, ceux-ci se manifestent principalement selon deux voies privilégiées :

- suite à une phase de socialisation professionnelle, les praticiens ressentent le besoin d'accorder leurs pratiques quotidiennes en fonction des représentations nouvellement acquises (pour adopter une attitude de vie plus écologique, par exemple) : il s'agit du sens 1 de la figure ;
- ayant été sensibilisé en phase de socialisation plus primaire à certains éléments représentationnels (comme les arts martiaux), les praticiens sont plus enclins en phase de socialisation professionnelle à s'orienter vers des conceptions de l'habitat qui font écho à ces premières inclinations ; il s'agit du sens 2 de la figure, avec un phénomène d'actualisation des représentations en contextes connexes.

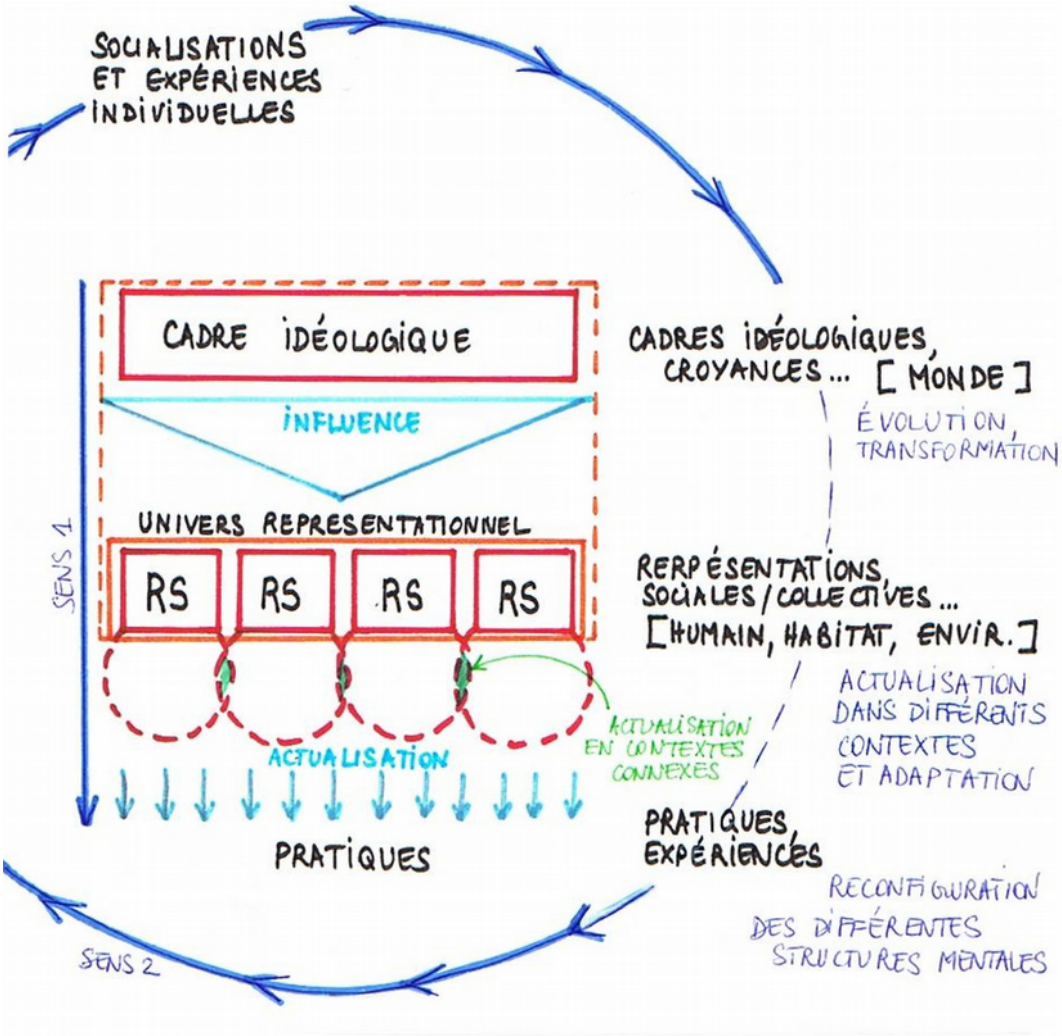


Figure 46 : Relations entre cadres idéologiques, représentations et pratiques

La figure ci-contre explicite les deux circuits possibles quant à l'évolution des pratiques, et au fonctionnement du phénomène de « transfert ».

Le premier est hiérarchique (sens 1) : c'est la modification des cadres idéologiques qui a une influence descendante jusqu'à l'actualisation des représentations sociales (RS), que ceux-ci conditionnent.

Le second (sens 2) débute avec l'actualisation de représentations en contextes connexes. Il peut entraîner une reconfiguration des cadres idéologiques, afin de mettre en cohérence les différents éléments représentationnels.

Conclusion de la troisième partie

Cette partie avait pour objectif de s'intéresser aux pratiques des enquêtés. Les chapitres 9 et 10 ont notamment permis d'interroger le degré de professionnalité des différents types de profil de praticiens. Un processus de professionnalisation a été mis en évidence du côté de la géobiologie et du fengshui, tandis que les architectes, quelle que soit leur conception de l'habitat de référence, font face à des dynamiques de recomposition au sein de ce qui apparaît davantage comme un groupe professionnel.

Il s'agissait également de s'intéresser au parcours biographique des praticiens, notamment pour mettre en lumière ce qui apparaît désormais comme une véritable socialisation professionnelle. Leurs parcours sont divers et font apparaître des interrelations multiples entre dispositions acquises avant la rencontre avec la conception de l'habitat en question, et celles acquises durant le processus de socialisation professionnelle. Celles-ci sont de nature représentationnelle (ainsi que nous allons le voir au cours de la prochaine partie), mais également de nature « grammaticale ». Elles régissent alors non seulement les pratiques individuelles, mais également les rapports au(x) groupe(s) de référence (les géobiologues, les experts en fengshui, les architectes).

Dans le dernier chapitre de cette troisième partie, il a été question de l'actualisation de dispositions nouvellement acquises dans un contexte plus uniquement professionnel, mais quotidien. Deux contextes quotidiens ont particulièrement été affectés par ce phénomène de « transfert » : les pratiques corporelles et spirituelles, ainsi que les pratiques environnementales. Il semble donc que pour l'ensemble des praticiens, les représentations en jeu dans les conceptions de l'habitat conditionnent véritablement un rapport au monde spécifique, dans la mesure où elles influencent non seulement les représentations liées à l'humain, mais également celles liées à l'environnement.

La quatrième et dernière partie a donc pour ambition d'interroger les univers représentationnels des praticiens (par rapport à l'humain, à l'environnement et à l'habitat), en analysant particulièrement les éléments qui apparaissent comme fortement structurants (les cadres idéologiques). Ce qui nous conduira sans doute à réinterroger la nature même de ces conceptions, qui apparaissant toujours plus comme des conceptions de l'habiter.

Partie IV

Des univers représentationnels aux cadres idéologiques, vers la notion d'habitabilité

Introduction à la quatrième partie

Cette quatrième partie vise à questionner les deux dernières dimensions de l'hypothèse, en s'attachant à définir les univers représentationnels et cadres idéologiques que les praticiens déploient à partir de la problématique de la relation de l'environnement à l'humain, et la façon dont ils la relient à la notion d'habitat, considérée ici avant tout sur un plan spatial. Les deux idéaux-types de représentation de la relation de l'environnement à l'humain proposés en hypothèse, dissociant et opposant les conceptions traditionnelles à la démarche environnementale, sont-ils valides ? Comment les différents praticiens caractérisent l'environnement et l'humain ? Comment ces deux entités s'influencent-elles ? Quelle est alors la place de l'habitat humain dans ces rapports ? Pour les praticiens, comment créer une cohérence identitaire à travers cette multiplicité de possibles, plus ou moins activés en fonction des sphères sociales en jeu ? Voici quelques-unes des questions qui sont explorées ici.

Cette partie s'organise en quatre chapitres. Il s'agit dans un premier temps de voir comment les praticiens définissent leur conception de l'habitat, pour ensuite explorer les éléments de langage qui structurent le discours des praticiens, autant qu'ils permettent une « reconnaissance tacite » entre eux. Nous nous attacherons ensuite à étudier les univers représentationnels des praticiens et la façon dont ils se structurent autour des figures de l'habitat, de l'environnement et de l'humain. Nous verrons dans un troisième temps qu'il existe des structures mentales plus englobantes et plus ancrées, qui conditionnent ces univers représentationnels et qui entraînent leur actualisation dans des contextes plus quotidiens. Dans quelle mesure ces conceptions de l'habitat ne seraient-elles pas des conceptions de l'habiter, qui amèneraient les praticiens à se questionner sur l'habitabilité du monde ?

Chapitre 13 : Une structuration grammaticale autour de trois types d'éléments de langage

Introduction

Avant de nous intéresser aux univers représentationnels des praticiens, ce chapitre va s'attacher à explorer leurs « éléments de langage ». Ces éléments constituent la toile de fond de leur pensée, sans avoir pourtant la même valeur ou le même statut. Si ces éléments de langage ne font pas sens de la même manière pour tous les praticiens – certains ayant parfois des difficultés à les définir, alors qu'ils les utilisent souvent au cours de l'entretien, comme le terme d' « intégration » dans le paysage –, leur emploi partagé et leur unanime importance participent sans doute à fonder une « grammaire » propre aux praticiens de ces conceptions de l'habitat. Ces éléments de langage pourraient constituer en quelque sorte une « grammaire partagée », qui participe d'une reconnaissance tacite entre les praticiens de ces différentes conceptions.

Après avoir précisé comment les praticiens définissent leur conception, nous verrons que trois types d' « éléments de langage » ont été identifiés. Il existe des d'abord des éléments partagés, que nous explorerons à partir de la théorie des « jeux de langage » (Wittgenstein, 1996). Puis, viennent les éléments qui ont été traduits, tant d'une culture à une autre, que de praticiens d'une conception aux praticiens d'une autre conception. Enfin, il existe des éléments implicites connus et intégrés par les praticiens, mais peu revendiqués, ou seulement face à un public averti. Ces éléments de langage travaillent l'ensemble de leur discours et témoignent de leurs univers représentationnels, sans pour autant prendre une place quantitativement importante au cours des entretiens. Dans quelle mesure ces différents éléments de langage participent-ils alors à l'élaboration d'une grammaire propre aux praticiens ?

13.1. Définition des différentes conceptions de l'habitat

A. Une vision systémique du monde

L'ensemble des praticiens interrogés, toutes pratiques confondues, reconnaissent l'existence de ce qui est souvent nommé un « grand tout » et l'intégration de l'humain dans cette « totalité »[1]. Cette posture se traduit de fait par des approches des trois conceptions de l'habitat qui se veulent globales, multiscalaires et pluridisciplinaires, ainsi que nous le précisent de nombreux praticiens. Tous adhèrent à une vision holiste du monde, pas nécessairement transcendantale, qui défendrait l'idée d'un tout supérieur dont l'essence serait le vivant ou l'énergie, mais à tout le moins systémique : l'humain et l'environnement sont, sinon un seul et même « tout », du moins fortement reliés et interdépendants, comme le précise ici Solange (géobiologue).

> « Vous apprenez que tout a une influence sur tout. […] Le lieu, il est vivant. Vous devenez conscient qu'un lieu, c'est vivant. On est tous vivants, on est tous en interdépendance. Quoi que vous fassiez, ça a une influence, en bien ou en mal. […] Ben c'est ça se dire qu'on fait partie d'un tout. Moi, j'ai pris conscience de ça avec la géobiologie, on fait partie d'un tout ; que tout est lié. Donc c'est ce que je disais, quand on fait quelque chose qui agit sur votre environnement, vous essayez de voir comment ça agit. Moi, la géobiologie, je sais que ce que je fais, c'est bon pour l'environnement. »

Ce constat issu des entretiens est corroboré par l'analyse thématique des ouvrages. Si les occurrences des thématiques et leur définition donnent une bonne idée du champ d'action des trois conceptions de l'habitat, ce sont aussi et surtout les relations entre les différentes thématiques et leur valorisation qui permettent de mieux approcher les conceptions. Lors de l'analyse thématique, nous nous sommes rendu compte que certains éléments sont difficilement classables et qu'ils relèvent davantage d'une relation entre deux thématiques. L'analyse thématique croisée des cinq ouvrages de référence de chaque conception de l'habitat a donc donné lieu à un diagramme qui présente l'importance de chaque thématique pour chacune des conceptions, ainsi que les relations qui sont établies entre elles. C'est seulement en adoptant ce regard dynamique et systémique, qui se concentre non seulement sur le traitement des thématiques identifiées mais également sur les relations tissées entre elles qu'une définition « doctrinale » issue des praticiens des conceptions pourra être esquissée.

1 Cela renvoie à une vision du monde qui prend différentes formes selon les praticiens, qui mettent l'accent tantôt sur une multiplicité composite, tantôt sur le principe d'unicité d'essence du monde.

B. La démarche environnementale

> La notion de qualité est complexe dans le secteur du bâtiment, du fait de la variété des fonctions remplies par les ouvrages […]. Les critères de qualité concernent des domaines techniques variés (mécanique des structures, acoustique, éclairage, thermique) mais aussi des aspects plus subjectifs (esthétique, qualité de vie, confort). Nous introduisons dans cet ouvrage un domaine supplémentaire : la qualité environnementale, liée à la qualité des ambiances intérieures et à la réduction des impacts environnementaux d'un bâtiment (préface de Françoise-Hélène Jourda, *in* Peuportier, 2003, p. 1).

Cette citation révèle deux aspects que l'on retrouve fortement exprimés à travers les entretiens : l'enjeu qualitatif et la double préoccupation de la qualité de vie à l'intérieur d'un bâtiment et de son impact environnementale. En effet, pour les praticiens de la démarche environnementale[2], celle-ci doit comporter plus qu'un enjeu quantitatif (avec la simulation puis la mesure des consommations énergétiques, par exemple), c'est-à-dire un enjeu qualitatif. Leur but, commun avec les géobiologues et experts en fengshui, est de « faire des espaces où les gens se sentent bien ». C'est ainsi que les architectes définissent souvent la démarche environnementale comme l'association de deux problématiques : une architecture biologique ou saine, et une architecture écologique ou à faible impact environnemental.

La démarche environnementale semble donc devoir prendre autant en compte l'influence de l'humain sur l'environnement que celle de l'environnement sur l'humain. Pourtant, l'observation du diagramme issu de l'analyse des ouvrages doctrinaux montre que les thématiques concernant l'humain sont beaucoup moins représentées que celles qui concernent l'environnement. Les architectes ont souvent conscience des enjeux sanitaires, mais agissent peu pour leur promotion, et cela pour deux raisons : la première est l'importance du budget requis, que les clients n'ont souvent pas anticipé, pour apporter une réponse efficace ; la seconde est qu'ils estiment ne pas avoir de réelle prise sur ces enjeux. Marcel précisait que si le label HQE focalisait la santé autour de la qualité de l'eau et de l'air, ces paramètres ne dépendaient que faiblement de son champ d'action. Quant aux cibles de confort (hygrothermique, acoustique, visuel et olfactif), elles ne semblent pas faire l'objet d'une attention spécifique de la part des architectes.

Les thématiques liées à l'humain ne sont pas oubliées, mais peu traitées. Les thématiques architecturales sont, étonnamment, peu représentées. Il apparaît important

2 Certains praticiens, comme Pierre-Yves, ne se reconnaissent pas dans cette appellation et préfèrent le terme d' « éco-responsable ». Quant aux praticiens de la géobiologie et du fengshui qui appliquent également cette démarche, ils la nomment plutôt architecture bioclimatique, ou architecture humaine.

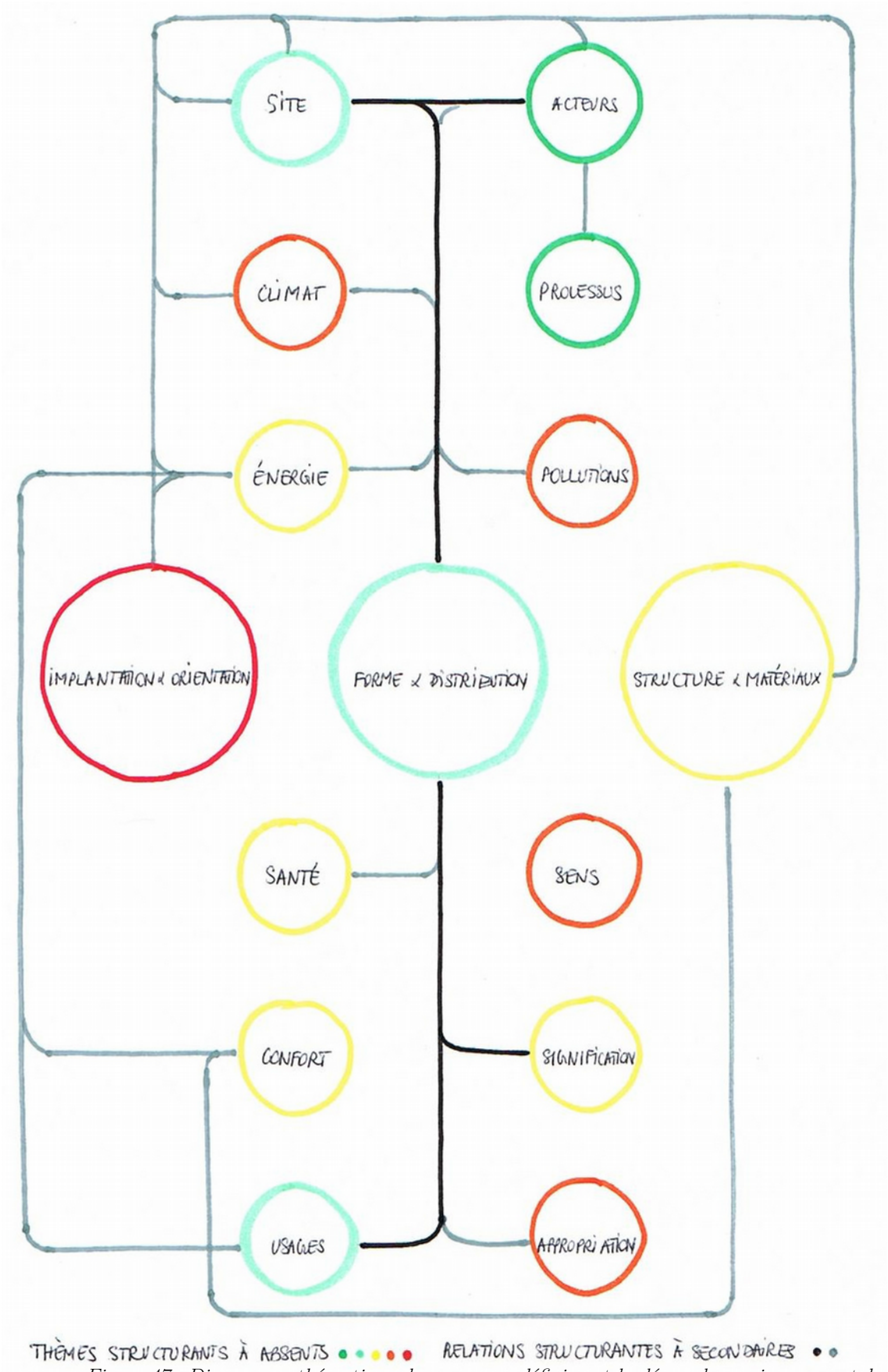


Figure 47 : Diagramme thématique des ouvrages définissant la démarche environnementale

de répertorier non pas les thématiques en tant que telles, mais de les placer dans une perspective dynamique en mettant en évidence les liens qui ont pu être faits entre elles. Par exemple, lorsque des auteurs évoquent la pertinence d'un espace-tampon au Nord, ils relient les thématiques « climat » et « forme et distribution ». C'est ainsi que la démarche environnementale, telle qu'elle est présentée par les ouvrages analysés est davantage définie par les liens nombreux entre les thématiques, mais peu structurants au regard de ceux identifiés pour les deux autres conceptions de l'habitat, plutôt que par la récurrence des thématiques.

Au-delà des problématiques et enjeux techniques clairement identifiés, les architectes posent désormais davantage la question de savoir comment appliquer ces principes, au regard de la multiplicité des acteurs en jeu et des différentes échelles temporelles du processus de conception et de construction. Nadège précisait qu'elle défend une posture « pragmatique », inspirée de son expérience allemande. Elle vise une démarche environnementale de masse et non pas d'élite, et cherche toujours à optimiser les moyens et les coûts : elle préférera inciter ses clients à opter pour une isolation plus importante en polystyrène, plutôt qu'une épaisseur moindre en laine de mouton. La démarche environnementale, par le surcoût initial qu'elle suscite, conduit désormais à négocier entre architecture saine et architecture environnementale ; la première étant souvent perdante.

C. La géobiologie

> La géobiologie est l'étude de l'influence du lieu sur le règne vivant (plantes, animaux, humains). […] Le but de la géobiologie est de permettre à chacun des occupants d'un lieu d'optimiser son bien-être et sa santé (De Luzan, 2006, p. 25).

Cette citation extraite de l'un des ouvrages analysés est un type de définition de la géobiologie souvent mobilisé. Elle contient les deux éléments structurants de cette conception : la préoccupation centrale de la santé de l'humain (et des autres êtres vivants) dans l'habitat, et la focalisation sur la causalité des facteurs environnementaux dans cette problématique. Ces deux éléments structurants se retrouvent bien exprimés à travers le diagramme d'analyse des ouvrages définissant la géobiologie (*cf.* page suivante). En effet, on peut observer une représentation importante des problématiques de santé et liées à la sensorialité et à la signification du lieu, en parallèle à une forte prise en compte des données du site, en particulier climatiques. Les relations entre les thématiques révèlent leur prise en compte pour l'implantation et l'orientation, la forme et la distribution, et pour la structure et les matériaux des bâtiments.

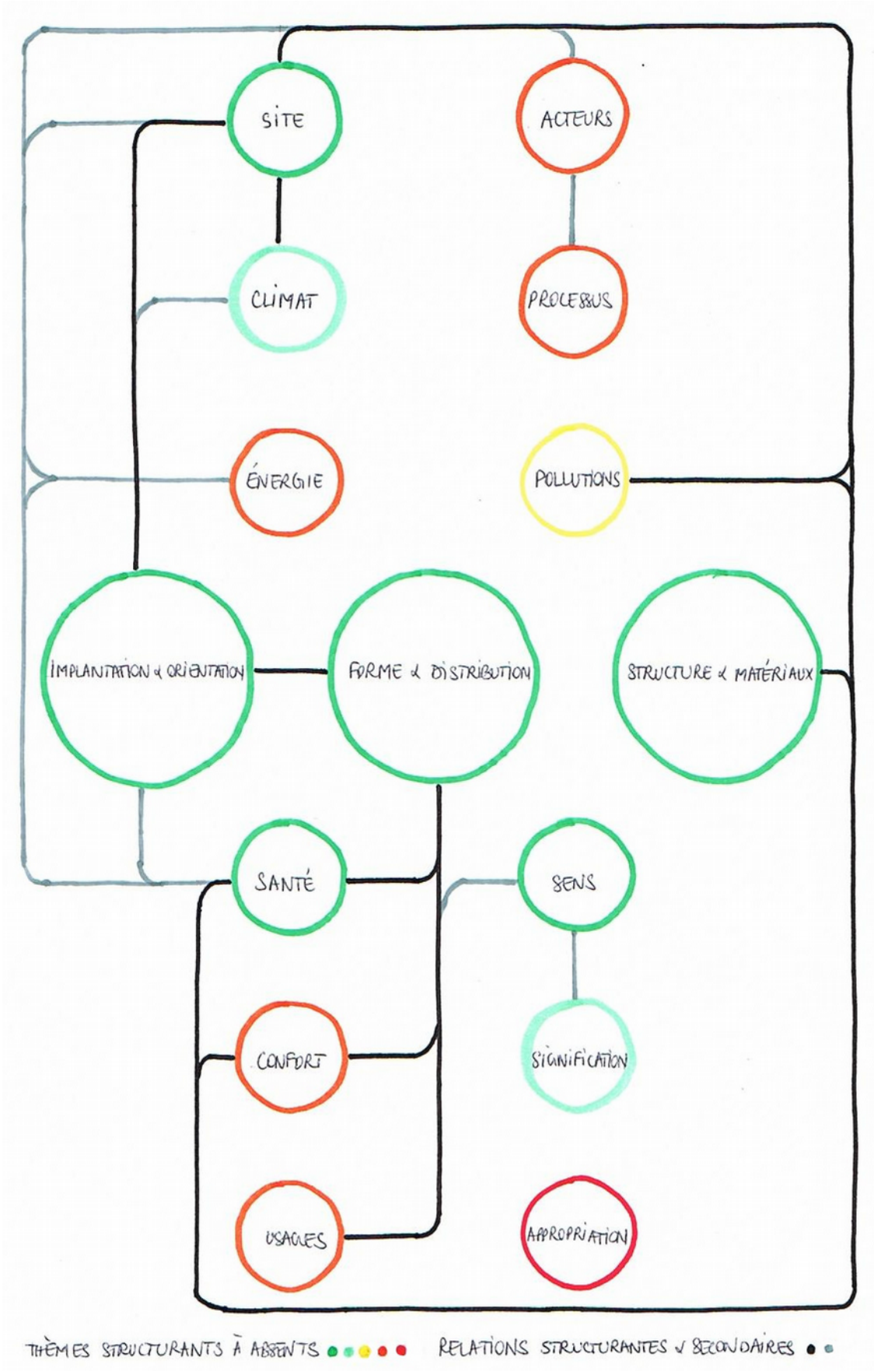


Figure 48 : Diagramme thématique des ouvrages définissant la géobiologie

Cette « relation et interdépendance entre l'environnement et les habitants » qu'analyse la géobiologie selon Solange se manifestent d'après les géobiologues sur deux plans principaux : des énergies ou « rayonnements visibles », appréhendés par une « approche physique » et des énergies ou « rayonnements invisibles », appréhendés par une « approche subtile ». En effet, les phénomènes dont traitent les géobiologues relèvent tant du monde physico-chimique des scientifiques (avec les paramètres du radon, des champs électromagnétiques, etc.) que d'un monde plus « subtil » (qui considère par exemple l'action des « ondes de forme »[3]). Ainsi, Benoît conclut en disant que la géobiologie est « une science qui s'occupe de tous les rayonnements dans l'habitat ». Nous l'avons vu précédemment, si certains considèrent cette conception comme une science, ce point de vue ne fait pas l'unanimité chez les praticiens : beaucoup sont conscients que l'ensemble des paramètres dont ils tiennent compte ne relèvent pas d'une « approche physique » (au sens disciplinaire du terme).

À une quasi unanimité, les géobiologues pratiquent, ou à tout le moins perçoivent, la relation directe entre leur conception de l'habitat et celle de la démarche environnementale : selon Quentin, ces deux démarches sont « intrinsèquement liées ». Certains géobiologues regrettent une approche trop quantitative de l'architecture environnementale, qui ne prendrait notamment pas en considération des approches plus « subtiles ». Par ailleurs, « la géobiologie serait le parent pauvre de l'écoconstruction » selon Nadine, alors même qu'elle est convaincue que prendre soin de sa santé à travers son habitat implique nécessairement une approche de préservation de l'environnement.

Quant à la relation au fengshui, les géobiologues considèrent qu'il s'agit de deux pratiques cousines, qui diffèrent surtout par leurs démarches :

- le fengshui viserait à (ré)aménager un lieu, en s'appuyant sur ses potentiels et en les valorisant ;
- la géobiologie identifierait les aspects négatifs d'un lieu, et chercherait en le (ré)aménageant, à supprimer, éloigner ou remédier à ces influences négatives.

D. Le fengshui

> [L]e Feng Shui est la connaissance des forces de la nature qui agissent sur les êtres humains, ou […] un art de vivre en harmonie avec l'environnement et d'en

3 Tous les objets émettraient des énergies, ou ondes, en fonction de leur forme, ce qui pourrait avoir un impact sur le bien-être, voire la santé, des personnes amenées à vivre quotidiennement auprès d'eux. Ainsi des objets pointus seraient plus disposés à « émettre » des « ondes nocives », et certaines formes géométriques seraient plus « bénéfiques » que d'autres : la pyramide est par exemple réputée pour dégager des ondes de forme positives extrêmement puissantes.

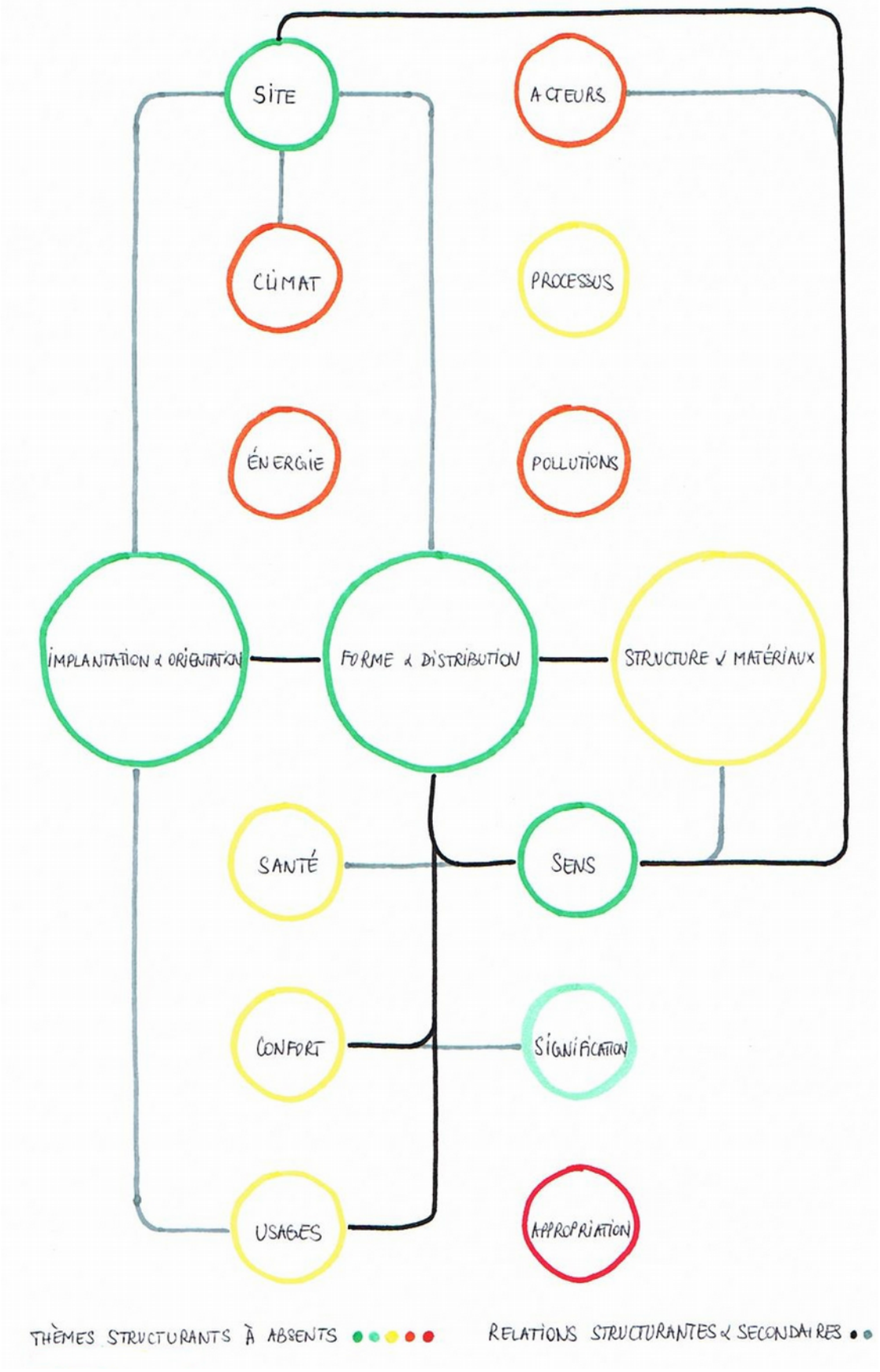


Figure 49 : Diagramme thématique des ouvrages définissant le fengshui

> exploiter les bienfaits, ou encore […] un moyen d'agir sur le cours de son existence et de l'améliorer. [P]ar l'étude de l'environnement, des forces de la nature, des bâtiments, des personnes, et par l'application de principes précis de construction et d'aménagement, le Feng Shui permet d'améliorer chance, bien-être, bonheur et prospérité. […] Connaître le Qi qui circule dans notre environnement est le premier pas du Feng Shui. L'étape suivante consiste à le capter puis à le canaliser dans nos habitations afin d'améliorer et d'optimiser nos conditions de vie. Enfin, la connaissance de ses actions subtiles permet de prédire les événements à venir, d'en saisir les opportunités et de nous prémunir contre les tourments de toutes sortes (Hardy, 2008, p. 21).

Deux aspects semblent définir unanimement le fengshui. Le premier est celui d'une conception définie souvent par les praticiens comme une « palette d'outils » qui vise à identifier et valoriser les potentiels d'un lieu. Ce que l'on perçoit au travers de cette citation, et qui a été confirmé par Joséphine, c'est que contrairement à la géobiologie, le fengshui peut agir sur tous les domaines de la vie par des liens non pas de causalité, mais de « synchronicité ». Modifier notre environnement, c'est plus globalement influer sur notre rapport au monde en transformant la façon dont nous habitons ; rendant ainsi possible l'émergence de changements dans notre vie.

Le deuxième aspect important est sans doute rendu plus lisible par les entretiens et le diagramme ci-contre. En effet, le fengshui se focalise non pas sur la santé mais sur les perceptions de l'individu et les significations qu'il donne à son habitat. Pour influer sur ces paramètres, le fengshui prend notamment en compte les données liées au site, pour agir sur l'implantation et l'orientation, ainsi que sur la forme et la distribution. Cette notion de sens est évoquée par de nombreux praticiens en fengshui : Dorothée évoque le « sens global » (et ainsi la cohérence) que peut donner le fengshui aux choix d'agencement, quand Odile présente un des aspects de sa pratique comme étant la conception d'un aménagement « qui va prendre du sens pour la personne ». Du reste, une bonne intervention en fengshui n'a pas pour obligation de mobiliser un vocabulaire chinoisant, et doit ainsi pouvoir pleinement s'adapter aux goûts des habitants, passant ainsi inaperçue. Mais ce rapport entre fengshui et décoration, et leurs définitions mutuelles, est un enjeu majeur pour les praticiens qui précisent souvent dès le début de l'entretien qu'ils ne sont pas des « décorateurs » : Odile indique ainsi que sa pratique est celle d'une « déco intelligente » ; quant à Janine, elle ne fait pas de la décoration, elle « manipule des énergies ». Tout ceci va dans le sens d'une approche « globale » de l'espace, revendiquée par les praticiens, qui s'appuie sur « l'énergétique et la métaphysique taoïstes » selon Nathan. Il présente le fengshui comme « un outil de stratégie de l'espace », mais cette instrumentalisation du lieu de vie est dénoncée par

certains, comme Joséphine, qui prônent une approche plus respectueuse de l'identité du lieu. Finalement, si tous les praticiens semblent développer une vision relativement partagée du fengshui (fondé sur les mêmes objectifs, principes et outils), l'architecte et expert en fengshui Firmin précise qu'il en existe pour lui trois types :

> « Moi, je classifie le fengshui sur trois grandes catégories, en partant du plus pratiqué jusqu'au moins pratiqué. Le plus pratiqué c'est le fengshui de la superstition, on met des objets qui sont censés représenter des symboles qui vont résoudre des problèmes très facilement, on connaît ça dans toutes les traditions, il n'y a pas qu'en Chine, je pense que tous les Chinois font ça. Par exemple, un aquarium dans un restaurant chinois, ce n'est pas parce que les restaurateurs chinois ont une passion immodérée pour les poissons et pour les aquariums – d'ailleurs en général les aquariums sont absolument horribles – : ils sont là parce qu'on leur a dit qu'un aquarium dans le fengshui ça améliore la richesse, donc ça fait fonctionner le tiroir-caisse. […] Il y a un deuxième fengshui qui est très pratiqué en Chine, particulièrement Hong-Kong et Singapour, je crois tous les bâtiments se sont construits en fonction des conseils d'experts en fengshui, c'est un fengshui de pouvoir, de domination, il s'agit de faire la guerre à ses concurrents, de les écraser, de montrer qu'on est le plus fort, de les affaiblir. Donc on a des tas de bâtiments qui sont construits de cette façon, les Chinois n'hésitent pas à démolir un bâtiment dont l'énergie est épuisée pour renouveler le *qi* au sein de la société. On démolit le bâtiment, on construit un neuf avec de nouvelles orientations plus favorables. Et puis un troisième fengshui, le fengshui de l'harmonie. » (celui que Firmin pratique, *cf.* chapitre 15)

Quant à la relation du fengshui aux autres conceptions de l'habitat, les praticiens considèrent souvent la géobiologie comme complémentaire au fengshui et en reconnaissent souvent sa préséance, comme Firmin ou Doris, qui commencent toujours une expertise fengshui par une analyse géobiologique. Certains reconnaissent également la complémentarité de ces deux conceptions avec la démarche environnementale, qu'ils considèrent comme plutôt préoccupée par l'impact de l'humain sur l'environnement : eux se chargent de l'impact de l'environnement sur l'humain. Les praticiens de l'ensemble des trois conceptions de l'habitat s'accordent globalement sur la définition mutuelle de chacune de leurs approches, ainsi que sur leurs spécificités quant à l'appréhension de l'influence de l'environnement sur l'humain.

À partir de l'analyse des ouvrages de référence sélectionnés, croisée avec les entretiens réalisés avec les praticiens, nous avons pu proposer une définition des conceptions de l'habitat « de l'intérieur » et montrer les liens que dessinent entre elles ces différentes conceptions. En quoi les praticiens constituent-ils un groupe spécifique et sur quels types d'éléments de langage celui-ci repose-t-il ?

13.2. Un socle commun, des éléments de langage partagés

A. À propos des « éléments de langage »

Nous allons maintenant nous intéresser aux portions de discours identifiées auprès des praticiens, qui reviennent régulièrement et qui ont structuré leur entretien. Nous choisissons de les nommer « éléments de langage », dans la mesure où ils ne semblent pas seulement être employés pour véhiculer un sens spécifique mais également pour structurer un discours, traduire un cadre idéologique et révéler de fait l'appartenance du praticien à un groupe d'individus partageant[4] ces mêmes éléments. Ceux-ci ont sans doute été acquis durant une phase de socialisation professionnelle, ainsi que nous l'avons vu précédemment.

Ces « éléments de langage » sont mobilisés par un ou plusieurs groupes de praticiens, et peuvent être soit partagés, soit traduits, soit implicites. Les premiers relèvent du concept de « jeu de langage ». Au début de son *Cahier bleu*, Ludwig Wittgenstein (1996, p. 36) souhaite « écarter une fois pour toutes l'idée que les mots de la définition ostensive prédiquent quelque chose du défini » en illustrant ce propos par « la confusion entre la phrase "ceci est rouge" en tant qu'elle attribue la couleur rouge à quelque chose, et la définition ostensive "ceci est appelé 'rouge'" ». Pour expliciter sa pensée, il prend l'exemple d'un sourcier qui dit « je sens dans ma main qu'il y a de l'eau à un mètre sous terre » (*ibid.*, p. 46). Nous savons tous ce que tous les mots veulent dire mais seulement « *dans certains contextes* », qui dans ce cas précis ne font pas sens. Ainsi, « nous disons que nous ne comprenons pas le sens d'une telle locution. Elle combine des mots bien connus, mais d'une manière que nous ne comprenons pas encore » (*ibid.*, p. 48). Il aurait été plus clair pour nous que le sourcier nous dise qu'il avait appris à estimer cette situation de la sorte. Autrement dit, cette locution nécessite des prérequis, ou à tous le moins une autre formulation, afin qu'elle soit intimement comprise. C'est ici qu'interviennent les « jeux de langage ». Si Pierre Achar (1993, p. 81) les désigne comme « une situation fictive réduite permettant de définir par des règles le sens pratique à donner aux énoncés », voici ce qu'en dit Ludwig Wittgenstein.

> Ce sont des manières d'utiliser des signes plus simples que celles dont nous utilisons les signes de notre langage quotidien, qui est extrêmement compliqué. Les jeux de langage sont les formes de langage par lesquelles un enfant commence à utiliser les mots. L'étude des jeux de langage est l'étude de formes primitives de langage, ou de langages primitifs. Si nous voulions étudier les

4 Ce partage étant soit fort, de nature représentationnelle, soit faible, de nature « grammaticale ».

> problèmes de la vérité et de l'erreur, de l'accord et du désaccord des propositions avec la réalité, de la nature de l'assertion, de la supposition et de l'interrogation, nous aurons tout intérêt à examiner des formes primitives de langage dans lesquelles ces formes de pensée apparaissent sans l'arrière-plan troublant de ce processus de pensée extrêmement compliqué. Lorsque nous examinons de telles formes simples de langage, la brume mentale qui semble envelopper notre utilisation ordinaire du langage disparaît. […] Nous voyons que nous pouvons construire les formes compliquées à partir des formes primitives, en ajoutant progressivement de nouvelles formes (Wittgenstein, 1996, p. 56).

Les « éléments de langage » dont il va être question pour nous ici peuvent en quelque sorte relever de ces jeux de langage, dans la mesure où ils constituent des unités simples (le « projet » architectural, l' « intégration dans le site », etc.) qui procèdent de contextes d'utilisation clairs et qui ont par la suite accumulé des usages, des sens, des connotations et des liens avec d'autres notions pour constituer des « formes de langage » plus « compliquées ». Nous pourrions du reste utiliser une autre acception du terme de « jeu » pour traduire cette idée. Les « formes primitives » que constituaient au départ ces « éléments de langage » ont d'abord du être utilisées innocemment par les praticiens en devenir, en phase de socialisation professionnelle. Cette première utilisation qui ne s'encombrait pas encore de la « brume mentale » qu'elle a pu par la suite acquérir : les praticiens mobilisaient ces éléments en profitant d'un certain « jeu » dont pouvaient disposer ces éléments, si ce n'est par rapport à la « réalité », du moins par rapport à une utilisation « ordinaire », au sein de leur groupe de pairs.

Ces « éléments de langage » que nous qualifions de partagés ont conservé ce « jeu » par rapport à une signification, ou plutôt par rapport à une utilisation canonique propre à un groupe. Les trois « éléments de langage » fixes repérés sont partagés et revendiqués par différents groupes de praticiens. Le premier ensemble d'éléments (point B.) est partagé par l'ensemble des architectes, quelle que soit leur conception de l'habitat. Le second ensemble d'éléments (point C.) est partagé par l'ensemble des praticiens interrogés, à des degrés divers. Quant au troisième élément (point D.), il est partagé par les praticiens (architectes et non-architectes) de la géobiologie et du fengshui et, dans une moindre mesure, par les architectes de la démarche environnementale. L'étude de ces éléments de langage nous permettra peut-être de conclure à la définition d'une « grammaire » propre aux praticiens, et en tout cas d'interroger au cours des chapitres suivants leurs univers représentationnels et leurs cadres idéologiques. Nous verrons qu'au-delà des différences qui peuvent apparaître entre les différentes conceptions de l'habitat se dessine une différence sans doute plus structurante, celle entre praticiens-architectes et non-architectes.

B. La démarche architecturale

a. Qu'est-ce qu'un projet ?

Lors des entretiens menés avec les vingt-quatre architectes (hors architectes-témoins et architectes pratiquant le vastushastra), tous ont abondamment utilisé le terme de « projet » sans le définir spontanément avant que nous ne leur demandions des précisions. Il s'agit d'un véritable élément de langage qui structure leur discours mais également autour duquel s'organise leur pratique. Nous sommes même amenée à supposer ici que, quelle que soit leur conception de référence, les praticiens-architectes sont avant tout des architectes dans leur pratique professionnelle. En effet, l'architecture correspond toujours à leur formation initiale, dont la phase de socialisation a été extrêmement structurante quant au développement de ces éléments de langage. Cela se remarque notamment en ce qui concerne le projet puisqu'il s'agit du nom de l'enseignement le plus structurant des études en architecture, en étant présent à chaque semestre. L'utilisation de ce terme est simple et courante, et sa définition semble ainsi suffisamment évidente à tous les architectes pour qu'ils n'y reviennent pas. Au-delà de cette apparente simplicité émergent pourtant différentes significations, définitions ou acceptions. Tentons d'en identifier quelques aspects récurrents. Nous pouvons d'ores et déjà préciser que le terme de projet peut désigner la globalité d'un processus de fabrication ou de création, autant qu'un bâtiment conçu, ou encore un bâtiment réalisé.

À une quasi unanimité, les architectes s'accordent à définir le projet comme la rencontre unique d'un lieu (ou d'un environnement), caractérisé par un certain nombre de potentiels et contraintes, et de clients (ou d'humains), qui manifestent leurs envies et besoins. Il s'agit alors d'adopter une position de respect, tant face au lieu qu'à ses futurs habitants. Être respectueux du lieu semble renvoyer à la « bonne » intégration du projet, que nous évoquerons plus avant. Quant au respect des clients, il passe d'abord par une « posture de vacuité » de l'architecte selon Clément (architecte-expert en fengshui), qui doit appréhender les futurs habitants sans jugement, dans « l'amour et la joie ». Ceci pourrait presque être interprété dans le cas de ce géobiologue comme une rhétorique chrétienne, désignant tout à la fois l'accueil positif et le souhait de faire tout son possible pour répondre non seulement aux besoins exprimés par les clients, mais également pour imaginer un projet dans lequel ils puissent ressentir un certain bien-être. Cela doit ainsi permettre au professionnel de concevoir un projet non pas en fonction de ses propres aspirations, mais de celles de ses clients.

La démarche environnementale semble ne plus être un positionnement de projet spécifique, mais un positionnement désormais ordinaire. Le projet est ainsi caractérisé

par une « démarche globale », c'est-à-dire qui mobilise simultanément toutes les problématiques auxquelles le projet doit répondre. Si Oscar propose de voir la démarche environnementale comme une conception répartie en huit « grandes familles » (notamment liées à l'énergie, à la santé, au recyclage, etc.), un projet doit viser non pas l'excellence de l'une de ces familles mais plutôt l'avancée, même minime, dans chacune d'elles. C'est ainsi que Nathalie exprime mobiliser au cours de ses projets certains « boutons » de la « table de mixage » des problématiques et outils. Le « mixage » qui en résulte est à chaque fois unique et propre à la situation de projet, qui associe un lieu et des hommes. Un projet aujourd'hui ne pourrait donc plus se penser en dehors du cadre de la démarche environnementale. Celle-ci développera cependant toujours une combinaison unique de problématiques et de moyens, contextualisés en fonction du degré d'adhésion de l'architecte à cette conception de l'habitat, des potentiels environnementaux au sens large (site de projet, équipements locaux, etc.) et des clients.

Ce projet se caractérise finalement par une « intention », qui montre un positionnement de l'architecte face à cette combinaison unique. Il se caractérise pour de nombreux architectes par des démarches expérimentales et innovantes, non pas parce que celles-ci correspondraient à des postures professionnelles spécifiques, mais parce qu'elles s'imposent comme des modes de production nécessaires, dans le contexte de l'avènement d'un paradigme « écologique ». Enfin, un projet est également une démarche de compromis. Nombre d'architectes évoquent les arbitrages nécessaires entre de multiples contraintes, qu'elles émanent du lieu choisi ou des commanditaires.

b. Une architecture bien intégrée, un objectif partagé

Le deuxième élément de langage partagé par l'ensemble des architectes interrogés est celui de l'intégration de l'architecture dans le site, l'environnement ou le paysage, selon les expressions. D'ailleurs, ce qui caractériserait avant tout un projet réussi pour beaucoup d'architectes serait sa « bonne intégration ». Là encore, aucun d'entre eux ne nous a directement explicité ce terme, ou les critères qui permettraient de porter un tel jugement. Tous seraient capables de juger l'intégration d'un bâtiment dans son site, l'expression est *a priori* évidente, sa définition unanime. Pourtant, tous les architectes amenés à préciser cet élément ont éprouvé des difficultés dans sa formalisation. Ils semblent habituellement recourir à une certaine latence ou « jeu » entre ce terme et ce à quoi il renvoie, tant et si bien que sa formalisation (et pouvons-nous penser sa compréhension pour autrui, mais davantage pour l'architecte lui-même) devient complexe, vite rattrapée par une « brume mentale ». Que peut signifier une « bonne intégration » pour les architectes interrogés ?

L'intégration du bâtiment semble être évaluée en fonction de sa forme (et de son adéquation au paysage), de ses matériaux (et de leur adéquation à la culture de construction locale) et plus largement à la culture (et aux usages en vigueur). Les architectes insistent notamment sur les matériaux, qui semblent constituer un enjeu important notamment pour Marcel – qui veille à mettre en œuvre des matériaux locaux et naturels – et pour Pierre-Yves, notre praticien-ressource. Celui-ci nous expliquait que lors de la conception d'une station de captage d'eau en Alsace, les commanditaires avaient exprimé le souhait d'une architecture de terre cuite. Or, cette posture ne se justifiait absolument pas pour cet architecte, dans la mesure où le lieu de projet était situé en plaine alluvionnaire : le béton – fabriqué à partir du sable – s'imposait pour garantir une « bonne intégration » de l'architecture dans son site.

L'intégration du bâtiment dans son site relève également de la responsabilité de l'architecte, et doit ainsi être « légitime » (selon Isabelle). Cette légitimité peut notamment s'acquérir lorsque le projet cherche non seulement à s'intégrer mais à « améliorer » le site existant (selon Clément). Pour cela, l'enjeu est de trouver ce que beaucoup appellent « l'acte juste », en tâchant d'adopter une posture « respectueuse » et de « ne pas crier plus fort que ses voisins », ainsi que le précise Marcel. En d'autres termes, Pierre-Jean nous explique vouloir concevoir des « bâtiments furtifs ».

> « Moi je suis assez respectueux de l'environnement donc je veux dire, quand je vais implanter une construction neuve, eh bien je veux dire, j'essaie d'implanter avec respect ça ne veut pas dire que je ne vais pas faire de tranchée, parce qu'il faut aussi faire des fondations et tout ça, mais j'essaye en général de respecter la nature, le relief, et plutôt de choisir un terrain qui déjà porte une certaine énergie plutôt que de le démantibuler complètement. »

Maurice nous rappelle ici que s'intégrer, c'est avant tout s'appuyer sur des potentiels présents sur le site. C'est autrement dit chercher à révéler l'existant, vouloir le donner à lire, et constituer un sens à l'architecture produite ; ce que précise ici Théophile, qui en ressent aussi toute la responsabilité.

> « Et c'est important je trouve, même pas que dans la démarche environnementale, c'est-à-dire que nous on intervient, on modifie le paysage. Et moi ça m'a toujours fait un petit peu flipper de construire, et encore aujourd'hui. […] Il faut qu'on essaie de faire quelque chose d'à peu près intégré pour que ce truc-là qui sera encore là après nous, il soit viable dans un paysage, qu'on ne vienne pas imposer un truc qui n'a pas de sens. »

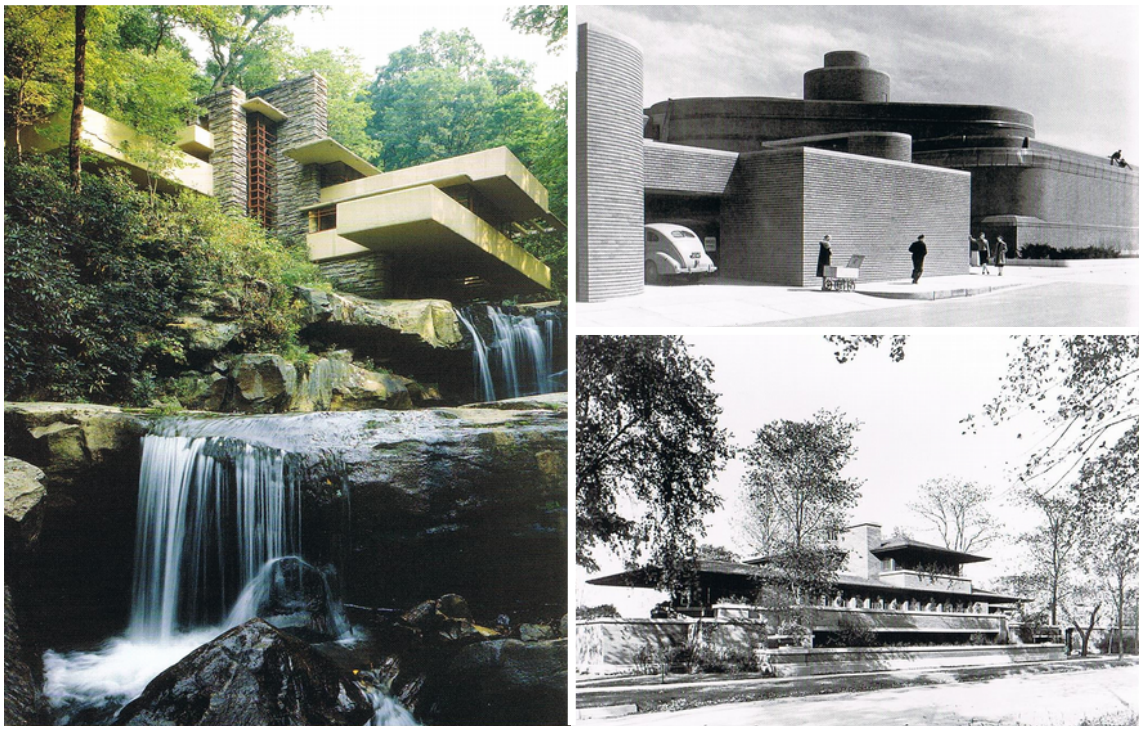


Figure 50 (gauche) : Maison Fallingwater (Mill Run, Pennsylvanie, F.L. Wright, 1939)
Figure 51 (haut) : Bâtiment de la Johnson Company (Racine, Wisconsin, F.L. Wright, 1939)
Figure 52 (bas) : Maison Robie (Chicago, Illinois, F.L. Wright, 1909)

Figure 53 (gauche) : Fondation Beyeler (Bâle, R. Piano, 1997)
Figure 54 (haut) : Musée Paul Klee (Berne, R. Piano, 2005)
Figure 55 (bas) : Centre Jean-Marie Tjibaou (Nouméa, R. Piano, 1998)

c. Des références communes

Restons sur les éléments de langage partagés par les architectes : beaucoup d'entre eux revendiquent des « références ». Cet élément de langage est très souvent présent dans leur discours : il permet de positionner la lignée dans laquelle ils cherchent à inscrire leur pratique. Mais les « références » n'ont plus le statut qu'elles pouvaient avoir pour les étudiants qu'ils ont été. Elles ne constituent plus nécessairement des sources d'inspiration ou de réinterprétation directe, mais plutôt des productions appréciées, sans nécessairement que l'architecte qui les cite ne souhaite imaginer des projets similaires. Moins « références » qu'imaginaires stimulants, nous avons pu remarquer que trois groupes d'architectes sont très souvent en tant que références par les enquêtés. Nous allons en dire quelques mots ici.

Tous les architectes ont construit leurs références à partir d'une culture commune, constituée notamment au sein des écoles d'architecture. Les enseignements transmettent l'idée de l'origine de l'architecture dans l'abri qui protège l'humain des conditions climatiques difficiles, et d'un extérieur hostile. C'est de la végétation que l'humain aura tiré les premiers éléments structurels lui permettant de construire un abri ; c'est du moins ce que conte Marc-Antoine Laugier, théoricien de l'architecture du XVIII^{e} siècle. Pourtant, nous l'avons vu avec Amos Rapoport (*cf.* chapitre 1), ce ne sont pas les motivations de protection face aux aléas climatiques qui constituent les premières et uniques données de la construction vernaculaire. La théorie originelle de l'abri reste néanmoins celle à partir de laquelle se construisent encore les architectes.

La référence la plus récurrente, toutes conceptions de l'habitat confondues, est celle à l'architecte américain Franck Lloyd Wright (1867-1959), connu pour ses nombreuses maisons réalisées en Illinois (comme la maison Robie, à Chicago), en Pennsylvanie (dont la fameuse *Fallingwater*, 1939) et en Californie. Les bâtiments de la Johnson Company (Wisconsin, 1939 et 1950) et le musée Guggenheim (New-York, 1959) contribuèrent tout autant à sa reconnaissance internationale. S'il est si souvent cité par les architectes interrogés, c'est qu'il incarne la naissance de l'architecture organique (*cf.* encadré page suivante). Cette architecture souhaite s'intégrer le mieux possible à l'environnement, en mobilisant des formes inspirées de la nature et en utilisant des matériaux naturels, dans leur logique constructive. Franck Lloyd Wright « considérait la nature de façon quasi mystique. Il croyait fermement que plus l'homme s'associait à la nature, plus son bien-être personnel, spirituel et même physique se développait comme conséquence directe de cette association » (Pfeiffer, 2004, p. 13). L'intégration au paysage était pour lui une nécessité afin de « permettre à l'être humain d'éprouver et de participer aux joies et à l'émerveillement de la beauté de la nature »

À propos de l'architecture organique

Si l'architecture organique peut être davantage considérée comme un mouvement architectural (donc présent à toute époque depuis l'Antiquité) plutôt que comme un courant, ses débuts sont souvent associés à l'émergence des *Arts and Crafts* et leurs dérivés comme l'Art Nouveau en Europe à la fin du XIX^{e} siècle (Polony, 1999). Mais c'est surtout leur arrivée aux États-Unis et leur appropriation par Louis Sullivan puis Franck Lloyd Wright qui marquent la structuration de ce mouvement, qui lie « projet architectural et connaissance de la nature » (Polony, 1999, p. 102). La relation entre architecture et nature, de même qu'entre ville et nature, a toujours posé question, et les différentes périodes de l'histoire architecturale l'ont construite et interprétée à leur manière, trop souvent sur le mode de l'opposition alors que cela n'est pas nécessairement fondé (De Coster, 1987 ; Gey, 2012). Après des incarnations de ce mouvement par Antonio Gaudi, Bruce Goff, Imre Makowecz ou encore Erike Asmussen (Pearson, 2003), l'architecture organique pourrait se définir aujourd'hui par une volonté des architectes de relation forte entre nature et architecture, notamment par le biais : 1/ de l'imitation formelle (et donc de la ressemblance) ou de la référence symbolique ; 2/ du rapprochement plus littéral par l'emploi de matériaux naturels ; 3/ de la reproduction de ses processus (accroissement de régulation thermique, etc.).

En ce qui concerne la manifestation formelle de l'organicité du projet, celle-ci est garantie par le respect du double principe de l'unicité du projet et de la diversité (de l'organisation) de ses parties (Serneels, 1987). Plus largement, cinq « logiques apparentielles » sont historiquement présentes dans l'histoire de l'architecture organique : « 1/ le mode de génération d'une forme à partir d'une structure modulaire ; 2/ la justesse constructive liée à l'économie des moyens ; 3/ les tracés régulateurs au service de la beauté ; 4/ le principe de diversification fondé sur un thème ; 5/ l'adéquation de la forme à la fonction » (Cosse, 1987).

Éric Furnémont, architecte belge exerçant depuis une trentaine d'années, est aujourd'hui l'un des représentants contemporains de ce mouvement qui continue à inspirer, ainsi que le révèle par exemple la publication des *Cahiers de l'IFMA* (*cf.* page suivante). Pour lui, l'architecture organique est une architecture qui rencontre la nature : elle doit être vivante et évoluer en même temps que l'homme et toute la biosphère (Depicker, 2000). Ici, la référence représentationnelle est non pas celle de la nature, mais bien celle de la communauté vivante. Les formes courbes ou asymétriques, la relation à l'architecture vernaculaire, l'emploi de matériaux naturels locaux, l'insertion dans le paysage et la spécificité des processus de conception (notamment dans la relation aux clients) sont les caractéristiques les plus importantes de l'architecture d'Éric Furnémont (Depicker, 2000).

(*ibid.*, p. 13). Aujourd'hui, cette architecture organique, ou *a minima* environnementale, continue d'être revendiquée par certains architectes, dont les formes, les matériaux et les valeurs mobilisés par leur architecture s'inscrivent dans cette même vision de la nature[5].

Deux autres architectes arrivent en tête des références évoquées par les architectes interrogés : Peter Zumthor (né à Bâle en 1943) et Renzo Piano (né à Gênes en 1937). Le premier, Prix Pritzer 2009, a peu construit au regard du second, mais est renommé pour ses œuvres là encore bien intégrées au contexte, en mettant en forme des matérialités sensibles et un vocabulaire sobre mais précis. La chapelle Saint-Benedict de Sumtvig (Suisse, 1988), les thermes de Vals (Suisse, 1996) ou encore le musée Kolumba de Cologne (2007) constituent quelques-unes de ses productions importantes. Prix Pritzer 1998, Renzo Piano est reconnu pour ses architectures contextuelles, dont la finesse des détails techniques traduit une approche artisanale de l'architecture, qui contribue à la sensibilité qu'elle vénicule. Le centre culturel Jean-Marie Tjibaou (Nouméa, 1998), le *Parco della Musica* (Rome, 2002), le centre Paul Klee (Berne, 2005) sont quelques-unes des nombreuses œuvres (re)connues qui traduisent son positionnement architectural.

Enfin, les architectures autrichiennes du Vorarlberg et suisses du Tessin constituent également des références importantes. Les architectes interrogés les mettent en avant toujours pour les mêmes raisons que celles qui les ont fait plébisciter les références citées précédemment, à savoir : le respect du contexte, la sobriété de l'expression, le travail de la matérialité au service de la sensibilité, l'innovation dans les processus de conception et de fabrication et, pour l'architecture du Vorarlberg, un positionnement écologique au service du développement et de la valorisation d'un territoire et de ses habitants, et de leurs savoir-faire (Gauzin-Müller, 2009).

C. « Bon sens » et tradition

Le « bon sens » est un élément de langage récurrent et commun à l'ensemble des praticiens. Cette expression, de même que celle de la « bonne intégration » évoquée précédemment, n'a jamais été précisée ou définie directement par les praticiens. Or, nous avons pu constater que cet élément de langage permettait aux praticiens de construire leur discours, et sans doute de dialoguer entre eux. Pourtant, les usages qui en étaient faits ne semblaient pas toujours renvoyer aux mêmes significations. Le Petit Larousse de 2005 (p. 975) nous donne à lire ce qui suit : « *le bon sens, le sens*

5 On peut voir à ce propos la revue des *Cahiers de l'IFMA*, éditée par l'Association française pour la promotion de l'architecture organique.

commun : capacité de distinguer le vrai du faux, d'agir raisonnablement ; ensemble des opinions dominantes dans une société donnée ». S'il semble que l'idée de l'action juste ait souvent été exprimée, elle était moins rattachée à l'idée de sens commun que celle de tradition, issue notamment de la paysannerie. Ainsi que le précise Dominique Pétry-Amiel (2013, p 134), « dans le petit monde du bâtiment, il s'agit de ne pas construire en dépit d'un bon sens, disons le mot, paysan. Le vent, la biodiversité, la course du soleil, les habitudes ancestrales, l'histoire des climats, l'équilibre des espèces, l'ambiance cosmo-tellurique seront à prendre en compte ».

Quatre principaux contextes d'utilisation ont pu être identifiés pour cet élément de langage. Le premier, le plus courant, est celui qui associe le « bon sens » à celui de la « bonne » ou de la « juste pratique architecturale ». Cette acception, employée par des architectes de toutes les conceptions de l'habitat, s'appuie sur trois indicateurs de ce que serait une bonne pratique architecturale : la mise en œuvre de la transversalité (à la fois scalaire et disciplinaire) qui s'est perdue au cours de la spécialisation toujours plus forte de la profession d'architecte ; la nécessité d'évolution, de formation continue et de remise en question du travail de l'architecte par l'apprentissage de ses propres erreurs ; le développement d'une posture d'écoute face à ses clients, ainsi qu'aux autres acteurs de la construction. Tel qu'il est défini ici, le bon sens que doit savoir développer l'architecte peut être rapproché des valeurs éthiques définies au chapitre 11 pour commencer à dessiner les contours de ce que serait aujourd'hui une déontologie de la pratique architecturale.

La deuxième utilisation repérée est celle qui pourrait s'apparenter au « bon sens paysan ». Dans ce cas, les praticiens soulignent la nécessité pour eux de retrouver une certaine écoute et une sensibilité par rapport à un site, semblables à celles développées par les paysans. Ils sont considérés comme des individus connaissant finement les données climatiques, hydro-topographiques, ou encore relatives aux qualités du sol. Sans forcément chercher à développer soi-même cette activité, il s'agit avant tout de pouvoir être attentif à ce type de savoirs et d'être en mesure de le solliciter et de le respecter pour l'aide qu'il peut apporter à un projet ou une expertise. C'est ce qui a notamment été précisé les géobiologues Hubert et Isidore ainsi que par l'architecte de la démarche environnementale Pierre-Jean.

La troisième acception est celle qui associe le bon sens à la notion de tradition (*cf.* chapitre 1). Remonter aux savoirs et aux pratiques traditionnelles – à savoir des pratiques qui ne sont pas toujours issues du champ de l'habitat à proprement parler, mais de la médecine, de la divination ou encore de pratiques rurales, comme la sourcellerie – peut permettre de développer une approche juste et pertinente d'une conception de l'habiter. Ainsi que l'explique l'expert en fengshui Nathan, il est

nécessaire de comprendre la filiation du fengshui avec d'anciennes pratiques chamaniques, pour appréhender toute l'âme et la portée de cette conception. Selon Roland, les savoirs traditionnels portés par la géobiologie et le fengshui nécessitent de la part d'un architecte de la démarche environnementale, comme lui, une attention particulière, car leur intégration peut permettre de concevoir des projets plus en osmose avec la nature. C'est ce qu'il nous explique ici.

> « Je pense que l'être humain, il fait partie de la nature comme n'importe quel… Alors c'est un type particulier, on est issu tous, on est composé des mêmes atomes. Donc on est historiquement, on est dans un environnement naturel avec la nature, les arbres, les animaux, etc. Il y a un savoir traditionnel qui existe encore peut-être dans des civilisations traditionnelles qui ont un rapport à la nature, la nature c'est pas un élément hostile, il faut s'intégrer dans la nature. […] Je pense qu'à un moment donné, on s'est détaché de cette espèce de savoir traditionnel. Je suis souvent très impressionné, j'ai une maison de campagne et j'avais un voisin qui est maintenant décédé qui était paysan et des fois il me disait […] : "ce soir il va y avoir un orage, il va pleuvoir" […]. Et moi, je me demandais comment il pouvait savoir ça […] : il avait une connaissance de la nature incroyable. Ça n'a rien de compliqué, mais il savait. […] Historiquement l'être humain est en fusion avec la nature et avec l'arrivée de la technologie, etc., il s'est un peu détaché de ça. On s'est un peu aliéné et puis maintenant, alors on a fabriqué des trucs liés la technologie et on a perdu un petit peu dans tous les domaines. Ce n'est pas que dans le domaine de l'habitat, dans […] la médecine c'est pareil. […] C'est dans tous les domaines pareil, donc on est un peu dans des sociétés où on a un peu perdu le savoir qui existe, qu'on a un peu perdu avec la technologie en fait : on devient des machines.
> *Vous parliez de médecine chinoise, est-ce que vous connaissez le fengshui ? Qu'est-ce que vous en savez et qu'est-ce vous en pensez ?*
> Le fengshui c'est exactement ce que je suis en train de dire, c'est un savoir traditionnel par rapport, moi je m'intéresse beaucoup à la médecine ayurvédique, à la médecine chinoise, etc., aux savoirs traditionnels parce que je pense qu'on a énormément de choses à apprendre de ça, apprendre c'est-à-dire, je pense, je comprends pas qu'on l'ait perdu. »

Roland fait référence ici à ce que nous avons appelé la « question environnementale » et à son histoire, avec une rupture progressive à la fois sociale, politique et surtout technique qui s'installe en Europe à partir de la Renaissance. Rappelons que cette rupture tant pratique que représentationnelle du rapport de l'humain à la « nature » est propre à l'Occident, et ne trouve pas d'équivalent dans l'histoire Chinoise (ou Indienne). Cette rupture, déjà ancienne, est perçue comme étant en accélération, d'abord sous le coup de la Révolution Industrielle, puis des évolutions

techniques et technologiques du XX[e] siècle. Plutôt qu'une dualité humain-nature (ou environnement), c'est davantage une opposition entre un rapport humain-nature plus ou moins médiatisé et technologique qui se dessine pour les architectes (et les praticiens non-architectes) lorsqu'ils évoquent le bon sens : il s'agit du bon sens développé par l'humain vis-à-vis de la nature, avant que ses actions ne soient favorisées par des techniques jugées parfois, particulièrement dans le champ de l'habitat, très destructrices et pas nécessairement efficaces au regard d'un bilan énergétique global (*cf.* chapitre 14).

Le quatrième contexte d'utilisation de l'élément de « bon sens » est celui qui désigne l'adoption d'un jugement raisonnable, mesuré qui prend un compte une multiplicité de facteurs. Ainsi, les praticiens de la géobiologie et du fengshui doivent particulièrement en faire preuve lorsqu'ils expertisent des lieux, afin de bien déterminer quels sont les facteurs de trouble et quelles sont leurs réelles conséquences sur l'état de l'environnement de vie et de ses habitants. Ceci est valable globalement dans la pratique du fengshui (Hardy, 2008), mais également dans la géobiologie où, selon Benoît, chaque facteur doit être pesé selon la logique de la radioactivité : chaque source de nuisance doit être analysée en fonction des paramètres du temps d'exposition, des écrans éventuels entre la source et l'habitant et de la distance qui les sépare. Cela permet ainsi d' « avoir de la mesure » dans son diagnostic.

D. L'avènement de temps nouveaux

Les praticiens de la géobiologie et du fengshui, et dans une moindre mesure ceux de la démarche environnementale, structurent leur discours autour d'éléments de langage tels que « on est à la fin d'un monde » (Charles) ou « les choses s'ouvrent de plus en plus » (Janine). L'ensemble des praticiens de la géobiologie et du fengshui semblent s'inscrire dans une perspective du Nouvel Âge, tandis que les architectes ayant une démarche environnementale, qui ne vont pas jusqu'à développer cette idéologie, reconnaissent le caractère exceptionnel de la période contemporaine, qui nécessite absolument et définitivement la prise en compte des données environnementales en architecture. Mais de l'avènement de quelle « nouvelle » période s'agit-il ?

Là encore, l'ensemble des praticiens ne semblent pas concevoir l'événement d'un « nouvel âge » de la même manière. Rappelons avec Marie-Jeanne Ferreux (2001, p. 9) que les thèmes mobilisés par le *New-Age* sont : « un retour à la nature, au qualitatif, à l'authenticité, au développement personnel, à la spiritualité qui se symbolise par la recherche et la création d'un monde différent "alternatif et holistique" ». Ce retour (ou cet avènement) de la spiritualité est l'un des quatre moments du discours des praticiens.

Le premier est le constat d'un monde en crise, dont les valeurs matérielles et hautement technologiques n'ont pas permis de concrétiser leurs promesses. « Qu'on soit à la fin d'un monde, ça c'est sûr. Ça merde partout en ce moment, sur tous les plans. Donc on est effectivement à la fin d'un cycle », explique l'architecte-géobiologue Charles. Cette crise que nous vivons nécessite alors de revoir les valeurs portées par nos sociétés : « on est à une époque où il va falloir changer de paradigme », selon Nathan. Ce sont alors les valeurs de spiritualité, de bien-être et pour cela de retour à la nature qui sont vantées par les praticiens, car « on est dans l'ère où on veut se sentir bien », précise Janine. Selon les praticiens, il s'agit de la bonne (et de l'unique) direction, d'autant que l'humanité en aurait déjà pris le chemin : « l'humanité va vers ça » selon Clément, architecte-expert en fengshui. L'experte Janine précise et nuance.[6]

> « J'ai l'impression qu'en fait, il y a deux franges de population qui sont en train de se créer : il y a la frange de la population qui est complètement dans la matrice et puis il y a une autre frange qui est éveillée, et d'autres qui s'éveillent de plus en plus. Comme ça devient compliqué à l'extérieur, on fait attention à son intérieur. Et il y a de plus en plus de personnes qui sont attirées par ces… Quand je dis "ces", c'est au sens large, ça peut être le lieu, ça peut être des techniques qui sont liées au corps : les gens cherchent à comprendre plus qui ils sont. Et donc ce retour pour découvrir ça. Voilà, mais bon, la majorité s'en fiche. »

Si la géobiologie et le fengshui, et *a fortiori* la démarche environnementale, ne peuvent pas être considérés comme des branches du *New-Age,* qui regroupe davantage des pratiques corporelles et de développement personnel, il n'en reste pas moins que ces conceptions fondent une partie de leur légitimité, mais aussi de leur idéologie, sur le fait que nous traversons sans conteste une crise écologique majeure, dont la prise de conscience et le souhait de tenter d'y pallier semblent de plus en plus audibles (*cf.* chapitre 5). Les valeurs considérées comme plus humaines et davantage tournées vers la nature qu'elles prônent, voire leur portée spirituelle, ne se veulent plus seulement être des réponses possibles mais surtout incontournables dans le domaine de l'habitat pour infléchir cette situation. Ainsi, les praticiens de la géobiologie et du fengshui, comme certains architectes de la démarche environnementale (du profil « écologiste engagé ») ont une représentation assez catastrophiste de l'état présente et de son devenir probable par rapport à la « question environnementale », mais également en matière sociale et de valeurs collectives. Sans doute ce sentiment d'inquiétude participe-t-il des raisons qui ont motivé le choix de leur orientation professionnelle.

---

6 Ces positions évoquent clairement les visions millénaristes, dont les démarches spécifiques ne sont pas à assimiler à celles des utopies ; voir à ce propos Stébé, 2011.

13.3. Un enjeu culturel, des éléments de langage traduits

Les éléments de langage auxquels nous faisons référence à partir de maintenant ne concernent que les praticiens de la géobiologie et du fengshui. Issus d'une ère culturelle différente de l'Europe occidentale, le fengshui et le vastushastra – ou à tout le moins certains aspects de leurs univers représentationnels – sont entrés en contact avec la géobiologie il y a plus d'une cinquante d'années. Focalisée sur des points particuliers des conceptions, cette rencontre a donné naissance à des traductions et des échanges d'un côté de la barrière caucasienne comme de l'autre. Trois modalités de parcours d'idées peuvent être identifiés : les emprunts aux éléments venus du fengshui, et pour certains leur traduction ; l'adoption de principes issus du vastushastra ; la rencontre et la comparaison entre le fengshui et la géobiologie.

A. Transfert de principes du fengshui

Il existe trois principales modalités de transfert du fengshui à la géobiologie – qui concernent surtout les principes du *qi*, du *yin* et du *yang* et des « cinq éléments » – : l'emprunt, la réinterprétation et la traduction. Explorons successivement ces trois types de transfert, non pas à travers les différentes étapes historiques et processus d'acculturation, mais bien à travers les résultats que l'on perçoit actuellement auprès des praticiens de ces deux conceptions en France.

Certains géobiologues « empruntent » au fengshui certains de ses termes, pour renommer des notions de géobiologie qu'ils considèrent comme similaires. Ainsi, Pierre-Yves utilise les termes de *yin* et *yang* à la place de celui de polarités et Hubert celui de *qi* plus volontiers que celui d' « énergie ». Ces termes leur paraissent tout à la fois plus précis par rapport aux termes français et plus commodes. Ainsi, le terme d' « énergie » (*cf.* chapitre 15) serait souvent galvaudé et parfois difficilement définissable, le *qi* semble alors plus circonscrit (et sans doute, supposons-nous, porteur de moins de questions de la part des clients). Les géobiologues qui l'utilisent adhérent à la définition qui en est souvent faite à savoir « l'énergie universelle, force intangible et imperceptible que nous ne pouvons détecter ou mesurer avec aucun instrument, [qui] pénètre et relie entre elles toutes les formes de vie » (Hardy, 2008, p. 64).

Deux ouvrages analysés présentent des pratiques de fengshui qui ont subi une forte réinterprétation par rapport au fengshui traditionnel. S'il est sans doute difficile de définir aujourd'hui avec certitude ce qu'est le fengshui traditionnel – au fengshui de

quelle période faisons-nous référence ? Quels critères incontournables en définissent son caractère traditionnel ? –, nous pouvons *a minima* identifier un type de fengshui dominant, qui assurément ne correspond pas à celui de Luc Antoine (2000) ou de Danièle Didier, Corinne et Jean-François Mermillod (2008). En effet, le premier architecte-expert en fengshui n'a « retenu » de cette pratique chinoise que les principes de *yin* et *yang*, qu'il renomme « polarités », le principe de circulation de l'énergie, du *qi*, et celui de la « maison-miroir » (*cf.* chapitre 15). C'est surtout le principe de « polarités » qui est réinterprété puisqu'il est dépossédé de sa portée universelle et totalisante pour être réduit à une démarche d'analyse architecturale formelle (vertical/horizontal, ouvert/fermé, lumineux/sombre, etc.). Quant aux *5 clés du feng shui*, ses auteurs redéfinissent complètement le système de correspondances du fengshui traditionnel. Non seulement les animaux symboliques passent de cinq à six tout en étant modifiés, mais l'ensemble du découpage en secteurs et de leurs attributs sont modifiés (*cf.* page suivante). Tortue, dragon, phénix, tigre et serpent sont devenus aigle, lion, dauphin, taureau, phénix et serpent ailé. Celui-ci est du reste associé à Kundalini, qui serait selon la tradition indienne une énergie ancrée dans le sacrum qui pourrait remonter en revitalisant chacun des *chakra*, lors de techniques de yoga spécifiques (Chevalier et *al.*, 1982). Nous voyons ici que les animaux sélectionnés ainsi que leurs attributs puisent dans des univers culturels très différents dans une perspective de tradition universaliste, qui rappelle les postures défendues par le *New-Age*.

La dernière modalité de transfert est la traduction : elle concerne particulièrement les « cinq éléments ». Si cette analyse ne repose pas sur la sociologie de la traduction ou de l'acteur-réseau (Callon, 2006), notons néanmoins que dans son article qui portait sur la domestication des coquilles Saint-Jacques de la baie de Saint-Brieuc, Jacques Callon (1986, p. 204) avait noté des trois chercheurs enquêtés qu'ils avaient « traduit » tant les marins-pêcheurs, que les coquilles et la communauté scientifique. Mais retenons surtout que « [t]raduire c'est déplacer » et c'est aussi « exprimer dans son propre langage ce que les autres disent et veulent ». Mais attention, l'aphorisme rappelle que « de la traduction à la trahison, il n'y a qu'un pas » (*ibid.*, p. 205). Or, en ce qui concerne la théorie des *wuxing*, de multiples traductions ont été proposées et adoptées, dont nous ne pouvons explorer ici toutes les manifestations et ramifications. Retenons seulement trois principales « traductions » qui en ont été faites. La première semble être la plus proche du sens originel de cette théorie : ce sont les approches de Clément, qui parle des « cinq modalités », et de Lam Kam Chuen (1996) qui parle des « cinq mouvements fondamentaux de l'énergie ». Tous deux lient les *wuxing* – qui sont en réalité des entrées classificatoires (*cf.* chapitre 7) – à des modalités d'expression du *qi*. La deuxième traduction très couramment proposée est

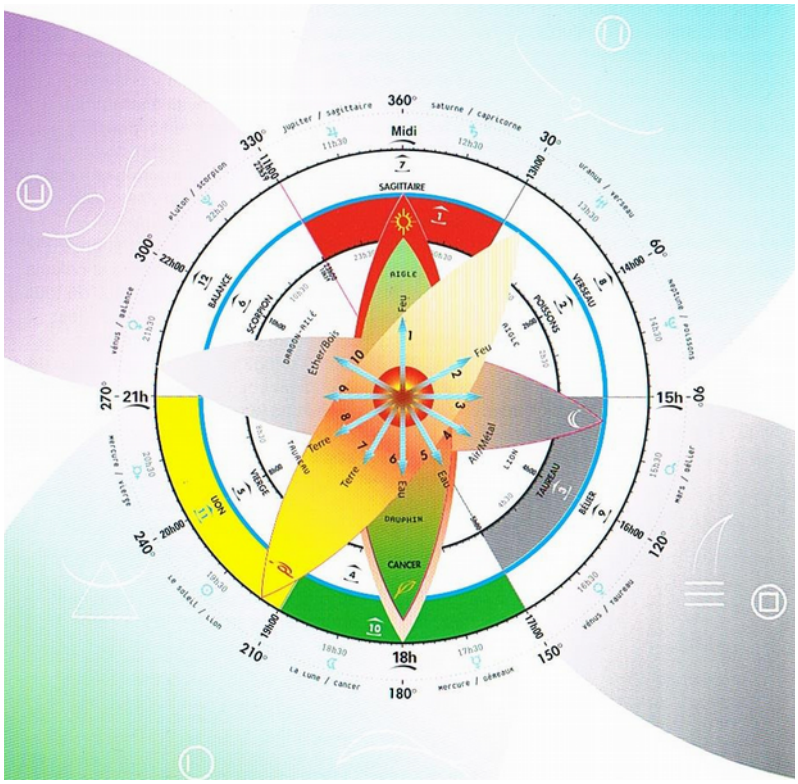
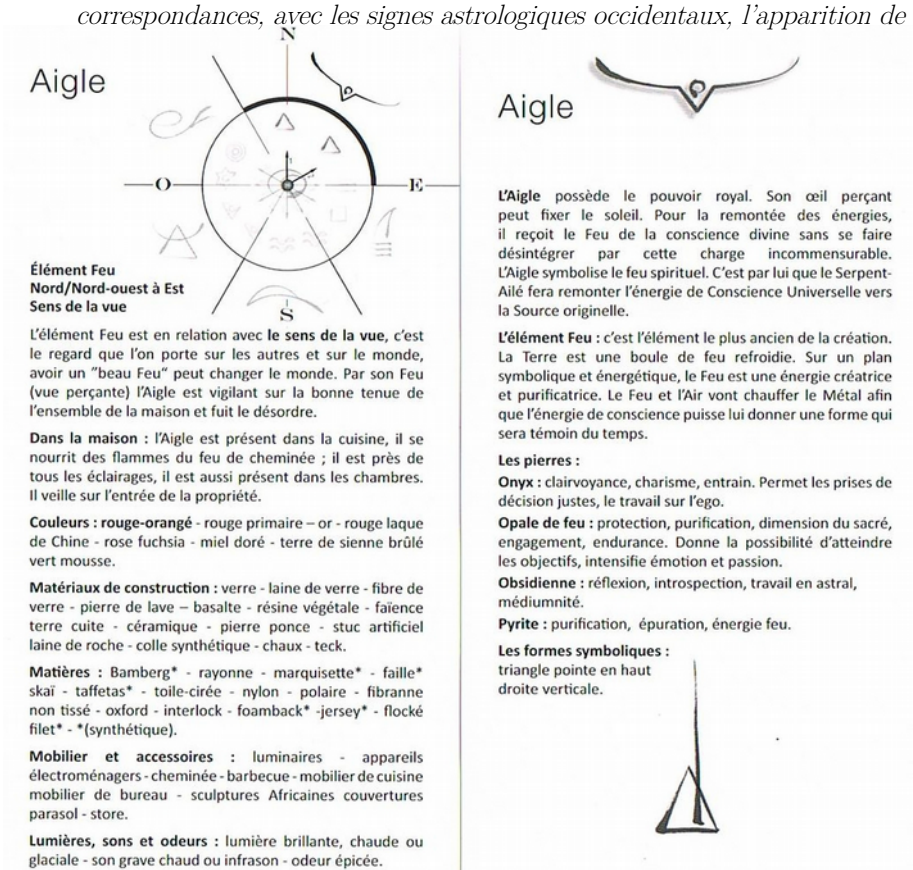


Figure 56 : Représentation du bagua *selon le « fengshui du temps présent », qui revisite les correspondances, avec les signes astrologiques occidentaux, l'apparition de l'éther, par exemple*



Aigle

N
O
E
S

Élément Feu
Nord/Nord-ouest à Est
Sens de la vue

L'élément Feu est en relation avec **le sens de la vue**, c'est le regard que l'on porte sur les autres et sur le monde, avoir un "beau Feu" peut changer le monde. Par son Feu (vue perçante) l'Aigle est vigilant sur la bonne tenue de l'ensemble de la maison et fuit le désordre.

Dans la maison : l'Aigle est présent dans la cuisine, il se nourrit des flammes du feu de cheminée ; il est près de tous les éclairages, il est aussi présent dans les chambres. Il veille sur l'entrée de la propriété.

Couleurs : rouge-orangé - rouge primaire – or - rouge laque de Chine - rose fuchsia - miel doré - terre de sienne brûlé vert mousse.

Matériaux de construction : verre - laine de verre - fibre de verre - pierre de lave – basalte - résine végétale - faïence terre cuite - céramique - pierre ponce - stuc artificiel laine de roche - colle synthétique - chaux - teck.

Matières : Bamberg* - rayonne - marquisette* - faille* skaï - taffetas* - toile-cirée - nylon - polaire - fibranne non tissé - oxford - interlock - foamback* -jersey* - flocké filet* - *(synthétique).

Mobilier et accessoires : luminaires - appareils électroménagers - cheminée - barbecue - mobilier de cuisine mobilier de bureau - sculptures Africaines couvertures parasol - store.

Lumières, sons et odeurs : lumière brillante, chaude ou glaciale - son grave chaud ou infrason - odeur épicée.

Aigle

L'Aigle possède le pouvoir royal. Son œil perçant peut fixer le soleil. Pour la remontée des énergies, il reçoit le Feu de la conscience divine sans se faire désintégrer par cette charge incommensurable. L'Aigle symbolise le feu spirituel. C'est par lui que le Serpent-Ailé fera remonter l'énergie de Conscience Universelle vers la Source originelle.

L'élément Feu : c'est l'élément le plus ancien de la création. La Terre est une boule de feu refroidie. Sur un plan symbolique et énergétique, le Feu est une énergie créatrice et purificatrice. Le Feu et l'Air vont chauffer le Métal afin que l'énergie de conscience puisse lui donner une forme qui sera témoin du temps.

Les pierres :

Onyx : clairvoyance, charisme, entrain. Permet les prises de décision justes, le travail sur l'ego.

Opale de feu : protection, purification, dimension du sacré, engagement, endurance. Donne la possibilité d'atteindre les objectifs, intensifie émotion et passion.

Obsidienne : réflexion, introspection, travail en astral, médiumnité.

Pyrite : purification, épuration, énergie feu.

Les formes symboliques :
triangle pointe en haut
droite verticale.

Figure 57 : Un exemple de réseau de correspondances dans nombre de domaines de l'aménagement intérieur à partir de l'un des cinq animaux symboliques du « fengshui du temps présent »

celle de l'acception proche de la tradition grecque des éléments, et nomme donc les *wuxing* « cinq éléments ». Cette traduction, si elle rend plus immédiatement visible cette notion, aurait tendance à en masquer la portée dynamique évoquée par la traduction précédente. Les *wuxing* ne sont alors plus que des entrées classificatoires. La troisième traduction repose toujours sur le terme des « cinq éléments » mais son acception est plus littérale, et renvoie véritablement à l'analyse des matériaux présents au sein de l'espace expertisé. Il s'agit alors davantage d'un outil de décoration.

Nous l'avons vu, l'acception proposée de « traduction » ne revoie pas littéralement à celle de la sociologie de la traduction. Il nous semblerait néanmoins important d'explorer ces phénomènes de traduction, de transferts d'une conception à une autre, ou de praticiens d'une culture à ceux d'une autre culture à l'aune de cette théorie sociologique, notamment dans la mesure où elle permet de considérer des acteurs de toutes natures (et donc pas seulement humains) et de s'intéresser en parallèle au « réseau » par lequel s'établissent et se transmettent ces traductions.

B. Adoption de principes du vastushastra

Les praticiens de la géobiologie comme du fengshui ont littéralement adopté certains principes sur lesquels repose le vastushastra, et notamment le *prana*, les *chakra* et la loi karmique. Ainsi, certains experts en fengshui comme des ouvrages définissant cette conception analysés (Too, 2011) font le parallèle entre le *qi* et le *prana*, deux principes énergétiques qui seraient sensiblement similaires. D'autres praticiens, notamment des géobiologues comme Charles et Pierre-Yves, ainsi que des ouvrages de géobiologie analysés (De Luzan, 2006), adoptent le principe des centres énergétiques corporels que sont les *chakra*. Enfin, certains praticiens comme le géobiologue Damien, adhèrent à ce que lui appelle la « loi karmique », qui rassemble en quelque sorte les principes de destinée et de réincarnation. Cette croyance est très répandue parmi les praticiens : nous y reviendrons au chapitre 15.

Néanmoins, le vastushastra dans son ensemble reste une conception peu connue en profondeur par l'ensemble des praticiens de la géobiologie et du fengshui interrogés : ils considèrent ne pas bénéficier de suffisamment de temps pour l'étudier – sauf Gauthier qui, comme nous l'avons évoqué, envisage de partir en Inde pour sans doute s'y former –, ou qui le voient comme une conception finalement peu adaptée à une pratique massive en Occident, comme l'architecte-expert en fengshui Firmin.

> « Ce que j'ai vu du vastu, c'est que c'est quelque chose qui est très bien appliqué en Inde pour les temples mais qui ne correspond absolument pas un habitat ou à des bâtiments tertiaires en Occident ; et même en Inde, ça me semble amener à

> des choses qui sont justement complètement incohérentes avec le paysage, avec l'harmonie, on ne tient pas compte ni de l'environnement naturel, bâti, la fonctionnalité du bâtiment, ça me semble amener des choses tout à fait incohérentes. Par exemple, il faudrait placer l'entrée du bâtiment à l'Est, alors dans un temple, on comprend, dans une habitation, non. Il y a un type d'énergie particulier, mais on ne peut pas reproduire ça dans tous les cas. »

C. La géobiologie comme conception de référence

Les praticiens de la géobiologie et du fengshui, qu'ils pratiquent l'une, l'autre ou les deux conceptions, sont souvent amenés à parler conjointement de ces deux conceptions de l'habitat. Des rapprochements sont réalisés entre ces deux conceptions de l'habitat dans le but de les définir mutuellement, mais on peut noter une préséance récurrente de la géobiologie sur le fengshui, ou même sur l'acupuncture. Ainsi, pour Firmin qui pratique les deux conceptions, la géobiologie serait « une acupuncture de la terre ». Pour Charles, architecte-géobiologue, « finalement en géobiologie ou en acupuncture, on ne fait que deux choses, on tonifie ou on disperse : on fait la même chose ». Ainsi, bien souvent, le fengshui est d'abord assimilé à l'acupuncture, qui est ensuite « mesurée » à la géobiologie. Notons néanmoins que la géobiologie et le fengshui sont considérés comme complémentaires, voire indissociables. Pour Firmin ou Doris, la géobiologie et le fengshui sont en réalité deux faces d'une même médaille, qui étaient déjà pratiqués, certes différemment, à l'époque du « fengshui traditionnel », ainsi que l'explique l'experte en fengshui Doris.

> « Dans l'enseignement traditionnel [la géobiologie] est pratiqué[e], avec des outils qui sont différents de ceux qu'utilisent les géobiologues occidentaux. Mais les principes restent les mêmes, on travaille sur les réseaux telluriques, on travaille sur les failles, on travaille sur les cours d'eau, etc., avec des approches différentes : on va parler de Dragon de la Montagne, Dragon d'Eau, etc. Et puis les outils de correction sont différents, puisqu'on appelle ça pas la géobiologie, mais l'acupuncture de la terre, on va faire de l'acupuncture sur la terre avec des aiguilles sur la terre qui n'ont pas la même dimension que les aiguilles qu'on utilise pour une personne ! »

Cette citation nous mène au dernier élément qui constitue souvent un pont entre géobiologie et fengshui, dans le discours des praticiens : le parallèle entre le dragon et la vouivre. Nombre de praticiens des deux conceptions se plaisent à y voir le signe d'une tradition commune. Le dragon est cet animal mythologique chinois, dont les formes et l'énergie serviraient à analyser un paysage ; le but d'un maître en fengshui traditionnel

étant de déterminer le *longxue*, la « tanière du dragon » (Clément et *al.*, 1982). Les géobiologues voient dans cette figure du dragon un reflet de la vouivre, cette créature mythologique surtout présente dans les récits folkloriques bourguignons et lorrains. Elle ressemblerait à un grand serpent, dont une pierre précieuse ornerait le front. Elle est associée au milieu souterrain, particulièrement aux veines d'eau traquées par les sourciers (Sébillot, 1968-a).

> La Vouivre passe la plus grande partie de son temps sous terre. Son repaire peut être un trou qui s'ouvre à même le sol, une caverne au flanc d'une falaise, ou le souterrain d'un château en ruines. Mais elle fréquente aussi les milieux aquatiques : rivière tranquille miroitant sous les feuillages, étang paisible au milieu d'un bois, source courant sous la mousse ou s'étalant dans un bassin de pierre, parfois même fontaine en plein cœur d'un village. C'est là qu'elle va boire ou se baigner (canope.ac-besancon.fr/vouivre//intro.htm).

13.4. Une grammaire en construction, des éléments de langage implicites

Les ouvrages de référence, de même que les entretiens ont révélé des éléments de langage partagés mais implicites, revendiqués mais pas énoncés de prime abord (ni à leurs clients, ni à nous, ni même à leur entourage pour certains praticiens). Ces éléments, que l'on peut assimiler nettement à des « croyances au paranormal », font intégralement partie des cadres idéologiques et du champ de pratique de l'ensemble des praticiens. Ils semblent néanmoins être considérés par les praticiens comme les moins communs et les moins « rationnels » (à comprendre au sens de la réalité scientifiquement construite et admise). Pourtant, les praticiens semblent en tirer une partie de la spécificité de leur expertise ainsi qu'une certaine unité professionnelle. Dans quelle mesure ces éléments de langage, ainsi que ceux évoqués précédemment, peuvent-ils constituer pour les praticiens une véritable « grammaire » (Lemieux, 2009) ?

A. « L'autre champ de cohérence »

Quentin, géobiologue, explique que ce qu'il considère être sa profession se construit autour de ce qu'il appelle les « deux champs de cohérence ». Le premier est qualifié de « rationnel » ou de « physique » et renvoie à la majeure partie de son travail qui consiste à observer et mesurer de multiples paramètres physiques et chimiques de l'habitat qu'il expertise. « L'autre champ de cohérence » est qualifié de « subtil » et

renvoie pour lui bel et bien à une réalité, mais qui cette fois n'est pas toujours perceptible directement par l'ensemble des individus, et l'est en tout cas par d'autres canaux que nos cinq sens habituels. C'est cet « autre champ de cohérence » que nous allons étudier maintenant.

a. Capacités extrasensorielles

Tout d'abord, l'existence dans l'humanité de capacités extrasensorielles ne fait aucun doute pour l'ensemble des praticiens. Elles sont conçues comme des « prolongements » de nos cinq sens classiques. Les plus répandues sont sans doute la clairvoyance et la clairaudiance qui permettent à ceux qui en bénéficient de voir ou d'entendre des éléments inaccessibles à d'autres individus. Certains praticiens parlent de « dons », mais tous s'accordent plutôt à dire qu'il s'agit de capacités autrefois communes qui auraient été perdues ou « désapprises » au fil de l'histoire de l'humanité. Les données ainsi captées permettent notamment à l'humain de mieux se mettre en relation avec son milieu de vie, et plus largement la nature.

Certains praticiens revendiquent de telles capacités extrasensorielles. Ainsi, le géobiologue Hubert nous explique « voir » les corps éthériques des humains depuis toujours, sous la forme de « bulles » de différentes couleurs et tailles autour du corps physique. Janine, experte en fengshui, nous explique qu'elle peut parfois se sentir « appelée » par un lieu, par des êtres vivants qui s'y trouvent. Également experte, Joséphine a depuis l'enfance une capacité à « entendre » ce que les maisons peuvent avoir à lui « dire ». Elle a toujours eu recours à la « personnification » des lieux, c'est-à-dire à leur identification à un individu. Ils peuvent ainsi lui « transmettre » des informations ou des messages, qu'elle prend en compte lors de ses expertises. Cette capacité, au-delà d'une clairaudiance classique, n'a visiblement jamais été cultivée ou recherchée. Elle ne souhaite d'ailleurs pas particulièrement s'en servir. Pourtant, elle dit avoir déjà été « contactée à distance » par une personne inconnue qui lui aurait « transmis un message » pour l'une de ses connaissances ; message qui s'est avéré tout à fait juste au demeurant. D'autres personnes de son entourage, qui ne sont pas géobiologues et n'ont pas de pratique ésotérique spécifique, semblent également détenir cette sensibilité.

Quant à Nathan, il nous explique avoir vécu des « événements personnels initiatiques », sans en préciser la nature. Il est également convaincu du potentiel perceptif singulier de certains individus. Celui-ci permettrait notamment d'avoir accès à des réalités plus spirituelles, qui font pour lui partie intégrante du fengshui. Pourtant, elles ne doivent pas selon lui être mises en avant dès le départ d'une formation, par

exemple. Les futurs praticiens doivent d'abord apprendre et maîtriser l'ensemble des principes de la conception, avant de prendre connaissance de cette approche. Nous pensons que cela permet d'une part de focaliser la pratique non pas sur des intuitions mais sur des observations et des analyses mobilisant les différents outils de la conception, et d'autre part de ne pas révéler d'emblée un aspect qui peut apparaître comme incongru, voire tout à fait irrationnel, aux futurs praticiens.

b. Esprits des lieux, entités et mémoire des murs

Ces capacités extrasensorielles permettent de prendre connaissance plus rapidement des caractéristiques d'un lieu, en définissant par exemple s'il est sain ou nocif (en identifiant alors les sources de nocivité), et permettent également d'avoir accès à des réalités plus « subtiles », particulièrement aux « esprits des lieux », aux « entités » et aux phénomènes de « mémoire des murs ». Ainsi, tous les praticiens s'accordent à reconnaître l'existence d'un « esprit du lieu », parfois appelé *genius loci*. Ce terme a notamment été développé en architecture par Christian Norberg-Schulz (1997), qui assimile l'esprit du lieu aux fines caractéristiques d'un milieu dont l'homme doit prendre connaissance afin de pouvoir non seulement s'y orienter, mais s'y identifier.

> Dans les sociétés primitives, même les plus petits détails du milieu environnant sont connus et ils sont chargés de sens, composant ainsi des structures spatiales complexes. Dans la société moderne, au contraire, l'attention est presque exclusivement portée aux fonctions « pratiques » de l'orientation, alors que l'identification est laissée de côté. Il en résulte que l'habiter authentique, au sens psychologique, est remplacé par l'aliénation (*ibid.*, p. 21).

Pour les praticiens de la géobiologie et du fengshui, cet esprit du lieu est très important : il est nécessaire de le respecter et de le nourrir. Chaque terrain, chaque lieu est vivant et il convient de lui « demander son avis » avant une quelconque construction ou intervention, mentalement ou par l'intermédiaire de rites symboliques. Joséphine et Nadine peuvent être amenées à recevoir des informations du « gardien des lieux », qui peuvent alors orienter un projet ou une expertise.

Par ailleurs, l'ensemble des praticiens adhère à l'existence de ce qu'ils appellent des « entités », plus couramment appelées « esprits ». Il s'agit de l'esprit de personnes défuntes, souvent disparues dans des circonstances soudaines ou violentes et dont l'esprit reste ainsi « accroché » à un lieu, provoquant le malaise de ses habitants. Les praticiens y ont tous plus ou moins été confrontés. Selon le praticien, ces situations peuvent représenter de 1 à 70 % des raisons de perturbations des lieux pour lesquelles ils sont appelés. De nombreuses histoires nous ont été racontées sur des phénomènes

d'entités présentes sur un lieu et qui perturbaient le calme ou la vitalité des habitants. Voici ce qu'en dit Solange, géobiologue.

> « Donc là-bas c'est qui, c'est la grand-mère, c'est le grand-père ? Moi, je ne rentre jamais là-dedans maintenant, pas question de savoir qui squatte chez eux : on s'en fout. Le squatteur, pour moi, ça prend l'énergie de la personne et du lieu donc qui que ce soit, il faut que ça s'en aille et que ça reparte là-haut. Donc voilà 7 demandes sur 10 je dirais c'est ça, [le] côté paranormal [qui] est un grand côté, qui fait pourtant vraiment partie de la géobio. »

Plus largement, des émotions fortes ou vécues de manières répétées dans un lieu pourraient en imprégner les murs, ou d'autres objets qui vont en quelque sorte par la suite « rejeter », faire s'évaporer, cette information négative. Ce phénomène est appelé « mémoire des murs », mais il peut concerner plus largement tous les types d'objets. Il est également évoqué dans chacun des ouvrages de géobiologie analysés. Quant aux enquêtés, Damien nous précise que 80 % des sollicitations pour expertises se soldent par un « nettoyage des mémoires ». De nombreux praticiens comme Dorothée, Charles, Hubert ou encore Isidore ont dû faire face à ce type de problème. Ils préconisent alors souvent de se débarrasser de l'objet en question. Isidore nous a même précisé qu'il existe à l'évêché de Lyon, comme à la synagogue de la ville, un service spécialisé dans la récupération de ce type d'objets dits « chargés ».

Les praticiens de la géobiologie et du fengshui ont dans leur domaine de compétence des pratiques relevant d'un « autre champ de cohérence », qu'ils qualifient parfois de « paranormal », bien qu'elles fassent partie de leur quotidien. Ces praticiens se retrouvent chargés d'assumer un rôle sans doute auparavant assuré par l'église. Avec la sécularisation et l'individualisation de la société, certaines problématiques humaines se sont retrouvées hors du champ religieux, sans pour autant disparaître (Ferreux, 2001). La représentation de ce qu'est un humain (entre corps et esprit) et le phénomène de mort (et de sa suite éventuelle) sont des questionnements humains auxquels ni la science actuelle, ni les religions ne parviennent à répondre complètement. C'est ainsi qu'au cœur de notre habitat, ultime rempart face à une urbanité objectivante (Simmel, 2007) et seul refuge capable d'exprimer et de restaurer notre identité (Stébé et *al.*, 2010-a ; Stébé et *al.*, 2010-b), se joue également le face à face entre l'individu et ses questionnements existentiels toujours en suspens. Les praticiens de la géobiologie et du fengshui, qui s'imposent aujourd'hui comme des professionnels du bien-être de l'habitat, se retrouvent nécessairement en charge de ces problématiques. Les traits de caractère de sensibilité, d'ouverture d'esprit et de souhait d'aider autrui qu'ils mettent toujours en avant comme prérequis à leur pratique les conduisent ainsi à cette prise en charge de l' « autre champ de cohérence ».

B. Savoirs ésotériques

a. Un apprentissage initiatique

Lors des entretiens, les praticiens de la géobiologie et du fengshui ont mis en avant non pas sciemment mais par différents aspects secondaires, le visage ésotérique de leurs conceptions. Ce constat s'impose également à l'analyse des ouvrages définissant ces pratiques. Le caractère ésotérique de ces conceptions est dû à trois caractéristiques majeures : une modalité d'apprentissage initiatique (qui est moins portée par le groupe que perçue ainsi par le praticien en formation), une posture spécifique des architectes comme successeurs des bâtisseurs, et un mode d'expression et des contenus qui tissent des liens entre science et mysticisme.

Ce ne sont visiblement pas les formations proposées qui s'affirment comme telles, mais ce moment est souvent considéré par les futurs praticiens comme initiatique. Solange explique que ce temps a été pour elle celui d'un « chemin spirituel », un temps d' « ouverture de conscience ». Elle a donné à cette période de formation une valeur individuelle plus importante, aux retentissements plus existentiels que ne le promettait la formation. Pour Janine, Nathan ou Firmin, l'apprentissage du fengshui présente un caractère initiatique, c'est-à-dire progressif, nécessitant une expérimentation personnelle qui ne peut être remplacée par aucun cours. Cela est d'autant plus vrai que Janine nous précise que « quand vous prenez des cours de géobiologie, il y a toujours plein de choses que l'on ne vous dit pas ; parce que ça s'acquiert avec le temps, etc., ou alors il faut comprendre, vous devez chercher par vous-même ».

Les ouvrages analysés mettent davantage l'accent sur la spécificité de l'architecte qui doit lui aussi faire preuve d'un vécu expérimental individuel, prendre conscience de son hérédité de bâtisseur et respecter sa tradition au regard de la prise en compte des paramètres naturels dans la construction ; pour cela, référence est toujours faite à Vitruve. « L'architecte est avant tout un praticien soucieux de préserver l'équilibre et le bien-être de ses proches et des futurs habitants de ses réalisations. À ce titre, il doit s'engager, d'une manière ou d'une autre, dans le champ expérimental d'un vécu réel » (Alexandre, 1988, p. 97). C'est ce que précise Dominique Pétry-Amiel (2013, p. 150) en évoquant « le geste » duquel part toute conception, qui « participe, pour celui qui l'engage, d'une manifestation spontanée du corps, à la fois individuelle par sa singularité, sociale par son essence, son origine, son moteur, et universelle par l'histoire de l'architecture ».

> [L'architecte est celui] à qui il revient d'organiser la figuration spatiale de ces édifices religieux, il leur appartient de connaître avant les autres cette initiation

> divine afin de permettre aux constructions cette communication verticale mystique. C'est la mesure de notre engagement qui devrait être enseignée dans toutes les universités du monde. C'est la grandeur de notre métier, présidant à la Maîtrise de l'Œuvre, de servir l'humanité, pour sa survie spirituelle de la vie à la mort (Pétry-Amiel, 2013, p. 127).

Le troisième aspect qui donne à la géobiologie et au fengshui leur caractère ésotérique est une modalité d'expression, située entre science et spiritualité (Champion, 1993). Par ailleurs, Maurice, architecte-expert en fengshui appuie son discours sur celui de ce qu'il appelle la « science spirituelle ». Dorothée quant à elle évoque l'expression de « grande bibliothèque de l'univers » l'ensemble des expériences et des savoirs de l'humanité rassemblés dans une sorte de tissu d'informations, accessibles par des états de conscience spécifiques. Plus largement, ces conceptions se structurent autour de modes de pensée analogiques, notamment à partir des « cinq éléments » chinois ou des quatre éléments grecs, associés à la quintessence. Ces associations sont parfois d'ordre purement symbolique, même si elles reposent sur des remarques qui en appellent au « bon sens ». Ainsi, Jean-Paul Dillenseger (1986) indique qu'un chantier devrait toujours commencer au printemps, saison symboliquement associée à la renaissance, où la sève monte dans les arbres ; au-delà du symbole, ceci peut par ailleurs permettre qu'un bâtiment non couvert soit soumis à des aléas climatiques importants.

b. La *geomantie*, ou géographie sacrée

La *geomantie*, ou géographie sacrée, peut être considérée comme une branche spéculative de la géobiologie, qui ne cherche pas à effectuer un diagnostic de lieu en vue de déterminer son adéquation avec le bien-être humain, mais cherche à comprendre les logiques d'inscription des constructions humaines (particulièrement sacrées) à l'échelle de la planète ou d'un territoire, au regard de données énergétiques et astronomiques. Dans la mesure où « [l]a geomantie et l'art de construire de nos ancêtres mettaient l'homme et le bâti en harmonie dans leur rapport avec la planète et le cosmos », disent Carole Helfer et Jean-Paul Dillenseger (Drouvin, 2010, p. 6), comprendre ces logiques c'est d'abord comprendre le territoire dans lequel on s'insère, mais également espérer réadapter nos constructions contemporaines à ces logiques.

Ainsi, de nombreux géobiologues s'intéressent à cette question, certains y consacrent même une importante partie de leur temps libre en effectuant des recherches dans leur région, comme Quentin en Bourgogne. Il s'agit par exemple de comprendre comment un réseau de chapelles d'une même période s'est implanté sur un territoire, à partir de données telles que : la toponymie, les légendes locales, le relief, les niveaux

énergétiques relevés[7] et les projections de données astronomiques au sol[8]. La *geomantie* « était un art en vigueur chez les Grecs pour la détermination des lieux harmoniques » (*ibid.*, p. 6) et cette tradition, en fait déjà présente chez les bâtisseurs égyptiens, se serait transmise et manifestée avec les bâtisseurs de cathédrales ou les architectes dont les œuvres ont été considérées comme ayant un caractère mystique (comme Claude-Nicolas Ledoux, ou Eugène Viollet-le-Duc). L'attention portée à cette question renforce le caractère ésotérique de la géobiologie, qui repose en partie sur les croyances suivantes :

- l'idée que des peuples très anciens auraient détenu un savoir très fin, quant à des données énergétiques mais également astronomiques ;
- une tradition de bâtisseurs très ancienne (et multiculturelle) qui auraient intégré ces données pour la construction de lieux religieux ;
- la validation par une autorité de lignée et de tradition des éléments qui fondent la pratique de la géobiologie aujourd'hui (au-delà des nouveaux paramètres environnementaux tels que la qualité de l'air, la radioactivité, etc.).

C. Constituer une « grammaire »

Nous avons vu que les différents groupes de praticiens sont reliés par l'utilisation de certains éléments de langage aux statuts différents (partagés, traduits ou implicites). Il nous semble que dans la mesure où ils décrivent ou conditionnent des pratiques propres aux praticiens, ils peuvent être considérés comme relevant et définissant une même « grammaire » (Lemieux, 2009). En effet, il s'agit d'un ensemble de règles de base qui permettent à un groupe de juger de la bonne ou de la mauvaise conduite de ses individus. C'est ce que révèlent ces éléments de langage : prenons des exemples.

Le groupe des architectes est fédéré autour de l'élément de langage de la valorisation d'une « bonne intégration » du bâtiment dans son site. Cet élément permet d'une part, lorsqu'il est utilisé par un architecte, de montrer son appartenance au groupe, et d'autre part, lorsqu'il le met en pratique (ou en apporte les éléments discursifs dans le langage parlé ou architectural), lui permet d'être considéré comme un membre du groupe par les autres architectes. Autant l'élément de langage que la pratique qu'il conditionne apparaissent comme déterminants dans la « grammaire des

7 Notons ici que les géobiologues mettent en avant l'existence des *leylines*, qui seraient, à l'image des réseaux Hartmann ou Curry, des réseaux magnétiques d'origine naturelle ou anthropique présents entre des bâtiments plus ou moins anciens, à caractère religieux ou rituel.

8 Pour une illustration de cette question en Alsace, voir Dillenseger, 1994.

architectes » ayant une démarche environnementale ou appliquant le fengshui et/ou la géobiologie. Ainsi que nous l'avions esquissé en introduction, il semble difficile de déterminer une grammaire propre aux architectes de la démarche environnementale : ceux-ci semblent se conformer aux éléments de langage des architectes en général.

Le groupe des géobiologues et experts en fengshui se reconnaît autour de l'élément de langage des « entités ». En effet, ils adhèrent tous à l'idéologie portée par ce terme qui caractérise de fait leur groupe (qui croit ainsi en l'existence d' « esprits » de défunts). Mais surtout, ce sont les modalités d'emploi de cet élément ainsi que les pratiques qu'il conditionne et légitime (au regard du groupe) qui déterminent la grammaire du groupe. Ainsi, tous les praticiens ont évoqué tardivement cette question au cours de l'entretien, sans doute, car ils savent que cet élément de langage ne correspond pas aux grammaires couramment répandues dans la société française et une utilisation non précautionneuse aurait peut-être pu nous amener à ne pas prendre en considération avec sérieux leur discours. De même que pour la « bonne intégration », les « entités » correspondent à certaines pratiques des géobiologues et experts en fengshui, parfois conduits à « écarter » ou « renvoyer » ces « entités ». Là encore, ces pratiques correspondent à la « grammaire des praticiens », praticiens qui se doivent en quelque sorte d'être capables de mener ce type de pratique ou à tout le moins de renvoyer les clients, si besoin était, à un autre praticien compétent. Ces pratiques, qui pourraient être jugées comme absurdes dans d'autres grammaires, ne le sont aucunement dans celle des praticiens : il y a une cohérence entre un système de représentations et de croyances et un champ de pratiques, considéré comme appartenant bien à la conception.

※※※※※

Nous émettons donc ici comme hypothèse d'analyse de ces éléments de langage la construction d'une véritable grammaire propre aux différents praticiens, permettant tant de juger de leur appartenance au groupe que de la conformité et de la légitimité – au regard des autres membres du groupe – de leurs pratiques. Par ailleurs, cette grammaire qui a dû s'élaborer au fil du temps, est aujourd'hui transmise au cours de la formation des praticiens, renforçant ainsi, pour ceux qui n'en ont pas encore complètement le statut, leur degré de professionnalité.

Chapitre 14 : Univers représentationnels des praticiens : habitat, environnement, humain

Introduction

Il s'agit à présent d'explorer les univers représentationnels des praticiens, en ce qui concerne l'habitat, l'environnement et l'humain. Nous procéderons en deux temps. Nous nous intéresserons d'abord aux représentations de l'habitat véhiculées par les différentes conceptions en nous fondant sur l'analyse architecturale des neuf cas d'étude et sur l'analyse des ouvrages de référence. Nous rappelons que la clé d'entrée choisie pour cette analyse repose sur les trois thématiques centrales de la grille élaborée (*cf.* chapitre 4), à savoir l'implantation et l'orientation, la forme et la distribution, la structure et les matériaux de l'habitat. Les quelques éléments livrés par les entretiens relevant de ces trois thématiques seront également exploités. Ces aspects permettent de caractériser et de comprendre un projet ainsi que d'entrer dans l'univers représentationnel de ses concepteurs. L'enjeu est de voir comment l'arbitrage entre une multitude de paramètres a été effectué et pour quelles conséquences architecturales. À partir de quelques indicateurs architecturaux, nous essaierons de voir dans quelle mesure il existe des enjeux communs aux différentes conceptions. L'analyse architecturale proposée ici, au service de l'appréhension des univers représentationnels des praticiens, sera croisée au discours des concepteurs ainsi qu'aux conclusions issues de notre analyse des projets. Dans un second temps, nous allons explorer les figures de l'environnement et de l'humain qui ont émergé au cours des entretiens. Ce chapitre doit permettre de comprendre la façon dont les praticiens appréhendent de façon plurielle, mouvante et interdépendante les figures de l'environnement et de l'humain : ils ne sont jamais réellement définis en eux-mêmes, mais toujours l'un par rapport à l'autre.

14.1. Les représentations de l'habitat

A. Implantation et orientation

Dans un premier temps, nous allons interroger ce qui caractérise véritablement, avant tout autre paramètre, une architecture, c'est-à-dire son implantation. C'est d'ailleurs ce que précise Domnique Pétry-Amiel (2013, p. 143) citant François Delville « [d]e tout temps, l'architecture a existé, ne serait-ce que dans le choix des lieux, leur aménagement ». Nous commençons donc par questionner l'implantation et l'orientation des différents projets, c'est-à-dire leur insertion urbaine et paysagère, leur volumétrie globale et le parti pris architectural. S'agit-il d'une architecture imposante ou discrète ? Quels liens ou frontières crée-t-elle avec ce qui l'entoure ? Que souhaite apporter cette architecture à l'existant ? Comment la volumétrie générale permet-elle de s'isoler du site ou de dialoguer avec lui ? Comment s'oriente-t-elle par rapport au site, par son entrée, les vues qu'elle donne et construit et par son volume général ? Ce sont les questions auxquelles nous allons nous attacher à répondre avant de mettre en évidence les paramètres environnementaux qui ont présidé à ces choix architecturaux[9].

a. Parti pris architectural et relation au contexte

Les maisons individuelles

Les trois maisons se situent en périurbain, proche ou éloigné, et pour deux d'entre elles (celle d'Oberhaslach pour la géobiologie, et celle de Pontivy pour le fengshui) dans des lotissements pavillonnaires. Quant à celle de Villey-le-Sec pour la démarche environnementale, elle se trouve sur un site entre forêt et rivière à l'extérieur du noyau villageois. Le projet est en fait celui d'une extension d'une petite maison de 30 m² déjà présente sur le site.

- Maison environnementale, Villey-le-Sec

Comment le site a-t-il été choisi ? Comment s'implantent et s'orientent ces maisons ? Celle qui se distingue est sans doute celle de Villey-le-Sec. Les habitants étaient à la recherche d'une maison à rénover, dans un « contexte de nature ». Situé dans un village de 400 habitants à une vingtaine de kilomètres au Sud-Ouest de Nancy, le terrain initialement inconstructible se caractérise par une vue sur la Meurthe et une forêt dense qui clôture presque totalement la parcelle, accessible par son côté Sud. À

9 Nous rappelons que les neuf cas d'étude (*cf.* fiche de synthèse en annexe I.3.) ont été choisis de la façon suivante : trois programmes similaires (une maison, une opération de logements collectifs et un collège ou maison de l'enfance) pour chacune des trois conceptions de l'habitat.

l'extérieur du noyau villageois, une petite maison à l'abandon de 30 m² a été réhabilitée et intégrée à un projet qui propose désormais une emprise au sol de près de 180 m².

Les volumes simples – un L a été ajouté à la maison rectangulaire existante et les toitures-terrasses offrent simplement un petit débord en bois –, l'utilisation du bois et le recul graduel par rapport à l'accès intègrent finement cette maison au paysage. Elle offre à ses habitants une terrasse ensoleillée à l'Ouest, à l'abri des éventuels regards et en relation directe avec la forêt. L'entrée, ainsi que l'accès pour les véhicules se fait logiquement à l'Est, la maison étant située au bout d'une impasse qui arrive de cette direction. À une échelle très locale, la maison s'insère et s'oriente donc parfaitement dans son contexte, les éléments tels que les vues vers un cadre agréable, l'orientation et l'accès jouant un rôle déterminant. Mais à une échelle plus globale, cette implantation pose les questions de l'étalement urbain par son éloignement du centre du village, par le plus faible CES[10] des trois projets avec 0,10. Il s'agit de mettre en lien ce coefficient avec le « gaspillage » des sols dénoncé par plusieurs ouvrages de référence de la démarche environnementale (Collectif, 2010 ; Michelin, 2010), et avec les importants déplacements en voiture qu'elle induit pour permettre par exemple à l'un des propriétaires d'aller travailler à l'autre extrémité de l'agglomération. Nous reviendrons plus avant sur cette tension entre prise en compte locale et globale de la démarche environnementale.

- Maison géobiologique, Oberhaslach

La maison géobiologique est située dans un village alsacien de 1 800 habitants, aux portes des Vosges (puisque la maison est à une altitude d'environ 750 m) et à une quarantaine de kilomètres au Sud-Ouest de Strasbourg. Ses propriétaires et habitants ont vendu la maison qu'ils occupaient pendant leur période d'activité afin de s'installer pour leur retraite à proximité des lieux où ils pratiquent très régulièrement la randonnée. L'objectif était donc de construire une maison « à leur image », respectant les principes de la géobiologie et de la démarche environnementale, tout en se rapprochant des Vosges, qu'ils fréquentent très souvent : leur activité quotidienne ne dépend désormais plus de Strasbourg. Bien que la maison soit située dans un petit lotissement, le village souffre peu de l'étalement urbain aujourd'hui ; la distance au centre de Strasbourg en fait un village relativement peu soumis à la pression périurbaine.

La maison s'implante sur le haut de la parcelle, un choix qui s'impose par ses différentes caractéristiques. Plutôt rectangulaire sur un axe Nord-Sud et accessible par sa face Sud, elle présente une déclivité, également du Nord vers le Sud. Les pièces à de

10 Le CES, Coefficient d'Emprise au Sol, est défini par le rapport entre la surface d'emprise au sol du bâtiment et la surface de la parcelle ; ici 178 m² sur 1 709 m² de terrain, une surface parcellaire très importante comparée à celle des lotissements récents qui n'offrent souvent que des parcelles de 500 m².

Figures 58 et 59 : Maison « démarche environnementale » à Villey-le-Sec, vue depuis le chemin d'accès au Sud et terrasse donnant sur la forêt à l'Ouest

Figures 60 et 61 : Maison « géobiologique » à Oberhaslach, vue de l'entrée située à l'arrière de la parcelle au Nord et vue de la maison depuis l'entrée sur le terrain au Sud

Figures 62 et 63 : Maison « fengshui » à Pontivy, vue de l'entrée côté rue au Nord et profil des quatre volumes côté jardin au Sud

vie s'orientent vers le Sud en se prolongeant par une terrasse, séparée de la rue par un important jardin engazonné. En limite de propriété Ouest, elle laisse un accès voiture à l'Est, le garage s'ouvrant au Nord. L'arrière de la parcelle, à son sommet Nord, est consacré à un grand potager. Cette implantation et cette orientation ont permis la pose, quelques années après la construction, de panneaux solaires et photovoltaïques sur le pan Sud-Est de la toiture, ainsi que d'une pompe à chaleur.

L'implantation et l'orientation de la maison ont respecté l'ensemble des paramètres géobiologiques que nous verrons par la suite, ainsi que les paramètres bioclimatiques et d'usage nécessaires. La volumétrie globale peut être qualifiée d'organique, sans qu'elle mobilise néanmoins la courbe. La lisibilité de l'architecture n'en est pas moins issue d'une certaine complexité des formes, dont nous verrons que les proportions ont été travaillées à partir de principes spécifiques. Elle était la première maison construite du lotissement, sa forme n'a pas été guidée par les architectures alentours mais s'y intègre aujourd'hui parfaitement ; de même que la douceur de ses couleurs extérieures (en façade et toiture) ainsi que l'importante place prise par la toiture permettent une intégration fine au paysage montagneux qui se déploie au Nord.

- Maison fengshui, Pontivy

La maison fengshui[11], située dans une ville moyenne du Morbihan, à une soixantaine de kilomètres au Nord-Est de Lorient, est construite dans un des très nombreux lotissements de Pontivy. Cette ville semble ne s'être développée qu'à partir de cette forme urbaine depuis une cinquantaine d'années : le choix de construire dans ce contexte ne semble donc pas étonnant, malgré les inconvénients déjà évoqués à propos de cette forme urbaine. Si quelques lotissements offrent une certaine qualité paysagère par la présence de noues végétales, une conception en prise à un contexte signifiant fort n'est pas réellement possible pour les maisons qui se construisent actuellement. C'est pourtant ce que réussit à faire l'expert en fengshui qui a dessiné ce projet.

La parcelle sur laquelle s'implante la maison est d'environ 1 000 m², ce qui permet un CES de 0,15 : elle est desservie par le Nord, et s'oriente vers le Sud par une légère déclivité. Cette configuration est idéale puisqu'elle permet d'ouvrir naturellement les pièces de vie vers le Sud, en conservant une certaine intimité. L'expert n'abandonne pourtant pas l'idée d'une implantation « urbaine », puisque la façade Nord propose des ouvertures plus petites et plus régulières, ainsi qu'une pergola en bois qui assure la triple mission d'offrir un espace de transition à l'entrée, une mise à distance par rapport à la rue ainsi que la mise à l'échelle humaine de la façade d'entrée.

11 Nous rappelons ici que nous n'avons pas pu entrer en contact avec les habitants et l'expert en fengshui, malgré nos nombreuses sollicitations. L'analyse proposée ici est nécessairement parcellaire.

L'implantation sur la parcelle est classique, avec un retrait de quelques mètres sur les faces Est, Nord et Ouest. L'orientation, si elle respecte les principes du fengshui, est aussi liée à une répartition plutôt classique des usages en fonction de la course du soleil (encore une fois permise ici par une parcelle bien orientée), avec les pièces de vie au Sud, des pièces-tampons au Nord, la cuisine à l'Est, etc. Cette implantation permet également l'application de principes bioclimatiques simples comme de plus petites ouvertures au Nord et des baies vitrées au Sud, une zone interclimatique (appelée ici patio) entre les deux volumes de la maison (l'un comprenant le garage et deux chambres, moins chauffé que le second comprenant les pièces à vivre).

Ces deux volumes articulés par un patio plutôt transparent, le volume émergent arrondi à l'angle Sud-Est, la toiture courbe du volume du garage ainsi que les couleurs douces et contrastées, construisent une architecture plutôt harmonieuse. Si le découpage en plan respecte les principes stricts de répartition et de forme du fengshui que nous verrons plus loin, les façades semblent avoir moins fait l'objet de cette attention. En effet, les proportions des menuiseries ainsi que les découpages intermédiaires des grands vitrages ne semblent pas avoir fait l'objet du respect de principes aussi développés que pour la maison géobiologique.

※※※※※

Ces trois maisons s'implantent donc harmonieusement dans leur environnement proche, tant du point de vue des passants que de leurs habitants. Nous entendons par là que par leur gabarit, leur forme, et leur couleur, ces maisons tiennent compte de l'échelle et des orientations urbaines et paysagères existantes. En effet, les formes et les orientations choisies permettent non seulement de prendre en compte des paramètres liés à l'usage et au paysage, mais également des paramètres bioclimatiques et d'autres encore plus spécifiquement liés à la géobiologie et au fengshui. Bien évidemment, il reste que la maison individuelle en elle-même n'est pas la forme d'habitat la plus durable. Elle a permis aux commanditaires/habitants de réaliser une architecture qui respecte leurs souhaits, parfois plus largement leurs principes de vie (comme les habitants de la maison alsacienne, dont l'ensemble du mode vie est dictée par des pratiques visant la prévention de la santé et la préservation de l'environnement). Pourtant, la maison est une typologie qui, appliquée à grande échelle, reste néfaste pour l'environnement (artificialisation des sols et gestion des eaux de pluie, ruptures des continuités biologiques, mitage des paysages, etc.).

Ainsi, les personnes qui font le choix de construire une maison individuelle « environnementale » ont une démarche contradictoire, puisqu'elle répond à leurs préoccupations et intérêts à une échelle individuelle, mais va à l'encontre de ces mêmes

nécessités à une échelle plus globale. Il s'agit là d'une des difficultés majeures quant à une application globale des principes environnementaux, puisqu'ils révèlent souvent une tension, voire d'une incompatibilité, entre intérêts individuels et collectifs. Cette tension entre prise en compte locale et globale de la démarche environnementale est palpable à tous les niveaux. Ainsi, si un habitat urbain plus dense permet de limiter certains déplacements ou de profiter de modes de transports plus écologiques (en commun, ou plus doux) ainsi que l'impact de la construction en matière de ressources (COS plus élevé notamment), celui-ci ne permet pas souvent de répondre à une application plus locale de la démarche environnementale (isolation performante, choix de matériaux locaux, de source renouvelable et/ou sains, etc.), voire d'un mode de vie que les habitants peuvent juger plus écologique (cultiver un jardin, compostage, cadre de vie jugé plus agréable et/ou sain, etc.). Le choix d'un habitat résulte toujours de la prise en compte de nombreux paramètres (économiques, pratiques, etc.). Mais nous pourrions ici émettre l'hypothèse que certains commanditaires/habitants ont fait le choix d'un habitat individuel qui relève de l'application d'une démarche environnementale plus locale, plus individuelle, au détriment de certaines répercussions plus globales. Mais comment le degré d'efficacité[12] d'application d'une démarche environnementale entre un certain mode de vie urbain (résidence en collectif mal isolée mais dense au centre-ville, trajets limités, approvisionnement en grande distribution, vacances en avion, etc.) et un certain mode de vie périurbain (plus de trajets en voiture, mais moins en avion, filières alimentaires locales et biologiques, habitat passif, compostage, etc.) peut-il être réellement évalué ? La question reste ouverte, tant les facteurs à prendre en compte et les possibilités d'évaluation sont multiples.

Les logements collectifs

De même que pour les projets de maison, les logements collectifs présentent des similarités en matière d'implantation et de parti pris architectural et urbain. Les opérations datent des années 2010 pour la démarche environnementale, 1970 pour la géobiologie et 2000 pour le fengshui, mais se situent toutes dans des contextes urbains plutôt denses, respectivement à Nancy, Saint-Louis et Villetaneuse. Si des principes propres à chacune des conceptions de l'habitat ont guidé l'implantation et l'orientation de ces projets, on remarque de fortes similarités dans les partis pris de ces trois projets.

Remarquons d'abord qu'il s'agit de trois projets de logements sociaux, avec une diversité des typologies de logements proposés, entre T1 et T5. Les opérations comprennent respectivement 73, 72 et 50 logements, et comportent deux à quatre bâti-

12 Par exemple jugée en fonction d'émission de CO2, mais est-ce la seule donnée à prendre en compte ?

Figures 64 et 65 : Logements collectifs « démarche environnementale » à Nancy, façade côté place et même aperçu de la jonction entre les deux volumes en cœur d'îlot

Figures 66 et 67 : logements collectifs « géobiologiques » à Saint-Louis, succession des bâtiments côté rue et vue arrière avec l'escalier en façade

Figures 68 et 69 : Logements collectifs « fengshui » à Villetaneuse, côté rue et cœur d'îlot

timents, d'une hauteur de R+3 pour le projet fengshui à une hauteur de R+4 pour le projet de la démarche environnementale. Par leur implantation en front de rue, ou en alignement à la rue avec un léger retrait, les architectes avaient à cœur de donner un caractère urbain à leur opération, et toujours à échelle humaine.

- Logements collectifs de la démarche environnementale, Nancy

Le projet de la démarche environnementale s'inscrit dans le cadre d'un vaste projet urbain nancéien, situé au bord d'un axe structurant, tant pour les voitures que par le tram qui le dessert. Des bâtiments difficiles à rénover ont été démolis, afin de redéfinir le parcellaire et dégager une place au niveau de l'arrêt de tram : l'opération avait pour enjeu de venir clore cette place, en offrant une façade très urbaine, où les rez-de-chaussée sont d'ailleurs réservés à des commerces (un centre commercial de proximité, une salle de sport et un local en attente d'occupants).

La réponse proposée, en concertation avec l'urbaniste du projet urbain, est un bâtiment scindé en deux, qui laisse une percée urbaine en séparant la place en deux entités. Le premier bâtiment présente une façade tramée, avec de fines ouvertures régulières dans un béton blanc. Le second bâtiment présente pour une part ce langage architectural fonctionnant avec un volume général parallélépipédique, mais lorsque la façade se courbe pour s'adapter à un bâtiment existant conservé, un treillis en bois partiellement ajouré vient fermer les balcons. Quant aux autres ouvertures, elles donnent également sur un espace tampon, tant d'un point de vue climatique (orientation Ouest) que sonore (du fait du passage du tram). En revanche, l'arrière des bâtiments définit un cœur d'îlot réservé à du stationnement existant mais qui a été réaménagé de façon plus « durable » (revêtement perméable, plantations, etc.). La façade arrière est plus domestique, avec des fenêtres de différentes tailles, une structure métal et bois en application extérieure, qui constitue les balcons des logements.

La déclivité entre la place et le cœur d'îlot est réglée par un escalier qui passe entre les deux corps de bâtiment et par un revêtement en bardage bois sur le rez-de-chaussé semi-enterré de l'arrière, qui abrite parking et machinerie (l'opération est chauffée grâce à la géothermie). Par l'évocation de cette dernière posture architecturale, on peut conclure à une implantation qui a bien su prendre en compte les paramètres tant climatiques qu'urbains. Néanmoins, la façade proposée côté place, où toutes les ouvertures paraissent très petites et cloisonnantes, évoque une rigueur et un rythme stricts, qui ne donnent pas réellement à lire l'usage et l'échelle de ces bâtiments[13].

13 Le responsable du bailleur social qui nous a proposé un visite des bâtiments nous confiait d'ailleurs que beaucoup de personnes, avant d'avoir vu le bâtiment en question, pensaient que les appartements seraient peu lumineux du fait de l'impression donnée par le rythme entre baies et trumeaux ; mais il n'en est rien selon lui. Nous n'avons pas pu vérifier, puisque seul le bâtiment Nord était accessible.

- Logements collectifs géobiologiques, Saint-Louis

Du côté de l'opération en géobiologie à Saint-Louis, l'implantation est dictée par les tracés urbains existants, ainsi que par les relevés géobiologiques réalisés avant l'opération. Le fractionnement de l'opération en quatre entités, ayant chacune deux entrées bien déterminées, le quatrième niveau partiellement sous combles ainsi que la variation de la taille des fenêtres (y compris en façade sur rue) et l'utilisation des balcons fabriquent une façade rythmée et à échelle humaine. Si le vocabulaire architectural porte quelques marques de sa période (comme les frontons), la façade est en très bon état et fabrique une rue agréable. Pour comprendre la finesse de la conception de cette opération, qui ose l'utilisation des toitures en pente, il suffit d'observer les opérations de logements – très certainement également sociaux – à l'arrière du quartier : l'absence de rapport au sol (et ainsi la non-identification des entrées), la monotonie (un seul type d'ouvertures utilisé) et la platitude des façades en font des opérations peu qualitatives et sans échelle.

Ces logements montrent, au-delà d'une volonté d'intégration, le souhait de fabriquer un véritable ensemble urbain. Il résulte du relief proposé par les façades, de l'accès séquencé depuis la rue et de la forme organique de la garderie qui accompagne le programme, une opération mesurée et lisible. Les habitants ne s'y trompent pas : l'architecte nous a indiqué le faible taux de renouvellement des habitants, confirmé par un habitant rencontré sur place (un peintre qui a participé au chantier et qui y habite toujours). Le bon entretien des façades et des espaces extérieurs (particulièrement ceux entre les trottoirs et les entrées) traduit la volonté des habitants de s'investir pour ce lieu de vie qu'ils apprécient. Les facteurs intérieurs, sur lesquels nous reviendrons, jouent sans doute également un rôle dans cette manifestation d'attachement au lieu.

- Logements collectifs fengshui, Villetaneuse

C'est ce même sentiment d'attachement à l'habitation, notamment grâce à la bonne identification du lieu, qui contribue aux manifestations positives des habitants également présentes dans l'opération à Villetaneuse. En effet, les trois bâtiments qui composent cet ensemble sont très bien entretenus, de même que le cœur d'îlot à usage public et que les abords de l'opération (la forme choisie laisse apparaître des espaces intermédiaires entre trottoirs et façades). Le gardien nous a également confirmé qu'il était agréable d'habiter à cet endroit.

Comment définir ce projet ? Les cinquante logements se répartissent sur trois bâtiments qui s'implantent globalement en bordure de voirie, sur un îlot de forme trapézoïdale. Réaliser trois bâtiments – dont le plus grand est ouvert au rez-de-chaussée en son milieu pour donner un quatrième accès en cœur d'îlot – permet de donner un

rythme ainsi qu'une échelle plus humaine à l'opération. Le choix de réaliser un petit bâtiment au Nord pour faire face aux maisons en bande et un grand volume au Sud pour faire face aux logements existants très marquants dans le paysage de la rue montre le souhaite d'adapter la réponse architecturale au contexte. L'architecture se caractérise également par une forme organique, avec quelques courbes, des ouvertures diversifiées, et des couleurs et matériaux plutôt chaleureux.

On retrouve les mêmes souhaits de relief des façades (notamment par les prolongements extérieurs), de diversité des formes au service d'une architecture où il est facile de se repérer et d'identifier son entrée. Mais le parti pris est ici différent puisque les habitants entrent du côté du cœur d'îlot, certes d'usage public, mais qui fabrique plutôt un espace partagé entre résidents. Les façades côté rue offrent un soubassement assez opaque en rez-de-chaussé, notamment pour le volume principal, et des ouvertures plus importantes avec balcon aux étages supérieurs.

※※※※※

Ces programmes de logement en contexte urbain offrent moins de possibilités que les projets de maisons. Néanmoins, les implantations et orientations de ces projets proposent toujours :

- des partis pris forts, avec le choix des toitures deux pans pour les logements de Saint-Louis, ce qui participe à rendre l'architecture plus « domestique » ;
- des réponses urbaines mais sans démesure, avec une implantation en front de rue, ou en léger retrait pour fabriquer un seuil.

L'usage est également pris en compte. Seule la façade de l'opération de la démarche environnementale dénote aux côtés des autres, en offrant une façade plus rigide. Extérieurement, les conséquences de la prise en compte des différentes conceptions de l'habitat sont donc peu visibles.

Les collèges et la maison de l'enfance

Les trois derniers projets analysés ont pour point commun d'abriter des enfants : deux sont des collèges, l'autre une maison de l'enfance (nous n'avons pas trouvé de projet de collège en géobiologie). Les projets et contextes sont assez différents : ils ne présentant pas les mêmes possibilités et opportunités. Mais, le souhait d'une réponse juste au site dans un souci d'intégration fine est palpable pour chacun des bâtiments.

- Le collège de la démarche environnementale, Saint-Dizier

Le projet de la démarche environnementale est celui du collège de Saint-Dizier, réalisé au début des années 2010 pour accueillir 400 élèves. À quelques pas au Nord du

Figures 70 et 71 : Collège « démarche environnementale » à Saint-Dizier, vue du bâtiment principal depuis la cour et vue du gymnase depuis la rue

Figures 72 et 73 : Maison de l'enfance « géobiologique » du Pellerin, vue de la façade côté impasse d'un des cours côté jardin

Figures 74 et 75 : Collège réhabilité « fengshui » de Pantin, vue de l'extension côté cour et sa jonction avec le volume existant

centre-ville, duquel il est séparé par la voie ferrée, le site articule une petite zone industrielle au bord d'un axe important, un lotissement des années 1960 et un grand ensemble. Le site a donc la mission de recoudre des fragments urbains disparates. La façade présentée sur l'axe Sud, qui donne accès au collège, est plutôt lisse et sobre, voire austère : elle prend de la distance face à l' « urbanisme de boîtes » qui lui fait face et protège ainsi l'espace de la cour comme un cocon. En revanche, la façade Nord est plus urbaine et plus lisible, pour répondre aux maisons qui lui font face. Les lignes sobres, la faible hauteur du bâtiment (seulement en R+1) et l'association du bois (pour le bâtiment principal), du métal et du béton (plutôt en façade Sud) parviennent à intégrer le bâtiment dans un contexte complexe, en s'affirmant comme élément de couture associant rigueur et douceur, simplicité et massivité. Enfin, les panneaux photovoltaïques sur la façade Sud du gymnase annoncent dès l'arrivée la portée environnementale de cette architecture.

- Maison de l'enfance géobiologique, Le Pellerin

Le projet géobiologique de la maison de l'enfance du Pellerin, commune de 3 700 habitants à une vingtaine de kilomètres à l'Ouest de Nantes, est implanté sur une parcelle de forme complexe à la jonction du Centre Technique Municipal (CTM), de l'école maternelle et d'un lotissement. L'architecture basse en bois, de forme organique, articule une façade « sur rue » à l'Ouest face à l'école maternelle, et un arrière avec deux terrasses pour les enfants, dirigées vers l'une vers la forêt, l'autre vers le CTM. Discrète par son gabarit, mais engagée par sa forme et ses matériaux, l'architecture révèle une l'implantation soucieuse de divers paramètres du site. Elle favorise ainsi, outre des paramètres sensibles du terrain, une qualité urbaine et une qualité d'usage.

- Collège réhabilité fengshui, Pantin

Le projet fengshui du collège de Pantin est plus singulier puisqu'il s'agit de la rénovation et de l'extension de l'ancien collège. Situé dans la cité des Courtilières[14], en pleine opération de rénovation urbaine, ce bâtiment des années 1950 ne jouit pas d'un contexte urbain facile. La réponse proposée par l'architecte tient en trois axes :

- une redéfinition de l'entrée du collège, avec un auvent qui marque un signal et une loge pour le gardien, ainsi que de la cour ;
- une redéfinition de l'échelle des façades existantes (marquées par de petites ouvertures régulières) ;
- la proposition d'un nouveau volume, qui construit une façade urbaine sur la rue à l'Est, en offrant une architecture plus organique côté cour.

14 Œuvre de l'architecte Émile Aillaud, responsable du plan masse conçu à partir de 1954, son bâtiment-phare en serpentin compte 655 logements : il est aujourd'hui labellisé « Patrimoine du XX^{e} siècle ».

Finalement, l'ensemble des neuf projets se caractérise par une insertion dans le site issue d'une conception multifactorielle, ainsi que par une architecture plutôt fine et à échelle humaine. Les projets ont répondu à la complexité des différentes situations, quelques exceptions mises à part : l'insoluble problème de l'impact écologique global des maisons, si durables soient-elles ; la façade urbaine très rigide des logements de la démarche environnementale, qui ne repose pas sur une lisibilité évidente entre ouvertures et fonction ; la faiblesse de marge de manœuvre du projet de collège de Pantin puisqu'il s'agit d'une réhabilitation. L'analyse architecturale ne permet pas de discerner *a priori* un projet « géobiologique », d'un projet « fengshui », d'un projet « environnemental ». Tous ont réussi à s'intégrer à leur contexte, mais chacun selon les principes et outils de la conception de l'habitat de laquelle il dépend : nous allons donc les étudier.

b. Paramètres climatiques et physiques

Nous rappelons qu'il est important pour les praticiens de pouvoir prendre en compte les paramètres d'implantation et d'orientation présentés ici en amont de la construction, puisque certaines adaptations ne sont plus possibles par la suite. Pour les praticiens, la meilleure posture reste tout de même la prévention (que ce soit par rapport aux impacts sur l'environnement ou sur l'humain).

Implantation bioclimatique

Pour les architectes de la démarche environnementale et les géobiologues, un des principaux enjeux est de déterminer la meilleure implantation et l'orientation optimale, pour permettre une gestion bioclimatique de la température intérieure. En effet, tous les architectes s'accordent à valoriser les approches passives, qui nécessitent une fine prise en compte des données climatiques, tant favorables (les apports solaires) que pénalisantes (les vents dominants). Pour l'architecte Nadège, implanter et orienter correctement un bâtiment au regard des données climatiques, c'est accomplir 80 % du travail d'une conception bioclimatique. Que cela signifie-t-il concrètement ?

Il s'agit d'abord de connaître les données climatiques précises du lieu et notamment les écarts annuels et journaliers de température, l'hygrométrie et la pluviosité, la force et la direction des vents, les caractéristiques de la course du soleil et son intensité (Dillenseger, 1986), afin de pouvoir s'en servir ou chercher à s'en prémunir. Il s'agit également d'effectuer des modélisations pour mettre en évidence les éventuels effets de masque, ainsi que les potentiels d'un apport solaire en électricité (panneaux

photovoltaïques) ou eau chaude (panneaux solaires) : l'enjeu, pour l'ensemble des architectes et des auteurs des ouvrages de référence, est *a minima* de concevoir un bâtiment à faible consommation énergétique, ou passif, voire à énergie positive grâce à ces apports solaires.

Pollutions naturelles et artificielles

Pour les géobiologues et certains experts en fengshui (Chuen, 1996), il est également important de tenir compte des effets nocifs de facteurs naturels et artificiels. Ainsi, les géobiologues comme Quentin, mettent en avant l'enjeu de santé publique que constitue le radon, qui provoque aujourd'hui 4 500 morts par an de cancer du poumon (ce qui signifie que 14 000 sont diagnostiqués tous les ans, étant donné le taux de guérison de ce type de cancer). S'il existe des zones géographiques répertoriées comme dangereuses, la vérification s'impose dans tous les cas pour Quentin. Il a été de nombreuses fois sollicité pour ce type d'étude[15] dans des zones répertoriées comme non concernées par ce problème, où des taux de radioactivité mortels ont pourtant été détectés. Le mieux est de prendre des mesures techniques dès la construction (isolation du premier plancher, excellente ventilation de la cave ou du vide sanitaire notamment). Dans la mesure où ces risques liés à l'exposition du radon font l'objet d'une gestion législative dans d'autres pays comme la Suisse, cela conduit les géobiologues à se présenter comme soucieux, voire garants, de la santé publique face à des risques tant naturels qu'artificiels (qualité de l'air intérieur, champs électromagnétiques, etc.) par ailleurs peu pris en compte dans le bâtiment.

Les géobiologues s'intéressent également aux pollutions physiques artificielles que sont les champs électromagnétiques dus aux lignes électriques, aux antennes-relais ainsi qu'aux transformateurs. Nous avons eu l'occasion de rappeler les différents seuils préconisés et pratiqués en France, et ceux recommandés (à l'appui de différentes études scientifiques) par les géobiologues. Il s'agit pour eux de s'implanter à bonne distance de ces éléments nocifs, en pratiquant des distances de sécurité, toujours validées par un relevé sur place. En effet, l'effet des rayonnements ne dépend pas que de la distance. Un transformateur placé au Sud d'un terrain aura plus d'effet même s'il est disposé plus loin qu'un transformateur qui serait disposé au Nord. En effet, le champ magnétique terrestre circulant du Sud vers le Nord, celui-ci accompagne les champs produits vers le

15 Il creuse une ou plusieurs fosses d'environ un mètre de profondeur, dans lesquelles il dépose des récepteurs fournis par des laboratoires en charge de la mesure de la radioactivité, à qui il renvoie les échantillons au bout d'une durée d'exposition donnée. De même que le compteur Geiger qu'il possède, qui est enregistré officiellement par son numéro de série, cette mesure de la radioactivité du radon est effectuée par des laboratoires agréés par le gouvernement.

bâtiment concerné. De manière générale, l'ensemble des installations électriques, quelles que soient leur importance et leur échelle, sont à prendre en compte lors de l'implantation d'une construction.

Un dernier paramètre revient fréquemment, tant chez les géobiologues que chez les architectes de la démarche environnementale : c'est le bruit. Tout doit être fait lors de l'implantation et de l'orientation d'un bâtiment pour éviter au maximum les sources de bruit, dont on connaît l'impact sur la santé et le comportement[16]. Bien entendu, les pollutions chimiques (par exemple sur d'anciens sites industriels), ou les conditions d'accès aux réseaux, sont également prises en compte par l'ensemble des architectes, et ne constituent pas une spécificité des conceptions de l'habitat étudiées ici.

L'enjeu du contexte urbain

Quelle que soit la conception de l'habitat dont les architectes interrogés dépendent, tous évoquent l'importance des paramètres urbains dans le choix du lieu d'implantation d'une maison (ou plus largement dans le choix d'un logement). Implanter un habitat, c'est également choisir un mode de vie qui va dépendre des différents paramètres : 1/ l'offre de commerces et de services de proximité ; 2/ l'offre de transports en commun ; 3/ la distance au lieu de travail (ou du temps de parcours nécessaire). L'architecte de la démarche environnementale Théophile nous rappelle l'enjeu que constituent ces aménités.

> « La majorité des gens choisissent leur terrain en fonction de leur lieu de travail, quand ils doivent se déplacer mais aussi en fonction de : qu'est-ce qu'il y a à côté ? Est-ce qu'il y a une école pour les enfants ? Est-ce que je peux aller me promener le week-end ? Où est-ce que je me trouve ? Est-ce que le village est sympa ? Est-ce que ça bouge un peu ? Est-ce qu'il y a une boulangerie ? […] C'est lié à une notion de service aussi et de proximité de plein [d']activités. »

c. Paramètres paysagers et énergétiques

Une première approche globale du site

Ces paramètres que nous avons appelés paysagers et énergétiques ne concernent que les praticiens de la géobiologie et du fengshui. Pour eux, le premier contact avec le

16 Une étude menée sur des enfants d'une même tranche d'âge d'un même immeuble montre qu'en fonction de la localisation de leur chambre par rapport à une voie ferrée bruyante, une corrélation directe entre bruit et résultats scolaires avait été mise en évidence ; de même qu'entre productivité, attention au travail et exposition au bruit (Fischer, 2011).

terrain est d'importance. Il passe notamment par deux éléments d'analyse : la toponymie (Babonneau et *al.*, 1987), et l'ambiance globale du lieu (Alexandre, 1988). Il s'agit de prendre en compte une connaissance directe du terrain, autant qu'une connaissance issue des personnes qui ont connu ce lieu par le passé (par le biais des agriculteurs et des histoires locales).

Le premier contact direct avec le terrain est essentiel. Après l'observation des paramètres évoqués précédemment, les auteurs des *5 clés du feng shui* (Didier et *al.*, 2008, p. 21) conseillent ces différentes prises de contact avec le terrain.

> - Observez le lieu. Posez un regard bienveillant selon votre inspiration en laissant venir les impressions… Observez simplement, sans jugement.
> - Puis goûtez au lieu, tous vos sens en éveil.
> - Ressentez la qualité de la lumière, humez les odeurs qui se dégagent du végétal, de la terre, écoutez les bruits […].
> - Ressentez le goût que peuvent avoir les plantes et les fruits de la terre de ce lieu, imaginez un potager et ses récoltes.
> - Entrez en contact avec le lieu, laissez-vous toucher […] et ressentez.

Après ce premier contact, intuitif et sensible, les géobiologues et les experts en fengshui se focalisent chacun sur des paramètres particuliers, dont il est absolument nécessaire de tenir compte lors de l'implantation et de l'orientation d'un bâtiment : il s'agit des perturbations souterraines et de l'énergie du lieu pour les uns, et du lien entre paysage et circulation du *qi* pour les autres.

Les perturbations souterraines

Tous les géobiologues s'accordent à prendre en compte cinq paramètres majeurs, lors d'une étude géobiologique d'un lieu. Le premier est un indicateur global de l'énergie du lieu, celle-ci étant conditionnée par l'ensemble des paramètres présentés par la suite, ainsi que par l'ensemble des paramètres physiques évoqués précédemment : il s'agit du taux vibratoire du lieu. Celui-ci est relevé au pendule, à partir d'un digramme (*cf.* annexe II.3.) qui utilise le plus couramment l'unité de mesure dite Unité de Bovis (du nom du radiesthésiste qu'il l'a « théorisée »). Il s'agit d'un cadran semi-circulaire qui présente des graduations de 0 à 18 000 UB. Le taux nécessaire à l'équilibre de la vie humaine est de 6 500 UB : au-dessous, le lieu est nocif. De 6 500 à 10 000 UB, le lieu est énergisant. Au-delà, il est trop énergisant pour un séjour prolongé. Cet indicateur sensitif global est une référence qui permet à l'ensemble des géobiologues de connaître en quelques minutes la qualité énergétique d'un lieu : il leur faut ensuite analyser les autres paramètres pour comprendre le résultat de ce taux vibratoire global.

Le second paramètre est celui de l'équilibre des énergies cosmo-telluriques, qui s'exprime par un rapport compris entre 0 et 1 (1 indiquant que les forces sont à l'équilibre ; au-dessous les rayonnements cosmiques étant trop absorbés). L'humain est placé entre des énergies cosmiques et telluriques, qui doivent être à l'équilibre à la surface de la terre. Ce relevé, réalisé par radiesthésie, permet d'avoir une nouvelle indication sur la qualité sanitaire du lieu. Elle est directement reliée à la qualité du sol. Les architectes, comme les géobiologues, doivent bien sûr tenir compte de sa perméabilité à l'eau et de son taux de retrait en cas de chaleur (pour les sols argileux) : cela conditionne certains dispositifs techniques (comme les joints de dilatation et les drains). Les géobiologues y ajoutent leur capacité d'absorption ou des réverbérations des rayonnements cosmiques, au regard de ce taux (qui doit être proche de 1).

Les trois autres paramètres concernent le sol et le sous-sol du lieu. En effet, les géobiologues prennent en compte les failles géologiques, les cours d'eau souterrains et les réseaux géobiologiques dans leur expertise. Ils déterminent ainsi l'implantation et l'orientation d'un bâtiment, d'abord pour la santé de ses habitants mais également pour celle de la construction : si elle est construite sur une faille, elle aura plus de risque de se fissurer. Les failles représentent aussi un risque pour les géobiologues, puisqu'elles peuvent laisser passer des rayonnements gamma, nocifs pour la santé. Les cours d'eau souterrains sont également à éviter, car ils modifient la circulation du champ magnétique terrestre, et peuvent, combinés à d'autres facteurs comme les réseaux géobiologiques, avoir des conséquences sur le bien-être et la santé des habitants[17].

Quant aux réseaux géobiologiques[18], dont le réseau Hartmann, ils doivent être relevés afin de choisir l'emplacement le plus propice pour un bâtiment (notamment pour que les zones de sommeil et de repos soient hors croisements nocifs). Ils ne sont pas dangereux en tant que tels : de nombreux géobiologues s'accordent sur le fait de surveiller particulièrement les superpositions entre nœud Hartmann et cours d'eau, ou entre plusieurs nœuds de différents réseaux.

Paysage et circulation du *qi*

Du côté des experts en fengshui, les formes du paysage sont fondamentales pour l'ensemble des praticiens. En effet, ainsi que l'expliquait Guo Pu, le vent disperse le *qi*

17 On peut voir à ce propos l'étude d'un biophysicien allemand, qui a mesuré la modification du champ magnétique terrestre à l'aplomb des cours d'eau souterrains, et qui a réalisé des mesures biophysiques (comme la résistivité de la peau), sur des individus situés en zones dites « neutres » et en zones dites « géopathogènes » (Endrös, 1994).

18 Il existe de nombreux réseaux, ainsi que d'autres phénomènes tels que les cheminées cosmo-telluriques, dont les paramètres et effets sur la santé sont nombreux selon les géobiologues (Fleck et *al.*, 2004).

quand l'eau le retient. Les formes du paysage, naturel ou artificiel, conditionnent la circulation et la qualité du *qi*. Les praticiens veillent donc à l'environnement tant proche que plus éloigné d'un lieu qu'ils expertisent : ce n'est pas parce qu'un *shaqi* n'est pas visible, qu'il n'est pas actif. Qu'analysent exactement les praticiens ?

Ce qu'il faut comprendre avant tout, c'est que toutes les formes comptent, qu'elles soient bâties ou topographiques. Des critiques souvent formulées à l'encontre de cette conception demandent comment celle-ci peut aujourd'hui être appliquée dans un contexte urbain, alors qu'elle avait été imaginée à une époque rurale. Nous formulons l'hypothèse suivante : nous percevons le monde au prisme de la dualité naturel-artificiel et ce n'est pas le cas de la tradition chinoise, profondément analogique. C'est ce que confirme la langue elle-même. Par exemple, le classificateur sous lequel se range le mot rivière, est le même que pour le terme de route. Ce classificateur est valable pour tous les existants plats, longs et sinueux. C'est ainsi que les experts assimilent aujourd'hui les routes et rues aux cours d'eau des anciens traités, sans que cela ne pose de problème. Le flux de l'énergie porté par l'eau est analogue à celui des voitures et piétons. Les praticiens assimilent donc les bâtiments aux montagnes et les routes aux cours d'eau, lorsqu'ils sont en contexte urbain ; même si l'influence de la topographie et de l'hydrographie restent plus fortes, et toujours déterminantes.

Élire le site d'une future construction, puis décider de son orientation (donnée notamment par la portée d'entrée), c'est trouver le lieu qui en véritable *xue* (trou, antre) sera capable de capitaliser un *qi* suffisant (positif, et en continuel mouvement). Il existe de très nombreuses configurations hydro-topographiques recensées par les manuels de fengshui. La plus classique (*cf.* annexe II.3.) est celle de la tortue au Nord (un relief fort), un dragon à l'Est (relief faible), un phénix au Sud (une ouverture sur un cours d'eau) et un tigre à l'Ouest (un relief fort). Ce site parfait est en réalité à l'image du pays entier « car le monde chinois est "haut à l'ouest, bas à l'est" (*xī gāo dōng dī* 西高東低) » (Berque, 2011, p. 4). Augustin Berque (2011) précise que c'est à l'Ouest que se trouve le Kunlun[19], la montagne d'où partent tous les fleuves et d'où le *qi* émerge pour inonder le continent (*cf.* annexe II.3.). Or la pensée taoïste, sur laquelle repose le fengshui, « a été fondée par cette image [de la vie qui sans cesse naît et renaît des eaux de la montagne], d'où n'ont cessé d'en jaillir d'autres, qui toutes reviennent à ce même paysage, *shānshǔi* 山水 » (*ibid.*, p. 5). Cette quête du souffle originel est celle qu'a

19 Rappelons que les montagnes sont très importantes dans la culture traditionnelle chinoise : elles font l'objet de sacrifices solennels. On dénombre originellement quatre montagnes sacrées, dont le fameux Taishan, puis cinq : l'ajout du Kunlun est plus tardif, il l'a été grâce à des connaissances géographiques et territoriales plus avancées (Grimal, 1963). Finalement, les montagnes « sont l'ossature et le cadre spatial du domaine humain » (*ibid.*, p 130).

menée et atteinte Laozi, lors de son départ vers l'Ouest à dos de buffle. « Certains […] ont su l'imiter, mais la plupart s'en tiennent aux souffles secondaires que l'on peut trouver partout en Chine, à condition d'observer les règles du *fēngshǔi* 風水. L'idéal est de savoir situer sa maison en plein sur le trou (*xué* 穴) d'où sort de terre le *qì* 気, souffle vital » (*ibid.*, p. 5). La quête du *xue*, que pratiquent désormais les experts en fengshui, n'est pas seulement celle du lieu de vie le plus propice, mais celle du retour aux origines de la vie, ainsi que le précise Augustin Berque (2011) par le rapprochement qu'il effectue entre les dessins traditionnels des lieux propices et l'organe génital féminin. La quête du site, au sein du paysage parfait qui transporte et façonne le meilleur *qi*, ne serait ainsi que la quête ultime de l'éternel lieu de repos maternel et protecteur (*cf.* figure 31). Cette interprétation peut d'ailleurs être corroborée par la façon dont les fengshui *xiansheng* (praticiens ou maîtres) nomment les montagnes qui transportent le *qi* jusqu'au site analysé, puisqu'ils recherchent la « généalogie » des montagnes. En fonction de leur position par rapport au *xue*, elles sont appelées : « grand ancêtre, ancêtre, petit ancêtre, parent, embryon, gestation, visage du fœtus, nouveau né » (Clément et *al.*, 1982, p. 83). Non seulement, « [c]ette terminologie de la parenté et de la gestation indique qu'à chaque niveau l'énergie se renforce ou se régénère » (*ibid.*, p. 83), mais également que la quête d'un *xue* favorable peut réellement être assimilée à celle d'un lieu protecteur, aussi protecteur que l'est le ventre maternel pour le fœtus.

d. Échelle, insertion et volumétrie globale

Implanter et orienter est sans doute l'acte premier en architecture. Il s'agit de choisir le site le plus propice à un établissement humain. Ceci passe nécessairement par une analyse du site, toujours multicritère. Les paramètres fondamentaux de contexte urbain et de conception bioclimatique semblent partagés par tous les praticiens. Parallèlement, des spécificités liées à chacune des conceptions se dessinent déjà :

- la démarche environnementale est centrée sur les problématiques urbaines, bioclimatiques et de volumétrie générale par rapport au site ;
- la géobiologie y ajoute les sources de nocivités (pour l'humain et la construction) tant physico-chimiques, que souterraines et énergétiques globales ;
- le fengshui a une approche plutôt énergétique globale du paysage, qui doit venir « nourrir » le site choisi, et l'orientation de la construction sera déterminante.

Le rapport qui se construit entre conceptions est complexe, fait de recouvrements et de singularités. Néanmoins, la question qui se pose toujours est celle de la place que doit prendre la nouvelle construction, au regard de l'existant, quel qu'il

soit. Comment réussir au mieux l'insertion ? Sur quel(s) éléments du contexte s'appuyer pour rester à l'échelle du site ? Le rêve, voire l'illusion, de certains architectes serait d'obtenir un lieu bâti qui n'aurait pas été profondément transformé par la construction. L'architecte de la démarche environnementale Laurent explique ici sa vision du site de projet. On peut lire ici une vision assez paradoxale du site naturel présente chez de nombreux architectes : l'est-il réellement encore lorsqu'il est bâti, ne serait-ce que par une maison individuelle ?

> « L'environnement naturel, si on avait un jour à le faire et à trouver une maison sur une colline de 30 hectares au milieu des bois, là ce serait le rêve. Parce que c'est marrant mais dans les exemples d'architecture qui moi me plaisent beaucoup, l'environnement naturel pour moi il fait tout le projet. Vous venez poser une petite boîte, un rectangle à toit plat dans une forêt, c'est juste magnifique parce que quand on regarde par la fenêtre, il n'y a pas les voisins, il n'y a pas de mur, il n'y a pas de route. […] Mais c'est vrai que quand on est confronté à des environnements très sauvages ou très naturels, c'est tout de suite vachement plus intéressant pour l'objet qu'on vient mettre dedans. Parce qu'on peut dessiner un cube, je vous dis on fait le truc le plus simpliste du monde, posé dans un environnement comme ça, on va montrer à n'importe qui, il va dire que "c'est magnifique", le même cube on le met dans un lotissement, on va dire "voilà bon, c'est un cube dans un lotissement", point. Disons que l'environnement apporte énormément au projet architectural.
> *Et du coup, à partir du moment où on a mis le cube dans la forêt, on n'est plus dans un environnement naturel…*
> Si, on y est complètement, c'est à ce moment-là qu'on y est complètement.
> *À partir du moment où il y a un bâtiment dedans ça transforme quand même le site dans son ensemble…*
> Oui, bien sûr, après est-ce qu'on se dit que, il faut trouver l'échelle c'est toujours par rapport à l'échelle. Si on met une maison sur 20 ares au milieu d'une forêt, on modifie quand même très peu l'environnement parce que 200 m² sur 20 000 c'est rien du tout. C'est clair que quand on met une maison de 200 m² sur un terrain de 6 ares, eh ben on construit un tiers du terrain ; donc là on intervient fortement sur le terrain. »

B. Forme et distribution

Après l'implantation et l'orientation du projet, le deuxième critère de conception (ou d'expertise) pour les praticiens des différentes conceptions est celui de la forme (en volume, et pas seulement en plan) donnée au bâtiment, directement associée à la répartition interne des différentes fonctions prévues. L'objectif visé est celui du bien-être

et du confort humains, mais peut-être encore davantage pour les géobiologues et experts en fengshui.

> Désirer habiter est toujours un désir de bien-être mais celui-ci, à y bien regarder, se décompose en quatre paliers dont le premier, le simple confort matériel (thermique, tactile) n'est pas le plus important. Doivent s'y ajouter l'intimité et la convivialité (l'une est l'envers de l'autre) ; le confort des sensations, de nature esthétique : formes, couleurs et matières de notre logis, lumière et silence aussi. Mais c'est le quatrième palier du bien-être, le plus profond, qui préside à la naissance de tout rêve d'habiter : celui qui nous situe, nous « cale » sur la trame des coordonnées mentales définies par notre culture : les seules qui nous permettent vraiment d'exister (Pezeu-Massabuau, 1993, p. 17-18).

Il est possible d'identifier dans les discours trois niveaux de confort, dont on peut faire l'analogie avec ce classement proposé par Jacques Pezeu-Massabuau. Le premier « niveau » de confort est celui que l'on peut caractériser de psychosocial (qui va du sentiment de sécurité à l'ambiance sensorielle). Le second niveau, spécifique à la géobiologie, est énergétique et symbolique. Le dernier niveau est bien ce qui va renvoyer à la dimension existentielle de l'habiter, qu'évoque Jacques Pezeu-Massabuau. Chacune des conceptions porte en elle un système de sens, capable d'accorder l'échelle de l'humain, l'échelle de sa culture (ou de ses croyances) et celle du lieu. Pour répondre à ces différents « niveaux » de confort, les paramètres pris en compte sont nombreux et variés, ainsi que le révèle l'étude des entretiens et des ouvrages de référence, mais également l'analyse architecturale des différents projets.

a. Paramètres psychosociologiques

L'ensemble des praticiens prennent en compte, à des degrés divers, les paramètres psychosociologiques humains, afin de garantir à l'habitant un espace confortable, en jouant sur de multiples paramètres de conception. Rappelons avant tout qu' « [à] l'origine, le mot "confort" – et ses dérivés – n'avait pas le sens de bien-être ou de satisfaction. Pendant des siècles, il a conservé celui de sa racine latine, *confortare*, qui voulait dire renforcer ou consoler » (Rybczynski, 1989, p. 32). Ce n'est qu'à partir du XVIII^{e} siècle que ce terme commence à prendre un sens proche de celui que nous connaissons. Loin de ne suivre que l'histoire des évolutions technologiques, Witold Rybczynski (1989) montre à quel point l'apparition de cette notion correspond à l'évolution d'une société, de son organisation socio-économique et de sa vision du monde ; en même temps qu'en filigrane, à l'affirmation de l'individu. Aujourd'hui, l'architecte relie cette notion à celle du bien-être, et l'affirme comme un besoin à

satisfaire. Mais qu'est-ce que le confort psychosocial et comment est-il favorisé ? Il est composé de trois dimensions, que nous explorerons successivement : un confort psychologique, un confort d'usage et la gestion du rapport à autrui dans la vie en communauté.

Confort psychologique

Pour l'ensemble des praticiens, le confort psychologique semble dépendre de deux conditions : le sentiment de sécurité et la lisibilité de l'espace. Ainsi, l'humain doit avant tout pouvoir se sentir en sécurité dans la construction qui l'abrite, quelle que soit sa fonction. Ce point est particulièrement mis en avant par les praticiens en fengshui lorsqu'ils précisent qu'un bon site doit avoir « une tortue dans le dos », afin de se sentir protégé. Mais l'enjeu est également celui du contrôle visuel[20] à l'intérieur des bâtiments, particulièrement dans la cuisine et la chambre principale d'un logement. « Si, comme dans beaucoup de logements, la pièce du fond était employée comme cuisine, n'importe qui y travaillant plusieurs heures pouvait devenir agité et confus, comme placé dans un courant d'air permanent » (Chuen, 1996, p. 49)[21]. Cet exemple d'expertise révèle l'importance d'un poste de travail où la vue doit être dégagée (pour voir arriver l'éventuel « ennemi ») et d'une pièce située hors des principaux lieux de passage, dans le cas où elle est utilisée pour des séjours prolongés. C'est pourquoi l'ensemble des projets ont été analysés en fonction de deux caractéristiques : le contrôle visuel dans les chambres et cuisines pour les maisons et logements, et la séquence d'entrée pour l'ensemble des projets (*cf.* annexe I.3.). Ces indicateurs transversaux, plutôt revendiqués par la géobiologie et indirectement par la démarche environnementale, nous permettent d'entrer dans la logique de confort psychologique mise en œuvre par les concepteurs.

Les entrées de l'ensemble des projets ont la double caractéristique d'être clairement identifiables depuis l'extérieur, ce qui était un enjeu majeur de la réhabilitation du collège de Pantin, et de présenter des seuils successifs, permettant de passer graduellement de l'espace de la rue à l'espace intérieur. Le contrôle visuel dans les logements collectifs est toujours pris en compte pour les chambres principales dans

---

20 Le contrôle visuel d'une pièce consiste à pouvoir avoir les différents accès de la pièce dans son champ de vision, lorsque l'on est positionné à l'endroit qui en détermine l'usage (le lit d'une chambre à coucher, le fauteuil d'un salon ou d'un bureau, le plan de travail pour la cuisine, etc.).

21 Cette explication fait écho à l'enquête rapportée par Gustave-Nicolas Fischer (2011) quant à l'impact psychologique de lieux de vie dont les habitants n'ont pas la sensation de pouvoir contrôler la sociabilité qu'ils engendrent. Il s'agissait d'étudier deux configurations de logements étudiants, répondant à deux systèmes de distribution différents, l'un par longs couloirs qui entraînaient un passage important et une sociabilité subie, l'autre par paliers partagés.

les trois opérations. Si le contrôle visuel de la cuisine est favorable dans plus de deux tiers des logements de Villetaneuse, cette donnée n'a visiblement pas été prise en compte dans le projet de Nancy puisque toutes les cuisines sont défavorables. Quant au projet de Saint-Louis, nous n'avons pas pu vérifier ce paramètre. Les maisons présentent une excellente prise en compte du contrôle visuel dans la cuisine et dans la chambre parentale, toujours séparée (et même autonomisée grâce à une salle d'eau privative) des autres chambres de la maison. La distinction entre les projets se fait au niveau des seuils visuels, absents dans le projet de la démarche environnementale, dont l'entrée donne directement dans le séjour. En revanche, les maisons de la géobiologie et du fengshui ménagent avec soin des seuils visuels, qui permettent d'entrer progressivement dans l'intimité de la maisonnée : une personne située sur le palier ou dans l'entrée n'a pas d'accès visuel direct aux pièces de vie et cela, non pas par le biais de couloirs ou portes, mais grâce à des espaces intermédiaires et des cloisons.

Ce sentiment de sécurité peut également être assuré par la taille du logement que l'on habite. Pour cela, l'espace doit être « à la dimension de ce que l'on peut assumer » (Babonneau et *al.*, 1987, p. 26). Les habitants doivent ainsi être en mesure d'investir mentalement l'ensemble de l'espace de leur logement, afin qu'ils le sentent sous contrôle ; condition *sine qua non* au sentiment de sécurité. Au-delà de cette quête de quiétude, le confort psychologique passe par une lisibilité de l'espace.

> L'homme habite lorsqu'il réussit à s'orienter dans un milieu et à s'identifier à lui, ou plus simplement, lorsqu'il expérimente la signification d'un milieu. Habiter veut donc dire quelque chose de plus qu'un « refuge » : l'habitation implique que les espaces où la vie se déroule soient des lieux au vrai sens du mot. Un lieu est un espace doté d'un caractère qui le distingue (Norberg-Schulz, 1997, p. 5).

Les praticiens s'accordent sur la nécessité de favoriser une forme et une distribution qui participent à la compréhension de l'espace. Or, selon Christian Norberg-Schulz (1997), cela passe à la fois par une identification du lieu et une orientation dans le lieu. Il faut donc pouvoir gérer la forme et la distribution afin d'y parvenir ; ce qui est le cœur de l'expertise du fengshui. Mais d'autres paramètres, tels que les matériaux et couleurs sont importants. Tous les praticiens reconnaissent l'importance du choix des couleurs qui, au-delà d'un impact psychologique par le biais de l'onde électromagnétique produite, véhiculent une signification partagée socialement.

Si l'œil humain peut distinguer entre 180 et 200 couleurs, Michel Pastoureau n'en répertorie que six : le bleu, le rouge, le blanc, le vert, le jaune et le noir, ainsi que six couleurs secondaires. En effet, pour être considérée comme une « vraie couleur », celle-ci doit rassembler trois caractéristiques : ne pas avoir d'objet référent (comme la

rose par exemple), avoir une double interprétation (positive et négative), et être issue d'un mot ancien (Pastoureau et *al.*, 2005). La couleur est donc, par définition, l'appréhension sociale d'un phénomène électromagnétique, dont la perception elle-même dépendra des capacités humaines, conditionnées par sa socialisation (Hall, 1978).

Confort d'usage

Le confort psychosocial des habitants passe également par un confort d'usage. Dans le cas du logement, il repose avant tout sur une grande surface ainsi que sur la gestion de l'intimité et du rapport à l'autre (Michelin, 2008). Ce rapport à l'autre doit en effet pouvoir être maîtrisé et choisi, sous peine de provoquer par la suite des mécanismes sociaux de rejet (Fischer, 2011). Si l'humain manifeste par son habitat le souhait de « s'approprier une portion d'espace où les fonctions vitales [peuvent] s'effectuer sans contrainte », cela ne signifie pas un rejet complet d'autrui, mais davantage le fait de pouvoir contrôler ses rapports humains, et maîtriser les éventuelles intrusions ou visites non désirées (Pezeu-Massabuau, 1983).

Pour l'ensemble des architectes, cette qualité d'usage dépend également des dispositifs architecturaux qualitatifs tels que l'éclairage naturel et le ménagement de vues sur l'extérieur (Collectif, 2010). Plus globalement, l'enjeu est de réussir à créer une ambiance agréable, qu'elle soit tonique ou relaxante. De nombreux praticiens affirment la nécessité de créer une ambiance agréable et favorisant le bien-être des habitants du lieu. Il est parfois difficile de saisir les contours de cette notion large et foisonnante ; rappelons ce qu'en dit ici Jean-Paul Thibaud (2012, p. 11).

> Notion nomade et transverse s'il en est, l'ambiance ouvre une alternative originale au dualisme de l'objet et du sujet, du sensible et de l'intelligible, de l'actif et du passif. [L]'ambiance n'est en aucun cas assimilable à l'environnement. S'il existe bien des affinités entre ces deux termes, l'ambiance s'adosse sur le plan de la sensorialité, des affects et de l'expérience vécue et ne peut pas se conformer à une démarche par trop objectiviste ou positiviste. […] Par ailleurs, l'ambiance n'est pas non plus d'ordre purement subjectif. […] Loin d'être un simple surplus de luxe ou de confort, elle aide à penser le versant existentiel de l'expérience humaine. C'est dire si l'ambiance ancre le monde des sens au cœur même de l'habiter et en constitue une condition de possibilité.

Le confort est donc le confort des sens, notamment à travers la maîtrise des ambiances sensorielles. Les notions de confort acoustique, visuel et olfactif constituent trois des quatorze cibles de la HQE. Mais il faut veiller à ce que cette prise en charge toujours plus importante du confort intérieur ne mène pas à une normalisation à

outrance, bridant ainsi les prises d'habitabilité des individus. En effet, « cette quête de la simplicité fonctionnelle se traduit par le triomphe de la norme ; qu'elle soit d'occupation, de surface ou de confort, elle homogénéise avec rigueur les conditions de la vie de familiale ; elle vise à alléger les déplacements, à économiser la fatigue individuelle, à harmoniser d'une façon logique tous les gestes nécessaires à la fonction d'habiter et d'exister » (Pezeu-Massabuau, 1983, p. 165). L'ambiance reposant sur l'appréhension sensorielle du monde, toute normalisation exagérée qui ne prendrait pas en compte les variabilités culturelles des univers sensoriels des habitants conduirait à une absence de confort pour certains d'entre eux (Hall, 1978).

Comment se manifeste cette prise en compte du confort au sein des projets étudiés ? Quels indicateurs ont été retenus ? Il nous semble important de considérer la gestion de la circulation et les vues offertes pour l'ensemble des projets, ainsi que les « espaces en plus » présents au sein des logements. Ceux-ci sont considérés comme des dispositifs architecturaux permettant d'apporter une qualité de vie plus importante.

Le collège de Pantin est celui qui présente les espaces de circulation les plus figés, puisqu'il s'agit d'une réhabilitation. Néanmoins, l'architecte a travaillé sur l'entrée du bâtiment principal, le dessin des couloirs des étages, et a proposé des couloirs éclairés naturellement dans la nouvelle aile. De tout ceci résultent des espaces de circulation plutôt fluides et dont l'ambiance a été améliorée par la lumière et les couleurs. La maison de l'enfance du Pellerin présente également des circulations, lisibles, fluides et agréables. Les ambiances proposées sont variées et chaleureuses (par le jeu des matériaux, des couleurs, des éclairages et des volumes)[22]. Quant au collège de Saint-Dizier, la gestion de la circulation a constitué un véritable enjeu, qui a été relevé par l'architecte. Il a en effet proposé un bâtiment sur deux niveaux, le premier étant réservé aux salles de cours, et le rez-de-chaussée aux activités communes (cantine, bibliothèque et administration). Ceci permet de boucler les accès à l'étage pendant les récréations et la pause de midi : les élèves profitent ainsi d'un espace commun au rez-de-chaussée. Les quatre cages d'escalier (peintes de quatre couleurs différentes pour faciliter le repérage des élèves) permettent des circulations efficaces et variées. Là encore, les ambiances proposées sont chaleureuses, avec une forte présence de bois et de moquette (pour la bibliothèque et la salle des activités) ; le béton est présent dans les escaliers et le gymnase. D'après les entretiens avec les concepteurs, les circulations et les ambiances ont constitué des axes de réflexion importants, dont on peut constater les conséquences positives au sein des différents projets.

22 L'architecte a beaucoup travaillé à la prise en compte des besoins en matière d'usage. L'un des fruits de ce travail est la petite fenêtre à hauteur d'enfant située à l'entrée de la salle commune, afin que les enfants puissent dire au revoir à leurs parents le matin et les accueillir le soir.

Pour les logements collectifs, comme pour les projets de collège et de maison de l'enfance, les vues ont plutôt été des résultantes que des véritables paramètres de projet, dans la mesure où les contraintes de sites étaient assez fortes. Les sites étant de bonne qualité, aucun bâtiment ne souffre de vues difficiles (sauf les logements situés du rez-de-chaussée au deuxième étage de l'opération de Nancy, puisque leur vue est bloquée par le bâtiment existant : les logements ont donc été convertis en bureaux). Les opérations de logements collectifs proposent toutes des prolongements extérieurs, parfois conséquents, sous forme de véranda, loggia ou balcon. Ces espaces seraient d'ailleurs l'un des moyens de répondre au désir de nature en milieu urbain (Michelin, 2008). Les autres « espaces en plus » sont des placards, très présents à Saint-Louis et Villetaneuse, mais presque totalement absents à Nancy. Quant aux maisons, elles ont davantage joué de leur site pour tirer parti des meilleures vues. Les prolongements extérieurs font bien entendu partie intégrante de ce type de programme. Quant aux « espaces en plus », tels que les placards, débarras et buanderies, ils sont très présents dans les projets de maisons géobiologique et fengshui (qui propose du reste un patio agréable), mais peu dans la maison de la démarche environnementale. Enfin, les ambiances sont chaleureuses, notamment grâce à l'utilisation du bois pour l'aménagement intérieur des maisons géobiologique et de la démarche environnementale.

La vie en communauté

Tous les architectes et auteurs des ouvrages doctrinaux de la démarche environnementale s'accordent sur la valorisation de l'image d'une ville dense et mixte – en matière sociale, générationnelle, fonctionnelle et typologique –, porteuse de valeurs communes (Rogers et al, 2000 ; Collectif, 2010). Ces conditions seraient nécessaires à l'émergence d'un « vivre-ensemble » qui apparaît en crise, et qui est depuis quelques années fortement appelé de leurs vœux. Selon l'architecte de la démarche environnementale Roland, la cohabitation et la vie en communauté ne sont possibles qu'à la condition d'une bonne gestion de l'intimité, mais aussi et surtout de la délimitation claire des espaces et de leur statut. L'indétermination du statut du sol entre privé et public a tendance à décourager son entretien, puisqu'on ne sait plus véritablement qui en a la responsabilité.

Le confort, tel que le font émerger les différents corpus, serait donc composé – pour son volant psychosocial – d'un enjeu psychologique, d'un enjeu d'usage (faisant l'interface entre vie privée et vie collective) et d'un enjeu de gestion architecturale de la vie en communauté. Finalement, ces différentes dimensions « non-mesurables », participent de l'approche du confort selon Witold Rybczynski (1989).

b. Paramètres énergétiques et symboliques

Si l'enjeu des paramètres psychosociaux a pu être rapidement et nettement identifié, il existe un second vaste ensemble de paramètres pris en compte dans l'analyse ou la conception de la forme et de la distribution d'un bâtiment. Ces paramètres s'étendent sur un large spectre, qui court des données énergétiques aux données « purement » esthétiques. Entre ces deux extrémités, au demeurant pas toujours exclusives ou clairement délimitées, il existe une palette de paramètres difficilement classables, au regard des mécanismes d'action sur lesquels ils s'appuient. Nous verrons d'ailleurs qu'ils reposent souvent sur des cadres idéologiques beaucoup plus structurants, qui feront l'objet du chapitre suivant. En attendant, nous allons répertorier et proposer un classement de ces différents paramètres, des plus physiques ou tangibles, aux plus flottants, voire subjectifs.

L'enjeu de la circulation de l'énergie

Pour les praticiens de la géobiologie et du fengshui, c'est l'enjeu de la bonne circulation de l'énergie – dans la pièce, dans le bâtiment et *in fine* dans le corps de l'habitant – qui structure de nombreuses décisions liées à la configuration du bâtiment. Trois éléments sont pris en compte : le positionnement des ouvertures et du mobilier, qui conditionne ainsi la répartition des fonctions et usages. Deux modalités de positionnement de ces éléments apparaissent : le positionnement relatif (des ouvertures entre elles ou par rapport aux éléments de mobilier) et le positionnement absolu (c'est-à-dire choisir spécifiquement tel emplacement d'ouverture, de mobilier ou de fonction, pour ses qualités et son orientation).

Précisons avant toute chose que la localisation et l'orientation sont en réalité intiment liées, tout comme le positionnement absolu et relatif. Ainsi, Kumar Amal nous a expliqué à propos du vastushastra – ce qui est valable aussi pour la géobiologie – que les orientations des fonctions dans un logement, et de fait de la disposition du mobilier à l'intérieur des pièces, étaient pensées en fonction de la direction du corps au moment de l'activité concernée et des types de rayonnements solaires qu'il devait recevoir pour fonctionner le plus en harmonie possible avec son environnement. Par exemple, un bureau sera stratégiquement situé au Nord-Est du logement et le meuble de bureau orienté vers l'Est (ou Nord-Est), afin que le corps profite des premiers rayonnements solaires plus riches en ultra-violets, c'est-à-dire plus propices aux activités cérébrales. Ceci suppose bien entendu d'utiliser son bureau aux premières heures du jour ; ces conceptions conditionnent ainsi un mode de vie spécifique, nous y reviendrons. De la même manière, de nombreux géobiologues et quelques experts en fengshui préconisent

de dormir la tête au Nord, afin que le champ géomagnétique circulant du Sud vers le Nord puisse nous traverser le corps dans un sens favorable (de bas en haut, du « pôle – » au « pôle + » plus de notre corps). Tous les praticiens de la géobiologie et du fengshui s'accordent sur le fait qu'il doit y avoir une correspondance étroite entre répartition des fonctions et course du soleil, afin que l'habitant profite, si ce n'est des effets physiques des rayons, du moins de ses vertus psychologiques (les pièces devant être éclairées naturellement en fonction de la période d'usage quotidien).

Pour les experts en fengshui, c'est aussi la bonne circulation du *qi* à l'intérieur des pièces qui compte. Celui-ci doit être toujours présent et toujours en mouvement, mais ni trop rapide, ni trop lent. Pour comprendre comment circule ce *qi*, il faut observer comment sa course, qui va de la porte aux fenêtres, est bloquée, canalisée ou accélérée par les éléments architecturaux et de mobilier de la pièce. Ajoutons que l'aspect de contrôle visuel de la porte d'accès à la pièce depuis le lieu de séjour (lit, bureau, fauteuil, plan de travail, etc.) est corrélé à ce principe de circulation du *qi*.

Du côté des réalisations de logements et maisons, nous avons analysé les positions et surtout les orientations des lits, afin notamment de voir si le Nord est choisi de préférence. Pour les logements de la démarche environnementale, l'orientation du lit au Nord ne semble pas être un critère déterminant car aucun lit de la maison en bois ne l'est, et seulement un quart des lits des appartements de l'opération à Nancy adoptent cette direction. En revanche, la disposition du lit à l'abri du flux principal de *qi* est respecté dans trois quarts des situations. Pour les logements et la maison fengshui s'impose une double constatation : il n'y a pas d'orientation privilégiée des lits au Nord mais une grande majorité de situations où le lit est placé hors du flux de *qi* principal de la chambre. Quant aux projets géobiologiques, ils respectent tous l'orientation du lit au Nord, ainsi que son implantation en « zone neutre » (non géopathogène). De plus, les lits des logements de l'opération de Saint-Louis se trouvent très majoritairement en dehors du flux de *qi* principal de la chambre. Dans les opérations analysées, l'orientation du lit vers le Nord semble donc une préoccupation propre aux géobiologues, tandis que le respect du positionnement du lit hors du flux de *qi* principal de la chambre semble une problématique qui, même si elle n'est pas formulée ainsi, est plus globalement prise en compte par les différentes conceptions. En effet, on s'aperçoit qu'elle est en forte interrelation avec la problématique du contrôle visuel dans la chambre.

Forme et énergie

Il existe également un lien entre la forme et le type d'énergie qu'elle va fabriquer ou attirer. Ce sont les experts en fengshui qui s'appuient largement sur ce principe, qui

se manifeste à deux niveaux. Les experts, qu'il s'agisse des praticiens interrogés ou des auteurs des ouvrages de référence, évoquent la nécessité de concevoir des bâtiments au plus proche de la forme équilibrée du carré (Hardy, 2008). En effet, le carré est la forme qui représente traditionnellement en Chine la totalité de la terre, ou du moins de l'espace terrestre connu et habité : au-delà s'étend le monde des « barbares ». C'est ainsi que les cités impériales s'établissent presque toujours sur un plan carré, ou rectangulaire. Cette forme est aussi utilisée parce que l'ensemble des secteurs d'activité nécessaires à la vie humaine s'y trouvent représentés en parts équivalentes, que l'on prenne le *bagua* ou les « neuf palais » (*cf.* annexe II.3.) comme diagramme d'analyse des lieux. Si l'on sort de cette configuration idéale, un ou plusieurs « secteurs » – *i.e.* la santé, la prospérité ou les relations familiales – seront amenés à manquer et à être ainsi sous-représentés dans la vie de l'individu.

Les formes du bâtiment, d'une de ses pièces ou encore des objets qu'elle contient relèvent pour Luc Antoine de ce qu'il nomme le « fengshui céleste ». En effet, il existe pour lui une relation étroite entre les formes et les influences astrologiques (ce qu'on retrouvera d'une certaine manière au niveau des tracés régulateurs). Par exemple, l'utilisation du pentagramme revient en réalité à « convoquer » ou « attirer » l'influence de la planète Vénus, dont les positions successives prises dans le ciel à chaque période synodique décrivent un pentagramme. La relation entre forme et énergie se manifeste donc également dans la relation créée par certains experts entre formes des courses astronomiques et formes des objets humains : il existerait ainsi une « résonance énergétique » entre des formes analogues, qui permettrait aux objets humains de se mettre en accord avec l'une ou l'autre des planètes et des influences qu'elle porterait.

Tracés régulateurs et ondes de formes

Deux phénomènes se trouvent à la jonction entre les problématiques d'énergie et de forme : les ondes de formes et les tracés régulateurs. Plutôt subi pour le premier et outil pour le second, tous deux sont principalement mobilisés par les géobiologues. Ces deux phénomènes reposent sur le principe suivant, à savoir que l'ensemble des objets qui nous entourent (quelle que soit leur taille, du plus petit mobilier à une ville entière) ont une répercussion sur le vivant alentour par l'intermédiaire des « ondes » que véhicule leur forme. Ainsi, les ondes de formes seraient des radiations induites par les formes des objets. « Théorisées » par les radiesthésistes Léon Chaumery et André de Bélizal en 1956[23], parfois qualifiées de « radiesthésiques », elles seraient de type électromagnétique : elles s'étendent sur un spectre allant du « vert négatif », le plus

23 On pourra voir l'édition de 1976 de l'ouvrage, *Essai de radiesthésie vibratoire*.

nocif, au « vert positif », ces deux extrémités définissant des radiations « électriques » et « magnétiques ». Si tous les géobiologues ne s'accordent pas sur le classement effectué par ces radiesthésistes, ils se rejoignent cependant sur les trois points suivants : 1/ les formes émettent des ondes ; 2/ celles-ci peuvent être détectées grâce à la radiesthésie ; 3/ et peuvent avoir un impact sur le vivant (positivement comme négativement). C'est ainsi que lors d'expertises en géobiologie dans un bâtiment existant, les géobiologues peuvent être amenés à évaluer la qualité des ondes de forme d'un objet, lorsqu'il est supposé contribuer au malaise des habitants.

Ce principe des ondes formes se traduit également par la technique des tracés régulateurs. Elle est utilisée tant par les géobiologues pour « corriger » des lieux existants que par des (architectes-)géobiologues lors de constructions neuves, pour obtenir des constructions harmonieuses. L'objectif est de faire en sorte que les tracés du bâtiment dégagent une énergie particulière, en fonction des formes et des proportions mobilisées. Les praticiennes en fengshui Janine et Joséphine utilisent ainsi ces tracés pour « réharmoniser » un lieu. Elles « corrigent » les formes de l'habitat en construisant des murets extérieurs, en disposant des pierres ou gros pots de fleurs, en construisant des terrasses. De cette façon, si la construction originelle produit des *shaqi*, ou si elle révèle un secteur manquant important, cet ajustement des tracés par l'aménagement extérieur du bâtiment permet de « rééquilibrer » l'énergie du lieu.

Quentin travaille également à l'aide des tracés régulateurs, ou plus largement des ondes de formes. Ce géobiologue utilise notamment des techniques traditionnelles telle que la pose de pierres (dont la taille est choisie en fonction de la surface à « corriger ») selon des tracés particuliers, en fonction de l'objectif à obtenir. Un exemple : il avait été contacté par un exploitant agricole dont la ferme était envahie de lérots. Pour les écarter, il a disposé trois grosses pierres, dont l'emplacement a été choisi en fonction du lieu à protéger et de l'orientation, mais surtout elles ont été disposées selon la forme d'un triangle dit pythagoricien, de proportion 3, 4, 5. La puissance de cette forme, par ailleurs bien positionnée sur le site, aurait donc permis l'éloignement définitif des lérots.

Les architectes-géobiologues Damien et Pierre-Yves, ainsi que la praticienne Nadine, utilisent toujours les tracés régulateurs dans la conception de nouvelles constructions, qu'il s'agisse de maisons pour Damien et Nadine, ou de toutes sortes d'architectures pour Pierre-Yves. Ils se basent notamment sur ce qu'ils appellent la « coudée du lieu » et le « quadrilatère solsticial » qui sont une mesure et une forme déterminées à partir de la course du soleil et donc spécifique au lieu. Une fois ces modules définis, Nadine utilise un motif de grille combinant des cercles et carrés, qui serviront de base au dessin. Quant à Damien et Pierre-Yves, ils partent du module de base pour l'utiliser sous diverses combinaisons, à partir de proportions telles que celle

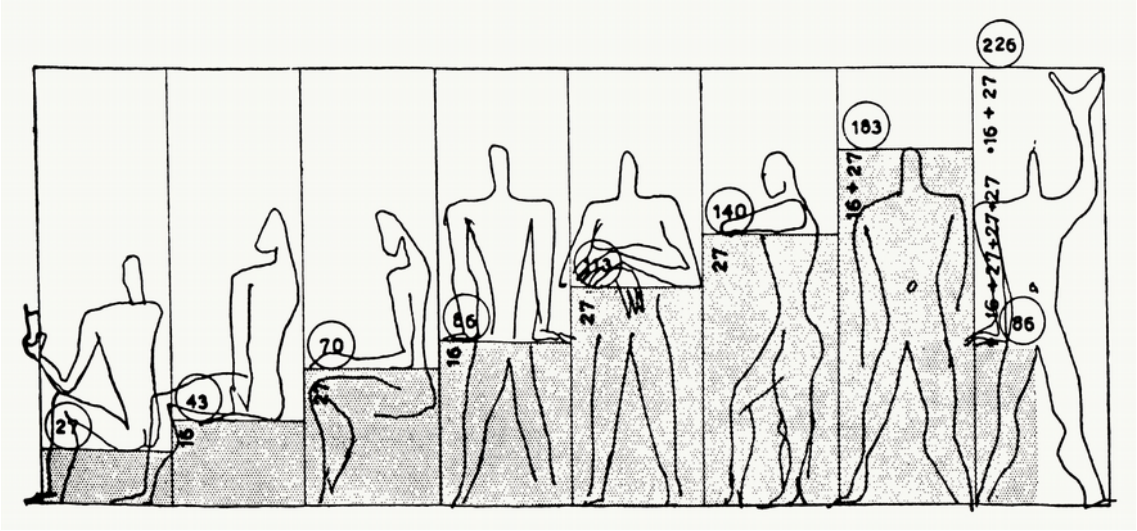
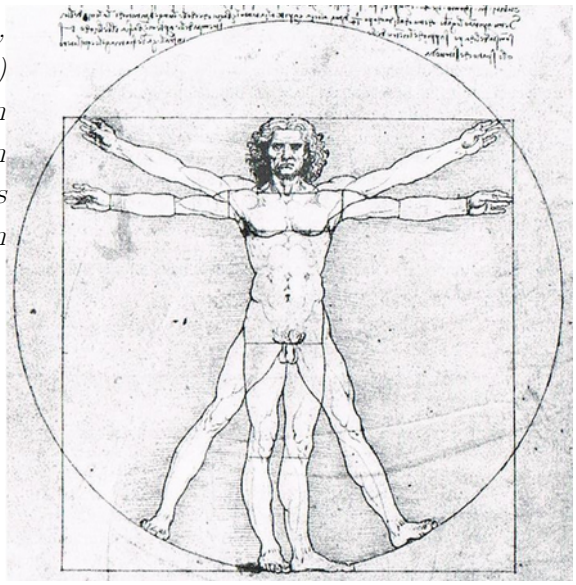
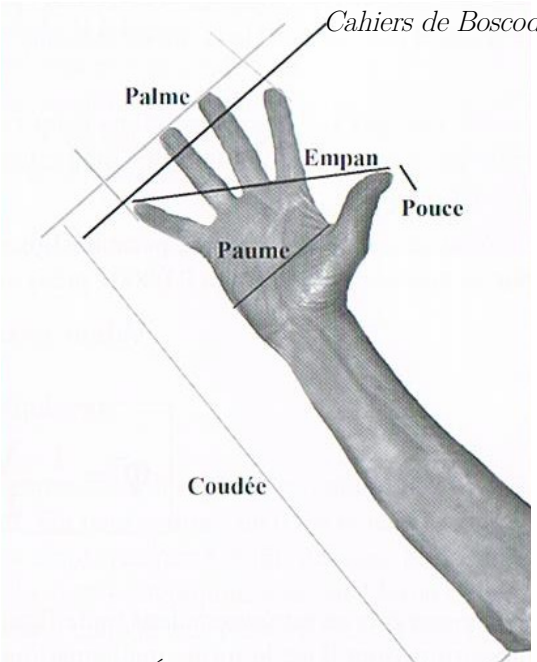


Figure 76 : Le Modulor, système de proportion calibrant différentes postures d'un « homme standard » mesurant 1,83 m

Figures 77 et 78 : « Homme de Vitruve », selon Leonardo da Vinci (1452-1519) et géométrie, proportion et corps humain selon l'ésotériste Corneille Agrippa de Nettesheim (1486-1535), reproduits dans l'un des Cahiers de Boscodon





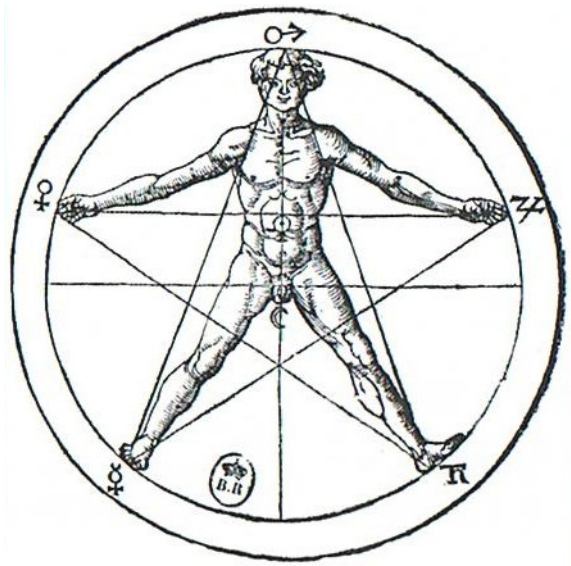


Figure 79 : Élaboration d'un système de proportion à partir des mesure du corps :
Paume = $1/\Phi^2$
Palme = $1/\Phi$
Empan = 1
Pied = Φ empan
Coudée = Φ^2 empan

du nombre d'or, ou encore d'autres rapports considérés comme harmonieux. L'ensemble des formes et mesures du projet seront déterminés à partir de ces modules initiaux. C'est ce que l'on peut constater par exemple sur le dessin de façade de la maison alsacienne (*cf.* annexe I.3.), conçue par un architecte-géobiologue. L'objectif qui motive l'utilisation de ces tracés propres au lieu, est qu'ils peuvent permettre à la nouvelle construction d'être parfaitement en harmonie avec le site, au travers de ses formes. En plus du choix du lieu d'implantation de la nouvelle construction, afin qu'elle puisse bénéficier des meilleurs atouts du site et ne pas subir ses influences nocives, la forme construite doit chercher à s'harmoniser au contexte, en utilisant des mesures et proportions spécifiques. Ainsi par exemple, selon l'un des auteurs des ouvrages de référence, « [l]es formes, les proportions et l'angle de la toiture ont une importance à ne pas négliger pour la qualité vibratoire de l'habitation. Une certaine souplesse dans la géométrie des lignes et des formes peut contribuer à la bonne répartition des champs bioénergétiques » (Alexandre, 1988, p. 196).

c. Paramètres symboliques et esthétiques

Les symboles

La frontière entre l'action « énergétique » d'une forme, reposant sur le principe des ondes de formes, et son action « psychosociologique » est parfois ténue : c'est le cas pour l'utilisation des symboles. Selon l'ensemble des praticiens, les symboles opèrent selon l'une, l'autre ou les deux modalités évoquées précédemment. Pour Pierre-Yves, les symboles mobilisent et dégagent une énergie particulière, qui peut-être reçue par l'individu dans la mesure où ce symbole évoque quelque chose pour lui. Il utilise ainsi de nombreux symboles dans chacune de ses réalisations (une poignée de porte en forme de salamandre pour un projet lié à l'eau, un bâtiment en bois en forme de feuille de chêne, etc.). Nombreux sont les ouvrages de géobiologie (Babonneau et *al.*, 1987) ou de fengshui (Didier et *al.*, 2008 ; Too, 2011) qui répertorient les symboles mobilisés par ces deux cultures.

Au-delà des simples figures ou formes qui peuvent être employées, que ce soit au cœur de l'architecture elle-même ou dans des éléments de décoration, les symboles se manifestent également à travers les actes de construction, dont les praticiens – et particulièrement les géobiologues – défendent le nécessaire caractère rituel – et souvent traditionnel, ainsi que nous l'avons vu avec Paul Sébillot (cf. chapitre 1). Trois aspects ou trois moments de la construction (Babonneau et *al.*, 1987) semblent particulièrement déterminants : la première pierre, qui représente la fondation de l'ouvrage ; la pierre de seuil, qui donne existence à l'édifice par la séparation entre l'intérieur et l'extérieur ; et

la pierre d'angle, ou clé de voûte (Guénon, 1962), qui représente l'achèvement du bâtiment. L'ensemble des praticiens en géobiologie et en fengshui précise l'importance d'une relation « conscientisée » à l'édifice, qui s'installe notamment lors du premier contact avec le terrain, la phase de conception et la période du chantier, de la première à la dernière « pierre ». Lorsqu'il s'agit de la construction d'un habitat, les futurs habitants ainsi que l'architecte doivent prendre conscience de l'impact de leur construction sur le site, des modifications tant visuelles qu' « énergétiques » qu'elle entraîne. Par la mobilisation de ces symboles, les praticiens semblent vouloir renouer avec une véritable démarche de fondation d'un lieu (Segaud, 2010), qui passe nécessairement par le respect de celui-ci si ce n'est en demandant au *genius loci* s'il accepte la nouvelle construction, comme c'est le cas pour le vastushastra (Dagens, 1970), du moins en proposant une architecture considérée comme en harmonie avec lui par le respect de règles d'implantation, d'orientation et de dessin. L'adhésion à ces principes permet aux habitants de créer une relation respectueuse entre eux, le site et le bâtiment, condition nécessaire à leur bien-être.

Échelle humaine et échelle du site

Nous avons évoqué précédemment l'importance des mesures et des proportions, utilisées tant pour la « correction » de certains lieux, que pour la conception de nouveaux édifices. Si l'enjeu de ce principe est avant tout « énergétique », il n'en reste pas moins symbolique, voire esthétique. En effet, de nombreux praticiens interrogés, comme des auteurs d'ouvrages doctrinaux (Pétry-Amiel, 2013), évoquent Le Corbusier comme étant un architecte ayant brillamment mis en œuvre une architecture à « échelle humaine », l'une des préoccupations importantes des praticiens. Cette référence, si elle semble justifiée dans la mesure où cet architecte moderne a développé son propre système de mesure et de proportion appelé le « Modulor » (Le Corbusier, 1977), destiné à concevoir une architecture à échelle humaine, il nous semble important de souligner une différence fondamentale entre cette démarche d'uniformisation des individus et de leurs modes de vie[24] et celle des tracés régulateurs utilisée par les praticiens.

Revenons quelques instants sur le projet de Le Corbusier. Afin d'augmenter le « bien-être » de la société moderne, il décide créer une « gamme de mesures visuelles » pour harmoniser le pied-pouce et le système métrique qui ont conduit à une

24 Il semble important de garder à l'esprit la part d'ombre de cet architecte plus que controversé, dont les liens avec la pensée et l'action extrémistes de la seconde guerre mondiale ne sont plus en doute (Chaslin, 2015). C'est bien entendu par rapport à cette toile fond idéologique qu'il faut saisir ce projet de Le Corbusier. Mais nous nous contenterons ici de ne discuter que de sa proposition architecturale relative à la question des proportions et tracés.

« dislocation » de l'architecture, alors même qu'elle devrait être avant tout conçue pour abriter des humains. L'enjeu est donc double : créer des bâtiments plus harmonieux et plus esthétiques extérieurement, et mieux adaptés à l'habitant à l'intérieur. Jusqu'ici, l'objectif correspond à la démarche des géobiologues, qui souhaitent une architecture adaptée l'échelle de l'humain, par l'utilisation de la proportion dorée, que l'on retrouverait dans le corps humain (Neuveux et *al.*, 2014), et d'unités de mesure liées au corps telles que la coudée.

Le Corbusier (1977, p. 32) souhaite créer une « mesure harmonique à échelle humaine applicable universellement à l'architecture et à la mécanique »[25]. Après quelques tâtonnements, il opte pour un système de mesures partant d'un homme debout de 1,83 m et de sa hauteur le bras levé à 2,26 m : toutes les autres mesures faisant partie de ce système (à la fois plus petites et plus grandes), sont issues d'un rapport de proportion basé sur le nombre d'or. Néanmoins, c'est bien là que se construit l'une des premières différences fondamentales entre les tracés régulateurs des géobiologues et le Modulor. Chez cet architecte, la volonté est celle de l'universalisation d'un système de mesure sur la planète entière – en témoignent ses nombreux voyages pour promouvoir son système –, mais au-delà d'une rationalisation extrême de la construction et l'uniformisation et le contrôle des pratiques humaines, à partir d'un système fondé sur un modèle d'humain « idéal » mesurant 1,83 m. Bien qu'il présente l'architecte comme le seul « capable d'instituer l'accord entre l'homme et son milieu (l'homme = une psychophysiologie ; le milieu = l'univers : nature et cosmos) » (p.108), il ne réalise ici qu'une harmonisation avec l'humain, et seulement selon un modèle « idéal ». Au contraire, les géobiologues s'appuient sur une coudée propre au lieu, qui s'adapte ainsi toujours au contexte local et à l'humain (par l'utilisation des proportions dorées). À l'opposé d'une approche métrique universalisante, les géobiologues proposent un système de rapports universel, dont la mesure de référence s'adapte toujours au lieu.

La deuxième différence majeure entre ces deux approches est que, bien qu'il envoie des signaux parfois contradictoires[26], son projet est avant tout celui d'une harmonisation visuelle et esthétique ; notons que le sous-titre de son ouvrage est « contre la pollution visuelle ». Or, si les praticiens (de la géobiologie comme ceux du fengshui) visent la conception d'une architecture harmonieuse visuellement et pour tout dire esthétique, cela n'est pas le seul objectif de leur travail, ni particulièrement de l'emploi des tracés régulateurs. Ainsi que le précise l'un des auteurs, l'argument

25 Voir en annexe III.3. un extrait du Modulor en version longue, permettant de juger de l'ampleur de la tâche que s'est assignée Le Corbusir à travers ce projet.

26 « L'architecture est jugée par les yeux qui voient, par la tête qui tourne, par les jambes qui marchent » (*ibid.*, p. 75) : elle serait donc destinée à être appréhendée par une multiplicité de sens.

esthétique n'est pas un argument suffisant dans la conception architecturale (Antoine, 2000). En effet, ces praticiens sont avant tout motivés par une démarche de mise en accord « énergétique » entre le site, les habitants et l'architecture à venir. L'enjeu esthétique fait bien entendu partie de ce système, mais au même titre que des enjeux physiques, chimiques, écologiques, symboliques ou encore énergétiques.

L'esthétique[27] architecturale

En soi, cette question philosophique apparaît comme extrêmement complexe, en particulier en ce qui concerne l'architecture ; ce que résume ici Jean Attali : « [l]'ambiguïté ? Elle est partout rappelée : l'architecture se situe entre l'art et la technique ; entre l'icône et l'instrumentalité ; entre la forme et l'usage ; entre l'œuvre singulière et l'emblème collectif » (*in* Morizot et *al.*, 2007, p. 39). Mais il s'agit ici de poser la question du point de vue des praticiens : l'esthétique architecturale constitue-t-elle un enjeu pour eux ? La réponse est positive, particulièrement pour l'ensemble des architectes rencontrés, quelle que soit leur conception de référence. Cet enjeu esthétique est en réalité associé à trois notions : le bien-être, l'identification et la signification. En effet, l'ensemble des architectes s'accordent sur le fait qu'une architecture esthétique est un des facteurs de bien-être pour ses habitants. Or, une architecture esthétique est avant tout une architecture intégrée au site et à laquelle il est possible de s'identifier (Rogers et *al.*, 2000). Mais l'esthétique architecturale est aussi porteuse d'un message à destination du collectif, au travers de l'image qu'elle renvoie : celle-ci va alors être porteuse d'une signification pour les habitants (Norberg-Schulz, 1997).

C'est la raison pour laquelle les architectes de la démarche environnementale sont particulièrement attentifs à l'image renvoyée par leur architecture, qui constitue en quelque sorte un baromètre de l'architecture contemporaine. Dans l'ouvrage *Architecture et développement durable, un gigantesque défi,* les architectes interrogés ne veulent pas développer des logements qui seraient des « bouteilles thermos […] percées de petites fenêtres » (Nicolas Michelin, p. 52) et craignent le « diktat des architectures doudounes et des façades burka » (Olivier Brochet, p. 67). Pour les architectes de la démarche environnementale, cette vision de l'architecture ne doit pas conduire à une esthétique spécifique, qui contribuerait qui plus est à l'isoler du monde, mais au

27 Nous ne rappellerons pas ici l'ensemble des débats concernant cette question philosophique, dont on peut lire l'histoire avec Catherine Talon-Hugon (2010). Deux courants se sont constitués : l'esthétique phénoménologique et l'esthétique analytique, du côté de laquelle « prévaut l'autonomisation de la réflexion sur l'art conçue comme un secteur dans lequel il devient possible et souhaitable de mener le même type de travail argumentatif que dans n'importe quel autre, par exemple en philosophie de la connaissance » (Morizot et *al.*, 2007, p. 12).

contraire à toujours rechercher une esthétique dictée par le contexte et les façons de faire de l'agence, comme pour toute autre architecture. C'est bien entendu ce qui émerge de l'enquête menée, mais qui n'est pas nécessairement l'opinion de l'ensemble des architectes (qu'ils se revendiquent d'une démarche environnementale ou non). Plus largement, l'architecture en contexte urbain doit contribuer à donner à la ville une image accueillante et ouverte par les espaces qu'elle propose, et sur lesquels repose la vie urbaine (Rogers et *al.*, 2000).

Terminons par une remarque. Nous avons pu constater que la distribution ne faisait pas en elle-même l'objet d'une réflexion spécifique de la part des praticiens. Alors même que celle-ci a toujours constitué un indicateur social (Elias, 1985), elle n'est plus, dans le cadre de ces conceptions, un révélateur de la place des habitants dans la société mais bien le fruit d'une conception du monde singulière, régie par des correspondances (*cf.* chapitre 15). La distribution semble ainsi passer de la sphère sociale à la sphère anthropologique. Si les logements des opérations analysées présentent plutôt un caractère classique[28], nul doute qu'une étude à grande échelle de nombreux projets permettrait de comparer les typologies issues de conceptions de l'habitat à celle de l'architecture « traditionnelle »[29]. Néanmoins, l'attention portée aux espaces supplémentaires (placards, pièces de rangement, balcons et autres espaces de transition) ainsi qu'aux connexions visuelles à l'intérieur des logements permet d'esquisser les spécificités de ces conceptions qui interrogent l'habitabilité des logements[30], à savoir les caractéristiques qui les rendent qualitativement habitables.

C. Structure et matériaux

a. Structure et matériaux

Nous abordons à présent la troisième grande thématique qui touche à la représentation de l'habitat : celle de la structure et des matériaux. Trois éléments ont organisé les discours des géobiologues et des architectes de la démarche environnementale. Le premier concerne le choix des matériaux : tous ont évoqué l'importance de choisir des matériaux locaux (pour un bilan carbone favorable et une

28 Ce caractère classique est notamment visible par la séparation entre pièces de jour et pièces de nuit par un espace intermédiaire, un séjour articulé au salon avec bien souvent une cuisine ouverte.

29 Cette connaissance des typologies existe notamment par les nombreux travaux menés par Monique Eleb (1997 ; 2000).

30 Ce n'est pas une question propre à ces disciplines : l'ensemble Kappeli réalisé en 2000 à Zürich par Holz et Steinmann avec ses espaces de stockage individuels sur les coursives extérieures, l'immeuble à vélos grenoblois par Hérault et Arnod, de 2010, sont d'autres exemples d'innovations dans l'habiter.

bonne insertion de l'architecture dans le site) ainsi que naturels (pour les géobiologues, ceux-ci seraient mieux à même de laisser passer les rayonnements cosmiques nécessaires à l'équilibre cosmo-tellurique dans l'habitat).

Une fois ces matériaux correctement choisis, ceux-ci doivent absolument être mis en œuvre judicieusement et selon leur logique constructive : c'est le deuxième élément. Certains architectes, comme Nicolas Michelin (2008), dénoncent l'utilisation à contre-sens de certains matériaux, comme la pierre agrafée. Sans y faire une référence littérale, de nombreux architectes s'inscrivent dans la démarche prônée par Louis Isadore Kahn (1901-1974) : « il faut demander à la brique ce qu'elle veut, ou ce qu'elle peut faire. Et si vous demander à la brique ce qu'elle veut, elle dira : "Je veux un arc ." Alors vous direz : "Mais les arcs sont difficiles à faire. Ils coûtent cher. Je pense qu'on peut tout aussi bien utiliser du béton comme linteau." Mais la brique répondra : "Oh, je sais, je sais que tu as raison, mais si tu me demandes ce que j'aime, j'aime l'arc." » (Kahn, 2003, p. 270)[31].

Enfin, de nombreux architectes précisent que tout l'enjeu technique, et pas nécessairement structurel, se situe dans la façade. C'est l'interface avec l'environnement, le monde extérieur, et c'est donc à partir d'elle que peuvent se penser les prouesses architecturales qui lui permettent déjà, par des systèmes adaptatifs divers, de réguler toujours plus rapidement et directement les conditions environnementales.

b. Isolation et chauffage

L'ensemble des architectes s'accordent sur l'importance de privilégier une architecture passive, bien isolée et capable de réguler naturellement la température intérieure. Néanmoins, il y a souvent besoin d'un apport énergétique complémentaire pour le chauffage : celui-ci devra alors prioritairement être alimenté par des sources d'énergie renouvelables. Cela étant dit, de nombreux architectes alertent : impossible de penser une architecture passive sans négocier le confort intérieur ni accepter de plus grandes amplitudes de température (*cf.* chapitre 15).

Quelques géobiologues, ainsi que quelques ouvrages de référence abordent la question des types de chauffage. En effet, les chauffages par le sol électrique et à eau sont tous deux à proscrire, l'un pour les importants champs électromagnétiques induits – Benoît avait relevé chez une habitante un champ magnétique de 80 mG –, l'autre pour la température trop élevée au niveau des pieds et des jambes, ce qui ne facilite pas la circulation sanguine. Les géobiologues évoquent souvent les bienfaits des poêles,

31 Voir en annexe III.4. un extrait de texte de Louis Isadore Kahn sur la « logique constructive ».

notamment en faïence. Sur cette question également, nous observons que les architectes de la démarche environnementale évoquent davantage la question des ressources alors que les géobiologues y ajoutent la question de l'ambiance et de la santé.

Les différents projets étudiés mettent en œuvre des systèmes classiques de chauffage dans le cadre d'une approche environnementale. Ainsi, le collège de Saint-Dizier, comme les logements collectifs de Nancy, utilise la géothermie. Cette technologie est également le support d'une démarche pédagogique auprès des élèves et des visiteurs. En effet, son fonctionnement est ses atouts sont expliqués dans l'entrée du collège, à côté de l'indication en temps réel de la consommation en électricité du bâtiment.

c. Champs électromagnétiques

Les champs électromagnétiques induits par l'omniprésence de l'électricité dans les espaces habités constituent un enjeu majeur, principalement pour les géobiologues, dont certains se sont spécialisés dans ce domaine, mais aussi pour de nombreux praticiens en fengshui et architectes de la démarche environnementale. Parmi eux, Oscar a conscience des acquis dans la prise en compte de pollutions chimiques intérieures, comme de l'augmentation grandissante des pollutions physiques. Laurent ne revendique pas une approche globale de la question mais indique faire au moins attention au positionnement du compteur électrique, afin que celui-ci ne soit pas à proximité des zones de sommeil. Les architectes en fengshui Clément et Maurice prennent également en compte cette problématique, en veillant à ce que les gaines électriques contournent les lits dans les chambres à coucher.

Mais ce sont surtout les géobiologues qui prennent en compte cette question, puisqu'elle relève pour eux de la santé publique[32]. De fait, trois quarts d'entre eux réalise systématiquement des mesures des champs électromagnétiques dans les lieux qu'ils expertisent et les considèrent comme une donnée de conception primordiale. Quelles sont les mesures qui peuvent être prises pour limiter les champs électromagnétiques au sein des espaces habités ? C'est sans doute l'ouvrage *Habitation et santé* (Dillenseger, 1986) qui détaille le mieux l'ensemble de ces mesures. Il faut avant tout éviter de s'implanter sur un terrain qui subit les influences d'une ligne à haute tension, d'un transformateur ou encore d'une antenne-relais. Pour l'installation en elle-même, il faudra veiller aux éléments suivants :

- favoriser les arrivées électriques souterraines ;

32 Notons à ce propos que les recommandations qui suivent correspondent à celles données par le médecin Dominique Belpomme (2016) dans son dernier ouvrage.

- utiliser plutôt un courant basse tension (6 V) ;
- concevoir des réseaux en étoile ;
- utiliser du câblage blindé, particulièrement pour les maisons à ossature bois ;
- garder toutes les installations électriques à distance du dormeur ;
- mettre en œuvre une bonne mise à la terre (légalement inférieure à 50 ohms mais la préconisation de l'auteur est qu'elle soit inférieure à 15 ohms) ;
- mettre en place des rupteurs de champs pour circuits des lieux de sommeil.

Bien entendu, les praticiens rappellent qu'il est important que ces données puissent être prises en compte lors de la conception du bâtiment puisque c'est à ce moment-là seulement que les précautions les plus importantes pourront être prises. Ensuite, lors des expertises, les praticiens ne pourront plus que faire des recommandations limitées liées aux usages (pas d'appareils électriques dans la chambre à coucher) ou liées aux installations modifiables (pose de rupteurs de champs).

L'évocation de ce domaine de compétence des géobiologues appelle ici plusieurs remarques. Premièrement, si la reconnaissance de l'influence des champs électromagnétiques sur la santé humaine n'est pas absolument reconnue pour tous les types d'exposition[33], cette influence environnementale ne fait aucun doute pour les géobiologues, pour qui ce mode d'action entre véritablement dans leur représentation des relations de l'environnement à l'humain. Deuxièmement, cette préoccupation, qui s'appuie sur des mesures physiques et des mises en œuvre techniques, révèle toutes la diversité et la complexité des facettes de cette conception de l'habitat qu'est la géobiologie aujourd'hui. En effet, son spectre d'intérêt (ou de compétence) va de l'analyse énergétique d'un lieu aux installations électriques, en passant par la toxicologie des matériaux. Troisièmement, cette préoccupation révèle la posture idéologique de la géobiologie et du fengshui qui est celle de la prévention. Tous les praticiens interrogés, pour qui la santé est un enjeu majeur, pensent que leur rôle devrait être moins celui de « guérir » que de « prévenir » : tout l'enjeu est de concevoir un habitat dans lequel les influences néfastes auront été maîtrisées afin de garantir les meilleures chances de bonne santé auprès des habitants.

d. Une démarche de conception globale

Questionner la matérialité du bâtiment semble être finalement l'occasion pour de très nombreux praticiens et auteurs d'ouvrages de référence de construire une vision

33 Mais cela est en bonne voie, y compris pour le courant domestique (Belpomme, 2016).

globale de la construction, qui se manifeste particulièrement à deux niveaux : la prise en compte du coût énergétique global d'une construction et le développement d'une réflexion générale sur l'ensemble de la matérialité vécue à l'intérieur de l'habitat.

En effet, les architectes ont particulièrement à cœur de considérer le coût énergétique global d'une construction. Il s'agit avant toute chose de considérer l' « énergie grise » qui aura été consommée, c'est-à-dire les matériaux mais aussi toute l'énergie nécessaire à leur fabrication, leur acheminement ainsi que leur éventuel recyclage (Antoine, 2000). Mais il s'agit également de concevoir des bâtiments qui nécessiteront peu d'entretien, et dont la dépense énergétique de fonctionnement sera faible (Collectif, 2010). Pour cela, il est convient de concevoir les structures les plus légères, qui utilisent le moins de matériaux possible (Collectif, 2010) et de concevoir prioritairement des architectures passives. Ainsi, préserver les ressources, c'est également préserver le sol, en pensant des architectures et des villes compactes (Contal et *al.*, 2009). Pour terminer, le coût d'une construction n'est pas seulement considéré par les architectes sous l'angle économique ou énergétique mais aussi social, puisqu'il leur semble incontournable de tenir compte des conditions de production des matériaux.

La vision globale de la matérialité que développent les praticiens se manifeste également par l'intérêt qu'ils portent à l'univers matériel de l'habitat. En effet, l'ensemble de l'aménagement intérieur doit suivre une même logique de conception (Hardy, 2008). Celle-ci doit respecter les principes de la conception concernée, elle doit également se caractériser par une quête de bien-être – en utilisant par exemple des couleurs appropriées aux types d'activités d'une pièce – et de santé – en utilisant prioritairement des peintures sans solvants, des meubles en bois massif pour éviter les émanations toxiques des colles, etc. Si ce dernier point ne fait pas partie de la spécialité de certains praticiens en fengshui, Geneviève ou Odile pensent qu'il est préférable d'utiliser des matériaux sains pour les aménagements intérieurs. La géobiologie et le fengshui (Debeney, 2008) tendent aujourd'hui à intégrer les questions des matériaux sains et de l'architecture écologiques à leur pratique originelle.

14.2. Les multiples perceptions de l'environnement

Nous allons à présent nous intéresser à la façon dont leurs praticiens pensent l'environnement et l'humain. Ces représentations ne sont pas univoques : l'analyse des entretiens et des ouvrages de référence fait plutôt ressortir des « figures » de l'environnement et de l'humain, que nous allons présenter ici. Pour l'environnement comme pour l'humain, quatre grandes conceptions se dégagent, pour *in fine* donner une

vision globale de la façon dont chacune des trois conceptions de l'habitat envisage ces deux entités. Nous verrons ensuite comment les univers représentationnels des praticiens peuvent être comparés aux trois grandes conceptions de l'environnement selon Jacques Theys. En effet, il existe selon ce géographe trois grands paradigmes, trois grandes manières – irréductibles – de penser l'environnement aujourd'hui : nous verrons comment chacune des conceptions de l'habitat peut s'inscrire ou non dans ces modèles. Cela pourra permettre de savoir dans quelle mesure des rapprochements entre elles semblent envisageables. À la manière de Jacques Theys, nous essayerons ensuite de voir s'il n'existe pas parallèlement trois grandes conceptions de l'humain. Nous étudierons par la suite comment chacune des trois conceptions répond à l'une ou à l'autre de ces conceptions de l'humain.

A. L'environnement, entre monde et nature

Lors des entretiens, l'un des enjeux majeurs était de parvenir à mieux cerner ce que les praticiens entendent par le terme d'environnement. Plus largement, il s'agissait de comprendre leur façon d'appréhender le « non-humain » (Descola, 2005). Lorsque des termes tels qu'environnement, nature, contexte ou site étaient cités, nous avons cherché à identifier ce qu'ils signifiaient réellement pour les praticiens. Quatre grandes conceptions de l'environnement ont émergé de l'analyse qualitative des entretiens. Celles-ci ont par la suite été croisées avec les informations extraites de l'analyse thématique des ouvrages de référence, et notamment par rapport aux six thèmes liés à l'environnement (climat, acteurs, site, processus, énergie et pollution) : elles ont été confirmées par les éléments issus de l'analyse thématique. La première grande conception de l'environnement est celle qui oscille entre totalité du monde et diversité de la nature et du vivant.

a. Un environnement plus ou moins anthropisé

Lorsque nous avons interrogé les praticiens sur cette notion d'environnement, les premiers éléments de réponse ont toujours concerné la définition mutuelle des termes de planète (ou monde), de nature et d'environnement ; l'enjeu étant toujours de mesurer le degré d'anthropisation contenu dans chaque type d'espace défini par ces termes et de juger ainsi de l'appartenance ou non de l'humain à « la nature ».

Le premier résultat est que l'envie reste tentante de définir la nature par rapport à l'homme, et *vice versa*. Ainsi, chez de nombreux praticiens comme Gauthier, Damien ou Maurice, la nature et l'environnement ne se recoupent pas puisque la nature serait

cette portion de monde préservée de toute anthropisation, contrairement à l'environnement. Pour d'autres, comme Isidore, l'environnement est un terme global qui désigne ce qui entoure l'humain, qu'il s'agisse d'espaces naturels ou non. Quant à Nathan, il développe une vision propre à la vision du monde traditionnelle chinoise : il n'existe pas de séparation entre ce qui relève de la nature ou de la culture, tous les phénomènes sont classables. Il s'inscrit donc dans une vision typiquement « analogique » du monde, c'est-à-dire qui « qui fractionne l'ensemble des existants en une multiplicité d'essences, de formes et de substances séparées par de faibles écarts, parfois ordonnées dans une échelle graduée, de sorte qu'il devient possible de recomposer le système des contrastes initiaux en un dense réseau d'analogies reliant les propriétés intrinsèques des entités distinguées » (Descola, 2005, p. 280). Ainsi, pour certains praticiens du fengshui, la différenciation entre nature et culture ne fait pas sens, puisque les intériorités et extériorités se retrouvent fractionnées en une multiplicité de phénomènes, réordonnée à partir d'une classification emblématique (Granet, 1934).

Si les géobiologues semblent étonnamment[34] défendre une vision « naturaliste » du monde, de nombreux architectes de la démarche environnementale proposent tout aussi étonnamment une vision de l'environnement très globalisante. Ainsi, Pierre-Yves nous indique préférer le terme de « cosmos » à celui d'environnement, selon lui trop restrictif. De même, cette globalité, presque mystique est également présente dans le discours de Roland ; globalité qui a pris chez Florine d'autres accents, puisqu'elle associe les préoccupations environnementales à la préservation de la paix dans le monde. C'est ce qu'explique ici cette architecte de la démarche environnementale.

> « Moi je dirais que […] je travaille sur la question environnementale aussi pour la paix, pour qu'il n'y ait pas de guerre. Quand il y aura le réchauffement, quand le réchauffement climatique deviendra de plus en plus intense, cela va créer des guerres parce qu'il va y avoir des problèmes d'accès à l'eau, des problèmes d'accès à l'espace, quand le niveau de la mer va monter, il va y avoir des migrations liées à ça, il va y avoir des problèmes de nourriture, enfin bon voilà. Et du coup les gens vont se battre et vont se tuer, s'entre-tuer parce que tout le monde voudra la même chose. »

b. « L'hypothèse Gaïa »

Finalement, cette idée de globalité se retrouve incarnée pour de nombreux praticiens par deux concepts majeurs : Gaïa et la biodiversité (pour les ouvrages

34 D'une part, par rapport à notre hypothèse initiale et d'autre part, parce que les visions de l'humain qu'ils proposent tendraient plutôt à l'analogisme ou à l'animisme ; nous y reviendrons.

définissant la démarche environnementale). De très nombreux praticiens de la géobiologie et du fengshui (comme Charles, Dorothée, Janine ou encore Firmin) associent l'environnement à la planète, qui elle-même est associée à un être vivant[35]. La terre est donc considérée en tant qu' « entité et conscience » (Firmin, architecte-expert en fengshui), et la nature comme un seul et même être vivant (Janine, experte en fengshui). L'humain fait-il de fait partie de ce « grand tout » (Charles, architecte-géobiologue) ? Rien n'est moins sûr, selon Charles.

> « Et si le réchauffement climatique c'était par exemple quelque chose qui ferait que la terre est en train de se débarrasser d'un parasite ? [temps long] Et si c'était ça qu'il se passe ? La terre elle bouge méchamment en ce moment. Quand on regarde les séismes qu'il y a à droite à gauche, le mouvement des plaques [grimace], le pôle qui est en train de s'affoler, on n'avait jamais connu ça. Je crois que la terre n'est pas un objet inerte, la terre est vivante, l'univers est vivant, on fait partie de ce vivant et peut-être on est en train de l'abîmer. »

L'expression de cette communauté du vivant au travers de l'hypothèse Gaïa pour les experts en fengshui et géobiologues, a pris une autre forme chez les architectes de la démarche environnementale : celle de la biodiversité. En effet, cette problématique est apparue de façon récurrente non pas chez les praticiens mais au sein des ouvrages de référence. De nombreux architectes ont conscience de l'impact potentiellement dangereux de leur secteur d'activité sur la biodiversité : les continuités écologiques, à travers des corridors biologiques (Collectif, 2010), sont proposées pour répondre à cet enjeu majeur de la question environnementale.

c. Des données naturelles primordiales

Les géobiologues proposent également de percevoir le monde sous un autre aspect : celui d'une planète dans l'univers. Que ce soit à travers les entretiens ou les ouvrages de référence, ils nous rappellent l'existence d'un champ magnétique terrestre, dont la vie (notamment humaine) dépend, ainsi que celle de rayonnements cosmiques intenses (dont la lumière solaire n'est qu'une infime composante). Cette planète sur laquelle nous vivons, et qui possède les conditions indispensables à notre survie, est soumise au subtil « équilibre des forces cosmo-telluriques », entre champ géomagnétique et rayonnements cosmiques (De Luzan, 2006 ; Dillenseger, 1986), certains nécessaires, d'autres dangereux comme les ceintures de Van Allen[36], nous protègent. Veiller à sa

35 Cette vision est ainsi dénommée l'hypothèse Gaïa, puisqu'elle est proche de celle développée par James Lovelock (2010), et que par ailleurs des praticiens ont directement fait référence à cet auteur.

36 Ce terme désigne une zone de la magnétosphère (la première de 700 à 10 000 km d'altitude composée

santé et son bien-être, c'est veiller à ce que la parcelle de terre que nous habitons respecte cette condition d'équilibre.

d. La prégnance du contexte urbain

L'environnement, en tant que monde habité, est également perçu à partir de sa figure la plus paradigmatique, à savoir celle de l'urbain. Si cette approche est plutôt celle des architectes de la démarche environnementale, l'architecte-expert en fengshui Marcel a également évoqué les problématiques liées à l'urbanisation mondiale telles que la gestion du climat urbain (la densité du bâti, la quantité de sol asphalté et le manque de végétation entraînent une température en permanence supérieure de quelques dixièmes à quelques degrés entre la ville et sa campagne) ou l'imperméabilisation massive des sols (*cf.* introduction générale). Les ouvrages de référence, et particulièrement *Des villes durables pour une petite planète* (Rogers et *al.*, 2000) insistent sur la ville comme la forme d'habitat humain la plus dévastatrice pour l'environnement (pour l'énergie que son fonctionnement nécessite et les pollutions et déchets qu'elle engendre). Mais la ville constitue également le prisme à partir duquel penser l'évolution de l'environnement de vie de l'humain[37]. C'est à cette échelle[38] que seront imaginées les solutions les plus efficaces et les plus pertinentes pour réduire l'impact négatif de l'homme sur la nature. Quant à Laurent, il rappelle également les enjeux liés aux formes urbaines, et notamment celui de la relation entre habitat individuel et étalement urbain[39], tout en précisant que la présence de l'être humain sur terre est toute légitime. Il s'agirait donc de trouver la voie d'un compromis entre nécessités environnementales et humaines. Nous revenons ainsi à la divergence des praticiens évoquée précédemment : dans quelle mesure l'humain est-il du même

---

de protons et l'autre de 13 000 à 65 000 km composée d'électrons) qui absorbe certains rayonnements cosmiques (les électrons à haute énergie sont stoppés à 12 000 km de la surface).

37 À la fin des années 2000, l'humanité est devenue majoritairement urbaine (Jacquet et *al.*, 2010). Pour les défis socio-économiques et environnementaux liés à ce phénomène, voir par exemple *La ville. Territoires, logiques, défis,* Marchal et *al.*, 2008.

38 Au sens organisationnel plus que démographique, car la « juste » taille de ville, au regard de problématiques socio-économiques et écologiques a toujours été en débat (voir par exemple les points de vue de Lewis Mumford et Ivan Illich sur cette question (Paquot, 2015-b ; 2012) ; on notera aussi le retour à des logiques locales prônées par exemple par les « territorialistes » avec Alberto Magnaghi.

39 L'habitat individuel, sous forme de pavillons, entraîne un taux d'anthropisation de l'espace par habitant beaucoup plus important que pour de l'habitat collectif. La logique actuelle d'étalement urbain va plus loin puisque deux tiers des maisons sont construites en dehors des lotissements, qui sont par ailleurs de plus en plus petits (10 maisons en moyenne), et dans des communes non connexes (Castel, 2007). Pour les débats sur les modes de vie individualistes inhérents au périurbain pavillonnaire, on pourra notamment lire *Habiter les espaces périurbains* (Dodier, 2012).

« monde » que la nature, et dans quelle mesure leurs besoins seraient-ils différents ? Ces questions sont identifiées par les praticiens, mais pas tranchées de façon unanime.

B. L'environnement comme structure temporelle

L'environnement est également associé à la notion de temps. Les géobiologues n'évoquent pas cette dimension, mais elle est en revanche univoque et centrale chez les experts en fengshui, mais diverse pour les architectes de la démarche environnementale.

a. Le temps, une donnée primordiale pour le fengshui

Le temps est une subtile combinaison de données absolues et relatives, à l'échelle d'un individu. En effet, ainsi que l'explique Joséphine, des énergies « se mettent en place » à notre naissance, déterminant ainsi certains potentiels pour notre vie (auxquels nous ne sommes toutefois pas réduits). Ensuite, le temps qui passe donne différentes qualités au *qi* qui nous entoure, et qui nous apporte donc des bénéfices plus ou moins importants en fonction du calendrier (Hardy, 2008). Pour être efficace, Geneviève précise qu'il est non seulement important de réaliser les aménagements recommandés par l'expert aux moments calendaires requis, mais également sur un temps relativement long, afin de laisser la possibilité au *qi* et aux habitants de s'accorder progressivement dans leur nouvelle configuration. Enfin, Joséphine parle du fengshui comme de l'outil des « transformations silencieuses » : l'intervention d'un praticien ne se manifestera jamais par des événements rapides et brutaux dans la vie des habitants, mais plutôt par des transformations progressives et en profondeur des individus et de leur état intérieur.

Du côté des architectes de la démarche environnementale, Pierre-Jean développe une vision proche de celle des praticiens en fengshui ; ce qui n'est pas étonnant puisqu'il connaît cette conception et qu'il s'y est formé. Il parle de l'environnement comme d'un état préexistant ou antérieur au projet. Il n'en distingue pas des éléments qui seraient naturels ou artificiels, mais considère l'environnement dans une vision dynamique : il s'agit en réalité du premier stade du projet, puisque la manière de le regarder et de l'analyser va conditionner la conception. Mais considérer l'environnement comme du temps, c'est aussi évoquer les différentes temporalités du projet.

b. La temporalité du projet architectural

Les architectes de la démarche environnementale, ainsi que les ouvrages définissant cette conception, évoquent souvent la complexité de la temporalité d'un

projet, notamment en raison de la multiplicité des acteurs et des contraintes (*cf.* point C.b.). Mais certains architectes considèrent également que l'environnement, c'est le temps qui passe, et qui valide alors la « durabilité » d'un projet. Pour Marcel comme pour Emmanuel, l'enjeu de la démarche environnementale est de produire des bâtiments durables, aux sens écologique et temporel du terme. Il sera possible de juger de la qualité d'un bâtiment s'il est toujours dans un état proche de celui de sa livraison au bout de dix ans. La clé pour cela est de concevoir un bâtiment qui sollicite les matériaux dans leur logique constructive et qui nécessitera peu d'entretien (par les matériaux et procédés de construction choisis).

C. L'environnement comme contexte de pratique

a. Un projet adapté à un budget

Pour de très nombreux praticiens, particulièrement ceux du fengshui et de la démarche environnementale, l'environnement est également associé plus largement à leur contexte de pratique. Ce contexte se manifeste principalement au travers de trois enjeux, dont le premier est celui du potentiel financier du client. En effet, les praticiens en fengshui, tant ceux interrogés (comme Dorothée, Odile ou Clément) que certains auteurs des ouvrages de référence (Chuen, 1996), ont montré une particulière attention au respect du budget du client dans les propositions d'aménagement qu'ils réalisent à la fin d'une expertise. Proposer une réponse adaptée au budget, c'est maximiser les chances d'adhésion au projet par les clients, et ainsi celle de sa réalisation, et *in fine* de son efficacité. L'une des conditions-clés de la réussite d'une expertise est en effet l'implication du client dans la construction ou la transformation de son habitat : le respect du budget en est une condition intermédiaire *sine qua non*.

b. Jeux d'acteurs et réglementations

Le deuxième enjeu abordé de façon récurrente est celui des jeux d'acteurs et des réglementations, dans l'importance qu'ils peuvent avoir sur le résultat final d'une architecture. Si les facteurs de site et du bien-être humain sont bien pris en compte, leur réalisation dépend fortement des conditions de production. Aujourd'hui, adopter une démarche environnementale en architecture nécessite une approche transversale, multicritère et fondée sur l'interaction de multiples acteurs, selon Dorothée. Pourtant, la rigidité et la linéarité des processus de conception sont souvent remises en cause, dans la mesure où elles brideraient la justesse et l'innovation des réponses architecturales

(Collectif, 2010). De même, ainsi que nous avons pu le remarquer précédemment (*cf.* chapitre 10), les architectes se montrent souvent critiques face aux réglementations, qui ne leur permettraient pas, là encore, d'apporter des réponses innovantes aux problématiques environnementales. Ainsi, certains architectes comme Nicolas Michelin (2008) amènent des propositions législatives concrètes – comme celle de « déshoner »[40] certains espaces du logement, qui pourraient être des espaces interclimatiques, dont l'usage pourrait varier au cours des saisons –, ce qui prouve que la voie de la réglementation n'est pas totalement abandonnée : elle reste un moyen efficace d'infléchir les pratiques.

c. Enjeux d'une économie globale et libérale

Les architectes de la démarche environnementale considèrent enfin que le modèle de l'économie globale et libérale fait partie intégrante de leur contexte de pratique. Pour Laurent, la démarche environnementale concerne aussi la prise en compte des conditions sociales de la fabrication des matériaux : les filières locales, et notamment françaises, permettent non seulement de réduire l'énergie grise d'un bâtiment mais également d'assurer des bonnes conditions sociales de production des matériaux.

Plus globalement, le système de l'économie globale et libérale[41] et ses conséquences sur la production d'inégalités est dénoncé par de nombreux auteurs (Rogers et *al.*, 2000). Les ouvrages qui présentent des réalisations permettent également de valoriser des opérations architecturales à portée sociale (Contal et *al.*, 2009). Du reste, rappelons que de nombreux architectes interrogés se sont illustrés par leur engagement humanitaire ou leurs projets à caractère humanitaire, comme Roland ou Emmanuel (*cf.* chapitre 11).

D. L'environnement comme site de projet

La dernière figure de l'environnement intègre et transcende l'ensemble des trois figures précédentes. Si au cours des entretiens, ce terme adopte ponctuellement l'une ou

40 La SHON, Surface Hors-Œuvre Nette, est une modalité de calcul de la surface d'un bâtiment qui sert de base à la définition de certaines taxes, mais également à la vérification du respect du COS, Coefficient d'Occupation des Sols, en vigueur. Cette modalité de calcul a été remplacée par la surface de plancher en 2012 (le COS a été supprimé par la loi ALUR au profit règles de gabarit). « Déshoner » consisterait à ôter des surfaces d'une prise en compte administrative et marchande.

41 Par exemple, Nicolas Michelin dénonce la part trop importante des investissements privés dans le marché du logement, ce qui constituerait l'un des freins aux problématiques quantitative et qualitative (à travers notamment la nécessité d'innovation) de ce secteur en France.

l'autre des significations précédemment évoquées, il est avant tout l'environnement « d'un projet » ou « d'un bâtiment à expertiser » : il est alors assimilé au « site ». Tous les praticiens et ouvrages accordent la même importance à cette figure transversale de l'environnement. Elle est caractérisée par trois aspects : le site se définit à plusieurs échelles, il est caractérisé par une multiplicité de paramètres et est de fait unique. Explorons successivement ces caractéristiques.

L'approche du site doit se faire, à l'unanimité selon les praticiens, selon une approche multiscalaire. La première échelle est celle d'un paysage lointain, qui peut se caractériser par une topographie naturelle ou urbaine spécifique. Le fengshui tient particulièrement compte de ces données, sans les réduire au paysage visible depuis le site : les *shaqi* sont actives même si elles ne sont pas directement visibles depuis l'habitat. Marcel veille à ce que le projet qu'il conçoit soit pertinent tant à l'échelle architecturale, qu'à l'échelle urbaine : le site, c'est aussi la ville entière. Le site est également assimilé à la parcelle, dont de multiples paramètres seront pris en compte par les géobiologues. Gauthier s'intéresse à ce qu'il appelle le « holon » du lieu, qui peut être assimilé à sa limite énergétique. Sa vision n'est pas fondée sur des données paysagères, urbaines ou administratives, mais bien « énergétiques ».

Les paramètres qui définissent un site sont très nombreux. Certains ouvrages portent une attention particulière aux données climatiques, qu'ils considèrent comme fondamentales pour la conception d'un projet adapté (Babonneau et *al.*, 1987 ; Dillenseger, 1986). Dans chacune des trois conceptions de l'habitat, cette multiplicité des critères est bel est bien visible : les géobiologues, comme les experts en fengshui, y ajouteront simplement une « fiche d'identité vibratoire » (Pétry-Amiel, 2013). Les géobiologues comme les architectes de la démarche environnementale sont amenés à considérer différents paramètres.

> Sa configuration topographique, son ensoleillement (sa position exacte, méridien et parallèle, devra être déterminée avec précision pour lui assurer par un auvent « en casquette » la protection maximale du soleil en été et les apports solaires optimisés en hiver), ses orientations majeures, son ou ses accès, ses héberges, ses vues, ses voisins, sa distance à la ville ou sa position par rapport à elle, ses plantations, la qualité de son sous-sol, son substrat, son ciel et sa terre, son histoire, [qui] constituent sa personne, comme celle d'un être vivant (Pétry-Amiel, 2013, p. 39).

De même pour l'autre conception de l'habitat, « [l]e maître en Feng Shui sent l'odeur du sol et respire l'air pour diagnostiquer la qualité des vents. Il suit à la trace les formes des reliefs avoisinants et étudie la qualité de la végétation. Il évalue la présence du bon Chi et recherche l'harmonie dans les éléments alentours » (Too, 2011, p. 56).

Finalement, l'ensemble de ces critères donne un caractère unique au site, qui est souligné par l'architecte-géobiologue Dominique Pétry-Amiel ; mais d'une certaine façon aussi par Nicolas Hardy. Dans la continuité de la pensée de François Jullien, Nicolas Hardy précise qu'un site, selon un expert en fengshui, est non seulement un lieu mais un moment. Il s'agit d'une configuration unique entre un espace qui comprend certains potentiels, notamment énergétiques, et un moment, qui peut se présenter comme une éventuelle occasion à saisir. Ce lieu est en effet soumis à des influences changeantes du *qi*, qu'il faut appréhender et savoir utiliser à son avantage.

E. Figures typiques de l'environnement

Que pouvons-nous conclure des quatre aspects représentationnels de l'environnement que nous venons d'identifier chez les praticiens ? Comment ces différentes conceptions de l'habitat le pensent-elles ? Pour répondre à ces questions, nous nous appuyons sur le travail de Jacques Theys (2010) qui montre l'existence, dans les différents discours contemporains, de trois conceptions, trois « grandes figures » irréductibles de l'environnement. Elles reposent néanmoins sur certains points communs, partagés par l'ensemble des trois conceptions de l'habitat, qui sont en quelque sorte des acquis de la pensée écologique :

> - la multidimensionnalité et la référence constante à des relations entre « nature » et société ;
> - la globalité et le fait qu'il s'agit toujours de traiter de systèmes, et non d'éléments isolés ;
> - et enfin l'interférence constante entre réalités physiques et systèmes de valeurs, le fait qu'aucune des trois conceptions ne peut conduire à des représentations opératoires sans références à des « systèmes de sens » (*ibid.*, p. 35).

Face à ces points communs, ces trois figures de l'environnement présentent des caractéristiques irréductibles, que révèle le tableau en page suivante. D'après les figures explicitées, nous pouvons constater qu'aucune des trois conceptions de l'habitat ne correspond complètement à l'une de ces trois figures. La conception biocentrée est sans doute celle qui est la plus portée par la démarche environnementale. Le fengshui se retrouve principalement dans la vision anthropocentrée, son but étant l'amélioration qualitative des conditions de vie humaine. Quant à la géobiologie, elle se répartit entre les visions anthropocentrée et technocentrée, qui se manifestent également au travers de certains architectes de la démarche environnementale interrogés. En conclusion, cette analyse nous permet de relever trois différences importantes entre les manières dont les trois conceptions de l'habitat pensent l'environnement :

- l'énergie est un terme sur lequel repose la véritable distinction entre l'approche environnementale, qui considère cette notion sous l'angle quantitatif des ressources nécessaires, et la géobiologie et le fengshui, qui la considèrent sous l'angle qualitatif d'un facteur de bien-être à identifier dans l'environnement ;
- une approche conjointe des conceptions anthropocentrée et technocentrée pour la géobiologie et le fengshui, puisque le point de départ de leur réflexion est le bien-être humain (tant sous l'angle premier de la santé, que de la qualité de vie et de la culture) ;
- un tiraillement de la démarche environnementale entre les trois finalités de ces trois conceptions (la nature pour elle-même, la culture et la santé), même si elle est sans doute caractérisée encore fortement (pour l'instant) par une approche technocentrée.

	Conception objective et biocentrée	Conception subjective et anthropocentrée	Conception technocentrée limites et problématiques
Champs	Nature et écosystèmes	Cadre de vie, environnement vécu et accès aux ressources	Pollutions, risques, gestion de l'eau, des déchets
Approches scientifiques	Sciences de la nature, approches systémique et modélisatrice	Sciences humaines et sociales	Sciences du diagnostic, ingénierie
Acteurs	Chercheurs et défenseurs de la nature	Individus/habitants, politiques	Experts, ingénieurs
Finalités politiques	Connaissance et conservation	Utilité socio-économique, qualité de vie, conservation patrimoniale (naturelle et culturelle)	Sécurité, santé et développement durable

Tableau 9 : Trois typologies d'approches de l'environnement selon Jacques Theys

14.3. Les multiples visages de l'humain

De la même façon que pour l'environnement, l'analyse des entretiens couplée à celle des ouvrages de référence a révélé quatre grandes voies de représentation de l'humain. Seules deux d'entre elles, la figure « psychosociale » et la figure « intégrée » de l'humain sont développées par la démarche environnementale. Les figures « énergétiques » et « spirituelles » sont des spécificités de la géobiologie et du fengshui, ainsi que nous avons commencé à l'esquisser au paragraphe précédent. Nous

terminerons ce chapitre en comparant les représentations de l'humain portées par la démarche environnementale, de la géobiologie et du fengshui avec les conceptions typiques que nous aurons proposées, à partir de la réinterprétation du travail de Jacques Theys, cette fois à propos de l'humain.

A. Des données psychosociales

a. Une action psychologique du lieu de vie

Pour l'ensemble des praticiens, et particulièrement ceux de la géobiologie et du fengshui, l'humain a une relation de type psychosociologique avec son espace de vie. Nombre de ses paramètres (taille et configuration, matériaux et couleurs, ordre et propreté, etc.) ont une influence directe sur le bien-être de ses habitants, ainsi que le précisent Quentin ou Odile, par exemple. Cette experte en fengshui rappelle à cette occasion le lien fondamental, mis souvent en exergue par de nombreux autres praticiens, entre ordre domestique, circulation de l'énergie et bien-être[42].

> « C'est souvent dans mes ateliers que je prends cette photo, je prends une photo d'une cuisine en bazar, avec un bol sale et tout et une cuisine propre, nickel, on a même enlevé quelques éléments pour que ça fasse plutôt magazine et je demande aux gens, aux participants dans quelle cuisine vous aimeriez aller déjeuner le matin. Vous vous doutez bien : la cuisine rangée, propre, etc. Et là j'ai quelqu'un un jour à un de mes ateliers "ah bah ça se fait bien d'arriver dans une cuisine et de laver son bol avant déjeuner". Oui ça c'est bien, bien sûr ça se fait, mais essayez de faire l'expérience inverse. Et vous verrez quand vous vous lèverez, comme c'est plus agréable de commencer la journée avec un espace dégagé et propre. D'offrir, je parle carrément d'offrir à ses enfants une chambre rangée pour qu'ils puissent tout déballer le matin. […] Si on ne peut pas faire le ménage, on ne peut pas renouveler l'énergie. Donc si on ne renouvelle pas l'énergie, moi je l'ai vécu à titre personnel, je peux vous dire que quand j'ai des périodes professionnelles très chargées, il m'est arrivé d'avoir la chambre des enfants sens dessus-dessous, un peu beaucoup à mon goût, le ménage pas trop fait parce que pas le temps, eh bien bizarrement ça ne va pas bien, ça dort mal la nuit, etc., et puis on refait le ménage, on aère, on change les draps et tout, ah bah ça redort, c'est bizarre quand même. »

Cette association entre ordre et propreté de l'habitat et bien-être peut apparaître banale, mais de nombreux praticiens ont insisté sur ce point[43]. Et

42 Odile a d'ailleurs réalisé cette année une publication sur le lien entre rangement et fengshui.

43 Dans les romans de Nury Vittachi (2005-a ; 2005-b ; 2007 ; 2010), qui mettent en scène les aventures d'un maître en fengshui à Hong-Kong, cette idée est également présentée comme un aspect central des

visiblement, même si les clients le savent, ils ne parviennent pas toujours à appliquer ces règles chez eux. De nombreuses expériences de praticiens ont été relatées quant à des clients qui avaient chez eux une pièce de débarras surchargée d'affaires dont ils n'arrivaient pas à se séparer, de meubles encombrants hérités, tout ceci notamment à cause de liens sentimentaux qu'ils ne parvenaient pas à rompre avec ces objets dont ils auraient pourtant voulu se débarrasser. C'est alors que l'aménagement et l'état d'ordre peu jouer un rôle direct sur les habitants.

Ainsi, cette relation d'ordre psychosocial entre l'humain et son environnement de vie fait que certains praticiens, notamment de fengshui, considèrent l'espace comme un véritable outil qui peut aider ses habitants dans leur vie quotidienne. Vivre dans un habitat plus harmonieux peut procurer à ses habitants un équilibre psychologique important et nécessaire. Pour bien réussir cette mission, l'enjeu est avant tout de bien comprendre les raisons qui ont poussé les clients à faire appel aux praticiens et leurs attentes par rapport à l'expertise, attentes qu'ils ne s'avouent pas toujours selon certains praticiens ; ainsi que l'explique ici Geneviève, experte en fengshui, dont on peut distinguer une relation aux clients presque psychothérapeutique.

> « Chaque personne est différente, chaque personne a son caractère, chacun son tempérament […]. Pour moi, quand j'ai une personne devant moi, […] je vois la personne comme elle me regarde, la façon dont elle me parle, pour moi chaque personne est exceptionnelle. Je veux dire, chaque personne mérite qu'on prenne en compte ce qu'elle est, ce qu'elle représente, de ce qu'elle veut vous montrer, j'essaie de chercher la personne en face de moi, son regard, sa façon me parler, qu'est-ce qu'elle essaie de me dire et comprendre son… Parce que les gens, des fois, ils ont du mal à vous dire ce qu'ils ressentent réellement, pourquoi ils viennent vers vous, ils ont leur façade, ils ont leur façade, mais entre des phrases quand ils vous parlent, vous arrivez quand même à définir et à détecter vraiment où est le souci, c'est qu'ils n'osent pas dire. […] Pour moi c'est quelqu'un, chaque personne vaut la peine, si c'est quelqu'un qui très négatif, très pessimiste, ces gens en général, je suis aussi attirée parce que ces gens-là, ils ont un mal-être, ils sont malheureux et s'ils sont comme ça, […] c'est qu'il y a une souffrance derrière. Donc moi, j'aime bien creuser, pourquoi la personne est comme ça, et quand ces gens-là viennent vers vous, ce n'est pas pour rien. Et après, le fait que la personne en face d'eux n'est pas dans le jugement, et essaie de les comprendre,les gens s'adoucissent. Pour moi, chaque personne est différente, vaut la peine [pause, rire] de se prendre le temps. »

---

préoccupations essentielles des maîtres en fengshui. Le rangement de l'habitat ou du lieu de travail constitue en quelque sorte un prérequis à l'action du fengshui.

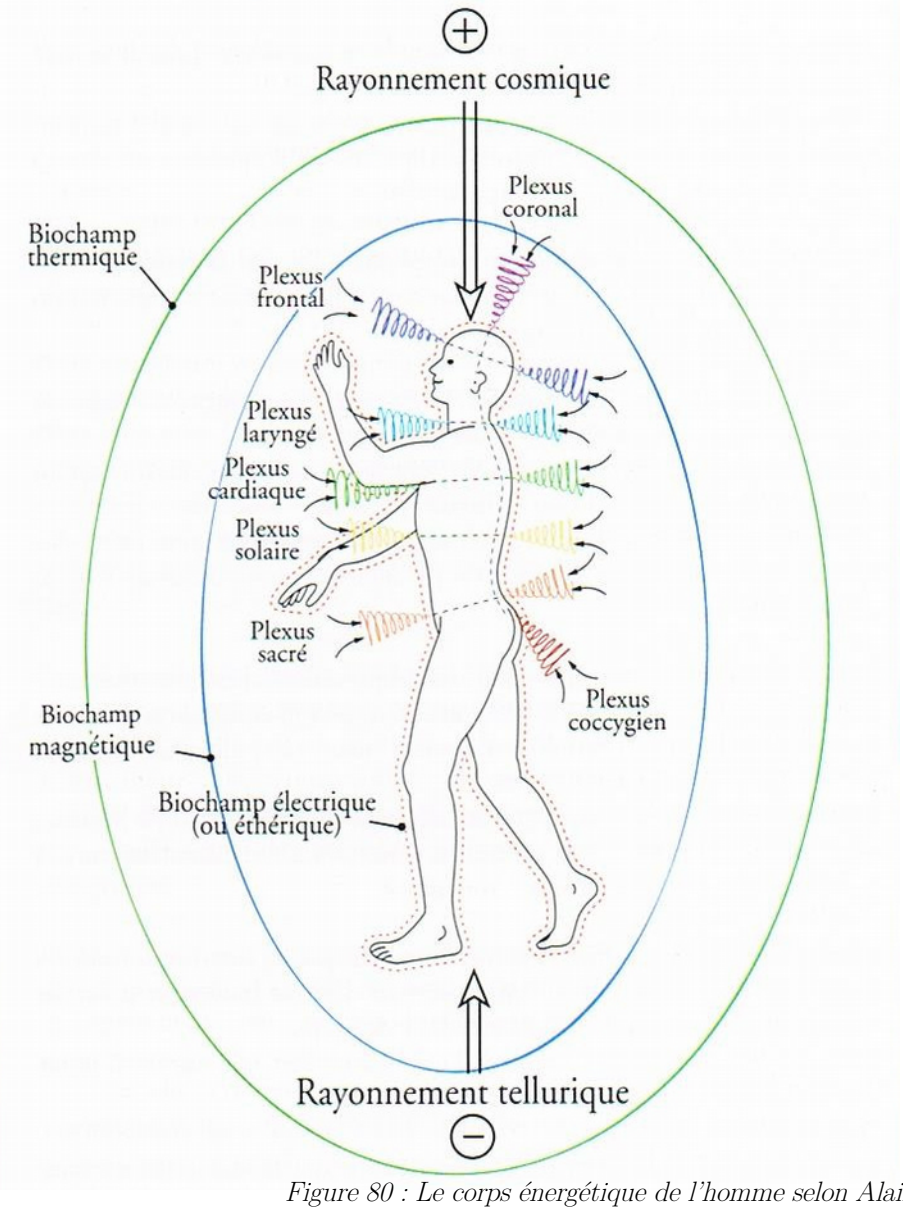


Figure 80 : Le corps énergétique de l'homme selon Alain de Luzan

Figures 81 et 82 : Le corps énergétique de la médecine chinoise, avec mise en évidence des points d'acupuncture, statue du Parc de la Terre à Beijing

b. Usages et modes de vie

L'humain est donc avant tout un être psychosocial, qui se singularise par des usages et des modes de vie spécifiques. Cette idée est très souvent exprimée par les architectes, qui emploient de façon un peu interchangeable les termes de besoins, usages et modes de vie. Pourtant, il est possible de sentir deux niveaux de pratiques à prendre en compte, que nous lirons ici à partir des acceptions définies par Daniel Pinson (2000). Pour cet architecte et sociologue, les usages renvoient à des pratiques de l'espace partagées à l'échelle d'une société (en suivant l'expression « il est d'usage de »), tandis que les modes de vie en seraient une déclinaison plus locale et plus individuelle. Ainsi, certains architectes (notamment ceux qui ont été amenés à exercer à l'étranger) précisent à quel point il est important de prendre en compte la culture des clients, puisqu'elle va conditionner leurs besoins et leur vécu de l'espace (Hall, 1978). Mais il s'agit également de bien connaître les modes de vie plus individuels et, pourrions-nous dire, les habitudes de vie des futurs habitants. En effet, pour de nombreux architectes comme Emmanuel, Laurent ou encore Théophile, la réussite du projet dépend de la bonne connaissance et de la bonne prise en compte de ces spécificités. L'humain est donc un être avec des besoins psychiques, culturels (Pétry-Amiel, 2013) mais également sociaux. C'est ainsi que Roland, architecte de la démarche environnementale, précise :

> « En France, on a toujours fait un urbanisme de ségrégation, on met des populations immigrées ensemble, les pauvres ensemble, les riches ensemble, des étudiants ensemble. Aujourd'hui je rêverais d'un bâtiment où il y aurait de la mixité : un handicapé, un immigré, une femme seule avec son enfant, des personnes âgées, et que les gens se retrouvent, c'est comme ça qu'on fabrique de la sociabilité. De toute façon, si vous mettez deux personnes ensemble qui pensent la même chose, quel que soit ce qu'ils pensent, ce n'est jamais très intéressant. »

B. Des données énergétiques

Pour les géobiologues et les experts en fengshui, l'humain est un être qui se caractérise également par les différents « corps » qu'il possède. Selon les praticiens et les ouvrages de référence, les types et nombre de ces corps varient. On retrouve néanmoins deux formalisations récurrentes : les quatre corps et les « biochamps », ainsi que le montre la figure 79. La première formalisation présente l'humain comme un être fait d'un « corps physique », d'un « corps éthérique » qui est relié à son circuit énergétique (c'est le corps de l'acupuncture et des *chakra*), d'un « corps astral » qui est celui des émotions, et le « corps mental » qui est celui de la pensée. Ce modèle ne se traduit pas

réellement par des corps différents, mais exprime plutôt les différentes réalités ou voies d'expression de l'humain. Le second modèle est celui des « biochamps » : celui-ci traduit en revanche plus concrètement l'existence de différentes enveloppes, qui entourent le corps physique, ainsi que le formalise par exemple Alain de Luzan. Le corps humain serait entouré de trois « biochamps » c'est-à-dire de trois émanations plus ou moins épaisses et de différentes natures (électrique, magnétique et thermique).

Comme le montre l'illustration, la réalité énergétique du corps (ici représentée par les *chakra*) n'est pas détachée du corps physique et fait intégralement partie de lui. Ce modèle, qui peut s'apparenter au concept d'aura (*cf.* l'extrait d'entretien en annexe IV.3.), est le plus proche de la conception biomédicale du corps. En effet, si les mécanismes de fonctionnement du « corps énergétique » ne sont pas connus, l'acupuncture pratiquée en milieu hospitalier. Quant aux « émanations » électrique, magnétique et thermique, leur intensité peut être discutée, mais nos connaissances actuelles leur donnent toute légitimité. Pour tous les praticiens de la géobiologie et du fengshui, l'humain est plus qu'un corps physique. Pour Isidore, « c'est avant tout un être électromagnétique ». C'est également un être « polarisé » (Chuen, 1996), qui est capable de percevoir instinctivement les lieux qui lui sont favorables, notamment à travers l'équilibre des forces cosmo-telluriques (Babonneau et *al.*, 1987).

Cependant, le corps et les perceptions sensorielles dont il est capable ne sont pas à négliger. C'est ainsi que certains praticiens comme Clément dénoncent le fait que la vue soit devenue le sens humain par excellence, en « phagocytant » tous les autres. Bien entendu, l'importance des sens dans les relations humaines et dans l'appréhension de son environnement de vie a varié au cours du temps (Marchal et *al.*, 2011). Mais ainsi que l'ont mis en lumière les travaux de Richard Sennett (2002), la prédominance du sens de la vue serait responsable de notre « déconnexion sensorielle » du monde. Le monde étant mis à distance par la vue, apparaît un appauvrissement puis un rejet des autres sensations, notamment tactiles, et de tout un registre de perceptions plus « subtiles » qui pourraient pourtant nous permettre de mieux apprécier les qualités d'un lieu et de son adéquation à nos besoins. Mais cette hégémonie de la vue a également des conséquences sociales, puisqu'elle contribue à la mise à distance non seulement du monde, mais aussi de ses habitants, alors même que le corps sensible dans son ensemble pourrait aussi participer à une reconnexion sensible et sociale, pour peu qu'on lui laisse une place.

> L'*Homo urbanus* désire participer à son environnement, il ne se résout pas à l'accepter passivement, à ce que son « cadre de vie » lui soit livré clé en main. C'est par son corps et ses capteurs de sensations qu'il découvre le territoire de son existence. C'est par son corps, ses perceptions et sensibilités propres qu'il se

> lie aux autres et multiplie les intersections invisibles entre son « espace personnel » et ceux des autres. C'est par son corps qui lentement vieillit, se raidit et souffre qu'il prend la mesure du temps intime. […] C'est par son corps dans la ville aux justes proportions qu'il se conjugue aux éléments et chante la beauté du monde (Paquot, 2006-a, p. 100).

C. Des données spirituelles

a. Le poids du « mental »

Chez les praticiens de la géobiologie et du fengshui, le partage n'est jamais réellement très clair entre ce qui relève d'une activité mentale conscientisée et d'une activité spirituelle plus intérieure. Nous allons donc développer ces deux aspects complémentaires. Le « mental » qui caractérise l'humain est aussi parfois appelé « conscience » : c'est ce qui le rend présent au monde et lui permet de « penser ». Cette faculté se manifeste tant positivement que négativement. Charles nous explique ainsi que cette « conscience » est la condition de l'efficacité de son intervention, qu'il base aujourd'hui sur l'utilisation d'huiles essentielles, qui présente deux intérêts.

> « D'abord c'est du vivant, on travaille avec quelque chose qui est dans le vivant, qui est proche, il y a des gens qui travaillent avec les minéraux, pour moi les minéraux sont vivants, mais ils sont déjà un petit peu éloignés […]. Et d'autre part, on trouve des points dans la maison je dis aux gens "voilà, à tel et tel endroit, on met des gouttes d'huiles essentielles […], vous allez en remettre toutes les X semaines". Et ça, c'est un très gros intérêt parce que […] déjà dans le monde physique, on remet quelque chose. Après l'intention, la personne qui met des gouttes c'est pour que ça marche bien dans sa maison. Et enfin, dernière chose […], c'est que les gens deviennent responsables de leur lieu de vie. »

Mais chez les géobiologues, ce « mental », cette conscience du monde physique est aussi ce qui peut freiner les ressentis. Bloquer cet aspect « mental » de l'humain est nécessaire tant pour le praticien en expertise, afin qu'il ressente mieux le lieu, mais également pour l'habitant. En effet, s'il se coupe de ses ressentis physiques, il se coupe aussi de la possibilité de savoir si un lieu lui correspond, lui est bénéfique ou non.

b. L'humain, un être « spirituel incarné »

> « Pour moi c'est un être spirituel. C'est avant tout un être spirituel c'est-à-dire que c'est pas un animal […]. L'être humain c'est un être qui vient du monde spirituel et qui s'incarne pour expérimenter différentes choses, qui vont souvent

> être difficiles pour lui parce que justement c'est comme une école. Je ne sais pas, l'être humain il n'est pas là pour faire des choses qui sont faciles pour lui parce que, qu'est-ce qu'il apprendrait ? » (Maurice, architecte-expert en fengshui)

Si tous les praticiens ne s'accordent pas sur l'appartenance ou non de l'humain au monde animal, en revanche tous affirment que sa spécificité est celle d'un « être spirituel », ainsi que l'explique ici Maurice. Cette caractéristique lui donne une responsabilité – notamment par sa capacité à comprendre la conséquence de ses actions sur l'environnement – et induit à la fois chez lui des aspirations et la mise en quête d'épanouissement personnel. Les conceptions peuvent alors être de précieux outils pour accompagner les personnes qui le souhaitent à mettre en cohérence leur habitat avec leur vision du monde, comme le précise Françoise, architecte-expert en fengshui.

> « Le fengshui, c'est une possibilité d'harmoniser l'espace dans lequel on habite avec ses convictions profondes, c'est-à-dire qui on est intérieurement, comment cet être intérieur peut réfléchir sur l'espace de vie, comment cet espace de vie peut être un guide pour marcher vers qui on est. Je vois vraiment le fengshui comme une possibilité de travailler sur l'espace pour que cet espace nous porte et nous amène vers qui on est intérieurement… C'est une définition peut être très spirituelle, mais c'est vraiment comme ça que je le vois. »

D. Un humain intégré à son milieu

a. La vision de la démarche environnementale

Ces trois figures, ces répertoires représentationnels, de l'humain se retrouvent plus ou moins combinées, voire « transcendées », par une vision plus globale et plus intégrée. Celle-ci se manifeste différemment pour chacune des conceptions de l'habitat.

Les architectes de la démarche environnementale comme Roland précisent : « on essaie […] de placer vraiment l'homme au centre, ne pas oublier que l'on construit des logements pour les êtres humains qui vont y habiter. Et je pense que la démarche environnementale c'est quand même ça, ce n'est pas forcément faire des réductions énergétiques à outrance et fabriquer des logements malsains, mais de réfléchir à fabriquer de l'habitat où la finalité c'est le bien-être de la personne ». Nathalie se donne pour objectif principal le respect du client et souhaite qu'il puisse être fier de son projet et de sa démarche, une fois le bâtiment construit. Placer l'homme au cœur de sa pratique n'est pas un vain mot, puisqu'elle associe très finement, pour ceux d'entre eux qui le souhaitent, ses clients à la démarche de conception et de réalisation. L'architecture est pour elle avant tout une aventure humaine. Ces relations humaines,

qui cimentent véritablement un projet, sont également primordiales pour Pierre-Jean qui s'est formé aux démarches de concertation. Les architectes de la démarche environnementale ont tous conscience que l'architecture des années 1950 et 1960, tant décriée aujourd'hui mais dès les années 1970 par Henri Lefèbvre (Deulceux et *al.*, 2009), s'est trop constituée sans tenir compte des futurs habitants. La démarche environnementale se doit nécessairement d'intégrer pleinement les humains (à travers leurs avis et leurs besoins) à sa démarche de projet, et ce à tous les stades d'avancement et notamment en amont.

b. La vision de la géobiologie

Les architectes-géobiologues s'inscrivent également dans cette vision intégrée de l'humain, en y ajoutant un point de vue qui leur est propre. Ainsi que l'avait dit le médecin Henri Quiquandon : « [l]orsque le synchronisme, la "résonance" entre le cosmos et l'horloge biologique sont déréglés, la maladie apparaît. Tout ce qui vit n'est qu'oscillations, rythmes et résonances » (Babonneau et *al.*, 1987, p. 131). Pour les géobiologues, l'humain est cet être vivant physique, sensible et spirituel, placé entre les influences telluriques et cosmiques, dont il dépend. Toutes les figures évoquées précédemment sont en réalité confondues en chaque individu, toujours profondément intégré à son espace de vie, dont sa santé et son bien-être dépendent fortement.

c. La vision du fengshui

Les praticiens du fengshui partagent les visions « intégrées » de l'humain, développées par les deux autres conceptions de l'habitat. Pour eux, la séparation entre corps et esprit n'existe pas : l'humain est cet individu placé entre le ciel (influence temporelle) et la terre (influences spatiales), qui conditionnent respectivement pour 20 % et 30 % le déroulement de sa vie : le reste dépend de lui. Comme le précise l'architecte-expert en fengshui Firmin, l'humain est autant un « capteur » qu'un « connecteur » de ces influences.

> « L'être humain, on peut le voir à des échelles différentes. De la plus petite, l'être humain c'est un être de conscience, qui est placé sur la terre. Il est entre deux espaces, il y a un espace qui en dessous de lui, qui est la terre, il y a un espace au-dessus, qui est le ciel. Et l'être humain, il est dans son corps, il est comme une antenne, c'est la particularité qu'à l'être humain par rapport aux animaux, c'est d'être debout. Quand il est debout, il devient une antenne, il devient connecteur d'énergie cosmique qui vient du ciel et connecteur des énergies telluriques qui viennent de la terre. »

Si pour l'experte Janine, l'humain évolue sur trois plans (physique, émotionnel et spirituel, *cf.* chapitre 15), il est avant tout conditionné par sa position entre terre et ciel qui fait qu' « il est son environnement ». L'humain est pleinement intégré au monde, dans la mesure où il constitue l'une des trois composantes du monde, définies par la culture traditionnelle chinoise. Cette tripartition terre/homme/ciel est finalement profondément différente de notre vision paradigmatique contemporaine naturaliste, qui sépare le monde entre réalité naturelle et réalité culturelle.

E. Figures typiques de l'humain

Que pouvons-nous conclure de ces quatre façons d'appréhender l'humain que nous venons d'identifier auprès des praticiens ? À la manière de Jacques Theys et à partir d'un croisement de plusieurs recherches (Berque, 2004 ; Descola, 2005 ; Détrez, 2002 ; Le Breton, 2010), nous proposons la construction de trois « figures typiques » de représentation de l'humain, à la manière des « grandes figures » de l'environnement selon Jacques Theys vues précédemment. Elles peuvent justement être mises en parallèle entre elles. Si ces trois « figures typiques » peuvent être considérées comme irréductibles, les praticiens interrogés semblent présenter trois points communs dans l'appréhension de l'humain :

- une référence constante à l'animal (voire au végétal) pour définir le degré de spécificité de l'humain par rapport à cet autre détenteur du statut d'être vivant ;
- une vision multidimensionnelle et intégrée, où la corporéité physique tient une place importante, mais pas unique ;
- une acceptation de l'espace comme facteur conditionnant ou influençant les pratiques humaines (notamment par une voie psychosociale).

Le tableau 9 en page suivante présente les trois types de conceptions (ou représentations) de l'humain, à partir des enjeux qu'elles véhiculent, des référentiels de savoir qu'elles mobilisent, des acteurs qui mettent particulièrement en œuvre ces conceptions et de leur degré d'institutionnalisation. De la même façon que pour les représentations de l'environnement, aucune conception ne conforme pleinement sa vision de l'humain à l'une de ces trois représentations typiques. La démarche environnementale oscille entre les deux premières, puisque la vision spirituelle ou subtile n'a pas été évoquée par les architectes, à tout le moins elle n'est pas prise en compte dans leur pratique professionnelle. En revanche, nous verrons qu'elle fait bien partie pour nombre d'entre eux de leur cadre idéologique.

	Conception corporelle et physique	Conception émotionnelle et sensitive	Conception spirituelle et subtile
Enjeux	Santé, besoins premiers (nourriture, logement)	Bien-être, qualité de vie et plaisirs	Accomplissement, aspirations
Référentiels	Biophysiologique	Psychosocial	Énergétique
Acteurs	Univers biomédical, soignants et chercheurs	Thérapeutes, acteurs de la collectivité	Médecines alternatives, croyances, religions
Institution	Santé publique, gestion publique	Actions du cadre de vie, gestion semi-publique	Pratiques quotidiennes, gestion privée

Tableau 10 : Trois typologies d'approches de l'humain, d'après le modèle de typification de Jacques Theys sur l'environnement

La géobiologie est la conception de l'habitat qui développe sans doute le spectre le plus étendu en pouvant être assimilée simultanément à chacune de ces représentations. Telle que nous la connaissons aujourd'hui, la géobiologie n'est plus seulement une approche mystique ou spiritualisante, mais bien un champ de connaissance spécifique sur les risques environnementaux liés à l'habitat. De plus, son approche est à la fois quantitative et qualitative, ce qui la place sur l'ensemble de l'échiquier de ces représentations.

Le fengshui ne repose pas réellement sur la première des représentations. Il ne s'agit pas de dire que ses praticiens ne reconnaissent pas le savoir biomédical, mais cette branche ne fait pas spécifiquement partie de leur univers représentationnel, et de fait de leur champ de compétence. L'humain auquel ils s'adressent est un être sensible et spirituel, qui souhaite améliorer sa qualité de vie à travers son habitat.

※※※※※

Au regard de ces figures de l'environnement et de l'humain et de leur mobilisation dans la partie de l'univers représentationnel des praticiens consacrées à l'habitat, trois grandes visions du monde (ou plutôt de l'interdéfinition du monde humain et non-humain) semblent se dessiner. La première serait profondément naturaliste, avec une partition binaire nette entre d'un côté les humains et leur spécificité – si ce n'est supériorité – par leurs capacités cognitives et/ou spirituelles, et de l'autre la « nature naturelle ». La seconde serait plutôt holiste à tendance moniste : il existerait une communauté vivante unique, dont nous faisons partie, caractérisée par différentes manifestations ou actualisations d'une unique composante : l'énergie. La troisième est une vision davantage socio-centrée, où aucune réalité n'est véritablement « naturelle » puisque tout est vu au prisme de la structure sociale humaine : la destinée

humaine (plutôt que le monde) est soumise à des influences du lieu (la terre), à des influences temporelles (le ciel) et aux capacités humaines intrinsèques (sa capacité à faire les bons choix, son courage, sa persévérance, etc.). Nous allons voir maintenant comment ces visions du monde se structurent autour de véritables cadres idéologiques.

Chapitre 15 : Les cadres idéologiques des praticiens, conditions de leur rapport au monde

Introduction

La partie précédente a permis d'aborder les univers représentationnels des praticiens, étudiés notamment à partir des notions d'habitat, d'environnement et d'humain. L'enjeu du présent chapitre est de se focaliser sur ce que nous appelons les cadres idéologiques des praticiens. Ces cadres idéologiques ne sont pas de simples représentations sociales, aussi fondamentales soient-elles lorsqu'elles touchent à la définition de l'humain, mais des schèmes de pensée plus structurants, qui permettent à un individu d'appréhender le monde d'une façon qui lui est propre. À la croisée des notions d' « idéologie » (selon Claude Flament et Michel-Louis Rouquette, *cf.* chapitre 2) et de « schèmes de pensée » (selon Philippe Descola, *cf.* chapitre 2), les cadres idéologiques ont été mis en évidence au cours des entretiens (mais également lors de l'analyse thématique des ouvrages de référence) comme des modes de pensée structurant le rapport au monde du praticien. Ceux-ci sont issus de leur pratique professionnelle, mais ont sans doute rendu possibles les transferts de pratiques vers la sphère privée, par une actualisation des représentations en contexte quotidien (ainsi que l'a révélé le chapitre 12).

Nous souhaitons avant toute chose identifier ces cadres idéologiques. Ils s'organisent autour des trois mêmes notions que les univers représentationnels : l'humain, l'habitat et le monde. Si nous avons étudié la façon dont les praticiens les définissent, nous allons maintenant nous attacher à comprendre à partir de quelles dynamiques ils sont envisagés, et quelles structures en émanent pour conditionner le rapport au monde des praticiens. Nous verrons que ces cadres idéologiques participent

sans doute de la grammaire des praticiens mais se définissent davantage comme des « modes d'habiter ». C'est ce qui pourra nous amener au dernier chapitre à questionner les rapports au monde, ou habitabilités, que conditionnent les conceptions de l'habiter que sont la démarche environnementale, la géobiologie et le fengshui.

15.1. Les trois plans de l'être humain

Au-delà de cet être humain pensé en constante interaction avec son milieu de vie révélé au cours du chapitre précédent, nous allons voir que les praticiens envisagent l'humanité – c'est-à-dire ce qui caractérise intrinsèquement l'humain – comme une fine articulation de trois aspects. En effet, l'humain fonctionnerait à partir d'une dimension physique, d'une dimension psychique et d'une dimension spirituelle. Il ne s'agit pas à proprement parler d'une tripartition de l'individu ou de la coexistence en l'humain de trois substances. Nous verrons ainsi à la fin de ce chapitre que l'entierté du monde est régie par trois grandes « lois », dont l'une en garantit l'unicité à travers la notion d'énergie. Ces trois dimensions, ou trois « plans », peuvent plutôt être appréhendés comme des modalités d'existence, à savoir trois modalités de rapport au monde non-humain. Qui plus est, c'est bien le bon fonctionnement de ces trois modalités d'existence qui constitue l'une des principales quêtes des praticiens, et particulièrement des géobiologues ; à savoir la santé pour la dimension physique, le bien-être pour la dimension psychique et l'épanouissement pour la dimension spirituelle. Si les architectes de la démarche environnementale se focalisent sur la dimension physique de l'humain, les autres praticiens s'intéressent à l'ensemble des modalités de notre humanité.

A. La dimension physique

a. Perceptions sensorielles

Les praticiens distinguent deux aspects dans la problématique des perceptions sensorielles : un aspect qualitatif, proche de la notion d'ambiance et qui est donc plutôt liée à l'habitat, et un aspect plus quantitatif, qui renvoie plutôt aux besoins et dangers primaires qui peuvent passer par les différents canaux physiologiques de l'humain pour atteindre l'intégrité physique du corps. C'est ce deuxième aspect, directement lié à la santé que nous allons brièvement évoquer.

Cette problématique du corps-récepteur n'est évoquée ni par les praticiens en fengshui, ni par les architectes de la démarche environnementale. En revanche, elle est sous-jacente aux discours des géobiologues, et affleure quelques fois plus ou moins

nettement. Ainsi, Quentin définit l'humain comme une « antenne » qui reçoit les rayonnements cosmiques et telluriques. Il est véritablement récepteur des moindres caractéristiques de son milieu, ce qui justifie la démarche géobiologique, dont il précise qu'elle consiste à « soigner l'habitat pour protéger l'habitant ». Cette représentation du corps physique est toujours directement associée à une représentation énergétique du corps, qui a la capacité d'entrer en résonance avec des éléments de son environnement ; ce qui peut avoir des conséquences positives comme négatives. L'humain est donc caractérisé par une modalité d'existence physique, qui associe des canaux physiologiques et énergétiques, qui lui permettent de percevoir son environnement mais également d'en subir des influences. Cette modalité d'existence n'est pas propre à l'humain puisqu'elle est identique chez les autres êtres vivants (Babonneau et *al.*, 1987 ; De Luzan, 2006)[44].

b. Santé

L'état d'équilibre et de bon fonctionnement de cette modalité d'existence de l'humain se manifeste par l'état de santé. Ce sont les géobiologues qui accordent la plus grande partie de leur temps à la favorisation de cet état humain, en analysant et en maîtrisant les données environnementales de son habitat. Les praticiens des autres conceptions en tiennent compte, mais la santé est un des paramètres de conception parmi d'autres (Chuen, 1996). Nathan rappelle à ce titre que vivre le plus longtemps possible, et dans le meilleur état de santé qui soit, était originellement un but essentiel des moines taoïstes, qui pensaient ainsi avoir plus de chance de connaître l'éveil. Historiquement, le fengshui est lié à la quête de la longue vie et de la bonne santé, qui est l'un de ses objectifs parmi d'autres, comme la prospérité ou les relations familiales.

C'est la géobiologie qui en a fait depuis près d'un siècle maintenant son cheval de bataille : cela a d'ailleurs été révélé fortement, tant par les entretiens que par les ouvrages analysés. Les praticiens précisent que cet état de santé concerne tant les habitants que les ouvriers qui vont intervenir pendant le temps du chantier : il est important de mettre en œuvre des matériaux sains aussi pour eux ; et parfois surtout pour eux, si l'on repense par exemple à la catastrophe de l'amiante. Si l'acception du terme de « santé » concerne avant tout l'aspect physique, corporel et énergétique de l'homme, elle peut prendre également une dimension plus holiste. C'est ainsi que Charles nous précisait qu' « en tout cas, une chose […] est sûre, c'est qu'il y a des choses qui ne sont pas dans l'énergie du vivant, dans la mouvance du vivant, c'est tout ».

44 Il est à noter que les géobiologues évoquent très souvent l'observation des arbres comme un indicateur important de la qualité géobiologique du lieu. Un arbre très tordu, penché ou avec des excroissances maladives sans raison connue peuvent être des signes d'une perturbation géobiologique.

Toxicologie des matériaux et pollution de l'air intérieur

La qualité de l'air est sans nul doute la préoccupation la plus partagée entre géobiologues et architectes de la démarche environnementale. Elle fait par ailleurs l'objet d'une importante bibliographie[45], qui interroge les difficultés représentationnelles de prise en compte de cette question (Guilleux, 2011 ; Legendre, 2003), met en évidence la piètre qualité de l'air intérieur des logements français (Guibert, 2007) et remet en cause la prise en compte de cette question dans les labels français et européens.

> [C]es deux approches [LEED, *Leadership in Energy and Environmental Design,* et HQE] ont un point commun : des bâtiments peuvent être certifiés sans que la qualité de l'air ait été réellement prise en compte. Chercher à rendre celui-ci le plus respirable possible n'apporte que 9 points sur 110 dans les nouvelles constructions LEED. Et dans la grille HQE, l'obtention de la mention « très performant » ne demande que 12 points sur les 174 totalisés par les cibles de ce niveau d'exigence. Les points recherchés sont très souvent ceux qui assurent des économies d'exploitation du bâtiment, mais rarement ceux qui diminuent le coût sanitaire du bâti pris en charge par la société et non par le maître d'ouvrage (Déoux et *al.*, 1997, p. 104).

Malgré une apparente prise en compte au travers de grilles d'évaluation environnementale, la qualité de l'air intérieur peine à être traitée, alors que l'urgence de la situation ne fait plus de doute. Une enquête menée en 2006 sur 567 logements français qui détectait 92 substances montre que dans 55 % des cas, l'air est plus pollué à l'intérieur qu'à l'extérieur, que 10 % des logements sont très pollués et que 100 % des logements contiennent du formaldéhyde et du benzène (cancérogènes certains) dans des concentrations jusqu'à 50 fois plus élevées que les recommandations faites par l'OMS.

Très concernés par ces constats, les géobiologues s'intéressent de près à la qualité de l'air intérieur, notamment dépendante des matériaux de construction mis en œuvre, ainsi que des peintures et du mobilier. Les médecins Suzanne et Pierre Déoux sont à l'origine du premier ouvrage sur la toxicologie des matériaux qui a remporté un véritable succès (*L'écologie, c'est la santé,* 1993). Aujourd'hui, d'autres ouvrages sont consacrés à cette question ou la traitent dans un chapitre (Chanut et *al.*, 2006 ; Le Chapellier, 2009). Au-delà de la question des pollutions chimiques, les géobiologues et quelques architectes de la démarche environnementale posent la question des pollutions électromagnétiques ; question désormais omniprésente dans les ouvrages de géobiologie. Les champs électromagnétiques de tous types (issus des lignes à haute tension, dus à l'électricité et aux appareils domestiques, liés à la téléphonie mobile et à Internet) sont considérés aujourd'hui comme une pollution de l'ambiance intérieure majeure.

45 Y compris à destination d'un public plus large, voir Nugon-Baudon, 1999 et Thermes, 2007.

À travers cette notion de santé, il est possible de percevoir que l'humain est en fait soumis à des lois plus générales, qui concernent l'ensemble du règne vivant et qui conduisent à son unité existentielle. La valeur portée aux animaux – nous avons vu que de nombreux praticiens sont végétariens – comme aux plantes – ainsi que l'a montré le chapitre 12 – couplée à cette vision holiste d'un monde régi par quelques grandes lois conduisent à fabriquer le cadre idéologique d'un humain dont la modalité d'existence corporelle est enchâssée, au même titre que les autres membres du règne vivant, dans un environnement dont il dépend pleinement.

B. La dimension psychique

a. Intuition et émotion

Au contraire de la modalité d'existence précédente, celle-ci est moins abordée par les géobiologues mais bien davantage par les praticiens des autres conceptions de l'habitat. Pour l'ensemble des praticiens interrogés, l'humain est caractérisé par un corps, auquel s'adjoignent des capacités psychologiques (qui lui sont spécifiques), qui se traduisent notamment par des émotions et de l'intuition. Les géobiologues abordent surtout cet aspect de l'humain du point de vue des concepteurs, qui doivent faire appel à leur réceptivité émotionnelle et à leur intuition. Mais les habitants n'en sont pas exempts, puisqu'ils sont appelés à retrouver leur instinct, à « s'écouter » et à développer tous leurs canaux de perception (Alexandre, 1988) ; afin notamment de trouver un lieu de vie qui leur sera favorable. Quant aux praticiens en fengshui, on peut rapprocher cette question de celle qu'ils évoquent souvent, à savoir l'importance de l'intention mise en œuvre par le concepteur dans l'aménagement qu'il réalise.

b. Bien-être

La notion de bien-être, dont les praticiens sous-entendent toujours comme étant psychologique ou émotionnel, est particulièrement explorée par les praticiens du fengshui et de la démarche environnementale. L'experte en fengshui Geneviève définit la notion de bien-être par l'adéquation entre un corps et un lieu, à un instant donné :

> « C'est déjà par rapport à moi, le moment présent : par exemple là, je me sens bien. Moi du moment que je suis, que je sens une osmose, quelque chose, une harmonie, pour moi c'est l'harmonie. C'est une harmonie qui est autour de moi que je sens intérieurement et à l'extérieur. […] Moi, quand à un moment donné je suis ici, je suis chez moi je sens cette harmonie, je me sens bien à l'intérieur, à l'extérieur, moi c'est le bien-être. Le moment présent. »

C'est ainsi que les aménagements proposés par les praticiens pourront être porteurs de bien-être pour les habitants. Pour de nombreux architectes, comme Florine, ce bien-être constitue l'enjeu principal de leur travail : « en tant qu'architecte j'ai envie de donner, dans les bâtiments que je dessine, aux gens qui vont être dedans, qui vont vivre dedans, quelque chose qui va faire qu'ils se sentent bien ». Beaucoup ont d'ailleurs défini comme premier critère d'une architecture réussie une architecture qui provoque le bien-être de ses habitants. Pour Florine et Oscar, ce bien-être passe aussi par l'émotion : l'habitant doit pouvoir « s'épanouir dans un environnement apaisé », qui doit être « support d'émotions » précise Thierry Roche (Collectif, 2010, p. 34). Cette réaction émotionnelle peut, et doit pour Florine par exemple, être provoquée par des moyens simples, sans débauche de gestes architecturaux, de matériaux ou de volumétries extravagantes. Pour Manuelle Gautrand, il s'agit de créer un lieu « évident mais inattendu, simple mais sensible et poétique, beau et mémorable » (Collectif, 2010, p. 45). De même que pour la démarche environnementale, de nombreux architectes semblent adhérer au principe de Ludwig Mies van der Rohe « *less is more* »[46].

Par quoi passe ce bien-être, voire ce sentiment de bonheur ? Selon Florine, « le bonheur c'est aussi l'accord de la personne avec son milieu ». L'enjeu pour de nombreux architectes est de « reconnecter » les habitants à leur milieu de vie. Cela peut passer pour certains par la valorisation des éléments végétaux (dans les espaces publics, dans des jardins partagés ou encore sur les balcons) pour redonner la sensation de rythme saisonnier et du temps qui passe (Michelin, 2008). Par les sentiments et émotions qu'elle provoque, par la reconnexion avec les données environnementales (comme les rythmes journaliers par l'apport de lumière naturelle, les rythmes annuels par le contact avec la végétation, par la qualité des ambiances sensorielles, etc.) qu'elle permet, l'architecture peut et doit être source de bien-être pour les habitants.

C. La dimension spirituelle

a. Esprit et aspirations

Il existe une troisième modalité d'existence, dont les architectes de la démarche environnementale ont conscience mais qu'ils ne mobilisent pas réellement dans leur pratique professionnelle : il s'agit de ce que nous nommons la dimension spirituelle de l'humain, qui se manifeste notamment au travers de ses besoins profonds et de ses aspirations. Lorsqu'un client frappe à la porte d'un architecte, l'enjeu est pour lui de comprendre ses motivations et ses besoins (Dillenseger, 1986). Or ces besoins peuvent

46 « Moins, c'est plus ».

être de différents ordres. Pour l'architecte-expert en fengshui Maurice par exemple, il existe des besoins profonds et des besoins secondaires, qui seraient dictés par la société. L'accession à ce type de besoins ne permettrait pas d'atteindre un épanouissement, contrairement à l'accession aux premiers. En effet, l'humain « est un être spirituel qui donc est là pour révéler les besoins profonds », selon Maurice. Ainsi, au-delà de ses dimensions « corporelle physique » et « psychique émotionnelle », l'humain se caractériserait également par un for intérieur de nature spirituelle, dont l'accession aux besoins profonds permettrait l'épanouissement. Notons du reste que cette vision hiérarchisée des besoins humains peut faire écho d'une part à celle du psychologue américain Abraham Maslow, mais également aux « besoins-obligations » et « besoins-aspirations » selon Paul-Henry Chombart de Lauwe. Cette seconde perspective à la fois plus sociale et plus dynamique, permet d'identifier des besoins collectifs qui sont au départ des aspirations, dictées par le souhait de dépassement de sa propre condition. Ce besoin devient toujours plus fort et se cristallise en besoin-obligation qui, une fois dépassé, laisse place à d'autres besoins-aspirations (Chombart de Lauwe, 1971). Il semble qu'aujourd'hui, le recours toujours plus fréquent des habitants à la géobiologie et au fengshui traduise un besoins-aspiration, transformé en un besoin-obligation de quête d'un habitat qui permette santé, bien-être et épanouissement personnel.

b. Épanouissement

Cet épanouissement serait donc l'état d'un individu qui aurait atteint ce qu'il aspirait à devenir. Selon l'experte Odile, cela passe bien entendu par un aménagement adéquat, mais également par une « relation consciente » au lieu selon Dorothée. Plus largement, la « conscience » – un terme très souvent mobilisé par les praticiens – semble être le moyen de cheminer vers son propre épanouissement ; ce que développe ici l'architecte-expert en fengshui Firmin.

> « L'être humain s'inscrit dans un espace infini qui est celui de l'univers et il est connecté avec tout. L'être humain, il est connecté avec la terre, avec le ciel, il est connecté avec tous les autres êtres humains, il est connecté avec les arbres, les plantes, etc. Mais il n'en a pas conscience en général, et c'est son problème. S'il avait conscience de ce avec quoi il est connecté, il changerait aussitôt son comportement. C'est son gros problème aujourd'hui, c'est le manque de conscience. Il faut développer la conscience, et quand on développe la conscience, on change son comportement, on change son mode de vie, on change son mode d'alimentation, on change son mode d'habiter, de vivre l'espace. […] Mais sinon, je pense que le moyen le plus simple pour avoir une prise de conscience c'est arrêter de penser, c'est d'arrêter la machine, la petite machine qu'il y a dans la

> tête, le petit moteur qui tourne continuellement. Et de laisser la place au silence. Et à ce moment-là, la conscience peut se développer. Seulement la société, actuellement, nous incite à faire marcher de plus en plus la petite voix dans la tête, et pas à se mettre en silence.
> *On peut se mettre à arrêter de penser et sentir, ressentir ?*
> Bien sûr, dès qu'on arrête de penser on commence à sentir, à ressentir et à développer sa conscience. Là, il y a quelque chose d'autre qui commence à s'installer, qui est la vraie nature de l'esprit et qui commence à nous remplir. Mais tant qu'on est dans le mental continuel, ce n'est pas possible. »

Selon Firmin, cette « conscience » de l'humain comme un être relié au monde qui l'entoure est selon lui une condition nécessaire à l'accès à son propre épanouissement. Celui-ci passera alors par une remise en question de l'ensemble de ses pratiques quotidiennes, pour les mettre en accord avec cette conscience renouvelée – c'est d'ailleurs ce phénomène qu'il est possible d'observer chez les praticiens, qui mettent en cohérence cette nouvelle conscience développée dans le champ professionnel avec leurs pratiques quotidiennes qu'ils revisitent ; ainsi que nous l'avons vu au chapitre 12. Les conditions d'habitat sont l'un des aspects que l'individu peut être amené à revoir : le fengshui et la géobiologie s'imposent ainsi comme des moyens de réaffirmer, à travers son habitat, sa relation à l'environnement.

Ainsi, nous pouvons remarquer que ces trois modalités d'existence (physique, psychique et spirituelle) sont en réalité intimement liées. Il semblerait d'ailleurs qu' « une demande complémentaire [soit] aujourd'hui formulée afin de permettre à l'homme de trouver dans son lieu de vie une meilleure santé physique et psychologique pour permettre au génie personnel de chacun de s'épanouir plus complètement » (Babonneau et *al.*, 1987, p. 277). Les auteurs de cet ouvrage de référence montrent en effet que ces trois modalités sont en fait toujours à considérer conjointement : l'une ne s'impose jamais seule. L'humain est à la fois une corporéité physique et énergétique, un mental émotionnel et un esprit porteur d'aspirations. C'est au service de cet humain complet que doivent donc se mettre les architectes, selon les praticiens de la géobiologie et du fengshui rencontrés. Mais chaque praticien appuie davantage sur l'une ou l'autre de ces dimensions, par affinité ou par spécificité d'approche professionnelle, avec des particularités propres aux conceptions : la dimension physique et de santé pour la géobiologie (*cf.* diagramme thématique de l'analyse des ouvrages de référence, chapitre 13) ; la dimension psychologique et émotionnelle pour le fengshui (*cf.* diagramme thématique de l'analyse des ouvrages de référence) ; la dimension de l'épanouissement par la réponse aux besoins, notamment matériels, pour la démarche environnementale (*cf.* diagramme thématique de l'analyse des ouvrages de référence).

En guise de conclusion à cette approche de l'humain dans toutes ses dimensions, citons les trois règles fondamentales pour la pratique de l'architecte que définit l'architecte-géobiologue Jean-Paul Dillenseger (1986, p. 31).

> a) *On construit avant tout pour l'Homme* ainsi que pour les animaux et les plantes dont il s'entoure dans le but de leur assurer les meilleures conditions de santé possibles.
> b) La construction répondant au premier axiome devra être de *qualité* tant par rapport au milieu qui l'entoure que par tout ce qu'elle contient.
> c) Cette construction devra être réalisée dans un souci de *rayonner elle-même sa propre vitalité*, créant ainsi une *valeur émotionnelle* profitable à tous.

15.2. L'habitat, abriter l'être humain

De même que pour l'humain, trois cadres idéologiques structurent la façon dont les praticiens abordent l'habitat, voire l'habitat idéal. Premièrement, il s'agit de l'idée que l'habitat doit être pensé avant tout à partir des usages et des perceptions qu'il va induire et façonner. Deuxièmement, il existerait – particulièrement selon les praticiens du fengshui, même si ce principe existe en germe chez les autres praticiens – un phénomène particulier nommé « maison-miroir » qui fait que non seulement l'habitat a un impact sur nous, mais nous avons parallèlement un impact sur lui, et qu'il serait ainsi à même de révéler notre for intérieur. Troisièmement, l'habitat est aussi perçu par les praticiens de la géobiologie et du fengshui comme cette interface entre le monde terrestre et le monde céleste, ou entre le microcosme et macrocosme. Ces trois cadres idéologiques structurent non seulement les représentations des praticiens liées à l'habitat mais influencent également leur rapport au monde.

A. Penser les usages et les perceptions

a. S'adapter aux modes de vie

L'ensemble des praticiens des trois conceptions de l'habitat s'accordent sur l'importance à donner aux usages et aux modes de vie (Pinson, 2000) des futurs habitants. Intégrer les nouveaux usages signifie d'abord intégrer les nouvelles tendances qui émergent dans les façons de vivre (de jeunes adultes qui restent plus tard à la maison avec un besoin d'autonomie, par exemple) et de travailler (notamment avec le télétravail, ou les doubles emplois) (Contal et *al.*, 2009 ; Eleb et *al.*, 1997) Cette première étape, qui n'a pas pour but de sceller des pratiques mais plutôt de forger une

culture commune de pratiques (Michelin, 2008) dans le cas d'un projet de logements collectifs, est immédiatement suivie dans le cas d'un projet de construction d'un habitat individuel d'un échange approfondi avec les commanditaires afin de connaître leur mode de vie, comme le précisait l'architecte Théophile. Selon les programmes et le degré de connaissance par l'architecte des futurs habitants, l'enjeu est, sinon de s'adapter aux modes de vie individuels, du moins de tenir compte des usages contemporains les plus partagés. Car la qualité d'usage d'un bâtiment est centrale pour de nombreux architectes ; ce qui a amené Nicolas Michelin (2008) à imaginer un nouveau « label », celui de la Haute Qualité d'Usage, afin que ces enjeux ne soient pas occultés par les enjeux environnementaux. Mais s'adapter aux modes de vie, c'est plus largement s'adapter aux besoins et aux goûts des futurs habitants ; ce que soulignent beaucoup les praticiens en fengshui. Comme Janine, ils rappellent souvent à cette occasion qu'« un architecte, il ne se fait pas plaisir, il travaille pour des gens ». Si tous les architectes ont dit être à l'écoute de leurs clients, de nombreux praticiens ont dénoncé la tendance de certains architectes à concevoir un projet, comme s'ils en étaient les commanditaires.

b. La synthèse par les notions d'ambiance et d'appropriation

Au-delà de la prise en compte des usages, la qualité d'un habitat se perçoit à travers les ambiances qu'il propose et l'appropriation qu'il permet ; deux notions qui semblent faire la synthèse entre la représentation d'un humain comme corporéité sensible, et des besoins territoriaux spécifiques. Pour commencer, l'ambiance est une préoccupation de l'ensemble des trois conceptions de l'habitat. Il s'agit d'un paramètre sur lequel il faut veiller, et qui passe notamment par le ménagement des vues et la valorisation du paysage (Alexandre, 1988). Pour d'autres, l'ambiance ne se limite pas à ce qui peut être perçu par la vue : l'enjeu serait de pouvoir stimuler l'ensemble des sens au sein d'un habitat, afin de favoriser le bien-être des habitants (Too, 2011). Du côté de la démarche environnementale, les auteurs d'ouvrages de référence répertorient ces « facteurs d'ambiance » : pour Stefan Behnisch, il s'agit notamment du climat, de la lumière, de l'air, des sons, des couleurs et des textures (Contal et *al.*, 2009). Jouer sur ces facteurs peut permettre de créer des ambiances favorables aux différentes activités humaines.

Les praticiens semblent donc en accord avec la définition de cette notion, telle qu'elle est construite par les chercheurs du CRESSON[47]. L'ambiance est avant tout consubstantielle à la question de la sensorialité puisqu'elle « constitue la basse continue

47 Centre de Recherche sur l'Espace Sonore et l'environnement urbain, équipe grenobloise du laboratoire AAU (Architectures, Ambiances, Urbanités).

du monde sensible, la toile de fond à partir de laquelle s'actualisent nos perceptions et nos sensations » (Thibaud, 2012, p. 1). Cette relation sensible au monde doit être « entendue au double sens d'une appréhension *intersensorielle* et d'une « prise » *sémantique* sur le monde » (Amphoux, 2002, p. 21). L'ambiance est ainsi de fait reliée à la notion d'esthétique, si l'on revient à son sens premier de « théorie de la perception sensible » (Thibaud, 2012, p. 8). Il s'agit donc de dépasser la question des goûts pour revenir à celle des sens ; ce qu'expliquent également les praticiens. L'ambiance s'impose ainsi comme une problématique pour « échapper au fonctionnalisme latent » et « à la technicisation manifeste » (Amphoux, 2002, p. 22) ; ce que traduit également le discours des praticiens. « La notion d'ambiance implique donc une attitude de projet qui, ne relevant ni de présupposés fonctionnalistes ni de présupposés formalistes, s'efforcent de valoriser ou de tirer parti du contexte existant (ce qui ne signifie pas plus de s'y intégrer que de lui faire violence) » (*ibid.*, p. 27).

La deuxième notion transversale portée par les praticiens est celle de l'appropriation. Si elle peut être pensée par certains comme une relation conscientisée au lieu, c'est-à-dire qu'on le perçoit comme une combinaison de prises identitaires matérielles et symboliques (*cf.* chapitre 1) qui permettent à l'individu de construire un sentiment de chez-soi (Didier et *al.*, 2008), l'appropriation est également perçue plus simplement comme une marge de manœuvre en faveur des habitants quant à l'usage qu'ils peuvent faire d'un espace conçu par autrui. Maillon faible des discours des praticiens comme des ouvrages analysés, cet enjeu est toujours cité mais jamais exploré. Tous semblent cependant s'accorder à penser que l'architecte, ou plus largement tout praticien de l'espace, doit imaginer un aménagement qui puisse laisser à ses occupants la possibilité de les utiliser ou les modifier à leur guise, et ce, facilement.

Cette conception de l'appropriation qui s'esquisse à l'arrière-plan du discours des architectes correspond bien à l'image qui en est donnée par ses différents théoriciens. Bien qu'ils soient nombreux (Moles et *al.*, 2010 ; Henri Raymond *in* Stébé *et al.*, 2001),nous nous focaliserons ici sur les apports de Gustave-Nicolas Fischer. L'appropriation présenterait ainsi trois dimensions. L'appropriation peut être définie comme un « processus psychologique fondamental d'action et d'intervention sur un espace pour le transformer et le personnaliser *;* ce système d'emprise sur les lieux englobe les formes et types d'intervention sur l'espace qui se traduisent en relations de possession et d'attachement (Fischer, 2011, p. 93-94). La première dimension est donc celle de la transformation et de la personnalisation de l'espace habité, à savoir cette « manière de matérialiser une part de son univers mental dans l'espace physique environnant, pour le faire nôtre. » (*ibid.*, p. 94). Elle peut aussi être considérée comme une réaction à des contraintes sociales et spatiales.

> L'appropriation est alors une lutte contre la nature, mais aussi contre la société pour satisfaire des exigences vitales, pour manifester dans les techniques de construction et le mode d'organisation, l'inscription d'éléments symboliques, l'expression et l'autonomie d'une culture, d'une existence, d'un refus de l'écrasement. Même là où le mode de vie est dicté avec la plus généreuse ou hypocrite bienveillance […], l'homme exprime le besoin de laisser sa trace, de signer son espace. Au fond ce qui est au centre du concept d'appropriation, c'est aussi la liberté, l'autonomie dont dispose l'individu ou le groupe dans la maîtrise de son espace de vie (Pinson, 2000, p. 154).

La deuxième dimension de l'appropriation est donc cette réaction à une contrainte, ou plus largement cette tension entre « l'exercice d'un contrôle sur l'espace », qui peut être avant tout le fait des architectes, mais pas seulement, et « la marge de manœuvre offerte par le cadre et l'organisation d'un espace » (Fischer, 2011, p. 94). Finalement, « l'appropriation est un mécanisme *d'adaptation*[48] qui suppose que le rapport à l'espace n'est jamais entièrement prédéterminé et que l'individu, en agissant sur lui, lui affecte ou réaffecte des symboles et des valeurs culturelles qui en étaient exclus » (*ibid.*, p. 94). Il s'agit donc d'un phénomène jamais figé et toujours en œuvre : il semble ainsi profondément et intimement lié à la question de l'habiter. Les modalités et seuils de cette appropriation sont multiples et dépendent du degré de familiarité de l'individu avec le lieu pratiqué, mais elle suit toujours un même processus.

> Tout d'abord, elle s'opère suivant « la disponibilité de l'espace » : dans bon nombre de cas, les pièces d'un logement sont fortement standardisées et réduites au strict minimum ; l'espace est alors vécu comme un carcan car il est assimilé à une boîte dans laquelle il faut entrer et qu'on ne peut réellement s'approprier puisqu'elle est au départ conçue de telle sorte qu'il faut s'y mouler selon le programme prévu ; on est alors devant un interdit et l'espace se fait agent de conformisation des activités et des relations à un modèle unique, imposé. En revanche, si l'espace d'un logement est conçu suivant un volume et des règles d'affectation qui laissent du jeu, les habitants auront davantage la possibilité d'y intervenir et de le structurer suivant leurs propres critères. C'est donc en fonction du modèle, de son type de conception, qu'un espace autorise ou non à des degrés divers l'expression des mécanismes d'appropriation (Fischer, 2011, p. 96).

Prendre en compte les capacités perceptives de l'humain pour lui assurer des ambiances de vie favorables, et tenir compte de ses habitudes, de son univers de sens comme de ses capacités à évoluer et à manifester des besoins nouveaux pour créer des lieux adaptés et appropriables, est le paradigme qui semble conduire la représentation de l'habitat idéal chez les praticiens, toutes conceptions de l'habitat confondues.

---

48 Nous soulignons.

B. Le concept de « maison-miroir »

L'idée de la « maison-miroir », que l'on peut interpréter comme l'ultime prolongement du concept d'appropriation, est avant tout de dire que l'espace que nous façonnons donne à lire ce que nous sommes. Cette problématique est bien entendu posée par les approches psychanalytiques (Eiguer, 2013 ; Lugassy, 1989) mais plus largement par tous les chercheurs s'intéressant à l'espace, comme Clare Cooper Marcus.

> Le fait que la décoration intérieure d'une maison symbolise souvent les sentiments de ses habitants face à leur moi a été reconnu depuis longtemps. Il a même été suggéré que la popularité croissante des décorateurs d'intérieur s'explique en quelque sorte par l'incapacité de leurs clients à prendre ces décisions eux-mêmes, puisqu'ils ne sont pas certains de ce qu'est leur moi réel. Le phénomène des personnes, en particulier des femmes, réaménageant les meubles de leur intérieur à des moments de tension psychique, ou de changements en elles-mêmes [elle évoque par la suite la situation des femmes enceintes], permet de postuler que la maison est intimement liée à la psyché (Cooper Marcus, 2006, p. 170-171).

Le lien entre aménagement de l'habitat et disposition psychologique est donc clair. Cette première évocation du principe de la maison-miroir est reprise par les géobiologues à l'échelle individuelle pour montrer des corrélations entre un état psychique et un état spatial (par exemple avec des situations d'entassement ou d'accumulation d'objets) et à l'échelle urbaine par les architectes de la démarche environnementale. « L'histoire de l'architecture illustre l'ingéniosité de l'humanité, son sens de l'harmonie et des valeurs. Elle est le reflet profond des motivations complexes et des individus et des sociétés » (Rogers et *al.*, 2000, p. 91). Plus largement, « l'architecture est la représentation physique du développement culturel d'une société urbaine et de ses préoccupations sociales » (*ibid.*, p. 193). Selon ces auteurs, comme la ville contemporaine est fortement marquée par les inégalités et les fragmentations, la conception urbaine et architecturale doit plus que jamais se faire le message de valeurs communes sur lesquelles refonder une ville juste et agréable à vivre.

Mais pour les praticiens du fengshui, ce lien entre lieu de vie et habitants est beaucoup plus fort que ce qu'en disent les géobiologues et architectes de la démarche environnementale. Tout d'abord, les praticiens en fengshui personnifient souvent l'habitat, dans une acception très formelle, comme celle proposée par Lilian Too (2011). Ainsi, l'experte Geneviève nous précise que cette analogie se constate déjà en façade.

> « J'observe déjà devant s'il y a des rochers, quelle forme d'escalier, les portes, toujours la porte c'est la bouche, c'est ma bouche, les fenêtres ce sont mes yeux,

> le toit c'est ma tête et quand je vois des fois des escaliers où la maison, et la porte d'entrée, sont difficiles d'accès, parce que vous avez des marches énormes, immenses et puis tout direct, je dis ce sont des gens qui n'ont pas beaucoup de visites, ou qui n'aiment peut-être pas avoir beaucoup de visiteurs. »

Nous voyons bien que le premier niveau où se joue ce principe de la maison-miroir est d'ordre littéral – à une partie de la maison est associée une partie du corps – et peut permettre ainsi de poser un regard « psychanalytique » sur les habitants, ainsi que l'exprime Geneviève. Selon cette experte, si les habitants rendent l'accès à leur maison difficile, c'est qu'ils souhaitent peut-être inconsciemment ne pas avoir de visite ou se couper du monde, ou à tout le moins ont-ils un problème d'entrée du *qi* dans leur maison. De plus, comme le précisent notamment Janine, Joséphine et Clément, l'intérieur de notre habitat reflète notre intériorité. Grâce aux différents outils qu'il développe, le fengshui permet souvent de mettre à jour des dysfonctionnements dans l'espace qui correspondent *in fine* à des dysfonctionnements chez les habitants (au niveau de la santé, des relations sociales, etc.). Ces dysfonctionnements présents dans l'espace, qui ont donc une influence sur la vie des habitants, soit ont été induits par les habitants eux-mêmes, soit étaient préexistants à leur arrivée ; et c'est là que se développe le dernier volet du principe de la maison-miroir.

En effet, dans le premier cas, notre état intérieur va nous pousser à aménager notre habitat de telle ou telle manière, ce qui en retour conditionnera nos pratiques quotidiennes en ayant un impact sur nos trois « plans ». « En matière de fengshui, je pense qu'on peut dire que le hasard n'existe pas et qu'on va mettre en place un système énergétique par le bâti qui correspond à notre être intérieur au moment où on vit dans cette maison ; au moment en tout cas où on s'est installé dans cette maison », nous explique l'architecte-expert en fengshui Firmin. En général, nous sommes amenés à faire évoluer notre habitat en fonction de nos transformations intérieures. Prenons un exemple, nous pouvons être amenés à négliger l'une des pièces de la maison qui contient un meuble d'une personne décédée avec qui nous entretenions un lien difficile. Et si cette pièce constitue notre bureau, nous nous retrouverons souvent à travailler hors de cette pièce dans des conditions pas toujours optimales et avec la sensation de ne pas être à notre place. Cette situation pourra alors avoir des conséquences sur la qualité de notre travail et la manière de le percevoir. C'est ainsi que notre état intérieur peut être amené à avoir un impact sur notre habitat.

Au contraire, nous pouvons également choisir un habitat en fonction de nos propres dysfonctionnements. « Quand on choisit un lieu, quand on a un coup de foudre pour un lieu, c'est qu'on s'y reconnaît. En fait, le lieu a les mêmes excès et les mêmes

manques que nous, donc on double. Et à partir de là, il y a une espèce de non-complémentarité ». Ce qu'explique ici l'experte Doris, c'est exactement ce sur quoi l'expert Nathan a attiré notre attention : il existerait comme une « résonance » entre les habitants et l'habitat qu'ils sont amenés à choisir. Au lieu de nous soutenir, l'espace de vie pour lequel nous optons est en réalité souvent porteur des mêmes faiblesses que nous.

> « Moi les maisons que je vois, les gens que je vois, la maison leur ressemble, ils ressemblent à leur maison. Il y a un miroir entre les deux, il y a un reflet. Si moi je ne regarde que la maison, j'étudie la maison au niveau énergie, au niveau polarité à d'autres niveaux après pour l'orientation, etc., bah j'ai même pas besoin de les connaître, je sais qui va habiter dans cette maison-là. C'est impossible que – je ne sais pas par exemple, si la maison est assez fermée, les gens vont être assez fermés. Vous ne pouvez pas imaginer que des gens ouverts habitent une maison fermée, ils ne vont pas se sentir à l'aise. […] Mais au départ, quand les gens entre guillemets ne se questionnent pas, naturellement, par habitude, par affect, par conditionnement, quelqu'un qui est assez fermé va choisir inconsciemment une maison fermée, quelqu'un qui est très ouvert va choisir une maison très ouverte, quelqu'un qui est très ouvert ne pourra pas se sentir bien dans une maison plutôt fermée. Il va avoir l'impression d'être coupé des autres. Inversement quelqu'un qui est assez fermé, il ne pourra pas se sentir bien dans une maison ouverte, il va se sentir piétiné, envahi. » (Maurice, architecte-expert en fengshui)

Mais si les praticiens en fengshui ont identifié ce principe, c'est aussi naturellement pour pouvoir en tirer parti : c'est ainsi en agissant sur les « faiblesses » ou les « fragilités » de l'espace que l'on pourra apporter un meilleur soutient énergétique à ses habitants. Le principe de la maison-miroir indique non seulement que l'on peut comprendre certains des problèmes[49] d'une personne à partir de l'analyse fengshui de son habitat, mais de la même manière, il sera possible de lui apporter de l'aide en modifiant son espace de vie (Antoine, 2000) ; ce qui est le but ultime de cette conception de l'habitat.

> « C'est très intéressant de faire une lecture énergétique d'un bâtiment et de voir quelles sont les problématiques des personnes qui y vivent sans connaître ces personnes, on peut déterminer les difficultés ou au contraire les points forts qu'ils ont dans leur vie. De ce fait, on peut aider les gens en travaillant sur ces aspects de la maison, la maison devient un outil de transformation de soi, en travaillant

49 Ce terme est à considérer au sens très large, ils peuvent être d'ordres humain (relations aux autres), financier, professionnel ou encore de santé, bien entendu. Dans tous les cas, on remarque à quel point le fengshui propose une approche qui peut apparaître comme psychologique, mais dont les praticiens affirment cependant le fondement « énergétique » de leur interprétation, fondée sur l'analyse du *qi*.

> sur ces énergies. Donc là, c'est un effet de renversement et ça c'est quelque chose dont on ne parle pas dans les livres, dont on ne parle pas dans les enseignements mais moi, je m'en suis aperçu dans ma pratique indépendante, dans mon expérience, en fait c'est un outil de connaissance de soi et de transformation de soi absolument formidable. » (Firmin, architecte-expert en fengshui)

C. L'interface entre le microcosme et le macrocosme

De façon plus ou moins prégnante et structurante, l'ensemble des praticiens et des auteurs d'ouvrages définissant la géobiologie et le fengshui présentent l'habitat comme une production humaine qui fait, par essence ou nécessité, le lien entre le monde humain et la totalité plus vaste à laquelle il appartient de fait. Qu'on la nomme nature ou cosmos, l'habitat est cette anthropisation d'une portion de territoire qui donne à lire notre représentation du monde, tout en en conditionnant les pratiques. L'habitat est tant ce qui émane inconsciemment de nous que ce que nous acceptons, plus ou moins consciemment également, de donner à voir. Mais les praticiens, révélant ainsi leur pensée analogique du monde[50], vont plus loin en proposant de s'emparer de cette relation intrinsèque tissée entre l'habitat et le monde. « L'habitation, c'est une interface, un reflet de nous-mêmes vers l'univers, c'est ce qu'on montre à l'univers, qui on est et on reçoit en fonction de cette information, on reçoit certaines énergies ». Ainsi, l'architecte-expert en fengshui Firmin explique qu'en fonction de la configuration de notre habitat et de sa manière d'intégrer ou non certaines lois universelles, nous pourrions « recevoir » certaines énergies. Notre habitat serait en quelque sorte une antenne ou un filtre face aux apports et influences directs de l'environnement. Pour l'experte Janine, « un habitat réussi, c'est un habitat qui respecte l'environnement et les individus qui sont dedans ». L'interface que constitue l'habitat entre soi et le monde doit respecter ces deux entités, avant de chercher à être quelque chose de plus.

L'habitat serait donc cette interface entre le microcosme humain et le macrocosme du monde, voire de l'univers (De Luzan, 2006 ; Dillenseger, 1986). Les praticiens évoquent de nombreux moyens d'embrayer l'échelle humaine à celle du monde et inversement : les symboles et mesures, outre les logiques d'implantation et d'orientation, en sont deux outils importants. Ce sont donc bien les principes définis au chapitre précédent, présidant à l'implantation, l'orientation et la forme de l'architecture – au demeurant totalement homothétiques, particulièrement pour le fengshui –, qui

50 Pour illustrer ce propos, les praticiens utilisent souvent la relation homologique entre la structure de l'atome et celle du système solaire pour montrer que le monde est en réalité une même réalité à différentes échelles, qui sont profondément imbriquées (*cf.* point suivant).

permettent à l'interface d'advenir, juste rapport entre humanité et cosmicité, entre « mesurable » et « non-mesurable » (Kahn, 2003). Pour assurer le passage de l'un à l'autre, c'est la notion d'échelle qui est en jeu.

> L'échelle, c'est en effet ce qui rapporte la grandeur de l'édifice non seulement à la taille humaine, mais aux réalités du monde sensible. Cela n'est pas le cas de la proportion, qui réfère la forme à elle-même ou à d'autres formes relevant d'un même système, lequel peut être totalement abstrait. Au contraire, l'échelle ramène au concret. Par exemple, compte tenu de la résistance des matériaux, l'architecte doit changer les proportions quand l'échelle augmente : si l'on double la portée d'une poutre, son épaisseur doit être plus que doublée (Berque, 2009, p. 97-98).

Ainsi, l'habitat doit pouvoir se montrer à l'échelle de l'humain tant par les usages et ambiances proposés, que par l'univers de sens qu'il conditionne, sans pour autant se clore sur lui-même et permettre ainsi d'intégrer l'immensité infinie du monde (grâce aux images, symboles et règles de proportions, par exemple). L'habitat est donc un lieu particulièrement chargé de signification, puisqu'il est ce reflet, pour soi et autrui, de notre monde intérieur. Cette double correspondance avec soi et avec le monde ne peut s'établir pleinement que si cet habitat respecte un certain nombre de lois, ces lois qui en réalité régissent l'ensemble des existants.

D. À propos des systèmes de correspondances

Avant d'aborder les « lois fondamentales » qui semblent régir le monde selon les praticiens, revenons un instant sur la question des correspondances, qui sont en jeu dans les différentes dimensions de l'habitat que nous venons d'évoquer. Les architectes de la démarche environnementale affirment la prise en compte des usages comme le paramètre principal déterminant la forme et la distribution d'un projet, mais il n'existe pas de « système global de sens » permettant d'arbitrer toutes les décisions de conception, à partir d'un unique référentiel. En revanche, la géobiologie esquisse un tel système à partir de l'articulation de données physiques et énergétiques d'un côté, et esthétiques et symboliques de l'autre. Le fengshui propose le système le plus abouti.

En effet, pour le fengshui (comme pour le vastushastra), le système de correspondances a une importance fondamentale dans les choix liés aux formes de l'habitat, et particulièrement à la répartition intérieure des fonctions. Le *bagua*, qui est un diagramme présentant les neuf directions de l'espace (huit cardinales plus le centre), associe chacune de ces directions à un nombre, une couleur, un élément, un trigramme, des propriétés diverses (*cf.* annexe II.3.). Il s'agit d'un véritable outil d'ordonnancement

d'un monde à partir d'un centre. Ces correspondances relient les choses du monde entre elles en tissant une toile de sens. C'est cette toile qui permet de donner l'échelle du lieu, et de le rapporter au monde (Berque, 2009). Le rapport entre elles n'est pas symbolique, mais synchronique : respecter un lieu, c'est respecter avant tout le rythme donné par les usages, la mise en énergie de ses différentes portions. Pour le fengshui, l'agencement des formes et des fonctions dans l'architecture en conditionne son utilisation. À l'image d'un *mingtang* individuel, l'habitat s'anime par la façon dont l'individu l'habite et influence le *qi* par ses activités quotidiennes ; cet ordre du monde, désormais individuel, peut porter l'individu dans la vie qu'il mène hors de ce *mingtang* personnel qu'est son habitat.

Ce qui se joue pour la géobiologie et le fengshui, c'est la relation de l'humain au monde et, par là, la définition de sa propre humanité. Ce système symbolique, ou fondé sur des correspondances, a en charge l'échelle de l'habitat, c'est-à-dire sa relation au monde. C'est ce que rappelle Augustin Berque, à partir du cas des jardins de bonsaï.

> Circonscrire, enclore, c'est en effet instituer ontologiquement le monde, grand ou petit, et c'est même en intensifier l'être d'autant plus que l'on en diminue la taille. C'est ce principe, comme le montre Stein, qui explique la propension de l'Asie orientale aux miniatures de tous ordres ; par exemple, et par excellence les *bonsai* du Japon. Or plus que d' « échelle », comme je viens de l'écrire, c'est de correspondance qu'il s'agit ici ; car le rapport en question n'est pas métrique, mais symbolique. Certes, toute échelle n'est pas absente. […] Toutefois, cette détermination par l'échelle n'est qu'un aspect de l'art du *bonsai*, dont l'essentiel relève de l'incommensurable ; à savoir de concentrer, pour en bénéficier, la puissance et la beauté de la nature (Berque, 2009, p. 95).

15.3. Les « lois fondamentales » du monde

L'humain et l'habitat polarisent les représentations des praticiens, mais ce sont véritablement les cadres idéologiques qui leur permettent de penser le « monde » – voire la « mondanité », c'est-à-dire les caractéristiques intrinsèques du monde, ce qui fait « notre » monde (Berque, 2009) – qui structurent l'ensemble des autres cadres idéologiques et les transcendent. Pour les praticiens de la géobiologie et du fengshui, le monde est régi par trois grandes lois qu'ils convient de comprendre et de respecter afin que l'humain puisse atteindre le meilleur fonctionnement sur ses trois plans. La première loi, la seule qui soit partagée également par quelques architectes de la démarche environnementale, est celle de l'équilibre ou de l'harmonie. La seconde grande loi dit que toute forme d'existence est énergie et information. Enfin, les praticiens de la

géobiologie et du fengshui ont tous révélé à un moment ou à un autre que pour eux, le hasard n'existe pas. À partir de ce constat néanmoins, nous verrons que tous ne développent pas les mêmes croyances (*cf.* chapitre 2).

A. « De l'équilibre naît l'harmonie »

Le monde dans lequel nous vivons répond à une loi principale pour l'ensemble des praticiens : celle de l'équilibre. En effet, les architectes de la démarche environnementale ont conscience que nous vivons dans un monde clos, dans lequel rien ne peut être indéfiniment renouvelé, sauf l'énergie solaire (Rogers et *al.*, 2000). C'est pour cette raison qu'il convient de mieux penser non plus seulement les sources d'énergie en tant que telles, mais de façon intégrée à un système dynamique de production, utilisation et renouvellement (Bignier, 2015) ; ou recyclage pour les matériaux. Nous avons également constaté que ces architectes, en tout cas à travers les ouvrages de référence, ont conscience du subtil équilibre dont nous dépendons et qu'un grain de sable pourrait anéantir (Peuportier, 2003).

Pour les géobiologues, cet équilibre sur lequel repose le monde est avant tout d'ordre énergétique. Cette loi de l'équilibre est par ailleurs souvent associée à la loi mathématique et à la loi de l'amour universel ; deux principes qui doivent guider l'ensemble des constructions. Même si nous paraissons connaître ces lois, il semble aussi que d'autres nous échappent : des géobiologues comme Damien expliquent que nous n'avons en réalité pas compris « les modèles donnés par les grandes lois de l'univers ». C'est ainsi que Gauthier précise qu'il ne connaît pas de lieu de nature qui soit nocif pour l'humain : si nos habitats le sont aujourd'hui, c'est bien la preuve que nous construisons sans respecter les grandes lois de la nature.

Du côté des praticiens en fengshui, l'équilibre est incarné par le principe du *yin* et du *yang*. Cette grille de lecture, ce système de polarités, permet d'analyser toutes les réalités, toutes les manifestations d'existence afin de savoir si elles sont ou non en situation d'équilibre. Celui-ci se manifeste également au travers de l'équilibre entre les *shengqi* et *shaqi*. Du reste, ces principes servent bien entendu à l'analyse d'un habitat et de son rapport à l'habitant, ainsi qu'à tous les autres domaines de la vie – l'une des praticiennes interrogées nous citait la vie de couple. Mais l'équilibre n'est pas une fin en soi : il serait davantage une des conditions *sine qua non* de l'harmonie.

Nathan définit d'ailleurs le fengshui comme un « art d'harmonie » ayant pour but de faire émerger une symbiose totale entre les humains et leur espace de vie. En effet, selon le géobiologue Damien, un lieu harmonieux peut induire un sentiment

d'harmonie chez les habitants. Cette harmonie est fragile est repose avant tout sur un équilibre énergétique ; « tout déséquilibre vibratoire est cause de rupture de l'harmonie de la vie » (Babonneau et *al.*, 1987, p. 35). La géobiologie et le fengshui seraient donc des conceptions de l'habitat qui, par leur respect du principe de l'équilibre (des forces, des énergies, des formes, etc.) permettraient de développer des lieux de vie harmonieux pour leurs habitants. Nous laissons l'architecte-expert en fengshui Firmin conclure.

> « L'intérêt ce n'est pas seulement d'avoir un bâtiment harmonieux – ça, ça pourrait être intéressant théoriquement, très intéressant – mais c'est surtout de développer une vie harmonieuse. Et une vie harmonieuse ça veut dire une bonne santé, se sentir en sécurité dans son bâtiment et donc dans sa vie, pouvoir développer des projets, initier des projets et les développer et donc les tenir à long terme, et donc recueillir le fruit de ses projets, développer une vie familiale équilibrée, une bonne relation dans le couple, de bonnes relations avec les enfants, etc., et encore de multiples choses. Donc c'est ça qu'on peut appeler l'harmonie. »

B. « Tout est énergie et information »

Tous les praticiens de la géobiologie et du fengshui rencontrés croient en une unicité du monde, dont l'énergie, porteuse d'information, est l'unique composante ; bien qu'elle prenne des formes matérielles diverses. En effet, pour l'experte Joséphine par exemple, il n'existe pas de distinction entre matière et esprit : elle s'ancre dans un cadre idéologique moniste où « tout est énergie ». De la même manière, Pierre-Yves explique que pour lui « tout est dans tout », ce qui implique notamment des jeux de correspondances multiples et une perception homothétique du monde : les mêmes principes s'appliquent à différentes échelles, puisque tout relève de la même essence. Mais une question importante se pose : si tous les praticiens adhèrent d'une manière ou d'une autre à cette vision moniste du monde[51], fondée sur une énergie transcendantale, qu'est-ce que l'énergie ?

Nathan reconnaît qu'elle est difficile à définir et que son maître en fengshui a coutume de dire que « qi *is just existence* »[52]. Voilà qui nous en apprend peu, et autant le dire dès maintenant, nous n'en avons jamais obtenu une définition bien précise. Du

51 Nous reprenons ici la même définition du monisme que celle de Jean-Jacques Wunenberger (2006) établit dans le cadre des cadres idéologiques des médecines alternatives par rapport au rapport entre corps et esprit : ils ne sont pas « indépendants, ni même seulement interactifs, mais véritablement deux attributs d'une même substance » (p.93).

52 « Le *qi* est juste l'existence ».

côté du fengshui, nous savons que le *qi* qui parcourt le paysage et celui qui parcourt le corps sont les mêmes (Too, 2011). Les praticiens disent qu'il s'agit du principe de la vie et qu'il est présent partout. L'experte Janine nous en donne une définition.

> « L'énergie c'est une vibration. [un temps] Comment je pourrais dire ça ? [un temps] L'énergie c'est une vibration, c'est difficile de caractériser ce mot d'énergie. [un temps] Oui, c'est une vibration, je dirais que tout est électrique, quelque part, je ne suis pas allée dans des endroits très spirituels, mais tout est électrique, et donc tout est énergie, dans le sens où il y a des fréquences, qui peuvent être basses, qui peuvent être hautes. […] Tout est absolument énergie, donc vibration, donc électricité, enfin… Et effectivement nous pouvons tous rentrer en contact ou en vibration avec l'énergie qui nous entoure. [un temps] Voilà si je devais définir le mot énergie. »

Pour les géobiologues notamment, l'énergie a la caractéristique de contenir de l'information, qu'elle fait donc circuler. C'est ce principe qui, selon certains d'entre eux, expliquerait que l'on puisse détecter des sources à distance, sur plan, par exemple. Cette information est aussi celle que serait capable de véhiculer l'eau en elle-même. Ainsi, toute eau souterraine ne serait pas nécessairement nocive pour les êtres humains qui ont à vivre au-dessus, mais ne le serait que dans le cas où elle « transporterait une mauvaise information » (en passant par exemple à côté de source de pollution ou de cimetières, etc.). Du côté du fengshui, ce principe a donné naissance à celui de la « trame » présentée comme le sixième élément mis en évidence par le « fengshui du temps présent » (Didier et *al.*, 2008). « Cette trame est partout et en tout, elle permet la communication du vivant à travers l'univers » (*ibid.*, p. 167).

C. « Le hasard n'existe pas »

Finalement, le dernier – et sans doute le plus structurant – cadre idéologique des praticiens de la géobiologie et du fengshui est celui qui consiste croire que le hasard n'existe pas. Cette croyance, ici exprimée par une négation, permet en réalité de laisser la porte ouverte à trois croyances que l'on peut formuler par des phrases à l'affirmative.

La première est que certains praticiens croient au destin. Lorsque l'architecte-expert Maurice dit que le fengshui est « venu à lui », que l'experte Joséphine se pose la question de savoir « qu'est-ce qui fait qu'on lui envoie » certains types d'expertises, ou quand l'experte Geneviève explique que « chacun a son chemin » de vie, tous expliquent d'une façon ou d'une autre que nous avons tous un destin, ou à tout le moins une orientation de vie qui dicte les événements qui nous arrivent. Cela a pour conséquence qu'ils interprètent les événements de la vie de leurs clients également au

travers de ce prisme : la signification d'une action, qui n'apparaît au demeurant pas toujours très clairement, est à comprendre en relation avec l'orientation d'une destinée qu'il convient de décrypter. C'est d'ailleurs ce que fait très clairement le fengshui à partir de la méthode du *bazhai*. Certaines énergies, autrement dit une destinée, se mettraient en place à notre naissance pour influencer le reste de notre existence. Mais cette force de la destinée n'est pas la seule à agir : il convient également à chacun de la prendre en main et de réaliser ses propres choix.

La deuxième croyance que l'on retrouve fréquemment, pas toujours liée à la précédente, est qu'il existerait une puissance supérieure, dont dépendent les lois qui ont été exprimées précédemment, et qu'il convient de respecter (notamment en respectant ses lois). Il s'agit ici typiquement d'une croyance, ainsi que nous avons pu le voir avec Serge Moscovici et Jean-Bruno Renard (*cf.* chapitre 2). Ainsi par exemple, que Joséphine nous précise que pour elle, « il y a un truc dans l'univers qui tire un minimum les ficelles ». Le géobiologue Damien évoque l'existence d'un « grand architecte », responsable de la création de la nature. Quant à l'architecte-géobiologue Pierre-Yves, il parle d'une force au sommet de toutes les autres, celle de la force créatrice de Dieu. Ainsi, au-delà d'une destinée qui sera la mise en mouvement de certaines énergies propres à un individu à sa naissance, la deuxième croyance se formalise autour d'une force créatrice unique, transcendante et à l'origine de toutes les lois naturelles (celle d'harmonie et d'énergie, notamment).

La conjonction de ces deux croyances peut mener à différentes croyances globales, et dont dépendent toutes les autres. Certains, comme le géobiologue Hubert, croient en l'existence de Dieu. D'autres, comme l'experte Dorothée, considèrent que cette unicité est celle de la terre, assimilable à un être vivant et se mettent ainsi dans la disposition de l'hypothèse Gaïa. D'autres enfin, comme Maurice qui l'explique ici, croient en l'existence d'une sagesse universelle émanant de la nature en tant qu'entité.

> « Donc pour moi la nature, c'est presque le dernier bastion, oui encore une présence de la sagesse du monde spirituel. […] Pour moi c'est un peu le dernier bastion encore de la sagesse spirituelle qu'on trouve dans la nature. Pour moi, la nature c'est ça, ce n'est pas l'écologie au sens habituel de "sauver la nature", quoi. Pour moi là, je n'essaye pas tellement de sauver la nature parce qu'elle est polluée. La pollution par exemple, c'est juste le miroir du fait que l'être humain veut détruire la nature parce que c'est le monde spirituel […]. Depuis la Renaissance, on voit des gens qui ont dit "Dieu n'existe pas, on s'en fout, nous on est un homme, on est le maître de la terre et on fera ce qu'on veut et Dieu peut aller se faire voir, on s'en fout complètement". […] On dit "on s'en fout de Dieu, on est le seul maître à bord" et je trouve qu'il y a une destruction de cette sagesse naturelle, de cette sagesse spirituelle, quoi. »

Les architectes de la démarche environnementale n'ont pas révélé de vision sacrée, voire religieuses, du monde. Néanmoins, ils considèrent la planète comme une entité spécifique et close. Leur vision est moins moniste qu'holiste et repose sur la conscience globale de la finitude des ressources naturelles. Nous avons pu constater que les cadres idéologiques des praticiens de la géobiologie et du fengshui d'un côté, et de ceux de la démarche environnementale de l'autre sont nettement différents ; en tout cas d'après ce qu'ils ont pu nous transmettre de leurs positionnements personnels.

L'ensemble des représentations des praticiens de la géobiologie et du fengshui repose donc sur une vision du monde holiste[53] (dans la mesure où l'ensemble des existants qui le composent appartiennent à une réalité plus vaste et plus globale, qu'elle se nomme Gaïa ou nature) et moniste (qui repose sur l'articulation des notions d'énergie et d'information). Mais il y a plus : l'ensemble de ces praticiens développe un sens du sacré (*cf.* chapitre 2), qui permet de structurer leur rapport au monde, à la nature et à l'espace de façon plus globale. Leurs croyances, moins religieuses que spirituelles, c'est-à-dire moins collectives qu'individuelles, organisent leurs pratiques dans un espace « non-homogène » (Eliade, 1987).

> C'est la rupture opérée dans l'espace qui permet la construction d'un monde, car c'est elle qui découvre le « point fixe », l'axe central de toute orientation future. Lorsque le sacré se manifeste par une hiérophanie quelconque, il n'y a pas seulement rupture dans l'homogénéité de l'espace, mais aussi la révélation d'une réalité absolue qui s'oppose à la non-réalité de l'immense étendue environnante. La manifestation du sacré fonde ontologiquement le Monde (*ibid.*, p. 25-26).

Or, c'est bien ce sens du sacré que portent la géobiologie et le fengshui, à savoir la construction d'un monde et de sa lecture par un agencement non-homogène de l'espace. Celui-ci n'est jamais isotrope quant à la valeur qu'il porte, qu'elle soit intrinsèque ou relative à l'humain. L'espace du monde, tel que le conçoivent les praticiens, se fonde sur la notion primordiale de sacré en proposant une structuration relative à des valeurs que lui attribuent ces conceptions de l'habitat en fonctions de

53 Nous reprenons la définition de Jean-Jacques Wunenburger (2006, p. 94-95) de la vision holistique sur laquelle reposent les médecines alternatives, qui défendent « une double holistique : il y aurait un enchevêtrement complexe des parties dans l'individu, mais aussi des interactions entre milieu interne et milieu extérieur, voire avec le cosmos, renouant ainsi avec les plus anciennes intuitions de la cosmologie. Se référant à l'idée de système, cette conception considère que toutes les parties d'un organisme s'entre-répondent, un dysfonctionnement localisé pouvant provenir d'autres entités cachées ou occasionnant des dérégulations d'autres systèmes en apparence éloignés. […] Toute médecine alternative récuse donc la spécialisation, le traitement analytique, se veut une connaissance globale du corps […]. La pensée holistique veut aussi réhabiliter les rapports entre organismes et milieu. […] Ainsi naissent les médecines d'écosystèmes complexes qui réévaluent des processus subliminaux [y compris paranormaux] qui se voient dotés de capacités d'entraîner des effets bénéfiques ou nocifs ».

multiples paramètres (relatifs à la « nature » ou à l'humain, ainsi que nous l'avons vu notamment au chapitre 14). Finalement, ce passage d'un système de croyances relieuses à un système de croyances spirituelles particulièrement marqué chez les praticiens de la géobiologie et du fengshui, est exprimé ici par Charles, architecte-géobiologue.

> « À quoi croit-on dans notre société aujourd'hui ? Les gens ne vont plus à l'office, très bien. Où est-ce qu'ils vont ? Quelles sont nos croyances, quelles sont nos valeurs ? Par quoi ça a été remplacé ? Je pense que ce genre de questions sont en train d'apparaître et qu'on est en train de comprendre qu'on est pris dans quelque chose qui est de l'ordre d'un "tout", tout simplement. Alors on peut l'appeler "grand univers", on peut l'appeler l' "énergie primale", on peut l'appeler "Dieu", c'est la même chose. Et finalement, quand on harmonise une maison, ou quand on fait des traits, comment on arrive à harmoniser, ou à ce que ce soit en harmonie avec le lieu ? Ben c'est tout simplement en étant modeste et en rentrant dans un tout. C'est aussi simple que ça, et aussi difficile en même temps. »

※※※※※

En conclusion, il apparaît que les univers représentationnels des praticiens se trouvent structurés par des cadres idéologiques, qui concernent l'humain et l'habitat et plus globalement le monde. Ainsi que nous l'avons vu dans la première partie de chapitre, au-delà de la divergence entre praticiens des conceptions traditionnelles de l'habitat et de la démarche environnementale, apparaît une seconde divergence, cette fois entre praticiens-architectes et praticiens-non-architectes ; un nouvel élément qui vient complexifier les idéaux-types formulés en hypothèse.

Au-delà de la spécificité de ces cadres idéologiques, nous voyons bien qu'il existe des structures mentales plus ancrées et englobantes que celles des univers représentationnels, analysés au chapitre précédent. Ce sont sans doute ces structures qui permettent les transferts observés, et qui nous amènent progressivement à requalifier les conceptions de l'habitat en conceptions de l'habiter ; ainsi qu'il en sera question dans le dernier chapitre.

Chapitre 16 : Habitabilité environnementale naturaliste, habitabilité écologique vivante

Introduction

La démarche environnementale, la géobiologie et le fengshui peuvent maintenant être considérés non plus comme des conceptions de l'habitat, mais comme de l'habiter, dans la mesure où les univers représentationnels et les cadres idéologiques qui leur sont associés conditionnent non seulement des pratiques professionnelles de l'habitat, mais plus largement des pratiques quotidiennes, tant corporelles qu'écologiques. Elles participent pour les praticiens d'une véritable façon d'être au monde (posture et pratique) et de l'appréhender (analyse et représentation). C'est ce qu'ils expriment au travers de leurs définitions du terme d' « habiter », comme nous le verrons. Les univers représentationnels des praticiens correspondent à une grammaire qui leur est propre, dont les éléments de langage spécifiques leur permettent de s'identifier en tant que praticiens de ces conceptions, et leurs cadres idéologiques participent à la construction d'une modalité spécifique d'appréhension du monde. C'est pourquoi, nous allons voir en quoi ces conceptions de l'habiter peuvent être vues comme de véritables propositions d'habitabilité, conditionnant les pratiques professionnelles et quotidiennes, et les représentations (univers représentationnels et cadres idéologiques), mais définissant également ce que l'on pourrait considérer ici comme une « éthique de l'habiter ».

Après nous être interrogée sur le concept d'habitabilité, nous verrons comment les différents profils de praticiens correspondent à différentes typologies d'habitabilité, qui ne se définissent plus uniquement en fonctions des conceptions de l'habitat initialement étudiées. En effet, les habitabilités que nous allons mettre en évidence ne se superposent pas directement aux différentes conceptions de l'habiter. Un certain nombre

de nuances ont été apportées aux idéaux-types construits en introduction, qu'il s'agisse de la dimension pratique ou représentationnelle. Les ponts construits entre leurs praticiens au cours de cette recherche ont montré que les différences entre leurs représentations de l'habitat, de l'environnement et de l'humain sont minimisées par les modalités de leurs pratiques et par les similarités fortes entre les dynamiques représentationnelles, notamment par la complexité de leur parcours de socialisation professionnelle et par les différentes modalités de transfert. *In fine* ces trois conceptions de l'habitat, devenues conceptions de l'habiter, construisent toute une palette d'habitabilités, se définissant entre une « habitabilité environnementale naturaliste » et une « habitabilité écologique vivante ».

16.1. L'enjeu de l'habitabilité

Les définitions de l'habiter, selon qu'elles émanent de sociologues, de géographes ou de philosophes, sont multiples et tantôt à portée sociale et pratique, tantôt à portée territoriale et temporelle (Léger, 1998), ou encore existentielle. Ainsi, « l'habiter désigne parfois l'ensemble des pratiques des lieux, d'autres fois, une véritable fusion entre l'être et l'espace » (Herouard, 2007, p. 160). Mais il ne s'agit en tout cas jamais d'un état figé, mais plutôt d'un processus (Labussière, 2012) : « [l]'habiter n'est pas une condition mais un processus, une virtualité, un horion, un devenir » (Lévy, 2012, p. 31).

Deux approches complémentaires à celles qui ont déjà été abordées peuvent nous permettre de mesure la portée de cette notion, avant de montrer son appropriation par les praticiens. La première approche est celle proposée par Colette Pétonnet (1982). On voit se dessiner dans son approche ethnographique des banlieues et cités, bidonvilles, et autres lieux de vie des « gens de peu », où les parcours biographiques et géographiques prennent une place importante dans la structuration et l'organisation socio-spatiales, différents éléments de définition de ce que peut être « habiter », et notamment :

- le sentiment d'appartenance à un lieu ;
- sa définition par les mobilités quotidiennes ;
- l'inter-définition d'un lieu en fonction d'un temps, ou d'un rythme associé ;
- le rapport à l'autre, et aux autres (en tant que groupes) ;
- l'enjeu de la matérialité du lieu, entre contrainte et support.

Ces différentes dimensions sont du reste perceptibles dans cet extrait d'*Espaces habités, ethnologie des banlieues* (1982), à propos de l'appréhension du centre-ville historique par des étrangers nouvellement arrivés à Marseille.

> Puis les pavés, les murs, les encoignures se chargent d'affectivité et l'endroit vivable devient bientôt vital. L'homme s'enracine dans un quartier, espace défini qui n'a pas de frontières strictes mais des confins, des contours, qui tantôt s'arrête à l'avenue tantôt franchit le carrefour. A l'intérieur, plusieurs zones s'y chevauchent que les habitants s'approprient différemment, qu'ils ressentent dans leur corps individuellement et collectivement. Car ils font corps avec le quartier et celui-ci, qui assure leur survie, qui est perçu comme une vie à la fois indépendante et dont on fait partie, est un corps (Pétonnet, 1982, p. 28).

La deuxième approche celle qui vient d'être présentée, et pose la question de la définition d'habiter, au regard de ce que cela peut signifier pour l'individu lui-même et par les moyens qu'il peut déployer pour habiter. Cette dimension existentielle de l'habiter est explicitée par Thierry Paquot (2016-a), qui la relie de fait à la question de l'habitabilité du monde.

> [J]'ai compris que l'on habitait, non pas un terroir, un lieu, mais une langue, avec laquelle l'on peut, non seulement dire son propre nom mais avec laquelle on imagine le monde, son monde. Habiter le langage revient aussi à habiter le temps (Jean Chesneaux), le paysage (Eric Dardel), l'oubli et la mémoire (Paul Ricoeur), tant chacun d'eux parle une langue, dans sa conjugaison des temps, son esthétique, ses souvenirs…
>
> [C]'est la langue qui se donne à habiter, qui nous accueille en elle, avec des formules, expressions, tournures, images, silences, qui nous révèlent à nous-même ce que nous sommes et devenons. Sans cette origine inscrite dans la langue maternelle, nous ne pouvons nous déployer en paix et à proximité des choses qui nous sont familières. Ces habitudes, tant par leur présence qu'avec les mots pour les dire, participent à cet habiter, qui exprime les trois spécificités existentielles de tout humain : relationnelle, sensorielle et situationnelle. C'est la langue qui facilite le surgissement et la pérennité de chaque expérience que nous éprouvons et qui nous assure l'*en-cours* de notre destin. Vous l'aurez deviné, toute situation n'est pas habitable, toute comme toute relation ou sensation. L'inhabitable chemine avec l'habitable et il suffit d'un écart, d'un grain de sable, d'une aliénation ou d'une subordination, pour se trouver *hors* de ce qui légitime l'habiter. Comment vivre une relation sans communiquer ? Comment sentir et ressentir sans l'exprimer avec des mots ? Comment se situer, se localiser, se territorialiser sans en nommer les contours, les accès, les ouvertures ? (*ibid.*)

Avant de voir comment il peut mener à l'habitabilité, en tant qu'enjeu conditionnel et qualitatif de l'habiter, il convient de mettre en évidence ce que les praticiens entendent par ce terme qu'ils emploient peu, tout en étant pourtant au cœur de leurs préoccupations : habiter. Nous allons voir que le terme d'habiter peut être lu à partir d'une double dynamique, celle qui va de l'habitat vers l'habitant, et inversement.

A. De l'habitat à l'habitant

L'ensemble des praticiens interrogés, particulièrement ceux de la démarche environnementale et du fengshui, tendent à définir le fait d'habiter sous un angle plutôt psychosociologique. Pour le praticien en effet, habiter c'est avant tout pouvoir « répondre à des besoins spatiaux » (selon Florine, architecte de la démarche environnementale) sans trop contraindre les pratiques mais en offrant tout de même les supports (d'usages et identitaires) nécessaires.

a. Un espace sans contraintes

Selon Marcel, architecte de la démarche environnementale, pour que les habitants puissent « bien » habiter, il faut que l'espace conçu ait le moins de contraintes (techniques, spatiales, voire symboliques) possibles, pour laisser le champ le plus large à leur capacité d'appropriation (*cf.* chapitre 1). Ainsi, cet architecte nous a expliqué sa surprise lorsqu'il a un jour visité l'un des logements habités qu'il avait réalisés : les habitants avaient aménagé leur chambre dans l'espace qui avait initialement été conçu comme le salon. Ils y avaient mis une télévision très imposante et passaient visiblement beaucoup de temps dans cette pièce qui était centrale pour eux. Or, l'architecte n'avait jamais imaginé que cette pièce puisse devenir une chambre à coucher. Pour lui, c'est cela habiter : c'est la capacité d'appropriation des habitants qui dépasse toutes les éventualités *a priori* anticipées par l'architecte ; d'où la nécessité de limiter les contraintes spatiales (notamment en matière de murs porteurs à l'intérieur des logements ou de pièces commandées). Cette expérience renvoie à l'enquête menée par Guy Tapie (2014) au sein de l'opération des « Diversités » à Bordeaux. Cette opération comprend différentes typologies d'habitat (maisons individuelles, en bande, logement intermédiaire et collectif, etc.), pensées comme telles par les architectes, mais non perçues ainsi par les habitants qui ne distinguent que deux catégories : logement individuel et logement collectif. Ainsi, les habitants des maisons individuelles sur pilotis de cette opération ont été interrogés au sujet de leur habitat. On peut constater que la séparation de la maison en trois niveaux a permis une diversité d'appropriation par les habitants. Ainsi, le dernier niveau qui avait été pensé comme une cuisine et un séjour largement ouverts sur une terrasse, a souvent été aménagé comme une chambre parentale articulée à une salle de bain privative (permise par l'arrivée et l'évacuation d'eau) (Tapie, 2014). Ainsi, « habiter un espace, c'est le vivre, être présent et utiliser l'espace dans tous les recoins » selon Wendy, architecte-expert en fengshui. Pour poursuivre cette réflexion menée par Marcel, habiter serait donc cette subtile et

précieuse adéquation entre un potentiel spatial conçu par les architectes et leur utilisation, voire appropriation par les habitants.

> « Habiter, c'est pourvoir à tous les besoins spatiaux et la diversité de ces besoins-là à l'intérieur et à l'extérieur, je dirais. Pas seulement, oui, pas seulement, ce n'est pas seulement le bâtiment à l'intérieur, c'est aussi justement la relation avec les espaces extérieurs, c'est aussi peut-être la relation au déplacement et […] à tous les autres besoins qu'on a de se nourrir, de travailler, de rencontrer d'autres personnes. » (Marcel, architecte-expert en fengshui)

Avec Florine, la notion d'habiter s'étend pour désigner également les modes de vie que l'architecte doit pouvoir, sinon anticiper, du moins ne pas entraver. C'est cette notion de mode de vie que l'on retrouve chez l'architecte de la démarche environnementale Théophile.

> « [H]abiter, c'est une notion qui s'est en fait vachement perdue parce que, parce que les gens aujourd'hui, ils passent plus de temps au boulot et ailleurs que dans leur maison. Et du coup, ils habitent, c'est presque devenu, je vais pas dire des dortoirs, mais je veux dire avec les trajets, le boulot, les gens, ils partent souvent le matin, ils reviennent le soir, ils dorment chez eux : ils passent le tiers de la journée dans leur maison. Donc la notion d'habiter, je trouve qu'elle s'est perdue par rapport à l'époque où les gens étaient beaucoup plus chez eux, où ils allaient travailler parce qu'ils y allaient à pied et puis ce n'était pas très loin. Et du coup, dans leur maison ils y passaient beaucoup de temps. »

Néanmoins, avec le télétravail ou plus largement la réduction du temps de travail par exemple, l'habitat devient un lieu dans lequel nous sommes amenés à passer plus de temps, et dans lequel nous menons différentes activités. Théophile se questionne ainsi sur ces évolutions des modes de vie qui doivent nécessairement être prises en compte lors de la conception. C'est aussi ce que confirme Rose, pour qui les habitants peuvent « bien » habiter à partir du moment où leur mode de vie, et plus largement leur culture, auront été pris en compte lors de la conception. Selon les praticiens, habiter est donc avant tout cette relation d'usage que les habitants entretiennent avec leur lieu de vie, qui doit répondre à leurs besoins en limitant les contraintes, en prenant en compte leur mode de vie et plus largement leur culture.

Ces premiers éléments de définition de l'habiter selon les praticiens soulèvent trois questionnements sous-jacents, qui interrogent la diversité des points de vue portés sur un espace de vie lorsqu'il est habité. Le premier est celui du terme même d'usage qui, ainsi que nous l'avons déjà précisé, peut prendre diverses acceptions. Celle qui est illustrée ici est celle qui différencie l' « Usage normatif » de l' « usage effectif », ainsi que l'explique Jean-Michel Léger (2012, p. 37).

> L'Usage est un stock de références sociales et morales, mais il est un code transactionnel en permanence négocié selon les situations. Les objets architecturaux sont perçus et pratiqués par leurs usagers en fonction d'une chaîne de sens qui relève de registres différents. Chaque perception et chaque pratique d'un objet architectural et urbain (quartier, édifice, façade, volumes, lumière, vue, distribution, matériaux, appareils, etc.) donnent lieu à des significations croisées en termes de commodité, de réception esthétique, d'ambiance, de coût, de service, de coprésence, d'image sociale.

Jean-Michel Léger distingue les usages portés, véhiculés par l'espace conçu par l'architecte[54] des usages réellement observables auprès des habitants, qui résultent de la combinaison des contraintes portées par les usages normatifs et leur interprétation représentationnelle et pratique réalisée par les habitants. Cette vision renvoie bien entendue plus globalement à celle d'Henri Lefebvre, qui propose de considérer l'espace selon une « triplicité » (Martin, 2006) : 1/ « l'espace conçu », celui des savants et des planificateurs, l'espace de représentation dominant dans une société ; 2/ « l'espace perçu », celui des pratiques quotidiennes et de la mobilité ; 3/ « l'espace vécu », c'est-à-dire les représentations de l'espace que s'en font les habitants, « l'espace dominé et subi, que l'imagination tente de s'approprier et de modifier ». Finalement, ces visions mettent toujours en évidence la confrontation qui se joue au sein de l'espace habité (quelle que soit son échelle) au niveau pratique et représentationnel, entre l'espace conçu par des professionnels et vécu, approprié par les habitants. Jean-Yves Toussaint et Daniel Pinson construisent également une réflexion en ce sens. Pour ces sociologues, l'architecte est d'ailleurs au cœur de cette tension, notamment dans la mesure où « [l]'activité de projet viserait à prescrire des usages, à les inscrire et, plus exactement, à en inscrire quelques-uns aux dépens d'autres » (Toussaint, 2003, p. 27). L'architecte est donc soumis à de multiples injonctions, entre processus de conception individuel et multiplicité des acteurs du projet, entre attention à porter aux usages normatifs et adaptation des propositions à un habitant qui, en réaction au mouvement moderne, ne peut plus être considéré comme un groupe homogène, normalisé et passif, mais comme une multitude d'individualités en capacité de construire une relation spécifique à son habitat, y compris déjà en phase de conception.

> L'architecte est donc, en ce sens, à la fois impliqué dans un processus hypertrophiant sa place d'auteur, en même temps engagé dans un collectif de

54 En ce qui concerne les logements collectifs, il s'agit notamment de tenter pour lui de trouver le plus grand dénominateur commun en matière de modes de vie, afin que ceux-ci puissent convenir à grand nombre d'habitants. Ceci soulève les questions de l'homogénéisation, voire de la standardisation, des logements parallèlement à la flexibilité, qui pourrait permettre d'adapter les « usages effectifs » en fonction des habitants successifs.

> travail plus étendu qui bride les aventures de son imagination et invité à mieux tenir compte d'un habitant qui s'est institué comme sujet, mais qui, à l'image des débats de la démocratie, est écartelé entre les facilités d'une société marchande à courte vue et les appels à la mesure d'un « vivre-ensemble » qui ne sacrifie ni les plus faibles d'aujourd'hui ni les générations à venir (Pinson, 2007, p. 210).

b. Mais avec des supports

Si l'espace conçu par les architectes ne doit pas être source de contrainte pour que les habitants puissent l'habiter à leur manière, ils ne doivent pas pour autant être lisses, sans prises : l'habitat doit en effet pouvoir proposer des supports en matière de relation sensorielle et émotionnelle. C'est notamment sur cet aspect qu'insiste Joséphine, architecte d'intérieur et praticienne en fengshui. Sans le formaliser avec ce vocabulaire, « bien » habiter passe nécessairement par la possibilité pour les habitants de développer une relation sensible et émotionnelle à leur habitat, qui repose sur des prises ou supports que celui-ci peut offrir. Pour elle, l'humain ne doit pas être « coupé de son environnement » ; ce qui renvoie notamment à la favorisation de la relation sensorielle directe à son habitat. Ceci rappelle d'ailleurs le positionnement de Richard Sennett (2002 ; 2009) quant aux espaces urbains contemporains. Le sociologue constate la pauvreté sensorielle des espaces : un décalage singulier s'est installé entre la recherche d'une certaine stimulation sensorielle corporelle très répandue mais par média interposé avec, en parallèle, un certain déni, dans la sphère publique de l'homme sensible, de sa réalité physique incarnée. Or, ces « sensations » par média interposé, finissent par « affaiblir la conscience du corps » : de fait, même si nous parlons librement du corps sensible, nous sommes plus libres dans nos expériences corporelles à distance, passivement, tandis que nous évitons une vie sensorielle développée notamment dans l'espace de la ville.

C'est bien cet écueil que tentent aujourd'hui d'éviter certains architectes et praticiens, en proposant des lieux de vie qui permettent d'ancrer l'habitant dans une relation sensorielle directe, stimulante et appréciable avec eux (*cf.* chapitre 14). Mais l'habitant doit également pouvoir « tisser un lien » avec son habitat qui deviendra ainsi un « chez-soi » – toujours selon Joséphine –, par une relation basée sur les sentiments de protection et d'attachement. Ces sentiments primaires participent à la définition de l'ancrage d'un individu au sein d'un territoire, qui est « au plein sens du terme un prolongement de l'organisme, marqué de signes visuels, vocaux et olfactifs. L'homme lui aussi s'est créé des prolongements territoriaux matériels, ainsi qu'un ensemble de signes territoriaux visibles et invisibles » (Hall, 1978, p. 131).

Ainsi, l'habitat comme « l'abri et l'habit » de l'espace privé « correspond à une sphère essentielle d'appropriation personnelle, déterminée par cette relation entre l'espace du logement et le corps qui donne lieu à une spatialisation de l'identité » (Fischer, 2011, p. 143). L'habitat, ainsi que le rappelle aussi l'architecte de la démarche environnementale Emmanuel, est un lieu d'articulation de la vie privée et de la vie sociale. Pour que les habitants puissent « bien » habiter, l'habitat doit remplir ces fonctions identitaires individualisées, mais aussi de support de l'expression d'une réalité socio-culturelle plus partagée. « L'idée du chez-soi a deux versants principaux : la protection contre le monde extérieur et l'attachement à un lieu, facteur d'un sentiment d'identité » (*ibid.*, p. 147). Habiter un lieu, particulièrement son lieu de vie, nécessite donc de pouvoir y articuler sentiment de protection et de sécurité mais aussi de support de liens sociaux et d'attachement territorial.

> À côté de la fonction de protection, le logement a également une fonction d'ancrage. Lieu par excellence d'un enracinement psychologique, il renferme une qualité essentielle : servir de repère et assurer une stabilité […]. L'habitat est donc fondamentalement un territoire dans lequel se construit le sentiment d'identité. Par là même, l'espace du logement est aussi un lieu où on peut affirmer sa différence avec autrui. Si les individus sont d'un côté soumis aux normes qui président à la conception des logements, ils ont de l'autre la possibilité, à l'intérieur de leurs espaces, de marquer leurs différences, d'y projeter une image d'eux-mêmes et, à travers le sentiment de soi ainsi créé, d'aménager un espace où vivre (*ibid.*, p. 148).

B. De l'habitant à l'habitat

En regard de cette approche psychosociologique (de l'habitat vers l'habitant), les praticiens définissent également le fait d'habiter comme un mouvement de l'habitant vers l'habitat. Plus socio-anthopologique, cette approche de l'habiter définit en quelque sorte des postures habitantes, l'une qui présente l'humain comme un être qui cherche à comprendre et à décoder le monde qui l'entoure pour lui donner du sens, l'autre qui le présente comme un être chargé d'une responsabilité dans son maintien à l'état d' « équilibre » (au regard de ses trois « plans », *cf.* chapitre 15).

a. Comprendre un monde

C'est sans doute ici que la polysémie du mot « sens » révèle toute sa justesse, d'ailleurs perçue par les praticiens. Selon Gustave-Nicolas Fischer (2011), les

significations données aux lieux par ses habitants sont liées « aux fonctions architecturales », à leur « usage social », c'est-à-dire les pratiques précises qui s'y déroulent, ainsi que les valeurs attribuées aux différents types d'espace. Ainsi, « [l]es liens qui se nouent entre l'homme et l'espace ne sont donc pas réductibles aux seuls rapports matériels ou fonctionnels, ils incluent une valorisation qui déborde leur caractère physique et produit cet ensemble de significations sociales liées à la dimension culturelle à l'œuvre dans nos représentations » (*ibid.*, p. 225). Mais c'est bien parce que l'habitant perçoit sensoriellement des informations issues d'un lieu, donc culturellement élaborées, qu'il est à même de leur donner un sens, une signification. Les sens et le sens s'imbriquent profondément tant pour conditionner des pratiques que des représentations. Les praticiens en ont bien conscience puisqu'ils évoquent l'action d'habiter comme une « projection de la structure mentale » des habitants sur leur lieu de vie (pour Marcel). L'espace n'est alors plus seulement physique mais support de représentations et doté d'une épaisseur symbolique forte (pour Emmanuel). Pour l'architecte-géobiologue Pierre-Yves l'habitant est comme à la recherche de son « paradis perdu », lorsqu'il se met en quête de son habitat. Il y projette une somme de désirs, qui esquissent d'ores et déjà la notion d'habitabilité comme une combinaison de critères qui permettent de qualifier un lieu d'habitable ; c'est-à-dire qui permet aux habitants de « bien » habiter.

Aux dimensions psychosociales précédemment évoquées et à cet enjeu de compréhension des lieux et des rapports que l'on entretient avec lui, l'experte en fengshui Janine nous a précisé ce que signifie pour elle habiter. Si l'on y retrouve l'enjeu de la dimension d'harmonie énergétique, la praticienne souligne l'importance de prendre conscience de l'impact que peut avoir le lieu de vie sur ses habitants. Elle souhaite que ses clients puissent engager une relation de compréhension par rapport au lieu qu'ils investissent. Cette préoccupation peut aussi se rapprocher de celle exprimée par Joséphine, qui a précisé qu'habiter, c'est « vivre en bonne intelligence » avec son lieu de vie, tant en le comprenant qu'en le respectant :

> « Habiter un lieu, c'est un mélange des énergies entre le lieu qui vous accueille et vous qui êtes arrivé. Habiter, c'est poser ses énergies quelque part et fusionner avec les énergies présentes. Habiter en conscience, c'est plus fort, c'est-à-dire qu'on a conscience de ce qu'on fait et de l'endroit où on se pose. Donc ça c'est important aussi. Et j'essaie de rendre mes clients, j'essaie de leur faire habiter en conscience leur lieu. C'est-à-dire de leur faire comprendre les formes qu'ils ont choisies, ce que ça va induire sur leur vie, de les initier à : quand je bouge quelque chose, qu'est-ce que je bouge ? Qu'est-ce qui est en train de bouger ? Je leur parle de leur terrain, des énergies du lieu, de ce qui se passe sous leurs pieds. J'essaye effectivement de les faire habiter. » (Janine, experte en fengshui)

b. Respecter un monde

Pour Janine comme pour Joséphine, la compréhension d'un lieu (et des ressorts de notre relation à lui) est la première étape du chemin qui mène à son respect, ultime manifestation de l'habiter. Cette dimension a été développée seulement par les praticiens de la géobiologie et du fengshui. Pour Janine et Joséphine, nous avons un impact sur le lieu, par notre façon de l'aménager et de le vivre : il est ce que nous y mettons (Cooper Marcus, 2006). Ceci implique de fait la nécessité d'entretenir avec lui une relation équilibrée, c'est-à-dire où l'un ne prend pas le pas sur l'autre. Cette préoccupation repose sur une vision « personnifiée » ou « incarnée » du lieu, qui lui donne non seulement une certaine spécificité (dépendante notamment du *genius loci*) mais aussi une certaine autonomie et un certain pouvoir[55] sur ses habitants.

Cette première dimension du respect envers le lieu est immédiatement accompagnée d'une seconde, plus écologique. Pour l'architecte-géobiologue Damien, il est fondamental que nous comprenions que nous avons un rôle à jouer dans notre relation à l'habitat. Par nos pratiques habitantes, nous sommes en mesure d'influer sur le lieu que nous devons tenter *a minima* de respecter (et notamment l'environnement naturel), voire de l'améliorer par son aménagement. En ce sens, les géobiologues et les praticiens en fengshui sont proches de la voie explicitée par Augustin Berque (2004), quant aux conditions d'émergence d'une véritable « éthique environnementale ». En effet, Augustin Berque rejette les deux extrémités dans les positions énoncées sur ce sujet, que sont « la subordination de l'humanité à la biosphère » et « la subordination des questions environnementales aux intérêts de l'humanité » (*ibid.*, p. 8). Dans le premier cas, il s'agit d'une vision holiste, dans l'autre, d'une vision anthropocentrique. Or, reste toujours un problème dès lors que l'on veut résoudre la question de l'éthique environnementale, « une aporie fondamentale : celle d'admettre simultanément que l'humain transcende en un sens la nature, quand dans un autre, celle-ci le subsume » (*ibid.*, p. 8). Si l'homme doit avoir un comportement éthique, c'est donc lui donner une essence différente, alors que la nature ne peut faire la même chose pour nous ; ce en quoi réside le problème fondamental de l'éthique environnementale. S'appuyant sur le terme de cosmos[56], le géographe propose une voie pour dépasser cette aporie.

---

55 Un pouvoir positif comme négatif, qui peut dans certains cas d'ailleurs relever de l' « emprise » (Cooper Marcus, 2006).

56 « Rappelons que le mot grec *kosmos* a le triple sens d'ordre, monde, et parure. Le latin *mundus* a également ces trois sens, dont la parenté veut dire, fondamentalement, qu'il y a un ordre dans les choses qui constituent le monde, et que cet ordre est positif en termes de valeurs humaines (*kalos kagathos*, beau et bon à la fois). En revanche, l'univers de la physique moderne est axiologiquement neutre. En d'autres termes, ce n'est plus un *kosmos* » (Berque, 2004, p. 9).

> [J]e considère comme des impasses les constructions qui visent à mettre sur le même plan l'humain et les non humains. La bonne méthode me semble au contraire de se fonder sur l'évidence que la position humaine est singulière. Il convient donc de mettre cette singularité dans une perspective proprement cosmologique ; c'est-à-dire, à l'inverse de la réduction susdite à un même plan, d'envisager une profondeur ontologique dans l'ordre général (le *kosmos*) des phénomènes que nous pouvons connaître. Cela implique, encore une fois, non pas de réduire toute chose (humains et non humains confondus) à la même aune, humaine ou non humaine en définitive, mais au contraire de chercher à définir le rapport des diverses choses à l'humain ; et réciproquement : le rapport des choses humaines à la nature (*ibid.*, p. 9).

Sans qu'elle soit formalisée comme telle, les géobiologues et praticiens en fengshui propose une éthique de l'habiter, que nous construirons à partir de la notion d'habitabilité. Cette éthique de l'habiter est celle qui ancre et porte notre responsabilité envers le monde habité, l'environnement, qu'il soit considéré comme naturel ou non. C'est parce que nous avons les capacités de modeler profondément le monde habité que nous avons la responsabilité de sa préservation et de sa qualité, tant pour nous-mêmes que pour sa valeur intrinsèque.

C. De l'habiter à l'habitabilité

Les praticiens semblent donc définir le fait d'habiter comme un double mouvement entre l'habitat et l'habitant, et plus largement entre le monde et l'humain. Parce que ce terme dépasse le cadre de l'habitat *stricto sensu*, et parce qu'il révèle une portée presque ontologique – qui serait une posture anthropologique et éthique d'être au monde –, nous proposons d'utiliser ce verbe en le substantivant. Si cette définition de l'habiter semble l'emporter, les architectes de la démarche environnementale insistent sur le poids des usages dans les performances écologiques de l'architecture contemporaine. Après nous être interrogée sur la possibilité d'apprendre aux habitants à « bien » habiter, nous aborderons les conditions d'un « bon » habiter, ou autrement dit l'habitabilité. Pourrait-elle alors être considérée comme une « éthique de l'habiter » ? C'est ce que nous verrons à la fin de ce premier sous-chapitre.

a. Apprendre à habiter ?

Habiter serait donc cette subtile association dynamique entre l'habitat et ses habitants. Cette relation semble, telle qu'elle a été explicitée par les praticiens, reposer

sur l'adoption de « postures-réflexes », qui se présentent en tout cas comme des dispositions profondément ancrées. Pourtant, de nombreux architectes de la démarche environnementale se disent en faveur d'un apprentissage à destination des habitants, pour qu'ils puissent « correctement »[57]. En effet, l'architecture environnementale contemporaine nécessite pour Laurent un apprentissage tant pour garantir la baisse des consommations énergétiques que le confort des habitants. De même, Marcel précise que les livrets d'installation distribués lorsque les habitants emménagent ne suffisent pas à modifier les pratiques ; d'autant que ces habitants n'ont pas toujours choisi d'habiter dans un logement écologique. Une véritable éducation à un mode d'habiter « écologique » serait donc nécessaire pour que les habitants « adaptent » leurs pratiques à ces nouveaux habitats. Cette position est également défendue par les auteurs d'ouvrages de référence (Collectif, 2010 ; Peuportier, 2003). Quant à Roland, il nous a expliqué avoir travaillé en coordination avec une association nancéienne, dans le cadre d'une rénovation environnementale de logements des années 1970 et 1980.

> « C'est une société qui s'appelle « Réciprocité ». On n'investit pas d'argent, enfin si, mais c'est plutôt un travail sur le terrain où en fait, ces personnes accompagnent, vont voir les gens qui habitent dans un immeuble ce qui se fait en parallèle avec une opération de rénovation. On leur explique déjà ce qu'on va faire, etc., et après on essaye aussi de changer leur comportement par rapport à la gestion de l'eau, à la gestion de l'électricité, à la gestion du chauffage. J'étais assez bluffé parce qu'elle m'a dit, cette personne, qu'elle arrive à réduire les consommations de pratiquement 30 %, en travaillant juste sur le comportement du locataire : c'est énorme. À côté de ça, nous on dépense ; les bailleurs sociaux, dépensent des millions d'euros pour réduire la consommation, mais ça ne va pas réduire de 30 %, ça va peut-être réduire de, je ne sais pas, 10, 15 ou peut-être 20 %. Mais quand on se dit qu'un simple travail sur l'usage sociologique permet de faire ça, je trouve ça incroyable. » (Roland, architecte de la démarche environnementale)

D'après les professionnels de l'architecture, les changements de comportements sont la clé pour permettre les économies d'énergie les plus importantes. Mais ces changements sont longs et difficiles, dans la mesure où il y a un véritable hiatus entre les espaces conçus par les experts et ceux vécus par les habitants (Renauld, 2014). En effet, ceux-ci actualisent des dispositions précédemment acquises dans un contexte différent, avec lequel elles ne sont plus en adéquation[58]. Le constat du fossé entre espace

57 Ce terme renvoie ici à deux aspects : habiter « correctement » pour permettre aux habitants de « bien » habiter en profitant au maximum de tous les dispositifs de confort offerts, mais aussi habiter « correctement », en respectant les protocoles d'utilisation des dispositifs écologiques.

58 Les cas d'étude mobilisés (l'entretien du marmoléum et de la façade végétalisée, ainsi que l'utilisation des interrupteurs coupeurs de veille) sont tout à fait significatifs de ce point de vue.

conçu et espace vécu est incontestable, tout comme l'efficacité des démarches de sensibilisation à une gestion plus efficace des ressources. Y a-t-il alors un problème dans le fait de tenir à apprendre aux habitants à habiter ?

Vincent Renauld (2014) conclut son ouvrage sur la mise en parallèle de la démarche environnementale avec le mouvement moderne, qui ont tous deux une orientation descendante quant à la transmission des pratiques habitantes : l'architecte se retrouve une nouvelle fois dans la position de celui qui apprend aux individus à « habiter correctement ». « Par ailleurs, si l' "homme durable" a en commun avec l' "homme moderne" son caractère abstrait vis-à-vis des usages sociaux, il en partage aussi l'orientation politique faiblement émancipatrice ou progressiste » (Renauld, 2014, p. 105). Entre démarche environnementale et mouvement moderne, il y aurait donc la même absence d'adaptation aux pratiques habitantes existantes ainsi qu'une absence de projet social et politique fondamentalement nouveau. Le modèle durable ne s'inscrit donc pas en rupture du modèle économique de surproduction et surconsommation mais en continuité de ce qu'était déjà le mouvement moderne : l'objectif est simplement de redéfinir une nouvelle norme architecturale afin d'inonder le marché de nouveaux produits rendus obligatoires. Ces nouvelles exigences « correspondraient aux logiques productivistes imaginées au XIX^{e} siècle […] puis érigées en modèle économique avec l'émergence de la société de consommation pendant les Trente Glorieuses. Elles impliqueraient de manière cyclique, non seulement l'obsolescence des objets en usage, mais également celle des savoir-faire professionnels et de savoir-vivre populaires » (*ibid.*, p. 107). Ce que met en évidence Vincent Renauld, au-delà d'un modèle économique erroné[59] qui reproduit sans cesse les mêmes processus (une surproduction associée à une surconsommation), c'est l'obsolescence et la perte délibérée d'usages habitants.

Au regard des définitions de l'habiter données par les praticiens, et de l'attention qu'ils affirment porter aux pratiques habitantes, la quête de leur reconfiguration ne serait-elle pas contradictoire ? Mais il y a plus : dans la mesure où l'habiter ne se limite pas seulement à des pratiques, les architectes de la démarche environnementale sont-ils légitimes pour amener les habitants à une reconfiguration de leur mode d'être au monde ? Si le bien-fondé de la quête de la baisse des consommations énergétiques n'est pas à remettre en question, le bouleversement des pratiques habitantes à ce seul titre quantitatif paraît problématique. Nous l'avons vu, par les pratiques habitantes qu'il développe, l'humain engage en réalité un rapport au monde lié à des cadres idéologiques structurants. Demander la « correction » ou l'ajustement de pratiques acquises depuis longtemps sur quelques points de détail dans la globalité des postures d'habiter au motif de réduire notre impact sur l'environnement ne peut à coup sûr pas produire le

59 On pourra voir par exemple sur l'explicitation de ce système le dernier ouvrage de Paul Jorion (2016).

sursaut représentationnel dont nous avons besoin pour relever le défi environnemental. D'autant que l'humain se trouve évacué d'une relation existentielle, et fondatrice de son humanité, à l'environnement. Cette idéologie tendrait par exemple à faire penser qu'en modifiant notre perception ancestrale de la chaleur du foyer – une source directe et multifonctionnelle de chaleur – vers une représentation disjointe entre l'activation d'un bouton et une montée en température lente et progressive couplée à une inertie thermique toujours plus importante serait la clé pour une baisse des consommations énergétiques. Or ce qui est en jeu ici, c'est la contrainte à l'immédiate modification des pratiques, dans un système économique et constructif qui ne fait que réinterpréter des systèmes qui ont pourtant montré leurs limites.

Or, sans renier les impératifs environnementaux, les praticiens de la géobiologie et du fengshui proposent de réintégrer l'humain à l'environnement, dans une relation complexe et qualitative. Ces conceptions de l'habiter ont le mérite de reposer en profondeur la question de la relation de l'humain à son habitat, en proposant des enjeux qualitatifs, tant pour l'un que pour l'autre. Chez les architectes de l'une ou l'autre des pratiques, y compris pour ceux qui s'inscrivent dans une démarche environnementale clairement identifiée, il n'a jamais été question pour eux d'apprendre aux clients à habiter. Au contraire, ils leur proposent de questionner globalement leur interrelation à leur habitat, afin que celle-ci puisse être la plus équilibrée et saine possible, en conscience de ce que chacun peut apporter (ou retirer) à l'autre.

Si sur tous les autres points abordés jusqu'ici, la frontière entre géobiologie et fengshui d'un côté et démarche environnementale de l'autre semblait parfois ténue, ce positionnement des architectes environnementaux en faveur d'une modification des pratiques habitantes fait réellement la différence entre ces deux groupes de conceptions de l'habiter. À la suite des travaux de Vincent Renauld, ainsi que de tous les sociologues et anthropologues ayant travaillé sur la question de l'habiter, il semble que la démarche environnementale non seulement ne puisse pas être qualifiée de pratique architecturale alternative, mais pas non plus de pratique architecturale renouvelant réellement les postures moderne et post-moderne. L'urgence environnementale aurait été utilisée par un système économique défaillant afin de relancer une machine productiviste, sans proposer de repenser les fondements de notre habiter et, par là, de ce qui fait notre humanité.

Les entretiens révèlent que les architectes de la démarche environnementale sont convaincus du bien-fondé de leur souhait de modifier les pratiques habitantes. Pourtant, si l'on reprend l'équation de Bernard Lahire (2012) « pratiques = contexte + dispositions », modifier les pratiques est justifié dans le cadre d'un changement de contexte (ici par exemple, l'habitat écologique remplace un habitat standard), mais cela

nécessite de reconfigurer également les dispositions. Sans cela, les pratiques risquent de ne pas se modifier sur le long terme, ou bien de ne pas faire sens pour les habitants et ainsi de ne pas se transmettre correctement. Or, si la crise environnementale que nous connaissons nécessite un changement des pratiques, elle appelle parallèlement et peut-être avant tout un changement de dispositions, ainsi que l'a esquissé le chapitre 5. Que les modalités soient ou non pertinentes, c'est en tout cas ce que se proposent de faire la géobiologie et le fengshui, qui construisent des représentations de l'environnement et de l'humain, ainsi que des cadres idéologiques alternatifs à la pensée naturaliste dominante. Leur propos est bien de repenser notre façon d'habiter (l'habitat, la ville, le monde), dans une perspective conditionnelle et qualitative : ces conceptions de l'habiter proposent en réalité de nouvelles habitabilités.

b. Une éthique de l'habiter ?

Dans la dernière partie de cette recherche, nous allons voir que les propositions des différentes conceptions de l'habiter peuvent être considérées comme des habitabilités, s'apparentant ainsi à des éthiques de l'habiter. Nous avons vu au cours des chapitres de cette partie que la géobiologie, le fengshui et la démarche environnementale peuvent être définies non seulement comme des conceptions de l'habitat, mais aussi comme des conceptions de l'habiter. En réalité, par les définitions de l'habiter qu'elles proposent, elles construisent de véritables habitabilités. Que cela signifie-t-il ? Si nous reprenons la définition psychosociologique de Gustave-Nicolas Fischer (2011), l'habitabilité d'un lieu serait son attribut vivable en fonction de la liberté que son aménagement permet. Le suffixe « ité » est donc là pour indiquer la qualité de ce qui est habitable, défini ici en fonction de la liberté que le lieu permet. Nous proposons d'aller plus loin, en constatant que les définitions de l'habiter données par les praticiens ne définissent pas réellement l'action d'habiter, mais plutôt les éléments nécessaires au fait de « bien » habiter, à la fois qualitativement et éthiquement. « Bien » habiter reposerait donc sur deux groupes de facteurs : 1/ des critères ou conditions remplis par l'habitat ; 2/ des postures développées par les habitants (dans leur rapport à l'habitat et au monde).

Ainsi, ces conceptions de l'habiter proposent des habitabilités, à savoir des modalités permettant un « bon » habiter – dans le sens de rapport au monde –, à la fois qualitatif (David, 2003), existentiel (Eliade, 1987) et éthique (Berque, 2004). Intégrant de diverses manières ces trois enjeux, la géobiologie, le fengshui et la démarche environnementale proposeraient donc des habitabilités, pouvant être considérées comme des éthiques de l'habiter.

	Profils-types de praticiens définis au tableau 8 et population	Habitabilités envir. naturalistes			Habitabilités écologiques vivantes		
		Scientifique rationnelle	Technique et fragmentaire	Naturaliste-écologiste	Communauté vivante	Holiste-moniste	Mystique-ésotérique
Démarche envir.	Écologique réglementaire : 1						
	Écologique modéré 1 (contre règlement.) : 2						
	Écologique modéré 2 : 3						
	Écologique sélectif : 3						
	Écologique engagé : 3						
Géobiologie	Géobiologue sensibilisé : 1						
	Géobiologue complet : 5						
	Géobiologue classique : 2						
	Géobiologue ésotérique (2) (architecte) : 3						
	Géobiologue ésotérique (1) : 1						
Fengshui	Expert reconverti (2) (traditionnel) : 2						
	Expert reconverti (1) : 3						
	Architecte-expert traditionnel : 3						
	Architecte-expert interprétatif : 2						
	Expert traditionnel spécialisé : 2						

N.B. : Les couleurs les plus foncées indiquent la tendance la plus forte de l'incarnation de l'habitabilité par le profil-type de praticiens. La couleur la plus claire indique une incarnation ponctuelle des habitabilités en nombre de praticiens et en caractéristiques.

Tableau 11 : Tableau de répartition récapitulatif des différents profils-types de praticiens des trois conceptions de l'habiter selon les six idéaux-types d'habitabilité

L'hypothèse originelle de la thèse avait consisté à définir deux idéaux-types de conceptions de l'habitat. À la suite de l'étude des trois dimensions de cette hypothèse, qui nous ont permis de montrer que la frontière entre les différentes conceptions de l'habitat est plus complexe que celle proposée par la vision idéal-typique, nous proposons la construction de six idéaux-types d'habitabilité (définis à partir des profils-types de praticiens, *cf.* chapitre 9). Avant de définir plus précisément ces idéaux-types, des remarques s'imposent. La première est qu'il s'agit bien ici de la construction d'idéaux-types, c'est-à-dire de catégories analytiques et théoriques, issues de la confrontation des idéaux-types initiaux avec le terrain. La seconde est que nous proposons ici une approche croisée entre les conceptions de l'habitat, puisque celles-ci sont caractérisées par de multiples recouvrements ; aussi, une habitabilité ne sera pas nécessairement représentative d'une seule conception. La troisième est que ces habitabilités croisent également les profils-types de praticiens. En effet, nous en avons identifié cinq par conception, soit quinze au total. Or, nous n'avons ici que six idéaux-types d'habitabilités. Ainsi, il n'y a pas de correspondance directe entre les profils-types de praticiens et les idéaux-types d'habitabilités, ni du reste avec les conceptions de l'habiter. La quatrième et dernière remarque est que ces idéaux-types d'habitabilité s'organisent le long d'un continuum entre une approche « scientifique rationnelle » et une approche « mystique-ésotérique », les trois premières habitabilités étant dites « environnementales naturalistes » et les trois autres « écologiques vivantes » (*cf.* tableau 11 ci-contre.

16.2. L'habitabilité environnementale naturaliste

Le premier groupe identifié est formé de trois habitabilités que nous avons qualifiées d' « environnementales naturalistes ». Nous avons choisi ces termes, car ils définissent le cadre idéologique qui sous-tend ces habitabilités. En effet, le premier qualificatif est lié au fait que les actions et postures défendues par les conceptions de l'habiter sont tournées vers la protection de l'environnement : l'enjeu du bien-être humain est relégué au second plan, ou déclaré comme hors de portée de la conception. Quant au qualificatif de « naturaliste », il est employé ici dans l'exacte acception définie par Philippe Descola (2005). Il s'agit d'un mode d'identification basé sur la similitude des extériorités (toute la matière est composée selon les mêmes principes atomistiques et physiologiques pour le règne vivant) et la différence des intériorités (la conscience nous différencie des autres existants). Ces trois habitabilités sont principalement représentées par les praticiens de la démarche environnementale et quelques géobiologues. Nous allons passer en revue ces habitabilités, sachant qu'elles ne sont pas

exclusives : elles se présentent plutôt comme des portes d'entrée dans l'habitabilité plus globale dite « environnementale-naturaliste ». Elles sont donc au nombre de trois. Il s'agit des approches : 1/ « scientifique rationnelle » ; 2/ « technique et fragmentaire » ; 3/ « naturaliste-écologiste ».

A. Approche « scientifique rationnelle »

Cette habitabilité est portée par le seul représentant du profil-type des architectes de la démarche environnementale dit « réglementaire » (Daniel), ainsi que partiellement par les profils « modérés ». Des architectes-témoins, qui ne revendiquent aucune pratique spécifiquement « écologique », sont également représentatifs de cette habitabilité. En quoi consiste-t-elle et quelles sont ses caractéristiques ?

Aucune spécificité n'apparaît lorsque l'on étudie les caractéristiques sociologiques des architectes interrogés (l'âge, le genre, l'« école » ou encore le parcours professionnel) : ils appartiennent tous à des univers différents. Même leur rapport à la réglementation n'est pas un critère suffisant : cette habitabilité est défendue autant par des architectes qui pestent contre la réglementation environnementale que par ceux qui la tolèrent ; tous les architectes s'accordant en effet sur le poids et la complexité qu'elle représente. Il s'agit donc de s'intéresser aux autres indicateurs définissant les profils-types, relatifs aux univers représentationnels et cadres idéologiques.

Ces architectes développent une vision très « architecturalisée » de l'environnement. C'est au travers de leur regard de professionnel qu'ils appréhendent le monde qui les entoure. Ainsi, l'environnement et l'humain sont considérés respectivement comme « site de projet » et comme « usager » ou « client ». Leur univers représentationnel relatif à ces notions est donc avant tout liée à leur profession. Ils auraient du reste fortement tendance à militer pour apprendre aux habitants à habiter, afin d'infléchir leurs pratiques en vue d'une baisse des consommations énergétiques. C'est souvent sur ce combat que se focalise leur pratique professionnelle. Lutter pour la préservation de l'environnement se définit comme une nécessité professionnelle ou réglementaire, mais rarement comme un combat existentiel ou éthique, ou porté par une doctrine moralisante. C'est ce que nous précisait Florine.

> « Il y a des cas où je vais prendre ma voiture parce que ça me simplifie énormément la vie et puis il y a aussi du plaisir à ça. Je ne sais pas, je ne suis pas, je trouve que ce n'est pas forcément une histoire de morale. C'est plus une histoire d'aventure que de morale. Donc je ne dis pas "ah, c'est mal de prendre l'avion". Moi je trouve ça magnifique de pouvoir prendre l'avion pour aller loin, vite et découvrir d'autres endroits [sourire]. »

De façon générale, ces architectes ont un niveau d'actualisation des représentations professionnelles en contexte quotidien (ou transfert, *cf.* chapitre 12) de faible à moyen, et sont moins bienveillants que les autres à l'égard de la géobiologie et du fengshui. Pour résumer, ils ont globalement acquis l'idée que l'architecture est entrée dans un nouveau paradigme, directement issu des résultats des recherches scientifiques les plus contemporaines : il existe un phénomène de réchauffement climatique, contre lequel nous devons lutter en limitant nos consommations en énergies renouvelables et en limitant les dégagements de CO2. Il n'y a pas de vision morale, globale ou spirituelle qui régisse cette représentation : elle est uniquement fondée sur une appréhension scientifique du phénomène. Dans le cadre de leur pratique professionnelle dont les réglementations l'exigent, l'attitude « rationnelle » à adopter pour la préservation de l'humanité face au risque que constitue le changement climatique, est de concevoir une architecture économe. Ce résultat ne peut par ailleurs pas reposer uniquement sur la modification de leurs pratiques, mais aussi sur celle des habitants-usagers.

L'habitabilité qu'ils expriment peut être qualifiée de « scientifique » dans la mesure où elle repose sur ce schème de pensée dominant, et « rationnelle », en écho à l'architecture moderne, dont elle peut être considérée comme l'un des prolongements (Renauld, 2014), notamment quant à la vision de l'habitant qu'elle développe. Celui-ci est fortement dépendant de l' « espace conçu » par l'architecte, qui est légitime pour lui « apprendre à habiter », ici de façon « environnementale » du fait des nouveaux enjeux techniques que présente un habitat écologique. Il n'y a pas réellement lieu pour eux de reconfigurer plus globalement un ensemble de pratiques, mais plutôt de continuer à adapter des modes de faire face à l'évolution d'un contexte de pratique spécifique. En cela, leur habitabilité peut également être considérée comme « rationnelle », au regard de leur représentation « scientifique » des interrelations entre environnement et humain, désormais placées sous le signe du risque face notamment aux enjeux climatiques.

B. Approche « technique et fragmentaire »

Cette habitabilité est portée par onze des douze architectes de la démarche environnementale interrogés, qui se répartissent en quatre profils-types. Ce sont les deux profils « modérés » (quel que soit leur rapport à la réglementation) qui définissent principalement cette habitabilité, néanmoins représentée également par les profils « sélectifs » et « engagés ». Si l'on ne trouvait aucune homogénéité sociale du côté des profils « modérés », cela est d'autant plus vrai lorsque l'on considère simultanément les profils « sélectifs » et « engagés ». Mais alors, sur quoi se fonde l'identité de cette habitabilité, et comment la définir ?

Les cinq architectes « modérés » partagent un discours et une vision très techniques de l'architecture (et plus largement des interrelations entre l'environnement et l'humain), quand bien même ils défendent l'idée d'une architecture passive, voire bioclimatique. S'ils présentent tous un degré de technicisation de leur discours et de leur pensée différents, il semble que la démarche environnementale doive pour eux nécessairement passer par un développement technique toujours plus pointu. Ainsi, les notions d'étanchéité à l'air, d'isolation optimale, d'inertie thermique du bâtiment et de gestion des apports solaires constituent des piliers incontournables de leur discours. Et cela, alors même qu'ils défendent avant tout une architecture passive, et qu'ils admettent que nous soyons arrivés à un seuil quant aux innovations technologiques capables de réduire nos consommations énergétiques. C'est la raison pour laquelle nous qualifions cette habitabilité de « technique ».

Mais cette habitabilité est aussi fragmentaire. En effet, malgré les limites de cette approche évoquées par les praticiens eux-mêmes, ils ne semblent pas avoir réussi à dépasser cette habitabilité en proposant des modes de pensée alternatifs. Pour eux, la prochaine étape vers l'objectif d'une architecture plus « durable » est la modification des pratiques habitantes, qui doit permettre d'achever ce programme de réduction des consommations énergétiques. Et après ? Nous ne savons pas : cette habitabilité est fragmentaire dans la mesure où elle questionne notre rapport à l'habitat (et au monde) uniquement par le prisme des consommations énergétiques, réduites grâce à une isolation toujours plus grande par rapport à l'environnement extérieur, et un contrôle toujours plus accru des entrées et sorties de l'air intérieur. La réponse à la question environnementale à laquelle nous faisons face est ici réduite à une question technique, de gestion des flux, qui ne permettra sans doute pas, comme pour l'habitabilité précédente, de résoudre le défi à relever qui appelle un bouleversement non seulement des techniques et des pratiques, mais aussi des représentations et de l'éthique, les premiers n'allant sans les seconds (Renauld, 2014). Pour le dire autrement, il s'agirait de repenser notre relation écouménale au monde (Berque, 2009) ; ce que ne propose aucune des deux premières habitabilités évoquées.

C. Approche « naturaliste-écologiste »

Cette dernière habitabilité de ce premier groupe des habitabilités « environnementales naturalistes » est dite « naturaliste-écologiste ». Elle est au cœur des préoccupations des architectes de la démarche environnementale « sélectifs » et « engagés » et est portée parallèlement par quelques (architectes-)géobiologues, notamment par celle qui forme correspond au profil-type dit « sensibilisé » (Isabelle).

Là encore, les données sociologiques classiques ne permettent pas d'établir un lien entre les membres de ces profils-types. Explorons les spécificités de ces profils-types, avant de définir l'habitabilité qu'ils construisent.

Le profil-type « sélectif » désigne des architectes dont la pratique professionnelle est plus spécifique que ceux dits « modérés », notamment parce qu'ils se sont spécialisés dans une problématique (par exemple l'architecture en bois pour Nadège). Les transferts dans les pratiques quotidiennes sont également plus importants que pour les profils « modérés ». Le profil-type « engagé » renvoie à trois architectes dont les pratiques professionnelles et privées (ou quotidiennes) sont marquées par un engagement écologiste fort (que ce soit par des procédés architecturaux innovants pour Nathalie, par de la sensibilisation auprès des architectes pour Oscar, ou un engagement auprès de « *Greenpeace* » pour Rose). La protection de l'environnement relèvent pour ces professionnels d'une véritable éthique, qui oriente profondément leurs choix de vie. Quant à Isabelle, il s'agit d'une architecte fortement sensibilisée à la géobiologie, puisqu'elle y est formée et en manipule tous les instruments : elle fait parfois appel à un géobiologue au cours de ses projets. Elle a une démarche environnementale nettement marquée, qui se distingue notamment par une approche sanitaire de l'architecture.

Voici donc les profils-types de praticiens, qui portent cette habitabilité « naturaliste-écologiste ». Ce terme de naturaliste est employé ici autant pour rappeler que ces praticiens s'inscrivent dans ce type de représentation du monde (Descola, 2005) que parce qu'il connote une connaissance et un respect de la « nature » – lié au substantif qui désigne entre le XVI^{e} et XIX^{e} siècle des savants qui s'intéressent aux différents champs des sciences naturelles. Associé au terme d' « écologiste » – qui renvoie non seulement à la protection de l'environnement mais à la défense du projet socio-politique qu'elle conditionne (Bourg et *al.*, 2014) –, cette habitabilité est portée par des certains architectes. Tout en ayant une représentation moderne du monde, ils pensent la question environnementale d'un point de vue plus global (en y intégrant par exemple la question sanitaire), comme pouvant être à la source de modifications des pratiques architecturales, et plus largement de notre modèle socio-politique. L'habitabilité comme éthique de l'habiter prend ici tout son sens. La protection de l'environnement ne masque pas celle de l'humain : la quête d'interrelations harmonieuses ne doit pas se faire au détriment de l'un ou de l'autre des protagonistes, et toujours par un questionnement plus qualitatif (quels types d'espace va-t-on concevoir, et pour quels pratiques et rapport à l'environnement ?) que quantitatif (quelle épaisseur de tel type d'isolant pour obtenir telle performance thermique ?). Cette opposition entre approche quantitative et qualitative de l'espace est celle que l'on retrouve par exemple chez des architectes tels que Lucien Kroll (1999 ; 2000).

Cette opposition peut sembler caricaturale, entre l'approche fragmentaire et technique et cette approche naturaliste-écologiste. Elle est pourtant bien palpable. Si les connaissances techniques sont les mêmes entre ces deux groupes d'architectes[60], les premiers ont passé (beaucoup) plus de temps durant l'entretien à appuyer leur discours sur des questions techniques que les seconds. Ainsi, Isabelle nous a expliqué avoir utilisé sur un chantier pour la première fois de la ouate de cellulose projetée pour isoler, non pas pour évoquer la nécessité d'une étanchéité à l'air irréprochable (que par ailleurs ce matériau réussit à produire), mais pour l'aspect pédagogique de sa mise en œuvre. Il est ainsi possible de se rendre compte des moindres interstices qui ne seraient pas rendus étanches, tout en prenant conscience visuellement de l'avancement de cette étape cruciale du chantier. Qui plus est, ce matériau n'est pas nocif pour ceux qui le mettent en œuvre. Voici donc comment l'un des architectes qui porte cette habitabilité a évoqué le seul point « technique » de l'entretien : en nous en révélant non pas l'enjeu physique quant aux économies d'énergie qu'il permet, mais pour ses vertus pédagogiques et sanitaires lors de sa mise en œuvre (chantier qui a pu, du reste, être visité par les riverains tout au long de sa construction).

16.3. L'habitabilité écologique vivante

Le second groupe de trois habitabilités identifiées a été nommé celui des habitabilités « écologiques vivantes ». Le premier terme a été choisi en miroir de celui du groupe précédent : en effet, pour ces habitabilités, les impacts de l'humain sur l'environnement ne sont pas davantage pris en compte mais le sont de la même manière que ceux de l'environnement sur l'humain. C'est pourquoi, ces habitabilités reposent sur un cadre idéologique écologique au sens premier du terme, c'est-à-dire qui tient compte de façon systémique de toutes les interactions entre une espèce et un milieu. Quant au qualificatif de vivant, il reflète particulièrement bien ces habitabilités qui, plutôt que de proposer une opposition naturaliste entre nature et culture, reposent sur la volonté de construction d'une unité rassemblée par le fait d'être vivant[61]. Ces trois habitabilités sont représentées majoritairement par les praticiens de la géobiologie et du fengshui, et par quelques praticiens des profils-types de la démarche environnementale. Les trois habitabilités de ce groupe sont les approches : 1/ par « la communauté vivante » ; 2/ « holiste-moniste » ; 3/ « mystique-ésotérique ».

60 Nous en voulons pour preuve les projets qu'ils ont réalisés et le fait, par exemple, qu'Oscar soit formateur auprès des architectes sur les questions techniques relatives à l'architecture environnementale.

61 D'un point de vue organique et énergétique.

A. Approche par « la communauté vivante »

Ce premier type d'habitabilité est porté par quatre des cinq profils de praticiens en géobiologie et trois des cinq profils de praticiens en fengshui. Mais cette habitabilité n'est véritablement structurante que pour les profils-types de géobiologues dits « complets » et pour ceux dits « ésotériques » (qui sont architectes). Si elle est présente chez certains experts en fengshui, elle semble moins structurante que pour les géobiologues. Notons par ailleurs que les architectes de la démarche environnementale « engagés », ainsi que ponctuellement quelques-uns issus d'autres profils, se retrouvent également à développer cette habitabilité.

Les praticiens en géobiologie dits « complets » ont des profils sociaux extrêmement différents, de même que des parcours et modes d'exercice professionnel hétéroclites. On trouve deux géobiologues professionnels (l'un d'une petite trentaine d'années, l'autre à la veille de la retraite), deux architectes-géobiologues (dont l'une focalisée sur les champs électromagnétiques) et un géobiologue/ingénieur-conseil en démarche environnementale. Ces profils hétéroclites ont la spécificité de se rassembler sur la question sanitaire : la santé humaine conditionnée par le milieu de vie est véritablement au cœur de leurs préoccupations, tant professionnelles qu'individuelles.

Mais cet enjeu sanitaire n'est jamais détaché de la question environnementale : la santé humaine ne s'acquiert pas au détriment de la nature, bien au contraire. Deux éléments vont dans cette direction. Le premier est que ces géobiologues précisent toujours que leurs actions visent à la santé de tous les êtres vivants présents sur le terrain (animaux comme végétaux) ; certains interviennent d'ailleurs fréquemment dans des exploitations agricoles ou viticoles. Ne sont considérées comme favorables à l'humain que des actions qui sont aussi favorables aux autres êtres vivants : tous ensemble forment ainsi une communauté vivante, principe de base de la pratique de ces géobiologues « complets ». Tous ont également une démarche environnementale, que ce soit par des conseils délivrés aux particuliers lors de l'expertise (pour Benoît, Isidore et Quentin) ou par une conception architecturale écologique (pour les architectes Delphine et Pierre-Yves). Mais cette démarche environnementale est vue comme une condition nécessaire (mais pas suffisante) à la santé et à l'harmonie de la communauté vivante.

Si cette communauté vivante est perçue par ces géobiologues comme un groupe formé par des individus ayant des fonctionnements physiologiques similaires, elle se charge d'une connotation plus symbolique pour les architectes-géobiologues dits « ésotériques ». Ceux-ci ont une approche plus énergétique de cette conception de l'habitat et font du règne vivant une véritable communauté sociale. Celle-ci repose sur de véritables échanges et devoirs conscientisés entre ses différents membres, dont les

humains restent malgré tout des représentants singuliers. Leurs connaissances (techniques et ésotériques) et leurs capacités leur donnent la responsabilité d'agir selon les grandes lois du monde (*cf.* chapitre 15). Ainsi, que cette communauté vivante soit perçue d'un point de vue physiologique ou symbolique, elle est le support pour ces géobiologiques d'une posture éthique de l'habiter, au service de la santé de ses membres, dans le respect d'un équilibre global dont nous avons la responsabilité.

B. Approche « holiste-moniste »

Cette habitabilité est présente, à des degrés divers, chez tous les praticiens de la géobiologie et du fengshui, ainsi que chez quelques architectes « engagés » et « sélectifs » de la démarche environnementale. Mais c'est seulement chez les praticiens du fengshui qu'elle est véritablement centrale, particulièrement chez ceux qui constituent les profils-types des « experts reconvertis » (venant des métiers des ressources humaines ou d'aide à la personne), des « experts traditionnels spécialisés » et des « architectes-experts traditionnels ». Nous évoquerons les spécificités de ces différents profils-types avant de définir plus précisément l'habitabilité qu'ils construisent.

Les quatre profils-types de praticiens en fengshui qui définissent leur pratique à partir de cette habitabilité représentent dix des douze praticiens rencontrés. Leurs caractéristiques sociales sont très différentes et recouvrent des parcours et pratiques professionnelles diverses. Les experts reconvertis présentent, pour ceux qui viennent des métiers de l'aide à la personne, une approche traditionnelle française, c'est-à-dire très orientée vers les données de l'aménagement intérieur (répartition des fonctions, couleurs et matériaux). Ceux qui viennent du monde des ressources humains ou du management ont une approche plus complète (intégrant la géobiologie). Ces experts reconvertis ont la particularité d'être tous des femmes, âgées d'une quarantaine d'années ou plus.

Les « experts traditionnels spécialisés » ont une trentaine d'années et ont une formation en fengshui traditionnel classique, mais ils le pratiquent d'une façon spécifique ; Françoise l'associe à une approche psychothérapeutique et Nathan reste dans une approche la plus traditionnelle possible, avec un intérêt fort pour la culture traditionnelle chinoise. Ils manifestent par ailleurs un transfert plus important que le groupe précédent quant à leurs pratiques quotidiennes. Les « architectes-experts traditionnels », eux, ont une approche classique du fengshui, qu'ils incluent chacun spécifiquement à leur pratique de l'architecture.

Si l'on peut constater l'hétérogénéité de ces profils, il n'en reste pas mois que tous pratiquent d'une façon ou d'une autre le fengshui, dont la spécificité repose sur une

vision holiste-moniste du monde, chapeautée par une vision analogique (Descola, 2005). Qu'est-ce à dire ? La perception holiste du monde semble être plutôt issue de la rencontre de cette pratique traditionnelle chinoise avec un peuple occidental en quête de visions alternatives du monde[62]. Tous ces praticiens se représentent le monde comme une globalité, qui ne peut s'appréhender en isolant les phénomènes les uns des autres. Mais cette vision est également articulée à une conception moniste du monde, qui repose sur la transcendance de l'énergie (une vision qui semble là encore être issue d'un métissage complexe, plutôt que d'une application littérale de cette conception chinoise de l'habitat).

Cette appréhension holiste-moniste du monde, qui rappelle par ailleurs certains aspects des croyances et représentations sur lesquelles repose le *New-Age* (Champion, 1993) et qui est sans doute propre à une pratique occidentale du fengshui, s'articule néanmoins à la conception du monde analogique, spécifiquement développée par le fengshui traditionnel chinois. Les outils mobilisés par les praticiens sont bien ceux du fengshui traditionnel (qui fournit à ces praticiens de nombreux systèmes de classement et de mise en correspondance des existants) mais ils sont réinterprétés. En effet, pour les praticiens, ces outils « analogiques » ne montrent pas seulement la diversité des phénomènes du monde, puisque, par leur mise en correspondance possible, c'est davantage l'unité sous-jacente du monde qui est perçue. D'une vision proprement analogique, le fengshui a permis aux Occidentaux d'être appréhendé, comme un moyen de percevoir la globalité du monde à l'instant où la question environnementale franchissait l'univers des experts pour pénétrer celui des individus-citoyens (Bishop, 2004).

C. Approche « mystique-ésotérique »

Cette dernière habitabilité est portée uniquement par des praticiens des deux conceptions traditionnelles de l'habitat, du côté des praticiens en fengshui par les « architectes-experts interprétatifs », et du côté de la géobiologie par les praticiens dits « ésotériques » (architectes et non-architectes), ainsi que par ceux dits « classiques semi-professionnels ». Cela représente deux architectes du côté du fengshui et six praticiens du côté de la géobiologie. L'ensemble des profils de praticiens en géobiologie et fengshui y adhèrent néanmoins (sauf les experts reconvertis des métiers de l'aide à la personne), sans que cela constitue le cœur de leur pratique. Comment cette habitabilité se manifeste-t-elle chez les praticiens de ces deux conceptions de l'habiter ?

62 Les raisons de cette orientation peuvent être multiples, ainsi que le montre Jean-Jacques Wunenburger (2006) dans le cadre des médecines alternatives.

Les deux architectes-experts interprétatifs en fengshui ont tous deux une cinquantaine d'années et ont développé une vision de cette conception de l'habiter très personnelle, assez éloignée du « fengshui traditionnel ». Si elle en reprend les grands principes (le *qi* et les correspondances), le discours de ses praticiens est plus spiritualisant, voire plus mystique, que celui des autres praticiens (voir l'annexe II.4. à ce sujet). La croyance en un « nouvel âge », même si une appartenance au mouvement *New-Age* n'est pas affirmée, oriente l'ensemble de leurs représentations. Les motifs tels que le principe d' « amour universel », de la « mise en conscience » par rapport à notre habitat, ou encore l'importance de la méditation ou d'autres pratiques énergétiques sont caractéristiques de leur approche. Le monde serait ainsi fait de signes qu'il nous reviendrait de décoder, afin d'accéder à une sagesse universelle : ce mouvement serait celui d'une lame de fond pour nous amener à un nouvel âge, plus spirituel et centré sur les besoins essentiels des êtres humains. Le fengshui qu'ils pratiquent serait l'une des clés pour commencer à prendre individuellement ce chemin, en faisant entrer ses pratiques quotidiennes en cohérence avec cette croyance plus globale ; une des caractéristiques importantes du mouvement *New-Age* (Ferreux, 2001).

Les profils de géobiologues, qui participent à la construction de cette habitabilité, adhèrent également globalement à cette idée de l'émergence d'un « nouvel âge », auquel il convient de contribuer. Beaucoup moins centrale que chez les deux architectes évoqués précédemment, l'habitabilité mystique-ésotérique se traduit avant tout chez ces géobiologues par une importance donnée aux capacités extrasensorielles de l'être humain. Que ce soit par des canaux sensoriels très subtils ou par le pouvoir de « l'esprit » ou de « la pensée », l'être humain serait à même d'agir directement sur les données énergétiques auxquelles s'intéresse la géobiologie. Pour ces praticiens, la géobiologie est moins une science qu'une pratique expérimentale qui vise au bien-être humain, qui peut être atteint notamment par nos capacités « auto-régénératrices ».

Pour les autres géobiologues (« sensibilisés » et « complets »), cette habitabilité se manifeste plutôt comme la nécessité du respect des besoins fondamentaux de l'humain sur ses trois plans (*cf.* chapitre 15), la croyance en une puissance supérieure et l'ordonnancement du monde en un ensemble de signes, qu'il convient de comprendre et de mobiliser pour que l'habitat humain soit aussi un univers de sens.

Presque l'ensemble des praticiens des conceptions traditionnelles de l'habitat adhèrent plus ou moins à cette habitabilité. L'idée qui semble les rassembler est que le monde garde (et gardera sans doute toujours) une part de mystère, que nous pouvons néanmoins tenter d'appréhender par les multiples signes qui nous sont offerts. Mais ce n'est pas tant l'intérêt de ce décryptage qui est en jeu que le respect que nous devons manifester face à ce mystère de l'existence, en étant humble dans nos actions (en

particulier en modérant nos impacts sur l'environnement) et cela pour le bien-être humain. C'est à la condition de l'inscription de nos modes de vie et de nos habitats dans ces grandes dynamiques énergétiques universelles, dont nous avons vu un certain nombre de règles au chapitre 15, que nous garantirons notre épanouissement, notre bien-être et notre santé.

Voici donc les six habitabilités portées par les praticiens des différentes conceptions de l'habiter, qui définissent des rapports au monde spécifiques, qui effacent un peu plus les limites franches établies initialement entre les conceptions traditionnelles de l'habiter et la démarche environnementale.

Conclusion de la quatrième partie

Cette dernière partie nous aura permis de nous intéresser aux univers représentationnels et cadres idéologiques des praticiens des différentes conceptions. Dans la mesure où ces univers représentationnels touchent à la définition même de l'humanité, en regard de l'environnement, et qu'ils sont structurés par des cadres idéologiques qui conditionnent un rapport au monde spécifique, ces conceptions ne concernent pas seulement l'habitat, mais l'habiter.

De ce fait, au-delà de s'intéresser à l'habitat en tant que forme matérielle et aux paramètres qui font de lui un lieu de vie propice à l'humain, la démarche environnementale, la géobiologie et le fengshui construisent au travers de leurs praticiens de véritables habitabilités. Ces conceptions les amènent en effet à :

- se questionner sur l'interdéfinition de l'humain et de l'environnement (en termes représentationnels et idéologiques) ;
- se questionner les conditions d'établissement d'un « bon » habitat (en termes représentationnels et idéologiques) ;
- se positionner sur la prise en compte de ces données dans un contexte de pratique professionnel et quotidien ;
- construire des rapports au monde spécifiques, selon différentes conditions matérielles et immatérielles jugées favorables au regard d'une communauté donnée (humains, êtres vivants, planète, etc.), soit différentes « habitabilités ».

L'habitat, interface entre l'humain et le monde, est donc à la fois l'un des supports et vecteurs de ces différentes habitabilités portées par les praticiens ; celles-ci conditionnant plus largement leur pratique professionnelle (éthique) et leurs pratiques quotidiennes (rapport à l'environnement et à l'autre).

Conclusion générale

Arrivée au terme de cette recherche, nous souhaitons développer ici quatre points en guise de réponse et d'ouverture à la problématique de la thèse. Il s'agit donc dans un premier temps de revenir sur l'hypothèse de départ, en mesurant notamment les écarts mis en évidence au cours de cette recherche entre idéaux-types et terrain. Dans un second temps, nous reviendrons sur les pistes possibles de poursuite de cette recherche, dont les contours ont déjà parfois été dessinés au cours de la thèse. Mettre en perspective l'apport de cette incursion du côté des trois conceptions de l'habitat face à des enjeux contemporains liés à l'architecture et à l'écologie constituera le troisième temps de cette réflexion. Pour terminer, nous nous interrogerons sur les deux principales disciplines qui auront guidé cette recherche, la sociologie et la philosophie. Dans quelle mesure cette thèse permet-elle d'en questionner les contours ?

Comme nous le verrons, cette recherche est bien loin de clore définitivement le sujet abordé. Il nous semble que non seulement la pratique des différentes conceptions étudiées mais également les questions qu'elles soulèvent ont encore de beaux jours devant elles – en France comme sur d'autres territoires – et qu'en conséquence, elles constituent un champ de recherche dont l'exploration ne fait que commencer ; en tous les cas en considérant la démarche environnementale, la géobiologie et le fengshui comme de véritables conceptions de l'habiter. Là était en effet l'un des objectifs majeurs de cette thèse : considérer *conjointement* la démarche environnementale, la géobiologie et le fengshui, en les appréhendant *avant tout* comme des conceptions de l'habiter. Commençons par explorer les résultats de cette recherche.

1. Retour à la problématique

A. Les termes de la question

Afin d'apporter une réponse, si ce n'est définitive, du moins conclusive à la problématique de cette recherche, il nous semble indispensable de revenir sur les termes que nous avions mobilisés, notamment dans la question posée, qui était : *comment les praticiens des conceptions de l'habitat que sont la géobiologie, le fengshui et la démarche environnementale intègrent-ils la relation de l'environnement à l'humain, à travers leurs représentations et leurs pratiques ?* Nous avions justifié l'emploi des termes d'environnement et d'humain, et nous avons pu constater à quel point les représentations qui les incarnent peuvent être diverses, pour certaines reposant sur un dualisme nature/culture, pour d'autres fondées sur une vision plus holiste, ou systémique. Il ne nous semble pas que l'emploi d'autre termes – y compris au cours des entretiens – auraient pu nous permettre d'obtenir des résultats différents, tant la rupture qu'ils soulignent – entre humains et non-humains – est toujours plus ou moins ressentie et parfois remise en cause par les praticiens.

C'est surtout la volonté de vouloir isoler les relations de l'environnement à l'humain, des relations de l'humain à l'environnement, qui semble à ce stade beaucoup plus complexe. Pour de nombreux praticiens, notamment de la géobiologie, ces interrelations ne peuvent pas réellement être pensées les unes sans les autres : ressources, pollutions, cadre de vie et bien-être forment une seule et même problématique ; ainsi que nous avons pu le voir au cours de la partie IV. Voici donc le premier enseignement à tirer de ce retour à la problématique : l'impossibilité d'isoler les relations de l'environnement à l'humain, sous peine de s'éloigner de la cohérence des univers représentationnels des praticiens.

B. La définition des conceptions

Revenons maintenant à la démarche environnementale, à la géobiologie et au fengshui. Nous avons décidé de les étudier conjointement, dans la mesure où elles se définissent toutes comme conception de l'habitat. C'est cette définition qui s'est affinée au cours de la recherche puisque ces conceptions ne se limitent pas à instituer des normes relatives à un « bon » habitat : l'adhésion de leurs praticiens les conduit à modifier certaines de leurs pratiques quotidiennes. Dans la mesure où l'on assiste aussi à ces modifications chez leurs clients, ou à tout le moins à leur préconisation par les praticiens, nous avons choisi de parler d'elles en tant que conception de l'habiter.

En effet, nous avons pu constater que les univers représentationnels des praticiens étaient structurés par des cadres idéologiques, qui avait une capacité d'actualisation plus importante ; soit plus forte dans un même contexte, soit dans un contexte de pratique différent. C'est ainsi qu'ont lieu des phénomènes de transfert, c'est-à-dire d'actualisation de certaines représentations acquises en phase de socialisation professionnelle, dans des contextes non seulement professionnels mais également plus quotidiens[1]. Ces cadres idéologiques concernent, plus largement que les figures de l'humain, de l'environnement et de l'habitat, l'interdéfinition des humains et non-humains et conditionnent ainsi une vision du monde spécifique, régie par un certain nombre de « grandes lois » (*cf.* chapitre 15).

Ce phénomène de transfert, qu'il conviendrait d'explorer dans d'autres contextes de socialisation, a sans doute été rendu possible du fait de la portée véritablement structurante des cadres idéologiques en jeu, puisque ceux-ci concernaient la définition même de notre humanité. Dès lors, toutes les activités à caractère anthropologique (comme la nourriture, le soin, l'entretien du corps, la relation à la « nature », etc.) s'en trouvaient de fait impactées. Dans quel(s) autre(s) contexte(s) ce phénomène est-il observable ? Concerne-t-il toujours des cadres idéologiques extrêmement structurants, à portée anthropologique ? Voici quelques-unes des questions qui pourraient permettre de poursuivre ce travail.

Finalement, ces cadres idéologiques mis en évidence – accompagnés de ce phénomène de transfert – ont permis de révéler les habitabilités définies par les profils des différents praticiens. En effet, en s'intéressant au contenu des rapports au monde issus des univers représentationnels étudiées, nous avons pu les synthétiser sous la forme d' « habitabilités » ; à savoir de rapports idéal-typiques au monde, notamment à travers l'habitat et l'habiter. Au nombre de six, ainsi que le révèle le dernier chapitre, celles-ci définissent à chaque fois les conditions d'un « bon » habiter, tant du point de vue de l'habitant (l'humain, ou une communauté d'humains) que de l'habitat (le logement, l'environnement, le vivant, le monde, etc.). Nous verrons plus avant dans quelle mesure celles-ci peuvent nous permettre de réinterroger les champs de l'écologie et de l'architecture aujourd'hui.

C. Retour à l'hypothèse : à propos des pratiques

La problématique, à travers la formulation de la question de départ comme de l'hypothèse, visait à interroger à la fois les pratiques et les représentations des praticiens

1 Nous rappelons que les phénomènes de transfert ont également lieu dans l'autre sens.

de la démarche environnementale, de la géobiologie et du fengshui. Nous allons donc revenir successivement sur ces deux aspects.

En ce qui concerne la question des pratiques, trois principaux résultats peuvent être soulignés. Il s'agit d'abord des pratiques vues sous l'angle de la sociologie des professions. Il existe, nous l'avons vu, une différence incontestable entre la situation des praticiens-architectes et des praticiens-non-architectes. En effet, les premiers constituent une profession à part entière, qui se caractérise notamment par une régulation de la formation et du diplôme, mais également par une reconnaissance officielle ; contrairement aux seconds. Malgré cela, deux nuances importantes se doivent d'être apportées ; pour les architectes d'abord. Ceux-ci font face aujourd'hui à de nombreuses tensions du fait de problématiques tant exogènes qu'endogènes, parmi lesquelles la prise en compte officielle croissante de la question environnementale : acquisitions de nouvelles compétences, multiplication du nombre d'acteurs en jeu, spécialisations éventuelles et création de segments professionnels spécifiques sont les principales mutations en cours[2]. Elles font ainsi de ce groupe professionnel un groupe dont l'identité est en question et doit aujourd'hui être renouvelée. Quant aux praticiens, différents critères[3] nous permettent d'indiquer que leur pratique est en voie de professionnalisation. C'est aujourd'hui la reconnaissance institutionnelle (notamment par l'harmonisation des formations et diplômes) qui manque pour faire des géobiologues et des experts en fengshui des groupes professionnels effectifs. Ainsi, la question du degré de professionnalité des praticiens, bien que simple en apparence, révèle quelques subtilités qu'il semble nécessaire de pointer du doigt, également pour comprendre les postures des praticiens « entre-deux », architectes de formation mais ayant une pratique quasi-exclusive de consultant en l'une ou l'autre des pratiques traditionnelles.

Nous souhaitons insister sur un second élément important relatif aux pratiques analysées : les recouvrements entre les différentes conceptions sont presque la norme. En effet, de nombreux géobiologues, ainsi que nous l'avons montré au cours de la partie III, sont également experts en fengshui, et inversement : de nombreux architectes-experts sont également inscrits dans une démarche environnementale, de même que de nombreux architectes de la démarche environnementale sont sensibilisés – voire formés – à l'une ou l'autre des conceptions traditionnelles. Les univers représentationnels qu'ils développent sont donc des croisements, qui font apparaître beaucoup plus floues les

2 Les problématiques contemporaines auxquelles fait face cette profession sont bien entendu plus nombreuses et plus complexes ; citons à titre d'exemple la question des conditions de recours à l'architecte – qui permettraient de conforter leur monopole autant que de les mobiliser davantage, à des fins de bien commun, comme la qualité paysagère –, qui ont été revues lors de la loi CAP.

3 En effet, trois des cinq critères étudiés ont été validés, à savoir : la liberté, l'expertise et la légitimité : seules manquent la reconnaissance et la régulation institutionnelles.

distinctions entre les différentes conceptions de l'habitat. Tous les praticiens interrogés connaissent *a minima* les conceptions des autres (à l'exception d'une architecte de la démarche environnementale). En pratique, aussi bien que dans les univers représentationnels, les frontières postulées en hypothèse sont remises en question par des profils de praticiens complexes et croisés.

Le troisième élément important relatif aux pratiques est celui du parcours de socialisation des praticiens. C'est un aspect qui permet de mieux comprendre leurs univers représentationnels, en identifiant les différentes phases d'acquisition de ces représentations ; phases parmi lesquels la socialisation professionnelle tient un rôle déterminant. Mais surtout, nous avons pu constater que de nombreux parcours de praticiens-non-architectes se trouvent être des profils « en rupture » (comme un événement biographique provoquant une réorientation professionnelle). Cette rupture a de multiples origines, et combine souvent des facteurs biographiques et individuels, à des facteurs professionnels ou plus collectifs. Il serait intéressant de comparer ces profils à ceux des adhérents à ces conceptions traditionnelles, afin de vérifier si eux aussi présentent des parcours en rupture ; type de parcours qui pourrait ensuite être corrélé à l'adoption plus facile d'univers représentationnels contre-normatifs – ainsi que le sont les différentes croyances mises en évidence (*cf.* chapitres 13 et 15). Focalisons-nous donc à présent sur les représentations.

D. Retour à l'hypothèse : à propos des représentations

Au-delà des différences mises en évidence à propos des univers représentationnels des praticiens selon leur conception de référence, nous avons pu révéler une autre distinction structurante. Il s'agit des différences qui apparaissent, notamment quant aux représentations de l'environnement, entre les praticiens-architectes et praticiens-non-architectes. En effet, la socialisation professionnelle des architectes joue un rôle prépondérant, au regard des termes récurrents tels que le site, le contexte, le projet, etc. Dès lors, l'humain, l'environnement et l'habitat se trouvent appréhendés plutôt à partir des notions d'usagers, de site et de projet et/ou de logement. L'orientation lexicale traduit donc la portée professionnelle de ces termes, et des représentations avec lesquelles ils sont en lien.

Passons à présent en revue les spécificités représentationnelles développées par les praticiens de chacune des trois conceptions de l'habitat. Les architectes de la démarche environnementale proposent des visions des relations entre humain et environnement dans l'habitat assez variées. Elles vont d'une vision techniciste et

fragmentaire à des visions plus holistes, qui prennent en compte toutes les dimensions de l'humain. Ceci est du reste notamment remarquable chez les architectes qui présentent une certaine sympathie pour les conceptions traditionnelles. Les architectes de la démarche environnementale considèrent néanmoins davantage la relation de l'humain à l'environnement, souvent convaincus qu'ils n'ont que peu de prise sur la relation inverse[4]. Les dimensions psychosociologique et spirituelle de l'humain, lorsqu'elles apparaissent, ne font que peu l'objet d'une attention professionnelle spécifique. Quant à l'environnement, il se limite souvent aux paramètres habituellement identifiés, à travers les problématiques de ressources, de pollutions, de consommation énergétique, etc.

Les praticiens en fengshui développent à l'inverse une vision plus « énergétique » des relations entre humain et environnement dans l'habitat. Les problématiques strictement écologiques sont reléguées à un second plan (sauf pour les architectes-experts) et ils se focalisent sur l'impact de l'environnement sur l'humain, considérés chacun dans une multiplicité de dimensions. Les interactions sont alors d'ordres énergétique, temporel, psychologique, etc. Leur vision est plutôt ancrée du côté « mystique-ésotérique », dans la mesure où ils tiennent compte du développement et de l'épanouissement physique et intérieur de l'habitant. Pour autant, leur représentation de l'habitat est également extrêmement pragmatique, puisqu'ils s'intéressent aux formes, matériaux, couleurs, vues, usages, provenance des objets, disposition du mobilier, etc. Mais pour eux, les « pollutions » sont avant tout d'ordre énergétique (relatives au *qi*).

Ils acceptent pourtant très bien l'approche des géobiologues, que beaucoup considèrent comme une étape nécessaire avant le passage d'un expert en fengshui. Les géobiologues sont ainsi ceux qui présentent les univers représentationnels les plus larges, des préoccupations environnementales classiques (économie d'énergie, provenance des matériaux, gestion des ressources, etc.), à une approche sanitaire incontournable pour eux (avec notamment la toxicologie des matériaux, les champs électromagnétiques, voire des considérations plus « énergétiques » liées par exemple au taux vibratoire du lieu), en passant par des croyances au paranormal (*e.g.* les phénomènes de « mémoire des murs »). Ainsi, leur représentation des relations entre humains et environnement semble rassembler des éléments issus des deux conceptions précédentes (ainsi que le révèle le tableau 10 du chapitre 16), tout en développant un point de vue spécifique lié notamment à la question de la santé dans l'habitat. À mi-chemin entre connaissances scientifiques et croyances, les géobiologues incarnent l'ensemble du spectre des visions possibles des relations entre humains et environnement, et de leurs définitions

4 Ce qui est compréhensible dans la mesure où ils la définissent quasi exclusivement à partir de la qualité de l'eau et de l'air, facteurs sur lesquels ils n'ont qu'une prise modérée.

réciproques. Ils semblent relier désormais leurs origines sourcières rurales à des pratiques plus scientifiques et urbaines.

2. Quelques perspectives de recherche

Dans ce second temps de la conclusion, nous souhaitons proposer quelques pistes de recherche possibles pour poursuivre le travail initié ici. Après avoir montré l'actualité des différentes conceptions de l'habitat, nous mettrons en évidence trois voies de questionnement : aborder ce même terrain des praticiens français des conceptions de l'habitat, mais selon d'autres approches méthodologiques et problématiques ; interroger ces conceptions de l'habitat, mais selon d'autres points de vue que ceux des praticiens ; enfin, explorer d'autres terrains de pratique de ces différentes conceptions de l'habitat.

A. L'actualité des conceptions

Depuis le début de cette recherche en 2011, voire le début de l'intérêt porté à ces conceptions notamment dans le cadre du mémoire de Master en architecture débuté en 2008, nous avons pu constater une évolution de la place de ces différentes conceptions de l'habitat, tant en école d'architecture que dans les médias, mais également dans l'actualité architecturale. Nous souhaitons ici livrer quelques remarques qui peuvent permettre de prendre la mesure de cette évolution.

La place de la démarche environnementale est de plus en plus présente dans l'enseignement dispensé au sein des écoles d'architecture, avec notamment la valorisation d'une approche technique de cette problématique. Mais la question sanitaire n'est pas en reste. L'ENSA de Nancy prépare un projet de Master en collaboration avec la faculté de médecine et des écoles d'ingénieur autour de l'articulation des problématiques entre architecture, environnement et santé. L'enjeu de cette formation unique en France serait de former des professionnels spécialistes des questions sanitaires environnementales, qui pourraient notamment intervenir auprès d'architectes ou dans des démarches d'AMO. Il semble que les interrelations entre humain et environnement fassent désormais partie intégrante, à tout le moins dans sa dimension physique et sanitaire, de la démarche environnementale en architecture. C'est dans ce créneau que semble émerger la géobiologie au sein de certaines écoles d'architecture. Si les reportages de vulgarisation ne manquent pas, cette conception est cependant celle qui reste sans doute la moins connue des trois, et peut-être considérée avec le plus de méfiance, sans doute à cause de l'aspect foisonnant du panel des croyances sur lesquelles elle repose.

Le fengshui connaît également une médiatisation plus importante, notamment du fait de la valorisation des thématiques de décoration et d'aménagement intérieur auxquelles il est souvent associé. Mais c'est surtout le projet de la nouvelle piscine d'Issy-les-Moulineaux qui marque selon nous une étape dans l'histoire de cette pratique en France, puisque c'est la première fois que cette conception est défendue et valorisée dans le cadre d'un concours public d'architecture. La mairie et les promoteurs de cette opération d'écoquartier au sein duquel prend place ce projet communiquent abondamment sur les innovations de ce projet, et notamment sur l'une des premières réalisations à grande échelle en France d'une *smart grid*, à savoir d'un système dit de « ville intelligente » qui a pour but de mieux mesurer et d'optimiser les dépenses énergétiques domestiques. La piscine « fengshui » est la seconde innovation abondamment médiatisée (Issy TV, 2015-a), puisqu'il s'agit là encore d'une première en France. L' « experte » intervenue sur le projet a d'ailleurs été invitée par le maire à une conférence publique d' « initiation » à cette conception de l'habitat (Issy TV, 2015-b). Nous n'avons pas d'information quant au choix de l'experte et à celui de créer une piscine « fengshui ». Néanmoins, le profil de l'experte[5] et la médiatisation de l'opération posent question. Les motivations originelles étaient-elles de concevoir une piscine « fengshui », ou de mettre en place un projet « innovant », pour le communiquer en tant que tel ? C'est sans doute l'une des interrogations qui sera amenée à se renforcer : le fengshui sera-t-il valorisé en tant que conception de l'habitat, ou considéré en tant qu'argument « marketing bien-être » de projets architecturaux et/ou urbains ? Seul le temps pourra permettre de répondre. Mais la place grandissante de ces conceptions dans la production architecturale et urbaine française ne fait plus de doute. Il nous paraît donc important à ce titre de continuer à nous y intéresser, dans la mesure où les recherches qui les concernent sont aujourd'hui presque inexistantes, ainsi que nous l'avons déjà montré. Nous allons donc présenter quelques-uns des pistes de recherche possibles, pour continuer celle que nous avons menée ici.

5 Il pourrait être qualifié de « mystique-ésotérique », selon les termes de la recherche, mais de façon beaucoup plus nette que tous les praticiens rencontrés : l'experte pioche en effet dans de nombreuses références mystiques, énergétiques et *New-Age*, dont le fengshui ne constitue que l'un des très nombreux « outils » qu'elle mobilise. Le site Internet annonce d'ailleurs : « Reconnexion avec votre potentiel Terrestre et Divin, réveil de votre Corps et de toute votre Energie… Je suis là pour vous aider à suivre la trame identique pour tous ! Véritable "Globe Trotter Energétique", je viens jusqu'à vous pour dispenser Ateliers, Soins, Feng Shui et je vous emmène en VOYAGE sur de nombreuses destination vibrantes !!! Reconnecter avec votre potentiel pour assurer votre mission de vie ! Réveil et prise de conscience, acceptation des expériences terrestres, libération pour atteindre progressivement une reconnexion dans le Cœur et réveil complet de votre corps pour accueillir le Divin en vous. Je vous accompagne si vous le souhaitez avec tous mes outils : Feng shui, Soins quantiques Réalignement Atlas et Access Consciousness, Ateliers Tantra et Voyages pour ouvrir votre Cœur, réveiller votre Corps et l'Energie féminine en vous et la Kundalini… » (www.laurencedujardincoachfengshui.com).

B. D'autres approches pour un même terrain

La connaissance des praticiens, de leurs systèmes de pratiques et de représentations, est sans doute l'une des clés de l'appréhension de la démarche environnementale, de la géobiologie et du fengshui aujourd'hui. L'approche qualitative proposée dans cette recherche pourrait sans doute être poursuivie par des récits de vie : elle permettrait d'appréhender la multiplicité des phases et des contextes de socialisation des praticiens. C'est ce qui peut permettre d'avancer sur la question des univers représentationnels dans la mesure où la socialisation professionnelle est importante mais pas nécessairement décisive quant à la constitution des univers représentationnels des praticiens. Il pourrait s'agir de s'intéresser de près à leur socialisation primaire, ainsi que plus spécifiquement aux ruptures biographiques. Dans quelle mesure ces parcours sont-ils nécessaires, ou conduisent-ils forcément à l'adoption de cadres idéologiques plus ou moins « alternatifs » ? Ce questionnement ne semble d'ailleurs pas propre à ces conceptions de l'habitat, mais pourrait également concerner des médecins-homéopathes ou des agriculteurs en biodynamie, par exemple.

Au-delà de cette poursuite de recherche qualitative, il nous semble fondamental de pouvoir procéder à une recherche quantitative, puisque nous n'avons à ce jour aucun recul sur l'ampleur de la pratique ou de l'adhésion (professionnelle ou par le grand public) à ces conceptions. Il s'agirait avant tout de connaître l'adhésion des architectes à ces conceptions : combien d'entre eux les pratiquent, ont déjà eu l'occasion de collaborer avec un praticien-conseil, s'y sont formés ou y sont favorables ? Qu'en pensent-ils et pour quelles raisons y sont-ils favorables ou hostiles ? Il s'agirait également de pouvoir connaître le nombre de praticiens en France, leur répartition géographique et leurs types de pratique. Il s'agirait enfin de s'intéresser à la place de ces conceptions auprès du grand public. Sans doute serait-il nécessaire de distinguer ici deux questions : le recours à l'architecte, quelle que soit son orientation professionnelle, et la sollicitation d'un praticien-conseil. Pour évaluer l'adhésion à ces conceptions, c'est cette seconde problématique qu'il faudrait pouvoir interroger. Il reste néanmoins que ce qui différencie aujourd'hui les conceptions traditionnelles de la démarche environnementale est leur mode de pratique : la géobiologie et le fengshui peuvent se mettre en œuvre sur un bâtiment existant, ce qui est moins le cas pour la démarche environnementale. Quoi qu'il en soit, les « rénovations thermiques » bien que de plus en plus nombreuses ne reposent sur l'intervention d'architectes que dans le cas de bâtiments importants. Ainsi, au-delà de la compétence « technique environnementale » que peut apporter un architecte, est en jeu la valorisation de ses compétences architecturales en elles-mêmes ; un enjeu majeur de la profession, ainsi que nous l'avons vu avec la loi CAP.

C. Interroger d'autres points vue

Au-delà des apports d'une enquête quantitative, nous pourrions interroger les cibles de la recherche menée. Celle-ci ne portait en effet que sur les praticiens des différentes conceptions. Il nous semble cependant qu'un même type d'enquête, plutôt qualitative, pourrait également être mené auprès d'autres acteurs de la construction. Il s'agit notamment des artisans et des habitants/commanditaires.

En effet, il s'agirait de s'intéresser aux compétences et représentations relatives aux trois conceptions de l'habitat que développent les différents corps d'artisanat. Quelles en sont les spécificités ? Dans quelle mesure celles-ci pourraient être favorables à une mise en œuvre acceptée et efficace des principes des différentes conceptions ? Ainsi que nous l'avons esquissé, il semble que les architectes des deux conceptions traditionnelles de l'habitat aient dû trouver des stratagèmes afin de faire accepter certains de leurs positionnements. Il n'est pas certain cependant que cette difficulté éprouvée soit propre aux conceptions traditionnelles de l'habitat. En effet, plusieurs architectes nous ont fait part lors de l'enquête de leur difficulté à communiquer avec de nombreux artisans d'une part, et à faire accepter certains de leurs principes architecturaux d'autre part.

Par ailleurs, il nous semblerait également important de développer une recherche qui porterait spécifiquement sur les univers représentationnels des habitants, pour comprendre leur sensibilité à telle ou telle conception. Mais il pourrait également s'agir de s'intéresser aux processus de « réception » des aménagements issus des différentes conceptions. En d'autres termes, y a-t-il aujourd'hui une différence entre habiter un logement « géobiologique », « fengshui » ou « environnemental » ? Quelles sont les spécificités éventuelles en matières de ressenti et/ou de mode de vie ? Il s'agirait également plus largement d'analyser les raisons pour lesquelles les habitants se tournent vers des conceptions alternatives de l'habitat. Que nous dit aujourd'hui l'engouement des nombreux habitants pour la géobiologie et/ou le fengshui ? Pour ce qui est du fengshui, Augustin Berque le considère dans sa pratique occidentale comme un « prédicat libre », en d'autres termes « une charlatanerie : une chimère acosmique née du croisement de l'individualisme et du marché » (Berque, 2010, p. 17). En effet, pour le dire simplement, le fengshui ne correspond pas à notre vision du monde mais se développe pourtant. Pour Augustin Berque, il ne peut réellement être effectif, dans la mesure où le *qi* ne peut faire réellement sens pour les Occidentaux. Mais il nous semble que cette tendance ne peut pas être dénigrée et rejetée en bloc : il s'agit de comprendre ce phénomène comme le signal d'un désir de « recosmisation » (Berque, 1995 ; 1997) à laquelle nous devrions procéder dans notre monde habité.

D. Explorer d'autres terrains

Une troisième voie nous semble importante pour poursuivre cette recherche. Nous avons jusqu'ici proposé des pistes qui interrogent toujours la situation française. Mais il apparaît également nécessaire d'interroger l'ailleurs, et en particulier l'Inde et la Chine (notamment Hong-Kong).

Il n'existe aujourd'hui aucune recherche qui concerne la pratique du vastushastra (et éventuellement du fengshui, puisqu'il est aussi présent sur ce territoire) en Inde. Il s'agirait sans doute de commencer par des études similaires à celles de Stephan Feuchtwang (2002) et d'Ole Bruun (2003 ; 2008) qui concernaient l'histoire et la pratique du fengshui dans les territoires chinois ruraux. Il n'existe en effet aucun équivalent pour le vastushastra en Inde. Mais l'enjeu est aussi de questionner la pratique de ces différentes conceptions de l'habitat dans les grandes métropoles urbanisées puisque, là encore, nous n'avons à ce jour aucune information.

Pour le fengshui en Chine, la situation est différente : il existe des études ethnologiques solides sur sa pratique dans les territoires ruraux. En revanche, l'état de la pratique en contexte urbain est quasi inexistant. Un des terrains qui apparaît le plus intéressant est celui de Hong-Kong, ainsi que nous l'avons esquissé au chapitre 7. Il existe quelques écrits sur des pratiques traditionnelles liées à l'habitat à Hong-Kong (Fang, 1992 ; Ho, 2001). En revanche, il n'existe aucune étude approfondie sur les types et modes de pratiques, et sur leur impact sur le cadre bâti. La courte enquête de Valéry Gaucherand (1998) réalisée il y a près de vingt ans révèle des pistes extrêmement intéressantes, quant à l'importance sociale et économique de cette pratique à Hong-Kong. Cette situation mérite donc très certainement une enquête approfondie, qui permettrait peut-être de mettre en évidence des principes ou modes de faire différents de ceux développés en France.

Les trois conceptions de l'habitat étudiées, ainsi que le vastushastra, sont aujourd'hui pratiquées dans de très nombreux pays. Il apparaît donc indispensable de poursuivre les recherches amorcées sur différents territoires, afin notamment de questionner les similitudes et différences, qui pourraient être éclairées par la connaissance des circuits de formation. La comparaison des programmes d'études à l'architecture en France, en Inde et en Chine constitue à ce propos une recherche nécessaire, particulièrement en ce qui concerne la question environnementale (mais également les pratiques traditionnelles). Qu'en est-il aujourd'hui ? Quelle place prennent ces enseignements dans les différents pays ? Que pourrions-nous tirer de cette confrontation, en ce qui concerne la France ? Voici donc quelques-unes des pistes possibles pour poursuivre cette recherche.

3. L'étude des conceptions de l'habitat

Au-delà de la problématique de cette recherche, et des perspectives qui se dessinent, l'un des objectifs annoncés en introduction était de mieux connaître la démarche environnementale, la géobiologie et le fengshui pour elles-mêmes avant tout, mais également afin d'en tirer d'éventuelles pistes de réflexion quant aux enjeux écologiques et architecturaux contemporains.

A. Ce qu'elles nous disent de l'enjeu écologique…

Les praticiens des conceptions traditionnelles de l'habitat ainsi que certains architectes de la démarche environnementale défendent des habitabilités qui diffèrent de la représentation naturaliste du monde, dominante, et qui semblent conduire à des alternatives potentielles. Celles-ci pourraient constituer des pistes de réflexion pour la redéfinition de notre rapport à l'environnement, que les différentes crises écologiques et socio-économiques nécessitent (Jorion, 2016). Nous rappelons dans un premier temps les critiques formulées envers cette vision du monde dominante, avant de présenter des pistes de réflexion issues des différentes habitabilités (*cf.* chapitre 16).

La première des critiques formulées est celle de l'anthropocentrisme de la vision naturaliste du monde. Si beaucoup a déjà été dit sur cette question (Descola, 2005), il est intéressant de noter que pour ces praticiens, cette remarque se double de la critique d'un « utilitarisme quantitatif ». L'humain constitue le centre du monde, dans la mesure où l'environnement est perçu comme une « réserve de ressources » dont il a besoin de façon utilitariste pour son « développement », mais les praticiens remettent justement en cause les conséquences de ce « développement ». En effet, à quels « besoins » humains répond-il vraiment ? Pour ces praticiens, tous les besoins de l'humain ne se mesurent pas en euros ou kilowatt/heure. L'humain aurait également des besoins sociaux et spirituels qui devraient nécessairement être considérés. Il ne peut y avoir de véritable écologie sans épanouissement psychologique et spirituel, sans réponse aux aspirations profondes des humains[6]. Et cela passera nécessairement par une juste place retrouvée aux côtés de la « nature ». Ainsi, la critique de l'anthropocentrisme est surtout celle d'un « mauvais » anthropocentrisme, qui ne tient compte que des besoins humains matériels et physiques. Ceux-ci ne sont, qui plus est, pas du tout comblés, puisque la pauvreté, les inégalités et les problèmes sanitaires dérivant de causes humaines sont toujours présents.

6 On peut penser ici par exemple à l' « écopsychologie » de Theodore Roszak ou aux « trois écologies » – environnementale, sociale et mentale – selon Félix Guattari (Taleb, 2015).

La seconde critique est celle d'une vision mécaniste et fragmentée du monde, à laquelle ces praticiens opposent une vision holiste et systémique. Bien que la vision mécaniste du monde ne corresponde plus nécessairement aux dernières découvertes scientifiques – ainsi que le souligne John Baird Callicott (2010), notamment avec la physique quantique – la vision mécaniste héritée de la Renaissance et de la période industrielle est toujours ancrée dans de nombreuses pratiques humaines, comme la médecine. Nous en voulons ici pour preuve le découpage toujours plus important en spécialisations relatives à un organe ou à un type d'affection, alors même que la réponse au problème identifié ne se trouve pas toujours dans ce même système de référence[7]. Revenons donc sur l'utilisation conjointe de ces deux qualificatifs de « holiste » et « systémique ». Qu'il s'agisse de phénomènes planétaires (réchauffement climatique, pollutions, etc.) ou de phénomènes humains (santé, etc.), ces praticiens considèrent qu'il est nécessaire de toujours tenir compte de l'ensemble des paramètres non seulement internes au système, mais aussi des paramètres plus contextuels, sans préjuger en amont de leur implication dans le problème mis en évidence. En cela, ils défendent une vision du monde holiste, globale, non fragmentée. Cette vision est aussi systémique puisqu'elle souhaite tenir compte de toutes les interrelations possibles entre toutes les composantes d'un système (par exemple de toutes les interrelations entre les différents organes et systèmes de régulation du corps pour juger d'une affection).

La troisième critique n'a jamais été réellement formalisée en tant que telle, mais elle semble sous-jacente à nombre de discours que nous avons pu analyser. Il s'agit de la critique conjointe des réponses technicistes et démesurées apportées aux différentes problématiques humaines et environnementales aujourd'hui. Les praticiens remettent effectivement en cause l'utilisation d'une technologie qui deviendrait parfois contre-productive par rapport à des enjeux écologiques (une ventilation mécanique double-flux a besoin d'électricité pour fonctionner ; lorsque des systèmes sont très complexes, ils exigent l'intervention de techniciens ultra-spécialisés pour résoudre une panne, etc.) et humains (certaines techniques de chauffage nécessitent des conduites strictes afin d'être efficaces de façon optimale, etc.). *In fine*, la présence toujours plus importante d'une technologie toujours plus complexe risque sans doute, à partir d'un certain seuil, de devenir contre-productive par rapport aux objectifs auxquels elle souhaitait répondre au départ. Cette technologisation du monde est également associée à une échelle démesurée des structures (notamment administratives) en charge de diverses problématiques ; ici dans le cas de la production architecturale.

---

7 Ce qui est, nous le rappelons, un des arguments mis en avant par les patients de médecines alternatives pour se détourner de la médecine allopathique jugée parfois trop fragmentée (Wunenburger, 2006).

Cette double critique d'un monde hyper-technologisé, dont les structures technico-administratives, mais également socio-économiques, sont démesurées, a notamment été portée par des penseurs tels que Lewis Mumford (Paquot, 2015-b)[8], Theodore Roszak (Taleb, 2015)[9] ou encore Ivan Illich (Paquot, 2012)[10]. Les dérives de ce monde – plus ou moins potentielles désormais – sont grandes, tant sur les plans matériels que plus socio-psychologiques et spirituels. Face à cela, c'est le « développement durable » qui a été imaginé comme nouveau paradigme permettant de faire face aux différentes crises. Or, il semble que pour ces praticiens, comme pour John Baird Callicott (2010), ce nouveau modèle ne soit qu'un leurre, car issu de cette même vision du monde décriée, et ainsi porteur des mêmes travers.

Face à cela, les praticiens opposent une habitabilité holiste, raisonnée, mais surtout fondée sur une vision du monde qui permet de penser à partir de la « communauté vivante ». Le référentiel n'est alors plus l'humain, ni un ensemble d'écosystèmes, ni même la biosphère, mais bien la « communauté vivante » ; à savoir l'ensemble du règne vivant – dont pour certains la Terre, Gaïa, fait partie en tant qu'individu – considérée d'un point de vue non seulement bio-physiologique mais également en tant que somme d'individus ayant un certain nombre de droits, dont le premier est celui de la vie. En cela, cette vision peut être rapprochée de l' « éthique de la terre », proposée par John Baird Callicott (2010, p. 61) à la suite d'Aldo Leopold.

> En bref, une éthique de la terre fait passer Homo sapiens du rôle de conquérant de la communauté-terre à celui de membre et citoyen parmi d'autres de cette communauté. Elle implique le respect des autres membres, *et aussi de la communauté en tant que telle.*
> Ainsi, l'éthique de la terre a une disposition aussi bien holiste qu'individualiste.[11]

Tous les penseurs ne s'accordent pas nécessairement sur cette défense d'une « éthique de la terre », ainsi que nous l'avons vu avec Augustin Berque (2004) ; l'enjeu étant toujours d'admettre ou de remettre en cause l'essence différenciée entre humain et non-humain. Il semble néanmoins que la pensée par la « communauté vivante » puisse permettre de dépasser ce dualisme, en considérant de la même façon biodiversité et diversité culturelle.

---

8 Qui s'est par ailleurs interrogé sur la « juste taille » pour une ville, afin que celle-ci puisse permettre le plus d'échanges sociaux possibles, sans contrevenir à une perte d'identification pour ses habitants.

9 On pourra lire par exemple le texte « Le gigantisme des choses ».

10 Dont nous rappelons ici la célèbre analyse qui comparait le temps annuel dépensé pour sa voiture en moyenne par un Américain (temps de transport, de travail pour payer les différents frais liés, etc.) et la distance moyenne parcourue en un an : la vitesse ainsi obtenue est d'environ 6 km/h, soit la vitesse de déplacement d'un bon marcheur (Illich, 1973).

11 Ce que nous avons d'ailleurs pu voir à travers les deux premières critiques et propositions.

B. De l'architecture et de la ville

Finalement, l'architecture et la ville ne sont que l'un des champs de mise en œuvre de cette habitabilité alternative : la valorisation de la communauté vivante, une vision holiste et systémique et une technicisation des procédés à échelle humaine peut s'appliquer presque littéralement dans une pratique architecturale, qui tendrait néanmoins à s'éloigner d'une « architecture durable ». Cette habitabilité alternative est proche des idées défendues par les architectes Lucien Kroll (1999 ; 2000 ; 2011) et Victor Papanek (2003), ou des exemples d' « architecture naturelle » livrés par David Pearson (2003), ou encore des principes explicités récemment par Grégoire Bignier (2015). Trois enjeux majeurs se dégagent de cette habitabilité, telle qu'elle est défendue par de nombreux praticiens et par les « théoriciens » précédemment évoqués.

Le premier enjeu est celui de la conception d'une architecture qui non seulement respecte, mais mobilise ou imite la nature à la fois dans les processus de projet (coopération, symbiose, etc.), dans le langage formel du bâtiment (architecture organique[12] et matériaux naturels, tant pour des raisons esthétiques et symboliques, que sanitaires) ou dans la modalité de gestion des ambiances (en s'appuyant davantage sur des principes bioclimatiques et passifs, que techniques). En effet, les représentations de l'humain qui portent cette technologisation de l'architecture (en particulier dite environnementale) sont remises en cause par nombre de praticiens interrogés.

> La délégation à la technique et la multiplication des automatismes renvoient à l'idée – et à la volonté – de « tenir les usagers à distance ». Implicitement, l'humain est considéré comme potentiellement perturbateur du fonctionnement des techniques liées à la production de chaleur, de lumière ou à la ventilation. « L'intelligence technique » est considérée comme plus fiable pour optimiser les consommations d'énergie et la production du confort (Beslay et *al.*, 2015, p. 349).

Le deuxième enjeu est celui de concevoir une architecture qui réponde aux impératifs écologiques et humains. Ceux-ci sont divers, mais les praticiens en géobiologie et en fengshui ont insisté sur la nécessité de concevoir une architecture favorable au bien-être et à la santé. Elle ne doit pas pour autant abandonner sa portée esthétique ou de fabrication d'ambiances sensorielles agréables (Helfer, 2009). « [L]e choix de l'emplacement sain sur le terrain, mise en œuvre d'une conception naturelle ordonnée selon les principes traditionnels et des énergies propices à la santé, choix des matériaux et des techniques eu égard aux dispositions sanitaires de l'habitant, ne sont pas vains mots mais un état d'esprit qui place l'homme au centre de la conception et de la réalisation d'une architecture réellement saine » (Jean-Paul Dillenseger, *in ibid.,* p. 9).

12 Voir les exemples donnés dans les *Cahiers de l'IFMA*, et notamment les n°5, 10, 11, 13, 18 et 19.

Le troisième enjeu est celui qui vise à développer une plus grande écoute des habitants et/ou commanditaires du projet (selon l'échelle d'intervention). Il s'agit, pour les professionnels de l'habitat, architectes en première ligne, de mieux entendre, analyser et intégrer, voire anticiper, les besoins et aspirations des habitants par rapport à un projet. Le but n'est pas une simple « concertation »[13] (basée uniquement sur des réunions publiques d'information), mais bien une « participation » des habitants aux processus de conception et de décision. Mais qu'en est-il alors de la place et du rôle de l'architecte dans la fabrication de l'habitat humain ?

La responsabilité de l'architecte constitue l'une des principales questions contenues dans cette habitabilité alternative. Lucien Kroll (2000) pose d'ailleurs la question de la justification du recours à l'architecte aujourd'hui, alors que l'on pourrait passer par des processus technocratisés. Il s'agit pour lui de faire sentir qu'il peut apporter quelque chose de différent : « la responsabilité spirituelle des architectes survit mais se situe moins au niveau de l'artisanat, de la trace fraternelle de la main sur la matière, qu'à celui des espaces et des images : ceux-ci favoriseront les rapports entre les gens et leurs groupes » (*ibid.*, p. 12). Il y aurait donc nécessité de redonner une portée « spirituelle » à l'action de l'architecte, qui pourrait alors être le fer de lance d'une architecture « complexe, diverse, montrant ses contradictions et ses repentirs encourage[ant] la créativité aléatoire à la fois lors de sa conception et tout au cours de son usage. Ce sera une *architecture-tissu*, sans limite raide entre elle et son contexte, entre aujourd'hui, hier et demain, entre ses auteurs et ses usagers » (*ibid.*, p. 15). *In fine,* Lucien Kroll, comme la majorité des praticiens interrogés, dénonce les ressorts d'une architecture environnementale ou durable.

En effet, si on l'interroge sur le devenir de l'architecture, son rôle pour l'habitant et l'environnement, l'éthique que doivent en développer les architectes, l'habitabilité de l'architecture durable ne propose pas de réponses à ces questions ; hormis des solutions techniques déjà connues. Si d'ici vingt ans, nous « réussissions » notre révolution environnementale, en ayant ré-isolé tous les bâtiments existants et construit toutes les nouvelles architectures de manière passive, voire à énergie positive, aurions-nous réellement relevé le défi qui s'impose à nous ? *Quid* de nos systèmes socio-économique et politique de production ? *Quid* de nos systèmes de production énergétique à risque ? *Quid* de notre environnement toujours plus pollué, non plus en tant que nature (nous aurons réussi à limiter notre consommation énergétique) mais en tant qu'habitat humain (champs électromagnétiques, etc.) ? *Quid* du sens et des pratiques humaines véhiculés par ces architectures écologiques ? L'unique réponse proposée par

13 Voir l'échelle de la participation de Sherry Arnstein que rappelle Jacques Donzelot (2009) dans *La ville à trois vitesses,* avec Jérémy Ernstein.

l'architecture environnementale ou durable est celle d'une adaptation des techniques et des pratiques, sans en questionner ni les fondements anthropologiques et philosophiques, ni les structures institutionnelles et économiques existantes.

4. À propos de l'architecture aujourd'hui

Pour terminer, nous allons préciser quelques-uns des enjeux disciplinaires qui sont apparus au cours de cette recherche, notamment à propos de la sociologie et de la philosophie. Que peut dire l'exploration du terrain des praticiens des trois conceptions de l'habitat et la recherche effectuée sur ces disciplines aujourd'hui ?

A. Pour une philosophie de l'habiter…

L'histoire du compagnonnage entre philosophie et habiter est longue, riche et complexe : il ne s'agit pas ici d'y revenir en détail. Il semble qu'aujourd'hui, interroger l'habiter revienne surtout à interroger l'habitabilité comme condition éthique et esthétique de cet habiter (Younès et *al.*, 2000), qui s'incarne notamment à travers l'architecture et la ville. Il convient plus que jamais de s'interroger sur l'habitable et l'inhabitable, ainsi que le proposent Chris Younès et Michel Mangematin (2000, p. 25-26) qui précisent qu'« [e]st inapproprié tout ce qui est contraire à l'existence de l'homme, laquelle est ouverture. Coupé de tout lien avec le monde, condamné à la fermeture ou à la mise en abîme, nié dans sa corporéité, sa sensibilité, son devenir, l'homme perd l'essence de son être au monde ». Ainsi, « [l]'habitabilité du monde ne va pas sans une certaine relation à l'environnement naturel et aux autres. Le souci du paysage et de la terre mais aussi des pratiques est une prise de conscience caractéristique de notre époque qui renvoie au principe de responsabilité dans tout management » (*ibid.*, p. 33). C'est ce que nous ont conduit à révéler les conceptions de l'habitat étudiées, lorsque nous les avons abordées du point de vue des habitabilités qu'elles développent : « [é]thique et esthétique s'engagent dans l'étaiement de notre existence. Elles sont inextricablement liées pour produire un monde habitable, où l'utilitarité originaire de l'architecture est à transmuer rythmiquement » (*ibid.*, p. 33). C'est dans cette problématique de l'habitabilité que se trouvent aujourd'hui plusieurs voies de réflexion pour la philosophie de l'habiter, dont nous allons simplement évoquer trois d'entre elles.

Le premier axe de recherche est celui qui interroge l'urbain, en tant que figure paradigmatique de l'habitat humain contemporain. À travers des approches historique

(Paquot, 1990 ; 2004), sensorielle (Paquot, 2006-a), critique[14] – et toujours étymologique et géohistorique (Paquot, 2007-a ; 2008 ; 2010 ; 2011-b) – le philosophe explore la figure de l'*homo urbanus*, autant que les multiples manières dont il façonne l'environnement pour en faire des villes, ou plus largement des manifestations de l'urbain. Le géographe Michel Lussault (2007-a ; 2007-b) interroge aussi cet *homo urbanus* sous la figure de l' « animal spatial » que constitue pour lui l'humain. Que disent aujourd'hui les multiples figures de l'urbain sur nos manières de voir le monde et d'être au monde ? Voici l'un des principaux axes de réflexion de la philosophie de l'habiter contemporaine.

Le second axe de recherche est celui qui explore et interroge les différentes représentations du monde quant à cette question de l'habitabilité. C'est notamment ce que propose l'ouvrage théorique de Philippe Descola (2005), ainsi que les commentaires qui ont pu en être faits (tels que Feenberg, 2013). S'il ne s'agit pas à proprement parler de philosophie de l'habiter, l'enjeu est toujours de questionner ce sentiment humain intime et profond de cette « relation avec la nature, non seulement d'un point de vue chimique ou physique mais dans un sens spirituel, assez vague. La Terre est notre "mère", notre "maison", et la planète doit être "préservée des maux" dont la menace une "exploitation" irréfléchie » (Feenberg, 2013, p. 96). D'autres approches encore interrogent plus spécifiquement le rapport entre conceptions de l'habitat et écologie (Field, 2001), ou entre religions et écologie (Baird Callicott, 2011).

Le troisième axe de recherche est celui qui, partant de ce que signifie profondément la nature (Pierron, 2013), interroge notre responsabilité écologique envers l'environnement, la biosphère ou planète et sur les moyens d'infléchir certaines pratiques dévastatrices. (Berque, 2004 ; Azam, 2013). Quelles que soient les positions défendues, il semble que l'enjeu éthique face à la question environnementale ne puisse plus rester impensé.

> Plutôt que de […] révérer [la nature], nous devons peut-être devenir plus conscients que notre dépendance est inséparable d'un certain détachement vis-à-vis d'elle. Se rapprocher de la nature, en un sens, c'est être plus angoissé par l'impossibilité de nous identifier à elle ou de l'identifier à nous. Mais, à travers cette prise de conscience, nous devenons en même temps susceptibles de modifier notre sens même de l'identité humaine (Soper, 2001, p. 92).

Face à la question environnementale, les acteurs et penseurs de l'architecture et de la ville tentent aujourd'hui de trouver des réponses : architecture durable, environnementale, bio-écologique, bioclimatique ou organique, ville durable, intelligente, résiliente (Gallet et *al.*, 2010 ; Stathopoulos, 2011), en transition ou décroissante, ces

14 Par exemple dans l'ouvrage *Désastres urbains, les villes meurent aussi,* Paquot, 2015-a.

orientations proposées nécessitent toujours d'être pensées en fonction des habitabilités qu'elles sous-tendent ; ce à quoi peut sans doute nous aider la philosophie de l'habiter.

B. Et une sociologie de l'habitat

La sociologie s'impose sans nul doute comme l'une des disciplines les plus pertinentes face aux questions liées à l'habitat. Quatre enjeux de recherche semblent aujourd'hui se dégager dans ce domaine, deux questionnements et deux pistes méthodologiques. Le premier champ de recherche auquel s'intéresse de plus en plus la sociologie de l'habitat est celui de la production et de la réception des espaces habités, en passant notamment par les systèmes de représentation (voir par exemple Némoz, 2009), de jeux d'acteurs et de dynamiques professionnelles. Ces deux grandes thématiques contemporaines sont d'ailleurs soulignées par Olivier Chadoin[15] et Isabelle Grudet, qui précisent néanmoins qu'il « [r]este à développer des approches capables de faire le lien entre les conditions et les manières de faire l'architecture et les productions architecturales elles-mêmes » (*in* Paquot, 2011-a).

Le deuxième champ de recherche qui s'impose par son actualité et par son importance grandissante dans la production architecturale est celui de la place des habitants dans l'évaluation de la production architecturale et dans toutes les formes de médiation (de la communication culturelle à sa participation à la conception architecturale et urbaine). Il existe peu de travaux sur ces questions, alors même que la pratique architecturale est amenée à se faire de plus en plus par le biais de démarches participatives. L'évaluation architecturale par les habitants constitue sans nul doute l'un des chantiers importants pour les sociologues de l'habitat, qui sont attendus par l'ensemble des acteurs sur cette question. Les entretiens avec les architectes et un bailleur social ont révélé que les premiers souhaiteraient vivement obtenir des retours précis de leur architecture par des enquêtes auprès des habitants ; cela est cependant pour eux impossible à mettre en œuvre, à la fois en matière de logistique et de budget. Quant au bailleur social, qui nous a indiqué réaliser de manière informelle des enquêtes auprès d'habitants afin d'évaluer des dispositifs architecturaux, celui-ci regrette que cette démarche ne soit pas plus systématique. Si ces évaluations étaient réalisées et prises en compte, cela améliorerait selon lui non seulement l'habitabilité des logements, mais aussi la qualité de leur entretien (et éviterait à plus long terme les défauts de paiements). Pour lui, c'est la qualité des logements sociaux qui constituent la garantie

15 Sociologue, maître-assistant à l'ENSA de Bordeaux ; son article (2009) *Le sociologue chez les architectes, matériau pour une sociologie de la sociologie en situation ancillaire* aborde les différents enjeux, historiques et théoriques, de l'enseignement de la sociologie en école d'architecture.

de leur pérennité, par la satisfaction qu'ils peuvent ainsi apporter à leurs habitants. Une recherche plus « opérationnelle » pourrait sans doute permettre de contribuer à l'amélioration de la qualité de la production architecturale, non seulement pour les logements sociaux, mais pour tout type de programme, si les habitants avaient la possibilité d'effectuer des retours précis et analysés de leur vécu.

Pour comprendre les multiples transformations en jeu dans ce champ de recherche, la sociologie de l'habitat doit sans doute continuer à développer des approches à la fois multiscalaires, dans le temps et l'espace, et pluridisciplinaires. En effet, pour bien comprendre la relation entre habitant et habitat, il est nécessaire d'interroger le contexte urbain dans lequel s'insère le logement, par exemple. Saisir l'épaisseur de cette relation ne peut se faire qu'en appréhendant les problématiques de l'habitant dans une configuration territoriale (déplacements quotidiens et réguliers, etc.) Mais il s'agit également de comprendre cette relation au prisme d'une échelle temporelle plus longue, au travers notamment de la question des trajectoires résidentielles ; une question particulièrement étudiée en territoires périurbains à ce jour.

Cette approche multiscalaire est donc nécessairement à alimenter d'une approche pluridisciplinaire. La relation entre habitat et habitant ne peut être saisie pleinement qu'à la condition de déployer sur elle une multiplicité de regards. C'est ce que montre Yves Bernard (1998) dans son article *Du logement au chez-soi*. Plus que jamais, la sociologie de l'habitat montre qu'il est nécessaire de tirer des enseignements de la psychologie – voire de la psychanalyse –, de l'anthropologie, de la géographie et de la philosophie[16].

16 Les travaux de Jacques Pezeu-Massabuau (1983 ; 1993 ; 2004) sur la maison traduisent également cette orientation pluridisciplinaire.

Bibliographie

- A -

ABRIC J.-C. (2007). La recherche du noyau central et de la zone muette des représentations sociales. *in* J.-C. ABRIC (dir.). *Méthode d'étude des représentations sociales*. Ramonville Saint-Agne : Erès. pp. 59-80.

ACHAR P. (1993). *La sociologie du langage*. Paris : Presses Universitaires de France. (coll. Que sais-je ?).

ACOT P. (1988). *Histoire de l'écologie*. Paris : Presses Universitaires de France.

ALBERTI L.-B. (2004). *L'art d'édifier*. Paris : Seuil. (coll. Sources du savoir). [1ère éd. 1485].

ALEXANDRE R. (1988). *Votre lit est-il à la bonne place ?* La Rochelle : Mutus Liber. [1ère éd. 1982].

ALLEAU R. (1996). *La science des symboles*. Pairs : Payot.

AMALOU F. et CAUHAPÉ V. (2008). Aménager sa maison selon les règles du feng shui. *in www.lemonde.fr* [En ligne]. Disponible sur : http://www.lemonde.fr/vous/article/2008/02/28/amenager-sa-maison-selon-les-regles-du-feng-shui_1016865_3238.html?xtmc=feng_shui&xtcr=34

AMPHOUX P. (2002). Ambiance et conception, de l'analyse des ambiances à la conception architecturale ou urbaine. *in Conférence internationale Herbert Simon, Sciences de l'ingénierie, sciences de la conception, Actes du colloque du 15-16 mars 2002*. Lyon : pp. 19-32.

ANANTH S. (1999). *The Penguin Guide to Vaastu*. New Dehli : Penguin. [1ère éd. 1998].

-------. (2001). *Vâstu, le feng shui hindou*. Paris : Guy Trédaniel.

ANGERMÜLLER J. (2006). L'analyse qualitative et quasi qualitative des textes. *in* P. PAILLÉ (dir.). *La méthodologie qualitative, postures de recherche et travail de terrain*. Paris : Armand Colin. pp. 225-236.

ANTOINE L. (2000). *La maison-miroir ou le feng-shui à l'occidentale*. Mortagne.

ASTIER A. (2007). *Petite histoire de l'Inde*. Paris : Eyrolles. (coll. Eyrolles pratique).

AUGOYARD J.-F. (1991). La vue est-elle souveraine dans l'esthétique paysagère ? *Le débat*. n°65.

AUSTIN M.R. (1976). A description of the Maori Marae. *in* A. RAPOPORT (dir.). *The mutual interaction of people and their built environment, a cross-cultural perspective*. Paris : Mouton Publishers. pp. 229-241.

AZAM G. (2013). Une dette écologique ? *Revue du MAUSS*. n°42, pp. 30-40.

- B -

BABONNEAU B., LAFLÈCHE B. et MARTIN R.R. (1987). *Traité de géobiologie, théorie et pratique*. Lausanne : L'Aire.

BACHELARD G. (2010). *La poétique de l'espace*. Paris : Presses Universitaires de France. (coll. Quadrige). [1ère éd. 1957].

BAGGIO S. et ROUQUETTE M.-L. (2006). La représentation sociale de l'inondation : influence croisée de la proximité au risque et de l'importance de l'enjeu. Bulletin *de psychologie*. Vol. 59-1, n°481, pp. 103-118.

BAIRD CALLICOTT J. (2010). *Éthique de la terre, philosophie de l'écologie*. Marseille : Wildproject. (coll. Domaine sauvage).

-------. (2011). *Pensées de la terre*. Marseille : Wildproject. (coll. Domaine sauvage).

BARCELO V. (2013). Comme une cité idéale. *in Les utopies*. Paris : CNRS Éd. pp. 65-72.

BASTAIRE J. (2005). L'exigence écologique chrétienne. *Études*. Vol. 403, n°9, pp. 203-211.

BATHÉLÉMY P. (2011). Le mystère des « vaches magnétiques ». *in www.lemonde.fr* [En ligne]. Disponible sur : http://www.lemonde.fr/planete/article/2011/12/02/le-mystere-des-vaches-magnetiques_1611965_3244.html?xtmc=feng_shui&xtcr=17

BEAUD S. et WEBER F. (2010). *Guide de l'enquête de terrain*. Paris : La Découverte. (coll. Grands repères). [1ère éd. 1997].

BELPOMME D. (2016). *Comment naissent les maladies… et que faire pour rester en bonne santé*. Paris : Les liens qui libèrent.

BENEVOLO L. (2004). *Histoire de la ville*. Marseille : Parenthèses. [1ère éd. 1975].

BENOIST L. (2009). *Signes, symboles et mythes*. Paris : Presses Universitaires de France. (coll. Que sais-je ?). [1ère éd. 1975].

BENVENISTE J. (2005). *Ma vérité sur la mémoire de l'eau*. Paris : Albin Michel.

BERNARD Y. (1998). Du logement au chez-soi. *in* M. SEGAUD, C. BONVALET, et J. BRUN (dir.). *Logement et habitat : l'état des savoirs*. Paris : La Découverte. pp. 374-381.

BERQUE A. (2004). Ce qui fonde l'éthique environnementale. *Diogène*. Vol. 207, n°3, pp. 3.

-------. (1995). Des toits, des étoiles. *Les annales de la recherche urbaine*. n°74, pp. 5-11.

-------. (1997). Dresser les pierres, ou le lieu de l'œuvre. *Communications*. Vol. 64, n°1, pp. 211-219.

-------. (1993). *Du geste à la cité, formes urbaines et lien social au Japon*. Paris : Gallimard.

-------. (2009). *Écoumène, introduction à l'étude des milieux humains*. Paris : Belin. [1ère éd. 1987].

-------. (2012). La chôra chez Platon. *in* T. PAQUOT et C. YOUNÈS (dir.). *Espace et lieu dans la pensée occidentale, de Platon à Nietzsche*. Paris : La Découverte. pp. 13-28.

-------. (2013). *Natura natura semper (la nature sera toujours à naître) - un point de vue mésologique - (Texte pour le colloque « La naturalité en mouvement », Le Pradel, 20-22 mars 2013)* [En ligne]. Disponible sur : http://ecoumene.blogspot.fr/2013/03/natura-natura-semper.html

-------. (2011). *Origines des mondes, cette femelle obscure qui règne à l'occident, nostalgie de l'origine en Asie orientale (texte pour le colloque « Territoir(e) et genre », Colmar, 2-4 décembre 2011)* [En ligne]. Disponible sur : http://ecoumene.blogspot.fr/2011/11/origines-des-mondes.html

-------. (2010). Pourquoi cette vogue du fengshui au XXIe siècle ? *in* J.-J. WUNENBURGER et V. TIRLONI (dir.). *Esthétique de l'espace. Orient et Occident*. Paris : Mimesis. pp. 149-168.

-------. (2007). Qu'est-ce que l'espace de l'habiter ? *in* T. PAQUOT, M. LUSSAULT, et C. YOUNÈS (dir.). *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophies*. Paris : La Découverte. pp. 53-68.

BESLAY C., GOURNET J. et ZELEM M.-C. (2015). Le « bâtiment économe » : utopie technicienne et « résistance » des usages. *in* J. BOISSONADE (dir.). *La ville durable controversée, les dynamiques urbaines dans le mouvement critique*. Paris : Petra. pp. 335-363.

BIERENS DE HAAN C. (2006). Entre éco-villages et projets d'architectes : les éco-quartiers. *Urbanisme*. n°348, pp. 39-40.

Biesantz H. et Klingborg A. (1981). *Le Goetheanum, l'impulsion de Rudolf Steiner en architecture*. Genève : Éditions Anthroposophiques Romandes.

Bignier G. (2015). *Architecture et environnement*. Paris : Eyrolles. [1ère éd. 2012].

Bishop E. (2004). Constructions imaginaires de l'espace californien au sein du « New Age ». *Matériaux pour l'histoire de notre temps*. Vol. 75, n°1, pp. 28-38.

Blanchet A. et Gotman A. (2005). *L'enquête et ses méthodes, l'entretien*. Paris : Armand Colin. (coll. 128). [1ère éd. 1991].

Boccara L. (2013). Ecoquartier innovant, le fort d'Issy-les-Moulineaux accueillera 3 600 habitants début 2014. *in www.lemonde.fr* [En ligne]. Disponible sur : http://www.lemonde.fr/economie/article/2013/07/20/ecoquartier-innovant-le-fort-d-issy-les-moulineaux-accueillera-3-600-habitants-debut-2014_3450526_3234.html?xtmc=feng_shui&xtcr=10#

Boivin M. (2015). *Histoire de l'Inde*. Paris : Presses Universitaires de France. (coll. Que sais-je ?). [1ère éd. 1996].

Borie A., Catalaà F. et Papillaut R. (2007). *Jaipur, ville nouvelle du XVIIIème siècle au Rajasthan*. Paris : Thalia.

Bouche-Leclercq A. (2003). *Histoire de la divination dans l'Antiquité*. Grenoble : Jérôme Millon.

Boudon R. (2012). *La rationalité*. Paris : Presses Universitaires de France. (coll. Quadrige).

-------. (2008). *Le relativisme*. Paris : Presses Universitaires de France. (coll. Que sais-je ?).

-------. (1986). *L'idéologie ou l'origine des idées reçues*. Paris : Fayard. (coll. Points Essais).

Boudon R., Besnard P., Cherkaoui M. et Lécuyer B.-L. (2012). *Dictionnaire de la sociologie*. Paris : Larousse. [1ère éd. 1989].

Bougard J.-F. (2007). *Les maîtres bâtisseurs ou la science des nombres*. Roanne : Mosaïque.

Boulanger V. et Poulain G. (2010). La maison au nombre d'or. *La maison écologique*. n°58, pp. 34-37.

Bourassa B., Serre F. et Ross D. (2007). *Apprendre de son expérience*. Québec : Presses de l'Université du Québec.

Bourdieu P. (1980). La maison ou le monde renversé. *in Le sens pratique*. Paris : Les Éd. de Minuit. pp. 441-461.

Bourg D. (2010). Technologie, environnement, spiritualité. *in* D. Bourg et P. Roch (dir.). *Crise écologique, crise des valeurs ?* Genève : Labor et Fides. pp. 25-38.

Bourg D. et Fragnière A. (2014). *La pensée écologique, une anthologie*. Paris : Presses Universitaires de France.

Bourg D. et Papaux A. (2015). *Dictionnaire de la pensée écologique*. Paris : Presses Universitaires de France.

Brelet C. (2002). *Médecines du monde, histoire et pratiques des médecines traditionnelles*. Paris : Robert Laffont. (coll. Bouquins).

Bruun O. (2008). *An introduction to Feng Shui*. Cambridge : Cambridge University Press.

-------. (2003). *Fengshui in China, geomantic divination between state orthodoxy and popular religion*. Honolulu : University of Hawaii Press.

- C -

CAILLOIS R. (1950). *L'homme et le sacré*. Paris : Gallimard. (coll. Idées). [1ère éd. 1939].

CALLENBACH E. (1978). *Écotopie*. Paris : Stock. [1ère éd. 1975].

CALLON M. (1986). Éléments pour une sociologie de la traduction : la domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc. *L'Année sociologique*. n°36, pp. 169-208.

-------. (2006). Sociologie de l'acteur-réseau. *in Sociologie de la traduction, textes fondateurs*. Paris : Presses de l'École des Mines. pp. 267-276.

CAMPION-VINCENT V. et RENARD J.-B. (2002). *De source sûre, nouvelles rumeurs d'aujourd'hui*. Paris : Payot.

CARDINALI P. (2012). Leon Battista Alberti, l'espace et l'art d'édifier. *in* T. PAQUOT et C. YOUNÈS (dir.). *Espace et lieu dans la pensée occidentale, de Platon à Nietzsche*. Paris : La Découverte. pp. 63-80.

CASAGRANDE M. (2015). De l'acupuncture urbaine à la ville 3e génération. *in* J. REVEDIN (dir.). *La ville rebelle, démocratiser le projet urbain*. Paris : Gallimard. pp. 38-49.

CASTEL J.-C. (2007). De l'étalement urbain à l'émiettement urbain, deux tiers des maisons construites en diffus. *Les annales de la recherche urbaine*. n°102, pp. 89-96.

CAUQUELIN A. (2012). Aristote, entre les causes et les choses. *in* T. PAQUOT et C. YOUNÈS (dir.). *Espace et lieu dans la pensée occidentale, de Platon à Nietzsche*. Paris : La Découverte. pp. 29-42.

CAVALIARO R. (2010). Auroville, drôle d'endroit pour une visite. *in www.lemonde.fr* [En ligne]. Disponible sur : www.lemonde.fr/voyage/article/2008/02/01/auroville-drole-d-rsquo-endroit-pour-une-visite_1338024_3546.html?xtmc=auroville&xtcr=10, es controverses émergent

CHADOIN O. (2013). *Être architecte, les vertus de l'indétermination, de la sociologie d'une profession à la sociologie du travail professionnel*. Limoges :Presses Universitaires de Limoges et du Limousin. (coll. Sociologie et sciences sociales). [1ère éd. 2006].

-------. (2009). Le sociologue chez les architectes matériau pour une sociologie de la sociologie en situation ancillaire. *Sociétés contemporaines*. Vol. 3, n°75, pp. 81-107.

CHAKRABARTI V. (1998). *Indian architectural theory, contemporary uses of Vastu Vidya*. Richmond : Curzon.

CHAMPAIN Y. (dir.). (2013). *Cahier d'IFMA n°18 : Maison organique, le langage du vivant*.

CHAMPION F. (1993). La Croyance en l'Alliance de la science et de la religion dans les nouveaux courants mystiques et ésotériques. *Archives des sciences sociales des religions*. Vol. 82, n°1, pp. 205-222.

-------. (1989). Les sociologues de la post-modernité religieuse et la nébuleuse mystique-ésotérique. *Archives des sciences sociales des religions*. Vol. 67, n°1, pp. 155-169.

CHAMPION F. et COHEN M. (1993). Recompositions, décompositions, le renouveau charismatique et la nébuleuse mystique-ésotérique depuis les années soixante-dix. *Le débat*. Vol. 3, n°75, pp. 77-85.

CHAMPY F. (2012). *La sociologie des professions*. Paris : Presses Universitaires de France. (coll. Quadrige). [1ère éd. 2009].

CHAMPY F. (2009). La culture professionnelle des architectes. *in* D. DEMAZIÈRE et C. GADÉA (dir.). *Sociologie des groupes professionnels : acquis récents et nouveaux défis*. Paris : La Découverte. pp. 152-162.

CHAMPY F. (2001). *Sociologie de l'architecture*. Paris : La Découverte. (coll. Repères).

CHANIAL P. (2013). La nature donne-t-elle pour de bon ? L'éthique de la Terre vue du don. *Revue du MAUSS*. n°42, pp. 63-76.

CHANUT E. et PEYTAVIN J.-L. (2006). *Environnement : votre santé en danger !* Issy-les-Moulineaux : Prat.

CHAPPLE C.K. et TUCKER M.E. (dir.). (2000). *Hinduism and ecology : the intersection of earth, sky, and water*. Cambridge : Cambridge University Press. (coll. Religions of the world and ecology).

CHASLIN F. (2015). *Un Corbusier*. Paris : Seuil. (coll. Fictions & Cie).

CHAUMERY L. et DE BÉLIZAL A. (1976). *Essai de radiesthésie vibratoire*. Paris : Desforges.

CHEVALIER G. (1986). Parasciences et procédés de légitimation. *Revue française de sociologie*. Vol. 27, n°2, pp. 205-219.

CHEVALIER J. et GHEERBRANT A. (1982). *Dictionnaire des symboles, mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*. Paris : Robert Laffont. (coll. Bouquins). [1ère éd. 1969].

CHEYNUT J. et LEFÈVRE P. (2012). *Parcours d'architectes*. Paris : Le cavalier bleu. (coll. Comment je suis devenu…).

CHOMBART DE LAUWE P.-H. (1982). *La fin des villes, mythe ou réalité*. Paris : Calmann-Lévy.

-------. (1971). *Pour une sociologie des aspirations, éléments pour des perspectives nouvelles en sciences humaines*. Paris : Denoël Gonthier. (coll. Bibliothèque Médiations). [1ère éd. 1969].

CHUEN L.K. (1996). *Le manuel du Feng Shui, comment créer un environnement sain pour la vie quotidienne et le travail*. Paris : Le courrier du livre. [1ère éd. 1995].

CLÉMENT S., CLÉMENT P. et SHIN Y.-H. (1982). *Architecture du paysage en Asie orientale*. Paris : L'École nationale supérieure des Beaux-Arts.

CLERGEAU P. (2015). *Manifeste pour la ville biodiversitaire*. Rennes : Apogée.

COEN L. (dir.). (2000). *À la recherche de la cité idéale*. Arc-et-Senans : Institut Claude-Nicolas Ledoux.

COENEN-HUTHER J. (2003). Le type-idéal comme instrument de la recherche sociologique. *Revue française de sociologie*. Vol. 44, n°3, pp. 531-547.

COLLECTIF. (2010). *Architecture et développement durable, un gigantesque défi*. Paris : Archibooks.

COLLECTIF. (1991). *Cahier de Boscodon n°4 : L'Art des bâtisseurs romans, la géométrie et les maîtres de l'œuvre*. Crots : Association des amis de l'Abbaye de Boscodon. [1ère éd. 1985].

COLLECTIF. (2007). *Cahier de Boscodon n°8 : Nombre et Lumière, Recherches sur l'Architecture romane à l'Abbaye de Boscodon*. Crots : Association des amis de l'Abbaye de Boscodon.

COLLECTIF. (2006). Dossier Feng Shui. *Les cahiers techniques du bâtiment*. n°262, pp. 40-53.

COLLECTIF. (2013). Guérir sa maison. *Inexploré*. n°20, pp. 46-69.

COLLECTIF. (2015). Inondations meurtrières : le prix de la bétonisation. *in www.lemonde.fr* [En ligne]. Disponible sur : http://www.lemonde.fr/planete/article/2015/10/06/inondations-sur-le-littoral-mediterraneen-le-prix-a-payer_4783555_3244.html?xtmc=inondation_france&xtcr=7

COLLECTIF. (2002). Rhône : un parc d'affaires Feng Shui. *in www.lemoniteur.fr* [En ligne]. Disponible sur : http://www.lemoniteur.fr/articles/rhone-un-parc-d-affaires-feng-shui-330925

COLLECTIF. (2008). Terminal 2G (aéroport Roissy-Charles-de-Gaulle). *in www.lemoniteur.fr* [En ligne]. Disponible sur : http://www.lemoniteur.fr/articles/terminal-2g-aeroport-de-roissy-charles-de-gaulle-44685

COLLECTIF. (2016-a). Cinq chiffres pour comprendre les médecines complémentaires et alternatives. *in www.lemonde.fr* [En ligne]. Disponible sur : http://www.lemonde.fr/sante/article/2016/08/31/cinq-chiffres-pour-comprendre-les-medecines-complementaires-et-alternatives_4990659_1651302.html?xtmc=medecines_complementaires_et_alternatives&xtcr=2

COLLECTIF. (2016-b). Les médecines non conventionnelles s'invitent à l'hôpital. *in www.lemonde.fr* [En ligne]. Disponible sur : http://www.lemonde.fr/sante/article/2016/08/31/les-medecines-non-conventionnelles-s-invitent-a-l-hopital_4990656_1651302.html

COLLECTIF. (2016-c). L'hôpital expérimente le qi gong pour soulager des effets secondaires du cancer. *in www.lemonde.fr* [En ligne]. Disponible sur : http://www.lemonde.fr/sante/article 2016/08/31/l-hopital-experimente-le-qi-gong-pour-soulager-des-effets-secondaires-du-cancer_4990653_1651302.html

COLLIGNON B. (1997). *Les Inuit, ce qu'ils savent du territoire*. Paris : L'Harmattan.

COLLINS P. (2009). *L'architecture moderne, principes et mutations 1750-1950*. Marseille : Parenthèses. (coll. Eupalinos). [1ère éd. 1965].

COMBESSIE P. ([s.d.]). *L'analyse d'entretiens dans une enquête de terrain (document de cours de sociologie en Licence 3, Université Paris-Ouest-Nanterre)*.

CONTAL M.-H. et REVEDIN J. (2009). *Architectures durables : une nouvelle éthique pour l'architecture et la ville*. Paris : Le Moniteur.

COOMARASWAMY A.-K. (2008). *La Porte du Ciel, essais sur la métaphysique de l'architecture traditionnelle*. Paris : Dervy.

COOPER MARCUS C. (2006). *Habitat et nature, du pragmatique au spirituel*. Gollion : Infolio. (coll. Archigraphy).

CORCUFF P. et DE SINGLY F. (2011). *Les nouvelles sociologies, entre le collectif et l'individuel*. Paris : Armand Colin. (coll. 128).

CORRADO M. (dir.). (1999). *Architecture bio-écologique*. Paris :De Vecchi.

COSSE J. (1987). Analogies apparentielles. *Questions*. n°9, pp. 70-79.

COSTES L. (2009). *Henri Lefebvre, Le droit à la ville, Vers la sociologie de l'urbain*. Paris : Ellipses.

COUTURE A. (2013). *Nouvel Age et contexte spirituel contemporain [notes de cours de sciences des religions, Université de Laval]* [En ligne]. Disponible sur : http://www.croir.ulaval.ca/PDF/Nouvel_Age_et_contexte_spirituel.pdf

CROSSMAN S. et FENWICK E. (1981). *Californie, Le nouvel âge*. Paris : Seuil. (coll. Points Actuels).

CURTIS W.J.R. (2006). *L'architecture moderne depuis 1900*. Paris : Phaidon.

- D -

DAGENS B. (1970). *Mayamata, traité sanskrit d'architecture (partie 1)*. Pondichéry : Institut Français d'Indologie.

-------. (1976). *Mayamata, traité sanskrit d'architecture (partie 2)*. Pondichéry : Institut Français d'Indologie.

-------. (1969). Un traité d'architecture de l'Inde du Sud, le Mayamata. *École pratique des hautes études. 4e section, Sciences historiques et philologiques*. Vol. 101, n°1, pp. 553-555.

DANIELOU A. (1977). *Le temple hindou*. Paris : Buchet & Chastel.

DARDEL É. (1990). *L'homme et la terre, nature de la réalité géographique*. Paris : CTHS. (coll. Format). [1ère éd. 1952].

DAVID P.H. (2003). *Le double langage de l'architecture*. Paris : L'Harmattan.

DE BUZON F. (2009). L'espace et le lieu chez Descartes. *in* T. PAQUOT et C. YOUNÈS (dir.). *Espace et lieu dans la pensée occidentale, de Platon à Nietzsche*. Paris : La Découverte. pp. 81-96.

DE COSTER X. (1987). Une nature seconde ? *Questions*. n°9, pp. 85-96.

DE LUZAN A. (2006). *Votre santé en lieu sûr*. Paris : Le Courrier du Livre.

DEBENEY S. (2008). *Vous avez dit Feng Shui, de la tradition des mandarins aux effets de mode*. Mayenne : Bruno Leprince.

DEFAWE P. (2006). Une conception Feng Shui pour un immeuble de bureaux. *in www.lemoniteur.fr* [En ligne]. Disponible sur : http://www.lemoniteur.fr/article/une-conception-fen-shui-pour-un-immeuble-de-bureaux-77861

DEGIOANNI J.-F. (2001). Inde : un projet de tour pharaonique maintenu malgré tout… *in www.lemoniteur.fr* [En ligne]. Disponible sur : http://www.lemoniteur.fr/article/inde-un-projet-de-tour-pharaonique-maintenu-malgre-tout-100135

DELAS J.-P. et MILLY B. (2015). *Histoire des pensées sociologiques*. Paris : Armand Colin. (coll. U). [1ère éd. 1997].

DELÉAGE J.-P. (1991). *Histoire de l'écologie*. Paris : La Découverte.

DELFANTE C. (1997). *Grande histoire de la ville, de la Mésopotamie aux États-Unis*. Paris : Armand Colin.

DEMAZIÈRE D. et GADÉA C. (2009). *Sociologie des groupes professionnels : acquis récents et nouveaux défis*. Paris : La Découverte. (coll. Recherches).

DEMAZIÈRE D., HORN F. et ZUNE M. (2009). Les développeurs de logiciels libres : militants, bénévoles ou professionnels ? *in* D. DEMAZIÈRE et C. GADÉA (dir.). *Sociologie des groupes professionnels : acquis récents et nouveaux défis*. Paris : La Découverte. pp. 285-295.

DENAVE S. (2014). *Reconstruire sa vie professionnelle : sociologie des bifurcations biographiques*. Paris : Presses Universitaires de France. (coll. Le lien social).

DÉOUX P. et DÉOUX S. (1997). *L'écologie, c'est la santé*. Paris : Frison-Roche. [1ère éd. 1993].

DÉOUX S. et DAL ZOTTO. (2009). L'air est-il plus sain das un bâtiment HQE ou LEED ? n°12, pp. 102-105.

DEPICKER K. (2000). Éric Furnémont : une vision organique du projet. *A+*. n°163, pp. 84-95.

DESCARTES R. (2000). *Le discours de la méthode*. Paris : Flammarion. [1ère éd. 1637].

DESCOLA P. (2005). *Par-delà nature et culture*. Paris : Gallimard. (coll. Bibliothèque des sciences humaines).

DESFFONTAINES P. (1972). Chapitre 16 : Les dispositifs religieux dans la maison. *in L'homme et sa maison*. Paris : Gallimard. pp. 214-223.

DÉTREZ C. (2002). *La construction sociale du corps*. Paris : Seuil. (coll. Points Essais).

DEULCEUX S. et HESS R. (2009). *Henri Lefebvre, vie, œuvres, concepts*. Paris : Ellipses. (coll. Les grands théoriciens).

DIDIER D., MERMILLOD C. et MERMILLOD J.-F. (2008). *Les 5 clés du feng shui, vers de nouveaux espaces de vie*. Italie : Mercia du Lac.

DILLENSEGER J.-P. (1986). *Habitation et santé, éléments d'architecture biologique*. Saint-Jean-de-Braye : Dangles.

-------. (1994). *Montagnes éternelles, géographie des hommes = géométrie des dieux*. Mulhouse : Mezarek.

DIOT C. (1935). *Les sourciers et les monuments mégalithiques*. Bourg : Berthod.

DODIER R. (2012). *Habiter les espaces périurbains*. Rennes : Presses Universitaires Rennes.

DONZELOT J. (2009). *La ville à trois vitesses*. Paris : Éd. de La Villette.

DOXIADIS C.A. (1976). How we can learn about man and his settlements ? *in* A. RAPOPORT (dir.). *The mutual interaction of people and their built environment, a cross-cultural perspective*. Paris : Mouton Publishers. pp. 77-117.

DROUIN J.-M. (1993). *L'écologie et son histoire, réinventer la nature*. Paris : Flammarion. (coll. Champs). [1ère éd. 1991].

DROUIN-HANS A.-M. (2013). Jardins de nulle part, utopie, nature et écologie. *in Les utopies*. Paris : CNRS Éd. pp. 149-164.

DROUVIN F. (dir.). (2010). *Cahier d'IFMA n°13 : Géomantie et génie du lieu*.

DUBAR C. (1992). Formes identitaires et socialisation professionnelle. *Revue française de sociologie*. Vol. 4, n°33, pp. 502-529.

-------. (2015). *La socialisation*. Paris : Armand Colin. (coll. U). [1ère éd. 2000].

DUBAR C., TRIPIER P. et BOUSSARD V. (2011). *Sociologie des professions*. Paris : Armand Colin. (coll. U). [1ère éd. 1998].

-------. (2015). *Sociologie des professions*. Paris : Armand Colin. (coll. U). [1ère éd. 1998].

DUCA L. (2015). Qualité de l'air intérieur, où es-tu ? n°46, pp. 18.

DULAU R. (1999). *Habiter en pays tamoul*. Paris : L'Harmattan. (coll. Géographie et cultures).

DURAND G. (1996). *Introduction à la mythodologie, mythes et sociétés*. Paris : Albin Michel. (coll. Biblio Essais).

DURAND J.-Y. (2007). Les mains heureuses. *Terrain*. n°49, pp. 123-140.

DURKHEIM É. (2007-a). *Le suicide*. Paris : Presses Universitaires de France. (coll. Quadrige). [1ère éd. 1930].

-------. (2007-b). *Les règles de la méthode sociologique*. Paris : Presses Universitaires de France. (coll. Quadrige). [1ère éd. 1934].

DURKHEIM É. (1898). Représentations individuelles et représentations collectives. *Revue de Métaphysique et de Morale* [En ligne]. Vol. 6. Disponible sur : http://classiques.uqac.ca/classiques/Durkheim_emile/Socio_et_philo/ch_1_representations/representations.pdf

DURKHEIM É. et MAUSS M. (1901). De quelques formes de classification, contribution à l'étude des représentations collectives. *Année sociologique*. n°6, pp. 1-72.

- E -

EATON R. (2001). *Cités idéales*. Anvers : Fonds Mercator.

EDELMANN F. (2004). Les dérives du feng shui. *in www.lemonde.fr* [En ligne]. Disponible sur : http://www.lemonde.fr/vous/article/2008/02/28/amenager-sa-maison-selon-les-regles-du-feng-shui_1016865_3238.html?xtmc=feng_shui&xtcr=34

-------. (2008). *Positions, portrait d'une nouvelle génération d'architectes chinois*. Paris : Actar.

EIGUER A. (2013). *L'inconscient de la maison*. Paris : Dunod. (coll. Idem). [1ère éd. 2004].

EITEL E.J. (1873). *Feng-shui : or, the rudiments of natural science in China*. Hongkong : Lane Crawford.

ELEB M. et CHÂTELET A.-M. (1997). *Urbanité, sociabilité et intimité*. Paris : Éd. de l'Épure.

ELEB M. et VIOLEAU J.-L. (2000). *Entre voisins*. Paris : Éd. de l'Épure.

ELIADE M. (2009). *Histoire des croyances et des idées religieuses (tome 1), de l'âge de pierre aux mystères d'Eleusis*. Paris : Payot. (coll. Bibliothèque historique). [1ère éd. 1976].

-------. (2004). *Histoire des croyances et des idées religieuses (tome 2), de Gautama Bouddha au triomphe du christianisme*. Paris : Payot. (coll. Bibliothèque historique). [1ère éd. 1978].

-------. (2010). *Histoire des croyances et des idées religieuses (tome 3), de Mahomet à l'âge des Réformes*. Paris : Payot. (coll. Bibliothèque historique). [1ère éd. 1983].

-------. (1987). *Le sacré et le profane*. Paris : Gallimard. (coll. Folio-Essais). [1ère éd. 1965].

ELIAS N. (2010). Culture et civilisation, 1ère partie (chapitre 1 : « la formation de l'antithèse « culture » - « civilisation » en Allemagne », chapitre 2 : « la formation du concept de civilisation en France »). *in La civilisation des mœurs*. Paris : Calmann-Lévy. pp. 11-110.

-------. (1985). *La société de cour*. Paris : Flammarion. (coll. Champs Essais). [1ère éd. 1969].

-------. (1991). *Qu'est-ce que la sociologie ?* La Tour d'Aigues : Éd. de l'Aube. (coll. Agora). [1ère éd. 1970].

EMELIANOFF C. (2007). La ville durable, l'hypothèse d'un tournant urbanistique en Europe. *L'information géographique*. Vol. 71, n°3, pp. 48.

ENDRÖS R. (1994). *Le rayonnement de la terre et son influence sur la vie*. Lausanne : Randin - Au Signal. [1ère éd. 1978].

EYSSALET J.-M. (1990). *Les cinq chemins du clair et de l'obscur, réflexions sur les bases de la cosmologie chinoise appliquées à la médecine*. Paris : Guy Trédaniel.

- F -

FAIVRE A. (2007). *L'ésotérisme*. Paris : Presses Universitaires de France. (coll. Que sais-je ?).

FANG L. (1992). Grands immeubles, petites histoires, le fengshui à Hong-Kong. *Perspectives chinoises*. n°37, pp. 26-29.

FEENBERG A. (2013). L'anthropologie et la question de la Nature, réflexions sur L'Écologie des autres, de Philippe Descola. *Revue du MAUSS*. n°42, pp. 85-98.

FERREUX M.-J. (2001). *Le new-age, ritualités et mythologies contemporaines*. Paris : L'Harmattan.

FERRIER J. (2013). *La possibilité d'une ville, les cinq sens en architecture*. Paris : Arléa.

FEUCHTWANG S.D.R. (2002). *An anthropological analysis of chinese geomancy*. Bangkok : White Lotus. [1ère éd. 1974].

FIELD S.L. (2001). In search of dragons, the folk ecology of fengshui. *in* N. J. GIRADOT, J. MILLER, et X. LIU (dir.). *Daoism and ecology, ways within a cosmic landscape*. Cambridge : Harvard University Press. pp. 185-200.

FILLIOZAT J. (1949). *La doctrine classique de la médecine indienne, ses origines et ses parallèles grecs*. Paris : Imprimerie Nationale.

-------. (1969). Le temps et l'espace dans les conceptions du monde indien. *Revue de synthèse*. n°55-56, pp. 281-295.

-------. (1956). *Les éléments scientifiques dans la philosophie indienne*. Paris : Centre de Documentation Universitaire.

-------. (1955). *Les sciences dans l'Inde ancienne (conférence au Palais de la Découverte, 2 avril 1955)*. Alençon : Poulet-Malassis.

FINGERHUTH C. (2007). *L'enseignement de la Chine, le Tao de la ville*. Bâle : Birkhaüser.

FIORI S. et RÉGNAULT C. (2009). Concepteurs sonores et concepteurs lumière : deux groupes professionnels émergents. *in* V. BIAU et G. TAPIE (dir.). *La fabrication de la ville : métiers et organisations*. Marseille : Parenthèses. pp. 103-114.

FISCHER G.-N. (1981). *La psychosociologie de l'espace*. Paris : Presses Universitaires de France. (coll. Que sais-je ?).

-------. (2011). *Psychologie sociale de l'environnement*. Paris : Dunod. (coll. Psycho sup).

FISCHER-BARNICOL H.A. (1991). Body as Measure in Architecture (Criteria for Human Living). *in* K. VATSYAYAN (dir.). *Concepts of space ancient and modern*. New Delhi : Indira Gandhi National Center for the Arts & Aryan Books International. pp. 311-320.

FLAMENT C. (2003). Structure et dynamique des représentations sociales. *in* D. JODELET (dir.). *Les représentations sociales*. Paris : Presses Universitaires de France. pp. 224-239.

FLAMENT C. et ROUQUETTE M.-L. (2003). *Anatomie des idées ordinaires, comment étudier les représentations sociales*. Paris : Armand Colin.

FLECK G., FLECK N. et GAREL P.-J. (2004). *Les réseaux géobiologiques et leurs répercussions sur la santé*. Genève : Jouvence. (coll. Trois Fontaines). [1ère éd. 1992].

FLIPO F. (2013). Ce que nous donne la nature, un enjeu cosmologique. *Revue du MAUSS*. n°42, pp. 198-218.

FOUCART S., VALO M. et VAN EECKHOUT L. (2015). Intempéries : les raisons d'une désolation qui pourrait devenir de plus en plus fréquente. *in www.lemonde.fr* [En ligne]. Disponible sur : http://www.lemonde.fr/planete/article/2015/10/05/une-maison-dans-le-sud-oui-mais-sur-pilotis_4782366_3244.html?xtmc=inondation_france&xtcr=10

FRANÇOIS P. (2009). La vocation des musiciens : de l'illumination individuelle au processus collectif. *in* D. DEMAZIÈRE et C. GADÉA (dir.). *Sociologie des groupes professionnels : acquis récents et nouveaux défis*. Paris : La Découverte. pp. 165-174.

FRIES C. (2010). [Mémoire de Fin d'Études]. *Influences de l'environnement sur l'homme et conception urbaine, de nouvelles perspectives*. Mémoire de Master. Nancy : École Nationale Supérieure d'Architecture de Nancy.

FRIOUX S. (2015). La ville insalubre : pollution de l'environnement urbain et risque sanitaire en France, de Pasteur aux « Trente Pollueuses ». *in* A.-M. GRANET-ABISSET et S. GAL (dir.). *Les territoires du risque*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble. pp. 125-138.

- G -

GADÉA C. et GRELON A. (2009). Est-ce ainsi que les professions meurent ? *in* D. DEMAZIÈRE et C. GADÉA (dir.). *Sociologie des groupes professionnels : acquis récents et nouveaux défis*. Paris : La Découverte. pp. 119-128.

GALEY J.-C. (1986). Les angles de l'Inde. *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations.* Vol. 41, n°5, pp. 969-998.

GALLET J.-C. et LOUISOT J.-P. (2010). Crise opérationnelle : vers une nécessaire résilience. *in* M. CROS, S. GAULTIER-GAILLARD, H. HARTER, et P. PECH (dir.). *Catastrophes et risques urbains, nouveaux concepts, nouvelles réponses*. Paris : Tec & Doc. pp. 245-254.

GAUCHER J. (1994). À propos de la ville hindoue. *in* C. GHORRA-GOBIN (dir.). *Penser la ville de demain. Qu'est-ce qui institue la ville ?* Paris : L'Harmattan. pp. 33-40.

-------. (2007). *De la maison à la ville en pays tamoul ou la diagonale interdite, étude sur les formes urbaines de la ville-temple sud-indienne*. Paris : École Française d'Extrême-Orient. (coll. Mémoires archéologiques). [1ère éd. 1995].

GAUCHERAND V. et EURASIA INSTITUTE. (1998). *La chasse au dragon ou Feng-Shui et business à Hong Kong*. Jouy-en-Josas : HEC Eurasia Institute.

GAUZIN-MÜLLER D. (2009). *L'architecture écologique du Vorarlberg*. Éditions du Moniteur.

GED F. (2016). La qualité des relations dans l'architecture chinoise. *in* D. ELISSEEFF (dir.). *Esthétiques du quotidien en Chine*. Paris : Éd. du regard. pp. 19-34.

GEOFFROY M. (1999). Pour une typologie du nouvel âge. *Cahiers de recherche sociologique*. n°33, pp. 51-83.

GERNET J. (2005-a). *Le monde chinois (tome 1), de l'âge de bronze au Moyen Âge*. Paris : Armand Colin. (coll. Agora). [1ère éd. 1972].

-------. (2005-b). *Le monde chinois (tome 2), l'époque moderne*. Paris : Armand Colin. (coll. Pocket). [1ère éd. 1972].

-------. (2005-c). *Le monde chinois (tome 3), l'époque contemporaine*. Paris : Armand Colin. (coll. Agora). [1ère éd. 1972].

GEY A. (2012). Les références à l'histoire dans la critique urbanistique. Le cas du rapport ville-nature. *Lieux communs, les cahiers du LAUA*. n°15, pp. 69-84.

GHITTI J.-M. (2000). Responsabilité de l'architecte et architecture de l'éthique. *in* T. PAQUOT et C. YOUNÈS (dir.). *Éthique, architecture, urbain*. Paris : La Découverte. pp. 201-2016.

GHYKA M.C. (1959). *Le nombre d'or*. Paris : Gallimard. [1ère éd. 1931].

GIMPEL J. (1980). *Les bâtisseurs de cathédrales*. Paris : Seuil.

GIRADOT N.J., MILLER J. et LIU X. (dir.). (2001). *Daoism and ecology : ways within a cosmic landscape*. Cambridge : Cambridge University Press. (coll. Religions of the world and ecology).

GOOSSAERT V. et PALMER D.A. (2012). *La question religieuse en Chine*. Paris : CNRS Éd. [1ère éd. 2011].

GOTMAN A. (2013-a). *Ce que la religion fait aux gens*. Paris : Maison des sciences de l'homme.

-------. (2013-b). Comment la religion vient aux gens, linéaments familiaux de la fidélité religieuse. *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne]. n°163. Disponible sur : assr.revues.org/25281

GOUBERT J.-P. (dir.). (1988). *Du luxe au confort*. Paris : Belin. (coll. Modernités XIXe & XXe).

GRANET M. (1934). *La pensée chinoise*. Paris : La Renaissance du livre.

-------. (1999). *La pensée chinoise*. Paris : Albin Michel. (coll. Bibliothèque de l'Évolution et de l'Humanité). [1ère éd. 1934].

GRIMAL P. (1963). *Mythologies des montagnes, des forêts et des îles*. Paris : Larousse.

GRISONI A. (2012). Sous les pavés, la terre: culte du bien-être et nouveaux métiers: la naturopathie en transformation à la conquête du marché. *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne]. n°160. Disponible sur : http://assr.revues.org/24581

GUÉNON R. (1962). *Symboles de la science sacrée*. Paris : Gallimard. (coll. Tradition).

GUÉRIN P. (1935). Les monuments préhistoriques dans la région de l'Yonne, leur emplacement et la radiesthésie, leur orientation et l'astronomie de position. *Bulletin de la Société Préhistorique de France*. Vol. 32, n°2, pp. 131-139.

GUIBERT P. (2007). Ces polluants qui ne manquent pas d'air. *La maison écologique*. n°37, pp. 40-42.

GUILLEUX C. (2011). Entre expertise et contestation : la problématisation de l'air intérieur comme nouvelle menace environnementale. Vol. 29, n°4, pp. 5-28.

- H-

HACH G. (2000). *Vastu, le yoga de l'habitation*. Paris : Guy Tredaniel.

HALBWACHS M. (1997). *La mémoire collective*. Paris : Albin Michel. (coll. Bibliothèque de l'évolution de l'humanité). [1ère éd. 1950].

HALL E.T. (1978). *La dimension cachée*. Paris : Seuil. (coll. Points). [1ère éd. 1966].

HAMMAN P. (2011-a). La « ville durable », de l'incarnation à la profession. *Natures Sciences Sociétés*. Vol. 4, n°19, pp. 331-343.

-------. (2011-b). Les échelles spatiales et temporelles de la « ville durable ». *Espaces et sociétés*. Vol. 1, n°144-145, pp. 213-227.

-------. (2012). *Sociologie urbaine et développement durable*. Bruxelles : De Boeck. (coll. U).

HARDY A.-C. (2013). L'objet du travail médical, 3ème partie (chapitre 5 : « qu'est-ce qu'un objet du travail ? » ; chapitre 6 : « la formation de l'objet du travail médical »). *in Travailler à guérir, sociologie de l'objet du travail médical*. Rennes : Presses de l'École en Hautes Études de la Santé Publique. pp. 133-192.

HARDY N. (2008). *Le Feng Shui, science taoïste de l'habitat*. Paris : Eyrolles. (coll. Pratique).

HARTMANN E. (1986). *Krankheit als Standortproblem, Band 2*. Heidelberg : Haug Verlag.

HELFER C. (dir.). (2009). *Cahier d'IFMA n°11 : Influence de l'architecture sur le corps et l'âme*.

HÉNAFF M. (2008). *La ville qui vient*. Paris : L'Herne. (coll. Carnets).

HENRY E. et PUYBARAUD M. (2009). Expertises, compétences et gestion de projets en construction durable. *in* V. BIAU et G. TAPIE (dir.). *La fabrication de la ville : métiers et organisations*. Marseille : Parenthèses. pp. 43-59.

HEROUARD F. (2007). Habiter et espace vécu, une approche transversale pour une géographie de l'habiter. *in* T. PAQUOT, M. LUSSAULT, et C. YOUNÈS (dir.). *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophies*. Paris : La Découverte. pp. 159-170.

HIPPOCRATE et DAREMBERG C.V. ([s.d.]). *Des airs, des eaux et des lieux (traduction de 1844)* [En ligne]. Disponible sur : remacle.org/bloodwolf/erudits/Hippocrate/eaux1.html

HO P.Y. (2001). Les rites purificatoires pour la paix dans le district de Shatin à Hong Kong. *Perspectives chinoises*. Vol. 67, n°1, pp. 66-77.

HUMPERT K. et SCHENK M. (2001). *Entdeckung der mittelalterlichen Stadtplanung*. Stuttgart : Konrad Theiss.

- I -

ILLICH I. (1973). *La convivialité*. Paris : Seuil. (coll. Points Essais).

- J -

JACQUET P., PACHAURI R.K. et TUBIANA L. (2010). Repère 14 : Statistiques. 50 % d'urbains dans le monde ? *Regards sur la terre 2010, Presses de Sciences Po*. pp. 316-317.

JAEGER-NOSAL A. (2000). *Le grand livre des sourciers*. Paris : De Vecchi.

-------. (1999). *Les chercheurs d'eau, sourciers et géobiologues, une enquête ethnologique*. Genève : Georg.

JAVARY C. (2009-a). *Dans la Cité Pourpre Interdite*. Arles : Philippe Picquier. (coll. Poche). [1ère éd. 2001].

-------. (2009-b). *Les rouages du Yi Jing*. Philippe Picquier. (coll. Poche). [1ère éd. 2001].

JEAN G. (2008). *Voyages en Utopie*. Paris : Gallimard. (coll. Découvertes Littérature). [1ère éd. 1994].

JÉGOU A. (2007). Les géographes français face au développement durable. *L'Information géographique*. Vol. 71, n°3, pp. 6-18.

JODELET D. (2003). Des représentations collectives aux représentations sociales, éléments pour une histoire. *in* D. JODELET (dir.). *Les représentations sociales*. Paris : Presses Universitaires de France. pp. 47-78.

JODIDIO P. (2012). *Piano*. Köln : Taschen.

JOLY N. (2007). *Le vin du ciel à la terre, la viticulture en biodynamie*. Paris : Le Sang de la Terre.

JORION P. (2016). *Le dernier qui s'en va éteint la lumière, essai sur l'extinction de l'humanité*. Paris : Fayard.

JULLIEN F. (2012-a). *Entrer dans une pensée, ou des possibles de l'esprit*. Paris : Gallimard. (coll. Bibliothèque des idées).

-------. (1992). *La propension des choses, pour une histoire de l'efficacité en Chine*. Paris : Seuil. (coll. Points Essais). [1ère éd. 1982].

-------. (2012-b). *L'écart et l'entre, leçon inaugurale de la chaire sur l'altérité*. Paris : Galilée. (coll. Débats).

- K -

KAHN L.I. (2003). *Silence et lumière*. Paris : Éd. du Linteau. [1ère éd. 1996].

KALAORA B. et VLASSOPOULOS C. (2013). *Pour une sociologie de l'environnement, environnement société et politique*. Seyssel : Champ Vallon.

KANDEL R. (2010). *Le réchauffement climatique*. Paris : Presses Universitaires de France. (coll. Que sais-je ?). [1ère éd. 2002].

KESPI J.-M. (2002). *L'homme et ses symboles en médecine traditionnelle chinoise*. Paris : Albin Michel.

KRAMRISCH S. (1991). Space in India Cosmogony and in Architecture. *in* K. VATSYAYAN (dir.). *Concepts of space ancient and modern*. New Delhi : Indira Gandhi National Center for the Arts & Aryan Books International. pp. 101-104.

KRINNER G. (2008). Les scénarios de réductions entre nécessité et réalisme. *in* S. LABRANCHE (dir.). *Le changement climatique dans tous ses états*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble. pp. 41-50.

KROLL. L. (1999). Intentions, complexités, les trois écologies. *A+*. n°156, pp. 34-37.

KROLL. L. (2011). Pour une éco-alphabétisation, douze considérations et deux questions. *Urbanisme*. n°381, pp. 85-88.

-------. (2000). *Bio, psycho, socio, éco 1, écologies urbaines*. Paris : L'Harmattan. (coll. Habitat & société).

- L -

LA MAYA J. (1999). *La Médecine de l'habitat : comment détecter et neutraliser les ondes nocives pour retrouver mieux-être et vitalité*. Saint-Jean-de-Braye : Dangles. [1ère éd. 1983].

LABUSSIÈRE O. (2012). Habiter, un éclairage deleuzien. *in* B. FRELAT-KAHN et O. LAZZAROTTI (dir.). Paris : Armand Colin. pp. 89-106.

LAFFAYE C. et THÉVENOT L. (1993). Une justification écologique ? Conflits dans l'aménagement de la nature. *Revue française de sociologie*. Vol. 34, n°4, pp. 495-524.

LAGOPOULOS A. (1995). *Urbanisme et sémiotique dans les sociétés pré-industrielles*. Paris : Economica.

LAHIRE B. (2011). *L'homme pluriel, les ressorts de l'action*. Paris : Fayard. (coll. Pluriel).

-------. (2012). *Monde pluriel, penser l'unité des sciences sociales*. Paris : Seuil. (coll. La couleur des idées).

LAMARRE D. (2005). *Les risques climatiques*. Paris : Belin. (coll. Sup).

LAMBERT J. (dir.). (2009). *Cahier d'IFMA n°10 : Perception et expérience vivante des formes*.

Lamy M. (2014). *Ils ont créé l'écologie politique, histoire, bilans et perspectives*. Paris : Le Sang de la Terre.

Lapouge G. (1990). *Utopie et civilisations*. Paris : Albin Michel. (coll. Bibliothèque des idées). [1ère éd. 1973].

Larrère C. et Larrère R. (2009). *Du bon usage de la nature, pour une philosophie de l'environnement*. Paris : Flammarion. (coll. Champs Essais).

Latouche S. (2001). Nature, écologie et économie, une approche anti-utilitariste. *Revue du MAUSS*. n°17, pp. 57-70.

Lawrence R.J. (1998). Habitat, écologie, santé et bien-être. *in* M. Segaud, C. Bonvalet, et J. Brun (dir.). *Logement et habitat : l'état des savoirs*. Paris : La Découverte. pp. 382-389.

Le Breton D. (2010). *La sociologie du corps*. Paris : Presses Universitaires de France. [1ère éd. 1992].

Le Chapellier J.-M.-P. (2009). *La bio-construction*. Paris : Guy Trédaniel. [1ère éd. 1993].

Le Corbusier. (1977). *Le Modulor, contre la pollution visuelle*. Paris : Denoël-Gonthier. [1ère éd. 1950].

Ledrut R. (1973-a). *Les images de la ville*. Paris : Anthropos. (coll. Société et urbanisme).

-------. (1973-b). *Sociologie urbaine*. Paris : Presses Universitaires de France. (coll. Sup). [1ère éd. 1968].

Lefebvre H. (1992). *Éléments de rythmanalyse, introduction à la connaissance des rythmes*. Paris : Syllepse. (coll. Explorations et découvertes en terres humaines).

-------. (2000). La ville et l'urbain. *in Espace et politique*. Paris : Anthropos. [1ère éd. 1972].

Legendre M. (2003). Environnement et santé. *Santé Publique*. Vol. 15, n°3, pp. 291-302.

Léger J.-M. (1998). Habiter le logement, habiter la ville. *in* M. Segaud, C. Bonvalet, et J. Brun (dir.). *Logement et habitat : l'état des savoirs*. Paris : La Découverte. pp. 365-373.

-------. (2012). *Usage*. Paris : Éd. de la Villette. (coll. Passage).

Léger J.-M. et Décup-Pannier B. (2005). La famille et l'architecte : les coups de dés des concepteurs. *Espaces et sociétés*. Vol. 1/2, n°120/121, pp. 15-44.

Legros P., Monneyron F., Renard J.-B. et Tacussel P. (2006). *Sociologie de l'imaginaire*. Paris : Armand Colin.

Lejeune C. (2014). *Manuel d'analyse qualitative, analyser sans compter ni classer*. Louvain-la-Neuve : De Boeck.

Lemieux C. (2009). *Le devoir et la grâce*. Paris : Economica. (coll. Etudes sociologiques).

Levinas E. (2016). La demeure. *in Totalité et infini, essai sur l'extériorité*. Paris : Librairie générale française. [1ère éd. 1971].

Lévy J. (2012). Habiter sans condition. *in Habiter, vers un nouveau concept ?* Paris : La Découverte. pp. 25-34.

Lévy J. et Lussault M. (2003). *Dictionnaire de la géographie*. Paris : Belin.

Lézy E. (2007). Le Nord vu du Sud, ou « qui pôle plus, pôle moins ». *Autrepart*. Vol. 41, n°1, pp. 113-134.

Liébard A. et De Herde A. (2006). *Traité d'architecture et d'urbanisme bioclimatiques*. Paris : Le Moniteur.

Lioger R. et Laplantine F. (1993). *Sourciers et radiesthésistes ruraux, ethnologie de la pratique d'un don*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon. (coll. Collection CREA).

Liou-Gille B. (2005). La fondation de Rome, lectures de la tradition. *Histoire urbaine*. Vol. 13, n°2, pp. 67-83.

Lip E. (1993). *Chinese geomancy, a Layman's guide to Feng Shui*. Singapour : Times Books International. [1ère éd. 1979].

-------. (1996). *Feng Shui, environment of power, a study of Chinese architecture*. Londres : Academy Editions. [1ère éd. 1995].

Liu D. (1980). *La maison chinoise*. Paris : Bibliothèque Berger-Levrault. (coll. Architectures). [1ère éd. 1957].

Llena C. et Laozi. (2014). *Lao-Tseu et les taoïstes ou la recherche d'une vie harmonieuse*. Paris : Le passager clandestin. (coll. Les précurseurs de la décroissance).

Louiset O. (2007). Castes en ville. *Urbanisme*. n°355, pp. 56-57.

Lovelock J. (2010). *La terre est un être vivant : l'hypothèse Gaïa*. Paris : Flammarion. (coll. Champs). [1ère éd. 1999].

Lugassy F. (1989). *Logement, corps, identité*. Bérédis : Éd. universitaires. (coll. Émergences).

Luginbuhl Y. (1992). Nature, paysage, environnement, obscurs objets du désir de totalité. *in* M.-C. Robic (dir.). *Du milieu à l'environnement, pratiques et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance*. Paris : Economica. pp. 11-56.

Lussault M. (2007-a). Habiter, du lieu au monde, réflexions géographiques sur l'habitat humain. *in* T. Paquot, M. Lussault, et C. Younès (dir.). *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophies*. Paris : La Découverte. pp. 35-52.

-------. (2007-b). *L'homme spatial, la construction sociale de l'espace humain*. Paris : Seuil. (coll. La couleur des idées).

Lynch K. (1998). *L'image de la cité*. Paris : Dunod.

- M -

Madec P. (2002). Le sens de la nature dans l'œuvre architecturale. *in* C. Younès et T. Paquot (dir.). *Philosophie, ville et architecture. La renaissance des quatre éléments*. Paris : La Découverte. pp. 105-119.

Mager H. (1996). *Les sourciers et leurs procédés, la baguette et le pendule*. Bayac : Éd. du Roc de Bourzac. [1ère éd. 1913].

Mak M.Y. et So A.T. (dir.). (2009). *Reseach in scientific Feng Shui and the built Environment*. Hong Kong : City University of Hong Kong Press.

------- (dir.). (2011). *Scientific Feng Shui for the Built Environment, fundamentals and case studies*. Hong-Kong : City University of Hong Kong Press.

Malamoud C. (1989). *Cuire le monde, rite et pensée dans l'Inde ancienne*. Paris : La Découverte. (coll. Textes à l'appui).

Marchal H. (2012). *L'identité en question*. Paris : Ellipses.

Marchal H. et Stébé J.-M. (2008). *La ville, territoires logiques et défis*. Paris : Ellipses.

-------. (2014). *Les grandes questions sur la ville et l'urbain*. Paris : Presses Universitaires de France. (coll. Quadrige). [1ère éd. 2011].

Marcillon D., Rebois D. et Younès C. (2006). Figures urbaines du durable. *Urbanisme*. n°348, pp. 54-56.

MARÉCHAL J.-P. (2006). L'éthique écologique de la Bible. *Écologie & politique*. Vol. 33, n°2, pp. 185-200.

MARION C. (2010). *Participation citoyenne au projet urbain*. Paris : L'Harmattan. (coll. Questions contemporaines).

MARREY B. (2013). *Architecte, du maître de l'œuvre au disagneur*. Paris : Éd. du Linteau.

MARTEL F. (1972). Les boussoles divinatoires chinoises. *Communications*. Vol. 19, n°1, pp. 115-137.

MARTIN J.-Y. (2006). Une géographie critique de l'espace du quotidien. L'actualité mondialisée de la pensée spatiale d'Henri Lefebvre. *Articulo - journal of urban research* [En ligne]. n°2. Disponible sur : articulo.revues.org/897

MATAGNE P. (2003). Aux origines de l'écologie. *Innovations*. Vol. 18, n°2, pp. 27.

MATHIEU N. (2006). Pour une construction interdisciplinaire du concept de milieu urbain durable. *Natures Sciences Sociétés*. Vol. 14, n°4, pp. 376-382.

MEEDDM et GREMILLET M. (2009). *Ville durable, Ecoquartier-Ecocité, Palmarès 2009*. Paris : Ante Prima & AAM Éd.

MERLE L. (1932). Quelques mots sur la disposition des mégalithes, compte tenu des influences souterraines. *Bulletin de la Société Préhistorique de France*. Vol. 29, n°4, pp. 205-208.

MICHELIN N. (2010). *Attitudes, propos sur l'architecture, la ville, l'environnement*. Paris : Archibooks.

-------. (2008). *Et si on pensait un peu plus à elle ? Alerte*. Paris : Archibooks – Sautereau.

MICOUD A. (2001). La nébuleuse associative. *in* M. BOYER, G. HERZLICH, et B. MARESCA (dir.). *L'environnement, question sociale, dix ans de recherche pour le ministère de l'Environnement*. Paris : Odile Jacob. pp. 119-129.

MILLY B. et DELAS J.-P. (2009). *Histoire des pensées sociologiques*. Paris : Armand Colin. [1ère éd. 1997].

MISHRA R.K. (1991). The Concept of Man, the Three Spaces. *in* K. VATSYAYAN (dir.). *Concepts of space ancient and modern*. New Delhi : Indira Gandhi National Center for the Arts & Aryan Books International. pp. 635-638.

MOLES A.A. et ROHMER E. (2010). *Psychosociologie de l'espace*. Paris : L'Harmattan. (coll. Villes et entreprises). [1ère éd. 1988].

MONLÉON M. (2008). Les impacts du changement climatique sur nos sociétés. *in* S. LABRANCHE (dir.). *Le changement climatique dans tous ses états*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble. pp. 19-40.

MONTAUT A. et JOSHI S. (1999). *Parlons hindi*. Paris : L'Harmattan.

MORE T. (2013). *L'Utopie*. Paris : J'ai lu. (coll. Librio philosophie). [1ère éd. 1516].

MORIZOT J. et POUIVET R. (dir.). (2007). *Dictionnaire d'esthétique et de philosophie de l'art*. Paris : Armand Colin.

MOSCOVICI S. (1992). La nouvelle pensée magique. Bulletin *de psychologie*. Vol. 45, n°405, pp. 301-324.

MOUGE A. (2013). *Les guérisseurs de l'habitat : Une enquête aux frontières du visible*. Paris : Éd. de la Martinière.

MUMFORD L. (2015). *Les Brown Decades, étude sur les arts aux États-Unis 1865-1895*. Paris : Eterotopia France / Rhizome. [1ère éd. 1931].

- N -

NDAGIJIMANA F. et GAUDAIRE F. (2013). *Au cœur des ondes, les champs électromagnétiques en question*. Paris : Dunod. (coll. Univers Sciences).

NEEDHAM J. (1988). *Science and civilisation in China (tome 1), introductory orientations*. Cambridge : Cambridge University Press. [1ère éd. 1954].

-------. (1991). *Science and civilisation in China (tome 2), history of scientific thought*. Cambridge : Cambridge University Press. [1ère éd. 1954].

-------. (1995). *Science and civilisation in China (tome 3), mathematics and the sciences of the heavens and the earth*. Cambridge : Cambridge University Press. [1ère éd. 1954].

-------. (1989). *Science and civilisation in China (tome 4, n°1), physics and physical technology*. Cambridge : Cambridge University Press. [1ère éd. 1954].

-------. (2000). *Science and civilisation in China (tome 6, n°6), biology and biological technology*. Cambridge : Cambridge University Press. [1ère éd. 1954].

NÉMOZ S. (2009). L' « éco-logis », la construction sociale d'un autre cadre de vie ou d'un mode de vie écologique ? *in* M. DOBRÉ et S. JUAN (dir.). *Consommer autrement, la réforme écologique des modes de vie*. Paris : L'Harmattan. pp. 87-98.

NEUVEUX M. et HUNTLEY H.E. (2014). *Le nombre d'or*. Paris : Seuil. (coll. Points Sciences). [1ère éd. 1970].

NORBERG-SCHULZ C. (1997). *Genius loci, paysage, ambiance, architecture*. Bruxelles : Pierre Mardaga.

NUGON-BAUDON L. (1999). *Maisons toxiques*. Paris : Flammarion. (coll. Document).

- O -

OBRINGER F. (2009). *Feng shui, l'art d'habiter la terre*. Arles : Philippe Picquier. (coll. Poche). [1ère éd. 2001].

-------. (2004). Le fengshui, ou la recherche d'un dragon très humain. *Diogène*. Vol. 207, n°3, pp. 72-82.

OLIVER P. (dir.). (1997-a). *Encyclopedia of vernacular architecture of the world (volume 1), theories and principles*. Cambridge : Cambridge University Press.

------- (dir.). (1997-b). *Encyclopedia of vernacular architecture of the world (volume 2), cultures and habitats*. Cambridge : Cambridge University Press.

------- (dir.). (199-7c). *Encyclopedia of vernacular architecture of the world (volume 3), cultures and habitats*. Cambridge : Cambridge University Press.

OTTO R. (2015). *Le sacré*. Paris : Petite Bibliothèque Payot. (coll. Spiritualités). [1ère éd. 1949].

- P -

PAILLÉ P. et MUCCHIELLI A. (2012). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin. (coll. U).

PALMER D.A. (2005). *La fièvre du qigong ; guérison, religion et politique en Chine, 1949-1999*. Paris : Éd. de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.

PAPANEK V. (2003). *The green imperative, ecology and ethics in architecture and design*. Londres : Thames and Hudson. [1ère éd. 1995].

PAQUOT T. (2005-a). *Demeure terrestre, enquête vagabonde sur l'habiter*. Paris : Les éd. de l'imprimeur. (coll. Tranches de villes).

-------. (2011-a). Dernières nouvelles de la sociologie de l'architecture… *Urbanisme*. n°381, pp. 24.

-------. (2006-a). *Des corps urbains, sensibilités entre béton et bitume*. Paris : Autrement. (coll. Le corps plus que jamais).

-------. (2015-a). *Désastres urbains, les villes meurent aussi*. Paris : La Découverte.

-------. (2015-b). Du folklore urbain. *in Lebendige Traditionnen in der urbanen Gesellschaft ; Les traditions vivantes dans la société urbaine*. Baden : Hier und Jetzt. pp. 113-122.

-------. (2006-b). Eco-urbanisme. *Urbanisme*. n°348, pp. 66-70.

-------. (2010). « Environnement » et « milieu(x) urbain(s) », enquête étymologique. *in* T. PAQUOT et C. YOUNÈS (dir.). *Philosophie de l'environnement et milieux urbains*. Paris : La Découverte. pp. 19-42.

-------. (1990). *Homo urbanus*. Paris : Éd. du Félin.

-------. (2012). *Introduction à Ivan Illich*. Paris : La Découverte. (coll. Repères).

-------. (2007-a). Introduction, « habiter », « habitation », « habiter », précisions sur trois termes parents. *in* T. PAQUOT, M. LUSSAULT, et C. YOUNÈS (dir.). *Habiter, propre de l'humain. Villes, territoires et philosophies*. Paris : La Découverte. pp. 7-16.

-------. (2016-a). La langue pour habiter. *Sens-Dessous*. n°17, pp. 79-89.

-------. (2016-b). L'effacement programmé de l'ailleurs. *Esprit*. Vol. Juillet-Août, n°7, pp. 59-64.

-------. (2003). *Le Toit, seuil du Cosmos*. Alternatives.

-------. (2013). Les territoires des utopies. *in Les utopies*. Paris : CNRS Éd. pp. 149-164.

-------. (2015-c). *Lewis Mumford, pour une juste plénitude*. Paris : Le passager clandestin. (coll. Les précurseurs de la décroissance).

-------. (2005-b). *L'Inde, côté villes*. L'Harmattan.

-------. (2008-a). Maison et écologie. *in* J. MOTTET (dir.). *Habiter, communiquer*. Paris : L'Harmattan. pp. 109-118.

-------. (2011-b). Qu'est-ce qu'un « territoire » ? *Vie sociale*. Vol. 2, n°2, pp. 23-32.

-------. (2008-b). Serge Antoine. *in Conversations sur la ville et l'urbain*. Gollion : Infolio. pp. 24-33.

-------. (2006-c). *Terre urbaine, cinq défis pour le devenir urbain de la planète*. Paris : La Découverte.

-------. (2016-b). Utopies, d'un voyage l'autre. *Les Cahiers du Développement Urbain Durable-UNIL*. n°19, pp. 21-43.

-------. (2007-b). *Utopies et utopistes*. Paris : La Découverte. (coll. Repères).

-------. (2004). Ville et nature, un rendez-vous manqué ? *Diogène*. Vol. 207, n°3, pp. 83-94.

PAQUOT T. et ZIMMERMANN A. (2006). Entretiens sur la Haute Qualité Environnementale, entretiens avec Philippe Madec, Catherine Furet, François Tirot et Patrick Bouchain. *Urbanisme*. n°348, pp. 45-53.

PASTOUREAU M. et SIMMONET D. (2005). *Le petit livre des couleurs*. Paris : Éd. du Panama. (coll. Points Histoire).

Pearson D. (2003). *Architecture naturelle, en quête du bien-être*. Mens : Terre vivante. [1ère éd. 1994].

Pegrum J. (2001). *Le vastu vidya, science indienne de l'habitat*. Paris : Le courrier du livre.

Pétonnet C. (1982). *Espaces habités, ethnologie des banlieues*. Paris : Éd. Galilée. (coll. Débats).

Pétry-Amiel D. (2013). *Champs vibratoires et architecture, plaidoyer pour une architecture responsable*. Saint-Jean-de-Braye : Dangles.

Peuportier B. (2003). *Eco-conception des bâtiments, bâtir en préservant l'environnement*. Paris : Les Presses de l'École des Mines.

Pezeu-Massabuau J. (2004). *Éloge de l'inconfort*. Marseille : Parenthèses. (coll. Eupalinos).

-------. (1993). *La maison, espace réglé, espace rêvé*. Montpellier : Reclus.

-------. (1983). *La maison, espace social*. Paris : Presses Universitaires de France.

-------. (1973). [Thèse]. *La maison japonaise, étude de géographie humaine*. Paris : Sorbonne.

Pfeiffer B.B. (2004). *Wright*. Köln : Taschen.

Pierron J.-P. (2013). Au-delà de l'anthropocentrisme, la nature comme partenaire. *Revue du MAUSS*. n°42, pp. 41-48.

Pinson D. (2007). Enjeu social de l'ouvrage et maîtrise partagée de l'œuvre. *in Architecture, espace pensé, espace vécu*. Paris : Recherches. pp. 207-220.

Pinson D. (2000). *Usage et architecture*. Paris : L'Harmattan. (coll. Villes et entreprises).

Poirier S. (1996). Chapitre 2 : Cosmologie et espaces territoriaux. *in Les jardins du nomade, cosmologie, territoire et personne dans le désert occidental australien*. Munster : Lit Verlag. pp. 47-84.

Polony. (1999). Architecture organiques. *Architecture d'aujourd'hui*. n°322, pp. 102-105.

Poupard P. (2007). *Les religions*. Paris : Presses Universitaires de France. (coll. Que sais-je ?). [1ère éd. 1987].

Pumain D., Paquot T. et Kleinschmager R. (2006). *Dictionnaire, la ville et l'urbain*. Paris : Economica. (coll. Villes).

- R -

Rabhi P. (2015). *La puissance de la modération*. La Chapelle sous Aubenas : Horizhoni.

Rapoport A. (1983). *Pour une anthropologie de la maison*. Paris : Dunod. (coll. Aspects de l'urbanisme). [1ère éd. 1972].

Ravier G.-C. (1991). *Traité pratique du Feng-Shui, médecine chinoise du paysage et de l'habitat (adaptation à l'Occident)*. Lausanne : L'Aire.

Raymond H. (1984). *L'architecture, les aventures spatiales de la raison*.

Régis L. (1993). Corps, paysage. *Sémiotiques*. n°4, pp. 109-125.

Regnault J. (1948). *Baguettes et pendules*. Paris : Payot. (coll. Bibliothèque scientifique).

Reigner H. (2015). Une gouvernementalisation néohygiéniste et néolibérale des conduites. *in* J. Boissonade (dir.). *La ville durable controversée, les dynamiques urbaines dans le mouvement critique*. Paris : Petra. pp. 171-195.

Reiter F.C. (2011). *Feng Shui (Kan Yu) and architecture, international conference in Berlin*. Berlin : Harrassowitz.

RENARD J.-B. (1998). Éléments pour une sociologie du paranormal. *Religiologiques* [En ligne]. Vol. 18. Disponible sur : http://www.religiologiques.uqam.ca/18/18texte/18renard/18renard.html

RENAULD V. (2014). *Fabrication et usage des écoquartiers, essai critique sur la généralisation de l'aménagement durable en France*. Lausanne : Presses Polytechniques et Universitaires Romandes. (coll. Espace en société).

REY A. (dir.). (2010). *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris : Le Robert.

RICCIOTTI R. (2009). *HQE, les renards du temple*. Marseille : Al Dante. (coll. Clash).

-------. (2013). *L'architecture est un sport de combat*. Paris : Textuel. (coll. Conversations pour demain).

RICHARDSON B.W. et LAB F. (2006). *Hygeia, une cité de la santé*. Paris : Éd. de La Villette.

RIHOËT-COROZE S. (1973). *Biographie de Rudolf Steiner, une épopée de l'esprit au XXème siècle*. Paris : Triades.

RIMBAUD G. (2014). Une piscine respectant les principes du feng shui. *in www.lemoniteur.fr* [En ligne]. Disponible sur : http://www.lemoniteur.fr/article/une-piscine-respectant-les-principes-feng-shui-26842595

ROBERT F. (2011). *Révoltes et utopies, la contre-culture américaine dans les années 1960*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes. (coll. Études américaines).

ROBIC M.-C. (dir.). (1992). *Du milieu à l'environnement*. Paris : Economica.

ROCARD Y. (1996). *La science et les sourciers*. Paris : Dunod. [1ère éd. 1989].

-------. (2011). *Les sourciers*. Bayonne : Sciences libres.

ROCHE P. (2007). *Grammaire active du chinois*. Paris : Larousse.

ROGERS R. et GUMUCHDJIAN P. (2000). *Des villes durables pour une petite planète*. Paris : Le Moniteur. [1ère éd. 1997].

ROGGENKAMP W. (dir.). (1986). *Le Geotheanum, un langage des formes*. Genève : Éd. Anthroposophiques Romandes.

ROUANET F. (dir.). (2014). *Archigraphie, chiffres et cartes de la profession d'architecte*.

RYBCZYNSKI W. (1989). *Le confort : cinq siècles d'habitation*. Montréal : Éd. du Roseau. [1ère éd. 1986].

- S -

SACHDEV V. et TILLOTSON G.H.R. (2002). *Building Jaipur, the making of an Indian city*. Londres : Reaktion.

SALOMON CAVIN J. et BOURG D. (2010). Deux conceptions de la durabilité urbaine : ville prométhéenne versus vile orphique. *in* T. PAQUOT et C. YOUNÈS (dir.). *Philosophie de l'environnement et milieux urbains*. Paris : La Découverte. pp. 117-136.

SANJUAN T. (dir.). (2007). *Dictionnaire de la Chine contemporaine*. Paris : Armand Colin.

SANTIAGO M. (2006). La tension entre la théorie et le terrain. *in* P. PAILLÉ (dir.). *La méthodologie qualitative, postures de recherche et travail de terrain*. Paris : Armand Colin. pp. 201-224.

SCHÖN D.A. (1983). *The reflective practitioner, how professionals think in action*. New York : Basic Books.

SCHUITEN L. et LABRIQUE A.-C. (2009). *Vegetal city*. Wavre : Mardaga.

Schütz A. (1998). Éléments *de sociologie phénoménologique*. Paris : L'Harmattan. (coll. Logiques sociales).

Sébillot P. (1968-a). *Le folk-lore de France (tome II), la mer et les eaux douces*. Paris : Maisonneuve et Larose.

-------. (1968-b). *Le folk-lore de France (tome IV), le peuple et l'histoire*. Paris : Maisonneuve et Larose.

Seca J.-M. (2010). *Les représentations sociales*. Paris : Armand Colin. (coll. Cursus).

Segaud M. (2010). *Anthropologie de l'espace, habiter, fonder, distribuer, transformer*. Paris : Armand Colin. (coll. U). [1ère éd. 2007].

Sennett R. (2002). *La chair et la pierre, le corps et la ville dans la civilisation occidentale*. Paris : Éd. de La Passion. [1ère éd. 1992].

-------. (2009). *La conscience de l'œil, urbanisme et société*. Lagrasse : Verdier. (coll. Poche). [1ère éd. 1990].

Serneels W. (1987). Nature et architecture. *Questions*. n°9, pp. 6-9.

Shen Z. (2003). *Feng Shui, harmoniser vitre espace intérieur et extérieur*. Paris : Le Courrier du Livre. [1ère éd. 2001].

Siegler E. (2012). Daoism beyond Modernity, The « Healing Tao » as Postmodern Movement. *in* D. A. Palmer et L. Xun (dir.). *Daosim in the twentieth Century, between Eternity and Modernity*. Berkeley : University of California Press. pp. 274-292.

Simmel G. (2007). *Les grandes villes et la vie de l'esprit*. Paris : L'Herne. (coll. Carnets). [1ère éd. 1903].

-------. (1988). Philosophie du paysage, chapitre 9. *in La tragédie de la culture*. Rivages. pp. 231-246.

Skinner S. (2012). *Feng Shui history, the story of Classical Feng Shui in China and the West from 221 BC to 2012 AD*. Singapour : Golden Hoard Press.

-------. (1990). *Fengshui, terre vivante, traité de géomancie chinoise*. Paris : Les deux océans. [1ère éd. 1982].

Smith C.W. et Best S. (2002). *L'homme électromagnétique*. Embourg : Marco Pietteur. (coll. Résurgence). [1ère éd. 1999].

Sommer R. (2003). *Milieux et modes de vie, à propos des relations entre environnement et comportement*. Infolio. (coll. Archigraphy).

Soper K. (2001). Écologie, nature et responsabilité. *Revue du MAUSS*. n°17, pp. 71-93.

Sorre M. (1950). *Les fondements de la géographie humaine (tome II) : les fondements techniques*. Paris : Armand Colin.

-------. (1952). *Les fondements de la géographie humaine (tome III) : l'habitat*. Paris : Armand Colin.

-------. (1971). *Les fondements biologiques de la géographie humaine, essai d'une écologie de l'homme*. Paris : Armand Colin.

Souami T. (2011). *Écoquartiers, secrets de fabrication, analyse critique d'exemples européens*. Paris : Les carnets de l'info. (coll. Modes de villes). [1ère éd. 2009].

Soymie M. (1961). *Sources et sourciers en Chine*. Paris : Presses Universitaires de France. (coll. Bulletin de la Maison Franco-Japonaise).

Stathopoulos M. (2011). Qu'est-ce que la résilience urbaine ? *Urbanisme*. n°381, pp. 90-92.

Stébé J.-M. (2000). [HDR]. *La médiation dans les politiques de la ville : croyances et idéologies*. Habilitation à Diriger les Recherches. Nancy : Université Nancy 2.

-------. (2011). *Qu'est-ce qu'une utopie ?* Paris : Vrin. (coll. Chemins philosophiques).

-------. (2007). *Risques et enjeux de l'interaction sociale*. Paris : Tec & Doc. (coll. Sciences du risque et du danger). [1ère éd. 2008].

-------. (2009). Utopies urbaines. *in* J.-M. Stébé et H. Marchal (dir.). *Traité sur la ville*. Paris : Presses Universitaires de France. pp. 561-620.

Stébé J.-M. et Marchal H. (2010a). *La sociologie urbaine*. Paris : Presses Universitaires de France. (coll. Que sais-je ?). [1ère éd. 2007].

-------. (2010b). *Sociologie urbaine*. Paris : Armand Colin. (coll. Cursus).

Stébé J.-M., Raymond H. et Mathieu-Fritz A. (2001). *Architecture, urbanistique et société*. Paris : L'Harmattan.

Steiner R. (1978). *Vers un nouveau style en architecture*. Paris : Triades.

Sylvestre E. et Bueno M. (2009). Géobiologie à l'espagnole. *La maison écologique*. n°51, pp. 18-21.

- T -

Tacou C. (dir.). (1983). Fondation et purification ou « comment transformer la Terre en Diamant ». *in Les symboles du lieu, l'habitation de l'homme*. Paris : L'Herne. pp. 295-306.

Taguieff P.-A. (2001). *Du progrès, biographie d'une utopie moderne*. Paris : Flammarion. (coll. Librio).

Taleb M. (2015). *Theodore Roszak, vers une écopsychologie libératrice*. Neuvy-en-Champagne : Le passager clandestin. (coll. Les précurseurs de la décroissance).

Tallet P. (2005). Remarques sur la fondation des villes en Égypte pharaonique. *Histoire urbaine*. Vol. 13, n°2, pp. 33-50.

Talon-Hugon C. (2010). *L'esthétique*. Paris : Presses Universitaires de France. (coll. Que sais-je ?). [1ère éd. 2004].

Tapie G. (2014). *Sociologie de l'habitat contemporain, vivre l'architecture*. Marseille : Parenthèses. (coll. Eupalinos).

Tardif M. (2012). Réflexivité et expérience du travail enseignant : repenser le « praticien réflexif » à la lumière des traditions de la pensée réflexive. *in* M. Tardif, C. Borges, et A. Malo (dir.). *Le virage réflexif en éducation, où en sommes-nous 30 ans après Schön ?* Bruxelles : De Boeck. pp. 47-71.

Thermes C. (2007). *L'éco-logis, pour une maison plus verte*. Paris : First Editions.

Theys J. (2010). Trois conceptions irréductibles de l'environnement (Chapitre 2). *in Écologies urbaines : états des savoirs et perspectives*. Paris : Economica. pp. 15-38.

Thibaud J.-P. (2012). Petite archéologie de la notion d'ambiance. *Communications*. n°90, pp. 155-174.

Thomas J.-L. (dir.). (2007). *Cahier IFMA n°5 : Architecture et environnement, un nouveau paradigme*.

Too L. (2011). *Encyclopédie illustrée du Feng Shui, guide pratique d'un art de vivre*. Paris : Guy Trédaniel. [1ère éd. 1999].

TOUSSAINT J.-Y. (2000). Le statut du destinataire de l'œuvre architecturale et la responsabilité de l'architecte. *in* T. PAQUOT et C. YOUNÈS (dir.). *Éthique, architecture, urbain*. Paris : La Découverte. pp. 180-200.

-------. (2003). [HDR]. *Projets et usages urbains. Fabriquer et utiliser les dispositifs techniques et spatiaux de l'urbain*. Habilitation à Diriger les Recherches. Lyon : Université Lumière - Lyon II.

TOUSSAINT J.-Y. et ZIMMERMANN M. (1998). Fragment d'un discours technique, l'ingénieur face aux usagers et réciproquement. *in Projet urbain, ménager les gens, aménager la ville*. Bruxelles : Pierre Mardaga. pp. 141-150.

TUAN Y.-F. (2006). *Espace et lieu, la perspective de l'expérience*. Paris : Infolio. (coll. Archigraphy)

TUCKER M.E. et BERTHONG J. (dir.). (1998). *Confucianism and ecology : the interrelation of heaven, earth, and humans*. Cambridge : Cambridge University Press. (coll. Religions of the world and ecology).

- V -

VALADE B. (2013). Les utopies sociales du XIX[e] siècle. *in Les utopies*. Paris : CNRS Éd. pp. 49-64.

VAL DE FLOR I. (2013). *Cahier d'IFMA n°19 : Entre Ciel et Terre, tracés subtils de l'architecture*.

VALEGEAS F. (2014). Un « nouvel art de vivre ensemble » : quelles expérimentations sociales dans les quartiers dits durables ? L'exemple du quartier Beauregard à Rennes. *Revue Géographique de l'Est*. Vol. 54, n°3-4.

VAN CAMPENHOUDT L. et QUIVY R. (2011). *Manuel de recherche en sciences sociales*. Paris : Dunod.

VAN GOETHEM E. (2014). Interroger le paysage : à la recherche des quatre divinités protectrices des capitales japonaises de style chinois. *in* A. BERQUE, P. BONNIN, et N. MASATSUGU (dir.). *Dispositifs et notions de la spatialité japonaise*. Lausanne : Presses Polytechniques et Universitaires Romandes. pp. 81-101.

VARAGNAC A. (1948). *Civilisation traditionnelle et genres de vie*. Paris : Albin Michel. (coll. Sciences d'aujourd'hui).

VERCELLONI V. (1996). *La cité idéale en Occident*. Paris : Le Félin. [1ère éd. 1994].

VEZINAT. (2010). Une nouvelle étape dans la sociologie des professions en France. Bilan critique autour des ouvrages de Didier Demazière, Charles Gadéa (2009) et Florent Champy (2009). *Sociologie*. Vol. 1, n°3, pp. 413-420.

VICARI J. (2008). *Écologie urbaine, entre la ville et la mort*. Gollion : Infolio. (coll. Illico).

VIEUX M. (1994). *Les secrets des bâtisseurs*. Chartres : J.-M. Garnier. [1ère éd. 1975].

VIRAGH A. (2003). *Vastu Shastra, Feng Shui sacré de l'Inde*. Paris : Trajectoire.

VITRUVE. (1995). *Les dix livres d'architecture*. Bruxelles : Pierre Mardaga. [1ère éd. 1684].

VITTACHI N. (2005-a). *Fatal fenshui*. Arles : Philippe Picquier. (coll. Poche). [1ère éd. 2003].

-------. (2010). *Le maître en fengshui est à l'Ouest*. Arles : Philippe Picquier. (coll. Poche). [1ère éd. 2008].

VITTACHI N. (2005-b). *Le maître en fengshui perd le Nord*. Arles : Philippe Picquier. (coll. Poche). [1ère éd. 2002].

-------. (2007). *Shanghai fenshui*. Arles : Philippe Picquier. (coll. Poche). [1ère éd. 2006].

- W -

WALTER F. (2008). *Catastrophes, une histoire culturelle, XVIe - XXIe siècle*. Paris : Seuil. (coll. L'univers historique).

WITTGENSTEIN L. (1996). *Le Cahier bleu et le Cahier brun*. Paris : Gallimard. (coll. Bibliothèque de philosophie). [1ère éd. 1958].

WONG E. (2007). *Leçons approfondies de Feng-Shui (tome 1), origines et principes fondamentaux*. Paris : Le Courrier du Livre. [1ère éd. 1996].

WRIGHT D. (2004). *Manuel d'architecture naturelle*. Marseille : Parenthèses. [1ère éd. 1978].

WUNENBURGER J.-J. (2006). *Imaginaires et rationalité des médecines alternatives*. Paris : Les belles lettres. (coll. Médecine et sciences humaines).

-------. (2013-a). *L'imaginaire*. Paris : Presses Universitaires de France. (coll. Que sais-je ?). [1ère éd. 2003].

-------. (2013-b). L'utopie, les variations autour d'un mot. *in Les utopies*. Paris : CNRS Éd. pp. 31-48.

- Y -

YAP J. (2009). *Authentique Feng Shui, l'équilibre des énergies*. Paris : Le Courrier du Livre. [1ère éd. 2008].

YOON H.-K. (2006). *The culture of fengshui in Korea, an exploration of East Asian geomancy*. New York : Lexington Books.

YOUNÈS C. (2004). L'âge deux de l'utopie. *Urbanisme*. n°336, pp. 65-67.

-------. (2008). Le danger de l'application non raisonné de recettes, entretien avec Dominique Gauzin-Müller. *Urbanisme*. n°363, pp. 68-70.

YOUNÈS C. et MANGEMATIN M. (2000). Habitable ou inhabitable. *in* T. PAQUOT et C. YOUNÈS (dir.). *Éthique, architecture, urbain*. Paris : La Découverte. pp. 24-33.

YOUNÈS C. et PAQUOT T. (2012). *Espace et lieu dans la pensée occidentale*. Paris : La Découverte.

- Z -

ZHANG C.Y. (2010). [Thèse]. *Le Feng Shui contemporain, éthique de l'environnement et enseignement d'architecture et du paysage*. Thèse de Doctorat. Paris, France : École des Hautes Études en Sciences Sociales.

Videos

ISSY TV. (2015-a). *Aquazena, une piscine dédiée au bien-être et aux loisirs* [En ligne]. Disponible sur : www.issy.com/ma-ville/piscine-aquazena--entretien-avec-salwa-et-selma-mikou-architectes

-------. (2015-b). *Le fengshui expliqué par Laurence Dujardin* [En ligne]. Disponible sur : www.issy.com/ma-ville/piscine-aquazena--entretien-avec-salwa-et-selma-mikou-architectes

Sites Internet

www.accueil-paysan.com/
www.architectes.org/
www.cadastre.gouv.fr/
www.cnrtl.fr/
www.developpement-durable.gouv.fr/
www.fosterandpartners.com/
www.geoportail.fr/
www.inserm.fr/
www.laurencedujardin.fr/
www.legifrance.gouv.fr/
www.logement.gouv.fr/transparence-sru
www.lqe.fr/
www.rtl.fr/
www.who.int/fr/

Annexes

Contenu des annexes

Section I : Matériaux

1. Grilles d'entretien
2. Listes des enquêtés
3. Présentation des ouvrages
4. Fiches de présentation des projets

Section II : Informations complémentaires

1. Glossaire des termes chinois
2. Chronologie des dynasties chinoises
3. Outils des trois conceptions de l'habitat
4. Japiur, ville du vastushastra

Section III : Extraits de textes

1. Extrait du *Traité des airs, des eaux et des lieux*, Hippocrate
2. Extrait du *De architectura*, Vitruve
3. Extrait du *Modulor*, Le Corbusier
4. Extrait de *Silence et lumière*, Louis Isadore Kahn

Section IV : Extraits d'entretiens

1. Approche psychologisante du fengshui
2. Le fengshui, une conception traditionnelle ancienne
3. Rapport entre énergétique et conscience
4. Réharmonisation énergétique

I.1. Grilles d'entretien

1. Grille à destination des architectes de la démarche environnementale

1. Parcours personnel et cheminement jusqu'à l'architecture environnementale

A. Parcours personnel jusqu'à l'architecture :

- contexte personnel (sensibilité à l'espace, à l'humain ?) et élément déclencheur ; choix du cursus universitaire ; motivation pour en faire une activité professionnelle

B. Orientation vers une approche environnementale :

- cheminement pour une orientation de la pratique vers une approche environnementale ; formation spécifique ; construction du rapport au « durable » (dans l'agence, voire personnellement)

C. Perspectives éventuelles par rapport à la pratique :

- y a-t-il une volonté d'étendre la démarche à l'ensemble des constructions et projets, de faire évoluer la démarche, de s'orienter vers d'autres marchés ?

D. Bibliographie :

- lectures importantes (issues de la formation, conseillées par des pairs, etc.) pour la théorie et la pratique de l'agence ; lectures représentatives de la philosophie de l'agence

2. Rapport personnel et « théorique » à la démarche environnementale

A. Définition de l'approche environnementale (ou durable) :

- en quoi consiste une approche environnementale de l'architecture ? ; y a-t-il plusieurs définitions ? ; y a-t-il une différence entre l'approche réglementaire et l'approche développée par l'agence ? ; si non, y a-t-il un souhait de pouvoir s'en détacher, dans quelle mesure ? ; quels sont les objectifs d'une approche environnementale pour l'humain, pour son habitat, son habiter, pour la nature, pour l'environnement ?

B. Lien avec d'autres types de démarches, y compris dans le cadre privé :

- lien éventuel de l'approche environnementale en architecture avec une philosophie de vie plus générale, qui peut se retrouver dans des pratiques corporelles (*taijiquan*, acupuncture, etc.), spirituelles (religion, méditation, etc.) ou un engagement (citoyen, écologique, etc.), par exemple ; démarche architecturale environnementale relevant du privé ou du professionnel ?

C. Démarche environnementale et relation entre environnement et humain :

- l'approche environnementale est-elle fondamentalement liée à la question de l'interrelation environnement-humain ? ; si oui, dans quelle mesure ? ; quelle partie de cette interrelation est prédominante réglementairement et dans le travail de l'agence ? ; y a-t-il nécessité à modifier cet état ?

D. Notions importantes en théorie et pratique :

- définition de différentes notions : humain, corps, environnement, nature, habiter, architecture, ville ; autres notions éventuelles importantes dans la philosophie de l'agence, raisons de la présence de ces notions

3. Pratique de l'architecture/urbanisme de l'agence

A. Types de projets et de demandes :

- marchés, programmes, types de construction, etc. ; évolutions des projets effectués dans le temps et raisons de cette évolution éventuelle

B. Demande des clients par rapport au type d'architecture et à l'aspect environnemental :

- motivations (formulées ou supposées) pour un recours à l'approche environnementale (adhésion idéologique, obligation, etc.) ; négociation entre sa demande et la philosophie de l'architecte

C. Déroulement d'un projet :

- spécificités de la démarche environnementale dans le déroulement d'un projet (rapport au client, temporalités, etc.)

D. Orientations techniques :

- orientations programmatiques (échelle d'intervention, etc.) et techniques plus spécifiquement développées au niveau de l'agence ; raisons de ces choix

4. Ouverture de l'approche environnementale à d'autres démarches

A. Rapport à la question scientifique, réglementaire et à la labellisation :

- quel est le regard porté sur la relation entre approche environnementale et la science (voire les techniques) ? ; la mise en place d'une approche environnementale seulement théorique et technique ? ; par rapport au positionnement institutionnel et réglementaire, qu'est-ce qui pourrait être modifié ou amélioré ?

B. Rapport à l'architecture classique (non estampillée et/ou revendiquée « durable ») :

- y a-t-il une nécessité absolue de mettre en place une démarche environnementale dans tous les projets ? ; dans quelle mesure, par quels moyens ?

C. Rapport éventuel aux conceptions traditionnelles :

- similarités, différences, complémentarités, différences culturelles, etc. ; positionnement par rapport à d'autres expériences passées (vernaculaires) ou d'autres cultures

D. Rapport à d'autres sources d'influence éventuelles :

- par quelles autres démarches architecturales est influencée la philosophie de l'agence ? ; sur quelles autres démarches pourrait s'appuyer l'approche environnementale (réglementée) ?

2. Grille à destination des praticiens de la géobiologie et/ou du fengshui

1. Parcours personnel et cheminement jusqu'à la géobiologie/au fengshui

A. Parcours personnel jusqu'à la géobiologie/au fengshui :

- contexte personnel (sensibilité à l'espace, à l'humain, ou autre ?) et élément déclencheur ; rencontre avec la conception ; choix de la formation ; motivation pour en faire une activité professionnelle (activité professionnelle principale ou secondaire ?) ; réaction de l'entourage face à la décision d'en faire une activité professionnelle

B. Formation à la géobiologie/au fengshui :

- organisme et/ou personnalité(s), lieu et durée, public présent à la formation, thématiques, réception personnelle de la formation (révélation ou étonnement, etc.)

C. Perspectives éventuelles par rapport à la conception :

- projet d'enseignement ou sensibilisation, formation continue, relation à la pratique architecturale, en faire une activité à temps plein, etc.

D. Bibliographie :

- lectures importantes (issues de la formation, conseillées par des pairs, etc.) pour la théorie et la pratique ; lectures représentatives de la vision développée de la conception

2. Rapport personnel et « théorique » à la géobiologie/au fengshui

A. Définition de la géobiologie/du fengshui :

- en quoi consiste la géobiologie/le fengshui ? ; y a-t-il plusieurs définitions ? ; quels sont les objectifs de la géobiologie/du fengshui pour l'humain, pour son habitat, son habiter, pour la nature, pour l'environnement ?

A'. Relation à la culture chinoise (si fengshui) :

- y avait-il une attirance particulière avant le fengshui ? ; la rencontre avec une autre culture pose-t-elle un problème ? ; y a-t-il eu des démarches particulières pour s'ouvrir à la culture chinoise dans son ensemble ? ; est-ce qu'une « adaptation » à la culture européenne de cette conception semble nécessaire ? ; est-il important de bien connaître la culture chinoise pour bien connaître le fengshui ?

B. Lien avec d'autres types de démarches, y compris dans le cadre privé :

- lien éventuel de la géobiologie/du fengshui avec une philosophie de vie plus générale, qui peut se retrouver dans des pratiques corporelles (*taijiquan*, acupuncture, etc.), spirituelles (religion, méditation, etc.) ou un engagement (citoyen, écologique, etc.), par exemple ; démarche de ces conceptions relevant du privé ou du professionnel ?

C. Géobiologie/fengshui et relation entre environnement et humain :

- la géobiologie/le fengshui fondamentalement lié à la question de l'interrelation environnement-humain ? ; si oui, dans quelle mesure ? ; quelle partie de cette interrelation est prédominante ?

D. Notions importantes en théorie et pratique :

- définition de différentes notions : humain, corps, environnement, nature, habiter, architecture, ville ; autres notions éventuelles importantes dans l'approche de la conception

3. Pratique particulière de la conception

A. Types de projets, de demandes, d'interventions :

- intervention bâtiments neufs ou réhabilitations ; avec un architecte ou seul ; types d'interventions ; types de programme ; etc.

B. Demande des clients par rapport à la conception :

- motivations (formulées ou supposées) pour un recours à la géobiologie/au fengshui (adhésion idéologique, curiosité, etc.) ; négociation entre sa demande et la philosophie de l'architecte ; accompagnement éventuel d'une demande environnementale

C. Déroulement d'une consultation :

- rapport au client et à l'architecte éventuel (nomination par le client ou par l'architecte ?) ; démarche de travail (étapes de travail, etc.)

D. Orientation des préconisations :

- quelles sont les préconisations souvent indiquées ? ; quels types de « remèdes » sont proposés ? ; les remèdes sont-ils uniquement spatiaux ? ; quels liens entretiennent-ils avec l'architecture ?

4. Ouverture de la géobiologie/du fengshui à d'autres démarches

A. Rapport à la question scientifique et au statut des conceptions :

- l'aspect non scientifique de la géobiologie/du fengshui pose-t-il problème (proches, clients, etc.) ? ; pour quelles raisons ? ; quelle est la nature de la relation avec le public (freins, facilitations) ? ; une évolution est-elle perceptible ? ; une évolution du statut des disciplines est-elle souhaitable ?

B. Rapport à l'autre conception traditionnelle :

- similarités, différences, complémentarités, différences culturelles, etc. ; positionnement par rapport à d'autres expériences passées (vernaculaires) ou d'autres cultures

C. Rapport à la notion de « durable » et/ou aux préoccupations environnementales :

- similarités, différences, complémentarités, démarche positive ou négatives, problèmes éventuels de mise en œuvre, etc.

D. Rapport à d'autres sources d'influence éventuelles :

- par quelles autres démarches architecturales ou traditionnelles est influencée la philosophie de la pratique de la conception ? ; sur quelles autres démarches pourrait-elle s'appuyer ?

3. Grille à destination des architectes de la géobiologie et/ou du fengshui

1. Parcours personnel et cheminement jusqu'à l'architecture et la conception

A. Parcours personnel jusqu'à l'architecture :

- contexte personnel (sensibilité à l'espace, à l'humain ?) et élément déclencheur ; choix du cursus universitaire ; motivation pour en faire une activité professionnelle

B. Orientation vers la géobiologie/le fengshui :

- cheminement pour une orientation de la pratique vers la géobiologie/le fengshui ; formation spécifique ; organisme et/ou personnalité(s), lieu et durée, public présent à la formation, thématiques, réception personnelle de la formation (révélation ou étonnement, etc.)

C. Perspectives éventuelles par rapport à la pratique :

- y a-t-il une volonté d'étendre la démarche à l'ensemble des constructions et projets, de faire évoluer la démarche, de s'orienter vers d'autres marchés ?

D. Bibliographie :

- lectures importantes (issues de la formation, conseillées par des pairs, etc.) pour la théorie et la pratique de l'agence ; lectures représentatives de la philosophie de l'agence

2. Rapport personnel et « théorique » à la géobiologie/au fengshui

A. Définition de l'approche de la géobiologie et/ou du fengshui :

- en quoi consiste la géobiologie/le fengshui ? ; y a-t-il plusieurs définitions ? ; quels sont les objectifs de la géobiologie/du fengshui pour l'humain, pour son habitat, son habiter, pour la nature, pour l'environnement ? ; pourquoi lier pratique d'architecture et de géobiologie/fengshui ? ; en quoi la mise en pratique d'une démarche environnementale et de la géobiologie/du fengshui se rejoignent ?

A'. Relation à la culture chinoise (si fengshui) :

- y avait-il une attirance particulière avant le fengshui ? ; la rencontre avec une autre culture pose-t-elle un problème ? ; y a-t-il eu des démarches particulières pour s'ouvrir à la culture chinoise dans son ensemble ? ; est-ce qu'une « adaptation » à la culture européenne de cette discipline semble nécessaire ? ; est-il important de bien connaître la culture chinoise pour bien connaître le fengshui ?

B. Lien avec d'autres types de démarches, y compris dans le cadre privé :

- lien éventuel de la géobiologie/du fengshui en architecture avec une philosophie de vie plus générale, qui peut se retrouver dans des pratiques corporelles (*taijiquan*, acupuncture, etc.), spirituelles (religion, méditation, etc.) ou un engagement (citoyen, écologique, etc.), par exemple ; démarche architecturale environnementale relevant du privé ou du professionnel ?

C. Géobiologie/fengshui et relation entre environnement et humain :

- la géobiologie/le fengshui est-il fondamentalement lié à la question de l'interrelation environnement-humain ? ; est-ce également le cas pour l'approche environnementale ? ; si oui, dans quelle mesure ? ; quelle partie de cette interrelation est prédominante réglementairement et dans le travail de l'agence ? ; y a-t-il nécessité à modifier cet état ?

D. Notions importantes en théorie et pratique :

- définition de différentes notions : humain, corps, environnement, nature, habiter, architecture, ville ; autres notions éventuelles importantes dans la philosophie de l'agence, raisons de leur présence

3. Pratique de l'architecture/urbanisme de l'agence

A. Types de projets et de demandes :

- marchés, programmes, types de construction, etc. ; évolutions des projets effectués dans le temps et raisons de cette évolution éventuelle

B. Demande des clients par rapport au type d'architecture et à la géobiologie/au fengshui ou à l'aspect environnemental :

- motivations (formulées ou supposées) pour un recours à la géobiologie/au fengshui ou à l'approche environnementale (adhésion idéologique, obligation, etc.) ; négociation entre sa demande et la philosophie de l'architecte

C. Déroulement d'un projet :

- spécificités de la géobiologie/du fengshui ou de démarche environnementale dans le déroulement d'un projet (rapport au client, temporalités, etc.)

D. Orientations des techniques et des préconisations :

- orientations programmatiques (échelle d'intervention, etc.) et techniques plus spécifiquement développées au niveau de l'agence ; raisons de ces choix ; quelles sont les préconisations souvent indiquées ? ; quels types de « remèdes » sont proposés ? ; les remèdes sont-ils uniquement spatiaux ? ; quels liens entretiennent-ils avec l'architecture ?

4. Ouverture de la géobiologie/du fengshui à d'autres démarches

A. Rapport à la question scientifique et au statut de conceptions :

- l'aspect non scientifique de la géobiologie/du fengshui pose-t-il problème (proches, clients, etc.) ? ; pour quelles raisons ? ; quelle est la nature de la relation avec le public (freins, facilitations) ? ; une évolution est-elle perceptible ? ; une évolution du statut des conceptions est-elle souhaitable ?

A'. Rapport à la question scientifique, réglementaire et à la labellisation :

- quel est le regard porté sur la relation entre approche environnementale et la science (voire les techniques) ? ; mise en place d'une approche environnementale seulement théorique et technique ? ; par rapport au positionnement institutionnel, réglementaire, qu'est-ce qui pourrait être modifié, amélioré ?

B. Rapport à l'autre conception traditionnelle :

- similarités, différences, complémentarités, différences culturelles, etc. ; positionnement par rapport à d'autres expériences passées (vernaculaires) ou d'autres cultures

C. Rapport à la notion de « durable » et/ou aux préoccupations environnementales :

- similarités, différences, complémentarités, différences culturelles, etc. ; positionnement par rapport à d'autres expériences passées (vernaculaires) ou d'autres cultures

D. Rapport à d'autres sources d'influence éventuelles :

- par quelles autres démarches architecturales ou traditionnelles est influencée la philosophie de l'agence ? ; sur quelles autres démarches pourrait-elle s'appuyer ?

I.2. Liste des enquêtés

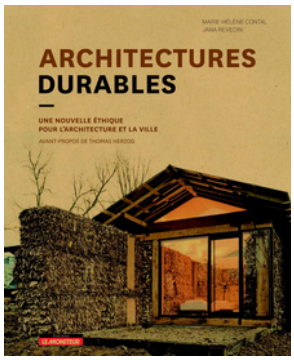
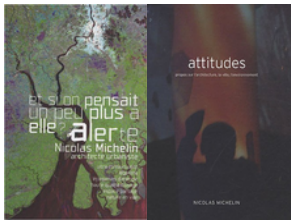
Nom	S.	Â.	Activité actuelle	Date(s) et lieu(x)	Dur.	Documents	Profil-type
Professionnels de la démarche environnementale							
Rose	F.	20	Archi. HMONP, chef d'agence	26/09/13, local professionnel - domicile	1h20	#	Écologique engagé
Roland	H.	50	Archi. DPLG, chef d'agence	08/10/13, local professionnel	1h19	Book de présentation des travaux de l'agence	Écologique sélectif
Tanguy	H.	30	Archi. DPLG, chef d'agence	16/10/13, local professionnel	1h25	#	Écologique modéré (contre réglem.)
Florine	F.	50	Archi. DPLG, chef d'agence	05/11/13, local professionnel	1h01	#	Écologique modéré (réglem. tolérée)
Oscar	H.	50	Archi. DPLG, chef d'agence	13/11/13, local professionnel	3h04	Bibliographie, adresses de professionnels	Écologique engagé
Laurent	H.	30	Archi. DPLG, chef d'agence	18/11/13, local professionnel	1h07	#	Écologique modéré (contre réglem.)
Nadège	F.	40	Archi. DPLG, chef d'agence	28/11/13, local professionnel	1h10	Plans d'un projet étudié	Écologique sélectif
Pierre-Jean	H.	40	Archi. DPLG, chef d'agence	08/01/14, local professionnel	1h06	Plans d'un projet étudié	Écologique sélectif
Emmanuel	H.	50	Archi. DPLG, chef d'agence	27/03/14, local professionnel	0h48	#	Écologique modéré (réglem. tolérée)
Daniel	H.	30	Archi. DPLG, chef d'agence	27/03/14, local professionnel	0h47	#	Écologique réglementaire
Marcel	H.	40	Archi. DPLG, chef d'agence	28/03/14, local professionnel	1h24	#	Écologique modéré (réglem. tolérée)
Nathalie	F.	30	Archi. DPLG, chef d'agence	05/05/14, local professionnel	0h47	#	Écologique engagé
Professionnels de la géobiologie							
Charles	H.	50	Archi. DPLG, chef d'agence, géobiologue	30/11/12, local professionnel – domicile	2h05	#	Géobiologue ésotérique 1 (architecte)
Hubert	H.	50	Géobiologue, sourcier, 2nde activité	06/11/13 et 07/01/14, restaurant	3h35	#	Géobiologue classique
Damien	H.	50	Maître d'œuvre, chef d'agence, géobiologue	12/11/13, local professionnel	2h29	Croquis, photographies de panneaux d'exposition	Géobiologue ésotérique 1 (architecte)
Isidore	H.	40	Géobiologue, conseiller en DE	13/11/13, local professionnel	1h21	#	Géobiologue complet
Gauthier	H.	40	Géobiologue	14/11/13, café	2h18	#	Géobiologue ésotérique 1 (architecte)

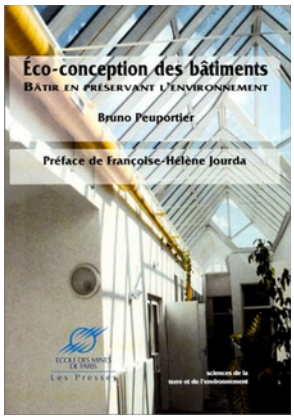
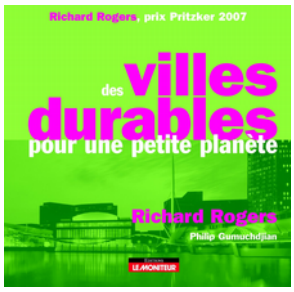
Isabelle	F.	40	Archi. DPLG, chef d'agence, géobiologue	25/11/13, local professionnel	1h45	Plans d'un projet étudié	Géobiologue sensibilisé
Benoît	H.	30	Géobiologue	26/11/13, local professionnel – domicile	2h14	#	Géobiologue complet
Nadine	F.	50	Géobiologue	26/11/13, local professionnel – domicile	2h16	Croquis, photographies de comptes-rendus d'analyse	Géobiologue classique (semi-professionnel)
Quentin	H.	60	Géobiologue	27/01/14 et 10/03/14, local professionnel – domicile	5h47	Croquis, photographies et démonstration de matériel	Géobiologue complet
Delphine	F.	40	Architecte DPLG, chef d'agence, géobiologue	06/03/14, local professionnel	1h25	#	Géobiologue complet
Solange	F.	50	Géobiologue	28/03/14,local professionnel – domicile	1h09	Photographies de matériel	Géobiologue ésotérique 2 (non-architecte)
Pierre-Yves	H.	70	Archi. DPLG, expert, géobiologue	19/07/12 et 20/07/12, domicile et sites	2h49	Plans et visites de projets étudiés, observation, etc.	Géobiologue complet, Praticien-ressource
Professionnels du fengshui							
Doris	F.	50	Conseillère en fengshui et RH	01/10/12, domicile d'une amie	0h56	#	Expert reconverti 2 (traditionnel)
Françoise	F.	30	Archi. DPLG, chef d'agence, conseillère	30/10/12, local professionnel – domicile	1h33	#	Expert traditionnel spécialisé
Wendy	F.	30	Archi. DPLG, chef d'agence, conseillère	08/11/12, café	1h12	#	Architecte-expert traditionnel
Firmin	H.	50	Archi. DPLG, chef d'agence, conseiller	29/11/12, local professionnel – domicile	2h28	#	Architecte-expert traditionnel
Maurice	H.	50	Archi. DPLG, chef d'agence, conseiller	29/11/12, bar	2h50	Auteur d'un livre	Architecte-expert interprétatif
Geneviève	F.	40	Conseillère	06/12/12, local professionnel – domicile	1h55	#	Expert reconverti 1 (formation française)
Clément	H.	50	Archi. DPLG, chef d'agence	23/10/13, local professionnel	1h52	Fiche de présentation de l'analyse fengshui	Architecte-expert traditionnel

Nathan	H.	30	Conseillère et formateur	24/10/13, café	2h08	#	Expert traditionnel spécialisé
Odile	F.	40	Conseillère	05/11/13, café	1h35	Consultation de fiches de formation fengshui	Expert reconverti 1 (formation française)
Janine	F.	40	Conseillère	15/11/13, local professionnel – domicile	1h36	#	Expert reconverti 2 (traditionnel)
Joséphine	F.	40	Archi. d'intérieur, conseillère	15/11/13, local professionnel – domicile	4h29	Consultation de comptes-rendus d'analyse fengshui	Expert reconverti 1 (formation française)
Dorothée	F.	50	Archi. DPLG, chef d'agence, conseillère	14/01/14, local professionnel – domicile	2h39	Auteurs d'un livre	Architecte-expert interprétatif
Professionnels du vastushastra							
Kumar Amal	H.	60	Archi. conseiller en vastushastra et formateur	16/07/12, domicile d'une amie (France)	3h58	Expérimentations	#
Sashikala Ananth	F.	60	Archi. conseillère et formatrice en vastushastra, professeur en école d'archi.	08/03/13, local professionnel à Chennai (Inde)	0h40	Auteur de livres	#
Élodie Marais	F.	40	Conseillère en vastushastra	12/11/13 et 14/01/14,bistrot de Lausanne (Suisse)	1h45	Auteur de livres	#
Architectes-témoins							
Bernard	H.	40	Archi. DPLG, chef d'agence	10/01/14, local professionnel	1h02	#	#
Norbert	H.	40	Archi. DPLG, chef d'agence	26/03/14, local professionnel	1h40	Article de présentation d'un projet	#
Baptiste	H.	40	Archi. DPLG, chef d'agence	31/03/14 et 26/06/14, local professionnel	3h21	#	#
Émile	H.	20	Archi. DE, salarié	09/05/14, domicile	1h34	#	#
Nicolas	H.	20	Archi.DE, salarié	14/05/14, domicile	1h18	Documents de présentation de projets	#
Lancelot	H.	50	Archi. DPLG, chef d'agence	20/01/14, local professionnel	0h32	Plans d'un projet étudié	#

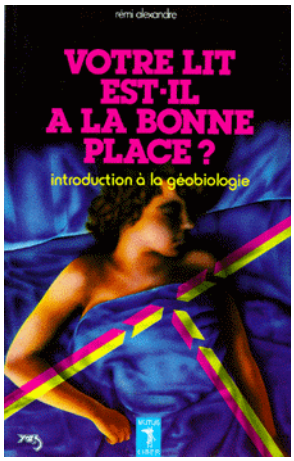
I.3. Présentation des ouvrages de référence

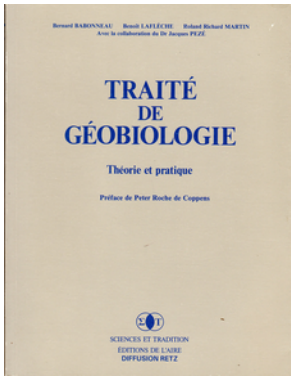
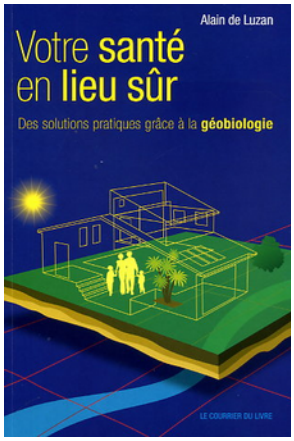
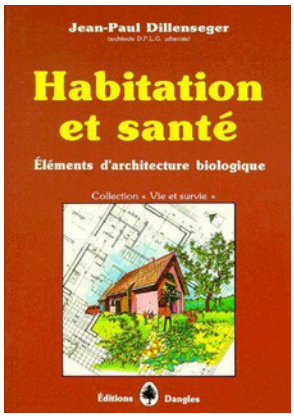
1. Démarche environnementale

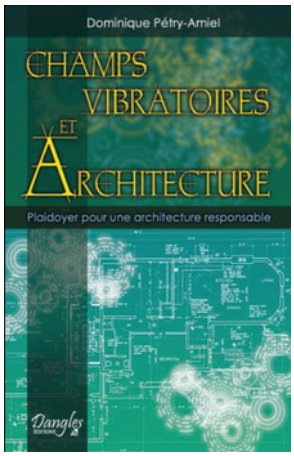
<table>
<tr><td rowspan="3">
</td><td>COLLECTIF. (2010). Architecture et développement durable, un gigantesque défi. Paris : Archibooks.</td></tr>
<tr><td>Auteurs : contribution de quatorze architectes français (à noter : un livre financé en partie par Bouygues Immobilier, avant-propos par F. Bertière) et préface d'A. Comte-Sponville
Contenu : visions professionnelles de professionnels de l'architecture sur la prise en compte de la question environnementale ; parfois illustrées à partir d'expériences de projet concrètes</td></tr>
<tr><td>Type d'ouvrage : approche idéologique
- défense de points de vue de différents professionnels de l'architecture sur la question environnementale et plus largement sur les enjeux de la profession d'architecte</td></tr>
<tr><td rowspan="3"> 
</td><td>CONTAL M.-H. et REVEDIN J. (2009). Architectures durables : une nouvelle éthique pour… Paris : Le Moniteur.</td></tr>
<tr><td>Auteurs : architectes, et préface de T. Herzog (architecte suisse)
Contenu : ouvrage de présentation des lauréats du Global Award for Sustainable Architecture 2007 et 2008, à travers des projets spécifiques</td></tr>
<tr><td>Type d'ouvrage : approche globale
- possibilités de mise en œuvre d'une démarche environnementale à l'échelle architecturale</td></tr>
<tr><td rowspan="3"> 
</td><td>MICHELIN N. (2008). Et si on pensait un peu plus à elle ? Alerte ; et (2010) Attitudes… Paris : Archibooks-Sautereau.</td></tr>
<tr><td>Auteur : architecte-urbaniste français
Contenu d'Alerte : le livre fonctionne par l'exploration de sept thématiques agrémentées à chaque fois d'un exemple tiré d'une histoire vécue par l'architecte ; l'ouvrage est présenté comme « un plaidoyer, une sorte de charte à suivre ou même un cri d'alarme » (p. 12)</td></tr>
<tr><td>Type d'ouvrage : approche idéologique
- défense d'une point de vue de professionnel de l'architecture sur la question environnementale et plus largement sur les enjeux de la profession d'architecte</td></tr>
</table>

	PEUPORTIER B. (2003). Éco-conception *des bâtiments, bâtir…* Paris : Les Presses de l'École des Mines.
	Auteur : ingénieur français, et préface de l'architecte F.H. Jourda Contenu : le livre est organisé en cinq parties : impacts environnementaux, indicateurs environnementaux, méthodologies et outils professionnels, « écotechniques » du bâtiment, quelques réalisations expérimentales ; un ouvrage très technique mais qui parle toujours des notions de confort et de santé
	Type d'ouvrage : approche technique - bien que très technique, l'ouvrage ambitionne de s'ouvrir à un public architecte (ainsi que l'indique la préface) ; discours avant tout quantitatif sur la question du confort intérieur
	ROGERS R. et GUMUCHDJIAN P. (2000). *Des villes durables pour une petite planète*. Paris : Le Moniteur. [1ère éd. 1997].
	Auteur(s) : architecte-urbaniste anglais Contenu : défense de l'idée de la ville comme pouvant être un lieu de vie humain durable ; démonstration des enjeux et des potentialités à partir d'exemples chiffrés de multiples villes et d'exemple de ses réalisations ou concours : Londres, un cas d'étude central ; enjeu de définition de la ville durable
	Type d'ouvrage : approche globale - possibilités de mise en œuvre d'une démarche environnementale à l'échelle urbaine

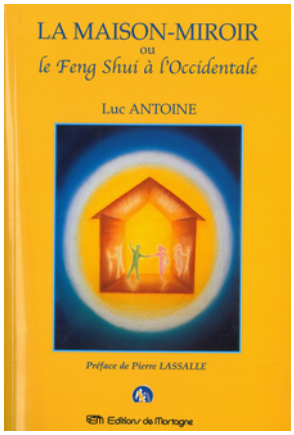
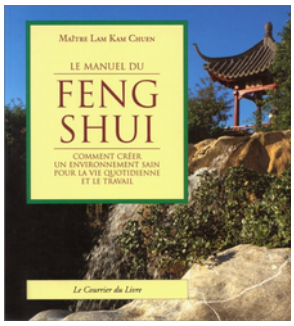
2. Géobiologie

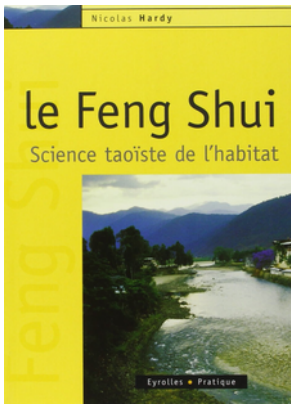
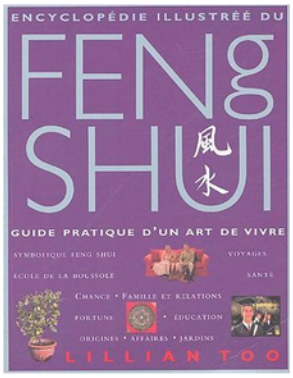
	ALEXANDRE R. (1988). *Votre lit est-il à la bonne place ?* La Rochelle : Mutus Liber. [1ère éd. 1982].
	Auteur : architecte-géobiologue français Contenu : un ouvrage pionnier qui veut faire le pont sur toutes les recherches scientifiques sur la relation entre habitat et santé ; l'auteur explique un cheminement personnel, il mobilise ainsi de nombreux cas d'études pour convaincre, et surtout alerter
	Typologie d'ouvrage : approche technique-scientifique - l'auteur fait reposer son discours sur de nombreux éléments scientifiques ou paroles de médecins, et donne des éléments de détection et de mise en œuvre de la géobiologie plutôt techniques ; ancrage fort dans une problématique sanitaire

	BABONNEAU B., LAFLÈCHE B. et MARTIN R.R. (1987). *Traité de géobiologie, théorie et pratique*. Lausanne : L'Aire.
	Auteurs : respectivement un architecte, un maître-d'œuvre-urbaniste, un ingénieur français Contenu : souhait de réécouter la tradition face à une science qui ne sait pas tout (bien qu'ils prennent appui sur certaines expériences scientifiques) et de rapprocher des connaissances ou préoccupations traditionnelles des Celtes, des Grecs, Mexicains et Chinois
	Typologie d'ouvrage : approche ésotérico-symbolique - ouvrage qui traduit une double quête au travers de la géobiologie : celle d'une tradition primordiale commune et celle d'une connaissance des enjeux et effets du symbolique dans la construction
	DE LUZAN A. (2006). *Votre santé en lieu sûr*. Paris : Le Courrier du Livre.
	Auteur : ingénieur français Contenu : l'ouvrage prend pour point de départ le lien entre habitat et santé (et notamment avec la constatation de l'augmentation du nombre de cancers) ; enjeu de construction d'une filiation et d'une définition de la géobiologie, avant d'en aborder tous ses aspects de pratique (des plus techniques aux plus « subtiles »)
	Typologie d'ouvrage : approche technique-scientifique - volonté d'une approche complète de la géobiologie, sur tout son spectre de questionnement ; ancrage fort dans une problématique sanitaire
	DILLENSEGER J.-P. (1986). *Habitation et santé, éléments d'architecture biologique*. Saint-Jean-de-Braye : Dangles.
	Auteur : architecte-géobiologue et expert français Contenu : l'activité d'expert a permis à l'auteur de prendre conscience de défauts sur les maisons et de l'action de l'habitat sur l'homme ; remise en cause de la société consumériste, du changement trop rapide des matériaux, de l'absence de retour sur leur qualité et éventuels effets nocifs, etc. ; approche géobiologique, énergétique, symbolique, constructive et bioclimatique de l'architecture
	Typologie d'ouvrage : approche technique-scientifique - volonté d'une approche complète de la géobiologie, sur tout son spectre de questionnement, avec des spécificités de contenu liées à la pratique d'architecte ; ancrage fort dans une problématique sanitaire

	PÉTRY-AMIEL D. (2013). *Champs vibratoires et architecture, plaidoyer pour…* Saint-Jean-de-Braye : Dangles.
	Auteur : architecte géobiologue français Contenue : « Toutes les constructions indigènes et mystiques m'intéressent car leurs alignements, leurs emplacements, leurs implantations, leurs configurations savantes obéissent à des lois oubliées, rejetées dans le grand sac de l'ésotérisme et pourtant très présentes dans notre univers quotidien. » (p. 15) ; déconnexion de l'actuelle architecture avec le sol nourricier
	Typologie d'ouvrage : approche ésotérico-mystique - un ouvrage centré sur la question des filiations « théoriques », sur la redécouverte du sens donné à l'acte de bâtir, à partir de « savoirs traditionnels » oubliés

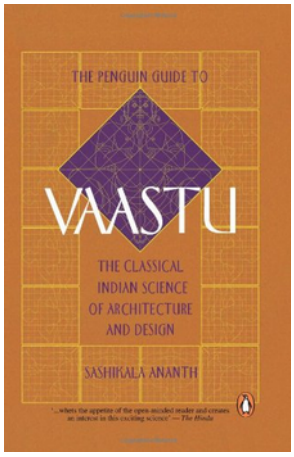
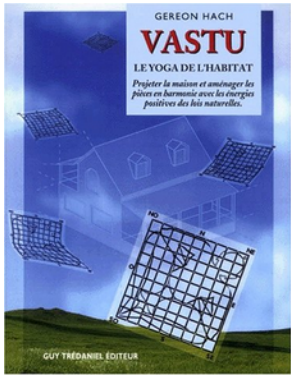
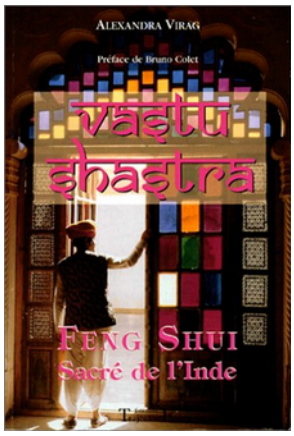
3. Fengshui

	ANTOINE L. (2000). *La maison-miroir ou le feng-shui à l'occidentale*. Mortagne.
	Auteur : architecte et expert en fengshui français Contenu : souhait d'adapter le fengshui à notre « mentalité occidentale », de le débarrasser des gadgets et croyances ; proposer « une actualisation et un prolongement du *Feng Shui* traditionnel » (p. 20)
	Typologique d'ouvrage : occidentalisé et spiritualisé - une proposition de redéfinition des principes du fengshui en fonction de la « mentalité » occidentale, avec une approche ésotérique, mystique et spiritualisante marquée (paradigme du Nouvel Âge)
	CHUEN L.K. (1996). *Le manuel du Feng Shui, comment créer un environnement…* Paris : Le courrier du livre. [1ère éd. 1995].
	Auteur : expert en fengshui et praticien de médecine chinoise Contenu : « C'est un livre sur les endroits et sur les gens, et sur la manière dont leurs énergies réagissent réciproquement. » (p. 6) ; description de neuf aspects du fengshui avec l'homme au centre : l'histoire, le *Yijing*, le magnétisme, l'énergie, la localisation, la forme, l'arrangement intérieur et la gestion du temps (relativement à la question des changements spatiaux)

	Typologie d'ouvrage : approche traditionnelle rationnelle - approche historique et théorique du fengshui, qui remonte aux principes généraux de la culture traditionnelle chinois ; vision énergétique, mais non mystique, ni ésotérique
	DIDIER D., MERMILLOD C. et J.-F. (2008). *Les 5 clés du feng shui, vers de nouveaux espaces de vie*. Italie : Mercia du Lac.
	Auteurs : une énergéticienne, une architecte, un designer français Contenu : définition des cinq clés de la nouvelle pratique qu'ils définissent, à savoir la « tellurologie » : observer, analyser, choisir, réaliser et vivre ; ouvrage qui fonctionne aussi avec des exercices et des propositions de postures méditatives
	Typologique d'ouvrage : occidentalisé et spiritualisé - une proposition de redéfinition des principes du fengshui en fonction de la « mentalité » occidentale, avec une approche ésotérique, mystique et spiritualisante marquée (paradigme du Nouvel Âge)
	HARDY N. (2008). *Le Feng Shui, science taoïste de l'habitat*. Paris : Eyrolles. (coll. Pratique).
	Auteur : expert français en fengshui Contenu : fengshui est décrit comme outils de « décodage » des événements ; approche complète et traditionnelle de la conception (sans mysticisme), comme un outil technique ; l'ouvrage entre dans le détail de chacun des aspects d'une expertise
	Typologie d'ouvrage : approche traditionnelle rationnelle - approche historique et théorique du fengshui, qui remonte aux principes généraux de la culture traditionnelle chinois ; vision énergétique, mais non mystique, ni ésotérique
	TOO L. (2011). *Encyclopédie illustrée du Feng Shui, guide pratique…* Paris : Guy Trédaniel. [1ère éd. 1999].
	Auteur : experte en fengshui chinoise Contenu : livre de grande vulgarisation, qui développe un aspect symbolique peu présent ailleurs dans le fengshui, les auteurs cherchant de plus en plus à s'en détacher ; approche catégorique à partir de conseils stricts ; grande importance des objets « porte-bonheur »

	Typologie d'ouvrage : approche superstitieuse classique - une lecture du fengshui très orientée selon l'argument de la « chance », ou de la « malchance », sur lesquelles le fengshui pourrait avoir une influence

4. Vastushastra

	ANANTH S. (1999). *The Penguin Guide to Vaastu*. New Dehli : Penguin. [1ère éd. 1998].
	Auteur : Architecte et experte indienne en vastushastra Contenu : définition et histoire de la conception, considérée en tant qu' « éthique » architecturale (et artistique) ; l'ouvrage donne également les grands principes et des exemples de leur application pour tous types de construction
	Type d'ouvrage : approche traditionnelle et architecturale - ancrage du vastushastra dans une tradition culturelle et artistique structurante ; un certain mysticisme en toile fond
	HACH G. (2000). *Vastu, le yoga de l'habitation*. Paris : Guy Trédaniel.
	Auteur : architecte et expert allemand en vastushastra Contenu : énergie subtile de bien-être physique et psychique et en parallèle de la bio-construction ; il s'agit avec le vastushastra de « vivre en harmonie avec les lois du cosmos » (p. 13) ; évocation des principes traditionnels et ponts avec la géobiologie et le fengshui
	Type d'ouvrage : approche traditionnelle et architecturale - une première prise de distance (et simplification) à partir de l'approche traditionnelle de Sashikala Ananth
	VIRAGH A. (2003). *Vastu Shastra, Feng Shui sacré de l'Inde*. Paris : Trajectoire.
	Auteur : experte belge en vastushastra et fengshui Contenu : un livre présenté comme un guide pratique adapté à l'Occident, qui reprend les grands principes et donne des conseils pratiques ; rapprochement et complémentarité avec le fengshui
	Type d'ouvrage : approche adaptée et orientée vers la décoration - orientation du vastushastra vers la « psycho-décoration », relations créées avec certains principes du fengshui

I.4. Fiches de présentation des projets

	Nom	Descriptif du projet	Date et type de visite	Personnes rencontrées
Projets architecturaux intégrant une démarche environnementale				
1	Maison individuelle (Villey-le-Sec, 54)	Achevée en 2010 ; SHON : 150 m² ; Commande privée *Trophée Habitat et Bois*	Visite guidée par les habitants (intérieur et extérieur), le 25/06/14	L'architecte et un habitant (propriétaire et commanditaire)
2	Opération de logements collectifs (Nancy, 54)	Achevé en 2012 ; Logements : 73 + 8 cellules prof. ; Bailleur social *Prix LQE*	Visite guidée avec un représentant du bailleur social (intérieur et extérieur), le 14/03/14	L'architecte, un représentant du bailleur social et une habitante (propriétaire
3	Collège Luis Ortiz (Saint-Dizier, 52)	Achevé en 2012 ; Surface de 9834 m² ; Conseil Général *Label Effinergie Certification HQE*	Visite guidée avec la gestionnaire du collège (intérieur et extérieur), le 19/03/14	L'architecte et la gestionnaire du collège
Projets architecturaux intégrant une démarche géobiologique				
4	Maison individuelle (Oberharslach, 67)	Achevée en 2000 ; SHON : 230 m² ; Commande privée	Visite guidée par les habitants et l'architecte (intérieur et extérieur), le 06/11/13	L'architecte et les habitants (propriétaires commanditaires et constructeurs)
5	Opération de logements collectifs (Saint-Louis, 68) + crèche	Achevé en 1970 ; Logements : 72 ; Bailleur social	Visite guidée par l'architecte (intérieur et extérieur), le 25/09/13	L'architecte et un habitant (propriétaire)
6	Maison pour l'enfance (Le Pellerin, 44)	Achevée en 2010 ; SHON : 596 m² ; Commune du Pellerin ; *BBC*	Visite guidée par une élue (intérieur et extérieur), le 25/11/13	L'architecte et une élue à la petite enfance (de à la mairie commanditaire)
Projets architecturaux intégrant une démarche fengshui				
7	Maison individuelle (Pontivy, 55)	Achevé courant 2000 ; SHON : 120 m² ; Commande privée	Pas de visite, documents obtenus sur le site internet de l'architecte	Impossibilité de rencontrer les acteurs du projet
8	Opération de logements collectifs (Villetaneuse, 93)	Achevé en 2000 ; Logements : 50 ; Promoteur privé	Visite libre (extérieur), le 14/05/14	L'architecte et le gardien de la résidence
9	Collège Jean Jaurès (situé à Pantin, 93)	Achevé en 2004 ; SHON ajout : 1900m² ; Conseil Général	Visite guidée avec un agent du collège (intérieur et extérieur), le 15/05/14	L'architecte, un agent et la gestionnaire du collège

Maison « environnementale », Villey-le-Sec

Maison de 150 m² achevée en 2010
Commande privée à une architecte spécialisée en architecture bois et écologique

Éléments remarquables :
- les commanditaires souhaitaient vivre dans un cadre naturel, avec un imaginaire de « cabane dans les bois » ; le site est remarquable avec la présence de l'eau et de la forêt
- ils souhaitaient également valoriser le matériau bois et donner une orientation écologique à leur maison

Figures 83 et 84 : Extrait de cadastre au 1/2500° et vue aérienne de la maison

Figure 85 : Vue vers le Sud du terrain, en déclivité avec vue sur un parc à chevaux, avec la rivière en contrebas ; ainsi que le révèle la vue aérienne

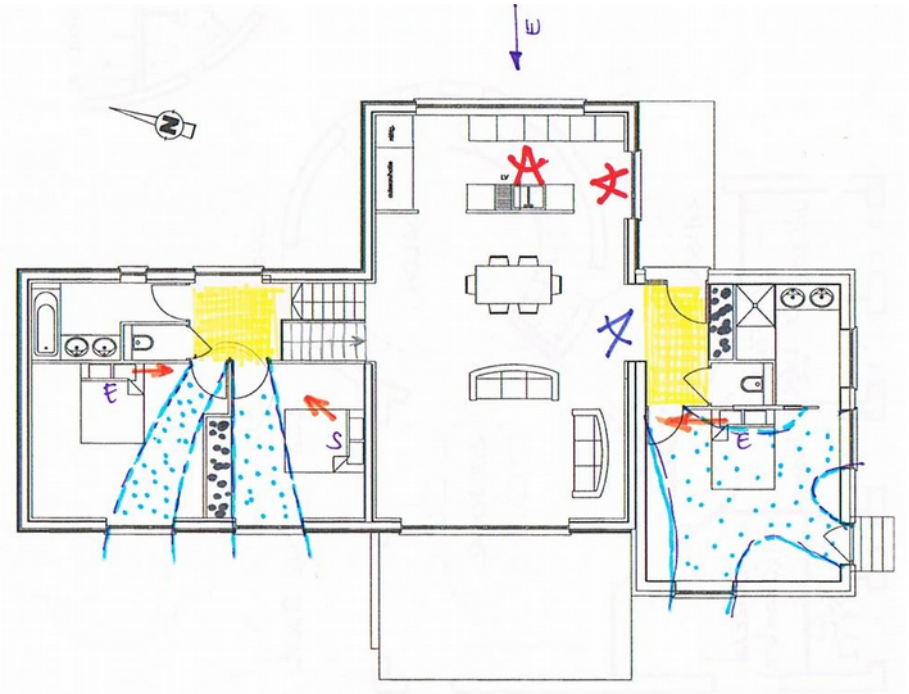
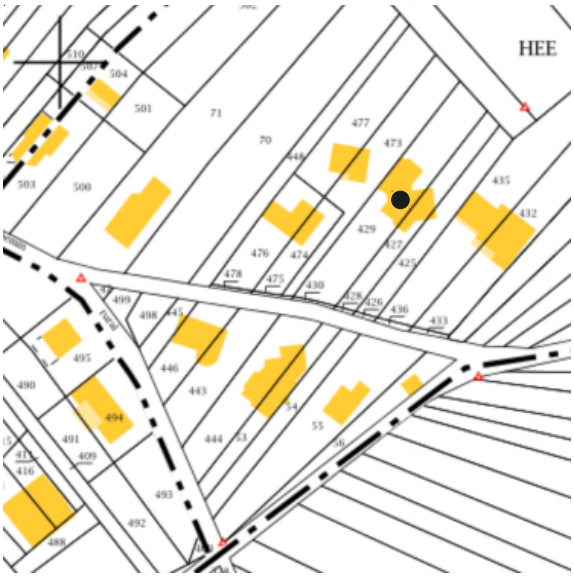


*Figure 86 : Plan au 1/200° de l'architecte, annoté en fonction de différents critères d'analyse (*cf. *chapitre 14), ici particulièrement : les contrôles visuels, les trajets des principaux « flux de* qi *», les espaces de transition et espaces complémentaires (les prolongements extérieurs sont par ailleurs importants, avec une plateforme périphérique et une terrasse à l'Ouest, voir ci-contre)*

Figure 87 : Vue intérieure de la cuisine : le revêtement intérieur de la maison est intégralement en bois (sauf les murs des chambres à coucher)



Maison « géobiologique », Oberhaslach

Maison de 230 m² achevée en 2010
Commande privée à un architecte-géobiologue

Éléments remarquables :
- des commanditaires dans une démarche préventive de santé très active, qui ont réalisé eux-mêmes la maison (hors gros-œuvre)
- une double orientation géobiologie et démarche environnementale (isolation et bio-climatisme, puits canadien, panneaux solaires)
- une approche complète de la géobiologie, avec la mise en œuvre de tracés régulateurs

Figure 88 : Extrait de cadastre au 1/2500°, la maison est située à une extrémité villageoise en lisière agricole (avec le noyau situé au Sud-Ouest)

Figures 89 et 90 : Vues de l'espace séjour, vers le salon en contrebas de deux marches, et depuis le salon avec une cheminée délimitant les deux espaces

Figures 91 et 92 : Vues du salon, avec une ouverture au Sud-Est et une seconde en véranda au Sud-Ouest

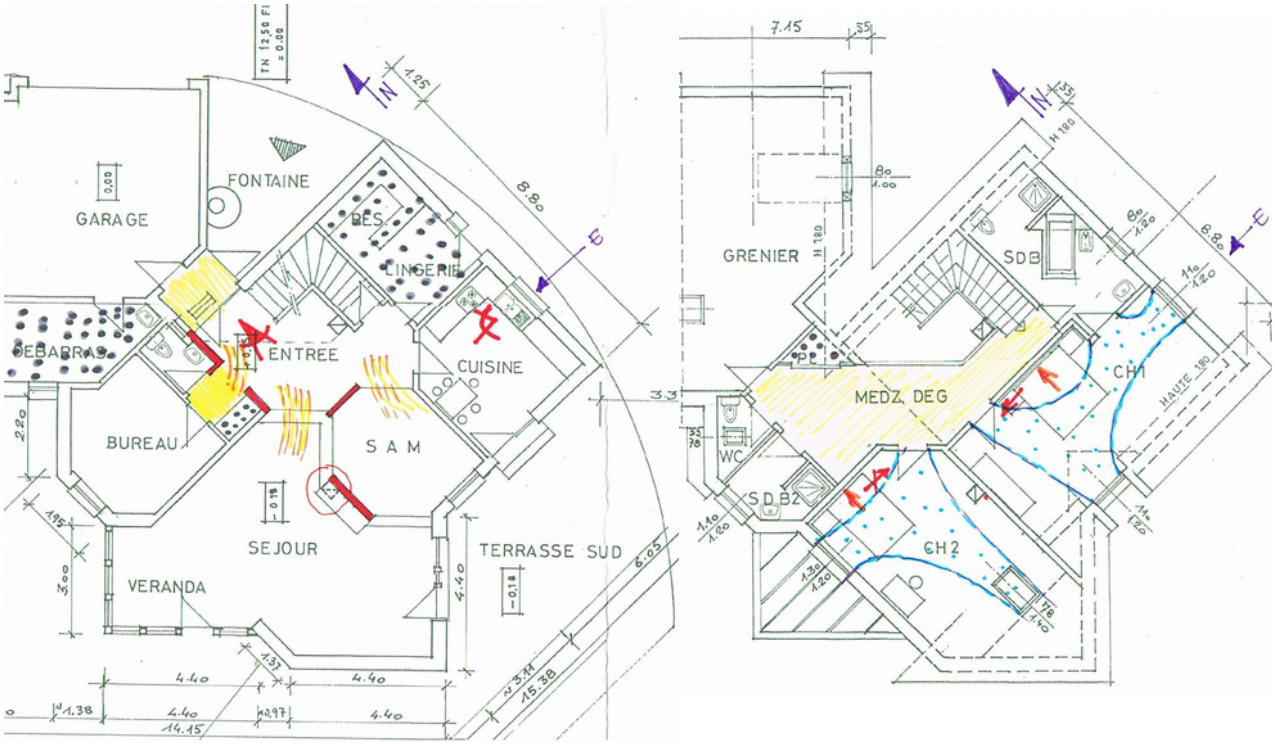


*Figure 93 : Plans de l'architecte-géobiologue au 1/200°, annotés en fonction de différents paramètres d'analyse (*cf. *chapitre 14), et notamment : les contrôles visuels, les espaces de transition, les orientations (de la cuisine et des chambres), les principaux « flux de* qi *» et les espaces complémentaires (buanderie, placards, etc.)*

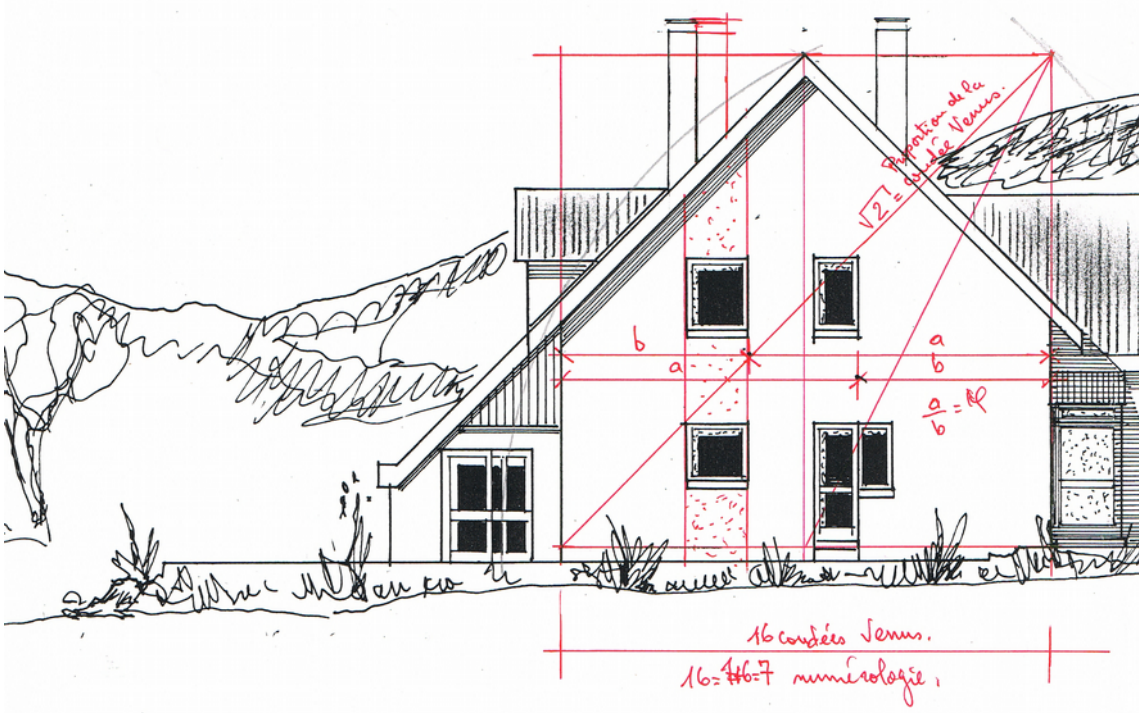


Figure 94 : Façade Est dessinée par l'architecte-géobiologue, avec indication des tracés régulateurs utilisés

Maison « fengshui », Pontivy

Maison de 120 m² achevée courant 2010
Commande privée à un expert en fengshui

Éléments remarquables :
- une surface qui ne nécessitait pas l'intervention d'un architecte ; c'est un designer et expert qui a été choisi pour dessiner la maison (implantée dans un lotissement)
- un important travail de conception sur la gestion des espaces de transition et du contrôle visuel des espaces

Figures 95 et 96 : Vues intérieure et extérieure du patio, espace de transition entre le volume principal d'habitation et celui des chambres secondaires et du garage

Figures 97 et 98 : Vue de l'espace salon dans le volume cylindrique et de la chambre parentale située à l'aplomb, à l'étage

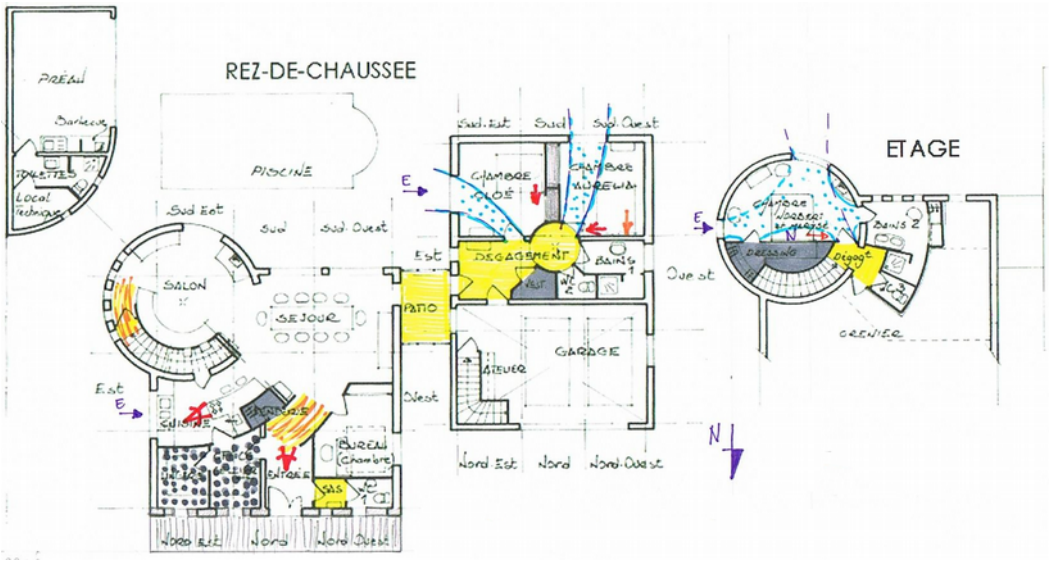


*Figure 99 : Plans du designer-expert au 1/200°, annotés en fonction de différentes critères d'analyse (*cf. *chapitre 14), et particulièrement ici : la gestion des contrôles visuels et des transitions, les orientations, les zones des principaux « flux de* qi *» et les espaces complémentaires (buanderie, placards, etc.)*

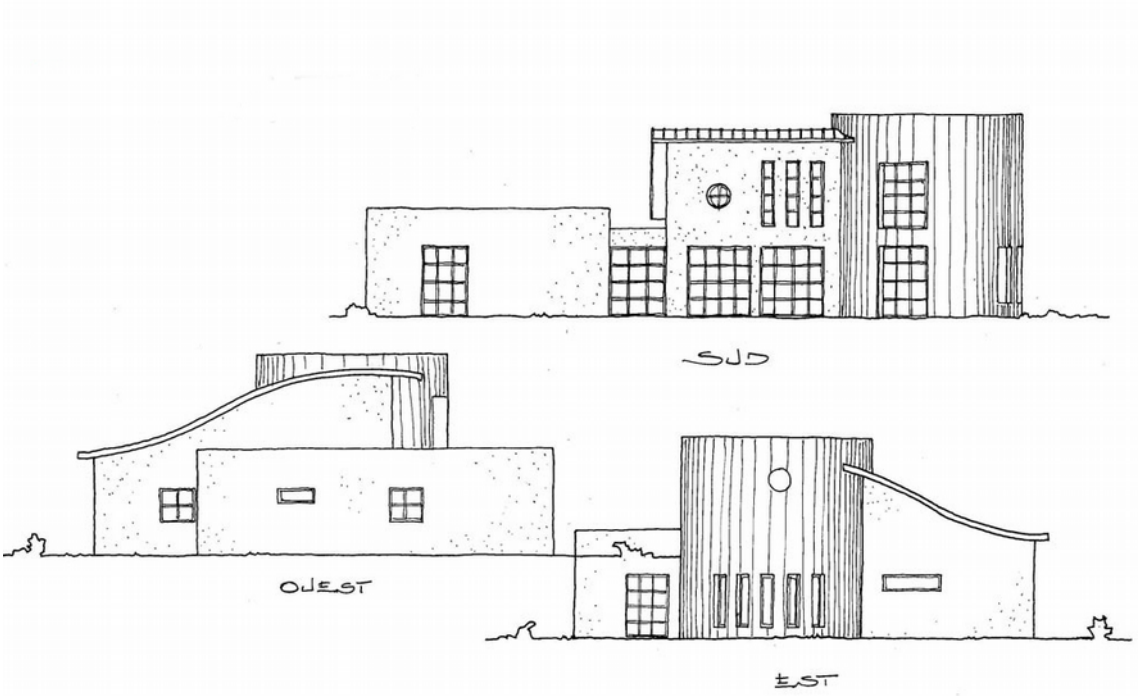


Figure 100 : Façade dessinée par le designer-expert en fengshui ; on remarquera notamment que le dessin des fenêtres n'a pas été respecté dans la réalisation finale

Logements « environnementaux », Nancy

Opération de 73 logements achevée en 2012
Bailleur social

Éléments remarquables :
- des logements urbains qui participent à la redéfinition d'un espace public
- un désir de la part de la maîtrise d'ouvrage d'une exemplarité environnementale (compacité, isolation, géothermie, véhicule électrique partagé) et de qualité d'usages (paliers larges et éclairés naturellement, etc.)

Figure 101 : Extrait de cadastre au 1/2500°, où l'on distingue la place que contribue à former cette opération ; figures 102 à 105 : vues de l'interstice entre les bâtiments principaux, de la cage d'escalier généreuse, de la perspective d'un logement sur la place et de son balcon

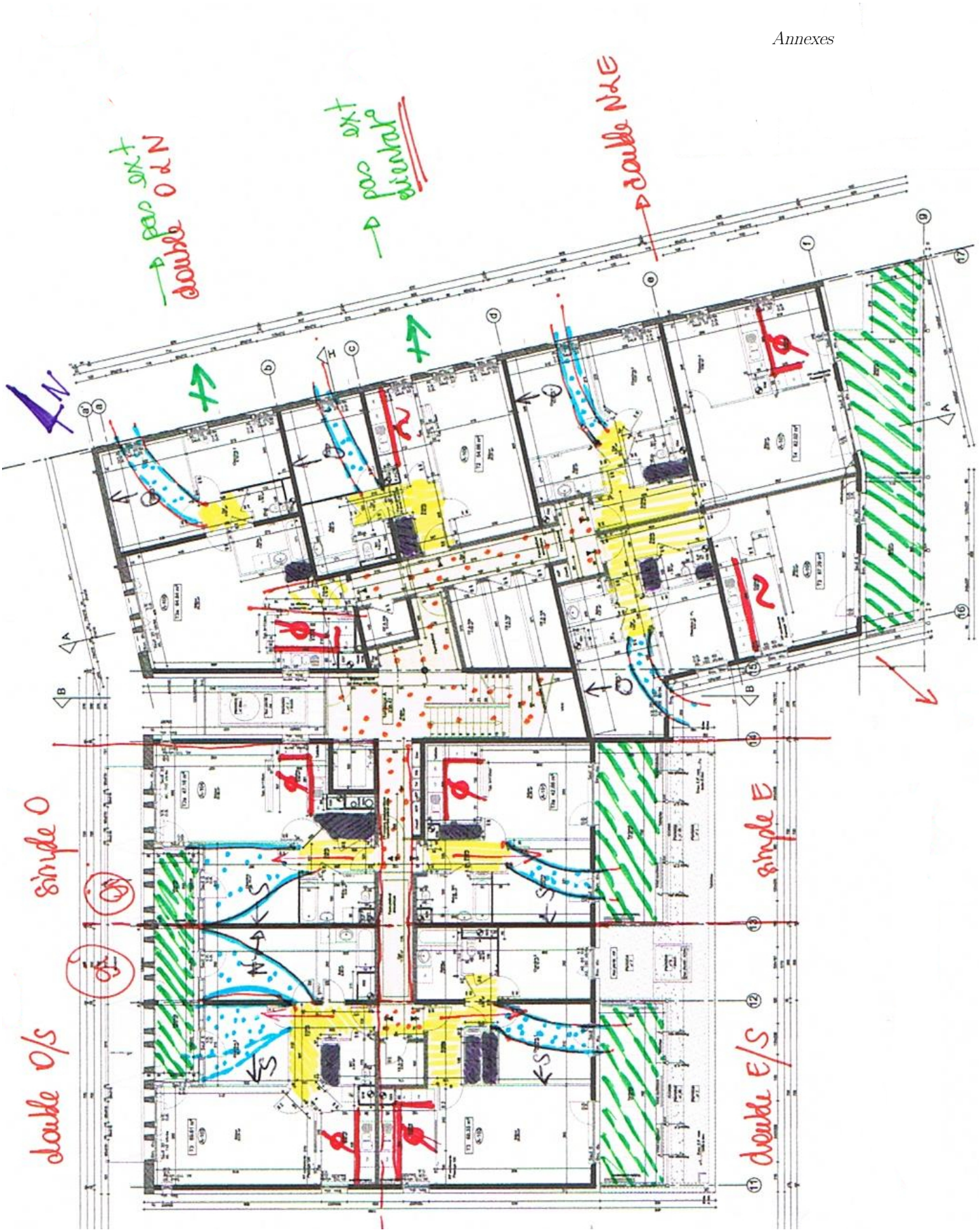


*Figure 106 : Plan de l'architecte au 1/200°, annoté à partir de différents critères d'analyse (*cf. *chapitre 14) : on remarque une importante présence de prolongements extérieurs*

Logements « géobiologiques », Saint-Louis

Opération de 72 logements achevée en 1970
Bailleur social

Éléments remarquables :
- une échelle plus domestique en comparaison avec l'opération de logements au Nord-Est : toits deux pans, double-orientation, circulations verticales éclairées naturellement, etc.

Figure 107 : Extrait de cadastre au 1/2500°, les logements en trois principaux volumes et la crèche dans le prolongement à l'Est

Figures 108 et 109 : Vues de logements depuis l'arrière, les garages fabriquent un socle qui s'inscrit dans la déclivité naturelle du terrain depuis la rue à l'Ouest

Figures 110 et 111 : Vues de la crèche réalisée en cœur d'îlot, de forme organique, elle offre des salles au volume dynamique

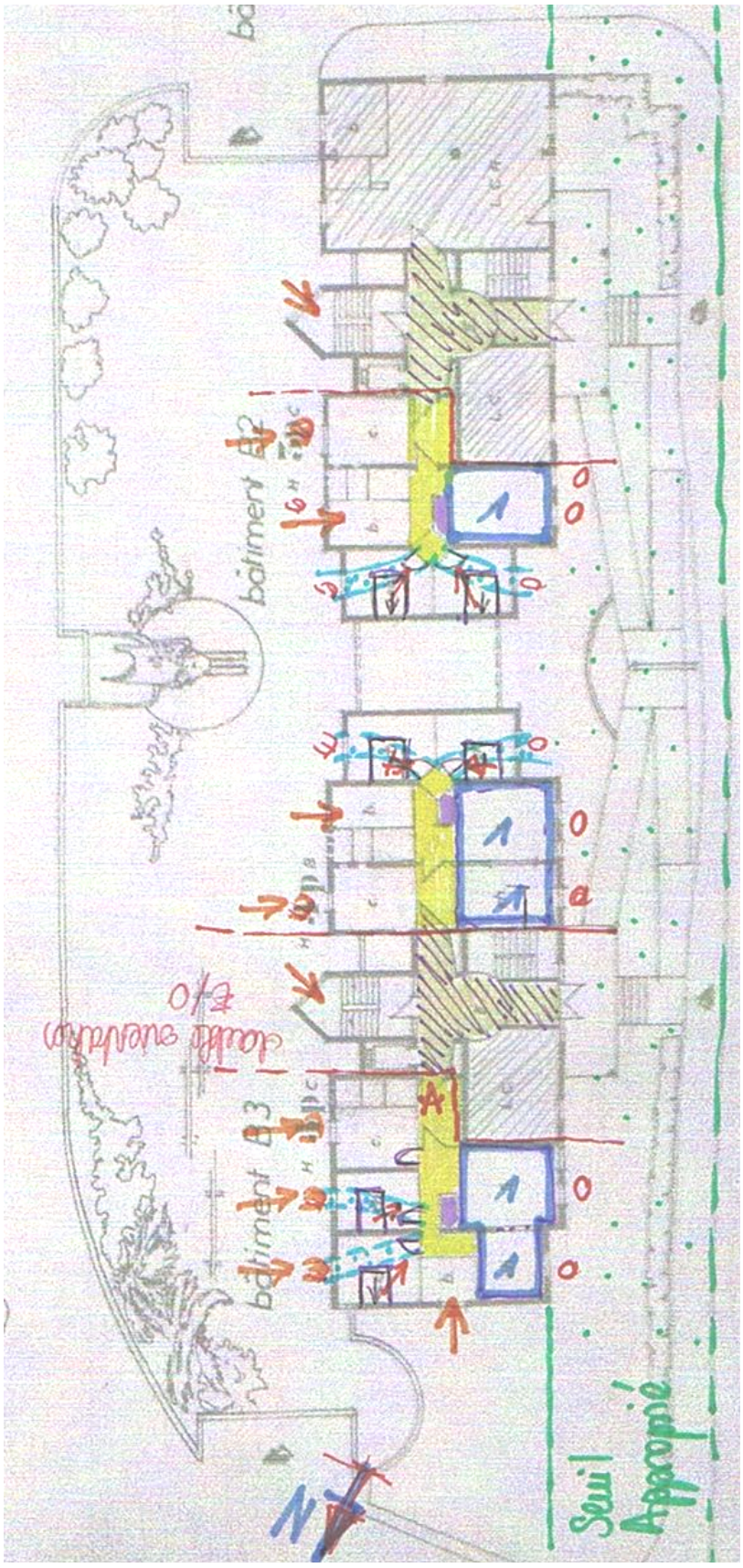


*Figure 112 : Plan de l'architecte au 1/200° annoté en fonction de différents paramètres d'analyse (*cf. *chapitre 14), on remarquera notamment la gestion du seuil*

Logements « fengshui », Villetaneuse

Opération de 50 logements achevée en 2000
Promotion privée

Éléments remarquables :
- un îlot à la fois urbain et poreux, avec la fabrication de séquences ouvrant régulièrement et de manière variée sur le cœur planté
- l'opération, par sa composition en quatre éléments, s'adapte à l'échelle des différents tissus périphériques, et notamment celui des maisons à l'Ouest (*cf.* photographies)

Figure 113 : Extrait de cadastre au 1/2500° où l'on perçoit les différentes formes urbaines qui côtoient le projet, et notamment les maisons en bande à l'Ouest

Figures 114 et 115 : Rue à échelle plus résidentielle avec des bâtiments qui ne dépassent pas le R+2 face aux maisons

Figures 116 et 117 : Deux exemples de percées périphériques de l'îlot, donnant à voir le cœur planté

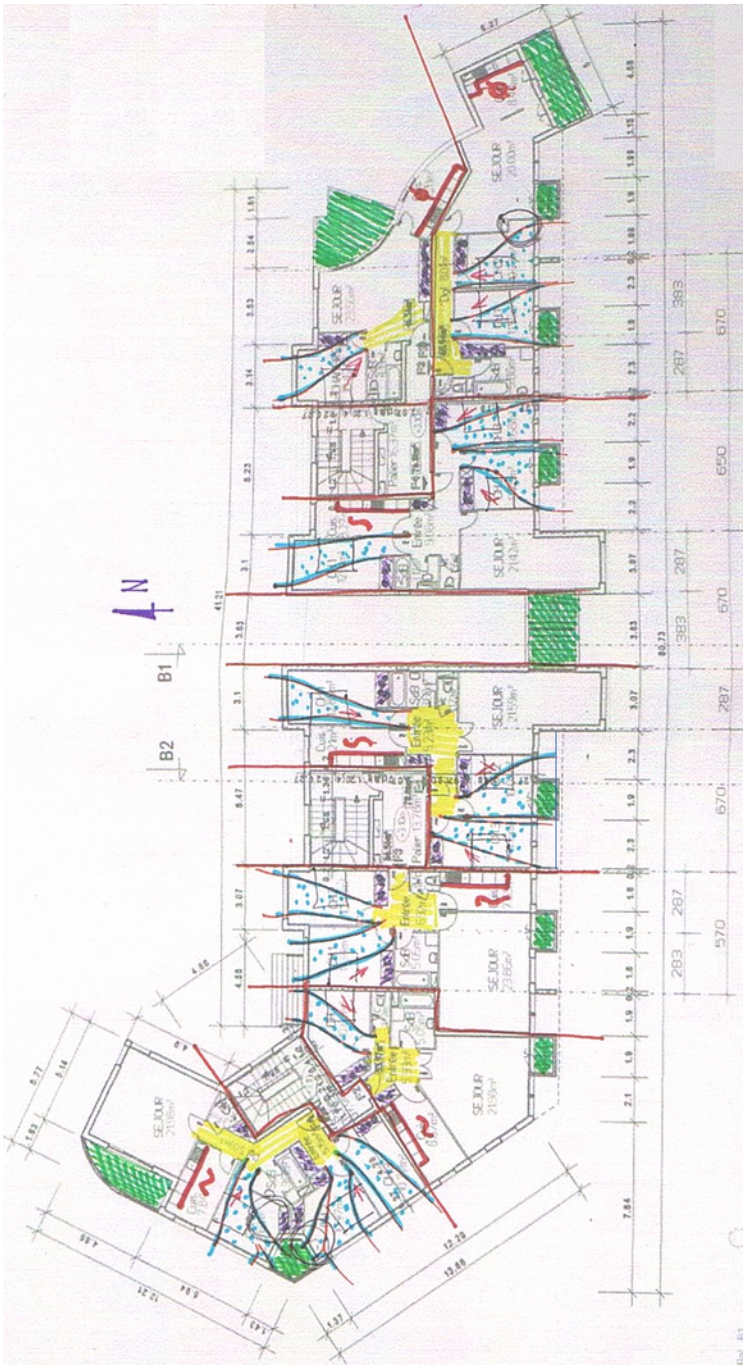


Figure 118 : Plan de l'architecte-expert au 1/200° annoté en fonction de différents paramètres d'analyse (cf. chapitre 14), ici notamment : les principaux « flux de qi *», les orientations, les contrôles visuels, les espaces de transition, les espaces supplémentaires (dont ici les très nombreux balcons)*

N.B. : Pour cette opération comme pour tous les autres projets, ne sont présentés ici qu'une partie des documents à titre indicatif.

Collège « environnemental », Saint-Dizier

9834 m² de SHON, achevée en 2012
Concours public (Conseil Général)

Éléments remarquables :
- un bâtiment reconnu par différents prix pour l'aboutissement de la démarche
- l'entrée comprend des panneaux d'informations relatives aux consommations énergétiques du collège

Figure 119 : Extrait de cadastre au 1/2500°, révélant le gymnase qui accompagne le collège et qui contribue à l'isoler de la grande voie de circulation au Sud

Figures 120 et 121 : Vues du préau et du volume présent à l'entrée de l'établissement

Figures 122 et 123 : Vues intérieures, de l'espace CDI donnant sur l'un des patios, et d'une salle de classe, qui révèlent la présence forte du bois également comme matériau de revêtement

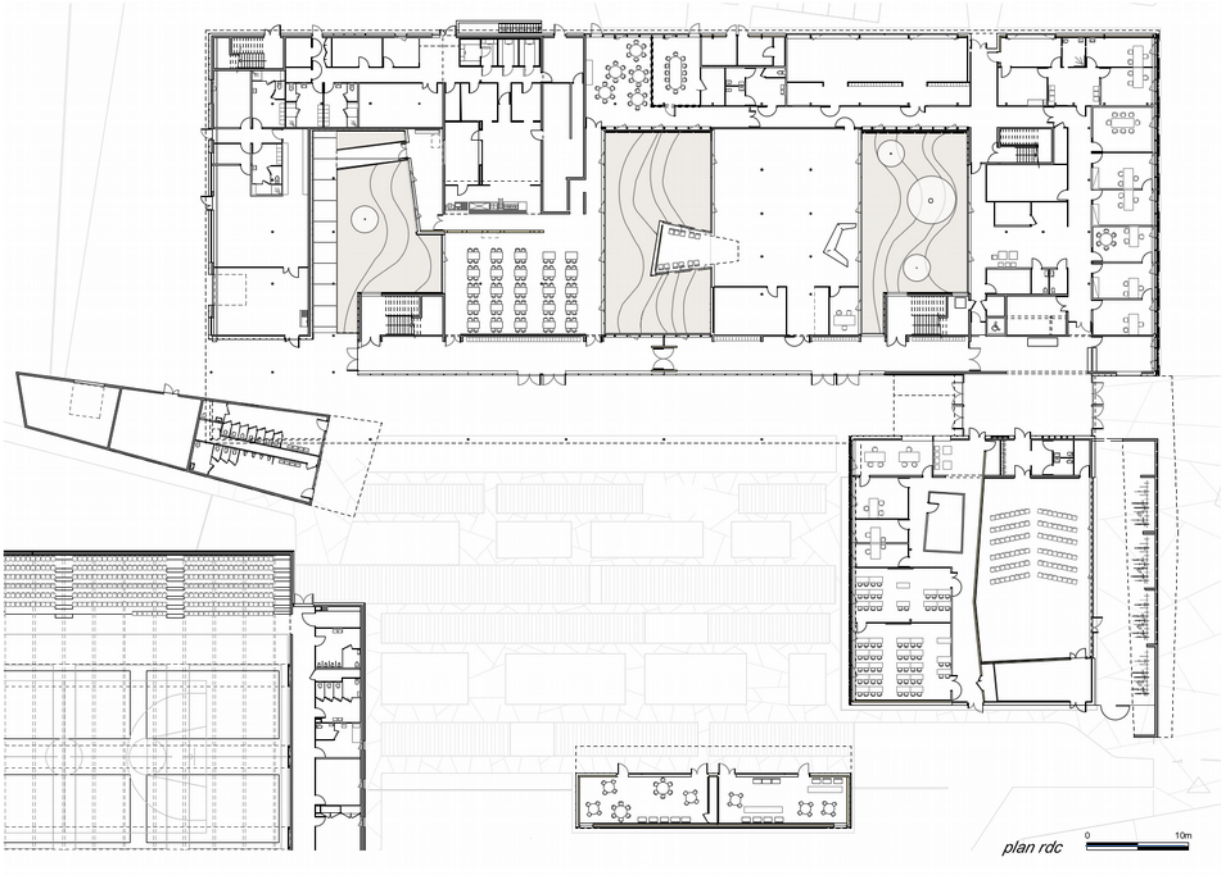


Figure 124 : Plan de l'architecte au 1/750° (rez-de-chaussée), sur lequel on distingue notamment les trois patios structurant le bâtiment principal
Le rez-de-chaussée répartit aisément les différentes fonctions, relativement aux publics auxquels elles sont destinées.

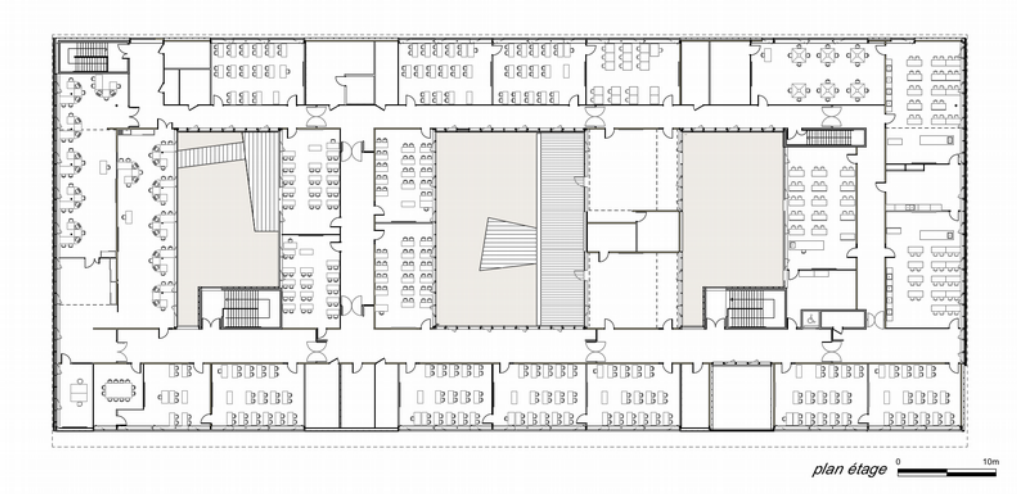


Figure 125 : Plan de l'architecte au 1/750° (étage), sur lequel on distingue nettement les salles de classes et les circulations.
L'étage comprend l'ensemble des salles de classe et permet une surveillance de l'établissement plus aisée puisque l'étage est interdit aux élèves durant les différentes pauses quotidiennes.

Maison de l'enfance « géobiologique », Le Pellerin

596 m² de SHON, achevée en 2010
Concours public (commune du Pellerin)

Éléments remarquables :
- bâtiment BBC
- application d'une démarche environnementale à la fois écologique et sanitaire
- utilisation importante du matériau bois
- forme organique

Figure 126 : Extrait cadastral au 1/2500°, révélant les différents éléments de contexte du projet : l'école maternelle de l'autre côté de l'impasse, le CTM au Sud et le lotissement Nord

Figures 127 et 128 : Vue de la terrasse Sud qui ouvre sur la forêt et aperçu de la fenêtre destinée aux enfants pour saluer leurs parents

Figures 129 et 130 : Vues intérieures, de l'espace de jeu partagé à droite, et de l'espace des petits vers le cocon à gauche

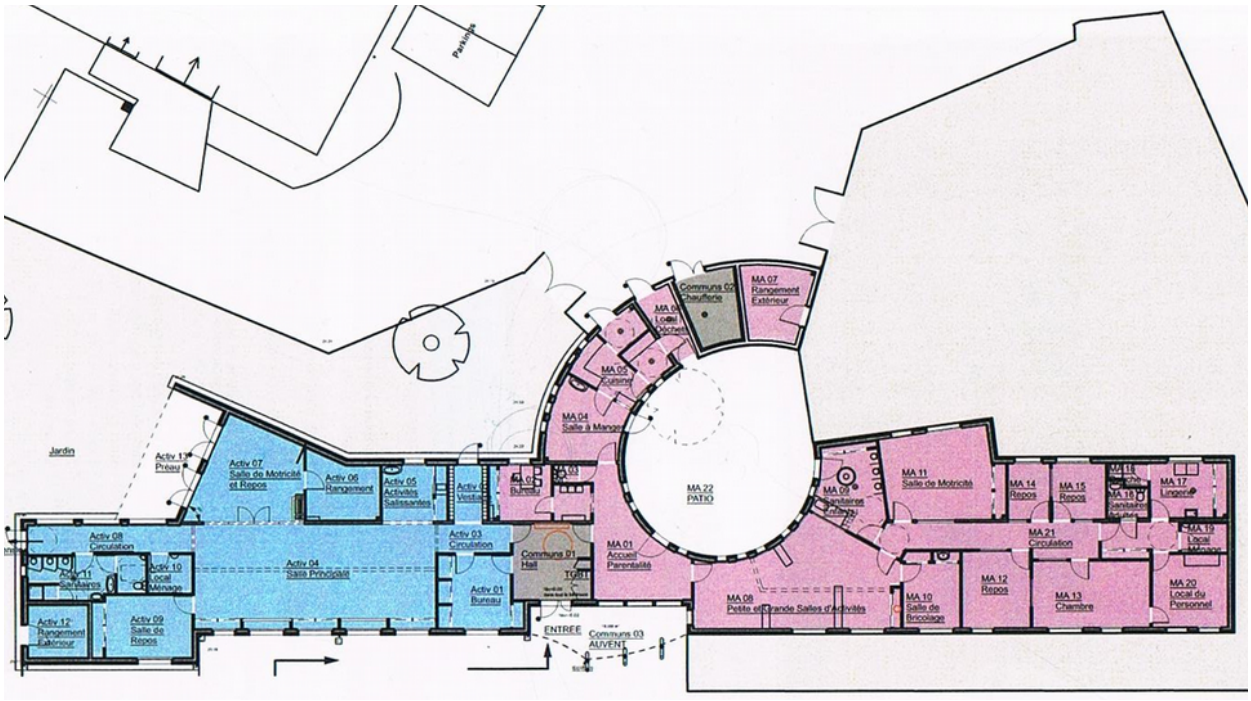


Figure 131 : Plan de l'architecte au 1/400°, révélant en bleu la zone de jeu partagée pour les enfants de 0 à 6 ans et en rose l'espace des petits
On remarquera les deux prolongements extérieurs qui orientent le bâtiment, celui de la terrasse Sud vers la forêt, et celui du « cocon » au Nord.

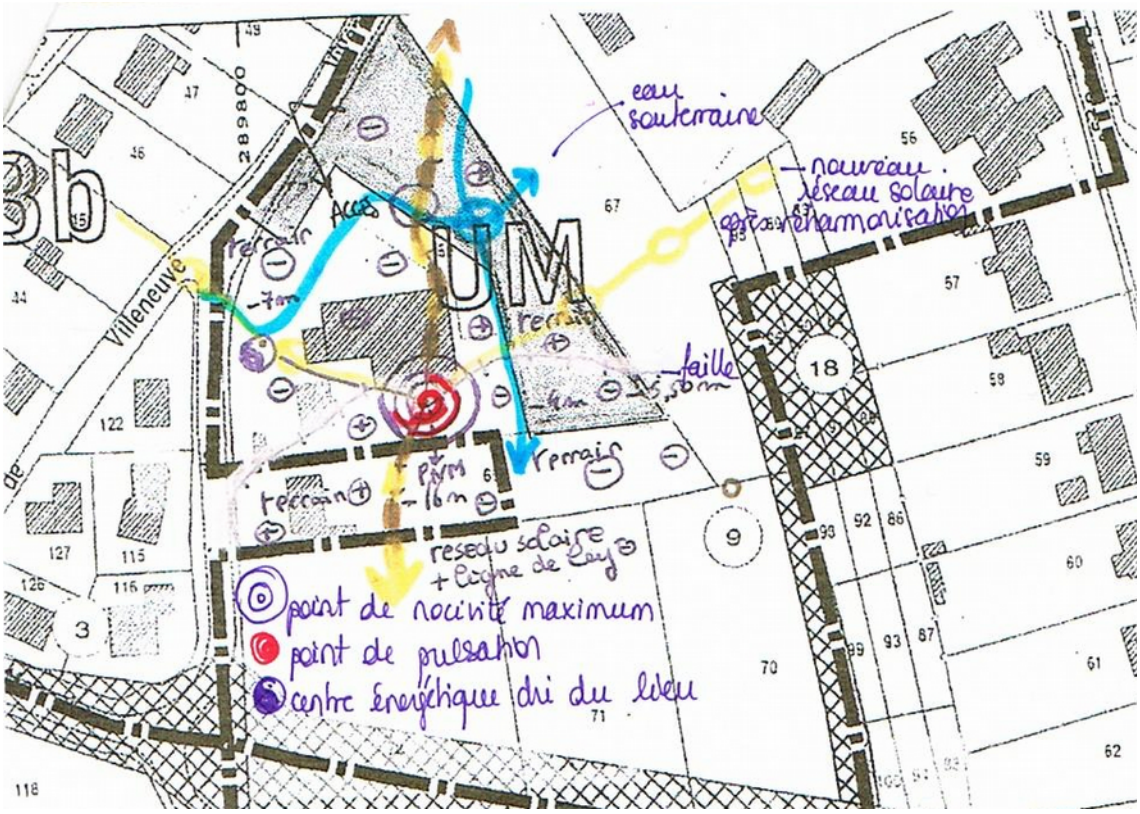


Figure 132 : Compte-rendu du relevé géobiologique effectué par un géobiologue une fois le bâtiment construit

Collège « fengshui », Pantin

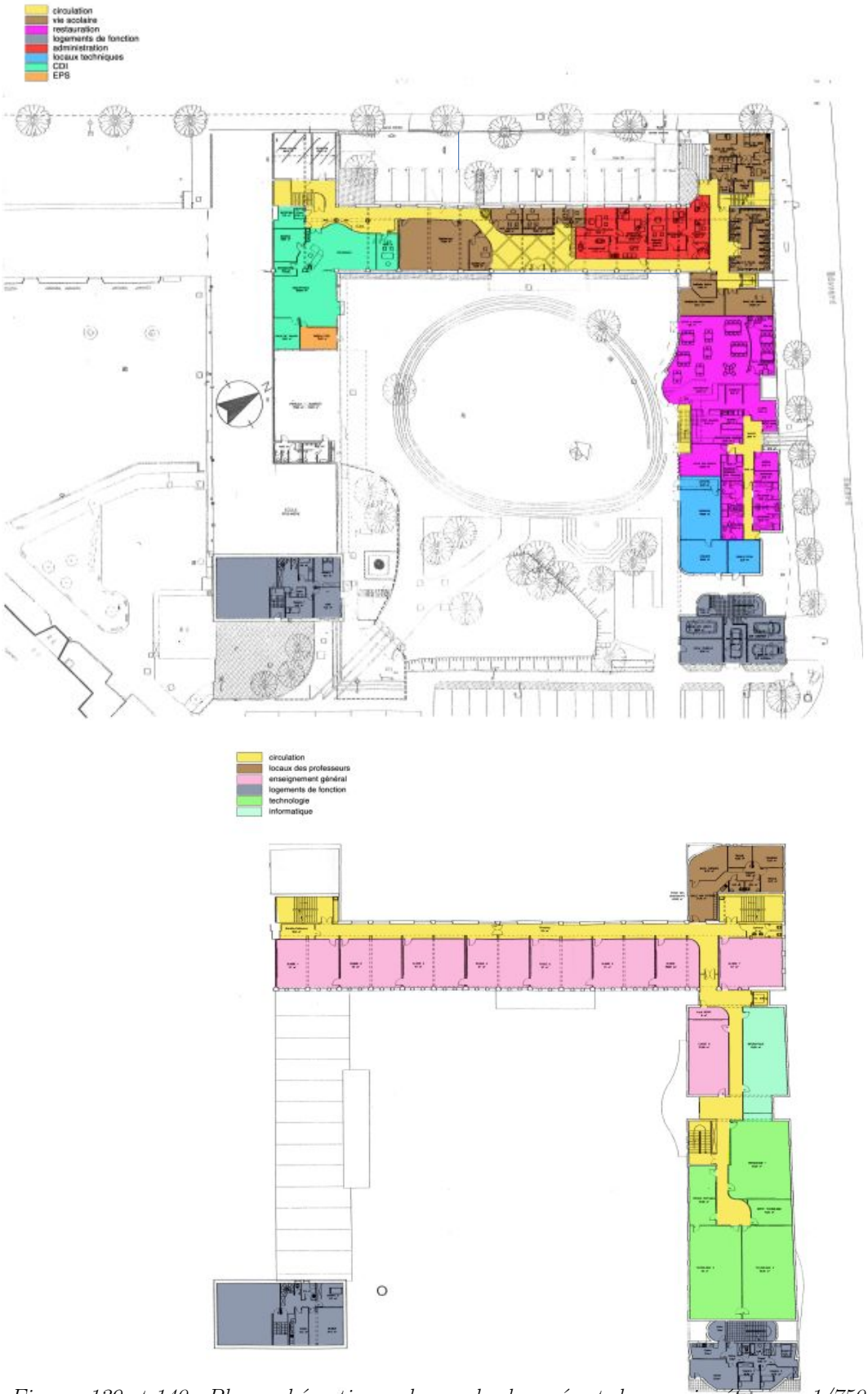
Réhabilitation de l'ail existante + 1900 m² de SHON, achevée en 2004
Concours public (Conseil Général)

Éléments remarquables :
- un travail à partir de formes organiques pour l'extension et les circulations
- un travail sur les couleurs, intérieures et extérieures
- une redéfinition de l'entrée

Figure 133 : Extrait cadastral au 1/2500° ; l'ensemble scolaire se greffe au Sud au serpentin des Courtillières

Figures 134 et 135 : Redéfinition de l'entrée par un « signal architectural » et à droite, aile existante réhabilitée

Figures 136 à 138 : Relation au jardin de la nouvelle aile ; travail sur la forme et les couleurs des nouveaux couloirs ; salle de classe de l'aile existante



Figures 139 et 140 : Plans schématiques du rez-de-chaussée et du premier étage au 1/750°, avec identification des différentes fonctions ; l'aile Nord constitue l'extension

II.1. Glossaire des termes chinois

Pinyin	Sinogrammes	Signification
bāguà	八卦	Huit trigrammes
bā zhái	八宅	Données temporelles de l'occupant
dào	道	« La voie, le chemin » ; tao
dìlǐ	地理	Ancêtre du fengshui, signifie aujourd'hui géographie
fēixīng	飛星	« Étoiles volantes »
fēngshuǐ	风水 (ou 風水)	Fengshui
gōngfū	功夫	Kungfu, art martial
kānyú	堪輿 ou 堪輿	Art d'observation de la terre
Kǒngzǐ	孔子	Confucius (Maître Kong)
Lǎozǐ	老子	Lao-Tseu (Vieux Maître)
lǐqì	理气	« École de l'Analyse » (boussole)
lóngmài	龙脉	Veine du dragon
luópán	罗盤	Boussole de fengshui
míngtáng	明堂	« Palais lumineux »
qì	气 (ou 氣)	« Souffle vital »
qìgōng	气功 (ou 氣功)	*Qigong*, gymnastique corporelle
sānhé	三合	« Trois harmonies »
sānyuán	三元	École dite des « Trois cycles »
shānshǔi	山水	Paysage
shēngqì	生气 (ou 生氣)	*Qi* positif, vitalisant
shāqì	杀气 (ou 杀氣)	*Qi* néfaste
tàijí(tú)	太极图 (ou 太極圖)	Signe de l'imbrication du yin et du yang
wǔxíng	五行	« Cinq éléments »
xiānshēng	先生	Maître, professeur
xué	穴	Trou, cavité
yáng	阳 (ou 陽)	Polarité masculine
Yìjīng	易经 (ou 易經)	« Classique des Mutations »
yīn	阴 (ou 陰)	Polarité féminine
Zǐjìnchéng	紫禁城	Cité (Pourpre) Interdite

II.2. Chronologie des dynasties chinoises

Tableau simplifié (d'après Needham, 1988) des différentes dynasties chinoises, entre périodes d'unification territoriale et périodes de partition.

	Unité	Dynasties	Périodes intermédiaires	Dates
0	#	Période des Trois Augustes et Cinq Empereurs		Avant -2000
1	#	Xia (royaume)	#	Env. -2000 à -1520
2	#	Shang (royaume)	#	Env. -1520 à -1030
3	#	Zhou	Zhou Occidentaux	Env. -1030 à -722
			Zhou Orientaux	-722 à -480
			Royaumes combattants	-480 à -221
4	1e Unification	Qin	#	-221 à -207
5	Unifiée	Han	Han Occidentaux	-202 à 9
			Xin	9 à 23
			Han Orientaux	25 à 220
6	1e Partition	Période des Trois Royaumes	Shu	221 à 264
7			Wei	220 à 265
8			Wu	222 à 280
9	2e Unification	Jin	Jin Occidentaux	265 à 317
			Jin Orientaux	317 à 420
10	2e Partition	Période des Six Dynaties (Nord et Sud)	#	420 à 581
11	Divisée		#	
12	Divisée		#	
13	Divisée		#	
14	Divisée		#	
			#	
			#	
15	Divisée		#	
16	Divisée		#	
17	3e Unification	Sui	#	581 à 618
18	Unifiée	Tang	#	618 à 906
19	3e Partition	Période des Cinq Dynasties et Dix Royaumes	#	907 à 960
20	Divisée		#	
			#	
21	Divisée		#	
22	4e Unification	Song	Du Nord	960 à 1126
			Du Sud	1127 à 1279
23	Unifiée	Qin	#	1115 à 1234
24	Unifiée	Yuan (Mongols)	#	1260 à 1368
25	Unifiée	Ming	#	1368 à 1644
26	Unifiée	Qing (Mandchous)	#	1644 à 1911
27	Unifiée	République	#	À partir de 1912

II.3. Outils des trois conceptions de l'habitat

1. Démarche environnementale

Maîtriser les impacts sur l'envir. extérieur	Créer un envir. intérieur satisfaisant
Éco-construction 01. Relations des bâtiments avec leur environnement immédiat 02. Choix intégré des procédés et produits de construction 03. Chantier à faibles nuisances	**Confort** 08. Confort hygrothermique 09. Confort acoustique 10. Confort visuel 11. Confort olfactif
Éco-gestion 04. Gestion de l'énergie 05. Gestion de l'eau 06. Gestion des déchets d'activité 07. Gestion de l'entretien et de la maintenance	**Santé** 12. Qualité sanitaire des espaces 13. Qualité sanitaire de l'air 14. Qualité sanitaire de l'eau

Les quatorze cibles de la grille HQE, et les vingt objectifs de la grille « Éco-quartier »

Démarches et processus	Cadre de vie et usage	Développement territorial	Préservation des ressources, adaptation au changement clim.
01. Réaliser les projets répondant aux besoins de tous en s'appuyant sur les ressources et contraintes du territoire	06. Travailler en priorité sur la ville existante et proposer une densité adaptée pour lutter contre l'étalement urbain	11. Contribuer à un développement économique local équilibré et solidaire	16. Produire un urbanisme permettant d'anticiper et de s'adapter aux changements climatiques et aux risques
02. Formaliser et mettre en œuvre un processus de pilotage et une gouvernance élargie	07. Mettre en œuvre les conditions de la mixité sociale et intergénérationnelle, du bien-vivre ensemble et de la solidarité	12. Favoriser la diversité des fonctions dans l'optique d'un territoire des courtes distances	17. Viser la sobriété énergétique et la diversification des sources au profit des énergies renouvelables et de récupération
03. Intégrer l'approche en coût global lors des choix d'investissement	08. Assurer un cadre de vie sain et sûr	13. Optimiser la consommation des ressources et des matériaux et développer les filières locales et les circuits courts	18. Limiter la production des déchets, développer et consolider des filières de valorisation et de recyclage
04. Prendre en compte les pratiques des usagers et les contraintes des gestionnaires dans les choix de conception	09. Mettre en œuvre une qualité architecturale et urbaine qui concilie intensité et qualité de vie	14. Privilégier les mobilités douces et le transport collectif pour réduire la dépendance à l'automobile	19. Préserver la ressource en eau et en assurer une gestion qualitative et économe
05. Mettre en œuvre des démarches d'évaluation et d'amélioration continues	10. Valoriser le patrimoine local (naturel et bâti), l'histoire et l'identité du quartier	15. Favoriser la transition numérique en facilitant le déploiement des réseaux et des services innovants	20. Préserver et valoriser la biodiversité, les sols et les milieux naturels

2. Géobiologie, outils de détection sensible

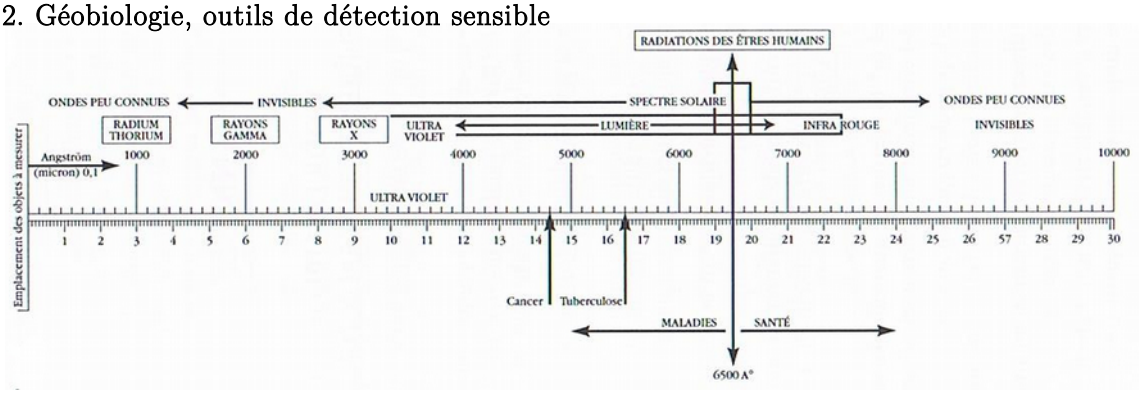
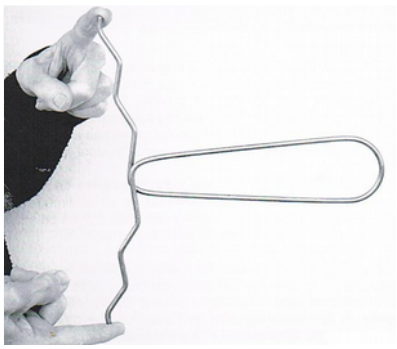


Figure 141 : Exemple de « biomètre de Bovis »



Figures 142 à 145 : Baguettes de sourcier graduées en fibre plastique ; baguettes de « coudrier » ; lobe-antenne Hartmann ; pendule dit « égyptien » en bois

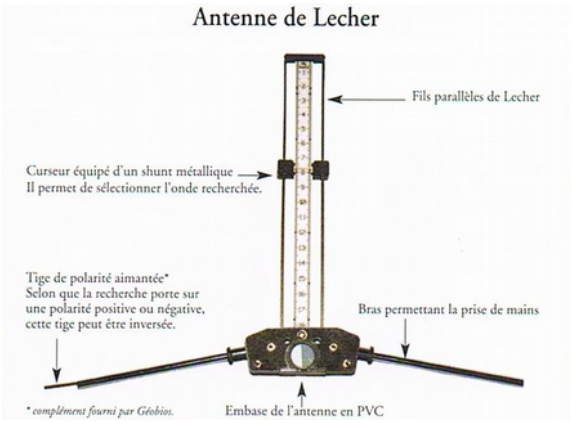
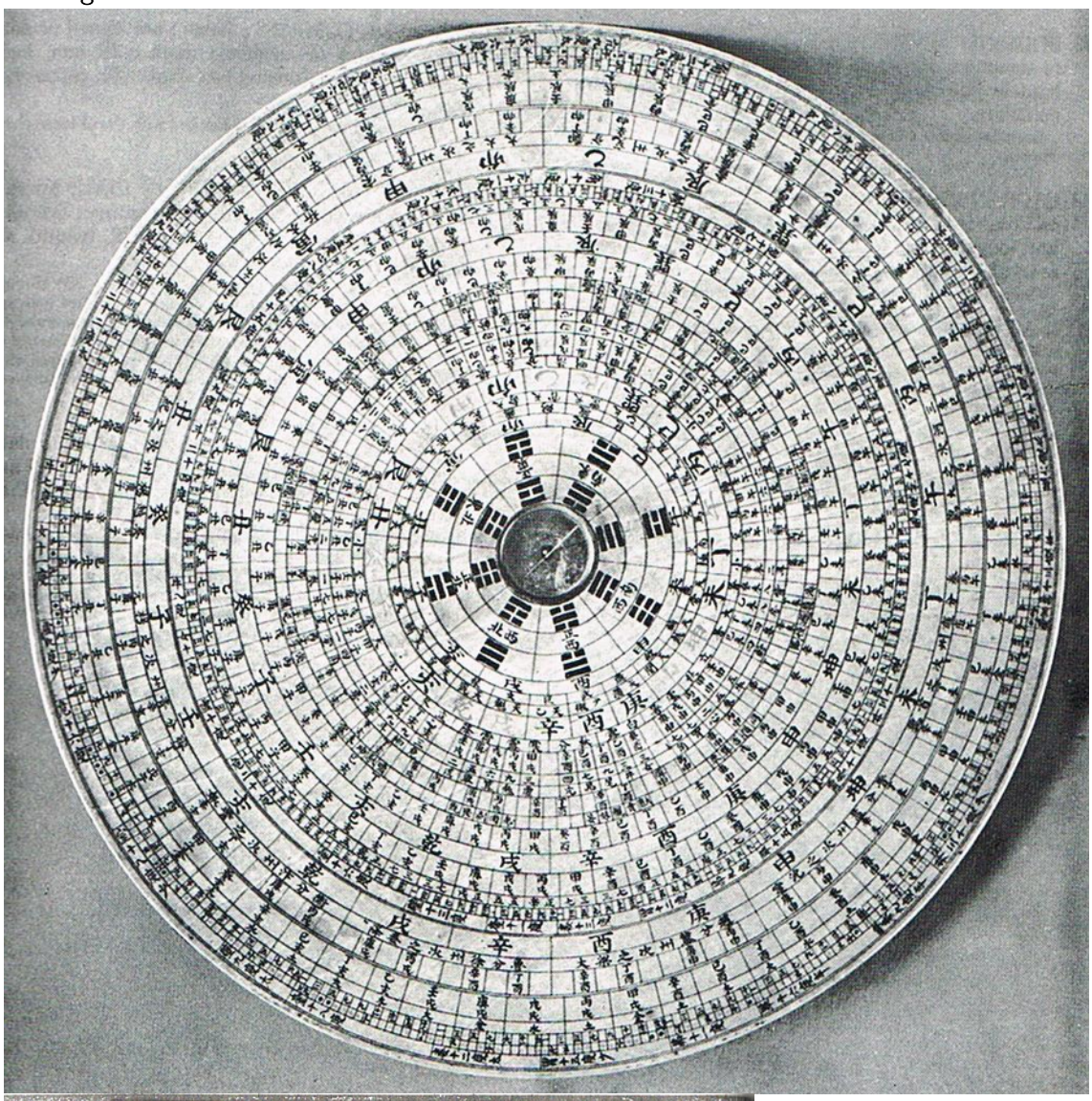
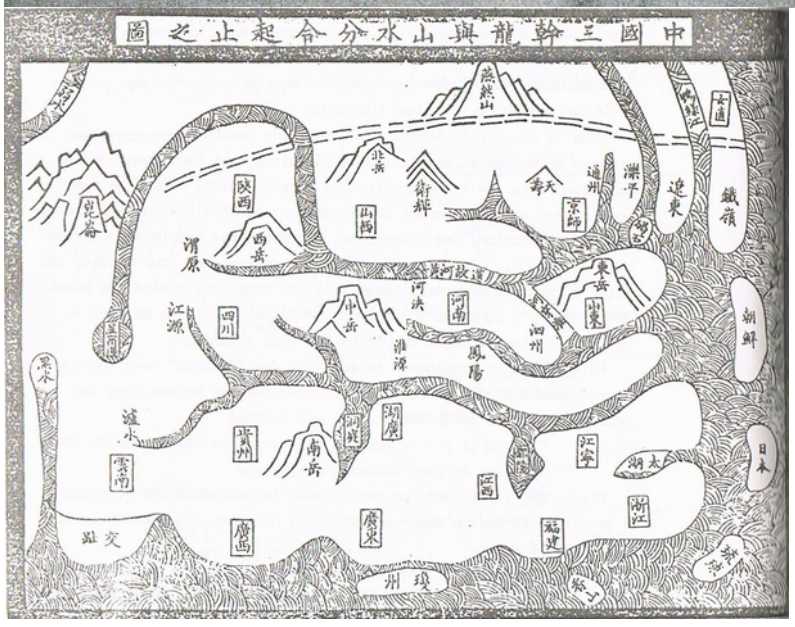


Figure 146 : Antenne de Lecher (à gauche)
Figure 147 : Radmasters

Le nom de cet outil vient du physicien Ernst Lecher (1856-1926), connu pour avoir démontré en 1890 que la vitesse de propagation d'une onde électromagnétique est sensiblement égale à celle de la lumière dans le vide. Il a aussi mis au point une expérience dite des « fils de Lecher ». C'est à partir de ce système que Robert Schneider a mis au point l'antenne. L'expérience consistait à alimenter un fil métallique recourbé par un générateur induisant un champ électromagnétique. Un néon dont les extrémités étaient chacune sur une partie du fil s'allumait et s'éteignait à intervalles réguliers, au niveau de chaque « ventre de tension ». La longueur d'onde est ainsi repérable expérimentalement. Le fonctionnement de l'antenne serait basé sur ce même principe, l'onde étant captée et transmise par l'humain qui la tient. Si elle correspond à celle déterminée par le curseur, il y a détection.

3. Fengshui





Figures 148 à 151 : Luopan avec détail de la signification des différents anneaux à droite ; configuration d'un site idéal (en haut à droite) ; carte du fengshui de la Chine et de sa propagation à partir du Kunlun à l'Ouest et des deux grands fleuves Huang He et Yangzi (en bas à gauche) ; modélisation de cette propagation (en bas à droite)

«Boussole géomantique» n° 142,
Instruments scientifiques, livres anciens
Collection Leonard Linton, p. 70-71
Catalogue de vente Nouveau Drouot, Paris, 1980.

La boussole magnétique (dont la rose est argentée) est simple et n'a que le méridien. Elle est considérée comme le premier des cercles ou anneaux concentriques figurant dans le tableau explicatif situé sous l'instrument. Il y a 28 cercles décrits comme suit :

1er anneau : boussole de l'étang céleste ;
2e anneau : les 8 trigrammes, dans l'ordre dit du "Ciel antérieur".
3e anneau : les 8 orients associés ;
4e anneau : les 8 trigrammes, dans l'ordre dit du "Ciel postérieur" ;
5e anneau : les 12 Rameaux terrestres ;
6e anneau : les 9 étoiles déterminant l'orientation des habitations ;
7e anneau : les étoiles de la réussite aux concours du mandarinat ;
8e anneau : les 24 monts répartis dans les 24 directions azimutales associées à l'aiguille normative N-S du compas terrestre ;
9e anneau : les 24 périodes climatiques réparties entre les 4 saisons ;
10e anneau : les 72 directions associées à la division terrestre dite du Tigre qui pénètre les monts ;
11e anneau : les 9 palais de la méthode divinatoire dite de la suite incomplète des Troncs célestes ;
12e anneau : les 28 Mansions lunaires ;
13e anneau : répartition des 5 Eléments par la méthode de l'aiguille normative interne ;
14e anneau : répartition des 8 trigrammes entre les 72 périodes de 5 jours suivant la méthode de Jing Fáng ;
15e anneau : équipartition de l'espace par les 60 signes cycliques ;
16e anneau : les 24 positions azimutales du "compas humain" de Lái Gông tenant compte de la déclinaison magnétique ouest ;
17e anneau : combinaisons des caractères cycliques suivant la méthode de Monsieur Cái dite du Dragon terrestre ;
18e anneau : répartition des périodes climatiques par la méthode dites des 3 et de 7 ;
19e anneau : degrés sexagésimaux de la nouvelle graduation impériale (division du cercle en 360 degrés) ;
20e anneau : délimitations des 28 Mansions lunaires ;
21e anneau : les 24 positions azimuthales du "compas céleste" de Yán Gông tenant compte de la déclinaison magnétique est.

22e anneau : dépendances astrologiques des Neuf provinces - les 12 stations de Jupiter ;
23e anneau : répartition des 5 Eléments dans la graduation de Yáng Gông (cf. 21) ;
24e anneau : les 72 directions associées de la division céleste dite du Dragon sinueux (cf. 10) ;
25e anneau : répartition des 5 Eléments entre les degrés équatoriaux de la sphère céleste ;
26e anneau : étendues des 28 Mansions lunaires en accord avec la détermination faite en degré anciens la 2e année de l'ère Kâixî (+ 1206) ;
27e anneau : orientations fastes et néfastes pour les emplacements des tombes (cf. 6) ;
28e anneau : extensions équatoriales des 28 Mansions lunaires :
Le facteur de cette boussole géomantique est le petit fils à la septième génération de l'auteur de la grande boussole célèbre qui se trouve au Whipple Museum of the History of Science à Cambridge, décrite et reproduite par Needham et par Feuchtwang. Celle-ci est semblable mais plus compliquée ; on voit rarement des boussoles géomantiques de cette taille et de cette complexité.

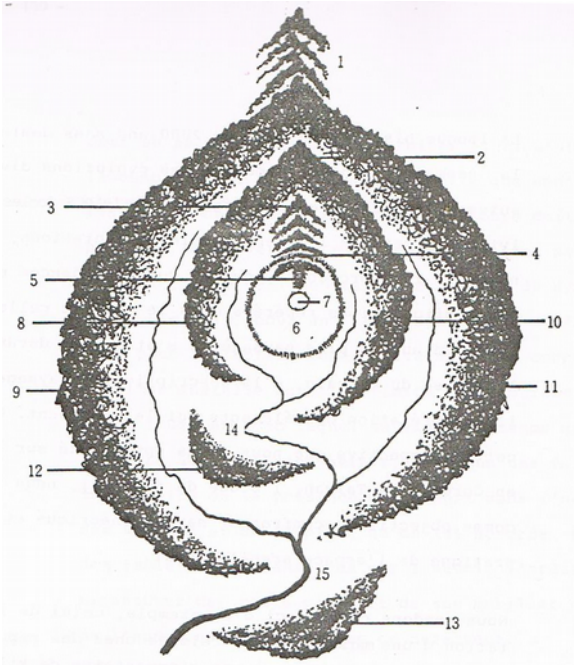
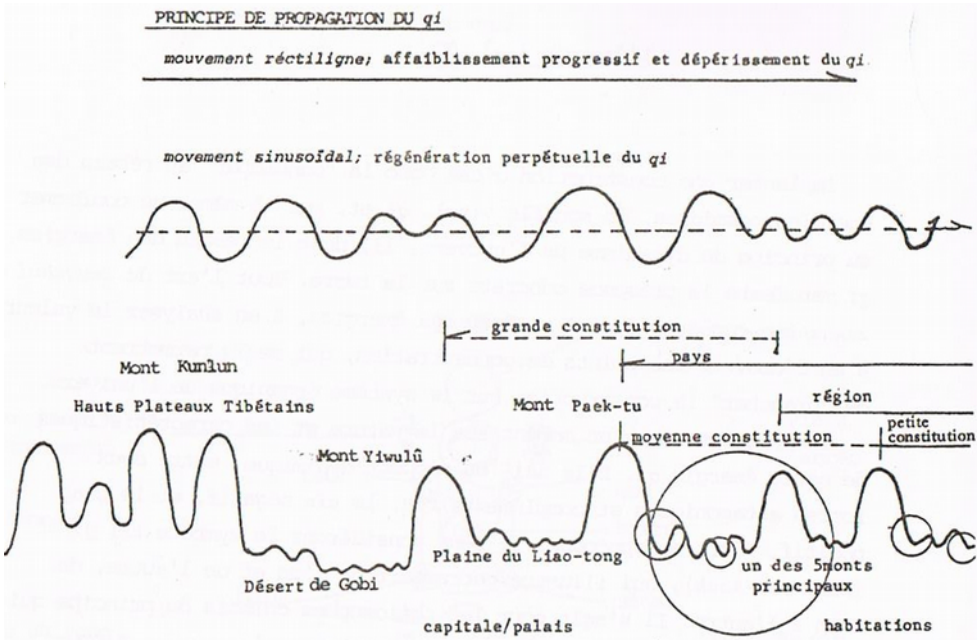


Fig. 2 Schéma d'un site : modèle idéal.

1. 祖宗山 Montagne supérieure
2. 主 山 Montagne principale
3. 入 首 Entrée du dragon (sur le site)
4. 頭 腦 Tête
5. 眉 砂 Sourcils
6. 明 堂 Plage
7. 穴 Foyer du site
8. 內白虎 Tigre intérieur
9. 外白虎 Tigre extérieur
10. 內青龍 Dragon intérieur
11. 外青龍 Dragon extérieur
12. 案 山 Montagne avant
13. 朝 山 Montagne vassale
14. 內水口 Porte intérieure des eaux
15. 外水口 Porte extérieure des eaux



II.4. Jaipur, ville du vastushastra

Le modèle du carré à neuf cases

Jaipur est la capitale de l'État du Rajasthan et dépasse aujourd'hui trois millions d'habitants. Située à 500 km au Sud-Ouest de New-Dehli et portant le surnom de « ville rose », du fait de la pierre utilisée pour la construction, elle très prisée par les touristes. Le rajput Jai Singh II, très cultivé et féru d'astronomie, a souhaité bâtir sa ville selon les principes du vastushastra, en partant notamment de deux traités : le Samarangana Sutradhara, écrit au XI^{e} siècle, et le Rajavallabha, écrit au XV^{e} siècle, tous deux pour des dirigeants locaux. Jaipur a presque une valeur de manifeste, tant elle illustre bien ce que peut être une ville pensée sur le modèle du carré à neuf cases.

Trois phases de développement ont été identifiées : de 1727 à 1835, c'est la première phase de construction de la ville, qui a suivi l'ensemble des principes du vastushastra, c'est la partie qui nous intéressera ici ; de 1835 à 1949, c'est la période marquée par la présence britannique, des constructions, qui reflètent un subtil mélange des deux cultures, sont réalisées au-delà des enceintes ; et depuis 1949, la ville est en proie à une extension, placée sous le signe de la mondialisation, avec un urbanisme sectorisé et des grands ensembles.

Les plans historiques ne permettent pas de conclure avec certitude sur les raisonnements suivis par l'architecte[1] de la ville, Vidyadhar. Néanmoins, deux importantes études menées sur l'histoire et la forme de cette ville (Borie et *al.*, 2007 ; Sachdev et *al.*, 2002) arrivent à la même hypothèse. Avant la construction de la ville, le site était composé d'un petit lac et d'un premier palais construit par le rajput au début du XVIII^{e} siècle. Le relief des Aravalli protège la ville du Nord-Ouest à l'Est : il faut d'ailleurs préciser à ce propos que la ville fonctionne avec un autre palais défensif situé plus au Nord, sur les hauteurs, dont les murailles vont se rejoindre, et que ce site sert également de captage d'eau dans cette région aride. Le site s'ouvrait au Sud-Est sur un carrefour de deux voies : la ville semble avoir été influencée par l'orientation donnée par ce croisement, ce qui a décalé l'axe Nord-Sud de la ville d'environ 15° à l'Est. L'orientation particulière de cette ville est également sans doute due au goût prononcé de Jai Singh II pour l'astronomie. En effet, quelques années avant la construction de la ville, il avait fait construire un cadran solaire de près de 29 m de haut, permettant de mesurer le Nord avec une importante précision. Or, ce n'est pas l'orientation qui a été choisie pour la ville. Considérant la latitude de Jaipur, certains chercheurs (Borie et *al.*, 2007) émettent l'hypothèse que ce décalage permettrait d'une part d'éviter le soleil rasant à l'Est et à l'Ouest en début et fin de journée, en profitant néanmoins d'un ensoleillement de la ville l'hiver, et d'autre part de se protéger des vents dominants. D'autres paramètres, développés par ces deux études de Jaipur, montrent la multiplicité des paramètres pris en compte lors de la conception et l'arbitrage qui a dû être fait entre eux.

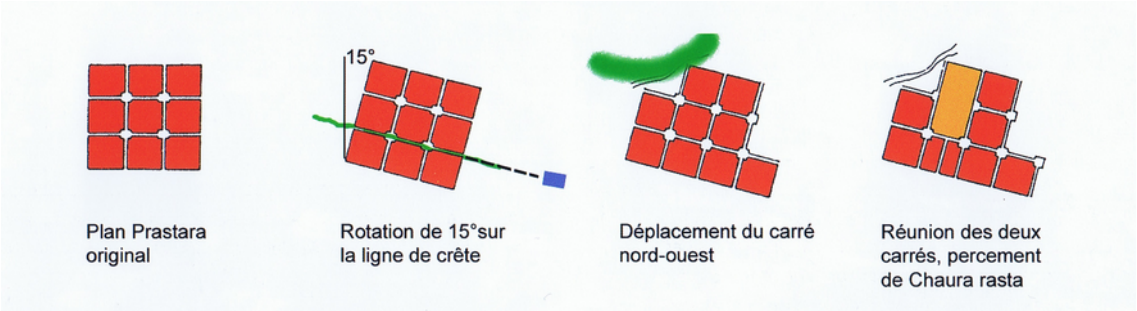
1 Nous pourrions le nommer, si l'on ne craignait pas d'anachronisme, architecte-coordonnateur, dans la mesure où chaque plan de maison de riches marchands venant s'installer à Jaipur devait être validée par lui afin de ne pas nuire à la cohérence du plan d'ensemble (Sachdev et *al.*, 2002).

Même s'il est difficile aujourd'hui de reconstituer avec exactitude l'ensemble des fondements théoriques qui ont présidé à l'établissement de cette ville, des paramètres tant naturels (tels que le relief, l'hydrographie, les vents et l'ensoleillement) que techniques (les voies existantes) mais aussi symboliques (le choix de la date d'inauguration, la répartition spatiale des *jati*) ont bien été pris en compte, et synthétisés à travers un *vastupurushamandala* particulier. La grille d'un carré à neuf cases a été positionnée sur le site, l'une des portes Sud s'appuyant sur le carrefour existant. Le carré Nord-Ouest ne pouvant être bâti en raison du relief, un nouveau carré a prolongé les carrés Sud à l'Est : en cela, cette ville reflète toute l'adaptabilité des principes du vastushastra au contexte du site. Deux carrés centraux en partant du Nord ont été réservés au palais. Les portes ont été réparties selon les axes structurants du carré à neuf cases. Là encore une adaptation à l'existant : la seule porte présente au Nord est celle qui donne sur la voie existante. Le développement de la ville s'est d'abord réalisé au niveau des carrés Ouest et Sud, plus tardivement pour le carré Nord et celui ajouté au Sud-Est, où l'on voit la structure orthogonale se déliter. Pour terminer, une enceinte clôt l'ensemble de la ville.

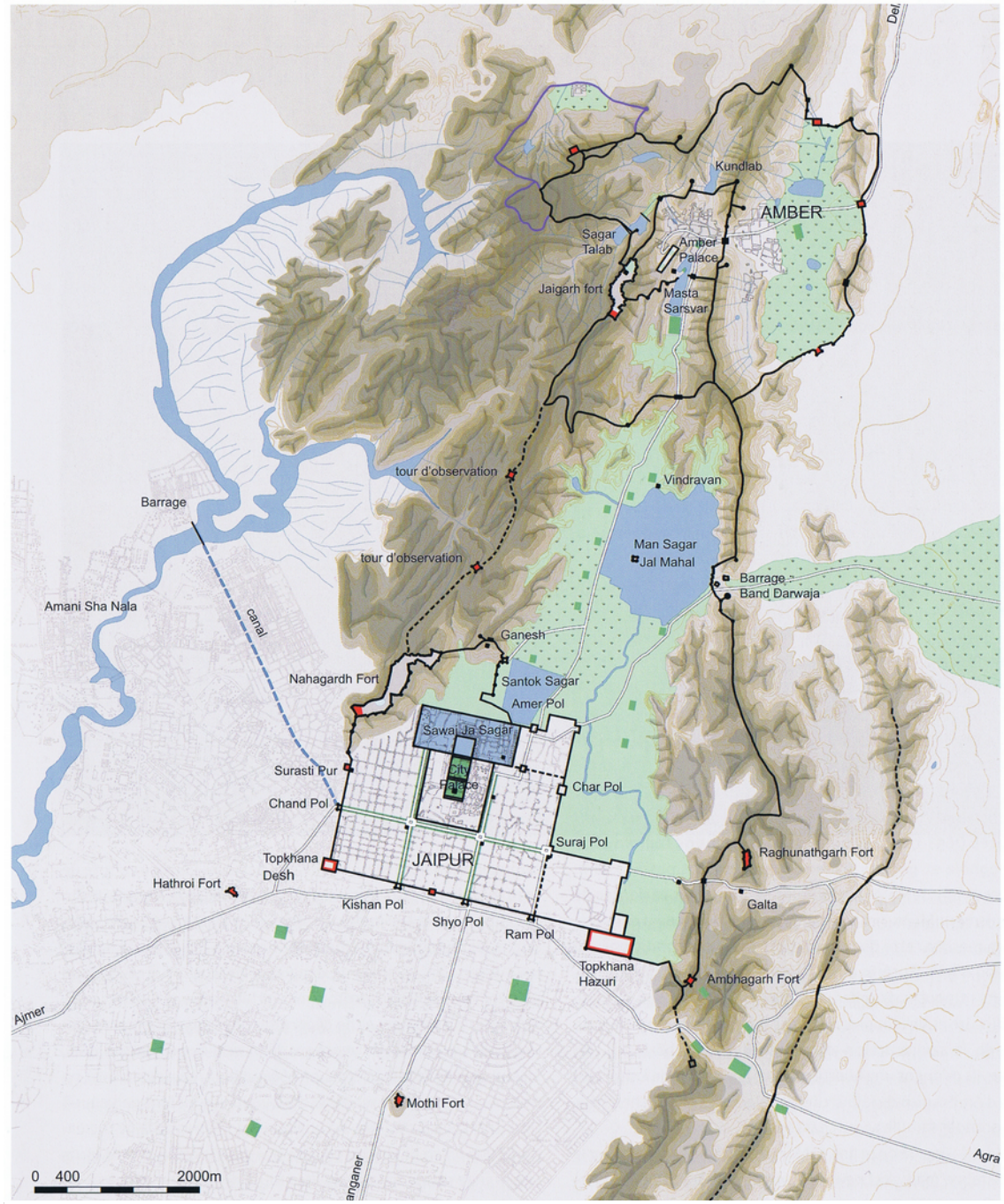
Il est à noter que la grille utilisée pour établir le plan est selon un avis commun celle du *prasara*, décrite dans le Mayamata, et ayant les caractéristiques suivantes :

> - le plan est carré ou rectangulaire ;
> - une voie dite *paischacha* sépare les îlots périphériques du mur de fortification ;
> - la ville est divisée en quatre, neuf ou seize quartiers par des voies de grandes dimensions ;
> - les voies principales mesurent 12 m dans les grandes villes […] ;
> - à l'intérieur des quartiers, les voies secondaires forment un quadrillage variant en fonction du statut social des habitants ;
> - les castes se répartissent avec au nord les brahmanes, à l'est les *kshatrya*, au sud les *vaishya*, à l'ouest les *shudra* (Borie et *al.*, 2007, p. 31-32).

Quant à la structure plus fine de la ville, la plus petite unité de vie, tant sur le plan social que spatial, est le *haveli* (maison à cour). Plusieurs *haveli* regroupés forment un *mohalla* (îlot délimité par de petites ruelles, dont l'accès peut être restreint), partagés par les membres d'une même *jati*. Viennent ensuite les *chowkri* (équivalent de quartiers). L'ensemble des positions spatiales des différents groupes sociaux dépendent également du vastushastra.



Figures 152 à 155 ; Hypothèse du développement de la ville de Jaipur ; page suivante, plan de la ville-territoire reliée au fort d'Amber ; en bas de la page suivante, deux des axes principaux délimitant les neuf carrés de la ville


Kundlab
AMBER
Sagar Talab
Amber Palace
Jaigarh fort
Masta Sarsvar
tour d'observation
Vindravan
Barrage
Man Sagar Jal Mahal
tour d'observation
Barrage
Band Darwaja
Amani Sha Nala
canal
Ganesh
Nahagardh Fort
Santok Sagar
Amer Pol
Sawai Ja Sagar
Surasti Pur
Char Pol
Chand Pol
Suraj Pol
Raghunathgarh Fort
Topkhana Desh
JAIPUR
Hathroi Fort
Kishan Pol
Shyo Pol
Ram Pol
Galta
Topkhana Hazuri
Ambhagarh Fort
Ajmer
Mothi Fort
0 400 2000m
Agra

III.1. Extrait du *Traité des airs, des eaux et des lieux*

Hippocrate (IV^e^ s. avant J.C.), deux premiers paragraphes
Traduction par Charles Victor Daremberg en 1844

Celui qui veut s'appliquer convenablement à la médecine doit faire ce qui suit : considérer, premièrement, par rapport aux saisons de l'année les effets que chacune d'elles peut produire, car elles ne se ressemblent pas, mais elles diffèrent les unes des autres, et [chacune en particulier diffère beaucoup d'elle-même] dans ses vicissitudes ; en second lieu, les vents chauds et les vents froids, surtout ceux qui sont communs à tous les pays ; ensuite ceux qui sont propres à chaque contrée. Il doit également considérer les qualités des eaux, car, autant elles diffèrent parleur saveur et par leur poids, autant elles diffèrent par leurs propriétés. Ainsi, lorsqu'un médecin arrive dans une ville dont il n'a pas encore l'expérience, il doit examiner sa position et ses rapports avec les vents et avec le lever du soleil ; car celle qui est exposée au nord, celle qui l'est au midi, celle qui l'est au levant, celle qui l'est au couchant, n'exercent pas la même influence. II considérera très bien toutes ces choses, s'enquerra de la nature des eaux, saura si celles dont on fait usage sont marécageuses et molles, ou dures et sortant de l'intérieur des terres et de rochers, ou si elles sont salines et réfractaires. Il examinera si le sol est nu et sec, ou boisé et humide ; s'il est enfoncé et brûlé par des chaleurs étouffantes, ou s'il est élevé et froid. Enfin il connaîtra le genre de vie auquel les habitants se plaisent davantage, et saura s'ils sont amis du vin, grands mangeurs et paresseux, ou s'ils sont amis de la fatigue et des exercices gymnastiques, mangeant beaucoup et buvant peu.

C'est de semblables observations qu'il faut partir pour juger chaque chose. En effet, un médecin qui sera bien éclairé sur ces circonstances, et principalement celui qui le sera sur toutes, ou du moins sur la plupart, en arrivant dans une ville dont il n'a pas encore l'expérience, ne méconnaîtra ni les maladies particulières à la localité (maladies endémiques), ni la nature de celles qui sont communes à tous, ne sera point embarrassé dans leur traitement, et ne tombera point dans les fautes qu'on doit vraisemblablement commettre si l'on n'a pas d'avance approfondi tous ces points. Pour chaque saison qui s'avance et pour l'année, il pourra prédire et les maladies communes à tous (générales) qui doivent affliger la ville en été ou en hiver, et celles dont chacun en particulier est menacé s'il fait des écarts de régime. Connaissant les vicissitudes des saisons, le lever et le coucher des astres, et la manière dont tous ces phénomènes se passent, il pourra prévoir ce que sera l'année. Après de telles investigations et avec la prévision des temps, il sera bien préparé pour chaque cas particulier, connaîtra les moyens les plus propres à rétablir la santé, et n'obtiendra pas un médiocre succès dans l'exercice de son art. Si quelqu'un regardait ces connaissances comme appartenant à la météorologie, pour peu qu'il veuille suspendre son opinion, il se convaincra que l'astronomie n'est pas d'une très mince utilité pour la médecine, mais qu'elle lui est au contraire d'un très grand secours. En effet, chez les hommes, l'état des cavités change avec les saisons.

III.2. Extrait du *De architectura*

Vitruve (I^e^ s. avant J.C.)

Traduction de Claude Perrault en 1684, p. 16

La présente retranscription est tirée de l'édition de 1995, Bruxelles : Pierre Mardaga. Elle n'est pas littérale : il s'agit d'une adaptation de l'orthographe initiale en ancien français.

Ce qu'est l'Architecture : et quelles parties sont requises en un Architecte,

Extrait du Livre I, Chapitre I, p. 7

Il faut aussi qu'il [l'architecte] ait connaissance de la médecine pour savoir quelles sont les différentes situations des lieux de la terre, lesquelles sont appelées *Climata* par les Grecs, afin de connaître la qualité de l'air, s'il est sain ou dangereux, et quelles sont les diverses propriétés des eaux : car il n'est pas possible de construire une habitation qui soit saine, si l'on n'a bien examiné toutes ces choses.

Comment peut-on connaître si un lieu est sain et ce qui l'empêche de l'être,

Extrait du Livre I, Chapitre IV p. 16-18

Quand on veut bâtir une Ville, la première chose qu'il faut faire est de choisir un lieu sain. Pour cela il doit être en un lieu élevé, qui ne doit point être sujet aux brouillards et aux bruines et qui ait une bonne température d'air, n'étant point exposé au grand chaud, ni au grand froid. De plus il doit être éloigné des marécages, car il y aurait à craindre qu'un lieu dans lequel au matin le vent pousserait sur les habitants les vapeurs que le Soleil en se levant aurait aéré de l'haleine infecte et vénéneuse des animaux qui s'engendrent dans les marécages, ne fût malsain et dangereux.

De même une Ville bâtie sur le bord de la Mer, et exposée au Midi, ou au Couchant, ne peut être saine, parce que durant l'Été dans les lieux exposés au Midi le Soleil est fort chaud dès son lever et brûlant à Midi ; et dans ceux qui sont exposés au Couchant l'air ne commence qu'à s'échauffer quand le Soleil se lève, il est déjà chaud à Midi, et il est très brûlant au coucher du Soleil ; de sorte que par ces changements soudains du chaud au froid, la santé est beaucoup altérée. On a même remarqué que cela est d'importance pour les choses inanimées, car personnes n'a jamais fait les fenêtres des Celliers du côté du Midi, mais bien vers le Septentrion ; parce que ce côté-là n'est point sujet au changement ; c'est pourquoi les Greniers dans lesquels le Soleil donne tout le long du jour, ne conserve presque rien dans sa bonté naturelle, et la viande et les fruits ne se gardent pas longtemps, si on les serre en d'autres lieux que ceux qui ne reçoivent point les rayons du Soleil ; car la chaleur qui altère incessamment toutes ces choses, leur ôte leur force par les vapeurs chaudes qui viennent à dissoudre et épuiser leurs vertus naturelles.

Le Fer même, tout dur qu'il est, s'amollit tellement dans les fourneaux par la chaleur du feu, qu'il est aisé de lui donner telle forme que l'on veut, et il ne retourne en son premier état que quand il se refroidit, ou lorsqu'étant trempé on lui redonne sa dureté naturelle. Cela

est si vrai que l'on éprouve que pendant l'été la chaleur affaiblit les corps, non seulement dans les lieux malsains, mais même dans ceux où l'air est le meilleur ; et qu'au contraire en Hiver l'air le plus dangereux ne nous peut nuire, parce que le froid nous affermit et nous fortifie. L'on voit que ceux qui des régions froides passent en pays chauds, ont de la peine à y demeurer sans devenir malades, et que ceux qui vont habiter le Septentrion, bien loin de ressentir aucun mal de ce changement, s'en trouvent beaucoup mieux. C'est pourquoi il faut bien prendre garde quand on choisit un lieu pour bâtir une Ville de fuir celui où les vents chauds ont accoutumée de souffler.

Cet extrait se poursuit par une explication assez détaillée du fonctionnement du corps humain, basée sur les quatre états « le Chaud, l'Humide, le Terrestre et l'Aérien ».

C'est pourquoi j'approuve fort la manière dont usaient les anciens, qui était de considérer le foie des animaux qui paissaient dans les lieux où ils voulaient bâtir, ou camper, car s'ils le voyaient livide et corrompu, et qu'ils jugeaient après en avoir considéré plusieurs, que cela n'arrivait que par la maladie particulière de quelqu'un de ceux qu'ils avaient ouverts, et non par la nourriture qui se prend dans le lieu, puisque les autres avaient le foie sain et entier par l'usage des bonnes eaux et des bons pâturages ; ils y bâtissaient leurs villes : que s'ils trouvaient généralement les foies des animaux gâtés, ils concluaient que ceux des hommes étaient de même, et que les eaux et la nourriture ne pouvaient être bons en ce pays-là, de sorte qu'ils l'abandonnaient incontinent, n'ayant rien en si grande recommandation en toutes ces choses que ce qui peut entretenir la santé.

III.3. Extrait de *Le Modulor, contre la pollution visuelle*

Le Corbusier (1977, 1ère éd. 1950)

« Lieu de l'angle droit », section d'or, spirale logarithmique, pentagone… Groupes géométriques apportant chacun avec soi une nature d'équilibre spécifique. Il en résulte des caractères. Le tracé régulateur n'est, en principe, pas préconçu ; il est choisi tel ou tel, selon l'appel de la composition déjà dûment formulée, bel et bien née. Le tracé, sur le plan d'équilibre géométrique, ne vient que mettre de l'ordre, de la clarté, accomplissant ou réclamant une véritable purification. Le tracé régulateur n'apporte pas d'idées poétique ou lyrique ; il n'inspire nullement le thème ; il n'est pas créateur ; il est équilibreur. Problème de pure plasticité. (p. 32)

Ne perdons pas de vue le but poursuivi :

Harmoniser *le flux* des productions mondiales. Celles-ci s'organiseront en préfabrications mondiales ; dans l'histoire humaine, c'est un grand événement en cours de déroulement.

Normaliser, qui est courir le *risque* d'un arbitraire, avec la contrepartie d'une libération extraordinaire des méthodes de production économique.

Davantage encore : *éviter l'erreur* ensevelissante des normalisations au moindre effort, des normalisations par concessions réciproques.

La promesse, vérifiée, d'être toujours harmonieux, divers, élégant, au lieu d'être banal, monotone et disgracieux. […]

L'architecte seul est capable d'instituer l'accord entre l'homme et son milieu (l'homme = une psychophysiologie ; le milieu = l'univers : nature et cosmos).

La physique de l'univers est réfléchie par les techniques. Celles-ci sont des conquêtes dues à la subtilité et à l'astuce de l'homme refusant le rôle de vaincu au sein des événements naturels et cosmiques indifférents et implacables. Le choix s'offre entre la vie végétative du pasteur au milieu de ses troupeaux (vie qui peut être grande) et la participation à la civilisation machiniste chargée de réaliser la simple et toute-puissante harmonie par l'action, le courage l'audace, le jeu, la participation. Des biens sont accessibles ; ils seront réels et nombreux. Le monde de la fabrication nous est ouvert.

La réalité industrielle signifie : abondance, ponctualité et efficience.

Le travail des hommes, l'emploi des machines, les bienfaits de l'organisation feront tourner la roue (le cycle des productions), rendant accessibles les nourritures matérielles et spirituelles.

Une civilisation s'accomplira par l'effet de sa propre sensibilité, de sa raison, de ses mains ingénieuses et de ses outils (les machines).

La normalisation réduit les obstacles, les balayant devant la royauté de la règle. (p. 105-109)

III.4. Extrait de *Silence et lumière*

Louis Isadore Kahn (2003, 1ère éd. 1996), p. 38-39 puis p. 151-152
Traduction de Mathilde Bellaigue et Christian Devillers

Les *principes formels* caractérisant les grandes époques de l'architecture s'offrent d'eux-mêmes et nous suggèrent de les adapter au béton et à l'acier. Les pierres pleines deviennent moins épaisses et l'on retrouve des trompe-l'œil pour masquer des services non désirés mais inévitables. Les colonnes et poutres rendus semblables aux cloisons, les carreaux de plafond dissimulant les crochets de suspension, les conduits, tuyaux et canalisations, tout cela déforme l'image du comment l'espace a été fait ou utilisé et n'offre donc aucune pensée de l'*ordre* ni aucun *principe formel* signifiant. Nous sommes toujours en train d'imiter l'architecture de la pierre plein.

Les éléments de construction des solides et des vides sont inhérents à l'acier et au béton. Ces vides sont en accord avec les besoins d'espace des services. Cette caractéristique combinée avec les exigences d'espaces suggère des principes formels nouveaux. La qualité de l'espace se mesure à sa température, sa lumière et sa sonorité. L'intrusion des besoins d'espaces techniques peut provoquer et obscurcir le *principe formel* dans la structure.

L'intégration est la voie de la nature. Nous pouvons apprendre de la nature. La façon dont un espace est servi par la lumière, l'air et le calme s'incarne dans le concept d'*ordre* de l'espace qui mène à l'intégration de ces services.

La *nature* de l'espace se caractérise aussi par les espaces plus petits qui le servent. Les lieux d'entrepôt, les lieux de service et les alcôves ne doivent pas être des zones séparées par des cloisons dans une structure d'espace unique, ils doivent avoir leur propre structure.

Le concept d'*ordre* de l'espace doit s'étendre au-delà du fait d'héberger les équipements techniques et inclure les *espaces servants* adjoints aux espaces services. Cela donnera un *principe formel* signifiant à la hiérarchie des espaces.

Dans le temps on construisait avec des pierres pleines.

Aujourd'hui il nous faut construire avec des « pierres creuses ».

Ma conviction est que la structure est le commencement de la vie, et que la structure est déjà une décision dans la vie. Quand les murs étaient épais et qu'on fit pour la première fois une ouverture, le mur se mit à pleurer et dit : « Que me fais-tu ? Je suis un mur et je te protège. Pourquoi me fais-tu une ouverture ? » L'homme, hésitant, se plaignit de cette lamentation et dit : « Il faut que je regarde au dehors. Je crois que je suis suffisamment protégé. » Et le mur fut très mécontent jusqu'à ce que l'ouverture fût faite pour les départager et qu'elle devînt une partie de l'*ordre* du mur. Les pierres furent posées avec plus de discernement, et les fenêtres furent mises en place. Le mur fut très heureux d'avoir quelque chose d'autre que simplement lui-même et ses propres forces.

IV.1. Extrait d'entretien, Maurice (50 ans)

Approche psychologisante du fengshui, « architecte-expert interprétatif »

L'aspect miroir, justement. Pour moi c'est très important notamment pour une habitation. Si la personne peut s'ouvrir au fait que sa maison, son lieu de vie est son miroir, on va beaucoup plus loin, bien sûr. En général, les gens qui viennent vers moi sont assez ouverts mais bon, pas toujours. À ce moment-là, ça veut dire qu'il y a l'état des lieux énergétique, forcément, mais ce qui est vu au niveau énergétique, au niveau polarité est plutôt relié… Moi j'invite la personne à s'y relier elle-même « tiens par exemple moi, oui, je sens que l'énergie est assez faible dans le bureau ; bah oui, je me rends compte que j'ai des difficultés pour travailler ou me mettre au travail, je n'ai pas de but ». « Ah, vous n'avez pas de but, c'est intéressant ». Ça se retrouve de cette façon-là parce que dans le bureau par exemple votre fenêtre donne sur un mur. Vous n'avez pas de perspectives, vous n'avez pas de but. Ça se montre mais d'une façon éclatante. Mais là c'est important que la personne accepte. C'est un peu une vulnérabilité. C'est un passage parfois un peu douloureux, qu'elle accepte de se relier vraiment, de dire « ben oui, effectivement, ben oui ce que vous dites, ça me parle exactement parce que le bureau… ». Ou je sais pas un couple dans la chambre, il y a tel ou tel aspect qui est présent dans cette chambre, eh bien ça va forcément éclairer leur relation. Vous voyez, ça devient peut parfois délicat, psychologique, forcément. Mais bon ça je dirais pour moi, c'est ça mon travail : expertise, consultation. [L]'idée c'est que pour moi comme il y a un miroir, qui est un miroir de cette partie que j'appelais un peu égo tout à l'heure, cette partie un petit peu plus superficielle forcément, il y a peut-être une petite partie de la vraie partie du vrai soi-même, soi. Et alors ce vrai soi il faudrait qu'il prenne plus de place, et que cet égo il diminue forcément. Pour qu'on soit vraiment nous-mêmes et que notre maison, que son expression nous ressemble, ressemble à notre partie profonde. Et donc, comme il y a ce miroir et puis il existe toujours. Ça veut dire que par exemple, si vous avez votre maison, imaginons j'ai ma maison, pour que je puisse faire des travaux ça veut dire que j'améliore la maison, il faut que moi je m'améliore aussi, il faut que je me transforme un peu en moi parce que sinon il y a un décalage entre moi-même et mon miroir. Et clac, un moment donné ça va redescendre. Un exemple très simple, c'est le désordre par exemple : si la personne n'a pas compris pourquoi elle avait du désordre, je peux vous garantir que même si elle range, 15 jours après c'est à nouveau bordélique. Ou par exemple quelqu'un qui a beaucoup d'objets du passé, ça c'est souvent le truc, ça alourdit l'énergie. Moi j'ai beau leur dire vous savez, si la personne ne comprend pas qu'elle a un attachement au passé, par rapport à ses parents tout ça, elle a pas assez saisi son côté adulte, si elle n'a pas compris qu'elle s'est un peu transformée, eh bien elle va remettre des choses du passé forcément. Donc ça ne sert pas à grand-chose. Donc finalement, la chose qui peut être très intéressante et c'est mon travail, c'est de comment, de décrire la situation par exemple, vous avez beaucoup de choses anciennes, et qui appartiennent à votre famille en plus, c'est pas terrible. L'énergie elle est écrasée à ce moment-là. Vous pourriez enlever des choses mais je peux vous garantir que quand la personne elle va enlever tableau auquel elle tenait à fond parce que c'était à ses

parents, il y a comme un choc, il y a comme un choc qui se produit parce que c'est insupportable à ce moment-là pour elle, parce que quelque part cette partie superficielle elle s'accrochera ça : ça la nourrit. Et donc on lui enlève sa nourriture d'un coup et ça fait un choc énorme. Et ça, ça permet à cette partie plus profonde de prendre un petit peu plus de place. Et c'est lui permet de supporter qu'il y a un vide dans le passé. Vous voyez ce que je veux dire ? Après ça peut être pour d'autres choses. [suite de l'extrait dans le corps du texte]

IV.2. Extrait d'entretien, Nathan (30 ans)

Le fengshui, une conception ancienne, « expert traditionnel spécialisé »

Je peux comprendre ce désir d'explication scientifique. Elle fait partie de notre culture occidentale, elle a aussi sa noblesse : elle vient de la philosophie des Lumières, donc ce n'est pas moi qui vais cracher sur la philosophie des Lumières, qui me tient à cœur. Je suis aussi un ancien dix-neuvièmiste, donc je peux aussi bifurquer. […] Moi d'un point de vue strictement individuel j'ai une approche spirituelle des choses. […] Je pense que c'est très initiatique, et j'ai parfois entendu mes enseignants me dire que l'apprentissage du fengshui, comme de tous les arts, avait une dimension initiatique. Et c'est vrai que c'est parfois difficile, qu'il y a parfois des moments de souffrance, de doute, de remise en cause : est-ce que tout ça est vraiment vrai ? Et finalement on se rend compte que oui, et on avance. Donc effectivement de l'empirisme, et non pas de la démonstration scientifique, comme on démontrerait un phénomène de physique. Maintenant, l'acupuncture, il faut savoir que pendant des milliers d'années les Chinois ont soigné des millions et des millions de gens sans jamais avoir la moindre preuve scientifique, puisqu'elle n'existait pas. Ce n'est que depuis très récemment qu'on a pu objectiver les méridiens, avec notamment les photos de Kirlian, qui sont elles-mêmes d'ailleurs critiquées par les scientifiques parce que forcément, ça dérange leur dogme scientiste, mais bref. Donc en fait, on a affaire un savoir qui est totalement empirique mais dont on constate malgré tous les effets. Ma position là-dessus elle est presque philosophique, mais quand même scientifique, elle est de dire qu'on est à une époque où il va falloir changer de paradigme, c'est-à-dire que l'outil, c'est bien, mais il ne faut pas oublier que ce qui valide le résultat de l'outil *in fine*, c'est malgré tout nous-mêmes, qui sommes au bout de l'outil, qu'on soit au bout de microscope ou au bout de la lorgnette, c'est toujours l'humain. Et l'humain lui-même peut être un instrument. Donc il faudra passer d'une croyance en l'idée que seuls des instruments artificiels peuvent rendre compte du réel à une idée plus large que des instruments biologiques, c'est-à-dire nous-mêmes, peuvent être aussi à même de rendre compte du réel. Et ça évidemment, c'est un changement de paradigme majeur, puisse que l'on bascule dans un champ qui peut être très effrayant pour des gens extrêmement matérialistes et donc très XX^{e} siècle ; en tout cas toute la pensée qui depuis Lavoisier nous fait croire que seul ce qui est mesurable et perceptible existe. Alors que moi ce que je dis nous met du côté d'un Malraux avec son « XXI^{e} siècle sera spirituel ou ne sera pas », mais aussi nous emmène vers la physique quantique ; puisqu'on sait maintenant […] que le simple fait d'observer quelque chose modifie la réalité de l'objet observé.

IV.3. Extrait d'entretien, Hubert (50 ans)

Rapport entre énergétique et conscience, « géobiologue classique »

Par contre après, j'ai l'information comme […] la notion de présence. Donc moi aussi des fois ; moi après je vois beaucoup de choses, je vois ce qu'on appelle le corps étherique, on appelle ça l'énergie, je vois simplement de l'énergie plus, moins dense que le corps tout simplement. Il y a 45 cm chez vous donc là-dedans après moi je vois plein de choses donc ce qui fait que… […] moi j'ai développé cette faculté, mais ça je pense que je l'ai de naissance.

Comment on le disait tout à l'heure il y a peut-être des choses qui étaient déjà présentes au départ…

Quand j'étais petit vers 14 ou 15 ans, à un moment donné, j'ai ces images-là c'est quand j'étais couché sur mon lit à rien faire, comme un ados normal [rire], et je regardais dehors il y avait un grand et beau cèdre. [interruption restauratrice] Je me rappelle, je voyais l'aura de l'arbre : c'était beau et plus je le regardais et plus c'était lumineux. Finalement, je ne savais pas trop quoi faire avec ça et j'ai laissé ça de côté. C'est quand j'ai commencé à faire le stage [de géobiologie] qu'au bout d'un moment, on expliquait le corps étherique et je disais « mais attends, mais c'est ce que je vois » ; et j'ai fait la relation. Je rencontre des gens que les mêmes capacités, enfin capacités, possibilités, en tout cas. Des gens qui ont fait des NDE aussi, j'en ai encore vu une autre week-end qui expliquait qu'on peut trouver si, on peut trouver ça. Elle me dit « tout ce que tu dis c'est bien en réalité, ce que je vois… ». Elle a fait une NDE et plusieurs opérations et chaque fois qu'elle fait une opération elle voit chaque fois ce que le médecin dit et fait et elle relate. Elle est connue et reconnue par ses médecins et ceux qui ont pu l'opérer. Ils disent « on est sûr que vous étiez complètement anesthésiée », et par contre elle racontait l'anecdote de l'opération pour montrer qu'elle était présente. Mais par contre, elle a dit « ce qui m'embête plus, c'est que je garde un pied de l'autre côté et il y a des choses que je n'ai plus envie de voir ». Après, c'est pour ça aussi que c'est plus facile à mon avis pour l'être humain d'être dans un cadre plus précis que trop vaste, parce que c'est vrai que s'il était très vaste on verrait trop de choses et il serait difficile de se forger une réalité, enfin, acceptable, ou… acceptable. Après voilà, il y a des gens qui ont cette capacité après NDE, moi j'en ai rencontré quelques-uns comme ça. Mais que ce soit à la naissance, une NDE la naissance, des fois c'est des enfants qui naissent et qui repartent […]. Ou alors plus tard un accident d'opération, des fois quand c'est la présence, il n'y a pas de visage, de machins : le visage n'existe que dans le physique. Le visage n'existe pas dans le non-incarné. La forme n'existe que dans l'incarnation. Et après je vois des boules de forme énergétique quand je vois ça, et que c'est trop près des gens, après j'interroge pour savoir si c'est juste du mental, l'énergie qui est informée par du mental, par des gens qui pensent beaucoup, qui tergiversent et qui génèrent ; aussi dans une famille quand ça va mal, plein de gens qui tergiversent des pensées semblables, et puis du coup ça forme comme des petits égregors. Ça, ça peut être gênant dans une maison, pourquoi ? Parce que les gens replongent directement dedans, c'est comme si vous faites le ménage et vous laissez la porte ouverte alors que le paysan est en train de retourner son champ. Ça ne sert à rien.

IV.4. Extrait d'entretien, Gauthier (40 ans)

Réharmonisation énergétique, « géobiologue ésotérique » (architecte)

Et si les réseaux n'étaient pas en eux mauvais, mais étaient, transportaient de l'information ? [J]'ai fait plusieurs années de recherches sur des réseaux, à détecter des réseaux, dans des salles, dans des lieux, à mettre des scotchs par terre pour les tracer, pour les repérer, etc. ; et après faire des expériences avec des groupes de personnes, seules, à deux, à trois, etc., et à regarder qu'est-ce qu'il se passe quand par exemple on met une information négative à un endroit du réseau sur une bande, ou sur un croisement, et qu'on va faire des mesures de l'autre côté du réseau, de l'autre côté de la salle. […] Des tests à l'aveugle, des tests avec des appareils, etc., des tests aussi du ressenti, ressentis corporels, et je me suis aperçu que le réseau ne se comporte pas de la même façon quand on met les appareils dessus et quand ils ne sont pas dessus ; enfin quand la source est dessus et quand elle n'est pas dessus (la source négative). […] Et là donc, c'est devenu pour moi une science très exacte parce qu'il n'y avait pas, il n'y avait presque pas de marge d'erreur. Même dans les tests à l'aveugle avec des personnes qui n'étaient pas du tout au courant de ce qu'on mettait à l'autre bout, le résultat était fiable. Donc là j'ai réellement, j'ai réellement posé une pratique sur ça. À l'heure actuelle, c'est ma pratique, de géobiologue, elle n'est que focalisée là-dessus. C'est-à-dire qu'elle est focalisée sur non pas s'il y a un cours d'eau qui passe sous une maison, non pas corriger le cours d'eau, mais le réseau qui va croiser un moment donné le cours d'eau ; et qui va passer sur le lit, sur la pièce, sur le lieu, etc. Et donc en fait, ça fonctionne, ça fonctionne très bien cette affaire-là. Et c'est ma pratique depuis quelques années.

Alors concrètement, ça marche comment ?

Oui bien sûr, alors au début, au tout début, eh bien j'ai fait comme tous les autres géobiologues, j'ai mis des objets, des objets correcteurs sur des points du réseau. Et puis après j'ai commencé à expérimenter d'autres choses, des minéraux, des choses comme ça. Et puis après je me suis dit « mais », je suis quand même quelqu'un de cartésien à la base, extrêmement cartésien, je me suis dit « quand même les minéraux, les correcteurs on sait très bien qu'il y a une grande partie, on y met notre propre intention dedans, nos pensées ». Je ne vais pas dire que c'est du placebo, mais presque. Et donc après sur cette hypothèse-là, j'ai dit « eh bien on va peut-être pouvoir se passer de correcteurs ou d'objets ». C'est là où j'ai commencé à pratiquer des techniques, que j'ai empiriquement mises au point, on pourrait dire qui sont très proches de l'acupuncture, sauf qu'il n'y a pas d'aiguille, il n'y a rien de planté. Il n'y a rien qui est planté c'est simplement moi qui, à un moment donné, qui viens sur un point du réseau redonner une information, tout simplement. Donc moi, avec ma pensée, mon énergie, je me mets en connexion sur d'autres choses qui m'environnent et je viens réinformer le réseau, lui donner une nouvelle information. Donc c'est vrai que ça peut paraître de la science-fiction, ça va un petit peu loin mais pour moi ce qui est important en tant que chercheur cartésien, c'est le résultat. C'est-à-dire que si je n'ai pas de résultats, si je n'avais pas eu de résultats, j'aurais mis tout ça à la poubelle. [P]arce que j'en vis aussi de la géobiologie.

Tables

Table 1 : liste des figures

1. Plan de Timgad (Algérie) : reproduction de Delfante, 1997, p. 75
2. Plan de la campagne Nord-Est d'Imola (selon un document de l'institut géographique national) : reproduction de Benevolo, 2004, p. 131
3. Bas-relief assyrien retrouvé dans les fouilles de Nimroud représentant un plan de ville : reproduction Vercelloni, 1996, planche 1
4. Interprétation de la Jésulem céleste du XV^e^ s. : reproduction de Eaton, 2001, p. 23
5. Plan de Palmanova XVI^e^ s. : reproduction de Eaton, 2001,p. 62
6. Orientation de la ville selon les vents d'après le traité de Vitruve au I^e^ s. : reproduction de Vitruve, 1995, p. 27
7. Proposition pour la nouvelle Cuzco au XVI^e^ s. : reproduction de Eaton, 2001, p. 76
8. Proposition de Heinrich Schikhadt pour la ville idéale de Freundenstadt au début du XVII^e^ s. : reproduction Eaton, 2001, p. 64
9. Hypothèse du géophysicien André Rousseau sur le géomagnétisme terrestre : reproduction de Lézy, 2007, p. 123
10. Déclinaison de l'hypothèse sur les terres incas : reproduction de Lézy, 2007, p. 129
11. Schéma permettant de classer les différentes structures mentales en fonction de trois paramètres structurants : production personnelle
12. Ensemble des constituants de la pensée sociale et de leurs relations : reproduction de Seca, 2010, p. 45
13. Schéma de repérage des différentes structures mentales en fonction de trois paramètres structurants : production personnelle
14. Répartition des thématiques d'analyse des ouvrages et projets architecturaux : production personnelle
15. Analyse géobiologique de l'église de Montsaunès (selon Alain de Luzan) : reproduction de De Luzan, 2006, p. 132
16. Gravure extraite du traité d'Agricola montrant un chercheur de minerais avec baguettes : reproduction de Rocard, 1996, p. 34
17. Représentation et dimensionnement des réseaux Hartmann et Curry : reproduction de Dillenseger, 1986, p. 40
18. Second Goethéanum (1925-1928) réalisé en béton après l'incendie en 1922 du premier bâtiment réalisé en bois (1913) : reproduction de Biesantz et *al.*, 1981, p. 251
19. Tracé du rectangle d'or : production personnelle
20. Tracé de la spirale dorée : production personnelle
21. Un exemple de la proportion dorée dans la nature, la croissance de l'escargot de mer (dessin de Thérèse Deprêtre) : reproduction de *Questions* (1987), n°9, p. 38
22. Plan du terrain du Hameau des Buis (selon Pierre-Henry Gomez et Serge Hennemann) : reproduction de Val De Flor, 2013, p. 20

23. Exemple de maison construite en structure bois dans le hameau : reproduction de Val De Flor, 2013, p. 23
24. Exemple de maison construite en structure bois dans le hameau : reproduction de Val De Flor, 2013, p. 23
25. Projet de réhabilitation du mas catalan, formes organiques en façade Sud : reproduction de Sylvestre et *al.*, 2009, p. 19
26. Projet de réhabilitation du mas catalan, formes organiques dans le séjour : reproduction de Sylvestre et *al.*, 2009, p. 20
27. Projet de réhabilitation du mas catalan, vue de la petite tour avec la salle de méditation au sommet : reproduction de Sylvestre et *al.*, 2009, p. 19
28. Représentation d'une analyse traditionnelle de fengshui, reproduite par Joseph Needham : reproduction de Clément et *al.*, 1982, p. 18
29. Plan de la Cité Interdite : reproduction de Delfante, 1997, p. 177
30. Vue générale de la Cité Interdite : photographie personnelle
31. Détail des *guilongzi* sur les arêtes de toiture d'un des palais : photographie personnelle
32. Exemple de représentation ancienne d'un site des plus auspicieux : reproduction de Wong, 2007, p. 88
33. Exemple de *luopan* : photographie personnelle
34. Génération des huit trigrammes à partir du symbole de la vacuité : reproduction de Chuen, 1996, p. 22-23
35. Représentation traditionnelle de la configuration du *He Tu* : reproduction de Chuen, 1996, p. 26
36. Représentation traditionnelle de la configuration du *Lo Shu* : reproduction de Chuen, 1996, p. 27
37. Cycle dit d'engendrement des cinq éléments (d'après Chuen, 1996) : production personnelle
38. Cycle dit de domination des cinq éléments (d'après Chuen, 1996) : production personnelle
39. *Bagua* récapitulant les différentes correspondances liées aux directions : reproduction de Shen, 2003, p. 33
40. Représentation traditionnelle du *vastupurushamandala*, face contre terre, la tête au Nord-Est : reproduction de Sachdev et *al.*, 2002, p. 45
41. Réinterprétation contemporaine du *vastupurushamandala* avec correspondances des directions : reproduction de Hach, 2000, p. 0
42. Différentes trame spatiales et l'influence des divinités en fonction des directions et de la répartition des cases : reproduction de Ananth, 2001, p. 59
43. Plan de Srirangam et ses sept enceintes (selon Sashikala Ananth) : reproduction de Ananth, 2001, p. 80
44. Alignement des *gopura* de l'enceinte du temple : photographie personnelle
45. Rue longeant la sixième enceinte au Nord : photographie personnelle
46. Relations entre cadres idéologiques, représentations, pratiques : production personnelle

47. Diagramme thématique des ouvrages définissant la démarche environnementale : production personnelle
48. Diagramme thématique des ouvrages définissant la géobiologie : production personnelle
49. Diagramme thématique des ouvrages définissant le fengshui : production personnelle
50. Maison « Fallingwater » : reproduction de Pfeiffer, 2004, p. 52
51. Bâtiment de la Johnson Company : reproduction de Pfeiffer, 2004, p. 56
52. Maison Robie : reproduction de Pfeiffer, 2004, p. 30
53. Fondation Beyeler : reproduction de Jodidio, 2012, p. 50
54. Musée Paul Klee : reproduction de Jodidio, 2012, p. 54
55. Centre Jean-Marie Tjibaou : reproduction de Jodidio, 2012, p. 56
56. Représentation du « bagua » selon le « fengshui du temps présent » : reproduction de Didier et *al.*, 2008, p. 194
57. Un exemple de réseau de correspondances à partir de l'un des cinq animaux symboliques : reproduction de Didier et *al.*, 2008 (carte hors livre)
58. Maison « démarche environnementale » à Villey-le-Sec : photographie personnelle
59. Maison « démarche environnementale » à Villey-le-Sec : photographie personnelle
60. Maison géobiologique à Oberhaslach : photographie personnelle
61. Maison géobiologique à Oberhaslach : photographie personnelle
62. Maison « fengshui » à Pontivy : reproduction de www.architecture-fengshui-claudebrice.fr
63. Maison « fengshui » à Pontivy : reproduction de www.architecture-fengshui-claudebrice.fr
64. Logements collectifs « démarche environnementale » à Nancy : photographie personnelle
65. Logements collectifs « démarche environnementale » à Nancy : photographie personnelle
66. Logements collectifs géobiologiques à Saint-Louis : photographie personnelle
67. Logements collectifs géobiologiques à Saint-Louis : photographie personnelle
68. Logements collectifs « fengshui » à Villetaneuse : photographie personnelle
69. Logements collectifs « fengshui » à Villetaneuse : photographie personnelle
70. Collège « démarche environnementale » à Saint-Dizier : photographie personnelle
71. Collège « démarche environnementale » à Saint-Dizier : photographie personnelle
72. Maison de l'enfance géobiologique du Pellerin : photographie personnelle
73. Maison de l'enfance géobiologique du Pellerin : photographie personnelle
74. Collège réhabilité « fengshui » à Pantin : photographie personnelle
75. Collège réhabilité « fengshui » à Pantin : photographie personnelle
76. Le Modulor, système de proportion calibrant différentes postures d'un « homme standard » : selon Le Corbusier, reproduction de miguelmartindesign.com/blog/the-origins-of-le-corbusier%E2%80%99s-modulor (édition américaine de 1954)
77. « Homme de Vitruve selon Leonardo da Vinci : reproduction du Cahier de Boscodon n°8, p. 66

78. Géométrie, proportion et corps humain selon l'ésotériste Corneille Agrippa de Nettresheim : reproduction du Cahier de Boscodon n°8, p. 41
79. Élaboration d'un système de proportion à partir des mesures du corps : reproduction du Cahier de Boscodon n°8, p. 41
80. Le corps énergétique de l'homme selon Alain de Luzan : reproduction de De Luzan, 2006, p. 67
81. Corps énergétique de la médecine chinoise, avec mise en évidence des points d'acupuncture, statue du Parc de la Terre à Beijing : photographie personnelle
82. Corps énergétique de la médecine chinoise, avec mise en évidence des points d'acupuncture, statue du Parc de la Terre à Beijing : photographie personnelle
83. Extrait de cadastre au 1/2500° (Villey-le-Sec) : www.cadastre.gouv.fr
84. Photographie aérienne (Villey-le-Sec) : www.geoportail.fr
85. Vue vers le Sud du terrain (Villey-le-Sec) : photographie personnelle
86. Plan au 1/200° de l'architecte (Villey-le-Sec) : annotations personnelles
87. Vue de la cuisine (Villey-le-Sec) : reproduction des « Trophées de l'architecture bois 2011, p. 19 »
88. Extrait de cadastre au 1/2500° (Oberhaslach) : www.cadastre.gouv.fr
89. Vue de l'espace séjour (Oberhaslach) : photographie personnelle
90. Vue de l'espace séjour (Oberhaslach) : photographie personnelle
91. Vue de l'espace salon (Oberhaslach) : photographie personnelle
92. Vue de l'espace salon (Oberhaslach) : photographie personnelle
93. Plans de l'architecte-géobiologue au 1/200° (Oberhaslach) : annotations personnelles
94. Façade Est de l'architecte-géobiologue (Oberhaslach)
95. Vue intérieure du patio (Pontivy) : reproduction www.architecture-fengshui-claudebrice.fr
96. Vue extérieure du patio (Pontivy) : reproduction www.architecture-fengshui-claudebrice.fr
97. Vue de l'espace salon (Pontivy) : reproduction www.architecture-fengshui-claudebrice.fr
98. Vue de la chambre parentale (Pontivy) : reproduction www.architecture-fengshui-claudebrice.fr
99. Plans du designer-expert au 1/200° (Pontivy) : reproduction www.architecture-fengshui-claudebrice.fr ; annotations personnelles
100. Façades du designer-expert (Pontivy) : reproduction www.architecture-fengshui-claudebrice.fr
101. Extrait de cadastre au 1/2500° (Nancy) : www.cadastre.gouv.fr
102. Vue de l'interstice (Nancy) : photographie personnelle
103. Vue de la cage d'escalier (Nancy) : photographie personnelle
104. Vue de la place (Nancy) : photographie personnelle
105. Vue d'un balcon (Nancy) : photographie personnelle
106. Plan de l'architecte au 1/200° (Nancy) : annotations personnelles
107. Extrait de cadastre au 1/2500° (Saint-Louis) : www.cadastre.gouv.fr

108.Vue de l'arrière des logements (Saint-Louis) : photographie personnelle
109.Vue de l'arrière des logements (Saint-Louis) : photographie personnelle
110.Vue de la crèche (Saint-Louis) : photographie personnelle
111.Vue de la crèche (Saint-Louis) : photographie personnelle
112.Plan de l'architecte au 1/200° (Saint-Louis)
113.Extrait de cadastre au 1/2500° (Villetaneuse) : www.cadastre.gouv.fr
114.Rue à échelle résidentielle (Villetaneuse) : photographie personnelle
115.Rue à échelle résidentielle (Villetaneuse) : photographie personnelle
116.Percée sur le cœur d'îlot (Villetaneuse) : photographie personnelle
117.Percée sur le cœur d'îlot (Villetaneuse) : photographie personnelle
118.Plan de l'architecte au 1/200° (Villetaneuse)
119.Extrait de cadastre au 1/2500° (Saint-Dizier) : www.cadastre.gouv.fr
120.Vue du préau (Saint-Dizier) : photographie personnelle
121.Vue de l'entrée (Saint-Dizier) : photographie personnelle
122.Vue du CDI (Saint-Dizier) : photographie personnelle
123.Vue d'une salle de classe (Saint-Dizier) : photographie personnelle
124.Plan de l'architecte au 1/750° (Saint-Dizier) (rez-de-chaussée)
125.Plan de l'architecte au 1/750° (Saint-Dizier) (étage)
126.Extrait de cadastre au 1/2500° (Le Pellerin) : www.cadastre.gouv.fr
127.Vue de la terrasse Sud (Le Pellerin) : photographie personnelle
128.Vue de la fenêtre d'accueil (Le Pellerin) : photographie personnelle
129.Vue de la salle de jeu partagée (Le Pellerin) : photographie personnelle
130.Vue de la salle des petits (Le Pellerin) : photographie personnelle
131.Plan de l'architecte au 1/400° : reproduction CAUE
132.Relevé géobiologique par un géobiologue : reproduction de la légende
133.Extrait de cadastre au 1/2500° (Pantin) : www.cadastre.gouv.fr
134.Redéfinition de l'entrée (Pantin) : photographie personnelle
135.Aile réhabilitée (Pantin) : photographie personnelle
136.Relation au jardin (Pantin) : photographie personnelle
137.Nouveaux couloirs (Pantin) : photographie personnelle
138.Salle de classe de l'ancienne aile (Pantin) : photographie personnelle
139.Plan schématique du rez-de-chaussée au 1/750° (Pantin) : reproduction www.atlasdespatrimoines93.fr
140.Plan schématique du premier étage au 1/750° (Pantin) : reproduction www.atlasdespatrimoines93.fr
141.Exemple de Biomètre Bovis : reproduction Séno A.J. (2005), *Manuel de géobiologie,* Grez-sur-Loin : Pardès, p. 218.
142.Baguettes de sourcier graduées en fibre plastique : reproduction Fries, 2010
143.Baguettes de « coudrier » : reproduction Fries, 2010
144.Lobe-antenne Hartmann : reproduction Prat G. (2010), *Précis cartésien de géobiologie,* Escalenques : Arkhana Vox, p. 71

145. Pendule dit « égyptien » en bois : reproduction Fries, 2010
146. Antenne de Lecher : reproduction De Luzan, 2006, p. 265
147. Radmasters : reproduction www.geotellurique.fr
148. Luopan : reproduction Clément et *al.*, 1982, p. 38-39
149. Configuration d'un site idéal : reproduction Clément et *al.*, 1982, p. 132
150. Carte du fengshui de la Chine : reproduction Clément et *al.*, 1982, p. 72
151. Modèle de propagation du *qi* : reproduction Clément et *al.*, 1982, p. 70
152. Hypothèse du développement de la ville de Jaipur : reproduction Borie et *al.*, 2007, p. 30
153. Plan de la ville-territoire reliée au fort d'Amber : reproduction Borie et *al.*, 2007, p. 17
154. Un des axes majeurs de Jaipur : photographie personnelle
155. Un des axes majeurs de Jaipur : photographie personnelle

Table 2 : liste des tableaux

1. Présentation des deux idéaux-types de modes de pensée sur lesquels reposent chacune des trois conceptions étudiées : production personnelle
2. Présentation des trois dimensions de l'hypothèse étudiée en regard des indicateurs utilisés : production personnelle
3. Classement de quatre types de formations mentales en fonction de leurs pratique et de leurs représentations : reproduction de Moscovici, 1992, p. 303
4. Formes identitaires comme théories indigènes la profession, reproduction de Dubar et *al.*, 2015, p. 310
5. Principales correspondances symboliques et « énergétiques » entre les cinq éléments et différentes catégories d'existants, d'après Obringer, 2009
6. Principales correspondances établies à partir des cinq éléments : réalisation personnelle
7. Récapitulatif des caractéristiques des différentes conceptions de l'habitat : production personnelle
8. Récapitulatif des différents profils-types de praticiens des conceptions interrogés, au regard de leurs pratiques et univers représentationnels : production personnelle
9. Trois typologies d'approches de l'environnement selon Jacques Theys : reproduction de Theys, 2010, p. 35
10. Trois typologies d'approches de l'humain, d'après le modèle de typification de Jacques Theys : production personnelle
11. Tableau de répartition récapitulatif des différents profils-types de praticiens selon les six idéaux-types d'habitabilité : production personnelle

Table 3 : liste des sigles

ABF : Architecte des Bâtiments de France
AEU : Approche Environnementale de l'Urbanisme
ALUR (loi) : loi d'Accès au Logement et à un Urbanisme Rénové
AMO : Assistance à la Maîtrise d'Ouvrage

BBC : Bâtiment Basse Consommation
BEPOS : Bâtiment à Énergie Positive

CAP (loi) : loi de liberté de Création, Architecture et Patrimoine
CAUE : Conseil de l'Architecture, de l'Urbanisme et de l'Environnement
CES : Coefficient d'Emprise au Sol
CIAM : Congrès International d'Architecture Moderne
CIRC : Centre International de Recherche sur le Cancer
CNOA : Conseil National de l'Ordre des Architectes
CO2 : Dioxyde de carbone
COP : *Conference of Parts* (rencontre pour le climat)
COS : Coefficient d'Occupation des Sols
CTM : Centre Technique Municipal

DPLG : Diplômé Par Le Gouvernement
DTU : Document Technique Unifié

EFEO : École Française d'Extrême-Orient
ENSA : École Nationale Supérieure d'Architecture
EPCI : Établissements Publics de Coopération Intercommunale

GES : Gaz à Effet de Serre
GIEC : Groupe d'Experts Intergouvernemental sur l'Évolution du Climat

HQE : Haute Qualité Environnementale
HMONP : Habilitation à la Maître-d'Œuvre en Nom Propre
HPE : Haute Performance Énergétique

INSERM : Institut National de la Santé et de la Recherche Médicale

LOADDT (loi) : Loi d'Orientation pour l'Aménagement et le Développement Durables des Territoires
LQE : Lorraine Qualité Environnement

MEEDDM : Ministère de l'Environnement, de l'Énergie et de la Mer

OMI : Organisation Météorologique Internationale
OMS : Organisation Mondiale de la Santé
ONG : Organisation Non-Gouvernementale
ONU : Organisation des Nations Unies

PADD : Projet d'Aménagement et de Développement Durable
PLU : Plan Local d'Urbanisme
POS : Plan d'Occupation des Sols
PPRI : Plan de Prévention du Risque Inondation

RT : Réglementation Thermique

SCOT : Schéma de Cohérence Territoriale
SD : Schéma Directeur
SHON : Surface Hors-Œuvre Nette
SRU (loi) : loi relative à la Solidarité et au Renouvellement Urbains

TCR : Théorie du Choix Rationnel
THPE : Très Haute Performance Énergétique
TRO : Théorie de la Rationalité Ordinaire

UNESCO : Organisation des nations unies pour l'éducation, la science et la culture

VAE : Validation des Acquis de l'Expérience

ZAC : Zone d'Aménagement Concerté

Table des matières

Introduction générale....17

1. Écologie et habitat, une période de transition....21
2. Problématique de la recherche....27
   A. Les conceptions de l'habitat en question....27
   B. Hypothèse de la recherche....29
   C. Une enquête qualitative, une démarche compréhensive....32
3. Cadre épistémologique de la recherche....34
   A. Ancrage disciplinaire....34
   B. Esquisse du cadre conceptuel....36
   C. Questionnements complémentaires....40
4. Enjeux de la recherche....41
   A. Positionnement du chercheur....41
   B. Le contexte de la recherche contemporaine....43
   C. Autres points de cadrage de la recherche....45
5. Plan de la thèse....46

Partie I : Étudier des conceptions de l'habitat contemporaines, fondements théoriques et problématique....49

Introduction à la première partie....51

Chapitre 1 : Relation environnement-humain dans l'habitat et « schèmes d'identification »....53

Introduction....53

1.1. La relation de l'environnement à l'humain dans l'habitat : une approche pluridisciplinaire....54
   A. Percevoir le monde : valeurs anthropologiques et sensorielles....54
   B. (Re)construire un monde : valeurs sociales et symboliques....56
   C. La ville comme habitat....57

1.2. De l'habitat aux « schèmes d'identification »....59
   A. De l'habitat à l'habiter....59
   B. La théorie écouménale, une onto-géographie....60
   C. Habiter : habitat et « genres de vie »....61
   D. La question des « schèmes d'identification »....62

1.3. Relation environnement-humain et conceptions de l'habitat....63
   A. Une question présente partout et de tout temps....64
   B. Un corpus de trois conceptions traditionnelles de l'habitat....71
   C. Ce que ne sont pas la géobiologie, le fengshui et le vastushastra....73

Chapitre 2 : Univers représentationnels, entre rationalité et sacré.....79

Introduction.....79
2.1. Appréhender la diversité des objets et des théories : approche croisée à partir de.....80
A. Trois paramètres structurants.....80
B. Trois questionnements récurrents.....82
C. Trois théories majeures.....84
2.2. Approche théorique des représentations sociales, de la rationalité et de la pensée magique.....85
A. Représentations sociales, idéologies et schèmes.....85
B. Rationalité, idéologie et croyance.....90
C. Pensée magique, paranormal et sacré.....95
2.3. Supports et vecteurs de représentations, d'idéologies et de croyances.....101
A. Imaginaires : mythes et symboles.....101
B. Croyances : légendes urbaines et rumeurs.....102
C. Rites : traditions et folklore.....104

Chapitre 3 : Socialisations, identités et pratiques professionnelles.....107

Introduction.....107
3.1. Profession : définition et enjeux.....108
A. Des professions aux groupes professionnels.....108
B. Les enjeux contemporains de la profession d'architecte.....111
C. L'intérêt d'une approche par la sociologie des professions.....116
3.2. Socialisation et identité professionnelles.....117
A. « L'homme pluriel ».....117
B. Socialisation professionnelle.....118
C. Identité professionnelle.....119
3.3. Expérience et réflexivité professionnelle.....120
A. L'apprentissage par l'expérience.....121
B. Le « praticien réflexif ».....122
C. Adaptation, identité et légitimation des praticiens.....124

Chapitre 4 : Une enquête qualitative au service d'une approche compréhensive et comparative.....127

Introduction.....127
4.1. Trois corpus pour questionner l'univers représentationnel des praticiens.128
A. Le choix des types de matériaux.....128
B. Le choix du corpus d'ouvrages de référence.....129
C. Le choix des praticiens interrogés.....131

C. Le choix des études de cas, neuf projets architecturaux....132
4.2. Une démarche compréhensive et comparative....134
A. Rappel des objets de la recherche....134
B. Une enquête qualitative....135
4.3. Le rapport du chercheur au terrain....140
A. Le rôle central du praticien-ressource....140
B. Conditions d'accessibilité au terrain....142
C. Déroulement des entretiens et relation aux enquêtés....144
Conclusion de la première partie....147

Partie II : Origines et principes de la démarche environnementale, de la géobiologie et du fengshui....149

Introduction à la deuxième partie....151

Chapitre 5 : La démarche environnementale, entre institutionnalisation et engagement....153

Introduction....153
5.1. Origines de la « question environnementale »....154
A. Qu'est-ce que la « question environnementale » ?....154
B. D'une nature subie à une nature maîtrisée....155
C. Révolution Industrielle et naissance de l'écologie....162
5.2. De l'écologie scientifique à l'écologie politique....165
A. Une prise de conscience au début du XX^{e} siècle....165
B. Le sursaut « alternatif » des années 1960....166
C. Du développement durable au GIEC....168
D. L'écologie politique française....171
5.3. L'impact sur le champ de l'habitat....174
A. Les prémices de l'architecture environnementale....174
B. Quelle institutionnalisation en France aujourd'hui ?....175
C. Une nouvelle conception de l'habitat....177
D. Principes de la démarche environnementale....179

Chapitre 6 : La géobiologie, de la sourcellerie à l'éco-construction....181

Introduction....181
6.1. Des sourciers ruraux aux experts de l'écologie de l'habitat....182
A. Des origines floues, entre architecture, médecine et divination....182
B. Premières tentatives d'explication et relecture des origines de la pratique....188
6.2. Naissance d'une conception de l'habitat....192
6.3. Pratique française contemporaine....194
A. Exemples de réalisations....194

B. Définition et principes de la géobiologie.....197

Chapitre 7 : Le fengshui, de ses origines traditionnelles à sa pratique contemporaine.....199

Introduction.....199
7.1. Origines et histoire du fengshui.....200
A. De la protohistoire mythologique à la dynastie Qin.....200
B. Premiers développements, des Han aux Yuan.....205
C. D'une pratique impériale à une décadence populaire, le fengshui à partir des Ming.....209
7.2. Le fengshui en Chine aujourd'hui.....212
A. De Mao Zedong à la période contemporaine.....212
B. Apports éclairants de l'étude de pratiques parentes.....214
7.3. Premiers éléments de définition de la pratique française contemporaine. 216
A. Éléments de définition.....217
B. Principes et outils.....217

Chapitre 8 : Le vastushastra, conception traditionnelle indienne de l'habitat.....221

Introduction.....221
8.1. Une géohistoire du vastushastra, des origines à l'Inde indépendante.....222
A. Des origines ancrées dans la culture védique.....222
B. Émergence puis mise en sommeil des traités.....227
C. Les grands principes du vastushastra aujourd'hui.....230
D. Srirangam, un exemple d'application totale.....239
8.2. Résurgence récente en Inde et émergence en Occident.....241
A. Sashikala Ananth : pour une réhabilitation officielle du vastushastra.....241
B. Kumar Amal : pour une convergence des conceptions traditionnelles.....243
C. Élodie Marais : pour une introduction du vastushastra en Europe.....245
D. Quel avenir pour la pratique du vastushastra ?.....246
8.3. Les liens entre le vastushastra, la géobiologie et le fengshui.....249
A. Le vastushastra, ancêtre du fengshui ?.....249
B. Le principe de correspondance.....250
C. La représentation du corps humain.....251
D. Le vastushastra, une discipline référente.....253
Conclusion de la deuxième partie : récapitulatif des propriétés des quatre conceptions de l'habitat.....255

Partie III : La socialisation des praticiens au cœur des processus de professionnalisation des trois conceptions.....257

Introduction à la troisième partie.....259

Chapitre 9 : Trois modes d'exercice pour des pratiques entre expertise et réalisation architecturale.....261

Introduction.....261
9.1. Les praticiens « hors-champ ».....262
A. Des praticiens non-professionnels.....263
B. Des praticiens multi-professionnels.....265
9.2. Les praticiens classiques de la géobiologie et du fengshui.....268
A. Intervenir en tant qu' « expert ».....269
B. Gérer une entreprise.....272
C. La relation entre médias et clientèle en question.....277
9.3. Les praticiens-architectes.....282
A. La démarche environnementale : une pratique réservée aux architectes ?.....282
B. Géobiologues et experts en fengshui : des architectes pas comme les autres ?. 293

Chapitre 10 : Sources de légitimité des pratiques, entre expérientiel et institutionnalisation.....305

Introduction.....305
10.1. Une légitimité sociale : répondre à des besoins existants.....306
A. Généralités sur les clients faisant appel aux praticiens.....306
B. Faire appel à la géobiologie et/ou au fengshui.....312
C. Inscrire son projet d'habitat dans une démarche environnementale.....315
10.2. Une légitimité institutionnelle : pour une reconnaissance des pratiques 317
A. Formations et diplômes.....317
B. Les organisations professionnelles.....319
C. Une institutionnalisation diffuse.....321
10.3. Une légitimité culturelle et historique : construire un discours.....324
A. Le rapport à la tradition : « les anciens savaient ».....324
B. Les sciences et techniques comme éléments de positionnement.....328
C. La place du corps, une légitimité « expérientielle ».....331

Chapitre 11 : Ruptures et continuités, parcours biographiques et socialisation des praticiens.....337

Introduction.....337
11.1. La socialisation primaire des praticiens.....338

A. Le contexte familial et l'enfance....338
B. Devenir architecte....340
C. Les premières expériences professionnelles....342
11.2. Devenir praticien, entre rupture et continuité....344
A. Penser les choix professionnels....344
B. Un parcours linéaire pour les architectes....346
C. Un retour aux sources....346
D. Une rupture biographique....351
11.3. La socialisation professionnelle....354
A. Des traits communs....354
B. Adopter une posture....358
C. La relation à l'entourage....366

Chapitre 12 : Actualisation des dispositions nouvellement acquises en contexte quotidien....369

Introduction....369
12.1. Les modalités du transfert....370
A. Comment définir le transfert ?....370
B. Les types de transfert....371
C. Les conditions du transfert....375
12.2. Des pratiques préventives pour le bien-être et la santé....376
A. Pratiques préventives de santé....376
B. Pratiques corporelles....377
C. Pratiques spirituelles....379
12.3. Des pratiques écologiques, de préservation de l'environnement....381
A. Négocier le seuil de confort....382
B. Changer de mode de vie....383
C. Militer pour l'écologie....384
Conclusion de la troisième partie....387

Partie IV : Des univers représentationnels aux cadres idéologiques, vers la notion d'habitabilité....389

Introduction à la quatrième partie....391

Chapitre 13 : Une structuration grammaticale autour de trois types d'éléments de langage....393

Introduction....393
13.1. Définition des différentes conceptions de l'habitat....394
A. Une vision systémique du monde....394

B. La démarche environnementale....395
C. La géobiologie....397
D. Le fengshui....399
13.2. Un socle commun, des éléments de langage partagés....403
A. À propos des « éléments de langage »....403
B. La démarche architecturale....405
C. « Bon sens » et tradition....411
D. L'avènement de temps nouveaux....414
13.3. Un enjeu culturel, des éléments de langage traduits....416
A. Transferts de principes du fengshui....416
B. Adoption de principes du vastushastra....419
C. La géobiologie comme conception de référence....420
13.4. Une grammaire en construction, des éléments de langage implicites....421
A. « L'autre champ de cohérence »....421
B. Savoirs ésotériques....425
C. Constituer une « grammaire »....427

Chapitre 14 : Univers représentationnels des praticiens : habitat, environnement, humain....429

Introduction....429
14.1. Les représentations de l'habitat....430
A. Implantation et orientation....430
B. Forme et distribution....449
C. Structure et matériaux....465
14.2. Les multiples perceptions de l'environnement....469
A. L'environnement, entre monde et nature....470
B. L'environnement comme structure temporelle....474
C. L'environnement comme contexte de pratique....475
D. L'environnement comme site de projet....476
E. Figures typiques de l'environnement....478
14.3. Les multiples visages de l'humain....479
A. Des données psychosociales....480
B. Des données énergétiques....483
C. Des données spirituelles....485
D. Un humain intégré à son milieu....486
E. Figures typiques de l'humain....488

Chapitre 15 : Les cadres idéologiques des praticiens, conditions de leur rapport au monde....491

Introduction....491

15.1. Les trois plans de l'être humain....492
A. La dimension physique....492
B. La dimension psychique....495
C. La dimension spirituelle....496
15.2. L'habitat, abriter l'être humain....499
A. Penser les usages et les perceptions....499
B. Le concept de « maison-miroir »....503
C. L'interface entre le microcosme et le macrocosme....506
D. À propos des systèmes de correspondances....507
15.3. Les « lois fondamentales » du monde....508
A. « De l'équilibre naît l'harmonie »....509
B. « Tout est énergie et information »....510
C. « Le hasard n'existe pas »....511

Chapitre 16 : Habitabilité environnementale naturaliste, habitabilité écologique vivante....515

Introduction....515
16.1. L'enjeu de l'habitabilité....516
A. De l'habitat à l'habitant....518
B. De l'habitant à l'habitat....522
C. De l'habiter à l'habitabilité....525
16.2. L'habitabilité environnementale naturaliste....531
A. Approche « scientifique rationnelle »....532
B. Approche « technique et fragmentaire »....533
C. Approche « naturaliste-écologiste »....534
16.3. L'habitabilité écologique vivante....536
A. Approche par « la communauté vivante »....537
B. Approche « holiste-moniste »....538
C. Approche « mystique-ésotérique »....539
Conclusion de la quatrième partie....541

Conclusion générale....543

1. Retour à la problématique....546
A. Les termes de la question....546
B. La définition des conceptions....546
C. Retour à l'hypothèse : à propos des pratiques....547
D. Retour à l'hypothèse : à propos des représentations....549
2. Quelques perspectives de recherche....551
A. L'actualité des conceptions....551

B. D'autres approches pour un même terrain....553
C. Interroger d'autres points vue....554
D. Explorer d'autres terrains....555
3. L'étude des conceptions de l'habitat....556
A. Ce qu'elles nous disent de l'enjeu écologique....556
B. De l'architecture et de la ville....559
4. À propos de l'architecture aujourd'hui....561
A. Pour une philosophie de l'habiter....561
B. Et une sociologie de l'habitat....563

Bibliographie....567

Annexes....597

Contenu des annexes....599
I.1. Grilles d'entretien....600
I.2. Liste des enquêtés....606
I.3. Présentation des ouvrages de référence....609
I.4. Fiches de présentation des projets....615
II.1. Glossaire des termes chinois....634
II.2. Chronologie des dynasties chinoises....635
II.3. Outils des trois conceptions de l'habitat....636
II.4. Jaipur, ville du vastushastra....640
III.1. Extrait du *Traité des airs, des eaux et des lieux*....643
III.2. Extrait du *De architectura*....644
III.3. Extrait de *Le Modulor, contre la pollution visuelle*....646
III.4. Extrait de *Silence et lumière*....647
IV.1. Extrait d'entretien, Maurice (50 ans)....648
IV.2. Extrait d'entretien, Nathan (30 ans)....649
IV.3. Extrait d'entretien, Hubert (50 ans)....650
IV.4. Extrait d'entretien, Gauthier (40 ans)....651

Tables....653

Table 1 : liste des figures....655
Table 2 : liste des tableaux....660
Table 3 : liste des sigles....661
Table des matières....663

Résumé de la thèse : Dans un contexte d'inscription de l'habitat français contemporain dans une pratique durable, il s'agit de s'interroger sur les conceptions alternatives actuellement mises en œuvre, à savoir la géobiologie et le fengshui. Deux perspectives sont adoptées : les pratiques professionnelles et les représentations de la relation environnement-humain. Quelles sont les pratiques professionnelles et les représentations de la relation de l'environnement à l'humain dans l'habitat des praticiens de la géobiologie, du fengshui et de la démarche environnementale ? Que peuvent nous dire ces conceptions traditionnelles de l'habitat de la démarche environnementale dominante ? Quelles perméabilités existent éventuellement entre ces pratiques ?

Deux situations se dessinent *a priori* : les praticiens de la géobiologie et du fengshui développeraient une vision holiste à tendance moniste de la relation de l'environnement à l'humain, tandis que les architectes de la démarche environnementale en auraient une vision plus naturaliste. L'enquête menée pour explorer cette hypothèse repose sur trois principaux corpus : 45 entretiens de praticiens, l'analyse de 18 ouvrages de référence et de 9 projets architecturaux, tous issus des trois conceptions de l'habitat étudiées.

Des parcours biographiques en rupture pour des pratiques quasi-professionnelles de la géobiologie et du fengshui, des représentations variées de l'environnement et de l'humain déclinées autour de grandes figures, et l'apparition de « transferts » de représentations à l'origine de la définition de modes d'être au monde qualitatifs et éthiques, ou « habitabilités », sont les principaux résultats de cette recherche. Jusqu'ici angles morts de la recherche contemporaine en tant que conceptions de l'habitat, la géobiologie et le fengshui constituent sans doute des phénomènes qui nous permettent de questionner la production architecturale et urbaine contemporaine, et plus largement notre écologie. C'est l'objectif ultime de cette recherche, qui mobilise des apports issus de différents champs de la sociologie, tout en proposant un regard pluridisciplinaire au service de la définition d'une philosophie de l'habiter et d'une socio-anthropologie de l'habitat.

Mots-clés : habitat, représentations, pratiques professionnelles, environnement géobiologie et fengshui

Title : Geobiology, fengshui and environmental approach in housing : profesionnal pratices and representations

Abstract : Today, as french housing is becoming « sustainable », it is time to question ourselves about the practice of alternative conceptions, like geobiology and fengshui. Two points of view are at stake : professional pratices and representations of the relation between environment and human being. What are this practices and representations developed by geobiology and fengshui practioners ? What can these traditional conceptions tell us about the prevalent environmental approach ? Which connexions possibly exist between them ?

Two situations seem to shap : the geobiology and fengshui practitioners would have a holist and monist perception of the environment-humain being relation, while the architects of the environmental approach would have a naturalist one. Three main corpus compound the empirical research : 45 interviews with practitioners, an analysis of 18 reference books, and an analysis of 9 archtectural projects, all coming from the three housing conceptions studied.

Rupture biographic paths and near professional practices for the geobiology and fengshui, varied representations of environment and human being clustered around big types, existence of a « transfer » phenomenon wich leads to the definition of qualititve ad ethical ways of being, or « habitabilities », are the main results of this reseach. Geobiology and fengshui are certainly able to interrogate architectural and urban production, as our ecology. It was the final goal of this reseach, which lies on diferent sociology fields, and tries to propose a multidsciplinary look which aimes at the definition of a philosophy of live-in and a socio-anthropology of housing.

Keywords : housing, representations, professional practices, environment, geobiology and fengshui